UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00871682 1

UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
RELATIFS A L'INDOCHINE
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE MM. HENRI CORDIER ET LOUIS FINOT

RELATIONS DE VOYAGES ET TEXTES GÉOGRAPHIQUES

ARABES, PERSANS ET TURKS

RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT

DU VIII• AU XVIII• SIÈCLES

TOME PREMIER

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
RELATIFS A L'INDOCHINE
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE MM. HENRI CORDIER ET LOUIS FINOT

RELATIONS DE VOYAGES

ET

TEXTES GÉOGRAPHIQUES

ARABES, PERSANS ET TURKS

RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT

DU VIIIe AU XVIIIe SIÈCLES

TRADUITS, REVUS ET ANNOTÉS

PAR

GABRIEL FERRAND

349257-8
27/11/30

TOME PREMIER

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe.

1913

502
F47

PRÉFACE

Les extraits des ouvrages arabes, persans et turks dont on trouvera plus loin la traduction dépassent le cadre initial de ce travail : je ne me suis pas tenu strictement aux informations ayant trait à l'Inde transgangétique et à l'Indonésie. Il m'a paru utile d'y ajouter certains passages non encore traduits ou insuffisamment interprétés, concernant l'Inde propre et la Chine, qui sont de nature à intéresser indianistes et sinologues. La relation de voyage de Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil, par exemple, contient sur les hordes turques des informations précieuses. La traduction latine de Schlözer est assez rare et, en quelques points, inexacte ; la traduction allemande de Wüstenfeld d'après le manuscrit de Gotha, a paru dans une revue à peu près introuvable, en Allemagne même ; une traduction nouvelle était donc nécessaire, au moment surtout où les études sur l'Asie centrale prennent l'extension que l'on sait.

Une partie des pays, villes et mouillages de l'Océan Indien et de la mer de Chine occidentale dont il est question dans ce travail, me sont personnellement connus. Des hasards de carrière m'ont fait servir pendant quinze ans de l'Afrique orientale à la Chine. J'ai voyagé sur toutes les sortes de bâtiments qui sillonnent la mer des Indes, depuis les paquebots modernes, les navires de guerre, les voiliers européens jusqu'au boutre arabe et à la pirogue à balancier de Madagascar. Mes fonctions et les circonstances m'ont mis en relations avec des marins de toutes les nationalités et de toutes les races ; et les histoires que me contèrent ces gens de mer m'ont aidé à comprendre celles que rapporte le capitaine Bozorg dans le *Livre des merveilles de l'Inde*. Celle-ci, par exemple, pourrait figurer en bonne place dans le *Kitāb 'adjāïb al-Hind*.

En 1859, à la suite de l'assassinat dans le golfe de Tadjoura, de notre agent consulaire à Aden, le capitaine Lambert, un navire de guerre fut envoyé dans les ports çomālis pour rechercher et punir les coupables[1]. Je ne sais si on put retrouver les véritables assassins ; mais des notables çomālis de Zayla' furent arrêtés, amenés à bord du bâtiment et conduits en France. Après un internement de quelque durée à Brest et à Toulon où quelques-uns moururent, on renvoya les prisonniers survivants dans leur pays. J'ai connu en 1882, l'un d'eux : Samater 'Oka. D'un caractère exceptionnellement gai et ouvert pour un çomāli, il n'avait conservé aucun mauvais souvenir du voyage accompli, les fers aux pieds, de Zayla' à Brest par le cap de Bonne-Espérance, ni des prisons de France. Grand conteur d'histoires, il narrait à ses compatriotes ébahis des aventures extraordinaires dont il affirmait avoir été le témoin ou le héros pendant son séjour en Europe ; il décrivait les gens étranges et les choses bizarres qu'il prétendait y avoir vu. Personne ne mit plus impudemment en pratique l'adage : a beau mentir qui vient de loin. Il racontait, un jour, à Zayla', en ma présence, être passé par un pays d'Europe situé près de *Brist* ou de *Tolōn* — Brest ou Toulon, les deux seuls noms géographiques qui lui restaient en mémoire —, dont les habitants étaient des êtres à corps humain surmonté d'une tête de chien. Audacieusement, il invoqua mon témoignage à l'appui de son dire. Comme je niais l'existence de ces européens cynocéphales, Samater jura qu'il disait vrai, qu'il avait vu et touché ces monstres ; et naturellement, les auditeurs ajoutèrent foi à son récit malgré mes protestations. A quelques jours de là, Samater vint me voir. « Je comprends, dit-il amicalement, que tu n'aies pas voulu admettre en public l'existence des hommes-chiens de ton pays ; mais tu sais bien que je n'invente rien : je les ai vus de mes yeux et tu les connais bien toi-même ». La discussion se prolongea, interminable et inutile ; mais il m'a bien semblé que

1. Cf. Gabriel Ferrand, *Notes sur la situation politique, commerciale et religieuse du pachalik de Harar et de ses dépendances* in *Bull. Soc. Géog. de l'Est*, Nancy, 1886, 1er trimestre, p. 7.

Samater croyait très fermement lui-même aux cynocéphales des environs de Brest ou de Toulon.

En 1895, pendant la campagne de Madagascar, j'étais à Majunga où débarquèrent toutes les troupes du corps expéditionnaire. Dès que les marins et soldats furent un peu familiarisés avec les noms de quelques fonctionnaires malgaches, des localités voisines et avec certains mots usuels, ils les modifièrent à leur goût, généralement par calembour. Le nom du gouverneur huva de la région, *Ramasumbazaha*, fut transformé en *Ramasse ton bazar*; celui de la femme du gouverneur de Maruvuay, *Randzamitenisua*, en *Range tes mitaines de soie*; *raimbilandza*, environ un franc de notre monnaie, en *reine blanche*; *Kačēpe*, le nom d'un village à l'entrée de la baie de Majunga, devint le *cap Cépet* par assimilation avec le nom d'un cap voisin de Toulon, bien connu de tous les marins de notre flotte et de nos troupes coloniales. Qu'on songe à une relation de voyage du XVIIe siècle, dans laquelle un marin français aurait noté un *cap Cépet* sur la côte nord-ouest de Madagascar. Quel ne serait pas l'embarras des géographes modernes pour identifier ce cap, si l'on ignorait qu'il s'agit d'un village malgache appelé *Kačēpe*. Il y a certainement des transformations de ce genre dans la toponomastique des anciens récits de voyages; mais en l'absence de renseignements circonstanciés, nous ne pouvons pas toujours rétablir la bonne leçon avec certitude. Lorsque, comme c'est le cas pour les textes arabes, une graphie en caractères orientaux, généralement fautive, nous est seule parvenue, les chances d'identification sont encore plus restreintes; aussi plusieurs toponymes restent-ils de véritables énigmes. La presque homographie de certains d'entre eux a été une autre cause de méprise tant pour les auteurs ou les copistes orientaux d'ouvrages géographiques, que pour les éditeurs et traducteurs européens. L'exemple le plus connu est celui de زابج, prononciation moderne *Zābadj*, prononciation ancienne *Zābag* < *Djāwaga* = Java, et زنج, pron. anc. *Zang*, pron. mod. *Zandj*, la côte orientale d'Afrique, qui sont fréquemment écrits l'un pour l'autre. Il s'agit de pays situés chacun à une extrémité de la

mer des Indes ; mais la conception ptoléméenne de l'Océan Indien adoptée par les Arabes, les avait rendus voisins, et ce fut une nouvelle source d'erreur.

Quelquefois, le hasard ou ce concours imprévu de circonstances défavorables qu'on a justement appelé « la malice des choses », ont fait que des toponymes à peu près identiques, homographes ou presque homographes en transcription arabe, se retrouvent tantôt relativement voisins, tantôt aux deux extrémités de l'Océan Indien. Il existe, par exemple, deux *Ḳāḳula*, l'un en Indochine orientale, l'autre sur la côte occidentale de la péninsule malaise. Ce dernier est dans le voisinage des *Kou-lo* = *Kula* et *Ko-lo* = *Kala* des textes chinois ; du *Kalah* des géographes arabes ; du Τάκωλα de Ptolémée ; de l'isthme de Kēra, le Kra de nos cartes ; tous noms identiques ou phonétiquement apparentés. Le nom des Khmèr est généralement écrit قمار litt. *K.MāR*[1] ; Madagascar est l'île de قمر *Ḳomr* ou *Ḳomor* ; la montagne de la Lune, en Afrique orientale, d'où était supposé sourdre le Nil, s'appelle la montagne قمر qu'on lit tantôt *ḳamar*, lune, tantôt *ḳomr* comme le nom arabe de Madagascar. On a ainsi fréquemment confondu l'un avec l'autre, le Khmèr, Madagascar et l'Afrique orientale dont les noms sont rendus par les mêmes phonèmes *ḳ m r*. Il existe un Sofāla sur la côte occidentale de l'Inde et un autre en Afrique orientale ; mais les auteurs arabes les ont heureusement différenciés en nommant l'un, Sofāla de l'Inde et l'autre, Sofāla du Zandj. On trouve enfin, trois Waḳwāḳ ou Wāḳwāḳ dans l'Océan Indien : l'un en Indonésie, l'autre à Madagascar et le troisième en Afrique orientale. En plus de ces trois toponymes homophones et homographes, Waḳwāḳ ou Wāḳwāḳ reproduit assez exactement la forme chinoise d'un des anciens noms du Japon, *Wo-kouo*, phonétiquement *Wo-kwo*, litt. pays de Wa ; prononciation ancienne **Wo-kwak* ; ce qui constitue un quatrième homophone du même toponyme.

Il est heureusement des cas où la graphie orientale reproduit

1. Dans les transcriptions telles que قمار *K.MāR* ; صندر *Č.N.D.R*, *Ṣ.N.D.R*, le point indique que la consonne précédente n'est pas vocalisée dans le texte.

fidèlement le toponyme de l'Inde, de la Chine ou de l'Indonésie. Si la leçon arabe paraît être parfois d'une correction relative, c'est qu'elle n'a pas été lue comme elle devrait l'être ; on a négligé de restituer la prononciation ancienne de certains phonèmes et l'usage a consacré de véritables barbarismes. Ainsi, زابج est généralement lu *Zābedj*. L'*e* est sûrement fautif, car ce son n'existe pas en arabe : il faut, en ce qui concerne la seconde voyelle, lire *Zābadj*. Ce toponyme désigne un pays de l'Indonésie occidentale. *Z* n'existant dans l'alphabet d'aucune langue de cette région, est par conséquent en fonction de transcription. La spirante sonore arabe représente, en effet, ici la palatale sonore indonésienne *dj*. ج a cette dernière valeur en arabe moderne; mais puisque le ز initial de زابج = *dj* indonésien, le ج final ne transcrit sûrement pas une palatale sonore. On ne conçoit pas un nom tel que *Zābadj* < **Djābadj*, où la palatale sonore aurait été rendue en arabe par la spirante ز à l'initiale et par ج avec la même valeur phonétique, à la finale; la lecture *Zābadj* est donc fautive. Nous savons avec certitude que ج est une ancienne gutturale sonore qui s'est ensuite palatalisée. Il n'est pas douteux que dans زابج, ج soit en fonction de gutturale et qu'il faille lire non pas *Zābadj*, mais *Zābag*. Cette lecture nouvelle pleinement justifiée par la phonétique comparée, pourrait être admise sans plus; mais les textes chinois apportent une confirmation décisive de cette interprétation : la gutturale finale s'y trouve attestée, ainsi qu'on le verra plus loin. Pour une rectification identique, cf. جُزر, pron. mod. *Djuzr*, généralement écrit et lu fautivement جرز *Djurz*. Comme dans زابج, le ج de جُزر est en fonction de gutturale sonore et la spirante sonore ز transcrit la palatale sonore *dj*. جُزر est donc à lire *Guzr* = *Guzra* = *Gudjra* < skr. *Gurjara*. Il s'agit d'un roi Gujra de l'Inde. Cf. également جُرزان pron. mod. *Djurzān*, pron. anc. *Gurzān* < persan *Gurdjān*[1]. On trouvera dans les pages suivantes d'autres

1. *Apud* J. Marquart, *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenaci'i*, *Abhandlungen der könig. Gesellschaft der Wissen. zu Göttingen, philos.-histor. Klasse, neue Folge*, Band III, n° 2. Berlin, 1901, p. 115.

lectures nouvelles qui permettent de localiser certains pays, villes ou peuples dont l'identification a pu être ainsi établie.

J'ai fréquemment mis à contribution dans les excursus, les *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII*e *siècle* publiés en 1904, par M. Paul Pelliot dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*[1]. Par les nombreux extraits que j'en ai reproduits, on verra de quelle utilité sont les renseignements de source chinoise pour les études de géographie extrême-orientale. Alors que les géographes arabes n'ont généralement pas visité les pays situés à l'est de l'Inde, les Chinois, au contraire, ont été en contact direct avec les peuples étrangers dont ils parlent, soit par les ambassades qui venaient apporter le tribut en Chine, soit par les missions chinoises envoyées dans l'Inde transgangétique et en Indonésie. Ils ont noté avec soin les renseignements recueillis sur ces Barbares ; aussi peut-on retrouver la plupart des toponymes de cette région sous leur transcription chinoise, qui est, en somme, beaucoup plus correcte et constante qu'il n'y paraît de prime abord. Dans ses commentaires à l'itinéraire de Kia Tan, M. Pelliot a réuni et traduit des extraits d'un grand nombre d'ouvrages chinois et mis ainsi ces informations à la portée des non-sinologues. Il a, en même temps, montré de façon probante le cas qu'il fallait faire des *Geographical notes* de Schlegel et des identifications de quelques autres. La merveilleuse érudition chinoise de l'auteur des *Deux itinéraires*, sa critique ingénieuse et sûre ont été déjà louées comme il convient. Pour ma part, je considère les *Deux itinéraires de Chine en Inde* comme la plus magistrale étude de textes géographiques relatifs à l'Extrême-Orient qui ait paru depuis l'*Introduction générale à la géographie des Orientaux* de Reinaud. C'est à l'œuvre de cet illustre devancier que se rattache le mémoire de M. Pelliot[2].

En étudiant les notations chinoises de certains toponymes

1. T. IV, p. 131-413.

2. Cf. également deux autres mémoires du même auteur parus dans le même *Bulletin* sous le titre général de *Documents chinois sur l'Indo-Chine* : I. *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* par Tcheou Ta-kouan (t. II); II. *Le Fou-nan* (t. III, p. 248-303).

étrangers, M. Pelliot a justement basé ses identifications sur la prononciation ancienne des caractères usités en transcription. J'ai tiré grand profit de ces restitutions et de quelques autres qui m'ont été personnellement indiquées. Les recherches auxquelles je me suis livré à cette occasion, m'ont fait vivement regretter l'absence d'une table complète des anciens sons des caractères chinois. Il est relativement aisé à un non-sinologue d'apprendre à reconnaître un certain nombre de caractères; mais, en ce qui concerne les études de géographie ancienne, la lecture des caractères ne peut être de quelque utilité que si elle s'accompagne de la connaissance de la prononciation ancienne[1]. Il serait donc extrêmement désirable qu'un sinologue veuille bien établir cette indispensable table de transcription. La réelle difficulté de ce travail est peut-être la raison qui en retarde encore l'entreprise; mais c'est une raison que ne saurait invoquer l'école sinologique française à laquelle je fais spécialement appel.

Dans ses *Researches on Ptolemy's geography of Eastern Asia* (*Further India and Indo-Malay peninsula*)[2], M. Gerini affirme avoir résolu une partie des problèmes géographiques qui sont repris à nouveau dans ce travail. Je suis rarement de son avis et je partage, au contraire, l'opinion exprimée par M. Cœdès sur les identifications de l'auteur des *Researches*[3]. Voici, au reste, un exemple de la manière de M. Gerini en ce qui concerne la lecture des noms géographiques étrangers mentionnés par les auteurs arabes. « The spellling generally followed in Arabic texts, dit-il pour le Čampa, is صنق, which may be read either *Ṣenf*, *Zenf*, *Ṣenef*, *Zenef*, and perhaps even *Ṣanf* or *Zanf*; but never *Čanf*[4]. » Rien n'est moins exact. Il n'y a pour صنق que deux lectures correctes : *Čanf* avec la prononciation ancienne du

1. *La Méthode pour déchiffrer les noms sanscrits* de Stanislas Julien est, comme son titre l'indique, spécialement destinée au déchiffrement des transcriptions chinoises des noms sanskrits.

2. Londres, 1909, in-8°.

3. *Journal Asiatique*, X^e^ série, t. XVII, 1911, p. 378-387 (Compte-rendu des *Researches*).

4. P. 243, note 3.

ص et *Ṣanf* avec la prononciation moderne de ce phonème. La prononciation ancienne, ص = *č* = *c* sanskrit, est attestée par l'étymologie du toponyme, en sanskrit *Campā*, et par d'autres exemples de cette équivalence [1]. M. Gerini se réfute, du reste, lui-même en écrivant à la fin du volume : « Nota bene. — Arabic [ص] *ṣ* = *z* = *č* » [2]. L'équation est exacte, la spirante sonore exceptée.

Autre exemple. صندر فولات litt. *Ṣ.ND.R*, pron. anc. *Č.ND.R* + *fūlāt*, est à lire صُنْدُر فولات *ČuNDuR* + *fūlāt*, pron. moderne *ṢuNDuR* + *fūlāt* = Poulo Condore. M. Gerini le place à l'île de Hainan et ajoute : « In conclusion *Ṣender-fūlāt* (sic) may well represent either *Candra-upala*, *Candra pulina*, *Candra parvata*, *Çoṇa-parvata* [en sanskrit], *Tan-êrh-Fou-lo* [en chinois], or some similar term (sic) » [3]. Entre temps, M. Gerini trouve dans les *Merveilles de l'Inde* les leçons, fautives en ce qui concerne les deux premières syllabes, *Ṣandā-būlāt* et *Ṣīdā-būlāt*. Il les signale aux *Addenda*, formule l'équivalence *ṣ* = *z* = *č* et propose deux nouvelles identifications : « ... hence, probably, *candāpura*, *candanapura* » [4]. En sorte que le ص représenterait *ṣ*, *z*, « jamais *č* (p. 243) », mais cependant *č* (p. 784) ; et, en plus, *ç* sanskrit et *t* chinois ! On aimerait à connaître les règles phonétiques qui justifient ces étranges alternances. L'auteur des *Researches* a commis deux erreurs très graves. La première est d'avoir cru à la possibilité d'une correction mathématique de la carte de Ptolémée ; la seconde, d'avoir délibérément ignoré qu'il existe une linguistique comparée. Lorsqu'on veut rapprocher étymologiquement les leçons sanskrite, grecque, arabe, chinoise d'un même toponyme, il va de soi qu'on doit établir rigoureusement l'équivalence des phonèmes différents de toutes les leçons, en prenant pour point de départ le nom indigène, s'il est connu, ou la transcription étrangère qui paraît le mieux attestée et qui a le plus de chance d'être

1. *Vide infra*, p. 9.
2. P. 784.
3. P. 250, note.
4. P. 784.

exacte. L'exemple précédent montre que M. Gerini procède par à peu près. La forme arabisée *fūlāt* ou *būlāt* représenterait, d'après lui, le skr. *upala, pulina*, *parvata* ou *pura*, et le chinois *Fou-lo*. La meilleure preuve que les trois premières formes sanskrites sont étrangères à la forme chinoise, c'est que *upala*, *pulina* et *parvata* donneraient en chinois de l'époque des T'ang où *Ċundur-fūlāt* apparaît pour la première fois : **wou-po-lo*, **fo-li-no*, *po-lo-fa-to*, qui n'ont rien de commun ni avec *Fou-lo* ni avec *fūlāt* ou *būlāt*. En réalité, la leçon arabe = malais *pūlo*, île + suffixe pluriel persan *-āt* ; les auteurs arabes ont simplement reproduit un mot malais iranisé et le sanskrit est hors de cause. Des objections de même nature peuvent être opposées à la plupart des rapprochements indiqués dans les *Researches on Ptolemy's geography of Eastern Asia*.

Dans ce travail, on a attaché une importance particulière aux résultats obtenus par la phonétique comparée. Les indications fournies par les anciens géographes sur la situation d'un port maritime et surtout d'une île, sont souvent erronées et par conséquent inutilisables. Le dessin des côtes n'est en rien conforme à la réalité ; l'Océan Indien est considéré comme une mer fermée par les Grecs ; comme une Méditerranée ouverte seulement dans les parages de la Chine, par les Arabes ; les longitudes et latitudes sont fausses. En bref, quand Ptolémée ou l'un des géographes arabes met tel port ou telle île au nord de tel ou telle autre, celle-ci à telle distance de celle-là, l'information est sans valeur. Il suffit d'avoir sous les yeux les cartes de Ptolémée, d'Edrīsī ou la carte chinoise publiée par Stanislas Julien[1] pour s'en convaincre. Dans cette incertitude, la concordance phonétique des leçons arabe et chinoise avec un toponyme indigène permet de conclure à leur identité, même si les textes chinois et arabe attribuent au port ou à l'île dont il s'agit une situation différente. De même, telle identification proposée devra être considérée comme insuffisamment justifiée lorsque les transcriptions étrangères ne sont pas conformes aux alter-

1. Stanislas Julien, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. II Paris, 1878, in-8°.

nances attendues d'une langue à l'autre. Si les auteurs de certains mémoires géographiques n'avaient pas perdu de vue cette vérité élémentaire, un grand nombre d'erreurs leur auraient été épargnées. Sans doute, la méthode linguistique ne donne pas et ne peut pas donner la solution de tous les problèmes géographiques qui se posent; mais elle écarte *a priori* les inutiles conjectures et les improbables hypothèses; c'est donc un moyen de contrôle qui s'impose.

Le présent travail est divisé en deux parties. La première, en deux volumes, comprend les traductions avec les notes nécessaires à l'intelligence des textes. Dans la deuxième partie que contiendra le troisième volume, un premier *excursus* rappelle quelle conception avaient les Arabes de la forme de la terre; sa division en climats et sections; la construction spéciale de leurs cartes; la forme attribuée à l'Océan Indien et sa division en sept mers. Certains excursus sont consacrés à des problèmes géographiques dont on pense avoir trouvé la solution ou une solution nouvelle; d'autres tiennent lieu de résumé analytique des informations fournies sur des villes et des pays déjà identifiés.

Les longitudes et les latitudes, je l'ai déjà dit, sont manifestement inexactes; mais elles ont été reproduites pour faciliter la confection de cartes de cette région. Nous n'aurons véritablement idée de ce qu'ont voulu exprimer les géographes arabes qu'en établissant ces cartes d'après leurs propres indications. J'entends par là qu'il ne faut pas reporter sur une carte moderne les renseignements qu'ils fournissent, en les rapprochant tant bien que mal de la réalité géographique, mais reproduire textuellement leurs descriptions de côtes, de fleuves et d'îles pour retrouver la conception du monde oriental qu'on avait à leur époque. Ces reconstitutions, beaucoup plus que les cartes actuelles, nous permettront de mieux comprendre les anciens textes et de les interpréter plus sûrement. J'en ai fait l'utile expérience personnelle et je regrette vivement d'avoir manqué de temps pour terminer et publier ces travaux cartographiques.

Tous les mots arabes et chinois empruntés à d'autres travaux ont été reproduits en transcription d'après les règles adoptées

dans ce travail, sans tenir compte de la transcription usitée dans les ouvrages d'où ils sont tirés.

Les notices biographiques sur les auteurs arabes, persans et turks n'apprendront rien aux arabisants, persisants et turcologues. Elles ont été seulement reproduites à l'intention des non-spécialistes de l'orientalisme musulman.

Un index détaillé prendra place à la fin du troisième volume avec les additions et corrections.

Je tiens en terminant à assurer de ma gratitude MM. Sylvain Lévi et Paul Pelliot, professeurs au Collège de France, qui m'ont fourni de précieuses indications pour tout ce qui concerne l'Inde et la Chine. J'ai, enfin, les plus grandes obligations à mon ami Gaudefroy-Demombynes, professeur à l'École des Langues Orientales de Paris, qui a bien voulu m'aider à traduire ou revoir les traductions des nombreux passages publiés en français pour la première fois[1].

Berlin, le 15 août 1912.

GABRIEL FERRAND.

1. Bien que les additions et corrections ne doivent figurer qu'en fin du troisième volume pour que je puisse utiliser celles qu'on voudra bien me signaler, il m'a paru utile d'indiquer ici les suivantes :

P. 2. Après la l. 5 *infra*, ajouter : Cf. également le persan صين كلان litt. *Čīn kelān* = skr. *Mahācīna*, la grande Chine, qui, chez Ibn Baṭūṭa, désigne Canton.

P. 8, l. 3; p. 10, dern. ligne; p. 13, l. 2 *supra* et l. 7 *infra*; p. 23, note 2 et *alibi*, au lieu de : skr. *Gujra*, lire : skr. *Gurjara*.

P. 8, l. 12 et p. 13, l. 7. Au lieu de : نرنجيل *naringīl*, *narindjīl* < skr. *narikela*, noix de coco ; lire : نارجيل pron. anc. *nārgīl*, pron. mod. *nārdjīl* < skr. *nārikela*, noix de coco (*Vide infra*, p. 295 et note).

P. 11, l. 12. Au lieu de : *homonyme*, lire *homographe*.

P. 13, l. 15. Ajouter : et à un mot à finale *ī* : أُزَيْن *Uzayn* <skr. *Ujjayinī*.

P. 22, l. 5 *infra*. Lire : *versione*.

P. 25. Rectifier ainsi la dernière phrase de la note 4 : يحملونه pouvant s'appliquer également à l'ambre et au fer, il faut entendre : ils échangent l'ambre

contre du fer qu'ils portent entre leurs dents [, l'ambre, en allant de terre à bord du navire; et le fer, en revenant du bord à terre à la nage].

P. 31, note 4. *Firand* < persan پرند *pirand*.

P. 48, l. 2 *infra* et p. 72, l. 1. Lire *Ṣaylamān*. Dans le *Tārīkh yamīnī* de Al-'Utbī (*apud* Elliot, *The history of India as told by its own historians*, éd. Dowson, t. II, Londres, 1869, in-8°, p. 40), il est question de « large elephants of the Saylamān (Ceylon, *sic*) breed, celebrated for military purposes ». Mais l'éditeur ne donne pas les raisons qui l'ont fait identifier Saylamān à Ceylan.

P. 74, l. 3. Lire : *Cālukya*, au lieu de : *Çālukya*.

P. 75, n. 1, l. 1. Lire : *aṭ-Ṭakin*, au lieu de : *Ṭaṭ-ākin*.

P. 79. Ajouter à la note 6 : Cf. sur cette ordalie, *Relation*, p. 47-48.

P. 118, n. 2. Sur Al-Kindī, *vide infra* la note de p. 265.

P. 136 avant-dernière ligne. Lire : حج = حج.

P. 152, l. 6 *infra*. سنبل que M. Carra de Vaux a traduit par *lavande*, signifie *nard*; *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 277.

P. 165, fin de l. 2. Au lieu de : *de noms*, lire : *de nom-*.

P. 168, l. 2 *infra* Après : *Ibd Roḍwān*, ajouter : *Ibn Ruḍwān* dans la transcription que j'ai adoptée.

P. 198, l. 1 de la note 9. Lire : ..... appelé également كشغرى *Kašgharī* ou *Kašgharā*...

P. 223, n. 2. البيجاذق *al-baydjādzak*.

P. 238, l. 1. Pour Ibn Māsawīh, *vide supra*, p. 34.

P. 285. Au sujet de la note 3, M. Paul Pelliot m'écrit : « Je ne rapproche pas l'aloès *lawāḳī* de Lovèk qui ne dut être fondé qu'au xve siècle, mais de l'aloès de *Lo-hou* sur la basse Ménam. Quant au nom énigmatique de *Lou-wou*, je ne crois plus qu'il faille recourir à une prononciation foukiénoise qui est en somme exceptionnelle ; j'ai tenté de montrer dans le *T'oung Pao* de 1912, p. 466-467, que *Lou-wou*, phonétiquement *Lu-wu*, pron. anc. **Luk-ṅut*, était simplement **Logor*, doublet du nom même d'Angkor ».

Le passage du *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua auquel il est fait allusion dans la note précitée, est à la page 52 de la trad. Hirth-Rockhill de ce texte chinois.

INTRODUCTION

Les textes orientaux que j'ai pu me procurer et utiliser dans ce travail sont au nombre de trente-neuf : trente-trois textes arabes, cinq textes persans et un texte turk; mais deux seulement sont d'authentiques relations de voyage : celle de Sulaymān en Inde et en Chine vers le milieu du IXe siècle, et celle de Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil qui, près d'un siècle plus tard, se rendit de Bokharā en Chine et visita également quelques ports de l'Inde, de la péninsule malaise et de l'Indochine. L'auteur du *Livre des merveilles de l'Inde*, le capitaine Bozorg, a voyagé en Inde et peut-être en Indonésie; mais la plupart des faits qu'il rapporte ont pour garants d'autres marins, inconnus par ailleurs. Mas'ūdī ne semble pas être allé jusqu'en Extrême-Orient : aucun passage des *Prairies d'or* ni du *Livre de l'avertissement* n'en donne l'assurance. Bīrūnī, l'amiral turk Sīdī 'Alī Celebī et le persan Ṣādiḳ Iṣfahānī n'ont pas dépassé l'Inde. Quant à Ibn Baṭūṭa, sa relation de voyage en Inde transgangétique et en Chine est tellement étrange qu'on peut, ou plutôt qu'on doit la tenir pour inventée ou transformée au point qu'elle en est devenue inintelligible. Les auteurs des *Mille et une Nuits* et des *Cent et une Nuits* sont inconnus; d'autres, tels que Ibn al-Faḳīh, Ibn Rosteh, Muḳaddisī, Abū'l-Faradj, Ibrāhim bin Wāṣif-Šāh, Kharaḳī et Abšīhī nous sont inconnus par ailleurs ou très peu connus; Ibn Ṭufayl est un philosophe; Ya'ḳūbī, Rasīd ad-dīn, Waṣṣāf, Ibn Khaldūn et Abū'l-Fazl sont des historiens; Abū Zayd, Edrīsī, Yāḳūt, Ḳazwīnī, Ibn Sa'īd le Maghrébin, Nuwayrī, Abūlfidā, Ibn al-Wardi, Bākuwī, Ibn Iyās, des compilateurs; Ibn al-Bayṭār, un botaniste. Ibn Khordādzbeh était maître de poste; ses fonctions le mettant en relations avec des voyageurs, lui ont permis de recueillir d'utiles informations. En somme, l'Inde transgangétique, l'Indonésie et la Chine n'ont été visitées que par un seul des auteurs orientaux précités : Sulaymān. L'authenticité de sa relation de voyage est évidente et indiscutable; mais nous avons, de plus, à son sujet le précieux témoignage de Abū Zayd de Sīrāf qui l'a revue et complétée en 916.

On a, je crois, beaucoup exagéré la part qui revient aux Arabes dans l'établissement et le développement des relations mari-

times entre les ports du golfe Persique et l'Extrême-Orient. Il paraît très vraisemblable qu'ils ont simplement suivi la voie ouverte par les Persans auxquels ils ont emprunté ce mot significatif de ناخذا *nākhodzā*[1], capitaine de navire, passé en arabe avec la même orthographe et le même sens. بغبور *Baghbūr*, d'après Ibn Khordādzbeh; فغفور *Faghfūr*, d'après Mas'ūdī[2] et Abūlfidā, qui désigne l'Empereur de Chine, n'est autre que la forme arabisée du persan *Baghpūr*, fils de Dieu, traduisant l'expression chinoise *T'ien-tseu*, fils du ciel. Les toponymes suivants usités dans les textes arabes : ديبجات *Dībadjāt*, nom général des Laquedives et des Maldives; خشنمى *Khošnamī*, nom d'une montagne dans les parages des îles Andaman, صندر فولات *Čundur-fūlāt* = Poulo Condore, appartiennent à la toponomastique persane. *Dībadjāt* = *dība* < skr. *dvīpa*, pāli *dīpa*, île + suffixe pluriel persan *-djāt*, et signifie littéralement *les îles*. *Khošnamī* est l'ethnique du complexe persan خوش *khōš*, agréable, et نامه *nāmeh*, nom; litt. [la montagne] au nom agréable, au nom de bon augure. *Fulāt* est un composé de فول *fūl* < malais ڤولو *pūlo* ou *pūlaw*, île + suffixe pluriel persan *-āt*. *Čundur fūlāt* signifie *les îles de la courge*; mais les Arabes ignorant le sens de *fūlāt* ou en ayant perdu le souvenir, appellent *les îles* en question *djazīra Čundur-fūlāt*, litt. *l'île* [appelée] *les îles de la courge*. Le cinnamome est appelé en arabe دار صينى *dār čīnī* : *dār* est un mot persan signifiant *bois*; c'est le bois chinois, le bois originaire de Chine. Le persan جوز *djūz*, noix, entre dans la dénomination de plusieurs fruits d'Extrême-Orient et de l'Inde décrits par des écrivains arabes, tels que جوز بوا *djūz buwā*, la muscade; d'après Diogo de Couto, le même fruit s'appellerait également *geauzibanda* = *djūz-i-Banda*, litt. : noix de Banda[3]; جوز الهند, litt. : la noix de l'Inde, le coco, etc. Le nom par lequel les Arabes désignent l'Afrique orientale et les nègres qui l'habitent : زنج, زنجى pron. anc. *Zang*, *Zangī*; pron. mod. *Zandj*, *Zandjī*, est aussi emprunté au persan زنك, زنكى, *Zang*, *Zangī*. Enfin, les Chinois connaissent les Arabes sous le nom de *Ta-che*, qui n'est autre que la transcription du persan تازى *Tāzī* ou تاجيك *Tadjīk*; ce sont donc les Persans qui ont fait connaître en Chine les Arabes sous le nom par lequel ils les désignaient autrefois

1. Complexe formé de خدا *khodā*, maître, et ناو *nav* ou ناوه *navah*, navire (Kazimirski).

2. *Les prairies d'or*, t. II, p. 200. Cf. également *infra* Sīdī 'Alī Čelebī.

3. *Da Asia*, décade IV, liv. VIII, ch. XII, p. 291 de l'éd. de la fin du XVIIIe siècle.

eux-mêmes. Cette constatation me paraît décisive en faveur de l'antériorité des voyages des Persans.

Dans les histoires dynastiques chinoises qui embrassent la période comprise entre la fin du IVe et le commencement du VIIe siècles, tous les produits de l'Indochine, de Ceylan, de l'Inde, de l'Arabie et de la Côte orientale d'Afrique sont dénommés « produits de *Po-sse* », c'est-à-dire de la Perse, qui était le pays d'origine de la majorité des importateurs de ces produits en Chine [1].

Dans son *Ta-t'ang-si-yu-k'ieou-fa-kao-seng-tchouan*, le pèlerin chinois Yi-tsing rapporte qu'il s'embarqua à Canton en 671, sur un bateau persan, à destination de *Fo-che* = Palembañ [2], dans le sud-est de Sumatra [3]. D'après le *Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou*, Vajrabodhi partit de Ceylan vers 717, avec trente-cinq navires persans, à destination de Palembañ à Sumatra, d'où il se rendit ensuite en Chine [4].

Nous ne possédons pas, pour cette époque, de témoignages établissant que les navires arabes se rendaient alors en Chine. Il y a donc tout lieu de croire que les voyages effectués antérieurement au IXe siècle, ont été accomplis par des marins persans et que ceux-ci ont été les initiateurs des Arabes dans la navigation vers l'Extrême-Orient. Malheureusement aucune des relations persanes ayant trait à ces voyages, ne nous est parvenue.

PLAGIATS

Dans la plupart des cas, les géographes arabes ont reproduit servilement les informations données par leurs devanciers. Quelques-uns citent leurs sources : Edrīsī, dans son introduction, indique les ouvrages dont il s'est servi ; Ḳazwīnī, mieux encore, fait précéder certains passages du nom de l'auteur auquel ils sont empruntés; Ibn Sa'īd reproduit des extraits d'un certain Ibn Fāṭima sur lequel nous ne possédons aucun renseignement; Abūlfidā fait fréquemment usage de l'ouvrage de Ibn Sa'īd. D'autres ont été d'impudents plagiaires. En voici la preuve pour un passage de Ibn al-Faḳīh abrégé de la relation de Sulaymān :

1. *Chau Ju-kua, his work on the Chinese and Arab trade in the twelfth and thirteenth centuries, entitled Chu-fan-chï*, trad. et annoté par M. F. Hirth et W. W. Rockhill. Pétersbourg, in-4°, 1912, p. 7 *in fine*. Lorsque ce volume m'est parvenu, mon manuscrit était terminé; mais j'ai ajouté dans le texte, quand il m'a été possible de le faire, ou en note, les informations utilisables qu'il contient.

2. En graphie usuelle *Palembang*. J'emploie l'orthographe indigène avec *ñ* qui est ordinairement rendu par *ng*.

3. *Vide infra.*

4. *Apud* Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 336 et note 3.

I. p. ١٧, l. 4. وبين مسقط وبين كولم ملى وبين هركند نحو من شهر وبكولم ملى يستعذبون الما

II. ثم تخطف المراكب اى تقلع الى بحر هركند فاذا جاوزوه صاروا الى موضع يقال له لنبه بالوس لا يفهمون لغة العرب ولا ما يعرفه التجار من اللغات وهم قوم لا يلبسون الثياب بيض كواسى وذكروا انهم لم يروا منهم النسا وذلك ان رجالهم يخرجون اليهم من الجزيرة فى زواريق منقورة من خشبة واحدة ومعهم (p. ١٨) النارجيل وقصب السكر والموز وشراب النارجيل وهو شراب ابيض فاذا شرب ساعة يوخذ من النارجيل فهو حلو مثل العسل فاذا ترك ساعة صار شرابا وان بقى ايامًا صار خلاً فيبيعون ذلك بالحديد وربما وقع اليهم العنبر اليسير فيبيعونه بقطع الحديد وانما يتبايعون بالاشارة يدًا بيد اذ كانوا لا يفهمون اللغة وهم حذاق بالسباحة فربما استلبوا من التجار الحديد ولا يعطونهم شيًا

III. ثم تخطف المراكب الى موضع يقال له كلاه بار الملكه والساحل كلّ يقال له بار وهى مملكة الزابج متيامنه عن بلاد الهند يجمعهم (p. ١٩) ملك ولباسهم الفوط يلبس السرىّ والدنى منهم الفوطه الواحدة ويستعذبون هناك الما من ابار عذبة وهم يوثرون ما الابار على مياه العيون والمطر ومسافة ما بين كولم وهى قريبه من هركند الى كله بار شهر

IV. ثم تسير المراكب الى موضع يقال له تيومة وبها ما عذب لمن اراده والمسافة اليها عشرة ايام

V. ثم تخطف المراكب الى موضع يقال له كندرنج عشرة ايام وفيها ما عذب لمن اراده وكذلك جزاير الهند اذا احتفرت فيها الابار وجد فيها الما العذب وبها جبل مشرف وربما كان فيه الهراب من العبيد واللصوص

VI. ثم تسير المراكب (p. ٢٠) الى موضع يقال له صنف مسيرة عشرة ايام وبها ما عذب ومنه يوتى بالعود الصنفى وبها ملك وهم قوم سمر يلبس كل واحد منهم فوطتين

VII. فاذا استعذبوا منها خطفوا الى موضع يقال له صندر فولات وهى جزيرة فى البحر والمسافة اليها عشرة ايام وفيها ما عذب

VIII. ثم تخطف المراكب الى بحر يقال له صنجى

IX. ثم الى ابواب الصين وهى جبال فى البحر بين كل جبلين فرجة تمرّ فيها المراكب فاذا سلّم الله من صندر فولات خطف المراكب الى الصين فى شهر الا انّ الجبال التى تمرّ بها المراكب مسيرة سبعة ايام فاذا جازت السفينة

الابواب (p. ٢١) ودخلت الخور صارت الى مآ عذب الى الموضع التى ترسى اليه من بلاد الصين وهو يسمى خانفوا مدينه وسآيرُ الصين فيها الما العذب من انهار عذبه واوديه ومسالح واسواق فى كل ناحيه وفيها مَدٌّ وجَزْرٌ مرتين فى اليوم والليلة

Ibn al-Faḳīh en 902.

I. p. ١٢, l. ١٠. وبين مُسْقَط وبين كُولُو مَلِى مسيرة شهر وبين كولو ملى وبين الهَرْكَنْد نحو من شهر

II. ثم تختطف من كُولُو مَلِى الى بحر الهركند فاذا جاوزوه صاروا الى موضع يقال له كَلَه بار بينه وبين هركند جزائر قوم يقال لهم لنج لا يعرفون لغه ولا يلبسون الثياب كواسى لم يُرَ منهم امرأة يبيعون العنبر بقطع الحديد ويخرجون الى التجار من الجزيرة فى زواريق ومعهم النارجيل وشراب النارجيل يكون ابيض فاذا شُرب منه فهو حلو كالعسل فاذا تُرك يوما صار مُسْكرا فان بقى ايّاما حمض فيبيعونه بالحديد ويتبايعون بالاشارة يدا بيد وهم حُذّاق بالسباحة فربّما استلبوا الحديد من التجّار ولا يعطونهم شيًا

III. ثم تخطف السفينة الى موضع يقال له كَلَه بار وهى من مملكة الزابج متيامنة عن بلاد الهند يجمعهم مَلِكٌ ولبسهم الفوط

IV. ثم يختطف الى موضع يقال له تِيُومَة بها ماءٌ عذب والمسافة اليها عشر ايّام

V. ثم الى موضع يقال له كُنْدَرَنْج مسيرة عشرة ايّام بها ماءٌ عذب وكذلك فى سائر جزائر الهند ان احتُفر فيها الآبار وُجد فيها الماءُ العذب وبها جبل مشرف

VI. ثم يخطفه الى موضع يقال له الصَّنْف

VII. ثم الى موضع يقال له صُنْدُرْ فُولَات وهى جزيرة فى البحر (p. ١٣) والمسيرة اليها عشرة ايّام

VIII. ثم الى موضع يقال له صَنْخَى

IX. الى ابواب الصين وهى جبال فى البحر بين كلّ جبلين فرجة تمرّ فيها السفن ثم الى الصين ومن صندر فُولات الى الصين مسافة شهر الّا ان الجبال التى تمرّ بها السفن مسيرة سبعة ايّام فاذا جاوزت الابواب صرت الى ماءٍ عذب يقال له خانفو يكون فيه مدّ وجزر فى اليوم والليلة مرّتين

Cet exemple est loin d'être isolé. Un passage de Ibn Rosteh[1], p ٨, l. 15 et suivantes, est emprunté à Battānī[2]; un autre passage de celui-là, p. ٨٢-٨٣, à Ibn Khordādzbeh[3] p. ١٧٠-١٧١. L'histoire de la campagne du roi de Zābag contre le roi de Khmèr que rapporte Mas'ūdī dans les *Prairies d'or* (t. I, p. 170-175) est manifestement reproduite de Abū Zayd[4]. Les emprunts de Ibn Baṭūṭa à Ibn Djubayr sont trop connus pour que j'y insiste. En fait et pour ce qui concerne la région étudiée dans ce travail, qu'ils aient cité leurs sources ou qu'ils aient plagié, les géographes arabes se sont le plus souvent copiés les uns les autres. Dans certains cas, notamment pour Ibn al-Faḳīh, les extraits reproduits par des écrivains postérieurs ne figurent pas dans le manuscrit de ce géographe édité par De Goeje. Ces extraits présentent donc un intérêt particulier, en admettant que la référence soit exacte. Je suis devenu très sceptique à cet égard et il me semble prudent de n'accepter ces attributions que lorsque nous en aurons des témoignages non douteux.

MÉTHODE DE TRANSCRIPTION

J'ai adopté les transcriptions suivantes pour les phonèmes qui n'ont pas d'équivalent exact en français :

Arabe.

Les deux spirantes vélaires خ et غ sont rendues par *kh* et *gh*.

La spirante laringale sourde ح, par *ḥ* et la spirante laringale sonore ع par l'esprit doux '.

Les emphatiques ق, ط, ص, ض et ظ, par *ḳ*, *ṭ*, *ṣ*, *ḍ*, *ẓ*.

La palatale sonore ج par *dj*; l'ancienne palatale sourde ص par *č*.

La spirante dentale ذ par *dz* et la spirante interdentale ث, par *th* = *th* anglais de *think*.

La voyelle ا est rendue : à l'initiale, par *a* ou *ā*; à la médiale et à la finale par *ā*.

و par *w* en fonction de semi-voyelle et *ū* en fonction de voyelle.

1. Éd. De Goeje.

2. *Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum, ad fidem codicis Escurialensis arabice editum, latine versum, adnotationibus instructum a* Carlo Alphonso Nallino, *pars tertia*. Milan, 1899, in-4°, p. ٢٦.

3. Éd. De Goeje.

4. *Vide infra*.

ى par *y* en fonction de semi-voyelle et *ī* en fonction de voyelle. L'usage a prévalu de transcrire le يّ final des ethniques par *ī*, mais on sait qu'il s'agit d'un yod redoublé : فارسيّ *Fārsī*, persan, est en réalité pour *Fārsiyy*, cf. فارسيّون *Fārsiyyun*.

Le ئ hamzé est transcrit *ï* : جزائر *djazāïr*, les îles.

Le *ḍamma* ـُ est rendu par *u*, sauf dans quelques cas où la transcription par *o* est consacrée par l'usage.

Malais.

ج arabico-malais par *dj*, la prépalatale چ par *ć* et l'*n* vélaire ڠ par *ṅ*.

La notation *ĕ* représente, dans les langues indonésiennes, l'anormale pure *œ* = *e* dans *je*, *eu* dans *veux*. Elle est généralement désignée sous son nom javanais de *pĕpĕt*.

Chinois.

Les mêmes conventions seront appliquées à la transcription phonétique du chinois : *Tchang-hai*, la Mer immense = phonétiquement *Čaṅ-khay*, c'est-à-dire *tch* = *č*, *ng* = *ṅ*, *h* = *kh* et *i* = *y*.

J'ai suivi pour le chinois, la transcription de M. Pelliot qui est celle de l'Ecole Française d'Extrême-Orient; mais il m'a fallu quelquefois pour rendre plus démonstratifs des rapprochements, reproduire les noms chinois en transcription phonétique d'après la méthode adoptée pour ce travail. صَنْخَى prononciation ancienne *Čankhay*, pron. moderne *Ṣankhay*, est incontestablement la leçon arabe du chinois 漲海 *Tchang-hai*. L'identité de *Čankhay* et *Tchang-hai* ne fait aucun doute pour un sinologue ; mais elle apparaîtra évidente à tout le monde si on représente la graphie habituelle *Tchang-hai* par son équivalent phonétique *Čaṅ-khay*.

Transcriptions arabes des noms étrangers.

Les lettres arabes ج, ص, ك, ق, ز, ن, ب et ف qui figurent fréquemment dans la forme arabisée de noms et de toponymes de l'Océan Indien, ont une valeur de transcription qui, pour les deux premières, permet de restituer avec certitude leur prononciation ancienne.

ج est une ancienne gutturale sonore qui s'est palatalisée; d'où une prononciation ancienne *g* et une prononciation moderne *dj*

Le ج en fonction de gutturale transcrit également la sonore et la sourde :

جُزر pron. anc. *Guzra*, pron. mod. *Djuzra* < skr. *Gujra*;
جُرزان — *Gurzan* — *Djurzān* < persan *Gurdjān*;
زنج — *Zang* — *Zandj* < persan *Zang*, l'Afrique orientale;
زنجيّ — *Zangī*, — *Zandjī* < persan *Zangī*, ethnique du précédent;
لنجبالوس — *Langabālūs* — *Landjabālūs*, les îles Laṅgabālūs = Nicobar;
ساج — *sāg* — *sādj* < skr. *çāka*, teck;
نَرِنْجيل — *naringīl* — *narindjīl* < skr. *narikela*, noix de coco.

Le ج en fonction de palatale sonore transcrit :

1° les palatales sonore et sourde du sanskrit :

أُجين *Udjayn* < skr. *Ujjayinī*;
بروج *Barūdj* < skr. *Bharukaccha*, Broach [1].

2° des phonèmes voisins tels que le *dj* malais et le *dy* bantou :

جاوة *Djāwa* < malais *Djāwa*, qui désigne généralement l'île de Sumatra, mais quelquefois l'île de Java;
أُنْقوجة *Unḳūdja* < swahili *Uṅgūdya*, Zanzibar;
انقزيجة *Anḳazīdja* < comorien *Aṅgazīdya*, la Grande Comore.

3° la palatale sourde *č* du turk et du chinois :

جكل *Djikil* < turk *Čikil*;
بغراج *Baghrādj* < turk *Bagrač*;
بجناك *Badjnāk* < turk *Pačänäg*;
بجا *Badjā* < turk *Bačā* [2];
كوجى *Kawdjī* [3] < chinois *Kiao-tche*, nom chinois du Tonkin, annamite *Giao-chỉ*;
ينجو *Yandjū* [4] < chin. *Yang-tcheou*;

1. *Vide infra apud* Nuwayrī.
2. Pour ces quatre noms, *vide infra apud* Yāḳūt le voyage de Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil chez les hordes turques.
3. *Vide infra apud* Sīdī 'Alī Čelebī.
4. Apud *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 123 et 125.

سوكجو *Sūkdjū*[1] < chin. **Souk-tcheou* > *Sou-tcheou*.

La sifflante emphatique moderne ص *ṣ* est une ancienne palatale évoluée ainsi qu'en témoignent les transcriptions suivantes :

صول *Čūl*	< turk *Čöl*[2];
قفص *Ḳofč*	< *Kōfič*, peuple du Kermān[3];
صول *Čūl*	< turk *Čöl*, tribu turque de la région de l'Oxus[4];
صغانيان *Čaghāniyān*,	ville du Tokhāristān[5];
صين *Čīn*	< skr. *Cīna*, nom indien de la Chine;
صنف *Čanf*	< skr. *Campā*;
بروص *Barōč*	< skr. *Bharukaccha*, le *Broach* des cartes anglaises;
صوليان *Čūliyān*	< skr. *Coḷa*, le Coromandel;
صمر *čamar*	< skr. *camara*, chasse-mouche;
صندل *čandal*	< skr. *candana*, sandal;
بلوص *Balūč*	nom des indigènes du *Balūčistān*;
صنخى *Čankhay*	< chinois *Tchang-hai*, partie occidentale de la mer de Chine.

La prononciation moderne des mots précédents est : *Ṣūl*, *Koḥṣ*, *Ṣūl*, *Ṣaghāniyān*, *Ṣīn*, *Ṣanf*, *Barōṣ* ou *Barūṣ*, *Ṣūliyān*, *ṣamar*, *ṣandal*, *Balūṣ*, *Ṣankhay*.

De ces faits phonétiques, il résulte nettement que le ص, sifflante cérébrale moderne, est issu d'un ancien ص palatal = *č*[6]. « Un des villages de Merv, dit Abūlfidā, est صاغان [pron. anc. *Čāghān*, pron. mod. *Ṣāghān*]. La forme persane de ce nom est جاغان *Djāghān*; on l'a arabisé en صاغان[7] ». Ceci montre que l'arabisation du persan *Djāghān* est ancienne. Elle date de l'époque où le ص était en fonction de palatale sourde et rendait avec une approximation suffisante la palatale sonore ج du persan. La courbe est donc : persan ج *dj* > arabe ص *č* > pron. mod. *ṣ*.

1. Pour la prononciation à gutturale de ce toponyme, cf. Paul Pelliot, *Kao-tch'ang, Qočo, Houo-tcheou et Qarā-khodja* in *Journ. Asiat.*, mai-juin 1912, p. 591.
2. *Apud* Marquart, *Ērānšahr*, p. 73.
3. *Apud* Marquart, *Ērānšahr*, p. 31.
4. *Ibid.*, p. 51.
5. *Ibid.*, p. 228.
6. Cf. à ce sujet, Th. Nöldeke, *Die semitischen Buchstabennamen* in *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*. Strasbourg, 1904, p. 124-136.
7. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 186.

Cf. également le doublet جيمور litt. *Djaymūr*[1] chez Bīrūnī et صيمور *Ṣaymūr* > *Ṣaymur* graphie des autres géographes arabes pour désigner la même ville de la côte occidentale de l'Inde; et une alternance identique du sanskrit au sogdien : skr. *vajrah* > sogd. **βačr*[2].

Gutturale sourde en arabe, ك transcrit quelquefois la gutturale sonore des noms étrangers. C'est ce que semblent indiquer des notations telles que لنكبالوس, doublet graphique de لنجبالوس *Langabālūs* avec ج en fonction de gutturale sonore. Mais il s'agit sans doute, dans la première leçon d'une graphie persane adoptée par les Arabes. On sait, en effet, qu'en persan, ك est gutturale sonore. Il figure généralement dans les textes imprimés sous la forme گ ou ڭ pour le différencier du ك arabe = *k*; dans les manuscrits, au contraire, il est écrit comme la gutturale sourde arabe. Cette explication rend compte de l'anomalie apparente qui consiste à rendre une gutturale sonore étrangère par une gutturale sourde arabe, alors que nous avons de nombreux exemples de transcription de celle-là soit par ج soit par ق.

ق, gutturale sourde emphatique, rend la gutturale sonore de certains noms étrangers :

مقنقا litt. *mḳanḳā* < swahili *mgaṅga*, sorcier;

أنقوجة litt. *Unḳūdja* < swahili *Uṅgūdya*, Zanzibar;

انقزيجة litt. *Anḳazīdja* < comorien *Aṅgazīdya*, la Grande-Comore[3].

Lorsque le ج était en fonction de gutturale sonore, la spirante sonore ز z a été utilisée par les Arabes pour rendre la palatale sonore *dj* du sanskrit et de l'indonésien :

أزين *Uzayn* < skr. *Ujjayinī*;

جزر *Guzr* < skr. *Gujra*;

1. *Apud* Reinaud, *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, in *Journ. Asiat.*, août, septembre et octobre 1844, février-mars 1845, p. 91 et 121 du tirage à part; et Sachau, *Alberuni's India*. Londres, 1910, t. I, p. 209.

2. Robert Gauthiot, *Une version sogdienne du Vessantara jātaka* in *Journ. Asiat.*, janvier-février 1912, p. 174, note 1.

3. Pour ces trois noms, cf. *Géographie d'Edrisi*, trad. Jaubert, t. I, p. 56 où مقنقا est pour مقنقا; p. 59 où انقوجه est pour انقوجة et p. 61 où انقزجه est pour انقزيجة. Cf. G. Ferrand, *Les îles Râmny, Lâmery, Waḳwâḳ, Komor des géographes arabes et Madagascar* in *Journ. Asiat.*, novembre-décembre 1907, p. 533-534.

زابج *Zābag* < *Djāwaga*[1];

سريبزة *Sribuza* < *Çrībudja*[2].

La même alternance est constatée du sanskrit au grec qui ne possède pas de palatale sonore :

Κανογίζη < skr. *Kanyakubja*, Canoge;

'Οζήνη < skr. *Ujjayinī*.

Dans le cas suivant, le phonème chinois *ts* traité comme palatale sourde a été également rendu par la spirante sonore arabe :

Man-tseu > arabe منزى *Manzī*, nom par lequel les Arabes désignent la Chine méridionale[3]; *Tseu-toung* > ar. زيتون *Zītun*, port du Fou-kien dont la transcription arabe a toujours été inexactement lue *Zaytūn*, par analogie avec son homonyme زيتون *zaytūn*, olive.

Cf. également, persan *Wahrič* > ar. وهرز litt. *Wahriz*[4]; *Pančpūr*, nom de l'ancienne capitale du Mukrān > ar. فنزبور litt. *Fannazbūr*[5].

Pour l'alternance inverse, cf. chinois *Tsai-nu-li-a-pi-ting* < arabe *Zaynu'l-'Abidīn*[6]; *Ts'eng-pa*[7], cantonais *Tsang-pat* < *Zangbār*, Zanzibar; *tsu-la*, cantonais *ts'o-lap* < persan *zurnāpā*, girafe[8]; chinois *Tseou-nie* < birman *Zo-nit*[9].

La palatale sanskrite *c* a été quelquefois rendue en arabe par la sifflante ou la sifflante chuintante : skr. *caṇḍāla*, nom de la dernière caste > ar. السندالية *as-sandaliyya*[10]; skr. *Coḷa* > ar. شولى *Śūlī*, ethnique de *Coḷa*, les gens du Coromandel[11]; skr. *Campā* > شنبا *Śambā*[11]. Cf. également la même alternance du persan à l'arabe : persan كوچك *kūčèk*, petit > ar. قوشك *ḳūšik*[11].

1. Pour cette identification, *vide infra*.
2. Pour *Çrībudja*, au lieu de la restitution habituelle skr. *Çrībhoja*, vide infra.
3. Cf. *Les voyages en Asie au XIIIe siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, éd. H. Cordier. Paris, 1891, in-8°, p. 248 et 250.
4. Marquart, *Ērānšahr*, p. 126.
5. *Ibid.*, p. 184.
6. Gerini, *Researches*, p. 648.
7. *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 126, note 1.
8. *Ibid.*, p. 129, note 6.
9. *Bull. École Franç. d'Extrême-Orient*, t. IX, p. 671.
10. *Ibn Khordādzbeh*, éd. De Goeje, p. VI ; *Géographie d'Edrisi*, trad. Jaubert, p. 98. Bīrūnī a, au contraire, la leçon correcte چندال litt. *čandāl*.
11. *Vide infra apud* Sīdī 'Alī Čelebī.

Le ن arabe transcrit également la nasale dentale qui est sa valeur phonétique normale, et l'*ñ* vélaire :

فلمبان *Falimbān* < *Palembañ.*

Le groupe consonantique *ñg* qui n'a pas d'équivalent exact en arabe, est rendu tantôt par نج = *n* + ج en fonction de gutturale sonore ; tantôt par نق = *n* + explosive sourde vélaire emphatique ; tantôt enfin par نك = *n* + ك en fonction de gutturale sonore :

لنجبالوس *Langabūlūs* < *Lañgabūlūs* ;
كُنْدرنج *Kundrang* < **Kuṇḍurañga.*
مقنقا *mḳanḳā* < *mgañga* ;
أُنقوجة *Unḳūdja* < *Uñgūdya* ;
انقزيجة *Anḳazīdja* < *Añgazīdya* ;
كنك *Gang* < skr. *Gañgā.*

L'anusvāra sanskrit est rendu par نك, avec ك en fonction de gutturale sonore, dans سنكاديب litt. *Sinkādīb* = *Singadīb* < skr. *siṃhadvīpa*, l'île du Lion = Ceylan[1].

Le ب arabe = *b* représente quelquefois un *v* sanskrit, un *w* indonésien, un *p* sanskrit ou indonésien :

بار *bār* < skr. *vāṭa*, pays, province ;
جابة *Djāba* < javanais *Djawa*, Java ;
ديب *dīb* < skr. *dvīpa*, île ;
بول *būl* in *būlāt* < malais *pūlo.*

Le ف arabe transcrit généralement le *p* des noms étrangers :

فلمبان *Falimbān* < *Palembañ* ;
صنف *Čanf* < *Čampa* ;
فول *fūl* in *fūlāt* < malais *pūlo*, île.

Un certain nombre de noms et de toponymes étrangers que la graphie arabe oblige à lire avec entrave finale, sont, au contraire, terminés par une syllabe ouverte à voyelle *a* dans la langue originale :

كنك *Gang* < skr. *Gañgā*, le Gange ;
صنف *Čanf* < skr. *Campā* ;
قامروب *Ḳāmrūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam ;

1. *Vide infra apud* Yāḳūt.

صين *Čīn* < skr. *Cīna*, la Chine ;
جُزر *Guzr* < skr. *Gujra* ;
مهراج *Maharādj* < skr. *Mahārāja*, grand roi ;
ديب *dīb* < skr. *dvīpa*, île ;
سورن *suwarn* < skr. *suvarṇa*, or ;
ساج *sāg* < skr. *çāka*, teck ;
نَرنجيل *naringīl* < skr. *narikela*, coco.
ستان *-stān* < skr. *-sthāna*, pays ;
بار *bār* < skr. *vāṭa*, pays, province.

Il y a donc lieu, lorsque l'étymologie n'est pas douteuse, de restituer cet *a* final et de lire *Čanfa*, *Ḳamaruba*, *Maharādja*, etc., au lieu de *Čanf*, *Ḳāmrūb*, *Maharādj*.

La même règle a été appliquée à deux mots à finale *-u* : ملاى *Malāy* = *Malāyu*, pays de Sumatra, et فل ou فول *ful* ou *fūl* < malais *pūlo*, île.

ERREURS DE GRAPHIE ET DE LECTURE

L'alphabet arabe est de tous les alphabets orientaux celui qui présente peut-être les plus grandes possibilités d'erreur d'écriture et de lecture. Le déplacement d'un simple point diacritique change complètement la valeur d'une lettre: une erreur de graphie peut transformer تانة *Tāna*, ville voisine de Bombay, en :

تابة *Tāba*, بابة *Bāba*, باية *Bāya*, نانة *Nāna*, يانة *Yāta*,
تاتة *Tāta*, باتة *Bāta*, نابة *Nāba*, نابة *Nāya*, يانة *Yāna*,
تاية *Tāya*, بانة *Bāna*, ناتة *Nāta*, يابة *Yāba*, ياية *Yāya*.

Le déplacement d'un point diacritique a transformé جُزر pron. mod. *Djuzra*, pron. anc. *Guzra* < skr. *Gujra*, en جُرز litt. *Djurz*, *Gurz*, qui est la graphie fautive habituelle du précédent. Le toponyme indonésien زابج pron. mod. *Zābadj*, pron. anc. *Zābag* < *Djāwaga*, a été successivement transformé en رانج *Rānadj* ou *Rāndj*, رانح *Rānaḥ* ou *Rānḥ*, زالج *Zāladj*, رالج *Ralad*j ; سريبوزة *Sribuza* = Palembań en سريرة *Sarira* ; قامروب *Ḳamaruba* ou *Ḳamrub* < skr. *Kāmarupa*, l'Assam, en قامرون lu *Ḳāmrun*. Reinaud avait montré

l'inexactitude de cette dernière graphie, mais sa rectification a été perdue de vue et tous les textes arabes édités postérieurement ont la leçon fautive *Ḳāmrūn*.

Le nom de l'île de Tioman, sur la côte sud-orientale de la péninsule malaise, en arabe تيومة *Tiyūma*, est devenu سومه *Sūmah*. La transformation s'est ainsi produite : تيومة *Tiyūma* > شومه *Šūmah* > سومه *Sūmah*.

Les erreurs de graphie augmentent naturellement en raison directe du nombre des lettres. La ville de l'Assam inscrite sur nos cartes sous le nom de *Lakhimpur*, s'appelle en sanskrit *Lakṣmīpura*, la ville de la déesse Lakṣmī. *Lakṣmīpura*, en transcription arabe لكشميبور litt. *Lakšmībur*, est écrit اكشميبون, lu *Akšamībun* par Stanislas Guyard, dans Abūlfidā; الكاشبين, lu par Reinaud *Al-Kašibīn*, dans la *Relation* de Sulaymān, et الكامن, lu *Al-Kamen* par les traducteurs des *Prairies d'or*, dans Mas'ūdī. Dans les deux dernières graphies, les deux lettres initiales, ال, ont été considérées comme représentant l'article arabe ال, d'où, chez Mas'ūdī, *Kāman* est la leçon fautive de *Lakšmībūr*.

Une nouvelle cause d'erreur provient du fait que les noms géographiques étrangers ne sont pas vocalisés ou, comme il arrive fréquemment, même dans le dictionnaire de Yāḳūt, sont vocalisés inexactement. Lorsqu'il s'agit de noms de villes disparues, de pays ayant perdu toute importance au cours des siècles et que ne mentionnent même pas les premiers voyageurs européens, il n'est possible de rectifier les graphies arabes que si l'étymologie, les rares textes indigènes ou les annales chinoises permettent de le faire avec certitude. Sulaymān et Mas'ūdī, par exemple, mentionnent un port et une montagne de كدرنج ou كردنج baignés par une mer du même nom. Les traducteurs de Mas'ūdī ont lu *Kerdendj*; Reinaud, *Kedrendj*; Ibn al-Faḳīh a كَدْرَنْج pron. mod. *Kadrandj*. D'après les indications que fournissent les textes, le port et la montagne dont il s'agit doivent être situés tout au sud de l'Indochine française, dans le voisinage de la frontière de l'ancien Cambodge et du Campa, c'est-à-dire vers l'embouchure du Mékong. Cette constatation permet de rectifier une première erreur de transcription : le ج de la finale نج est sûrement guttorale sonore, car il n'existe pas de toponyme khmèr ou cam terminé par *-ndj*. De plus, le groupe نج avec ج guttural, est non moins sûrement la transcription du groupe khmèr ou čam *-ng*, et très vraisemblablement la forme arabisée d'une finale sans-

krite du type *-ṅga*. Il faut donc lire *K.R.D.ṄG* ou *K.D.R.ṄG*, d'après Sulaymān et Mas'ūdī; *Kadraṅg*, d'après Ibn al-Faḳīh. En consultant une carte de l'Indo-Chine méridionale, on peut constater que *-draṅg* se retrouve sous une forme voisine dans des toponymes tels que : annamite *Nhatrang*, phonétiquement *Ñatraṅ*, ville maritime un peu au nord du 12e degré, < čam *ḷā traṅ*, « nom d'une ville de l'ancien Campa », en khmèr *tĭk trèṅ*[1]; — čam *traṅ* et khmèr *trèṅ*, signifient *grandes herbes aquatiques, joncs, roseaux, herbes*; *Imperata arundinacea*, CYRILL. (graminées)[2]. Cf. également *Soc trang*, phonétiquement *Sok traṅ*, sur la rive droite et près de son embouchure, du bras le plus occidental du Mékong. Mais là s'arrête l'enquête géographique et les résultats partiels qu'elle a donnés ne sont pas suffisants pour adopter la leçon *Kadraṅ*. C'est une relation chinoise qui va nous fournir la bonne leçon. Un mémoire géographique compilé par Kia Tan dans la période *tcheng-yuan* = 785-805, et qui nous a été heureusement conservé par le *Sin t'ang chou* ou *Nouvelle histoire des T'ang*, dit ceci : « .....on arrive au territoire de *Pen-t'o-lang* [= Pāṇḍuraṅga, l'actuel Phanrang, phon. Phanraṅ, dans la baie du même nom, au nord du cap Padaran]. Puis, après deux jours de route, on arrive au mont 軍突弄 ». M. Pelliot qui a traduit cet itinéraire, lit le nom de la montagne *Kiun-t'ou-nong*, phon. *Kyün-t'u-noṅ*, ou *Kiun-t'ou-long*, phon. *Kyün-t'u-loṅ*, et ajoute : « En tenant compte des deux jours qu'il faut de Phanrang à *Kiun-t'ou-nong* et des cinq jours qu'on met entre *Kiun-t'ou-nong* et les Détroits [de Malaka], il n'est pas douteux qu'il s'agisse ici du groupe de Poulo Condore. Je ne sais que faire du caractère *nong* ou *long*, mais *Kiun-t'ou*, où *t'ou* répond à un ancien **thut*, est une transcription chinoise aussi régulière que possible de Condore [malais *Kundur*][3]. »

Dans un paragraphe de l'*Histoire des T'ang* sur le pays de *Che-li-fo-che*, le *Sribuza* des Arabes = Palembaṅ, le nom de la même montagne est écrit avec un caractère différent : « *Che-li-fo-che* est à 2.000 *li* [6 à 700 kilomètres] au-delà du mont 軍徒弄 ». Schlegel, qui a traduit ce passage, a lu *Kiun-t'ou-long* et restitué *Gunturang*, phon. *Gunturaṅ*. « Ce nom, ajoute-t-il en note, peut également être lu *Kundurang* [= *Kunduraṅ*], mais je préfère la

1. Aymonier-Cabaton, *Dictionnaire čam-français*. Paris, 1906, in-8°, p. 201 sub verbo *traṅ*.
2. *Ibid.*
3. *Deux itinéraires*, p. 218.

première restitution parce que nous avons à Probolinggo, à Java, une montagne appelée *Gunturan* (sic). *Guntur* signifie *tonnerre* et désigne, entre autres, le volcan *Guntur* dans le Preanger, à Java. Ce nom, dit-il enfin, est également transcrit 軍突弄 [c'est l'orthographe de Kia Tan] *Koun-tout-lang* = *Kunturrang* = *Gunturang*[1]. » Le dernier caractère est en réalité *long* et non *lang*; mais *Kiun-t'ou-long*, pron. anc. **Kiun-dout* [ou *dour*]-*long*, phon. **Kyün-dut* [ou *dur*]-*loń*, peut répondre à un toponyme tel que **Kundurań* ou **Gundurań*. Il ne s'agit donc pas de Poulo Condore comme le croyait M. Pelliot; mais il est encore moins question de montagne ou de volcan de Java, comme le pensait Schlegel au mépris des indications formelles du texte. Son étymologie de *Gunturań* par *guntur*, tonnerre, n'est même pas à discuter. Le seul fait à retenir est que *Kiun-t'ou-long* est donné comme nom de montagne et d'escale maritime dans les textes chinois. Or, deux relations arabes, postérieures d'un demi-siècle et d'un siècle au mémoire de Kia Tan (785-805), celles de Sulaymān en 851 et de Ibn al-Faḳīh en 902, donnent une indication identique : « A *K.drań*, dit celui-là, il y a une haute montagne qui sert de refuge aux esclaves fugitifs et aux voleurs »; « A *Kadrań*, dit celui-ci, il y a une haute montagne qui domine les autres ». L'un et l'autre situent *K.drań* et *Kadrań* à dix jours de mer de l'île de Tiyūma et à égale distance de « l'endroit appelé Campa », c'est-à-dire de Campāpura, capitale du royaume de ce nom[2]. Nous ne savons pas exactement où était situé le Campāpura du xe siècle; mais en combinant les indications fournies par Sulaymān, Ibn al-Faḳīh, Mas'ūdī, Kia Tan et l'*Histoire des T'ang*, on peut, sans crainte d'erreur grave, situer la montagne de Kadrań au cap Saint-Jacques.

Les leçons chinoises attestées par deux textes, *Kiun-t'ou-long*, phon. *Kyün-t'u-loń*, m'inspirent plus de confiance que les leçons arabes. *Kyün-t'u-loń* représente assez bien un toponyme tel que **Kundurań*; je corrige donc le كردنج litt. *K.R.D.NG.* de Mas'ūdī, le كدرنج litt. *K.D.R.NG.* de Sulaymān et le كَدْرَنج *KaDRaNG* de Ibn al-Faḳīh en كُنْدُرَنج *Kundrang* = *Kundrań*, pron. mod. *Kundrandj*. Sur le modèle du *Pen-t'o-lang*, phon. *Pen-t'o-lań*, de Kia Tan, répondant au skr. *Pāṇḍuraṅga* que nous attestent les inscriptions, > cam *Panrań*, annamite *Phanrang* = *Phanrań*, *Kiun-t'ou-*

1. *Geographical notes. XVI, The old states in the island of Sumatra* in *T'oung-Pao*, série II, vol. II, p. 45 et note 97 du tirage à part.

2. Pour ces citations, *vide infra*.

long peut correspondre à skr. **Kuṇdurañga*, dont **Kundurang* = **Kunduraṅ* ou **Kundrang* = **Kundraṅ*, serait la forme arabisée très régulière.

La disparition de ن l'*n* de la première syllabe de كندرنج *Kundrang*, qu'on peut retrouver dans la leçon fautive de Ya'ḳūbī كزرنج pour كندرنج, est très aisément explicable. Il suffit qu'un scribe ait négligé d'écrire le point diacritique du ن, كندرنج, pour que le copiste suivant ait lu et écrit كدرنج. L'erreur possible est naturellement beaucoup plus évidente en manuscrit que dans un texte imprimé. Voici, du reste, un exemple très net de chute du ن médial. Les Arabes ont adopté le nom chinois de la partie occidentale de la mer de Chine, *Tchang-hai*, phon. *Čaṅ-khay*, la Mer immense, qui a été transcrit صَنْخَى. Cette transcription répond au nom chinois lettre pour lettre. Edrīsī[1] a la leçon fautive صخى *Ča.khay* pour صنخى *Čan-khay*; par l'inattention d'un copiste l'*n* médial a disparu. La restitution كُنْدَرَنج *Kundrang* d'après le chinois *Kiun-tou-long* me semble donc pleinement justifiée.

Les autres erreurs de graphie les plus fréquentes sont :

ر, د, ا et و écrits l'un pour l'autre, isolés ou en liaison avec la lettre précédente : در *dar* pour رد *rad*, et réciproquement; صندا *Čunda* pour صندر *Čundur*. بر *bar*, بد *bad* et بو *bu* peuvent être facilement écrits l'un pour l'autre, de même que را *rā* et لا *lā*. *L* médial du type ل est souvent transformé en ن *n*. Cf منيبار lu *Manībār* pour مليبار qui est à lire *Malayabār*, le pays de Malaya.

M, initial et médial, devient assez souvent *h* et réciproquement : ما *mā* et ها *hā*, ـمـ *ma* et ـهـ *ha*.

B final et *r* final sont fréquemment écrits *n* : قامرون *Ḳāmrūn* pour قامروب *Ḳāmrūb*, لكشميبون *Lakšmībūn* pour لكشميبور *Lakšmībūr*; *b* initial, *dj* : جالوس *Djālūs* pour بالوس *Bālūs*.

1. *Géographie*, trad. Jaubert, t. I, p. 87.

PREMIÈRE PARTIE

TRADUCTION

DES TEXTES ARABES, PERSANS ET TURKS

RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT

IBN KHORDĀDZBEH (844-848)[1].

« Abū'l-Ḳāsim 'Obaydallah ibn 'Abdallah ibn Khordādzbeh, dit M. C. Huart, était Persan d'origine; son grand-père, qui appartenait à la religion mazdéenne, s'était converti à l'islamisme, son père avait été quelque temps gouverneur de la province de Ṭabaristān sur la mer Caspienne. Lui-même vécut à Bagdād, y fit la connaissance du célèbre musicien Isḥāḳ de Mossoul, qui lui enseigna la musique et les belles-lettres; il fut envoyé dans l'Irāḳ persique comme directeur des postes; il était à Sāmarra sur le Tigre, lorsqu'entre 844 et 848, il écrivit son *Livre des routes et des provinces*[2] qui donne l'indication des relais de poste et le montant des impôts de chaque province[3]. »

« Mas'ūdī, dit De Goeje, parle du *Livre des routes et des royaumes*. Il le nomme « un livre précieux, une mine inépuisable de faits qu'on explore toujours avec fruit »[4]..... « Quoi qu'il en soit, [conclut Mas'ūdī après quelques critiques], l'ouvrage d'Ibn Khordādzbeh est le plus beau de tous ceux qui ont été composés sur ce sujet[5]. » « Moḳaddasī [continue de Goeje], dit[6] que le livre d'Ibn Khordādzbeh est trop succinct, et que, pour cette raison, on ne peut en tirer beaucoup de profit. Cela ne l'a pas empêché d'y prendre la plupart de ses itinéraires et beaucoup de parti-

1. Le chiffre qui suit le nom d'auteur indique la date à laquelle a été composé l'ouvrage dont il s'agit. Quand cette date est inconnue ou trop incertaine, elle a été remplacée par la date de l'époque où vécut l'écrivain.

2. Plus exactement *Livre des routes et des royaumes*.

3. Cl. Huart, *Littérature arabe*. Paris, 1902, in-8°, p. 295-296. Cf. également la préface qui accompagne l'édition et la traduction du texte de ce géographe arabe par De Goeje.

4. *Les prairies d'or*, texte et trad. par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I. Paris, 1861, in-8°, p. 13.

5. *Ibid.*, t. II, p. 70.

6. P. ε dernière ligne et suiv.

cularités. Ibn Ḥawḳal avoue[1] que, dans ses voyages, le livre de Ibn Khordādzbeh, celui de Djayhānī et le mémoire de Ḳodāma bin Dja'far ne le quittaient jamais. Le ministre-géographe Djayhānī, auteur du second de ces livres qui, malheureusement, ne nous est pas parvenu, a, selon Moḳaddasī, fait du livre de Ibn Khordādzbeh la base de son propre ouvrage. Ibn al-Faḳih, de même[2], a incorporé dans son livre la plus grande partie du *Livre des routes et des royaumes*[3]. »

D'après une conjecture très vraisemblable de Barbier de Meynard, Ibn Khordādzbeh serait né dans les premières années du troisième siècle de l'hégire[4]. « Nous savons, dit De Goeje, par le manuscrit A du *Livre des routes et des royaumes*, que Ibn Khordādzbeh faisait encore des additions à son livre en 272 = 885-886 de notre ère. Je ne sais où Ḥadjī Khalfa[5] a pris qu'il est mort vers l'an 300 = 912-913, mais je n'ai les moyens ni de réfuter son assertion, ni de la confirmer[6]. »

Kitāb al-masālik wa'l-mamālik, liber viarum et regnorum, auctore Abū 'l-Ḳāsim 'Obaidallah ibn 'Abdallah ibn Khordādhbeh... quem cum versionne gallica edidit, indicibus et glossario instruxit M. J. De Goeje. Leyde, 1889, in-8°.

TITRES DES ROIS DU MONDE

P. 13. Le plus grand roi de l'Inde est le Ballahrā[7], ou roi des rois. Les autres souverains de ce pays[8] sont [le roi de] Djāba[9], le

1. P. ٣٣٦, 2.
2. Cf. p. xi de la préface de l'édition De Goeje.
3. *Kitāb al-masālik wal-mamālik....* auctore Ibn Khordadhbeh, éd. et trad. De Goeje, p. xii-xiii.
4. *Ibid.*, p. viii. L'an 201 de l'hégire = 816-817 de notre ère.
5. II, p. 101.
6. *Ibid.*, p. xxi.
7. Le texte a بَلْهَرَا *Balharā* à corriger en بَلَّهْرَا *Ballahrā*. *Vide infra* l'excursus sur le Ballahrā.
8. Le texte a ومن ملوك الهند, *et parmi les rois de l'Inde*, [on compte].....
9. جابة.

roi de Ṭekin [1], le roi Gudjra [2], Ghāba [3], [le roi de] Rahmā [4] et le roi du Kāmarūpa [5]. Le roi du Djāwaga [6] s'appelle Puṅgawa [7];... le

1. La leçon que De Goeje a adoptée, طافن, qu'il a lue *Ṭāfen*, est inexacte : il faut restituer طاقن *Ṭāḳin*, le pays des Ṭékins. « Le *Ṭakkaleça* ou *Ṭakkaviṣaya* de la *Rājataraṅgiṇī*, dit M. Sylvain Lévi, est le pays des Ṭékins, *Tch'e-k'in* comme écrivent les Chinois en notant très exactement la prononciation cérébrale de l'itiniale [que les Arabes ont également rendue par la cérébrale ط]; de Ṭakka (= Ṭa-kṇ) se sont développées une multitude de formes secondaires que j'étudierai à part. Gollas le Tékin, Kula-ṭakka, est donc pour le nom un parent inattendu de ce Kül-tegin que les inscriptions de l'Orkhon ont rendu célèbre (*Notes chinoises sur l'Inde* in *Bull. Ecol. Franç. d'Extrême-Orient*, t. V, 1905, p. 300). » La leçon arabe طاقن pourrait également être lue *Ṭāḳan*, cf. skr. *Ṭhakkana*.

2. La leçon ملك الجُرْز que De Goeje a traduit par *le roi du Djorz*, est inexacte; il faut restituer ملك الجُرْرَ, le roi Gudjra. جُرْرَ prononciation moderne *Djuzra*, pron. ancienne *Guzra* < skr. *Gujra*. *Vide infra* l'excursus sur le roi Gudjra.

3. غابة.

4. رهمى, le Pégou.

5. La leçon قامرون litt. *Ḳāmrūn* que donnent tous les textes sans exception et qu'a adoptée De Goeje est fautive pour قامروب litt. *Ḳāmrūb*, à rectifier en قامَرُوبَ *Ḳāmarūba* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam. Il y a plus de soixante ans que Reinaud a indiqué la correction à faire (*Relations des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, t. I, 1845, p. LI), mais le barbarisme *Ḳāmrūn* se retrouve dans toutes les éditions de textes arabes.

6. Le texte porte زابج litt. *ZāB.DJ* que De Goeje a lu inexactement *Zābidj*. زابج pron. mod. *Zābadj*, pron. anc. *Zābag*, représente une forme initiale *Djāwaga*. Pour la restitution *Djāwaga*, *vide supra* p. 13 et *infra* l'excursus sur le Djawaga.

7. Le texte porte القنخت *al-K...KH.T*, var. الفيخت *al-FīKH.T*. De Goeje, d'après une suggestion de M. Kern, a rectifié les leçons précédentes en الفَتِجَب litt. *al-Fatidjab*, qui serait la forme arabisée du complexe *Pati-Djaba*, signifiant *le prince de Java* (p. 13, n. 1). Cette rectification, discutable par ailleurs, est infirmée par le fait suivant qui constitue une objection décisive. Nous avons trois leçons attestées par de nombreux textes, du nom de l'île de Java : زابج *Zābag* < *Djāwaga*, c'est-à-dire *Djāwa* + gutturale; جابة *Djāba* < *Djāwa* et جاوة *Djāwa*, qui désigne généralement l'île de Sumatra mais qui est phonétiquement apparenté aux précédents. Dans les trois leçons, la première syllabe est à voyelle longue ; dans les deux dernières, l'*a* final est indiqué par le ة. La finale جَب de الفَتِجَب ne peut donc pas être considérée comme une transcription possible du nom de l'île de Java.

Edrīsī (trad. Jaubert, t. I, p. 173) reproduisant ce passage de Ibn Khordādzbeh donne la leçon فنجب litt. pron. anc. *F.N.G.B.* L'*f* initial peut représenter un *p* ; les deux lettres suivantes نج, le groupe *ṅg*, et le *b* final, un *w*. Ainsi voca-

roi des îles de la mer orientale, le Maharādja[1].....

P. 43... De là [de l'embouchure de la Godavari][2] à Kaylakān[3], Lawā[4] et Kandja[5], pays qui produit du froment et du riz, 2 journées. De là, à Samandar[6], où l'on cultive le riz, 10 parasanges; on y expédie du bois d'aloès par voie d'eau douce[7], de contrées situées à une distance de 15 et même de 20 journées, comme Kāmarūpa[8] et autres lieux. De Samandar à Orissa[9], grand royaume où abondent l'éléphant, le cheval, le buffle et toutes sortes de productions, 12 parasanges. Le roi de ce pays est très puissant.

lisée : فُنْجَبَ *fuṅgaba*, la leçon d'Edrīsī pourrait être la forme arabisée du titre indonésien *puṅgawa* < skr. *puṅgava*, taureau, héros, chef. En javanais, malais, sundanais, etc., *puṅgāwa* ou *puṅgawa* signifie seulement *premier ministre*, *officier*, *héros*, *grand de la cour*, et non *roi* (cf. Favre, *Dictionnaire malais-français*. Vienne, 1875, in-8°, *sub verbo* ڤڠڠاو et H. H. Juynboll, *Kawi-Balineesch-Nederlandsch glossarium op het oudjavaansche Râmâyaṇa*, S-Gravenhage, 1902, in-8°, p. 311, sub verbo *patih*); mais la différence de sens ne me semble pas devoir faire écarter ce rapprochement qui, au point de vue phonétique, est absolument inattaquable. Il est, enfin, extrêmement vraisemblable que Ibn Khordādzbeh a inexactement indiqué comme titre royal, celui d'un des hauts fonctionnaires de la cour. On sait, en effet, que le souverain du Djāwaga (improprement appelé *Zābadj* ou *Zābedj*) est appelé le *maharādja*, ainsi que nous l'apprend le même auteur quelques pages plus loin (p. 29 *infra*).

1. المهراج < skr. *mahārāja*, le grand roi. C'est le roi du Djawaga. Voir la fin de la note précédente.

2. كُودَافَرِيد litt. *Gūdāfarīd*.

3. كَيْلكان.

4. اللّوا.

5. كنجة.

6. سمندر.

7. Le Brahmapoutre. De Goeje.

8. De Goeje a adopté la leçon fautive قامرون *Kāmrūn* pour قامروب *Kāmrūb* = *Kāmarūba* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam.

9. Le texte a اورنشين *Awrnišīn* à corriger en اوريشين *Awrīšīn*, forme arabisée du nom du pays d'Orissa.

ROUTE DE BAṢRA VERS L'ORIENT LE LONG DU RIVAGE PERSIQUE

. . . . . .

P. 44. Au delà de Sirandīb [1], est l'île de Rāmī [2], où vit le rhinocéros. Cet animal est moins grand que l'éléphant, mais il l'est plus que le buffle. Il est herbivore et rumine comme les bœufs et les moutons. On y trouve aussi des buffles sans queue. Cette île produit le bambou et le bois du Brésil [3], dont les racines sont efficaces contre les poisons mortels. Ce remède a été employé avec succès par des marins contre la morsure des vipères. Dans les forêts, il y a des hommes tout nus, et dont le langage est une sorte de sifflement inintelligible. Ils évitent la société des autres hommes. Leur taille n'est que de quatre empans; les parties génitales, dans les deux sexes, sont de petite dimension; leur chevelure est un duvet roux. Ils grimpent sur les arbres avec les mains sans le secours des pieds.

Il existe dans [une île de] cette mer une peuplade de blancs qui peuvent atteindre à la nage les bâtiments, même lorqu'il vente grand frais. Ils échangent, contre du fer, de l'ambre qu'ils apportent avec leurs dents [4].

P. 45 Une autre île est habitée par des noirs à cheveux crépus, anthropophages, qui découpent leurs victimes toutes vivantes [5].

1. سرنديب, l'île de Ceylan. D'après la vocalisation indiquée par le dictionnaire géographique de Yāḳūt, il faudrait lire سَرَنْدِيب *Sarandīb*; mais cette vocalisation est inexacte. Il faut lire, au contraire, سِرَنْدِيب, *Siran-dīb* ainsi que l'indiquent l'étymologie et les notations chinoises. *Vide infra* l'excursus sur Sirandīb.

2. الرامى pour الرامنى *ar-Rāmnī*. C'est l'île de Sumatra.

3. البقّم *al-baḳḳam*. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 314 et cf. Yule-Burnell, *Hobson-Jobson*, 2e éd., par W. Crooke. Londres, 1903, sub verbo *Brazil-wood*.

4. Ainsi que l'a fait remarquer De Goeje, il s'agit ici des îles Nicobar. Le texte arabe de la dernière phrase est: يبيعون العنبر بالحديد يحملونه بافواههم, litt. : ils échangent l'ambre contre du fer, ils le portent dans leur bouche. Il faut entendre : ils échangent l'ambre contre du fer qu'ils rapportent entre leurs dents [en revenant à terre à la nage].

5. Cette île non dénommée est sans doute l'île Malḥān ou Khaldjān mentionnée par Sulaymān et l'*Abrégé des merveilles*. *Vide infra* l'excursus sur l'île Malḥān.

Il y a [dans une des îles de cette mer] une montagne, dont l'argile soumise à l'action du feu devient de l'argent[1].

Dans les montagnes du Djāwaga[2], il y a d'énormes serpents qui dévorent les hommes et les buffles, on en trouve même qui dévorent les éléphants. Ce pays produit des camphriers gigantesques ; il y en a qui peuvent étendre l'ombre de leur feuillage sur environ cent personnes. Pour obtenir le camphre[3], on pratique, au sommet de l'arbre, une incision par laquelle l'eau de camphre[4] s'échappe en assez grande quantité pour qu'on puisse en remplir plusieurs jarres. Après l'avoir recueillie, on fait une autre incision au-dessous, vers le milieu de l'arbre, d'où découlent les morceaux de camphre[5]; c'est la gomme de cet arbre, mais elle se trouve dans le bois même. Après cette opération, l'arbre devient inutile et se dessèche.

Cette île renferme une foule de merveilles qu'on ne saurait ni énumérer, ni décrire.

Celui qui veut aller à la Chine, se rend, après avoir quitté Bullīn[6], et en laissant l'île de Sirandīb à sa droite[7], vers Laṅgabālūs[8], île située à une distance de dix à quinze journées de Sirandīb.

Les habitants de cette île [de Laṅgabālūs] vont nus; ils vivent de bananes, de poisson frais et de cocos; le métal précieux chez eux est le fer. Ils fréquentent les marchands étrangers.

1. Sur cette île, *vide infra apud* Sulaymān et Edrīsī. Celui-ci situe la montagne argentifère dans l'île de Bālūs = Baros, sur la côte occidentale de Sumatra.

2. Au lieu de الزابج *az-Zābag* < *Djāwaga*, le texte a la leçon fautive الزانج *az-Zānag* qu'on retrouve chez tous les géographes arabes.

3. Sur le camphre, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭar n° 1868.

4. Sur l'eau de camphre, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 2070.

5. « C'est-à-dire les gouttes qui s'épaississent et se cristallisent. Parmi les articles d'exportations, l'auteur compte tant l'eau de camphre que le camphre ». De Goeje.

6. بلّين. P. 43 du même ouvrage : « De Bullīn à Sirandīb, une journée ». Bullīn est donc situé à une journée de Ceylan.

7. En laissant l'île de Ceylan au sud, c'est-à-dire en faisant route par le détroit de Palk.

8. De Goeje a adopté la leçon inexacte اَلنْكَبَالُوس litt. *Alankabālūs* au lieu de لَنْكَبَالُوس *Lankabālūs* qui est la leçon correcte. Le groupe نك représente ici *nasale vélaire + gutturale sonore*, soit *ṅg*. *Vide infra* l'excursus sur cette île qui fait partie du groupe des Nicobar.

P. 46. De [l'île de] Laṅgabālūs à l'île de Kilah[1], six journées de navigation. Cette île appartient au royaume du Djāba l'Indien[2]. Elle renferme les fameuses mines d'étain *ḳala'ī*[3] et des plantations de bambous.

A gauche[4] et à deux journées de Kilah est l'île de Bālūs[5], habitée par des anthropophages. Elle produit du camphre excellent, des bananes, des cocos, des cannes à sucre et du riz.

De là[6] aux îles[7] de Djāba, de Salāhiṭ[8] et de Harladj[9], deux para-

1. كلَه *sic*. *Vide infra* l'excursus sur Kilah ou Kalah.

2. جابة الهندىّ. *Vide infra* l'excursus sur le Djāwaga.

3. القلعىّ

4. « Van der Lith (*Merveilles de l'Inde*, p. 263), dit De Goeje, a supposé avec vraisemblance que *Bālūs* est *Baros* sur la côte occidentale de Sumatra. Mais il fait observer qu'il faudra lire *à droite*, puisque l'auteur décrit la navigation des îles Laṅgabālūs = Nicobar vers la Chine (p. 46, n. 3). » Mais le texte n'exige aucune correction et c'est bien *à gauche* qu'il faut lire. Pour se rendre de Kilah, sur la côte occidentale de la péninsule malaise, à Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, le bâtiment doit doubler la pointe d'Atchin et longer ensuite la côte de Sumatra. Baros est donc à bâbord, c'est-à-dire, en faisant route du nord-ouest au sud-est, à la gauche du navigateur qui fait face au point de destination. La phrase commençant par : *A gauche*..... et la suivante sont deux incidentes dans la description de l'itinéraire de Ceylan en Chine *viâ* Laṅgabālūs-Nicobar, Kilah, le détroit de Malaka, l'île de Tiyūma-Tioman sur la côte orientale de la péninsule malaise, le Cambodge et le Čampa.

5. بالوس, Baros ou Barus, sur la côte occidentale de Sumatra, dans le pays des Batak, par environ 2° de latitude septentrionale. Le *Batakspiegel* (Leyde, 1910, in-8°) récemment publié par l'Institut Batak de La Haye donne l'orthographe *Baroes* = *Barus*. D'autre part, la *Lijst van de voornaamste aardrijkskundige namen in den Nederlandsch-Indischen archipel* (Batavia, in-4°, 1906) donne également *Baroes* = *Barus* avec la variante *Baros*.

6. De Kilah.

7. Le texte a الى جزيرة جابة وشَلَاهِط وهرلج à l'île de Djāba et à Šalāhiṭ et à Harladj.

8. شَلَاهِط.

9. Le texte a هرلج litt. pronc. anc. *H.R.L.G*, pron. mod. *H.R.L.DJ*; var. ms. A هولج pron. anc. *HūL.G* ou *H.W.L.G*, pron. mod. *HūL.DJ* ou *H.W.L.DJ*; var. ms. B هراج pron. anc. *H.RāG*, pron. mod. *H.RāDJ*. Edrisī (*vide infra*) a pour le nom de la même île, deux leçons nouvelles : هريج pron. anc. *H.Rīǵ*, pron. mod. *H.RīDJ* que donne également Ibn al-Wardī (*vide infra*), et هرنج pron. anc. *H.R.N.G*, pron. mod. *H.R.N.DJ*.

sanges[1]. [L'île de Djāba][2] est grande. Le roi porte des ornements (une chlamyde) en or et une tiare d'or ; il adore les [images de] Budda[3]. Les produits de cette île sont des cocos, des bananes et des cannes à sucre ; ceux de Šalāhiṭ le bois de sandal, le nard indien et le giroflier.

Il y a à Djāba un petit volcan, de cent coudées en long et en large et n'ayant que la hauteur d'une lance, sur le sommet duquel on voit des flammes durant la nuit ; le jour il n'en sort que de la fumée.

De ces îles on arrive après quinze jours de navigation aux îles des aromates[4].

La distance entre Djāba et Māyṭ[5] est petite.

Les rois et les peuples de l'Inde s'abstiennent de boire (p. 47) du vin ; mais ils considèrent l'adultère comme une action licite, à l'exception du roi de Khmèr[6], qui interdit et l'adultère et l'usage du vin. Au contraire, le roi de Sirandīb fait venir les vins de l'Irāḳ pour sa consommation. Tous ces rois font grand cas d'éléphants de haute stature, et ils s'en disputent l'acquisition à prix d'or. Le maximum de la taille chez cet animal est de neuf coudées ; cependant on trouve dans les *ghobb*[7] [de Ceylan] des éléphants qui ont jusqu'à dix et même onze coudées de haut. Le plus puissant souverain de l'Inde est le Ballahrā, dont le nom signifie *roi des rois*. Sur le chaton de sa bague, est gravée cette devise :

« Celui qui t'aime pour une cause, te tourne le dos, lorsque cette cause n'existe plus. »

1. « Il est évident, dit de Goeje, qu'il y a une lacune dans l'itinéraire. Selon Edrīsī [*vide infra*] la distance de deux parasanges est celle qui sépare les îles de Djāba, de Šalāhiṭ et de Harladj l'une de l'autre (p. 46, n. 4). » Il faut, en effet, lire : « De là [de Kilah] à l'île de Djāba, à Šalāhiṭ et à Harladj, [..... jours de mer. L'île de Djāba, Šalāhiṭ et Harladj sont à environ] deux parasanges [de distance l'une de l'autre] ». C'est ce que rapporte Edrīsī (*vide infra*).

2. Je mets entre crochets *l'île de Djāba*, ce que n'a pas fait De Goeje, parce que le texte dit seulement *elle*, pour désigner l'île en question : ومنها الى جزيرة جابة وشَلَاهِط وهرلج فرسخان وهى عظيمة ....

3. البدّ. Forme arabisée de *Buddha* employée dans le sens de *idole*.

4. Le texte a الى بلاد منبت العطر aux pays où poussent les aromates.

5. مايط, var. مابط *MāB.Ṭ*, ماقط *MāK.Ṭ*. مافط *MāF.Ṭ*.

6. Le texte a قِمَار *Ḳimār*, le Khmèr, l'ancien Cambodge.

7. Golfe.

Il réside au Konkan[1], pays qui produit le bois de teck[2]. Après lui viennent le roi de Ṭekin[3]; [le roi de] Djāba; le roi Gudjra[4] qui fait usage des *dirham ṭāṭariyya*[5]; Ghāba[6]; [le roi de] Rahmā[7]. Les États de ce dernier sont distants de tous les autres d'une année de marche. On raconte que le [roi de] Rahmā possède cinquante mille éléphants; le pays produit des étoffes de coton veloutées[8] et du bois d'aloès de l'espèce [appelée] *hindī*, indienne. Après lui vient le roi de Ḳāmarūpa[9], dont le royaume touche à la Chine, et abonde en or. On y trouve le rhinocéros, animal qui porte sur le front une corne, longue d'une coudée et épaisse de deux palmes. Quand on la fend, on trouve dans l'intérieur, et (p. 48) se détachant en blanc sur un fond noir comme le jais, l'image d'un homme, d'un quadrupède, d'un poisson, d'un paon ou de quelque autre oiseau. Les Chinois en fabriquent des ceintures dont le prix varie de trois cents dīnār jusqu'à trois et quatre mille dīnār.

Tous les rois dont il vient d'être parlé ont les oreilles percées[10].

Le roi du Djāwaga est nommé le Maharādja; il y a dans ses états une île nommée Braṭāyīl[11] qui, chaque nuit, retentit du son des ins-

1. Le texte à الكَمكم *al-Kamkam* à rectifier en الكُنْكُن *al-Konkan*, le Konkan de la côte occidentale de l'Inde, situé entre le 16e et le 19e degré de latitude, dans la présidence de Bombay (Bīrūnī donne la leçon كُنْكَن *Gongan* [*India*, p. ٩٩ et 13. De Goeje) < skr. *Koṅkaṇa*.

2. En arabe ساج pron. anc. *sāg*, pron. mod. *sādj* < skr. *çāku*. Vide infra apud Ibn al-Bayṭâr n° 1151.

3. *Vide supra* p. 23, note 1.

4. *Vide supra* p. 23, note 2.

5. « La valeur d'un dirham *ṭāṭarī* est de un dirham ordinaire et un tiers ». De Goeje.

6. غابة. « C'est probablement, dit De Goeje, le même roi dont Ibn Rosteh (p. ١٣٣) écrit le nom العابدى *al-'Ābidī*; Mas'ūdī (t. I, p. 394) القايدى *al-Ḳayḍā*. Cet auteur nomme son royaume Mandura-Patan (cf. *Merveilles de l'Inde* p. 275) ».

7. Le Pégou.

8. المخملة.

9. *Vide supra* p. 23, note 5.

10. C'est-à-dire : portent des boucles d'oreille.

11. برطايل litt. *B.R.ṬāY.L.* « Ms. A بوطايل *Būṭāyil*, ms. B ذوطايل *Dzū Ṭāil*. Bīrūnī p. ٢١٢, Ḳazwīnī I, ١١١, l. 11 et II, p. ٥٣; Dimaškī, p. ١٥٨, ut quoque Vullers I, p. 222 برطايل *B.R.ṬāY.L* seu برطاييل *B.R.ṬāYīL* (cum var. برطابيل *B.R.ṬāBīL*). Djordjānī ارطبل *A.R.Ṭ.B.L*, *'Adjāib* (*Merveilles de l'Inde*), p. 278 برطانيل *B.R.ṬāNīL*, Ibn Iyās cod. Leid. n° 741 p. 261 برطابيل *B.R.ṬāBīL*, p. 348 طابيل *ṬāBīL*, ubi alter cod. طاييل *ṬāYīL* (De Goeje, p. ٦٨ note *c*). »

truments à cordes et des tambours. Les navigateurs prétendent que l'Antéchrist y demeure. On y voit sortir de la mer des chevaux qui ressemblent en tout aux chevaux terrestres, mais dont la crinière est si longue qu'elle traîne par terre.

Dans une autre île il y a des singes qui ont la taille de l'âne.

Le Maharādja perçoit chaque jour un revenu de deux cents *mann* d'or ; il fait fondre cet argent en une seule brique et le jette dans l'eau en disant : Voilà mon trésor[1]. Une partie de ce revenu, soit cinquante *mann* par jour, lui vient des combats de coqs. Une des cuisses du coq vainqueur appartenant de droit au roi, le possesseur la rachète à prix d'or.

CONTINUATION DE LA ROUTE VERS LA CHINE.

En partant de Māyṭ, on trouve à gauche l'île de Tiyūma[2], qui produit du bois d'aloès de l'espèce [appelée] *hindī*, indienne, et du camphre. — De là [de Tiyūma] on va, en cinq journées, au Khmèr, pays qui produit le bois d'aloès [appelé] *ḳimārī*[3] et du riz. — Du Khmèr au Čampa[4], trois journées, en suivant la côte. Le bois d'aloès du Campa, connu sous le nom de *čanfī*, est supérieur à celui du Khmèr, car il va au fond de l'eau, tant il est lourd et excellent. On trouve dans le Čampa des bœufs et des buffles... Du Campa à Lūḳīn[5], qui est la première échelle de la Chine, cent parasanges, par la route de terre et de mer.

P. 50. A l'orient de la Chine sont les pays de Wāḳwāḳ[6], qui

1. هذا بيت مالى. La traduction exacte est : voilà mon Trésor (litt. : la maison de mes richesses) ; c'est-à-dire le lac dans lequel je jette chaque jour une brique d'or, la conserve aussi bien que le بيت المال *bayt al-māl* (litt. : la maison des richesses), le Trésor public ou le Ministère des Finances. On dirait en allemand : « *Da ist meine Schatzkammer!* ».

2. تيومه *Tiyūmah* pour تيومة *Tiyūma*. Variantes fautives du ms. A : فيومه *Fiyūmah* et du ms. B قيومه *Ḳiyūmah*. C'est l'île de Tiuman ou Tioman sur la côte sud-orientale de la péninsule malaise.

3. C'est-à-dire : aloès de Khmèr.

4. صَنْف litt. pron. anc. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf* < skr. *Campā*. *Vide infra* l'appendice consacré à ce pays et *supra* p. 9 pour la prononciation ancienne du ص.

5. لوقين. « On va de Lūḳīn à Khānfū, qui est l'échelle la plus considérable de la Chine, dit plus loin le même auteur (p. 49), en quatre journées par mer et en vingt journées par terre. »

6. الواقواق. *Vide infra* l'excursus sur le Wāḳwāḳ ou Waḳwāḳ.

sont tellement riches en or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes. Ils portent des tuniques brochées d'or[1]. On y trouve encore du bois d'ébène d'excellente qualité.

P. 51. A l'extrémité de la Chine, en face de Ḳāncū[2], il y a un pays montagneux nommé Šīlā[3], et divisé en plusieurs principautés. L'or y abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'établissent définitivement dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle présente. On ignore ce qui est situé au delà.

Quant à ce que la mer Orientale fournit à l'exportation, on tire de la Chine la soie blanche, la soie de couleur[4] et la soie damassée[5], le musc, le bois d'aloès, des selles, des fourrures de martre[6], de la porcelaine, le *ṣīlbandj*[7], le cinnamome[8] et le galanga[9]. Du Wāḳwāḳ, on exporte l'or et l'ébène; de l'Inde, diverses espèces de bois d'aloès, le bois de sandal, le camphre et l'eau de camphre, la muscade, le clou de girofle, le cardamome, le cubèle, le coco, des étoffes végétales[10], des tissus en coton veloutés, des éléphants. On exporte de Sirandīb toutes les variétés de rubis[11] et d'autres pierres de ce genre, le diamant, les perles, le cristal et l'émeri qui

1. Le texte a p. ٦٩, l. 14 : ويأتون بالقمص المنسوجة بالذهب que De Goeje a inexactement rendu par : ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or. La traduction littérale est : ils vont avec des tuniques, c'est-à-dire : ils portent des tuniques brochées d'or. Cette phrase se retrouve dans Ḳazwīnī, t. I, p. ١٠٨ et t. II, p. ٢١. *Vide infra.*

2. قانصو, pron. mod. *Ḳānṣū* qui représente régulièrement un nom chinois tel que **Kian-tcheou, *Kiang-tcheou, *Kan-tcheou.*

3. الشيلا *aš-Šīlā*, la Corée.

4. الفِرند *al-firand.*

5. الكيمخاو *al-kimkhāw.* Cf. Yule-Burnell, *Hobson-Jobson*, 2° éd., sub verbis *kincob* et *satin.*

6. السمّور *as-sammūr.*

7. الصيلبنج *aṣ-ṣīlbandj* « C'est probablement, dit De Goeje (p. 51, note 1), la même drogue narcotique que les Persans nomment *Gālbandj* ».

8. الدار صينى, *ad-dār čīnī.* Vide infra apud Ibn al-Bayṭār n° 841.

9. الخولجان *al-khūlandjān.* Vide infra apud Ibn al-Bayṭār n° 829.

10. Cf. *infra* Edrīsī, p. 70 de la trad. de Jaubert.

11. Le texte a الياقوت qu'il faut traduire par *corindon* et non par *rubis.* Cf. *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, trad. L. Leclerc, t. III = t. XXVI des *Notices et Extraits*, p. 419, note.

sert à polir les métaux; du Malaya[1] et de Sindān[2], le poivre; de Kilah[3], l'étain dit *ḳala'i*; des régions du Sud, le bois du Brésil et le *dādzī*[4]; du Sind, le costus, le rotang[5] et le bambou.

P. 52. La longueur de cette mer, depuis Ḳolzum[6] jusqu'au Wāḳwāḳ est de 4.500 parasanges.

PARTICULARITÉS CURIEUSES DE DIVERSES CONTRÉES

P. 132. Quand un étranger arrive au Tibet, il éprouve, sans pouvoir s'en rendre compte, un sentiment de gaieté et de bien-être qui persiste jusqu'au départ.

1. ملى qui est à lire مَلَىَ *Malaya*, le Malabar de la côte sud-occidentale de l'Inde. De Goeje a lu inexactement *Molay*.

2. سندان. « Sindan. (Certain voyageur dit que cette ville est Sindāpūr et non Sindān. Abū 'l-'Oḳūl a aussi la leçon Sindāpūr).

« D'après le *Ḳānūn*, 104° 20′ de longitude et 19° 50′ de latitude; d'après un manuscrit, 106° de longitude et 19° de latitude; d'après l'*Aṭwāl*, 105° 20′ de longitude et 19° 15′ de latitude. Premier climat. Des dépendances de Tāna [près de Bombay], sur le littoral.

« Un voyageur dit que Sindāpūr est à environ trois journées de Tāna et qu'elle est située dans un golfe de la mer Verte. Il ajoute que Sindāpūr est située là où finit le Guzerate et où commence le Malabar. Le *Ḳānūn* dit simplement de cindāpūr qu'elle est sur la côte. On lit dans l'*Azīzī* : Sindān est à quinze parasanges de Manṣūra. C'est là qu'aboutissent toutes les routes. Sindān est le pays du *costus*, de la canne et du bambou. C'est un port maritime des plus importants (*Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 119) ». C'est le Goa des cartes modernes. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Sindābūr*.

D'après des renseignements fournis à Van der Lith par Yule (*Merveilles de l'Inde*, p. 225-227), Sindān et Sindābūr seraient, au contraire, deux villes distinctes. Celui-là, le *St. John* des marins anglais, le *San Gens* des Portugais, est situé près de Daman, par 20° 12′; celui-ci est l'ancienne ville sur l'emplacement de laquelle s'est élevé ensuite Goa.

3. Le texte a fautivement كلّه *Killah*.

4. الدادى; « le mille-pertuis dont on employait les graines à rendre le vin plus fort et plus odorant; cf. Yāḳūt, t. I, p. 272, l. 12 (De Goeje, p. 51, note 3) ». *Vide infra apud* Ibn al-Baytār, n° 843, qui donne la leçon دادى *dādī*.

5. C'est le malais روتن *rōtan*, le rotin.

6. القلزم. « Al-Battānī (*loc. laud.*, éd. et trad. Nallino, II part., p, 52), 66° 30′ longit., 27° 30′ latitudo. Κλύσμα (IV, 5, 14) 63° 20′, 28° 50′; Al-Khuwārizmī 56° 30′, 28° 20′. Eius ruinae 1 1/2 km. a septentrionibus *Suez*, cuius pharus Tewfīk, 3 km. S-W ab urbe, 32° 33′ 30″ E. Gr., 29° 56′ 9″ N. Cfr. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*. Paris, 1811, t. I, p. 151-88 et 514 qui, contra sententiam Gosselin et Langlès, demonstravit unam tantum urbem Clysma et al-Ḳolzum exstitisse, non duas ».

A l'extrémité[1] de la Chine est une contrée nommée Šīlā[2], très riche en or. Les musulmans sont tellement séduits par la beauté de ce pays que, quand ils y pénètrent, ils s'y fixent et ne veulent plus en sortir[3].

1. Le texte a فى آخر الصين que De Goeje a rendu inexactement par *derrière la Chine*.

2. La Corée.

3. « On dit que quelques Alides y ont trouvé un refuge contre les persécutions de la dynastie régnante ; voir, par exemple, Maḳrīzī, I, p. 16 (De Goeje, p. 132, note 1) ».

IBN MĀSAWĪH (777-857).

« De Gondêšapūr, dit M. Huart, venait également Abū Zakariyā Yaḥyā bin Māsawīh, fils d'un apothicaire de cette ville. A Bagdad, où il faisait ses études, il rencontra Gabriel, fils de Bokhtyèšu', médecin particulier de Harūn ar-Rasīd, qui lui confia la direction d'un hôpital ; plus tard il lui succéda auprès du khalife Manṣūr et de ses successeurs jusqu'à Wāthiḳ. Il traduisit du grec de nombreux ouvrages, tels que le *Nawādir aṭ-ṭibb*, Curiosités de la médecine, dédié à Ḥunayn bin Isḥāḳ[1]. »

Cf. sur ce personnage, Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, Paris, 1876, p. 105-111. Il est également appelé Yūḥannā bin Māsawīh, c'est-à-dire Jean fils de Mésué, ou encore Mésué l'ancien pour le distinguer d'un médecin du même nom.

Pour les extraits de Māsawīh dont Leclerc a transcrit inexactement le nom *Ibn Massouïh*, vide infra apud Ibn al-Bayṭār.

1. *Littérature arabe*, *loc. cit.*, p. 304.

SULAYMĀN (851).

Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et a la Chine dans le IXe siècle de l'ère chrétienne, texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié avec des corrections et additions et accompagné d'une traduction française par M. Reinaud, Paris, 1845, 2 vol. in-12.

« Le récit qui sert de base à la *Relation*, dit Reinaud, et qui porte dans le texte le titre de Livre I, a pour garant un marchand nommé Sulaymān, qui s'était embarqué sur les côtes du golfe Persique, et fit plusieurs voyages dans l'Inde et à la Chine. La rédaction du Livre I eut lieu l'an 237 de l'hégire = 851 de J.-C. C'est l'époque où les rapports commerciaux de l'empire des Khalifes de Bagdād avec l'Inde et la Chine étaient dans leur plus grande activité... Cette partie se termine à la page 60 de la traduction et ٥٩ du texte arabe [1]. »

CHAINE DES CHRONIQUES

P. 4. La troisième mer porte le nom de mer de Harkand [2]. Entre cette mer et la mer Lārwī [3], il y a un grand nombre d'îles; leur nombre s'élève à mille neuf cents [4]. Ces îles forment la séparation des deux mers Lārwī et Harkand; elles sont gouvernées par une femme... Elles sont plantées de cocotiers... P. 5... La dernière de ces îles est Sirandīb, sur la mer de Harkand; c'est la principale de toutes; on donne à ces îles le nom de Dībadjāt [5].

1. *Relation*, discours préliminaire, t. I, p. XIV-XV. Le titre arabe actuel de la *Relation*, *silsilat at-tawārīkh*, chaîne des chroniques, a été ajouté à la suite de la disparition des premiers feuillets.

2. هركند litt. : *H.R.K.N.D*, le golfe du Bengale.

3. Le texte arabe, p. ٥, a دلاروى *Dalāruwī* qui est évidemment à rectifier en اللاروى *al-Lārwī*. C'est la mer qui baigne la côte nord-occidentale de l'Inde.

4. Il s'agit de l'archipel des Laquedives et des Maldives.

5. Le texte arabe, p. ٧, donne par erreur الدبيحات *ad-Dabīḥāt* au lieu de الديبجات *ad-Dībadjāt*. *Dībadjāt* = *dība* < skr. *dvīpa*, île + le suffixe pluriel persan *-djāt*.

P. 6. La même mer [de Harkand] renferme, dans la même direction que Sirandīb, quelques îles qui ne sont pas nombreuses, mais qui sont très vastes, et dont on ne connaît pas l'étendue précise. Au nombre de ces îles est celle qu'on nomme Rāmnī[1]; cette île est partagée entre plusieurs rois; son étendue est, dit-on, de huit ou neuf cents parasanges [carrées]. Il s'y trouve des mines d'or (p. 7); on y remarque aussi des plantations appelées *fančur*[2] et d'où l'on tire le camphre de première qualité. Ces îles ont dans leur dépendance d'autres îles, parmi lesquelles est celle de Niyān[3]. Ces îles abondent en or, et les habitants se nourrissent du fruit du cocotier. Ils s'en servent dans la préparation de leurs mets, et ils se frottent le corps avec son huile. Quand l'un d'eux veut se marier, il ne trouve femme qu'autant qu'il a entre les mains le crâne de la tête d'un de leurs ennemis; s'il a tué deux d'entre les ennemis, il peut épouser deux femmes; s'il en a tué cinquante, il peut épouser cinquante femmes, suivant le nombre des crânes. L'origine de cet usage vient de ce que les habitants de cette île sont entourés d'ennemis; celui qui se montre le plus hardi dans les combats est le plus estimé de tous.

L'île de Rāmnī produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois du Brésil et le bambou. On y (p. 8) remarque une peuplade qui mange les hommes. Cette île est mouillée par deux mers, la mer de Harkand et celle de Šalāhiṭ[4].

Après cela viennent les îles nommées Laṅgabālūs[5]. Ces îles nourrissent un peuple nombreux. Les hommes et les femmes sont nus; seulement les femmes couvrent leurs parties naturelles avec des feuilles d'arbre. Quand un navire passe dans le voisinage, les hommes s'approchent dans des barques, petites ou grandes, et se font donner du fer en échange d'ambre et de cocos. Ils n'ont pas besoin d'étoffes, vu que, dans ce climat, on n'éprouve ni froid ni chaud[6].

1. الرامنى *ar-RāM.Nī. Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 25, l'île de Rāmī.

2. Le texte a, p. ٨, فَنْصُوْرَ pron. an. *fančūra*, pron. mod. *fanṣūra*.

3. النيان, l'île de Nias, sur la côte occidentale de Sumatra, un demi-degré environ au nord de l'équateur.

4. شلاهط litt. *Š.LāHiṬ*.

5. لنجبالوس pron. anc. *Langabālūs* < *Laṅgabālūs*; pron. mod. *Landjabālūs*. *Vide supra* p. 26, note 8. Reinaud a transcrit *Landjebâlous*.

6. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 25 et note 4.

Au delà sont deux îles séparées par une mer nommée Andāmān[1]. Les habitants de ces îles mangent les hommes vivants; leur teint est noir, leurs cheveux sont crépus, leur visage et leurs yeux ont quelque chose d'effrayant[2]. Ils ont les pieds longs ; le pied de l'un d'entre eux est d'environ une coudée[3]. Ils sont nus et (p. 9) n'ont pas de barques. S'ils avaient des barques, ils mangeraient tous les hommes qui passent dans le voisinage. Quelquefois, les navires sont retenus en mer, et ne peuvent continuer leur voyage à cause du vent. Quand leur provision d'eau est épuisée, l'équipage s'approche des habitants et demande de l'eau ; quelquefois les hommes de l'équipage tombent au pouvoir des habitants, et la plupart d'entre eux sont mis à mort.

Au delà de cette île se trouvent des montagnes qui ne sont pas sur la route, et qui renferment, dit-on, des mines d'argent. Ces montagnes ne sont pas habitées, et il n'est pas au pouvoir de tout navire qui veut y aborder, d'atteindre son but. Pour y arriver, l'on est guidé par un pic nommé Khušnamī[4]. Un navire passant dans le voisinage, l'équipage aperçut la montagne et se dirigea de son côté; le lendemain matin, il descendit dans une barque, et, coupant du bois, il alluma du feu; aussitôt l'argent entra en fusion (p. 10) : voilà comment on reconnut la mine[5]. On emporta autant d'argent qu'on voulut; mais, dès qu'on fut remonté dans le navire, la mer commença à s'agiter; on fut obligé de jeter tout l'argent qu'on avait pris[6]. En vain on a voulu retourner vers la montagne ; il a été impossible de la retrouver. Ces sortes de cas sont fréquents sur la mer; on ne saurait dénombrer les îles qui

1. Le texte a ومن ورآ هولآ جزيرتان بينهما بحر يقال له اندامان litt. et derrière celles-ci [les îles de Laṅgabālūs], il y a deux îles entre lesquelles est une mer appelée Andāmān ; c'est-à-dire mer des îles Andāmān.

2. *Vide supra* p. 25, *apud* Ibn Khordādzbeh, l'île non dénommée « habitée par des noirs à cheveux crépus, anthropophages, qui découpent leurs victimes toutes vivantes ».

3. « Le texte, dit Reinaud, porte de plus : « il s'agit ici des parties naturelles ». Ces mots sont en partie raturés dans le manuscrit. »

4. الخُشنمىّ, litt. [le pic] au bon nom, au nom de bon augure. *Khušnamī*, plus correctement *khūsnāmī* est l'ethnique du complexe persan خوش *khōš*, bon, et نامه *nāmeh*, nom.

5. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 26, l'île à terre argentifère.

6. On trouvera plus loin d'autres applications de ce thème de folk-lore. Les roses, par exemple, qui prennent feu si on veut les emporter hors de la roseraie.

sont d'un accès difficile et que les marins ont de la peine à reconnaître; il y en a même où ils ne peuvent pas atteindre.

Quelquefois on aperçoit à la surface de cette mer un nuage blanc qui couvre les vaisseaux de son ombre; il sort du nuage une langue longue et mince qui vient s'attacher à la surface de l'eau de la mer. Aussitôt l'eau entre en ébullition et présente l'image d'une trombe. Si la trombe atteint un navire, elle l'absorbe. Ensuite le nuage s'élève dans les airs, et il verse une pluie à laquelle se trouvent mêlées les impuretés de la mer. J'ignore (p. 11) si ce nuage s'alimente avec les eaux de la mer et comment cela s'opère [1].

Chacune de ces mers est exposée à un vent qui l'agite et la soulève au point de la faire bouillir comme une marmite. Alors l'eau rejette les corps qu'elle contient dans son sein sur les côtes des îles qui y sont enfermées ; les navires sont fracassés, et le rivage se couvre de poissons morts d'une grandeur énorme. L'eau jette même quelquefois des blocs de pierre et des montagnes, comme l'arc envoie la flèche. Pour la mer de Harkand, elle est exposée à un vent particulier. Ce vent vient de l'Ouest, en tirant vers les étoiles de l'Ourse [2] ; quand il souffle, l'eau de la mer entre en ébullition comme l'eau d'une marmite, et elle vomit une grande quantité d'ambre. Plus la mer est vaste et profonde, plus l'ambre est beau. Quand les vagues de la mer de Harkand se soulèvent, l'eau présente l'apparence d'un feu qui brûle. La même mer nourrit un poisson nommé *lukham* [3]. C'est (p. 12) une espèce de monstre qui dévore les hommes [4].

P. 15. Entre Mascate, Kūlam du Malaya [5] et [la mer de] Harkand, il y a environ un mois (p. 16) de marche. On s'approvisionne

1. « Il s'agit ici, dit Reinaud, d'une trombe, et, dans ce qui suit, de quelque volcan sous-marin. »

2. « Dans la direction du nord-ouest (Reinaud) ».

3. اللخم.

4. « Ici, dit Reinaud, dans le manuscrit original, il y a une lacune d'un ou de plusieurs feuillets ».

5. Le texte, p. ١٦, a كوكم ملى litt. *Kūkam Malay* qui est à rectifier en كولم مَلَيَ *Kūlam Malaya*, c'est-à-dire le Kūlam du pays de Malaya, le Quilon des cartes modernes, sur la côte sud-occidentale de l'Inde. C'est la forme arabisée de la région de ce nom : مليبار *Malaya-bār*, généralement lu inexactement *Malay-bār* < skr. *Malayavāra*, le pays de Malaya, qui a donné naissance au *Malabar* de la géographie occidentale.

d'eau douce à Kūlam du Malaya ; puis on met à la voile pour la mer de Harkand. Quand on a dépassé cette mer [de Harkand] on arrive au lieu nommé Laṅgabālūs[1]. Les habitants de ce lieu ne comprennent pas la langue arabe, ni aucune des langues parlées par les marchands Les hommes ne portent pas de vêtements ; ils sont blancs et ont le poil rare. Les voyageurs disent n'avoir jamais vu leurs femmes[2]. En effet, les hommes se rendent auprès des navires, dans des canots faits avec un seul tronc d'arbre, et ils apportent des cocos, des cannes à sucre, des bananes et du vin de cocotier[3] ; cette liqueur est d'une couleur blanche. Si on la boit au moment où elle vient d'être extraite du cocotier, elle est douce comme le miel ; mais, si on la conserve une heure, elle devient comme le vin ; et, si elle reste dans cet état pendant quelques jours, elle se convertit en vinaigre. Les habitants échangent cela contre du fer[4]. Quelquefois il leur vient un (p. 17) peu d'ambre, qu'ils cèdent aussi pour quelques objets en fer. Du reste, les échanges se font uniquement par signes, de la main à la main, vu qu'on ne s'entend pas Ces hommes sont très habiles à la nage ; quelquefois ils dérobent le fer des marchands sans leur rien donner en échange.

De là [de Laṅgabālūs], les navires mettent à la voile pour un lieu nommé Kalāh-bār[5]. Le mot *bār*[6] sert à désigner à la fois un royaume et une côte. Kalāh-bār est une dépendance du Djāwaga[7] ; la situation [du Djāwaga est à droite des provinces de l'Inde[8], et la région entière obéit à un seul roi. L'habillement des habitants

1. Le texte porte fautivement, p. ١٧. ليخ يالوس *Līkh-yālūs* pour لنج بالوس litt. *Lang-bālūs*. *Vide supra*, p. 36 et 26.

2. Cette remarque est en contradiction avec un passage précédent du même auteur où il est dit « que les femmes couvrent leurs parties naturelles avec des feuilles d'arbre (p. 36) » ; ce qui implique qu'elles ont été vues par les voyageurs. Edrīsi, Rašīd ad-dīn, Ibn al-Wardi et le pèlerin chinois Yi-tsing (*vide infra* les extraits de ces auteurs) confirment, du reste, cette dernière indication.

3. « Vin de palmier (Reinaud) ».

4. Cf. Ibn Khordādzbeh, *supra*, p. 25 et 26.

5. كلاه بَارْ *sic*.

6. Du sanskrit *vāṭa*, *vāra*, pays.

7. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 23 et note 6.

8. P. ١٨ : متيامنه عن بلاد الهند [الزابج]. Cette situation doit s'entendre par rapport au bâtiment qui fait route de Mascate en Chine, en passant par le détroit de Malaka ainsi que l'indique la suite du récit.

consiste dans le pagne : grands et petits, tous portent un seul pagne. Les navires trouvent là [dans le Kalāh-bār] de l'eau douce provenant de puits. On préfère l'eau des puits à l'eau de source et à l'eau pluviale. La distance entre Kūlam qui est situé dans le voisinage de la mer de Harkand, et Kalah-bār[1], est un mois de route.

P. 18. Ensuite les navires se rendent dans un lieu nommé Tiyūma[2], où il y a de l'eau douce pour les personnes qui en veulent. Le temps nécessaire pour y arriver est dix journées[3].

Après cela, les navires se dirigent vers le lieu nommé Kundrang[4], et y arrivent en dix journées. On y trouve aussi de l'eau douce. Il en est de même des îles de l'Inde; en y creusant des puits, on trouve l'eau douce. A Kundrang est une montagne élevée où quelquefois s'enfuient les esclaves et les voleurs.

Les navires se rendent ensuite au lieu nommé Campa[5], situé à une distance de dix journées ; il s'y trouve aussi de l'eau douce ; on exporte de ce lieu l'aloès appelé *čanfī*. Ce lieu forme un royaume. Les habitants sont bruns, et chacun d'eux se revêt de deux pagnes.

Quand les navires se sont pourvus d'eau douce, ils mettent à la voile pour un lieu nommé Cundur-fūlāt[6]. Cundur-fūlāt est le nom d'une île; on met dix journées (p. 19) pour y arriver et il s'y trouve de l'eau douce.

1. كله بار *sic.*

2. Le texte, p. ١٩, porte fautivement بتُومة que Reinaud a transcrit *Betoumah*, pour تيومة *Tiyūma.*

3. Sur Tiyūma, *vide supra* Ibn Khordādzbeh, p. 30.

4. Le texte, p. ١٩, a fautivement كدرنج que Reinaud a lu *Kedrendj* et qui est à rectifier en كُنْدْرَنج pron. anc. *Kundrang*, pron. mod. *Kundrandj*. *Vide supra* p. 14-17, et *infra* l'excursus consacré à ce port voisin du delta du Mékong.

5. Le texte, p. ٢٠, a fautivement صنفُ *Ṣinfu* que Reinaud a lu *Senef*. صِنْفُ est à rectifier en صنف pron. anc. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf* < skr. *Campā*. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 30.

6. صندر فولات qui est à vocaliser صُنْدُر فولات pron. anc. *Čundur-fūlāt*, pron. mod. *Ṣundur-fūlāt*. فولات = فول *fūl*, forme arabisée du malais پولو *pūlaw* ou *pūlo*, île + suffixe pluriel persan ات *āt*. C'est l'île de Poulo Condore qui est située à une quarantaine de milles au sud du delta du Mékong. *Vide infra* l'excursus consacré à cette île.

De là, les navires entrent dans une mer appelée Čankhay[1], puis ils franchissent les Portes de la Chine[2]. Ces portes consistent dans des montagnes baignées par la mer ; entre ces montagnes est une ouverture par laquelle passent les navires. Quand, par un effet de la faveur divine, les navires sont sortis sains et saufs de Čundurfūlāt, ils mettent à la voile pour la Chine et y arrivent au bout d'un mois. Sur ce mois, sept journées sont employées à traverser les détroits formés par les montagnes.

P. 20. On raconte que, dans une île appelée Malḥān[3], entre Sīrandīb et Kalah[4], dans la mer de l'Inde, du côté de l'Orient, il y a une peuplade noire et qui est nue. Quand il tombe entre leurs mains un homme d'un autre pays, elle le suspend la tête en bas, le coupe en morceaux, et le mange presque cru. Le nombre de ces noirs est considérable ; ils habitent une même île, et n'ont pas de roi. Leur nourriture est le poisson la banane, le coco (p. 21), la canne à sucre. Ils demeurent dans des espèces de bois et au milieu des roseaux[5]...

Il y a, dit-on, dans la mer, un petit poisson volant ; ce poisson, appelé *sauterelle d'eau*, vole sur la surface de l'eau.

On parle d'un autre poisson qui, sortant de l'eau, monte sur le cocotier et boit le suc de la plante ; ensuite il retourne à la mer.

On fait encore mention d'un animal de mer qui ressemble à l'écrevisse ; quand cet animal sort de la mer, il se convertit en pierre. On ajoute que cette pierre fournit un collyre pour un certain mal d'yeux[6].

Près de Djāwaga, il y a, dit-on, une montagne, appelée *la montagne du feu*, dont il n'est pas possible d'approcher. Le jour, on en voit sortir de la fumée, et, la nuit, des flammes[7]. Au pied est

1. Le texte, p. ٢٠, a صنجى qui est à corriger en صَنْخَى pron. anc. *Čankhay*, pron. mod. *Ṣankhay*. C'est la forme arabisée du chinois 漲海 *Tchang-hai*, phonétiquement *Čan-khay*, litt. la mer Immense, qui désigne la partie de la mer de Chine comprise entre l'île de Hainan et les détroits.

2. *Vide infra* l'excursus sur les Portes de la Chine.

3. ملحان. *Vide infra* l'excursus sur cette île.

4. كله.

5. *Vide supra* p. 37 et note 2, et Ibn Khordādzbeh, p. 25.

6. Sur l'écrevisse qui se change en pierre et qu'on utilise ensuite comme collyre, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 1172.

7. *Vide supra*, p. 28, *apud* Ibn Khordādzbeh qui situe ce volcan à Djāba.

une source d'eau froide et douce; il y a une autre source d'eau chaude et douce.

P. 24. Les habitants de l'Inde et de la Chine s'accordent à dire que les rois du monde qui sont hors de ligne sont au nombre de quatre... Le quatrième est le Ballahrā, prince des hommes qui ont l'oreille percée. Le Ballahrā est le plus noble des princes de l'Inde; les Indiens reconnaissent sa supériorité (p. 25). Chaque prince dans l'Inde, est maître dans ses États; mais tous rendent hommage à la prééminence du Ballahrā. Quand le Ballahrā envoie des députés aux autres princes, ceux-ci, pour lui faire honneur, prodiguent les égards aux députés. Il paye une solde à ses troupes, comme cela se pratique chez les Arabes; il a des chevaux et des éléphants en abondance, ainsi que beaucoup d'argent. La monnaie qui circule dans ses États consiste en *dirham* qu'on nomme *ṭāṭriyya*[1]. Chacune de ces pièces équivaut à un *dirham* et demi, monnaie du souverain La date qu'elle porte part de l'année où la dynastie est montée sur le trône; ce n'est pas, comme chez les Arabes, l'année de l'hégire du Prophète — sur lui soit la paix! — l'ère des Indiens a pour commencement le règne des rois, et leurs rois vivent longtemps; souvent leurs rois règnent pendant cinquante ans. Les habitants des États du Ballahrā prétendent que, si leurs rois règnent et vivent longtemps, c'est (p. 26) uniquement à cause de l'attachement qu'ils portent aux Arabes. En effet, il n'existe pas, parmi les souverains, un prince qui aime plus les Arabes que le Ballahrā et ses sujets suivent son exemple[2].

Ballahrā est le titre que prennent tous les rois de cette dynastie. Il revient à celui de Kisrā [Cosroès chez les Persans, de César chez les Romains], et ce n'est pas un nom propre. L'empire du Ballahrā commence à la côte de la mer, là où est le pays de Konkan[3], sur la langue de terre qui se prolonge jusqu'en Chine. Le Ballahrā a autour de lui plusieurs princes, avec lesquels il est en guerre, mais qu'il surpasse de beaucoup. Parmi eux, est le prince nommé roi Gudjra[4]. Ce prince entretient des troupes nombreuses, et aucun

1. الطاطريّة. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh p. 29 et note 5.

2. « Les Arabes, à l'époque dont il s'agit ici, dit Reinaud, étaient établis en grand nombre sur les côtes du golfe de Cambaye et y faisaient un riche commerce ».

3. Le texte a toujours الكمكم *al-Kamkam*. *Vide supra* p. 28, p. 29 et n. 1.

4. *Vide supra* p. 23 et note 2.

autre prince indien n'a une aussi belle cavalerie. Il a de l'aversion pour les Arabes; néanmoins, il reconnaît que le roi des Arabes est le plus grand des rois. Aucun prince indien ne hait plus que lui (p. 27) l'islamisme. Ses États forment une langue de terre. Il possède de grandes richesses; ses chameaux et ses chevaux sont en grand nombre. Les échanges se font dans ses États, avec de l'argent [et de l'or] en poudre; le pays renferme, dit-on, des mines [de ces métaux]. Il n'y a pas, dans toute l'Inde, de contrées mieux garantie contre les voleurs.

A côté de ce royaume [du roi Gudjra] est celui de Ṭekin[1]; son territoire est peu considérable; les femmes y sont blanches et plus belles que dans le reste de l'Inde. Le roi vit en paix avec ses voisins, à cause du petit nombre de ses troupes. Il aime les Arabes au même degré que le Ballahrā.

A ces trois États, est contigu le royaume de Rahmā[2], et qui est en guerre avec celui du [roi] Gudjra. Le roi ne jouit pas d'une grande considération. Il est aussi en guerre avec le Ballahrā, comme avec le roi Gudjra; ses troupes sont plus nombreuses que celles du Ballahrā, du roi Gudjra et du roi de Ṭekin. On dit que, (p. 28) lorsqu'il marche au combat, il est accompagné d'environ cinquante mille éléphants. Il ne se met en campagne que l'hiver : en effet, les éléphants ne supportent pas la soif; ils ne peuvent donc sortir que l'hiver. On dit que, dans son armée, le nombre des hommes occupés à fouler le drap et à le laver s'élève de dix à quinze mille[3]. On fabrique dans ses États des étoffes qui ne se retrouvent pas ailleurs; une robe faite avec cette étoffe peut passer, tant l'étoffe est légère et fine, à travers l'anneau d'un cachet. Cette étoffe est en coton; nous en avons vu un échan-

1. Le texte, p. ٢٩, a الطافق *aṭ-ṬāF.Ḳ* qui est à corriger en الطاقن *aṭ-Ṭāḳin*. *Vide supra* p. 23 et note 1.

2. Le texte, p. ٢٩, a fautivement رُهمى que Reinaud a lu *Rohmy* et qui est à corriger en رَهمى *Rahmā*, le Pégou.

3. « Le fait rapporté ici, dit Reinaud, ne paraîtra pas invraisemblable, si l'on fait attention que de tout temps, chez les Indiens, chaque caste et chaque profession a ses attributions particulières, et qu'un homme d'une caste n'empiète jamais sur les attributions d'un homme d'une autre caste : ajoutez à cela qu'une armée indienne entraîne avec elle des ouvriers de tous les états et se suffit à elle-même. Voyez la description que Bernier a faite de l'armée mongole, sous l'empereur Aureng-Zeb, époque, cependant, où les mœurs nationales s'étaient modifiées (*Voyages de Bernier*, t. II, p. 250). »

tillon[1]. Les échanges se font, parmi les habitants, avec des cauris; c'est la monnaie du pays, c'est-à-dire sa richesse. On y trouve cependant de l'or, de l'argent, de l'aloès, ainsi que l'étoffe nommée *čamara*[2], avec laquelle on fait les chasse-mouches. Le même pays nourrit le *bušān*[3] marqué, autrement appelé *karkaddan*[4] [le rhinocéros]. Cet animal a une seule corne au milieu du front, et dans cette corne est (p. 29) une figure dont la forme est semblable à celle de l'homme ; la corne est noire d'un bout à l'autre : mais la figure placée au milieu est blanche[5]. Le rhinocéros est inférieur pour la grosseur à l'éléphant, et sa couleur tire vers le noir ; il ressemble au buffle, et est très fort, aucun animal ne l'égale pour la vigueur. Il n'a point d'articulation au genou ni à la main; depuis le pied jusqu'à l'aisselle, ce n'est qu'un morceau de chair; l'éléphant le fuit; il rumine comme le bœuf et le chameau. Sa chair est permise [aux musulmans]; nous en avons mangé. Il existe en grand nombre dans cette contrée; il vit dans les bois. On le trouve dans les autres provinces de l'Inde; mais ici la corne en est plus belle; car elle offre souvent une figure humaine, une figure de paon, une figure de poisson, ou toute autre figure. Les habitants de la Chine font avec cette corne des ceintures, dont le prix s'élève en Chine, jusqu'à deux et trois mille dīnar, et même au delà, suivant la beauté de la figure dont on y trouve l'image[6] (p. 30). Toutes ces cornes sont achetées dans le pays de Rahmā, avec des cauris, qui sont la monnaie du pays. Après cela vient un royaume placé dans l'intérieur des terres, et qui s'étend jusqu'à

1. « Il est parlé de ces étoffes, dit Reinaud, dans le Périple de la mer Erythrée. »

2. الصمر pron. anc. *čamara*, pron. mod. *ṣamara*. « L'émouchoir ou chasse-mouches, dit Reinaud (t. II, p. 20, fin de la note n° 63), est nommé en sanskrit *camara*, mot qui a été rendu, par Mas'ūdī, par *ṣamara* [les éditeurs et traducteurs du 1er vol. des *Prairies d'or*, p. 385, ont adopté la leçon fautive ضمر qu'ils ont lu *ḍomar*, au lieu de صمر *ṣamar* < *čamara*]. Sur le *čamara*, voyez le *Harivansa*, t. I, p. 307. L'émouchoir est appelé, en hindoustani, *čaunri* چونری et *pankha* پنکها. Ordinairement, le *čamara* est fait avec le crin de la queue du bœuf du Tibet, appelé *yak* ou *bos grunniens*. Quelquefois le nom s'applique à l'animal lui-même (*Harivansa*, t. I, p. 359 [Cf. également A. A. Macdonnel, *A sanskrit-english dictionary*, Londres, 1893, p. 92 *sub verbo* kam-ara]). Les émouchoirs se font aussi avec de la soie et des plumes de paon ».

3. البُشان.

4. الكَرْكَدّن *sic*.

5. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 29.

6. *Ibid.*

la mer ; on le nomme royaume de Lakṣmīpura[1]. C'est un peuple de couleur blanche qui a les oreilles percées, et qui est remarquable pour sa beauté. Il habite les champs et les montagnes.

Vient ensuite une mer sur les bords de laquelle est un roi nommé Ḳīrandj[2]. C'est un prince pauvre et orgueilleux, qui recueille beaucoup d'ambre ; il possède également des dents d'éléphants. Dans ce pays on mange le poivre encore vert, à cause de sa petite quantité.

Après cela, on rencontre plusieurs royaumes ; Dieu seul — qu'il soit béni et qu'il soit exalté ! — en connaît le nombre. Parmi ces royaumes est celui des Mūdja[3] ; c'est le nom d'un peuple au teint blanc, qui se rapproche des Chinois (p. 31) pour l'habillement. On trouve chez lui du musc en abondance. Le pays est couvert de montagnes blanches d'une longueur sans exemple. Les habitants ont à combattre plusieurs rois qui les entourent. Le musc qui se trouve dans le pays est bon et d'un effet énergique.

Au delà se trouvent les rois du Mābad[4], qui comptent un grand nombre de villes. Leurs États s'étendent jusqu'au pays des Mūdja ; mais ils sont plus considérables, et les habitants se rapprochent davantage des Chinois. A l'exemple de ce qui se passe en Chine, les dignités les plus considérables sont occupées par des eunuques, et le pays touche à la Chine. Les princes vivent en paix avec le roi des Chinois ; mais ils ne lui prêtent pas obéissance. Tous les ans, les rois du Mābad envoient des députés au roi de la Chine avec des présents. Le roi de la Chine fait aussi des présents aux souverains du Mābad ; car cette contrée est fort vaste. Quand les députés du Mābad arrivent en Chine (p. 32) ils sont surveillés, de peur qu'ils ne cherchent à se rendre maîtres du pays, vu le grand nombre de leurs compatriotes [qui y résident]. On ne trouve entre les deux régions que montagnes et montées.

1. Le texte a la leçon fautive ملك الكاشبين. Le الكاشبين, litt. *al-KāS.BīN*, de Sulayman, le الكامن, litt. *al-KāM.N* de Mas'ūdī (*Prairies d'or*, t. I, p. 388) et le اكشميبون *AKS.MīBūN* de Muhallabī *apud* Abulfidā (*Géographie d'Aboulféda*, texte arabe par Reinaud et de Slane p. ٣٦١) sont des leçons fautives à rectifier en لَكْشَمِيبور litt. *Lakšmībūr*, forme arabisée du toponyme sanskrit *Lakṣmīpura*, la ville de la déesse Lakṣmī, le Lakhimpur des cartes modernes, dans l'Assam oriental. *Vide infra* l'excursus consacré à l'Assam et *supra* p. 14.

2. القيرنج.

3. الموجة.

4. المابد.

P. 60. Du côté de la mer, la Chine est formée par les îles de Sīlā [1]; ce sont des peuples blancs qui vivent en paix avec le souverain de la Chine et qui prétendent que, s'ils ne lui envoyaient pas des présents, le ciel ne verserait plus ses eaux sur leur territoire. Du reste, aucun de nos compatriotes n'est allé les visiter, de manière à pouvoir nous en donner des nouvelles. On trouve dans ce pays des faucons blancs.

1. السيلا, la Corée. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 31.

YA'ḲŪBĪ vers 875 ou 880.

Aḥmad ibn Abī Ya'ḳūb ibn Dja'far ibn Wahab ibn Wāḍiḥ, plus connu sous le nom de al-Ya'ḳubī, appartenait à la famille des Khalifes abbassides. « Il vivait, dit M. Cl. Huart, auprès des princes tahérides du Khorāsān. Il entreprit un voyage dans l'Inde, en Égypte et dans le Magreb... Il composa également une histoire des Abbassides qui est en réalité une Histoire universelle abrégée en deux volumes, s'arrêtant à l'année 872, et dont l'intérêt est double, parce que c'est le plus ancien ouvrage historique écrit par un chiïte et avec des tendances chiïtes, et parce que l'auteur s'est servi de bonnes et anciennes sources dont la science a pu tirer profit[1] ».

Ibn-Wādhih qui dicitur Al-Ja'qubī Historiae, pars prior Historiam ante-islamicam continens, edidit indicesque adjecit M. Th. Houtsma. Leyde, 1883, in-8°.

LES ROIS DE L'INDE

. . . . . .

T. I, p. ١٠٦... [Vient] ensuite le Rahmā[2] qui est le plus puissant de tous et le plus étendu ; il est situé sur une mer ; il contient de l'or et d'autres métaux précieux. Vient ensuite le royaume du Ballahrā[3] ; puis le Konkan[4] d'où provient le teck et dont le territoire est vaste ; puis le royaume de Ṭekin[5] dont les habitants

1. *Loc. cit.*, p. 296.
2. رهمى « Cod. وهم. Emendavi secundum Mas'udi, t. I, p. 384 (Houtsma) ».
3. بلهرى *sic. Vide supra* p. 42 et 22.
4. الكمكم *al-Kamkam. Vide supra* p. 42 et 29.
5. Le ms. a الظفر *aẓ-Ẓāfar* que Houtsma a corrigé en الطافن *aṭ-Ṭāfin* et qui est à rectifier en الطاقن *aṭ-Ṭāḳin*, le Ṭekin. *Vide supra* pud Sulayman p. 43 et Ibn Khordadzbeh, p. 23.

sont blancs de visage; puis le royaume de Kanbāya[1], le royaume de Ṭarasūl[2], le royaume de Mūsa[3], le royaume de Māyd[4]. Ces [derniers] royaumes sont limitrophes de la Chine, à laquelle ils font la guerre. [Viennent] ensuite le royaume de Sirandīb[5], puis le royaume de Khmèr[6]. [Ce dernier] est un royaume immense et important dont le roi reçoit les hommages des autres rois. [Viennent] ensuite le royaume de Daybul[7], puis la Narbudda[8], puis le royaume de Ṣaylaman[9], dont les habitants prennent leurs femmes dans des pays voisins.

1. Le ms. a نحنايه *Naḥnāya* que l'éditeur a corrigé en كنبايه, le pays de Cambaye.

2. الطرسول litt. *aṭ-Ṭ.R.SūL?*

3. الموشه. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 45, le royaume des Mūdja الموجة.

4. المايد. Le ms. de Leyde n° 537 a la leçon الماند *al-MāN.D.* *Vide supra apud* Sulaymān, p. 45, qui a المايد litt. *al-MāB.D.*

5. Le texte a سَرنديب *Sarandīb.*

6. Le texte a قمار litt. *KMāR.*

7. الديبل *ad-D.Y.B.L.* « Daybul, dit Abūlfida (t. II, 2e partie, p. 111) ; d'après Ibn Sa'īd, 92° 31′ de longitude et 24° 20′ de latitude; d'après le *Ḳānūn* et l'*Aṭwāl*, 92° 30′ de longitude et 35° 10′ de latitude. Second climat. Dans le Sind, selon Ibn Ḥawḳal. Daybul est situé sur la rive de l'Indus, au bord de la mer. C'est une petite ville très chaude de climat et où le sésame est abondant. On y importe des dattes de Baṣra. Daybul, dit Ibn Ḥawḳal, est sur le bord de la mer et sert de port aux contrées avoisinantes. Elle est à l'est de l'Indus. Le *Lobāb* dit également que cette ville est sur la mer des Indes, près du Sind. Selon Ibn Sa'īd, Daybul est sur une langue de terre qui s'avance dans le golfe du Sind. On en exporte l'étoffe dite de Daybul. Daybul est le principal port du Sind et le plus célèbre. Six marches séparent Daybul de Manṣūra, et l'on compte quatre marches de Daybul à Bīrūn. Selon Edrīsī, de Daybul à l'embouchure de l'Indus, il y a trois marches, et Daybul est située à mi-chemin de Manṣūra » — « Ce passage est corrompu, ajoute en note le traducteur. Dans la traduction de Jaubert, il est dit que Daybul (Jaubert a lu *Dibal*) est à six milles de l'embouchure de l'Indus, et que Bīrūn (Jaubert a lu *Nīrūn*) est situé à moitié chemin de Daybul à Manṣūra. »

D'après Battānī (*Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum*, éd. et trad. C. A. Nallino, II part., Milan, 1907, in-4°, p. 44, in *Publicazioni del reale osservatorio di Brera in Milano*, n. XL, II part.), Daybul serait par 100° 0′ de longitude et 25° 20′ de latitude. « In latitudine, dit en note le traducteur, fortasse pro كه 25° cod. est كد 24° legendum; al-Khuwarizmī (*Kitāb ṣūrat al-arḍ*, Liber figuræ terrae), 92° 0′, 24° 20′. Hodie Karāčī (Kurrachee), notus Indiae portus haud longe ab Indi ostio occidentali (cuius pharus 66° 58′ E Greenwich, 24° 47′ 20″ N), ut ostendit H. M. Elliot, *The history of India as told by its own historians*, Londres, 1867-77, t. I, p. 375. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Diul-Sind.*

8. Le texte a الفاربط *al-FāR...Ṭ* que Houtsma propose de corriger en النارباط *an-Nārbaṭa.*

9. الصَّيلمان, pron. anc. *al-Ṣaylamān?*

LES ROIS DE LA CHINE

. . . . . .

P. ٢٠٧. La Chine est un pays immense. Si on veut arriver à la Chine par mer, il faut traverser sept mers. Chacune de ces mers a sa couleur, son vent, ses poissons, ses brises particulières qui ne se trouvent pas dans la mer suivante. La première est la mer de Fārs[1] sur laquelle on s'embarque de Sīrāf[2] et qui finit à Rās al-djumdjuma[3]; elle est étroite; on y trouve des pêcheries de perles. La seconde mer qui commence à Rās al-djumdjuma, est appelée mer Lārwī[4]; c'est une grande mer; elle contient les îles des Waḳwāḳ[5] et autres peuples des Zandjs. Dans ces îles, il y a des rois. On ne peut naviguer dans cette mer qu'en se guidant sur les étoiles[6]. Elle contient de grands poissons et de nombreuses merveilles, avec des choses indescriptibles. Vient ensuite la troisième mer qu'on appelle mer de Harkand[7] où est l'île de Sirandīb qui

1. Mer de Perse ou golfe Persique.

2. « Sīrāf, dit Abulfidā (t. II, 2e part., p. 96), est le plus grand port du Fārs (la Perse). Cette ville ne possède ni champs, ni troupeaux, et ne sert qu'au déchargement et à la mise à la voile des navires. C'est une ville très peuplée. Ses habitants se montrent exagérés dans les constructions qu'ils font faire, à ce point que tel marchand dépense plus de 30.000 dīnar (environ 300.000 francs) pour se faire bâtir une maison. Autour de la ville, il n'y a ni vergers ni arbres [Ibn Baṭūṭa, t. II, p. 244, ajoute en note le traducteur, dit précisément le contraire]. On construit, dans ce pays, en bois de teck et en un autre bois qu'on apporte du pays des Zandjs. La chaleur est extrême à Sīrāf. On lit dans le *Lobāb* : Sīrāf est une ville du Fārs, située sur les bords de la mer, du côté du Kirmān ». « Sīrāf, d'après Al-Battānī (*Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum*, éd. et trad. C. A. Nallino, Milan, 1907, in-4°, 2e part., p. 43), par 89° 30′ de long. et 29° 29′ de lat. Al-Khuwārismī, ajoute M. Nallino, en note, 79° 30′, 29° 30′. Celeber portus sinus Persici, ubi nunc est vicus *Ṭāhireh*, 27° 38′ lat. N; cf. A. W. Stiffe, *Ancient trading centres in the Persian Gulf* : *I. Sīrāf* in *Geographical Journ.*, t. VI, n° 2, 1895, p. 166-173). »

3. Le texte a la leçon fautive رأس الجُمْحَة *rās al-djumḥa* pour رأس الجُمْجُمَة, le cap du crâne. C'est le cap généralement appelé *Rās al-ḥadd*, dans le sud-est de l''Omān.

4. لاروى ou mer de Lār.

5. الوقواق. Il s'agit ici du Waḳwāḳ africain. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 30 et 31.

6. Cette indication, dans les géographes suivants, s'applique généralement à la mer qui conduit au Waḳwāḳ oriental.

7. هركند litt. *H.R.K.N.D.*

contient des pierres précieuses, des corindons et d'autres choses encore. Dans cette mer se trouvent des îles, et dans ces îles des rois; l'un d'entre eux est au-dessus des autres. Dans ces îles, poussent le bambou et le roseau. La quatrième mer est appelée Kalāh-bār[1]; il y a peu d'eau; elle contient de grands serpents. Souvent, le vent souffle si fort que les navires en sont brisés. Elle contient des îles où pousse l'arbre à camphre. La cinquième mer est appelée Salāhaṭ[2]. C'est une grande mer (p. ٢٠٨) avec beaucoup de choses merveilleuses. La sixième mer est appelée Kundrang[3]; il y pleut beaucoup. La septième mer est appelée mer de Cankhay[4] ou encore mer Kanglī[5]. C'est la mer de la Chine, sur laquelle on ne voyage qu'avec vent du sud, jusqu'à ce qu'on atteigne l'estuaire d'un grand fleuve. De là jusqu'à la ville de Khānfū[6], [le fleuve] est bordé de postes militaires et [traverse] un pays habité.

Fragments de Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb ibn Wāḍiḥ al kātib al-Ya'ḳūbī publiés par M. J. De Goeje dans le volume VII de sa *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Leyde, 1892, in-8°.

P. ٣٦٥. *Nowairî encyclopaedia*, cod. Leid. 273, p. 793.

Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb dit : La meilleure [espèce de musc] est le musc du Tibet. Vient ensuite le musc de Sogdiane et après celui-ci, le musc de Chine. Le meilleur musc de Chine provient de Khānfū[7]. [Khānfū] est une grande ville; c'est une échelle de la Chine où viennent mouiller les navires des musulmans.

P. ٣٦٦. *Nowairî encyclopaedia*, cod. Leid. 273, p. 794.

Puis après l'ambre de Šiḥr[8], l'ambre du Zandj qu'on apporte (p. ٣٦٧) du pays des Zandjs jusqu'à Aden Cet ambre est blanc.

1. كلاه بار. *Vide supra*, p. 39 et 27.
2. سلاهط. *Vide supra*, p. 36 et 27.
3. Le ms. a كزرنج *K.Z.R.NG.* que Houtsma a corrigé en كردنج *K.R.D.NG.* et qui est à rectifier en كُنْدْرَنْج pron. anc. *Kundrang*, pron. moderne *Kundrandj*. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40, note 4, et p. 14-17.
4. صنجى qui est à rectifier en صَنْخَى. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 41 et note 1.
5. Le ms. a كنحلى *K.N.Ḥ.Lī* que Houtsma a corrigé en كنجلى pron. anc. *K.N.G.Lī*, pron. mod. *K.N DJ.Lī*.
6. خانفو.
7. Le texte a خانقو *Khānḳū* pour خانفو.
8. Sur la côte méridionale de l'Arabie, à l'ouest de l''Omān.

Puis l'ambre de Salāhaṭ[1], qui est le meilleur. La première qualité d'ambre de Salāhaṭ est gris cendré tirant sur le noir; il est très onctueux et c'est lui dont on se sert pour faire les *ghāliya*[2]. Après l'ambre de Salāhaṭ, vient celui de Ḳāḳula[3] qui est gris clair, a un parfum excellent et un joli aspect; il est léger et un peu sec. Contrairement à celui de Salāhaṭ, il ne convient pas pour la confection du *ghāliya*, ni pour la purification, sauf en cas de nécessité; on s'en sert pour les collyres et les enduits de chaux[4]. On apporte cet ambre de la mer de Ḳāḳula jusqu'à Aden. Après l'ambre de Ḳāḳula vient l'ambre indien qu'on apporte, par terre, des rivages de l'Inde jusqu'à Baṣra et ailleurs. Ensuite, l'ambre du Zandj, qu'on apporte des rivages du Zandj; il ressemble à l'ambre indien et c'est à peu près le même[5]. Ainsi s'exprime Tāmīmī dans [son livre intitulé] *Djayb al-'arūs*[6] mais il place l'ambre du Zandj après celui de Ṣiḥr et mentionne celui-là après [l'ambre] indien.

[L'auteur] dit : On apporte de l'Inde de l'ambre appelé *karkbālūs*[7]. On l'apporte jusqu'aux environs de l'Omān où les patrons de navire l'achètent.

[L'auteur] dit : L'ambre maghribin est une autre espèce que toutes celles-ci : on l'apporte de la mer d'Andalousie et les marchands le transportent en Égypte. Il ressemble par sa couleur à l'ambre de Ṣiḥr au point de s'y tromper.

Ibid, p. 795. Agens de speciebus agalloches. Aḥmad bin Abi Ya'ḳūb dit : L'aloès du Khmèr[8] est une espèce qui contient beaucoup d'eau quand il est mûr (?)[9].

Ibn Abī Ya'ḳūb dit : Après l'aloès de Ḳāḳula, vient l'aloès du

1. سلاهط. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 27, où ce toponyme est écrit *Ṣalāhiṭ* شَلَاهِط. Cf. également p. 50, note 2.

2. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 1624.

3. القاقلىّ litt. *al-ḲāḲLī*. *Vide infra* l'excursus sur Ḳāḳula.

4. المكلّسات.

5. Litt. : il ressemble à l'indien et en est proche.

6. جَيْب العروس dont le titre complet est جَيْب العروس وريحان النفوس. Tamīmī vivait encore en 370 de l'hégire = 980-981 de notre ère (*Ibid.*, p. ٣٧٠ *in fine*).

7. الكرك بالوس.

8. القمارىّ < قمار *Ḳmār*.

9. سنّ نضيج كثير الماء.

Čampa. On le tire d'un pays appelé Čampa, situé dans le voisinage de la Chine. Entre ce pays et la Chine, il y a une montagne infranchissable[1]. C'est le meilleur aloès et celui qui dure le plus longtemps pour les vêtements[2] (*sic*). Il y a des gens qui le mettent au-dessus de celui de Ḳāḳula. On dit que [l'aloès] du Čampa est meilleur, plus parfumé et d'un parfum plus durable. Il en est aussi qui le mettent avant celui du Khmèr.

P. ٣٦٨. Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb dit : Il y a aussi une espèce d'aloès qu'on appelle le *ḳašūr*[3] ; il est mou et gris cendré. Il a un parfum plus agréable que l'aloès de Ḳiṭa'[4] et coûte moins cher (le meilleur aloès de la Chine est celui de Ḳiṭa'). Il y a aussi d'autres espèces d'aloès chinois parmi lesquelles on compte le Manṭāwī[5], qu'on appelle également Māntāy[6] et [qui se présente sous la forme de] grands morceaux, lisses et noirs ; il n'a pas de nœuds au dedans. Son parfum n'est pas agréable ; il convient pour les remèdes, les médicaments en poudre et les.....[7]. Il y en a deux espèces : l'une est appelée Djallāy[8], et l'autre Lawāḳī[9]. Cette dernière est l'aloès de Lūḳīn[10]. Tous ces aloès sont à peu près de même valeur[11].

Tamīmī dit : Il y a des gens qui placent l'aloès chinois dans un autre rang que Aḥmad bin Abī Ya'ḳūb ; ils disent, etc. (*sic*).

1. بناحية الصين وبينه وبين الصين جبل لا يسلك.
2. Pour conserver ou parfumer les vêtements?
3. القشور.
4. القطعىّ ; la Chine septentrionale.
5. المنطاوىّ.
6. المانطاىّ.
7. انجوار شنات ?
8. انجلّاىّ.
9. اللواقي.
10. Le texte a الوفينى *al-lūfīnī* que De Goeje a rectifié en الوقينىّ *al-lūḳīnī*.
11. Sur les aloès, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1603.

ISḤAḲ BIN 'IMRĀN mort vers 907.

« Isḥaḳ bin 'Imrān, dit M. Huart, appelé à Ḳayrawān, en Tunisie, par le prince aglabite Ziyādet-Allah III, qui souffrait de la mélancolie, était de Bagdād. Après s'être brouillé avec ce prince, il périt dans les supplices sur la dénonciation d'un ennemi, qui était juif; il a laissé un traité de la mélancolie qui est à Munich [1]. »

Cf. la notice consacrée à ce médecin par Lucien Leclerc dans son *Histoire de la médecine arabe* (t. I, p. 408-409).

Pour les extraits de Isḥaḳ bin 'Imrān, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār.

1. *Littérature arabe*, p. 305.

IBN AL-FAḲĪH (902).

« Inter auctores librorum geographicorum quos saepissime laudat Yāḳūt, dit De Goeje dans la préface de l'édition de ce géographe arabe, est Abū Bakr Aḥmad ibn Moḥammad ibn Isḥāḳ, vulgo *Ibn al-Faḳīh* (theologi filius) appellatus, al-Hamadzānī i. e. ex urbe Hamadzān oriundus. Fere nulla de eo notitia ad nos pervenit. In opere *Fihrist* legimus p. ١٥٤ : « Ibn al-Faḳīh al-Hamad-« zānī, nomine Aḥmad. Nihil de eo notum est nisi eum hominem « litteratum fuisse. Edidit librum regionum, mille circa foliorum, « quem e diversis libris compilavit, imprimis ex opere Djayhānīi, « cujus magnam partem verbis mutatis in suum transtulit. Item « librum de optimis poëtarum recentiorum ».

« Moḳaddasī in introductione de decessoribus in geographicis disserens scribit p. ٤ et ٥ ann. *a* : « Ibn al-Faḳīh al-Hamadzānī « composuit librum quinque voluminibus, secundum methodum « ab ea quam secutus est Abū Zayd Balkhī prorsus diversam; « describit tantum urbes magnas, nec accurate definit divisionem « terrarum in provincias et regiones ; multa libro inseruit quae a « proposito aliena sunt, modo praedicat abstinentiam, modo « laudibus extollit delicias mundanas, nunc lacrymas movere « studet lectori, nunc eum joco lusuque oblectare. Hanc narra-« tiuncularum et aliarum rerum ad ipsum propositum non facien-« tium introductionem conatur defendere, dicens se hoc consulto « fecisse in gratiam lectoris ne fatigetur taediove afficiatur; sed « librum evolvens saepe in media descriptione terrae incidis in « historiolas aut disquisitiones quarum nullus prorsus est con-« nexus cum themate. Mea sententia sic oritur farrago quam pro-« bare equidem nequeo ».

« Nihil dicit Moḳaddasī de necessitudine inter opus Ibn al-Faḳīhi et librum Djayhānīi. Sed p. ٣٤١, ubi sibi vindicat libertatem ab aliis auctoribus, accusat vero alios furti, scribit : « Si librum « Djayhānīi inspicere velis, videbis eum totum opus Ibn Khor-« dādzbehi suo infulsisse, atque si Ibn al-Faḳīhi compositionem « perlustras, erit tibi quasi librum Djāḥithi [Djāḥiẓ] legis et tabu-

« las astronomicas maximas quae dicuntur[1] ». Ibn al-Faḳīh écrivit son livre en 902; mais nous n'en possédons qu'un extrait fait en 1022 par 'Alī bin Dja'far de Šayzar[2].

Compendium libri *Kitāb al-boldān* auctore Ibn al-Faḳīh al-Hamadhānī quod edidit, indicibus et glossario instruxit M. J. De Goeje. Leide, 1885, in-8°.

P. ٣. 'Abdallah bin 'Amr bin al-'Āṣ bin Wāïl as-Sahamī dit : L'image de la terre se compose de cinq parties [semblables par leur situation] à la tête, aux deux ailes, à la poitrine et à la queue d'un oiseau. La tête de la terre est la Chine. Derrière[3] la Chine se trouve un peuple appelé Wāḳwāḳ; et derrière[4] le Wāḳwāḳ, il y a des peuples dont Dieu seul pourrait compter le nombre. L'aile droite est l'Inde, et derrière l'Inde est la mer, derrière laquelle il n'y a pas de créatures. L'aile gauche, ce sont les Khazar [de la Caspienne]; et derrière les Khazar, deux peuples dont l'un s'appelle Manšak et l'autre Mašāk[5]; et derrière Māšak et Manšak, Gog et Magog qui sont de ces peuples sur lesquels personne ne sait rien si ce n'est Dieu. La poitrine de la terre, c'est la Mekke, le Ḥidjāz, la Syrie, l''Irāḳ et l'Égypte. La queue va de Dzāt (p. ٤) al-ḥumām[6] jusqu'au Maghrib. C'est la queue qui est la pire partie de l'oiseau[7].

P. ٧. Il n'y a pas de mer au monde qui soit plus grande que la Grande Mer. Elle commence au Maghrib et, par Suez, atteint le Wāḳwāḳ[8] de la Chine. Le Wāḳwāḳ de la Chine diffère du Wāḳwāḳ du midi, en ce que le Wāḳwāḳ du midi produit de l'or de qualité inférieure. Et cette mer s'étend de Ḳulzum[9], par Wādī'l-Ḳurā jusqu'à Berbera et 'Omān; elle se dirige [ensuite] vers Daybul[10], le

1. P. VII-VIII de l'édition de ce géographe par De Goeje.
2. *Ibid.*, p. VIII.
3. وخلف الصين.
4. ووراء واق واق. Le ms. B a وخلف واق واق.
5. « Nomen ماشك sine dubio est Hebr. מֶשֶׁךְ Μοσχοι (Μεσχοι), منشك (ميشك?) altera nominis ejusdem forma esse videtur (De Goeje) ».
6. « Dzāt al-Ḥumām est cité par Maḳrīzī parmi les places frontières de l'Égypte (*Description topographique et historique de l'Égypte*, p. 76) ». Carra de Vaux.
7. Sur cette image de la terre, *vide infra* l'excursus sur le Wāḳwāḳ.
8. واق اوق *sic*. *Vide supra apud* Ya'ḳūbī p. 49 et Ibn Khordadzbeh p. 30-32.
9. القلزم, près de Suez.
10. *Vide supra*, p. 48 et note 7.

Mūltān[1] jusqu'à ce qu'elle atteigne la montagne de Čampa[2] et [plus loin encore] la Chine.

P. ٨, dernière ligne. Si on veut arriver à la Chine ou à Aden[3] ou à (p. ٩) Śalāhiṭa[4], on fait route par les parages du Maghrib et par le Yamāma[5] et l''Omān; si on veut arriver au Sind, on fait route par les parages de la Perse et Sīrāf.

P. ١٠, l. 8. Et après [l'île de Ceylan qui est située dans la mer de Harkand], l'île de Rāminī[6] qui a huit cents parasanges [de superficie]. On y trouve de nombreuses merveilles; elle est à l'entrée [du détroit qui fait communiquer] la mer de Śalāhiṭ et [celle] de Harkand[7]. Il y a de nombreux rois. On y trouve le rhinocéros, le camphre, des mines d'or; la nourriture de ses habitants est le coco. Les hommes y sont vigoureux; ils chassent l'éléphant. Cette île contient [également] le bois du Brésil en abondance; on l'y cultive. Son fruit ressemble à celui du caroubier, et le goût [du fruit] est semblable à celui de la coloquinte; on ne le mange pas[8]. On dit que les racines [de cet arbre] sont efficaces contre les poisons foudroyants[9]. L'île contient le bambou en abondance, des buffles énormes et des rois qui possèdent des aromates exquis comme le sandal, le macis[10]; et nul ne les possède qu'eux.

Au Djāwaga[11], il y a des perroquets blancs, rouges et jaunes qui, quand on le leur apprend, parlent couramment arabe, persan,

1. المُولتان.

2. Le texte a les leçons fautives الصنّف litt. pron. an. *Čannaf*, pron. mod. *Ṣannaf*; le ms. B, الصِنْف *Činf*, *Ṣinf*.

3. « *Sic*. Aut من عدن legendum est, dit De Goeje, aut pro عدن scribendum الصنف [Čampa] vel talequid ».

4. شَلَاهِطَ *sic*.

5. « Hoc quoque falsum est, dit De Goeje. Forte التهامة *at-Tihāma* voluit ».

6. الرامِنِى *sic*. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 36 et Ibn Khordādzbeh, p. 25.

7. وهى تشرع الى بحر شَلَاهِط والهركند. Cf. ce passage identique in *Relation*, p. ٩ du texte arabe (*supra*, p. 36) وهى نشرع على بحرين هركند وشلاهط.

8. Sur le bois du Brésil, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 314.

9. Cf. *supra* Ibn Khordādzbeh, p. 25.

10. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 281.

11. Le texte a fautivement الزابِج *az-Zābig* au lieu de الزابَج *az-Zābag* < *Djāwaga*.

grec et hindou[1]; il y a [également] des paons verts et tachetés de blanc et de noir; des faucons blancs à huppe rouge; de grands singes blancs de la taille d'un buffle. On y trouve des êtres à forme humaine qui parlent un langage incompréhensible; ils mangent et boivent [comme les hommes]. Il y a des chats[2] de différentes espèces, ailés comme les chauves-souris; [leurs ailes] vont de la naissance de l'oreille (p. ١١) à la queue. On importe du Sind au Djāwaga, le rat musqué vivant. Le musc de cette civette a un parfum plus exquis que le musc [d'autre provenance]. C'est la femelle qui produit le musc. Quand elle marche dans une maison, la maison est pénétrée de l'odeur du musc. Si tu touches la bête avec la main, l'odeur [du musc] s'attache à ta main.....

P. ١٢. Entre Mascate et Kūlam[3] du Malaya il y a un mois de voyage. Entre Kūlam du Malaya et [la mer de] Harkand, il y a environ un mois[4]. De Kūlam du Malaya on se dirige vers la mer de Harkand, et quand on a traversé [cette dernière mer], on arrive vers un endroit appelé Kalah-bār[5]. Entre cet endroit et Harkand, il y a des îles habitées par des gens qu'on appelle Lańga[6], qui ne

1. تتكلّم على ما لُقّنت بكلام فصيح عربيّة وفارسيّة ورومية وهنديّة.

Cet important passage montre que la langue grecque était connue à la fin du IXe siècle, dans l'Indonésie occidentale.

Damīrī (*Ad-Damīrī's ḥayāt al-ḥayawān*, trad. Jayakar, Londres, 1906, in-8°, vol. I, p. 239, *sub verbo* البَبْغَاء *al-babghā*, le perroquet) ne donne pas la phrase ci-dessus : « Ibn al-Faḳih dit : j'ai vu dans l'île de Djawaga (le texte a الرانِج *ar-Rānig* qui est pour الزابِج *az-Zābig* à rectifier en الزابَج *az-Zābag*) des animaux aux formes extraordinaires. Parmi eux, il y a des variétés de perroquets, rouges, blancs et jaunes, qui sont capables de répéter les mots prononcés dans quelque langue que ce soit ».

2. السنانير *as-sanānīr*, pluriel de السِنَّور *as-sinnawr*. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1248.

3. Le texte a fautivement كُولُو مَلِى *Kūlū Malī* qui est à corriger en كُولَم مَلَى. *Vide supra apud* Sulaymān p. 38, note 5, et le texte arabe de ce passage p. 5.

4. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 38.

5. كَلَه بار litt. le pays de Kalah; var. كِلَه *Kilah*. *Vide supra* p. 39 et note 6.

6. لَنج pron. anc. *Lang* = *Lańga*, pron. mod. *Landj*. Comme l'a indiqué De Goeje (p. ١٢, note *e*, لنج est pour لنج بالوس *Lańga-Bālūs*, les Nicobar. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 26 et Sulaymān, p. 36 et 39.

parlent aucune langue, n'ont pas de vêtements et ont la barbe clairsemée. On ne voit pas de femmes parmi eux. Ils échangent de l'ambre contre des morceaux de fer; ils vont au devant des marchands, hors de l'île, dans des barques apportant du coco. Leur vin de palmier est blanc. Quand on le boit [dès qu'il vient d'être fait], il est doux comme le miel; si on le laisse [fermenter] pendant une journée, il devient une boisson enivrante; si on le laisse [fermenter] pendant plusieurs jours, il devient aigre. Les indigènes l'échangent contre du fer. Ils font les échanges par signes, de la main à la main. Ils sont nageurs très habiles. Il leur arrive de voler du fer aux marchands sans rien leur donner [en échange][1].

Le navire se dirige ensuite vers un endroit appelé Kalah-bār. Celui-ci fait partie de l'empire du Djāwaga[2] qui se trouve à main droite[3] de l'Inde. Un roi les réunit[4]. Ils [les gens du Djāwaga] sont vêtus du pagne[5]. On va ensuite [de Kalah-bār] à un endroit appelé Tiyūma[6] où il y a de l'eau potable. Le voyage de [Kalah-bār] à Tiyūma dure dix jours. [On va] ensuite à un endroit appelé Kundrang[7], [qui est] à dix jours de voyage de distance et où il y a également de l'eau potable. Il en est de même des autres îles de l'Inde où, si l'on creuse des puits, on trouve de l'eau potable. On voit [à Kundrang] une haute montagne [qui domine les autres][8]. On va ensuite à l'endroit appelé Campa, puis à l'endroit appelé Cundur-fūlāt[9] qui est une île de la mer; (p. ١٣) la distance [entre Kundrang et Campa, et Campa et Cundur-fūlāt] est de dix jours[10].

1. Voir la dernière note de la page précédente.

2. *Vide supra*, p. 27 et note 2, et p. 39.

3. متيامنة عن بلاد الهند. Cf. *supra apud* Sulaymān, p. 39 et note 5 qui se sert de la même expression p. ١٨ du texte arabe : مُتيامنه عن بلاد الهند.

4. C'est-à-dire le Djāwaga et le Kalah-bār obéissent au même souverain.

5. ولباسهم الفوط. Cf. Sulaymān *supra*, p. 39-40 et p. ١٩ du texte arabe où se trouve exactement la même indication.

6. Le texte porte fautivement تُيُومة *Tuyūma* pour تِيُومة *Tiyūma*. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40 et Ibn Khordādzbeh, p. 30.

7. Le texte a كَدْرَنج *Kadrang* qui est à corriger en كُنْدْرَنج *Kundrang*. *Vide supra apud* Ya'ḳūbī, p. 50; Sulaymān, p. 40 et p. 14-17.

8. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40.

9. Le texte a صَنْدَرْ فُولَات *Čandar-fūlāt*, *Ṣandar-fūlāt*, à rectifier en صُنْدُرْ فُولَات pron. anc. *Čundur-fūlāt*, pron. mod. *Ṣundur-fūlāt*. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40 et note 6.

10. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 40.

Puis, [on arrive] à l'endroit appelé Čang[1], vers les Portes de la Chine. Celles-ci sont des montagnes dans la mer; entre les deux montagnes, il y a une faille par laquelle passent les navires. [On arrive] ensuite à la Chine. De Čundur-fūlāt à la Chine, il y a un mois de navigation; mais les montagnes entre lesquelles passent les navires sont à sept jours de voyage [de Čundur-fūlāt]. Quand on a passé les portes [de la Chine], on arrive à un point d'eau potable appelé Khānfū[2], où il y a jour et nuit, flux et reflux deux fois.

Dans le voisinage de la Chine, il y a un endroit appelé Čankhay[3]; [c'est aussi le nom d'une mer] qui est la plus dangereuse des mers[4]..... [On en voit sortir] quelque chose qui ressemble à de jeunes Zandjs, dont la taille est de quatre empans. Ils sortent de l'eau pendant la nuit, [montent à bord des navires], passent la nuit sur le navire et s'y promènent sans faire de mal à personne. Ils retournent ensuite dans la mer. Quand on observe un fait de ce genre, c'est signe que va souffler le vent appelé *al-khabb*[5] et qui est le plus terrible des vents. Alors, [les marins] se préparent à résister à ce vent et ils allègent le navire [d'une partie de sa cargaison]. Ils disent que quand on voit dans cet endroit, au plus haut du mât, un oiseau ressemblant à une flamme de feu, c'est pour eux signe de délivrance [du mauvais temps][6]. Il y a dans cette mer, un oiseau appelé *djarši*[7] qui vit près du rivage et qui est plus grand que le pigeon. Il est suivi d'un autre oiseau appelé *djuwānkarak*[8] qui est de la taille d'un pigeon. Quand le *djarši* fait ses excréments, le *djuwānkarak* les prend en son bec et les avale.

Dans le voisinage du Djāwaga se trouve une montagne qu'on appelle *la montagne de feu* et dont on ne peut pas s'approcher. On

1. صنج pron anc. *Čang*, pron. mod. *Ṣandj*. C'est la transcription très correcte du chinois *Tchang* in *Tchang-hai* que les Arabes ont généralement rendu par *Čankhay*. *Vide supra*, p. 41 et note 1.

2. خانفو. Le ms. a fautivement خانقو *Khānḳū*.

3. صَنْجى qui est à lire صَنْخَى. *Vide supra*, p. 41 et note 1, et p. 50.

4. Lacune dans le ms.

5. الخبّ, litt. agitation des vagues.

6. C'est le feu Saint-Elme.

7. جرشى, var. جرسى *djarsī*.

8. جُوَانْكَرَك = جوان + كرك.

en voit sortir de la fumée pendant le jour, et, pendant la nuit, de la flamme[1]. Du pied de cette montagne, sortent une source d'eau froide potable et une source d'eau chaude potable[2].

PARALLÈLE ENTRE LA CHINE ET L'INDE[3].

On rapporte que les marchandises de la Chine, les plus belles et les plus chères, sont exportées par les marchands en 'Irāḳ; quant à ce qui reste là-bas, c'est de qualité inférieure et laid. Tous les Chinois sont vêtus (p. ١٤) de soie, en hiver et en été. Il y en a parmi eux qui revêtent jusqu'à cinq pantalons de soie, contre l'humidité des membres inférieurs. L'atmosphère [de leur pays] est chaude. Ils ne portent pas le turban[4]. Le riz est leur nourriture. Leurs rois mangent du pain de froment et de la viande. Ils n'ont pas beaucoup de palmiers; ils font leur vin avec du riz[5]. Ils ne se nettoient pas avec de l'eau [après être allés à la selle][6]. Ils mangent des charognes. Leurs femmes se découvrent la tête et elles portent des peignes [dans les cheveux]. Certaines d'entre elles portent jusqu'à vingt peignes d'écaille de tortue. Les homme se couvrent

1. *Vide supra apud* Sulaymān, p. 41 et Ibn Khordādzbeh, p. 28. Ce dernier situe le volcan dans l'île de Djāba.

2. Cf. Sulaymān, p. 41-42.

3. Litt. : différence entre la Chine et l'Inde.

4. « Les Chinois, dit Sulaymān (*Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, t. I, p. 21-22), grands et petits, s'habillent en soie, hiver et été. Les princes se réservent la soie de première qualité; quant aux personnes d'un ordre inférieur, elles usent d'une soie en proportion avec leur condition. L'hiver, les hommes se couvrent de deux, trois, quatre, cinq caleçons [le texte a p. ٢٢ *in fine* السراويلين — Ibn al-Faḳīh, سراويلات — pluriel de سروال < persan شلوار, qui signifie *pantalon*], et même davantage, suivant leurs moyens. Leur but est uniquement de maintenir la chaleur dans les parties inférieures du corps, à cause de l'humidité du climat et de la peur qu'ils en ont. Mais, l'été, ils revêtent une seule tunique de soie, ou quelque chose du même genre. Ils ne portent pas de turban ».

5. « La nourriture des Chinois, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 22-23), est le riz... Quant aux princes, ils mangent du pain de froment et de la viande de toute espèce d'animaux... Le palmier n'est pas commun en Chine; on voit seulement des palmiers chez quelques particuliers. Le vin que boivent les Chinois est fait avec le riz. »

6. Ou après tel autre acte entaché d'impureté.

la tête avec une coiffure qui ressemble au *ḳalansuwa*[1]. Les habitants de la Chine commettent le crime de Loth avec de jeunes garçons, qui sont destinés à cet usage et jouent le même rôle que les courtisanes dans l'Inde. Les Chinois construisent leurs murailles en bois[2]. La plupart d'entre eux n'ont pas de barbe, au point qu'on dirait que la nature ne leur en a pas donné. Les Chinois adorent les idoles et ont des livres pour leurs religions. — Les Indiens ne mangent pas de froment; ils ne mangent que du riz, exclusivement. Leurs barbes sont si longues qu'il arrive de voir l'un d'eux avec une barbe de trois coudées. Quand l'un d'eux meurt, on lui rase la tête et la barbe. [Les Indiens] ont la prison pour dettes, avec privation de nourriture et de boisson pendant sept jours[3]. Ils tuent les animaux qu'ils veulent manger, non en les égorgeant, mais en frappant sur la tête jusqu'à ce que l'animal en meure; ensuite, ils le mangent[4]. Ils ne font pas la grande ablution

1. قَلَنْسُوَة plur. قَلَانِس *ḳalānis*, espèce de bonnet. Voir Dozy : Dict. noms de vêtements *sub verbo*.

« Les Chinois, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 23-24), ne se piquent pas de propreté. En cas d'impureté, ils ne se lavent pas avec de l'eau; ils s'essuient avec le papier propre à leur pays. Ils mangent les corps morts et autres objets du même genre, comme font les Mages (les Mazdéens) ; en effet, leur religion se rapproche de celle des Mages. Les femmes sortent la tête découverte et portent des peignes dans leurs cheveux. On compte quelquefois sur la tête d'une femme, vingt peignes d'ivoire et autres objets analogues. Pour les hommes, ils se couvrent la tête avec quelque chose qui ressemble au *ḳalansuwa* ».

2. « Les Chinois, dit Sulaymān (*loc. cit.*, p. 54), commettent le péché de Loth avec des garçons qui font métier de cela, en place des courtisanes attachées aux temples d'idoles [dans l'Inde]. Les murs des maisons en Chine sont en bois; mais les Indiens bâtissent avec des pierres, du plâtre, des briques et de l'argile; du reste, il en est quelquefois de même en Chine. »

3. « La nourriture des Indiens, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 54-55), est le riz ; dans la Chine, la nourriture est le blé et le riz ; les Indiens ne connaissent pas le blé. Ni les Indiens ni les Chinois n'usent de la circoncision. Les Chinois sont idolâtres [litt. adorent les idoles]; ils adressent des vœux à leurs idoles et se prosternent devant elles ; ils ont des livres de religion. Les Indiens laissent pousser la barbe. J'ai vu des Indiens qui avaient une barbe de trois coudées. Ils ne se coupent pas non plus la moustache ; mais la plupart des hommes en Chine n'ont pas de barbe ; et chez eux c'est en général, un effet naturel. Dans l'Inde quand il meurt un homme, on lui rase la tête et la barbe. Dans l'Inde, quand un homme est mis en prison ou condamné aux arrêts, on lui retire le manger et le boire pendant sept jours ».

4. « Les Chinois et les Indiens, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 56), tuent le animaux qu'ils veulent manger; ils n'égorgent pas l'animal, mais ils le frappent sur la tête jusqu'à ce qu'il meure. »

après une souillure grave[1], et ils n'ont pas de commerce avec les femmes au moment des menstrues, alors que les Chinois le font; car la loi [chinoise] est la [même] que celle des Mages[2]. Les Indiens ne mangent pas avant de s'être nettoyé les dents [avec le cure-dents] et de s'être lavés; les Chinois ne le font pas[3]. Le pays de l'Inde est deux fois plus vaste que celui de la Chine (*sic*), mais la Chine est plus peuplée. Il n'y a pas de vigne. Il n'y a de palmier dans aucun des deux pays[4]. Les Indiens connaissent la sorcellerie. Ils croient tous à la métempsychose; mais les règles d'application pratique [qu'ont tirées les deux peuples] de doctrines religieuses [identiques], diffèrent[5]. Les gens de l'Inde sont médecins, philosophes, astrologues[6]. Ils ont peu de chevaux[7] (p. ١٥). Leurs rois n'entretiennent pas d'armée permanente; ils convoquent

1. Telle que celle qui résulte des rapports sexuels, par exemple.

2 Les Mazdéens.

3. « Ni les Indiens ni les Chinois, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 56-57), ne pratiquent les ablutions pour se purifier de leurs souillures. Les Chinois s'essuient avec du papier; pour les Indiens, ils se lavent chaque jour avant le lever du soleil; c'est après cela qu'ils mangent. Les Indiens n'approchent pas de leurs femmes au moment de leurs règles; il les font même sortir de la maison, de peur de contracter quelque impureté. Pour les Chinois, ils ont commerce avec leurs femmes dans cet état, et ils ne les envoient pas ailleurs. Les Indiens se servent du cure-dents, et aucun d'eux ne saurait manger avant de s'être nettoyé les dents et de s'être lavé. Les Chinois ne suivent point cet usage. »

4. « L'Inde, dit Sulayman (*op. laud.*, p. 57), est plus étendue que la Chine : ses provinces feraient plusieurs fois les provinces de la Chine. On y compte également un plus grand nombre de principautés; mais les provinces de la Chine sont mieux peuplées. Ni la Chine ni l'Inde ne connaissent le palmier; mais ces deux contrées possèdent d'autres espèces d'arbres et de fruits qui manquent à nos pays. L'Inde est privée du raisin; mais il se trouve, à la vérité, en petite quantité dans la Chine. »

5. Le texte de Ibn al-Faḳīh est incomplet et resterait inintelligible sans la relation de Sulaymān. « Les Chinois, dit celui-ci (*op. laud.*, p. 57-58), n'ont pas de science proprement dite. Le principe de leur religion est dérivé de l'Inde. Les Chinois disent que ce sont les Indiens qui ont importé en Chine les Budda (les statues de Buddha), et qu'ils ont été les véritables maîtres en religion du pays. Pour l'une et l'autre contrée, on admet la métempsycose; mais on diffère dans les conséquences de certains principes [c'est-à-dire que le même principe religieux a été différemment appliqué en Chine et dans l'Inde]. »

6. « Les Chinois, dit Sulayman (*op. laud.*, p. 58), ont des notions en astronomie; mais cette science est plus avancée chez les Indiens. »

7. « Les Indiens, dit Sulaymān (*ibid.*), n'ont pas beaucoup de chevaux. Les chevaux sont plus nombreux en Chine. »

seulement à la guerre sainte les soldats qui font campagne à leurs frais[1]. Dans l'Inde, il n'y a pas de villes. [Les Indiens] portent des boucles d'oreilles doubles; hommes et femmes se parent de bracelets d'or. Les gens de l'Inde considèrent le libertinage comme permis, à l'exception du roi du Khmèr[2] qui interdit le libertinage et la boisson. La Chine est plus salubre et plus belle [que l'Inde]; ses villes sont vastes, placées sur des hauteurs, fortifiées, entourées de murs. Le pays est plus sain [que celui de l'Inde], les maladies y sont moins fréquentes, [le climat] en est meilleur; on aurait peine à y trouver un borgne, un aveugle ou un homme difforme[3]. [Les soldats chinois] ont une solde comme [il en est établi d'après] les contrôles de l'armée chez les Arabes[4]. On rapporte que tant en Inde qu'en Chine, il y a trente rois. Le plus petit de ces rois a un royaume aussi étendu que celui du roi des Arabes. Les rois de l'Inde portent tous des bijoux.

1. « Les troupes du roi de l'Inde sont nombreuses, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 58-59), mais elles ne reçoivent pas de solde. Le souverain ne les convoque que pour le cas de guerre sainte; les troupes se mettent alors en mouvement, mais elles s'entretiennent à leurs propres frais, sans que le roi ait rien à donner pour cela [cf. *supra* p. 42, où il est dit que le Ballahra paye une solde à ses troupes comme cela se pratique chez les Arabes]. Quant à la Chine, la solde des troupes est établie sur le même pied que chez les Arabes. »

2. Le texte a قَمار *Ḳamār* ou *Ḳimār*.

3. « Les provinces de la Chine, dit Sulaymān (*op. laud.*, p. 59-60), sont plus pittoresques et plus belles. Dans l'Inde, la plus grande partie du territoire est dépourvue de villes; en Chine, au contraire, on rencontre, à chaque pas, des villes fortifiées et considérables. Le territoire chinois est plus sain, et les maladies y sont plus rares; l'air y est si pur, qu'on n'y rencontre presque pas d'aveugles, ni de borgnes, ni de personnes frappées de quelque infirmité. Il en est de même dans une grande partie de l'Inde. Les fleuves de l'une et de l'autre contrée sont considérables; ils charrient beaucoup plus d'eau que nos fleuves. Les pluies dans l'une et l'autre région sont abondantes. L'Inde renferme beaucoup de terres désertes. La Chine, au contraire, est partout cultivée. Les hommes de la Chine sont plus beaux que ceux de l'Inde, et se rapprochent davantage des Arabes pour les vêtements et les montures. Les Chinois, en costume et dans une cérémonie publique, ressemblent aux Arabes; ils portent le manteau appelé *ḳabā* et la ceinture; pour les Indiens, ils portent deux pagnes, et se décorent de bracelets d'or et de pierres précieuses, les hommes comme les femmes. »

Reinaud (*Relation*, t. II, p. 39, note 127) renvoie à la page 17 du t. I où il serait dit « que les Indiens ne portent qu'un pagne ». Mais à la page 17 (*supra*, p. 39) il est question du costume des habitants du Djāwaga et non de celui des Indiens.

4. *Vide supra* note 1 *in fine*.

Dans l'Inde, se trouve un royaume appelé Rahmā[1] qui est situé sur le rivage de la mer. Il est gouverné par une femme. Ce pays est ravagé par la peste et quiconque y entre, venant d'une autre région de l'Inde, y meurt. Cependant les marchands y pénètrent à cause des grands bénéfices qu'ils y réalisent. On va ensuite au pays de Djāwaga[2], dont le grand roi s'appelle Maharādja[3], ce qui veut dire *le roi des rois*. Il n'y a personne derrière lui, car il est dans la dernière des îles[4]. C'est un roi très riche. Il existe dans ce pays, une roseraie ; mais quand on sort les roses de la roseraie, elles prennent feu.

'Abdallah bin 'Amr bin al-'Āṣ dit : « Entre le Sind et le Hind, il y a une terre qu'on appelle Kanām[5], dans laquelle se trouve un canard de cuivre [posé] sur une colonne de cuivre. Le jour de *'āšūrā*[6], le canard étend ses ailes, dresse son bec et répand de l'eau en quantité suffisante pour alimenter les cultures, les bêtes et les fermes [des habitants] jusqu'à l'année suivante ».

Le Khmèr[7] fait partie de l'Inde, et les Indiens (p. ٦١) croient [à tort ou à raison] que leurs livres sont originaires du Khmèr[8]. Ce royaume [de Khmèr] a une étendue de quatre mois [de marche] ; tous [les habitants du pays] adorent les idoles. Le roi de Khmèr entretient quatre mille concubines.

L'ambre provient de l'île de Salāhiṭa[9] ; le poivre, du Malaya[10] et de Sindān[11] ; le bois du Brésil, du côté méridional de Salāhiṭa ; le

1. رَهْمَى, le Pégou.
2. Le texte a fautivement الرابِج pour الرابَج.
3. Le texte a fautivement المِهْراج *al-mihrādj*.
4. وليس بعده احد لانه فى آخر الجزائر.
5. كنام.
6. Litt. : le dixième ; le dixième jour du mois de muḥarram.
7. Le texte a قِمار *Ḳimār*.
8. C'est exactement le contraire qui s'est produit. Les Khmèr tiennent leur civilisation et leur culture de l'Inde.
9. شَلاهِطَ, *Vide supra* apud Ya'ḳūbī, p. 50.
10. Le texte a la leçon fautive مَلِى *Malī* pour مَلَى litt. *Malay* = Malaya, le Malabar. *Vide supra*, p. 38 et note 5.
11. Le texte a la leçon fautive سَنْدان *Sandān* que donne également Ibn Khordādzbeh p. ٥٨ du texte arabe سَنْدَان. Mais ce dernier auteur a la bonne leçon

girofle, le bois de sandal, le camphre, la noix muscade, du Djāwaga — pays situé du côté du sud, dans le voisinage de la Chine — d'un pays [du Djāwaga] appelé Fanʿūr[1]. L'eau de camphre et l'indigo proviennent du côté du Sind ; le bambou, du pays appelé Lañgabālūs[2] et de Kalah[3] du côté du Khorāsān[4] ; les régimes de dattes, de l''Omān ; le corindon et le diamant, de Sirandīb. [On exporte] également [de la mer Orientale[5],] le rhinocéros, les paons, les perroquets, les poules du Sind et toutes les espèces de parfums et d'aromates.

La mer de Chine commence à la montagne Ḳāf[6] [et se continue] jusqu'à 'Abbadān[7] et Baṣra. La première des mers par laquelle on passe pour se rendre en Chine, est la mer Čankhay[8]. La première montagne[9] qui s'y trouve porte le nom de Čundur-fūlāt[10] ; il y a [dans des îles de cette mer], des serpents qui avalent parfois les bœufs et les hommes. [La mer Čankhay] est la plus dure de toutes les mers, bien qu'elle soit de peu d'étendue. Sur la montagne [de Čundur-fūlāt], il y a des pêcheurs qui se servent d'un filet, qui va au fond de la mer. Quand les marins sont en vue de la Chine, ils interrogent les pêcheurs sur le vent ; et les pêcheurs les renseignent sur la violence ou le calme [probables] du vent [qu'il fera]. Car c'est une mer où, lorsque le vent est violent, peu de gens en réchappent. En huit ou dix jours [de traversée] dans la direction de la Chine, on arrive au bout de cette mer, aux portes appelées *Portes de la Chine*[11]. Cette mer est grande, et il s'y trouve

p. ٦٣ سِنْدان *Sindān* et p. ٧١ سندان sans voyelle que De Goeje a lu également (p. 51 de la traduction) *Sindān*. *Vide supra* p. 32.

1. فنصور.
2. لَنْكبالُوس.
3. كَلَه.
4. « Ridicule, dit en note De Goeje, sed quid legendum sit nescio. »
5. Cf. *supra*. Ibn Khordādzbeh, p. 31-32.
6. Montagne qui, d'après les cosmographes orientaux, est censée entourer la terre.
7. Près de Baṣra, au fond du golfe Persique.
8. صَنْجى à rectifier en صَنْجَى.
9. Sur les montagnes de la mer Čankhay, *vide supra apud* Sulaymān, p. 41.
10. Le texte a fautivement صَنْدَرْ فُولات *Čandar-fūlat* pour صُنْدُرْ فُولات.
11. *Vide supra* p. 41.

un roi appelé le Maharādja [1], qui a un grand empire. Dans les îles qui lui appartiennent, se trouvent des merveilles et toute espèce de plantes odoriférantes. Dans son pays, on cultive l'or comme une plante, et on dit que la récolte journalière est de deux cents *mann* d'or.

1. Le texte a la leçon fautive المِهْراج *al-Mihrādj*.

IBN ROSTEH vers 903.

On sait seulement de ce géographe « qu'il se trouvait à Ispahān ver 903 et qu'il y compila une encyclopédie appelée *Kitab al-a'lak an-nafīsa*, Livre des pierres précieuses. La partie géographique, qui en forme le septième volume, a été conservée au British Museum[1] ». Elle a été publiée par De Goeje dans le septième volume de sa *Bibliotheca geographorum arabicorum* (Leyde, in-8°, 1892), sous le titre de : *Kitab al-a'lak an-nafīsa VII* auctore Abū 'Alī Aḥmed ibn 'Omar ibn Rosteh.

PARTICULARITÉS CURIEUSES DE DIVERSES CONTRÉES

P. ٨٢ 22. Quand [un étranger] pénètre au Tibet, il éprouve, sans en découvrir la cause, un sentiment de gaieté et de bien-être qui persiste jusqu'au départ[2].

A l'extrémité de la Chine est une contrée nommée (p. ٨٣) Sīlā[3], très riche en or. Les musulmans [sont tellement séduits par la beauté de ce pays[4] que,] quand ils y pénètrent, ils s'y fixent et ne veulent plus en sortir.

P. ٨٧ 19. La limite orientale de la mer de l'Inde est, [d'un côté,] l'île de Tīz [capitale] du Mukrān[5], et, de l'autre côté, le pays

1. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 297.

2. Le texte de cette phrase et de la suivante reproduit mot pour mot un passage de Ibn Khordādzbeh (*supra* p. 32-33).

3. السيلا, la Corée.

4. Ibn Khordādzbeh a, p. ١٧٠ : استوطنها لطيبها, et Ibn Rostch : استوطنها, seulement.

5. تيز مُكران. « Le Mukrān et sa capitale Tayz [St. Guyard a lu تَيز]. D'après le *Kānūn*, dit Abulfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 111-112), 93° de longitude et 24° 45′ de latitude ; d'après un manuscrit, 93° de longitude et 26° 15′ de latitude ; d'après Ibn Sa'id, 86° de longitude et 26° 10′ de latitude ; d'après l'*Aṭwāl*, 88° de longitude et 26° 15′ de latitude. Second climat. Le Mukran, dit Ibn Ḥawḳal, est une contrée étendue et spacieuse formée surtout de déserts et affligée par la sécheresse et la disette. Tayz est le port du Mukran et des contrées adjacentes. Cette ville est située sur le bord de l'Indus, à l'ouest du canal qui se

de la Chine. Son extrémité, en ce qui concerne l'occident, est, d'une part, le golfe d'Aden[1], et, d'autre part, le pays de Djāwaga[2]. Dans la mer de l'Inde orientale, les régions habitées sont celles de l'Inde, du Khmèr[3], du Zandj, de Nadj[4], et diverses populations qui font partie (p. ٨٨) des peuples de l'Inde. Tous ces pays reçoivent de la pluie en été, excepté les parties élevées du pays qui sont éloignées de la mer. Dans les pays de Tubbat[5], de Kābul et d'autres pays, et partout où il y a des déserts, des solitudes, des plaines inhabitées dont l'étendue seule est notable, il ne pleut pas en été et, en hiver, il neige partout, par suite de la température froide [de cette région]. Quant à la mer de l'Inde, lorsque le navigateur prend la mer au golfe d'Aden, la première terre à laquelle il parvient est l'île appelée Barbar[6], qui est habitée par une race de Zandjs qui sont voisins du pays des Noirs. C'est dans cette direction que se trouvent le pays des Zandjs et le Djāwaga, ainsi que toutes les populations que nous avons citées, et d'autres encore qui sont dans cette direction de l'ouest. Ils habitent des îles. Personne chez eux n'a réussi à atteindre à une terre, dont on sache qu'elle est contiguë aux deux terres[7]. Nous ne sommes pas fixés

sépare de ce fleuve non loin de Manṣūra. On lit dans le *Lobāb* : Le Mukrān est un des districts du Kirmān. De Tayz au Budha, l'on compte environ 15 marches. On lit chez Edrīsī : De Tayz à l'île de Kīš, dans la mer du Fārs (le golfe Persique), on compte une forte journée par eau, ou environ. » Sur le Mukran, cf. J. Marquart, *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, *Abhandlungen der könig. Gesellschaft der Wissenchaften zu Göttingen*, philosophisch-historische Klasse, neue Folge, Band III n° 2, p. 31 et 179, et Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*, Paris, 1861, in-8°, *sub verbis* تيز et مُكران, p. 146 et 538-540.

1. غبّ عدن. Sur غبّ, plur. أَغباب *aghbāb*, golfe, baie ; et خور *khūr*, estuaire de fleuve formant golfe, cf. E. Sachau, *Alberuni's India*, p. ١٠٢ du texte arabe et p. 208 du t. I de la trad. anglaise.

2. Sur l'interprétation de ce passage, *vide infra*.

3. قمار litt. *K.MāR*.

4. نج pron. anc. *Nag*. Peut-être pour لنج *Lańga*, forme abrégée (*vide supra* p. 57, note 6) de لنج بالوس *Lańga-bālūs*, les îles Nicobar.

5. التُّبَّت, le Tibet.

6. بَرْبَر le pays de Berbéra, inexactement qualifié d'*île*, sur la côte septentrionale du cap Guardafui.

7. Les deux terres sont les deux bords de la mer des Indes, d'après la conception ptoléméenne de l'Océan Indien.

sur l'existence de ces peuples au nord et au sud de ces deux mers ni sur les peuples qui habitent leurs deux bords[1].

Celui qui veut aller en Chine[2] [et au pays des Zandjs], coupera l'orient de la mer de l'Inde [pour aller en Chine], et la contournera jusqu'à ce qu'il parvienne à son occident, [pour arriver] à l'endroit du pays des Zandjs qu'il veut atteindre. Celui qui veut aller au Djāwaga, se dirigera, lui, vers l'est jusqu'à ce qu'il atteigne Kalah et de là, le pays de Djāwaga. On prendra seulement ce chemin-là ; car en passant par le Djāwaga pour atteindre le Zandj, on arriverait aux ténèbres [à la mer Ténébreuse] où la lumière du jour n'apparaît que six heures par jour. C'est pour cela [pour ne pas tomber dans la mer Ténébreuse] qu'on prend la direction de l'est de la mer de l'Inde jusqu'à Kalah, puis qu'on va [ensuite] dans l'ouest de cette mer, jusqu'à ce qu'on atteigne le pays des Zandjs[3].

DESCRIPTION DES PAYS DE L'INDE

P. ١٣٢. Abū 'Abdallah Muḥammad bin Isḥāḳ raconte que tous les rois de l'Inde, à l'exception du roi de Khmèr[4], regardent le libertinage comme licite. J'ai pénétré, [dit-il], dans la ville [du roi de Khmèr] et j'ai demeuré auprès de lui, dans cette ville, pendant deux années. Je n'ai jamais vu un roi plus ennemi du libertinage

1. وليس منهم خلق ينتهى الى ارض يعلم انها متّصلة بالارضين ولم يحدّ لنا هؤلاء القوم شمالَ وجنوبَ هذين البحرين ولا من يسكن بهاتين الناحيتين.

Ce passage, qui est très obscur, a été traduit littéralement. Peut-être faut-il y voir une allusion à l'ancienne mer fermée de Ptolémée. « La terre contiguë aux deux terres » seraient le point de jonction, en Extrême-Orient, des rives septentrionale et méridionale de la mer de l'Inde, d'après la conception ptoléméenne. L'ouverture de la mer de l'Inde à l'est pour la faire communiquer avec l'Océan Environnant, a supprimé ce point de jonction qui a été remplacé par un canal maritime. Personne n'a donc pu atteindre le point en question, ce qui prouve que la mer de l'Inde est ouverte à l'est et que la théorie de Ptolémée à ce sujet est inexacte. Telle est l'interprétation possible de ce passage.

2. ومن اراد الصين. « Videtur, dit De Goeje en note, legendum الزنج *az-Zandj* » ; il faudrait donc traduire : « Celui qui veut aller au [pays des] Zandjs. » Cette suggestion n'est pas à retenir.

3. *Vide infra*, pour l'explication de ce passage.

4. Le texte a قُمار *Ḳumār*.

et plus sévère en matière de boisson[1], que lui ; car il punit de mort le libertinage et la boisson. Il n'y a pas un seul des rois de l'Inde parmi ceux que j'ai fréquentés et auxquels j'ai présenté mes hommages, qui se livre à boisson, sauf le roi de Bahal[2]. On nous a dit que ce dernier, qui est le roi de Ceylan, buvait du vin qu'on lui apportait du pays des Arabes. J'ai vu les marchands de l'Inde et aucun ne boit de vin, ni peu ni prou. Ils ont de la répugnance pour le vinaigre de vin ; leur vinaigre est fait d'eau de riz cuit qu'on fait aigrir (p. ١٣٣) jusqu'à ce qu'elle soit à l'état de vinaigre. Le musulman qu'ils voient boire du vin, [les gens de l'Inde] le tiennent pour vil, le laissent à l'écart et le méprisent ; et ils disent : « Cet homme-là n'a pas de rang dans son pays ». Ce n'est pas par religion, [comme ce serait le cas pour des musulmans] que [les gens de l'Inde] agissent ainsi.

L'un d'eux [des musulmans] a dit : « J'étais dans le pays de Khmèr[3], et on m'apprit que le roi était dur et extrêmement sévère ; mais il ne fait pas de mal aux Arabes. Quand quelqu'un [des Arabes] pénètre dans son pays, en rémunération du don [du marchand au roi], celui-ci lui donne une chose qui équivaut au centuple du cadeau reçu[4]. Je n'ai jamais vu parmi les rois que j'ai fréquentés, un souverain qui fût plus généreux que le roi de Khmèr[5]. » Dans l'Inde, on dit que les livres de l'Inde proviennent du Khmèr[6]. L'un des châtiments dont le roi [de Khmèr] punit la boisson [est le suivant :] pour celui de ses généraux et de ses soldats qui boivent du vin, le roi fait chauffer au feu cent anneaux de fer, puis il les fait poser tous sur la main du buveur ; il arrive que celui-ci en meurt. C'est un roi très sévère et il n'y en a pas de plus de sévère ni de plus punisseur que lui. Parmi les châtiments qu'il inflige, il y a l'amputation des deux mains, des deux pieds, du nez, des lèvres et des oreilles. Il ne condamne pas à l'amende comme les autres rois de l'Inde. Le pays de Khmèr est celui d'où

1. Il s'agit sans doute de boissons enivrantes.

2. البهل. « Sic, dit De Goeje, pro المَهَل *al-Mahal*, unde Maledivae nomen habent. Cf. Ibn Baṭūṭa, t. IV, p. 110 seq. »

3. قمار litt. *K.MāR*.

4. A l'arrivée dans le Khmèr, tout marchand arabe doit faire au roi un cadeau. Le roi est si généreux qu'il répond au cadeau d'arrivée par un don de valeur cent fois plus grande.

5. *Vide supra* note 3.

6. *Vide supra apud* Ibn al-Faḳīh p. 64 et note 8.

sont originaires les dévots[1]; on dit qu'il s'y trouve cent mille dévots. Le roi du Khmèr a quatre-vingts juges. Si un fils du roi se présente devant eux, ils le jugent équitablement [sans tenir compte de sa naissance] et le traitent comme un plaignant ordinaire. [Le souverain du Khmèr a quatre-vingts mâles, beaux et bien faits, qui sont ses mignons[2].

Vient ensuite le pays de Arman[3]. Les habitants sont beaux; ils marient leurs enfants mâles tout jeunes, et ils prétendent que cela est un bien et les détourne du libertinage.

Le roi du Khmèr, malgré sa rigueur [contre les libertins] a l'habitude de dire à ses compagnons : « Quand vous partez en guerre, n'emmenez pas vos femmes ». Il leur a permis, en effet, une fois pour toutes, d'user de ce qui appartient à leurs ennemis.

[L'auteur] dit : J'ai vu le roi de Khmèr et j'ai vu 'Ābdī[4] qui est le roi de Ratīlā[5]; [j'ai vu également] un roi voisin qu'on appelle

1. واصل العباد من بلاد قمار يقال ان فيها مائة الف عباد.

2. Litt. : qui sont à la disposition du roi.

3. الارمن. A propos du pays de Rahmā رهمى mentionné par Ibn Khordādzbeh, De Goeje dit : « Yule (*Cathay*, CLXXXV) pro *Pegu* habet, quod Burmenses appellant *Rahmaniya* [plus exactement skr. *Rāmaṇya*, p. *Rāmañña*]. Forte Ibn Rosteh idem regnum voluit nomine الارمن *al-Arman* (Ibn Khordadzbeh, *loc. laud.*, p. ٦٧ et note *l* du texte arabe) ». Mais, plus tard, en note du passage ci-dessus, De Goeje émet un doute sur l'exactitude de l'identification proposée du *Rahmā* de Ibn Khordādzbeh avec le *al-Armān* de Ibn Rosteh : « Dubito autem, dit-il en renvoyant à la note de Ibn Khordādzbeh qu'on vient de lire, an recte ibi opinatus sim (Ibn Rosteh, p. ١٣٣, note *b*) ». Je crois, au contraire, que le rapprochement dont il s'agit est à retenir. Ibn Rosteh ne fait pas mention du pays de Rahmā; il est donc permis de supposer qu'il en parle sous le nom de *Arman*, pays voisin du Khmèr. Avec une légère correction, الارمن *al-Arman* peut être transformé en الرامن *ar-Rāman* qui serait une forme arabisée du sanskrit *Rāmaṇya*.

4. العابدى litt. *al-'ĀB.Dī* ou *al-'ĀB.Dā*. « Componendum nomen videtur, dit De Goeje, cum القايدى (Mas'ūdī, t. I, p. 394) ut appellatur rex Mandūra-patan (p. ١٣٣, note *e*) ». Il va de soi que la leçon de Ibn Rosteh est fautive : le phonème sémitique ع n'a d'équivalent ni de correspondant dans aucune des langues de l'Inde.

5. رَتيلا. Cf. une ville du même nom, orthographié de la même manière, mentionnée dans le *Ain i Akbari*, trad. Jarrett, p. 289 du vol. II, et p. ٥٢١ du texte persan, éd. Blochmann, t. II. Ratilā est, d'après l'ouvrage précité, situé dans le *sarkār* de Kumāon, *ṣūbah* de Delhi. Le colonel Jarrett l'a identifiée à Gadarpūrah, le Gadarpur des cartes anglaises, sur la frontière méridionale du Kumaon actuel.

'Araṭī[1] (p. ١٣٤) et un roi appelé Ṣaylamān[2] qui est plus grand que les deux précédents et qui a une nombreuse armée. On dit que son armée compte environ soixante-dix mille hommes. Il a peu d'éléphants; mais les gens de l'Inde disent que les éléphants de Ṣaylamān, sont les plus ardents au combat de tous les éléphants de l'Inde. Je lui ai vu un éléphant appelé *namrān*[3]; et je n'ai vu à aucun roi de l'Inde un éléphant pareil : [il était] blanc, tacheté de noir [et il n'y en a pas] de plus ardent à combattre ni à verser le sang. Le caractère spécial [de ces éléphants de guerre s'explique par les épreuves qu'on leur fait subir avant de les utiliser :] on allume un grand feu devant lequel on les amène. Celui [des éléphants] qui ose se lancer dans le feu et passer à travers, est [considéré comme] ardent à combattre et à verser le sang. [L'animal] qui a peur du feu ne saurait ni combattre ni servir de monture [de guerre]; on l'utilise alors comme bête de somme, comme les chameaux.

J'ai vu le roi qu'on appelle 'Ābdī[4]; il n'y a pas d'éléphants dans son pays. Il achète des éléphants; mais il ne se rend acquéreur que de ceux qui ont cinq coudées de haut. Pour chaque coudée en plus de cinq, il paye mille dīnār [par coudée] jusqu'à neuf coudées. Je n'ai pas vu d'éléphant dont la taille dépasse neuf coudées de haut. On m'a cependant raconté que dans le pays des *ghobb*[5],

1. العارطى, litt. *al-'āR.Ṭī* ou *al-'āR.Ṭā*. D'après une note de De Goeje, la graphie du manuscrit peut se lire العارطى ou العارطى. La première lecture qu'a adoptée l'éditeur de Ibn Rosteh est sûrement fautive : aucun nom indien ne présente de phonème qui puisse être rendu par ع. La seconde lecture, العارطى, peut être complétée en الفارطى litt. *al-FaR.Ṭī* ou *al-FāR.Ṭā*; القارطى *al-ḲāR.Ṭī* ou *al-KāR.Ṭā*; الغارطى *al-GHāR.Ṭī* ou *al-GHāR.Ṭā*.

2. الصَيلمان. Ce passage est identique à celui de Ya'ḳūbī (*vide supra* p. 48) où les noms sont differemment orthographiés. Le royaume de Daybul الديبل de Ya'ḳūbī répond au رَتيلا Ratilā de Ibn Rosteh; le الفاردط *al-FāR...Ṭ* de celui-là, rectifié en النارِبط *an-Nārbaṭa*, la Narbudda, au العارطى *al-'ĀR.Ṭī* ou *al-'AR.Ṭā*, de celui-ci; les deux textes ont en commun *Ṣaylamān* (pron. anc. *Ćaylamān*) qui est un nom de roi chez Ibn Rosteh et un nom de royaume chez Ya'ḳūbī. Aucune de ces leçons, qui sont évidemment fautives, n'a pu être encore rectifiée avec certitude.

3. النمران.

4. *Vide supra*, p. 71, note 4.

5. *Vide supra*, p. 68, note 1. Il s'agit ici de la partie nord-nord-ouest du golfe du Bengale.

il y a un endroit appelé Orissa[1], dont le roi est une femme du nom de Rābīh[2]. Dans son royaume, à un endroit appelé Barūza[3], on trouve des éléphants qui ont dix et jusqu'à onze coudées [de haut]. Voilà ce que j'ai appris sur la taille des éléphants de l'Inde. — Tous ces rois [de l'Inde] considèrent le libertinage comme permis, à l'exception [du cas suivant :] si l'un d'eux se réserve une femme, que celle-ci reçoive quelqu'un et commette l'adultère, il tue l'homme et la femme.

Après lui (*sic*), il y a un roi de l'Inde appelé Ballahrā[4], nom qui signifie le roi des rois de l'Inde. Il habite le pays de Konkan[5] — c'est un nom indien —. Son pays produit le teck et on l'en exporte. C'est un roi qui possède un vaste empire et une armée nombreuse. Les rois qui l'entourent font la prière en son nom. Quand ces rois reçoivent l'un des ambassadeurs [du Ballahrā], ils font la prière au nom de l'ambassadeur en signe de respect pour son maître[6].

Après ce roi, viennent ensuite les rois (p. ١٣٥) [suivants]. L'un, qu'on appelle le roi de Ṭekin[7]. Son royaume est petit, [mais le roi] est très riche; son pays est prospère. Les habitants du royaume sont de couleur brun foncé, mais il y en a de blancs. Leur beauté est bien connue; les esclaves de ce pays sont plus beaux que ceux

1. Le texte a اورفسين *Awrfasīn.*

2. الرابيه? Peut-être pourrait-on lire الزابيه *az-zābīh* et considérer ce nom comme une variante de زويه *zawīh* = *zanbīl*. Cf. sur *zawīh*, Marquart, *Ērānšahr*, p. 250. Il faudrait alors lire : dont le roi est une femme portant le titre de *zābīh*.

3. Le texte a la leçon fautive براز *Barāz*, que je corrige en بَروزَ *Barūza* pour بروزة. C'est, d'après Mas'ūdī (*vide infra*), le titre du roi de Canoge et une ville du royaume est ainsi nommée d'après le titre royal (cf. Marquart, *Ērānšahr*, p. 263-264). D'après cette rectification et celle de la note précédente, la reine d'Orissa porterait le titre de *zābīh* = *zawīh* = *zanbīl* et compterait dans son royaume la ville de Barūza du Canoge. Si, graphiquement, ces restitutions ne font pas difficulté, elles sont historiquement peu vraisemblables. Aussi ne sont-elles proposées que sous les plus expresses réserves. Ibn Rosteh a probablement mis au compte du même souverain des renseignements qui se rapportent à des rois et des pays différents.

4. Le texte a la leçon fautive بَلْهَرا *Ballharā*. *Vide supra*, p. 22, note 10.

5. Le texte a الكمكم *al-Kamkam*. *Vide supra*, p. 29 et note 1.

6. Cf. *supra*, p. 42.

7. Le texte a الطافن *aṭ-Ṭāfin* qui est à corriger en الطاقن *aṭ-Ṭāḳin*. *Vide supra* p. 23 et note 1.

d'aucun des rois voisins. Vient ensuite un roi appelé Nadjābah[1] qui est noble entre tous, [au point que] le roi [appelé] Ballahrā prend femme chez ce peuple qui est celui des Çālukya[2]. Ils sont endogames à cause de leur haute noblesse. On dit que les chiens appelés *salukiyya*[3] proviennent de leur pays[4]. On trouve le sandal rouge dans les forêts de leur pays. Après eux, vient le souverain appelé Gudjra[5] le Juste. Dans son royaume, si on met de l'or au milieu du chemin, il n'y a pas à craindre que qui que ce soit le prenne, tant ces gens sont honnêtes[6]. Leur pays est vaste. Les Arabes s'y rendent pour y trafiquer; [le roi] les traite bien et leur achète [des marchandises]. La monnaie d'échange est l'or en coupure et les dirham qu'on appelle *ṭāṭarī*[7], qui sont à l'effigie du roi; le poids [du dirham] est d'un mithḳāl. Lorsque [les Arabes] viennent faire des affaires avec eux, ils disent au roi : « Fais-nous accompagner par quelqu'un qui nous fasse sortir de ton pays et qui protège nos marchandises ». Le roi répond : « Il n'y a pas de voleur

1. نجابه. Peut-être pour الجابة avec ج en fonction de gutturale sonore : *al-Gāba*. De Goeje (p. ١٣٥ note *a*) fait remarquer qu'il s'agit probablement du même souverain appelé غابة *Ghāba* par Ibn Khordādzbeh (*vide supra*, p. 23).

2. السلوقيون. Ibn Rosteh, la phrase suivante le prouve, a confondu les Cālukya de l'Inde dont le nom aurait dû être transcrit صلوقيون par un ص = *ç* = *c* sanskrit, avec les سلوقيّة dont il sera question dans la note suivante.

3. السلوقيّة ethnique pluriel de سلوق *Salūḳ*, ville du Yémen ou d'Arménie, d'où les lévriers et une sorte particulière de cuirasses ont tiré leur nom (Kazimirski).

« Saddat [l'un des rois d'Égypte après le déluge, de la dynastie de Ḳoftarim], est le premier qui cultiva l'art de la vènerie, qui captura les oiseaux de proie, et qui obtint des louves les chiens de Salūḳ [les *slūgī*], et les chiens domestiques (*L'abrégé des merveilles*, trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8°, t. XXVI des *Actes de la Soc. Philologique*, p. 250) ».

4. Le singulier de سلوقيّة, سلوقىّ *Salūḳī*, est prononcé en Algérie *Slūgī*, et désigne, en effet, une espèce de lévriers qu'on dit être originaires de la ville de Salūḳ. La presque homophonie du nom des Calukya de l'Inde, des *Salūḳiyyūn* et des *Salūḳiyya*, c'est-à-dire des gens et des chiens originaires de la ville de Salūḳ, a fait croire à Ibn Rosteh qu'il s'agissait d'une seule ville de l'Inde. Mais l'erreur est évidente : par *Salūḳiyyūn*, l'auteur arabe désigne sans aucun doute les Calukya qui, au xe siècle, habitaient le Dekkan et étaient, à cette époque, voisins de l'empire de Ballahrā.

5. Le texte a fautivement الجرز *al-Gurz*, pron. mod. *al-Djurz*.

6. Cf. *supra apud* Sulaymān, p. 43.

7. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 29 et note 5.

dans mon pays. Partez; s'il arrive quelque chose à vos marchandises, venez m'en demander le remboursement; j'en suis garant vis-à-vis de vous ». Ce roi est d'une forte corpulence. Il n'y a point, autour de lui, de roi plus brave à la guerre, ni plus fertile en stratagèmes. Il fait la guerre au Ballharā, au roi de Ṭekin[1] et au [roi] Nadjābah[2].

Le Multān est le pays où l'Indus se divise [en deux branches]. [L'Indus] est un fleuve qui ressemble au Tigre, mais il est plus grand. Au Multān, il y a des gens qui prétendent descendre de Sāma bin Luway et qu'on appelle les descendants de Munabbih[3]. C'est eux qui y sont rois sur les Indiens; ils prient pour le Prince des Croyants. [Le Multān] vient après la ville de Manṣūra du Sind. Il y a, au Multān, une idole qui a des revenus considérables. La famille des Munabbih doit son pouvoir et ses richesses aux revenus de cette idole. Ces revenus, d'après ce que m'a raconté un personnage digne de foi qui ayant pénétré dans le pays, y a séjourné, sont immenses. Les rois de l'Inde razzient fréquemment les descendants de Munabbih. Ils se dirigent vers le Multān avec une nombreuse armée et ils les combattent. Mais (p. ١٣٦) les descendants de Munabbih les vainquent parce qu'ils sont plus riches et plus forts. Des gens qui sont allés chez eux, ont parlé de cette idole et ils ont vu que sa hauteur est supérieure à vingt coudées. Elle a la forme d'un homme[4]. Elle se trouve dans une chambre

1. Le texte a الطافِن *aṭ-Ṭāfin* pour الطاقِن *Ṭaṭ-āḳin*. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. et 23 note 1.

2. *Vide supra*, p. 74 et note 1.

3. Sur ce personnage, cf. Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, t. I, p. 207, et t. IV, p. 122, où le nom de Sāma est écrit اسامة et transcrit *Oçamah*.

4. « Mūltān مولتان (ou Multān ملتان). D'après le *Ḳānūn* et l'*Aḥwāl*, dit Abulfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 113-114), 96° 25′ de longitude et 29° 40′ de latitude. Troisième climat. Dans l'Inde, selon Ibn Ḥawḳal. Le *Ḳānūn* place la ville de Mūltān dans le Sind et en note la longitude et la latitude comme elles viennent d'être indiquées. Il ajoute que les gens du pays prononcent ملطان *Multān* en changeant le ت *t* [de ملتان *Multān*] en ط *ṭ* emphatique.

« Multān, dit Ibn Ḥawḳal, continue Abulfidā, est plus petite que Manṣūra. On y voit une idole que vénèrent les Hindous et auprès de laquelle ils se rendent en pèlerinage. Cette idole a la figure d'un homme assis les jambes croisées sur un trône et allongeant les bras *sur ses genoux*. Elle est revêtue d'une peau rouge semblable à du maroquin. Ses deux yeux sont formés de pierres précieuses. Toutes les offrandes en espèces qu'on apporte à l'idole sont confisquées par l'émir de Multān *qui est musulman* ». « Les trois premiers mots en italique ont

couverte par un grand toit, chambre dont on ne sait qui l'a construite. On dit qu'elle a été construite il y a deux mille ans. Les Indiens disent que cette idole est descendue du ciel et qu'on leur a ordonné de l'adorer. [Cette idole] a des prêtres qui célèbrent son culte. Elle a des dépenses assurées par ses revenus, en dehors de ce qui appartient aux prêtres pour la nourriture, la boisson et les vêtements. Tous les Indiens viennent y faire le pèlerinage. Quand un homme riche meurt, il laisse par testament, tout ou partie de ses biens [à l'idole], pour obtenir sa faveur par cette offrande. Ils y viennent en pèlerinage d'une distance d'une année de marche et même davantage. Ils se rasent la tête auprès de cette idole et ils en font sept fois le tour, en tournant de gauche [à droite][1], pour en obtenir la faveur et par humilité. Ils se roulent dans la poussière devant elle et s'humilient. Elle a quatre visages, et en quelque point qu'on soit en tournant, sa figure est en face de vous. Ils disent qu'en adorant cette divinité, on est toujours en face d'elle et non par derrière. Quel que soit le côté où on la regarde, son visage est en face de vous. Quand on fait les tournées d'adoration autour de [l'idole], on se prosterne devant chacun de ses visages qui vous fait face[2]. Il y en a parmi [les orants ou les pèlerins] qui s'arrachent un œil et le déposent

été ajoutés d'après l'édition de Ibn Ḥawḳal de De Goeje, ajoute Stanislas Guyard en note. Voir aussi Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 549. Les trois derniers manquent dans l'édition de De Goeje. Un manuscrit porte : l'émir du Multan, le Ḳorayšite. Au surplus, Ibn Ḥawḳal ne dit pas que l'émir confisque la totalité des offrandes en espèces. Il dit seulement qu'il s'en réserve une partie. Voir encore *Dict. de la Perse* ». Cf. le passage de Ibn Ḥawḳal traduit par Elliot in *The history of India as told by its own historians*, éd. J. Dowson, t. I, Londres, 1867, in-8°, p. 35-36.

« [L'idole du Multan], dit Edrīsi (*Géographie d'Edrisi*, trad. Jaubert, t I, p. 167), est de forme humaine et à quatre côtés, assise sur un siège construit en briques et en plâtre, entièrement couverte d'une peau qui ressemble à du maroquin rouge, en telle sorte qu'on ne lui voit que les yeux. Quelques personnes assurent que l'intérieur est en bois, d'autres le nient. Quoi qu'il en soit, son corps est entièrement couvert, ses yeux sont formés de pierres précieuses, sa tête coiffée d'une couronne d'or enrichie de pierreries. Elle est, comme nous l'avons dit, carrée, et ses bras, au-dessus des coudes, paraissent au nombre de quatre ».

Cf. également *Relation*, p. 135 de la traduction. *Mūltān* ou *Multān* < skr. *Mūlasthāna*.

1. C'est la pratique rituelle hindoue appelée *pradakṣiṇa*, litt. en avant à droite.
2. Voir la note précédente.

dans la manche[1] [de l'idole], en disant : « ô Buddha, [en t'offrant cet œil,] je viens implorer ta faveur; prolonge ma vie; donne-moi de quoi vivre et fais pour moi telle ou telle chose ».

D'après ce que m'a raconté un témoin oculaire, il y en a parmi eux [les pèlerins] qui, [venant d'un pays] distant d'une année de marche, apportent sur leur épaule deux morceaux de sandal rouge, dont chacun constitue la charge d'un homme. Le porteur en [prend un morceau] et va le déposer à une parasange de son point de départ. Il [retourne ensuite sur ses pas,] va chercher le second morceau et le porte [au delà de l'endroit où il a déposé le premier]. Il revient [ensuite] au premier morceau, le charge [sur ses épaules] et chemine avec lui. Il continue [ainsi] à les faire avancer successivement pendant un trajet [durant] une année, jusqu'à ce qu'il parvienne avec les deux [morceaux de sandal] auprès de l'idole de Multān.

Il y a [des pèlerins] qui disent à l'idole : « Permets-moi de mourir ». [Celui qui a demandé une telle permission,] prend un long bâton dont il aiguise l'extrémité et qu'il plante dans le sol. Puis il monte dessus, fait entrer dans son ventre l'extrémité pointue du bâton [et pousse] jusqu'à ce qu'elle lui sorte par le dos. En mourant, il s'imagine qu'il vient de gagner la faveur de l'idole par l'offrande [de sa vie]. — Il y a [des pèlerins] qui apportent des richesses considérables, qu'ils jettent devant l'idole en disant : « Dieu et Seigneur, accepte cette contribution de mon bien » (١٣٧).

Cette idole et d'autres encore ont des prêtres qui gardent la chasteté, ne mangent pas de viande, n'égorgent pas les victimes, ne portent pas de vêtements sales et se parfument quand ils approchent des idoles. Nul autre qu'eux ne pénètre jusqu'à [l'idole] pour la parfumer et la toucher de ses mains. Quand ils pénètrent jusqu'à elle, [les prêtres[s'agenouillent sur les deux genoux; ils réunissent les deux paumes des mains, les étalent et ils prient [l'idole] de jeter un regard sur eux et de leur être miséricordieuse. Ils pleurent, s'humilient devant elle et prient. — Il y a [dans le temple] une cuisine dans laquelle on fait cuire un excellent riz blanc. On fait [pour l'idole] des mets de poisson et d'herbes [comestibles] qui sont excellents et parfumés; puis,

1. Ce détail confirme les témoignages précédents en ce qui concerne le vêtement de l'idole.

on va chercher des feuilles de bananier qui sont larges chez eux — elles sont de taille à y envelopper un ou deux hommes —. On étend [les feuilles de bananier] devant l'idole, puis on verse dessus le riz, de la hauteur d'une demi-taille d'homme. Le plus noble [d'entre les prêtres] appuie une jambe sur lui-même (?), prend une feuille de bananier et répand, en éventant, l'odeur et la vapeur du riz à la face de l'idole. Il dit alors que l'idole vient de manger, qu'elle ne se nourrit pas avec sa main [mais en aspirant l'odeur des mets]. Avant de lui donner à manger, [le prêtre] tourne autour de la chambre où se trouve l'idole, [en jouant] des castagnettes, de la flûte et du tambour. Parfois, cent jeunes filles tournent autour de l'idole en tenant des marmites et disant : « Nous dansons devant elle et nous nous efforçons de lui plaire[1] ». Ensuite, [l'idole] mange, mais on voit que la nourriture ne diminue pas. On ferme alors la porte du temple, puis on l'ouvre [de nouveau] et on enlève [ensuite] la nourriture qui est devant [l'idole] et on dit qu'elle en fait aumône. Tout être passant devant le temple de cette idole a sa part de riz, jusqu'aux oiseaux et aux chiens. Tout le monde peut en prendre et on dit que [ce riz] est son aumône quotidienne. — Parfois, on lave le corps de l'idole avec du lait, parfois avec du beurre ; on lave ensuite les malades [avec ce lait ou ce beurre] et ils en espèrent guérison[2].

Derrière [le roi de Multān], se trouvent des rois, jusqu'à ce qu'on parvienne au pays de Djāwaga. Le grand roi [du Djāwaga] s'appelle *Maharādja*, ce qui veut dire *roi des rois*. On n'en compte pas de plus grand parmi les rois de l'Inde ; car il habite dans des îles. On ne connaît pas de roi plus riche, plus fort et ayant plus (p. ١٢٨) de revenus.

On dit que le [principal] revenu du [roi du] Khmèr[3] est [celui qu'il prélève] sur les combats de coqs et qui lui rapporte cinquante *mann* d'or par jour. Quand [le propriétaire] d'un coq [de combat] le fait lutter avec le coq [de combat] d'un autre, [le roi] a droit de prise sur le coq vainqueur que son maître rachète [toujours] moyennant un mithḳāl d'or, ou moins ou plus. Ce fait se produit fréquemment dans le royaume.

1. C'est un procédé d'adoration hindou bien connu.
2. Cf. *The ritual of Rāmēçvaram*, *Indian Antiquary*, 1883, p. 315 et suiv.
3. Le texte a قمار *K.MāR*.

Vient ensuite l'île appelée Salāhaṭ[1]. L'ambre que la mer rejette sur cette île est plus beau qu'aucun autre. Le cubèbe est un des parfums de cette île.

Vient ensuite l'île appelée Harladj[2]. Elle est appelée ainsi du nom de son gouverneur ; ce n'est pas son nom à elle. Ce Harladj est le chef de l'armée du Maharādja. [Ce dernier ou le gouverneur] possède une île appelée Ṭawārān[3] d'où vient le camphre. Le camphre n'est apparu dans cette île que depuis l'an 220 de l'hégire [= 835 de notre ère].

Les gens du pays du Maharādja se défient à prêter réciproquement serment par le feu. Dans un pays de l'Inde (*sic*) bien connu, appelé Fancūr[4], quand un homme en cite un autre en justice devant le sultan, en disant : « Je m'en remets [à ce que décidera l'épreuve] du feu » ; on dit alors au défendeur, lorsqu'il s'agit d'une dette, d'un cas d'adultère avec une femme que quelqu'un s'est réservée[5] ou d'un vol, entraînant la mort comme pénalité, [d'en faire autant]. Les parties] comparaissent devant le sultan qui ordonne de prendre une livre, ou plus, de fer et de le faire rougir au feu. On prend des feuilles d'un arbre de leur pays, qui ressemblent aux feuilles du laurier en épaisseur et en solidité. On pose sept de ces feuilles sur la main ouverte [du défendeur], l'une sur l'autre et on place avec des pinces le morceau de fer [rouge] par dessus. Ensuite, on lui fait parcourir sept fois, aller et retour, la distance de cent pas ; [au total, quatorze cents pas]. Si la main et les feuilles sont brûlées, le crime est reconnu [commis par le défendeur][6]. Si ce crime est passible de la peine de mort, l'individu [reconnu coupable] est mis à mort ; s'il est passible d'une amende, on le condamne à l'amende (p. ١٣٩) et s'il n'a pas d'argent [pour

1. Le texte a سلاهط litt. *S.Lā.H.Ṭ. Vide supra*, p. 50 et 51.
2. هرلج litt. pron. anc. *H.R.L.G*, pron. mod. *H.R.L.DJ. Vide supra*, p. 27.
3. Le texte a طواران litt. *Ṭ.WāRāN.*
4. فَنْصور, sur la côte occidentale de Sumatra.
5. *Vide supra*, p. 73.
6. De Goeje cite, d'après une indication de Wilken, une ordalie identique pratiquée à Bornéo. « Celui qui est accusé de pratiquer la sorcellerie doit se laisser lier les mains l'une à l'autre et tenir les doigts entrelacés de façon à former comme une petite corbeille. On met ensuite là-dedans sept feuilles de *sīrih* (plante à bétel), et, au milieu, pendant quelques instants, une petite enclume rougie au feu. Celui qui peut la tenir sans se brûler est reconnu innocent (Veth, *Borneo's Westerafdeeling*, t. II, p. 317). »

l'acquitter], il devient esclave du sultan qui le met en vente. Si le feu ne brûle pas [le défendeur], on dit au demandeur : « Tu as faussement accusé. Ton adversaire vient de supporter [l'épreuve] du feu [sans être brûlé] ; sa défense est donc justifiée ».

C'est une pénalité générale dans l'Inde que quiconque a égorgé une vache, est égorgé par représaille.

MUḤAMMAD BIN ZAKARIYĀ AR-RĀZĪ,
mort en 923 ou 932.

« Le grand médecin de cette époque, dit M. Huart, est Rhazès, autrement dit Abū Bakr Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī, c'est-à-dire né à Rey, l'ancienne Rhazès. Jusqu'à trente ans il ne s'occupa que de musique; puis il vint à Bagdād et y étudia la médecine sous la direction de 'Alī bin Sahl bin Rabban le médecin du khalife Mu'taṣim. Quand il y fut passé maître, on le chargea de diriger l'hopital de Rey; plus tard il revint à Bagdād en la même qualité. Puis il voyagea : déjà la renommée de sa science s'était répandue en Orient; le prince sāmānide Manṣūr bin Isḥāḳ l'accueillit à sa cour, et le médecin lui dédia l'ouvrage qu'il nomma *Manṣūrī*. ..... On ne sait pas la date ni le lieu de la mort du grand médecin; car les uns disent 923, les autres 932; on hésite entre Bagdād et Rey. Son grand ouvrage, le *Ḥāwī*, n'avait pu être rédigé en entier par lui ; il le fut, d'après ses notes manuscrites, après sa mort, sur l'ordre du ministre du prince bouïde Rokn ad-dawla. Le *Manṣūrī*, traité de la médecine en dix livres, le livre de la variole, et tant d'autres, ont été de bonne heure traduits en hébreu et en latin, ou publiés dans le texte; la bibliothèque de l'Escurial en contient un grand nombre[1]. »

Pour les extraits des ouvrages de Rāzī, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār et Ḳazwīnī.

1. *Littérature arabe*, p. 305.

ABŪ ZAYD vers 916.

« Le second livre de la *Chaîne des chroniques*, dit Reinaud, appartient à un amateur de connaissances géographiques, lequel se nommait Abū Zayd Ḥasan, et était originaire de la ville de Sīrāf, port de mer alors très fréquenté, dans le Fārsistān, sur les bords du golfe Persique.

« Abū Zayd n'était jamais allé dans l'Inde et à la Chine, comme l'ont cru Renaudot et Deguignes. Tout ce qu'il dit, il le tient de personnes qui le lui avaient rapporté. Il s'explique de la manière la plus nette à ce sujet, dès les premières lignes de son récit, et il déclare que son seul objet a été de modifier et de compléter le récit du marchand Sulaymān[1], d'après ce qu'il avait recueilli dans ses lectures, et d'après ce qu'il tenait de la bouche des personnes qui avaient parcouru les mers orientales[2]. »

Relation des voyages faits par les Persans et les Arabes dans l'Inde et a la Chine dans le IXe siècle de l'ère chrétienne, texte arabe de Langlès, trad., notes et introduction de Reinaud, Paris, 1845.

LIVRE DEUXIÈME DES OBSERVATIONS SUR LA CHINE ET L'INDE; DE LA VILLE DE DJĀWAGA[3].

P. 92. Nous commençons par la mention de la ville (*sic*) de Djāwaga[4], vu que sa situation est en face de la Chine (p. 93) et qu'entre cette ville et la Chine il y a la distance d'un mois de route par mer, et même moins que cela lorsque le vent est favorable. Le roi de Djāwaga porte le titre de Maharādja. On dit que sa capitale a neuf cents parasanges de superficie. Ce prince règne

1. *Vide supra*, p. 35-46.
2. *Discours préliminaire* de la *Relation*, p. XV-XVI.
3. P. ٨٩ ذكر مدينة الزابج.
4. *Ibid.*

sur un grand nombre d'îles, qui s'étendent sur une distance de mille parasanges et même davantage. Au nombre de ses possessions sont l'île appelée Sribuza[1], dont la superficie est, à ce qu'on dit, de quatre cents parasanges de superficie et l'île nommée Rāmī[2] qui a huit cents parasanges de superficie. On trouve dans cette dernière île le bois du Brésil, le camphre, etc. Le roi du Djāwaga compte encore parmi ses possessions l'île de Kalah[3] qui est située à mi-chemin entre les terres de la Chine et le pays des Arabes. La superficie de l'île de Kalah est, à ce qu'on dit, de quatre-vingts parasanges. Kalah est le centre du commerce de l'aloès, du camphre, du (p. 94) sandal, de l'ivoire, de l'étain[4], de l'ébène, du bois du Brésil, des épiceries de tous les genres, et d'une foule d'objets qu'il serait trop long d'énumérer. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l''Omān ; c'est de là que partent les expéditions qui se font pour le pays des Arabes.

L'autorité du Maharādja s'exerce sur ces diverses îles. L'île dans laquelle il réside est extrêmement fertile, et les habitations s'y succèdent sans interruption. Un homme, dont la parole mérite toute confiance, a affirmé que lorsque les coqs, dans les États du Djāwaga, comme dans nos contrées, chantent le matin pour annoncer l'approche du jour, ils se répondent les uns aux autres, sur une étendue de cent parasanges et au-delà. Cela tient à la suite non interrompue des villages et à leur succession régulière. En effet, il n'y a pas de terres désertes dans cette île; il n'y a pas d'habitations en ruines. Celui qui va dans ce pays, lorsqu'il est en (p. 95) voyage et qu'il est sur une monture, marche tant qu'il lui fait plaisir ; et, s'il est ennuyé, ou si la monture a de la peine à continuer la route, il est libre de s'arrêter où il veut.

Une des choses les plus singulières qu'on nous a racontées sur l'île de Djāwaga, est celle qui concerne un de ses anciens rois. Ce roi était appelé le Maharādja. Son palais était tourné vers un *talādj*[5] qui prenait naissance à la mer, et l'on entend par *talāaj*

1. Le texte a سربزة, litt. *S.R.B.Za*, var. سريرة *S.RīRa*, qui sont à rectifier en سِرِبُزة. *Vide infra* l'excursus consacré à Sribuza = Palembań.

2. الرامى. *Vide supra*, p. 56 et note 6.

3. كَلَه. *Vide supra*, p. 58.

4. Litt. du plomb *ḳala'ī*.

5. Le texte a fautivement ثلاج *thalādj* qui est à rectifier en تلاج *talādj*. « Les Indiens, dit Muṭahhar bin Ṭahir al-Maḳdisi (*Le livre de la création et de l'histoire*,

un estuaire semblable à celui que forme le Tigre qui passe devant Bagdād et Baṣra, estuaire qu'envahit l'eau salée de la mer, au moment du flux, et où l'eau est douce au moment du reflux. L'eau formait un petit étang attenant au palais du roi. Le matin de chaque jour, l'intendant se présentait devant le roi et lui offrait un lingot d'or en forme de brique ; chaque brique pesait un certain nombre de *mann* dont la somme ne m'est pas connue. Ensuite, l'intendant jetait cette brique, en présence du roi, dans l'étang. Au moment (p. 96) du flux, l'eau couvrait cette brique et les autres briques qui y étaient entassées, et on ne distinguait plus rien ; mais, quand l'eau s'était retirée, on apercevait les briques, et elles jetaient un grand éclat aux rayons du soleil. Le roi, lorsqu'il donnait audience, se plaçait dans une salle qui dominait l'étang, et il avait le visage tourné vers l'eau. Cet usage ne souffrait pas d'interruption ; chaque jour on jetait une brique d'or dans l'étang, et, tant que le roi vivait, on ne touchait jamais à ces briques. Mais, à sa mort, son successeur faisait retirer toutes les briques sans en laisser aucune. On les comptait, on les faisait fondre, puis on distribuait l'or aux princes de la famille royale, hommes et femmes, à leurs enfants, à leurs officiers, à leurs eunuques, à proportion de leur rang et des prérogatives attachées aux diverses fonctions. Ce qui restait était distribué aux pauvres et aux malheureux. On avait eu soin d'enregistrer les briques d'or et leur poids total. Une note portait que (p. 97) tel roi qui avait régné à telle époque et tel nombre d'années, avait fait jeter dans l'étang royal un tel nombre de briques d'or, pesant tant ; qu'après sa mort, ces briques avaient été partagées entre les princes et la famille royale. Or l'honneur était réservé pour le roi dont le règne s'était prolongé le plus longtemps, et qui avait amassé un plus grand nombre de briques d'or [1].

texte arabe et trad. par Cl. Huart, t. IV, Paris, 1908, in-8°, p. 59), se nourrissent habituellement de riz et de sorgho ; ils boivent l'eau des mares où se rassemblent les eaux de pluie, et qu'ils appellent *talādj* تلاج. » « C'est, ajoute en note M. Huart, le sanskrit *tāḍāga*, hindoustani تڈاگ *tāḍāg*. »

1. « Ce lac aux briques d'or, dit Millies (*Recherches sur les monnaies indigènes de l'archipel indien et de la péninsule malaise*, La Haye, 1871, in-4°, p. 21), rappelle tout de suite plusieurs noms géographiques de Java, comme le *Kali-mas*, la rivière d'or, qui passe par Surabaya ; le nom de *Banyou-mas*, l'eau d'or, etc. ; soit que ce conte soit un mythe étymologique, soit que la mémoire de l'usage ancien ait été conservée par le nom géographique. »

Les récits qui ont cours dans le pays font mention, dans les temps anciens, d'un roi de Khmèr, pays qui produit l'aloès [appelé] *ḳmārī*[1]. Ce pays n'est pas une île ; sa situation est [sur le continent indien] du côté qui fait face au pays des Arabes. Aucun royaume ne renferme une population plus nombreuse que celui du Khmèr. Tout le monde y va à pied. Les habitants s'interdisent le libertinage et les différentes espèces de *nabīdz*[2] ; rien d'indécent ne se voit dans leur pays et leur empire. Le Khmèr est dans la direction du royaume du Maharādja et de l'île de Djāwaga (p. 98). Entre les deux royaumes, il y a dix journées de navigation, en latitude, et un peu plus, en s'élevant jusqu'à vingt journées, quand le vent est faible.

On raconte que jadis le royaume tomba entre les mains d'un jeune prince d'un caractère naturellement prompt. Le prince était, un jour, assis dans son palais, et le palais dominait sur une rivière d'eau douce semblable au Tigre de l''Irāḳ ; entre le palais et la mer il y avait la distance d'une journée. Le vizir se trouvait devant le roi, et déjà il avait été question de l'empire du Maharādja, de l'éclat qu'il jetait, du nombre de ses sujets et des îles qui lui obéissaient. Tout à coup le roi dit au vizir : « Il m'est venu une envie que je voudrais bien pouvoir satisfaire ». Le vizir, qui était sincèrement attaché à son maître, et qui connaissait sa légèreté, lui dit : « Et quelle est cette envie, ô roi ? » Le prince reprit : « Je voudrais voir devant moi la tête du roi de Djāwaga exposée sur un plat ». Le vizir comprit que c'était la jalousie qui (p. 99) faisait ainsi parler le roi, et reprit : « Je ne verrais pas avec plaisir le roi nourrir de telles pensées. Aucun sentiment de haine ne s'est manifesté entre nous et entre ce peuple, ni en actions ni en paroles. Il ne nous a jamais fait de mal. D'ailleurs, il vit dans une île éloignée ; il n'a que des rapports lointains avec nous ; et il n'a jamais montré le désir de s'emparer de notre pays[3]. Il ne faudrait pas que personne eût connaissance de ce que le roi a dit, ni que le roi en répétât un seul mot ».

1. Le texte a قمار litt. *Ḳ.MāR* et قمارى litt. *Ḳ.MāRī* que Reinaud a lu *Comar* et *comâry*, peut-être parce qu'il identifiait inexactement ce *Ḳ.MāR* avec le cap Comorin.

2. Vin fait avec des dattes ou des raisins secs (Reinaud).

3. Mas'ūdī qui rapporte cette histoire dans des termes identiques, ajoute ici : « En effet, une distance de dix à vingt jours de navigation sépare le royaume du Khmèr de celui du Maharādja » (*Prairies d'or*, t. I, p. 171).

Ce langage irrita le roi; le prince ne voulut pas avoir égard à un avis si sage, et il répéta le propos qu'il avait tenu devant ses officiers et devant les principaux personnages de sa cour. Ce propos passa de bouche en bouche, et se répandit tellement qu'il parvint aux oreilles du Maharādja. Celui-ci était un homme d'un caractère ferme, d'un esprit vif et doué d'expérience; il était arrivé à un âge moyen. Il manda son vizir et lui fit part de la nouvelle qui lui était parvenue; puis il ajouta: « Il ne convient pas, (p. 100) après tout ce qui a été dit au sujet de cet étourdi, après les désirs insensés que font naître en lui sa jeunesse et sa présomption, et après le propos qui circule en ce moment, que nous le laissions tranquille; car c'est une des choses qui font tort à un roi, qui le rabaissent et le déconsidèrent ». Il lui recommanda de garder le silence sur ce qui venait de se passer entre eux; mais, en même temps, il lui ordonna de faire préparer mille navires de moyenne grandeur, avec leurs machines de guerre, et de fournir chaque vaisseau d'armes et de guerriers en aussi grande quantité que le comporterait le navire.

Le roi chercha à faire croire qu'il voulait se livrer à une promenade à travers les îles qui composaient son empire. Il écrivit aux gouverneurs de ces îles, pour leur annoncer son projet de les visiter et de se récréer dans leur île; ce bruit se propagea partout et chaque gouverneur se prépara à faire une réception convenable au Maharādja.

P. 101. Mais, lorsque les préparatifs furent terminés et que toutes les dispositions eurent été prises, le roi monta sur sa flotte et se rendit avec ses troupes dans le royaume du Khmèr. Le roi et ses guerriers faisaient usage du cure-dent; chaque homme se nettoyait les dents plusieurs fois par jour; on portait le cure-dent sur soi, et l'on ne s'en séparait pas, ou bien on le confiait à son domestique.

Le roi du Khmèr n'eut connaissance du danger qui le menaçait que lorsque la flotte fut entrée dans le fleuve qui conduisait à sa capitale, et que les guerriers du Maharādja furent débarqués. Le Maharādja saisit donc le roi du Khmèr à l'improviste; il le prit et s'empara de son palais; les officiers du roi du Khmèr avaient pris la fuite. Le Maharādja fit proclamer sûreté pour tout le monde, et s'assit sur le trône du roi du Khmèr; puis, faisant venir le roi du Khmèr qui avait été fait prisonnier, ainsi que son vizir, il dit au roi : « Qu'est-ce qui t'a porté à former un désir (p. 102)

qui était au-dessus de tes forces, qui, l'eusses-tu réalisé, ne t'aurait procuré aucun avantage, et que, d'ailleurs, n'aurait justifié aucun succès? » Le roi ne répondit rien. Le Maharādja reprit : « Si, outre le désir que tu as exprimé de voir ma tête exposée sur un plat devant toi, tu avais manifesté l'envie de ravager mes États, de t'en rendre maître, ou d'y faire des dégâts quelconques, je t'aurais traité de la même manière; mais, tu n'as désiré qu'une chose en particulier; je vais t'appliquer le même traitement, après quoi je m'en retournerai dans mes États, sans avoir touché à rien de ce qui t'appartient, en choses considérables ou de peu de valeur. Cela servira de leçon aux personnes qui viendront après toi ; chacun saura qu'on ne doit pas entreprendre au delà de ses forces et des moyens qu'on a reçus en partage, et il s'estimera heureux d'avoir la santé, quand il se portera bien ». En même temps, il fit couper la tête au roi. Ensuite le Maharādja s'approcha du vizir et lui (p. 103) dit : « Tu t'es conduit en digne vizir ; sois récompensé de ta manière d'agir; je sais que tu avais donné de bons conseils à ton maître, s'il avait voulu les agréer. Cherche maintenant un homme qui soit capable d'occuper le trône après cet insensé, et mets-le à sa place ».

Le Maharādja repartit à l'instant même pour retourner dans ses États, sans que lui ni aucun des siens eût touché à rien de ce qui appartenait au roi du Khmèr. A son retour dans ses États, il s'assit sur son trône, ayant la face tournée vers l'étang, et fit mettre devant lui le plat sur lequel se trouvait la tête du roi du Khmèr. En même temps, il convoqua les grands de l'État et leur raconta ce qui s'était passé, avec les motifs qui l'avaient forcé de faire cette expédition. Les peuples du Djāwaga firent des vœux pour lui et lui souhaitèrent toute sorte de bonheur. Ensuite le Maharādja ordonna de laver la tête et de l'embaumer ; puis, la mettant dans un vase, il l'envoya au prince qui occupait en ce moment (p. 104) le trône du Khmèr. La tête était accompagnée d'une lettre ainsi conçue : « L'unique motif qui me porta à traiter ton prédécesseur comme j'ai fait, ce fut sa mauvaise manière d'agir à notre égard et la nécessité de donner une leçon à ses pareils. Nous lui avons appliqué le traitement qu'il voulait nous infliger. Maintenant, nous croyons devoir te renvoyer sa tête, vu que nous n'avons aucun intérêt à la garder, et que nous n'attachons aucun honneur à la victoire que nous avons remportée sur lui ».

Quand la nouvelle de ces événements se fut répandue parmi les

rois de l'Inde et de la Chine, le Maharādja grandit à leurs yeux. A partir de ce moment, les rois du Khmèr, chaque matin, à leur lever, tournaient la tête vers le pays du Djāwaga et se prosternaient, adorant le Maharādja, en signe de respect[1].

P. 135. On y apporte [à l'idole du Mūltān[2]] de l'aloès indien surnommé *ḳāmarūbī*[3], du Kāmarūpa[4], nom du pays dont il est originaire; c'est un aloès de première qualité. On apporte donc cet (p. 136) aloès, et on le remet aux ministres de l'idole pour qu'il serve dans les fumigations. Quelquefois cet aloès vaut deux cents dīnār le *mann*. On peut marquer cet aloès avec un cachet; le cachet s'empreint dans l'objet, tant il est tendre[5]. Les marchands l'achètent de ces ministres [de l'idole].

1. Pour l'envahissement du Khmèr par le Maharādja du Djāwaga, voir l'excursus sur le Khmèr.

2. Sur l'idole de Multān, *vide supra* p. 75. Abū Zayd écrit مولتان *Mūltān*.

3. Le texte a fautivement قامروني *ḳāmarūnī* pour قامروبي *ḳāmarūbī*. Voir la note suivante.

4. Le texte a fautivement قامرون *Ḳāmrūn* pour قامروب *Ḳāmrūb*, à lire قامَروبَ *Ḳāmarūba* < skr. *Kāmarūpa*, nom sanskrit de l'Assam.

5. Plutôt : quand on presse un cachet sur ce [bois d'aloès *ḳāmarūbī*], le cachet marque son empreinte, tant [ce bois d'aloès] est tendre.

ABŪ DULAF MIS'AR vers 940.

Le poète arabe Abū Dulaf Mis'ar bin al-Muhalhil, né à Yambo, dans la mer Rouge, vivait à la cour des Sāmānides de Bokhārā vers le milieu du xe siècle. Chargé d'accompagner à son retour en Chine, une ambassade qui était venue demander en mariage la fille du souverain de Bokhārā, Abū Dulaf eut ainsi occasion de voyager chez les hordes turques de l'Asie centrale. Son journal de route intitulé *Livre des merveilles des pays*, nous a été conservé par Ḳazwīnī et Yāḳūt qui l'ont reproduit dans leurs ouvrages. Le sultan sāmānide en question, Naṣr bin Aḥmad, étant mort en 943, le voyage de Abū Dulaf a dû s'effectuer vers 940.

Le récit du voyage de Abū Dulaf Mis'ar bin al-Muhalhil a été publié pour la première fois, en traduction, par Wüstenfeld dans la *Zeitschrift für vergleichende Erdkunde*[1], d'après un texte des *'Adjāïb al-makhlūḳāt* de Ḳazwīnī qui ne figure que dans le manuscrit 231 du *Catalogus librorum qui in Bibliotheca Gothana asservantur*. Cette traduction allemande est intitulée *Des Abu Dolef Mis'ar Ben el-Mohelhel Bericht über die Türkischen Horden in der Mitte des Zehnten Jahrhunderts, aus dem kosmographischen Werke des Zakerija Ben Muhammed el-Cazwini*. Trois ans après, en 1845, Kurt von Schlözer a édité le texte arabe de cette relation en utilisant les textes de Ḳazwīnī et de Yāḳūt, et il y a joint une traduction latine. Ce travail porte le titre de *Abu Dolef Misaris ben Mohalhel de itinere Asiatico commentarius*[2]. Yule a utilisé ces traductions dans son *Cathay and the way thither*[3]; mais l'étude la plus importante de la relation de Abū Dulaf est celle que lui a consacrée M. J. Marquart dans ses magistrales *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*[4] : *Das Itinerar des Mis'ar ben al-Muhalhil nach der chinesischen Hauptstadt*[5].

1. Vol. II, p. 205-218, Magdebourg, 1842, in-8°.
2. Berlin, 1845, in-4° (thèse de doctorat).
3. Hakluyt Society, Londres, 1866, in-8°.
4. Leipzig, 1903, in-8°.
5. P. 74-95.

Dans l'introduction du premier volume de son *Cathay and the way thither*, Yule juge ainsi l'itinéraire de Abū Dulaf tel que nous l'ont conservé Ḳazwīnī et Yāḳūt : « On the whole the impression gathered is, that the author's work (like that of some more modern travellers) contained genuine matter in an arrangement that was not genuine[1] ». C'est aussi l'opinion de M. Marquart[2]. Elle s'impose quand on essaie de situer sur la carte les tribus turques dans l'ordre où elles figurent sur le prétendu itinéraire de Abū Dulaf.

Pour la traduction du texte de Abū Dulaf, *vide infra apud* Yāḳūt.

1. P. CXCIII.
2. *Op. laud.*, p. 83.

MAS'ŪDĪ (943.)

« Abū'l-Ḥasan 'Alī, fils de al-Ḥusayn, fils de 'Alī, al-Mas'ūdī, appartenait à une famille originaire du Ḥidjāz, et il devait son surnom de Mas'ūdī à un de ses ancêtres, Mas'ūd, contemporain de Muḥammad. Il vit le jour à Bagdād dans les dernières années du IIIe siècle de l'hégire [1]. A peine sorti de l'adolescence, il s'exila volontairement afin de satisfaire son goût pour les voyages. Dès l'an 300 = 912-913, il visita le Multān et la ville de Manṣūra. Trois ans plus tard, après avoir parcouru le Fārs et le Kirmān, il pénétra dans l'Inde et habita successivement Cambaye et Ṣaymūr [2] (304 = 916), et passa peut-être à la même époque par l'île de Ceylan; puis il s'embarqua à Ḳambalū [3] et fit voile vers le pays d''Omān. D'après un passage un peu vague des *Prairies d'Or*, on peut conjecturer qu'il navigua dans les parages de la Malaisie et jusqu'au littoral de la Chine [4]; quant à la mer Caspienne et aux côtes orientales de la mer Rouge, il n'est pas douteux qu'il ne les connût parfaitement. Après avoir consacré ses plus belles années à ces lointaines explorations, il rentra sur le territoire musulman pour coordonner les matériaux qu'elles lui avaient procurés. Il nous apprend lui-même qu'il était à Tibériade (Palestine) l'an 314 = 926, et qu'il séjourna successivement à Antioche, sur les frontières de la Syrie et à Baṣra, en 332 = 943, date signalée par la publication des *Prairies d'or*. Des circonstances qui ne nous sont pas connues le forcèrent à quitter l''Irāḳ, et il passa les dix dernières années de sa vie tantôt en Syrie, tantôt en Égypte. En 344 = 955, il était au Vieux-Caire, et y rédigeait le dernier de ses ouvrages, celui qu'il a surnommé le *Livre de l'Avertissement*. Ce fut dans cette même ville qu'il mou-

1. L'an 300 de l'hégire = 912-913 de notre ère.
2. Sur la côte occidentale de l'Inde.
3. Dans l'Océan Indien occidental.
4. *Vide infra*, p. 92 et note 3.

rut l'année suivante à un âge peu avancé, s'il faut en croire Abū'l-Mahasin. Mas'ūdi nous a laissé, dans la belle préface de ses *Prairies d'or*, la liste de ses principaux ouvrages. En rapprochant cette liste de certains passages du *Livre de l'Avertissement*, on retrouve les titres de vingt-trois compositions de tout genre, dont quelques-unes, comme les *Annales historiques* et le *Livre moyen*, n'avaient pas moins de vingt à trente volumes[1]. »

Maçoudi. *Les Prairies d'or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, 1861, in-8°.

Le titre arabe complet est : *Kitāb murūdj adz-dzahab wa ma'ādin al-djawhar*, Livre des prairies d'or et des mines de pierres précieuses.

P. 5. Avide de connaître par nous-même ce qu'il y a de remarquable chez tous les peuples, et d'étudier de nos propres yeux les particularités de chaque pays, nous avons visité dans ce but les pays du Sind, du Zandj, du Čampa[2], de la Chine et du Djāwaga[3].

P. 72... On peut voir dans nos *Annales historiques*, le récit des guerres et des événements survenus entre la postérité de Caïn et Lūd, ainsi que la lutte des fils de Seth avec une branche de la famille de Caïn, de laquelle une race d'Indiens, qui reconnaît Adam, tire son origine. Elle occupe dans l'Inde le pays de Khmèr[4], qui a donné son nom à l'aloès [appelé] *ḳmārī*[5].

P. 162. L'Inde est un vaste pays qui s'étend sur la mer, le continent (p. 163) et au milieu des montagnes ; ce royaume est limitrophe de celui du Djāwaga, qui est l'empire du Maharādja, roi des Iles. Le Djāwaga, qui sépare la Chine de l'Inde, est compris dans cette dernière contrée. Du côté des montagnes, l'Inde a pour limite le Khorāsān et le Sind, jusqu'au Tibet.

1. Avant-propos des éditeurs, *Prairies d'or*, t. I, p. III-IV.

2. Le texte a صنف pron. anc. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*, que les traducteurs ont lu inexactement *Sinf*.

3. C'est le passage d'après lequel les traducteurs de Mas'ūdī ont conjecturé que l'auteur avait visité la Malaisie et la Chine ; mais cette brève indication n'est pas absolument probante.

4. Le texte a قمار litt. *Ḳmār*, que les traducteurs ont lu *Komar* et qu'ils ont inexactement identifié à l'Assam.

5. القمارى.

P. 169. Voici une anecdote intéressante pour l'étude de l'histoire et des mœurs des anciens rois de l'Inde et des rois du Khmèr. C'est de ce pays [le Khmèr] qu'on exporte l'aloès nommé pour cette raison (p. 170) aloès *ḳmārī*[1]. Cette contrée n'est pas une île, mais elle est située sur le bord de la mer, et couverte de montagnes. Peu de pays dans l'Inde ont une population plus nombreuse; ses habitants se distinguent par la pureté de leur haleine, parce qu'il font, comme les musulmans, usage du cure-dent. Ils ont aussi l'adultère en horreur, évitent tout acte impudique, et s'abtiennent de boissons spiritueuses; dans cette dernière pratique, ils ne font d'ailleurs que se conformer à un usage général dans l'Inde. Leurs troupes se composent surtout d'infanterie, parce que leur pays renferme plus de montagnes et de vallées que de plaines et de plateaux. Il est sur le chemin des États du Maharādja, roi des îles de Djāwaga, de Kalah, de Sirandīb, etc. (Suit, p. 170-175, l'histoire du roi de Khmèr fait prisonnier et décapité par le Maharādja du Djāwaga. La version de Mas'ūdī est absolument identique à celle de Abū Zayd, *vide supra*, p. 85-88).

P. 175. Nous devons expliquer ce que signifie l'étang des barres (p. 176) d'or. Le palais du Maharādja domine un petit étang, qui communique avec le principal golfe du Djāwaga, le flux amène l'eau de mer dans ce golfe, et le reflux en enlève l'eau douce. Tous les matins, le trésorier du roi arrive porteur d'une barre d'or fondu pesant un certain nombre de livres, dont je ne puis évaluer le poids exact, et la jette dans l'étang en présence du roi. A l'heure du flux l'eau monte et recouvre cette barre avec celles qui y sont déjà déposées ; mais la marée basse les laisse à découvert, et elles brillent aux rayons du soleil, sous les yeux du roi, qui est assis dans sa salle d'audience, située au-dessus de cet étang. On continue ainsi, pendant toute la durée de son règne, à jeter chaque jour une barre d'or, et personne n'ose y toucher; mais à la mort du roi, son successeur fait retirer tous ces lingots, sans en laisser un seul. On les compte, on les fond, et on les distribue aux membres de la famille royale, tant aux (p. 177) hommes qu'aux femmes, aux

1. Le texte a قمار *K.MāR* et قمارى *ḳmārī* que les traducteurs ont lu inexactement *Ḳomār* et *ḳomārī*. Comme Reinaud, les traducteurs deMas'ūdī ont inexactement identifié *Ḳ.MāR* au cap Comorin. *Vide supra*, p. 92 et note 4, où le même *Ḳmār* est identifié à l'Assam.

officiers et aux serviteurs, en observant le rang et les prérogatives de chaque classe. Le surplus est distribué aux pauvres et aux infirmes. Le nombre et le poids de ces barres sont inscrits dans un registre, et l'on dit que tel roi a vécu tant d'années, et qu'il a laissé dans l'étang royal tant de barres d'or, pour être distribuées après sa mort entre ses sujets. C'est une gloire, à leurs yeux, d'avoir régné longtemps et d'avoir laissé un grand nombre de ces barres[1].

Le plus puissant roi qui règne aujourd'hui sur l'Inde est le Ballahrā[2], souverain de la ville de Mānkīr[3]; la plupart des chefs de l'Inde tournent leur visage vers lui en priant, et adressent des prières à ses ambassadeurs, quand ils arrivent à leur cour. Les États du Ballahrā sont entourés par plusieurs principautés. Quelques-uns de ces rois habitent la région des montagnes, loin de la mer; tels sont le Rāya[4], maître du Ḳašmīr, le roi de Ṭekin[5] et d'autres chefs (p. 178) indiens. D'autres États s'avancent sur la mer et dans le continent. La capitale du Ballahrā est éloignée de la mer de quatre-vingts parasanges *sindī* (du Sind), et chaque parasange vaut huit milles. Ses armées et ses éléphants sont innombrables ; mais presque toutes ses troupes se composent d'infanterie, à cause de la nature du pays. Un de ses voisins, parmi les rois de l'Inde éloignés de la mer, est le maître de la ville de Ḳanūdj[6], le Barūza[7], titre donné à tous les souverains de ce royaume. Il a de fortes garnisons cantonnées au Nord, au Sud, à l'Ouest et à l'Est parce que chacun de ces côtés est menacé par un voisin belliqueux.

1. *Vide supra apud* Abū Zayd, p. 84.

2. البلهرى. Les traducteurs ont lu inexactement *Balhara*.

3. المانكير, très vraisemblablement Malkheḍ, le Malkhed ou Malkhaid des cartes modernes, au sud de la ville de Kulbarga, dans le sud-ouest de la principauté de Haiderabad. Malkheḍ < skr. Manyakheṭa. « C'est ainsi, dit Mas'ūdī, p. 162, que se formèrent les royaumes du Sind, de Ḳanūdj, de Ḳašmīr; la ville de Mānkīr, qui était le *grand centre* de l'Inde, se soumit à un roi nommé le Ballahrā, et le nom de ce premier roi est resté à tous ses successeurs qui ont régné dans cette capitale jusqu'à ce jour (332 = 943 de notre ère). »

4. الراى < skr. *rāja*.

5. Le texte a طافن *ṬāF.N* pour طاقِن *Tāḳin*. *Vide supra*, p. 23.

6. قنوج, ou *Ḳanawdj*, Canoge.

7. Les éditeurs des *Prairies d'or* ont adopté la leçon بَوُورَة *Bawūrah* qui est inexacte. Il faut, d'après le ms. de Leyde, lire برُوزَة *Barūza* ainsi que l'indique M. Marquart (*Erānšahr*, p. 263-264). *Barūza* est le titre du roi de Ḳanūdj; une ville de la région est dénommée ainsi d'après ce titre royal.

P. 207... le Mihrān (l'Indus) du Sind sort de sources bien connues, situées dans la haute région du Sind, le territoire de Ḳanūdj, le royaume du Barūza[1], les pays de Ḳašmīr, de Ḳandahār et de Ṭekin, et il entre ensuite dans le Mūltān, où il reçoit le nom de *Mihrān d'or*, de même que le mot *Mūltān*[2] signifie *la frontière d'or*... Le Mihrān, qui avait traversé le pays de Manṣūra, se jette dans la mer de l'Inde, non loin du territoire de Daybul.

P. 207... Les crocodiles abondent... dans la baie de Djāwaga, (p. 208) [qui se trouve] dans les États du Maharādja....

P. 242... Aux environs du pays de Kalah et de Sribuza[3], on trouve des mines d'or et d'argent;...

Cette mer [l'Océan Indien] est donc connue sous le nom collectif de mer d'Abyssinie; mais ses subdivisions, qui ont des noms particuliers (p. 243), comme la mer du Fārs[4], la mer du Yémen, de Ḳulzum[5], d'Abyssinie, de Zandj, de Sind, de l'Inde, de Kalah, de Djāwaga et de Chine, sont soumises à des vents différents.

P. 253... Voici ce que j'ai vu dans l'Inde sur le territoire de la ville de Kanbāya[6], célèbre par ses sandales, nommées sandales de Kanbāya, qui y sont d'usage, ainsi que dans les (p. 254) villes voisines, telles que Sindān[7] et Sūfāra[8]. J'étais à Kanbāya dans

1. Lire : L'Indus sort de sources bien connues, situées dans la haute région du pays du Sind; dans le pays de Ḳanūdj, royaume du Barūza; dans les pays de Ḳašmīr, etc.

2. مولتان.

3. Le texte a سريرة S.*RīRa* qui est à rectifier en سِرِبُزة *Sribuza.*

4. Le golfe Persique.

5. القلزم *al-Ḳulzum. Vide supra*, p. 32 et note 6.

6. Cambaye, sur le golfe du même nom.

7. *Vide supra*, p. 32 et note 2.

8. سوفارة « Sofāla de l'Inde, ou, selon Bīrūnī, Sūfāra. D'après le *Ḳānūn* et l'*Aṭwāl*, dit Abulfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 119), 104° 55′ de longitude et 19° 35′ de latitude. Premier climat. Sur le littoral de la terre des pirates (côte occidentale de l'Inde). Cette Sofala est celle de l'Inde; il en existe une autre dans le pays des Zandjs [le Sofala de la côte orientale d'Afrique]. Selon Edrīsī, qui prononce Sūfāra, la Sofāla de l'Inde est une ville prospère et très peuplée où l'on jouit de toutes les commodités du commerce et de l'industrie. C'est un des ports de la mer indienne et l'on y trouve des pêcheries de poissons et de perles. Cette ville est à cinq marches de Sindān ». Cf. sur cette ville de la côte occidentale de l'Inde, *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Supára.*

l'année 303 = 915-916, alors qu'un brahmane[1] nommé Bāniyā[2] y régnait au nom du Ballahrā, souverain de Mānkīr...

P. 303. Le fleuve [de Khānfū][3] se jette dans la mer de Chine, à six ou sept journées [en aval] de Khānfū, et les bâtiments venus de Baṣra, de Sīrāf, de 'Omān, des villes de l'Inde, des îles du Djāwaga, du Čampa et d'autres royaumes, le remontent avec leurs marchandises et leur cargaison.

P. 307. Puis le [marchand] était allé par (p. 308) mer [de l''Omān] au pays de Killa[4] (*sic*), qui est à peu près à moitié chemin de la Chine. Aujourd'hui cette ville est le rendez-vous général des vaisseaux musulmans de Sīrāf et d''Omān, qui s'y rencontrent avec les bâtiments de la Chine; mais il n'en était pas ainsi autrefois. Les navires de la Chine se rendaient alors dans le pays d''Omān, à Sīrāf, sur la côte de Perse et du Baḥarayn, à Obolla et à Baṣra, et ceux de ces pays naviguaient à leur tour directement vers la Chine. Ce n'est que depuis qu'on ne peut plus compter sur la justice des gouvernants et sur la droiture de leurs intentions, et que l'état de la Chine est devenu tel que nous l'avons décrit, qu'on se rencontre sur ce point intermédiaire. Ce marchand s'était donc embarqué sur un bâtiment chinois pour aller de Killa au port de Khānfū.

P. 330. Cette [mer de Perse] commence du côté de Baṣra, d'Obolla et de Baḥarayn, à partir des estacades de Baṣra; puis vient la mer Lārwī[5], qui baigne les territoires de Ṣaymūr, Sūbāra, Tāna[6],

1. برهمابيا *brahmāniyā.*
2. بانيا.
3. Le texte a خانقوا *Khānḳū* qui est à rectifier en خانفو.
4. Le texte a fautivement كِلّة pour كَلَه *Kalah* ou كِلَة *Kila.*
5. لاروى ou mer de Lār.
6. Le texte a fautivement تابة *Tāba* pour تانة. « Tāna. D'après le *Ḳānūn*, dit Abulfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 118-119), 104° 20′ de longitude et 19° 20′ de latitude; d'après l'*Aṭwāl*, 92° de longitude et 19° 20′ de latitude. Premier climat. Dans l'Inde, sur le littoral, pays de Lārān (لاران ou Lār = Guzerate). Un voyageur dit que Tāna est dans le Guzerate oriental, à l'ouest du Malabar (*sic*). Selon Ibn Sa'īd, Tāna, dernière ville du Lār, est célèbre par les récits des voyageurs. Tous les habitants de ce littoral indien sont des infidèles qui adorent de faux dieux. Ils n'en font pas moins loger chez eux les Musulmans. Bīrūnī rapporte que Tāna est sur la côte et que le nom d'origine en est

Sindān, Kanbāya[1] et autres, faisant partie de l'Inde et du Sind; puis la mer de Harkand; puis la mer de Kalāh ou Kalah[2] et l'archipel; puis la mer de Kundrang[3]; puis la mer de Čampa, dont les côtes produisent l'aloès appelé de son nom *čanfi*, et enfin la mer de Chine ou Čankhay[4] qui est la dernière de toutes.

P. 335. Entre la troisième mer ou mer de Harkand et la deuxième mer ou mer Lārwī, il y a, comme il a été dit, un grand nombre d'îles qui en forment comme la séparation; on en compte deux mille ou plus exactement dix neuf cents. Elles sont toutes très bien peuplées et obéissent à une reine; car, depuis les temps les plus reculés, les habitants ont pour coutume de ne pas se laisser gouverner par un homme.

P. 338. De ces îles, qui sont connues sous le nom de Dībadjāt[5], on exporte une très grande quantité de *rāndj*[6] ou coco. La dernière de toutes est celle de Sirandīb.

A une distance d'environ mille parasanges, se rencontrent encore d'autres îles, nommées Rāmīn[7], bien peuplées et gouvernées par des rois. Elles sont abondantes en mines d'or et voisines du pays de Fančūr[8], célèbre par son camphre, qui ne s'y trouve jamais

Tānašī تانشى, d'où les étoffes dites *tānašiyya*. Selon Edrīsī, son sol et celui de ses montagnes produisent la canne des racines desquelles on extrait le *ṭabāšīr* [*vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1447] pour l'exporter ensuite dans les autres pays. Un voyageur raconte que Tāna et les villages avoisinants sont entourés d'eau de tous côtés, en sorte qu'elle forme avec ses villages une île au milieu de la mer. Sa longitude est plutôt 92° que 104°, car un voyageur nous fait savoir qu'elle est à l'ouest (*sic*) de Cambaye. » C'est la Tannah actuelle, sur la côte orientale de l'île Salsette, au nord de Bombay. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Tana*.

1. كنبايه, Cambaye. Abulfidā (p. ٣٥٦ du texte arabe) écrit كنبايت *Kanbāyat*.

2. كلاه ou كله.

3. Le texte a la leçon fautive كردنج *K.R.D.NG*. *Vide supra*, p. 14-17.

4. Le texte a صنجى qui est à lire صَنْخَى pron. anc. *Čankhay*, pron. mod. *Ṣankhay*. *Vide supra*, p. 41 et note 1.

5. Le texte a دابيهات *Dābīhāt* pour ديبجات *Dībadjāt*, les Laquedives et les Maldives. *Vide supra*, p. 35.

6. Le texte a fautivement الزانج *az-zāndj* pour الرانج *ar-rāndj*. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1022.

7. الراميين.

8. Le texte a قنصور *Ḳančūr* qui est à rectifier en فنصور.

en plus grande quantité que les années où il y a beaucoup d'orages, de secousses et de tremblements de terre.

Le coco sert de nourriture aux habitants dans la plupart des îles que nous venons de nommer; on en exporte le bois du Brésil, le bambou et l'or. Les éléphants y sont nombreux, et quelques-unes sont habitées par des anthropophages. Près de ces îles sont celles de Laňgabālūs[1] (p. 339), où vivent des peuples d'une figure bizarre qui marchent entièrement nus. Ils vont sur leurs canots au devant des vaisseaux qui passent, portant avec eux de l'ambre, des noix de cocos et autres objets qu'ils échangent contre du fer et des étoffes, car ils ne connaissent pas les monnaies d'or ou d'argent. Près de là se trouvent les îles Andāmān[2]. Elles sont peuplées par des noirs d'un aspect étrange; ils ont des cheveux crépus et le pied plus grand qu'une coudée. Ils ne possèdent pas de barques; ils dévorent les cadavres que la mer jette sur leurs côtes, et traitent de même les équipages que le hasard fait tomber entre leurs mains.

Plusieurs navigateurs m'ont raconté qu'ils ont vu souvent dans cette mer de [Harkand] se former de petits nuages clairs dont se détachait une sorte de langue blanche et allongée qui allait se joindre à l'eau de la mer; aussitôt celle-ci commençait à bouillonner et d'énormes trombes s'élevaient, engloutissant tout sur leur passage, et retombant en pluie (p. 340) d'une odeur désagréable et mêlée d'immondices arrachées à la mer[3].

La quatrième mer est, comme nous l'avons dit, celle de Kalāhbār[4], c'est-à-dire mer de Kalah[5]. Comme toutes les mers qui ont peu d'eau, elle est dangereuse et d'une navigation difficile. On y rencontre beaucoup d'îles et de ce que les marins appellent *ṣurr* et au pluriel *ṣarāïr*[6], qui est le point de jonction de deux détroits ou canaux. Elle renferme encore des îles et des montagnes très curieuses dont nous ne parlerons pas, parce que notre but est de donner des notions sommaires, mais nullement d'entrer dans les détails.

1. Le texte a النجمالوس *Alangmālūs* qui est à corriger en لنجبالوس.
2. اندامان.
3. *Vide supra*, p. 38.
4. كلاه بار *sic*.
5. كله *sic*.
6. صرّ plur. صرائر.

La cinquième mer, nommée mer de Kundrang[1] renferme aussi beaucoup de montagnes et d'îles, où se trouve le camphre et l'*eau de camphre*. Elle n'est pas riche en eau, bien que la pluie n'y cesse presque jamais. Parmi les insulaires, qui sont divisés en plusieurs peuplades, il y en a qui sont appelés Pañan[2]; ils ont des cheveux crépus et des figures (p. 341) étranges. Montés sur leurs barques, ils vont attendre les vaisseaux qui passent dans leurs parages, et lancent sur eux des flèches empoisonnées d'une espèce particulière. Entre le pays qu'ils habitent et le territoire de Kalah, il y a des mines de plomb blanc, et des montagnes qui renferment de l'argent. Cette contrée possède aussi des mines d'or et de plomb, mais dont l'exploitation offre de grandes difficultés.

La mer de Čampa est contiguë à celle de Kundrang, en suivant l'ordre que nous avons donné au commencement. On y trouve l'empire du Maharādja, roi des îles, qui commande à un empire sans limites et à des troupes innombrables. Le bâtiment le plus rapide ne pourrait faire en deux ans le tour des îles sous sa domination. Les terres de ce prince produisent toutes sortes d'épices et d'aromates, et aucun souverain du monde ne tire autant de richesses de son pays. On en exporte le camphre, l'aloès, le girofle, le bois de sandal, la noix d'arec, la noix muscade, le cardamome (p. 342), le cubèbe, ainsi que d'autres produits que nous ne mentionnerons pas. Ces îles, dans la direction de la mer de Chine, touchent à une mer dont on ne connaît ni les limites ni l'étendue. Dans leurs parties les plus reculées se trouvent des montagnes habitées par de nombreuses tribus, au visage blanc, aux oreilles échancrées comme les boucliers doublés de cuir, aux cheveux taillés en gradins comme les poils d'une outre. De ces montagnes sort un feu continuel dont les flammes rouges le jour et noirâtres la nuit, s'élèvent si haut qu'elles atteignent les nuages. Ces éruptions sont accompagnées des éclats de tonnerre les plus terribles; souvent aussi il en sort une voix étrange et effrayante annonçant la mort du roi ou simplement d'un chef, suivant qu'elle est plus ou moins retentissante; c'est ce qu'ils savent parfaitement discer-

1. *Vide supra*, p. 14-17.

2. Le texte a la leçon fautive فنجب pron. anc. *Fangab*, pron. mod. *Fandjab*, pour فنجن pron. anc. *Fangan*, pron. mod. *Fandjan*. C'est la forme arabisée de *Pañan* = *Pāñan*, nom d'une population de la côte orientale de la péninsule malaise. *Vide infra* l'excursus à ce sujet.

ner, instruits qu'ils sont par une expérience de longue date et qui ne s'égare jamais. Ces montagnes font partie des grands volcans de la terre. Non loin se trouve une (p. 343) île dans laquelle on entend continuellement résonner le bruit des tambours, des flûtes, des luths et de toute espèce d'instruments aux sons doux et agréables, ainsi que les pas cadencés et les battements de mains; en prêtant une oreille attentive on distingue parfaitement tous les sons sans les confondre. Les marins qui ont traversé ces parages prétendent que c'est là que Dedjdjāl [l'Antéchrist] a établi son séjour[1]. Dans l'empire du Maharādja est l'île de Sribuza[2] qui est située à environ quatre cents parasanges du continent et entièrement cultivée. Ce prince possède aussi les îles de Djāwaga[3] et de Rāmnī[4], et bien d'autres encore que nous ne mentionnerons pas; au surplus sa domination s'étend sur toute la sixième mer ou mer de Campa.

La septième mer, ainsi que nous l'avons déjà dit, est la mer de Chine, nommée aussi mer Cankhay[5]. Les lames y sont très grosses et il y règne une agitation extrême, que nous appellerons *khibb*[6], pour faire connaître les termes dont les marins se servent entre eux. On y trouve beaucoup de (p. 344) rochers entre lesquels les vaisseaux ne peuvent éviter de passer. Toutes les fois que la mer est grosse, et que les lames s'y multiplient, on en voit sortir des êtres noirs d'une taille de quatre ou cinq empans, semblables à de petits Abyssins, tous de la même force et de la même stature; ils montent sur les vaisseaux et, quel que soit leur nombre, restent complètement inoffensifs; mais les équipages, sachant que cette apparition présage une tourmente où ils vont être en perdition, manœuvrent de leur mieux pour échapper à la mort qui les menace[7]. Ceux qui en sont sortis sains et saufs ont souvent vu paraître sur le haut du mât — que les patrons appellent *ad-dūli*[8]

1. C'est l'île appelée *Braṭāïl* par les autres géographes.

2. Le texte a la leçon fautive سريرة *S.RīRa. Vide supra*, p. 95 et note 3.

3. Le texte a الزانج *az-Zāng* ou *az-Zānag* qui est à corriger en الزابج *az-Zābag* < *Djāwaga*.

4. الرامتى. C'est l'île précédemment appelée *Rāmīn* (*supra*, p. 97.)

5. Le texte a صنجى pour صَنْخَى.

6. الخبّ. *Vide supra*, p. 59.

7. *Vide supra*, p. 59.

8. الدولى.

dans la mer de Chine et dans d'autres parages de la mer d'Abyssinie, et *aṣ-ṣārī*[1] dans la Méditerranée — un objet qui a la forme d'un oiseau lumineux, et qui jette une clarté si vive, que l'œil ne peut ni le regarder ni en distinguer la forme. Ce phénomène ne s'est pas plutôt fait voir que la mer se calme, les vagues diminuent (p. 345) et la tourmente s'apaise; l'objet lumineux disparaît alors, sans qu'il soit possible de savoir comment il est venu, ni comment il s'est évanoui; mais c'est un signe certain que le péril a complètement cessé. Ce fait n'a jamais été contesté par aucun des marins et des négociants de Baṣra, 'Omān, Sīrāf et autres villes qui ont navigué dans ces eaux; au surplus, il n'est pas impossible, sans être absolument nécessaire, puisqu'il est tout naturel que le Dieu tout-puissant retire ses serviteurs du péril qui menace leur existence. Il y a aussi dans ces parages une espèce d'écrevisses longues, ou à peu près, d'une coudée ou d'un empan; elles sortent de l'eau et se meuvent rapidement; mais elles n'ont pas plutôt touché la terre, que, toute fonction animale cessant, elles se changent en pierres que l'on emploie dans la composition des collyres et des remèdes qui s'appliquent sur les yeux; ce fait est d'une notoriété incontestable. Cette septième mer, connue sous le nom de mer de Chine ou Cankhay (p. 346) offre bien d'autres particularités remarquables, dont nous avons parlé en général, quand nous l'avons décrite,...

Au delà de la Chine il n'y a plus, du côté de la mer, ni royaume connu, ni contrée qui ait été décrite, excepté le territoire de Sīlā[2] et les îles qui en dépendent. Il est rare qu'un étranger qui s'y est rendu de l''Irāḳ ou d'un autre pays, l'ait quitté ensuite, tant l'air y est sain, l'eau limpide, le sol fertile, et tous les biens abondants. Les habitants vivent en bons rapports avec les populations de la Chine et leurs rois auxquels ils envoient continuellement des présents.

P. 365. On a déjà trouvé dans la Méditerranée, du côté de l'île de Crète, des planches de bois de teck, percées de trous et reliées ensemble par des attaches faites de filaments de cocotier; elles provenaient de vaisseaux naufragés qui avaient été le jouet des vagues. Or ce genre de structure n'est en usage que sur les côtes de la mer d'Abyssinie. Les vaisseaux qui naviguent dans la Médi-

1. الصارى.

2. السيلى, la Corée.

terranée et ceux des Arabes sont tous pourvus de clous; tandis que dans la mer d'Abyssinie les clous de fer n'offrent aucune solidité, parce que l'eau les ronge, les fait fendre et les rend cassants, ce qui force les constructeurs à les remplacer, pour joindre les planches, par des filaments enduits de graisse et de goudron. Il faut donc conclure de tout cela que les mers communiquent entre elles, et que du côté de la Chine et du pays de Sīlā, les eaux, tournant autour des régions (p. 366) occupées par les Turks, coulent vers le Maghrib par l'un des canaux qui viennent de l'Océan... Au surplus, Dieu seul sait comment tout cela s'est passé.

P. 372. Le roi de l'Inde s'appelle Ballahrā[1]; celui de Ḳanūdj, dans le Sind, Barūza[2], et c'est là le nom que portent tous les princes de ce pays; on y trouve aussi la ville de Barūza[3] qui, aujourd'hui, est dans le giron de l'islamisme et est dans les dépendances du Mūltān[4]. C'est de cette ville que sort un des fleuves dont la réunion forme le Mihrān (l'Indus) du Sind, dérivé du Nil suivant Al-Djāḥiẓ, et du Djīḥūn[5] du Khorāsān, suivant d'autres écrivains. Le roi de Ḳanūdj, Barūza, est l'adversaire du Ballahrā, roi de l'Inde.

P. 373... Le Ḳaśmīr dont le roi porte généralement le nom de Rāya[6] fait aussi partie du Sind; c'est un pays montagneux, formant un grand royaume, qui ne renferme pas moins de soixante ou soixante et dix mille villes ou villages...

P. 374... Le royaume du Barūza, roi de Ḳanūdj, a une étendue de près de cent vingt parasanges carrées, en parasanges du Sind mesurant chacune huit milles de ce pays. Ce roi, dont nous avons déjà parlé, a quatre armées selon les quatre directions des vents; chacune d'elles compte sept cent mille ou même neuf cent mille hommes. L'armée du Nord est destinée à faire la guerre au prince du Mūltān et aux musulmans, ses sujets, qui sont établis sur cette frontière; l'armée du Sud opère contre le Ballahrā, roi de Mānkīr; quant aux deux autres armées, elles se portent partout où un

1. البلهرى.

2. Au lieu de بؤورة, lire بروزة. Pour cette note et la suivante, cf. Marquart, *Erānšahr*, p. 263-264. *Vide supra*, p. 94 et note 7.

3. Au lieu de بؤورة, lire بروزة. Voir la note précédente.

4. الملتان.

5. جيحون pron. anc. *Gīhūn*, l'Oxus.

6. الراى < skr. *rāja*.

ennemi vient à se présenter. On dit que son royaume, dans l'étendue que nous avons indiquée plus haut, comprend un chiffre officiel de dix-huit cent mille villes, villages ou bourgs, situés au milieu d'un pays boisé, bien arrosé, montagneux et riche en (p. 375) prairies. Ce prince ne possède que peu d'éléphants en comparaison des autres rois; il en a deux mille dressés pour le combat.

P. 376. Le roi du Mūltān tire la plus grande partie de son revenu de l'aloès pur du Khmèr, le premier de tous en qualité, qu'on apporte à cette idole, dont un *mann* vaut deux cents dīnār, et qui reçoit l'empreinte du cachet comme la cire [tant il est tendre][1].

P. 381. La langue du Sind est différente de celle de l'Inde[2]. Le Sind est le pays qui avoisine les contrées musulmanes; l'Inde est située plus à l'orient. Les habitants de Mānkīr, capitale du royaume du Ballahrā, parlent le *kīrī*[3], langue ainsi appelée du pays de Karah[4] où elle est en usage. Sur le littoral, comme à Ṣaymūr, à Sūbāra, à Tāna, etc., on parle le *lārī*[5]; ces provinces empruntent leur nom à la mer Lārwī[6] sur les côtes de laquelle elles sont situées...

P. 382... Le Ballahrā entretient des troupes à ses frais, comme font les princes musulmans[7]. Leur monnaie consiste en dirham *ṭāṭariyya*[8], pesant chacun un dirham et demi des nôtres; (p. 383) ils portent la date de l'avènement du prince régnant. [Le Ballahrā] possède un nombre considérable d'éléphants de guerre. Son

1. *Vide supra apud* Abū Zayd, p. 88, qui attribue cette qualité à l'aloès de l'Assam.

2. Les Arabes, comme on l'a vu plusieurs fois déjà, différencient nettement le Sind des pays voisins qui font partie de ce qu'ils appellent *Hind*, l'Inde propre.

3. كيرية.

4. كره litt. *K.R.H.*

5. لاريّة.

6. لاروى. *Lārī* et *Lārwī* sont, au contraire, des adjectifs dérivés de لار *Lār*, le nom du pays.

7. *Vide supra*, p. 42. Pour ce passage et les suivants, cf. les renseignements identiques fournis par Sulaymān, p. 42-45.

8. Le texte a fautivement طاهرية *ṭāhariyya* pour طاطرية. *Vide supra*, p. 29 et 42.

royaume porte aussi le nom de Konkan[1]; une partie de ses frontières est exposée aux attaques du roi Gudjra[2]. Ce dernier est riche en chevaux, en chameaux, et commande à une nombreuse armée; on prétend qu'à part le roi de Babylone[3] qui règne sur le quatrième climat, aucun roi de la terre ne lui est comparable en puissance. Il se montre plein d'orgueil et de violence dans ses rapports avec les autres princes, et nourrit contre les musulmans une haine implacable. Il a beaucoup d'éléphants. Son royaume, situé sur une langue de terre, renferme des mines d'or et d'argent, dont le produit sert dans les transactions commerciales.

Ensuite vient le roi de Ṭekin, qui vit en paix avec tous ses voisins, honore les musulmans et n'entretient pas d'armée comme celle des autres princes. Les femmes de ce pays sont les plus gracieuses, les plus belles et les plus blanches de l'Inde; elles sont recherchées dans les harems (p. 384), et il en est question dans tous les livres érotiques; aussi les marins, qui savent tout ce que valent ces femmes, qu'on nomme *Ṭāḳiniyyāt*[4], tiennent-ils beaucoup à s'en procurer à quelque prix que ce soit.

Près de ce royaume est celui du Rahmā[5], titre qui est généralement donné aux princes de ce pays. Ceux-ci sont en guerre avec le Gudjra dont le territoire les touche, et avec le Ballahrā qui est leur voisin d'un côté[6]. Le Rahmā possède plus d'hommes, d'éléphants et de chevaux que le Ballahrā, le roi Gudjra et le roi de Ṭekin. Lorsqu'il part pour une expédition, il est entouré de cinquante mille éléphants; au surplus il n'entreprend jamais rien que pendant la saison d'hiver, parce que ces animaux ne supportent pas la soif et ne peuvent endurer de longues haltes. On n'a pas craint d'exagérer le nombre de ses troupes, au point de prétendre que

1. Le texte a كمكر *K.MK.R.* pour كمكم *Kamkam* qui est la leçon fautive habituelle. *Vide supra*, p. 29 et note 1.

2. الجزر. Les éditeurs et traducteurs de Mas'ūdī sont, je crois, les seuls qui aient donné la leçon correcte et indiqué qu'il s'agissait d'un roi Gudjra.

3. Litt. le roi de Bābil (Babel).

4. Le texte a fautivement طافن pour طاقن et طافنيات *ṭāfiniyyat* pour طاقنيات *ṭāḳiniyyat*, les Ṭekiniennes.

5. رهمى, le Pégou.

6. Ceci revient à dire que les rois du Pégou sont en guerre avec le roi Gudjra dont le territoire est limitrophe du leur, et avec le Ballahrā (dont la capitale est dans le sud-ouest de la province de Haiderabad) qui est leur voisin d'un côté.

dans son armée il n'y avait pas moins de dix à quinze mille foulons et blanchisseurs. Les rois que nous venons de nommer disposent leurs troupes (p. 385) en carrés de vingt mille hommes, chaque côté présentant, de front, cinq mille combattants. Les transactions commerciales se font avec des cauris, qui sont la monnaie du pays. On y trouve l'aloès, l'or et l'argent; on y fabrique des étoffes d'une finesse et d'une délicatesse supérieures. On en exporte le crin nommé *čamara*[1] dont on fait des émouchoirs à manche d'ivoire et d'argent, que les domestiques tiennent sur la tête des rois pendant leurs audiences. C'est dans ces contrées que se rencontre l'animal appelé *nišān* [le marqué][2], nommé vulgairement *karkadan*, le rhinocéros; il porte une corne sur le front. Plus petit de taille que l'éléphant, il est plus grand que le buffle; sa couleur tire sur le noir, et il rumine comme les bœufs et les autres ruminants. L'éléphant fuit devant lui, à ce qu'il paraît, comme devant le plus fort de tous les animaux. La plupart de ses os sont soudés ensemble, sans articulation (p. 386) dans les jambes, de sorte qu'il ne peut ni s'accroupir ni se livrer au sommeil à moins de s'appuyer contre les arbres au milieu des jungles. Les Indiens et les musulmans qui habitent ces pays, mangent sa chair, parce que c'est une espèce de buffle de l'Inde et du Sind. Cet animal se trouve dans la plupart des lieux boisés de l'Inde, mais nulle part en aussi grande quantité que dans l'étendue du royaume du Rahmā, où sa corne est d'une beauté et d'un poli remarquable. La corne du rhinocéros est blanche, avec une figure noire au milieu, qui représente l'image d'un homme, ou d'un paon avec les lignes et la forme de sa queue, ou d'un poisson, ou du rhinocéros lui-même, ou enfin celle d'un animal de ces régions. On achète ces cornes et, à l'aide de courroies, on en fait des ceintures sur le modèle des ornements d'or et d'argent; les rois et les grands de la Chine estiment cette parure par dessus tout, au point qu'ils la payent quelquefois jusqu'à deux et même quatre mille (p. 387) dīnār. Les agrafes sont d'or, et le tout est d'une beauté et d'une solidité extraordinaires; souvent on y enfonce différentes sortes de pierres précieuses avec de longs clous d'or. Les images dont nous avons parlé sont ordinairement tracées en noir sur la partie

1. Le texte a fautivement ضمر que les éditeurs ont lu *ḍomar*, qui est à corriger en صمر pron. anc. *čamara* < skr. *camara*. *Vide supra*, p. 44.

2. نشان. *Vide supra*, p. 44, où le rhinocéros est appelé بشان *bušan*.

blanche de la corne; quelquefois elles se détachent en blanc sur un fond noir; du reste, la corne du rhinocéros ne présente pas ces signes dans tous les pays.

P. 388. Le royaume du Rahmā s'étend à la fois sur le continent et sur la mer. Il est limitrophe d'un autre État situé dans les terres, et qui s'appelle royaume de Lakṣmīpura[1]. Les habitants sont blancs et ont les oreilles fendues; ils possèdent des éléphants, des chameaux et des chevaux. Les individus des deux sexes y sont généralement beaux.

Vient ensuite le royaume de Firandj[2] dont la puissance est à la fois continentale et maritime. Il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, d'où il sort une grande quantité d'ambre. Le pays produit du poivre en petite quantité; mais on y trouve beaucoup d'éléphants. Le roi est brave, superbe et orgueilleux; mais, à dire vrai, il a plus de fierté que de force, et plus d'orgueil encore que de bravoure.

Ensuite vient le royaume de Mūdja[3], dont les habitants sont blancs, généralement beaux, et n'ont pas les oreilles fendues. Ils possèdent beaucoup de chevaux et une armée (p. 389) considérable. Le pays est très riche en musc, que fournissent les gazelles et les chèvres dont nous avons parlé plus haut dans cet ouvrage. Le costume de ce peuple ressemble à celui des Chinois. Le royaume est défendu par des montagnes escarpées et couvertes de neige, dont la chaîne est plus longue et plus inaccessible que toutes celles du Sind et de l'Inde. Le musc est estimé et porte le nom du pays; les marins qui font métier de l'exporter, le connaissent bien et l'appellent musc de Mūdja[4]. Le royaume limitrophe est celui de Mānd[5], qui renferme des villes nombreuses, de vastes plaines très cultivées, et qui possède une nombreuse armée. Les rois confient volontiers à des eunuques l'exploitation des mines, la perception des impôts et en général le soin de l'administration,

1. Le texte a الكامن *Alkāman*. Cette leçon fautive est à rectifier en لكشميبور *Lakšmībūr*, en Assam. *Vide supra*, p. 45 et note 1.

2. الفرنج litt. *al-F.R.N.DJ*, pron. anc. *al-F.R.NG*.

3. الموجه. *Vide supra*, p. 45. Cf. p. 48, le royaume de *Mūsa* الموشه de Ya'ḳūbī.

4. الموجى.

5. الماند. C'est le pays de Mābad المابد de Sulaymān (*supra*, p. 45) et de Mayd المايد de Ya'ḳūbī (*supra*, p. 48).

comme le font les rois de la Chine dont nous avons déjà parlé. Le pays de Mānd est voisin de cet empire, dont il est séparé par une haute chaîne de montagnes d'un accès difficile; les (p. 390) deux souverains s'envoient réciproquement des ambassadeurs avec des présents. Les habitants de Mānd joignent une grande force à beaucoup de courage et d'audace; aussi, lorsque leurs envoyés viennent en Chine, on leur donne un surveillant, et on ne leur permet pas de se promener librement dans le pays, de peur qu'ils ne fassent des observations sur les routes et les parties faibles du royaume; tant est grande l'idée que les Chinois se font de la puissance de leurs voisins.

P. 394. Nous avons déjà parlé... dans nos *Annales historiques* et notre *Histoire moyenne*... du Maharādja, roi des îles, ainsi que des parfums et des plantes aromatiques, et des autres princes de l'Inde, tels que le roi du Ḳandjab[1] et plusieurs d'entre les rois des montagnes de la Chine qui font face aux îles du Djāwaga et autres; enfin nous y avons exposé l'histoire des rois de Chine et de ceux de Sirandīb, et de leurs relations avec le roi de Mandūrapatan[2]. Ce pays est situé vis-à-vis de Ceylan, comme le pays de Khmèr l'est des (p. 395) îles du Maharādja, telles que le Djāwaga et les autres. Les rois de Mandūrapatan s'appellent tous Ḳāydā[3].

Tome II[4]. P. 51..... On rencontre une troisième espèce de singes dans les nombreuses criques que forme la mer de Chine sur les côtes du Djāwaga et de l'empire du Maharādja, roi de ces îles. Les possessions de ce dernier, comme nous l'avons (p. 52) déjà fait remarquer dans cet ouvrage, font face à la Chine et occupent une position intermédiaire entre ce royaume et celui du Ballahrā... Les marins de Sīrāf et de l''Omān qui font continuellement le voyage de Kalah et de Djāwaga, connaissent parfaitement les singes de cette espèce et savent tous les stratagèmes qu'ils emploient pour pêcher les crocodiles jusqu'au fond de la mer.

1. القنجب, sans doute pour الفنجب *al-Fandjab*, le Pandjab.

2. Le texte porte fautivement مندورفين *Mandūrafīn* qui est à corriger en مندورفتن *Mandūrafatan* = Mandūra-patan, la capitale du Madura. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 275.

3. القايدى.

4. Paris, 1863, in-8°.

Tome III[1]. P. 6..... De même que la mer de Chine aboutit au pays de Sīlā, dont nous avons eu déjà occasion de parler, de même les limites de la mer de Zandj sont au pays de Sofāla et au pays de Wāḳwāḳ[2], pays qui produit de l'or en abondance et d'autres merveilles; le climat y est chaud et la terre fertile. C'est là que les Zandjs bâtirent leur capitale; puis ils élurent un roi qu'ils nommèrent *mfalme*[3]. Ce nom, comme on l'a vu déjà, a été dans tous les temps celui de leurs souverains.

P. 68... Nous avons aussi parlé de tous les volcans de la terre, tels que... le volcan de Djāwaga, dans la mer de Chine;...

1. Paris, 1864, in-8°.
2. بلاد واق واق.
3. Les mss. ont وقليمى *waḳlīmī* et فليمى *falīmī*. Les éditeurs ont choisi la première leçon, mais c'est au contraire la seconde qui est correcte. *Falīmī* est une bonne transcription du swahili *mfalme*, roi, plur. *wafalme*. C'est la forme plurale que représente peut-être la leçon وقليمى, qui serait alors à rectifier en وفليمى.

MAS'ŪDĪ (955)

Le livre de l'avertissement et de la révision, trad. CARRA DE VAUX, Paris, 1896, in-8. Le texte arabe : *Kitāb at-tanbīh wa'l-išrāf*, a été édité par M. J. DE GOEGE, dans sa *Bibliotheca geographorum arabicorum*, t. VIII, Leyde, 1894, in-8°[1].

P. 43. L'extrémité de la terre habitée à l'Orient est formée par les frontières du pays de Chine et de Sīlā[2], jusqu'à ce qu'on aboutisse au mur de Gog et de Magog[3].

P. 83... Il [le Gange] est plus grand que le Mihrān (l'Indus). Ses bords sont habités par des peuples nombreux appartenant aux races indiennes et à d'autres races. Il sort de montagnes qui s'élèvent du côté du Tibet, dont elles sont séparées par un espace inhabité, et il se déverse dans la mer d'Abyssinie [l'Océan Indien] dans le voisinage d'une île de l'Inde que l'on appelle l'île des Nus[4].

P. 90... Nous avons donné dans le livre des *Prairies d'or et des mines de pierres précieuses*, des renseignements sur tous les volcans qui se trouvent dans la partie habitée de la terre, comme... (p. 91)... le grand volcan qui est dans le royaume du Maharādja, roi des îles du Djāwaga et d'autres îles dans la mer de Chine, parmi lesquelles Kalah et Sribuza[5]. On désigne tous leurs rois par le titre de Maharādja. Cet empire a une population énorme et des armées innombrables; personne ne peut en deux ans, avec le vaisseau le

1. *Vide supra* p. 91, la notice biographique sur Mas'ūdī.
2. La Corée.
3. « Le mur de Gog et de Magog correspond dans ce passage à la grande muraille de Chine, comme dans le récit de Sallām (Voyez la traduction de Ibn Khordādzbeh, p. 124, note) ». Carra de Vaux.
4. جزيرة العراة, les îles Nicobar. Cf. l'appellation chinoise *Lo-jen-kouo*, le pays des hommes nus. *Vide infra* l'excursus sur l'île de Laṅgabālūs.
5. Le texte a *Sarbuzah*.

plus rapide, parcourir ces îles, qui toutes sont habitées. Le roi possède plus de variétés de parfums et d'aromates que n'en possède aucun autre roi. Ses terres produisent le camphre, l'aloès, le girofle, le sandal, la muscade, le cardamome, le cubèbe, etc. Quant au volcan, il est situé dans des montagnes qui se trouvent à (p. 92) l'extrémité d'une des îles. Il paraît noir le jour à cause de la clarté du soleil, et rouge la nuit[1]; sa flamme rejoint les nuages du ciel tant elle est haute et tant elle monte dans l'air. Il sort de ce cratère un bruit pareil au plus fort grondement du tonnerre; parfois il s'y fait entendre un son merveilleux et terrible, perceptible à de très grandes distances; c'est le présage de la mort d'un roi de l'empire; d'autres fois le son est plus bas, et il présage la mort d'un personnage important. On distingue à l'aide de traditions et d'observations remontant à une époque lointaine, quels signes annoncent la mort des princes et celle des autres hommes; car ces pronostics sont de même nature.

Près des monts où se trouve ce volcan est une île dans laquelle on entend continuellement comme des airs charmants joués sur le luth, le hautbois, le tambour et autres instruments de musique, accompagnés de danses et de battement des mains, et assez perceptibles pour que l'on puisse distinguer le son de chaque espèce d'instruments. Les navigateurs de Sīrāf et d''Omān, et ceux de toute autre contrée, qui ont traversé ces régions, pensent que cette île est la demeure de l'Antéchrist, et cette tradition est fort répandue[2].

P. 100. La mer Extérieure qui, aux yeux de la plupart des hommes, est la plus importante des mers et la source commune dont toutes les autres seraient issues, est souvent appelée *mer Verte*; les Grecs lui donnent le nom d'Océan. Ptolémée et les autres géographes ignorent en partie ses limites. Elle commence au Nord à la limite du monde habité, tourne vers l'Occident, parvient à la limite du monde habité dans le Sud, sans avoir au Nord ni à l'Ouest de limite définie; elle rejoint la mer de Chine du côté du Djāwaga, des îles du Maharādja, de Ṣalāhaṭ et de Harladj[3].

1. *Vide supra*, p. 60 et note 1.
2. C'est l'île de *Braṭāïl*. *Vide supra*, p. 29 et 99-100.
3. Les mss., dit le traducteur, n'ont pas la lettre *l* dans *Harladj*, mais une lettre douteuse.

Elle renferme du côté de l'Occident, les îles Fortunées et du côté du Nord les îles de Bretagne qui sont au nombre de douze.

P. 120. La sixième race [humaine] comprend les peuples de l'Inde et du Sind et des contrées avoisinantes. Ils parlaient une même langue et obéissaient à un même roi.

La septième race comprend les peuples de la Chine, de Sīlā et des contrées attenantes habitées par les fils de 'Āmūr fils de Japhet, fils de Noé [1]. Ils avaient un même roi et une même langue.

1. Cf. *Les Prairies d'or*, t. I, p. 286 et suiv., et *vide supra* p. 92.

IBN SERAPION vers 950

« Récemment, dit M. Cl. Huart, M. Guy Le Strange a fait connaître un Ibn Serapion, dont le nom étrange rappelle l'Égypte, qui rédigea, après la prise de Bagdād par les Bouïdes, en 945, une description de cette capitale et de la Mésopotamie; mais nous ne savons rien de ce topographe[1]. » D'après Dulaurier, le passage suivant « se retrouve dans le *Traité de la nature des médicaments simples* de Sérapion, médecin syrien du IXe ou Xe siècle, dont les ouvrages furent traduits en arabe, et ont passé, de cette dernière langue, en latin (*Serapionis medici arabis celeberrimi pratica*, Venetiis apud Juntas MDL, in-fol.)[2]. »

Le camphre s'exporte de Sofāla, de la contrée de Kalāh[3], du Djāwaga, de Harandj[4], mais le meilleur vient de Harandj qui est la petite Chine[5]. Le camphre est la gomme d'un arbre qui croît dans ces pays. Le bois de l'arbre est blanc, tendre et tire sur le noir. On trouve le camphre seulement dans l'intérieur du cœur du bois, recélé dans des fissures qui se trouvent dans sa longueur. Le camphre supérieur en qualité est le *riyāḥī*; c'est un produit naturel. Sa couleur est d'un rouge tacheté; mais, après avoir été sublimé dans le pays même, il devient blanc. On le nomme *riyāḥī* parce que le premier qui le découvrit fut un roi appelé Riyāḥ[6]. Le nom du lieu où on le trouve est Fanĉur[7], d'où vient la dénomination de *fanĉūrī*, qu'il porte. C'est le meilleur camphre, le plus

1. *Littérature arabe*, p. 297.

2. *Études sur l'ouvrage intitulé* : Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le IXe siècle de l'ère chrétienne, *Journ. Asiat.*, août-septembre, 1846, p. 218-219.

3. كلاه.

4. هرنج, pron. anc. *Harang*.

5. Dans les *Merveilles de l'Inde* (p. 215, *vide infra*), Khānfū est indiquée comme la capitale de la petite Chine.

6. رياح.

7. Le texte a fautivement فيصور *Fayĉūr* pour فنصور.

léger, le plus pur, le plus blanc, et celui qui a le plus d'éclat. Les plus gros morceaux sont comme un dirham, ou environ. Après cette espèce de camphre, vient celui qui est connu sous le nom de *firḳūn*[1]. Il est épais, d'une couleur terne, et n'a pas la pureté du *riyāḥī*. Il a moins d'éclat et se vend moins cher que le premier. En troisième ligne est le camphre appelé *kūksab*[2]; il est brun de couleur, et, pour le prix, il est aussi au-dessous du *riyāḥī*; puis vient le camphre appelé *bākūs*[3] : il est mêlé avec les fragments du bois de l'arbre; il est marqué de stries et se produit sous la forme de gomme, de la grosseur d'une amande, d'un pois chiche, d'une fève ou d'une lentille. Ces diverses espèces de camphre sont clarifiées par la sublimation et donnent un camphre blanc, en lames, qui ressemblent, pour la forme, aux lames de verre dans lesquelles il subit cette opération. On l'appelle alors *camphre préparé*. Le produit qui s'obtient du camphre *bālkūs*[4] (*sic*) et du *kūksab* est, pour le poids d'un *mann* (deux livres de douze onces chaque), un *roṭl* (une livre) de camphre sublimé ou un *roṭl* et demi. Il vaut moins que les autres sortes de camphre.

1. الفرقون.
2. كوكسب, var. كرسب *karsab*.
3. باكوس, var. بالوس *bālūs*, بكرنس *B.K.R.N.S.*
4. Le texte a بالكوس que Dulaurier a transcrit par erreur *bālūs*. C'est évidemment une variante nouvelle à ajouter à celles de la note précédente.

MUḲADDISĪ vers le milieu du xe siècle.

D'après une note de Sprenger publiée en 1848[1], les mémoires des *Ikhwān aṣ-ṣafā* auraient été compilés par plusieurs philosophes. L'un d'eux, Abū Sulaymān Muḥammad bin Mus'ir an-Nasbī, connu sous le nom de Muḳaddisī, le hiérosolymite, les réunit en un ouvrage intitulé *Rasāïl ikhwān aṣ-ṣafā wa khulān al-wafā*, Messages des frères de la pureté et des amis de la fidélité, ou *Kitāb ikhwān aṣ-ṣafā wa khulān al-wafa*, Livre des frères de la pureté et des amis de la fidélité.

« Cet ouvrage, dit Sprenger, n'est pas daté; mais dans le *Tawārīkh al-ḥukamā* de Sahrzūrī auxquels sont empruntés les renseignements qui précèdent, l'ordre chronologique est observé, et le passage en question suit immédiatement la biographie de Faryābī qui est mort en 319 = 931 de notre ère. Nous pouvons donc supposer que Muḳaddisī florissait vers le commencement du IVe siècle de l'hégire[2]. »

« La prise de Bagdād par les Bouïdes en 945, dit M. Huart, la mise sous tutelle du khalife abbasside, réduit à n'être plus qu'un automate revêtu d'un unique pouvoir spirituel, donna quelque vie à la libre spéculation philosophique, entravée par le succès de la réaction religieuse sous le khalife Mutawakkil et ses successeurs. Ces princes, originaires d'un simple pêcheur du Ṭabaristān, devenu condottiere à la suite d'un chef de cette province, étaient chiïtes et s'intéressaient fort peu aux progrès de l'orthodoxie. C'est sous l'influence de cette liberté relative que l'on voit se former à Baṣra, vers le milieu du IVe siècle de l'hégire, une société de philosophes qui s'appelaient les *Frères de la pureté*, et qui rédigèrent en cinquante et un traités, toute la somme de la philosophie arabe. Cet ouvrage célèbre a été traduit et étudié en allemand par M. F. Dieterici[3]. »

1. *Notice of some copies of the arabic work entitled* رسائل اخوان الصفا وخلان الوفا in *Journ. Asiatic Soc. of Bengal*, 1848, t. I, 1re partie, p. 501 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 502.
3. *Littérature arabe*, p. 283.

Risāla V[1].

P. ١٣٥. Le premier climat est sous l'influence de Saturne. Sa longueur, de l'Est à l'Ouest, est de 9.000 milles ou 3.000 parasanges; sa largeur, du Sud au Nord, de 440 milles ou 146 parasanges[2]... Il y a, dans ce climat, environ vingt longues [chaînes] de montagnes qui ont de vingt à cent et même jusqu'à mille parasanges de long. Il y a également environ trente grands fleuves dont le cours a vingt, cent et jusqu'à mille parasanges de long. Il y a également des grandes villes connues au nombre d'environ cinquante. En commençant par l'Est et [en allant] vers le Nord, [on relève] dans ce climat [les pays suivants] : l'île de Al-Yāḳūt[3], puis le Sud de la Chine; puis, vers le Nord, le pays de Sirandīb; puis, l'Inde centrale; puis, le Sind;...

1. L'édition dont je me suis servi a été publiée à Bombay en 1305 = 1887. Elle est au nom de « l'imām magnanime, le chef des chefs des mystiques, notre maître Aḥmad bin 'Abdallah ». L'ouvrage est indiqué dans le titre, comme divisé en quarante parties.

2. D'après l'analyse de Sprenger (*loc. cit.*, p. 503) : 445 milles ou 146 parasanges; mais le rapport du parasange au mille n'est plus le même que dans les chiffres donnés pour la longueur du climat où 1 parasange = 3 milles.

3. جزيرة الياقوت, l'île du corindon. Les manuscrits que Sprenger a examinés dans l'Inde, ont la leçon النافون *an-Nāfūn*, qu'il a lu inexactement *Niphon*. « Je crois, dit Sprenger, que [Muḳaddisī] est le seul auteur arabe qui fasse mention de *Niphon* (*loc. cit.*, p. 503 et 504). »

Yule a vu dans *Nāfūn* une variante de *Nipon*, le nom du Japon (*Marco Polo*, éd. Cordier, t. II, p. 256, note 1); mais ce rapprochement n'a aucune chance d'être exact. نافون *Nāfūn* est certainement une erreur de graphie pour ياقوت *Yākūt* ou ناقوس *Nāḳūs*. *Vide infra*, l'excursus à ce sujet. « La ville qu'habite le roi des Kirgiz [خرخير *Khirkhīr* à corriger en خرخيز *Khirkhīz* = Kirgiz], dit Edrīsī (trad. Jaubert, t. I, p. 500), est forte, entourée de murs, de fossés et de retranchements; elle est située dans le voisinage de la presqu'île des Hyacinthes جزيرة لياقوت [*yāḳūt*, corindon < grec ὑάκινθος], qui est séparée du continent par un isthme et de toutes parts entourée par une montagne ronde, d'un accès tellement difficile qu'on ne peut atteindre son sommet qu'avec des efforts inouïs; quant au sol intérieur de la presqu'île, il est impossible d'y parvenir. On dit qu'il s'y trouve des serpents dont la piqûre est mortelle et quantité de corindons. Les habitants du pays emploient une industrie et des ruses particulières pour se procurer ces pierres précieuses. La distance qui sépare la ville de la mer qui ceint la presqu'île est d'environ trois journées. »

MUṬAHHAR BIN ṬĀHIR AL-MAḲDISĪ (966)

« En 966, dit M. Cl. Huart, un Arabe de Jérusalem, Muṭahhar bin Ṭahir al-Maḳdisī, se trouvait à Bost, dans le Sidjistān, et y rédigea, à la demande du ministre d'un prince sāmānide, un résumé des connaissances de son époque sous le titre de *Kitāb el-bèd' wèt-tarikh*, Livre de la création et de l'histoire, dans lequel il fait part au public, en dehors du fonds commun de l'érudition musulmane, du fruit de ses recherches personnelles, de ses entretiens avec les prêtres mazdéens et avec les rabbins juifs. Cet ouvrage fut attribué plus tard, l'on ne sait pourquoi, au philosophe Abū Zayd Aḥmad bin Sahl al-Balkhī et catalogué sous son nom[1]. »

Le livre de la création et de l'histoire de Moṭahhar ben Ṭāhir al-Maḳdisī, attribué à Abū Zayd Aḥmad ben Sahl al-Balkhī, texte et traduction par Cl. Huart, t. IV, Paris, 1907, in-8°.

P. 57. Au nord de la Chine, se trouvent les contrées de Gog et Magog ; à l'occident, les Turcs, le Tibet, l'Inde; à l'orient, un peuple qui se tient caché dans des tanières, à cause de la violente chaleur du soleil qui pèse sur eux ; au sud, personne, si ce n'est Dieu, ne sait ce qu'il y a.

On voit dans le *Livre des routes et des provinces*[2], qu'il (p. 58) y a, à l'orient de la Chine, une ville d'où toute personne qui y entre n'en sort plus, à cause de son bon air, de l'excès de son éclat, de la pureté de son sol, de la douceur de son eau, du bon caractère de ses habitants, qui tendent leurs demeures d'étoffes de soie et de brocart, se servent de vases d'or, etc., mais Dieu sait mieux la vérité[3].

... Les pays chauds de l'Inde se composent d'îles et de côtes qui vont rejoindre la Chine. Parmi les grandes villes, il y a Canoge[4], Ḳandahār, Sirandīb et Sindān ; mille trois cent soixante-

1. *Littérature arabe*, p. 282-283.
2. Par Ibn Khordādzbeh, *vide supra*, p. 31.
3. C'est le pays de Sīlā ou Šīlā, la Corée.
4. قنوج *Ḳanūdj* ou *Ḳanawdj*.

dix îles peuplées et renfermant des villes et des villages, en outre des côtes. On dit que la partie orientale de la mer de l'Inde commence au Makrān et finit à la Chine (p. 58), et que sa partie occidentale commence à Aden pour se terminer au pays des Zandjs, qui sont un peuple différent des Zandjs [que nous connaissons][1]. Dans l'Inde, il pleut en été, mais non en hiver. Les Indiens se nourrissent habituellement de riz et de sorgho ; ils boivent l'eau des mares où se rassemblent les eaux de pluie, et qu'ils appellent *talādj*[2]. Ils n'ont pas une aussi grande abondance de fruits que les gens du Ḳaśmīr. La plupart sont bruns et jaunes ; leur religion est le brahmanisme et le bouddhisme ; leur principal roi s'appelle *Ballahrā*, c'est-à-dire *roi des rois*. Il y a, dans les îles, des rois qui sont indépendants les uns des autres. A l'orient de l'Inde, se trouvent la Chine et le Ḳaśmīr ; au nord, le Sind : au sud, des pays inconnus brûlés par le soleil, et des mers ; à l'occident, les Zandjs, le Djāwaga[3] et le Yémen.

P. 88... On raconte qu'à l'endroit où le soleil se lève, est une terre qui produit de l'or en fragments comme si elle faisait pousser des plantes[4] ; cet or paraît comme des lampes au moment de l'aube ; puis il plonge quand le lever du soleil s'approche. Dans le même pays se trouve une bête qui a la forme d'une fourmi[5] et qui mange les hommes.

P. 89... C'est dans l'Inde également que l'on trouve des arbres appelés (p. 89) *waḳwāḳ*[6], dont les fruits, à ce qu'on prétend, ont l'apparence de figures humaines.

1. Le texte, p. ٦٢-٦٣, a : وأوّل غربيّة عدن وآخره بلاد الزنج وهم قوم خلاف الزنج dont la dernière partie est à rectifier en وآخره بلاد الزابج وهم خلاف الزنج. Il faut ainsi traduire : sa partie occidentale [de la mer de l'Inde] commence à Aden pour se terminer au pays de Djāwaga > Zābag [dont les habitants] sont un peuple différent des Zandjs ». Cette rectification est acceptée par M. Huart auquel j'en ai fait part. Cf. Ibn Rosteh, p. 67-68, *supra*.

2. *Vide supra*, p. 83 et note 5.

3. Le texte a la leçon fautive habituelle رانج *Rānag* pour زابج *Zābag* (Huart). La situation du Djāwaga = Java dans l'Ouest de l'Inde, à côté du Yémen et des Zandjs de la côte orientale d'Afrique, explique l'erreur précédente et justifie la rectification de la note 1.

4. Cf. *supra*, p. 66 (m. à m. « où l'or pousse par fragments comme les plantes ».)

5. Peut être, malgré la tradition, « une panthère » نمر.

6. وقواق.

ABŪ'L-FARADJ (988)

L'auteur du *Fihrist*, l'Index, ou *Kitāb al-fihrist*, Livre de l'index, est un certain Abū'l-Faradj Muḥammad bin Isḥāḳ *al-warrāḳ*, le libraire, de Baghdād, également appelé Ibn Abī Ya'ḳūb an-Nādīm; mais par ailleurs inconnu. Le *Fihrist* a été composé en 988, quelques années avant la mort de l'auteur qui serait décédé en 996[1].

Dans son *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, Reinaud a traduit ou résumé quelques passages du *Fihrist* d'après l'unique manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris.

L'édition annotée du texte arabe du *Fihrist* préparée par Gustav Flügel a été publiée après sa mort, par Roediger et August Mueller.

Kitāb al-fihrist mit Anmerkungen herausgegeben von Gustav Flügel, Leipzig, in-4. T. I, texte arabe, publié par Johannes Roediger, 1871; t. II, notes et index, publié par August Mueller, 1872.

DOCTRINES DE L'INDE

P. ٣٤٥, l. 21. J'ai lu un volume dont les premiers mots étaient : ما هذه حكايته, ceci est son histoire, et qui fait partie d'un ouvrage dans lequel il est traité des cultes et des religions de l'Inde. J'ai copié ce mémoire d'un exemplaire écrit le vendredi 3 [du mois de] *muḥarram* de l'année 249 de l'hégire [= 863 de notre ère]. J'ignore qui est l'auteur du récit qui se trouve dans ce livre; je sais seulement que j'y ai reconnu l'écriture de Ya'ḳūb ibn Isḥaḳ al Kindī[2], lettre pour lettre. Après ces premiers mots : ما هذه حكايته, le scribe avait écrit ceci : « Un philosophe rapporte que Yaḥyā ibn

1. Cf. Huart, *Littérature arabe*, p. 185-186.

2. Philosophe arabe qui « florissait au milieu du IXe siècle » (Reinaud, *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, t. XVIII, 2e part., des *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, 1849, p. 23).

Khālid le Barmékide[1] envoya un homme dans l'Inde pour lui rapporter des drogues que l'on trouve dans ce pays et pour le renseigner sur les religions [de l'Inde]. L'envoyé lui écrivit cette lettre. Muḥammad ibn Isḥaḳ qui fut chargé des affaires de l'Inde sous le gouvernement des Arabes dit : on sait combien Yaḥyā ibn Khālid et toute la famille barmékide eut souci des affaires de l'Inde et qu'elle attira ses savants médecins et ses sages ».

NOMS DES LIEUX DE CULTE DE L'INDE ET DESCRIPTION DES TEMPLES ET DES BUDDHA

P. ٣٤٦. Le plus grand des temples est le temple de Mānkīr[2], qui a une parasange de long. Mānkīr est cette ville où réside le Ballahrā[3]. Elle a quarante parasanges de long. [Le temple] est construit en teck, en roseau et en différentes espèces de bois. On raconte qu'on y trouve, appartenant au peuple, un million d'éléphants employés pour les transports. Dans les écuries royales, il y a soixante mille éléphants; et pour les foulons, cent vingt mille éléphants[4]. Dans ce temple, il y a vingt mille Buddha en toute espèce de matières précieuses, telles que l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le cuivre jaune, l'ivoire et toute espèce de pierres artificielles[5]; lesquels [Buddha] sont sertis de gemmes[6] magnifiques. Chaque année, le roi se rend à cheval à ce temple; mais il va à pied à partir de la porte du temple. Il revient à cheval[7]. On y trouve une idole en or dont la hauteur est de douze coudées, [assise] sur un trône en or, au milieu d'une coupole en or, Tout cela est orné de

1. Fils du grand Khālid le Barmékide. Yaḥyā servit successivement les khalifes Al-Manṣūr (754-775), Al-Mahdī (775-785), Al-Hādī et Harun ar-Rašīd (785-809). Cf. Muir, *The caliphate, its rise, decline and fall*, 3e édit., p. 465 et suiv.

2. مانكير. *Vide supra*, p. 94, n. 3.

3. البلهرا qui est à lire البَلَّهْرا. *Vide supra*, p. 22, n. 10.

4. Cf. Mas'ūdī, *Prairies d'or*, t. I, p. 384 où il est question de dix à quinze mille foulons accompagnant les troupes du roi de Rahma = Pégou (*Vide supra*, p. 104 et *apud* Abū Zayd, p. 43).

5. Je traduis المعجونة par *artificiel*, ainsi que l'indique la note de Flügel.

6. Pour الجواهر avec le sens de *gemmes*, cf. Clément-Mullet, *Essai sur la minéralogie arabe* in *Journ. Asiat.*, 1868, p. 16 du tirage à part.

7. C'est-à-dire : il met pied à terre à la porte du temple et ne remonte à cheval qu'après en être sorti.

perles blanches[1], non perforées; de corindons rouges, jaunes, bleus et verts[2]. [Les Indiens] sacrifient des victimes à cette idole; et plus encore, un jour spécial de l'année, ils s'offrent eux-mêmes en sacrifice.

Il y a encore un temple au Mūltān[3]. On dit que ce temple est l'un des sept temples [les plus célèbres]. On y voit une idole de fer dont la longueur est de sept coudées, au milieu de la coupole. Une pierre d'aimant la retient de tous les côtés par des forces qui concourent [à la maintenir en l'air]. On dit qu'il s'est mis à pencher d'un côté par suite d'un accident qui lui est survenu. Ce temple se trouve sur le penchant d'une montagne. C'est un édifice à coupole dont la hauteur est de cent quatre-vingts coudées. Les Indiens y viennent en pèlerinage, par terre et par mer, des points les plus reculés de leur pays. Le chemin, pour y parvenir, en venant de Balkh[4], est tout droit, car la province du Mūlṭān est contiguë à celle de Balkh, et il y a peu de montagnes [sur la route qui conduit d'une province à l'autre]. Dans la partie en plaine, il y a des édifices pour les dévots et les ascètes, et des endroits pour les victimes et les offrandes. On dit que [ce temple] n'est jamais vide, pas un seul instant, d'individus qui y font pèlerinage. Ils ont deux idoles dont l'une s'appelle Djunbukt[5] et l'autre Zunbukt[6], qui sont sculptées en relief dans la pierre de la

1. باجوهر الابيض « جَوْهَر *djawhar* [forme arabisée du persan گَوْهَر], dit Tayfāšī, est le nom commun de la totalité des pierres extraites des mines, ensuite on l'a employé pour spécifier particulièrement la perle à cause de sa grande valeur (*apud* Clément-Mullet, *op. laud.*, p. 16) ».

2. C'est-à-dire de rubis, topazes, saphirs et émeraudes. Cf. Clément-Mullet *op. laud.*, p. 30 et suiv.

3. المولتان.

4. بلخ, la Bactriane.

5. جُنْبُكت.

6. زُنْبُكت. « Sur le flanc d'une montagne située au nord-est de la ville royale [du royaume de *Fan-yen-na* = Bāmiyān], dit Hiuen Tsang (*Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français* par Stanislas Julien, t. I, Paris, 1857, in-8°, p. 37), il y a une statue de pierre du Buddha qu'on a représenté debout; elle est haute de cent quarante à cent cinquante pieds. Elle est d'une couleur d'or qui rayonne de toutes parts, et l'œil est ébloui de ses précieux ornements. A l'est de cet endroit, il y a un couvent qui a été construit par le premier roi de ce royaume. A l'est du couvent, s'élève une statue en laiton de *Chi-kia-fo* = Çakya Buddha qu'on a représenté debout; elle est haute d'une centaine de pieds. Chaque par-

montagne, sur les deux parois d'une grande vallée. La hauteur de chacune d'elle est de quatre-vingts coudées. On les aperçoit de très loin.

[L'écrivain] dit : Les Indiens y viennent en pèlerinage et apportent des offrandes, des encens et des parfums. Quand le regard tombe sur l'une des [statues] d'une grande distance, le pèlerin doit baisser la tête par respect pour elles. Si l'attention [du pèlerin] est attirée ailleurs ou qu'il soit distrait et que [par distraction] il porte les yeux [sur les statues], il faut qu'il revienne sur ses pas jusqu'à l'endroit d'où il ne peut plus les voir. Puis, il baisse la tête et se dirige de nouveau vers elle. Cela, par vénération pour les idoles. Quelqu'un qui avait vu les deux [statues] m'a dit que la quantité de sang qu'on verse auprès d'elles n'est pas peu de chose. [Cet informateur] prétend qu'il arrive que cinquante mille personnes environ ou même davantage, s'y offrent d'elles-mêmes en sacrifice ; mais Allah est le plus savant!

tie du corps a été fondue à part, et, en les réunissant toutes ensemble, on en a formé la statue droite du Buddha ». « Bāmiyān, dit Yāḳūt (*Geographisches Wörterbuch*, t. I, p. ٤٨١), est une ville et un pays situé dans les montagnes, entre Balkh (la Bactriane), Hérat et Ghazna. Il s'y trouve une forte citadelle. Le château est petit et le royaume est étendu. Entre Bāmiyān et Balkh, il y a dix journées de marche; et jusqu'à Ghazna, huit journées. Il y a [à Bāmiyān] un temple qui s'élève dans l'air, avec de hauts piliers. Dans le temple sont sculptés tous les oiseaux qu'a créés Allah le Très-Haut, sur la surface de la terre. Les malfaiteurs y trouvent asile. Il y a deux idoles gigantesques sculptées dans [le roc de] la montagne, depuis le bas jusqu'au sommet. L'une s'appelle سُرْخبُد *Surkhbud*; l'autre, خِنْكبُد *Khinkbud*. On dit que rien de pareil n'existe dans le monde. » Barbier de Meynard (*Dictionnaire de la Perse*, p. 80, *sub verbo* بامیان) interprète le même passage par : l'une est appelée l'*Idole rouge* سرخ بُد, et l'autre, l'*Idole blanche* خنك بُد.

« In the Tūmān of Zoḥāk ضحاك توسان and Bāmiyān, dit Abū'l-Fazl (*The Aīn i Akbari*, trad. Jarrett, vol. II, Calcutta, 1891), the fortress of Zoḥak is a monument of great antiquity, and in good preservation, but the fort of Bāmiyān is in ruins. In the mountain-side caves have been excavated and ornamented with plaster and paintings. Of these there are 12.000 which are called *Sumaj* and in former times were used by the people as winter retreats. Three colossal figures are here : one is a statue of a man, 80 yards in height; another that of a woman 50 yards high, and the third is that of a child measuring 15 yards. » Le colonel Jarrett ajoute en note : « Moorcroft describes these idols with his usual accuracy of observation (II, 387). The ancient city of Bāmiyān called Gulgula stood on a conical hill pierced with caves. Two colossal idols are cut out of the rock opposite the hill on which the city stood. The larger,

Il y a un temple à Bāmiyān[1] qui est situé au commencement de l'Inde, du côté du Sidjistān. C'est en cet endroit que parvint Ya'ḳūb al-Layth [en 871 de notre ère] lorsqu'il fit la conquête de l'Inde; et les statues qui ont été apportées de Bāmiyān à Baghdād, ont été transportées au moment de cette conquête de l'Inde. C'est un temple immense qu'habitent les ascètes et les dévots. Les idoles y sont en or incrusté [de pierres précieuses]; on serait incapable de les décrire et de les dépeindre. Les Indiens y viennent en pèlerinage, par terre et par mer, des endroits les plus reculés de leur pays. On appelle *creux de la maison d'or*[2] un temple au sujet duquel on n'est pas d'accord. Des gens disent que c'est un temple en pierre où il y a des Buddha; on ne l'appelle *la maison d'or* que parce que les Arabes, quand ils ont conquis cet endroit à l'époque de Al-Ḥadjdjādj, en ont emporté cent charges[3] d'or. Abū Dulaf de Yambo, qui est digne de confiance, m'a dit que le temple appelé *maison d'or* n'est pas celui-là, qu'il se trouve dans les plaines de l'Inde qui font partie des territoires de Mukrān et de Ḳandahār. Les dévots et les ascètes de l'Inde y pénètrent seuls. Il est construit en or. Sa longueur est de sept coudées sur la même largeur (p. ٣٢٧). Sa hauteur est de douze coudées. Il est incrusté de toutes sortes de pierres précieuses. On y trouve des Buddha en corindon rouge[4] et en d'autres pierres de prix, magnifiques, incrustés de perles splendides dont chacune est de la dimension d'un œuf d'oiseau et plus grosse encore. Il [Abū Dulaf] raconte que des gens de l'Inde dignes de confiance lui ont appris que la pluie s'écarte de ce temple et tombe à droite ou à gauche

said to represent a male, is called Sang-sal, the smaller called Shak-muma, is said to he a female, but the general appearance indicates no difference of sex. They stand in recesses cut out of the rock; and both have been mutilated. The height of the smaller figure 117 feet; and the larger is probably a third more... The word Shak-muma, he (Moorcroft) considers a probable corruption of Shak-muni [Çakya-muni]. Burness, eight years later, visited Bāmiyān and gives the height of the larger figure as 120 feet and an illustration of the idols as he saw them ».

Ḳazwīnī (*Kitāb Āthār al-bilād*, éd. Wustenfeld, p. ١٠٣ sub verbo باميان) orthographie le nom des deux statues سرج بت *Sardjbut* ou *Sargbut* et خنك بت *Khankbut*.

1. البامیان.
2. *Vide infra* l'excursus à ce sujet.
3. بهار. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *bahar*.
4. En rubis.

sans l'atteindre. De même l'eau courante, en coulant, s'écarte du temple et coule à droite et à gauche.

[L'écrivain] dit : Un Indien m'a dit que quiconque voit ce temple, étant atteint d'une maladie quelconque, Allah le guérit — Que son nom soit exalté! — Quand j'interrogeai au sujet du temple, les opinions furent divergentes. Un brahmane me dit qu'il était suspendu entre ciel et terre, sans reposer sur un pilier ni [être retenu par] une chaîne [le maintenant en l'air].

Abū Dulaf m'a dit qu'il y a dans l'Inde, au Khmèr[1], un temple dont les murs sont en or et dont les plafonds sont en poutres d'aloès indien. Chaque poutre est longue de cinquante coudées ou même plus. Les Buddha, les endroits où on sacrifie et les endroits où on prie, sont incrustés de perles magnifiques et d'énormes corindons.

[L'écrivain] dit : Un homme en qui j'ai confiance, dit que les Indiens ont dans la ville de Campa[2] un temple autre que le précédent, que ce temple est ancien et que tous les Buddha qui s'y trouvent entrent en conversation avec les fidèles et répondent à toutes les demandes qu'on leur fait[3].

Abū Dulaf dit : A l'époque où je me trouvais dans l'Inde [vers le milieu du xe siècle], le roi qui gouvernait le Campa s'appelait Lāgīn[4].

Le moine de Nadjrān[5] m'a dit que, à cette époque [de 980 à 986], le roi [du Campa] était un roi appelé roi de Lūḳīn[6] qui avait envahi le Campa, l'avait ravagé et avait asservi tous ses habitants.

DISCOURS SUR LES BUDDHA

Extrait d'un autre livre que celui qui est de l'écriture de Al-Kindī.

1. قمار *K.MāR.*
2. بمدينة الصنف.
3. « Les Chinois et les Indiens, rapporte Sulaymān (*Relation*, p. 56 de la trad.), s'imaginent que les idoles leur parlent; ce sont plutôt les ministres des temples qui entrent en conversation avec le public ».
4. لاجين, pron. mod. *Lādjīn.*
5. Qui avait été envoyé en mission en Chine par le Katholikos.
6. بملك لوقين. C'est-à-dire qu'à l'époque indiquée, le souverain régnant au Čampa était le roi de Lūḳīn qui venait d'en faire la conquête. *Vide infra* l'excursus sur le pays de Lūḳīn.

Les Indiens ne sont pas d'accord sur ceci. Certaines sectes prétendent que [la statue de Buddha] est la représentation du Créateur — Que sa gloire soit exaltée! — D'autres disent que c'est la représentation du prophète qu'il leur a envoyé. Mais [les sectes] diffèrent encore d'opinion sur ce dernier point. Les unes disent : ce prophète est un ange de la race des anges ; d'autres disent : ce prophète est une créature humaine de la race humaine; d'autres disent : c'est un démon de la race des démons; d'autres disent : c'est la représentation de Būdāsaf[1] le sage, qui leur est venu de la part d'Allah — Que son nom soit exalté! — Chacune de ces sectes a ses rites spéciaux pour l'adorer et le vénérer. Quelqu'un, digne de confiance, dit que chacune de leurs écoles a une représentation [du Buddha] à laquelle ils rendent un culte et un hommage ; car Buddha est le nom générique [de leurs différentes idoles] et les idoles en sont, pour ainsi dire, les variétés. Le Buddha supérieur est représenté sous la forme d'un homme assis sur un trône, n'ayant pas de poils sur la face, le menton en retrait dans les bajoues; il n'a pas de vêtement et il a l'air souriant. Il fait avec sa main un signe qui représente le chiffre 32[2]. Les gens dignes de foi disent que, dans chaque édifice, se trouve une statue faite de toute espèce de matériaux dans la mesure des ressources locales, c'est-à-dire soit en or incrusté de toutes sortes de pierres précieuses, soit en argent, en cuivre jaune, en pierre ou en bois. Ils l'adorent en se mettant en face de son visage, soit

1. بوداسف. Ainsi que l'a indiqué Reinaud (*Mémoire*, p. 90), il faut corriger en بوداستف *Būdāsatf*, à lire *Būdāsatfa* < skr. *Bodhisattva*. Cf. la même leçon fautive dans les *Prairies d'or*, t. II, p. 111-112 et t. IV, p. 44-45.

2. Cf. la description de l'idole du Mūltān dans Ibn Ḥawḳal : « L'édifice qui renferme l'idole est situé dans le lieu le plus apparent de la ville. Au milieu du temple il y a une coupole, sous laquelle est placée la statue. A l'entour, sont des chambres dans lesquelles logent les ministres de l'idole et ceux qui viennent lui adresser leurs prières. Cette idole a la figure d'un homme accroupi, et on l'a placé sur un siège de briques et de plâtre. Elle est entièrement couverte d'une peau qui ressemble à une peau d'antilope rouge, de manière qu'on ne lui voit que les yeux. Les uns disent que le corps est en bois, les autres qu'il est d'une autre matière. Ce qu'il y a de certain, c'est que le corps n'est pas en contact avec l'air libre. Les deux yeux consistent dans deux pierres précieuses ; sur la tête est une couronne d'or. La statue étend ses bras sur ses genoux ; elle tient les doigts des deux mains séparés, comme une personne qui compte le nombre *quatre* (Apud Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 249-250) ». *Vide supra*, p. 75 et note 4.

[dans la direction] de l'Est vers l'Ouest, soit [dans celle] de l'Est vers l'Ouest; mais, généralement, ils lui font tourner le dos à l'Est, de façon que, eux, fassent face à l'Est [en l'adorant]. On raconte qu'on trouve chez eux cette représentation [du Buddha] avec quatre visages, faite avec un art et une habileté telle que, en quelque endroit qu'on se mette devant lui, on voit entièrement son visage et sa face de façon qu'aucune partie n'est invisible. On dit que l'idole du Mūltān est de cette espèce.....[1] (un blanc dans l'original).

LES SECTATEURS DE MAHĀKĀLA[2]

Ils ont une idole qu'on appelle Mahākāla[3]. Elle a quatre mains; elle est de couleur bleu de ciel; elle a sur la tête beaucoup de cheveux qui sont plats (non crépus). Ses dents sont apparentes; le ventre est découvert. Elle a sur le dos une peau d'éléphant dont le sang coule goutte à goutte, et dont les pattes (p. ٣٠٨) sont nouées par devant. Dans l'une de ses mains, se trouve un grand serpent, la gueule béante; dans l'autre, un bâton; dans la troisième, une tête d'homme. La quatrième main est levée. A ses deux oreilles, se trouvent deux petits serpents en guise de boucles d'oreille; sur son corps, deux énormes serpents qui s'enroulent autour [de l'idole]; sur sa tête, un diadème composé d'os du crâne; et elle porte un collier de même nature. On raconte que [le personnage que représente l'idole] est un démon de la race de Satan. Il mérite l'adoration à cause de la grandeur de son pouvoir et parce qu'il possède à la fois des qualités bonnes et bienveillantes et d'autres mauvaises et défavorables; c'est-à-dire [le pouvoir] de donner ou d'empêcher, d'être bon ou méchant. On le craint quand on est dans le malheur.

LES ADITYABHAKTA[4]

Ce sont les adorateurs du soleil. Ils le représentent sous la

1. Cf. la note précédente et *vide supra*, p. 76.

2. المهاكالية *al-Mahākāliyya*, c'est-à-dire les Çivaïtes. Pour ces sectaires et les suivants, cf. *Le livre de la création et de l'histoire*, trad. Huart, t. IV, p. 11-17.

3. مهاكال litt. *Mahākāl* pour *Mahākāla*, un des noms de Çiva.

4. Le texte a الدينكيتيه qui est a corriger en الادتيبكتية *al-Aditiyabaktiyya*, ainsi que l'a indiqué Reinaud (*Mémoire*, p. 291), pour *Adityabhakta*, les adorateurs du soleil.

forme d'une idole sur un char soutenu par quatre chevaux. Dans la main de l'idole, il y a une gemme de la couleur du feu. Ils prétendent que le soleil est un ange qui mérite l'adoration et la prosternation. Donc, ils se prosternent devant cette idole et tournent autour d'elle en tenant des encensoirs, des instruments de musique et des cymbales. A cette idole appartiennent des fermes et des cultures; elle a des prêtres et des serviteurs qui sont chargés de l'entretenir et d'entretenir ses fermes. Son culte a lieu trois fois par jour. Ils ont différentes opinions à ce sujet. Se rendent auprès de cette idole les gens qui ont des maladies, l'hydropisie, la lèpre des maladies chroniques et autres maladies graves. Ils s'installent auprès d'elle; ils y passent les nuits; ils se prosternent, s'humilient et lui demandent de les guérir. Ils ne mangent ni ne boivent et ils jeûnent en son honneur. Les malades continuent toutes ces pratiques jusqu'à ce qu'ils voient en songe quelqu'un qui leur dit : « Tu es guéri et tu as atteint le but de tes désirs ». On raconte aussi que l'idole leur parle pendant leur sommeil et qu'ils guérissent et reviennent à la santé[1].

LES ČANDRABHAKTA[2]

Ce sont les adorateurs de la lune. Ils disent que la lune est un ange et mérite d'être honorée et adorée. C'est une coutume chez eux de la représenter sous la forme d'une idole sur un char que traînent quatre oies. Dans la main de cette idole est une gemme qu'on appelle Čandrakanta[3]. Leur culte consiste à se prosterner devant elle, à l'adorer et à jeûner la moitié de chaque mois. Ils n'interrompent le jeûne qu'au commencement de la lunaison. Ensuite, ils vont porter à l'idole de la nourriture, de la boisson et du lait. Ils la prient humblement. Ils regardent la lune et lui demandent ce dont ils ont besoin. Quand vient le commencement

1. *Vide supra*, p. 123, note 3.

2. Le texte a الجندريهكنيه qui est à corriger en الجندريهكتية *al-Čandrabhaktiyya*, avec ج en fonction de palatale sourde, = skr. *Candrabhakta*, les adorateurs de la lune (Reinaud, *Mémoire*, p. 293).

3. Le texte a جندركيت qui est à corriger en جندركنت *Čandrakant* = *Čandrakanta* = skr. *candrakānta*, la gemme fabuleuse formée des rayons de lune congelés. Reinaud (*Mémoire sur l'Inde*, p. 293) a inexactement restitué *Tchandra-Goupta*.

du mois et qu'apparaît le premier croissant de la lune, ils montent sur les terrasses, ils contemplent le croissant de la lune et font brûler des parfums. Ils font des invocations quand elle apparaît et ils la prient ardemment. Ensuite, ils descendent des terrasses pour manger, boire et se réjouir. Ils ne lèvent les yeux vers elle en ne l'implorant que pour de bons motifs. Au milieu du mois, au moment où ils terminent la période pendant laquelle ils ne jeûnent pas, ils se mettent à danser, jouer et à frapper les cymbales devant la lune et l'idole.

LES ANAŚANIYYA

Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés] Anaśaniyya[1], c'est-à-dire ceux qui se refusent à manger et à boire.

LES BAKARANATINIYYA

Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés] Bakaranatiniyya[2], c'est-à-dire ceux qui se ceignent le corps de cercles de fer. Leur rite consiste à se raser la tête et la barbe et à avoir le corps nu, à l'exception de la partie comprise entre le nombril et les genoux. Ce n'est pas leur coutume de donner un enseignement aux autres ni de leur parler, à moins qu'ils n'entrent dans la secte. Ils ordonnent à ceux qui entrent dans leur secte de faire l'aumône en guise d'acte d'humilité. Ceux qui entrent dans leur secte ne peuvent porter la ceinture de fer que lorsqu'ils sont arrivés au degré où ils en sont dignes. Ils entourent leur corps [de fer], du milieu jusqu'à la poitrine, pour que leur ventre ne crève pas, prétendent-ils, par l'excès de science [qu'ils ont acquis] et par la force de la méditation [qu'ils pratiquent][3].

1. الانشنية < skr. *anaçana*, sans nourriture.
2. البكرنتينية.
3. Cf. sur les sectaires bardés de fer, ce passage de K'ouei-ki dans son commentaire sur la *Vidyāmātrasiddhi* : « ... On dit qu'il y eut un hérétique qui vint au pays de *Kin-eul* = Karṇasuvarṇa, dans l'Inde orientale. Couvrant son ventre de fer et portant un brasier sur la tête, il battit le tambour de la polémique et demanda à discuter avec un prêtre buddhiste... (*La Sāṃkhyakārikā étudiée à la lumière de sa version chinoise* par J. Takakusu in *Bull. Ecole Franç. d'Extrême-Orient*, t. IV, 1904, p. 38) ».

LES GANGĀYĀTRA

P. ٣٤٩. Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés] Gangāyātra[1]. Les gens de cette doctrine sont disséminés dans l'Inde entière. C'est leur rite que si l'un d'entre eux a commis un péché grave[2], il se mette en route — qu'il soit proche ou éloigné — et voyage jusqu'à ce qu'il se soit lavé dans le Gange[3]. C'est ainsi qu'ils se purifient.

LES RĀDJA.....

Parmi [les Indiens], il y a des sectaires [appelés] Rādja.....[4] Ce sont les sectaires des rois[5]. C'est pour eux une loi religieuse que d'être les séides des rois. Ils disent que c'est Allah le Créateur — Qu'il soit béni et exalté! — qui les a fait des rois[6]. « Si nous sommes tués en leur obéissant [disent-ils], nous irons en paradis[7]. »

[LES BAHĀDŪNIYYA]

Parmi [les Indiens], on compte les sectaires [appelés Bahādūniyya[8]] qui ont coutume de porter les cheveux longs. Ils les enroulent sur leur visage et les tordent en tire-bouchon. Leur tête, de tous les côtés, est recouverte par les cheveux qui sont coupés à la même longueur. C'est une loi pour eux de ne pas boire de vin.

1. الكنكاياترة < skr. *Gaṅgāyātrā*, la procession vers le Gange.

2. Un péché mortel entraînant la damnation en enfer.

3. Le texte a الكيف qui est une erreur de graphie pour الكنك *al-Gang*, avec ك en fonction de gutturale sonore. Cf. la note de Flügel à ce sujet.

4. Le texte a الراحمرسه dont Reinaud (*Mémoire*, p. 294) a restitué le commencement en الراجَـــ *ar-Rādja...*

5. شيعة الملوك.

6. C'est par la volonté d'Allah que certains hommes deviennent rois.

7. Il s'agit ici d'une secte analogue, dans une certaine mesure, aux Assassins du Moyen-âge.

8. البهادونيه. Le nom de ces sectaires qui ne figure pas dans le *Fihrist*, a été ajouté en note d'après Šahrastānī, p. 541. Ils sont ainsi appelés d'après le grand ange Bahādūn (Flügel).

Il y a chez eux une montagne appelée.....[1] où ils se rendent en pèlerinage. Quand ils ont terminé leur pèlerinage, ils ne pénètrent pas dans les lieux habités, pendant leur voyage de retour [chez eux]. Lorsqu'ils voient une femme, ils la fuient. Sur cette montagne où ils se rendent en pèlerinage, ils ont un grand temple contenant une statue[2].

DOCTRINES ET FRAGMENT D'HISTOIRE DE LA CHINE

Le moine de Nadjrān qui en l'année 377 de l'hégire [= 987 de notre ère] revenait de la Chine, m'a raconté ce qui suit. Cet homme de Nadjrān avait été envoyé en Chine, environ sept ans auparavant, par le Katholikos avec cinq autres chrétiens, faisant partie de ceux qui sont docteurs de la Foi [c'est-à-dire des prêtres ou religieux]. De la petite troupe, ce moine et un autre revinrent six années après. Je le rencontrai à Dār ar-Rūm[3], derrière l'église[4]. C'était un homme jeune, d'une belle prestance, qui parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât. Je lui demandai les raisons qui l'avaient fait quitter son pays et les causes pour lesquelles il avait tardé si longtemps [à revenir]. Il m'exposa les événements qui l'avaient contraint à s'attarder en chemin, et dit que les chrétiens de Chine avaient disparu et péri pour diverses causes et que, dans le pays tout entier, il n'en restait qu'un seul. Il raconta qu'ils avaient là-bas une église qui était en ruine. « Lorsque je vis qu'il n'y avait personne que je pusse charger des intérêts de la Foi, [continua-t-il], je revins en moins de temps que je n'avais mis pour y aller. » Parmi les histoires qu'il me raconta, est celle-ci : Les voyages par mer sont irréguliers. C'est une terrible chose que la navigation et peu de gens y sont experts. On y est exposé à des dangers et à la crainte. Il y a [,dans la mer,] des îles qui sont un nouveau sujet de danger (litt. qui coupent la route) ; mais celui qui échappe aux risques peut continuer.

Il me raconta que le nom de la ville où réside le roi est Ṭā-

1. Le texte a حورعن *ḤūR.'.N.* ; Šahrastānī, جورعن *Djūr.'. N.* qui sont des leçons également fautives.
2. La statue de Bahādūn, d'après Šahrastānī.
3. Constantinople.
4. Peut-être Sainte-Sophie, dit en note Flügel.

djūya[1]; c'est là qu'est le roi. Le pouvoir appartenait à deux rois : l'un est mort, l'autre est resté. La chose la plus précieuse que les serviteurs du roi apportent à sa capitale, c'est le *bušān*[2], qui est un morceau de corne sur lequel se trouvent des figures naturelles[3]. L'once de cette corne atteint le prix de cinq mines d'or. Le roi survivant abolit [cette coutume d'offrir le tribut en corne de *bušān*] et prescrivit de lui payer tribut avec des ceintures d'or et autres parures analogues. Cette prescription fit tomber le prix [de la corne de *bušān*] à un once d'or et même moins.

Le moine me dit : « Je me suis informé de l'origine de cette corne. Les philosophes et les savants de l'Inde racontent que quand naît l'animal qui porte cette corne, l'image du premier objet qu'il a vu en sortant du sein de sa mère se reproduit sur la corne. L'image qu'on trouve le plus fréquemment reproduite, est celle de mouches et de poissons ». Je lui dis : « Mais on raconte que [la corne en question] est la corne du rhinocéros ». « Ce n'est pas ainsi qu'on le raconte, répondit-il. L'animal [à corne] est un des animaux particuliers à ce pays-là [la Chine]. On m'a dit aussi que c'était un animal de l'Inde; ce qui est vrai. »

Dans chacune des villes p. ٣٥٠) de la Chine, il y a quatre chefs dont l'un est appelé *Lāndjūn*[4] ce qui signifie *émirs des émirs*. L'autre s'appelle *Ṣarāṣaba*[5], ce qui signifie *la tête* [ou *le chef*] *de l'armée*. L'endroit où se trouve la grande idole qui représente le Baghbūr[6], est Baghrāz[7] qui fait partie du pays de Khānḳūn[8]. Parmi les villes de la Chine, il y a aussi Djandjūn[9], Sībūn[10] et Djanbūn[11].

1. طاجوية, pron. anc. *Ṭāgūya*.
2. البشان. *Vide supra*, p. 105 et note 2.
3. *Ibid.*
4. لانجون = *Lāncūn* < chinois *lang-tchoung*, phonétiquement *lan-cun* que Stanislas Julien (*Livre des récompenses et des peines*, p. 312) a rendu par *secrétaire* (note de Flügel).
5. صراصبه? Pron. mod. *Ṣarāṣaba*.
6. البغبور.
7. بغراز.
8. خانقون, sans doute pour خانقوا, à corriger en خانفوا *Khānfū*.
9. جنجون. Vraisemblablement pour جنجوا, à corriger en خنجوا *Khandjū*, le خانجو *Khāndjū* de Abūlfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 123).
10. سيبون.
11. جنبون.

La signification de *Baghbur*, en chinois[1], est *fils du ciel*[2], c'est-à-dire qui est descendu du ciel. C'est ce que m'avait dit le chinois Djīkī[3] en l'année 356 de l'hégire [= 967].

J'interrogeai le moine sur la religion. Il me dit que la plupart des Chinois sont dualistes et samanéens[4]. La masse parmi eux adore le roi et vénère son image qui a un grand temple dans la ville de Baghrān[5], temple qui a environ dix mille coudées dans les deux sens et qui est construit avec toutes sortes de pierres, [ainsi qu'en briques, en or et en argent. Avant d'atteindre ce temple, celui qui s'y rend [en pèlerinage] fait visite à différentes espèces d'idoles, statues, images, qui enchantent l'esprit de celui qui en ignore la nature et la signification réelle.

Il me dit : « Par Dieu ! ô Abū'l-Faradj, si l'un de nous, chrétien, juif ou musulman, rendait un culte à Dieu — Que son nom soit exalté ! — pareil au culte que ces gens rendent à l'image de leur roi en proportion de la personnalité du roi par rapport à la divinité de Dieu, Dieu ferait alors descendre pour lui la pluie bienfaisante[6]. » Quand ils les Chinois visitent ce temple, tombent sur eux la frayeur, le tremblement et l'épouvante au point que parfois l'un d'eux en perd l'esprit pendant des jours. « Ceci, dis-je, provient de la domination du diable sur leur pays et sur la population, qu'il séduit et écarte du chemin de Dieu. » Il [le moine] ajouta : « Il est possible qu'il en soit ainsi ».

1. Lire : en persan.

2. Persan *baghpūr*, litt. fils de Dieu. Cf. *Relation*, p. 45 de la trad. et 46 du texte arabe et *supra* p. 2.

3. جيكى.

4. سمنّية, les buddhistes. « [*Samaniyya*], dit Reinaud (*Mémoire*, p. 89), est probablement une altération du sanskrit *Çramana*, dont on a retranché la lettre *r* ». « السُّمنية *As-Sumaniyya*, d'après *Le livre de l'avertissement de la revision* (trad. Carra de Vaux, p. 221, n. 2. *Vide supra*, p. 109 pour cet ouvrage). Comparez Bīrūnī. C'est le Σαμαναῖοι, *Samanéens*, nom des prêtres de la Bactriane vers l'origine de l'ère chrétienne, devenu *Saman*, شمن, dans la littérature postérieure. Le nom pali des prêtres bouddhistes est *Samaṇa*, altération du *Çramaṇa* brahmanique (voyez Darmesteter, *Avesta*, t. III, p. XLVIII) ». Carra.

5. بغران. C'est la même ville dont il est question huit lignes plus haut sous le nom de Baghrāz (note 7 de la page précédente).

6. C'est-à-dire : le rendrait prospère.

AUTRE HISTOIRE D'UN AUTRE [VOYAGEUR QUE LE] MOINE

Abū Dulaf de Yambo dit : « La ville du Grand roi [de la Chine] s'appelle Khumdān[1] et la ville des marchands et du commerce s'appelle Khanfū[2]. Elle a quarante parasanges de long ». Ceci n'est pas ce que dit le moine : il s'en faut de beaucoup. — Un autre dit : « La Chine contient trois cents villes qui sont toutes bien peuplées. Par chaque cinquante villes, il y a un roi feudataire du Baghbūr. Parmi leurs villes, on compte Racanū[3], Yāncū[4] et une ville qu'on appelle Armāyīl[5]. De cette ville à Yāncū, il y a deux mois de marche de distance. Yāncū touche à l'extrémité du Tibet, [du pays] des Turks et des Toguzoguz[6]. Ils [les Chinois] ont fait un traité avec eux. Du Tibet au Khorāsān et aux rivages de la Chine, la distance [comptée d'après une ligne qui passerait par ces trois pays] est de trois mille parasanges. En Chine, il y a Sīlā[7] qui est le meilleur des pays, le plus prospère et celui où on trouve le plus d'or. En Chine, il y a des plaines, des montagnes et des déserts jusqu'au Fleuve de sable[8] et jusqu'à la montagne derrière laquelle le soleil se lève. Des gens de l'Andalousie[9] m'ont dit que, entre leur pays et la Chine, il y a des déserts. La Chine s'appelle la Grande Terre et l'Andalousie est au Nord. C'est pour cela qu'ils sont proches de l'endroit où le soleil se lève et de la Chine. Celui d'entre nous et d'entre eux qui voyage en Chine met par écrit, quand il voyage, sa généalogie, son signalement, son âge, ce qu'il emporte avec lui, ses esclaves, sa suite. Cet écrit est conservé jusqu'à ce que le voyageur parvienne au but de son voyage et en lieu sûr, de peur qu'il

1. Le texte a la leçon fautive حمدان pour خُمدان = *Si-ngan-fou.*
2. خانقوا pour خانفوا.
3. رصنوا. Pron. mod. *Raṣanū.*
4. Le texte a يانصوا pour يانصوا = *Yang-tcheou*, le يجو *Yanidjū* = *Yancū* de Abūlfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 123).
5. ارمايبل. Ou la leçon est fautive, ou il s'agit de la ville du Sind inexactement située en Chine.
6. التغزغز.
7. السيلا, la Corée.
8. نهر الرمل.
9. اهل اندلس. L'Andalousie est naturellement hors de cause ici et le texte est fautif.

ne lui arrive malheur en Chine, ce qui serait un déshonneur pour le roi[1].

Quand l'un d'eux [un Chinois] meurt, le corps reste, pendant un an, dans un cercueil en bois, à l'endroit où il est mort. On l'enterre ensuite dans une fosse sans pierre tombale [souterraine] et on informe de l'événement sa famille et ses héritiers Le deuil dure trois ans, trois mois, trois jours et trois heures. Quiconque est vu ne manifestant pas sa douleur, est frappé sur la tête avec le bois [du cercueil?] et on lui dit : « C'est toi qui l'as tué ». On n'enterre le mort que dans les mois, jour et heure anniversaires de sa naissance[2].

1. « La personne qui veut voyager [en Chine] d'une province à l'autre, dit Sulaymān (*Relation*, trad. Reinaud, p. 41-42), se fait donner deux billets, l'un du gouverneur et l'autre de l'eunuque. Le billet du gouverneur sert pour la route, et contient les noms du voyageur et des personnes de sa suite, avec son âge, l'âge des personnes qui l'accompagnent, et la tribu à laquelle il appartient. Toute personne qui voyage, en Chine, que ce soit une personne du pays, un Arabe, ou tout autre, ne peut se dispenser d'avoir avec elle un écrit qui serve à la faire reconnaître. Quant au billet de l'eunuque, il y est fait mention de l'argent du voyageur et des objets qu'il emporte avec lui. Il y a sur les routes des hommes chargés de se faire présenter les deux billets; dès qu'un voyageur arrive, les préposés demandent à voir les billets; ensuite ils écrivent : « A passé ici, un tel, fils d'un tel, telle profession, tel jour, tel mois, telle année, ayant tels objets avec lui ». Le gouvernement a eu recours à ce moyen, afin que les voyageurs ne courussent pas de danger pour leur argent et leurs marchandises. Que si un voyageur essuie une perte ou meurt, on sait tout de suite comment cela s'est fait, et on rend ce qui a été perdu au voyageur, ou à ses héritiers après sa mort. »

2. « Quand un Chinois meurt, rapporte Sulaymān (*Relation*, p. 35-36 de la trad.), il n'est enterré que le jour anniversaire de sa mort, pendant une des années subséquentes. On place le corps dans une bière, et la bière est gardée dans la maison; on met sur le corps de la chaux, qui a la propriété d'absorber les parties aqueuses; le reste du corps se conserve. Quand il s'agit des princes, on emploie l'aloès et le camphre. On pleure les morts pendant trois ans; celui qui ne pleure pas sur ses parents est battu de verges; hommes et femmes, tous sont soumis à ce châtiment; on leur dit : « Quoi! la mort de ton parent ne t'afflige pas? ». Ensuite, les corps sont enterrés dans une tombe comme chez les Arabes. Jusque-là, on ne prive pas le mort de sa nourriture ordinaire; on prétend que le mort continue à manger et à boire. En effet, la nuit, on place de la nourriture à côté et le lendemain on ne trouve plus rien. *Il a mangé*, se dit-on. On continue à pleurer et à servir de la nourriture au mort, tant que le corps est dans la maison. Les Chinois se ruinent pour leurs parents morts : tout ce qui leur reste de monnaie et de terres, ils l'emploient à cet objet. Autrefois on enterrait avec le prince tout ce qu'il possédait, en fait de meubles, d'habille-

Quand l'un de nous prend femme chez eux et qu'il veut s'en aller, on lui dit : « Laisse la terre et prends la semence »[1]. S'il enlève la femme en secret et qu'on s'en aperçoive, il est condamné à une amende dont le montant a été fixé d'avance, et il est mis en prison. Parfois, on le frappe.

Le roi ne nomme quelqu'un gouverneur ou émir que quand il a quarante ans, pas moins. L'équité y est plus répandue et plus manifeste que dans les autres pays de la terre. Nul n'y entre ou n'en sort (p. ٢٠٤) sans avoir fait halte en cent endroits ou davantage, selon les distances [parcourues].

Le jour où on emporte le mort à son tombeau, on orne le chemin de toutes sortes d'étoffes de brocart et de soie, d'après la situation du mort et le rang qu'il occupait. Quand on revient de l'enterrement, ceux qui suivent [le convoi funèbre] pillent les étoffes [tendues sur le chemin].

On dit que la Chine fait partie [du pays] des Toguzoguz. Le pays des Toguzoguz est limitrophe de la Chine. Entre le Tibet et la Chine, il y a une rivière dont on n'atteint pas le fond et dont on ne connaît pas la profondeur; elle est effroyable et sauvage. De sa rive orientale à sa rive occidentale il y a environ cinq cents coudées. Il y a sur cette rivière un pont de bateaux qui a été construit par des ingénieurs et des ouvriers chinois. Il a deux coudées de large. Les bêtes de somme et autres bêtes ne peuvent le traverser que si on les tient et les tire; car il n'est pas facile à traverser. Les bêtes n'y veulent pas rester [sur le pont]. Ainsi la plupart des gens mettent l'animal et l'homme dans une espèce de corbeille[2]. Des hommes qui ont l'habitude de passer sur le pont la traînent.

C'est une loi chinoise de vénérer les rois et de leur rendre un culte. C'est là la religion de la masse. Quant au roi et aux grands, ils sont dualistes et samanéens.

ments et de ceintures; or les ceintures en Chine, se payent à un prix très élevé. Mais cet usage a été abandonné parce qu'un cadavre fut déterré, et que des voleurs enlevèrent tout ce qui avait été enfoui avec lui ».

1. Laisse la femme et prends les enfants.

2. الزنبيل (*zabīl*, *zibbīl* ou *zanbīl*, dit le *Lisān al-'Arab*, est une couffe قفة).

L'ÉCRITURE CHINOISE

P. ٦٦ L'écriture chinoise consiste en un dessin qui fatigue l'écrivain le plus habile et le plus expert : on dit que celui qui a la main la plus leste ne peut pas en écrire plus de deux ou trois feuilles par jour. Elle leur sert à écrire les livres de leur religion et de leurs sciences [sur des volumes pliés en forme] d'éventails. J'en ai vu un grand nombre [de specimens]. La plupart des Chinois sont dualistes samanéens[1]. Je m'occuperai plus loin de leur histoire[2]. Les Chinois ont une écriture [spéciale] qu'on appelle *concise*[3] et qui consiste en ce que chaque mot qui devrait s'écrire au moyen de trois caractères ou davantage, n'a qu'un signe unique; à chaque proposition longue correspond un groupe de signes qui exprime ainsi plusieurs choses[4]. Quand ils veulent écrire une chose qu'on écrirait sur cent feuilles, ils l'écrivent sur une seule bande de papier et d'un seul côté, avec cette écriture.

Muḥammad ibn Zakariyā ar-Rāzī dit : « Un homme de la Chine est venu chez moi et est resté dans ma ville pendant près d'une année. Il y a appris à parler et à écrire l'arabe en l'espace de cinq mois, au point de devenir éloquent, habile écrivain et rapide calligraphe. Quand il décida de retourner dans son pays, il me dit un mois à l'avance : « Je suis sur le point de partir. Je voudrais « qu'on me dicte les seize livres de Galien pour que je les écrive. » Je lui répondis : « Il ne te reste plus assez de temps. Tu ne restes « plus assez longtemps pour en copier même (p. ٧) une petite par- « tie ». L'homme dit : « Je te demande de te consacrer à moi pen- « dant le reste de mon séjour et de me dicter le plus rapidement « possible. J'écrirai plus vite que tu ne dicteras ». J'allai trouver un de mes élèves en lui demandant de se joindre à nous pour cela. Nous nous mîmes à lui dicter le plus rapidement que nous pûmes; mais il allait plus vite que nous. Nous ne le crûmes qu'en collationnant, et la collation fut exacte pour tout ce qu'il avait écrit. Je lui demandai comment il avait fait. Il me dit : « Nous

1. واكثرهم ثنوية سمنية.
2. Voir l'extrait précédent du même ouvrage.
3. المجموع litt. réunie, rassemblée.
4. C'est-à-dire : il y a des signes qui représentent des phrases entières.

« avons une écriture qu'on appelle *concise*. C'est celle que vous « voyez. Quand nous voulons écrire en peu de temps, quelque chose « de long, nous l'écrivons avec cette écriture [spéciale]. Ensuite, si « nous voulons, nous transcrivons [cette graphie] dans l'écriture « ordinaire non abrégée. » Il raconta qu'un homme intelligent, qui s'assimile vite, n'est pas capable d'apprendre cette écriture en moins de vingt ans. »

Les Chinois ont une encre composée d'un mélange ressemblant à de la graisse chinoise. J'en ai vu [de cette encre] en espèces de tablettes où était reproduite l'effigie de l'empereur. Le morceau suffit pour longtemps bien qu'on continue à écrire [pendant ce temps][1].

Voici un modèle de leur écriture. [Suivent deux lignes qui ne représentent aucunement des caractères chinois. On lit, à la première ligne, بلاد = arabe بلاد et à la seconde : لاهده, محمد, حي = حي, في = في, سنه = سنة, يوم = يوم.

1. Il s'agit évidemment des bâtons d'encre de Chine.

L'ABRÉGÉ DES MERVEILLES vers l'an 1000.

Traduit de l'arabe d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris par le baron Carra de Vaux (Paris, 1898, in-8°. T. XXVI des *Actes de la Société Philologique*).

Dans un article critique de l'*Orientalistische Litteratur-Zeitung* (1re année, n° 5 du 15 mai 1898, p. 146-150), M. C. F. Seybold a montré que l'auteur de l'Abrégé des merveilles, Ibrāhīm bin Wāṣif-Šāh, écrivait vers l'an 1000. L'indication à la page 123 de la traduction, que les Omeyyades règnent encore en Espagne au moment de la rédaction de l'ouvrage, est décisive à cet égard. On sait, en effet, que le pouvoir des Omeyyades en Espagne prit fin en 422 de l'hégire = 1031 de notre ère.

LES NATIONS CRÉÉES AVANT ADAM

P. 16. On dit que Dieu créa vingt-huit nations correspondant aux demeures célestes qu'habite la lune[1], car cet astre a été préposé, par la permission de Dieu, au gouvernement du monde terrestre. Ces races ont été créées au moyen de mélanges différents des éléments : l'eau, l'air, le feu et la terre, et les individus qui les composent ont des formes diverses. Il y a une race où les individus sont de haute taille et très agiles, avec des yeux et des ailes, et où le langage est constitué par le claquement des doigts. Dans une autre race, les individus ont des corps de lions et des têtes d'oiseaux, avec des poils et de longues queues, et leur langage est un bourdonnement. Dans une autre, ils ont deux visages, l'un devant, l'autre derrière, et plusieurs pieds; leur langage est semblable à celui des oiseaux. Parmi ces nations sont celles des génies; il y a entre autres une espèce de génies qui ont la forme de chiens, avec des queues; leur langage est un grognement incompréhensible. Dans une autre de ces races, les individus

1. Les 28 mansions lunaires.

ressemblent aux hommes, sauf qu'ils ont la bouche dans la poitrine et qu'ils parlent en sifflant. Il en est ailleurs qui sont semblables à de longs serpents pourvus d'ailes, de pieds et de queues; d'autres qui sont semblables à des moitiés d'hommes, qui n'ont qu'un œil, qu'une main et qu'un pied et qui marchent (p. 17) par bonds; leur langage ressemble à celui des grues. D'autres ont des visages d'hommes et les reins couverts d'écaille comme les tortues; ils ont des griffes aux mains, de longues cornes sur la tête, et leur langage ressemble au hurlement des loups. D'autres ont deux têtes avec deux visages, semblables à des têtes de lions; ils sont grands et parlent un langage incompréhensible. D'autres ont la figure ronde, les poils blancs, des queues comme les bœufs, et ils crachent le feu par la bouche. D'autres ressemblent à des femmes ayant des cheveux et des mamelles; il n'y a pas de mâle dans cette race; ces femmes sont rendues enceintes par le vent, et elles n'enfantent que des individus qui leur ressemblent; elles ont des voix ravissantes et elles attirent beaucoup d'individus des autres races par le charme de leurs voix. D'autres encore ont la forme de reptiles et d'insectes, quoique étant de grande taille; ils mangent et boivent comme les bestiaux. D'autres enfin ressemblent aux bêtes de la mer; mais ils ont des défenses comme les sangliers et de longues oreilles. Le reste de ces vingt-huit races a des formes diverses, et toutes ont un aspect sauvage.

On dit que ces races se croisèrent et que le nombre des races distinctes s'accrut jusqu'à cent vingt.

P. 26..... On dit qu'à l'orient du monde, du côté de la mer, est une race qui tient à la fois de l'homme et de la bête fauve. Les individus ont la face large et poilue comme celle du lion, les yeux ronds et brillants, les dents acérées, de longues queues et de longues oreilles; mais ils ont des corps d'hommes, si ce n'est que les extrémités sont pourvues de grosses griffes recourbées et aiguës. Il n'y a plus de nation au-delà de celle-là; elle a pour nourriture les bêtes de la mer.

L'une des races qui ressemblent le plus à l'homme est celle des Wāḳwāḳ. Ces individus portent de grosses poutres dans leurs chevelures; ils ont des mamelles et des organes sexuels pareils à ceux des femmes, et ils ont le teint coloré; ils ne cessent de crier : wāḳ, wāḳ; et si l'une de ces femelles vient à être capturée, elle se tait et tombe morte.

On lit dans le *Livre du Trésor*[1] que le voyageur qui (p. 27) a dépassé cette nation arrive chez une autre race de femmes; plus grandes que celles-là et plus belles par le visage et par le reste du corps. Celles-ci, après avoir été capturées, survivent un peu plus d'un jour. Plus d'une fois ceux qui les prirent en firent leur plaisir; elles sont semblables aux femmes, mais elles ont une odeur plus agréable et elles procurent des voluptés plus délicieuses. L'atmosphère de cette contrée est plus parfumée que le camphre. Cette race ne comprend pas de mâles. On n'en connaît rien d'ailleurs que par les récits des navigateurs qui ont été poussés vers ces pays.

Une autre race merveilleuse est celle des femmes marines qu'on appelle les filles de l'eau. Elles ont l'aspect de belles femmes aux cheveux flottants; elles sont pourvues d'organes sexuels développés et de mamelles, et elles parlent un langage incompréhensible accompagné d'éclats de rire. Des marins ont raconté qu'ils avaient été jetés par les vents contre une île, où se trouvaient des forêts et des rivières d'eau douce, et où ils entendirent des cris et des rires. Ils approchèrent sans être vus et surprirent deux femmes qu'ils lièrent. Elles demeurèrent avec ceux qui les avaient capturées. Ceux-ci les visitaient en tout temps et trouvaient en elles des jouissances très grandes. L'un d'eux se fia à sa compagne et lui ôta ses chaînes; mais elle s'enfuit aussitôt dans la mer et il ne la revit jamais.

L'autre resta captive auprès de son maître; elle devint grosse de lui et lui donna un fils. Le marin l'amena en mer avec l'enfant; ayant vu dans le vaisseau qu'elle ne s'éloignait pas de son fils, il eut pitié d'elle et lui ôta ses liens; aussitôt elle abandonna l'enfant et sauta dans la mer[2]. Le lendemain elle se montra (p. 28) au marin et lui jeta une coquille qui contenait une perle précieuse.

DE LA TERRE ET DE CE QU'ELLE RENFERME

P. 29. Ibn 'Abd al-Ḥakam al-Miṣrī[3] [l'Égyptien] dit : « La terre a été créée à l'image d'un oiseau, avec la tête, la poitrine, les ailes,

1. كتاب الخزانه, *Kitāb al-khizāna.*

2. *Vide infra* une histoire identique dans le *Livre des merveilles de l'Inde.*

3. Abū'l-Ḳāsim 'Abd ar-Raḥman ibn 'Abd al-Ḥakam l'Égyptien a écrit une histoire de la conquête de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne. Il mourut au Vieux-Caire en 871 (Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 186).

les pieds et la queue. La tête, c'est la Mekke, Médine, l'Yémen. La poitrine, c'est la Syrie et l'Égypte. L'aile droite est formée par l''Irāḳ, en allant jusqu'au pays des Wāḳ et des Wāḳwāḳ, et par les nations du Sind et du Hind. L'aile gauche comprend Māšak et Manšak[1], Gog et Magog, et de nombreuses nations. La queue va de Dzāt al-Ilumām jusqu'à l'occident du soleil et à la mer Noire[2].

DE LA MER EXTÉRIEURE [OCÉAN] ET DES MERVEILLES QU'ELLE RENFERME

P. 31. On dit que là se trouve le trône d'Iblīs[3], proche de la mer Ténébreuse, porté par une troupe de diables et de malins esprits qu'il a préposés à cet emploi, entouré par des génies méchants qui sont sous son obéissance. Il y en a qui le voilent et ne le quittent jamais, et d'autres qui se dispersent à son commandement; mais aucun ne sort de sa place que pour aller encourager un pécheur dans sa révolte ou séduire un saint; là sont aussi tous les autres suppôts d'Iblīs, qui se répandent parmi les hommes pour les égarer. La prison d'Iblīs est dans l'île de Sah[4]; il y est incarcéré avec les génies et les satans qui l'ont suivi.

Dans cette mer se trouve aussi le temple de Salomon, renfermant son corps; c'est un château superbe bâti dans une île[5].

On y voit encore des cratères qui ne cessent jamais de projeter du feu à la hauteur de cent coudées; — des poissons longs chacun de plusieurs jours [de marche], d'aspect merveilleux, de formes diverses, et (p. 32) colorés de toutes couleurs; — des villes qui flottent sur l'eau et qui fuient devant les navigateurs; — les trois idoles dressées par Abraha : l'une, jaune, faisant signe de la main, comme si elle donnait à qui vient vers elle l'ordre de s'éloigner; la seconde, verte, levant ses deux mains étendues comme si

1. « Nomen ماشك *Māšak*, dit De Goeje (éd. de Ibn al-Faḳīh, p. r note *k*), sine dubio est Hebr. מֶשֶׁךְ [*mešek*] Μοσχοι (Μεσχοι), منسك *Manšak* (ميشك *Mīšak*?) altera nominis ejusdem forma esse videtur ».

2. *Vide supra*, p. 55 et note 6.

3. C'est le grec διαβολος; Satan, le chef des mauvais génies.

4. جزيرة سَه?

5. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 60. Les *Merveilles de l'Inde*, p. 134, placent le tombeau de Salomon à Andamān la Grande.

elle désignait le point où vous devez aller; la troisième, noire, aux cheveux frisés, montrant du doigt la mer comme pour dire : « Qui passe outre fera naufrage ». Elle porte sur sa poitrine cette inscription : « Œuvre d'Abraha Dzū'l-Manār [Abraha au phare] le Homéïrite, dédiée à son Seigneur le Soleil ». — On raconte aussi qu'on y voit des sortes de citadelles qui s'élèvent sur l'eau et où paraissent des formes diverses, puis qui s'enfoncent dans l'eau. — La profondeur de cette mer est variable. Il y a des endroits où l'on n'atteint ni ne connaît le fond; il y en a qui ont sept mille brasses et plus et moins, il y en a où poussent des arbres pareils au corail.

La mer Noire de poix, rejoint la mer Extérieure; elle est très fétide; on n'y trouve que la citadelle d'argent que les uns disent être artificielle, les autres, naturelle.

De l'Océan se détache aussi la mer de Chine, qui commence à l'Occident, à la mer de Fārs, et s'étend jusqu'au pays de la Chine. C'est [le golfe Persique] une mer étroite d'où l'on extrait des perles. On dit que [l'Océan] renferme douze (p. 33) mille huit cents îles. Là est le tourbillon [le *durdūr*], lieu où l'eau tourne[1]; lorsqu'un navire y est pris, il tourne jusqu'à ce qu'il soit submergé... Cette mer possède de nombreuses merveilles : des espèces de serpents colorés, dont quelques-uns atteignent une longueur de cent coudées et deux cents brasses, et plus et moins, et qui se dévorent l'un l'autre; — des mines où l'on trouve de l'or poussant en rameaux, et des mines de gemmes: — trois cents îles peuplées et cultivées où règnent des rois nombreux. — On dit que cette mer renferme un château de cristal élevé sur un roc, éclairé par des candélabres qui ne s'éteignent jamais.

Ensuite vient une mer dont on n'atteint pas le fond et dont on ignore la largeur. Les navires, poussés par un bon vent, la traversent en deux mois au moins; elle est la plus grande qui dépende de la mer Extérieure, et il n'en est pas de plus redoutable. On y trouve des mines d'émeraudes et des plants de cannes et de bambous. Les poissons y atteignent une longueur de quatre cents

1. Cf. Ibn al-Faḳīh, p. ١١; Reinaud, *Relation*, p. 14; Ḳazwīnī I, p. ١١٧. Ce dernier rapporte une anecdote sur les marins pris dans le tourbillon d'après l'auteur du *Livre des merveilles de la mer*. Ḳazwīnī, I, ١٠٦ et ١١٠, place aussi un tourbillon dans la mer de Chine et raconte à son sujet une autre anecdote. Carra.

coudées environ, mais il y en a de petits qui ont une coudée. Lorsque ces poissons parviennent à des dimensions excessives et nuisent aux autres poissons de la mer et aux vaisseaux, les petits poissons ont pouvoir contre eux; ils se logent dans leurs ouïes (p. 34) et ne s'en vont pas qu'ils ne les aient tués[1]. Le plus souvent les gros poissons évitent ces parages par crainte des petits. — Dans la même mer, on trouve : des poissons dont le visage ressemble à celui d'un homme qui se montre dans l'eau; — des poissons ailés qui s'envolent la nuit pour aller manger l'herbe sur le rivage, et rentrent dans la mer avant le lever du soleil[2]; — un poisson dont le fiel sert à former une écriture lisible dans la nuit[3]; — un poisson vert dont la graisse est telle que quiconque en a mangé refuse de prendre de la nourriture pendant plusieurs jours pour n'en pas perdre le goût[4]; — un poisson qui a deux cornes pareilles aux antennes de l'écrevisse, qui jettent du feu pendant la nuit; — un poisson rond, appelé le *mash*[5] ayant sur le dos une sorte d'arête pointue; aucun autre poisson ne résiste à celui-ci, parce qu'il fond sur lui, cette corne en avant, et le tue[6]; parfois même il perce les vaisseaux; sa corne est jaune comme l'or et cannelée[7]; — un poisson appelé *hafs*[8], couvert d'une sorte de cuirasse qui entoure ses yeux et sa tête, et s'étend sur presque tout son corps; il est allongé comme un serpent, long de vingt coudées, muni d'aiguilles disposées comme les dents d'une lime, depuis sa poitrine jusqu'à l'extrémité de sa queue. Il (p. 35) enlace tout ce qu'il rencontre, et tout être, que sa queue enveloppe meurt. On dit que sa chair guérit de toutes les maladies; mais on le trouve rarement. — Enfin cette mer produit l'ambre.

La mer de Harkand la suit, renfermant des îles nombreuses. On y rencontre un poisson sur le dos duquel croissent parfois l'herbe et les coquillages. Il arrive aux marins d'y amarrer leurs navires,

1. Cf. *Relation*, p. 3. Ces petits poissons sont appelés اللشك *al-lasak*. Carra.
2. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١١٣. Carra.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. المصح, variantes الفضح, المضح. Ḳazwīnī, I, p. ١١٣, appelle كاو ماهى, bœuf marin, un poisson rond ayant sur le dos une arête pointue. Carra.
6. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 35. Carra.
7. مخزع.
8. هفش.

car ils le prennent pour une île; mais lorsqu'ils le reconnaissent, ils s'en éloignent[1]. Quelquefois ce poisson déploie l'une des deux ailes qu'il a sur l'épine dorsale; lorsqu'il sort la tête de l'eau, elle paraît grande comme une montagne; lorsqu'il sort la queue, elle ressemble à un grand phare. Quand la mer est calme, il attire avec sa queue les poissons, puis, ouvrant la bouche, il les fait descendre dans son gosier comme dans un puits. On l'appelle le *ghundur*[2]. Il est long de trois cents coudées. Les marins le redoutent; ils frappent du claquoir[3] pendant la nuit, pour qu'il ne vienne pas endommager et faire chavirer les navires. — On trouve aussi dans cette mer de grands serpents; ils en sortent et vont dans le désert où ils avalent des éléphants[4]. Ils s'enroulent autour des rochers ou se cachent dans leurs cavités; ils font entendre un sifflement effrayant. — On y rencontre encore un autre serpent, dit *al-malika* (p. 36), la reine, qui ne paraît jamais qu'une fois. Les rois des Zandjs usent de ruse pour s'en emparer; on le cuit jusqu'à ce que sa graisse fonde: le roi s'en oint, afin d'augmenter sa force et son agilité. De la peau de ce serpent, qui est tigrée, on fait un tapis; le phtisique qui s'y asseoit est guéri de la phtisie; l'homme sain est assuré contre elle à tout jamais. Quelquefois des poissons de cette espèce sont arrivés dans l'Inde, où les rois ont employé leur cuir et l'ont gardé dans leur trésor. — Le vent, dans cette mer, souffle de ses profondeurs; parfois la tempête y projette du feu qui répand une clarté intense.

La quatrième mer s'appelle Dawāndjid[5]. Elle est séparée de la mer de Harkand par des îles nombreuses; l'on en compte mille neuf cents. L'ambre existe en abondance dans ces îles. Il en vient des morceaux gros comme des maisons. Cet ambre croît comme une plante au fond de la mer, et lorsque l'agitation des flots est

1. Cf. la légende de Sindbad le Marin et la légende de saint Brandan. Carra. Cf. également *Merveilles de l'Inde*, p. 36, l'histoire de la tortue prise pour un îlot.

2. الغندر.

3. يضربون نواقس. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, p. 15, et Ḳazwīnī, I, p. ١٠٩, qui n'ont pas ce mot نواقس, mais qui expliquent que les marins frappent sur du bois. Reinaud, *Relation*, p. 2, a le mot et le rend par *cloche*. Carra.

4. Cf. Kazwīnī, I, p. ١٠٧; il donne à ces serpents le nom de *naṣbān* النصبان. Carra.

5. دواندجد, var. داونجد *Dāwandjid*? Pron. anc. *Dawāngid, Dāwangid.*

grande, il est rejeté du fond et il monte à la surface, comme le bitume et les eaux chaudes. C'est de l'ambre gras[1].

P. 37... La dernière île de cette mer est celle de Sirandīb dans la mer de Harkand. C'est la principale de toutes ces îles; on y trouve beaucoup de dépôts de perles et de pierres précieuses. Dans la mer de Sirandīb sont des chemins entre des montagnes qui conduisent au pays de la Chine[2]. Dans les montagnes de cette mer, il y a des mines d'or ainsi que des dépôts de perles. Il y vit des bœufs sauvages et diverses sortes d'animaux. On va par cette mer au pays du Maharādja. Souvent les nuages obscurcissent cette région pendant des jours et des nuits, et la pluie y tombe continuellement, et ni les poissons ni les bêtes ne se montrent plus.

On passe de là à la mer du Campa, où se trouve l'arbre d'aloès; on ne connaît personne qui y habite (p. 38). L'origine de cette mer est voisine du Nord ténébreux. On passe aussi de la même région au pays du Waḳ (*sic*), où habite le roi des îles, appelé le Maharādja. Les îles et les provinces de son royaume sont innombrables, et un navigateur qui voudrait en faire le tour pendant plusieurs années ne le pourrait pas. Ce roi possède une quantité d'essences médicinales : le camphre, le girofle, le sandal, la noix, le macis, le cardamome[3] et l'aloès; aucun roi n'en possède autant. — On dit que dans cette mer se trouve un château blanc qui marche sur l'eau et qui se montre parfois aux marins avant l'aurore; ils se réjouissent lorsqu'ils le voient, car il leur présage le salut, le gain et la fortune.

Là est aussi l'île de Braṭā'il, qui renferme des montagnes habitées où l'on entend la nuit et le jour des timbales, des tambours et des sons inconnus. Les visages de ses habitants ressemblent aux boucliers à double cuir, et leurs oreilles sont fendues. La plupart des marins s'accordent à dire que le Dadjdjāl [l'Antéchrist] demeure dans l'île et, qu'il en sortira quand son heure sera venue. On y vend du girofle que les commerçants achètent de marchands invisibles.

1. دسم.

2. Il s'agit des îles de la mer de Chine (*vide supra*, p. 41 *apud* Sulaymān) situées inexactement ici dans la mer de Ceylan.

3. القاقلة *al-ḳāḳula* et non *ḳāḳila* comme a lu M. Carra de Vaux.

Dans la même mer est *al-Barrāḳa*[1], [la brillante]; c'est une ville superbe en (p. 39) pierre blanche éclatante; on y entend des cris et des chants et l'on n'y voit pas d'habitants. Les marins y sont parfois descendus et ont pris de son eau; ils l'ont trouvé blanche, limpide, douce au goût, avec une senteur de camphre. — Il y a aussi une île où brillent des demeures et des coupoles blanches; les navigateurs, en les voyant, désirent les atteindre; mais elles s'éloignent lorsqu'ils approchent; à la fin elles s'effacent tout à fait et les marins s'en retournent.

Cette mer joint le Wāḳ. Les marins disent qu'ils n'en connaissent pas le terme, à moins qu'il ne soit marqué par une montagne où brûle jour et nuit un feu dont la combustion est si ardente qu'elle rend un son pareil aux roulements du tonnerre. Quelquefois on entend dans ce feu des bruits qui présagent aux gens de la région la mort d'un de leurs rois ou d'un grand personnage[2]. On n'atteint pas le fond de la mer en ce lieu.

Après la mer du Campa, dont nous avons parlé, vient la mer de Chine, mer mauvaise et froide, plus froide qu'aucune autre. On dit que le vent souffle de ses profondeurs et qu'elle est habitée par un peuple vivant dans le sein de l'eau. Les navigateurs qui ont visité ces parages affirment que, la nuit, quand la mer est agitée par le souffle du vent, ces individus paraissent et montent vers les vaisseaux; cela n'a jamais lieu, d'ailleurs, que quand la mer est tourmentée. Les marins disent ne pas connaître, au delà de la mer de Chine, de mer navigable. Il n'y a plus qu'un océan, étendu sans limites, dont l'eau n'est pas pareille à celle des autres mers.

Dans la mer de Chine vit (p. 40) un poisson semblable à un brûlot[3]; l'eau le jette sur le rivage et, lorsqu'elle est redescendue, il reste dans la boue; il s'agite alors pendant une demi-journée, et à la suite de cette agitation, il se trouve armé d'une aile qui lui pousse, à l'aide de laquelle il se retourne et s'envole.

On estime que la largeur du pays de Chine, que les vaisseaux parcourent, est de quinze cents parasanges.

1. البراقة. Le nom de la ville paraît formé de l'épithète donnée à la pierre dont elle est construite, *barrāḳ* براق, éclatante. Carra.

2. *Vide supra*, p. 110 et 99.

3. الحرّاقه.

Il y a dans cette mer un poisson qu'on appelle le *luḥm*[1] qui mange les hommes. Souvent quand on jette à l'eau les marins morts, des poissons de cette espèce les avalent. On y voit aussi un grand visage, pareil à un visage humain, mais plus grand, arrondi et de la couleur de la lune, qui couvre l'espace entre deux montagnes.

Les portes de la Chine sont dans la mer; ce sont des fentes entre des montagnes[2].

... On dit qu'il y a dans la mer de l'Inde des animaux (p. 41) semblables à des écrevisses; lorsqu'ils sortent de l'eau, ils deviennent des pierres dont on fait un collyre pour certaines maladies des yeux[3].

P. 44... On trouve aussi dans l'Inde la vallée du giroflier. Ni commerçants ni marins n'y sont jamais entrés et n'ont dit en avoir vu un arbre. Le fruit n'est vendu, disent-ils, que par les génies. Les navigateurs accostent l'île, déposent sur le rivage leurs lots de marchandises, et reviennent à leur navire. Le lendemain matin, ils trouvent à côté de chaque lot une part de girofle. Il en est qui laissent le lot [de marchandises] et le girofle pour demander davantage, et un supplément [de girofle] est quelquefois ajouté. Un homme a raconté qu'il était (p. 45) descendu dans l'île et qu'il l'avait parcourue; il y vit des gens de couleur jaune, sans barbe, habillés en femme et ayant les cheveux longs, qui se cachaient à son approche. Après cette visite, les commerçants, ayant attendu quelque temps, revinrent au rivage de l'île; mais ils n'y trouvèrent pas de girofle; ils comprirent que les habitants en avaient agi ainsi à cause de l'homme qui les avait vus; quelques années plus tard, ils reprirent leur ancienne pratique. On dit que ce girofle, quand il est frais, est agréable au goût. Les habitants de l'île s'en nourrissent; ils ne tombent pas malades et ne vieillissent pas. On raconte aussi qu'ils sont vêtus des feuilles d'un arbre qui pousse chez eux, et qui est inconnu des autres hommes[4].

1. اللحم. Cf. le *lukham* اللخم de la *Relation*, p. 11. Carra [*vide supra*, p. 38].

2. *Vide supra*, p. 144 et note 2.

3. Cf. *Relation*, p. 21 [*vide supra*, p. 41 et note 6]; *Merveilles de l'Inde*, p. 171; Ḳazwīnī, I, p. ١١٠ et ١١١. Carra.

4. Cette anecdote de la vente du girofle est entièrement reproduite dans Ḳazwīnī, I, p. ١١١. Cf. l'épisode du marché des djinns, dans les *Merveilles de l'Inde*, p. 168. Carra.

Cf. également le passage suivant de l'*Abrégé des merveilles*, p. 103. « Le

LES ILES DE LA MER VERTE

Ptolémée rapporte que la mer Verte [la mer Extérieure] renferme vingt-sept mille îles peuplées ou non peuplées. Parmi elles se trouvent :

Une île habitée par un peuple qui est un débris des Nasnās[1] ; ces gens possèdent un arbre, appelé la *lūffa*[2], dont le fruit les nourrit et dont la feuille les vêt; ils mangent aussi la chair des animaux marins.

L'ÎLE DU CORAIL où pousse l'arbre du corail, dans des flaques entre l'eau salée et l'eau douce; il élève sa tête faite d'une touffe de rameaux. Quand un navire (p. 46) passe près de cette île, il se charge d'autant de corail qu'il peut.

Une île au milieu de laquelle est une grande pyramide[3] de pierre noire brillante; on ne sait ce qu'elle renferme; mais autour d'elles sont des cadavres et de vastes ossuaires. Un roi vint une fois visiter cette île; quand il y fut descendu, la somnolence s'empara de ses compagnons; ils tombèrent dans la torpeur, perdirent leurs forces et ne purent plus remuer. Ceux qui s'en aper-

royaume de Gānah. C'est encore un puissant État; il touche au pays des mines d'or, où résident plusieurs branches de la famille des Sūdān. Les habitants de ce pays ont tracé une limite qu'on ne doit pas franchir lorsqu'on va acheter l'or; quand les acheteurs arrivent à cette limite, ils déposent les lots de marchandises et de vêtements, puis s'éloignent; ces nègres arrivent avec de l'or, en laissent une certaine quantité à côté des marchandises et s'éloignent. Les propriétaires des lots reviennent, et, s'ils ne sont pas satisfaits, ils s'en vont de nouveau; les nègres reviennent à leur tour et rajoutent de l'or et ainsi de suite jusqu'à ce que le marché soit conclu. C'est exactement le même procédé qu'emploient les marchands qui vont acheter le girofle ».

1. « Le *nasnās* est fait comme une moitié d'homme; il a une main et un pied, il marche par bonds et il court avec une grande vitesse (p. 25 du même ouvrage) ».

2. الوف *al-lūf*, var. اللوب. Ḳazwīnī, I, p. 111, donne ce nom à l'arbre dont il est question à la fin du paragraphe précédent, qui pousse chez les gens qui vendent le girofle. Carra.

3. Variantes d'un autre manuscrit : idole. Pour ce paragraphe, cf. Ḳazwīnī, I, p. 111. Carra.

çurent à temps regagnèrent en hâte le navire; et tous ceux qui s'arrêtèrent ou s'attardèrent périrent.

On raconte que [Alexandre] le Bicornu, allant vers les Ténèbres[1], passa près d'une île où il vit des gens ayant la tête de grands chiens, aux dents menaçantes, vomissant du feu par la gueule, qui accouraient vers les vaisseaux. Ils l'attaquèrent et il les combattit, et se sauva d'eux[2].

Continuant sa route, il vit une lumière brillant très haut; il mit le cap sur elle et atteignit l'ÎLE DU CHATEAU. C'est une île au milieu de laquelle s'élève un château de cristal, qui brille au-dessus de la mer voisine. Il voulut y descendre, mais un brahme, philosophe indien[3], l'en empêcha, lui disant que quiconque mettait pied dans cette île perdait connaissance et, ne pouvant plus en sortir, y mourait. On dit qu'Alexandre y vit (p. 47) des habitants vêtus de feuillage et qu'il demanda au brahme comment ils pouvaient subsister, au contraire de ce qu'il venait de dire; mais le brahme lui répondit qu'on trouvait dans l'île un fruit, et que tous ceux qui en mangeaient recouvraient la santé. On rapporte qu'il paraît, la nuit, aux créneaux de ce château, des lampes qui brûlent jusqu'au matin; leur lumière baisse alors jusqu'au soir; puis elles se rallument de nouveau.

Dans la même mer est une île blanche, étendue, renfermant de l'eau et des bois; elle est habitée par une race de gens, dont le visage est ouvert sur la poitrine[4], qui vont nus, qui possèdent à la fois les organes des mâles et ceux des femmes, qui parlent un langage analogue à celui des oiseaux. Ils se nourrissent de plantes semblables aux champignons et aux tubéreuses, et ils boivent l'eau d'étangs qui sont dans l'île.

1. C'est-à-dire vers la mer Ténébreuse ou vers l'extrémité du monde. Carra.

2. Cf. Ḳazwīnī I, p. ١٠٨, et, dans le *Roman d'Alexandre*, l'épisode des cynocéphales. Carra.

3. بهرام فيلسوف الهند. Il semble que l'auteur prenne le mot *bahrām*, brahme, pour un nom propre. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١١٢ et II, p. ٥٥, et remarquez que ces récits ont le mot grec *philosophe* [*fīlusūf*], et non le mot ordinaire qui signifie *sage* حكيم *ḥakīm*. Carra.

4. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١١٢ et II, p. ٥٤. Carra.

L'ÎLE DU DRAGON[1], contenant des montagnes, des cours d'eau, des moissons. Elle est habitée. Au-dessus de la capitale se dressait une haute forteresse, résidence d'un énorme dragon qui dévorait les hommes. On dit qu'Alexandre aborda à cette île et que ses habitants le prièrent de les secourir. On raconte qu'il leur fit porter chaque jour deux taureaux à peu de distance du château, de façon que le dragon sortant prît les deux taureaux et rentrât chez lui, et recommençât le lendemain. Alexandre dit donc à ces gens : « Montrez-moi le repaire ». Au matin, ils le conduisirent en un lieu dominant; ils déposèrent les deux (p. 48) taureaux et le dragon parut, semblable à une nuée noire, avec les yeux brillants comme l'éclair et le feu sortant des entrailles. Il dévora les deux taureaux et rentra dans son repaire. Alexandre fit alors écorcher deux gros taureaux et remplir leurs peaux de poix, de soufre, de plâtre et d'arsenic, et il mêla à cette pâte des harpons et des broches de fer; puis il les fit déposer dans le même lieu. Le dragon vint selon sa coutume, dévora l'appât et repartit; mais il s'était à peine déplacé que toutes ces matières se heurtèrent dans son estomac, et qu'il tomba à terre sans plus pouvoir bouger, la gueule ouverte pour respirer. Alexandre ordonna qu'on rougît des morceaux de fer, qu'on les plaçât sur des tables de fer et qu'on les lui lançât dans la gorge; le monstre mourut sur l'heure et le pays recouvra la paix. On célébra la mort du dragon et les habitants remercièrent Alexandre et lui offrirent ce qu'ils avaient de plus précieux. Parmi les présents qu'ils lui firent, était une bête de la figure d'un lièvre, avec les pieds jaunes ayant l'éclat de l'or, et qu'on appelle *mi'rādj*[2]. Cette bête avait sur la tête une corne unique et noire; les lions, les tigres, les oiseaux, les bêtes fauves et tous les animaux s'enfuyaient devant elle.

Il y a dans cette mer une île qui paraît en certaines années et à certains mois, et disparaît dans l'intervalle avec tout ce qu'elle renferme : elle revient toujours avec le même aspect. On dit que c'est une île mobile.

1. *At-tinnīn*. Toute cette anecdote est reproduite par Ḳazwīnī, I, p. ١٤٣. En un autre endroit, II, p. ٥٥, le même auteur la répète en l'abrégeant, et il donne au dragon le nom de سجاع *šudjā'*. Carra.

2. معراج, var. بعراج *bi'rādj*.

On y trouve aussi l'île de Malkān[1]. Malkān est un monstre marin qui a établi son repaire dans cette île; il a plusieurs têtes aux visages divers, aux dents (p. 49) recourbées; il ne se nourrit que des poissons qu'il capture[2]. On dit que ce monstre servait de véhicule à un roi des génies marins, parce qu'il a deux ailes qui, lorsqu'il les dresse et en rapproche les pointes, forment comme un arc qui garantirait contre le soleil. Les anciens ont mentionné cette bête et ont dit qu'elle était de la dimension d'une montagne. L'île de Malkān est habitée par une race de gens qui ont des têtes d'animaux sur des corps d'hommes, et qui se nourrissent des poissons qu'ils peuvent atteindre.

P. 52... L'île des Rūd[3]. Ce sont des gens qui ont des ailes (p. 53), des poils et des trompes affilées ; ils marchent sur deux pieds et sur quatre pieds; ils s'envolent et reviennent dans l'île. On dit que ce sont d'anciens satans.

L'île de Ghāmis [le submergé][4]. C'est une bête arrondie comme une boule, qui pousse un cri terrible; sans qu'on sache d'où sort sa voix. On prétend qu'elle reste six mois dans la mer, et que, pendant six mois, elle est visible dans cette île; on ne sait ni ce qu'elle mange ni d'où elle tire sa nourriture.

Une île en passant près de laquelle des marins virent la mer bouillonner et s'enfler devant eux; ils regardèrent; un vieillard à la chevelure et à la barbe blanches, parut, portant des vêtements verts, couché sur la surface de l'eau et disant : « Gloire à celui qui règle le monde, qui connaît les secrets des cœurs et dont la puissance met un frein à la mer pour qu'elle ne déborde pas. Dirigez-vous entre le Nord et l'Est, jusqu'à ce que vous atteigniez les montagnes du chemin[5] et passez au milieu; vous éviterez le naufrage ». Ainsi firent-ils, et ils parvinrent à une ville habitée par des hommes aux visages longs, qui s'appuyaient sur des verges d'or, dont ils se servaient aussi pour combattre, et qui se nourris-

1. ملكان.

2. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١٠٩; le nom de la bête n'est pas donné. Carra.

3. الرود, var. الدود *ad-Dūd*.

4. الغامس, var. القاس. Ḳazwīnī, I, p. ١٠٩, a à peu près ce paragraphe, sans le nom de la bête. Carra.

5. جبار الطرق ; var. جبال الطوق, les montagnes du collier. Il semble que ce soit les portes de la Chine. Carra.

saient de bananes et de costus. Ils demeurèrent un mois parmi eux, et prirent leurs verges d'or sans qu'ils les en empêchassent. Puis ils revinrent par le même chemin sains et saufs. On dit que le personnage qui les dirigea est Khiḍr[1], et que (p. 54) cette île située au milieu de la plus grande mer, est sa demeure.

LES ILES DE LA MER DE CHINE

Ptolémée rapporte que la mer d'Orient et de Chine renferme treize mille sept cents îles, et il en cite quelques-unes. Parmi elles se trouvent :

L'ÎLE DE SIRANDĪB..... .

P. 55. Non loin est l'ÎLE DE RĀMINĪ[2]. Rāminī est une île[3] de l'Inde. Dans cette île on trouve le rhinocéros et le bois de campêche dont la sève est un contrepoison très efficace[4]. Les marins s'en servent contre la morsure des vipères et des serpents. On y voit aussi des buffles sans queue et des hommes nus vivant dans des marais, parlant un langage qu'on ne peut comprendre et pareils à des bêtes sauvages. Leur taille est de quatre[5] empans. L'homme et la femme ont les parties sexuelles très petites; leurs cheveux sont fins et roux; ils grimpent sur les arbres sans le secours de leurs mains; ils poursuivent les vaisseaux à la nage, avec la vitesse du vent; ils vendent l'ambre contre du fer[6], et ils l'apportent dans leur bouche. Ce peuple a pour voisin des nègres aux cheveux crépus, qui mangent les hommes en vie et qui les

1. Khiḍr, prophète, est, chez les musulmans, le patron de la mer, celui des ordres religieux et en même temps une espèce de juif errant. On l'identifie avec le prophète Élie. Le Ḳorān, chap. XVIII, le fait voyager avec Moïse. On verra dans les *Chants populaires des Afghans*, recueillis par J. Darmesteter, p. 127, une jolie anecdote sur Khiḍr, dans laquelle ce prophète apparaît à un fakir comme génie de la mer et lui fait apporter par les poissons toute une montagne de rubis. Carra.

2. الرامنى. Le nom de cette île est souvent écrit الرامى *ar-Rāmī*. Carra.

3. Autres manuscrits : ville.

4. Cf. Ibn al-Faḳīh, p. ١٠ [*vide supra* p. 56 et note 9]; Ḳazwīnī, I, p. ١٠٨ et II, p. ١٩. Carra.

5. Ms B : cinq empans. C'est une population de pygmées. Carra.

6. Le même genre d'échange est rapporté dans la *Relation*, p. 8 et 17 [*vide supra*, p. 36 et 39]. Carra.

dissèquent dès qu'ils les ont faits prisonniers. Ces nègres possèdent dans l'île une montagne dont la terre est une sorte d'argent liquéfiable par le feu. Dans le voisinage se trouve la terre du camphre. Le camphre est un arbre qui croît en ces parages, et dont l'ombre peut couvrir cent personnes au moins. On entaille l'arbre; il en sort un liquide dont on emplit plusieurs jarres; c'est l'essence de camphre[1]. Le camphre est donc une résine qui découle de l'arbre (p. 56) lorsqu'on le coupe. Cette île renferme beaucoup de merveilles marines, des volatiles extraordinaires et d'autres raretés.

L'île de Kalah est une grande île habitée par des Indiens, où sont des mines d'étain et des plantations de bambous.

A sa droite[2] et à deux journées de navigation, est l'île de Bālūs[3]. Les habitants sont anthropophages. On y trouve la banane de grosse espèce, le camphre, la noix indienne[4], la canne à sucre et l'oryza.

L'île de Djāba. Elle renferme la ville de Ṣalāhaṭ[5]; elle a un roi qui vit dans une grande opulence, vêtu de robes dorées, coiffé d'une toque d'or rehaussée de pierreries. Cette île produit la noix indienne, la banane, le sucre, le sandal, la lavande[6], le girofle[7]. — Vis-à-vis d'elle est une montagne au sommet de laquelle brûle un feu qui s'élève jusqu'à cent coudées et est large d'autant. Il est visible la nuit comme flamme et le jour comme fumée.

L'île d'aṭ-ṭīb [du parfum] est distante de la précédente de quinze jours en mer ; elle produit toutes sortes d'épices.

1. Litt. : l'eau de camphre. Cf. Ḳazwīnī, I, p. ١٠٧. Carra.
2. L'expression de *droite* désigne ordinairement, en arabe, le sud. Carra.
3. بالوس, var. بالوش. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 257; Ibn al-Faḳīh, p. ١٢ note *e*. Carra.
4. C'est-à-dire le coco. *Vide supra*, p. 2.
5. Les mss ont سلاهيت *Salāhīt*. La leçon paraît fausse. Il faut probablement lire شلاهط Ṣalāhaṭ, qui est aussi une île et non une ville. Le ms. M a au reste : « L'île de Salahit et Djāna [pour *Djāba*] où est une ville avec un roi qui etc, ». Carra.
6. السنبل.
7. *Vide supra*, p. 28.

P. 57. Dans le royaume du Maharādja est une île appelée BRAṬĀ'ĪL où l'on entend les sons du tambour, du fifre, de la flûte et des chants variés. Les marins disent qu'elle est la demeure du Dadjdjāl [l'Antéchrist]. Dans son voisinage il y a un point de la mer d'où sortent des chevaux ornés de crinières qui traînent jusqu'à terre.

L'ÎLE DE TIYŪMA[1] sur la route de la Chine. Elle produit l'aloès et le camphre. Elle est distante de peu de jours du Khmèr[2], sur le rivage. Le Khmèr produit l'aloès [appelé aloès] du Khmèr et le sandal.

L'ÎLE DU SANDAL, sur le rivage. Elle produit l'aloès du Čampa, que les habitants de ces contrées estiment plus que l'aloès du Khmèr, parce qu'il enfonce dans l'eau à cause de sa qualité et de son poids. Il y a dans l'île des bœufs et des buffles.

LE PAYS DES WĀK avec ses îles est situé à l'orient de la Chine. L'or y est abondant au point que les habitants font en or les rênes de leurs montures, leurs armes, les chaînes de leurs chiens, et qu'ils portent des chemises tissues d'or. Ils font aussi des statues merveilleuses. De ces contrées on exporte l'aloès, le musc, l'ébène et le cinnamome[3], et toutes sortes de marchandises et de curiosités.

LES ÎLES DES ZANDJS (de la côte orientale d'Afrique)...

LES ILES DE LA MER DE HARKAND

P. 58. La mer de Harkand, selon l'opinion de Ptolémée et de la plupart des navigateurs, renferme dix-sept cents îles habitées, sans compter celles qui sont désertes. Toutes ces îles sont régies par une femme...

LE ROYAUME DU MAHARĀDJA est considérable; aucun ne comprend plus d'îles dans les mers de l'Orient. Un navigateur qui

1. تيومه, qui a été inexactement lu *Toyūmah*.
2. M. Carra de Vaux a lu *Ḳimār*; le texte doit donc avoir قمار.
3. M. Carra de Vaux a traduit دار صينى par *cannelle*, d'après l'index du texte arabe de Dimišḳī; mais c'est *cinnamome* qu'il faut lire. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 841.

voudrait parcourir toutes ces îles, ne le (p. 59) pourrait pas en plusieurs années. Cette mer renferme d'innombrables merveilles. Ses rois possèdent une quantité d'essences aromatiques : le camphre, le girofle, la noix, le macis, le cardamome, le cubèbe, l'aloès. Aucun autre roi n'en possède autant, ni ne peut rivaliser avec eux en ce genre de richesses.

LE PAYS DE CHINE

On dit que le pays de Chine contient trois cents et quelques villes florissantes, sans compter les bourgs, les places frontières, ni les îles. Les Portes de la Chine sont douze portes formées par des montagnes qui se dressent dans la mer, ces montagnes laissant deux à deux, un intervalle entre elles. On navigue dans cette mer jusqu'à ce qu'on aborde à l'une des grandes et célèbres villes du pays. Les navires mettent sept jours à traverser les montagnes; après avoir franchi ces portes, ils arrivent dans une mer spacieuse d'eau douce, et y naviguent jusqu'au point qu'ils veulent atteindre. Le premier port où ils accostent est Khānfu[1]. L'eau de ces ports est douce, venant des fleuves ; on trouve dans chacun d'eux des lieux sûrs, pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, des arbres, des jardins, des cultures. Dans toutes ces baies, deux marées se font sentir jour et nuit. Chaque port possède des marchés, des dépôts de marchandises, une entrée, une sortie, des douanes, des bureaux où l'on inscrit les navires qui vont et viennent.

P. 60. L'île de Khaldjān[2] est entre Ceylan et Kalah, dans le pays de l'Inde. Elle est habitée par des nègres nus, qui, lorsqu'un étranger leur tombe entre les mains, le pendent la tête en bas et le dissèquent. Ils n'ont pas de roi; ils se nourrissent de poisson, de banane, de noix indienne, de canne à sucre. Il y a dans l'île des forêts de bambous. Ces nègres sont complètement nus.

Près de la Chine, il est un lieu dans la mer qu'on appelle Čan-

1. Les mss ont خانقوا *Khānḳū* et خالقوا *Khālḳū* pour خانفوا *Khānfū*.

2. خاجان, var. خلنجان *Khalandjān*. La *Relation*, p. 20, parle de cette île sous le nom de *Malḥān* ملحان [*vide supra*, p. 41]. L'île de Khaldjān paraît bien se confondre avec celle de Bālūs, Landjabālūs ou Nicobar. Carra.

KHAY[1]. C'est le point où la mer est le plus mauvaise, où il y a le plus de vents, de tempêtes, de périls et d'objets d'épouvante. Des enfants, pareils à ceux des Zandjs, s'y répandent et assaillent les vaisseaux. Ils sont grands de cinq empans; ils sortent de l'eau, sautent sur les vaisseaux, les parcourent en tous sens sans faire de mal à personne, puis rentrent dans les flots. Lorsque les marins les voient apparaître ainsi, ils savent que les vents vont devenir mauvais. Ils s'en retournent alors, allègent les navires en jetant une partie de la cargaison, et serrent une ou deux coudées de voile dans la vergue, ou davantage selon leur crainte. — Les marins disent aussi que, lorsqu'on voit se percher à l'extrémité des vaisseaux, dans ces parages, un oiseau pareil à une torche allumée, cela est signe de salut. — Ils racontent encore que l'on (p. 61) voit rôder en cet endroit un poisson appelé la baleine, qui atteint parfois cent coudées de long sur une largeur de vingt coudées, et qui a une croûte pierreuse sur le dos. Ce poisson attaque les navires et les brise. Ils ajoutent que quelquefois il approche du rivage sans le savoir, cherchant sa nourriture et poursuivant des poissons qui fuient devant lui; emporté par son mouvement, il est lancé sur le rivage, et, incapable de s'en retourner, il périt. Quand il est pris de la sorte, on partage sa chair et on la fait fondre dans des chaudrons. Elle fond en totalité, et devient une graisse qu'on emploie pour les navires et pour d'autres choses.

Une île proche du Djāwaga; il s'y dresse une montagne, dite MONTAGNE DU FEU, d'où sort, le jour, de la fumée, la nuit, de la flamme; personne ne peut en approcher[2].

L'ILE DE MANDAR[3]. Ses habitants sont des nègres; ils ont une ville appelée Bārand[4]; ils infestent les chemins, font des prisonniers; ils combattent contre les navires chinois qui transportent les marchands d'armes ou de naphte. Un seul de ces navires peut

1. Le texte a la leçon fautive habituelle صنجى que M. Carra de Vaux a lu *Ṣandji*, pour صَنْخَى. « Cf. la *Relation*, p. 19. Les *Prairies d'or*, I, p. 343, ont ce nom et le récit qui suit. Carra ». *Vide supra*, p. 59 et 100.

2. *Vide supra* p. 152, le volcan de l'île de Djāba.

3. المندر, var. المدر *al-Madar*, المنذر *al-Mandzar*, المند *al-Mand*. Il faut peut-être comparer le المابد *al-Mābad*, de la *Relation*, p. 31 et l'île *al-Māyd* المايد d'Edrīsī. Carra.

4. بارند, var. نازند *Nazand*, يازيد *Yāzīd*.

porter quatre cents marchands et cinq cents combattants. Ce n'est pas à ceux-là que s'attaquent ces noirs (p. 62). Ils s'attaquent à de [plus petits] vaisseaux et s'en emparent.

Les îles du Djāwaga. C'est un grand archipel, fort peuplé, riche en moissons et en denrées diverses. On dit que, lorsque les habitants de la Chine étaient ruinés par les invasions ou les guerres civiles, ils venaient piller l'une des îles du Djāwaga, et que tel fut le sort de toutes les îles de cet archipel et de toutes leurs villes.

La meilleure des Portes de Chine pour les commerçants est celle qui conduit à Khānfū, et c'est la plus proche. La route est plus longue par les autres.

Les îles du Djāwaga sont nombreuses : l'une d'elles, connue sous le nom de Sribuza[1], a une superficie de quatre cents parasanges. Elle produit des denrées et des parfums.

L'île de Rāmī[2]. Elle est florissante aussi. On évalue sa superficie à huit cents parasanges[3]. Elle a des forêts de bois de campêche[4]; on y trouve le camphre et des onguents aromatiques.

L'île de Kalah. On dit qu'elle occupe une situation moyenne entre la terre de Chine et la terre des Arabes. Sa superficie est de quatre-vingts parasanges. Kalah produit beaucoup de denrées : aloès, camphre, sandal, ivoire, étain, ébène, bois de campêche. Aujourd'hui on y va de 'Omān.

L'île du Maharādja; c'est le nom du roi de l'île. C'est une grande île très prospère et très fertile. Des commerçants dignes de foi ont rapporté que les coqs chantant dans les arbres s'y répondent à cent parasanges (p. 63), à cause de la continuité des terrains cultivés et du bel arrangement des campagnes, que n'interrompent ni déserts ni ruines. Les voyageurs s'y déplacent sans provisions et descendent où ils veulent[5].

1. Les mss. ont سديدة *Sadīda*, سريرة *Sarira*. M. Carra de Vaux a lu *Serbozah*.
2. الرامى pour الرامنى *ar-Ramīnī*. *Vide supra*, p. 151 et note 2.
3. Var. du ms A : quatre-vingts.
4. Le bois du Brésil.
5. Ce qui précède, depuis l'endroit où il est question de Sribuza, suit de très près un passage de la *Relation*, p. 93 [*vide supra*, p. 82-83]. Carra.

LES ILES DES MERS DE L'ʿOMĀN ET DU YÉMEN

P. 66... L'ÎLE DU FARŠ[1]. *Farš* est un arbre qui a donné son nom à l'île; il porte un fruit qui ressemble à l'amande, mais qui est plus gros; on le mange avec l'écorce et il tient lieu de tout remède. Quiconque s'en nourrit, ne tombe pas malade jusqu'à sa mort et ne vieillit pas; si ses cheveux sont blancs, ils (p. 67) redeviennent noirs. Cette île a un roi qui en interdit l'accès. On rapporte qu'un roi de l'Inde se procura de cette amande et qu'il en sema; l'arbre eut des feuilles, mais ne porta pas de fruit.

LES ILES DE L'OCCIDENT

P. 69... L'ÎLE DE ṬĀWRĀN[2]. Ṭāwrān est un roi qui a quatre mille femmes. Quiconque n'en a pas autant ne peut être roi dans ce peuple. On s'y fait gloire du nombre des enfants. Il y a là des arbres qui donnent à ceux qui en mangent une puissance extraordinaire pour l'acte vénérien.

P. 70... On rapporte que dans les ÎLES DU CAMPHRE sont des gens qui mangent les hommes, puis prennent leurs têtes, y déposent du camphre et des parfums, les suspendent dans leurs maisons et les adorent. Quand ils ont à décider d'une affaire, ils prennent une de ces têtes, la vénèrent, se prosternent devant elle et l'interrogent sur ce qu'ils veulent savoir. Elle les informe de ce qu'ils désirent connaître de bon ou de mauvais.

P. 71. L'ÎLE DES FEMMES. C'est une île située aux limites de la mer de Chine. On rapporte qu'elle n'est habitée que par des femmes qui sont fécondées par le vent et qui n'enfantent que des femmes; on dit qu'elles sont fécondées par un arbre dont elles mangent le fruit. L'or, à ce que l'on prétend, pousse chez elles en cannes, comme le bambou, et elles sont nourries avec de l'or. Un homme tomba une fois parmi elles; elles voulurent le tuer; mais

1. فرش.
2. طاوران, var. طاوراق *Ṭāwrāḳ*.

l'une d'elles en eut pitié, le plaça sur une poutre et le confia à la mer. Les flots et les vents le portèrent jusqu'au pays de la Chine. Il alla trouver le roi de Chine et lui parla de l'île. Le roi envoya des vaisseaux à sa recherche : mais après trois ans[1] d'efforts, ils n'en trouvèrent ni nouvelles ni traces.

L'île de Ibn as-si'lāt (le fils des démonnes). Il y vit un monstre dont on ne sait pas ce qu'il est. Quelques-uns disent que c'est un satan intermédiaire entre les génies et les hommes. D'autres croient que c'est un monstre marin, voisin de la forme humaine et dévorant les hommes qui tombent en sa puissance.

LES DESCENDANTS DE NOÉ
LES ENFANTS DE CHAM, FILS DE NOÉ

. . . . . .

P. 107. Les Kark[2]. C'est une nation qui descend de Sūdān fils de Kana'ān ; elle est proche des peuples du Sind et des Zandjs, et elle les a pour ennemis. Les Kark sont des hommes forts et de haute stature, aux cheveux longs, au visage beau, savants dans l'art de la guerre. Ils ont un roi qu'on appelle Naksā[3], souverain très puissant qui en a plusieurs autres sous sa domination (p. 108). Ils suivent la religion des idoles qui leur est venue des peuples du Sind et du Hind.

Les Kark ont pour voisins du côté des Zandjs plusieurs nations et des tribus qu'on ne peut dénombrer. Les Zandjs et les Kark touchent aux peuples du Sind et du Hind, et aux Band[4], qui sont de la descendance de Kūs fils de Cham, et qui ont pour ancêtre commun Hind fils de Kūś. Ces peuples sont ramifiés en tribus distinctes, réparties en un très grand nombre de royaumes. Autrefois ils étaient tous unis sous l'autorité d'un roi appelé Brahman[5] ; ensuite ils se divisèrent, créèrent des royaumes indépendants et

1. Var. : trois mois.

2. الكرك.

3. نكسا, var. انكسا *A.N.K.Sā*, بكبسا *B.K.B.Sā*.

4. البند.

5. C'est le dieu Brahma abaissé au rang de roi. Cf. les *Prairies d'or*, t. I, p. 149 et *alibi*. Les mss. ont يرّها *Yarha*, بهمن *Brahman*. Carra.

se fortifièrent dans les îles. Ils forment aujourd'hui soixante-dix et quelques nations[1]. Parmi leurs royaumes les plus célèbres, on compte :

Le royaume du Ballahrā, royaume étendu, gardé par une puissante armée, riche en éléphants ;

Le royaume de Rahmā, semblable au précédent ;

Le royaume du Maharādja, puissant et vaste ;

Le royaume des Ḳindāniyyin[2] ; c'est un pays où les hommes sont grands et forts, avec la chevelure et la barbe abondantes, et où les femmes sont belles. Ils (p. 109) cultivent l'astrologie, la magie, la sorcellerie, la médecine, l'art de construire des machines merveilleuses, celui de sculpter de magnifiques jeux d'échecs, de trictrac, etc. Leur religion a pour trait constant le culte des Budd [Buddha] ; en dehors de cela, elle est variée. Ils se brûlent eux-mêmes et se livrent ouvertement à la fornication ; ils ont des lieux publics consacrés à cet usage.

LES FILS DE JAPHET, FILS DE NOÉ

P. 118... Le pays de Chine est vaste ; on dit qu'il contient trois cents et quelques villes florissantes, sans compter les bourgs et les villages, où se trouvent de nombreuses merveilles. Pour aller dans cette contrée, il faut traverser sept mers dont chacune est caractérisée par un vent, une couleur et des poissons d'espèces particulières. La première de ces mers est celle de Fārs[3]. Le roi actuel de la Chine s'appelle Baghbūr ; il réside dans la capitale, dont le nom est Anćū[4], distante de trente jours de Khānfū où abordent les vaisseaux des marchands.

P. 119... Au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier, les Chinois célèbrent une grande fête ; ils mangent et boivent pendant sept jours. Leurs plus belles parures (p. 120) sont faites

1. Var. : quatre-vingt-douze.
2. القندانيين.
3. *Vide supra apud* Ya'ḳūbī, p. 49 et *apud* Abū'l-Faradj, p. 132. Cf. également, p. 38.
4. انصوا pron. mod. *Anṣū*. Cf. le *Yānćū* de Abū'l-Faradj, *supra*, p. 132 et note 5.

de cornes de rhinocéros[1], qui présentent, lorsqu'elles sont polies, toutes sortes de merveilleux dessins. Ils en ont des ceintures qui atteignent le prix de mille mithḳāl d'or, la pièce. L'or est abondant chez eux, à ce point qu'ils font en or les mors de leurs monture et les chaînes de leurs chiens. Ils ont des robes de soie tissues d'or.

LES MERVEILLES DE L'ÉGYPTE

P. 343... Il (Walīd fils de Duma') passa chez les populations nègres, les traversa, entra (p. 344) dans la terre de l'or et y vit en certains endroits de l'or pousser en verge. Cette terre forme l'extrémité du pays de Ghāna.

1. Le nom du rhinocéros, *al-karkand*, est expliqué dans le texte par un autre الكركند وهو الموشان. Ce second nom de *mūšān*, est lu *nišān* dans les *Prairies d'or*, t. I, p. 385 [*vide supra*, p. 105], et *bušān* dans la *Relation*, p. 28 [*vide supra*, p. 44]. Le nom de *bušān* est expliqué dans la traduction de la *Géographie* d'Abū'l-Fidā par Reinaud, *Introduction*, p. CCCXCII, n. 4. Carra.

AVICENNE (980-1037).

« Avicenne — Abū 'Ali al-Ḥusayn ibn Sinā —, dit M. Huart, était le fils du gouverneur d'une petite ville près de Bokhārā ; né en août 980, il étudia à la fois la philosophie et la médecine dans le chef-lieu de la province. A peine âgé de dix-huit ans, une cure merveilleuse qu'il fit au prince sāmānide Nūḥ, fils de Manṣūr, lui ouvrit l'accès du palais. A vingt-deux ans, ayant perdu son père, il se rendit auprès du roi du Khwārizm (Khiva), 'Alī bin Manṣūr, voyagea dans le Khorāsān et dans le Djordjān, où il resta quelque temps comme professeur et composa son chef-d'œuvre médical, le *Ḳānūn fī ṭibb*, Canon de la médecine... Épuisé par un travail excessif et par la débauche, il mourut dans le cours d'une maladie contractée pendant une campagne contre Hamadan en 1037 »[1].

Pour les extraits d'Avicenne, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār.

Sur Avicenne, cf. également Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, Paris, 1876, in-8°, p. 466-477.

1. *Littérature arabe*, p. 283-284.

BĪRŪNĪ vers 1030.

« Abū Rīḥān Muḥammad bin Aḥmad al-Bīrūnī, dit M. Huart, tirait son surnom de ce qu'il était né dans un des faubourgs de Khwārizm (Khiva), en septembre 973. Sa famille était d'origine persane. Il fit de profondes études en histoire, en mathématiques et en médecine; il fut en correspondance avec Avicenne. Il se rendit plus tard dans l'Inde, dont il étudia les sciences, et dont il nous a laissé une description fort exacte sous le titre de *Tarīkh al-Hind*, Histoire de l'Inde, publiée et traduite en anglais par M. E. Sachau. Après son retour il s'établit à la cour du sultan Mas'ūd, fils du célèbre Maḥmūd bin Subuktekin le Ghaznévide, auquel il dédia son *Ḳānūn al-Mas'ūdī*, traité complet d'astronomie. Il mourut à Ghazna le 13 décembre 1048. Il était chiïte, comme la plupart de ses compatriotes, et mal disposé pour les Arabes. Sa chronologie des peuples orientaux, *al-Āthār al-bāḳiya*, remplie des renseignements les plus intéressants sur les peuples de l'Asie centrale, a été publiée et traduite en anglais par M. Sachau[1]. »

Le livre de Bīrūnī sur l'Inde est intitulé : *Kitāb Abī ar-Rīḥān Muḥammad bin Aḥmad al-Bīrūnī fī taḥḳīḳ mā li-'l-Hind min maḳūla fī al-'aḳil aw mardzūla*, Livre de Abū Rīḥān Muḥammad bin Aḥmad al-Bīrūnī contenant la description exacte de toutes les catégories de pensée indiennes, tant celles qui sont admissibles que celles qui doivent être rejetées. Le texte arabe et la traduction anglaise de cet ouvrage ont été publiés par M. Edward Sachau sous les titres suivants :

Alberuni's India, an account of the religion, philosophy, litterature, chronology, astronomy, customs, law and astrology of India, about A. D. 1030, edited in the arabic original by E. Sachau, Londres, 1887, in-4°.

1. *Littérature arabe*, p. 299-300.

ALBERUNI'S INDIA, etc., an english edition, with notes and indices. 2 vol. in-8°, Londres, 1910, 2e éd.[1].

P. ١٠٣. Les îles orientales de cette mer [Océan Indien] qui sont plus rapprochées de la Chine que de l'Inde, sont les îles du Djāwaga appelées dans l'Inde *suwarn dīb*[2] c'est-à-dire *îles de l'or*. Les îles occidentales de cette mer sont celles des Zandjs, et celles qui sont au milieu [de l'Océan Indien] sont les îles Ramm[3] et les Dībadjāt[4], dont font partie également les îles Khmèr[5]...

L'île de Waḳwāḳ[6] fait partie de l'ensemble [des îles] Khmèr[7]. Elle n'a pas été ainsi appelée, comme le croit le vulgaire, d'un arbre dont les fruits auraient la forme d'une tête humaine, poussant le cri de wāḳ wāḳ : Waḳwāḳ est son véritable nom[8]]. La couleur du peuple du Khmèr tire sur le blanc; il est de petite taille, ressemble aux Turcs, mais suit la religion des Hindous; ils ont

1. Les préfaces de ces deux ouvrages contiennent des renseignements étendus sur la vie et l'œuvre de Bīrūnī. Cf. également Elliot, *The history of India as told by its own historians*, éd. Dowson, t. II, Londre, 1869, in-8, p. 1 et suiv.

2. سُوَرن ديب. C'est la transcription arabe du sanskrit *suvarṇa dvīpa*.

3. الرمّ.

4. الديبجات.

5. Le texte, aussi bien l'édition Sachau que le fragment publié par Reinaud (*Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde, antérieurement au XIe siècle de l'ère chrétienne* in *Journ. Asiat.*, août, septembre et octobre 1844, février-mars 1845, p. 93 du tirage à part), a جزائرقمير *djazāïr K.M.Y.R.* MM. Sachau et Reinaud ont lu, celui-là *Ḳumair*, celui-ci *Comayr*. Ces deux lectures sont fautives; قمير doit être transcrit *Ḳmayr* qui rend très exactement le nom *Khmèr*. Quelques lignes plus bas le texte a, il est vrai, la leçon قُمَير *Ḳumayr*; mais c'est la précédente qui est exacte.

6. الوقواق.

7. جزيرة الوقواق من جملة قمير. M. Sachau a traduit (t. I, p. 210) : « the island of Alwāḳwaḳ (*sic*) belongs to the Ḳumair islands »; et De Goeje, dans son interprétation du même passage (éd. Ibn Khordādzbeh, p. 50, note 1) : « L'île de Wākwāk (*sic*) appartient au (est dépendante du) Komair ». Mais le texte ne dit ni que le Waḳwāḳ — et non le Waḳwāḳ — appartient au Khmèr, ni qu'il dépend de ce pays, mais simplement qu'il fait partie du groupe [insulaire] qui constitue le Khmèr, ce royaume maritime étant considéré comme une île. Ceci montre, et le témoignage de Bīrūnī est extrêmement important, que le Waḳwāḳ était situé dans les parages du pays khmèr, c'est-à-dire du Cambodge. *Vide infra* à ce sujet, l'excursus sur le Waḳwāḳ ou Wāḳwāḳ.

8. La phrase entre crochets a été justement rétablie par De Goeje (éd. Ibn Khordādzbeh, p. 50, note 1).

les oreilles percées[1]. Parmi les habitants de l'île de Waḳwāḳ, il y en a qui sont de couleur noire. Les hommes y sont plus recherchés [que les femmes]. On exporte de chez eux l'ébène noir, qui est le cœur d'un arbre dont on a ôté l'enveloppe. Quant au *mulamma'*[2], au *śawḥaṭ*[3] et au sandal jaune, ils proviennent de chez les Zandjs[4].

P. ١٢٠... Al-Djayhānī rapporte dans son *Kitāb al-masālik*, Livre des routes, que de l'île de Lañgabālūs[5], une grande étoile est visible, appelée l'*étoile de la fièvre*. Elle apparaît en hiver, dans l'Est, vers l'aurore; elle est aussi haute qu'un palmier. Elle est composée de la queue et de la partie postérieure de la Petite Ourse et de petites étoiles. Il y a là une [constellation] de forme allongée qu'on appelle *fās ar-raḥā* (le bras de la meule). Brahmagupta l'appelle *le Poisson*[6].

Chapitre XXX. De Lañka [Ceylan] ou la coupole de la terre.

P. ١٥٩ . . . . . .

Le nom Lañka[7] me fait penser à quelque chose d'entièrement différent, au girofle qui est appelé *lawang*[8], parce qu'il est importé

1. C'est-à-dire : ils portent des boucles d'oreille.

2. الملمّع.

3. الشوحط « *Śawḥaṭ*, dit M. Sachau (t. II, p. 321), est expliqué par Johnson par arbre avec lequel on fait des arcs, et *mulamma'* signifie *ayant différentes couleurs*. J'ignore de quelle sorte de bois il est ici question ».

4. Pour la traduction anglaise de cet extrait, cf. t. I, p. 210-211.

5. لنكبالوس.

6. Cf. t. I, p. 240-241 de la trad. anglaise.

7. لنك. C'est le sanskrit *Lañkā*, Ceylan.

8. لَوَنْك; skr. *lavañga*, girofle, sans doute du malais لاوغ *lāwan*.

« Ces îles Moluques, dit Couto (*Da Asia*, décade IV, 2e part., p. 173), d'après les indications fournies par l'aspect extérieur des habitants, ont été initialement peuplées par différentes nations. C'est également ce qu'on peut déduire de la variété des langues qu'on parle dans toutes ces îles ; car chacune a sa langue spéciale. Les langues de l'île de Maquiem [= Makiyan] et de l'île de Ternate diffèrent peu l'une de l'autre, pas plus que le portugais du galicien. Mais la langue la plus usuelle et dont ils se servent tous, est le malais. Comme c'est une langue qui est très douce, de prononciation plus facile [que les autres], ils l'aiment tous. Ceux qui ont le plus anciennement découvert et peuplé ces îles seraient les Chinois, parce qu'on les tient également pour les premiers inventeurs des navires et de l'art de la navigation, parmi tous les Orientaux. Certains prétendent que les Javanais ont été les premiers navigateurs et que les

habitants des Moluques sont d'origine javanaise ; mais il est beaucoup plu-certain qu'ils sont d'origine chinoise. Les Chinois voyageant depuis de noms breuses centaines d'années dans cette mer avec leurs jonques, abordèrent dans ces îles. Voyant la douceur [du climat?], les parfums et les fruits de la terre [qu'elles produisaient], faisant des chargements de clous de girofle qui jusqu'alors étaient inconnus dans le monde, beaucoup d'entre eux s'établirent dans ces îles, et ce sont eux qui en ont peuplé certaines parties. Le souvenir de ce peuplement dure encore aujourd'hui (1597), comme on peut le constater [par des noms tels que] *Batochina de Moro* et *Bathocina* (sic) *de Muar*, qui signifient *Terre des Chinois de Moro* et *Terre des Chinois de Muar*. [On trouve des toponymes identiques] dans beaucoup d'autres parties de ces îles. Lorsque ces îles leur furent connues, ils se mirent à la recherche du girofle qui, par son parfum, son goût et ses nombreuses qualités, fut très estimé de tous ceux qui le virent. C'est pour cela qu'ils continuèrent ce commerce [du girofle] en le transportant dans leurs jonques jusqu'au golfe Persique et à la mer Rouge, en même temps que des objets en porcelaine et d'autres richesses de la Chine, qui des mains des Persans et des Arabes passaient à celles des Grecs et des Romains. [Grecs et Romains] l'apprécièrent et le convoitèrent au point que certains empereurs romains songèrent à conquérir l'Orient. Comme la plupart des drogues parvenaient en Europe par l'intermédiaire des Persans et des Arabes comme ceux-ci les reçurent des Chinois qui les apportaient; n'en connaissant ni l'origine ni le lieu de production, croyant que [les Chinois] les apportaient de leur pays de la Chine, ils [les Persans et les Arabes] dénommèrent dans leur langue beaucoup [de ces choses apportées par les Chinois], telles que la cannelle [lire : cinnamome] que Avicenne et Razès appellent de deux noms : *Darcine* [*dār čīnī*] qui signifie *bois de Chine*, bien qu'elle soit [originaire] de Ceylan, et *Cinnamomo* qui signifie *bois odoriférant de la Chine* [*Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār *sub Dār čīnī*]. Le girofle est connu depuis si longtemps que Pline qui était contemporain de l'empereur Domitien, en fait mention. Dans son Livre XII, chapitre VII, il dit qu'il y avait dans l'Inde un grain semblable à celui du poivre, si ce n'est qu'il était plus long, qui s'appelait *Cariofilum*, appelé par d'autres *Gariofilum*. Les Persans l'appellent *Calafur*. Avec la permission des médecins, il nous paraît que le *Cariofilum* des Latins est une corruption du *Calafur* des Maures, parce que [les deux mots] ont quelque ressemblance. Comme cette drogue est venue en Europe par l'intermédiaire des Maures avec ce nom de *Calafur*, il semble qu'on ne l'a pas changé. Les Castillans appellent [le girofle] *Gilope*, parce que celui qu'on apporta provenait de l'île de Gilolo. Les gens des Moluques l'appellent *chauque* [lire *chanque*, cf. mal. *čěnkeh*]; les médecins brahmanes, *lavanga*, bien qu'ils se servent également du nom des Maures: mais chacun lui donne le sien et nous en faisons autant. Les premiers Portugais qui vinrent dans ces îles, prenant [un clou de girofle] dans la main et voyant sa ressemblance avec un clou en fer, lui donnèrent le nom de *clou*; [le fruit du giroflier] est maintenant connu sous ce nom dans le monde entier. »

« *Ting-hiang*, dit Tchao Jou-koua (*Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 209; cf. également p. 77 et 84), come from the countries of the *Ta-che* (Arabes) and from *Chö-p'o* (Java). They are called *ting-hiang* or *nail-incense* because they resemble in shape the Chinese character *ting* (丁 a nail) ». Les traducteurs

d'un pays du nom de Laṅga[1]. D'après les dires concordants de tous les matelots, les navires qui sont envoyés dans ce pays, débarquent dans des chaloupes leur chargement qui se compose d'anciens dinārs du Maghrib et de marchandises telles que les pagnes, le sel et les autres articles de commerce habituels. Ces marchandises sont déposées au bord de la mer, sur des tapis de cuir marqués au nom du propriétaire. Les marchands rentrent ensuite à bord des navires. Le lendemain, ils trouvent du girofle sur les tapis de cuir en guise de payement. Il y en a plus ou moins selon que la récolte indigène est abondante ou déficitaire. On dit que ce commerce est fait avec les djinns, d'après les uns; ou avec des sauvages, d'après les autres.

. . . . . .

P. ٦٦٠... Tout cela me donne à croire que le Laṅka dont parlent les Hindous, est le même pays que [le Laṅga où se fait le commerce du girofle quoique les descriptions [qu'ils donnent de ces deux pays] ne concordent pas. Il n'existe, du reste, aucune communication [suivie] avec [le pays du girofle]. On dit, en effet, que si, par hasard, un marchand est abandonné dans cette île [de Laṅga], on n'en trouve jamais plus trace : ma conjecture [conclut Bīrūnī], s'appuye sur ce fait que, d'après le livre de Rāma et le Rāmāyana, derrière le pays bien connu du Sind, se trouvent des cannibales. D'autre part, les marins savent parfaitement que [le cannibalisme] est la cause de la sauvagerie des habitants de l'île de Laṅgabālūs[2].

ajoutent en note : « In the first part of this work, Tchao Jou-koua has stated (p. 77 et 84) that cloves were a product of Eastern Java and of its dependancies, the same region wich produced sandal-wood, in other words the Moluccas. He refers also to the trade in cloves in Ceylon and in Malabar, whither they were brought by foreign traders. Our author was, therefore, better informed on this subject than Marco Polo who, though stating in one passage (t. II, p. 254, éd. Yule-Cordier), that they were a product of Java, adds in another (t. II, p. 289), that they grew also on the island of Necuveran = Nicobar islands. Ibn Baṭūṭa (t. IV, p. 243), confounded the cinnamom and the nutmeg-tree with cloves. De Candolle, *Origine des plantes cultivées*, p. 128, thinks that cloves, a product of the *Caryophyllus aromaticus* Linn., are indigenous to the Molucca islands ». Le pays d'où serait importé le girofle, au dire de Bīrūnī, est le pays de *Laṅga* = Laṅga-bālūs = îles Nicobar. Il est curieux de constater que le géographe arabe et Marco Polo donnent tous deux ce même renseignement inexact.

1. لنكا = Laṅga-bālūs = Nicobar.
2. Cf. t. I, p. 308-309 et 310 de la trad. anglaise.

P. ٢٥٤... L'épithète de *d'or* appliquée à la forteresse peut être de pure convention. Il est, cependant, possible qu'il faille l'entendre au sens propre du mot, car les îles du Djāwaga sont appelées *la terre de l'or*, parce qu'on retire beaucoup d'or en lavant un peu de terre [de ces îles][1].

THE CHRONOLOGY OF ANCIENT NATIONS, an english version of the Arabic text of the *Āthār-ul-bāḳiya* of ALBĪRŪNĪ or *Vestiges of the past*, collected and reduced to writing by the author in A. H. 390-1, A. D. 1000, translated and edited with notes and index, by Dr C. EDWARD SACHAU. Londres, 1879, in-4°.

P. 195, *in fine*... Dans ce livre [le *Malāḥim*], il est aussi question du *Dadjdjāl*, le séducteur, qui viendra du district de Iṣfahān; mais les astrologues affirment qu'il viendra (p. 196) de l'île de Barṭā'il, quatre cent soixante-six ans après Yazdagird bin Šahryār. Dans l'Evangile, vous trouverez mentionnés les signes qui annonceront sa venue. En grec, dans les livres chrétiens, on l'appelle 'Αντίχριστος, comme nous l'apprend Mār Theodorus, évêque de Mopsueste, dans son commentaire de l'Évangile.

P. 345 *in fine*..... On dit que si l'œil d'un homme tombe sur cette étoile (Suhayl, 44e étoile de *Argo Navis*), l'homme meurt; comme on rapporte également que dans l'île de Rāmīn, qui appartient à Ceylan, il y a un animal dont la vue tue un homme dans les quarante jours qui suivent.

1. Cf. t. II, p. 106 de la trad. anglaise.

IBN RIḌWĀN mort en 1061 ou 1068.

« Abū'l-Ḥasan 'Alī ibn Riḍwān, dit M. Huart, était un égyptien né à Gizeh, au pied des grandes pyramides; le khalife Al-Ḥākim le prit comme médecin particulier, ce qui fut le point de départ de sa fortune. Malheureusement les richesses qu'il avait amassées furent gaspillées plus tard par un fils adoptif qui trahit sa confiance. Il mourut en 1061 ou 1068. Sous le titre de *Kifāyat aṭ-ṭabīb*, Ce qui suffit au médecin, il a donné un traité de nosologie et de diagnostic, où l'inspection des urines joue un rôle dominant. Le *Oṣūl fi'ṭ-ṭibb*, Principes de la médecine, n'a été conservé qu'en traduction hébraïque. Son commentaire sur l'*Ars parva* de Galien a été traduit en latin et imprimé à Venise en 1496; de même son commentaire sur le *Quadripartitum* de Ptolémée (Venise, 1484)[1]. »

Pour les extraits de Ibn Riḍwān, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār où il est appelé Ibd Roḍwān. Cf. la notice que lui consacre Lucien Leclerc dans l'*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 525-530.

1. *Littérature arabe*, p. 308.

IBN WĀFID (998-1074).

« Ibn Wāfid dont nous avons fait Eben Guefith, appartenait à l'une des meilleures familles de l'Espagne. Il était de Tolède et naquit en l'année 389 de l'hégire, 998 de l'ère chrétienne. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de Galien et d'Aristote, mais surtout à l'étude des médicaments simples, où il surpassa tous ses contemporains. Il composa sur cette matière un livre où il fit entrer tout ce qu'avaient dit Galien et Dioscorides, et qui passait pour un ouvrage complet et bien ordonné. L'émir Dhulnūn lui conféra la dignité de vizir. D'après Ibn al-Khaṭīb, cité par Casiri (II, 131), il mourut en 467 = 1074 (Lucien Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, 1876, in-8°, t. I, p. 545). »

Pour les extraits de Ibn Wāfid, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār.

KHARAḲĪ vers 1132.

« Al-Kharaḳī, *muntaha'l-idrāk fī taḳāsīm al-aflāk* « summum quod attingi potest in divisionibus sphaerarum celestium ». Duobus utor codicibus, dit M. Nallino : Parisiensi nr. 2499, et Bibliothecae Laurentianae (Florentiae), cod. orient.-palat. nr. 110 (in *Catalogo* Assemani nr. 290 fert, ac falso dicitur esse *Nihayat al-idrāk* a Ḳuṭb ad-dīn aš-Širāzī conscripta). In cod. Laurentiano ultimum folium desideratur, quod erat finis XI *bāb* tertii tractatus. — De reliquis auctoris nominibus maxima discrepantia. Nonnulli codices enim habent : Abū Muḥammad 'Abd al-Djabbār ibn 'Abd al-Djabbār ibn Muḥammad ath-Thābitī al-Kharaḳī; confirmantur vetere auctoritate Al-Būnī (m. 622 heg.), *Šams ad-dīn al-ma'arif al-kubra*, [Kahirae] 1291 heg., t. I, p. 27, dicentis stellas Ursae Minoris « memorari inter fixas, ab Abū Muḥammad 'Abd al-Djabbār notus [nomine Al-Kharaḳī] in libro *at-tabṣira*..... Liber circa 1132 Chr. confectus, nam in I tractatu longitudines et latitudines 83 stellarum fixarum atque loca apogeorum phanetarum pro anno 1444 Dzū 'l-Ḳarnayn (inc. 1 Octobris 1132) exhibentur[1]. »

Chapitre II. Les mers et leur situation dans les terres habitées[2].

Al-Djayhānī et d'autres savants dans la connaissance des mers et de leur développement, disent qu'il y a cinq mers connues. La première est la mer de l'Inde qu'on appelle également mer de Chine.....

La mer de l'Inde s'étend en longueur, de l'Ouest à l'Est, depuis l'extrémité de l'Abyssinie jusqu'à l'extrémité de l'Inde et de la Chine, sur une longueur d'environ 8.000 milles. Sa largeur est de 2.700 milles et elle dépasse la ligne équinoxiale de 1.700 milles.....

Il y a dans cette mer de l'Inde, 1.370 îles habitées ou inhabitées,

1. *Al-Battānī sive Albatenii opus astronomicum ad fidem codicis Escurialensis arabice editum, latine versum, adnotationibus instructum* a Carlo Alphonso Nallino, pars prima, Milan, 1903, in-4°, p. lxvi-lxvii.

2. *Ibid.*, p. 169-170 et 173-174.

parmi lesquelles est la grande île située à l'extrémité de la mer, en face de l'Inde et voisine, à l'orient, de la Chine, et qui s'appelle Tabrūbānā[1] ou Sirandīb[2]. Elle a 3.000 milles de tour. Il s'y trouve de hautes montagnes et de nombreux fleuves; elle produit des corindons[3] rouges et couleur du ciel. Autour de cette île, il y en a dix-neuf qui sont habitées qui contiennent des villes et des bourgs en grand nombre. Parmi les îles de cette mer, sont l'île de Djāwaga[4], les îles Dībadjāt[5], le Khmèr[6], l'île de Kalah[7] d'où l'on exporte l'étain[8], l'île de Sribuza[9] d'où l'on exporte le camphre.

1. طبروباني, la Taprobane des anciens, Ceylan.

2. Le texte a سَرَنْدِيب pour سِرَنْدِيب.

3. Le texte a الياقوت الاحمر ولون السماء que M. Nallino a rendu par *rubinos et sapphiros*. C'est le sens du texte; mais la traduction littérale : corindons rouges et couleur du ciel, s'impose pour montrer que, contrairement à l'opinion générale, *yāḳūt* ne signifie pas *rubis* mais *corindon*. *Vide supra*, p. 31, note 11.

4. Le texte a la leçon fautive الزابج *az-Zābig*.

5. Le texte a la leçon fautive الدِيبَحَات *ad-dībaḥāt* pour الديبجات.

6. Les mss. ont l'un قمر pour قمر *Ḳ. M. R* et l'autre قمير pour قمير *Ḳmayr*. M. Nallino a restitué قُمَيْر *Ḳumayr*, mais la vocalisation du ق initial n'est pas à maintenir. *Vide supra apud* Bīrūnī p. 163 et note 5.

7. كَلَه.

8. Litt. le plomb *ḳala'ī*.

9. Les mss. ont سريرة *S.RīRa* qui est à corriger en سِرِبُزة *Sribuza* au lieu de سَرْبُزة *Sarbuza*.

EDRĪSĪ (1154).

« Abū 'Abdallah aš-šarīf al-Edrīsī, dit M. A. Huart, né à Ceuta en 1099 d'une famille alide, étudia à Cordoue, fit de longs voyages et vint à la cour du roi normand de Sicile, Roger II, pour lequel il écrivit en 1154 son grand ouvrage géographique, qui a été traduit en français, d'une façon d'ailleurs insuffisante, par Amédée Jaubert[1]. » L'ouvrage d'Edrīsī est intitulé : *Kitāb nuzhat al-muštāḳ fī ikhtirāḳ al-afāḳ*, Livre de la récréation de l'homme désireux de connaître les pays.

P. XVIII. Lorsque l'étendue des possessions [de l'illustre Roger, roi de Sicile, d'Italie, de Lombardie et de Calabre,] se fut agrandie, dit Edrīsī dans la préface, que le respect qu'on portait à ses sujets se fut partout accru, et qu'il eut soumis à sa puissance des domaines conquis sur des princes chrétiens, ce prince, par suite de l'intérêt qu'il portait aux études nobles et curieuses, s'occupa de la statistique de ses vastes États. Il voulut non seulement connaître d'une manière positive les limites dans lesquelles ils étaient circonscrits, les routes de terre et de mer qui les traversaient, les climats dans lesquels ils se trouvaient situés; les mers qui baignaient leurs rivages, les canaux et les fleuves qui les arrosaient; mais encore ajouter à cette connaissance celles des pays autres que ceux qui dépendaient de son autorité, dans tout l'espace qu'on s'est accordé à diviser en sept climats, en s'appuyant sur l'autorité des écrivains qui avaient traité de la géographie et qui avaient cherché à déterminer l'étendue, les subdivisions et les (p. XIX) dépendances de chaque climat; à cet effet il fit consulter les ouvrages suivants :

Kitāb al-'adjāïb li'l-Mas'ūdī, Livre des merveilles de Mas'ūdī;

1. *Littérature arabe*, p. 300. Sur l'ouvrage d'Edrīsī et sa traduction par Jaubert, cf. l'introduction de la *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrīsī*, texte et trad. par R. Dozy et M. J. de Goeje, Leyde, 1866, in-8.

Kitāb Abī Naṣr Sa'īd al-Djayhānī; Livre de Abū Naṣr Sa'īd al-Djayhānī[1];

Le Livre de Abū'l-Ḳasim 'Abdallah bin Khordādzbeh[2];

Le Livre de Aḥmad bin al-'Adzrī;

Le Livre de Abū'l-Ḳasim Muḥammad al-Ḥawḳalī de Bagdād;

Le Livre de Djānākh bin Khāḳān al-Kaymākī;

Le Livre de Mūsā bin Ḳāsim al-Ḳardī;

Le Livre de Aḥmad bin Ya'kūb connu sous le nom de al-Ya'ḳūbī[3];

Le livre de Isḥāḳ bin al-Ḥasan l'astronome;

Le Livre de Ḳodāma de Baṣra;

Le livre de Ptolémée de la famille des Claude;

Le livre de Eresios d'Antioche.

PREMIER CLIMAT

SEPTIÈME SECTION

P. 58..... Les Zandjs de la côte orientale d'Afrique] n'ont point de navires dans lesquels ils puissent voyager; mais il aborde chez eux des bâtiments du pays de 'Omān et autres, destinés pour les îles de Djāwaga[4] qui dépendent des Indes; ces étrangers vendent [au Zanguebar] leurs marchandises, et achètent les produits du pays. Les habitants des îles de Djāwaga[5] vont au Zanguebar dans de grands et de petits navires, et ils s'en servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent le langage les uns des autres[6].

1. Ces deux ouvrages ne nous sont pas parvenus. Pour le premier, cf. l'article de M. Carra de Vaux in *Journ. Asiat.*, 9e série, t. VII, p. 133-144.

2. *Vide supra*, p. 21-33.

3. Jaubert a imprimé باليقفولى au lieu de باليعقوبى.

4. زالج *Zālag* que donne Jaubert, est pour زانج *Zānag*, erreur de graphie pour زابج *Zābag* < *Djāwaga*.

5. Au lieu de رالج *Rālag*, lire زابج *Zābag*. Voir la note précédente.

6. C'est exactement ce que dit le ms. d'Edrisī, n° 2221 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, f° 29, recto, l. 15 : فيجلبون منها امتعتها لانهم يفهم بعضهم كلام بعض.

P. 59. En face des rivages du Zandj sont les îles de Djāwaga[1]; elles sont nombreuses et vastes; leurs habitants sont très basanés, et tout ce qu'on y cultive de fruits, de sorgho, de cannes à sucre et d'arbres à camphre, y est de couleur noire. Au nombre de ces îles est celle de Śribuza[2], dont la circonférence est, à ce qu'on dit, de 1.200 milles, et où l'on trouve des pêcheries de perles et diverses sortes d'aromates et de parfums, ce qui y attire les marchands.

Parmi les îles de Djāwaga[3] comprises dans la présente section, on compte celle de Andjaba[4] dont la ville principale se nomme, dans la langue du Zanguebar, Uñgūdya[5], et dont les habitants, quoique mélangés, sont actuellement pour la plupart musulmans. La distance qui la sépare de Bānas sur la côte du Zandj, est de 100 milles[6]; cette île a 400 milles de tour; on s'y nourrit principalement de bananes. Il y en a cinq espèces, savoir : les bananes

1. *Vide supra*, note 4. C'est-à-dire que les îles indonésiennes du groupe Java-Sumatra sont situées en face de la côte orientale d'Afrique, d'après la conception ptoléméenne de l'Océan Indien.

2. Le texte a شربوه *Śarbuwa*; la carte afférente à cette section, شريرة *Śarīra*, qui sont à corriger en شريزة *Śribuza*. Edrīsī est le seul géographe qui ait conservé la prononciation exacte de ce toponyme avec la chuintante = *Çriboja* > chinois *Che-li-fo-che*. Les autres textes n'ont que la sifflante.

3. *Vide supra*, note 4 de la page précédente.

4. الانجبه. Le texte d'Edrīsī imprimé à Rome en 1592, a الاقجية *al-Aḳdjiya* (c'est la leçon de la *Geographia nubiensis*, Paris, 1619, in-4°, p. 28 : *Acgia*, reproduite par d'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-f°, et par Hartmann, *Edrisii Africa*, Göttingen, 1798, in-8°, p. 117); le ms. 2221 de la Bibl. Nationale de Paris, الانجية. Les deux dernières leçons me paraissent se compléter l'une l'autre : il faut lire : الانقجية *al-Unḳudjiya* = *al-Ungudjya* < *Uñgudya*, le nom bantou de l'île de Zanzibar. Il faut donc rectifier ainsi la traduction de Jaubert : « Parmi les îles du Djawaga [qui, d'après la géographie arabe, sont situées dans le voisinage de la côte orientale d'Afrique] comprises dans la présente section, on compte aussi celle de Uñgudya = Zanzibar dont la ville principale se nomme, dans la langue du Zanguebar, [également] Uñgūdya [écrit fautivement انفوجه *Anfūdja* pour انقوجة *Unḳūdja*] ». Edrīsī n'a pas pu indiquer que l'île et sa ville principale portaient le même nom, puisqu'il leur donne un nom différent sur la foi de manuscrits dont il utilisait les indications sans pouvoir rectifier les leçons inexactes. La restitution انقوجية litt. *Unḳūdjya* reproduit beaucoup mieux encore que انقوجة *Unḳūdja*, le nom indigène de l'île de Zanzibar.

5. Voir la note précédente.

6. Le texte a *une madjrā*, c'est-à-dire une journée de navigation.

dites *ḳundi*, *fīlī* dont le poids s'élève quelquefois à douze onces; *'omānī*, *muriyānī*, *sukarī*[1]. C'est une nourriture saine, douce et agréable. Cette île est traversée par une montagne nommée Wabra[2] où se réfugient les vagabonds chassés de la ville, formant une brave et nombreuse population, qui infeste souvent les environs de la cité, (p. 60) et qui se maintient sur le sommet de cette montagne dans un état de défense contre le souverain de l'île. Ils sont courageux et redoutables par leurs armes et par leur nombre. Cette île est très peuplée; il y a beaucoup de villages et de bestiaux. On y cultive le riz. Il s'y fait un grand commerce et l'on y porte annuellement diverses productions et marchandises destinées au négoce et à la consommation.

On dit que lorsque l'état des affaires de la Chine fut troublé par les rebellions et que la tyrannie et la confusion devinrent excessives dans l'Inde, les habitants de la Chine transportèrent leur commerce au Djāwaga[3] et dans les autres îles qui en dépendent, entrèrent en relations et se familiarisèrent avec ses habitants, à cause de leur équité, de la bonté de leur conduite, de l'aménité de leur mœurs et de leur facilité dans les affaires. C'est pour cela que cette île [de Djāwaga] est si peuplée, et qu'elle est si fréquentée par les étrangers.

Auprès de cette île [de Djāwaga] il en existe une autre peu considérable, dominée par une haute montagne dont le sommet et

1. *'Omānī* signifie de l''*Omān*. L'autre espèce, مريانى *muriyānī*, d'après Jaubert; موريانى *mūriyānī*, d'après le texte de Rome, m'est inconnue. La banane القند, à lire القُنْد *al-ḳondi* = swahili *ki-konde*, espèce de banane; السكرى est à lire السُكَّرى *as-sukarī* = swahili *ki-sukari*, espèce de banane. Enfin la banane *al-fīlī*, litt. éléphantesque, pesant quelquefois douze onces, est sans doute la banane de Zanzibar appelée en swahili *mkono wa tembo*, trompe d'éléphant (Cf. Sacleux, *Dictionnaire français-swahili*, Paris, 1891, *sub verbo* banane).

2. La montagne — il faut lire *colline*, car il n'y a pas de véritable montagne dans l'île de Zanzibar — la montagne وبرة *Wabra* de Jaubert; ديرة *Dīra* ou ريرة *Rira*, d'après le ms. 2221, ne se trouve, à ma connaissance, ni à Zanzibar, ni dans l'une des Comores.

3. Le texte a la leçon fautive habituelle زانج *Zānag* pour زابج *Zābag*. D'après ce passage et un passage identique de Ibn Sa'īd (*vide infra*), ou la fausse leçon *Zānag*, pron. mod. *Zānadj*, a été considérée comme correcte et lue *Zāndj* ou *Zāng*, certains auteurs ont conclu à une migration chinoise dans l'Océan Indien occidental. Cet unique argument suffit à montrer l'inexactitude de la thèse : زانج est un barbarisme; la leçon est donc forcément fautive et il ne s'agit pas, par conséquent, du pays des Zandjs.

les flancs sont inaccessibles, parce qu'elle brûle tout ce qui s'en approche. Durant le jour, il s'en élève une épaisse fumée, et durant la nuit, un feu ardent. De sa base coulent des sources, les unes d'eau froide et douce, les autres chaudes et salées.

Auprès de l'île de Djāwaga susmentionnée, on en trouve une autre nommée Karimada[1], dont les habitants sont de couleur noire. On les appelle Narhīn[2]. Ils portent le manteau nommé *azar* et le pagne. C'est une peuplade audacieuse, brave, et marchant toujours armée. Quelquefois ils s'embarquent sur des navires et attaquent les bâtiments de commerce dont ils pillent les marchandises. Ils ne laissent (p. 61) entrer chez eux que leurs compatriotes, et ne redoutent aucun ennemi.

Entre cette île et le rivage maritime on compte un jour et demi de navigation ; entre elle et l'île du Djāwaga[3] nommée Aňgazidya[4] on compte une journée. A une distance d'environ trois milles[5] de cette île, et à deux petites journées du continent qui touche à l'Abyssinie, est l'île des Singes, qui est très grande, très boisée et remplie de précipices d'un difficile accès. On y trouve diverses sortes de fruits. Les singes s'y sont multipliés à tel point qu'ils en sont totalement maîtres..... De cette île [des Singes] à celle de Socotora, on compte par mer deux journées.

P. 63. La mer décrite dans la présente section et dans la précédente, c'est-à-dire la mer de 'Omān, se nomme en langue indienne *Harkand*[6].

1. Les manuscrits ont كرمدة qui est à lire كَرِمَدة *Karimada*, variantes fautives كرنوة *Karnuwa*, كرموة *Karmuwa*, كرمبة *Karmaba*. C'est la première leçon que donne Jaubert, qui est la bonne. Il s'agit du petit archipel de Karimata à l'ouest de Bornéo.

2. نرهين, var. بومين *Būmīn*. Je ne sais quelle est la bonne leçon.

3. *Vide supra*, note 3 de la page précédente.

4. Le texte a الانفرنجه *al-Anfrandja* pour الانقزيجة *al-Aňkazīdja* = *Aňgazīdya*, nom indigène de la Grande-Comore. Le texte qualifie cette île de *île du Djāwaga* جزيرة الزانج = الرابج, c'est-à-dire : île du groupe de Java-Sumatra et cette indication n'a rien d'étrange en géographie arabe, car les îles de la côte d'Afrique et celles de l'Indonésie sont réunies en un seul et unique archipel (*vide supra*, p. 174 et n. 4). Il est possible cependant qu'il faille lire ici جزيرة الزنج, *île du Zandj* au lieu de *île du Djāwaga*; mais, je le répète, au point de vue géographique arabe, la confusion est naturelle et nécessaire.

5. Le texte de Rome et le ms. 2221 ont *trois madjrā* = trois journées de navigation, au lieu de trois milles.

6. Le renseignement est inexact : *Harkand* désigne le golfe de Bengale.

HUITIÈME SECTION

P. 65. Les habitants des îles du Djāwaga[1] et des autres îles environnantes viennent chercher ici [à Sofāla] du fer pour le transporter sur le continent et dans les îles de l'Inde, où ils le vendent à bon prix, car c'est un objet de grand commerce et de grande consommation dans l'Inde; et, bien qu'il en existe dans les îles et dans les mines de ce pays [de l'Inde], cependant il n'égale pas le fer du Sofāla, tant sous le rapport de l'abondance que sous celui de la bonté et de la malléabilité.

P. 67. A cette section appartiennent les îles indiquées en leur lieu, et entre autres celles dites Dībadjāt[2], qui sont très voisines les unes des autres, et innombrables. La majeure partie de ces îles est déserte. Cependant la plus grande d'entre elles, qui se nomme Abūna[3], est florissante et peuplée d'un grand nombre d'habitants qui la cultivent et qui cultivent aussi les plus considérables d'entre les îles environnantes. Elles sont situées dans le voisinage de l'île de Ḳomor[4]. Tous les habitants de ces îles sont soumis à la domination d'un chef qui les rassemble, les protège et les défend autant qu'il est en son pouvoir. C'est sa femme qui rend la justice et qui parle au public sans être voilée, d'après une coutume constante dont on ne s'écarte jamais. Le nom de cette reine est Damhara[5]. Elle porte des ornements tissus d'or, et sur sa tête une couronne de même métal, enrichie de perles et de pierres précieuses. Elle chausse des brodequins d'or, et personne autre qu'elle ne peut porter aucune chaussure, sous peine d'avoir les pieds coupés. Cette reine, dans les occasions et les fêtes solennelles, paraît en public, ainsi que les filles de sa suite, avec un grand appareil d'éléphants, de trompettes et de drapeaux (p. 68).

1. *Vide supra*, p. 175 et note 3.

2. Le texte a الريبحات *ar-Ribaḥat*, au lieu de الديبجات = Laquedives et Maldives.

3. ابونه, var. انبريه *Anbariya*. C'est vraisemblablement l'île que Ptolémée appelle Ἀβράνα, en arabe ابرنة, qui est très voisin de ابونه; mais je ne sais quelle est la bonne leçon.

4. Le texte a قمر litt. *Ḳ. M. R.*, que Jaubert a lu *Ḳomor*. C'est de Madagascar qu'il s'agit ici.

5. دمهره.

Son époux ainsi que les vizirs la suivent à une certaine distance. Cette reine possède des richesses qu'elle renferme dans des caveaux, pour les distribuer ensuite aux pauvres de ses États. On ne fait aucune de ces aumônes sans que ce soit en sa présence et sous ses yeux. Les habitants du pays sont dans l'usage de suspendre des étoffes de soie sur son chemin et sur les lieux de son passage, car elle a beaucoup de magnificence, ainsi que nous l'avons expliqué. Le roi et la reine de ces îles habitent l'île de Anbariya[1]. La principale production de ces îles est l'écaille de tortue nommée *zabl*, qui peut se partager en sept morceaux, dont quatre pèsent une mine, c'est-à-dire 260 drachmes. Les plus lourds pèsent une demi-mine chacun. C'est avec cette écaille qu'on fait divers ornements pour la parure des femmes, et des peignes, attendu qu'elle est épaisse, transparente et bien variée dans ses couleurs.

Les femmes de cette île vont la tête découverte, portent les cheveux tressés, et chacune d'elles emploie dix peignes dans sa coiffure, plus ou moins; c'est leur principal ornement, de même que chez les femmes des îles du Nuage[2], dont les habitants sont sans croyance religieuse, comme nous le dirons ci-après.

Les îles connues sous le nom de Dībadjāt sont peuplées. On y cultive le cocotier et la canne à sucre. Le commerce s'y fait au moyen de coquillages. Elles sont distantes les unes des autres d'environ six milles. Leur roi conserve les coquillages (les cauris) dans son trésor, et c'est lui qui en possède le plus. Les habitants sont industrieux, adroits et intelligents.

Ils fabriquent des tuniques très amples, ouvertes par en haut et garnies de (p. 69) poches. Ils construisent des navires avec des pièces de bois très minces; leurs maisons et leurs édifices les plus remarquables sont en pierres très dures, mais ils emploient aussi, à la construction de leurs demeures, des bois venus par eau et quelquefois même des bois odoriférants....

La dernière de ces îles [Dībadjāt] touche à celle de Sirandīb, par un de ses côtés les plus élevés, dans la mer nommée Harkand. L'île nommée Ḳomor est éloignée des îles Dībadjāt de sept journées de navigation. Cette dernière île est longue. Son roi demeure dans la ville de Malāy[3]. Les habitants disent qu'elle s'étend en

1. *Vide supra* note 3 de la page précédente.
2. السحاب, ou *des Nuages*.
3. ملاى.

longueur sur un espace de quatre mois[1] [de marche] vers l'Est. Elle commence auprès des îles Dībadjāt et se termine en face des îles de la Chine du côté du Nord[2]. Le roi de ce pays n'est entouré ni servi, soit pour boire, soit pour manger, que par des jeunes gens prostitués, vêtus d'étoffes précieuses tissues en soie de la Chine et de la Perse, et portant au bras droit des bracelets d'or. Ces bracelets, en langue de l'Inde, s'appellent *tanfuḳ*[3]; les prostitués, *tanbābu*[4]. Dans ce pays, on épouse des hommes au lieu de femmes. Ceux-ci, durant le jour, servent le roi, et la nuit ils retournent (p. 70) auprès de leurs maris[5]. On cultive dans cette île des grains, cocotier, la canne à sucre, le bétel. Cette dernière plante est celle qui croît le plus abondamment dans l'île.

Le bétel est une plante dont la tige est semblable à celle de la vigne; elle est grimpante et s'attache aux arbres voisins. La feuille ressemble à celle du *dand*; mais elle est plus mince; le goût en est âcre (litt. brûlant) comme celui du clou de girofle.

Celui qui veut en mâcher prend de la chaux vive pétrie avec de l'eau, et la mêle à chaque feuille dans la proportion de un quart de dirham. On ne peut en faire usage que de cette manière; celui qui en mâche lui trouve le goût de sucre, et son haleine rend un parfum agréable. Cet usage est connu dans les contrées de l'Inde et dans les régions voisines.

On fabrique dans cette île [de Ḳomor] des étoffes avec une herbe dont la végétation ressemble à celle du papyrus. Celle-ci est le *ḳarṭās*[6], qu'on appelle ainsi parce que les habitants de l'Égypte s'en servent pour faire du papier. Les ouvriers prennent la meilleure partie [de cette herbe], et l'emploient à la fabrication d'étoffes comparables en beauté aux étoffes de soie coloriées. Ces étoffes sont transportées dans toutes les autres parties de

1. Un ms. a fautivement *quatre jours*.

2. Un ms. a « du côté du sud ». Les deux expressions sont également explicables; on peut comprendre soit que « la partie septentrionale de l'île de Ḳomor se termine en face de la Chine », soit que « l'île de Ḳomor se termine en face du sud de la Chine ».

3. التنفق, var. لكنكور *Lakankūr*.

4. التنبابة.

5. Jaubert a traduit « auprès de leurs femmes », oubliant qu'il vient d'écrire que « dans ce pays, on épouse des hommes au lieu de femmes ».

6. قرطاس, papier. « Quand on parle de papier, dit Ibn al-Bayṭār (*Traité des simples*, t. III, n° 1778), on entend par là celui qui se fabriquait anciennement en Egypte avec le papyrus, *barḍī*, dont nous avons parlé à la lettre *bā* (t. I, n° 257) ».

l'Inde, quelquefois même dans le Yémen, où elles servent à faire des habillements. Des voyageurs rapportent en avoir vu des quantités considérables dans ce dernier pays. On fabrique aussi dans cette île des nattes blanches ornées de peintures (ou de dessins) admirables. Les personnages considérables les font étendre dans leurs maisons en place de tapis de soie et autres. Il croît dans cette île un arbre qu'on appelle *bal*[1], qui est une variété du palmier *dum*, et sous lequel dix personnes peuvent se mettre à (p. 71) l'ombre. Il sort aussi de cette île des navires nommés *maši'āt*[2], semblables aux *ghazwaniyya*[3], solidement construits, longs de soixante coudées, faits d'une seule pièce [de bois], et pouvant contenir cent cinquante hommes. Un voyageur moderne raconte qu'il a vu, dans cette contrée, une table fabriquée d'une seule pièce [de bois] et autour de laquelle deux cents personnes pouvaient manger. Il existe dans cette île des bois tels qu'on n'en voit point de semblables ailleurs. Les habitants sont blancs, peu barbus, ils ressemblent aux Turḳs, et l'on rapporte qu'ils sont d'origine turque.

P. 73... On apporte [au roi de Sirandīb] des vins de l''Irāḳ et du Fārs, qu'il achète de son argent et qu'il fait vendre dans ses États; car il boit du vin et défend le libertinage, tandis que les rois de l'Inde permettent le libertinage et prohibent l'usage des liqueurs enivrantes, à l'exception toutefois du roi de Khmèr[4], qui défend l'un et l'autre.

P. 74. Auprès de l'île de Sirandīb, on trouve celle de Rāmī[5] [= Rāmnī]; Rāmī est aussi le nom d'une ville de l'Inde. Dans cette île il y a plusieurs rois. Elle est cultivée, abondante en minéraux et en parfums. Sa longueur est, à ce qu'on dit, de sept cents parasanges. On y trouve l'animal nommé *karkadān*[6]. Il est moins grand que l'éléphant, mais il l'est plus que le buffle. Son cou est courbé comme l'est celui du chameau, mais dans un sens inverse, puisque sa tête touche presque à ses pieds de devant. Il porte au

1 البل ?
2. المشيعات, var. المسفيات *al-masfiyāt*, مشقبات *maškabāt*.
3. غزونيه ?
4. قمار.
5. الرامى.
6. كركدان, le rhinocéros.

milieu du front une corne longue et d'une épaisseur telle, qu'on ne peut l'embrasser avec les deux mains. On dit que dans quelques-unes de ces cornes, lorsqu'elles ont été fendues, on voit des figures d'hommes, d'oiseaux et autres, parfaitement dessinées en blanc, et qu'avec ces dernières on fabrique des ceinturons d'un grand prix. Les figures qu'on y remarque occupent toute la longueur [litt. d'une extrémité à l'autre] des cornes.

P. 75. Le territoire de l'île de Rāmī est fertile, le climat tempéré et l'eau excellente. Il y a beaucoup de villes, de villages et de châteaux. Elle produit le bois du Brésil dont la plante ressemble exactement à celle du laurier-rose. Ce bois est rouge et ses racines sont employées comme remède contre la morsure des vipères et des serpents. C'est une chose constatée par l'expérience. On trouve aussi dans cette île des buffles sans queue et, dans les forêts, des hommes tout nus et dont le langage est incompréhensible. Ils fuient les autres hommes. Leur taille est de 4 empans; les parties génitales chez les deux sexes sont de petites dimensions; leurs cheveux sont roux et crépus. Ils grimpent sur les arbres avec les mains sans le secours des pieds, et on ne peut les atteindre à cause de la rapidité de leur course. Il existe aussi sur les rivages de cette île une peuplade d'hommes qui peuvent atteindre à la nage les vaisseaux, lors même que ceux-ci sont favorisés par un bon vent. Ils échangent avec les navigateurs, des perles contre de l'ambre qu'ils portent chez eux[1]. On fait dans cette île le commerce de (p. 76) l'or, car il s'y trouve beaucoup de mines de ce métal; d'excellent camphre, de diverses sortes de parfums et de perles d'une rare beauté. De là à Sirandīb, on compte trois journées. Celui qui veut aller de l'île sus-mentionnée de Balanḳ[2] à la Chine, laisse l'île de Sirandīb à sa droite. De Sirandīb à l'île de Laṅgabālūs[3] [par un ك], le voyage est de dix journées. Cette île s'appelle aussi Laṅgabālūs[4] par un ج[5]. Elle est grande, et peuplée de blancs. Les hommes et les femmes y sont nus; ces dernières, toutefois, se voilent avec des feuilles d'arbre. Les marchands s'y rendent avec

1. Cette phrase et la précédente s'appliquent aux îles de Laṅgabālūs, les Nicobar, que Edrīsī transporte dans l'île de Rāmī ou Rāmnī = Sumatra.
2. بلنق.
3. Le texte a لنكياليوس pour لنكبالوس.
4. Le texte a لنجاليوس pour لنجبالوس.
5. En fonction de gutturale sonore; pron. mod. *dj*.

de gros et de petits navires, et s'y procurent de l'ambre et des noix de coco moyennant du fer. La majeure partie des habitants achètent des étoffes dont ils s'habillent dans certaines circonstances. Le froid et le chaud ont peu d'intensité dans cette île, à cause du voisinage de l'équateur. La nourriture des habitants se compose de bananes, de poisson frais et de noix de coco. L'objet le plus estimé chez eux est le fer. Ils accueillent bien les étrangers.

Au midi de l'île de Rāmī, il en est une autre bien peuplée qu'on nomme Niyān[1], où se trouve une grande ville. On y mange des noix de coco; c'est un mets dont on fait [grand] usage. La population est très brave, très courageuse, et parmi ses usages il en est un qui se perpétue de père en fils, et qui consiste en ce que, lorsqu'un homme veut se marier, sa famille ne le lui permet pas, à moins qu'il n'apporte la tête d'un ennemi tué par lui, en sorte que le prétendu se met à rôder dans tous les environs, jusqu'au moment où il peut parvenir à tuer un homme et à en apporter la tête; alors il épouse la femme à laquelle il avait été fiancé. S'il apporte deux têtes, il peut épouser deux femmes; s'il en apporte trois, il épouse (p. 77) trois femmes; et dans le cas où il aurait tué cinquante hommes, il pourrait avoir cinquante épouses. [Alors] il jouit dans le pays de beaucoup de considération; on l'honore comme un brave, et c'est une obligation à tous de le respecter. Cette île est peuplée d'un grand nombre de tribus. Non loin de là et à deux journées de distance est l'île de Bālūs[2], dont les habitants sont noirs, tout nus et anthropophages, c'est-à-dire que lorsqu'il leur tombe dans les mains un étranger, ils le suspendent par les pieds, le coupent en morceaux et le mangent. Un capitaine de navire raconte que, les habitants de cette île ayant surpris un de ses compagnons, il observa qu'ils le pendirent, le coupèrent en morceaux et le dévorèrent. Ces peuples n'ont point de roi. Ils vivent principalement de poisson, de bananes, de noix de coco, de cannes à sucre; ils choisissent pour demeures et pour asiles des bois fourrés et des marais. La plante la plus commune chez eux est le rotin. Ils vont tout nus, hommes et femmes, sans se voiler en aucune manière, et ne se cachent pas

1. Le texte a البنان, var. البينمان, pour النيان = Nias.

2. Le texte a جالوس pour بالوس = Baros sur la côte occidentale de Sumatra.

même au moment de la copulation; ils ne trouvent aucun inconvénient à ce que cet acte ait lieu publiquement. Quelquefois un homme l'accomplit avec sa fille ou avec sa sœur, sans que personne trouve la chose blâmable ou honteuse. Ces peuples sont noirs, de figure désagréable; ils ont les cheveux noirs et crépus le cou long, ainsi que les jambes, et la figure très maigre.

De Niyān à Sirandīb, trois journées de navigation. De Sirandīb à l'île de Laṅgabālūs, dix journées. De Laṅgabālūs à l'île de Kalah[1], dont nous parlerons ci-après, six journées.

NEUVIÈME SECTION

P. 78. Cette section comprend la description de la partie de la mer des Indes connue sous le nom de mer de la Chine et d'une partie de la mer Dārlāzwī[2]. Dans cette mer sont diverses îles dont nous ferons mention ci-après.

..... Les habitants de Djabasṭa[3] [de la côte orientale d'Afrique], n'ayant ni navires ni bêtes de somme pour porter leurs fardeaux, sont obligés de les porter eux-mêmes et de se rendre service réciproquement. Ceux de Ḳomor[4] et les marchands du pays du Maharādja viennent chez eux, en sont bien accueillis et trafiquent avec eux. De la ville de Djabasṭa (p. 79) à celle de Dāghūṭā[5], trois jours et trois nuits par mer; et à l'île de Ḳomor, un jour.

La ville de Dāghūṭa est la dernière du Sofāla, pays de l'or; elle est située sur un grand golfe. Ses habitants sont nus; cependant ils cachent avec leurs mains [leurs parties sexuelles], à l'approche des marchands qui viennent chez eux des autres îles voisines. Leurs femmes ont de la pudeur, et ne se montrent ni dans les marchés, ni dans les lieux de réunion, à cause de leur nudité; c'est pourquoi elles restent fixées dans leurs demeures. On trouve de l'or dans cette ville et dans son territoire, plus que partout ailleurs dans le Sofāla. Ce pays touche à celui de Wāḳwāḳ[6], où sont deux villes misérables et mal peuplées, à cause de la rareté des subsistances et du peu de ressources en tout genre. L'une se nomme

1. كله.
2. دارلازوى à rectifier en دارلاورى *Dārlāwrī*.
3. جبسطه.
4. قمر que Jaubert a lu *Ḳomor*.
5. داغوطه.
6. واقواق.

Darū[1] et l'autre Nabhana[2]. Dans son voisinage est un grand bourg nommé Daghdagha[3]. Les naturels sont noirs, de figure hideuse, de complexion difforme; leur langage est une espèce de sifflement. Ils sont absolument nus et sont peu visités par les étrangers. Ils vivent de poisson, de coquillages et de tortues. Ils sont [comme il vient d'être dit], voisins de l'île de Wāḳwāḳ dont nous reparlerons s'il plaît à Dieu. Chacun de ces pays et de ces îles est situé sur un grand golfe. On n'y trouve ni or, ni commerce, ni navires, ni bêtes de somme. Quant à l'île de Bālus[4], ses habitants sont Zandjs[5]; ils vont nus et vivent, comme nous l'avons dit, de ce qui tombe entre leurs mains. Il existe chez eux une montagne dont la terre est [mêlée] d'argent. Si on approche cette terre du feu, elle se dissout et devient argent. De là à l'île de Laṅgabālūs, on compte deux journées; et cinq, de cette dernière à l'île de Kalah, qui (p. 80), est très grande et où demeure un roi qu'on nomme le Djāba [al-Hindī] ou prince indien. Il y a dans cette île une mine abondante d'étain. Le métal est très pur et très brillant; mais les marchands le mêlent frauduleusement après son extraction de la mine, et le transportent ensuite partout ailleurs. Le vêtement des habitants est la tunique; elle est de même forme pour les hommes et pour les femmes. L'île produit le rotin et d'excellent camphre. L'arbre qui donne cette résine ressemble au saule, à cela près qu'il est très grand; plus de cent personnes peuvent se mettre sous son ombre. Le camphre s'obtient au moyen d'une incision qu'on fait à la partie supérieure de l'arbre, d'où il découle en assez grande quantité pour qu'on puisse en remplir plusieurs jarres. Lorsqu'il a cessé de couler par cette ouverture, on en pratique une inférieure vers le milieu de l'arbre d'où s'écoulent les gouttes du camphre; car c'est une gomme produite par cet arbre, et qui s'épaissit dans le bois. Après cette opération, l'arbre devient inutile; on le laisse et on passe à un autre. Le bois de l'arbre à camphre est blanc et

1. درو, var. دوا *Dadū*.
2. نبهنه = Inhambane, dans la capitainerie de Mozambique.
3. دعرغه; var. دغدغه *Daghdagha* ou *Daghadagha*. Jaubert a adopté la première leçon qui est sûrement fautive, ainsi que l'indique le ع qui est un phonème spécifiquement sémitique.
4. Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, est cité immédiatement après un village du Mozambique. Cf. *supra*, p. 174, notes 1 et 4.
5. C'est-à-dire noirs.

léger. On raconte, relativement à cette île, des merveilles, dont la description paraîtrait excessivement fabuleuse.

Dans le voisinage de cette île sont celles de Djāba[1], de Salāhaṭ[2], et de Harīdj[3]. Elles sont éloignées les unes des autres (litt. chacune est éloignée de sa sœur) d'environ deux parasanges plus ou moins. Elles obéissent toutes au même roi. Ce prince se nomme Djāba; il porte la chlamyde et la tiare en or, enrichie de perles et de pierres précieuses. Les monnaies portent l'empreinte de ses traits (litt. de sa figure). Il a beaucoup de dévotion pour les Buddha. Ce mot *budd*[4] (plur. *budūd*) signifie *temple* (sic) en langue indienne[5]. Celui du roi est très beau (p. 81) et revêtu extérieurement de marbre. Dans l'intérieur et tout autour du Buddha, on voit des idoles faites de marbre blanc, la tête ornée de couronnes d'or (le ms. B ajoute : et revêtues de brocart et d'étoffes rayées de l'Yémen) et autres. Les prières dans ces temples, sont accompagnées de chants, et ont lieu avec beaucoup de pompe et d'ordre. De jeunes et belles filles y exécutent des danses et autres jeux agréables, et cela devant les personnes qui prient et qui sont rassemblées dans le temple. A chaque Buddha sont attachées un certain nombre de ces jeunes filles, qui sont nourries et vêtues aux frais de l'établissement. C'est pour cela que, lorsqu'une femme est accouchée d'une fille remarquable par sa taille et sa beauté, elle en fait présent au Buddha. Parvenue à l'âge de l'adolescence, la jeune personne est revêtue des vêtements les plus beaux qu'il a été possible de se procurer, et, accompagnée de sa famille et de ses parents des deux sexes, elle est conduite par la main de sa mère au Buddha auquel elle a été consacrée. On la confie aux serviteurs [du temple], et on se retire. De là elle passe aux mains de femmes instruites dans l'art de la danse, de la mimique et autres jeux qu'il lui est nécessaire de savoir. Lorsqu'elle est devenue suffisamment habile, on la revêt d'habits magnifiques et de riches ornements, et elle est attachée d'une manière indissoluble au service du temple. Elle ne

1. جابه.

2. سلاهط. Var. *Šalāhit*; *vide supra*, p. 27.

3. هريج. *Vide supra*, p. 27 et note 9.

4. Forme arabisée de *Buddha*, qui signifie généralement *statue de Buddha*, et, par extension, *idole*.

5. وهى الكنايس بلغة اهل الهند. Ce sens est tout à fait exceptionnel.

peut plus en sortir, ni cesser désormais [ses fonctions]. Telle est la loi des Indiens qui adorent les Buddha[1].

Cette île [de Djāba] produit en grande abondance des noix de coco, des bananes excellentes, du riz et du sucre. Il existe dans l'île de Harandj[2] un grand précipice dont personne n'a pu mesurer la profondeur; c'est une particularité remarquable.

Tout auprès de l'île de Djāba est celle de Māyṭ[3]; elle est (p. 82) sous la dépendance du roi de Djāba, et produit aussi des noix de coco, des bananes, des [cannes à] sucre et du riz.

L'île de Salāhaṭ produit beaucoup de bois de sandal, du nard et du clou de girofle. Le giroflier est un arbre qui ressemble au ḥenné sous le rapport de la végétation et de la ténuité de ses branches. Elles portent une fleur qui s'ouvre en un calice exactement semblable au [à celui du cocotier. Lorsque la feuille tombe, on cueille le calice avec précaution pour pouvoir l'employer à l'usage qu'on désire; ensuite on l'expose [à l'air], on le fait sécher tout âcre et grossier qu'il est, et on le vend aux marchands étrangers, qui le transportent dans tous les pays de la terre.

Il existe dans cette île un volcan de feu, qui brûle et qui s'élève à la hauteur de 100 coudées. Durant le jour on ne voit que la fumée, et la nuit c'est un feu très ardent. A gauche de l'île de Māyṭ[4] est celle de Tiyūma[5]; entre cette dernière et celle de Māyṭ, on compte une journée de distance. Celle-ci est très peuplée; les habitants portent l'espèce de vêtement nommé *uzar*. On y trouve de l'eau douce, du riz, du sucre, des noix de coco et des pêcheries de perles. L'île de Tiyūma produit le bois d'aloès *hindī* et le camphre.

Le bois d'aloès a les branches et les feuilles exactement semblables aux feuilles et aux branches de la plante appelés *aṣ-ṣāṣ*[6]. On extrait ses racines à une époque particulière, et plusieurs mois après qu'on lui a coupé les branches; ensuite on (p. 83) taille sa partie supérieure; on enlève la partie tendre, et on prend le bois

1. Cf. à ce sujet *Relation*, p. 134.
2. هرنج. C'est l'île précédemment appelée *Harīdj*, هريج (p. 185 et note 3).
3. مايط.
4. Le texte a هايط pour مايط.
5. Le texte a تنومه pour تيومة.
6. الصاص.

dur [litt. le cœur] qu'on râpe avec *al-askarnādj*[1], qui est comme la lime de bois d'aloès, jusqu'à ce qu'il soit nettoyé; ensuite on le frotte avec du verre; puis on le met dans des sacs de toile grossière, et on lui donne beaucoup de poli; enfin on le tire des sacs, et on le vend aux marchands qui affluent dans le pays et qui le répandent partout.

De Tiyūma[2] à l'île de Khmèr[3], cinq journées. Le bois d'aloès que produit cette dernière île est bon; mais celui qu'on nomme *čanfī*[4] est encore meilleur. On trouve à Tiyūma du bois de sandal et du riz; les habitants portent le vêtement nommé *fūṭa*[5] : ils accueillent bien et honorent les marchands étrangers. Ce sont des hommes justes, purs et renommés pour leur bienfaisance et leur équité parfaite. Ils adorent les idoles et les Buddha, et ils brûlent leurs morts. L'île de Campa[6] est voisine de l'île de Khmèr; il n'y a que trois milles d'intervalle. On trouve au Campa du bois d'aloès supérieur à celui du Khmèr, car, plongé dans l'eau, il ne surnage pas, tant il est lourd et excellent. Il y a, dans cette île, des bœufs et des buffles sans queue, des cocotiers, des bananes, des cannes à sucre et du riz. Les habitants n'égorgent aucune espèce de quadrupèdes, ni d'autres animaux tels que les reptiles, etc. Ils peuvent bien manger de la chair des animaux morts naturellement, mais la plupart d'entre eux répugnent à (p. 84) le faire, et n'en mangent pas. Celui qui tue une vache est puni de mort, ou du moins il a la main coupée[7]. Lorsqu'une vache est hors d'état de servir on la parque dans une étable et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle meure de sa mort naturelle. Il y a dans cette île un roi qui se nomme Ranīd[8],

1. الاسكرناج ou الاسكرباج.
2. Le texte a شومه *Sūmah* pour تيومة.
3. Le texte a قمار.
4. Aloès du Čampa.
5. Le pagne.
6. صنف litt. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*.
7. *Vide supra*, p. 80.
8. رنيد.

D'après Ibn Khordādzbeh (éd. De Goeje, p. ٤٠, du texte et 29 de la traduction), le roi du Sidjistān, du Rokhkhadj (l'ancienne Arachosie) et du Zamīn-i-Dāwar portait le titre de رُتْبيل *Rotbīl*. Mas'ūdī rapporte que le roi de l'Inde qui régnait sur le pays de Bost, Ghaznīn, Baghnīn et Zamīn-i-Dāwar était appelé زنبيل *Zanbīl* (*Prairies d'or*, t. II, p. 79 et 87. C'est le même souverain dont il s'agit t. V, p. 302 où il est incorrectement appelé رتبيل *Ratbīl*). Cf. également Abūlfidā (*Géographie*, t. II, deuxième part., p. 106) qui a la leçon fautive

et sa famille, Samar[1]. L'habillement de chacun des habitants se compose de deux *ṭūṭa* : l'une employée comme manteau traînant, et l'autre servant à voiler et à couvrir le corps. Il y a de l'eau douce. De cette île [de Čampa[2]] à celle de Čundur-fūlāt[3], dix journées. De celle de Campa[4] à la ville de Lūḳin, trois journées. C'est [Lūḳīn] la première *échelle* de la Chine... De Lūḳīn à Khānfū[5], quatre journées de navigation, et vingt par terre. Cette dernière échelle est la plus considérable de la Chine.

P. 85. De la ville de Čampa, la riveraine, à l'île de Šāmal[6], quatre journées (p. 86). Cette dernière est située dans la mer de Campa; elle est florissante et peuplée. Elle produit du blé, du riz, des bananes en quantité et du sucre. On y pêche une espèce de poisson fort gros, d'un goût excellent et dont la chair peut remplacer la [meilleure] viande.

De l'île de Šāmal à celle de 'Āšūrā[7], quatre journées. Celle-ci est mal peuplée. Son territoire est âpre, stérile et montagneux.

رتبيل. La leçon رتبيل *Ratbīl* ou *Rotbīl*, est à corriger en زنبيل *Zanbīl*. Ce titre souverain qui n'est pas arabe, peut représenter une forme initiale telle que **Djawīlā*, **Djawīrā*, **Djabīlā*, **Djabīrā*, **Djamwīlā*, **Djamwīrā*, **Djambīlā*, **Djambīrā*. Cf. J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 249.

D'après Edrīsī, les rois de Čampa et de Čundur-fūlāt = Poulo Condore sont titrés, celui-là رنيد litt. *R.Nīd*, celui-ci رسد *R.S.D.* Ces deux leçons qui ne diffèrent l'une de l'autre que par les points diacritiques, sont certainement fausses : ni *R.NīD*, ni *R.S.D.* ne peuvent être rapprochés d'un titre royal čam, khmèr ou malais. *Graphiquement*, رنيد et رسد peuvent être sans difficulté corrigés en زنبيل *Zanbīl*. Mais pour que cette correction fût acceptable, il faudrait que l'étymologie de *Zanbīl* fût attestée de façon décisive (*vide supra*, p. 73 note 2, l'explication proposée par M. Marquart *in Ērānšahr*, p. 250) et qu'il s'agit d'un titre royal indien attesté dans l'Inde propre et l'Inde transgangétique. Il m'a paru cependant utile de signaler l'identité possible de ce titre avec les *R.NīD.* et *R.S.D.* de Edrīsī.

1. سمر. Lire, au contraire : les gens [du pays] sont de couleur brune. Jaubert a pris *samar* pour un nom propre.

2. Jaubert met entre parenthèses : de Šuma ou de Tenoma [= Tiyūma]. C'est *Čampa* qu'il faut lire.

3. Le texte a صند فولات pour صُنْدُر فولات pron. mod, *Ṣundur-fūlāt*.

4. Le texte a صنفى pour صنف.

5. Le texte a خانقو pour خانفو.

6. شامل.

7. عاشورا.

Il y a beaucoup de scorpions et de reptiles. De là à l'île de Malāy, une petite journée.

L'île de Malāy[1] est grande; elle s'étend de l'Occident à l'Orient. Son roi demeure dans une ville, et il se nomme le roi Gudjra[2]. Sa monnaie est d'argent, et elle est connue sous le nom de *dirham aṭ-ṭāṭariyya*[3]. Il a beaucoup de troupes, d'éléphants et de vaisseaux. Les productions du pays sont la banane, la noix de coco et la canne à sucre. D'après le rapport des habitants, cette île touche [à l'Orient] à la mer Résineuse[4] [située], à l'extrémité de la Chine. La mer de Campa nourrit une grande quantité de poissons grands et petits, et produit diverses substances curieuses, utiles ou nuisibles, dont nous ferons mention, lorsque nous traiterons des extrémités de cette mer, dans le second climat, et que nous rapporterons, autant que nos forces nous le permettront, ce qu'en disent les voyageurs ainsi que les marins, et [en général] les choses sur lesquelles leurs relations s'accordent avec celles des annalistes et des géographes anciens.

DIXIÈME SECTION

P. 87. Suite de la mer des Indes et de la Chine. Iles de Mūdja[5], de Sūma[6] et de Māyd[7].

Cette section comprend les dernières terres habitables du côté de l'Orient, au delà desquelles tout est inconnu; la mer de Chine nommée aussi Cankhay[8] et, par quelques personnes, mer de Campa; c'est un bras de la mer Océane appelée *mer Obscure*, parce qu'elle l'est en effet, et qu'elle est presque toujours agitée par des vents impétueux et couverte d'épaisses ténèbres. Cette mer touche à l'Océan [Environnant] auprès du pays de Gog et de Magog, et, par sa partie inférieure [litt. par ce qui est au-dessous d'elle], aux

1. ملاى.
2. Le texte a ملك الجزر qui est à lire ملك الجُزْرَ, pron. mod. *Djuzra*.
3. الطاطريه. *Vi te supra*, p. 29, note 5; p. 42, 74 et 103.
4. البحر الزفتى, ou mer de Poix.
5. الموجه.
6. سومه.
7. المايد.
8. Le texte a صنخى pour صَنْخَى, pron. mod. *Ṣankhay*.

terres inhabitables du côté du Nord[1]. Cette mer des Ténèbres s'étend beaucoup aussi du côté de l'Occident, ainsi que nous l'avons dit [ms B. : protenditurque ad insulas Vacvac ex parte meridionali, et ad mare serpentum usque ad latus australe maris terram ambientis], et que nous en avons tracé le dessin. Cette mer est agitée par des vents impétueux et sujette à des pluies abondantes. Les vents maritimes [la mousson] soufflent durant six mois dans une direction, et pendant six autres dans une direction contraire.

Il y existe un grand nombre d'îles, dont les unes sont visitées et les autres non fréquentées par les négociants, à cause de la difficulté des routes, de la frayeur qu'inspire la mer, des variations dans le cours des courants, de la férocité des insulaires (p. 88) et du manque de communications et de relations de bon voisinage avec les peuples connus.

L'île nommée Mūdja, située dans la mer Dārlārwī[2], obéit à divers rois qui sont de couleur blanche, mais qui ne portent pas l'espèce de manteau nommé *azar*. Ils [les habitants] ont, sous le rapport du costume et des ornements, beaucoup de ressemblance avec les Chinois. Ils ont un grand nombre de chevaux dont ils se servent pour aller combattre les rois leurs voisins. Cette île touche aux lieux où le soleil se lève. On y trouve l'animal qui porte le musc et la civette. Les femmes y sont les plus belles du monde; elles portent toujours les cheveux longs, et elles ne cherchent en aucune manière à les cacher. Elles vont tête nue, ornée [seulement] de bandelettes, auxquelles sont suspendus des coquillages de diverses couleurs et des fragments de nacre de perle. De cette île à celle de Sūma, deux journées.

Cette dernière est très considérable, très fertile en grains et en céréales. On y trouve diverses espèces d'oiseaux bons à manger, qu'on ne voit point ailleurs dans l'Inde, et beaucoup de cocotiers. Elle est entourée d'un grand nombre d'îles petites, mais peuplées. Son roi se nomme Ḳāmrūn[3]. Il y pleut et il y vente beaucoup. La profondeur de la mer qui l'entoure est d'environ 40 brasses. Les montagnes de cette île produisent du camphre supérieur à celui de tous les autres pays. Il existe dans quelques-unes d'entre

1. Pour *au-dessous = nord, vide infra.*

2. دارلاروى à rectifier en دارلاورى *Dārlāwrī. Vide supra* p. 183 et n. 2.

3. قامروٰن.

ces îles un peuple nommé Pañan[1], à cheveux noirs et crépus, attaquant les navires avec des machines de guerre, des armes et des (p. 89) flèches empoisonnées. Il est difficile de résister à leurs attaques, et peu d'entre ceux qui passent dans leur voisinage ou qui tombent entre leurs mains parviennent à se sauver. Chacun [de ces hommes] porte autour du cou un collier de fer, de cuivre ou d'or.

A l'extrémité de cette mer, du côté de la Chine, est l'île de Māyd, éloignée [de la Chine] de quatre journées de navigation. De l'île de Sūma à celle de al-Ayām[2], même distance. De là on pénètre à la mer de Čampa. Parmi toutes ces mers dont nous avons fait mention, il n'en est point où les pluies soient plus fréquentes et les vents plus violents; quelquefois les nuages laissent tomber la pluie durant un jour ou deux sans interruption. Les îles de la mer de Campa produisent du bois d'aloès et d'autres parfums. On ne connaît ni l'extrémité ni l'étendue de cette mer. Sur ses rivages sont les domaines d'un roi nommé le Maharādja[3], qui possède un grand nombre d'îles bien peuplées, fertiles, couvertes de champs et de pâturages, et produisant de l'ivoire, du camphre, de la noix muscade, du macis, du clou de girofle, du bois d'aloès, du cardamome, du cubèbe et autres substances [litt. graines] qui s'y trouvent et qui y sont indigènes. Le pays de ce prince est très fréquenté, et il n'est point de roi dans l'Inde qui possède rien de comparable à ces îles, dont le commerce est considérable et bien connu. Au nombre de ces îles est celle de Māyd. Elle contient un grand nombre de villes, est plus vaste et plus fertile que celle de Mūdja, et ses habitants ressemblent plus aux Chinois que les autres, je veux dire que la population de tous les pays voisins de la Chine. Les rois possèdent des esclaves noirs et blancs et de beaux eunuques. Leurs îles et leurs pays touchent à la Chine. Ils envoient des ambassadeurs et des présents au souverain de cet empire (p. 90) C'est là que se rassemblent et que stationnent les navires chinois venant des îles de la Chine; c'est vers cette île qu'ils se dirigent et de ce point qu'ils partent pour se rendre ailleurs.

1. Le texte a la leçon fautive الفنجت *al-Fangat* pour لفنجن. *Vide supra*, p. 99 et note 2.

2. الايام, var. الانام *al-Anām*.

3. مهراج que Jaubert a lu *Mihradj*.

De l'île de Čampa aux îles de Čundur-fūlāt[1], dix journées. L'île de Čundur-fūlāt est très grande; il y a de l'eau douce, des champs cultivés, du riz et des cocotiers. Le roi s'appelle Rasad[2]. Les habitants portent la *fūṭa* soit en manteau, soit en ceinture. L'île de Čundur-fūlāt est entourée du côté de la Chine, de montagnes d'un difficile accès, et où soufflent des vents impétueux. Cette île est une des portes de la Chine. De là à la ville de Khānfū[3], quatre journées.

Les portes de la Chine sont au nombre de douze; ce sont des montagnes situées dans la mer : entre chaque montagne, il y a une ouverture par laquelle on arrive à celle des villes maritimes de la Chine vers laquelle on tend.

P. 91... Le roi Ḳāmrūn tient sous son obéissance deux îles qui lui appartiennent; l'une se nomme Famūṣā[4] et l'autre Lāsma[5]. La couleur des habitants de ces îles tire sur le blanc; les femmes y sont d'une beauté ravissante. [Quant aux hommes] ils sont braves, entreprenants; ils se livrent à la piraterie sur des vaisseaux d'une marche supérieure, particulièrement lorsqu'ils sont en guerre avec les Chinois, et qu'il n'existe point entre eux de paix (ou de trève).

De l'île de Mūdja à celle des Nuages, quatre journées de navigation et plus. Cette dernière île est ainsi nommée parce qu'il s'élève quelquefois de son sein des nuées blanches très dangereuses pour les navires. Il en sort une pointe (litt. une langue) mince et longue, accompagnée d'un vent impétueux. Lorsque cette pointe atteint la surface des eaux de la mer, il en résulte une sorte d'ébullition; les eaux sont agitées comme par un tourbillon effroyable, et si elle (la pointe) atteint les navires, elles les engloutit. Le nuage s'élève ensuite et se résout en pluie, sans qu'on sache si cette pluie provient des eaux de la mer ou comment la chose se passe. Il y a dans cette île des collines d'un sable qui, présenté au feu, se fond et (p. 92) devient de l'argent pur.

Dans la partie des îles du Wāḳwāḳ voisine de celles-ci, sont

1. Le texte a صندى فولات pour صندر فولات.
2. رسد, var. زنبد *Zanbad*. C'est évidemment le même que le roi de Čampa appelé رنبد *Ranīd*. *Vide supra*, p. 187 et note 8 *in fine*.
3. Le texte a خانقوا pour خانفوا, var. de خانفو.
4. فموصا, pron. anc. *Famūčā*.
5. لاسمه.

des lieux coupés d'îlots et de montagnes, inaccessibles aux voyageurs, à cause de l'extrême difficulté des communications. Les habitants sont des infidèles qui ne connaissent point de religion, et qui n'ont point reçu de loi. Les femmes vont tête nue, portant seulement des peignes d'ivoire ornés (litt. : couronnés) de nacre. Une seule femme porte quelquefois jusqu'à vingt de ces peignes. Les hommes se couvrent la tête d'une coiffure qui ressemble à ce que nous appelons *ḳalānis*[1] et qui s'appelle en langue indienne *buhārī*[2]. Ils restent fortifiés dans leurs montagnes sans en sortir et sans permettre qu'on vienne les visiter; cependant ils montent sur les hauteurs, le long du rivage, pour regarder les bâtiments et quelquefois ils leur adressent la parole dans une langue inintelligible. Telle est constamment leur manière d'être. Auprès de ce pays est l'île de Wāḳwāḳ, au delà de laquelle on ignore ce qui existe. Cependant les Chinois y abordent quelquefois, mais rarement; c'est un assemblage de plusieurs îles inhabitées, si ce n'est par des éléphants et une multitude d'oiseaux. Il y a un arbre dont Mas'ūdī rapporte des choses tellement invraisemblables, qu'il n'est pas possible de les raconter[3]; au surplus, le Très-Haut est puissant en toutes choses.

De l'île de Ćampa à celle de Malāy, douze journées, à travers des îles et des rochers qui s'élèvent au-dessus de la mer. L'île de Malāy est très vaste[4]..... Hæc insula procurrit ab occidente in orientem, sed a parte occidentali, jungitur cum oris maritimis Zengitarum, et cursu transverso pergit semper cum oriente ad Aquilonem quousque attingat littora Sin... C'est la plus longue des îles sous le rapport de l'étendue, la plus considérable sous le rapport de la culture, la plus fertile dans ses montagnes, renfermant les domaines les plus vastes. On se livre dans cette (p. 93) île au commerce le plus avantageux, et il s'y trouve des éléphants, des rhinocéros et diverses espèces de parfums et d'épiceries telles que le clou de girofle, la cannelle, le nard, le ... (*sic*) et la noix

1. Le texte a القانس pour قلانس, plur. de قَلَنْسُوَة, espèce de bonnet pointu. *Vide supra*, p. 61 et note 1.

2. البهارى.

3. Les ouvrages de Mas'ūdī qui nous sont parvenus ne font pas mention de cet arbre merveilleux. *Vide supra apud* Muṭahhar, p. 117, Bīrūnī, p. 162 et *infra*.

4. « Notre manuscrit, dit Jaubert, offre ici une lacune que la version latine et le ms. B permettent de remplir. »

muscade. Dans les montagnes sont des mines d'or d'une excellente qualité ; c'est le meilleur de la Chine. Les habitants de cette île possèdent des maisons et des châteaux construits en bois, transportés par eau aux lieux de leur destination ; ils ont aussi des moulins à vent (litt. des meules tournant par le vent), où ils réduisent en farine le riz, le blé et les autres céréales dont ils se nourrissent.

De l'île de Māyd, en tirant vers l'Est à celle de Čankhay[1], trois journées faibles. C'est une île fertile, peuplée et où l'on trouve de l'eau douce. Leur couleur [des habitants] est intermédiaire entre le blanc et le fauve. Ils portent aux oreilles des ornements de cuivre. Les hommes portent une *fūṭa*, et les femmes deux. Leur nourriture consiste en riz. Il y a beaucoup de cannes à sucre et de cocotiers, et des mines d'or connues par l'abondance et la qualité de ce métal [qu'elles produisent]. On voit dans cette île diverses statues placées sur le bord de la mer ; chacune d'elles tient le bras droit élevé comme pour dire au spectateur : « Retourne au lieu d'où tu es venu, car il n'existe point derrière moi de terres où il soit possible de pénétrer ». De cette île, on peut se rendre aux îles de Sīlā[2], lesquelles sont en grand nombre et rapprochées les unes des autres. Il y existe une ville nommée Ankuwa[3], dont le territoire est tellement fertile et abondant en toute sorte de biens, que les étrangers qui viennent pour la visiter s'y fixent et ne veulent plus en sortir. Il y a de l'or en si grande quantité, que les habitants fabriquent avec (p. 94) ce métal [jusqu'aux] chaînes de leurs chiens et aux colliers de leurs singes. Ils fabriquent [aussi] des vêtements tissus d'or, et ils les vendent. Il en est de même — je veux parler de l'abondance de l'or — dans les îles du Wāḳwāḳ. Les marchands y pénètrent avec ceux qui se livrent à la recherche de l'or ; ils y opèrent la fonte de ce métal et l'exportent en lingots. Ils exportent aussi de la poudre d'or qu'ils font fondre dans leur pays au moyen de procédés connus d'eux. Les îles du Wāḳwāḳ produisent aussi de l'ébène d'une incomparable beauté.

La mer de la Chine, la partie de la mer de Campa qui lui est

1. Le texte a صنجى, pron. mod. *Ṣandjī*, à corriger en صَنْخَى.
2. سيلا = Corée.
3. انكوة, var. الكيوة *al-Kīwa*.

contiguë, la mer Dārlāwrī[1], ainsi que celles de Harkand et de 'Omān, sont sujettes au flux et au reflux.

P. 95, *in fine*. Tous les navires chinois, grands ou petits, qui naviguent dans la mer de la Chine, sont solidement construits en bois (p. 96). Les pièces portant les unes sur les autres sont disposées géométriquement, garanties [de l'infiltration] au moyen de fibres de palmier, et calfatées avec de la farine et de l'huile [de poisson]. Il existe dans la mer de Chine et des Indes de grands animaux longs de cent coudées et larges de vingt-quatre, sur le dos desquels s'élèvent en bosse et comme par végétation, des rochers d'écailles sur lesquels les navires se brisent quelquefois. Les navigateurs racontent qu'ils attaquent ces animaux à coups de flèches et les forcent [ainsi] à se détourner de leur chemin. Ils ajoutent qu'ils se saisissent des plus petits, qu'ils les font cuire dans des chaudrons, que leur chair se fond et se change en graisse liquide. Cette substance huileuse est renommée dans l'Yémen, à Aden, sur les côtes du Fārs, de l'Omān, et dans la mer des Indes et de la Chine. Les peuples de ces régions font usage de cette substance pour boucher les trous des navires.

Au nombre des choses merveilleuses qu'on voit dans la mer des Indes et de la Chine, et dont parlent les marchands qui naviguent dans ces parages, sont les montagnes et les détroits qui se trouvent dans ces mers. Il en sort quelquefois des oiseaux noirs, grands comme des enfants de quatre mois[2], qui entrent dans le navire sans faire de mal à personne, et ne le quittent plus. C'est pour les navigateurs un *signe* de l'approche du vent qu'on nomme le *vent trompeur*, et qui est très dangereux. Ils cherchent à s'en garantir et prennent leurs précautions à son approche, en allégeant le navire du poids de ses marchandises, en jetant à la mer tout ce qui en provient, et particulièrement le poisson et le sel, dont ils ne gardent absolument rien, et enfin en raccourcissant leurs mâts de deux coudées et plus, de peur que le vaisseau ne se brise. En (p. 97) effet, le vent ne manque pas de s'élever. Alors les navigateurs essuient la tempête en se confiant à la protection divine, et ils se sauvent ou ils périssent, selon qu'il plaît à Dieu. Ils ont un autre signe de salut, lorsque Dieu le permet; c'est

1. Le texte a دارلادری pour دارلاوری.

2. Lire : de quatre empans.

l'approche au-dessus d'un de leurs mâts, d'un oiseau de couleur d'or, qui brille comme une flamme de feu, et qu'on appelle *al-bahman*[1]. Lorsqu'ils le voient, ils savent qu'ils seront délivrés; c'est une chose qui a été vue très distinctement, et de la réalité de laquelle les rapports réitérés [des voyageurs] ne laissent aucun motif [raisonnable] de douter.

... Les rois des Indes et de la Chine font grand cas de la hauteur de la taille des éléphants; ils les paient fort cher, en raison de cette qualité. La taille [ordinaire] d'un éléphant est de neuf coudées; mais les éléphants nommés *khawār*[2], ont dix coudées de hauteur. Le plus grand roi des Indes est le Ballahrā[3], ce qui signifie *le roi des rois*. Ensuite vient [celui] du Konkan[4]; son pays (p. 98) est le pays du teck. Après lui vient le roi du Ṭekin[5]; puis le roi de Djāba; puis le roi Gudjra; puis le roi du Ḳāmarūpa[6], dont les États touchent à la Chine.

DEUXIÈME CLIMAT

SEPTIÈME SECTION

P. 173... Au nombre des rois de l'Inde, dit Edrīsī citant Ibn Khordādzbeh, sont le Ballahrā, le Djāba, [le roi du] Ṭekin[7], le Gudjra[8], le 'Āba[9], le [roi] du Rahmā[10] et [le roi] du Ḳāmarūpa. Chacun de ces noms n'est porté que par le prince qui règne sur une province ou une contrée; nul n'a le droit de se l'attribuer, mais quiconque règne, le prend..... Dans le Djāwaga[11], les rois

1. Le feu Saint-Elme.
2. خوار.
3. بلهرا.
4. Le texte a المكمكم *al-Makamkam*, qui est à rectifier en الكنكن.
5. Le texte a طابن *Ṭābin* pour طاقن *Ṭāḳin*.
6. Le texte a la leçon fautive قامرون *Kāmrūn* pour قامروب litt. *Ḳāmrūb* = *Kāmarūpa*, nom sanskrit de l'Assam. *Vide supra*, p. 23 et note 5.
7. Le texte a طافر pour طاقن.
8. Le texte a حزّر pour جُزّرَ.
9. عابة, sans doute pour غابة *Ghāba*. *Vide supra*, p. 23.
10. Le texte a دمى pour رهمى, le Pégou.
11. Le texte a رانج pour زابج.

s'appellent Puñgawa[1] (p. 174); dans l'empire romain, ils prennent le titre de César.....

HUITIÈME SECTION

P. 180... De Kalkāyān[2] à Lūlū[3] et à Kandja[4], une journée[5]. Leurs environs sont fertiles en riz et en blé, et produisent abondamment du brésillet, arbre dont la végétation ressemble à celle du laurier-rose, des cocotiers et des noix de coco. De Kandja à Samandār[6], 30 milles.

Samandār est une ville grande, commerçante, riche, et où il y a beaucoup de profits à faire. C'est une station maritime dépendante du Kanawdj, roi de ce pays[7]. Elle est située sur une rivière qui vient du pays de Ḳaśmīr. On peut se procurer dans cette ville du riz, diverses céréales et particulièrement d'excellent froment. On y apporte du bois d'aloès du pays de Kārmūt[8], distant de 15 journées, par un fleuve dont les eaux sont douces. Le bois d'aloès qu'on tire de ce [dernier] pays est de qualité supérieure et d'un parfum délicieux. Il croît dans les montagnes de Ḳāran[9]. De cette ville [de Samandār] dépend une île distante d'une journée de navigation, grande, peuplée, fréquentée par les marchands de tous les pays, laquelle est à quatre journées de l'île de Sirandīb. Au nord et à 7 journées de distance de Samandār[10], est la ville de Ḳaśmīr l'intérieure[11], célèbre dans toute l'Inde et sous la domination du Kanawdj. De Ḳaśmīr à Kārmūt[12], quatre journées.

De Ḳaśmīr à Kanawdj, ville belle et commerçante qui donne son nom au roi du pays, et qui est bâtie sur les bords d'une grande

1. فنجب, litt. *Fangab*. *Vide supra*, p. 23 et note 7.
2. كلكايان. C'est le كَيْلكان *Kaylakān* de Ibn Khordadzbeh, *supra*, p. 24.
3. لولو = *Lawā* de Ibn Khordādzbeh, *supra* p. 24.
4. كنجه. *Vide supra*, p. 24.
5. Le ms. A porte *deux journées*. Jaubert.
6. سمندار. *Vide supra*, p. 24.
7. كنوج *sic*, Canoge, employé ici comme nom du souverain.
8. كارموت, graphie fautive pour كامروب *Kāmrūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam. *Vide supra* un passage identique de Ibn Khordādzbeh, p. 24.
9. قارن. Il s'agit probablement du pays des Karen, en Birmanie.
10. Le texte a سميندار *Samīndār*.
11. قشمير الداخلية.
12. Lire *Kāmrūb*. *Vide* note 8.

rivière dont les eaux tombent dans le Masalā[1], environ sept journées.

P. 181. Ce fleuve de Masalā est désigné par l'auteur du *Livre des merveilles*, sous le nom de *fleuve des parfums*. Il prend sa source dans les montagnes de Ḳāran, baigne les murs de la ville de Asnānd[2], passe au pied de la montagne de Lūniya[3], puis auprès de la ville de Kalkayān[4], et enfin se jette dans la mer. Ses bords produisent divers aromates, ainsi que l'indique son nom. Entre Rasnānd[5] et Ḳaśmīr l'extérieure[6], on compte 4 journées.

NEUVIÈME SECTION

P. 188... De Awrśīn[7] à Lūḳīn, jolie ville à l'embouchure d'une rivière où les vaisseaux mouillent, on compte, en suivant le rivage, trois journées.

Ḳaṭighōrā[8], ville située sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière et où l'on fait de bonnes affaires de commerce... est comptée au nombre des dépendances de la Chine.

De là à Campa, île chinoise, dont il a été question dans le premier climat, trois journées.

De là à Kāśgharā[9], quatre journées.

1. مسلى. Jaubert à lu *Mosela*.
2. اسناند.
3. لونيه.
4. كلكيان *sic*. *Vide supra*, p. 197 et note 2.
5. رسناند, variante de *Asnānd*.
6. قشمير الخارجة.
7. اورشين, Orissa.
8. قطيغورا. C'est sans doute la Καττίγαρα ὅρμος Σινῶν de Ptolémée, identifiée par Richthofen avec les environs de la moderne Hanoï. Cf. G. Cœdès, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, Paris, 1910, in-8°, p. XXIII-XXIV.
9. كاشغرا, appelé également كشغري *Kašgharī*, sur la côte nord-orientale de l'Inde. Cf. Bittner et Tomaschek, *Die topographischen Capitel des Indischen Seespiegels* Moḥīṭ, Vienne, 1897, in-f°, carte XIX.

P. 191... De Lūḳīn, sur les côtes de l'Indoustan, à Ḳāḳulā[1], sept journées.

Ḳāḳulā est sur le bord d'une rivière qui se jette dans le Bahnak[2] indien. Les habitants élèvent beaucoup de vers à soie. Voilà pourquoi l'on donne le nom de *ḳāḳuli* à une espèce de soie et à une sorte d'étoffe. De là à Ḳašmīr, dix journées.

1. قاقلا, à lire قاقُلا.
2. بهنك.

IBN ṬUFAYL, mort en 1185.

« Ibn Ṭufayl, dit M. Huart, né à Cadix, élève d'Avenpace pour la philosophie et la médecine, entra comme secrétaire au service du gouverneur de Grenade, devint ensuite médecin particulier et ministre de l'Almohade Yūsuf; il mourut à sa cour, à Maroc, en 1185. Son *Asrār al-ḥikmat al-mušriḳiyya*, Secrets de la sagesse illuminative, a été imprimé à Boulaḳ. Son roman philosophique, *Ḥayy bin Yaḳẓān*, Le vivant fils du vigilant, qui représente l'éveil de l'intelligence dans un enfant né seul dans une île déserte, a été édité par E. Pocock à Oxford, sous le titre de *Philosophus autodidactus*. Il s'efforça de concilier la loi révélée avec la philosophie[1]. »

Le passage suivant est extrait d'une traduction plus récente : *Ḥayy ben Yaqdhān, Roman philosophique d'Ibn Thofaïl*, texte et trad. de Léon Gauthier, Alger, 1900, in-8°.

P. 16. Nos vertueux prédécesseurs rapportent — Dieu soit satisfait d'eux! — qu'il y a une île de l'Inde, située sous l'équateur, dans laquelle l'homme naît sans père ni mère.

[Deux mss. ajoutent ici :] Il s'y trouve un arbre qui en guise de fruits, produit des femmes; c'est d'elles que parle Mas'ūdī sous le nom de filles du Waḳwāḳ[2].

C'est qu'elle [l'île précitée] jouit de la température la plus égale et la plus parfaite qui soit à la surface de la terre, parce (p. 17) qu'elle reçoit la lumière [de la région du ciel] la plus élevée possible.

1. *Littérature arabe*, *loc. cit.*, p. 286.

2. « Ce passage qui manque dans le ms. d'Alger, dit en note M. Gauthier, est évidemment une glose interpolée : il n'est pas question de ces femmes dans le reste du récit, et ce n'est pas d'un arbre, mais de l'argile en fermentation, que naîtra Ḥayy bin Yaḳẓān. »

YĀḲŪT (1179-1229).

« Yāḳūt ibn 'Abdallah ar-Rūmī, dit M. Cl. Huart, était né de parents grecs sur le territoire de l'empire romain d'Orient, vers 1179; enlevé dans une razzia, il fut conduit à Bagdād et vendu comme esclave à un négociant de Ḥamāt établi dans la capitale du Khalifat. Son maître lui fit donner une éducation soignée et l'envoya, jeune encore, faire des voyages de négoce. Au retour de son troisième voyage dans le golfe Persique en 1194, il se brouilla avec son maître, qui était aussi son bienfaiteur; chassé de la maison, il se fit copiste pour vivre et étudia auprès du grammairien Al-Okbari. Quelques années plus tard, il se raccommoda avec son patron et reprit encore une fois la route du golfe Persique; mais à son retour, l'année suivante, il trouva mort le négociant de Ḥamāt, s'établit comme libraire et commença à publier des écrits. En 1213, il recommença à voyager; il se rendit à Tebrīz, puis partit de Mossoul pour la Syrie et l'Égypte, et se rendit en 1215 dans le Khorāsān. Pour se consoler du chagrin que lui causa le départ d'une esclave turque, dont il avait dû se défaire par suite du vide de sa bourse, il lut les livres que contenaient les bibliothèques de Merv, et conçut le plan de son grand dictionnaire géographique. Après y être resté environ deux ans, il se rendit à Khiva et à Balkh; c'est pendant qu'il se trouvait dans cette dernière ville qu'il apprit la prise de Bokhārā et de Samarcande par les Mongols; effrayé par ce désastre, il retourna dans le Khorāsān et rentra en 1220 à Mossoul, où il reprit son métier de copiste. Le vizir Djemāl ad-dīn aš-Šaybānī, auquel il avait eu recours, lui facilita les moyens de venir le trouver à Alep en 1222. De retour à Mossoul, il s'occupa de terminer son dictionnaire, achevé le 13 mars 1224. En 1227, il fit encore une fois le voyage d'Alexandrie, en revint à Alep l'année suivante et se remit à corriger le manuscrit de son grand ouvrage. C'est là qu'il mourut le 20 août 1229.

« Le *Mu'djam al-buldān*, Dictionnaire des pays, a été publié par Wüstenfeld ainsi que le *Muštarik*, Dictionnaire des homonymes géographiques; l'abrégé du premier, *Marāṣid al-iṭṭilā'*, publié à Leyde par Juynboll, a été pendant longtemps le seul

ouvrage de ce genre qu'aient pu consulter les orientalistes[1] ».

Jacut's geographisches Wörterbuch..... herausgegeben, von FERDINAND WÜSTENFELD. Leipzig, 6 vol., in-8°, 1866-1870.

Lexicon geographicum cui titulus est [*kitāb*] *Marāṣid al-iṭṭilā' 'alā asmā al-amkina wa al-biḳā*, Livre servant de moyens d'observations pour apprendre à connaître les noms des lieux et des pays, edidit T. G. J. JUYNBOLL, Leyde, 6 vol. in-8°, 1852-1864.

MU'DJAM AL-BULDĀN (1224).

T. I, p. ٢١. Description de la terre et de ce qu'elle contient en fait de montagnes, de mers et d'autres choses encore.

..... Dans les régions de l'Est, se trouvent les îles du Djāwaga[2], puis celles de Dībadjāt[3] et le Khmèr[4], puis les îles des Zandjs dont l'une des plus grandes est l'île connue sous le nom de Sirandīb[5] qui s'appelle en langue indienne Singādīb[6] d'où l'on tire toute espèce de corindons; on en exporte aussi l'étain[7]; Sribuza[8] d'où l'on tire le camphre.

T. I, p. ٥٠٥. BAHR AL-HIND. La mer de l'Inde est la plus grande des mers, la plus vaste, celle qui renferme le plus d'îles, celle qui a le plus grand nombre de villes sur ses côtes. On ignore à quel endroit elle rejoint l'Océan Environnant, car leur confluent et le mélange de leurs eaux s'étendent sur une très grande surface. Elle n'est pas comme la mer du Maghrib, car la jonction de la mer du Maghrib avec l'Océan Environnant est apparente dans un endroit appelé az-Zuḳāḳ[9], situé entre son rivage méridional qui est le

1. *Littérature arabe*, p. 302-303.

2. Le texte a la leçon fautive الرانج *ar-Rānag* pour الزابج *az-Zābag*.

3. Les Laquedives et les Maldives.

4. Le texte a قُمَيْر *Ḳumayr* qui est à rectifier en قَمَيْر *Ḳmayr* = *Khmèr*.

5. Le texte a سرنديب *Sarandīb*.

6. Le texte a سنكاديب qui est à lire سِنْكاديب avec ك en fonction de gutturale sonore < skr. *siṃhadvīpa*, l'île du Lion.

7. Litt. le plomb *ḳala'ī*.

8. Le texte a سُرْبزة, erreur d'impression pour سَرْبُزَة *Sarbuza*, qui est à corriger en سربُزة.

9. Le détroit. Il s'agit du détroit de Gibraltar.

pays des Berbères et son rivage septentrional qui est le pays d'Espagne. La distance entre ses deux rivages est de quarante parasanges. Il n'en est pas de même pour la mer de l'Inde. Cette dernière se ramifie en plusieurs golfes dont les plus grands sont la mer de Perse et la mer Rouge[1], dont nous avons déjà parlé. Nous avons déjà raconté que le commencement de la mer de Perse est Tīz[2], en allant vers le Nord. Car en allant vers le Sud, [dans la mer des Indes], on trouve le pays des Zandjs. Depuis Tīz, le rivage s'infléchit vers l'Est sur une grande étendue. Les rivages [de la mer de l'Inde] passent à Daybul[3], al-Ḳass, Sūmanāt[4]. C'est [dans cette dernière ville] qu'est le plus grand temple de l'Inde entière. C'est un lieu de pèlerinage analogue à la Mekke pour les musulmans. Vient ensuite (p. ٥٠٦) Kanbāya[5], puis un golfe par

1. Litt. la mer de Ḳulzum.

2. *Vide supra*, p. 67 et note 5.

3. *Vide supra*, p. 48 et note 7.

4. « Ṣūmanāt (ou Sūmanāt) et son idole. D'après le *Ḳānūn*, dit Abulfidā (t. II, 2e part., p. 116-117), 97° 10′ de longitude et 22° 15′ de latitude. Second climat. Dans l'Inde, terre des pirates. On lit dans le *Ḳānūn* : Ṣūmanāt est sur le littoral, dans la terre des pirates, laquelle fait partie de l'Inde. Ibn Sa'īd dit que les voyageurs en parlent souvent et qu'elle fait partie du Guzerate, qu'on connaît encore sous le nom de pays de Lār. Ṣūmanāt est située sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. Les vaisseaux venant d'Aden s'y heurtent souvent parce qu'il n'y a pas de baie. On remarque à Ṣūmanāt un delta dont les alluvions descendent d'une grande montagne située au nord-est de la ville. J'ajoute que Ṣūmanāt est une des villes qui ont été conquises par Maḥmūd bin Subuktekin. Ce prince, ainsi que le rapportent les chroniques, en a brisé l'idole. »

« La raison spéciale pour laquelle Sūmanat est devenue une ville si connue, dit Bīrūnī (*Alberuni's India, loc. cit.*, t. II, p. 104), est que c'était un port pour les navigateurs et une station pour ceux qui navigaient entre Sofāla du pays des Zandjs et la Chine ».

5. كنباية, Cambaye. « Kanbāyat كنبايت, dit Abulfidā (t. II, 2e part., p. 117-118). D'après le *Ḳānūn*, 99° 20′ de longitude et 27° 20′ de latitude; d'après l'*Aṭwāl*, 99° 20′ de longitude et 26° 20′ de latitude. Second climat. Sur le littoral de la mer Verte. On lit chez Ibn Sa'īd : Kanbayat est une des villes côtières de l'Inde, où se rendent les marchands. On y trouve des Musulmans. On lit dans le *Ḳānūn* : Kanbayat, ville de l'Inde, est située sur le littoral de la mer Verte. Une personne qui l'a visitée rapporte que cette ville est à l'ouest du Malabar, située sur un golfe dont la longueur est de trois journées. Elle ajoute que c'est un bel endroit, plus grand que Ma'arra [en Syrie], que les constructions y sont en briques et que ses habitants professent l'islamisme; qu'on y trouve du marbre blanc; enfin que les vergers y sont peu nombreux. Selon Edrīsi, Kanbāyat est à trois milles de la mer.

lequel on va à Barōč[1] qui est une des plus grandes villes [de l'Inde]; puis on décrit une plus grande courbe pour arriver au pays de Malayabār[2] d'où on exporte le poivre. Parmi les villes les plus célèbres [du Malabar] sont Mangalore[3] et Fākanūr[4]. Ensuite vient le Golfe de la noix d'arec[5], puis le Ma'bar[6]; c'est le dernier des pays de l'Inde. Vient ensuite la Chine dont la première [région] est Djāwa[7], d'où l'on entre dans une mer d'accès difficile et fertile en désastres. On arrive ensuite à la Chine propre.

Nombreux furent les gens qui ont décrit cette mer [de l'Inde], sa longueur et sa largeur; les renseignements donnés à son sujet diffèrent; aussi rendent-ils indécis l'esprit de celui qui les rapporte. Dieu seul sait le nombre des grandes îles qu'elle contient. La plus vaste et la plus célèbre est l'île de Sīlān[8]; puis aussi

1. Le texte a بروس *Barōs*, qui est une graphie incorrecte pour بروص *Barōč* < skr. *Bharukaccha* ou *Bhṛgukaccha*, le Βαρύγαζα de Ptolémée, le Broach des cartes anglaises.

2. Le texte a ملَيبر *Molaybar* qui est à lire مَلَيَبَرَ *Malayabara*, le Malabar *Vide supra*, p. 38, note 5.

3. مَنْجَرُور *Mangarūr*, avec ج en fonction de gutturale sonore. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Mangalore*.

4. فاكنور. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Bacanore*.

5. خور فوفل.

6. المعبر le Coromandel. « D'après Ibn Sa'īd, dit Abulfidā (t. II, 2e part., p. 121), 142° de longitude et 17° 25′ de latitude. Troisième climat. Extrémité de l'Inde. Il a été dit plus haut que Ma'bar est le nom d'une région; il est donc possible que la situation indiquée ici se rapporte à celle de sa capitale précitée Biyyardāwal بيّردا ول. Le Ma'bar, dit Ibn Sa'īd, est célèbre par les rapports des voyageurs. C'est de là qu'on exporte la mousseline qui a passé en proverbe pour sa finesse. Au Nord s'étendent les montagnes contiguës au pays du Ballahrā, qui est un des rois de l'Inde; à l'Ouest, le fleuve de Čūliyān الصوليان. (pron. mod. *Ṣūliyān* < skr. *cola* in *cola-maṇḍalam* > Coromandel) se jette dans la mer. Le Ma'abar est à trois ou quatre journées à l'Est de Kūlam. J'ajouterai que ce doit être avec une inclinaison vers le Sud ». Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Mabar*.

7. الجَاوَة. Le laconisme du texte ne permet pas d'identifier ce *Djāwa* avec certitude. Dans un passage du t. III, p. ٤٤٥, *Djāwa* désigne très vraisemblablement l'île de Java (*vide infra*). Mais des écrivains postérieurs à Yāḳūt, Ibn Baṭūṭā, par exemple, appellent *Djāwa*, l'île de Sumatra.

8. Le texte a سَيَلان *Sayalān*, qui est à rectifier en [سيلان *Sīlān*, l'île de Ceylan. *Vide infra*.

l'île de Djāwaga[1], de Sirandīb[2], de Socotora, l'île de Kūlam[3], etc.

T. II, p. ٣٥٤. KHAṬṬ AL-ISTIWĀ. L'équateur, qui sert de base aux astronomes.

Abū ar-Rīḥān [al-Bīrūnī] dit que l'équateur commence du côté de l'Est, au Sud de la mer de la Chine et de l'Inde, qu'il passe par quelques îles qui sont dans cette mer, jusqu'à ce qu'il atteigne les limites du Zandj de l'or, sur la terre ferme. Puis il traverse l'île de Kalah qui est un port à égale distance entre 'Omān et la Chine; puis il traverse l'île de Sribuza dans la mer Verte, du côté de l'Est; puis le Sud de l'île de Sirandīb et des îles Dībadjāt; il traverse le Nord [du pays] des Zandjs et le Nord des monts de la Lune.

T. II, p. ٧٣٩. رامى RĀMĪ, orthographié comme le singulier de الرُّمَاة *ar-rumāt*[4]. Ile de la mer de Ṣalāhiṭ, aux confins du pays de l'Inde. Elle est grande. On dit qu'elle a huit cents parasanges [de superficie]. Il y a dans l'île des rois indépendants les uns des autres. C'est peut être l'île connue sous le nom de Sīlān[5], car c'est de la même façon qu'on m'a décrit cette dernière.

T. II. p. ٩٠٤. DJĀWAGA[6] est une île située aux confins [orientaux] du pays de l'Inde, derrière la mer de Harkand, et aux confins [occidentaux] de la Chine. On dit que [l'île de Djāwaga] est le

1. Le texte a la leçon fautive الزانج *az-Zānag* pour الزابج *az-Zābag* < *Djāwaga*.

2. On sait que les écrivains arabes distinguent quelquefois l'île de Ceylan *Sīlān* سيلان lu inexactement *Siyalān* ou *Sayalān* — de la région du pic d'Adam appelée *Sirandīb* سرنديب, lu *Sarandīb* ou *Serendīb*. Cf. *Merveilles de l'Inde*, p. 265-271 et Pelliot, *Deux itinéraires de Chine en Inde* in *B.E.F.E.-O.*, t. IV, 1904, p. 358-359.

3. كولم. *Vide supra*, p. 38.

4. *Rāmin* « tireur, archer », pluriel *rumāt* : Yāḳūt fixe ainsi l'orthographe du mot.

5. *Vide supra*, note 8 de la page précédente.

6. Le texte a الزَابَج *az-Zābag* ou الزَابِج *az Zābig*. Cette indication précisée par le texte de Yāḳūt, est inexacte; car ces deux vocalisations ne sont pas facultatives; la première seule est correcte.

pays des Zandjs[1]. Ses habitants sont semblables aux hommes, sauf en ce qui concerne leurs mœurs qui ressemblent à celles des bêtes sauvages. On y trouve des *nisnās*[2] qui ont des ailes comme celles des chauves-souris. On en raconte des choses extraordinaires que les gens ont réunies dans leurs livres. On y trouve le rat musqué et la civette qui est une bête semblable au chat On en tire le musc de civette . Ceux qui ont voyagé dans ces régions m'ont rapporté que le musc de civette est la sueur d'un animal qui, quand la chaleur le chauffe, sue du musc. On le recueille [en grattant l'animal] avec un couteau.

T. III, p. ٦٨. SRIBUZA[3] est une île dans la terre de l'Inde dont la position dans le monde habité est l'équateur. On en exporte le camphre.

T. III, p. ٣١٢. SALĀHIṬ[4] est une grande mer qui fait suite à la mer de Harkand, dans la direction de l'Est. Elle renferme l'île de Sīlān qui a huit cents parasanges de tour.

T. III, p. ٣٦٩. CAMPA est un endroit de l'Inde ou de la Chine (*sic*) qui donne son nom à l'aloès [appelé] *čanfī*, qu'on brûle comme parfum. C'est le plus mauvais bois d'aloès, et il y a une bien légère différence entre lui et le bois ordinaire.

T. III, p. ٣٣٣ AL-ČIN. La Chine est un pays de la mer orientale tirant vers le Sud ; au Nord, [elle est bornée] par le pays des Turks. Ibn al-Kalbī dit d'après AŠ-ŠIRKĪ, que la Chine est appelée *Čīn*

1. وقيل هى [جزيرة الزابج] بلاد الزنج. C'est-à-dire : on dit que l'île de Djāwaga est le même pays que celui qu'on appelle pays des Zandjs. C'est sans doute un nouvel exemple de la confusion graphique très fréquente entre les deux noms زابج *Zābıg* et زنج *Zang*, celui-là étant très souvent fautivement écrit زانج *Zānıg*.

2. نسناس qui se prononce aussi نَسْنَاس *nasnās*. « Le *nasnās*, dit l'*Abrégé des merveilles* (trad. Carra de Vaux, Paris, 1898, in-8°, p. 25), est fait comme une moitié d'homme ; il a une main et un pied, il marche par bonds et il court avec une grande vitesse. On le trouvait jadis dans l'Yémen et parfois dans les pays non-arabes. Les Arabes le chassaient et le mangeaient. » Cf. également, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, t. II, p. 341, Paris, 1902, in-8°.

3. Le texte a سَرْبُزَة qui est à corriger en سِرِبُزَة.

4. شَلاهِط.

parce que Cin et Baghar sont les deux fils de Baghbar ibn Kamād ibn Yāfath (Japheth). C'est de ce personnage que vient le proverbe : Il ne sait pas distinguer Saghīr de Baghar[1]. [Cin et Baghar] habitèrent en Orient, et les descendants de ces deux [personnages] sont entre les Turks et les Indiens.

Abū 'l-Ḳasim az-Zadjādjī dit : « Elle s'appelle ainsi parce que Cin ibn Baghbar ibn Kamād est le premier qui s'y est installé et qui l'a habitée ; nous raconterons leurs aventures en son lieu ». La Chine fait partie du premier climat. Sa longueur, à partir de l'Ouest, est de 164 degrés et 30 minutes.

Al-Ḥāzmī dit : « Sa'd al-Khayr l'Espagnol se donne le surnom de *čīnī*, le Chinois, parce qu'il a voyagé jusqu'en Chine ».

Al-'Amrānī dit : « Al-Cīn[2] est un endroit près de Kūfa et aussi un endroit voisin d'Alexandrie ».

Al-Mufadjdja' dit dans le livre appelé *al-Munḳidz*, qui est un livre qu'il a composé sur le modèle des *Malāḥin* d'Ibn Durayd[3] : « *Al-Čīn* se divise en deux parties : *al-Čīn* supérieure et *al-Čīn* inférieure ». Au-dessous de Wāsiṭ[4], se trouve une petite ville appelée Ciniyya[5], qu'on appelle [aussi] *Čīniyya des boutiques*, d'où l'ethnique *čīnī* qui est celui de Al-Ḥasan ibn Aḥmad ibn Māhān Abū 'Alī al-Čīnī qui a rapporté des traditions d'après Aḥmad ibn 'Ubayd al-Wāsiṭī, d'après qui en rapportait Abū Bakr al-khaṭīb. Il dit qu'il était *ḳāḍī* et *khaṭīb*[6] de cette ville. Quant à Ibrāhīm ibn Isḥāḳ al-Čīnī, il était de Kūfa ; il avait fait du commerce en Chine et c'est de là que lui était venu le surnom [de *Čīnī*, le Chinois].

1. C'est-à-dire « c'est un sot ». Conf. *Proverbes de Meidani*, II, 96, 605, 636, 669.

2. الصين.

3. Le *Kitābu'l-Malāḥin* d'Ibn Durayd est un ouvrage qui traite des « prononciations fautives dans les formules de serment » : voir Brockelmann : *Geschichte der arab. Litteratur*, t. I, p. 112. — « *Al-munḳidz min al-aïmān* « le libérateur des serments », de Muḥammad ibn Aḥmad al-Baṣrī le Grammairien, surnommé Al-'Adjīdj, mort en 320 (932 ap. J.-C.) est, dit Hadjī Khalfa (t. VI, p. 198), un ouvrage qui ressemble aux *malāḥin* d'Ibn Durayd ».

4. واسط, dans la Basse Mésopotamie.

5. صينيّة, pron. mod. *Ṣīniyya*.

6. *Imām* qui, dans les grandes mosquées, prononce, à la prière spéciale du vendredi, les deux *khuṭba* (prône ou oraison), où, après les louanges de Dieu et du prophète Muḥammad, il est fait notamment des vœux pour la vie et le bonheur du souverain.

Abu Sa'd dit : Abū'l-Ḥasan Sa'd al-Khayr ibn Muḥammad ibn Sahl ibn Sa'd al-Anṣārī al-Andalusī (l'Espagnol) a tiré son surnom de la Chine. Il s'était donné le surnom de *Čīnī*, le Chinois, parce qu'il avait voyagé (p. ٤٤٥) du Maghrib en Chine. C'était un jurisconsulte pieux et très riche; il avait étudié le *ḥadīth*[1] auprès de Abū'l-Khaṭṭāb ibn Baṭr al-Kārī et de Abū 'Abdallah al-Ḥusayn ibn Muḥammad ibn Ṭalḥa *an-nā''āl* et d'autres encore. Abū Sa'd le cite parmi ses maîtres; il mourut l'an 541 de l'hégire = 1146-1147.

Il y a un autre *Čīnī* dont on ne sait à quoi rapporter le surnom : c'est Ḥumayd ibn Muḥammad ibn 'Alī Abū 'Amr aṣ-Ṣaybānī connu sous le nom de Ḥumayd al-Čīnī. Il suivit les leçons de As-Sirā ibn Djazīma et de ses contemporains. Abū Sa'īd ibn Abū Bakr ibn Abū 'Othmān et d'autres encore ont rapporté des traditions d'après lui.

Ce sont là choses de l'histoire de l'extrême Chine que je mentionne comme je les ai trouvées, sans en affirmer l'authenticité. Si ce que je raconte est vrai, j'ai seulement voulu me garder de la crainte de mentir; si c'est faux, tu sais ce que les gens racontent, car c'est un lointain pays. Nous n'avons vu personne qui y soit allé et qui ait pénétré dans l'intérieur. Les marchands n'en atteignent que le bord qui est le pays connu sous le nom de Djāwa[2], situé sur les rivages de la mer et qui ressemble au pays de l'Inde. On exporte [de Djāwa] l'aloès, le camphre, le nard, le girofle, le macis, les plantes médicinales de la Chine et les vases chinois. Quant au pays de Malak[3], je n'ai rencontré personne qui l'ait vu; j'ai lu sa description dans un vieux livre.

VOYAGE DE ABŪ DULAF MIS'AR BIN MUHALHIL[4]

Abū Dulaf Mis'ar bin Muhalhil a décrit ce qu'il avait vu de ses yeux au pays des Turks, de la Chine et de l'Inde. « Lorsque je vous ai vus tous les deux, mes Seigneurs — qu'Allah fasse durer votre

1. Tradition rapportant les paroles du prophète Muḥammad, ou les faits auxquels il a pris part.

2. جاوة. Le fait que ce *Djāwa* « ressemble au pays de l'Inde », semble indiquer qu'il s'agit très vraisemblablement ici de l'île de Java. Mais l'indication qu'on en exporte du camphre est en faveur de son identification avec Sumatra.

3. ملك ?

4. Pour la biographie de ce personnage, *vide supra*, p. 89-90.

existence! — ardents à composer, pleins de joie pour écrire, je n'ai pas voulu laisser vos registres et le canon de votre sagesse vides d'un gain que j'ai acquis par moi-même, ni de merveilles vers lesquelles le sort m'a poussé, pour que l'audition voie nettement le sens de ce que vous allez apprendre et que le cœur se tourne vers la croyance de ce qui va être lu. Je commence, après avoir loué Dieu et honoré ses prophètes, par mentionner les routes orientales et la diversité des gouvernements qui s'y trouvent, les différences de leur administration, la variété de leurs affaires, leurs maisons de prière, la grandeur de leurs rois, les décisions de leurs souverains, les rangs de ceux qui sont chargés du commandement; car la connaissance de tout cela est un gain pour l'intelligence, nécessaire pour se conduire. Allah a destiné spécialement [aux voyages] ceux qui sont doués de raison et d'expérience et c'est une charge que leur confient les gens intelligents et clairvoyants. Il a dit — Que son nom soit exalté! — : « Est-ce qu'ils n'ont pas voyagé sur la terre?[1] ». J'ai voulu venir à votre aide à tous deux, car la fraternité nous unit et une pure affection nous rapproche. Lorsque ma patrie m'est devenue à charge, je suis parti en voyage pour le Khorāsān; en me promenant sur cette terre j'en ai observé le gouvernement et celui qui en est investi, (P. ٣٠٦) Naṣr bin Aḥmad le Sāmānide[2], un sultan puissant et fort, en comparaison de qui on considère comme peu de chose les gens puissants et auprès duquel sont légères les balances des forts. J'ai trouvé chez lui les ambassadeurs de Ḳālīn ibn aṣ-Ṣakhīr, roi de la Chine[3], qui désirait obtenir son alliance par mariage et voulait se lier avec lui. [Les ambassadeurs] demandaient [à Naṣr] sa fille en mariage; il la refusa ne pouvant admettre une chose contraire à la loi religieuse[4]. Quand il l'eut refusée, [les ambassadeurs] lui demandèrent de faire épouser par l'un de ses fils la fille du roi de

1. Ḳorān, XII, 109.

2. Troisième sultan sāmanide qui régna de 914 à 943. Il résidait à Bokhara.

3. قالين بن الشخير, var. قالتين *Ḳāltīn*, فاليز *Fālīz*; d'après Ḳazwīnī قالين بن شخبر *Ḳālīn bin Śakhbar*. M. Huart (*Littérature arabe*, p. 298) a adopté, d'après Brockelmann, la leçon *Kalatli bin Śakhbar, prince indien*. L'erreur de Brockelmann n'est pas douteuse; c'est *Ḳālīn bin Śakhīr, roi de la Chine*, qu'il faut lire, ainsi que l'indiquent les bonnes leçons de Ḳazwīnī et de Yāḳūt.

4. Parce qu'il ne pouvait pas marier sa fille musulmane à un prince infidèle; mais le fils de Naṣr put épouser la fille du roi de la Chine. On sait que le Prophète eut, au nombre de ses femmes, une copte appelée Marie.

la Chine : [Naṣr] y consentit. Je [Abū Dulaf] me décidai à gagner la Chine avec les ambassadeurs qui y retournaient. [Nous étant mis en route], nous traversâmes le pays des Turks.

La première tribu où nous arrivâmes après avoir traversé le Khorāsān et les villes musulmanes du Mā-warā'n-nahr[1] (la Transoxiane), fut une tribu qui habite un pays appelé Kharkāh[2]. Nous le traversâmes pendant un mois, durant lequel nous vécûmes de froment et d'orge. De là, nous allâmes chez la tribu appelée Ṭakhṭākh[3] où nous nous nourrîmes d'orge, de millet, de différentes sortes de viandes et de légumes de la campagne. Nous voyageâmes chez elle pendant vingt jours, en paix et en sécurité. Sa population est soumise au roi de la Chine et lui obéit. Mais ils payent l'impôt au Kharkāh parce qu'ils sont convertis à l'Islām. Ils s'entendent le plus souvent avec ces derniers pour aller razzier des populations lointaines d'idolâtres.

Nour arrivâmes ensuite dans la tribu appelée Badjā[4] où nous nous nourrîmes de millet, de pois chiches et de lentilles. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois en paix et sécurité. Ce sont des idolâtres qui payent l'impôt aux Ṭakhṭākh. Ils se prosternent devant leur roi. Ils vénèrent la vache ; il n'y en pas chez eux et ils n'en possèdent pas, par vénération pour elle. C'est un pays où il y a beaucoup de figues, de raisins, de néfliers noirs. On y trouve une espèce d'arbre incombustible, avec le bois duquel les indigènes font des idoles[5].

1. ما وراء النهر.

2. اخركاه.

3. الطخطاخ, var. de Ḳazwīnī الطاحطاح *aṭ-Ṭāḥṭāḥ*.

4. Yāḳūt et Ḳazwīnī donnent fautivement النجا *an-Nadjā*, البُجا *al-Budjā*. La leçon *Badjā* est indiquée par M. J. Marquart qui a étudié et commenté le voyage de Abū Dulaf dans ses *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge* (*Das Itinerar des Mis'ar bin al-Muhalhil nach der chinesischen Hauptstadt*, p. 74-95), Leipzig, 1903, in-8°; voir p. 75 n. 2 les indications relatives à Yāḳūt et Ḳazwīnī. Je ferai suivre du sigle *Marq.* les remarques et corrections empruntées à ce travail.

5. Le texte de Ḳazwīnī traduit par Wüstenfeld, ajoute : « Les chrétiens qui traversent ce pays ont coutume d'emporter de ce bois. Ils prétendent que [les arbres produisant ce bois merveilleux], ont pour origine la poutre sur laquelle Jésus fut crucifié (*op. laud.*, p. 209) ». M. Marquart suppose avec vraisemblance qu'il s'agit du bois de teck (*op. laud.*, p. 76, note 1). D'après la *Chro-*

Nous allâmes ensuite dans la tribu appelé Petchenègue[1], à la barbe longue et aux belles moustaches. Les Petchenègues s'assaillent à l'improviste les uns les autres. Ils prennent les femmes de force, en pleine route. Ils se nourrissent exclusivement de millet. Nous voyageâmes chez eux pendant douze jours, et on nous apprit que leur pays est grand dans la direction du Nord et du pays des Slaves. Ils ne payent l'impôt à personne.

Nous allâmes ensuite dans la tribu appelée Ćikil[2]. Les indigènes se nourrissent exclusivement d'orge, de pois chiches et de viande de mouton. Ils n'égorgent pas les chameaux; ils n'élèvent pas de vaches; il n'y en a pas dans leur pays. Leurs vêtements sont en laine et en fourrure; ils n'en ont pas d'autres que ces deux sortes là. Il y a chez eux quelques chrétiens[3]. Ils sont beaux de visage. Les hommes, chez eux, épousent leurs filles (p. ٣٣٧), leurs sœurs et toutes les femmes interdites [par l'Islām]. Ils ne sont pas Mages[4], et cependant telle est leur doctrine en ce qui concerne le mariage. Ils adorent Canope[5], Saturne, les Gémeaux, Banāt Na's[6], le Chevreau; ils appellent Sirius, le Seigneur des Seigneurs. Chez eux, la tranquillité règne; ils ne font rien de mal[7]; toutes les tribus turques qui les entourent cherchent à les attaquer et à les dépouiller. Ils ont une plante appelée *kīlkān*[8], excellente à manger, qu'on fait cuire avec de la viande. Ils ont des mines de bézoard. Il y a chez eux.....[9] qui est une vache là-bas. Ils

nique de Tabari (I, 108, cité par M. Carra de Vaux *apud Abrégé des merveilles*, p. 94, note 1), l'arche fut faite d'un arbre de teck que Noé avait planté sur l'ordre de Dieu, et qui mit quarante ans à pousser.

1. البجناك.

2. Yāḳūt a la leçon fautive جَكَل *Djakl* pour جِكِل *Djikil* = Ćikil.

3. Lire : Manichéens.

4. Les Mazdéens, sectateurs de Zoroastre.

5. سهيل *Suhayl*, α du Navire.

6. بنات نعس appelées aussi بنات نعش. On en compte deux : *banāt na's aṣ-ṣughrā*, les petites = ε δ α ou la queue de la Petite Ourse ou le Timon, et *banāt na's al-kubrā*, les grandes = ε ζ η ou la queue de la Grande Ourse.

7. Ils n'ont aucun vice, d'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, *op. laud.*, p. 210).

8. Le texte a la leçon fautive كلكان *K.L.KāN.* pour كيلكان, le porreau. « Al-Ghafekī. D'après le *Livre de l'Agriculture*, il y a quatre espèces de porreaux :..... le *kīlkān* qui a les feuilles épaisses..... Quant au *kīlkān*, il croît à Rey et dans le Khorasān (*Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, trad. Leclerc in *Notices et Extraits*, t. XXVI, 1883, p. 162 ».

9. حَيوة الحَبَق ?

fabriquent avec le *dam*[1] et de l'orge sauvage, une boisson spiritueuse extrêmement énivrante. Leurs maisons sont en bois et en os (?). Ils n'ont pas de rois. Nous avons traversé leur pays en quarante jours, en paix, quiétude et tranquillité.

Nous sommes allés ensuite dans la tribu appelée Baghrāč[2]. Ils ont de longues moustaches, mais pas de barbe. Ils se servent de leurs armes d'une façon admirable, les cavaliers comme les fantassins[3]. Ils ont un roi puissant. On rapporte qu'il est de la famille des Alides et descend de Yaḥyā ibn Zayd. Il possède un livre doré sur la couverture duquel se trouvent des vers qui contiennent l'éloge funèbre de Zayd. Les [Baghrāč] adorent ce livre. Pour eux, [Yaḥyā ibn] Zayd [ibn 'Alī ibn al-Ḥusayn ibn 'Alī ibn Abū Ṭālib][4] est le roi des Arabes, et 'Alī ibn Abū Ṭalib — qu'il soit agréé par Dieu! —, le dieu des Arabes. Personne ne peut être roi chez eux s'il ne descend également de cet Alide [Zayd]. Lorsqu'ils se tournent vers le ciel, ils ouvrent la bouche, ils fixent les yeux [sur le firmament] et ils disent que le dieu des Arabes en descend et y remonte. La particularité merveilleuse de ceux qu'ils choisissent pour roi parmi les descendants de Zayd, c'est que ceux-ci ont de la barbe, le nez droit et de grands yeux. Les indigènes se nourrissent de millet et de viande de mouton mâle. Il n'y a dans leurs pays ni vaches ni chèvres. Leurs vêtements sont en feutre; ils n'en revêtent pas d'autres. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois dans la peur et la crainte; nous dûmes leur donner le dixième de tout ce que nous avions avec nous.

Nous allâmes ensuite dans une tribu appelée Tübät[5]. Nous voyageâmes chez elle pendant quarante jours en toute tranquillité.

1. الدم. *Dam* signifie *sang*; mais il est peu probable qu'il s'agisse ici d'une boisson composée d'orge et de sang et la leçon de Yaḳūt est sans doute fautive.

2. البَغْرَاج *al-Baghrādj*. Peut-être pour *Boγra Khagan*, la tribu du chameau étalon. Marq. p. 77.

3. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 211 : Leur armée se compose de cavalerie et d'infanterie; ils fabriquent de belles armes. Peut-être le texte de Yāḳūt est-il altéré et doit-il être compris dans le même sens.

4. Cf. Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 218. Yaḥyā ibn Zayd serait donc l'arrière-petit-fils de 'Alī ibn Abū Ṭālib, cousin germain et fils adoptif du Prophète Muḥammad, dont il épousa la fille, Fāṭima.

5. Le texte a la leçon fautive تُبَّت *Tubbat* qui désigne généralement le Tibet, pour تُبَت *Tübät*. Les renseignements qui suivent indiquent nettement qu'il ne peut s'agir ici du Tibet. Marq. p. 78.

Les [Tübät] se nourrissent de froment, d'orge, de fèves, de toutes sortes de viande, de poisson, de légumes, de raisins et de fruits. Ils s'habillent avec toutes sortes de vêtements. Ils ont une ville [construite] avec de grands roseaux, où se trouve une maison de prière en peaux de vache frottées de graisse. Elle contient des idoles qui consistent en cornes de gazelle à musc[1]. Dans cette ville, se trouvent des musulmans, des juifs, des chrétiens, des Mages et des Indiens; [les habitants] payent l'impôt à l'Alide [, roi de la tribu] des Baghrāč. Les [Tübät] tirent leur roi au sort[2]. Ils ont une prison pour les criminels et [infligent] des amendes. Ils prient en se mettant dans la direction de la *ḳibla* de la Mekke.

Nous allâmes ensuite dans la tribu (p. ٢٦٨) appelée Kaymāk[3]. Leurs maisons sont en peaux de bêtes. Ils se nourrissent de pois chiches, de fèves, de viandes des mâles ovins et caprins; ils n'égorgent pas les femelles. Ils ont un raisin dont le grain est moitié blanc, moitié noir. Il y a chez eux une pierre qui attire la pluie, et avec laquelle ils font pleuvoir quand ils veulent. Il y a chez eux, dans une plaine, des mines où l'on trouve l'or par morceaux; des diamants que les torrents des montagnes mettent à jour[4], et une plante d'un goût agréable qui fait dormir et qui engourdit. Ils ont des caractères pour écrire. Ils n'ont ni roi, ni maison de prière. Ceux d'entre eux qui atteignent l'âge de quatre-vingts ans sont adorés, s'ils n'ont ni maladie ni infirmité apparente. Nous voyageâmes chez eux pendant trente-cinq jours et nous parvînmes ensuite chez une tribu appelée Ghuzz[5]. Ils ont une ville construite en pierre, bois et roseau; ils ont une maison de prière qui ne contient aucune idole. Ils ont un roi puissant qui leur fait payer l'impôt[6]. Ils font du commerce avec l'Inde et la

1. الخُثور, var. الخثور, الحشور ne donnent aucun sens satisfaisant; lire avec Ḳazwīnī فيه اصنام من قرون غزالن المسك.

2. Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 212, ajoute ici : Ils tiennent des assemblées [pour juger] les crimes et [pour régler] les affaires locales.

3. الكَيْماك. Sur les Kaymāk et la pierre qui fait pleuvoir, cf. Marquart, *op. laud.*, p. 79.

4. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 212.

5. الغُزّ.

6. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 211 : Ils ont une maison de prière et un roi qui est très respecté.

Chine. Ils se nourrissent exclusivement de froment; il n'y a pas chez eux de légumes. Ils mangent la chair des moutons et des chèvres, mâles et femelles. Ils sont vêtus de [vêtements] de lin et de fourrures; ils n'usent pas de la laine pour les vêtements. Il y a chez eux une pierre blanche qui est utilisée contre la colique, et une pierre verte[1] qui, si on la passe sur un sabre, l'empêche de couper. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois, en toute tranquillité et sécurité.

Nous arrivâmes ensuite chez une tribu appelée Toguzoguz[2], qui se nourrissent de bêtes égorgées et non égorgées[3]. Ils s'habillent de coton et de feutre. Ils n'ont pas de maison de prière; ils vénèrent les chevaux et honorent ceux qui en prennent soin[4]. Il y a chez eux une pierre qui arrête le sang, si on la pose sur celui dont la blessure saigne ou qui a une perte de sang. Quand paraît l'arc-en-ciel, c'est une fête. Ils adressent leurs prières au soleil couchant[5]. Leurs étendards sont noirs. Nous voyageâmes chez eux pendant vingt jours, en proie à une vive crainte.

Nous arrivâmes ensuite chez une tribu appelée Kirgiz[6]. Ils se nourrissent de millet, de riz, de viande de vache, de mouton, de chèvre et de toutes sortes de viandes, à l'exception de la viande de chameau[7]. Ils ont une maison de prière. Ils ont des caractères pour écrire. Ils ont du jugement et de la réflexion. Ils n'éteignent

1. D'après Ḳazwīnī, trad. Wüstenfeld, p. 212 : Des pierres rouges.

2. Le texte de Yāḳūt porte التغزغز *at-Taghazghaz* pour التُّغُزُغُز, les Uigurs. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 80.

3. Il faut vraisemblablement comprendre qu'ils se nourrissent de bêtes trouvées mortes ou tuées à la chasse et non égorgées, et d'animaux domestiques qu'on tue en les égorgeant. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 212) : Ils se nourrissent de viandes cuites et de viandes crues. — Ou peut-être « adultes et non adultes ».

4. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 212) : Ils prisent fort les chevaux et peuvent très bien se tenir debout sur [les chevaux] (*sic*).

5. Ḳazwīnī (p. ٣٩١) ajoute ici : Ils ont un roi très-puissant qui a, au faîte de son palais, une tente en or, qui peut contenir mille personnes et qui est visible à une distance de cinq parasanges. — Wüstenfeld, p. 212, dit : « Cent personnes », et ajoute : Leurs esclaves sont noirs. Cf. Ibn Khordādzbeh, trad. De Goeje, *loc. cit.*, p. 22 et Ḳazwīnī, *Āthār al-bilād*, p. ٣٠.

6. اخرخيز *al-Khirkhīz*.

7. Ḳazwīnī dit au contraire : Ils se nourrissent de millet, de riz et de viande de chameau (Wüstenfeld, p. 213). Le texte imprimé de Ḳazwīnī est identique à celui de Yāḳūt (p. ٣٩٣, l. 2).

leur lampe que quand elle s'éteint faute d'aliment[1]. Ils ont un langage rythmé qu'ils emploient lorsqu'ils prient. On trouve chez eux le musc. Ils ont des jours de fête dans l'année[2]. Leurs étendards sont verts. Quand ils prient, ils se tournent vers le Sud. Ils adorent Saturne et Vénus; Mars est pour eux de mauvais augure. Il y a chez eux beaucoup de bêtes féroces. Ils ont une pierre qui est brillante pendant la nuit; grâce à elle, ils se passent de lampes; on ne fait [de ces pierres] (p. ٣٤٦) que chez eux. Ils ont un roi qui est très obéi[3]. Personne ne s'assied devant lui avant d'avoir dépassé quarante ans. Nous voyageâmes chez [les Kirgiz] pendant un mois, en toute tranquillité et sécurité.

Nous arrivâmes ensuite dans la tribu des Kharlok[4]. Ils se nourrissent de pois chiches et de lentilles. Ils fabriquent une boisson avec du millet. Ils ne mangent que de la viande salée. Ils s'habillent de vêtements de laine. Il y a chez eux une maison de prière sur les murs de laquelle on voit l'image de leurs anciens rois. La maison est en bois incombustible[5]. Il y a beaucoup de ce bois dans leur pays. La violence et la rébellion règnent parmi eux; ils sont ennemis les uns des autres. Le libertinage y est courant et licite. Ce sont des joueurs; ils jouent entre eux leur fils, leur fille, leur mère. Tant que dure la partie, le perdant peut se racheter; mais lorsque le gagnant s'est éloigné [de l'endroit où on jouait], tout ce qu'il a gagné lui appartient [définitivement], et il le vend au marchand à sa guise[6]. La beauté et la corruption de leurs femmes est notoire. Ils sont peu jaloux. Les filles des chefs et des personnages au-dessous de lui, leur femme ou leur sœur se présentent aux caravanes quand elles arrivent dans le pays et

1. C'est-à-dire : Ils n'éteignent pas leur lampe, mais ils la laissent s'éteindre, etc. (Ḳazwīnī, ٣٩٣, 4).

2. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 213) : Ils ont trois fêtes par an.

3. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 213) : Ils ont un roi qui prend soin de leur bien-être et auquel ils obéissent.

4. الخرلخ *al-Kharlokh.*

5. *Vide supra*, p. 210 et note 5.

6. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 213-214) : Ce sont de passionnés joueurs aux dés. Ils jouent l'un contre l'autre femme, sœur, fille, mère. Tant qu'ils sont au jeu, le perdant a le droit de continuer à jouer [malgré ses pertes] ; mais dès qu'il se lève de sa place et s'en va, il ne lui est plus possible [d'essayer] de regagner ce qu'il a perdu; ce qu'il a joué [et perdu] appartient au gagnant qui peut, s'il le veut, vendre [son gain] aux marchands.

s'offrent aux caravaniers. Si un homme plaît à une femme, elle l'emmène dans sa maison[1], l'installe chez elle, le traite bien et emploie son mari, son frère et son fils pour les affaires de cet homme. Son mari ne l'approche pas, tant que celui qu'elle a choisi y demeure, à moins de nécessité[2]. La femme [Kharlok] et celui qu'elle a choisi se mettent à part pour manger, boire, etc., sous l'œil du mari qui n'y voit aucun mal et ne s'y oppose pas. Les Kharlok ont une fête où ils revêtent des vêtements de soie à ramages; ceux qui ne peuvent pas le faire, mettent un morceau de soie à ramages à leurs vêtements habituels. Il y a chez eux une mine d'argent mélangé à du mercure. Ils ont un arbre qui a l'aspect du myrobolan et est de la grosseur de la jambe. Quand on oint de son suc les tumeurs chaudes, elles sont guéries instantanément. Ils ont une grande pierre qu'ils vénèrent et devant laquelle ils viennent plaider leurs affaires; ils lui égorgent des victimes. Cette pierre est de couleur vert-poireau. Nous voyageâmes chez les Kharlok pendant vingt-cinq jours, en toute paix et tranquillité.

Nous arrivâmes ensuite dans la tribu des Khuṭlukh[3] et nous voyageâmes chez eux pendant dix jours. Ils mangent du froment tout seul et toutes sortes de viandes d'animaux non-égorgés[4]. Parmi toutes les tribus turques, je n'en ai pas vu de plus guerrière; ils dépouillent ceux qui sont autour d'eux. Ils épousent leurs sœurs; la femme n'épouse pas plus d'un homme. Quand [le mari] meurt, elle ne se remarie pas. Ils ont raison et expérience. Quiconque commet l'adultère dans leur pays, est brûlé ainsi que celle qui l'a commis avec lui. La répudiation n'existe pas chez eux. Le douaire de la femme comprend tout ce qui appartient au

1. Cf. sur cette pratique, Marco Polo, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 53-54.

2. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 214) : Son mari ne l'approche pas, tant que l'hôte habite avec elle, à moins que ce ne soit pour les affaires [de l'hôte] dont il [le mari] s'occupe.

3. Yāḳūt a الخطلخ *al-KH.Ṭ.L.KH* qu'il faut vocaliser الخُطْلُخ. M. Marquart (*op. laud.*, p. 82) traduit *Khuṭlukh* par *die glücklichen*. Cette interprétation n'est pas absolument exacte; il vaut mieux traduire par *die glückbringenden* ou *die majestätischen* ainsi que l'indique M. F. W. K. Müller dans ses *Uigurica* (*Abhandlungen der königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften* vom Jahre 1908, Berlin, 1908, p. 13) : *Ymä ḳutluγ*, *So [ist] das glückbringende* ou *das majestätische*.

4. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 214) : et certaines sortes de viandes [qu'ils mangent] crues.

mari[1]. (p. ٣٥٠) [Le gendre] doit servir pendant un an [son beau-père]. Pour le meurtre, ils ont la loi du talion ; pour les blessures, on paye une indemnité. Si le blessé meurt après avoir touché son indemnité, sa mort n'est pas vengée. Leur roi a le mal en horreur ; il ne se marie pas; s'il se marie, on le tue.

Nous arrivâmes ensuite chez une tribu appelée Khatiyān[2]. Ils se nourrissent d'orge et de pois chiches. Ils ne mangent de viande que lorsque la bête a été égorgée[3]. L'institution du mariage est sainement organisée; leurs lois sont des lois sages qui leur assurent une bonne administration. Ils n'ont pas de roi. Chaque groupe social obéit à un vieillard intelligent et de bon conseil devant lequel ils portent leurs différends. Ils n'exercent ni violences ni rapines contre les étrangers. Ils ont une maison de prière et s'y rendent chaque mois, plus ou moins [souvent]. Ils ne portent aucun vêtement teint en couleur[4]. Il y a chez eux du musc qui est excellent tant qu'il reste dans le pays; quand on l'exporte, il s'altère et se gâte. Ils ont beaucoup de légumes qui sont, pour la plupart, utiles. Il y a chez eux des serpents qui tuent les gens qui les regardent; mais les [serpents] sont dans une montagne dont ils ne sortent en aucun cas. Ils ont une pierre qui arrête la fièvre; il n'en existe pas hors de leur pays[5]. Il y a chez eux du bézoard excellent qui est comme de la cire et qui a des veines vertes. Nous voyageâmes chez eux pendant vingt jours.

Nous arrivâmes ensuite au pays de Pima[6] où il y a beaucoup de palmiers, de légumes et de raisins. Il s'y trouve une ville, des

1. Ḳazwīnī dit, au contraire (Wüstenfeld, p. 214) : La dot [de la femme] appartient intégralement au mari. — Le texte imprimé (p. ٣٩٣) dit : « La femme n'a pas de bien : son douaire consiste en ce que [le mari] sert son beau-père pendant une année ».

2. الختيان que M. Marquart (*op. laud.*, p. 82-83) lit الخِتَيان *al-Khitayān.*

3. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 215) : Ils ne mangent de viande que lorsqu'elle a été cuite.

4. D'après Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 215) : Ils ont une maison de prière où ils se rendent assidûment, autant au moment de la nouvelle lune, qu'à celui de la pleine lune. Ils ne se vètissent pas d'étoffes de couleur.

5. Ḳazwīnī (Wüstenfeld, p. 215) dit : Il y a chez eux une quantité de jolies fleurs dans des vases verts.

6. Les textes de Yāḳut et de Ḳazwīnī portent fautivement بهمى *Bahā* pour بِمى *Bimā* = Pima. Marq. Ḳazwīnī (p. ٣٩٥) ajoute : « Ils ont de nombreuses fêtes; car chaque groupe de population en a une qui diffère de celle des autres »

bourgs et un roi qui gouverne, appelé Pima. Dans la ville, il y a des groupes de musulmans, de juifs, de chrétiens, de Mages et d'adorateurs des idoles. Les [indigènes] ont des jours de fête fixes. Il y a chez eux, une pierre verte qui guérit la chassie et une pierre rouge qui guérit la maladie de la rate. Ils ont un excellent indigo rouge (*sic*), léger sur l'eau, qui, si on le met dans l'eau, ne va pas au fond. Nous voyageâmes chez eux pendant quarante jours, [tantôt] en paix, [tantôt en proie] à la crainte.

Nous arrivâmes ensuite à un endroit appelé Ḳulaybu[1] où se trouvent des nomades Arabes [originaires] du Yémen [descendants de] certains d'entre ceux qui se séparèrent de Tubba'[2], lorsque celui-ci fit une expédition en Chine[3]. Les [indigènes] ont des campements d'été et d'hiver dans des pays où il y a de l'eau et des sables. Ils parlent l'ancienne langue arabe et n'en savent pas d'autre. Ils écrivent en caractères Himyarites et ne connaissent pas notre manière d'écrire [actuelle][4]. Ils adorent les idoles. Leur roi est pris parmi les membres d'une de leurs familles et on ne le prend jamais en dehors de cette famille-là. Ils ont des lois; ils interdisent la débauche et le libertinage. Ils ont une boisson excellente fabriquée avec des dattes. Leur roi offre des présents au roi de la Chine. Nous voyageâmes chez eux pendant un mois, en proie à la crainte et à l'épouvante.

Nous arrivâmes ensuite à la Station de la Porte[5]. C'est une ville dans les sables, où se trouvent les gardes du roi qui est le roi de la Chine. C'est de là qu'on demande l'autorisation pour être admis à pénétrer dans le pays (p. ٢٥١) de la Chine, [en venant de] chez les

1. القُلَيْبُ. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 84.

2. Le texte de Yaḳut porte .....فيه بَوَادى عرب ممن تخلّف عن تُبَّع, mais il faut lire avec Ḳazwīnī ..... فيه بوادى عرب يمن تخلف عن تبع (Ms. de Gotha).

3. « Dies ist gewiss, dit Wüstenfeld (*Des Abu Dolef Mis'ar Ben el-Mohelhel Bericht*, *op. laud.*, p. 215, note), ein glaubwürdiges, und dann das sicherste Zeugniss, dass der von Einigen für fabelhaft gehaltene Zug eines himyaritischen Königs nach Indien wirklich statt gefunden habe ». Rien n'est moins exact. C'est, au contraire, par simple étymologie populaire que le toponyme de l'Asie centrale تُبَّت *Tubbat*, le Tibet, pour تُبَت = *Tübät*, a été apparenté au nom arabe تُبَّع *Tubba'*. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 84.

4. Ces renseignements qui sont également inexacts (Voir la note précédente), sont infirmés par toutes les informations précises que nous possédons sur la région dont il s'agit.

5. مقام الباب, dans l'ouest de la Grande Muralile. Marquart, p. 85.

tribus turques ou d'autre part. Nous voyageâmes dans ce pays pendant trois jours, [recevant] l'hospitalité [au nom] du roi. Nous changions de monture à chaque parasange. Nous arrivâmes ensuite dans la Vallée de la Station. C'est de là qu'on demanda pour nous l'autorisation de pénétrer et les ambassadeurs [avec lesquels nous voyagions], partirent avant nous. On nous accorda enfin l'autorition : nous avions passé dans cette vallée qui est le plus beau et le plus magnifique des pays d'Allah trois jours, en jouissant de l'hospitalité du roi. Puis, nous traversâmes la vallée et voyageâmes pendant un jour entier ; ensuite, nous dominâmes la ville de Sandābil[1]. C'est la capitale de la Chine : c'est là le siège du gouvernement. Nous passâmes la nuit à une journée de marche de la capitale. Le lendemain, nous nous mîmes en route dès le matin et nous voyageâmes pendant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, où nous y arrivâmes. C'est une ville [si] grande qu'il faut un jour [de marche] pour la [traverser]. On y compte soixante rues, et chaque rue aboutit au palais du gouvernement. Nous allâmes à une des portes [de la ville], et nous constatâmes que la muraille a quatre-vingt-dix coudées de hauteur et de largeur. Sur le faîte du mur, se trouve un grand fleuve qui se divise en soixante bras. Chaque bras coule vers l'une des portes et rencontre un moulin qui déverse l'eau au-dessous, puis un autre moulin d'où l'eau coule sur le sol. Ensuite, la moitié de l'eau sort hors du mur et irrigue les jardins. L'autre moitié est dirigée vers la ville, fournit de l'eau aux habitants de la rue [dans laquelle elle passe] jusqu'au palais du gouvernement [auquel aboutit la rue]. Puis, [l'eau] passe dans la rue opposée et sort [enfin] de la ville. Chaque rue a ainsi deux courants d'eau. Toute rue a deux courants d'eau coulant en sens inverse l'un de l'autre. Le courant qui coule dans le sens de l'extérieur de la ville vers l'intérieur, fournit de l'eau potable ; celui qui coule dans le sens de l'intérieur de la ville vers l'extérieur, emporte les immondices [des habitants]. Ils ont une grande maison de prière. Ils ont une administration importante et des lois bien établies. On dit que leur maison de prière est plus grande que la mosquée de Jérusalem. Elle contient des statues, des images, des idoles et un grand Buddha. Les indigènes n'égorgent pas [les

1. سَنْدَابِل. Cf. Marquart, *op. laud.*, p. 85. Sur *Sandābil*, cf. Ḳazwīnī, *Āthār al-bilād*, éd. Wüstenfeld, p. ٣٠.

animaux destinés à la consommation]; ils ne mangent pas du tout de viande. Quiconque tue un animal, est tué. [Cette ville] est en même temps la capitale de l'Inde et des Turks. J'ai pénétré chez leur roi et je l'ai trouvé remarquable dans sa manière d'être, parfait dans son conseil. Les ambassadeurs [du Khorāsān] lui adressèrent une allocution sur le sujet qui avait motivé leur venue, c'est-à-dire le mariage de sa fille avec Nūḥ ibn Naṣr. Il leur donna une réponse favorable et nous accueillit avec bienveillance, les ambassadeurs et moi. Nous reçûmes de lui l'hospitalité jusqu'à ce que fussent terminées les affaires de la fiancée et qu'on eût achevé de préparer son trousseau. Puis, [le roi] la remit à deux cents eunuques et trois cents jeunes filles, [choisis] parmi ce qu'il avait de mieux en fait d'eunuques et de jeunes filles; et on amena la princesse au Khorāsān, à Nūḥ ibn Naṣr qui l'épousa[1].

[L'auteur] dit : Nous avons appris que Naṣr fit faire son tombeau vingt ans avant sa mort, parce que, au moment de sa naissance, la durée de sa vie avait été fixée (p. ٣٥٢) et on avait prédit la date de sa mort. On avait prédit qu'il mourrait de phtisie pulmonaire et on lui avait fait connaître le jour où il mourrait. Le jour où [il devait] mourir, il sortit de Bokhārā : il avait annoncé qu'il mourrait ce jour-là. Il donna l'ordre de préparer sa pompe funéraire pour qu'après sa mort il put se représenter son peuple tel qu'il l'aurait ainsi vu. — Alors des milliers de jeunes esclaves turks imberbes s'avancèrent devant lui, déjà revêtus de vêtements noirs. Ils se faisaient des entailles à la poitrine et se mettaient de la poussière sur la tête. Ils étaient suivis d'environ deux mille jeunes filles esclaves de nationalités et de langues différentes, vêtues de la même façon et faisant la même chose. Derrière, venaient la masse de l'armée, les hauts fonctionnaires qui tenaient leur monture par la main et conduisaient par la bride leurs chevaux non sellés. Ils avaient noirci leurs cheveux et leur front en jetant de la poussière sur leur tête. Venaient aussitôt après, le peuple et les marchands, pleurant et sanglotant, ayant devant eux leurs enfants et leurs femmes. Puis venaient les corporations d'artisans, les petits marchands et les portefaix en nombreuses délégations. Ils avaient jeté de la poussière sur leurs vêtements; ils se distinguaient par un costume spécial. Puis, vinrent les enfants du roi allant pieds nus devant lui, la

1. Sur les tribus turques dont il vient d'être question, cf. un court passage d'Ibn Khordadzbeh, éd. et trad. De Goeje, p. 22-23.

tête nue et couverte de poussière. Devant eux marchaient les principaux secrétaires, les chefs des eunuques et les généraux en chef. S'avançaient ensuite les juges, les gens de justice et les savants qui venaient [vers le roi] pleins de chagrin, de désolation et de douleur. Le roi fit apporter un grand rouleau enroulé et ordonna aux juges, aux savants et aux secrétaires d'y apposer leur sceau. Puis il enjoignit à son fils Nūḥ d'agir conformément à ce qu'il contenait. Il se fit apporter un peu de safran dans une tasse de porcelaine de Chine jaune, et il en avala une petite quantité. Puis ses yeux se remplirent de larmes. Il loua Allah, le Très-Haut, prononça la profession de foi musulmane et ajouta : « Ceci est le dernier viatique de Naṣr en ce bas monde où vous êtes ». Il alla ensuite vers son tombeau, y entra, récita une des dix parties du Ḳorān, s'y installa comme s'il eût été dans sa salle d'audiences, puis mourut. Qu'Allah l'ait en sa miséricorde! Son fils Nūḥ prit à son tour le pouvoir.

Je [l'auteur] dis : Nous doutons de la véracité de ce récit, car notre informateur en mentionnant un fait a souvent prié Allah de ne pas le punir pour ce qu'il disait [d'inexact]. Mais revenons au discours de l'ambassadeur de Naṣr.

[Ce dernier] dit : Je demeurai à Sandābil, ville de la Chine, assez de temps pour voir plusieurs fois son roi. Il me fit des cadeaux et m'interrogea sur certaines choses du pays de l'Islām. Je lui demandai ensuite l'autorisation de prendre congé ; il me la donna après m'avoir bien traité et en ne me laissant rien à désirer.

Je me dirigeai vers la côte dans l'intention d'aller à Kalah (p. ٢٥٣). C'est le commencement de l'Inde et le dernier point où peuvent parvenir les bateaux; il ne leur est pas possible de le dépasser sans faire naufrage. Lorsque je fus parvenu à Kalah, je la trouvai très grande, [entourée] de grands murs, avec de nombreux jardins, des eaux abondantes. J'y trouvai une mine d'étain, [métal spécial] qui n'existe nulle autre part au monde que dans sa *ḳala'a*[1]. Dans cette *ḳala'a*, on forge les sabres *ḳala'i*[2] qui sont les véritables sabres indiens. Les gens de cette *ḳala'a* se mettent en état de défense contre leur roi quand ils veulent lui imposer ce qu'ils désirent. Ils ont des mœurs identiques à celles des Chinois,

1. قلعة, citadelle, forteresse.

2. C'est-à-dire les sabres provenant de la *ḳala'a*. *Vide infra* l'appendice sur Kalah.

en ce fait qu'ils ne pratiquent pas l'égorgement [des animaux destinés à la consommation]. Dans le monde entier, il n'existe de mine d'étain que dans cette *ḳala'a*. Entre la ville [de Kalah] et la ville de la Chine (*sic*), il y a trois cents parasanges. Autour de [Kalah], il y a une succession de villes, de bourgs, d'agglomérations. [Les indigènes] ont une justice, et [comme pénalité] la prison et des amendes. Ils se nourrissent de froment, de dattes; leurs légumes se vendent au poids et les galettes de pain, à la quantité. Ils n'ont pas d'établissements de bains, mais ils se lavent dans une source d'eau courante. Leur dirham pèse les deux tiers d'un dirham [ordinaire] et s'appelle *faharī*[1]. Ils ont de la petite monnaie qui leur sert pour les échanges. Ils portent comme les Chinois, une étoffe de soie unie appelée *firand chinois*[2], qui est de grand prix. Leur roi est sous la dépendance du souverain de la Chine et fait la *khuṭba*[3] au nom de ce dernier. La *ḳibla* du roi de Kalah est orientée vers lui [le roi de la Chine][4]; et la maison de prière du roi de Kalah est consacrée au roi de la Chine. Je quittai Kalah pour gagner le pays du Poivre[5]... Je parvins du pays du Poivre au versant du Camphre[6] qui est une haute montagne où se trouvent des villes dominant la mer, notamment Ḳāmarūpa[7] qui donne son nom à l'aloès tendre appelé *Mandal*[8] *al-ḳāmarūbī*; une autre ville du nom de Ḳimārāyān[9] qui a donné son nom à l'aloès *ḳi-*

1. فهرى.

2. Le texte a الافرند qui est à corriger en الفرند *al-firand*. *Vide supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 31 et note 4.

3. *Vide supra*, p. 207 et note 6.

4. De même que la *ḳibla* des musulmans est dans la direction de la Mekke et celle des juifs dans la direction de Jérusalem. La *ḳibla* est la direction dans laquelle un musulman doit prier. Le roi de Kalah étant suzerain du roi de la Chine, prie dans la direction de la résidence de celui-ci.

5. Le Malabar, sur la côte occidentale de l'Inde. Cf. Abūlfidā, t. II, 2e part., p. 115.

6. Il s'agit vraisemblablement du Čampa. *Vide supra apud* Ibn al-Faḳīh, p. 56, « la montagne de Čampa ».

7. Le texte a la leçon fautive habituelle قامَرُون *Ḳāmarūn* pour قامَرُوب *Ḳāmarūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam.

8. *Mandal* est le nom d'une ville de l'Inde qui produit un aloès appelé *mandalī*. *Vidé infra*.

9. قِمَارَيَان vraisemblablement قِمَارى, ethnique de قمار, le Khmèr, + la finale persane ان *ān*. L'indication que cette ville donne son nom à l'aloès *ḳimārī* ou aloès du Khmèr, confirme la conjecture précédente.

mārī; une autre ville encore appelée Čampa qui a donné son nom à l'aloès *čanfī*. Sur l'autre versant de cette montagne, dans la direction du nord, se trouve la ville appelée Ṣaymūr[1]. Ses habitants sont d'une beauté particulière, parce que la population est métissée de turk et de chinois; c'est la cause de leur beauté. Les Turks y font de l'exportation. Elle donne son nom (p. ٢٥٢) à l'aloès *ṣaymūrī*; mais il n'y est pas indigène, on l'y importe. Les [habitants] ont une maison de prière située au sommet d'une grande montée, où sont des prêtres; elle contient des idoles en turquoise et en.....[2]. Les [indigènes] ont de petits rois. Ils s'habillent comme les Chinois. Il y a chez eux des synagogues, des églises, des mosquées et des temples du feu. Ils n'égorgent pas les animaux [comme les musulmans]; ils ne mangent pas [les bêtes] mortes de mort naturelle. Je continuai le voyage jusqu'à la ville appelée Djādjullā[3], qui est située au sommet d'une montagne dont la moitié est en saillie sur la mer et l'autre moitié est sur la terre ferme. Il s'y trouve un roi semblable au roi de Kalah. [Les habitants] mangent du froment et des œufs; ils ne mangent pas de poisson et n'égorgent pas les animaux. Ils ont une grande maison de prière. Ils furent les seuls à s'opposer à Alexandre [quand celui-ci vint] dans les pays de l'Inde. On apporte à [Djādjullā] la cannelle et, de là, on l'exporte dans le reste du monde. L'arbre à cannelle appartient à tout le monde, il n'a pas de propriétaire [particulier]. Les [indigènes de Djādjullā] s'habillent comme les gens de Kalah, avec cette différence que, les jours de fête, ils se parent de la robe yéménite[4]. Ils vénèrent parmi les constellations, celle du Cœur

1. الصيمور. Sur la côte occidentale de l'Inde. D'après les termes de cet étrange itinéraire (*vide supra*, p. 90), la côte occidentale de l'Inde et la côte orientale de l'Indochine seraient les deux versants d'une même montagne.

2. البَيْجاذق. « *Arisṭū* (*sic*, Aristote), dit Ḳazwīnī (*Kitāb 'adjāib al-makhlūḳāt*, p. ٢١٤ *sub verbo*), dit que c'est une pierre rouge, mais d'un autre rouge que le corindon [rouge = rubis] : on la trouve en Orient. Quand on l'extrait de la mine, elle s'assombrit; mais dès que l'ouvrier l'a coupée, on voit ressortir son éclat et sa beauté. Celui qui en porte au doigt une pierre de vingt grains, est préservé des mauvais rêves effrayants. Celui qui se met en face du soleil et qui maintient le regard sur cette pierre, l'éclat de son œil s'affaiblit. Quand on essuie avec elle les cheveux ou la barbe, puis qu'on pose la tête sur le sol, elle [les cheveux ou la barbe essuyés avec la pierre] attire le bois et la paille ».

3. جَاجُلَّى, pron. anc. *Gāgullā*.

4. حِبَرَة. Voy. Dozy : *Noms de vêtements*, p. 133.

du Lion[1]. Ils possèdent un observatoire, un comput exact et une connaissance complète des astres; ils en étudient assidûment les propriétés.

Je continuai mon voyage jusqu'à la ville appelée Ḳaśmīr[2], qui est immense. Elle est entourée de murs et de fossés bien construits; elle est comme la moitié de Sandābil, ville de la Chine. Son roi est plus grand que celui de la ville de Kalah et mieux obéi. Les habitants ont des jours de fêtes au commencement des mois lunaires; et pour eux, c'est dans la décroissance que les deux astres brillants ont leur exaltation[3]. Ils ont un grand observatoire dans une maison construite en fer chinois, sur lequel le temps n'a pas d'action. Ils vénèrent les Pléiades. Ils se nourrissent de froment, mangent le poisson salé; mais ils ne mangent pas d'œufs et ne coupent pas la gorge aux animaux.

Je partis de là pour Kābul et après un mois de route, j'arrivai à la *ḳaṣba*[4] de la ville, appelée Ṭābān[5]. Kābul est une ville située dans un creux de montagne, laquelle montagne entoure la ville comme un anneau de trente parasanges de tour. On ne peut y pénétrer qu'avec un laisser-passer, car on y accède par un défilé fermé par une porte que gardent des gens. On ne peut pas y entrer sans permission. La ville contient des quantités d'arbres myrobolans. Toutes les eaux des agglomérations et des bourgs qui sont à

1. α du Lion de Régulus.

2. Le texte a قيشمير *Ḳīśmīr*, le Cachemire.

3. Le texte a وفى نزول النيرين شرفهما dont je lis l'avant-dernier mot النيّرين qui désigne très vraisemblablement Saturne et Jupiter. Cf. *Les prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, trad. de Slane, t. II, 1865, p. 217 et suiv. « Les astrologues, dit en note le traducteur (*ibid.*, p. 218, note 7), disent d'une planète qu'elle est dans son *exaltation* ou *dignité* (شرف) quand elle occupe, dans le Zodiaque, une position telle qu'elle puisse exercer toute son influence, et qu'elle est dans sa *déjection* ou *chute* (سقوط ou هبوط) quand elle est dans un signe où son influence est la moindre possible ». Je suppose que, en opposition aux croyances qui avaient cours chez les Arabes, les habitants du Ḳaśmīr attribuaient leur principale action astrologique, leur *exaltation*, aux deux planètes précitées quand elles étaient en décroissance. Ce fait ne pouvait pas ne pas frapper Mis'ar bin Muhalhil qui l'aurait rapporté en raison de son étrangeté. C'est une explication acceptable de ce passage difficile à interpréter.

4. *Ḳaṣba* signifie dans le cas présent : palais, principal édifice de la ville, château.

5. طابان.

l'intérieur de la ville, sortent de la ville. Les [habitants de Kābul] ont une coutume différente de celle du roi de la Chine (*sic*) en ce qui concerne l'égorgement [des animaux destinés à la consommation]. Ils mangent du poisson et des œufs. Ils s'assassinent les uns les autres. Ils ont une maison de prière.

Je partis de Kābul à destination des rivages de la mer Indienne, en allant vers la gauche; et j'allai vers un pays appelé Mandūrafatan[1] où poussent (p. ٢٥٥) des forêts de roseaux et d'arbres à sandal. De ce pays, on exporte le *ṭabāšīr*[2] qui est ainsi produit : quand les roseaux sont secs et que le vent souffle dessus, ils se frottent les uns contre les autres; ce mouvement développe de la chaleur et y met le feu. Quelquefois l'incendie se propage sur une surface de cinquante parasanges ou même davantage. Le *ṭabāšīr* que l'on exporte dans le monde entier provient [des concrétions siliceuses] de ces roseaux. Quant à l'excellent *ṭabāšīr* dont le mithḳāl vaut cent mithḳāl et davantage[3], c'est un produit extrait de l'intérieur du roseau quand il est agité; il est précieux. Ce qui est extrait des plants de *ṭabāšīr* est exporté dans tous les pays. On le vend comme étant le *tūtiyā*[4] de l'Inde, mais ce n'est pas cela ; car le *tūtiyā* indien est le produit de la combustion de l'étain. La production annuelle s'élève à trois ou quatre *mann*, sans atteindre [jamais] cinq *mann*. On en vend le *mann*, de cinq mille dirham à mille dīnār.

Je partis de là pour me rendre dans une ville appelée Kūlam[5]. Les habitants ont une maison de prière dans laquelle il n'y a pas d'idole. Il y pousse le teck et le bois du Brésil, dont il existe deux espèces : l'une est de qualité inférieure; l'autre, appelée *amrūn*[6], est excellente. L'arbre à teck est immense en largeur et en hauteur; il atteint jusqu'à cent coudées et plus encore. Le bambou et le roseau s'y trouvent en grande quantité. On y trouve aussi un peu de sandaraque de mauvaise qualité; celle qui est de bonne qualité provient de la Chine, d'une source qui sourd à la porte

1. مندورفتن, Mandura-patan. Le texte a la leçon fautive مندورقين *Mandūraḳīn.*

2. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 1447.

3. C'est-à-dire dont le poids d'un *mithḳāl* vaut cent *mithḳāl* (d'or).

4. التوتيا. *Vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 437 et Ḳazwīnī : *Kitāb 'adjāib al-makhlūḳāt*, p. ٢١٤.

5. كولم, sur la côte sud-occidentale de l'Inde.

6. الامروت. Sur le bois de Brésil, *vide infra apud* Ibn al-Bayṭār n° 314.

orientale de sa capitale. La sandaraque ressemble au soufre, mais elle est plus précieuse que lui. On trouve [à Kūlam] des aimants qui attirent toute chose quand on les chauffe en les frottant. Il y a chez les gens de Kūlam une pierre appelée [pierre] de Sindān[1]. On en fait des toitures; les colonnes des maisons sont en vertèbres de poissons morts; mais [les gens de Kūlam] ne mangent pas de poisson; ils n'égorgent pas les animaux. La plupart d'entre eux mangent les charognes. Les habitants choisissent un roi en Chine, lorsque leur propre roi meurt. Il n'y a pas de médecine dans l'Inde, en dehors de cette ville. On y fabrique des vases qu'on vend dans nos pays en prétendant qu'ils sont chinois, mais ils ne sont pas chinois. Car l'argile de Chine est plus dure que la leur, plus résistante au feu. L'argile de cette ville avec laquelle on fabrique des vases identiques aux vases chinois, est laissée au feu pendant trois jours et ne supporterait pas une cuisson de plus longue durée. L'argile de Chine reste au four pendant dix jours et peut supporter une cuisson de plus longue durée. Cette poterie [de Kūlam] est de couleur noire, alors que celle qui vient de Chine est blanche ou d'autre couleur, transparente ou non. Elle est fabriquée en Perse (ﺑﻠﺪ) avec des cailloux et de la chaux *ḳala'i*[2] et (p. ٢٥٦) du verre que l'on malaxe en pâte(?)[3], que l'on souffle et que l'on travaille avec des pinces, comme on souffle le verre, en lui donnant la forme de coupes à boire et autres formes. De cette ville de Kūlam on s'embarque pour 'Omān. Là [à Kūlam], on trouve de la rhubarbe[4] médiocrement active; celle de Chine est meilleure. La rhubarbe est une courge qu'on trouve là. Ses feuilles sont le *sadādj*[5] indien. C'est [la ville de Kūlam] qui donne son nom à diverses espèces d'aloès, de camphre, de résines et d'écorces. L'aloès vient originairement d'îles situées au delà de l'équateur; personne n'a visité ces plantations, ni ne sait comment on plante l'aloès, ni quel arbre c'est. Personne ne décrit la forme des feuilles de l'aloès; l'eau l'apporte dans la direction du nord. Il n'est pas arraché, et cependant il arrive sur le rivage. On le prend frais à Kalah,

1. السندانية.
2. القلعى.
3. البواين; peut-être الثواين, pluriel de ثوينا (?).
4. راوند *rāwand*. *Vide infra apud* Ibn al-Baytar n° 1018.
5. الساذج ou الساذج *as-sadzādj*, le malabathrum. Cf. *Traité des simples par Ibn el-Beïthar*, trad. Leclerc, in *Notices et Extraits*, t. XXV, 1881, n° 1150, sub verbo ساذج, p. 232.

au Ḳāmarūpa ou dans le pays du Poivre[1], au Campa, à Ḳimārayān[2] et sur d'autres points du rivage. Quand le vent du nord a soufflé dessus, il reste tout le temps frais et il conserve sa fraîcheur C'est cet aloès qui est connu sous le nom de *ḳāmarūbī* et de *mandalī*. [L'aloès qui sèche dans la mer et qui est jeté sec à terre], c'est [l'aloès indien, qui est dur, lourd. Pour le mettre à l'épreuve, on l'attaque avec la lime quand il est dans l'eau, en se mettant au-dessus de l'eau. Si la sciure n'enfonce pas dans l'eau, ce n'est pas du bois de choix; si elle enfonce, c'est le pur bois d'aloès, et il n'y a rien de mieux. L'aloès qui sèche dans son pays d'origine et qui continue à sécher dans la mer, c'est le *ḳmārī* [ou aloès du Khmèr]; celui qui est vermoulu dans son pays d'origine et que la mer apporte vermoulu, c'est le *ṣanī* [ou aloès du Campa]. Les rois de ces rivages prélèvent la dîme de l'aloès sur ceux qui le récoltent sur les rivages de la mer. Quant au camphre, on le trouve sur la pente d'une montagne dominant la mer, située entre cette ville [Kūlam] et Mandūrafatan[3]. Le camphre est le cœur d'un arbre qu'on fend; on trouve alors le camphre que recèle l'arbre. Tantôt on le trouve mou, tantôt dur, car c'est une résine qui est dans le cœur de cet arbre. On trouve à Kūlam] quelques myrobolans, mais ceux de Kābul sont de meilleure espèce, car Kābul est loin de la mer[4] et toutes les espèces de myrobolans s'y trouvent. Pour chaque arbre, ce que le vent fait tomber et qui vient à maturité, c'est le myrobolan jaune, dont le fruit est froid et âcre. Le fruit] qui atteint tout son développement et qu'on recueille à l'époque de sa maturité, c'est le myrobolan de Kābul, qui est doux et chaud. Les fruits qu'on laisse à l'arbre pendant l'hiver jusqu'à ce qu'ils noircissent, c'est le myrobolan noir dont le fruit est amer et chaud[5]. On trouve à Kūlam des mines de soufre jaune, de cuivre

1. Le Malabar.

2. Le Khmèr. *Vide supra*, p. 222, note 9.

3. *Vide supra*, p. 225, note 1.

4. « Le myrobolan, dit Ibn Ḥawḳal (in Abūlfīda, t. II, 2e partie, p. 204-205), porte le nom de cette ville [Ḳābul]; on dit : myrobolan de Kābul. En réalité Kābul ne produit pas le myrobolan; mais comme cette ville est un port (*sic*) fréquenté par les marchands, et comme on y apporte le myrobolan, entre autres denrées, le myrobolan a reçu son nom ». Sur le myrobolan, cf. *Traité des simples par Ibn el-Baïthar*, trad. Leclerc, in *Notices et Extraits*, t. XXVI, 1883, n° 2261, p. 393 *sub verbo* هليلج *Halīladj*.

5. Voir la note précédente, *in fine*.

dont la combustion produit un excellent *tutiyā*. Toutes les espèces de *tutiyā* proviennent de la combustion du cuivre, à l'exception du *tutiyā* indien qui, comme nous l'avons dit, provient de la combustion de l'étain (p. ٣٥٧). L'eau de cette ville et de celle de Mandūrafatan[1] proviennent de citernes qui sont aménagées pour conserver l'eau de pluie. On n'y cultive que les courges qui renferment la rhubarbe, que l'on cultive même parmi les épines[2]. Leurs melons sont excellents aussi. La manne y tombe du ciel et s'assemble sur la bouse de vache; mais la manne arabe est meilleure que celle-là.

En quittant les villes du littoral, j'arrivai au Multān qui est la dernière des villes de l'Inde du côté de la Chine, la première de notre côté. Elle touche à la terre du Sind. C'est une grande ville, considérée comme très puissante par les gens de l'Inde et de la Chine, car elle est le lieu de leur pèlerinage, comme la Mekke pour les musulmans, ou Jérusalem pour les juifs et les chrétiens. Il y a une coupole immense et la plus grande [des statues] de Buddha. Cette coupole s'élève vers le ciel [à une hauteur] de trois cents coudées. La taille de l'idole, qui est à l'intérieur, est de cent coudées. Il y a cent coudées [de distance] entre sa tête et la coupole, et cent coudées aussi entre ses pieds et la terre. [L'idole] est suspendue en l'air au milieu de la coupole, sans reposer sur un piédestal ni être tenue en suspension par des liens. Je dis [ajoute Yāḳūt,] que cela est un mensonge absolu. Car cette idole a été mentionnée par Al-Madīnī dans [le *Livre*] *des conquêtes de l'Inde et du Sind*, et il dit que l'idole n'a que vingt coudées de long.

Abū Dulaf dit : Le pays est aux mains de Yaḥyā ibn Muḥammad l'Omméyade, le maître de Manṣūra et de tout le Sind. Le gouvernement du Multān est au pouvoir des musulmans. Ceux qui possèdent la meilleure partie du pays sont les descendants de 'Omar bin 'Alī bīn Abū Ṭālib. La grande mosquée est voisine de la coupole [à l'idole]. L'Islām est professé ouvertement dans le pays, et la loi musulmane intégrale y est en vigueur.

Je partis de là à destination de Manṣūra qui est la forteresse du Sind. Le khalife omméyade y domine. Il fait faire la *khuṭba* en son nom; il exerce la justice criminelle et gouverne le Sind tout

1. *Vide supra*, p. 225, note 1.

2. C'est-à-dire, je pense, dans les terrains les moins fertiles où ne poussent que les arbustes épineux du désert.

entier, côte et intérieur. [De Manṣūra] à la mer, la distance est de cinquante parasanges. Sur la côte du Sind se trouve la ville de Daybul.

Je partis de Manṣūra à destination de Baghnīn[1]. C'est un vaste pays dont les habitants payent l'impôt à l'Omméyade et au maître de la *Maison d'or*. C'est une maison en or, qui est située dans le désert, à quatre parasanges. La neige n'y tombe pas et cependant il neige tout autour d'elle. Dans cette maison, il y a un observatoire pour les étoiles. Cette maison est vénérée par les Indiens et les Mages. Le désert est appelé désert de Zaradast[2], le chef des Mages. Les gens de ce pays disent que lorsqu'un homme sort de ce désert et va à la recherche d'un empire (p. ٢٥٨), nulle armée ne saurait le vaincre ni le faire fuir où qu'il aille. De Manṣūra on va à Śahardāwar[3], et de là à Ta'nīn[4], et de là à Ghaznīn[5]; c'est de là que les chemins bifurquent. Il y a un chemin qui prend à droite vers Bāmiyān[6], Ḳhatlān[7] et le Ḳhorāsān; et un autre qui va dans le sud, vers Bost[8] et le Sidjistān.

T. IV, p. ٧٦٣. Ḳamār ou Ḳimār[9]. [Nom] d'un endroit de l'Inde qui donne son nom à l'aloès [appelé le *ḳmārī*]. C'est l'opinion courante. Les gens instruits disent que le Ḳāmarūpa[10] est un endroit de l'Inde dont le plus excellent aloès a pris le nom. On prétend que quand on y appose un cachet, il y laisse une empreinte. [Le poète arabe] Ibn Harma[11] a dit :

1. بغانين.
2. زردشت Zoroastre.
3. شهرداور.
4. تعنين.
5. غزنين appelé aussi غزنة *Ghazna*. Cf. Abulfidā, t. II, 2e part., p. 203.
6. بامیان. Cf. Abulfidā, t. II, 2e part., p. 203; ville du Zābulistān. *Vide supra*, p. 120, note 6.
7. خَتْلان.
8. بُسْت. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 108; ville du Sidjistān.
9. قمار, le Khmèr.
10. Le texte a la leçon fautive قامِرُون *Ḳāmirūn* pour قامروب *Ḳāmrūb* < skr. Kāmarūpa, l'Assam.
11. Ibn Harma Ibrāhīm ibn 'Alī naquit en 685. Il vécut à Médine et mourut en 767 (Huart, *Littérature arabe*, p. 88-89). Il est extrêmement intéressant de relever le nom du Khmèr dans une poésie arabe du VIIIe siècle, si le vers est authentique.

J'aime la nuit quand le fantôme de Salma, durant mon sommeil, vient me visiter, puis s'enfuit. Comme la caravane qui t'arrive à l'improviste ayant passé la nuit à Mandala et sur les deux chemins du Khmèr[1].

T. IV, p. ١٧٤. Ḳomr[2] est une île au milieu de la mer des Zandjs qui ne renferme pas de plus grande île que celle-là. Elle contient une grande quantité de villes et de royaumes. Chaque roi fait la guerre à l'autre. On trouve sur ses rivages l'ambre et la feuille *ḳomārī*[3]. C'est un parfum; on le nomme aussi *feuille de bétel*[4]. On en tire aussi de la cire.

T. IV, p. ٢٩٧. Kalāh[5]. Pays à l'extrême limite de l'Inde, d'où on exporte l'aloès.

Abū'l-'Abbas aṣ-Ṣufrī, poète de Sayf ad-Dawla[6] a dit :

Elle exhale un parfum aussi pénétrant que le musc roulé dans les doigts et que l'aloès *kalāhī*[7] (l'aloès de Kalāh).

T. IV, p. ٣٠٢. Kalah[8]. Port de mer de l'Inde, à mi-chemin entre l''Omān et la Chine. Sa situation dans le monde habité est sur la ligne de l'équateur.

T. IV, p. ٩٦٣. Harkand[9] est [le nom] d'une mer aux confins de l'Inde, située entre l'Inde et la Chine. On y trouve l'île de Sirandīb qui est la fin de la presqu'île de l'Inde du côté de l'Est, d'après ce que quelques-uns prétendent.

1. قمار.
2. قُمْر
3. ورق القُمارى.
4. ورق التنابُل. *Vide infra apud* Ibn al-Baytār, trad. Leclerc, sub verbo *tanbūl*, n° 397.
5. كَلاَه.
6. Mort en 967.
7. العود الكلاهى.
8. كَلَه. *Vide supra Kalāh.* C'est du même endroit qu'il s'agit.
9. هَرْكَنْد.

T. IV, p. ٩٣٦. Le Waḳwāḳ[1]. [On appelle] *al-waḳwaḳa*[2], l'aboiement du chien. Waḳwāḳ a plusieurs significations. C'est un pays [situé] au dessus [= au sud] de la Chine, dont il est question dans les contes[3].

MARĀṢID AL-IṬṬILĀ'[4]

T. I, p. ٤٥٦. Rāmī, singulier de *ar-rummāt*[5], est une grande île de la mer de Salāhit, à l'extrémité du pays de l'Inde. On dit qu'elle a huit cents parasanges [de superficie].

T. I, p. ٥٠١. Zābag ou Zābig[6] se trouve à l'extrémité du pays de l'Inde, aux frontières de la Chine.

T. I, p. ١٣٩. Baḥr az-Zandj. La mer des Zandjs qui est la mer de l'Inde. Les Zandjs en occupent la partie méridionale et l'Inde, la partie septentrionale. Les Zandjs sont situés sous Canope: ils habitent le continent et des îles nombreuses et vastes.

T. II, p. ٦٦. Sribuza. (Mêmes renseignements que *supra*, p. 206.)

T. II, p. ٨٠. Siyalān ou Sayalān[7]. C'est une grande île qui a huit cents parasanges de tour où se trouvent Sirandīb et un grand nombre de rois qui sont indépendants les uns des autres. La mer qui la baigne s'appelle mer de Salāhiṭ; elle est située entre la Chine et l'Inde.

1. الوقواق.

2. الوقوقة. Le même mot signifie, en outre, espèce d'arbre dont on faisait des encriers, coucou, bavarder. Il désigne également l'hirondelle; cf. une glose de Aš-Šariši (Commentaire de Hariri, I, p. 294) où il est employé avec ce sens وجلم كريشة الوقواق, des oiseaux comme la plume de l'hirondelle (allusion à la forme de sa queue).

3. *Vide infra* l'explication de *au-dessus* par *sud*.

4. Lexicon geographicum cui titulus est مراصد الاطّلاع, éd. T. G. J. Juynboll, Leyde, 1852-1864, in-8°.

5. رَامِى, plur. الرمّاة. *Vide supra*, p. 205 et n. 4.

6. الزَّابَج. La leçon *Zābag* < *Djāwaga* est seule correcte. Cf. p. 205.

7. سَيَلان. Les deux leçons sont fautives. Lire سيلان *Sīlān*. Cf. p. 204, n. 8.

T. II, p. ١٢١. Salāhiṭ[1]. Grande mer après la mer de Harkand, dans la direction de l'Est. On y trouve l'île de Sīlān dont la circonférence est de huit cents parasanges.

T. II, p. ١٦٩. Čampa[2]. C'est un endroit de l'Inde ou de la Chine qui a donné son nom à l'aloès [appelé] *čanfī* qui est de qualité inférieure.

T. II. p. ٤٤٠, dernière ligne. Ḳal'a[3]. Mine de plomb. C'est une montagne de Syrie. Il y a également une *ḳal'a* à Kala[4] qui est le premier pays de l'Inde, du côté de la Chine.

T. II, p. ٤٤٧. Ḳamār ou Ḳimār[5]. (Mêmes renseignements que *supra*, p. 229.)

T. II, p. ٥٠٧. Kalāh[6] est une ville aux confins de l'Inde d'où l'on exporte le bois d'aloès.

T. III, p. ٤٩٥. Le Waḳwāḳ[7]. (Mêmes renseignements que *supra*, p. 231.)

T. III, p. ٣١٤. Harkand est [le nom] d'une mer à l'extrémité de l'Inde, entre l'Inde et la Chine, dans laquelle se trouve l'île de Sirandīb. On dit que celle-ci est la dernière des îles de l'Inde du côté de l'Est. (Cf. p. 230.)

AL-MUŠTARIK[8]

P. ٣٥٧. Ḳal'a[9]. Mis'ar ibn Muhalhil pense que ce pays est situé au commencement de l'Inde, du côté de la Chine. On en tire le

1. شَلاهط. *Vide supra*, p. 206.
2. صنف, litt. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*. *Vide supra*, p. 206.
3. القَلْعَة.
4. كَلَة.
5. قِمار.
6. كلاه. *Vide supra*, p. 230, *Kalāh*.
7. الوقواق.
8. *Jacut's Moschtarik, das ist : Lexicon geographischer Homonyme*, éd. Ferdinand Wüstenfeld, Göttingen, 1846, in-8°.
9. القَلْعَة.

plomb [appelé] *ḳala'ī*[1] (l'étain) et des sabres [également appelés] *ḳala'ī*.

P. ٣٥٨. Ḳomr est une île au milieu du pays des Zandjs[2]...(la suite comme dans le *Mu'djam al-buldān, vide supra*, p. 230).

1. القلعىّ. Cf. p. 232, l. 7.
2. فى وسط بلاد الزنج.

IBN AL-BAYṬĀR (1197?-1248).

« 'Abdallah ibn al-Bayṭār (le fils du vétérinaire), dit M. Huart, né à Malaga, voyagea comme botaniste en Égypte, en Asie-Mineure et en Grèce. A Damas, il entra au service du prince Malik al-Kāmil comme botaniste en chef; quand son protecteur fut mort, il retourna au Caire, mais il ne tarda pas à rentrer à Damas, malgré l'honorable réception que lui avait réservée Malik as-Ṣaliḥ; il mourut dans la capitale de la Syrie en 1248. Il a laissé deux ouvrages sur les simples : le *Mughnī'* et le *Djāmi' mufradāt*, traduit en allemand par J. von Sontheimer et en français par L. Leclerc[1]. »

La traduction de Leclerc à laquelle sont empruntés les extraits suivants, a été publiée dans les *Notices et Extraits*, t. XXIII, XXV et XXVI. Pour la biographie de Ibn al-Bayṭār, cf. l'introduction (p. VI-XVI, t. XXIII) placée en tête de la traduction du *Traité des simples*. D'après Leclerc, Ibn al-Bayṭār serait né vers 1197 ; il aurait donc vécu cinquante et un ans.

Ces extraits de l'ouvrage de Ibn al-Bayṭār ont été reproduits pour montrer quelle a été l'utilisation en thérapeutique arabe, des produits de l'Inde et de l'Extrême-Orient. L'excellente traduction du *Traité des simples* par Leclerc, n'est pas aussi connue qu'elle devrait l'être. Je la signale spécialement aux indianistes, sinologues et indo-sinologues. Il y aurait une intéressante étude comparative à faire entre la thérapeutique des Arabes et celle de l'Inde, l'Indochine et la Chine.

Le tome I de la traduction du *Traité des simples* = t. XXIII des *Notices et extraits*, 1877.

1. *Littérature arabe*, p. 313.

N° 9. أبنوس *Abnūs*, Ebène, Ἔβενος.

P. 16. Dioscorides[1], I, 129. L'ébène le plus actif est celui d'Abyssinie. Il est noir et sans veines, d'un poli semblable à celui de la corne travaillée. Si on le rompt, il se montre compact. Il pique et resserre la langue. Jeté sur les charbons, il répand une odeur agréable (p. 17), sans fumée. A l'état frais, en raison de sa consistance grasse, il s'enflamme aussitôt qu'on l'approche du feu. Frotté sur une pierre à aiguiser, il prend une couleur de rubis. Il en est une espèce qui vient de l'Inde et qui a des veines blanches et rouges. Cette espèce est pareillement compacte, mais la première lui est préférable. Il y a des gens qui prennent des rameaux d'arbres épineux et d'un arbre que l'on appelle *sīsamā*[2], et qui les vendent pour de l'ébène. Il y a en effet de la ressemblance, mais on peut en faire la différence, en ce que les rameaux se divisent en fragments pourprés, qu'ils ne mordent pas la langue, et que projetés sur le feu ils ne répandent pas d'odeur.

Galien[3], livre VI. Cet arbre est de ceux qui, frottés avec de l'eau, s'y dissolvent, ainsi que certaines pierres se dissolvent dans le vinaigre. Le suc qui en résulte jouit de propriétés réchauffantes, subtilisantes et détersives. C'est pour cela que certaines personnes prétendent qu'il enlève les particules dont l'iris peut être obscurci. On le fait encore entrer dans d'autres préparations employées contre les ulcères anciens de l'œil, les fluxions chroniques et les pustules de la nature des phlyctènes.

Dioscorides. L'ébène est un puissant détersif, employé contre les obscurcissements de la vue. On l'emploie aussi contre les afflux chroniques d'humeur à l'œil et contre les ulcères appelés *phlyctis*. Si on le dispose en façon de pierre à aiguiser, et que l'on triture par-dessus les collyres, ils en deviennent plus efficaces. On prépare aussi un collyre de la manière suivante : on prend de sa limaille ou de sa sciure et on la fait macérer pendant un jour et

1. Médecin grec qui vivait au premier siècle de notre ère. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*. Paris, 1876, t. I, p. 236-239.

2. سيسامًا.

3. Célèbre médecin grec qui vécut de 131 à 201 de notre ère. « Galien fut en vénération parmi les Arabes, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 243). Ils l'appellent généralement l'éminent Galien. »

une nuit dans du vin de Chio, puis on triture avec soin. Il y a des personnes qui triturent avant de dissoudre; elles agissent ensuite comme nous l'avons rapporté. D'autres, au lieu de vin, se servent d'eau. On fait aussi brûler l'ébène dans un vase d'argile jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état de charbon, puis on le lave à la manière du plomb brûlé, et on l'emploie avec succès contre l'ophthalmie sèche et le prurit de l'œil.

Ibn Māsah[1]. L'ébène est excellent contre le larmoiement et les pustules du bord libre des paupières. Il est chaud au troisième degré[2]. Il est utile contre les humeurs chroniques et la tuméfaction (p. 18) de l'estomac. Sa sciure fait pousser les cils.

Avicenne[3]. On prétend que nonobstant sa chaleur il éteint celle

1. Ibn Māsah ou plus exactement 'Isā ibn Māsah, vécut vraisemblablement au IXe siècle. Ibn al-Bayṭār le cite quelquefois sous le nom de 'Isā al-Baṣrī ou Ibn Masah al-Baṣrī. On doit en conclure qu'il était originaire de Baṣra (Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 296-297).

2. « Théorie humorale. Telle est en quelques mots, dit Leclerc (*Kachef er-roumoûz* كشف الرموز, *Révélation des énigmes*, d'Abd er-Rezzaq ed-Djezaïry (*sic*) ou *Traité de matière médicale arabe* d'Abd er-Rezzaq l'Algérien, trad. et annoté par le Dr Lucien Leclerc, Paris, 1874, in-8°, p. 67), la doctrine galénique, adoptée par les Arabes. Les quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu entrent en proportions variables dans les médicaments, et leur communiquent des propriétés de froideur, d'humidité, de sécheresse et de chaleur. Il est rare qu'ils se fassent équilibre et que le corps soit neutre. Généralement un ou deux prédominent, et alors le corps est froid, humide, sec ou chaud, ou bien il est à la fois chaud et sec, chaud et humide, froid et sec, froid et humide. Mais ces propriétés n'existent pas dans les corps à un égal degré. Ainsi la muscade est chaude, mais moins que l'ail et la moutarde. La mauve est froide, mais moins que le nénuphar et la joubarbe. La bourrache est humectante, mais moins que le pourpier. L'encens est sec, mais moins que le sangdragon. On a fait jusques à quatre degrés de chaleur, de froideur, d'humidité et de sécheresse. Bien plus, dans chacun de ces degrés on a classé proportionnellement les médicaments. Tel médicament est dit chaud au commencement du second degré, sec à la fin du troisième, etc. Les propriétés générales se déduisent de ces propriétés de constitution élémentaire. Des propriétes spéciales peuvent aussi appartenir aux médicaments. La théorie nosologique se déduit aussi parallèlement de la doctrine des éléments. Les maladies ont aussi pour cause le chaud, le froid, le sec et l'humide. Elles doivent en conséquence être combattues par des médicaments doués de propriétes contraires. De l'exposé des propriétés d'un médicament découlent naturellement des indications thérapeutiques ».

3. Sur Avicenne, *vide supra*, p. 161.

du sang. D'après *Al-Khuz*[1] il rompt les calculs des reins. Brûlé et lavé, il est utile contre la gale de l'œil.

Le livre *Al-Minhādj*. Réduit en poudre, il est utile contre les brûlures.

Sufiyān l'Espagnol[2]. Il fortifie l'œil et la vue. Sa sciure, triturée avec soin et administrée à l'intérieur contre les ulcères malins, leur est salutaire et les pousse à la cicatrisation.

N° 36. اذان الفيل *Adzān al-fīl*, oreille d'éléphant, Arum Colocassia.

P. 41. Les uns disent que c'est la *ḳulḳās*[3], d'autres que c'est la grande espèce de *lūf*[4], et ils ont raison. Nous parlerons de l'une et de l'autre.

N° 42. أُرُز *Uruz*, Riz, Ὄρυζα.

P. 43. Dioscorides, II, 117. C'est une des graines avec lesquelles on fait du pain. Elle croît dans les marais et les endroits humides. Elle est peu nourrissante et resserre le ventre.

Galien, livre VIII. Le riz a quelque chose d'astringent, c'est pourquoi il resserre convenablement le ventre.

Galien, *Livre des aliments*. La foule emploie généralement le riz quand il est besoin de resserrer le ventre. On le prépare à l'instar de l'*alica*[5]; mais il est moins digestible et moins nourrissant, en même temps qu'il est moins agréable au goût.

1. الخوز. « .... L'absence de circonstances caractéristiques d'une personnalité, dit en note Leclerc, nous semble autoriser l'hypothèse que l'on pourrait voir dans Al-Khūz les Khūzistains, ou autrement les doctrines de l'école de Gondêšāpūr, située dans le Khūzistān ».

2. « Le titre du *Livre des deux expériences*, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 76), tient à ce qu'il fut écrit par Avenpace = Ibn Badja en collaboration avec Abu'l-Ḥasan Sufiyan l'Espagnol ». Ce dernier qui vivait au XIIe siècle, nous est inconnu d'autre part.

3. القلقاس.

4. اللوف الكبير.

5. En arabe خندروس *khundrūs*, le χονδρος des Grecs et l'*Alica* des Latins. « C'est, dit Leclerc en note au n° 825 sub verbo خندروس, une préparation analogue à l'orge perlé ».

Ibn Māsawīh. Le riz est chaud au premier degré et sec au second degré. Sa saveur douce est un indice de sa chaleur. Il fournit un aliment excellent, mais il échauffe les tempéraments chauds. Il est plus nourrissant que le millet, l'orge et le sorgho. Il reste longtemps dans l'estomac. Cuit avec du lait, de l'huile d'amande douce et du sucre, il devient moins astringeant et fournit un excellent aliment. Pris avec du sucre, il passe plus rapidement dans l'estomac. Si l'on veut atténuer sa sécheresse, on le fait macérer dans de l'eau de son pendant une nuit ou deux, ou bien dans du lait, puis on le fait cuire avec de l'eau et de l'huile d'amandes douces. On peut remplacer le lait par la pulpe de carthame et l'eau de son. Une propriété de l'eau de riz, c'est-à-dire de sa décoction, c'est de tonifier l'estomac et de resserrer le ventre. Il déterge convenablement.

Māsardjwīh[1]. D'après le *Ḥāwī*, l'opinion la plus sage, c'est qu'il tient le milieu entre le chaud et le froid. Toutefois, il est très sec. Sa décoction resserre le ventre. Il convient contre les ulcères intestinaux et les coliques, pris en potion ou en lavement. Le rouge resserre davantage, étant plus sec.

Sindhasār[2]. Le riz excite la sécrétion spermatique. Son usage diminue l'urine, les selles et les vents.

Ibn Māsah. Les Indiens prétendent que le riz est le plus excellent et le plus salutaire des aliments, pris avec du lait de vache. On prétend que celui qui s'en nourrit exclusivement prolonge son existence et que son corps se conserve sans altération ni (p. 44) pâleur.

Masīḥ[3]. Le riz ne donne pas d'humeur de bonne nature. On l'améliore en le faisant cuire avec du lait de chèvre, et alors il est un bon aliment. Cuit avec du lait de brebis ou de vache, il est grossier et reste longtemps dans l'estomac.

1. Médecin juif de Baṣra qui, au commencement du VIIIe siècle, traduisit du syriaque en arabe le compendium de médecine de Hārūn le Prêtre (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 77-81).

2. Nom d'un livre ou d'un écrivain du IXe siècle (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 284-285).

3. Masīḥ est probablement l'auteur connu sous le nom de Abū Sahl 'Īsā bin Yaḥya al-Masīḥ. Celui-ci était originaire de Djurdjān et chrétien de religion, ainsi que son nom l'indique. Il fut le maître d'Avicenne qui lui dédia quelques-uns de ses ouvrages. Masīḥ mourut en l'an 1000, âgé de 40 ans (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 356-357).

Razès, dans le *Livre de la correction des aliments*. Le riz dessèche beaucoup et échauffe légèrement. Cuit avec du sumac, il resserre le ventre. Avec du lait caillé, il éteint la chaleur et calme la soif : il faut pour cela qu'il soit bien cuit à part. Cuit avec du lait et pris avec du sucre, il engraisse le corps en même temps qu'il augmente le sperme et donne de l'éclat au teint.

Ḥunayn bin Isḥāḳ[1]. Galien dit que le riz ne resserre que peu le ventre parce qu'il est médiocrement astringeant, ce qui tient à son écorce rouge. Il est moins nourrissant que le froment. Bouilli parfaitement au point de ressembler à de l'eau d'orge, il devient excellent contre l'irritation de l'estomac causée par des humeurs biliaires.

Isḥāḳ bin Sulaymān. Le riz convient aux plaies molles. Employé en lotions, il débarrasse la peau de ses impuretés.

Livre des expériences[2]. On fait avec la décoction de riz légère une boisson que l'on fait très bien cuire avec de la graisse des reins de la chèvre : c'est un remède contre les purgatifs violents et la dyssenterie qui peut s'ensuivre.

N° 46. ارماك ou ارمال *Armāk* ou *Armāl*, sorte de cannelle.

P. 46. Yūḥannā ibn Māsawīh[3]. L'*armak* est un remède indien qui ressemble à la *cannelle giroflée*[4].

1. « Abū Zayd Ḥunayn bin Isḥāḳ, dit M. Huart, fils d'un pharmacien chrétien de Hira, [né en 809], alla étudier la médecine, l'astronomie et les mathématiques auprès de Yaḥyā bin Māsawīh, qui florissait sous Harūn ar-Rašīd, traversa l'Asie Mineure, où il eut l'occasion d'apprendre le grec, retourna à Bagdād, où le khalife Mutawakkil le choisit pour son médecin particulier, et y écrivit des ouvrages sur la médecine et la philosophie en même temps qu'il traduisait en arabe l'Ancien Testament sur la version des Septante, le Timée et la République de Platon, les Aphorismes d'Hippocrate, les ouvrages de Galien et de Dioscoride, et d'autres encore. Sa fin fut malheureuse. Ayant pris part à la querelle des images qui divisait l'église chrétienne, il fut excommunié par l'évêque Théodose et, de chagrin, s'empoisonna, en novembre 873. » (*Littérature arabe*, p. 279-280.)

Cf. également Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, t. I, 1876, p. 139-152. « Ḥunayn, dit Leclerc, est la plus grande figure du IXe siècle. On peut même dire qu'il est une des plus belles intelligences et un des plus beaux caractères que l'on rencontre dans l'histoire ».

2. التجربتين *at-tadjribatīn*.

3. *Vide supra*, p. 34, Yaḥyā bin Māsawīh. C'est le même personnage.

4. قرفة القرنفل.

Al-Baṣrī[1]. C'est un bois qui ressemble à la cannelle. Il est aromatique et vient du Yémen.

Ṭabarī[2]. C'est une plante dont les rameaux ressemblent à ceux de l'aneth.

Razès. J'ai entendu dire que l'*armāk* était un bois léger et peu dur, duquel on fabriquait des ensouples [de tisserand]. — Razès dit autre part que les médecins considèrent ce médicament comme excellent dans les maladies de la bouche.

Avicenne. Il est chaud au second degré et sec au premier. Il purifie l'haleine. Il convient contre les pustules et les abcès chauds, sous forme topique. Il contient les ulcères ambulants, les dessèche et les cicatrise en raison de ses propriétés dessicatives sans être irritantes. Il prévient la putréfaction des organes, fortifie le cerveau, resserre les gencives et convient dans les maladies de la bouche. Pris à l'intérieur, il convient contre l'ophthalmie. Il fortifie le cœur et tous les viscères et resserre le ventre. En somme, il est utile dans les médications actives.

« Jusqu'à présent, ajoute le traducteur, nous ne savons pas d'une manière positive ce que c'est que l'*armāk*. Quelques auteurs donnent la cannelle giroflée comme l'écorce du kullilavan[3]. On lit dans Meninski que c'est une sorte de grossière cinnamome, qui vient de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde; le tout donné sous l'autorité de Golius, qui le tient probablement de Ibn al-Bayṭār. »

N° 230. بادزهر *Bādzahar*, Bézoard.

P. 196. Plusieurs de nos médecins donnent au mot *bādzahar* un double sens. D'abord, ils expriment par là toute chose qui réagit

1. « Nous le trouvons cité dans le *Continent* de Razès, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 272), comme auteur d'une compilation sur l'œil. Il nous est impossible de savoir s'il est identique avec Ibn Sirin al-Baṣrī, de Baṣra, qui écrivit sur l'interprétation des songes, ou bien avec 'Īsā bin Masah que nous trouvons cité quelquefois dans Ibn al-Bayṭar avec la qualification de Al-Baṣrī ».

2. Sur la famille de Ṭabarī, cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 290 et suiv.

3. *Kullilavan* < malais *kūlit lāwaṅ*, litt. peau de clou [de girofle], sorte de cannelle dont l'odeur ressemble à celle du clou de girofle (Favre, *Dictionnaire malais-français* sub verbo لاوڠ.

contre une autre, en déprime l'action, en neutralise les mauvais effets en vertu d'une propriété spéciale. Ensuite, ils donnent ce nom à une pierre bien connue, marquée de taches en forme d'yeux, et qui, par l'ensemble de ses éléments, est utile contre les poisons chauds et froids, soit prise à l'intérieur soit simplement portée.

Aristote. Cette pierre a des couleurs variées. Il en est de jaunes, de cendrées, d'autres qui sont tigrées, tachetées de vert ou de blanc. La meilleure est la jaune, puis la cendrée et celles qui viennent du Khorāsān. (Elles y sont appelées *bādzahar*, ce qui signifie *pierre à poison*). On en trouve dans l'Inde, la Chine et l'Orient. Beaucoup de pierres lui ressemblent, mais elles n'en ont pas les vertus et n'en approchent aucunement sous ce rapport; ainsi les pierres dites *ḳburī* et *marmarī*[1]. C'est une pierre infaillible, au sujet de laquelle beaucoup se sont trompés, une pierre recherchée et précieuse, douce au toucher mais sans excès, d'une chaleur tempérée et d'une évaporation facile. Elle a la propriété d'être un antidote contre les poisons animaux et végétaux, les morsures et les piqûres [venimeuses]; prise en poudre ou en solution à la dose de douze grains, elle assure contre la mort et fait sortir le poison par les sueurs. Préparée sous forme de collier ou de chaton (p. 197) de bague et mise dans la bouche d'un sujet qui a pris du poison, il s'en trouvera bien à la mâcher. On obtient aussi un succès marqué si on applique ce chaton sur la piqûre des scorpions, des serpents et des volatiles venimeux, tels que les cantharides et les guêpes. Réduite en poudre et appliquée sur la morsure des reptiles au moment de l'accident, elle attire le poison par la sueur; si l'endroit s'est putréfié avant que l'on ait pu appliquer le médicament et qu'on le répande pardessus à l'état pulvérulent, il le rend à l'état sain. Si l'on touche avec cette pierre l'aiguillon d'un scorpion, on lui enlève la puissance de nuire. Triturée à la dose de deux grains, dissoute dans l'eau et versée dans la bouche des vipères et des serpents, elle les suffoque et les tue.

Razès. Le bézoard est une pierre jaune, molle, sans saveur, employée contre les poisons. Je l'ai vue agir merveilleusement contre le napel. Cette pierre était d'un blanc jaunâtre, molle et brillante à l'instar des fragments de l'alun du Yémen. Ce que je

1. قبورى et مرمرى.

lui ai vu faire contre le napel, je ne l'ai observé d'aucun autre médicament ni d'aucun antidote composé.

Aḥmad ibn Yūsuf. La pierre de *bādzahar* est utile contre le poison du scorpion. A cet effet on la renferme dans un chaton d'or sur lequel on a gravé la figure d'un scorpion, la lune étant dans ce signe.

'Oṭārid ibn Muḥammad al-Ḥāsib[1]. La pierre de bézoard, exposée au soleil, transsude et perd son eau, et cette eau, sucrée, est salutaire contre les accès de fièvre intense et les obstructions.

Autre. La pierre de bézoard est très chaude. Administrée dans les cas de faiblesse du cœur par suite d'affection morale, à la dose d'un sixième de mithḳāl, elle fortifie merveilleusement le cœur.

Ibn Djamī'[2]. L'espèce animale, c'est-à-dire celle qu'on trouve dans le cœur des cerfs, est préférable à toutes les autres sortes. Si l'on frotte avec de l'eau sur une pierre à aiguiser et que l'on en donne tous les jours la valeur d'un demi-*danek* à un homme sain, à titre d'habitude et de préservation, elle neutralise les poisons mortels et protège contre leur action. Son usage n'a aucun inconvénient et l'on n'a pas à craindre l'influence des humeurs crues, ainsi qu'il en arrive avec le mithridate. Elle ne nuit pas aux sujets à (p. 198) tempérament chaud ni aux phthisiques, et cela tient à une propriété inhérente à sa nature[3].

1. Auteur du IXe siècle auquel on doit le plus ancien livre arabe connu sur la minéralogie : le *Livre des minéraux et des pierres precieuses* (Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 312).

2. Médecin éminent et bon praticien du XIIe siècle né au Caire. Il a laissé entre autres ouvrages, un *Traité sur la rhubarbe* dont on trouvera plus loin (n° 1018) un important extrait (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 53-55).

3. « Après l'entrée en matière, dit en note Leclerc, qui est apparemment de Ibn al-Baytār, nous trouvons ici une citation qui est donnée dans les manuscrits sous le nom d'Aristote. Nous la trouvons encore, mais en abrégé, dans Ḳazwīnī (éd. Wüstenfeld, t. I, p. ٢٣١ [*sub verbo* فاذزهر *sic*, l. 23 et suiv.]), sous la rubrique *Arisṭū* (Aristote) avec la mention de la Chine, de l'Inde et du Khorāsān comme pays de provenance. Sérapion donne aussi ce même paragraphe, mais sous la rubrique *alius*. D'ailleurs, il y a dans ce passage des noms géographiques et un mot persan qui nous font repousser l'attribution de cet article à Aristote. Ajoutons que le mot *bādzahar* ou *pādzahar* signifie non pas *pierre de poison*, mais *qui chasse le poison*. Selon Birūnī, le bézoard animal ne se trouve que dans le foie de chamois. » Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Bezoar*.

N° 240. بارنج *Bārandj*[1], Coco.

P. 201. C'est le coco, *nārdjīl*[2], suivant certains dires.
Nous en reparlerons à la lettre *nūn* (N° 2203).

N° 259. بُرنج *Burindj* (prononciation ancienne *Buring*).

P. 209. On dit encore *burinḳ*, *burinḳ* et *abrandj*[3] (prononciation ancienne *abrang*).

Isḥāḳ bin 'Imrān. C'est le nom persan d'une petite graine, tachetée de noir et de blanc, arrondie, lisse, du volume d'une graine de *māš*[4], sans (p. 210) odeur, d'une saveur légèrement amère. Elle vient de la Chine et s'emploie en nature.

Avicenne. C'est une graine qui vient du Sind et de l'Inde. Il en est deux espèces, une petite qui n'est pas tachetée, et une grande qui l'est. La petite espèce est la meilleure.

Masīḥ. Ses propriétés sont d'être chaude et sèche au second degré.

Ḥubayš[5]. Le *burindj* est de tous les médicaments le plus actif pour expulser le ténia, au point qu'il est rendu tout entier et ne récidive plus. Le sujet qui en fait usage émet une urine rouge comme du bois de campêche. La dose est de dix drachmes, dissoute dans du petit lait après avoir été triturée. En raison de ces propriétés le *burindj* entre dans les grandes préparations médicinales. Il a la spécialité de dessécher les humeurs et d'enlever la pituite des articulations.

1. Pron. anc. *bārang*.
2. Pron. anc. *nārgīl*.
3. برنق, برنك; ابرنج pron. anc. *abrang*.
4. ماش, *phaseolus mungo*, n° 2060 *apud* Ibn al-Bayṭār.
5. Médecin arabe du IXe siècle, fils de la sœur de Ḥunayn. Celui-ci le forma dans la connaissance des langues et l'associa au travail des traductions du grec en syriaque et en arabe. Ḥubayš bin al-Ḥasan vécut probablement jusqu'à la deuxième moitié du IXe siècle, mais son âge et la date de sa mort sont inconnus (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 154-157).

Ibn Māsawīh. Il expulse les ténias, les vers et les lombrics engendrés dans l'abdomen.

Māsardjwīh. Il expulse les humeurs pituitaires des intestins. Quelques médecins disent qu'on le remplace par son poids de lupin et pareillement par son poids de *ḳinbīl*[1].

N° 281. بسباسة *Basbāsa*, Macis, Μάκερ.

P. 222. Dioscorides, I, 3. *Macer*. (Les Syriens donnent au *macer* le nom de *dār kīsa*[2], et l'on prétend que c'est le *basbāsa*). C'est une écorce qui nous vient d'un pays autre que celui des Grecs. Elle est de couleur jaunâtre, épaisse et très astringente.

Ibn Samdjūn[3]. Au dire d'Alexandre (de Tralles?), la *basbāsa* est composée de substances variées, terreuses en abondance et de nature froide, subtiles et chaudes en moindre proportion : d'où il résulte que la sécheresse y est dominante et que cette substance doit être rangée parmi celles employées contre le dévoiement. Elle est sèche au second degré. Quant au chaud et au froid, ils se trouvent en proportions égales : ni l'un ni l'autre n'y prédomine.

Dioscorides.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. La *basbāsa* est cette écorce de la noix muscade[4] qui se trouve attenante à la grosse écorce, qui est son enveloppe. Cette écorce grossière n'est d'aucun emploi. Quant au fruit, c'est un aromate. La meilleure est la rouge et la plus mauvaise est la noire. Elle est utile contre les affections de la rate; elle fortifie l'estomac affaibli et le débarrasse des humeurs qui s'y sont fixées.

Avicenne. C'est une substance qui ressemble à des feuilles contractées, drues, sèches, d'un jaune rougeâtre, d'une nature qui

1. قنبيل, peut-être une cryptogame mêlée à une gangue terreuse. Cf. n° 1842 *apud* Ibn al-Baytār.

2. دار كيسة.

3. On ne sait exactement à quelle époque a vécu ce médecin espagnol. Il passe pour avoir eu une connaissance particulière des médicaments simples et n'ignorait rien de ce que les anciens et ses devanciers avaient écrit sur la matière. Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 436) l'a mentionné parmi les médecins du xe siècle.

4. جوزبوا.

rappelle les écorces, les bois et les feuilles, piquant la langue à la façon du cubèbe, chaude et sèche au second degré. Cette chaleur et cette sécheresse ne sauraient être mises en doute. Elle résout les œdèmes, est astringente, purifie l'haleine, résout les indurations employée avec du cérat, est salutaire contre la dyssenterie et convient à la matrice.

Masīḥ. Ses propriétés sont celles de la muscade; cependant elle est plus subtile. Elle est utile au foie et à l'estomac affaibli, en raison de sa bonne odeur. Si on l'emploie comme errhin avec de l'eau ou avec de (p. 223) l'huile de violettes, elle est utile contre les maux de tête d'origine humide et contre la migraine.

Livre des expériences. Elle est utile contre le dévoiement chronique, les plaies des viscères chroniques à leur déclin; elle fait partie des remèdes employés contre les crachements de sang. Elle est utile contre l'incontinence d'urine non fébrile et chronique : on l'emploie seule ou avec d'autres substances. Sous forme de cataplasme, c'est surtout un des meilleurs topiques contre l'incontinence d'urine. Il en est de même de tous les médicaments employés contre cette affection : ils agissent mieux en cataplasme qu'administrés à l'intérieur. L'ombilic est le lieu de l'application.

Théodocus[1]. A défaut de cette substance, on la remplace par deux tiers en poids de noix muscade. D'autres disent par un poids égal[2].

1. En arabe تياذوق *Tiyā lūḳ*. Tiyādūḳ ou Théodocus était un médecin distingué et de grand renom. Il mourut en 708 à un âge avancé, laissant deux écrits : une grande collection adressée à son fils et un traité de la préparation des médicaments et des succédanés. Il fut le médecin de Ḥadjdjādj. « On raconte que celui-ci étant pris d'une violente migraine, Théodocus lui ordonna un bain de pied. Sur quoi un ennuque témoigna son étonnement qu'on traitât les pieds pour une affection de la tête. « Mais tu es toi-même une preuve de l'excellence de ma prescription, lui répondit Théodocus; depuis qu'on t'a retranché les organes génitaux, ta barbe est tombée (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 82-83). »

2. « Ici, dit en note Leclerc, nous avons le regret de trouver Ibn al-Bayṭār en défaut : le *basbāsa* n'est pas le *macer* des Grecs, mais le macis des modernes. Le *macer* des anciens est le *ṭālisfar* des Arabes.... » Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *mace*, p. 529.

N° 314. بقّم *Baḳḳam*, Coesalpinia sappan.

P. 245. Abū Ḥanīfa[1]. C'est le bois d'un arbre de grande taille qui a les feuilles pareilles à celles de l'amandier vert. Sa tige et ses rameaux sont rouges. Il croît dans l'Inde et le Zanguebar. Sa décoction s'emploie comme teinture.

Ibn Ruḍwān[2]. Il cicatrise les plaies et arrête les hémorragies, quel qu'en soit le siège. Il dessèche les ulcères.

Ibn Ḥasan. On dit que la poudre de sa racine, prise à la dose de cinq drachmes est mortelle[3].

N° 394. بيش *Bīš*, Aconitum ferox.

P. 298. Ibn Samdjūn. Quelques médecins rapportent que le *bīš* croît dans la Chine sur les frontières de l'Inde, dans un pays appelé Halāhil[4], où on le rencontre à l'exclusion de tout autre pays. Il a une tige de la hauteur d'une coudée, la feuille pareille à celle de la laitue et de la chicorée. On la mange comme légume dans le pays de Halāhil, vers les frontières de l'Inde. Séché, c'est un des aliments des gens du pays, qui n'en éprouvent aucun accident. Mais, quand on le sort de ce pays, seulement à la distance de cent pas, c'est un poison qui tue à l'instant celui qui en mange.

Ḥubayš. Cette plante croît aux extrémités de l'Inde; elle tue les hommes même à petite dose et non les animaux. La caille la mange ainsi que le rat, qui s'engraisse en en mangeant.

1. Abū Ḥanīfa Aḥmad bin Dāwud surnommé ad-Dīnawarī du nom de sa patrie, Dīnawar, dans l''Irāḳ persique, était un botaniste éminent. Abūlfidā qui l'appelle l'auteur du *Livre des plantes*, indique 282 de l'hégire = 895, comme date de sa mort (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 298-300).

2. Abū'l-Ḥasan 'Alī bin Ruḍwān bin 'Alī bin Dja'far naquit à Gizeh vers la fin du xe siècle, peut-être vers 980. On l'appelle aussi Ibn Riḍwān. *Vide supra*, p. 168.

3. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *brazil-wood* et *sappan-wood*; *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 217, n° 22.

4. هلاهل ? Le texte d'une édition moderne dit : le *bīš* croît dans un pays de la Chine voisin du Sind.

'Īsā ibn 'Alī[1]. Il y en a de trois couleurs. L'un ressemble à ces appendices cornus qui se trouvent sur le nard indien avec des taches blanches pareilles à des paillettes de talc ou de camphre et luisantes. C'est un bois qui ressemble par ses (p. 299) nodosités aux articulations des phalanges. Un autre est d'un gris tournant au jaune, marqué de taches noires. Il ressemble aux racines de chélidoine. Un autre est constitué par des fragments ligneux longs et noueux, pareils à des racines de roseau persan de la grosseur du doigt. Sa couleur est jaunâtre. C'est le plus mauvais et le plus dangereux. Il est très chaud. Si l'on en frictionne le corps, il ronge les chairs. Administré à l'intérieur à la dose d'un demi-mithḳāl, il tue et désorganise le corps. C'est un poison plus subtil que le venin de vipères et de serpents.

Ahrūn al-ḳass[2]. Le *bīš* est le plus subtil des poisons. Parfois son odeur seule suffit pour provoquer des accès d'épilepsie. On s'en sert quelquefois pour empoisonner les flèches ; une fois lancées elles sont mortelles pour quiconque en est atteint. Tels sont les symptômes qui accompagnent son ingestion : les lèvres se gonflent ainsi que la langue, des accès d'épilepsie se déclarent immédiatement. Nous en avons vu peu y échapper.

Le même dit autre part : l'ingestion du *bīš* est suivie d'obscurcissement de la vue, de défaillance et de saignements du nez ou de mort subite.

Razès. Quand on a pris du *bīš*, on est saisi de vertige, de céphalalgie, d'accès d'épilepsie, d'exophthalmie. Il faut provoquer des vomissements répétés après avoir administré tout le jour de la décoction de graines de rave avec de la graisse de bœuf rancie ; après les vomissements, de la décoction de gland avec du vin, en donner quatre onces avec une demi-drachme de confection musquée, dans laquelle on aura introduit un quirath de bon musc. On se trouve très bien aussi de la graisse de bœuf, du bézoard rouge et du jaune échauffé, de la thériaque à la vipère, du mithridate.

1. Célèbre médecin du IXe siècle qui s'occupa de philosophie. Il eut pour maître Ḥunayn bin Isḥāḳ dont il fut un des meilleurs élèves. Il a composé un ouvrage sur les animaux et un autre sur les poisons (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 303-304). On le confond quelquefois avec un oculiste du XIe siècle, appelé 'Alī bin 'Īsā ou 'Īsā bin 'Alī (*Ibid.*, p. 498-503).

2. Ahrūn le Prêtre vivait au commencement de l'islamisme. Il ne nous est connu que par quelques renseignements donnés par les médecins arabes (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 77-79).

Plusieurs anciens médecins rapportent que la racine de caprier est un antidote du *bīš*.

Avicenne. Le *bīš* est au plus haut degré de chaleur et de sécheresse. En friction, il guérit la lèpre. Il en est de même si l'on prend son électuaire, dans lequel entre sa graisse. Il jouit de propriétés détersives; c'est pourquoi il est utile contre la lèpre. Son antidote est la souris du *bīš*[1], souris qui se nourrit du *bīš*[2].

N° 395. بيش موش بيشا *Bīš mūš bīšā*, Aconit napel.

P. 300. Avicenne. C'est une plante qui croît avec le *bīš*, et, partout où le *bīš* l'avoisine, il ne porte pas de fruit. C'est l'antidote le plus efficace du *bīš*, dont il possède toutes les propriétés curatives de la lèpre blanche et de la lèpre noueuse. Quant au *bīš-mūš*, c'est un animal qui pénètre dans la racine du *bīš* comme la souris. On l'emploie pareillement contre la lèpre blanche et la lèpre noueuse, et c'est un antidote contre la morsure de vipère.

N° 397. تانبول *Tānbūl*, Bétel.

P. 300. C'est ce qu'on appelle vulgairement *tanbul*[3].

Abū Ḥanīfa. C'est une plante grimpante qui pousse à l'instar du haricot et s'élève sur les arbres ou les supports qu'on lui donne. On la sème dans les pays arabes aux environs de 'Omān. La saveur de sa feuille est celle du girofle, son odeur est agréable.

1. فارة البيش.

2. « Les auteurs, dit en note Leclerc, ne s'accordent pas sur l'espèce du genre aconit qui répond au *bīš*. » Cf. skr. *biça*, var. dialectale *viça*, poison ; *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *bish*. « Le *samandal*, dit Damīrī (*Ad-Damīrī's ḥayāt al-ḥayawān*, trad. Jayakar, t. II, 1re part., Londres, 1908, p. 79, sub verbo السَّمَنْدَل), est un oiseau qui mange le *bīš*, l'aconit, lequel est une plante qui se trouve en Chine où on le mange. Il est, dans ce pays, vert; quand il est sec, il est utilisé comme nourriture par les gens du pays qui n'en éprouvent aucun effet nuisible. Mais si on l'exporte de Chine, seulement à une distance de cent coudées, et qu'on le mange, celui qui l'a mangé en meurt instantanément. » M. Jayakar a traduit *samandal* par *phénix*; c'est *salamandre* qu'il faut lire. Vide infra apud *Merveilles de l'Inde*.

3. Du skr. *tāmbūla*, bétel.

Les gens du pays mâchent la feuille, ce qui est bon pour la bouche.

Mas'ūdī[1]. La feuille du *tanbul* ressemble à une petite feuille de citron ; elle est aromatique. Mâchée, elle parfume l'haleine et en détruit les mauvaises odeurs. Elle excite l'appétit, fait couler la salive et rougit la langue. Elle rafraîchit l'haleine et son odeur fortifie le corps.

Al-Ghāfiḳī[2]. Le bétel est astringent et dessicatif. En conséquence, il est utile contre les hémorragies et les amygdalites ; il cicatrise les plaies et en étanche le sang.

Badīghūras[3]. Il a la propriété de fortifier la bouche.

Māsardjwīh. Il a de l'âcreté. Les Indiens le mâchent et il fortifie les dents, les gencives et l'estomac.

Le Chérif[4]. Le tambil (*sic*) est chaud au premier degré et sec au troisième. Il dessèche les humidités de l'estomac, fortifie le foie affaibli et les gencives. La (p. 301) feuille, mangée ou prise avec de l'eau, parfume l'haleine, chasse les soucis, éveille l'intelligence. Les Indiens l'emploient en guise de vin après leur repas, ce qui leur égaye l'esprit et chasse leurs soucis. Telle est leur manière de le prendre : Si quelqu'un veut en manger, il en prend une feuille et en même temps une drachme de chaux. Si l'on n'ajoute pas la chaux, il n'a pas bon goût et l'esprit n'est pas excité. Celui qui en use est joyeux, il a l'haleine parfumée, un sommeil parfait, en vertu de son aromaticité, du plaisir qu'il procure et de son odeur modérée. Le bétel remplace le vin pour les Indiens, chez lesquels il est très répandu.

1. Cf. *Les prairies d'or*, t. II, p. 84-85 et *vide supra*, p. 179 *apud* Edrīsī.

2. Abū Dja'far bin Muḥammad bin Aḥmad bin Sayyid al-Ghāfiḳī, vraisemblablement ainsi surnommé du nom de la ville de Ghafiḳ, au nord de Cordoue, serait mort, d'après de Sacy, au ve siècle de l'hégire; d'après Wüstenfeld, en 560 = 1164 de notre ère. « Il a fait preuve de critique en même temps que de connaissances étendues et souvent originales, particulièrement en ce qui concerne les produits de l'Espagne et du Maghrib (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 79-80). »

3. بديغورس . Sontheimer, le traducteur allemand de Ibn al-Bayṭār, l'a identifié à Pythagore. « Pour ce qui nous concerne, dit Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 268), nous inclinerions à voir dans Badighōras un homonyme de l'illustre philosophe, que les événements auraient conduit, comme plusieurs autres, à la cour du roi de Perse, ou bien à Gondêšāpūr, où il aurait pu prendre connaissance de tant de substances exotiques, dont on ne rencontre pas la mention dans Paul d'Egine ».

4. Edrīsī ; *vide supra*, p. 179.

Razès. On peut le remplacer par le clou de girofle sec.

L'auteur. On nous apporte peu de bétel du pays où il croît, par la raison que la feuille une fois desséchée s'en va en poussière par défaut d'humidité. On peut conserver celui que l'on apporte dans l'Yémen et ailleurs, si on l'a cueilli sur l'arbre, puis conservé dans du miel. C'est une erreur de croire que le bétel est cette feuille que l'on trouve aujourd'hui chez nous, qui a la forme et l'odeur du laurier, qui est connue à Baṣra par les marchands d'aromates sous le nom de *feuille ḳomārī*[1], et qui vient du pays de ce nom [du Khmèr], à ce que l'on m'a appris. Il y a des médecins de nos jours qui prétendent que cette feuille est la feuille du malabathrum[2] et qui l'emploient comme telle, mais c'est une erreur[3].

N° 405. تدرج *Tadrudj*, Faisan.

P. 304. Livre des propriétés de Ibn Zuhr[4]. C'est un oiseau excellent qui se trouve dans le Khorāsān et autres parties de la Perse. On se trouve bien d'injecter son fiel dans le nez des personnes prises de délire ou de manie, et si on leur en fait manger la viande pendant trois jours, on les guérit.

Autre. Il ressemble au francolin[5]. Sa viande est une des meilleures parmi celles d'oiseaux, elle est chaude, et elle excite l'action du cerveau et de l'intelligence.

N° 427. تِمساح, *Timsāḥ*, Crocodile.

P. 317. Le Chérif. C'est un animal connu qui se trouve dans les grands fleuves et abondamment dans le Nil. On le rencontre

1. *Vide supra*, p. 230, *apud* Yāḳūṭ.
2. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., p. 89, 2e col. note et sub verbo *malabathrum*.
3. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *betel* et *tembool*.
4. Abū 'l-Ola Zuhr bin Zuhr vécut jusqu'en 1131 et fut enterré à Séville. Ce médecin espagnol « jouissait d'une grande réputation comme praticien et on vantait son habileté dans le pronostic et dans le traitement des maladies. Son pronostic se tirait particulièrement du pouls et de l'inspection des urines. C'était en outre un humaniste distingué (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 83-86). »
5. دُراج *durādj*.

aussi dans la rivière de Mihrān[1] et dans le pays des Nègres. C'est le *waral* du Nil[2].

Ibn Zuhr. Tout animal meut sa mâchoire inférieure, à l'exception du crocodile qui meut la supérieure à l'exclusion de la mâchoire inférieure. Si l'on mélange de la graisse de crocodile avec de la cire, que l'on y place une mèche et qu'on l'allume exposée dans un cours d'eau ou une mare, les grenouilles ne se mettront pas à crier tant qu'elle brûlera. Si l'on fait le tour d'une habitation avec une peau de crocodile, puis qu'on la suspende sur son porche, on préservera cette habitation contre la grêle. Si un homme est mordu par un crocodile et qu'il applique de la graisse de cet animal sur la morsure, il sera guéri à l'instant. Si l'on frotte avec de la graisse de crocodile le front d'un bélier qui a l'habitude de frapper les autres, ceux-ci le fuiront. Le fiel de crocodile employé comme collyre, fait disparaître les taies de l'œil. Son foie, employé en fumigation, guérit les sujets affectés de convulsions. La fiente du crocodile fait disparaître les taies anciennes et nouvelles de l'œil. Si on lui enlève les yeux alors qu'il est encore en vie et qu'on les fasse porter par un sujet affecté d'éléphantiasis, cette maladie cessera de se développer. Les dents du côté droit portées par un homme l'excitent au coït. On fait aussi porter son œil droit contre les affections de l'œil droit et son œil gauche contre les affections de l'œil gauche.

Le Chérif. Sa graisse fondue et mélangée avec de l'huile de roses est salutaire contre les affections de la colonne vertébrale et des reins, en même temps qu'elle excite au coït. Si l'on prend du sang de crocodile, qu'on le mélange avec du belliric ou de l'emblic et que l'on en fasse des frictions sur la leucé, elle en change la couleur. Les frictions sur le front et les tempes calment les douleurs de la migraine. La viande de crocodile, prise sous (p. 318) forme de blanc-manger, engraisse les hommes amaigris. Sa graisse guérit les morsures de l'animal si l'on en frotte la partie mordue. Sa chair fournit du chyle impur. Sa graisse fondue et distillée dans l'oreille en calme les douleurs. Si l'on prolonge ces injections, elles sont avantageuses contre la surdité.

Ibn Zuhr. Si l'on en frictionne les sujets affectés de la fièvre quarte, elle les guérit.

1. L'Indus.
2. ورل نيلى.

N° 437. توتيا *Tūtiyā*, Tutie.

P. 322. Ibn Wāfid. On rencontre la tutie, soit dans les mines, soit dans les fourneaux où l'on fait fondre le cuivre, de même que la cadmie. C'est ce qu'on appelle en grec *pompholyx*[1]. Quant à celle que l'on trouve dans les mines, il en est trois sortes : une blanche, une verte et une jaune tachée de rouge. Ces mines existent sur les rivages de la mer des Indes. La meilleure est la blanche, qui paraît à la vue de nature solide. Vient ensuite la jaune. Quant à la verte, elle est grossière et spongieuse; on l'exporte de la Chine. La blanche est l'espèce la plus légère. La verte est la plus grossière : c'est celle qui se forme dans les fourneaux.

Dioscorides, livre V. Le *pompholyx*, et c'est la tutie, diffère du *psodion*[2] spécifiquement plutôt que génériquement. Le spodium tourne légèrement au noir. Fréquemment il contient des fétus, des poils et de la terre; c'est en effet le résidu des fourneaux et des raffinoirs de cuivre. Le pompholyx, au contraire, est blanc, léger et tendre au point qu'il peut flotter dans l'air. Il y a deux espèces de pompholyx : l'une très blanche et très légère, et l'autre avec ces caractères moins prononcés. Le pompholyx se produit alors que, pour obtenir la purification du cuivre, on répand plus abondamment la cadmie pulvérisée; c'est de la cadmie exclusivement qu'il provient, en poussant ce raffinement : de la cadmie s'élèvent des vapeurs qui se condensent [et forment le pompholyx]. Le pompholyx ne s'obtient pas seulement dans la préparation du cuivre, mais il s'obtient encore directement de la cadmie sans qu'il s'agisse de la purification du cuivre. Telle est la manière de le préparer : dans une chambre à double terrasse on construira un fourneau percé supérieurement d'une ouverture d'une médiocre largeur débouchant par la terrasse inférieure. A côté de cette chambre on en construira (p. 324) une autre qui servira à l'ouvrier et à ses aides. Elle sera percée dans la direction du fourneau d'une ouverture étroite par où passera le soufflet. Au fourneau sera pratiquée une fenêtre d'une largeur convenable pour y introduire et en retirer ce qui est nécessaire. Le charbon introduit et allumé,

1. فمفولوكس *fumfūlūks*.
2. فسوديون *fsūdiyūn*.

l'ouvrier jette constamment et petit à petit dans le creuset de la cadmie pulvérisée ainsi que du charbon quand il en est besoin; il continue ainsi tant qu'il lui reste de la cadmie. Or la cadmie se vaporise, et ses parties les plus légères et les plus subtiles montent dans la chambre supérieure et s'attachent à son plafond et à ses parois. Dès le commencement de l'opération, on dirait de ces cloches qui se forment sur l'eau, puis à la suite, c'est comme des flocons de laine. Les portions les plus grossières et les plus lourdes tombent en bas jusqu'à terre, quelques-unes dans le fourneau et d'autres sur le pavé de la chambre dans laquelle il est construit. On donne aussi à ces parties le nom de *spode*, et ce sont les sortes les plus mauvaises, en ce qu'elles sont mélangées de terre et de crasse. Quelques-uns disent que le pompholyx se prépare exclusivement ainsi. Le meilleur pompholyx est celui de Chypre, qui répand une odeur de cuivre quand on verse du vinaigre par-dessus. Quand on se procure du pompholyx, il faut se rappeler ce que nous avons dit et en faire l'épreuve. On le sophistique en effet avec de la colle tirée de peaux de bœufs, de poumons de mer[1], ou avec de l'argile et autres choses pareilles. On reconnaît la sophistication par les caractères que nous avons donnés et qui ne se rencontrent plus alors. Voici la manière de laver le pompholyx : on le prend sec ou suspendu dans de l'eau, on l'introduit dans un linge d'un tissu médiocrement serré qu'on suspend dans un vase rempli d'eau de pluie, et on agite ce linge. Les parties légères et subtiles s'échappent dans l'eau; les parties grossières ou mêlées d'impuretés resteront dans le linge. On agite de manière qu'il se fasse un dépôt. Ce dépôt une fois formé, on verse le liquide dans un autre vase et on jette le résidu grossier. On agite encore cette eau de manière qu'elle se clarifie; on décante et on (p. 323) verse de nouveau de l'eau que l'on agite comme précédemment de manière que l'on n'ait plus de parties graveleuses. Alors on décante l'eau, on fait sécher le pompholyx et on le conserve. Il y a des gens qui font préalablement sécher le pompholyx, puis ils le font tremper dans de l'eau dans le vase où ils veulent l'obtenir pur; il en passe quelque peu. Ensuite ils adaptent au vase un linge lâchement serré et ils versent par-dessus de l'eau en grande quantité pour faciliter la clarification, en même temps qu'ils remuent la masse. Les parties qui surnagent et qui sont grasses

1. ريات البحر, espèce de méduse.

sont recueillies avec une coquille et mises pour être conservées, dans un vase d'argile. Ce qui se dépose est légèrement remué, puis versé dans un autre vase. Les parties graveleuses qui ont gagné le fond sont rejetées. On recommence plusieurs fois l'opération jusqu'à ce qu'il ne se présente plus de parties graveleuses. Il y en a d'autres qui prennent le pompholyx en substance sans le pulvériser et qui le versent petit à petit dans l'eau, pensant que les parties graveleuses se déposeront au fond du vase et que les parties filamenteuses et les paillettes s'élèveront à la surface. La tutie donc se sépare des parties déposées et des parties qui surnagent, on la recueille, on la met dans un mortier où elle est lavée comme on lave la cadmie. On lave encore le pompholyx avec de l'eau de Chios mêlée d'eau de mer, de la même manière que nous l'avons dit. La tutie lavée avec le vin est plus astringente que la tutie lavée avec l'eau. Quant aux propriétés de la tutie, elle est astringente et rafraîchissante, elle fait pousser des chairs dans les ulcères, elle purifie, elle agglutine et dessèche légèrement. S'il est nécessaire de torréfier la tutie, on la pulvérise avec soin, on la mêle avec de l'eau, on en fait des tablettes que l'on met sur des têts que l'on place sur de petits charbons, et on les retourne incessamment jusqu'à ce qu'elles se dessèchent et qu'elles rougissent. Il faut savoir qu'il y a aussi des tuties d'or, d'argent et de plomb. Après celle de cuivre, celle de plomb est la meilleure. Bien souvent on a besoin de tutie et l'on ne saurait en trouver. Il est des médicaments qui peuvent la remplacer, et nous croyons devoir indiquer quels ils sont et comment on se les procure. On (p. 325) prendra les feuilles, les fleurs et les baies encore vertes du myrte, on les mettra dans un vase de terre recouvert d'un couvercle percé de trous nombreux et on placera ce vase dans un fourneau jusqu'à ce qu'il y soit cuit. Cela fait, on sortira le contenu et on le mettra de nouveau dans un vase d'argile que l'on introduira ainsi dans un fourneau et qu'on laissera jusqu'à ce qu'il soit cuit. On sortira le contenu, et après l'avoir lavé on pourra l'employer. On peut se servir des rameaux d'olivier en remplacement de myrte et les traiter de la même manière. Il vaut mieux employer l'olivier sauvage; à son défaut on prendra l'olivier cultivé. On peut aussi employer les coings, dont on aura enlevé les grains, la noix de galle, la mûre blanche encore verte et desséchée au soleil, les rameaux de lentisque et de térébinthe, les fleurs de vigne et de lyciet fraîches, les rameaux de buis (c'est-à-dire de *šamšār*), du

faux cyprès avec les fleurs. Il y en a qui font usage des rameaux de vigne préalablement desséchés au soleil et traités comme nous l'avons dit. D'autres emploient la colle forte avec la peau de bœuf. D'autres enfin préparent de la même manière la laine en suint trempée dans de l'huile ou du miel.

Galien, livre IX.

Razès. La tutie fortifie l'œil et détruit la fétidité de la sueur[1].

N° 466. جاموس *Djāmūs*[2], Buffle.

P. 342. At-Tāmīmī[3]. Sa chair est lourde, donne de mauvais sucs, se digère difficilement et pèse sur l'estomac. Elle est d'une constitution froide et sèche comparativement aux viandes chaudes. Elle est de la nature des chairs d'autruche et de vautour. On prétend que si on (p. 343) fait cuire de la chair de buffle dans une marmite et qu'on la laisse passer la nuit, il s'y développe des animaux pareils à des fourmis qui rampent à sa surface. Je ne sais si cela est vrai.

Autre. Le sabot du buffle brûlé, trituré et pris à l'intérieur, est utile contre l'épilepsie. Les cendres mêlées avec de l'huile résolvent les scrofules et sont utiles contre l'alopécie.

1. « Le pompholyx, dit en note Leclerc, et le spode des Grecs sont des cendres minérales ou oxydes contenant en majorité du zinc, mais plus ou moins mélangées de substances étrangères, particulièrement de cuivre. Pour Sprengel, c'est de l'oxyde de zinc impur : *Pompholyx est favilla zinci, sed impura*. On voit par la citation de Ibn Wāfid que le nom de tutie était donné à d'autres produits que ceux du zinc. Aujourd'hui, les Arabes appliquent plus particulièrement le nom de tutie, *tūtiyā*, aux sulfates de zinc, de cuivre et de fer, qu'ils distinguent par un adjectif indiquant la couleur : le mot a donc à peu près la même valeur que le mot *zādj*, vitriol. »

2. Pron. anc. *Gāmūs*.

3. Muḥammad bin Aḥmad bin Sayyid at-Tāmīmī vivait au xe siècle de notre ère. « Ce médecin, dit de Sacy cité par Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 391), s'est particulièrement occupé de la composition des antidotes et des contre-poisons, et a composé divers ouvrages sur la matière. Il avait beaucoup profité à Jérusalem des leçons d'un moine chrétien, nommé l'abbé Zacharie, fils de Thawaba ».

N° 482. جزع *Djiza'*, Onyx.

P. 354. C'est une pierre connue. Elle se trouve dans l'Yémen et dans la Chine. On dit qu'elle multiplie les soucis de ceux qui s'en servent comme cachet, qu'ils font des rêves mauvais et effrayants, et qu'ils causent souvent avec autrui. Si on la fait porter à un enfant, la bave coule abondamment de sa bouche. Celui qui boira ou mangera dans un vase fait de cette pierre éprouvera de l'insomnie. Pulvérisée, elle sert à polir le rubis et à lui donner de l'éclat. Elle sert aussi à nettoyer les dents. Une femme qui éprouve de la difficulté d'accoucher est promptement délivrée si elle en met à ses cheveux.

N° 526. جوز بوا *Djūz buwā*, Muscade.

P. 378. C'est la *djūz aṭ-ṭīb*[1].

Avicenne. C'est une noix du volume d'une noix de galle, facile à rompre, couverte d'une mince enveloppe, d'une odeur aromatique et pénétrante.

Dimaśḳī. Elle est chaude et sèche au second degré. Elle resserre le ventre, (p. 379) excite au coït, convient à l'estomac, est utile contre l'affaiblissement du foie et de l'estomac et surtout du pylore.

Ibn Māsah. Elle aide à la digestion et convient à la rate.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Elle vient de l'Inde. La meilleure est celle qui est rouge, grasse et lourde. La plus mauvaise est celle qui est noire, légère et sèche. Elle fait disparaître la mauvaise odeur de la bouche. Elle est utile contre les taches cutanées et le lentigo ainsi que contre le prurit. Elle débarrasse des flatuosités et ramollit les tumeurs indurées du foie.

Avicenne. Elle est utile contre le pannus et fortifie la vue. Elle est utile contre la dysurie. Macérée dans de l'huile, elle est utile contre les douleurs. Elle agit de même employée en pessaire. Elle calme les vomissements.

Livre des expériences. Elle fortifie l'estomac ramolli, le réchauffe et le dessèche. Elle combat la viscosité des intestins et

1. جوز الطيب.

le dévoiement causés par le froid. En somme, elle est utile aux sujets lymphatiques et à digestions dépravées, enfin dans toutes les maladies où il est besoin de réchauffants et d'astringents. Elle assainit l'haleine altérée par des humeurs impures dans l'estomac. Elle est utile contre l'hydropisie et la fièvre en réchauffant le foie, desséchant ses humeurs corrompues et combattant son ramollissement.

Razès. A défaut de muscade, on peut prendre son poids de macis. Il dit autre part qu'on peut la remplacer par son poids de nard indien[1].

N° 540. جوز الهند *Djuz al-Hind*, Coco.

P. 388. C'est le *nārdjīl* dont il sera question à la lettre *nūn* (*vide infra*, n° 2203).

N° 615. حجر هندى *Ḥadjar hindī*, Pierre indienne.

P. 412. Galien, livre IX. La pierre indienne et la pierre appelée *hieracites*[2] arrêtent le sang qui s'écoule par les pores des veines du siège. Nous l'avons expérimenté.

Autre. L'hiéracite est une pierre indienne avantageuse contre les piqûres de scorpions et les hémorrhoïdes.

T. II = XXV des *Notices et extraits*, 1881.

N° 811. خُفّاش *Khuffāš*, Chauve-Souris.

P. 38. Le Chérif. C'est le *waṭuwāṭ*[3]. On l'appelle *khuffāš* à cause de la petitesse de ses yeux et de l'impossibilité où elle est de voir pendant le jour, tandis qu'elle voit la nuit. C'est cet oiseau qui vole le soir sans s'élever beaucoup. Il habite les villes et les maisons. Si on le tue et que l'on en fasse des frictions sur le pubis des

1. « La muscade, dit Leclerc, est le fruit du *Myristica officinalis*, de la famille des Myristacées ». Cf. *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 210, n° 14 *nutmegs*.
2. ايراقيطس pour امايافيطس *amāyāḳīṭes*. Leclerc.
3. وطواط.

enfants impubères, on empêche la pousse des poils. Si on le fait cuire dans de l'huile de sésame, on en fait des frictions salutaires contre la sciatique, surtout si l'on répète plusieurs fois ces frictions.

Autre. Si on le fait cuire et que l'on administre le bouillon, on relâche le ventre et on agit avantageusement contre les douleurs des hanches. Ses cendres aiguisent la vue.

Livre des propriétés de Ibn Zuhr. Si l'on fait cuire la tête de chauve-souris dans un vase de cuivre ou de fer avec de l'huile de jasmin, à plusieurs reprises, jusqu'à déliquescence, que l'on décante cette huile et que l'on en fasse des frictions chez les sujets affectés de goutte, de paralysie ancienne, de tremblements, de tuméfaction du corps, ou d'asthme, on s'en trouve bien et même on les guérira. Si l'on fait avec son fiel des frictions sur les parties naturelles de la femme qui a de la peine à accoucher, elle accouchera à l'instant; c'est un fait d'expérience. Les frictions faites avec sa (p. 39) cervelle sur la plante des pieds excitent l'appétit vénérien. Si l'on fait bouillir parfaitement la chauve-souris dans de l'eau et que l'on en fasse des frictions sur la verge, on provoque l'écoulement de l'urine. Si l'on verse cette eau dans une baignoire et que l'on y fasse tenir un paralytique, il guérira. La cervelle brûlée et triturée, employée comme collyre, guérit les taies de l'œil. La fiente s'emploie avec succès en frictions contre l'impétigo. La cervelle, mélangée avec du suc d'oignons, est employée avec succès comme collyre contre la cataracte. Si l'on place la tête de la chauve-souris sous l'oreiller d'un homme qui s'y couche, sans qu'il en ait connaissance, il sera pris d'insomnie et ne pourra dormir. Le cœur, dit-on, jouit des mêmes propriétés. Si l'on enterre la tête dans un colombier, les pigeons s'y habituent et ne le quittent pas. Mise dans un trou de souris, elle les fait déguerpir à l'instant.

N° 829. خولنجان *Khūlandjān*[1], Galanga.

P. 61. C'est une racine rameuse et noueuse, d'une couleur qui tient du rouge et du noir, et qui ressemble à cette racine de grand souchet que l'on appelle *junco*[2], dans la langue vulgaire de l'An-

1. Pron. anc. *khūlangān.*
2. ينجه *yungoh.*

dalousie. Elle a une saveur âcre. Elle vient de l'Inde. Elle est aromatique.

Ibn Masawīh. Elle est chaude et sèche au troisième degré. Elle convient à l'estomac. Elle parfume l'haleine. Elle aide à la digestion.

Razès, dans son *Traité des Correctifs des Aliments*. C'est un carminatif qui convient aux individus sujets aux coliques venteuses et aux rapports acides.

Le même, dans le *Continent*. Il excite l'appétit vénérien à un haut degré. Il convient pour les reins et les hypocondres refroidis.

Ibn 'Imrān[1]. Il est utile aux sujets pituiteux, qui ont des humidités dans l'estomac. Il provoque et surexcite la sécrétion du sperme. Si l'on en prend un morceau et qu'on le tienne quelque temps dans la bouche, il procure de violentes érections.

L'auteur. Le meilleur mode d'emploi comme aphrodisiaque, c'est d'en prendre la valeur d'un demi-mithḳāl ou d'une drachme; on le pulvérise, on le répand dans une demi-livre de petit lait de vache et on le prend à jeun. C'est un merveilleux spécifique comme aphrodisiaque. C'est là un fait d'expérience bien avéré.

Livre des expériences. C'est un remède excellent contre le refroidissement de l'estomac et du foie. Il aide merveilleusement à la digestion.

Autre. Pris à l'intérieur, il fortifie les organes internes et modère la sécrétion excessive de l'urine.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. On le remplace par son poids de cinnamome.

Autre. On le remplace par son poids de cannelle, et, dit-on aussi, par son poids de bois de giroflier[2].

N° 838. خير بوا *Khīr buwā*, Cardamome.

P. 68. Avicenne. C'est une graine petite comme le *ḳāḳulla* que l'on apporte de Sofāla. Elle est chaude et sèche au troisième degré. Ses propriétés sont celles du girofle. Elle est détersive et subtile, plus subtile que le *ḳāḳulla*. Elle convient à l'estomac et au foie

1. *Vide supra*, p. 53, Isḥāḳ bin 'Imrān.

2. « Le *galanga*, dit Leclerc, appartient à la famille des Cannacées sous le nom de *Maranta* ou *Alpinia galanga*. La citation du *Continent* se lit dans la traduction de Serapion sous la rubrique *Medicina antiqua* ».

refroidis. Elle convient mieux que le *ḳāḳulla*. Elle arrête les vomissements[1].

N° 841. دار صينى *Dār čīnī*[2], CINNAMOME.

P. 68. Ce mot veut dire en persan *arbre de Chine*.

ISḤĀḲ IBN 'IMRĀN (p. 69). Il y a plusieurs espèces de *dār čīnī*. L'un est le *dār čīnī* vrai, connu sous le nom de *dār čīn* (arbre de Chine). Il y a aussi le *dār čīnī ad-dūn*[3], qui est le *dār ṣūṣ*[4], connu sous le nom de *cannelle* ou *ḳirfa vraie*[5]. Il y a aussi la cannelle giroflée ou *ḳirfat al-karanful*[6]. Quant au cinnamome vrai, sa substance est plus grasse, plus épaisse et plus poreuse que celle de la cannelle; son volume est celui du petit doigt; il a une onctuosité qui se manifeste quand on le mâche ou qu'on le triture. Sa couleur tient le milieu entre le rouge de la cannelle et le noir de la cannelle giroflée, inclinant toutefois du côté de la cannelle, à laquelle il peut ressembler, car chez lui la rougeur est plus prononcée et plus évidente que la noirceur. La couleur de sa surface se rapproche de celle de la cannelle rouge. Quant à sa saveur, ce qui apparaît d'abord, c'est de l'âcreté avec un peu d'astringence; vient ensuite de la douceur, puis l'amertume du safran et une onctuosité légère. Son odeur ressemble à celle de la cannelle vraie, et, si on le mâche, il s'en échappe quelque chose de l'odeur du safran, avec un mélange d'odeur du nénuphar. La substance du cinnamome dit *ad-dūn* se rapproche de celle de la cannelle vraie sous le rapport de la légèreté, de la porosité et de la couleur rouge, coloration qui est cependant plus prononcée, en même temps que cette substance est plus mince et plus dure. Ses baguettes sont tordues, minces, comprimées, pareilles aux rameaux fistulaires du malabathrum, si ce n'est qu'elles sont fendues longitudinalement et ne forment pas un cylindre complet. La saveur et l'odeur sont pareilles : saveur prononcée, aromatique et âcre,

1. « Le *khīr buwā*, dit aussi *hīl buwā* et *hāl*, dit Leclerc, est le petit cardamome. Le grand porte le nom de *ḳāḳulla* (*vide infra*, n° 1722). »

2. Pron. mod. *dār ṣīnī*, litt. arbre chinois. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *darcheenee*.

3. دار صينى الدون.

4. دار صوص.

5. قرفة على الحقيقة.

6. قرفة القرنفل.

sinon que le cinnamome est plus chaud, moins sucré et moins acerbe. Quant à la cannelle vraie, il en est une sorte épaisse et une sorte mince. Toutes deux sont rouges, lisses et peu luisantes, de la couleur de l'écorce de *salīkha*[1]. L'odeur est pénétrante et aromatique, la saveur forte et âcre avec un peu de douceur. Quant à l'espèce dite *cannelle giroflée*, elle est mince et dure, légèrement noirâtre, sans aucune porosité. Son odeur et sa saveur sont celles du girofle. Il en est de même des propriétés, sinon que le girofle est un peu plus actif.

Dioscorides, I, 13 (p. 70). Le cinnamome compte plusieurs espèces, désignées par les noms des pays où on les trouve. La meilleure est celle que l'on appelle *mōsūlīṭis*[2], en ce qu'elle a une faible ressemblance avec l'espèce de cannelle ainsi nommée. De cette espèce, la meilleure est celle qui est récente, noire, tournant à la couleur cendrée avec une teinte vineuse. Ses rameaux sont grêles et lisses, à nœuds rapprochés, d'une odeur très agréable. On choisit particulièrement ceux qui ont une odeur aromatique franche. On en rencontre cependant dans le nombre qui ont une certaine odeur de rue ou de cardamome. On choisit l'espèce qui est âcre, qui pique la langue, qui ne cède pas facilement quand on veut la rompre, et qui, une fois rompue, laisse échapper entre les fragments une légère poussière. Si on veut l'essayer, il faut en arracher un morceau d'une seule racine, et l'expérience est facile. Ces fragments sont de nature diverse. Quand on en a pris des meilleurs et que leur odeur a rempli les narines, cela empêche de juger les morceaux de qualité inférieure. (Il en est une espèce de montagne, grosse et courte et d'un jaune prononcé). Une troisième espèce se rapproche de l'espèce appelée *mōsūlīṭis* : elle est noire, lisse, putrescente, peu noueuse. Une quatrième est blanche, lisse, fongueuse, de peu de valeur, et à la racine très friable. Une cinquième espèce a l'odeur de la cannelle rouge, n'est pas très fibreuse et a la racine épaisse. Dans ces espèces, celles qui ont l'odeur de l'encens, de l'amomum ou de la cannelle, ou bien une odeur aromatique avec une certaine fétidité, sont d'une qualité inférieure. Il faut rejeter le bois qui est blanc, galeux et rugueux, qui n'est point lisse, et rapproché de la racine, comme inutile. Il

1. La cannelle. *Vide apud* Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 272, n° 1205.

2. موسوليطس.

est encore un bois qui ressemble au cinnamome et que l'on appelle *pseudo-cinnamome*, qui est grossier, sans vertu et d'une odeur faible. Il est encore une espèce de cinnamome que l'on appelle *zindjibar*[1], qui a l'aspect du cinnamome, mais que l'on distingue par sa mauvaise odeur. Quant à ce que l'on appelle *ḳirfa*[2] (*xylocinnamomum*), c'est une substance qui ressemble au cinnamome par son aspect et le nombre de ses nœuds, et c'est le *cinnamome ligneux*[3]. (p. 71) Ses rameaux sont très longs et odorants, mais beaucoup moins que le cinnamome. Il y a des gens qui prétendent que la *ḳirfa*[4] est d'un genre et d'une nature très différents du cinnamome.

Galien, livre VII. Ce médicament est très subtil, bien qu'il ne soit pas très chaud, car il l'est au commencement du troisième degré. Toutefois, parmi les médicaments pareillement chauds, il n'en est pas qui soit aussi dessicatif, tant sa substance a de subtilité. Quant au *dār ṣūṣ*[5], c'est comme un cinnamome de qualité inférieure. Il y a des gens qui lui donnent le nom de *zūr*[6].

Dioscorides.

Ibn Māsawīh. Le cinnamome convient à l'estomac, dont il fait cesser la froideur. Il réchauffe le foie, fait couler l'urine et les règles, dilate les obstructions, aiguise la vue, dessèche les humidités de la tête et de l'estomac. Sa spécialité est de fortifier la vue affaiblie par des humeurs, qu'on l'emploie en collyre ou à l'intérieur.

Sufiyān al-Andalūsī. Il éclaircit la voix devenue rauque par un afflux d'humeurs. Il résout la pituite fixée à la gorge et à la trachée-artère; il dessèche aussi les humeurs qui s'y sont portées et dissipe les aspérités de la gorge par le fait de la pituite. En somme, il n'est pas de médicament plus efficace pour dessécher les humeurs superflues fixées sur un organe quelconque. Il est salutaire contre l'hydropisie ascite et l'anasarque en réchauffant le foie et en desséchant les humeurs en excès. Il fortifie merveilleu-

1. زنجبر.
2. قرفة, *xylocinnamomum*.
3. دار صينى خشبى.
4. « Le grec dit *xylocinnamome* (Leclerc). »
5. *Cinnamomis*.
6. زور. « C'est un mot altéré sans doute, dit en note Leclerc, qui répond à *pseudo-cinnamomum*. »

sement l'intelligence, surtout si on l'associe avec le myrobolan de Kābūl.

Masīḥ ibn al-Ḥakam[1]. Il est carminatif. Il est salutaire contre les douleurs utérines. On le mélange avec les médicaments employés contre les substances septiques et les poisons. Il est utile contre les frissons et les tremblements.

Razès, dans son *Traité des Correctifs des Aliments*. Le cinnamome réchauffe et subtilise les aliments et les prépare à la digestion. Il est salutaire dans la plupart des affections de l'estomac de nature algide; c'est pourquoi il faut l'introduire abondamment dans la nourriture des individus qui ont des renvois, chez ceux qui sont affectés d'asthme ou d'humeurs grossières dans la poitrine. Il n'est point carminatif à l'instar du poivre, du galanga et de leurs congénères : au (p 72) contraire, il est légèrement tuméfiant, et c'est pourquoi il provoque des érections.

Avicenne. Sa saveur a un peu d'astringence. Il a la propriété de réjouir l'esprit, aidé en cela par son aromaticité et la persistance de sa chaleur, secondé aussi par ses propriétés antivénéneuses. Il convient contre les agents septiques et altérants.

Aḥmad ibn Abī Khālid. Bouilli avec de la gomme mastic et pris en potion, il calme et détruit les renvois.

Al-Isrāïlī[2]. Il est utile contre les fluxions qui viennent de la tête à la poitrine et aux poumons.

Galien. Il y a des gens qui remplacent le cinnamome par deux fois son poids de sabine, car la sabine dans l'usage interne jouit d'une grande force atténuante.

Razès, dans son *Livre des Succédanés*. Il ne faut pas faire cette substitution chez les femmes enceintes.

Galien, dans son *Livre du Régime de la santé*. Dans la compo-

1. Peut-être l'un des trois Masīḥ, médecin du XIIe siècle, mentionné dans l'*Histoire de la médecine arabe* (t. II, p. 33-34).

2. « L'Égypte, dit M. Huart, avait donné naissance à Isḥaḳ bin Sulayman, que son surnom de Isrāïlī indique d'origine juive; sous le prince aglabite Ziyādet-Allah III, il se rendit à Ḳayrawān (Tunisie), où il connut Isḥaḳ bin 'Imrān; plus tard, après la chute des Aglabites, il passa au service du khalife fatimide Mahdī et mourut vers 932 après avoir écrit un livre des fièvres, un traité des aliments et des médicaments, des recherches sur les éléments (*Littérature arabe*, p. 306). »

Dans son *Histoire de la médecine arabe* (t. I, p. 409-412), Lucien Leclerc indique les raisons pour lesquelles la mort de Isrāïlī est postérieure à 953. Il serait né vers le milieu du Xe siècle et aurait vécu plus de cent ans.

sition de l'*hiera picra*, j'emploie la cannelle de première qualité en remplacement du cinnamome, à poids égal. Toutefois le bon cinnamome est plus actif que la bonne cannelle, bien que, en l'absence de l'un, il convienne d'employer l'autre.

Le même, dans les *Médicaments selon les lieux*. A défaut de cinnamome, il faut employer de la cannelle de première qualité, soit à dose double, soit à dose égale, mais jamais moins.

Le même. Quintus employait, en place de cinnamome, deux fois du cubèbe. Or le cubèbe a moins de subtilité.

Tiyādūk[1]. A défaut de cinnamome, on le remplace par son poids de galanga[2].

N° 843. دادى *Dādī*.

P. 74. Avicenne. C'est une graine qui ressemble à l'orge qui est plus longue et plus mince, d'une couleur noirâtre et d'une saveur amère. D'après le dire de Māsardjwīh, elle serait froide, mais la vérité est qu'elle est chaude et sèche au second degré. Elle est astringente, et, en vertu de cette astringence, elle resserre le ventre. Elle empêche le vin de dattes de s'aigrir. Elle est très efficace pour ramollir les indurations. On l'emploie avec succès contre les affections du siège et sa (p. 75) procidence, en bain de siège dans sa décoction. Associée à deux drachmes d'huile et ingérée, elle est utile contre les hémorrhoïdes. On l'administre aussi contre les poisons.

Al-Madjūsī[3]. Le meilleur *dādī* est celui qui est rouge, récent et odorant. Il est froid et sec. Cependant il a de l'amertume, ce qui indique une certaine chaleur et de l'astringence. Pris à la dose de deux drachmes avec du sucre, il est utile contre les hémorrhoïdes; les bains de siège pris dans sa décoction les dessèchent. De même,

1. *Vide supra*, p. 245, n. 1.

2. Couto (*Da Asia*, décade V, livre I, chapitre VII, p. 78-79, éd. de Lisbonne, 1779) donne d'intéressantes indications sur l'importation en Europe du *Darcin* = *dar Çīn*, qu'il traduit correctement par *pao da China*, bois de Chine, mais qu'il a confondu avec la cannelle. *Vide supra*, p. 165.

3. 'Alī bin al-'Abbās al-Madjūsī, d'origine persane ainsi que son surnom l'indique, vivait au xe siècle. C'est un des plus grands médecins de l'Orient sur le compte duquel très peu de renseignements nous sont parvenus (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 381-383).

dans les procidences du rectum et de la matrice, il les resserre et les réduit. Mélangé avec du miel et pris comme éclegme, il tue les vers et les entozoaires.

Autre. Il arrête la salivation. Son ingestion provoque un sentiment de chaleur, de la rougeur aux joues et le vertige le lendemain du jour où on l'a pris.

Al-Kindī[1], dans son *Livre des Poisons*. Il survient après son ingestion du vertige, du délire et des douleurs d'entrailles. On le remplace pour résoudre les indurations par deux tiers en poids de cire et moitié de sabine. Toutefois il ne faut pas donner la sabine aux femmes enceintes.

N° 1018. راوند *Rāwand*, Rhubarbe, ῥᾶ.

P. 155. Dioscorides, II, 2. La rhubarbe se trouve dans les contrées situées au-dessus du Bosphore, d'où elle nous est apportée. C'est une racine noire, pareille à celle de la grande centaurée, sinon qu'elle est plus petite et intérieurement de couleur de sang. Elle est sans odeur, molle et un peu légère. La meilleure est celle qui n'est pas mangée des vers, qui a un peu de viscosité et une légère astringence, qui, une fois mâchée, donne une couleur jaune et safranée. Prise à l'intérieur, elle est utile contre les flatulences, la faiblesse de l'estomac, contre toutes sortes de douleurs, la faiblesse des tendons, les tumeurs de la rate, les affections du foie et des reins, les coliques, les douleurs de la vessie et de la poitrine, les tiraillements des hypocondres, les affections de la matrice, la sciatique, les crachements de sang, l'asthme, le hoquet, les ulcères intestinaux, le dévoiement, les fièvres périodiques, les morsures de serpents. Son administration se fait à la même dose que l'aga-

1. « Abū Yūsuf Ya'ḳūb bin Isḥāḳ al-Kindī, dit Leclerc, fut chez les Arabes celui qui entra le plus largement et le plus tôt dans le mouvement scientifique provoqué par les Abbassides. On reste étonné, quand on parcourt la liste de ses nombreux écrits, qu'il ait pu s'assimiler si tôt presque toutes les branches des connaissances humaines.... Al-Kindi vint à Baṣra, puis à Bagdad où il se livra tout entier à l'étude. C'était dans les premières années du IXe siècle, car nous ignorons la date de sa naissance. Ce fut la merveille de son siècle, disent les biographes. Il embrassa toutes les sciences. Nul ne connut comme lui la science des Grecs, des Persans et des Indiens, et il fut surnommé le Philosophe, c'est-à-dire le Philosophe par excellence (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 160-161 et suiv.). »

ric et avec les mêmes excipients. Si l'on en fait des frictions avec du vinaigre sur les ecchymoses et l'impétigo, elle les fait disparaître. Employée en cataplasme avec de l'eau sur les inflammations chroniques, elle les résout. La rhubarbe est (p. 156) astringente avec un peu de chaleur.

Galien, VIII.

Al-Khūz. La rhubarbe est chaude et sèche au troisième degré. Triturée avec du vinaigre et employée en frictions, elle fait disparaître les éphélides.

Oribase[1]. Elle est utile contre le dévoiement causé par la faiblesse de l'estomac.

Paul d'Egine[2]. Elle est utile contre la pléthore et les ruptures.

Avicenne. On emploie avec succès son huile en frictions contre les ruptures des nerfs, leurs douleurs et leurs tiraillements.

Anonyme. En frictions entre les épaules, elle chasse du cœur la crainte et les frayeurs.

Sufiyān al-Andalūsī. La rhubarbe fortifie les organes internes, les désobstrue, dessèche leurs humeurs peccantes, fortifie les organes ramollis. Son action est particulièrement prononcée sur le foie. Elle relâche le ventre, en évacuant la pituite visqueuse et crue. Elle est efficace contre l'hydropisie et toutes ses complications, à moins que le mal ne provienne d'une inflammation du foie. Elle dissout les calculs des reins et les graviers de la vessie : elle est très utile contre les douleurs de cet organe. Elle est diurétique. Elle est utile contre le dévoiement causé par une obstruction du mésentère et du foie, par suite d'un excès d'humeurs qui relâchent l'estomac et provoquent des vomissements. Comme le dit Dioscorides, on l'administre comme l'agaric. Elle est utile dans les maladies de la poitrine et les douleurs causées par une obstruction mûre et qui a besoin d'être ouverte. Elle facilite l'exspuition, surtout si on la tient dans la bouche. Elle est utile contre l'insomnie, soit prise à l'intérieur, soit conservée dans la bouche. On l'emploie contre l'affaiblissement des nerfs. Elle est utile contre l'indigestion causée par un surcroît de nourriture, en en débarrassant l'estomac et les intestins. Prise avec l'aloès, elle est plus active. Il en est de même avec le myrobolan de Kābūl. Elle purge

1. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 253-255.

2. Connu sous le surnom de *l'accoucheur*. Il mourut dans les premières années de l'Islām (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 256-257).

parfaitement le cerveau et éclaircit l'intelligence, en détruisant la céphalalgie de nature pituitaire ainsi que celle qui provient de vapeurs montées à la tête. Si on l'associe à de la léocadie ancienne, son action est plus énergique. Soit associée de la sorte, soit isolément, elle est utile contre l'engourdissement, la paralysie et toutes les affections algides du cerveau, telles que la migraine et autres. Elle est (p. 157) aussi très efficace contre les fièvres chroniques et agit avec une énergie telle qu'un certain état de faiblesse n'en comporte pas l'emploi. Elle est aussi très utile dans la coction des fièvres pituitaires. On doit éviter de l'administrer au commencement des fièvres. Elle est salutaire contre la colique pituitaire et flatulente, par l'action purgative qu'elle exerce et par son action carminative. La meilleure sorte est la rhubarbe de Chine. Vient ensuite celle de Perse dont il y a plusieurs espèces; puis celle de Syrie qui convient particulièrement dans les affections de la poitrine, les obstructions des organes voisins, les douleurs causées par des flatuosités ou des obstructions.

Ibn Djamī'[1] dans son *Traité sur la rhubarbe*. Le nom de rhubarbe, *rāwand*, de nos jours, est donné à quatre sortes, dont trois rhubarbes vraies, qui sont pareilles par les caractères extérieurs et analogues par les propriétés et les actions; la quatrième a de commun avec elles le nom, tout en étant différente par les propriétés et les caractères. Il y a donc trois sortes de rhubarbes vraies. De ces trois sortes, deux sont connues sous la nom de *rhubarbes anciennes*, et la troisième sous le nom de *rhubarbe nouvelle*. Des rhubarbes anciennes, l'une porte le nom de *rhubarbe de Chine* et l'autre de *rhubarbe du Zandj*. La rhubarbe nouvelle est celle que l'on connaît sous le nom de *rhubarbe des Turks* et de *rhubarbe des Persans*. Quant à la quatrième espèce, c'est la *rhubarbe de Syrie*. Sous le nom de *rhubarbe ancienne*, on comprenait deux espèces : l'une, mentionnée par Dioscorides dans son livre IIIe et par Galien dans son chapitre VIIIe des *Propriétés des médicaments simples*; et nous montrerons tout à l'heure que c'est précisément ce que nous reconnaissons nous-mêmes sous ce nom ; l'autre, qui est mentionnée par Galien dans le chapitre Ier de son *Traité des Antidotes*, que l'on connaît aussi sous le nom de *Livre des Électuaires*. Celle-ci, je ne l'ai pas vue et je n'ai trouvé personne qui pût me dire l'avoir observée, si ce n'est un homme de l'Orient qui fré-

1. Leclerc a, je ne sais pourquoi, lu جمع, *Djomaï'*. *Vide supra*, p. 242, note 2.

quentait le marché aux drogues du Caire depuis plusieurs années et qui m'a assuré qu'il en possédait; or l'échantillon qu'il me présenta me parut un extrait ayant la forme des tablettes de rhubarbe de Chine. Quant à la rhubarbe de Chine (p. 158), elle nous est apportée de ce pays, et, au dire des commerçants, c'est la racine d'une plante qui ressemble à la colocasse, quand elle est récemment retirée de terre. Cette racine molle est partagée en deux ou trois fragments; on les perce, on les enfile et on les suspend en plein air jusqu'à ce qu'ils soient secs; alors ils sont exportés. Galien rapporte que dans son pays les commerçants prennent la rhubarbe encore fraîche et la font bouillir dans de l'eau, de manière à lui faire perdre tout son suc qu'ils font sécher, puis ils la vendent comme si elle était intacte. Celle que nous avons observée nous-mêmes, nous l'avons trouvée sous forme de morceaux ligneux, volumineux, du volume du poing ou moindres, extérieurement bruns avec des nuances d'un rouge clair, donnant une cassure jaune de galanga, parfois tournant au rouge clair ou au vert et au brun ; d'une substance légère, poreuse, comme mangée des vers. Si on mâchait ces morceaux, on leur trouvait une viscosité manifeste, et en les avalant, une légère astringence, de l'amertume, du piquant, une âcreté cachée; enfin, si l'on prenait un fragment mâché et qu'on en frottât la main, on lui communiquait une coloration d'un jaune de safran. C'est une substance qui se pique et se ronge promptement; aussi les commerçants ajoutent-ils dans les vases où ils la renferment de la chélidoine de Chine pour en assurer la conservation, tout comme on associe l'emblic avec le turbith et le poivre avec le gingembre. La meilleure est celle qui n'est pas trop compacte, dont le goût n'est pas trop amer, dont les fragments sont pleins et intacts des vers, dont la couleur est celle du galanga, qui présente en la mâchant la viscosité dont nous avons parlé, dont les fragments un peu mâchés colorent fortement. Celle qui est trop lourde et astringente a nécessairement été altérée, comme nous l'avons dit, à cause de l'extraction de son suc par voie de décoction. En conséquence, j'ai dit qu'elle contenait des éléments aqueux et aériens, avec une prédominance d'éléments terrestres. Si les fragments ne sont pas piqués des vers et s'ils possèdent une certaine viscosité, c'est la preuve qu'ils sont frais et qu'ils ont conservé leurs propriétés et leur humidité. La couleur de galanga et la propriété colorante annoncent que la plante est arrivée (p. 159) à son complet développement. Les co-

lorations verdâtres et brunes sont l'indice qu'elle est incomplètement développée et qu'on l'a récoltée avant son entière maturité. Quant à la rhubarbe connue sous le nom de *Zandjī*[1], elle nous vient aussi de la Chine; on lui a donné le nom de *Zandjī* à cause de sa couleur noire et non pour sa provenance. Elle ressemble à l'espèce de Chine, dont nous avons parlé, par la forme et le volume de ses fragments et par sa viscosité. Elle en diffère au point de vue de la consistance, de la légèreté et de la couleur. En effet, celle dont nous parlons est lourde, compacte et difficile à mâcher et à rompre, très lisse, noire, sous forme de fragments pareils à des cornes noires, à du bois d'ébène ou de *sacem*. Elle se pique aussi et se ronge promptement. La meilleure est celle qui n'est point piquée et qui n'est ni trop lourde ni trop compacte. Quant à la rhubarbe connue sous le nom de *rhubarbe des Turks* ou *des Persans*, c'est une espèce qui nous vient aussi du pays des Turks et de la Perse. D'après ce que m'a rapporté une personne dont le témoignage est sûr, elle croîtrait dans la Chine. Celle qui porte le nom de *chinoise* serait récoltée dans les parties septentrionales de ce pays, c'est-à-dire dans le Turkestān, que les Persans appellent *Čīn Māčīn*[2], comme qui dirait [en arabe] *Čīn al-Čīn*[3], la *Chine des Chines*, car ils [les Persans] appellent la Chine *Šīn*[4], et la rhubarbe de Chine *rāwand šīnī*[5]. Elle vient par mer dans le pays d'où elle nous est exportée, c'est-à-dire la Perse; pour une raison analogue, on l'appelle aussi *rhubarbe turque*, parce qu'elle vient du pays des Turks et de la Chine. C'est ainsi que l'on donne au musc le nom de *'irāḳī*, parce qu'il nous est apporté de l'Inde par la voie de l''Irāḳ. De la même manière la rhubarbe prend le nom de *rhubarbe de Perse*. Elle ressemble à l'espèce dite *chinoise* par la forme et le volume des fragments, la viscosité, la saveur, la puissance colorante et la légèreté. Cependant la ressemblance n'est pas complète, et elle tient le milieu entre les sortes du Zandj et de la Chine. La meilleure est celle qui a la saveur la plus forte et qui est d'un jaune franc. Elle se différencie encore par la couleur, car elle est jaune

1. الزنجى, pron. anc. *az-Zangī*.
2. چين ماچين < skr. *Cīna Mahācīna*, litt. Chine de la grande Chine.
3. صين الصين, pron. mod. *Ṣīn aṣ-Ṣīn*, litt. Chine de la Chine.
4. شين, en persan.
5. راوند شينى, litt. rhubarbe chinoise.

extérieurement et d'un jaune de *wars*[1] à l'intérieur. Elle se pique (p. 160) et se ronge aussi facilement, et celle qui n'est point piquée est préférable; telle est aussi la rhubarbe d'un jaune plus prononcé et qui, une fois mâchée, colore plus vivement. Quant à l'espèce connue sous le nom de *rhubarbe de Syrie*, elle nous vient des environs de 'Ammān en Syrie. Elle consiste en racines ligneuses, allongées, arrondies, de la grosseur du doigt, légèrement dures, extérieurement d'une couleur brune livide et donnant une cassure lisse, d'un jaune mêlé d'un peu d'azur. Quelques-uns croient que c'est la racine de la férule noire appelée *maḥruth*[2]. On lui donne aussi vulgairement le nom de *rhubarbe des animaux*, parce que les vétérinaires l'associent à leurs potions dans l'inflammation du foie. C'est du reste un nom que l'on donne aussi parfois à la rhubarbe des Turks. Il y a des commerçants qui mélangent l'espèce de Syrie à l'espèce turque, et qui vendent le mélange comme s'il ne comprenait que la dernière sorte; cela passe chez les gens qui ne s'y connaissent pas. Quant à la rhubarbe dont a parlé Galien dans son premier livre des *Antidotes*, ce n'est pas la rhubarbe en substance, mais un suc obtenu de la rhubarbe de Chine encore fraîche, et épaissie par la cuisson. Si ce suc est immédiatement obtenu de la rhubarbe, sans addition d'eau, il est de bonne qualité; mais celui que l'on a obtenu par voie de décoction est altéré. On fait ainsi subir cette préparation frauduleuse à la rhubarbe pour qu'elle conserve son aspect extérieur et qu'elle ne paraisse pas avoir été touchée, pour gagner davantage. Le même Galien a parlé des propriétés générales et particulières de la rhubarbe. Bien qu'il y ait trois espèces de rhubarbe, à savoir celles de Chine, du Zandj et de la Perse, comme elles se ressemblent par leurs actions et qu'elles se rapprochent par leurs propriétés, que les différences qui les distinguent ne sont que du plus au moins, et que, d'autre part, la rhubarbe de Syrie a des caractères de tous points exclusifs, j'ai cru devoir traiter de la rhubarbe d'une façon générale et en évitant les redites, tout en réservant un paragraphe spécial à celle de la Syrie. Je dirai donc qu'en suivant, pour juger la rhubarbe, la voie tracée par l'éminent Galien, je l'ai (p. 161) trouvée composée d'éléments variés. Je lui ai d'abord reconnu

1. ورس, *Memecylon tinctorium*, plante tinctoriale pour teindre en jaune. *Vide apud* Ibn al-Bayṭār, n° 2283.
2. محروث.

une astringence manifeste, ce qui annonce des éléments terreux et froids en quantité considérable. Son piquant et son âcreté légère indiquent des éléments chauds et ignés en petite quantité. Son amertume légère et latente indique des éléments terreux en petite quantité, et cachés; elle démontre l'action de ses éléments ignés. Sa légèreté, sa porosité annoncent des éléments aériens et subtils. En résumé, ces caractères indiquent la prédominance des éléments subtils et une constitution chaude et sèche, mais d'une chaleur et d'une sécheresse modérées, non pas excessives, se rapprochant du tempérament moyen. De là nous déduisons ses actions générales et ses actions quasi générales. Les premières sont échauffantes et desséchantes au second degré. Les secondes consistent à résoudre et atténuer les humeurs et les vapeurs grossières, à dilater les obstructions, à déterger et purifier les canaux et les conduits, provoquer l'écoulement de l'urine, répercuter et arrêter les mouvements fluxionnaires, fortifier et resserrer les organes ramollis, dessécher les ulcères humides et mous. L'action de ses éléments froids et astringents se produit nonobstant leur association avec des éléments de nature opposée, par lesquels elle n'est ni contrariée ni neutralisée : au contraire, les éléments chauds favorisent l'action des éléments froids et terreux en les accompagnant jusque dans les parties les plus reculées, et aident à leur efficacité, ainsi que le prouve la longue expérience de la propriété antitoxique de la rhubarbe à l'égard des animaux venimeux. Dioscorides témoigne de cette propriété antitoxique. Quant à son action purgative, elle n'a été connue par aucun des anciens médecins, et n'a été relevée par aucun de leurs successeurs d'un âge plus récent; elle a été connue seulement par des médecins plus modernes et particulièrement dans notre pays. Non-seulement elle évacue les parties les plus ténues des humeurs, comme le pense le commun des médecins, mais elle en débarrasse le corps, quelle que soit leur espèce, et expulse même la pituite visqueuse et crue. Elle est utile dans un grand nombre de maladies qui en dérivent. Parlons maintenant de ses propriétés particulières. La rhubarbe (p. 162) administrée à l'intérieur, fortifie le foie, l'estomac, les intestins, la rate, les reins, la vessie, la matrice, et, en général, tous les organes internes; elle les fortifie considérablement, les désobstrue, les débarrasse de leurs humeurs superflues et peccantes, du relâchement et de la mollesse qui en sont la conséquence. Elle dissipe les vents et calme les douleurs qu'ils engendrent. Son action est plus évidente

et plus intense sur l'estomac et le foie, et particulièrement sur le foie, en vertu d'une propriété naturelle. Elle est utile contre les douleurs dorsales et toutes les sortes d'hydropisie, à part celles qui proviennent d'une inflammation du foie ou d'un ictère causé par des obstructions, surtout si on associe la rhubarbe à de la laque, à de l'eupatoire, du nard indien ou d'autres substances pareilles, ou si on la prend avec des décoctions d'épithym, de légumes ou de racines choisies suivant les cas. Elle convient dans les tuméfactions de la rate, prise surtout en dissolution dans de l'oxymel ; contre le hoquet, les rapports acides, les tiraillements des hypocondres, les ruptures, les coliques, prise avec du vin aromatique, de l'anis et de l'eau chaude ; contre le dévoiement causé par un affaiblissement de l'estomac et des intestins par suite d'abondantes humeurs qui les ont ramollis, administrée soit seule, soit avec du sirop de roses préparé avec des roses sèches ; contre le dévoiement chronique tenant à des obstructions mésaraïques, prise avec du vin aromatique ou du nard indien ; contre la dyssenterie, associée à des substances qui tempèrent ses propriétés purgatives et secondent ses propriétés condensatrices, astringentes et cicatrisantes, comme la rose de l''Irāḳ, les balaustes, l'hypociste et la gomme arabique ; contre les coliques engendrées par des matières fécales, de la pituite ou des vents, si on l'associe à de la casse, de la décoction de raisins secs et du polypode ; contre les calculs des reins, les calculs médiocrement durs de la vessie et les graviers, et cela en vertu de son action sur les secrétions, de ses propriétés détersives et subtilisantes, surtout si on la prend avec une décoction capillaire de scolopendre ou d'autre médicament analogue ; contre les hémorrhagies utérines, prise dans une décoction de nard indien ou (p. 163) du sirop de plantain ; contre l'indigestion causée par un excès d'aliments, en en débarrassant l'estomac et les intestins ; par l'influence tonique et convenablement échauffante qui en est la suite, nul médicament ne lui est supérieur. Si à la rhubarbe on associe du myrobolan de Kābul, de l'aloès de Socotora et de l'agaric femelle, son action en est d'autant corroborée. Elle purifie parfaitement le cerveau, est utile soit seule, soit associée, contre l'aliénation mentale, contre les accès de céphalalgie et de migraine et généralement toutes les douleurs et affections de la tête engendrées par des vapeurs pituitaires ou biliaires, contre ces deux humeurs elles-mêmes, contre l'épilepsie de nature pituitaire et celle qui provient des émanations

de pituite corrompue; contre la paralysie et la stupeur, soit seule, soit associée à de la léocadie ancienne ; contre les expectorations sanguines de la poitrine, les affections causées par des humeurs épaisses, les obstructions, l'asthme, la fétidité de l'haleine. Elle aide l'expuition; elle est utile pour les tumeurs qui sont arrivées à maturité et qu'il faut ouvrir, prise dans la bouche et avalée petit à petit, ou bien prise dans du vin cuit étendu d'eau; contre la contusion, l'écrasement et la rupture des muscles, prise dans du vin aromatique; contre la sciatique, surtout prise avec une décoction d'asarum et de petite centaurée; contre les affections articulaires causées soit par la pituite, soit par la bile, soit par ces deux humeurs ensemble, en vertu de son action dépurative; contre les fièvres tenaces et chroniques, de nature pituitaire ou complexe, par l'évacuation des humeurs, si elles sont parvenues à maturité; contre la prolongation de leur retour périodique, surtout de nature pituitaire, et à la fin des accès, alors qu'elles ont laissé des humeurs dans les veines obstruées et que leur tenacité a affaibli les organes internes, surtout si on tempère sa chaleur par certain mélange comme la rose rouge de l''Irāḳ, le suc de Berbéris, le sandal de Maḳāṣīr[1]; contre les abcès chauds à marche lente, employée en frictions dans quelque liqueur convenable; contre les éphélides, l'impétigo et les ecchymoses, en frictions avec du vinaigre. On la donne à l'intérieur, à la dose de huit drachmes à un mithḳāl, (p. 164) suivant l'exigence des cas et ce que le malade peut supporter. Telles sont les propriétés des trois espèces de rhubarbe, propriétés que j'ai reconnues par les règles du raisonnement et par la voie de l'expérience. Toutefois, la plus puissante pour fortifier le foie, l'estomac et les autres viscères internes, la plus efficace contre la diarrhée aiguë, la dyssenterie et les fièvres chroniques est l'espèce de Chine, et c'est elle en effet qui a la constitution la mieux équilibrée et les éléments les plus subtils. Sous le rapport des propriétés purgatives, il faut excepter l'espèce de Turquie qui est plus active. Quant à l'espèce du Zandj, elle est inférieure de tout point à l'espèce de Chine. On en fait usage toutes les fois qu'on l'a sous la main, à moins qu'il ne s'agisse d'obtenir un surcroît de purgation plutôt que de fortifier les organes internes. Quant à la rhubarbe de Syrie, elle est peu connue chez nous et nos savants en font peu d'usage ; aussi ne nous étendrons-

1. مقاصير?

nous pas sur ce sujet comme pour les autres espèces et mentionnerons-nous seulement son emploi dans la faiblesse de l'estomac. Elle entre dans les poudres astringentes, dans les applications topiques faites contre l'affaiblissement de l'estomac, les tumeurs du foie et de la rate. Elle convient aussi dans les maladies thoraciques, dans les affections qui y sont causées par une oppression des parties voisines et par des vents.

Razès, dans son *Livre des Succédanés*. On la remplace dans l'affaiblissement du foie et de l'estomac, par son poids de roses rouges mondées et un cinquième de nard indien[1].

N° 1022. رانج *Rāndj*, Coco.

P. 167. D'après Abū Ḥanīfa, c'est le coco, *nārdjīl*, dont il sera question à la lettre *nūn* (N° 2203).

N° 1042. رصاص *Raṣāṣ*, Plomb.

P. 175. Galien, IX.

Dioscorides, V, 95.

Le plomb non lavé a les mêmes propriétés que le plomb lavé, mais plus intenses.

Al-Ghāfiḳī. Il y a deux espèces de plomb. L'une est le plomb noir, c'est-à-dire l'*usrub*[2] et l'*abār*[3]; l'autre est le plomb *ḳala'ī*[4], c'est-à-dire l'étain[5], qui est la meilleure espèce...

N° 1076. ريحان الكافور *Rīḥān al-kāfūr*.

P. 192. At-Tāmīmī, dans le *Muršid*. On l'appelle aussi *camphre des Juifs*, et dans la Perse on lui donne le nom de *sūsen*[6]. Il est

1. سنبل العصافير, litt. : nard des passereaux.
2. أُسْرُب.
3. آبار.
4. قلعى.
5. القصدير, *al-kaṣdīr* < grec κασσίτερος.
6. سوسن.

très commun dans la Perse. C'est une sorte de plante qui croît dans le Khorāsān, et qui ressemble extérieurement à la giroflée. Il en est de même de la fleur, qui rappelle aussi celle de la lavande[1], de laquelle elle ne diffère aucunement. La feuille a la forme d'une petite feuille de chicorée sauvage. La fleur et la feuille de ce végétal répandent l'odeur du camphre dit *ar-riyāḥī*[2], quand on les frotte avec la main, soit sèches, soit fraîches. Tout en ressemblant au camphre, cette plante n'en a pas la froideur, car elle est chaude au second degré et pareillement sèche. Flairée d'une façon prolongée, elle attire en abondance les humeurs fixées sur les membranes du cerveau et, si l'on continue, elle dissout les humeurs grossières de la tête. Il convient de la faire flairer aux personnes à tempérament froid, mais non pas à celles dont le tempérament est chaud[3].

N° 1091. زباد *Zabād*, Civette.

P. 198. Edrīsī. La civette est une espèce de parfum que l'on recueille entre les cuisses d'une sorte de chat bien connu. Il habite le désert, où on lui fait la chasse; puis on le nourrit de morceaux de viande, ce qui le met en sueur, et c'est de cette sueur que provient (p. 199) entre ses cuisses, le parfum en question. Cet animal est plus grand que le chat domestique, et il est bien connu. La civette est chaude au troisième degré et tient le milieu entre l'humidité et la sécheresse. Elle a la propriété, employée en frictions, de dessécher les abcès et d'en calmer la souffrance. Ses émanations aspirées sont utiles contre le coryza. On l'administre à la dose d'une drachme, avec partie égale de safran, dans le bouillon de poule grasse, aux femmes en couches, pour aider à l'accouchement et c'est un remède efficace. Si l'on en fait dissoudre la valeur d'un *ḳīrāṭ*[4] dans deux oques de bon vin, on dissipe les palpitations. C'est un remède excellent contre la faiblesse du cœur.

1. الخزامى.
2. الرياحى.
3. « Il nous est difficile, dit en note Leclerc, de reconnaître ici la *Camphrée*, *Camphorosma monspeliaca* ».
4. قيراط, poids de quatre grains.

N° 1151. ساج *Sādj*[1], Tectona grandis, [Teck].

P. 233. Le Chérif. C'est un arbre de l'Inde dont les dimensions ne sont dépassées par aucun autre. Son bois est noir et dur. Son tronc s'élance haut dans les airs, ainsi que ses rameaux. Il est tellement feuillu, qu'il peut, dit-on, recouvrir un grand nombre de personnes. Son bois ne se ronge pas en vieillissant. Il est froid et sec. Si on le brûle, qu'on l'éteigne dans de l'eau de glaucium, qu'on le pulvérise et qu'on le tamise, on peut l'employer en collyre pour fortifier la vue et combattre les tumeurs de la paupière. Si l'on frotte son bois sur une pierre, qu'on le mélange avec de l'eau froide et que l'on en frictionne les tempes, on en calme l'inflammation. Il agit de même pour les tumeurs atrabilaires et sanguines, qu'il résout, surtout si on le mélange avec un liquide réfrigérant. On prépare avec son fruit une huile connue sous le nom d'*huile de sādj*. On l'emploie pour sophistiquer les vessies de musc : on les farcit de manière à ce que le mélange n'apparaisse pas, et le poids s'en trouve augmenté. On dit que, jeté dans un puits ou une mare, il empêche l'eau de devenir fétide et la préserve contre les vers.

Razès, dans le *Continent*. La sciure de son bois, prise en potion, expulse violemment les vers intestinaux[2].

N° 1172. سرطان بحرى *Sarṭān baḥrī*, Crabe.

P. 245. Avicenne. Quand on dit écrevisse de mer, on n'entend pas par là toute espèce d'écrevisse de mer, mais une espèce particulière qui a tous ses membres de consistance pierreuse.

Al-Madjūsī. Elle enlève les cicatrices des ulcères de l'œil et fortifie la vue. Triturée et employée comme dentifrice, elle nettoie les dents.

1. Pron. anc. *sāg* < skr. *çāka*.

2. « Le teck, *Tectona grandis*, de la famille des Verbenacées, dit en note Leclerc, est un des plus grands arbres connus. Il passe aussi bien pour incorruptible. Le khalife 'Othmān employa du bois de cette espèce pour recouvrir la mosquée de Médine ». *Vide supra*, p. 210 et note 5. Cf. *Hobson-Jobson* 2e éd., sub verbo *teak*.

At-Tāmīmī, dans le *Muršid*. Ce crabe a l'apparence pierreuse; il est froid et sec au troisième degré. Il entre dans les collyres, brûlé ou non; mais brûlé, il est préférable et plus actif. Il est aussi astringent et détersif. Il dessèche les humeurs infiltrées entre les tuniques de l'œil, dont il fortifie les tuniques et les muscles.

Amīn ad-Dawla[1]. Il fortifie les muscles de l'œil et lui donne de l'éclat. Brûlé, il est plus subtil et plus actif. Il entre dans les préparations officinales, telles que le collyre *al-'azīzī* et les préparations de *tutie indienne*.

L'auteur. On dit qu'il y a dans les mers de Chine un crabe qui, sorti de l'eau et mis au contact de l'air, se pétrifie à l'instant; voilà pourquoi vous trouvez qu'il y a des crabes bien formés et à l'état de pierre. Dioscorides et Galien n'en ont point parlé dans leurs simples. Quant à l'animal que Ḥunayn, à propos des Simples de Galien, a appelé *écrevisse de mer*, ce n'est pas une écrevisse, comme il le dit, mais bien ce poisson que les Grecs appellent *sībiyā*, la sèche[2]...

N° 1237. سُنبُل *Sunbul*, Νάρδος, Nard.

P. 295. Il y en a trois espèces, un nard indien, un grec et un nard de montagne. Nous commencerons par parler du *sunbul aṭ-ṭīb*[3], qui est l'indien et se nomme aussi *sunbul al-'aṣāfīr*[4].

Dioscorides, I, 6. Il y en a deux espèces, l'une que l'on appelle indienne et l'autre syriaque, non pas qu'elle provienne de la Syrie, mais parce que la montagne dans laquelle elle croît touche d'une part à la Syrie et de l'autre à l'Inde. Du nard syriaque, le meilleur est celui qui est récent, léger, garni de filaments, de couleur jaune, très aromatique, d'une odeur qui rappelle celle du souchet. Il a l'épi petit, il dessèche la langue et laisse à la bouche

1. Amīn ad-dawla naquit à Bagdād en 1073, d'un père qui était médecin distingué. Il était chrétien et devint même prêtre et chef de ses coréligionnaires. Plusieurs écrivains font les plus grands éloges de son intelligence et de son caractère. Il mourut presque centenaire en 1164, le plus savant de ses contemporains et, dit Abū'l-Farajd, l'honneur de son siècle (Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. II, p. 24-27).

2. سيبيا.

3. سنبل الطيب.

4. سنبل العصافير litt. le nard des passereaux.

une odeur agréable, si on le mâche pendant quelque temps. Quant au nard de l'Inde, il en est une sorte que l'on appelle *gangitis*, du mot *Gange*, nom d'un fleuve qui arrose la montagne où il croît. Il est d'une efficacité inférieure, en raison de l'humidité des lieux de sa provenance. Il est aussi plus long et plus fourni d'épis sortis d'une souche unique, plus garnis et entremêlés les uns dans les autres. Son odeur est vireuse. Le nard qui provient de l'intérieur de la montagne est supérieur aux espèces dont nous avons parlé. Il est plus aromatique et a l'épi plus court. Son odeur est celle du souchet. Il a du reste les caractères que nous avons assignés à l'espèce de Syrie.....

P. 296. Isḥāḳ ibn 'Imrān. Le nard désobstrue la tête, excite l'intelligence, fortifie l'estomac et le foie, les échauffe ainsi que les autres viscères. Il embellit le teint et combat la dyspnée.

Livre des Expériences. Il est très efficace contre l'anasarque. Il resserre le ventre et seconde l'action des astringents par tout le corps. Il suspend les vomissements pituitaires et dissipe les vents engendrés dans l'estomac[1].

N° 1248. سِنَّوْر, *Sinnawr*, Chat[2].

P. 301. Quelques-uns de nos savants disent que la fourrure de l'espèce indienne est chaude et sèche, et même aussi chaude que la fourrure de renard. Elle est mouchetée et fournie comme celle du renard.

'Abd al-Malik ibn Zuhr. Le voisinage du chat et ses émanations entraînent l'émaciation et la phtisie.

Le Chérif. Si l'on prend un chat entier avec tout son sang, qu'on le mette dans une marmite lutée, qu'on le cuise jusqu'à le réduire en cendres, que l'on mélange de ces cendres avec du vinaigre et que l'on en fasse des frictions avec une plume sur les crevasses qui se produisent entre les doigts des pieds et des mains, on les guérit promptement.

Al-Ghāfiḳī. Sa chair est chaude et humide. Elle est utile contre les douleurs hémorrhoïdaires, réchauffe les reins et sert contre les douleurs du dos.

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *nard*.

2. « Le nom ordinaire du chat, dit en note Leclerc, est قَطّ *ḳaṭṭ* ; *sinnawr* n'est employé qu'en poésie et dans le beau style. »

Livre des Expériences. (p. 302) La fiente de chat, portée ou employée en fumigations, fait tomber l'arrière-faix.

Ibn Māsah. La chair de chat desséchée fait tomber les échardes et les piquants en raison de l'intensité de sa puissance attractive.

N° 1265. شاه صينى *Šāh čīnī.*

P. 314. Ibn Ruḍwān. C'est un médicament que nous recevons sous forme de petites tablettes noires et minces, préparées avec le suc d'une plante. Il est utile, comme réfrigérant contre la céphalalgie fébrile et les tumeurs inflammatoires. Pour cela on le réduit en poudre et on le répand sur l'endroit malade[1].

N° 1418. صندل *Ṣandal*[2], Sandal.

P. 383. Isḥāḳ ibn 'Imrān. Le sandal est un bois qui nous vient de la Chine. Il y en a de trois espèces : un blanc, un jaune et un rouge, tous trois employés. Le sandal est froid au troisième degré et sec au second. Il convient aux tempéraments chauds contre l'affaiblissement de l'estomac et les palpitations qui ont pour cause l'effervescence de la bile. Réduit en poudre avec de l'eau et employé à l'intérieur, ou bien réduit en pâte avec de l'huile de roses et un peu de camphre, et employé en embrocation sur les tempes, il est salutaire contre la céphalalgie causée par la chaleur. Si l'on mélange une partie de sandal blanc et une demi-partie de sarcocolle avec du blanc d'œuf, et que l'on en fasse des embrocations sur les tempes, elles seront efficaces contre la céphalalgie de nature fébrile et s'opposeront à l'accès des fluxions à l'œil.

Razès dans le *Manṣūrī*. Employé dans le bain, en frictions avec de la chaux, il détruit les mauvaises odeurs.

Le Chérif. Le sandal rouge est plus froid que le blanc. Pétri avec du suc de morelle, de joubarbe, de pourpier ou de lentille d'eau, il est salutaire contre la goutte de nature fébrile et aussi

1. « D'après les traités persans, dit en note Leclerc, cette plante originaire de la Chine, comme son nom l'indique, est utile contre la céphalalgie en général ».

2. Pron. anc. *čandal* < skr. *candana*.

contre l'érysipèle, dont il provoque la solution, et contre les tumeurs inflammatoires. Il combat l'afflux des humeurs vers les organes. Le meilleur est celui qui est jaune et gras. Vient ensuite celui qui est jaune et sec; on le fait entrer dans les fumigations, et sa sécheresse n'a pas d'inconvénients.

Avicenne, dans son *Traité des Médicaments cordiaux*. Le sandal a la propriété de réjouir le cœur et de le fortifier. En cela, il est secondé par ses propriétés aromatiques, astringentes et atténuantes. Sa froideur agit sur les sujets dont le (p. 384) tempérament incline vers la chaleur. Le blanc est plus froid et moins sec que le rouge. Il l'est aussi au deuxième degré, avec cette différence qu'il l'est au commencement de ce degré, et le rouge à la fin. Il porte l'esprit animal à l'expansion, en même temps qu'il le fortifie. Dans les tempéraments chauds, il agit comme réfrigérant. Le blanc est plus froid et moins sec, ses propriétés étant au deuxième degré. Vient ensuite le rouge, plus sec que le jaune, et après le rouge, le blanc. Il convient pour être râpé, trituré et pulvérisé. Le blanc est froid au second degré. On le triture et on le dissout dans de l'eau de roses. Ce mélange se fait pour combattre la chaleur. On le place sur le front ou l'estomac échauffés, et il les rafraîchit. Il est encore salutaire contre la fièvre inflammatoire, la phrénésie, la faiblesse de l'estomac causée par la chaleur. Pétri dans l'eau et placé sur le front et l'estomac, il est utile contre la fièvre chaude, l'affaiblissement du cœur et la céphalalgie fébrile.

Razès, dans le *Manṣūrī*. Si l'on en frotte le corps dans le bain, il détermine du prurit.

Le Chérif. Si l'on râpe le sandal rouge sur un fragment de vase d'argile neuf et rouge, qu'on le mélange avec de l'eau de roses et qu'on l'applique sur les pustules de la bouche, il les fait disparaître. C'est un fait d'expérience. Si on le triture, qu'on le mélange avec de l'huile de jasmin et que l'on en fasse des embrocations sur le corps, il fait sortir la chaleur des os, quelque part qu'elle siège. Le sandal rouge est plus froid que les autres espèces[1].

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *sandal*, et *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 3, 16, 49, 61, 69, 73, 77, 84 et surtout 208.

N° 1447. طباشير *Ṭabāšīr*, Concrétions du bambou.

P. 399. Māsardjwīh. Le *ṭabāšīr* est une substance qui se trouve dans l'intérieur de la canne indienne.

'Alī ibn Muḥammad. Le *ṭabāšīr* est la cendre de la canne indienne. On le tire de toutes les côtes indiennes, mais le point où il est le plus abondant est Sindāpūr[1], dans le territoire de Haylī[2], où l'on trouve le poivre noir. Les Indiens disent que le meilleur est le plus blanc; ils estiment surtout ses nœuds et les disques qui se trouvent dans l'intérieur du canal et qui ressemblent à une pièce de monnaie. On le récolte surtout lors de la combustion spontanée produite par le frottement mutuel, sous l'inflence des vents violents. On le sophistique avec les os de la tête de mouton brûlés, quand son prix s'élève à l'étranger, ce qui n'a pas lieu dans son pays natal où il est sans valeur.

Masīḥ ad-Dimašḳī. Le *ṭabāšīr* est froid et sec au troisième degré.

Al-Khūz. Il convient contre l'inflammation de la bile; il resserre (p. 400) le ventre et fortifie l'estomac, employé tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Razès. Il est salutaire contre la fièvre aiguë et la soif.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Il calme la soif causée par la bile et tempère la chaleur excessive du foie. Il est avantageux contre les ulcères, les pustules et les aphthes qui surviennent à la bouche des enfants. On l'emploie comme collyre sec, soit seul, soit associé à la rose rouge et au sucre candi. On l'emploie aussi contre les hémorrhoïdes.

Avicenne. Il est astringent, tonique et légèrement résolutif. Il est toutefois plus rafraîchissant que résolutif, en raison de sa légère amertume. Il jouit de propriétés diverses, à l'instar de la rose. Il est salutaire contre les inflammations de l'œil, il fortifie le cœur, il calme les palpitations fébriles et les défaillances qui proviennent de l'afflux de la bile à l'estomac, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On l'emploie contre la tristesse et les soucis. Il est salutaire contre l'inflammation de l'estomac, son affaiblissement, son invasion par la bile, et contre les indigestions. Il combat le dévoiement biliaire et les fièvres aiguës, pris avec de l'eau froide.

1. *Vide supra*, p. 32, note 2.
2. هيلى, *Haylī* ou *Hīlī*. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., *sub verbo* Delly.

Le même, dans les *Médicaments cordiaux*. Il a la propriété de fortifier le cœur et de le réjouir. Il est salutaire contre les palpitations et les défaillances. Son astringence aide à son action, et dans les tempéraments chauds, sa froideur au second degré y aide aussi. On le corrige avec le safran pour les tempéraments froids. Il semble qu'il agisse en réjouissant et fortifiant le cœur par la lumière et la fermeté qu'il apporte à l'esprit vital.

Razès, dans le *Continent*. Djerdjis dit que, pris à l'intérieur, il déprime les facultés génitales.

Autre. Il dessèche les humidités chroniques de l'estomac et fortifie les organes affaiblis par la chaleur[1].

N° 1587. عنبر *'Anbar*, Ambre gris.

P. 469. Ibn Ḥasan. L'ambre est la déjection d'un animal marin. On dit que c'est une substance qui pousse dans les profondeurs de la mer, qui est mangée par certains animaux de mer et que les vagues agitées déposent au reflux. L'ambre a la forme des nodosités ligneuses; il est gras, léger et nage sur l'eau. Il y en a une espèce de couleur noire peu estimée, creuse, sèche. L'ambre est odorant, fortifie le cœur et le cerveau, est utile contre la paralysie, le tic facial et les maladies causées par la pituite grossière. C'est le roi des parfums. On l'éprouve par le feu.

Avicenne. L'ambre, à ce que l'on prétend, sourd de la mer. Quant à soutenir que c'est l'écume de la mer ou (p. 470) la déjection d'un animal, cela est loin de la vérité. Le meilleur est celui qui tient du noir et du blanc, qui vient de Šalāhaṭ[2], puis l'azuré, puis le jaune. Le plus mauvais est le noir. On le sophistique avec le lycium[3], la cire et le ladanum. Quant au *mand*[4], c'est une espèce noire, peu estimée; on la rencontre souvent dans les entrailles d'un poisson qui la mange et en meurt. L'ambre est chaud et sec.

1. « Le *ṭabāšīr*, dit en note Leclerc, est une concrétion siliceuse qui se dépose dans les entre-nœuds du bambou. Nous en avons vu plusieurs échantillons, à l'exposition de 1867, sous forme de masses ressemblant par la forme à l'amidon, par l'aspect à la porcelaine mate... ». Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *tabasheer*.

2. الشلاهطى.

3. حُضَض *ḥuḍaḍ*.

4. مند, var. منده *manda*, مندلى *mandalī*, ند *nadd*.

Il paraît qu'il est chaud au second degré et sec au premier. Il convient aux vieillards par sa douce chaleur. Quant au *mand*, il s'en trouve une sorte qui tache les mains, qui convient pour y fixer la teinture, qui est utile au cerveau, à la tête et au cœur. Il est salutaire au cerveau, aux organes des sens et au cœur.

Le même, dans les *Médicaments cordiaux*. L'ambre a de la consistance et de la viscocité. Il excelle à fortifier et à réjouir, en raison de sa puissante aromaticité; c'est pourquoi il fortifie et accroît la substance des esprits dans les organes principaux. Il est plus tempéré que le musc. Ses propriétés sont reconnues. Il a de l'arome, de la subtilité, de la consistance et de la viscosité.

Ibn Ruḍwān. Il est salutaire dans les affections de l'estomac de nature algide; contre les flatuosités grossières de l'intestin et les obstructions, pris soit à l'intérieur, soit en frictions; contre la migraine et la céphalalgie causées par des humeurs froides, en fumigations et en frictions. Il fortifie les organes et neutralise les émanations cadavériques, si l'on en prolonge l'ingestion et les fumigations.

At-Tāmīmī. On obtient un succès marqué en l'appliquant sur les articulations prises d'afflux d'humeurs ou sur des parties œdémateuses. Il fortifie leurs ligaments et dissipe les humeurs qui y affluent. On en fait des injections dans les narines, dissous dans quelque huile chaude, comme l'huile de marjolaine, de camomille, de matricaire, de basilic, contre les affections graves du cerveau causées par la pituite épaisse ou des vapeurs. Il dissipe les obstructions survenues dans les circonvolutions du cerveau, et le fortifie contre les vapeurs et les humeurs. On en prépare des parfums sous forme de pommes, que l'on donne à flairer aux sujets (p. 471) affectés de paralysie, de tic facial ou de convulsions, et on en obtient de bons effets. Il entre dans beaucoup d'onguents compliqués et d'électuaires royaux.

Livre des Expériences. Ses vapeurs sont utiles contre les fluxions algides et fortifient le cerveau. Dissous dans l'huile de ben, il est utile contre toutes les affections nerveuses et dans la gibbosité administré en friction sur les vertèbres dorsales. Il fortifie le cardia, même par la seule application d'une mèche de coton qui en a été imbibée. Pris à l'intérieur, il est utile contre le flux de ventre causé par le froid et contre l'affaiblissement de l'estomac. En résumé, il fortifie tous les organes de nature nerveuse.

Autre. Si l'on met de l'ambre dans un verre de vin, l'individu qui le boira sera ivre à l'instant[1].

N° 1603. عود *'Ūd*, Agalloche.

P. 484. Dioscorides, I, 21. L'agalloche est le bois indien que l'on apporte de l'Inde et de l'Arabie, *il est pareil au bois de thuya*, tacheté (blanc), odorant, astringent avec une certaine amertume, couvert d'une écorce qui ressemble à la peau d'un animal. Mâché, il sert autant qu'en décoction pour parfumer la bouche et tout le corps. On l'emploie en guise d'encens.

Galien, dans la traduction de Al-Batrīk. L'agalloche, et c'est le bois indien, est aromatique. Deux drachmes et demie de sa racine font disparaître les humidités de l'estomac.

Avicenne. La meilleure sorte est celle qui est appelée *mandalī*[2], qui vient du centre de l'Inde, à ce que l'on dit; puis l'espèce appelée *indienne*, qui provient de la montagne et qui a un avantage sur la précédente, à savoir qu'elle n'engendre pas de poux et que son odeur se conserve mieux dans les vêtements. Il y a des gens qui ne font aucune différence entre ces deux sortes, la mandalienne et l'indienne. Une bonne sorte est l'espèce dite *samandūrī*[3], qui vient de Sofāla[4], dans l'Inde. Vient ensuite l'espèce dite *ḳmārī*[5], qui est une variété de celle de Sofāla [de l'Inde]. Après cela sont les espèces dites *ḳāḳulī*[6], *barrī*[7], *ḳiṭa'ī*[8] et *čanfī*[9], que l'on appelle aussi *ḳaṣmūrī*[10], qui est molle et douce. Parmi les sortes inférieures

1. Cf. *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 237, et J. Crawfurd, *A descriptive dictionary of Indian islands*, *sub verbo* Ambergris.
2. مندلى.
3. سمندورى.
4. سفالة. *Vide supra* p. 95 et note 8.
5. قمارى, du Khmèr.
6. قاقلى.
7. البرى, l'espèce sauvage.
8. قطعى, chinois.
9. الصنفى, du Čampa.
10. قصمورى, var. كشمورى *kašmūrī?* Dans ses *Scriptorum Arabum de rebus Indicis loci et opuscula* (Bonn, 1838, in-8°, fasc. I, p. 71, note 6), Gildemeister a publié le texte arabe de ce passage d'Avicenne, mais ses leçons diffèrent de celles de Ibn al-Bayṭār. Il a, pour l'espèce en question, قضمورى *ḳaḍmūrī*, évidemment fautif pour *ḳaṣmūrī*.

sont celles qui sont appelées *djalālī*[1], *mānṭāḳī*[2], *lawālī*[3], *mariyaṭānī*[4]. Toutes les variétés de *mandalī* sont bonnes. Dans le *samandūrī*, on préfère les variétés bleues, lourdes, dures, abondantes en suc, épaisses, sans trop de blancheur et résistant au feu. La foule préfère la variété noire à la bleue. En résumé, les meilleures sortes de ce médicament sont celles qui plongent dans l'eau. Quant à celles qui surnagent, elles sont sans valeur et ne valent rien. L'agalloche est constituée par les racines d'un (p. 485) arbre que l'on détache et que l'on enterre jusqu'à ce que le bois se putréfie et qu'il ne reste que de l'agalloche pur. L'agalloche est chaud et sec au second degré. Il est subtil, désobstruant, carminatif. Il évacue les humeurs superflues, fortifie les viscères et les nerfs qu'il pénètre d'humeurs subtiles, huileuses et visqueuses. Il est très salutaire au cerveau. Il fortifie les sens et le cœur et le porte à l'expansion.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Ses fumigations font descendre la pituite du

1. جلالى, Gildemeister (voir la note précédente) a الحلاى *al-ḥalāy*.
2. مانطاقى; Gildemeister a المانطاى évidemment pour المانطاى *al-mānṭāy*.
3. لوالى. Gildemeister a الوافى *alawāfī* à corriger en اللواقى *al-lawāḳī* qui est la bonne leçon. *Lawāḳī* est l'ethnique de لواق *Lawāḳ*. « Lawèk, ou plutôt Lovèk, dit M. Pelliot, — [la forme arabe لواق n'a pas de voyelle sur l'initiale et pourrait être lue **Lowāḳ*] — est le nom d'une ville cambodgienne dont les restes se retrouvent un peu au nord d'Oudong et qui, au xve siècle, était devenue après Angkor et Babaur la capitale du Cambodge (Aymonier, *Le Cambodge*, t. I, p. 223). On sait, ajoute en note M. Pelliot, que dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua, qui date de la première moitié du xiiie siècle, c'est-à-dire d'un temps où la capitale cambodgienne était sûrement Angkor, cette capitale est appelée 祿兀 *Lou-wou*, avec deux mots à gutturales finales dans la prononciation foukiénoise que Tchao Jou-koua, en fonctions à un port du Fou-kien, semble avoir suivie. Ce *Luk-wok* rappelle de bien près Lovèk qui cependant ne devint la capitale qu'au xve siècle, et ne fut même, dit-on, fondée qu'à cette date (*Deux itinéraires*, *loc. cit.*, p. 237 et note 3) ».

Yule (*Marco Polo*, éd. Cordier, t. II, Londres, 1903, in-8°, p. 278-279) cite l'aloès *lawāḳī* d'après les *Aīn-i-Akbari* qui ont été composés vers 1551. Mais on vient de voir que Ibn al-Bayṭār a emprunté ce nom à Avicenne (980-1037) qui écrivit son *Canon de la médecine* dans les premières années du xie siècle. *Lawāḳ* ou *Lowāḳ* nous est donc attesté sous la forme *Lawāḳī* ou *Lowāḳī* dès le xe siècle, puisqu'il est mentionné, au début du xie, par Avicenne qui résidait alors à Djurdjān, sur la Caspienne.

4. مريطانى, ou *marīṭānī* ? Gildemeister a الردطاقى *sic*, peut-être pour الريطاقى *ar-rīṭāḳī*. Les *Aīn-i-Akbari* (*vide infra*) ont ريطالى *rīṭālī*, var. ريطاقى *rīṭāḳī*, الطاقى *aṭ-ṭāḳī*. Je ne sais quelle est la bonne leçon.

cerveau. Il constipe et suspend l'incontinence d'urine causée par le froid et la faiblesse de la vessie[1].

T. III = XXVI des *Notices et Extraits*, 1883.

N° 1624. غالية *Ghāliya*, Médicament composé.

P. 6. Avicenne. Elle ramollit les humeurs indurées. On la dissout dans de l'huile de ben ou de giroflée et on en fait des injections dans les oreilles contre les douleurs. On la fait respirer avec succès aux épileptiques (p. 7) et aux apoplectiques. Elle est utile aussi contre la céphalalgie de nature algide; mélangée avec du vin, elle enivre; flairée, elle réjouit le cœur. En suppositoire, elle est utile contre les douleurs algides de la matrice et ses tumeurs indurées et de nature pituitaire. Elle excite les règles. Elle fait descendre la matrice affectée d'hystérie et déviée; elle la purifie et la dispose à la conception.

N° 174. فوفل *Fawfal*, Areca Catechu, [Noix d'Arec].

P. 48. Abū Ḥanīfa. C'est un palmier comme celui qui produit le coco. Il porte un follicule qui enveloppe la noix et qui ressemble à une datte. Cet arbre ne croît pas en pays arabe. Il y en a un noir et un rouge.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Le *fawfal* est le *kawthal*[2]. C'est un fruit qui a le volume de la noix muscade, avec la même couleur, des rides à la surface, d'une saveur chaude et légèrement amère, froid, très astringent. Il fortifie les membres. Il est utile comme topique contre les abcès chauds volumineux. Ses propriétés sont celles du sandal rouge.

Ibn Ruḍwān. Le *fawfal* rouge, pris à la dose d'une drachme à deux drachmes, purge convenablement et modérément.

Al-Ghāfiḳī. Il parfume l'haleine, il fortifie le cœur, combat l'inflammation de l'œil et sa gale et la chaleur de la bouche, fortifie les gencives et les dents.

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *aloes*, *calambac* et *eagle-wood*.
2. كوثل

Autre. On le remplace par son poids de sandal rouge, et par moitié de coriandre fraîche[1].

N° 1722. قاقلة *Ḳāḳulla*, Cardamome.

P. 54. Al-Ghāfiḳī. C'est un médicament aromatique. Il y en a deux espèces, une grande et une petite. La petite porte le nom de *hīl*[2]. Quant à la grande que l'on appelle aussi *mâle*, c'est une graine un peu plus grande que celle du jujubier sauvage, ayant des coques et une enveloppe corticale contenant des semences petites, carrées, d'une odeur aromatique, grasse, de couleur grise. On l'apporte du Yémen et de l'Inde. Elle est âcre et pique la langue autant que le cubèbe, en même temps qu'elle est astringente et aromatique. L'enveloppe et la coque sont plus astringentes Elle est chaude à la fin du second degré. Elle a une odeur pénétrante, mais est plus agréable que la petite espèce. Elle est résolutive, astringente, fortifiante; elle aide à la digestion. Elle est utile contre les nausées et le vomissement, surtout prise avec sa coque (p. 55) et son enveloppe dans du suc de grenades. Elle est salutaire dans les affections algides du foie et ses obstructions, prise à la dose d'une drachme avec de l'oxymel, pendant trois jours. Elle est utile contre les calculs des reins, associée à de la graine de courge et de concombre en parties égales. On la prend chaque jour à la dose de deux drachmes, contre l'épilepsie et la syncope. On peut aussi l'insuffler dans le nez de façon à provoquer l'éternuement. Elle est utile contre la céphalalgie causée par des vapeurs grossières. Quant au *hīl*, ou petit cardamome, dit aussi *femelle*, il ressemble à l'autre, mais il n'a ni coque ni enveloppe. Sa saveur est plus âcre, il est plus astringeant et plus subtil que la grande espèce. Il dessèche les humeurs de la poitrine, de la gorge et de l'estomac, et favorise mieux la digestion[3].

1. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *areca*, et *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 213 et à l'index sub verbis *areca* et *betel-nut*.

2. هيل. *Vide supra*, p. 259, n° 838.

3. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *cacouli*, et *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 221-222.

N° 1868. كافور *Kāfūr*, Camphre.

P. 127. Ibn Wāfid. Mas'ūdī rapporte qu'on le trouve dans le pays de Fančūr[1] de l'île de Ceylan[2], d'où le camphre appelé *fančūrī*[3]. Les années où il y a beaucoup de tonnerres, d'orages, de grandes pluies, de secousses et de tremblements de terre, le camphre est très abondant; mais si ces phénomènes ne se produisent pas, il devient rare. C'est dans les montagnes des îles de l'Inde et de la Chine que l'on trouve le camphrier.

Avicenne. Il y a plusieurs sortes de camphre. Il y a le *fančūrī*[4], le *riyāḥī*[5], l'*azad*[6], l'*asfarak*[7] et l'*azraḳ*[8], qui est mélangé de bois et qui provient de la sublimation du bois. On dit que l'arbre qui le produit est assez grand pour abriter plusieurs personnes. Les tigres fréquentent cet arbre et on ne peut s'en approcher qu'à certains moments de l'année. Suivant d'autres, c'est un arbre de faible importance et qui aime le voisinage de la mer. Quant à son bois, je l'ai vu, très souvent : il est blanc, très mou et léger, les vides de l'écorce sont bien souvent remplis de camphre.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Le camphre est apporté de Sofāla et du pays de Ḳalā[9], du Djāwaga[10] et de Harandj[11]. Or Harandj est la petite

1. Le texte a la leçon fautive قيصور *Ḳīčūr* ou *Ḳayčūr* pour فنصور.

2. Mas'ūdī (*vide supra*, p. 97) dit seulement que le pays de Fančūr, célèbre par son camphre, est voisin des îles Rāmīn = Sumatra. Comme Sumatra a été quelquefois confondue avec Ceylan (*vide supra apud* Yāḳūt, p. 205, 206, 231 et 232), Ibn Wāfid a pu croire que Fančūr ne faisait qu'un avec cette dernière île. L'erreur attribuée à Mas'ūdī ne figure dans aucun des ouvrages de cet auteur qui nous sont parvenus.

Le texte de Ibn al-Bayṭār a جزيرة سرنديب sic بلاد فنصورا, litt. dans le pays de Fančūrā [qui fait partie] de l'île de Ceylan.

3. *Vide supra* la note 1.

4. *Ibid.*

5. الرياحى.

6. الازد.

7. الاسفرك.

8. الازرق, le camphre bleu ?

9. قلاة sic, var. كلاه *Kalāh*.

10. Le texte a رايح *Rāyḥ* qui est à rectifier en زابج *Zabag* <*Djawaga*. *Vide supra apud* Serapion, p. 112, qui vraisemblablement copie Isḥaḳ ibn 'Imrān.

11. هرنج, pron. anc. *Harang*; var. هريج *Harīdj*, *Harīg*.

Chine[1] et c'est de là que l'on en exporte le plus. Le camphre est la gomme d'un arbre de ce pays. Il est rouge et brillant; son bois est blanc et mou, tournant au noir. Le camphre se trouve dans les vides qui existent tout le long de son tronc. Le meilleur est le *riyāḥī*, qui est naturel, (p. 128) de couleur rouge et brillante. On le soumet à la sublimation et il devient blanc. On l'appelle *riyāḥī* parce que le premier qui le découvrit fut un roi du nom de *Riyāḥ*. Le nom du pays qui le produit est Fančūr, d'où son nom de *fančurī*[2]. C'est le meilleur camphre, le plus subtil, le plus pur et le plus blanc. C'est aussi le plus volumineux, ses fragments ayant environ les dimensions d'un dirham. Vient ensuite celui que l'on appelle *farfun*[3], qui est grossier, de couleur sombre, et n'a pas la pureté du *riyāḥī*; partant il est moins estimé et moins précieux. Après vient le camphre nommé *kūkasb*[4], qui est d'une qualité inférieure au *riyāḥī*. Puis celui que l'on appelle *bālūs*[5]. Il est mélangé d'esquilles de camphrier, gras et gommeux, et se rencontre sous le volume d'une amande, d'un pois chiche, d'une fève ou d'une lentille. Toutes ces espèces de camphre se purifient par la sublimation, d'où l'on obtient un camphre blanc, lamelleux, pareil aux lames du verre dans lequel on le sublime. Voilà ce que l'on appelle le camphre préparé. D'un *mann* de *bālus* et de *kukasb* on obtient par la sublimation une livre et demie de camphre de moyenne qualité. On fait entrer le camphre dans tous les aromates, excepté ceux qui contiennent de la *ghāliya*, de l'ambre et des préparations musquées. Le camphre est froid et sec au troisième degré. Il convient aux tempéraments chauds, contre la céphalalgie de nature biliaire, s'il est respiré soit en substance, soit associé à l'eau de roses ou au sandal pétri avec l'eau de roses. Il est salutaire dans ces cas et fortifie les organes et les sens des sujets affectés. Si on le flaire pendant longtemps, il supprime l'appétit vénérien. Administré à l'intérieur, il est encore plus actif. Employé chaque jour comme errhin avec deux grains d'eau de laitue, il dissipe la cha-

1. الصين الصغرى.

2. Le texte a toujours les leçons fautives *Ḳīčūr* et *ḳīčūrī*.

3. فرفون ? Serapion a باكوس *bākūs* et les *Aīn i-Akbari*, قرقوى *Ḳ.R.Ḳ.Wī* que le traducteur (*vide infra*) a lu *ḳurḳwī*.

4. كوكسب litt. *KūK.S.B.* Serapion a la même leçon que Dulaurier a lu *kūksab*; les *Aīn-i-Akbari*, كوكب *kūkab*. Variante de Ibn al-Baytar كوكنت *kukanat*, litt. *KūK.N.T.*

5. بالوس, sans doute le camphre de Bālūs = Baros.

leur du cerveau, dispose au sommeil, dissipe la céphalalgie et suspend l'épistaxis et les hémorragies.

Māsardjwīh. Un homme de ma connaissance prit six mithḳāl de camphre à trois reprises ; son estomac se détériora au point qu'il ne pouvait plus digérer et qu'il avait perdu le sens génésique dès la première dose. Nul autre accident ne se déclara.

Masīḥ. Le camphre suspend l'épistaxis, introduit dans le nez avec du suc de dattes vertes.

Razès (p. 129). Il est froid et subtil et convient contre la céphalalgie et les inflammations soit de la tête soit du reste du corps. Flairé abusivement, il provoque de l'insomnie. Pris à l'intérieur, il refroidit les reins, la vessie et les testicules, glace le sperme et engendre, dans ces régions, des maladies froides.

Le même, dans le *Continent*. D'après l'ancienne médecine, il resserre le ventre et hâte l'époque de la canitie.

Al-Baṣrī. Il a quelques inconvénients. Il convient aux tempéraments chauds dans le cas d'affections inflammatoires intenses. Mélangé en petite quantité avec les autres médicaments, il resserre le ventre et suspend les selles de nature biliaire.

Livre des Expériences. Il neutralise les mauvais effets produits sur les yeux par un tempérament chaud, quel que soit son mode d'emploi. Mélangé avec les collyres chauds, il les empêche de nuire à l'œil et modère leur action. Introduit dans le nez avec du suc de coriandre fraîche, il arrête les écoulements sanguins qui viennent du cerveau. Dissous dans de l'huile de roses et injecté dans le nez, il est salutaire contre l'altération des tempéraments chauds; il combat les matières engendrées dans les tempes et les yeux. Ces matières, dont la formation se manifeste au lever du soleil, s'accroît avec son élévation, diminue avec son abaissement et cesse la nuit, ont pour cause les marches forcées au soleil dans les chaleurs, ou bien encore la dénudation de la tête par un air froid, d'où le resserrement des pores et une congestion qui altère la constitution. Mélangé avec de l'huile de roses et employé en frictions sur le devant de la tête, il est avantageux contre la céphalalgie causée par la chaleur, surtout chez les femmes en couche.

Avicenne. Le camphre est utile dans les abcès chauds, en embrocations. Il convient beaucoup dans les aphthes. Pris à l'intérieur, il engendre des calculs dans les reins et la vessie. Il entre avec avantage dans les préparations contre l'ophthalmie inflammatoire.

Le même, dans les *Médicaments cordiaux*. Il a une propriété bien prononcée dans l'affaiblissement de la substance de l'esprit vital, par le fait de sa froideur, alors qu'il est administré modérément. Parfois cette propriété est secondée par son action réfrigérante chez les tempéraments chauds, lorsque la constitution (p. 130) s'est détériorée par suite de l'affaiblissement et de la résolution de l'esprit vital. Son action fortifiante et calmante est en tous cas secondée par son aromaticité, quel que soit le tempérament. On modère son action réfrigérante par le musc et l'ambre, et sa sécheresse par des huiles aromatiques et émollientes, telles que les huiles de giroflée et de violette. C'est un antidote, et surtout à l'égard des poisons chauds. Il rend l'esprit vital plus subtil et plus lumineux; c'est pourquoi il fortifie et réjouit. En cela, il agit comme le succin, mais son action est plus prononcée et plus salutaire.

Autre. Mis dans les cavités dentaires, il en arrête l'érosion et, dans ces cas, son action est très efficace.

N° 2070. ماء الكافور *Mā al-kāfūr*, Eau camphrée.

P. 284. Ibn Buṭlān[1], dans son *Entretien de la santé*. Elle est chaude et sèche au troisième degré. La meilleure est celle qui, par sa couleur jaune, ressemble à l'huile de baumier. Elle s'emploie pour (p. 285) chasser les mauvaises odeurs. Elle a l'inconvénient de causer de la céphalalgie chez les tempéraments chauds. On la corrige en lui associant de l'huile de violettes. Elle convient aux tempéraments froids, aux vieillards, pendant l'hiver et en tous pays, exceptés les méridionaux. Māsardjwīh, Razès et Yuḥannā rapportent qu'elle sort du tronc du camphrier et s'écoule quand on y fait des incisions. Or ce sont là les maîtres des pharmacologues. Un témoin oculaire rapporte que, parmi les camphriers, il en est qui contiennent dans leur intérieur du camphre pur, et ce sont ceux de Fančūr[2]. Chez d'autres il est mélangé avec les enveloppes corticales. On les soumet à la coction, et pendant l'opération se

1. Médecin chrétien de Bagdād qui vivait au xie siècle. Il était laid et noir, et disait qu'il ne convenait pas à un médecin d'être beau. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 489-492.

2. *Vide supra*, p. 288 et note 1.

produit ce liquide huileux. Il a la propriété, déposé sur les mets, d'en écarter les mouches.

N° 2127. مسك *Misk*, Musc.

P. 316. Ibn Wāfid. Voici ce que rapporte Mas'ūdī dans son livre intitulé *Prairies d'or et Mines de pierreries*[1] : « Les parties du Tibet et de la Chine où vit la chèvre à musc ne font qu'un même canton, étant contiguë les unes aux autres. Cependant le musc du Tibet est supérieur à celui de la Chine, et cela pour deux raisons. La première, c'est que la chèvre du Tibet se nourrit de nard odorant et d'autres plantes aromatiques, tandis que celle de la Chine se nourrit d'herbes différentes. La seconde, c'est que les Tibétains ne retirent pas le musc de sa vessie et l'y laissent tel quel, tandis que les Chinois le retirent et le sophistiquent avec du sang et d'autres matières; de plus le long trajet qu'ils lui font faire en mer l'expose à l'humidité et aux intempéries de l'air. Si les Chinois n'altéraient pas ainsi le musc et le plaçaient dans des vases en verre bien fermés, pour le transporter dans les pays musulmans tels que l''Omān, la Perse, l''Irāḳ et autres pays, il serait égal à celui du Tibet. Le musc le meilleur et le plus odorant, est celui qui sort de la chèvre au moment où il est parvenu à sa complète maturité. Nos gazelles ne diffèrent pas de la chèvre à musc par les formes extérieures, l'aspect, la couleur ni les cornes; seulement elles se distinguent par deux dents analogues à celles de l'éléphant, et que chaque individu porte à la mâchoire [supérieure], droites et longues d'environ un empan. Au Tibet et à la Chine on tend des cordes, des lacets et des filets pour les chasser, ou bien on les attaque avec des flèches : on coupe la vessie, et le sang qu'elle contient n'est pas encore mûr, mais cru, frais et impropre. Il s'en dégage une odeur désagréable qui dure quelque temps, elle finit par disparaître sous (p. 317) l'influence de l'air et passe à l'état de musc. Il en est de ce musc comme des fruits que l'on détache et que l'on récolte avant qu'ils aient mûris complètement sur l'arbre. Le meilleur musc est celui qui a mûri dans sa poche, qui n'en a pas été détaché et qui s'est élaboré sur l'animal. Dès que le sang est arrivé à maturité et à perfection, il blesse et démange l'animal

1. T. I, p. 353-356.

qui cherche alors les rochers et les pierres échauffées par le soleil, s'y frotte et en éprouve du soulagement. La poche se rompt alors et laisse échapper sur les pierres le musc, de la même manière que se percent les tumeurs et les abcès, quand les matières qu'ils contiennent sont mûres, le distendent et le forcent à se rompre, ce qui procure du bien-être. Lorsque tout le contenu de la poche s'est écoulé, de nouvelles humeurs sanguines s'y portent et s'y accumulent comme auparavant. Les Tibétains cherchent à travers les rochers et les montagnes les endroits où paissent les chèvres à musc, et trouvent le sang desséché sur les roches et les pierres. La nature a fait mûrir cette substance sur l'animal, le soleil l'a desséchée et l'air lui a fait subir son influence. Ils recueillent alors ce musc, qui est le meilleur, et le mettent dans des vessies qu'ils préparent après les avoir enlevées à des chèvres tuées à la chasse. Ce musc est celui qu'emploient leurs souverains et dont ils se font des cadeaux. Les commerçants l'exportent rarement. Le Tibet compte un grand nombre de villes qui donnent leur nom à une sorte de musc. »

Autre. La chèvre à musc a deux dents incisives petites et aiguës, reposant à leur partie terminale sur les dents inférieures. Ses pieds de devant sont courts et ceux de derrière allongés. Le pays qu'habitent les chèvres à musc est difficile, entrecoupé de montagnes et de plaines. Quand elles descendent dans la plaine, c'est alors qu'on les chasse.

Al-Kolhomān[1]. Le musc est chaud au second degré et sec au troisième.

Ibn Māsah. Il assainit la sueur, fortifie le cœur, donne de la vigueur aux tempéraments atrabilaires et pusillanimes. Associé aux médicaments, il leur communique ses propriétés. Il échauffe les organes. Appliqué sur les organes externes, il les fortifie ; ingéré, il agit de la même façon sur les organes internes. La généralité des médecins de l'Ahwāz et de la Perse rapportent qu'il (p. 318) contient de l'humidité qui le rend aphrodisiaque, et que si l'on en mélange une petite quantité avec de l'huile de giroflée et que l'on en frictionne l'extrémité de la verge, il aide à la répétition du coït et à la promptitude de l'éjaculation.

Razès, d'accord avec plusieurs auteurs, prétend qu'il infecte la

1. Médecin indien du IXe siècle. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 286.

bouche, si on le fait entrer dans les préparations culinaires. Il dit dans le *Manṣūrī* qu'il convient dans les affections algides de la tête, contre les nausées et la dépression des forces.

Ṭabarī. Il est doué de subtilité et fortifie les organes en vertu de son aromaticité. Associé au safran, chacun à la dose d'une demi-lentille, et introduit dans les narines, il convient dans la céphalalgie de nature algide et fortifie le cerveau.

Ḥakīm ibn Ḥunayn[1]. On l'emploie dans les préparations qui fortifient l'œil. Il déterge les taies légères et en dessèche les humeurs.

Isḥāḳ ibn 'Imrān. Il convient aux vieillards et aux sujets à tempérament humide, surtout dans les temps et les pays froids. Il entête les jeunes gens et les tempéraments chauds, surtout dans les temps et les pays chauds. En somme il est salutaire contre toutes les affections algides de la tête. Il dilate les obstructions et convient contre les vapeurs qui se fixent dans l'œil et dans le reste du corps. Il resserre le ventre et fait disparaître la coloration jaune de la face. Il neutralise l'action des poisons, combat avec succès les palpitations, est avantageux au foie et fait disparaître la dyspnée.

Avicenne. C'est le meilleur antidote contre l'aconit[2], le poison dit *halhal*[3] et le seigle ergoté[4]. Il convient contre l'hébétude et donne de la gaieté. On corrige sa chaleur par le camphre, et sa sécheresse par les huiles humectantes, telles que l'huile de violettes et l'huile de roses.

Livre des Expériences. Associé aux médicaments des quatre sens, il en accroît la sensibilité. Il ajoute à la chaleur naturelle. Mélangé aux médicaments purgatifs, il rend leur action purgative plus complète. Il convient dans la généralité des médicaments purgatifs. Employé comme errhin chez les paralytiques et les sujets affectés d'apoplexie non fébrile, il les excite et purifie leur cerveau des autres errhins employés. Dissous dans les huiles chaudes et employé en frictions sur les vertèbres dorsales, il (p. 319) est utile contre la stupeur et la paralysie, si l'on en pro-

1. Personnage inconnu qui vivait au IXe siècle. Cf. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. I, p. 154.
2. البيش *al-bīš*. *Vide supra*, p. 246.
3. هلهل.
4. قرون السنبل.

longe l'usage. Dissous dans l'huile de ben et employé en frictions sur la tête, il est avantageux contre les fluxions.

Ibn Ruḍwān. Employé en embrocations, il soulage la douleur des hémorrhoïdes externes.

Averroès. Pris à l'intérieur, il convient contre les flatuosités grossières des intestins.

Autre. On le remplace par le castoréum dans les affections des nerfs : cette substance le supplée dans toutes ses actions, à part son aromaticité.

N° 2203. نارجيل *Nārdjīl*[1], Coco.

P. 356. On lui donne aussi le nom de *rāndj*[2]. C'est la noix d'Inde.

Abū Ḥanīfa. C'est un palmier de haute taille qui fléchit sous [le poids de] celui qui y grimpe et courbe ses branches vers la terre, de sorte qu'il puisse en cueillir les fruits à volonté. Il porte des régimes, et un bon régime peut donner jusqu'à trente cocos. Ce fruit contient un liquide laiteux qu'on appelle *ṭuwāḳ*[3]. Quand on veut recueillir ce liquide, un homme grimpe jusqu'à la cime de l'arbre, muni de bocaux, et choisit un des régimes qui ne soit pas encore entr'ouvert. Il en coupe l'extrémité, en enlevant le spadice, puis il y ajuste un de ses bocaux qu'il assujettit au régime. Il fait de même avec un autre régime. Cet arbre a toujours quelque régime nouveau, grêle encore et récemment poussé, et un autre plus avancé. Ce travail terminé, l'homme descend. Le liquide ne cesse alors de couler dans le bocal, au point qu'on peut l'entendre d'en bas. Le soir venu, l'homme remonte vers les bocaux et les descend. Un seul bocal peut contenir plusieurs livres de liquide. On boit ce liquide récent, qui est alors sucré, épais et

1. Pron. anc. *nārgīl* < skr. *nārikera* ou *nārikela*, coco, cocotier.

2. الرانج.

3. Le texte a la forme arabisée اطواق *aṭuwāḳ* pour طُواق *ṭuwāḳ* < malais توق *tuwak* ou *tuak*, toddi, liqueur fermentée et enivrante qui provient du cocotier et d'autres arbres de la famille des palmiers (Favre, *Dict. malais-français*, sub verbo توق). Cf. kawi : *twak*; dialectes malgaches : *tūwaka*, *tuaka*, *twāka*, *toka* (G. Ferrand, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, 1909, in-8, p. 79 sub verbo *tuwāḳ*). Ce mot se retrouve dans plusieurs autres langues et dialectes de l'Indonésie.

Pour ce *ṭuwāḳ*, *vide supra apud* Sulaymān, p. 39 et Ibn al-Faḳīh, p. 58.

agréable, pareil à du lait de brebis, de la même manière que l'on boit du vin; il procure une ivresse modérée aux buveurs qui ne s'exposent pas en plein air. Dans le cas contraire, l'ivresse est violente, et si l'on en fait usage sans y être habitué, l'esprit s'altère et l'intelligence devient confuse. Les portions conservées jusqu'au lendemain se tournent en vinaigre qui devient très acide et qu'on emploie dans les préparations (p. 357) de la viande de buffle, pour les cuire parfaitement. Le *lif* (ou filament) de cet arbre est meilleur que tout autre et s'appelle *ḳīnār*[1]. On préfère celui qui est d'un noir foncé et qui vient de Chine.

Al-Baṣrī. Le coco, c'est-à-dire la noix d'Inde, est chaud au second degré et humide au premier. Les sucs qu'il produit ne sont pas froids. Le meilleur est celui qui est récemment cueilli et frais, blanc et rempli d'un liquide sucré. Quand il commence à se corrompre, il a la propriété d'expulser les lombrics et les vers cucurbitaires.

Masīḥ. Il est lent à passer dans l'estomac et donne un chyme grossier. Le meilleur coco est celui qui est récent. A l'état frais, c'est un aphrodisiaque.

Razès dans le *Manṣūrī*. Il donne du sperme et réchauffe les reins et les parties voisines.

Le même, dans son *Traité des Correctifs des Aliments*. Le coco échauffe le corps. Il convient contre la rétention d'urine, le refroidissement de la vessie et les douleurs dorsales anciennes. Il active la formation du sperme. Sa pulpe séjourne longtemps dans l'estomac, et on la corrige avec du sucre de pénide et du sucre candi. Les vieillards et les sujets à tempérament froid n'ont pas besoin de la corriger. Quant aux jeunes gens et aux sujets à tempérament chaud, ils auront recours aux tempérants dont nous avons parlé, et ils prendront à la suite du melon et de la préparation appelée *bawārad*[2], acidifiée.

1. قينار. Il faut sans doute lire قنبار *ḳanbār* ou *ḳinbār*, écrit également قمبار *ḳambār* ou *ḳimbār* et كِنبار *kinbār*, qui signifient *corde en fibres de cocotier*.

2. البوارد.

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BUGDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
RELATIFS A L'INDOCHINE
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE MM. HENRI CORDIER ET LOUIS FINOT

RELATIONS DE VOYAGES ET TEXTES GÉOGRAPHIQUES

ARABES, PERSANS ET TURKS

RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT

DU VIII• AU XVII • SIECLES

TOME DEUXIÈME

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

RELATIONS DE VOYAGES

ET

TEXTES GÉOGRAPHIQUES

ARABES, PERSANS ET TURKS

RELATIFS A L'EXTRÊME-ORIENT

DU VIIIe AU XVIIIe SIÈCLES

TRADUITS, REVUS ET ANNOTÉS

PAR

GABRIEL FERRAND

TOME DEUXIÈME

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe.

1914

ḲAZWĪNĪ (1203-1283).

« Zakariyā al Ḳazwīnī, dit M. Huart, né à Ḳazvīn dans l'Adzarbaydjān vers 1203, descendait d'Anas, fils de Mālik. Il quitta sa ville natale, nous ne savons pour quelle raison, et s'établit en 1232 à Damas, où il fit la connaissance d'Ibn al-'Arabī. On le retrouve ensuite ḳāḍī des villes de Wāsiṭ et de Ḥilla sous al-Mosta'ṣim, dernier khalife abbasside de Bagdād; il mourut en 1283[1]. »

Deux de ses ouvrages ont été édités par Wüstenfeld : *Zakarija ben Muhammed ben Mahmud el-Cawzini's Kosmographie*, Erster Theil : *Kitāb 'adjāïb al-makhlūḳāt* (٤٥٢ p., Göttingen, 1849, in-8°); Zweiter Theil : *Kitāb āthār al-bilād* (٤١٨ p., Göttingen, 1848, in-8°).

Hermann Ethé a traduit en allemand à peu près la moitié (de la page ١ à ٢٠٨) de la première partie du texte édité par Wüstenfeld (Leipzig, 1868, in-8°).

KITĀB 'ADJĀÏB AL-MAKHLŪḲĀT WA GHARĀÏB AL-MAWDJŪDĀT, LIVRE DES MERVEILLES DES CRÉATURES ET DES CURIOSITÉS DE L'UNIVERS

LES ÎLES DE LA MER DE CHINE

P. ١٠٧. Les îles de cette mer sont si nombreuses que Dieu, le Tout-Puissant, les connaît seul toutes; mais quelques-unes sont connues parce qu'elles sont visitées.

L'ÎLE DE DJĀWAGA[2]. C'est une grande île sur les frontières de la Chine, à l'extrémité du pays de l'Inde. Elle est gouvernée par un roi appelé le Maharādja.

Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī[3] dit : « Le Maharādja reçoit un

1. *Littérature arabe*, p. 303.
2. Le texte a fautivement ici et *infra*, زانج *Zānag* pour زابج *Zābag* < *Djāwaga*.
3. Sur ce personnage, *vide supra* p. 81.

tribut qui s'élève à deux cents *mann* d'or par jour ; le *mann* vaut six cents dirhams. Il fait faire des briques [avec cet or] et les jette dans l'eau [dans un étang], et cet étang lui sert de maison du Trésor »[1].

Ibn al-Faḳīh dit : « Dans cette [île] habitent des êtres, semblables aux hommes, mais leur caractère ressemble plutôt à celui des bêtes sauvages; ils parlent une langue que personne ne comprend. Il y a dans cette [île] des arbres, et ses [habitants] sautent d'un arbre à l'autre ». Le même auteur dit ensuite : « Il y a dans cette [île] une espèce particulière de chats avec des ailes comme celles des chauves-souris qui partent de la naissance de l'oreille et vont jusqu'à la queue; il y a aussi des antilopes semblables aux bœufs de montagne, dont la couleur est rouge à points blancs, leur queue est semblable à celles des gazelles et leur chair est d'un goût désagréable. Il y a encore la civette qui ressemble au chat et dont on tire le parfum du même nom; le rat musqué; la montagne appelée *Naṣbān*[2] où se trouvent de grands serpents dont quelques-uns peuvent avaler des hommes, des bœufs et des buffles, d'autres [même] des éléphants; des singes blancs qui ressemblent en partie aux buffles, en partie aux béliers, et d'autres [singes] avec la poitrine blanche et le dos noir »[3].

Zakariyā bin Yaḥyā bin Khāḳān dit : « Dans l'île de Djāwaga, il y a une espèce de perroquets blancs, rouges et jaunes, qui parle toutes les langues possibles; il y a également des paons noirs, tachetés de blanc, et verts; une espèce d'oiseau appelé *al-ḥawārī*[4], plus grand que celui du Soudan, plus petit que le pigeon à collier, à bec jaune, ailes noires, ventre blanc et pattes rouges, qui parle mieux encore que les perroquets. Il y a également dans cette [île] des créatures à forme humaine qui parlent une langue incompréhensible; ils mangent comme les hommes; il y en a de blancs, de noirs et de verts, avec des ailes au moyen desquelles ils volent[5] ».

Māhān bin Baḥr de Sīrāf dit : « J'étais sur l'une des îles du Djā-

1. Sur l'expression *maison du Trésor*, vide supra p. 30 et note 1.

2. النصبان, var. النصان *an-naṣān*, النضان *an-naḍān*, النصيبان *an-naṣībān*.

3. Ces deux passages ne se retrouvent pas intégralement dans le texte de Ibn al Faḳīh qui nous est parvenu. *Vide supra* p. 57.

4. الحوارى.

5. *Vide supra* p. 56-57.

waga[1] et je vis de nombreuses roses rouges, jaunes, bleues et d'autres couleurs. Je pris un morceau d'étoffe rouge et mis dedans quelques roses bleues. Lorsque je voulus les emporter, je vis du feu dans l'étoffe qui consuma toutes les roses qui s'y trouvaient, mais l'étoffe ne brûla pas. Je questionnai les gens du pays à ce sujet et ils me dirent : « Ces roses ont beaucoup de propriétés utiles, mais il est impossible de les emporter hors de la roseraie ».

Muḥammad bin Zakariyā dit : « Parmi les merveilles de cette île [de Djāwaga] il faut compter l'arbre à camphre. Il est extrêmement grand et couvre de son ombre cent hommes et même davantage. L'arbre étant percé dans sa partie la plus élevée, il en coule *l'eau de camphre*[2] de quoi remplir une quantité de cruches. [Quand la récolte de la partie haute est terminée,] on perce un peu plus bas, au milieu de l'arbre, et on en fait sortir des morceaux de camphre ; car c'est dans cette partie que se trouve la résine de l'arbre et il n'y en a qu'à l'intérieur du camphrier. Quand on l'a récoltée, l'arbre se dessèche.

L'île de Rāmnī[3]. Il y a dans cette île toutes les créatures merveilleuses qui se trouvent dans la mer de Chine. Sachez que dans cette mer, il y a de nombreuses merveilles, des espèces variées, des animaux aux formes extraordinaires, des serpents; des poissons de couleurs variées dont les uns ont deux cents coudées, les autres deux cents brasses de long et qui se dévorent (p. ١٠٨) mutuellement ; d'énormes serpents [de mer] qui montent sur la terre ferme et avalent les éléphants ; ils s'enroulent autour d'un arbre ou d'un rocher sur la terre ferme et broient les os [de leur proie] dans leur ventre[4] ; on entend un grand bruit d'os qu'on brise. Il y a aussi [dans cette île] des gens qui atteignent les navires à la nage, au moment où souffle le vent, et échangent de l'ambre contre du fer qu'ils portent dans leur bouche[5]. Les merveilles de cette [île] sont innombrables.

1. *Sic* كنت فى بعض جزاير الزانى.
2. *Vide supra* p. 291, 26 et note 5.
3. الرامنى.
4. C'est-à-dire : lorsque l'éléphant avalé par le serpent est parvenu dans le ventre du reptile, celui-ci s'enroule autour d'un arbre pour briser ainsi les os de sa proie.
5. Il s'agit des indigènes des îles de Laṅgabālūs = Nicobar, que Ḳazwīnī situe inexactement à Rāmnī = Sumatra septentrional. *Vide supra* p. XI, la rectification d'un passage identique de la p. 25.

Ibn al-Faḳīh dit : « Dans cette [île], vivent des gens qui sont nus, vont pieds nus, hommes et femmes, et parlent une langue inconnue. Ils vivent sur la cime des arbres; ils ont des poils sur le ventre qui recouvrent les parties naturelles. Ils forment un groupe de gens innombrables. Ils se nourrissent des fruits des arbres et mangent de tout ce que mangent les hommes; ils fuient la société des [autres] hommes. Quelquefois on s'empare de l'un d'eux et on l'amène dans un endroit habité, mais il s'enfuit dans les bois »[1].

Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī dit : « Dans l'île de Rāmnī vivent des gens nus dont personne ne comprend la langue parce qu'elle ressemble à un sifflement, et ils fuient la société des [autres] hommes. Certains d'entre eux ont quatre empans de long; leurs cheveux sont un duvet roux; ils grimpent sur les arbres. Dans cette [île] se trouvent le rhinocéros, les buffles sans queue, l'arbre à camphre et le bambou; le bois du Brésil y est planté en grand nombre. Le fruit de ce dernier ressemble au caroube et son goût rappelle celui de la coloquinte[2] ».

Les îles du Wāḳwāḳ[3]. Elles sont contiguës aux îles du Djāwaga[4] et on y arrive en suivant le cours des étoiles. On dit qu'elles sont au nombre de 1700 et que leur souverain est une femme. Mūsā bin al-Mubārak de Sīrāf prétend qu'il y a pénétré et qu'il a vu [la reine] assise sur un trône, complètement nue, ayant une couronne d'or sur la tête, entourée de quatre mille jeunes vierges esclaves, également entièrement nues.

D'autres disent que ces îles s'appellent ainsi parce qu'on y trouve une espèce d'arbre portant un fruit, qui produit un bruit semblable à celui [du mot] wāḳ wāḳ. Les habitants [de ces îles] comprennent [le sens] de ce bruit et en tirent de fâcheux présages.

Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī dit : « C'est un pays où il y a beaucoup d'or, au point que ses habitants mettent des chaînes d'or à leurs chiens et des colliers d'or à leurs singes ; ils portent

1. Ce passage n'existe pas dans le texte de Ibn al-Faḳīh qui nous est parvenu. *Vide supra* p. 56-58.

2. *Vide supra* p. 56.

3. الواقواق.

4. *Sic* تتّصل بجزاير الزانج.

des tuniques tissées d'or. Il [ce pays] contient également l'arbre à bois d'ébène qui est parmi les arbres les plus merveilleux. Il a l'aspect d'un morceau de pierre; au sommet, sont des feuilles fraîches et vertes, alors que l'arbre est blanc. Quand il devient vieux, il devient noir comme la pierre ».

L'île de Niyān[1]. Sur cette [île] vit un peuple nu à peau blanche et qui est d'une merveilleuse beauté. Ils se retirent sur les sommets des montagnes de peur qu'on ne les découvre à cause de leur merveilleuse beauté. Ils sont anthropophages.

Derrière cette population, se trouvent deux îles longues et larges sur lesquelles vivent des gens noirs. C'est un peuple de géants : ils sont de haute stature avec de gros ventres; leurs pieds ont près d'une coudée de long[2]. Ils ont les cheveux noirs et crépus, le visage long et imberbe. Ils sont également anthropophages.

L'île de Aṭawarān[3]. Dans cette [île] se trouve le rhinocéros, une espèce de singes aussi gros qu'un âne et l'arbre à camphre.

On rapporte que les navires d'Alexandre touchèrent à une île de cette mer où se trouvaient des gens à forme humaine, mais dont la tête était semblable à celle d'un chien ou d'un lion. Lorsque [les marins d'Alexandre] s'en approchèrent, ces gens disparurent (p. ١٠٩) à leurs yeux et ils reconnurent que c'étaient des djinns qui habitent les îles de la mer.

Les îles de Silā[4]. Ces îles sont nombreuses. Lorsque les musulmans y pénètrent, ils ne les quittent plus à cause des nombreuses bonnes choses [qui s'y trouvent]. Il y a de l'or en quantité, des faucons gris et des faucons blancs. Parmi les choses extraordinaires [de cette île est la suivante] : les rois de Silā[5] échangent des cadeaux avec le roi de la Chine, et on prétend que s'ils n'en

1. Le texte a la leçon fautive البنان *al-Binan* pour النيان *an-Niyān*, l'île de Nias, sur la côte occidentale de Sumatra.

2. *Vide supra* p. 37, des renseignements identiques fournis par Sulaymān sur les habitants des îles Andaman.

3. اطوران.

4. Le texte a السلاهى, leçon fautive pour السيلا *as-Sīlā*, la Corée + هى[ه] et elle. *Vide supra* p. 101, 67 et surtout 46.

5. Le texte reproduit ici la leçon fautive السلاهى.

usaient pas ainsi, leur pays souffrirait du manque d'eau et il n'y pleuvrait plus. Ceci est un fait d'expérience qu'ils ont constaté à plusieurs reprises. Ibn al-Faḳīh le rapporte dans son livre [1].

DES CRÉATURES EXTRAORDINAIRES QUI SE TROUVENT DANS LA MER DE CHINE

On dit que dans cette mer il y a de nombreuses créatures extraordinaires à formes étonnantes et à figures étranges. Les marins racontent, par exemple, que lorsque la mer est très agitée, apparaissent des êtres noirs, dont quelques-uns n'ont que quatre à cinq empans, qui par leur forme et leur stature rappellent les enfants des Abyssins. Ils montent à bord des navires en grand nombre, et ne font aucun mal [à personne]. Il y a parmi [les habitants des côtes ou des îles de cette mer], une population qui suit les navires à la nage lorsque le vent souffle et que le navire va avec la rapidité du vent; ils échangent de l'ambre contre du fer. Ils portent [le fer et l'ambre] dans leur bouche [2] jusqu'à une île où vivent des gens noirs à cheveux crépus qui sont anthropophages et découpent [leurs victimes] morceau par morceau. Ceux-ci sont en nombre incommensurable. Ils ressemblent aux Zandjs et on les appelle Madjkwī [3]. Dans les environs, vit un autre peuple noir; lorsqu'un navire vient chez eux, la mer devenant houleuse, pendant la nuit, ils sortent et se dirigent sur le navire [pour le piller].

Les marchands rapportent qu'on aperçoit dans cette mer [pendant la tempête], une chose en forme d'oiseau de lumière d'un tel éclat qu'on ne peut pas en supporter la vue, parce qu'elle remplit l'œil. Aussitôt qu'elle s'est élevée jusqu'à la cîme des mâts [4], on voit la mer devenir tranquille et les vagues s'apaiser. Puis, il disparaît et on ne sait pas comment il s'en est allé. Et ceci est signe de salut.

Il y a [dans cette mer] un animal qui a choisi quelques-unes de

1. Ce passage n'existe pas dans le texte de Ibn al-Faḳīh qui nous est parvenu.

2. *Vide supra* p. 299, note 5.

3. مجكوى litt. *M.DJ.K.Wī*, *M.G.K.Wī* qu'on peut lire *Madjkwī*, *Madjakwī*, *Madjakawī*, *Magkwī*, *Magakwī* ou *Magakawī*. *Vide supra* p. 41.

4. Le texte a الدقل que Ethé (*loc. cit.*, p. 223) a traduit inexactement par *palmier*. *Daḳal* signifie généralement *vergue*, en terme de marine; mais il a ici le sens de *mât*. Vide supra p. 59.

ces îles pour résidence. Il a de nombreuses têtes et différents visages, des dents recourbées, deux ailes. Il se nourrit des [autres] animaux de la mer.

Il y a [dans cette mer], un animal qui pousse des cris effroyables; il séjourne pendant six mois dans l'île sans qu'on sache de quoi il se nourrit.

Il y a également un poisson qui a plus de deux cents coudées et qui est redoutable pour les navires. Lorsque les gens savent que [ce poisson] va venir, ils font du bruit en frappant avec des morceaux de bois et crient fort pour le faire fuir devant le bruit des voix. Lorsque [le poisson] déploie sa nageoire, elle ressemble à la voile [d'un navire] sur la mer. Ils sont particulièrement nombreux dans les parages de l'île de Wāḳwāḳ.

Il y a également de grandes tortues dont quelques-unes ont vingt coudées de tour. Certaines pondent jusqu'à mille œufs. On les trouve également dans les parages de l'île de Wāḳwāḳ.

Il y a aussi un poisson appelé *šīlān*[1] auquel on fait la chasse et qu'on retient au sec pendant deux jours jusqu'à ce qu'il en meure. Quand on met ce poisson dans la marmite pour le faire cuire, si on bouche l'orifice de la marmite, il y meurt. Si on ne recouvre pas la marmite [après l'y avoir mis] et qu'on fasse du feu, il saute d'un bond comme un oiseau et disparaît dans un trou comme une belette. C'est ce que raconte l'auteur du [livre appelé] *Tuḥfat al-gharāïb*, Le cadeau des choses extraordinaires.

Il y a aussi un poisson appelé *al-aṭam*[2] qui a des organes sexuels semblables à ceux des femmes, qui est velu (ﻟﻮﻣﻲ), sans aucune écaille, et dont la tête ressemble à celle du porc. Son visage se compose d'une couche de chair et d'une couche de graisse.

Il y a également une espèce d'écrevisse qui sort de la mer; elle a environ une coudée ou un empan de long. Il y en a de plus petites et de plus grosses. Lorsqu'elle sort de l'eau à toute vitesse et arrive sur la terre ferme, elle se change en pierre, et perd ainsi son caractère d'animal. On l'utilise dans la préparation du *koḥl* pour [noircir] les yeux et pour les collyres. Cette histoire est [très] répandue[3].

Il y a également de grands serpents qui viennent sur la terre

1. شيلان.
2. الاطم.
3. *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭâr, p. 276, n° 1172.

ferme et avalent les buffles et les éléphants. Ils s'enroulent autour d'un arbre ou d'un rocher, et brisent [ainsi] les os [des animaux avalés et qui sont] dans leur ventre. On entend un grand bruit provenant du broyage des os [des animaux avalés par les serpents][1].

Parmi les principales particularités de cette mer, on compte les pêcheries de perles, les pierres précieuses, des créatures de forme extraordinaire, différentes sortes de serpents, dont quelques-uns ont une longueur de deux cents coudées, plus ou moins. Ils se mangent les uns les autres[2].

. . . . . .

LES ILES DE LA MER DE L'INDE

P. ١١١... Ptolémée le sage a dit que cette mer contient plus de vingt mille îles et des peuples en nombre incalculable. Il y en a [parmi ces îles] de connues; ce sont celles où sont allés les gens de notre pays. Parmi celles-ci est l'ÎLE DE BARṬĀYĪL[3]. C'est une île voisine des îles de Djāwaga.

Ibn al-Faḳīh dit : « Sur cette [île] vivent des gens à visages comme des boucliers recouverts de cuir, avec des cheveux comme [les crins] des queues de bêtes de somme. On y trouve le rhinocéros; il y a des montagnes où la nuit, on entend le bruit des timbales et des tambourins, des cris terribles et un vacarme effroyable. Les marins croient que l'Antéchrist l'habite et qu'il en sortira [un jour]. Dans cette île, on vend du girofle ; c'est pour cela que les marchands y abordent. [Les affaires se traitent ainsi : les marchands] déposent leurs marchandises et leurs articles de commerce sur le rivage et retournent ensuite sur leurs navires pour y passer la nuit. Le lendemain, ils reviennent à leurs marchandises et trouvent à côté de chaque [objet ou lot de marchandises] une certaine quantité de girofle. Si le propriétaire [de la marchandise] est satisfait [de l'échange proposé], il prend [le girofle] et laisse [sa marchandise] ; dans le cas contraire, il reprend sa marchandise et laisse le girofle. Mais si [un marchand] prend la marchandise et

1. *Vide supra* p. 299.
2. *Vide supra* p. 142-143.
3. برطابيل, var. برطابيل *Barṭābīl.*

le girofle, les navires ne peuvent plus continuer leur route jusqu'à ce que l'un des deux [marchandise ou girofle] soit remis à sa place. Si [le marchand] veut obtenir davantage [pour sa marchandise], il laisse sur place les deux [marchandise et girofle]; on [l'acheteur de l'île] ajoute alors du [girofle].

Un des marchands rapporte qu'il avait pénétré dans cette île et y avait vu de petits hommes imberbes, à visage humain[1] avec les oreilles percées, les cheveux [tressés] comme ceux des femmes; mais ils disparurent dès qu'ils le virent. Les marchands restèrent ensuite encore un certain temps se rendant fréquemment [comme auparavant] sur le rivage de l'île, mais on n'apporta plus de girofle. Ils comprirent alors que [la disparition des indigènes] s'était produite parce qu'on les avait vus. Après quelques années, ils revinrent à [leur ancienne façon d'échanger]. La particularité de ce girofle est que quand on le mange frais, on ne vieillit pas et les cheveux ne blanchissent pas. Le costume des indigènes [de cette île] se compose de feuilles d'arbres dans lesquelles ils s'enveloppent; l'arbre en question s'appelle *tūf*[2]. Ils mangent ses fruits et s'enveloppent avec ses feuilles[3]. Ils mangent également un animal semblable à l'écrevisse qui lorsqu'il est apporté sur la terre ferme se change en pierre dure. Il est connu qu'on l'utilise [la pierre] pour les médicaments à base de *kuḥl*. [Les indigènes de cette île] mangent aussi du poisson, du girofle, des cocos et des bananes.

L'île de Salāhaṭ[4] (p. ١١٢). On en tire le nard, le sandal et le camphre. On rapporte qu'un poisson y vit qui sort de la mer, monte sur les arbres [qui poussent sur l'île] et suce le jus des fruits. Il tombe ensuite comme s'il était ivre, et les gens [de l'île] viennent et s'en emparent.

L'auteur du *Tuḥfat al-gharāïb* dit : « Parmi les merveilles de cette île se trouve une source jaillissante d'où l'eau jaillit. Dans les environs, il y a un trou dans lequel elle se déverse. Si quelques gouttes d'eau [jaillissent] sur les bords [du trou et y] restent,

1. « A visage semblable à celui des Turks », d'après le *Kitāb āthār al-bilād* du même auteur, p. ٥٤.

2. *Vide supra* p. 146.

3. اللوف, arum; cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples* in *Notices et Extraits*, t. XXVI, 1883, n° 2047, p. 248-250.

4. Le texte a السلامط *as-Salāmaṭ* pour السلاهط *as-Salahaṭ*.

elles se solidifient [et deviennent] des pierres. Les gouttes d'eau sont changées en pierres blanches pendant le jour, en pierres noires pendant la nuit ».

L'île du château[1]. Il s'y trouve un château blanc qui s'offre à la vue des navires. Aussitôt que [les marins] l'aperçoivent, ils s'annoncent mutuellement la bonne nouvelle de [l'arrivée] saine et sauve, des gains et profits [à réaliser]. On prétend que c'est un château très élevé dont personne ne sait ce qu'il contient. [On sait cependant] qu'il y a des cadavres et des ossements en grand nombre. Un des rois de Perse y vint et pénétra dans le château avec sa suite; mais ils tombèrent en sommeil, leur corps fut en léthargie et ils ne purent plus faire un mouvement. Quelques-uns d'entre eux [purent] courir vers le navire; les autres périrent.

On raconte que [Alexandre] le Bicornu vit sur l'une de ces îles des gens dont la tête ressemblait à une tête de chien et dont les dents sortaient de la bouche comme une flamme de feu. Ils vinrent vers le navire du Bicornu pour se battre avec eux [Alexandre et ses compagnons]. Ces derniers virent alors une lumière qui s'élevait au loin : c'était un château de cristal duquel sortaient ces gens. [Les compagnons d'Alexandre] voulurent descendre [à terre et pénétrer] dans [ce château], mais, un brahmane[2], philosophe de l'Inde, les retint et leur dit : « Celui qui entre dans ce château, succombe au sommeil et tombe en défaillance; il ne peut plus en sortir et les indigènes s'emparent de lui ». Il les détourna donc de cette entreprise. La mer, on n'en compte point les merveilles!

Les trois îles. L'auteur du *Tuḥfat al-gharāïb* dit : « Il y a trois îles voisines l'une de l'autre, et chacune d'elles contient une merveille particulière. Sur l'une, le ciel est semé d'éclairs pendant toute la nuit; sur la seconde, souffle un vent violent; sur la troisième, les nuages font tomber la pluie. Il en est toujours ainsi, d'année en année ».

1. جزيرة القصر.

2. بهرام *bahrām*, évidemment erreur de graphie pour براهم *brāham*. La transcription habituelle est برهمن *brahman* ou *barahman*, plur. براهمة *brāhima* ou *barāhima*. Il semble, ainsi que l'a fait remarquer M. Carra de Vaux, *Abrégé des merveilles*, p. 46, note 4 (*vide supra* p. 148), que l'auteur de cet ouvrage et Ḳazwīnī aient pris pour un nom d'homme, cette transcription fautive du sanskrit *brahman*.

L'ÎLE DE SĪLĀN[1] est une grande île de 800 parasanges de tour. C'est là qu'est [la montagne de] Sirandīb sur laquelle fut jeté Adam [quand il fut chassé du paradis]. Il y a des monuments anciens. C'est un lieu de pèlerinage. Sur cette île, règnent une quantité de rois indépendants les uns des autres. La mer qui la baigne s'appelle Ṣalāhaṭ; elle [l'île] est située entre la Chine et l'Inde. A Sīlān arrivent les choses merveilleuses de la Chine et les raretés de l'Inde. On y trouve des aromates en grand nombre qu'on ne trouve nulle part ailleurs, tels que le cinnamome, le baccharis, le bois du Brésil, le sandal, le nard, le girofle. On dit qu'il s'y trouve des mines de pierres précieuses.

L'ÎLE DE DJĀBA[2]. Il s'y trouve une montagne sur laquelle un grand feu brûle pendant la nuit; pendant le jour, il en sort de la fumée[3]. [La chaleur dégagée est si forte que] personne ne peut s'en approcher. Sur cette [île] vivent des gens roux dont le visage se trouve sur la poitrine. On y trouve l'aloès, le coco, la banane et la canne à sucre.

L'ÎLE DE LAṄGABĀLŪS[4]. Ses habitants sont nus, ne portent aucun vêtement. Leur nourriture se compose de bananes, de poisson frais, de cocos. Le fer est leur richesse, ils s'en servent comme objet d'échange; les marchands viennent [dans leurs parages] et ils trafiquent avec eux sur la mer. Ils se parent de bijoux en fer, comme d'autres peuples se parent de bijoux en or.

L'ÎLE DU DRAGON[5] (p. ١١٣).

P. ١٥٦... LA MONTAGNE DE DJĀBA[6], dans l'Inde. C'est une montagne au sommet de laquelle se trouve un feu qui brûle [sur un espace de] deux cents coudées carrées. Pendant le jour, [il sort de cette montagne] de la fumée. Il y a là des collines qui produisent des parfums qu'on transporte dans les [autres] pays et dans l'univers entier[7].

1. سيلان, Ceylan.
2. جابة.
3. « Une grande fumée », d'après le *Kitāb āthār al-bilād*, p. ٥٤.
4. Le texte a la leçon fautive لنكالوس *Langālūs* pour لنكبالوس *Langabālūs*, avec ك en fonction de gutturale sonore.
5. جزيرة التنّين *djazīrat at-tinnīn*. *Vide supra* p. 149.
6. جبل جابة.
7. *Vide supra* p. 152.

La montagne de Djādūr dans le pays de Ḳāḳula du Djāwaga[1]. On y trouve une espèce de faucon blanc à plumes de la tête rouges, des singes blancs semblables aux béliers[2] avec des barbes, et une autre espèce de singe à ventre blanc et dos noir.

P. ١٧١. La montagne du camphre. C'est une grande montagne de l'Inde qui s'élève au-dessus de la mer. Au pied, se trouvent de nombreuses[3] villes, parmi lesquelles celle de Ḳāmrūn[4] d'où l'aloès [appelé] *ḳāmrūnī*[5] tire son nom; celle de Khmèr[6] d'où l'aloès [appelé] *ḳmārī*[7] tire son nom; celle de Čampa d'où l'aloès [appelé] *čanfī* tire son nom. Au pied [de la montagne] pousse l'arbre à camphre; en le fendant, on en retire le camphre qui est à l'intérieur. C'est la résine de cet arbre, à cette différence [d'avec les autres arbres à résine], qu'elle se trouve à l'intérieur. D'une part, si on incise [l'arbre], le camphre coule de l'intérieur abondamment; d'autre part, si on le fend, on recueille les gros morceaux qui sont à l'intérieur. Ensuite, l'arbre se dessèche et meurt.

P. ١٩١. Source de l'île de Salāhaṭ[8]. L'auteur du *Tuḥfat al-gharāib* dit que dans l'île de Salāhaṭ se trouve une source jaillissante d'où l'eau jaillit. Dans ses environs, il y a un trou dans lequel elle s'écoule. Toutes les gouttes d'eau qui jaillissent sur les bords [du trou et y] restent, se changent en pierre. Les gouttes d'eau sont changées en pierres blanches pendant le jour, en pierres noires pendant la nuit.

P. ١٩٨... Puits de l'île de Fančūr[9]. Cette île se trouve dans l'Inde. On en exporte le camphre [appelé] *fančūrī*. Il y a [dans cette

1. *Sic* جبل الجادور فى بلاد قاقلة من الزانج.

2. Le texte a الكماش que je corrige en الكباش d'après une note de Fleischer à la traduction de E. Ethé, *loc. cit.*, p. 496.

3. مدن كثيرة. Un ms. de Ḳazwīnī de Gotha cité par Gildemeister (*Scriptorum Arabum de rebus indicis.*., p. 70, note 2) a مدن كبيرة de grandes villes.

4. قامرون.

5. القامرونى.

6. قُمار *Ḳumār*.

7. القمارى. Ce passage a été inexactement rendu par Ethé, *loc. cit.*, p. 350 et 502.

8. *Vide supra* p. 305 et note 4.

9. بير جزيرة فنصور. Le texte a fautivement فيصور *Fayčūr* pour فنصور *Fančūr*.

île] un puits contenant une espèce de poisson qui dès qu'on le sort de l'eau se change en pierre dure.

P. ٣٣٨... CONCLUSIONS SUR LES CRÉATURES A FORMES ET FIGURES EXTRAORDINAIRES... Dans l'île de DJĀWAGA[1] il y a une espèce de gens à forme d'homme ; ils ont des ailes avec lesquelles ils volent. Il y en a de blancs, de noirs et de verts. Ils ont une langue qu'ils parlent entre eux et qu'ils comprennent; mais personne autre ne la comprend. Ils mangent et boivent comme les hommes.

Dans l'île de RĀMNĪ, se trouve une espèce de gens nus. La taille de quelques-uns est de quatre empans. Ils sont recouverts d'un duvet roux. Ils parlent une langue qui ressemble à un sifflement; ils la comprennent, mais personne autre ne la comprend. Ils ont la forme d'homme, mangent et boivent comme les hommes.

KITĀB ĀTHĀR AL-BILĀD WA AKHBĀR AL-'IBĀD, LIVRE DES MONUMENTS DES PAYS ET DES RENSEIGNEMENTS SUR LES HOMMES

PREMIER CLIMAT

P. ١٨. DJĀWA[2] est un pays [situé] sur le rivage de la mer de Chine, limitrophe du pays de l'Inde. De notre temps, les marchands [voulant trafiquer avec la Chine] n'arrivent que jusqu'à ce pays ; tout autre région de la Chine leur est inaccessible à cause de la grande distance et de la différence des religions. Les marchands exportent de ce pays l'aloès [appelé] *djāwī*, le camphre, le nard, le girofle, le macis, les vases chinois. On exporte [ces derniers] dans le monde entier.

P. ١٩. L'ÎLE DE RĀMNĪ est dans la mer de Chine.

Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī dit : « Il y a [dans cette île] des gens nus, dont on ne comprend pas le langage, car il ressemble à un sifflement. La taille de certains d'entre eux est de quatre empans; ils sont recouverts d'un duvet roux; ils grimpent sur les arbres. Il y a dans [l'île], le rhinocéros et des buffles sans

1. Le texte a toujours la leçon fautive الرانج *ar-Rānag* pour الزابج *az-Zābag*.
2. جاوة. *Vide supra* p. 204 et note 7 et p. 208 et note 2.

queue, des pierres précieuses et des aromates en quantités innombrables. On y trouve l'arbre à camphre, le bambou, le bois du Brésil. Les racines du bois du Brésil sont un remède contre le poison de vipère; ses fruits ressemblent au caroube, leur goût est [identique] au goût de la coloquinte[1] ».

Ibn al-Faḳīh dit : « Dans cette [île], les gens sont nus, hommes et femmes. Ils ont des poils sur le corps qui couvrent les organes sexuels. Le nombre de ces gens est incalculable[2]. Ils mangent les fruits des arbres. Lorsqu'un navire passe chez eux, ils le suivent à la nage [aussi rapidement] que souffle le vent. Ils ont de l'ambre dans la bouche qu'ils échangent contre du fer[3] ».

P. ١٩. L'île de Djāwaga[4]. C'est une grande île à la frontière de la Chine, limitrophe du pays de l'Inde. Elle contient des choses extraordinaires. C'est un royaume étendu. Son roi est puissant; il s'appelle le Maharādja.

Muḥammad bin Zakariyā dit : « Le Maharādja perçoit chaque jour un impôt qui s'élève à deux cents *mann* d'or; il fait [avec cet or] des briques et les jette dans l'eau. C'est l'eau qui lui sert de maison du Trésor »[5]. « Il dit aussi que parmi les merveilles de cette île est l'arbre à camphre. Il est très grand et couvre de son ombre cent hommes et plus. L'arbre dans sa partie la plus élevée, étant percé, il en coule *l'eau de camphre*[6], de quoi remplir une quantité de cruches. [Quand la récolte de la partie haute est terminée,] on perce un peu plus bas, au milieu de l'arbre, et on en fait sortir des morceaux de camphre; car c'est dans cette partie que se trouve la résine de l'arbre et il n'y en a qu'à l'intérieur du camphrier. Quand on l'a récoltée, l'arbre se dessèche. »

Māhān bin Baḥr de Sīrāf raconte ceci : « J'étais, dit-il, sur l'une des îles du Djāwaga et je vis de nombreuses roses rouges, jaunes et bleues et d'autres couleurs... (*vide supra*, p. 299). »

Ibn al-Faḳīh dit : « (p. ٢٠) Il y a dans cette île, un peuple semblable aux hommes si ce n'est que leur caractère ressemble à celui

1. *Vide supra* p. 300.
2. *Vide supra* p. 300 et note 1.
3. *Vide supra* p. 299 et note 5; p. 302.
4. Le texte a la leçon fautive زانج *Zānag* pour زابج *Zābag* < *Djāwaga*.
5. *Vide supra* p. 297-298.
6. *Vide supra* p. 299, et note 2.

des bêtes féroces. Ils parlent une langue qu'on ne comprend pas. Ils sautent d'arbre en arbre... (*vide supra*, p. 298) ».

Zakariyā bin Muḥammad bin Khāḳān dit : « Dans l'île de Djāwaga, il y a des perroquets blancs, jaunes et rouges qui parlent toutes les langues possibles. Il y a également des paons noirs, tachetés de blanc, et verts; un oiseau appelé *al-ḥawārī*, plus petit que le pigeon à collier, à ventre blanc, aux ailes noires, aux pattes rouges et à bec jaune. Il parle mieux encore que le perroquet. Dieu seul sait la vérité ».

P. ٢١. L'ÎLE DES FEMMES dans la mer de Chine. On y trouve des femmes et pas un seul homme. Elles conçoivent par le vent et mettent au monde des femmes comme elles. On dit aussi qu'elles conçoivent en mangeant du fruit d'un arbre qui pousse dans leur île. Elles conçoivent et mettent au monde des femmes. Un marchand raconte que le vent le poussa vers cette île. « J'y vis, dit-il, des femmes, mais pas un seul homme avec elles. Je vis dans cette île l'or aussi abondant que la terre et des roseaux d'or semblables au bambou. Elles voulurent me tuer, mais une d'entre elles me garda, me mit sur une planche et m'abandonna à mon sort sur la mer. Le vent me conduisit en Chine et je renseignai le souverain de la Chine sur l'état de cette île et l'or qui s'y trouvait. Il envoya des gens en exploration qui restèrent trois ans absents, n'atteignirent point l'île et revinrent ».

L'ÎLE (*sic*) DE WĀḲWĀḲ. Elle est située dans la mer de Chine et contiguë aux îles du Djāwaga[1]. On y arrive en se guidant sur les étoiles. On dit qu'elles[2] (*sic*) sont au nombre de seize cents et que ces îles sont appelées ainsi parce qu'on y trouve un arbre produisant des fruits ressemblant à des femmes pendues à l'arbre par les cheveux. Quand [ce fruit à forme humaine] est mûr, il produit (p. ٢٢) un cri semblable à celui [du mot] wāḳ wāḳ. Les indigènes comprennent [le sens] de ce bruit et en tirent de fâcheux présages.

(Suivent les renseignements empruntés à Muḥammad bin Zakariyā et Mūsā bin al-Mubārak et qui figurent déjà dans le *Kitāb 'adjāïb al-makhlūḳāt*, *vide supra* p. 300).

1. *Sic* وتتّصل بجزاير زانج.
2. قالوا انها الف وستماية جزيرة.

P. ٣٦. Sīlā[1]. C'est une ville[2] très agréable [à habiter située] à l'extrémité de la Chine. L'air y est si pur, les eaux y sont si douces, le sol est si bon qu'on n'y voit pas de malade. Les indigènes ont la plus belle figure du monde et la meilleure santé. On raconte que quand ils aspergent leur maison avec de l'eau, il s'en exhale un parfum d'ambre. Les maux et les maladies y sont rares, les mouches et les bêtes rampantes aussi. Quand les gens sont malades dans une autre île, on les transporte à Sīlā et ils guérissent.

Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī dit : « Quand on pénètre dans cette île, on y reste et on n'en sort pas, tant le pays est agréable ; les bonnes choses et l'or y sont abondants. Dieu seul sait la vérité ».

P. ٣٨. Kalah[3]. Ville de l'Inde, à mi-chemin entre l'Omān et la Chine. Sa situation dans le monde habité est exactement sur l'équateur. Au milieu du jour, aucun être n'y fait la moindre ombre. On y trouve des plantations de bambou qu'on exporte dans le monde entier.

Kanām[4]. (Histoire du canard en cuivre qui répand de l'eau le jour de *'aśūrā*. *Vide supra* Ibn al-Faḳīh qui rapporte également le fait d'après Abdallah bin 'Amr bin al-'Āṣā, p. 64).

DEUXIÈME CLIMAT

P. ٥٣. L'île de Bartāyīl. (Mêmes renseignements que dans le *Kitāb 'adjāïb al-makhlūḳāt, vide supra* p. 304).

P. ٥٣. L'île de Djāba. Ile de la mer de l'Inde. (Mêmes renseignements que dans le *Kitāb 'adjāïb al-makhlūḳāt, vide supra* p. 307).

L'île de Salāhat[5]. Ile de la mer de l'Inde. On en exporte le nard, le sandal et le camphre. Elle contient des villes, des villages, des champs cultivés et des [arbres] à fruits, (La suite comme dans le *Kitāb 'adjāïb al-makhlūḳāt, supra* p. 305).

P. ٥٥. L'île de Sīlān (*Vide supra* p. 307).

1. شيلا, la Corée.
2. بلدة.
3. كله.
4. كنام.
5. *Vide supra* p. 305 et note 4.

L'île du Château. (*Vide supra* p. 306.)

P. ٦٤٣. Čampa[1]. Endroit de l'Inde ou de la Chine d'où l'aloès [appelé] *čanfī* tire son nom. C'est la plus médiocre des espèces d'aloès. Entre lui et le bois ordinaire, il n'y a presque pas de différence.

P. ٦٤٨. Fančūr[2]. Pays de l'Inde d'où on exporte le camphre [appelé] *fančūrī*, qui est le meilleur de toutes les espèces [de camphre]. On raconte que [la récolte] du camphre est plus abondante les années où il tonne [beaucoup], où il fait [beaucoup] d'éclairs, où il y a des tremblements de terre et où la terre tremble [fréquemment]. Dans le cas contraire, la récolte est peu abondante.

P. ٦٩٩. Khmèr[3]. Célèbre ville (*sic*) de l'Inde.

Ibn al-Faḳīh dit : « Ses habitants sont différents de tous les autres Hindous. Ils interdisent le libertinage et défendent [l'usage] du vin. Le roi [de cette ville] punit les buveurs de vin. On fait chauffer un fer au feu et [, comme punition,] on le met sur le ventre du buveur et on le laisse jusqu'à ce que [le fer rouge] refroidisse. Il arrive qu'il en meurt. C'est de là que tire son nom l'aloès [appelé] *ḳmārī*, qui est la meilleure sorte d'aloès. »

Ḳalbā[4]. Ville de l'Inde. (Histoire du canard qui répand de l'eau le jour de *'ašūrā*, d'après le *Tuḥfat al-gharāïb*. Vide supra sub *Kanām*, p. 312 et Ibn al-Faḳīh, p. 64).

Kalah[5]. Grande ville de l'Inde bien fortifiée, aux murs élevés. Il s'y trouve de nombreux jardins. C'est un lieu de réunion pour les Brahmanes qui sont les sages de l'Inde.

Mis'ar bin Muhalhil[6] dit : « C'est le premier des pays de l'Inde [orientale], dans le voisinage de la Chine ; c'est le dernier point où peuvent parvenir les bateaux qui ne peuvent pas pousser plus loin sans faire naufrage ».

Il s'y trouve une forteresse où on fabrique des sabres [appelés]

1. صنف, pron. anc. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*.
2. *Vide supra* p. 308, note 9.
3. Le texte a قمار litt. *K.MāR*.
4. كلبا.
5. كله.
6. *Vide supra* p. 89 et *apud* Yāḳūt p. 221.

kala'iyya[1]; ce sont les meilleurs sabres hindous; il n'y en a pas dans le monde entier qui [vaillent] ceux de cette *ḳala'a*. Son roi est soumis à celui de la Chine, sa *ḳibla* [est orientée] vers lui; sa maison de prière, ses habitudes sont les mêmes que celles du roi de la Chine. Ils [les gens de Kalah] croient fermement que la soumission au roi de la Chine leur est une bénédiction et que leur désobéissance à [ce souverain] leur porterait malheur. Entre [Kalah] et la Chine, la distance est de trois cents parasanges.

P. ٥٣. DJĀDJALĀ[2] est une ville de l'Inde très fortifiée, située au sommet d'une montagne dont la moitié surplombe la mer et l'autre moitié est sur la terre ferme. C'est la seule ville de l'Inde où Alexandre, dit-on, ne put pas pénétrer.

Mis'ar bin Muhalhil rapporte ceci : « Les habitants de cette ville vénèrent parmi les étoiles, le Cœur du Lion[3]. Ils ont un observatoire, un comput [du temps] et la connaissance de l'astronomie. Leur caractère est ainsi fait que lorsqu'ils désirent trouver quelque chose de nouveau, ils font tous les efforts [nécessaires] pour y arriver et ne cessent pas de chercher jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvée »[4].

On raconte que l'un de leurs rois reçut entre autres dons, d'un des rois de la Perse, deux caisses fermées. On trouva, en les ouvrant, un homme dans chacune d'elles. Ces individus interrogés répondirent : « Nous, lorsque nous voulons quelque chose, nous l'obtenons par notre volonté à la désirer ». A une nouvelle interrogation ils répondirent : « Si le roi a un ennemi, on ne le repousse pas par les armes. Il suffit que notre volonté soit dirigée vers lui et il mourra ». Les habitants leur dirent : « Dirigez votre volonté vers votre propre mort ». « Fermez le couvercle sur nous, [dirent les deux hommes]. » On le fit et quand on revint vers eux, on les trouva morts tous deux. Les habitants regrettèrent ce qu'ils avaient fait et surent que l'affirmation des deux hommes était exacte.

Il y a dans cette ville, le cinnamome[5] qui est la propriété col-

1. Au singulier *ḳala'ī*. Cf. un passage identique dans le récit du voyage de Mis'ar bin Muhalhil *apud* Yāḳūt, *supra* p. 221.

2. جاجلى, litt. *DJāDJ.Lā*, pron. anc. *GāG.Lā*.

3. α du Lion ou Régulus.

4. *Vide supra apud* Yaḳūt p. 223.

5. دار صينى, litt. le bois chinois. *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭar, p. 260, n° 841.

lective des habitants et n'appartient pas à des propriétaires isolés. Ses habitants n'égorgent pas les animaux; ils ne mangent pas de poisson; ils se nourrissent de froment et d'œufs.

P. ٨٢. MANDAL[1]. Ville de l'Inde où on trouve beaucoup d'aloès, au point qu'on appelle l'aloès *mandal*, quoiqu'il n'y pousse pas. Car personne ne peut pénétrer là où il pousse. On dit que l'aloès pousse dans des îles qui sont au-delà de l'équateur[2], et d'où la mer l'apporte du côté du nord. Les morceaux d'aloès coupés sur l'arbre[3] et apportés dans le nord par le vent, restent frais : on appelle cet aloès *ḳāmarūnī*[4]; ceux, au contraire, qui sèchent sur l'arbre et que le vent jette desséchés sur la côte, sont appelés *mandalī*. Celui-ci est lourd et dur et s'il va au fond de l'eau, il est de beaucoup le meilleur parmi toutes les espèces d'aloès.

1. مندل. « Le *Ḳānūn*, dit Abulfidā (t. II, 2e part. p. 115), cite une ville de l'Inde, du nom de Mandarī مندرى, qui serait située entre le port et le point de la côte d'où l'on passe à Ceylan, dans le *ghobb* (*vide supra* p. 68 et note 1). Elle aurait pour longitude 120° et pour latitude 15°. » C'est peut-être la *Mandal*, la ville à l'aloès *mandalī*, qui est mentionnée par plusieurs auteurs arabes.

2. Litt. : derrière l'équateur.

3. C'est-à-dire les morceaux frais.

4. القامرونى.

IBN SA'ĪD (1208 ou 1214-1274 ou 1286).

« Abū'l-Ḥasan 'Alī ibn Sa'īd al-Maghribī, né en 1208 ou 1214 au château de Yahsub (Alcala Real) près de Grenade, dit M. Huart, étudia à Séville et accompagna son père à la Mekke en 1240; celui-ci étant mort à Alexandrie, Ibn Sa'īd séjourna au Caire, puis se rendit à Bagdād, où il vit trente-six bibliothèques dont il copia des extraits, à Alep et à Damas. A son retour, il visita la Mekke, revint en Occident et entra au service de l'émir Abū 'Abdallah al-Mustanṣir, maître de Tunis (1254). Voyageur invétéré, il repartit pour l'Orient en 1267; désireux de connaître Hulagu, dont les conquêtes avaient répandu la renommée partout, il se rendit en Arménie à la cour de ce prince, y séjourna quelque temps et revint mourir, soit à Tunis en 1286, d'après Soyutī et Maḳḳarī, soit à Damas en 1274, d'après Ibn Taghribirdī. Des fragments de son *Mughrib* ont été publiés par Vollers. Il a complété la géographie de Ptolémée dans son *Basṭ al-arḍ*, dont Abulfidā s'est servi habituellement...[1] »

Les extraits suivants sont traduits du ms. n° 2234 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui est intitulé : Livre qu'a réuni et résumé 'Alī bin Sa'īd le Maghrébin l'Espagnol — que Dieu l'ait en sa miséricorde! — du Livre de la Géographie [de Ptolémée], en sept climats; et il y a ajouté les longitudes et les latitudes exactes, d'après le Livre de Ibn Fāṭima[2] — que Dieu l'ait en sa miséricorde!

Le manuscrit parisien de Ibn Sa'īd est partiellement connu par les extraits qu'en donne Abūlfidā, par quelques passages traduits par Reinaud dans son *Introduction générale à la géographie des orientaux*[3] et par d'autres passages que Guillain a publiés en traduction dans le premier volume de ses *Documents sur l'histoire, la*

1. *Littérature arabe*, p. 202.

2. On ne sait rien sur cet écrivain dont aucun ouvrage ne nous est parvenu.

3. *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CCCXVII-CCCXIX. Reinaud a résumé trop sommairement l'important passage dont il va être question, au lieu de le traduire littéralement.

géographie et le commerce de l'Afrique orientale[1]. Aucun de ces extraits ne donne une idée suffisante de l'importance de ce manuscrit. Il m'a paru utile de joindre aux passages relatifs à l'Inde, l'Inde transgangétique, l'Indonésie et la Chine, ceux qui ont trait à la côte orientale d'Afrique. Ils pourront être utilisés pour établir la carte de l'Océan Indien dans la forme ptoléméenne que lui attribuait Ibn Sa'īd, et à ce titre leur publication s'imposait. L'une des informations les plus importantes que nous transmet cet écrivain arabe et que, à ma connaissance, il est seul à rapporter ainsi, est celle qui nous a conservé le souvenir des migrations successives des Ḳomr. Les Ḳomr, dit en résumé Ibn Sa'īd, les Ḳomr [lire : les Khmèr] sont frères des Chinois[2], apparentés aux Chinois[3]. Ils habitaient avec les Chinois dans les régions orientales de la terre [lire : l'intérieur du continent asiatique]. La discorde s'étant mise entre eux, ceux-ci chassèrent les Ḳomr [= Khmèr] vers les îles — leur roi portait le titre de Ḳāmrūn —. Au bout d'un certain temps, des dissensions éclatèrent parmi les Ḳomr émigrés dans les îles : le roi et sa famille émigrèrent une seconde fois, se rendirent dans une grande île [l'île de Ḳomr = Madagascar] et le roi s'établit dans une ville de cette grande île appelée Ḳomoriyya — ce dernier nom est l'ethnique féminin de Ḳomr ou Ḳomor : قمر > masc. قمرىّ *Ḳomrī* ou *Ḳomorī*, fém. قمريّة *Ḳomriyya* ou *Ḳomoriyya* —. Ces Ḳomr émigrés dans la grande île augmentèrent en nombre et essaimèrent dans les différentes capitales de l'île en question ; mais de nouvelles dissensions provoquèrent un nouvel exode et « un grand nombre d'entre eux s'en allèrent peupler le sud, au commencement de la terre habitée, le long de la montagne qui porte leur nom ». La montagne des Ḳomr, également appelée *djabal al-ḳamar*, montagne de la lune, c'est la fameuse montagne où, croyait-on, se trouvait la source du Nil[4]. Si nous traduisons en onomas-

1. T. I, Paris, 1866, in-8.
2. *Vide infra*, f° 3 recto, 4e section.
3. *Vide infra*, f° 8 verso, 9e section.
4. Reinaud (*vide supra*) résume ainsi le texte de Ibn Sa'īd : « La montagne des Ḳomr, qui donne naissance au Nil, est ainsi appelée du nom des Ḳomr, peuple qui est frère des Chinois. Les Ḳomr ainsi que les Chinois, descendent de 'Amūr, fils de Japhet. Ils habitaient primitivement avec les Chinois ; mais la discorde étant survenue, les Ḳomr furent obligés de se retirer dans les îles voisines, d'où ils se répandirent successivement sur le continent africain (*loc. cit.*) ».

tique géographique moderne l'itinéraire de ces migrations successives, on obtient ceci : Les Ḳomr apparentés aux Chinois = Khmèr[1] qui habitaient initialement l'Extrême-Orient, émigrent successivement de l'intérieur du continent où ils étaient voisins des Chinois, dans les îles voisines = Indo-Chine, péninsule malaise et Indonésie; dans la grande île qui porte leur nom, l'île de Ḳomr ou Ḳomor, capitale Ḳomoriyya = Madagascar; et de là, dans le pays de la montagne Ḳomr = Afrique orientale. Il est fait dans le texte de Ibn Sa'īd, nettement mention d'un habitat des Ḳomr avec les Chinois dans l'intérieur de l'Asie orientale, puis d'une descente vers les côtes, la mer et les îles; de la colonisation d'une grande île et enfin d'une dernière émigration sur le continent de la montagne Ḳomr. Ces trois étapes correspondent d'une manière tout à fait inattendue à trois faits historiques dont les causes nous restent encore inconnues. La première — la migration des Ḳomr chassés par les Chinois avec lesquels ils habitaient, vers les îles où ils restèrent un certain temps et dont le roi s'appelait Ḳāmrūn — la première migration des Ḳomr rappelle le souvenir du peuplement de l'Indo-Chine, la péninsule malaise et l'Indonésie par des Asiatiques venus de l'intérieur du continent et qui ont donné naissance aux populations malayo-polynésiennes actuelles de cette région. Tout le monde est d'accord, je crois, pour attribuer une origine continentale asiatique aux Malayo-polynésiens de l'Inde transgangétique et de l'Insulinde. Les vallées des quatre grands fleuves qui prennent leur source dans le massif oriental du Tibet, l'Iraouaddy, le Salouen, le Menam et le Mekong, sont des routes de migration tout indiquées pour descendre vers le sud. L'indication précise que donne Ibn Sa'īd, d'après laquelle le roi des émigrés s'appelait *ḳāmrūn*, concorde avec les informations chinoises. D'après un texte chinois du IIIe siècle, les grands officiers du *Fou-nan* = ancien Cambodge sont appelés *k'ouen-louen*[2]; un autre texte du début du VIe siècle, donne *k'ouen-louen* comme le nom du roi du *Touen-siun* (probablement le Tenasserim), royaume qui dépend du *Fou-nan*[3].

1. Le texte a قمر litt. *Ḳ.M.R.* qui désigne quelquefois les Khmèr, mais plus généralement les Malgaches et les Africains orientaux. Comme le texte, à cet endroit, dit que les قمر « habitaient avec les Chinois dans les régions orientales de la terre », قمر est ici pour *Khmèr*. Mais il serait exagéré d'en conclure que les Khmèr seuls sont ici en cause.

2. Pour ce texte, *vide infra* l'excursus sur le *Ḳāmrūn*.

3. *Ibid.*

D'après le *Kieou t'ang chou* ou *Ancienne histoire des T'ang* (618-906), « à partir du Campa, vers le sud », les indigènes sont appelés *k'ouen-louen*[1]. D'après le *Sin t'ang chou* ou *Nouvelle histoire des T'ang*, « le roi du *Fou-nan* a pour nom de famille *kou-long* »[1]. Au VIIIe siècle, Houei-lin écrit que le *Ko-mao* = le Khmèr « est le plus grand des royaumes *k'ouen-louen*[1] ». Au XIIIe siècle, Tchao Jou-koua dans son *Tchou fan tche* et au XIVe, le *Song chou* ou *Histoire des Song* rapportent que « en prenant la mer pendant un demi-mois [dans l'ouest de *Chö-p'o* = Java], on arrive au pays ou royaume de *K'ouen-louen* »[1]. Le chinois *k'ouen-louen* = arabe *ḳāmrūn*; l'équivalence de ces deux noms est incontestable. Tous ces pays ou royaumes dont le peuple ou le souverain sont appelés *K'ouen-louen*, sont situés dans le sud de l'Indo-Chine, sur la péninsule malaise ou dans des îles voisines qui n'ont pas été identifiées encore. On sait qu'en arabe, *djazīra*, plur. *djazāïr*, signifie également *île* et *presqu'île*, comme le grec νῆσος. Le Khmèr et le Campa, par exemple, sont qualifiés de *djazīra* dans les relations arabes. Quand Ibn Sa'īd dit que « les Chinois chassèrent les [Ḳomr] vers les îles », il faut entendre que les émigrants — quelle que soit la cause de leur émigration — furent chassés vers les côtes, de la Birmanie à l'Indo-Chine, d'où ils se répandirent ensuite dans la péninsule malaise et l'Indonésie. La mention expresse que « le titre du roi [des Ḳomr] était *ḳāmrūn* », permet de situer la sphère continentale d'expansion des émigrés dans toute la région où les auteurs chinois ont connu un roi ou un peuple *k'ouen-louen* ou *kou-long*.

De la région indonésienne — des îles, comme dit le texte de Ibn Sa'īd —, les Ḳomr « s'en allèrent vers cette grande île de [Ḳomr] et leur sultan résida dans la ville de Ḳomoriyya ». La grande île de Ḳomr, c'est Madagascar; le texte turk qu'on trouvera plus loin l'indique de la façon la plus nette. La phrase précédente rappelle l'un des faits les plus extraordinaires de l'histoire d'Extrême-Orient : la colonisation de Madagascar par des Indonésiens occidentaux hindouisés vers le début de notre ère.

Enfin, Ibn Sa'īd mentionne une troisième migration de ces mêmes Ḳomr, de Madagascar à la côte d'Afrique, dont il sera

1. *Ibid.*

question dans un prochain travail consacré à l'Afrique orientale[1].

J'entends bien l'objection qu'on peut élever contre ce commentaire. La première migration qui, du centre de l'Asie, est venue aboutir sur les côtes de l'Inde transgangétique, puis dans les îles de l'Insulinde, est très certainement antérieure à notre ère. Plusieurs siècles se sont sans doute écoulés entre le départ des émigrants, originaires des plateaux du Tibet oriental, leur expansion dans la région asiatique maritime, de la Birmanie à l'Indo-Chine, et leur passage en Indonésie. Or, Ibn Sa'īd vivait au XIIIe siècle. Comment a-t-il pu avoir connaissance de faits qui lui sont antérieurs d'une vingtaine de siècles et dont on ne trouve de trace nulle part ailleurs[2]? La littérature historique ou légendaire de l'Extrême-Orient ne les connaît pas : les indianistes, sinologues et indo-sinologues que j'ai consultés n'ont pas souvenir qu'un texte ou une inscription en fassent directement ou indirectement mention. Je suis étonné plus que personne, qu'une pareille question se pose à propos d'un texte arabe de relativement basse époque et je n'y connais pas de réponse satisfaisante. J'étais préparé par mes récentes études sur Madagascar[3] à interpréter ce passage de Ibn Sa'īd. La grande île africaine a été colonisée par des Indonésiens occidentaux hindouisés dont les ancêtres sont originaires du continent asiatique : c'est exactement ce que rapporte Ibn Sa'īd. L'accord est merveilleux entre le texte arabe et les faits historiques; mais cette concordance indéniable reste tout à fait inattendue, car nous ignorons aussi complètement que possible où et comment de telles informations ont pu être recueillies au XIIIe siècle. Serait-ce en Arménie, pendant le séjour de l'auteur à à la cour de Hulagu?

1. « 崑崙層期 *K'ouen-louen ts'eng-k'i*, dit Tchao Jou-koua (trad. Hirth-Rockhill, p. 149) qui emprunte ces indications au *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei rédigé en 1178; this country is in the sea to the south-west. It is adjacent to a large island [Madagascar]. » *K'ouen-louen tseng-k'i* = arabe *Ḳāmrūn zangī*, c'est-à-dire les Zandjs-Ḳamrūn ou Zendjs originaire du Ḳāmrūn. *Vide infra* l'excursus sur le Ḳamrūn. L'expression chinoise ne peut en aucune façon signifier *Zanj of Ḳanbalū*, comme le croient les traducteurs de Tchao Jou-koua.

2. Sauf cette curieuse mention des *K'ouen-louen ts'eng-k'i* dans un texte chinois de la fin du XIIe siècle, *supra* note 1.

3. Cf. notamment mon article sur *L'origine africaine des Malgaches* in *Journ. Asiat.*, mai-juin 1908, p. 353-500, et mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, 1908, in-8.

LE MONDE HABITÉ SITUÉ DERRIÈRE L'ÉQUATEUR

Folio 3 recto. 4e section... Les Ḳomr[1] qui donnent leur nom à la montagne [de ce nom] sont les frères des Chinois[2]. On cite à leur sujet et au sujet de la plupart des peuples qui habitent ce pays, cette particularité qu'ils mangent les gens qui viennent chez eux. Dans cette 4e section, l'une des villes des Nègres est Damdama[3] d'où [ses habitants] les Damādam[4] envahirent la Nubie et l'Abyssinie en l'année 617 de l'hégire [=1220 de notre ère], à l'époque où les Tatars ont envahi la Perse[5]. [Ces Damādam] sont les Tatars des Nègres. Cette ville de Damdama est par 54° 20′ de longitude et par 9° 30′ de latitude.

..... Barbarā[6], capitale du pays des Barābar[7]. Imru'l-ḳays en a décrit les chevaux et les esclaves en en faisant l'éloge[8]. La plupart [seulement] de ses habitants sont convertis à l'Islām; (folio 3 verso) c'est pour cela qu'on ne les compte pas en pays d'Islām[9]. Cette ville est par 68° de longitude et 6° 30′ de latitude.

Le Nīl de Mogadiso[10] à sa sortie [du lac de Kūrā], ne cesse de

1. القمر.
2. L. 6 : وهم اخوه الصين.
3. دمدمه, ou *Damadama*.
4. الدمادم, pluriel arabe du nom précédent.
5. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 225.
6. بربرا, port du pays des Çomālis, dans le golfe d'Aden, communément appelé Berbéra.
7. ابرابر, pluriel arabe du précédent. Sur les Çomalis de Berbéra, cf. Gabriel Ferrand, *Les Çomālis*. Paris, 1903, in-18, p. 109 et suiv.
8. Les vers en question sont cités par de Slane dans le 1er vol. de la trad. des *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, Paris, 1863, p. 95, note 2 :

على كل مقصوص الذنابا معاود
بريد السرى بالليل من خيل بربرا

Sur des chevaux aux queues écourtées, habitués aux marches de nuit, chevaux de Berbéra (Cf. *Divan d'Amro'lcaïs*, p. ٢٧, ligne 13). Imru'l-ḳays vivait au VIe siècle de notre ère. Cf. sur ce célèbre poète arabe, Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 10-11.

9. Parce qu'ils ne sont pas tous musulmans. بلاد الاسلام est sans doute employé ici dans le sens de دار الاسلام *dār al-Islām*, territoire d'Islām, par opposition au دار الحرب *dār al-ḥarb*, territoire de guerre, habité par des infidèles. Cf. à ce sujet, Edmond Doutté, *l'Islām algérien en l'an 1900*, Paris, 1900, in-8, p. 12-13.

10. نيل مقدشو, c'est-à-dire le fleuve de Mogadišo (la lecture habituelle *Maḳdušaw* est fautive), le Magadoxo de nos cartes, par 2° 2′ 18″ de latitude

s'avancer [litt. de monter] dans cette section jusqu'à ce qu'il ait atteint le point d'intersection du] 11e degré de latitude septentrionale et du 66e degré de longitude; ensuite, il descend en passant à l'est de Barbarā, dont il n'est alors séparé que par environ un degré de distance. Après cela, le fleuve descend vers l'est de Mogadišo.

Dans cette section, parmi les villes [du pays] de Barbarā, il y en a une qui est la première de toutes et qui se trouve sur le rivage de la mer de l'Inde : c'est Farfūna[1]. Elle est placée dans une baie au commencement du coin de cette mer, par 64° 30′ de longitude et 0° 20′ de latitude. Plus à l'est, se trouve une autre de leurs villes, nommée Barma[2], située également dans une baie profonde, par 66° de longitude et 1° de latitude. Encore plus à l'est, est Ḥāfūnā[3], grande montagne très connue des voyageurs. Elle s'avance au sud dans les terres, à une distance d'environ 100 milles; en même temps, elle se prolonge dans la mer à la distance d'environ 140 milles, dans la direction du nord avec une inclinaison vers l'est. Dans la partie que l'on voit, il y a sept caps que les navigateurs comptent à distance; ils se réjouissent quand ils les ont passés et sont sortis sains et saufs de ces parages.

A l'est [de Ḥāfūnā] dans le célèbre pays de Barbarā, sur le bord de la mer, (folio 4 recto) se trouve Marka[4] qui est par 69° 30′ de longitude et 1° 10′ de latitude septentrionale]. Ses habitants sont musulmans. C'est la capitale du pays des Hāwiya[5], qui contient plus de cinquante villages. Sa situation est sur les bords d'une rivière qui sort du Nīl de Mogadišo et qui a son embouchure à deux journées de marche de la ville, du côté de l'est. De cette ri-

septentrionale et 43° 4′ 35″ de longitude. Le Nīl de Mogadišo est le Wabi Chébeli. Cf. sur le fleuve et la ville, mes *Çomālīs*, p. 9 et 162 et suiv.

1. فرفونه. Abūlfidā (*Géographie*, t. II, p. 206) a قرقونة *Ḳarḳūna*.

2. برمه.

3. حافونى. Abūlfidā (*Géographie*, t. II, p. 206) a la graphie fautive خافونى *Khāfūnā* et Mas'ūdī (*Prairies d'or*, t. I, p. 232), جفونى *Djafūnā*. C'est le cap appelé *Rās Ḥāfūn* ou cap Ḥāfūn.

4. مركه, par 1° 42′ de latitude septentrionale et 42° 34′ de longitude. Cf. mes *Çomālis*, p. 168.

5. الهاويه. Sur cette tribu de Çomālis orientaux, cf. mes *Çomālis*, p. 157 et suiv. Il faut sans aucun doute, ainsi que l'a proposé Schleicher (*Somali-Sprache*, Berlin, 1892, in-8, I, p. IX), corriger le الهاديه *al-Hādiya* d'Edrīsī (*Géographie*, t. I, p. 44), en الهاويه.

vière se détache un bras qui forme l'estuaire de Marka. A l'est de Marka, est la ville de l'Islām[1], célèbre dans cette région, dont le nom revient souvent dans la bouche des voyageurs : c'est MOGADIŠO. Elle est par 72° de longitude et 2° de latitude, sur le bord de la mer de l'Inde. Son port offre peu de sécurité pendant les saisons des pluies.

5e section. Au commencement de cette section, à 0° 12′ [de longitude] de la précédente et par 2° de latitude, est l'embouchure du Nīl de Mogadiso, qui passe à travers les terres dépendant de la ville de ce nom, à environ douze milles de celle-ci, et débouche dans la mer de l'Inde. Auprès de Mogadiso, [ce fleuve] semble, à la vue, moins considérable que le Nīl d'Égypte; mais il est profond et il perd des eaux dans son cours, ce qui le diminue (c'est-à-dire : il donne naissance à d'autres rivières). Ibn Fāṭima dit : ce Nīl sort du lac de Kūrā[2], situé sous la ligne équinoxiale, et de la montagne de la Bifurcation[3]; il forme alors un fleuve jumeau du Nīl d'Égypte. Le lieu de la bifurcation est par 51° de longitude et 0° 30′ de latitude, dans le premier climat. Son cours est tantôt sinueux tantôt en ligne droite; (folio 4 verso) il en sort des rivières qui, par leur irrigation, rendent cette contrée semblable à l'Égypte [où l'irrigation fait pousser] la canne à sucre et la banane, et à l'Inde [où l'irrigation fait pousser] le bdellium[4], le cocotier, la noix d'arec et d'autres [produits agricoles]. Les gens du pays cultivent deux fois par an : l'une, après [le débordement] du fleuve [grâce auquel les terres sont arrosées]; l'autre, quand vient la saison des pluies. Le fleuve après un parcours d'environ 2.000 milles, débouche à l'est près de Mogadiso. A l'est de ce Nīl, finit le pays de Barbarā et commence le pays des Zandjs.

On trouve dans cette 5e section, parmi les villes des Zandjs qui sont célèbres, celles de MALINDI[5], par 81° 30′ de longitude et 2° 50′ de latitude [méridionale]. Elle est située sur un golfe. A l'ouest de la ville, se trouve un grand estuaire dans lequel descend un fleuve venant de la montagne de Komr. Sur le bord de cet estuaire, il y a de nombreuses régions habitées appartenant aux Zandjs; les

1. مدينة الاسلام. *Vide supra*, p. 321, note 9.
2. كورى.
3. جبل المقسم.
4. المقل. Cf. Ibn al-Baytār, *Traité des simples*, t. III, p. 331, n° 2157.
5. ملندة *Malinda*.

régions habitées des Komr se trouvent au sud. A l'est de Malindi est Kharānī[1], montagne bien connue des voyageurs. Cette montagne s'avance dans la mer à la distance d'environ 100 milles, dans la direction du nord-est; en même temps qu'elle se prolonge sur le continent en droite ligne, dans la direction du sud, à la distance d'environ 50 milles. Entre autres singularités qu'offre cette montagne, se trouve celle-ci : la partie qui est sur le continent renferme une mine de fer qui fournit à la consommation de tout le pays des Zandjs et à l'exportation; l'autre partie, qui est dans la mer, contient de la pierre d'aimant qui attire le fer. On trouve à Malindi, l'arbre du Zandj[2]. Le roi des Zandjs réside dans la ville de Mombasa[3], (folio 5 recto) entre laquelle et Malindi il y a environ un degré de distance. Mombasa se trouve sur le bord de la mer. A l'ouest, est un grand estuaire que les bâtiments peuvent remonter pendant environ deux jours et qui s'étend à environ 300 milles. Dans cette section, se trouve le désert qui sépare le pays des Zandjs de celui de Sofāla.

Dans cette section, parmi les villes du Sofāla est Batīna[4], située à l'extrémité d'un immense golfe qui pénètre dans les terres jusqu'à une distance de 4 degrés de l'équateur et dont l'ouverture circulaire a 2 degrés de largeur. La ville est par 87° 10′ de longitude et par 2° 30′ de latitude [méridionale].

A l'ouest de [Batīna] se trouve 'Adjrad[5], nom d'une montagne qui se prolonge dans la mer, vers le nord-est, jusqu'à une dis-

1. الحرانى *sic*, que je restitue d'après Abūlfidā en الخرانى.

2. Le texte de Ibn Sa'īd a سجره الردج *sic*; les deux manuscrits d'Abulfidā utilisés par Reinaud ont سجرة الزنج (*Géographie*, texte arabe, p. ١٥٢ et note 3); mais Reinaud a traduit (*Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 207) *l'arbre du Zandj*, ce qui montre qu'il restituait شجرة الزنج. Il a cependant ajouté en note (*ibid.*, p. 207, note 3) : « Peut-être au lieu de *l'arbre du Zandj*, il faut traduire *les enchanteurs d'entre les Zandjs* [en lisant سحرة الزنج *saḥarat az-Zandj*, سحرة plur. de ساحر *sāḥir*, magicien, enchanteur] ». Ni l'une ni l'autre de ces interprétations ne me paraissent satisfaisantes. Je préfèrerais celle-ci, à titre de conjecture nouvelle : شجرة الرانج *šadjrat ar-rāndj*, l'arbre à coco, le cocotier.

3. Le ms. a منبسه pour منبسة *Manbasa*.

4. بتينه. La remarque de Reinaud (*Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 208, note 1) que le ms. d'Ibn Sa'īd « porte بنينه *Banīna* », est erronée.

5. عجرد. Maḳrīzī (éd. G. Wiet, vol. I, p. 221) a la leçon المجرّد, *al-mudjarrad*, la dénudée, qui est évidemment la bonne.

tance de 100 milles. Les vagues [que la mer forme en cet endroit] font un fracas épouvantable. Cette montagne attire à elle tout ce qui l'approche. Les voyageurs s'en mettent en garde. Batīna a un long estuaire dans lequel débouche un fleuve qui vient de la montagne de Ḳomr, laquelle est à son est. La longueur de l'estuaire et du fleuve est d'un mois de voyage ; leurs bords sont garnis de vergers et de cultures. La mer, depuis cette ville, descend pendant un mois de marche jusqu'à l'endroit où le rivage atteint l'équateur, endroit où se trouve la coupole de Uzayn[1] qui est, sur la terre, l'équivalent de la coupole de la Balance [du zodiaque]. De tous les côtés de cette coupole, [on compte] 90 degrés[2].

6e section. Dans cette section, sur la mer de l'Inde, se trouvent des territoires habités par les Sofāliens et leurs villes dont nous ignorons les noms (folio 5 verso), jusqu'à ce qu'on arrive à leur capitale, Ṣayūna[3], qui est par 99° de longitude et 2° 30′ de latitude [méridionale]. Elle se trouve sur un grand estuaire vers lequel descend un fleuve qui vient de la montagne de Ḳomr, vers l'ouest de la ville. [Ce fleuve] se jette dans un grand golfe, dans l'est duquel se trouve la ville. La longueur [du golfe] sur l'équateur est de 5° 30′. Dans cette ville se trouve le roi des Sofāliens. Eux et les Zandjs adorent les idoles et les pierres sur lesquelles ils versent la graisse des grands poissons[4]. Leurs principales ressources proviennent de l'or et du fer[5]. Ils sont vêtus de peaux de panthères. Les chevaux ne vivent pas dans leur pays. Leur armée se compose de fantassins. Ma'sūdī[6] rapporte que les Zandjs combattent montés sur des bœufs, comme les Nubiens sur les *mahārī*[7].

A l'est de cette ville [Ṣayūna], commence le CANAL DE ḲOMR qui vient de la mer de l'Inde et se prolonge jusqu'à l'extrémité du monde habité dans le sud. Sa largeur, en cet endroit, est d'environ 200 milles. Avec cette même largeur ou à peu près, il se prolonge,

1. Le ms. a la leçon fautive ارين pour أُزين < skr. *Ujjayinī*.
2. C'est-à-dire : c'est le point central de la terre.
3. صونه *sic*.
4. Ils oignent les idoles et les pierres sacrées de graisse de poisson.
5. De l'exploitation des mines d'or et de fer.
6. Cf. *Les prairies d'or*, t. III, p. 7 et 27 où il est dit que les Zandjs emploient le bœuf comme bête de somme.
7. المهارى, espèce de chameaux africains.

en décrivant une courbe, vers le sud-est, jusqu'à ce qu'il arrive à la montagne du Repentir[1], dont on parlera plus loin.

A l'est de la ville de Ṣayūna, se trouve la MONTAGNE BATTUE[2]. Elle est grande et s'étend le long de la côte du canal, sur un espace d'environ 260 milles. Bien fort sont battus par la mer, les navires qui n'y sont pas abrités du vent du nord. Les voyageurs se mettent à l'abri de cette montagne ; s'ils parviennent à l'est de cette montagne, ils sont en sûreté (folio 6 recto). Si les voyageurs entrent dans le canal dans la direction du sud, ils s'arrangent de manière à sortir avec le vent du sud, de façon à ce qu'ils ne soient pas portés par les courants et le vent vers la montagne du Repentir où ils périraient. Les régions habitées par les Ḳomr sont au sud de cette section et contiguës à la montagne à laquelle ils ont donné leur nom.

Parmi les villes de l'ÎLE DE ḲOMR, la longue, la large, dont on dit que la longueur est de quatre mois de marche et la plus grande largeur de près de vingt journées de marche, se trouve, dans cette section, LAYRĀNA[3]. Ibn Fāṭima raconte qu'il l'a visitée et que, comme Mogadišo, elle appartient à des musulmans [c'est-à-dire : elle est pays d'Islām]. Ses habitants sont un mélange d'hommes venus de tous les pays. C'est une ville où arrivent et d'où partent les navires. Les Ṣaykhs qui y exercent l'autorité, tâchent de se maintenir en bons rapports avec le prince de la ville de MALĀY[4], qui est située à l'est. Layrāna est située sur le bord de la mer, par 102° moins des minutes de longitude et 0° 32′ de latitude [méridionale], sur un grand estuaire qui descend vers l'ouest de la ville, venant de la montagne de la 7e section. A 5 degrés de là, [dans l'est], est la ville de Malāy où réside un des souverains de l'île. Parfois, ce souverain fait reconnaître son autorité sur l'île entière ou sur sa plus grande partie ; mais cela arrive rarement à cause de la longueur des distances [qui séparent une ville d'une autre] et de la diversité des croyances et des populations. Malāy est à la latitude de Layrāna. A l'ouest, se trouve un estuaire qui descend du grand fleuve, lequel descend vers Layrāna.

Folio 6 verso. 7e section. Le pays des Nègres qui commence

1. جبل الندامه, *djabal an-nadāma.*
2. جبل الملطم *djabal al-mulaṭṭam,* la montagne battue par les vagues.
3. ليرانه.
4. ملاى.

aux confins du Maghrib, finit, dans cette section, à la MONTAGNE DU REPENTIR. La mer remplit les espaces qui sont à l'est du pays des Nègres et de la longitude de l'île de Ḳomr. La montagne du Repentir commence avec cette section, par 180° 1′ de longitude. On prétend que son sommet se trouve à environ trois journées [de marche]. Elle est composée de poussière [de lave?] et de terre rouge. Elle s'étend en suivant les premiers pays habités, à partir du 16e degré de latitude [méridionale], pendant une vingtaine de journées [de marche]; puis elle suit le rivage de la mer sur une étendue de quatorze journées [de marche], jusque par 117° 30′ de longitude, où elle finit.

L'Océan Environnant qui pénètre, venant du sud-est, baigne sa partie méridionale; dans sa partie septentrionale se trouve le canal de Ḳomr. Or, quand un navire sortant de la mer de l'Inde, s'égare et entre dans ce canal, et que les courants et les vents l'entraînent en vue de cette montagne, [ceux qui sont à bord] n'ont plus qu'à se repentir du malheur qui leur arrive et à s'abandonner à la destinée; car, ou le navire est brisé contre la montagne, ou bien il la dépasse et on n'en entend plus parler. On prétend qu'il y a dans cette mer, des tourbillons qui ne cessent de faire tournoyer les navires sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils les fassent sombrer. Les navigateurs de la mer de l'Inde appellent ces parages MER DE LA RUINE; (folio 7 recto) ils l'appellent aussi mer de Canope[1], parce que quand on y est arrivé, on voit l'étoile de Canope juste au-dessus de sa tête.

Au pied de la montagne du Repentir, du côté du nord et sur le canal de Ḳomr, se trouve la ville de DAGHŪṬA[2]. C'est la dernière des villes du Sofāla et le dernier des endroits habités dans les terres qui sont contiguës à cette mer. Elle est par 109° de longitude et 12° de latitude [méridionale]. Au nord, elle a un estuaire par lequel descend une rivière qui vient de la montagne de Ḳomr et qui a, dit-on, une origine commune avec la rivière de Ṣayūna.

Dans cette 7e section, on trouve, parmi les villes de l'île de Ḳomr qui sont capitales de ses rois, DAHMĀ[3], par 112° 30′ de longitude et 3° de latitude [méridionale]. Vers l'est de cette ville, descend un estuaire alimenté par une grande rivière et qui forme

1. بحر سهيل. Canope, en arabe *Suhayl*, est l'α du Navire.
2. دغوطه.
3. دهمى.

un arc de cercle, s'étendant de cette ville jusque près de l'équateur. A l'extrémité de l'arc, est la ville de BALANḲ[1], qui est aussi l'une des résidences royales de l'île. Elle est par 118° 30′ de longitude et 1° de latitude [méridionale]. A l'est de cette ville, est une île qui avoisine cette ville et dont la longueur est d'environ 2 degrés de l'ouest à l'est; et la largeur, de près d'un degré. A l'est de Balanḳ, est le grand fleuve qui décrit un arc de cercle (folio 7 verso) et qui est le fleuve de Layrāna. Il descend de la MONTAGNE DES SOURCES[2] dont la longueur est de huit journées de marche, de l'ouest à l'est. Cinq petites rivières descendent des Sources vers la courbe de ce grand fleuve. Celui-ci s'incurve et tombe dans le fleuve de.....[3] et dans la mer de Balanḳ. A l'est de Balanḳ se trouve l'ÎLE DE SIRANDĪB.

[Ibn Sa'īd décrit ensuite l'île de Sirandīb qui est par 124° de longitude et 1° 30′ et des minutes (*sic*) de latitude; cite sa capitale AGHNA[4], la MONTAGNE DE RAHŪN[5]]. Sur l'arc de la mer méridionale de Sirandīb, dit-il ensuite, se trouvent les célèbres *ghobb*[6] ou golfes de Sirandīb qui s'en vont vers le sud. Ils sont au nombre de quatre, profonds. Dans chacun d'eux se jette l'un des fleuves (folio 8 recto) de l'île de Ḳomr[7]. Le *ghobb* occidental se trouve dans la 7e section; celui qui vient ensuite, dans la 8e. Viennent après, le troisième, puis le quatrième [*ghobb*], en même temps que la fin de l'arc sus-mentionné.

8e section. La première chose qu'on y rencontre parmi les capitales de l'île de Ḳomr, c'est la ville de KHĀFŪRĀ[8] qui est par 130° de longitude et 1° de latitude [méridionale] sur le grand golfe, à l'est des golfes de Sirandīb. Dans la partie septentrionale [de Khāfūrā], tombe le fleuve qui descend de la montagne domina nt *l*

1. Le texte a بكلبق qui est sans doute à rectifier en بلنق *Balanḳ*.
2. جبل العيون.
3. Le texte a ليه qui est vraisemblablement fautif pour ليرانه *Layrāna*. La phrase pourrait donc être ainsi rectifiée : celles-ci [les petites rivières] s'incurvent et tombent dans le fleuve de Layrāna et [par ce fleuve] dans la mer [qui baigne] Balanḳ.
4. اغن, au lieu de la graphie habituelle اغنا *Aghnā*.
5. الرهون, le pic d'Adam.
6. غبّ, plur. اغباب *aghbāb*. *Vide supra* p. 68 et note 1.
7. جزيره القمر *sic*. D'après le texte, les fleuves de l'île de Ḳomr se jettent dans les golfes de l'île de Sirandīb = Ceylan!
8. خافورا.

ville de Ḳomoriyya[1]. A l'est de [Khāfūrā], se trouve la capitale DIMALĀ[2], qui est sur la mer, par 143° de longitude et 0° 30′ de latitude. A l'est de cette [dernière] ville, tombe un fleuve qui descend du grand fleuve. Dans cette section se trouvent deux montagnes : l'une, au sud de Dīmalā d'où sort un long fleuve qui débouche dans le troisième *ghobb*; l'autre, près du milieu de la distance qui sépare les deux capitales. [Celle-ci] est proche de la mer Méridionale et il en sort trois petites rivières qui se jettent dans le long fleuve.

9e section. Il y a des villes et des pays habités faisant partie de l'île de Ḳomr, qui ne sont pas connues. La seule ville qu'on en mentionne est l'ancienne capitale de l'île. A certaines époques, le maître de cette ville dominait la plus grande partie de l'île ; cette capitale est ḲOMORIYYA[3]. Elle est par (folio 8 verso) 154° de longitude, sur un vaste golfe qui s'étend en longueur sur un espace de trois degrés, à partir de l'équateur, et une largeur à peu près égale. Cette ville tire son nom des Ḳomr qui descendent de 'Āmūr fils de Japhet. Les Chinois leur sont apparentés par 'Āmūr[4]. [Les Ḳomr] habitaient avec les Chinois dans les régions orientales de la

1. قمرية.
2. ديملى, ou *Dīmlā*.
3. وقد يكون صاحبها فى بعض الاحيان غالبًا على معظمها وهى قمريّة.
4. « On n'est pas d'accord, dit Mas'ūdī (*Les Prairies d'or*, t. I, p. 286-290), sur la généalogie et l'origine des habitants de la Chine. Plusieurs disent qu'à l'époque où Falagh, fils de 'Ābir, fils de Arfakhšad, fils de Sem, fils de Noé, partagea la terre entre les descendants de Noé, les enfants de 'Āmūr, fils de Sūbil, fils de Japhet, prirent la direction du nord-est... D'autres descendants de 'Āmūr traversèrent le fleuve de Balkh et se dirigèrent pour la plupart vers la Chine. Là ils se répartirent entre plusieurs États... Une fraction des descendants de 'Āmūr atteignit les frontières de l'Inde, dont le climat exerça une telle influence sur eux qu'ils n'ont plus la couleur des Turks, mais plutôt celle des Indiens. Ils habitent soit dans les villes, soit sous la tente. Une autre portion encore alla se fixer dans le Tibet... La majorité des descendants de 'Āmūr suivit le littoral de la mer et arriva ainsi jusqu'aux extrémités de la Chine. Là ils se répandirent dans ces contrées, y fondèrent des habitations, cultivèrent la terre, établirent des districts, des chefs-lieux et des villes, et y prirent pour capitale une grande ville qu'ils nommèrent Anmū انموا [cf. le انصوا de l'*Abrégé des merveilles*, supra p. 159 et note 4]. De cette capitale [qui est située à plus de trois mois de marche de la mer (*ibid.*, p. 297) à la mer d'Abyssinie ou mer de Chine, sur un parcours de trois mois de distance, on rencontre une suite non interrompue de villes et de pays cultivés. » Ainsi nous est expliquée la prétendue descendance commune de 'Āmūr, fils de Japhet, des Ḳomr et des Chinois.

terre. La discorde s'étant mise entre eux, les Chinois les chassèrent vers les îles et ils y restèrent [dans ces îles] un certain temps. Le titre de leur roi était Ḳāmrūn[1]. Ensuite, la discorde se mit entre eux alors qu'ils étaient dans ces îles dont nous parlerons plus loin. Alors, les gens qui ne faisaient pas partie de la famille royale s'en allèrent vers cette grande île et leur sultan résida dans la ville de Ḳomoriyya. Ensuite, ils augmentèrent en nombre et ils essaimèrent dans les capitales mentionnées [ci-dessus] ; ils se morcelèrent en petites royautés indépendantes. La discorde se mit ensuite entre eux parce qu'ils étaient devenus nombreux. Un grand nombre d'entre eux s'en allèrent peupler le sud, au commencement de la terre habitée, le long de la montagne qui porte leur nom. Les ignorants appellent cette montagne *djabal Ḳamr*, en mettant un *fatḥa* sur le *ḳ*[2].

1. قامرون.

2. « On ne s'accorde pas, dit Abūlfidā (t. II, p. 81-82), sur la manière d'écrire le nom de la montagne *Ḳ.M.R.* جبل القمر. Quelques-uns écrivent القَمَر *al-Ḳamar* et traduisent *montagne de la Lune* [cf. les Ὄρη σεληναῖα de Ptolémée] ; mais j'ai vu ce nom écrit القُمر *al-Ḳomr* dans le *Muštarik*. Yāḳūt, auteur de cet ouvrage, prononce de même le nom de l'île du pays des Zandjs dans les régions les plus reculées du Midi [*vide supra*, p. 230 et 233. C'est l'île de Madagascar et non l'archipel des Comores comme le dit en note Reinaud]. J'ai vu le nom de cette montagne écrit de la même manière dans le traité de Ibn Sa'īd [dans le manuscrit de Ibn Sa'īd ce nom n'est jamais vocalisé]. Quant à Ibn Muṭarraf, qui l'a cité aussi dans son ouvrage intitulé *at-Tartīb*, il n'a pas indiqué la manière dont il lisait ce nom; il s'est contenté de le faire dériver du verbe قَمَرَ *ḳamara*, signifiant *éblouir la vue* [d'où قَمَر *ḳamar*, la lune]. La montagne de Ḳomr est située dans les pays inhabités du Midi sous le 11e degré de latitude, au sud de l'équateur. C'est là que sont les sources du Nil. »

Dans la *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif* (trad. Silvestre de Sacy. Paris, 1810, in-4, p. 2), il est dit : « Le Nil doit son origine à des sources qui sortent des monts de la Lune, situés, dit-on, à onze degrés au-delà de la ligne équinoxiale. » Silvestre de Sacy ajoute en note, p. 7 : « On traduit ordinairement le nom de ces montagnes par *les monts de la Lune*, et j'ai suivi cet usage. Je ne sais si les Arabes ont pris originairement cette dénomination de Ptolémée, qui place les sources du Nil bien au-delà de l'équateur, dans les hautes montagnes de la Lune, σελήνης ὄρος. On peut croire qu'ils entendent effectivement aujourd'hui le mot قمر, nom qu'ils donnent à cette montagne, dans le sens de *la lune*, en le prononçant قَمَر *ḳamar*, puisque Léon Africain dit du Nil : *Alcuni vogliono ch'ei nasca dai monti della Luna*. Je ne crois pas cependant que ç'ait été l'opinion des anciens écrivains arabes, qui prononcent ce mot قُمْر *ḳmr*. Maḳrīsī [cf. éd. Wiet, t. I, p. 219] qui détermine positivement cette prononciation, ainsi que

Dans cette grande île dont la longueur est de quatre mois [de marche] et la plus grande largeur de vingt jours [de marche], il y a de grands fleuves dont le plus grand est le fleuve de Khāfūrā dans lequel les grands navires de mer naviguent avec plein chargement, grâce à sa profondeur et à sa largeur. Sa longueur entre son embouchure qui est à l'extrémité orientale de l'île, et l'endroit où il coule sous Khāfūrā, est d'environ deux mois [de marche]. (folio 9 recto) Sur ses berges, il y a de grands arbres avec chacun desquels on fait [la sorte] de navires par laquelle ces gens sont connus, et dans lesquels il y a cent rameurs. [Ce genre de navire] est creux et a un pont sur lequel [peuvent] s'asseoir cent personnes. Cela est mentionné dans les livres et bien connu par les récits des voyageurs. [Les indigènes] font avec ces bois des maisons [qui reposent] sur des bateaux [1]. Ils les mouillent avec des cordes ; et quand l'un d'eux a son voisin en horreur, il se transporte vers un autre voisin. De même, quand le feu prend dans la maison voisine,

l'auteur du *Ḳāmūs*, dit que dans la mer de Zanguebar il y a une grande île dont la longueur est de quatre mois de marche sur une largeur de vingt journées, et qui fait face à l'île de Ceylan; que parmi les diverses contrées que renferme cette île, il y en a une nommée *Ḳomriyya* قمرية, d'où l'oiseau nommé *ḳomrī* قمرى prend son nom. Il ajoute que cette île se trouvant trop petite pour son immense population, plusieurs de ses habitants passèrent sur le continent, et qu'ils y formèrent divers établissements sur les côtes au pied de la montagne qui prit d'eux le nom qu'elle porte de *montagne de Ḳomr* جبل القُمْر. Abūlfidā rejette positivement l'opinion de ceux qui prononcent *ḳamar*, et qui dérivent ce nom de celui de la lune. Comme le mot قُمْر *ḳomr* est le pluriel de اقمر, qui signifie *un objet d'une couleur verdâtre*, ou *d'un blanc sale*, suivant l'auteur du *Ḳāmūs*, il paraît que quelques écrivains ont cru que cette montagne tirait son nom de sa couleur. D'autres semblent avoir voulu réunir ces deux étymologies, en attribuant à cette montagne des couleurs qu'elle doit, suivant eux, aux diverses phases de la lune ».

Abd-Allatif, plus exactement 'Abd al-Laṭīf, né à Bagdād en 1160, mourut dans cette ville en 1231.

Sur la montagne de Ḳomr ou de la Lune, cf. mon article *Les îles Râmny, Lâmery, Wâḳwâḳ, Ḳomor des géographes arabes et Madagascar* in *Journ. Asiatique*, novembre-décembre 1907, p. 526 et suiv., où la montagne Ḳomr est identifiée à l'Unyamwezi. Cf. également les *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun* (trad. de Slane t. I, p. 116-117) où il est dit : « Dans le *Muštarik* de Yāḳūt (*vide supra* p. 233), ce nom est écrit *Ḳomr* ; ce qui rappelle un peuple de l'Inde نسبة الى قوم من اهل الهند », c'est-à-dire les Khmèr.

1. Il s'agit de maisons flottantes ancrées dans un estuaire, une rivière ou un canal. On sait qu'elles sont encore en usage en Extrême-Orient.

[l'habitant de la maison la plus proche] lâche les cordes au moyen desquelles] sa maison [est retenue] et évite ainsi l'incendie.

On trouve [dans cette île] le grand oiseau connu sous le nom de rokh dont on raconte qu'il couvre un bourg de l'ombre [de ses ailes]. Avec ses serres, il enlève de petits éléphants[1], et les donne en pâture à ses petits. On fait avec la partie pleine de leurs pennes, des ponts pour passer sur les cours d'eau, et avec la partie creuse, des récipients pour l'eau[2].

Il y a dans cette île, des bœufs qui traînent les chariots. Chacun a la taille de trois bœufs de notre pays. Dans chacune de leurs cornes, on peut mettre mille *mann* d'huile. Leur huile est épaisse (?); ils s'en servent pour l'éclairage. Elle est fournie par la graisse des grands animaux qu'ils chassent en mer. Les [indigènes] ont une herbe avec laquelle ils tissent les excellentes étoffes multicolores que l'on exporte dans l''Irāḳ et le Yémen. On trouve dans l'île, la banane, [la canne] à sucre (folio 9 verso) et le coco. [Avec les fibres du cocotier], ils font des câbles de navires[3] avec lesquels ils consolident les planches [des navires]. Leur principale culture est le bétel[4] qui ressemble à la vigne en ce qu'il s'enroule et au laurier, par sa feuille. Ils en emploient la feuille avec un peu de pain[5] et d'eau et ils en font un parfum, une liqueur enivrante et une drogue qui leur donne de la jouissance. C'est l'équivalent du vin pour les gens de l'Inde. [Les indigènes] ressemblent physiquement plus aux Chinois qu'aux Indiens. Il en est de même de leurs vêtements. Ils adorent les Buddha[6] comme les gens de l'Inde et de la Chine. Dominant la ville de Ḳomoriyya, se trouve la montagne qui en tire son nom; elle s'élève [à une hauteur] d'environ trois degrés. Il en descend de nombreuses rivières [qui coulent] vers l'immense fleuve de Khā-

1. Cf. les illustrations de Marco Polo, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 415 et 416.

2. Sur ces pennes de rokh, cf. G. Ferrand, *Les îles Râmny, Lâmery, Wâḳwâḳ, Ḳomor des géographes arabes et Madagascar* in *Journ. Asiat.*, novembre-décembre 1907, p. 551.

3. Appelés en arabe قنبار *ḳanbār*, قمبار *ḳambār* ou كنبار *kinbār*; en swahili *kamba*. *Vide supra* p. 296.

4. Le ms. a المنبيل que je lis التنبيل, *at-tanbīl*. Je traduis par *bétel*, d'après le texte de Yāḳūt, *supra*, p. 230.

5. خبز.

6. أبداد plur. de بُدّ *Budd* = Buddha.

fūrā. Sa partie orientale se déverse [à la mer ?] à l'extrémité de l'île, du côté de l'est ; la partie occidentale [du fleuve se déverse] au-dessous de Khāfūrā. La mer qui baigne [l'île] dans le sens de la longueur, du côté du sud, se mêle, par le sud, avec l'Océan Environnant. On dit que personne ne pénètre [dans cette mer], ni les gens de cette île, ni ceux d'un autre pays. Ceux qui y parviennent par accident, périssent dans ses tourbillons. On ne voyage que dans la mer septentrionale de l'Inde[1], et dans les deux mers des deux côtés, à l'est et à l'ouest (*sic*).

10e section. Il s'y trouve l'ÎLE DE MŪDJA[2]. Sa longueur, du sud au nord, est de douze journées [de marche]. Elle est située au commencement (folio 10 recto) de la section. Sa largeur est d'environ deux jours [de marche]. Son extrémité méridionale est à la fin du monde habité. Sa ville est par 163° de longitude et 9° de latitude. C'est un royaume indépendant. Elle a au nord, l'ÎLE DE MĀYD[3]. Entre elles, il y a un passage d'un demi-degré de large. [L'île de Mayd] est plus petite que la précédente. On la compte parmi les îles de la mer de Chine dont on parle dans les livres. Autour d'elle, il y a de petites îles que l'on appelle ÎLES DU SOLEIL[4]. Ses habitants sont parmi les plus malpropres créatures de Dieu. Ils apportent du miel et de la cire en Chine. Là finit la mer de l'Inde. Celle-ci se mêle à l'Océan Environnant par 164° 31′ de longitude et 12° 30′ de latitude [méridionale], derrière l'équateur, comme l'a dit Ptolémée. La ville de l'île de MĀYD est par 163° et des minutes de longitude, et 4° de latitude [méridionale]. Les voyageurs s'y rendaient autrefois ; puis ils en détournèrent leur route pour se rendre à l'île de Djāwa[5] dont nous avons parlé au Ier climat. A l'endroit où se mêlent les deux mers, se trouve l'embouchure du [FLEUVE] DE KHUMDĀN[6] qui est le plus grand des fleuves de la Chine. A l'est et à l'ouest du fleuve, dans cette section, se trouve la ville de KHUMDĀN qui est la plus célèbre des villes de la Chine situées derrière l'équateur. Elle est par (folio 10 verso) 168° de longitude et 1° de latitude. A son ouest du

1. C'est-à-dire : dans la partie septentrionale de la mer de l'Inde.
2. الموجه.
3. المايد.
4. يقال لها جزاير الشمسيّه.
5. الجاوه.
6. Le ms. a حمدان *Ḥamdān* pour خُمدان *Khumdān* = Si-ngan-fou.

fleuve est la ville de Ḳaṭighūrā[1] qui compte parmi les villes célèbres de la Chine. Sa latitude, derrière l'équateur, est de 6°. Khumdān est plus éloignée qu'elle en longitude de deux degrés [elle est donc par 166°]. A l'est de ce point central [Khumdān], il y a en Chine des régions habitées et des villes qui ne sont pas connues.

A l'endroit où se mêlent la mer de l'Inde et l'Océan Environnant, part un bras de mer qui se dirige vers le sud. La limite entre la mer de l'Inde et l'Océan Environnant est la grande MONTAGNE DES NUAGES[2]. Son sommet est toujours couvert par les nuages. On dit qu'on l'appelle ainsi parce que de l'ÎLE DES NUAGES qui se trouve au-dessous de cette montagne, sortent des nuages noirs [accompagnés] de vents qui soulèvent la mer et qui font faire naufrage à tout ce qui se trouve sur cette mer. Cette mer, à cet endroit qui fait partie de la fin de la 10e section, est, pour ainsi dire, indépendante de la mer de l'Inde et de l'Océan Environnant. On l'appelle mer de Wāḳ (*sic*). Elle contient des îles dont la première est l'île des Nuages[3]. Entre sa partie septentrionale et l'équateur, il y a environ 5 degrés. Au sud, elle a l'ÎLE DE L'ANTÉCHRIST[4] dont la longueur est orientée vers le sud Les ÎLES DE WĀḲWĀḲ[5] sont à l'extrémité de la partie habitée de cette île du côté de l'est. La limite entre la mer qui la baigne et l'Océan Environnant est formée par une montagne dont le sommet est élevé. Elle est grande. D'après ce que rapporte Mas'ūdī, il s'y trouve un arbre qui produit un fruit semblable à l'*abrandj*[6] et qui donne naissance à des jeunes filles suspendues (folio 11 recto) par les cheveux ; chacune pousse le cri de wāḳ wāḳ. Si on leur coupe les cheveux et qu'on les sépare de l'arbre, elles meurent. On dit qu'il y a beaucoup d'or dans ces îles. Ces îles [de Wāḳwāḳ] sont entourées par les MONTAGNES DE LA VICTOIRE[7]..... [8] qui se jettent sur les gens et les

1. Le ms. a قيطغورا *Ḳīṭghūrā* pour قطيغورا *Ḳaṭīghūrā*, la Καττίγαρα de Ptolémée.
2. جبل السحاب.
3. جزيره السحاب.
4. جزيره الدجال.
5. جزاير الواق واق.
6. ابرنج. *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 243.
7. جبال الفتح.
8 السود المشوهون?

mangent. Aucun des voisins ou des voyageurs ne peut pénétrer dans les îles de cette mer et les discours que l'on tient au sujet de ses habitants et de l'île de l'Antéchrist, sont à considérer comme des contes. Le Créateur est grand !

PREMIER CLIMAT

4e section du Ier climat. Folio 19 verso, ligne 9. La première des villes de l'Abyssinie parmi celles qui sont situées sur le rivage occidental de la mer de l'Inde, à la limite du pays de Barbarā dont on a déjà parlé, derrière l'équateur, est la ville de Baṭā[1]. Elle est célèbre dans les récits des Abyssins qui viennent dans nos pays[2]. Elle est à 2 degrés de la ligne[3]. Sa longitude est de 64° 30′. Elle a, à 100 milles au nord, parmi les villes des Abyssins, Bāḳaṭī[4] qui est sur un golfe s'enfonçant à l'ouest [dans les terres] à une distance d'environ 50 milles. A son nord, se trouve Manḳūba[5] qui est la montagne de l'entrée, laquelle continue vers l'est. Elle est par (folio 20 recto) 65° de longitude et 8° 30′ de latitude. A son extrémité se trouve la montagne Maḳūrs[6] qui s'avance dans la mer. A son nord, parmi les villes connues de l'Abyssinie, se trouve Zayla'[7]. Ses habitants sont musulmans; ils accomplissent le pèlerinage de la Mekke et le passage aller et retour vers les rivages d'Aden et de Zubayd[8]. Cette ville Zayla' est un endroit où on mouille et où on met à la voile. C'est de là que partent, dans toutes les directions, les caravanes des Abyssins vers les pays maritimes de l'Islām. Elle est située sur un coin de la mer où se termine son côté nord-ouest, par 66° de longitude et 11° de latitude

1. بطا.
2. وهى مشهورة على سن الحبشة الذى ببلادنا.
3. درجتين من الخط. Il s'agit sans doute de la ligne du climat et non de l'équateur, comme l'a cru Reinaud (*Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 211). A la ligne précédente, Ibn Sa'īd voulant indiquer que Baṭā est derrière l'équateur, dit خلف خط الاستوا.
4. باقطى.
5. Le ms. a منقوبه pour منقوبة.
6. مقورس. Le texte d'Abulfida a, p. ١٥٤, مقروس *Maḳrūs*.
7. الزيلع.
8. زبيد.

moins des minutes[1]. On parle dans les livres de la chaleur de cette mer qui baigne les côtes de l'Abyssinie.

L'île de Ḳanbalū[2]. Entre elle et Bāḳaṭī[3], il y a 2° 30′. Son extrémité méridionale est sur le même méridien [que Bāḳaṭī]. Sa longueur est à peu près égale à sa largeur qui est d'environ 2 degrés. Entre son coin nord-est et Aden, il y a 4° 30′. Elle était autrefois peuplée et cultivée; elle est aujourd'hui ruinée. Les navires déviés de leur route s'y rendent pour faire de l'eau et du bois.

5e section du Ier climat... A l'extrémité du golfe de l'Herbe[4], vers l'est, (folio 23 verso) se trouve la grande et haute montagne appelée dans les livres, Rās al-djumdjuma[5]; on l'appelle aussi le golfe de la Lune[6]. A ce cap, viennent les navires de Mogadišo. C'est le lieu d'arrivée des navires [venant de Mogadišo] et d'ailleurs. On dit que là se trouve une montagne blanche, circulaire, en forme de lune, au pied de cette grande montagne. Ce golfe fait pénétrer la montagne dans la mer d'environ 100 milles et elle se prolonge d'autant sur le continent. Au sommet de cette montagne se trouvent deux pointes qui lui ont fait donner par les marins le nom de Montagne aux deux cornes. Après cette montagne qui se trouve à l'est de l'île occidentale, il n'y a plus de pays habité ni d'endroit connu jusqu'à ce qu'on arrive au commencement de l''Omān dont la capitale actuelle est Ḳalhāt[7]. Elle est par 79° 60′ (*sic*) de longitude et... de latitude[8].

A la fin du premier climat est une mer où sont situées les îles de Mand[9] qui sont renommées par la grande quantité de cocotiers qu'on y trouve. La plus remarquable d'entre elles est l'île de Kilwa[10], ainsi nommée actuellement par les navigateurs. Les îles sont nombreuses, et Ptolémée en a beaucoup parlé sous le nom d'île de Mand. Ses habitants sont frères de ceux de l'Inde et du Sind,

1. احدى عشرة درجه غير دقايق.
2. قنبلو.
3. Le ms. a la leçon fautive ناقطى *Nāḳaṭī*.
4. جون الحشيش, en Arabie méridionale.
5. راس الجمجمه, le cap du crâne. *Vide supra*, p. 49 et note 3.
6. غب القمر.
7. قلهات. Le texte a قلهاب *Ḳalhāb*.
8. Le nombre de degrés manque.
9. جزاير المند.
10. كلوه.

mais ils sont moins célèbres que ceux de l'Inde et du Sind. Ibn Fāṭima a déjà raconté que les Zandjs les ont subjugués et en ont chassé une grande partie dans le Sind (folio 24 recto) et qu'ils ont maintenu ceux qui restèrent à l'état de sujets. Il y a dans l'île de Kilwa trois villes citées dans les livres, qui sont situées chacune sur un fleuve. La première est KILWA où se trouve le souverain de ces îles. C'est un lieu où on met à la voile et où on fait escale. Cette ville de Kilwa est située dans le nord-ouest de l'île, par 84° 30′ de longitude et 7° 55′ de latitude. Dans la partie sud-est, se trouve la ville de MAND, et, dans la partie nord-ouest, la ville de KANK[1]. Le pourtour de l'île est de 1.400 milles; sa forme est à peu près celle d'un carré; on y trouve des baies [litt. des endroits où on pénètre dans la mer].

A l'ouest, se trouvent de petites îles dont les noms sont pour la plupart inconnus, mais parmi lesquelles est mentionnée dans les livres, dans l'ouest du groupe, l'ÎLE KUṬRUBIYYA[2]. L'étendue de cette île, de l'ouest à l'est, est de 160 milles, et sa largeur de 60 milles environ. Comme ses habitants sont situés sur la route de l'Inde et sur celle du golfe Persique, ils profitent de leur position pour arrêter les navires au passage. De la partie de la mer de l'Inde où sont ces îles, à l'île de Kilwa, il y a une journée de navigation et un tiers.

Au sud, est l'ÎLE DES SINGES[3] qui est de forme ronde, très montagneuse et boisée; les singes l'ont envahie. La population de l'île voisine s'ingénie à s'en emparer et les porte vers les divers pays où elle les vend. Le pourtour de l'île est d'environ 660 milles; elle est située à l'angle sud-ouest de l'île de Kilwa et distante de la mer [de l'Inde] d'à peu près deux journées de navigation.

Au sud de cette île des Singes, parmi les îles de Kilwa se trouve l'ÎLE DE KARIMADA[4], qui a environ 330 milles de circuit. Ses habitants sont des nègres pirates. A l'est et sur le même parallèle, se trouve l'ÎLE DU VOLCAN[5], où est une montagne qui ne cesse de vomir du feu pendant la nuit, et d'où s'échappe constamment de la fumée

1. كنك.

2. Le ms. a جزيرة القطريه pour القطريّة, l'île de l'ogre.

3. القرود.

4. Le ms. a كرموه *Karmuwa* pour كَرِمَدَة *Karimada* = Karimata, au sud-ouest de Bornéo. *Vide supra* p. 176.

5. جزيرة البركان. *Vide supra*, p. 28, 41-42, 59, 152, 155, 175-176, 307 et 312.

pendant le jour, comme du volcan de Sicile. Ses habitants sont des Zandjs. Son pourtour est d'environ 300 milles.

Ces îles qui sont voisines [de l'archipel] de Kilwa, sont [également] voisines des ÎLES DU DJĀWAGA[1]. Ces dernières sont célèbres chez les voyageurs. La plus grande est l'ÎLE DE SRIBUZA[2], dont la longueur, du nord au sud, est de 400 milles, et dont la largeur, soit au nord, soit au sud, est de 160 milles. On y accède facilement de la mer [litt. elle a des entrées dans la mer]. Sa ville [appelée aussi Sribuza, jusqu'où pénètre un golfe de l'île, est située au centre de l'île. Elle est sur un fleuve. Sa longitude est de 88° 30′ et sa latitude de 3° 40′. Dans cette île, se trouvent d'autres villes dont nous ignorons les noms. Après les îles du Djāwaga, se trouve l'ÎLE DE UÑGŪDYA[3]. La plupart du temps, son souverain possède des troupes et du matériel de guerre en très grande quantité, grâce auxquels il domine les îles du Djāwaga. Sur le côté méridional [de l'île de Uñgūdya] se trouve la ville de.....[4] Al-Bayhakī dit (folio 25 recto) : Les gens de ces îles vivent en grande partie de bananes. La longueur de l'île de Uñgūdya est d'environ 170 milles et sa largeur d'environ 90 milles. La largeur du détroit qui se trouve entre elle [Uñgūdya et l'île de Sribuza, est d'à peu près une demi-journée de mer. Au sud-est de Sribuza, se trouvent un nombre infini d'îles qui font partie de l'archipel de Djāwaga. Le plus grand nombre de ces îles sont habitées par des noirs. Il n'y a qu'un petit nombre de ces îles qui fassent partie de la 5e section. Le point de l'équateur où se termine [la 5e section] se confond avec la coupole de Uzayn[5] dont il a été déjà parlé.

6e section du Ier climat. Elle est tout entière occupée par la mer. On y trouve les îles DIYĀB[6] qui sont nombreuses. La plus

1. ويتلوا هده الجزائر المصاقبة لكلوة جزائر الزابج. Le ms. a الرابح pour الزابج *az-Zābag* < *Djāwaga*.

2. Le ms. a la leçon fautive habituelle سريره *Sarīra* pour سِرِبُزَة *Sribuza* = Palembań.

3. Le ms. a la leçon fautive habituelle انفوجه *Anfūdja* pour أُنْقُوجة *Unḳūdja* = Uñgūdya = Zanzibar.

4. Le ms. الحبليه *al-Ḥabaliya* qui est sûrement fautif.

5. *Vide supra*, p. 325, note 1.

6. Le ms. a الذياب *adz-Dziyāb* pour الديّاب *ad-Diyāb*, plur. arabe de ديب *dīb*, île < skr. *dvīpa*. Le pluriel, *dīyāb*, a été formé sur le modèle de ذيب *dzīb*, loup, plur. ذياب *dziyāb*. Il s'agit des Laquedives et des Maldives.

grande est celle de.....[1] qui est ainsi appelée par les voyageurs. Sa ville principale est.....[2], par 92° de longitude et 15° 20′ de latitude. La longueur de cette île, de l'ouest à l'est, est de 220 milles et sa largeur, d'environ 140 milles. Les habitants de ces îles appartiennent pour la plupart à des tribus arabes d'origine inconnue; ce sont des musulmans. Les voyageurs à destination de l'Inde s'arrêtent chez eux et font avec eux le commerce de la canne à sucre. La plus grande partie de leurs cannes à sucre sont noires (*sic*). Parmi ces îles, il y en a qui font partie du IIe climat, ainsi que la plus grande partie de la grande (folio 25 verso) île. Entre elles et le littoral du Sind, il y a environ un jour de navigation et demi.

7e section du Ier climat. La plus grande partie est occupée par la mer. On y trouve les ÎLES DU COCO qui font partie du gouvernement de Sirandīb. Elles sont nombreuses. Parmi elles, on ne trouve mentionnée dans les livres que l'ÎLE DE BALANK[3]. Elle a été déjà mentionnée en deçà de la ligne[4], de même qu'a été mentionné pour l'île de Sirandīb qu'elle est traversée par l'équateur. Sur la côte septentrionale de cette section, parmi les villes de l'Inde célèbres parmi les voyageurs, est celle de SŪMANĀT[5]. Elle fait partie du Guzerate qui est connu aussi sous le nom de pays de Lār. Sūmanāt est située dans une région qui a accès à la mer, où viennent aborder un grand nombre de navires venant d'Aden. Or, elle n'est pas sur un golfe, mais elle a un estuaire qui descend de la grande montagne au nord-est de la ville. Sa situation est par 120° de longitude et 15° de latitude. A sa partie occidentale, correspondant avec la fin du Ier climat, sur le même parallèle (*sic*) se trouve la ville de TĀNA[6], qui est la dernière ville du Lār. Elle est célèbre chez les marchands. Les habitants de ce littoral indien sont tous des infidèles qui adorent les Buddha[7]. Les musulmans habitent avec eux; les navires des musulmans viennent chez eux. (folio 26 recto). Celle de leurs idoles qui est l'objet de la plus

1. Le ms. a دسى.
2. Le ms. a ذسى.
3. Le ms. a دلبق pour بلنق.
4. Comme précédemment (*supra*, p. 335, note 3), خط indique la ligne du climat; à la ligne suivante, l'équateur est désigné sous son véritable nom de خط الاستوا.
5. السومنات. *Vide supra* p. 203 et n. 4.
6. تانه, près de Bombay. *Vide supra* p. 95 et n. 6.
7. *Vide supra* p. 332 et note 6.

grande vénération est celle de Sūmanāt. Elle est très estimée par les Indiens qui s'y rendent de toutes les régions [de l'Inde]. Au-dessus de l'idole, se trouve une construction blanche qui apparaît de loin aux navires sur la mer. Ce qui pousse le plus dans le pays de Lār, c'est le bois du Brésil. On en exporte la laque qui est la résine de leurs arbres.

8e section du Ier climat. La première des villes célèbres du [pays du] Poivre qui se présente au début de ce climat, par 15° de latitude, dans le pays de Malayabār[1], c'est la ville de Ṣaymūr[2]. Elle se trouve sur un golfe. Il y a un estuaire dans l'ouest de la ville. Celle [des villes du pays du Poivre] qui est le plus au sud, la plus célèbre chez les navigateurs, est Fākanūr[3]. Elle se trouve sur l'estuaire de.....[4], qui est à son est. Sa situation est par 129° de longitude et 13° moins 2′ de latitude. Sur son parallèle, dans le sens de la latitude, se trouve Mangarūr[5]. Entre ces deux villes, il y a deux degrés en longitude (*sic*). Elle a un estuaire à l'ouest. A environ deux journées de mer de Mangarūr, se trouve Fāl[6] par laquelle passent les navires. Car s'ils prennent cette route, ils s'égarent (*sic*) et ils ne trouvent la bonne route que grâce à l'assistance de Dieu. [Dans cette région,] se trouvent des montagnes et des écueils dans la mer. La route au milieu de ces îles est de 1 à 50 milles (?). L'extrémité de cette mer est resserrée et il n'y a pas de possibilité d'en sortir. Les histoires qu'on raconte sur elles, sont.....[7] Elle [la mer] va du parallèle de cette ville à celui de Sindābūr[8] (folio 26 verso) dont il sera parlé dans le IIe climat. A l'est (*sic*) de Mangarūr, dans une région qu'atteignent les navires, se trouve Kūlam[9]. C'est la dernière [ville] célèbre du [pays du] Poivre. Il y a beaucoup de gingembre qui en tire son nom. Elle est située par 134° de longitude et 12° de latitude On se rend [de Kūlam] à Aden. De là jusqu'à l'île de Sīlān[10], il y a deux

1. Le ms. a ببلاد ملتار (*sic*), pour مَلَيْبار, pays de Malaya ou Malabar.
2. Le ms. a صدمور pour صيمور.
3. Le ms. a فاكيور pour فاكنور. *Vide supra* p. 204 et n. 4.
4. السن ?
5. منجرور, Mangalor. *Vide supra* p. 204 et n. 3.
6. الفال.
7. Illisible.
8. سندابور. *Vide supra* p. 32 et n. 2.
9. كولم.
10. السيلان.

journées de mer. Cette île est longue et large. Ibn Faṭima dit : Sa dimension exacte est d'après, ce que l'on dit, de 600 milles de long et à peu près autant de large. Son pourtour est de près de 2.000 milles. Il s'y trouve des écueils dans la mer et des villes inconnues. Le nom que l'on trouve mentionné à son sujet dans les livres, est AR-RĀMAN[1] dont l'île de Sīlān portait autrefois le nom. Le nom par lequel elle est célèbre chez les voyageurs, c'est Sīlān, qui donne son nom à l'aloès [appelé] *silāni*. Il n'y en a pas à FĀL[2]. Elle est située par 139° 20′ de longitude et 7° 30′ de latitude. Chacune des deux villes (*sic*) se trouve sur un estuaire qui descend d'une montagne qui est dans son angle nord-ouest. Entre elles deux, il y a 250 milles. Dans cette île se trouve le rhinocéros. Sur ses bords se trouvent des gens nus qui sautent sur les arbres (folio 27 recto), tant ils sont légers; Ptolémée l'appelle l'ÎLE DES GENS NUS[3]. Au sud, se trouvent les ÎLES LAṄGABĀLŪS[4] qui sont au nombre de plus de trois. Ses habitants sont noirs, laids et nus; ils attaquent les voyageurs. Il y a parmi eux des anthropophages. Ils touchent à l'équateur. La largeur de la mer entre [les Laṅgabālūs] et l'île de Sīlān est d'environ deux journées.

9e section du Ier climat. La première des îles de l'Inde qui s'offre à la vue est l'ÎLE DE NAKWĀRA[5], qui est l'une des îles célèbres chez les voyageurs. Sa longueur est d'environ 100 milles et sa largeur de 50 milles. Entre elle et le continent où se trouve le pays de BARḲALĀ[6], il y a environ une demi-journée de mer. Entre elle [Nakwāra] et le commencement de cette section, il y a un degré.

Au sud de cette île, est l'ÎLE ANDAMĀN[7]. Entre elles deux, il y a environ deux journées de mer; elles sont de même superficie. On y trouve partout l'éléphant. On s'y approvisionne d'ivoire. Dans l'est de ces deux îles, en pénétrant par l'ouest en venant du

1. الرامَن. D'après Ibn Sa'īd, *Rāman* = Rāmnī-Sumatra qui a été fréquemment confondu avec Sīlān-Ceylan. *Vide supra* p. 205 sub *Rāmī*.

2. الفال. Sur les îles Fāl, *vide infra apud* Sīdī 'Alī Čelebī.

3. Ces deux phrases se rapportent à Rāman = Sumatra.

4. انجالوس *Alangālūs* pour لنجبالوس *Laṅgabālūs*, les Nicobar.

5. نكواره, *Nakuwāra* ou *Nakwāra*.

6. برقلى pour برقلى. C'est probablement Palkole < Palakollu, l'ancien établissement hollandais du XVIIe siècle, dans le delta de la Godavari, par 16° 31′ de latitude.

7. اندمان.

second climat, on trouve deux villes [du pays] de LARMAN[1], sur un golfe de la mer. Le golfe situé entre ces deux villes est par 149° de longitude. Au sud-est, se trouvent les ÎLES DU MAHARĀDJA. Elles sont nombreuses et on en parle dans les livres. On y trouve de l'or excellent. Leur souverain compte parmi les rois les plus riches de l'Inde et c'est celui qui possède le plus d'éléphants. (folio 27 verso) La plus grande des îles de cet archipel qui contient la ville du Maharādja, a 200 milles de long et environ 100 milles de large. La ville est située sur son côté occidental et est par 151° de longitude et 12° 30′ de latitude. A l'est de la ville, se trouve un estuaire qui vient de la montagne qui est au nord. On raconte que le palais de ce roi se trouve sur un vaste canal dont il a tapissé le fond avec de l'argent. Il l'a clos aux deux extrémités pour que ce qu'on y dépose ne puisse pas sortir. Depuis qu'ils gouvernent ces îles, la coutume de chacun des rois de cette dynastie est de jeter une brique d'or, chaque année, [dans le canal]. Après la mort [du roi], on compte les briques et on connaît [ainsi] la durée de son règne. On remet [dans le canal] une des briques et on distribue le reste aux soldats, en l'honneur du nouveau roi. Les briques isolées [représentant chacune un règne] sont mises d'un côté, et les briques [annuelles mises dans le canal par le souverain régnant,] sont mises d'un autre côté. Quand on veut indiquer combien de leurs rois ont régné, on compte les briques isolées [qui représentent chacune un règne]. On sait quelle est la durée du règne du roi régnant au moyen d'une baguette[2]. On ne la sort pas de sa place, car elle se trouve dans un endroit exposé au soleil levant; et, dans la matinée, cet or brille au milieu de l'eau. On trouve des corindons, des émeraudes, de grandes perles dont il [le Maharādja] dispute la possession aux autres rois et dont il s'enorgueillit. Cet endroit (folio 28 recto) est le Trésor des richesses [du roi]. On dit, sans le prouver, que cette île a été enlevée à une race pour passer à une autre. Pour cela, ils montrent de la fierté à leurs voisins. Le titre de Maharādja est un surnom que [les rois] se transmettent héréditairement.

1. لرمن. *Vide supra*, p. 71 et note 3. *Larman* est peut-être pour ارمن *Arman*. Il s'agirait alors du Pégou.

2. Il s'agit vraisemblablement d'une baguette graduée comme un maréomètre, contre laquelle sont posées les briques annuelles mises dans le canal par le souverain régnant.

Au sud des îles du Maharādja est l'ÎLE DE DJĀWA[1], grande, célèbre, où les navires se rendent à cause des nombreuses drogues indiennes qui s'y trouvent et parce que ses habitants sont bien connus par leur façon de traiter les voyageurs. Son extrémité occidentale est par 144° de longitude et dans ce coin [occidental], parmi ses villes, est celle qui est célèbre parmi les voyageurs, LĀMURĪ[2]. Cette dernière est par 5° de latitude. Dans le sud de l'île, dans le coin sud-ouest, se trouve la ville de FANČŪR[3] qui donne son nom au camphre [appelé] *fančurī*. Elle se trouve sur le même méridien que l'autre [Lāmurī] en ce qui concerne sa longitude. Sa latitude est de 1° 30′. Les MONTAGNES DU CAMPHRE[4] s'étendent de la ville [de Fančūr] jusqu'à peu près à l'extrémité de l'île, de l'ouest à l'est. Au milieu de l'île [de Djāwa], sur les montagnes du Camphre, se trouve sa capitale, la ville de DJĀWA[5]. Là réside le roi de cette île et des îles qui l'entourent et qui se rattachent [à l'île de Djāwa]. De cette ville tire son nom l'aloès [appelé] *djāwī*; il est noir, lourd, plonge dans l'eau comme s'il était une pierre. On dit que l'aloès, c'est la racine de l'arbre. (folio 28 verso) Cette ville [de Djāwa est par 149° 20′ de longitude et 3° de latitude.

Dans le coin sud-est, se trouve la ville de KALAH[6], bien connue des voyageurs. Elle a donné son nom à l'excellent, malléable et moelleux [étain appelé] *kalahī*[7]. On dit qu'ils fabriquent..... ? Il n'y en a pas de pareils dans la mer de l'Inde. Cette ville est située par 154° 12′ de longitude. Du côté du nord-est, se trouve la ville de MALĀYUR[8] qui est bien connue. C'est un lieu d'appareillage et de mouillage. Sa longitude est à peu près la même que celle de Kalah ; et sa latitude, que celle de Lāmurī. Chacune des villes de cette île dont nous avons parlé, est située sur un estuaire. La longueur de cette île est d'environ 800 milles. A droite et à gauche, s'étendent deux caps entre lesquels la mer a deux milles de large. La mer n'y est pas profonde. On appelle cet endroit BINTAN[9]. Il y

1. اجاوه = Sumatra.
2. لامرى.
3. Le ms. a فيصور pour فنصور.
4. جبال الكافور.
5. مدينه اجاوه.
6. كله.
7. الكلهى.
8. ملاير qui est à lire : ملايُر.
9. البنتن. Il s'agit e l'île de Bintan, à l'entrée du détroit de Singapour.

a là de petites îles d'où sortent des pirates noirs [qui sont armés] de flèches empoisonnées, [et qui ont] des navires armés en guerre[1]; ils dévalisent les gens mais ne les enlèvent pas. Il arrive qu'il y a avec eux (*sic*) des gens qui font des prisonniers. (folio 29 recto) Un voyageur digne de toute confiance dit : « Nous avions deux navires; dans l'un, étaient les marchandises, et nous étions dans l'autre. Allah conduisit sain et sauf jusqu'en Chine, celui dans lequel nous étions avec d'autres ». Il dit : « Je vis là un ermitage blanc dans lequel se trouvait un homme accomplissant les rites du deuil (?) et qui nous parla (?) de la terre ferme. Je m'étonnais de le trouver là parmi ces infidèles. Quand les voyageurs sortent de Bintan, ils se donnent la bonne nouvelle [de l'arrivée] sains et saufs. Celui qui est sur le point d'atteindre Bintan, rencontre les ÎLES DU ḲAMRŪN[2]. La plus grande est celle où habite le roi. Elle est située à l'est des îles de Djāwa. Le nom de la ville, ḲĀMRŪN, est [également] le titre du roi transmis héréditairement. On a déjà donné sa généalogie en parlant de l'île de Ḳomr[3]. Cette île est par 158° de longitude et 6° de latitude. [Parmi les îles qui appartiennent au roi du Ḳāmrūn,] il y en a de nombreuses petites à l'ouest. La longueur de la plus grande est d'environ 400 milles et sa largeur d'environ 100 milles. A l'ouest [du Ḳāmrūn], il y a de petites îles qui font partie de Djāwa, dans lesquelles on trouve les drogues indiennes et le plomb *ḳala'ī*[4] [= l'étain]. Parmi ces îles, est l'ÎLE DU VOLCAN, qui est comme celle dont il a été question précédemment. Parmi ces îles, se trouve celle de MAHŪK[5] dont on n'atteint pas l'intérieur (?). Après les îles septentrionales du Ḳāmrūn, se trouvent les MONTAGNES DU CAMPHRE[6] dont on ne peut compter le nombre. Elles s'étendent dans la mer par laquelle les navires se rendent jusqu'en Chine. Elles appartiennent au Ḳāmrūn, mais elles ont été conquises par les Chinois[7], (folio 29 verso) ou plutôt les Chinois ont conquis la partie [de ces montagnes] qui

1. Le texte a غروانيه pour غزوانيّة *ghazawāniyya*. *Vide supra apud* Edrisi p. 180 dont la note 3 est à rectifier ainsi.
2. قامرون.
3. *Vide supra* p. 329-330.
4. الرصاص القلعى.
5. المهوك ou المهوى *al-Mahwī*, *al-Mahawī*.
6. جبال الكافور.
7. وهى لقامرون وقد يغلب عليها اصحاب الصين او على ما قارب ساحلهم منها.

avoisine leur propre rivage. Il y a [dans ces montagnes] des arbres parmi lesquels certains [les arbres à camphre] ressemblent au saule par les feuilles ; mais ils peuvent abriter cent hommes sous leur ombre. La résine [de ces arbres], c'est le camphre. On dit que lorsque les indigènes incisent l'arbre, il en coule des morceaux de camphre ; l'arbre meurt ensuite. Quelqu'un qui a voyagé entre ces montagnes, dit : « Je l'ai vu pendant la nuit semblable aux étoiles ; « le ciel en était éclairé ». Je demandai des renseignements [sur cette clarté] et on me dit : « Dans chacune de ces montagnes se « trouve un temple[1] qui a des sectateurs qui y adorent Allah (*sic*) ; « ils y viennent pendant la nuit avec des lampes pour y prier. »

10e section du Ier climat. La première chose que l'on rencontre dans cette section, ce sont les îles de la Chine. La première, du côté du rivage de la Chine qui est dans la direction du nord, est Čundur-fūlāt[2] ; elle est au nombre des îles mentionnées dans les livres. Entre cette île et le rivage de la Chine, il y a moins de deux journées de mer. Elle est longue d'environ 200 milles. Sa partie la plus large est son extrémité septentrionale qui a environ 150 milles. Au sud[3] de Čundur-fūlāt, se trouve l'île de Čampa[4] qui est célèbre dans les livres et d'où tire son nom le meilleur aloès. On dit qu'il est [tendre et reçoit une empreinte] comme la cire avec laquelle on scelle les lettres. Il est blanc ; les rois de la Chine ne le laissent pas à d'autres [qu'à eux][5]. La longueur de cette île, de l'ouest à l'est, est d'environ 100 milles ; sa largeur est moindre. La ville de Campa est par 162° de longitude et des minutes, et 6° de latitude. A l'ouest de cette île, se trouve l'île de Khmèr[6] (folio 30 recto) qui donne son nom à l'aloès [appelé] *ḫmāri*. Il est inférieur à l'aloès du Čampa mais supérieur à tous les autres. La largeur de la mer entre ces deux [îles] est de moins d'une journée de navigation. Il [le Khmèr] a à peu près la même longueur et la même largeur que le Campa. La ville de Khmèr est par 166° de

1. بد = بدّ. *Vide supra* p. 185 et note 5, un passage d'Edrisi où *budd* a ce sens spécial de *temple* au lieu du sens habituel de *Buddha*, et par extension *idole*.

2. Le ms. a صند فولات pour صُنْدُر فولات.

3. وفى جنوبيها = وفى جنوبيها.

4. جزيرة الصَّنْف *djazīrat al-Čanf*.

5. لا يتركه لغيرها.

6. جزيره قمار *djazīra Ḳmār*.

longitude et par 2° de latitude. A l'est de ces trois îles [Khmèr, Campa et Cundur-fūlāt], se trouvent les petites îles de la Chine. Elles sont nombreuses ; elles s'étendent du nord jusqu'au bout de la terre habitée dans le sud. La mer de l'Inde qui est connue sous le nom de mer Verte, se termine à l'est de ces îles. A cet endroit, la longitude est de 167° 30′.

Il y a entre cette mer Verte et l'Océan Noir Environnant [1], une terre à l'ouest de laquelle on passe, quand on est à l'est du fleuve de Khumdān [2]. C'est le plus considérable des grands fleuves et de ceux qui ont le plus d'eau au monde. Il n'y en a point en Chine de plus long ni de plus large. Il prend sa source dans la grande montagne qui sert de limite entre les Chinois et les Turks et qui se confond avec la ligne de séparation du IIIe et du IVe climat. Son embouchure est à l'endroit où la mer de l'Inde se mêle avec l'Océan Environnant, à l'extrémité de la terre habitée dans le sud. La longueur de son cours est d'environ 3.000 milles. Il arrose un nombre considérable de villes. Celle des villes célèbres de la Chine qui se trouve sur ses bords dans cette 10e section, c'est la ville de Ḳānḳūū [3]. Elle est par [1 69° (folio 30 verso) de longitude et 11° de la latitude. Au sud-est de cette ville, se trouve encore la ville de Sūsiyya [4]. Entre ces deux villes, il y a seize journées de marche. Elles ont à peu près la même latitude, mais Sūsiyya est un peu plus à l'est, par 2° de latitude. Parmi les fleuves de la Chine qui se déversent dans l'Océan Environnant, qui est à l'est de Khumdān, il y a trois grands fleuves.

Dans l'Océan Environnant, à l'extrémité de cette section, se trouvent les ÎLES DE SĪLĀ [5], qui servent de pendant aux îles Fortunées [6] dans l'Océan Environnant [de l'ouest], [en ce sens qu']il n'y a pas de terre habitée au delà ; mais elle [Sīlā] est habitée. On y trouve des terres cultivées et des vergers. La dernière des îles [de Sīlā] du côté de l'est est l'ÎLE DE CANKHAY [7], où se trouvent les

1. البحر الاسود المحيط, ou mer des Ténèbres.
2. خمدان.
3. Le ms. a قانطوا *Ḳānṭū* pour قانصوا.
4. سوسيّه.
5. السيلى, la Corée.
6. De l'Occident.
7. Le ms. a صنجى *Ca..gay* pour كنخى.

statues qui montrent : « Il n'y a pas de route après moi ». Son extrémité orientale est par 180° de longitude.

Au sud de ces îles [de Sīlā] se trouve l'ÎLE DE L'ARGENT[1] mentionnée par Ptolémée, qui a aussi mentionné son fleuve. On dit que son sol est riche en argent. A son côté, à l'extrémité des pays habités dans l'est, se trouve l'ÎLE DU CORINDON[2], qui est entourée par une grande montagne mentionnée par Ptolémée. On dit qu'elle est semblable à la montagne de Rāhūn[3] qui se trouve à Sirandīb. On y trouve différentes espèces de corindon. C'est la fin de cette section, sur l'équateur.

DEUXIÈME CLIMAT

Dans la 6e section du IIe climat, Ibn Sa'īd cite, folio 38 verso : KANDĀBĪL[4], ville du Sind connue dans les livres, par 93° 40′ de longitude et 19° 56′ de latitude ; à l'est de la précédente, les MONTAGNES DU BAMBOU[5] ; à l'est encore, l'embouchure des fleuves du Mūltān[6] par 104° de longitude et la même latitude que la ligne du IIIe climat. Sur le canal (*sic*) du Sind se trouve la ville de DAYBUL[7], le plus grand port du Sind, par 92° 31′ de longitude et 24° 20′ de latitude.

Dans la 7e section du IIe climat (folio 39 recto) : dans le Guzerate, KANBĀYA[8], par 117° de longitude, qui a Sūmanāt à l'est (*sic*) ; au nord NAHARWĀLĀ[9], capitale du Guzerate, par 117° de longitude et

1. Le ms. a جزيرة الفضه. Sur l'île de l'Argent, cf. Pomponius Mela, Pline l'Ancien, Solin, Martianus Capella, Isidore de Séville, l'Anonyme de Ravenne, Theodulf *apud* G. Coedès, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, Paris, 1910, in-8, p. xv, 12, 15, 86, 116, 136-137, 148 et 150. D'après Ptolémée (*ibid.*, p. 61 et 69), Argyrè est la capitale de Iabadiou et située à l'extrémité occidentale de l'île. Étienne de Byzance (*ibid.*, p. 131) dit : Argyra. Métropole de Taprobane, île de l'Inde dont le nom signifie *île de l'orge* (sic).

2. جزيرة الماوت = جزيرة الياقوت. *Vide supra* p. 115 et note 3.

3. الراهون, le pic d'Adam.

4. قندابيل = قندادمل.

5. جبال الخيزران.

6. الملتان.

7. الديبل = الديمل.

8. كنباية = كمباته. Cambaye.

9. نهروالا.

19° 40′ de latitude. Au nord-est de celle-ci, GĀLIYŪR[1], capitale du العديس des rois de l'Inde, par 119° de longitude et 21° 44′ de latitude. Au nord-ouest de cette section, les MONTAGNES AL-GHAŠAM[2].

Folio 39 verso. Dans la 8e section du IIe climat, la ville de LAKNAWTĪ[3], capitale du pays de المهريات, par 135° 30′ de longitude et 23° 30′ de latitude. Elle est à l'est du grand fleuve du Gange[4]. A l'ouest, est le FLEUVE DE CŪLIYĀN[5], qui a, à l'ouest, ṬARKHĪNA[6], port de المكنوبات[7], sur la ligne du IIe climat; sa longitude est celle du méridien de Lāknawtī[8]. MA'BAR[9], capitale du Cūliyān, à l'ouest de laquelle passe le fleuve précédent, par 142° de longitude et 17° 25′ de latitude. Au nord de Ma'bar, sur la ligne du IIIe climat, (folio 40 recto) sont les montagnes contiguës au pays du Ballahrā, le roi des rois de l'Inde. A la fin de cette section se trouve la capitale BARḲALĀ[10], qui est par 143° 30′ de longitude et 20° 20′ de latitude. Elle a, au sud, un long estuaire dont l'eau est salée. La longueur de [cet estuaire] s'étend depuis la mer de l'Inde, sur un espace d'environ deux journées et demie de navigation ; sa largeur est de trente milles. Sa plus petite dimension est de 10 milles.

9e section du IIe climat. A l'ouest [de cette section] est le pays de Barḳalā. A l'est [du pays de Barḳalā], se trouve l'ESTUAIRE DE LA NOIX D'AREC[11]. L'eau en est douce; il est long et large. Les grands navires y entrent. La distance qui sépare [le fond de l'estuaire] de la mer est de quatre journées de navigation. Cet estuaire commence à un grand lac qui est à la limite du IIe et du IIIe climat, dans les montagnes du Ballahrā. A l'est de cet estuaire, sur la mer, se trouve la capitale FAWFAL[12]. Elle est célèbre chez les voyageurs

1. جاليور. C'est sans doute la جالور *Gā'ūr* de Abūlfida (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 115); Gwalior de l'Inde centrale.

2. جبال الغشم; peut-être *les montagnes de l'obscurité*.

3. Le ms. a اكنونى *Aknūnī* pour لكنونى *Laknūnī* (vide infra) qui est à corriger en لكنوتى *Laknawtī*. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CDXXIX.

4. كنك litt. *Gang* < skr. *Gaṅgā*.

5. الصوليان < skr. *Coḷa*, le Coromandel.

6. طرخينه?

7. C'est vraisemblablement le même nom que celui du pays dont Laknawī est la capitale. *Vide supra* p. 351, l. 29.

8. لاكنونا. *Vide supra* note 3.

9. المعبر, sur la côte du Coromandel.

10. برقلى. *Vide supra* p. 341 et note 6.

11. خور الفوفل.

12. فوفل. la noix d'arec.

qui fréquentent la mer de l'Inde. Elle est habitée par les infidèles de l'Inde. Elle est par 146° de longitude; sa latitude se confond avec la ligne du IIe climat.

A l'est de Fawfal, se trouvent les MONTAGNES DE KĀḲULLĀ[1]. Elles renferment des pays et des villes, parmi lesquelles est celle de ḲĀḲULLĀ qui est par 150° de longitude et par 21° 50′ de latitude. Il y a un fleuve qui descend de la montagne, au nord, qui passe dans l'est [de la ville] et se jette dans le grand fleuve de ṬARĀGHĀ[2]. A l'est du pays de Ḳāḳullā est la grande chaîne de] montagnes qui s'étend depuis la ligne [indiquant le IVe climat (folio 40 verso) jusqu'à la mer de l'Inde. Cette chaîne sépare [Ḳāḳullā] du pays des gens de ḤANABA[3] dont on connaît notamment la capitale Ḥanaba[4], qui est à l'est du grand fleuve de Ṭarāghā. A l'est de cette ville, se trouve la montagne de la Chine qui sépare [Ḳāḳullā] du pays de Ḥanaba[5]. De là..... (?) s'étendent les fleuves et les montagnes en Chine, douze fleuves et douze (*sic*) montagnes; entre chaque deux montagnes, il y a un fleuve. Le premier qui se trouve dans cette 9e section, est le fleuve de ZĪTŪN[6]. A son embouchure, est le port de Zītūn, célèbre parmi les marchands qui se rendent en Chine. Les navires venant de la mer de Chine, y pénètrent jusqu'à 15 milles en amont. L'estuaire est inhabité (?). La ville [de Zītūn] est par 154° de longitude et 17° et des minutes de latitude.

Sur le fleuve de LŪḲĪN[7] qui est le quatrième des fleuves de la Chine, se trouve la ville de Lūḳīn. Elle est bien connue parmi les ports de la Chine. Elle est sur la mer, près de l'estuaire précité, par [1 59° 50′ de longitude. Sa latitude est à peu près celle de la ligne du second climat.

A l'est de Lūḳīn, se trouve l'immense fleuve de KHUMDĀN. Sur ce fleuve, à l'extrémité de la 9e section, se trouve la ville de KHĀNFŪ[8], qui est mentionnée dans les livres. Elle est située dans la partie orientale (folio 41 recto) de la 9e section, près de la ligne du IIe climat.

1. جبال قاقُلّا.
2. طراغا.
3. اخنبه *sic*. Voir les deux notes suivantes.
4. اخنبه.
5. اخنبه.
6. زيتون = زيتون, dans le Fou-kien. *Vide supra* p. 11.
7. لوقين.
8. خانقوا = خانفوا.

10e section. On y trouve le reste des fleuves et des montagnes de la Chine, ainsi qu'il est décrit dans la Géographie [de Ptolémée]. A l'est de la Chine (Cīn), se trouve la montagne qui sépare Cīn de Cīn al-Cīn.

Les Chinois ressemblent extérieurement aux [gens du] Khiṭā[1]. Ils sont entre les Turks et les Indiens. Leurs vêtements sont de qualité médiocre; ils ont l'habitude de découvrir leur poitrine. Leur sultan s'appelle le Baghbūr[2]; leur capitale est la ville de Tādja[3], dans le IIIe climat. Chez lui [le sultan] les tributaires sont internés dans les montagnes et les forteresses. Nul n'entre par une région ou ne sort [du pays] sans en avoir la permission. On dit que toutes [les routes] de la Chine sont pavées de pierre et que le terrain à droite et à gauche [des routes pavées] est cultivé, la plus grande partie [étant consacrée à la culture] du riz. Leurs récoltes sont mangées par un ver que tue.....[4] (?) et que pour cela, on importe en grande quantité chez eux de.....[5] (?) La rhubarbe chinoise qui est utile pour dégorger les intestins est abondante (?) dans ce pays. On dit qu'il existe chez eux une plante semblable au navet dont ils se servent pour la cuisine et qui a la chair verte. Les éléphants sont nombreux chez eux. Ils leur font porter des charges. Leurs constructions sont pour la plupart en bois de camphre et de pin. Ils font des graisses excellentes. [Ils font] des sculptures magnifiques avec une espèce de [bois appelé] *kalahī*[6]. C'est [avec ce même bois] qu'ils construisent les navires. Le nom du navire chez eux est *zaw*[7]; il est grand et porte (?) trois [cents] hommes. Au-dessous, (folio 41 verso) il a une cale pour les marchandises et, à l'intérieur, il y a des grillages en or et en argent. Ils ont de la monnaie de cuivre pour [le commerce de] détail. Leur langue est dure; celle des Indiens est plus douce. Dans ce temps-ci [au XIIIe siècle], leurs navires commencent à se rendre à Aden[8].

1. الخطا.
2. بغبور.
3. تاجه.
4. اللبان?
5. السحر.
6. الكلهى.
7. زو. Cf. *Voyages d'Ibn Baṭoutah*, t. IV, p. 91.
8. Ya'ḳūbī qui écrivait dans la seconde moitié du IXe siècle dit, au contraire : « Aden est le rivage [maritime, c'est-à-dire le port de mer] de Ṣan'ā. C'est un ancrage pour les navires de la Chine, de Salāhaṭ..... .. (*Kitāb al-buldān*, éd.

TROISIÈME CLIMAT

Ibn Sa'īd cite dans les cinq dernières sections de ce climat les villes suivantes dont j'indique seulement les longitude et latitude.

6e section. Bīrūn[1] : 91° 52′ de longitude. Mihrān[2] (l'Indus) : 95° 30′ de longitude et 24° 42′ de latitude. Kābul[3] : 100° de longitude et 28° de latitude. Ghazna[4], « ancienne capitale du sultan Maḥmūd bin Subuktekīn », par 92° 51′ de longitude et 28° 54′ de latitude.

7e section. Ḳandahār[5] : 110° de longitude. Yāfūn[6] « où réside le représentant du sultan de Delī[7] », par 123° de longitude et 26° 15′ de latitude.

8e section. Ḳanawdj[8] : longitude 131° 50′, latitude 29°. « Elle est située entre deux bras du Gange[9] ». Les *ḳalā'a* ou forteresses des Brahmanes[10] ; Ūč[11] par 133° de longitude et 27° 30′ de latitude. Les montagnes du Ballahrā.

9e section. « Elle s'étend des montagnes du Ballahrā jusqu'au 149e degré de longitude. Elle pénètre ensuite dans le pays de Ḳākullā. » La ville de Aṭrāghā[12] par 153° de longitude et 27° 40′ de latitude. La Porte de la Chine[13], par [1]60° de longitude, sur la ligne du IVe climat. « Sur la ligne du IVe climat, se trouve la capitale de la Chine, la ville de Tādja[14] où réside le Baghbūr, leur

De Goeje. Leyde, 1892, in-8°, p. ٣١٩) ». L'information de Ibn Sa'īd est donc inexacte.

1. البيرون.
2. مهران.
3. كابل.
4. غزنه.
5. القندهار.
6. يافون ?
7. دلى.
8. Le texte a العموح pour القنوج.
9. كنك *Gang*, avec ك en fonction de gutturale sonore.
10. قلاع البراهمه.
11. عوص, pron. mod. *'Ūs* = *Utchh*, *Uchh* des cartes anglaises, dans le Pandjab.
12. اطراغا.
13. باب الصين.
14. تاجه.

grand roi. De la grande montagne qui est à son nord, descend le Khumdān, le plus grand des fleuves de la Chine. »

10e section. Čīniyya[1]. « C'est l'ancienne capitale où résidait le sultan avant [de s'établir] à Tādja. Elle est par 167° de longitude et 26° et des minutes de latitude. Elle est située à l'est d'un fleuve qui descend de la montagne (*sic*) de la Chine. Elle est entourée de nombreux terrains de culture. On fabrique dans cette ville les vases chinois. On y apporte l'argile d'une terre riche en argent située dans les parties orientales de la Chine. »

La montagne de Čīn al-Čīn[2]. La ville de Manzī[3] par 176° 30′ de longitude et 26° de latitude. « Manzī est la capitale de Čīn al-Čīn. »

1. صينيه.
2. جبل صين الصين.
3. منزى. *Vide supra* p. 11.

ABŪ 'OMAR MINHĀDJ AD-DĪN (vers 1250).

Abū[1] 'Omar Minhādj ad-dīn 'Othmān ibn Sirādj ad-dīn al-Djūzdjānī, c'est-à-dire originaire du pays de Djūzdjān situé entre Merv et Balkh, vint de Ghor dans le Sind, à Ūc et au Multān en 624 de l'hégire = 1227 de notre ère. De 640 à 642 de l'hégire = juin 1242-avril 1244, il résida à Laknawtī, la capitale du Bengale, et eut ainsi occasion de recueillir des informations précises sur les pays voisins en relations avec le territoire musulman. Il publia vers 1250, le grand ouvrage persan *Ṭabaḳāt-i-Nāṣirī* dont on trouvera plus loin un extrait d'après la traduction anglaise de Elliot, ainsi appelé du sultan Nāṣir ad-dīn Maḥmūd qui fut le bienfaiteur de l'historien. Le livre XX des *Ṭabaḳāt-i-Nāṣirī* est consacré aux sultans Mu'izziyya de l'Inde[2].

Livre XX des *Ṭabaḳāt-i-Naṣirī*. Chapitre V : Histoire de Malik Ghāzī Ikhtiyār ad-dīn Muḥammad Bakhtiyār Khildjī de Laḳnawtī[3].

P. 309..... Plusieurs années après, Muḥammad Bakhtiyār reçut des renseignements sur les territoires du Turkistān et du Tibet, situées à l'est de Laknawti, et il commença à désirer s'en emparer. A cet effet, il prépara une armée d'environ dix mille cavaliers. Dans les montagnes qui s'étendent entre le Tibet et le territoire de Laknawtī, vivent des populations de trois races différentes. (p. 310) L'une s'appelle Kūč [= Kūč Bihār] ; la seconde, Mīc ; et la troisième, Tihāru[4]. Ils ressemblent tous aux Turks et parlent plusieurs langues, intermédiaires entre la langue de l'Inde propre et celle

1. Extrait ajouté pendant que ce travail était en cours d'impression.
2. *Apud* H. M. Elliot, *The history of India as told by its own historians*, éd. Dowson. Londres, 1869, in-8, t. II, p. 259 et suiv.
3. *Ibid.*
4. Dans son *History of Bengal*, p. 46, Stewart appelle ces trois populations : *Kunč*, *Mikeh* ou *Miekh*, *Niharu*. Dowson.

du Tibet. L'un des chefs des tribus de Kūc et de Mīc, appellé 'Alī Mīc, avait été converti à l'Islām par Muḥammad Bakhtiyār; il accepta de conduire celui-ci dans les montagnes. Il le conduisit dans un endroit où se trouvait une ville appelée Mardhan-kot[1]. On dit que, dans l'ancien temps, lorsque Gursasp Šāh retourna de Chine, il vint à Kāmrūp[2] et construisit cette ville. Devant la ville, coule un fleuve extrêmement large. On l'appelle Bangamatī[3]. Lorsqu'il pénètre dans l'Hindoustan, il reçoit, en langue de l'Inde propre, le nom de Samundar[4]. Il est trois fois plus long, large et profond que le Gange. Muḥammad Bakhtiyār arriva sur les bords du fleuve et 'Alī Mīc vint au devant de l'armée musulmane. Ils marchèrent pendant dix jours jusqu'à ce que ce dernier les conduisit dans la montagne, en suivant le cours supérieur du fleuve, à un endroit où, depuis les temps anciens, un pont d'environ vingt arches en pierre avait été construit. Lorsque l'armée arriva au pont, Bakhtiyār y laissa deux officiers, un turk et un khildjī, avec un fort détachement pour garder cet endroit jusqu'à son retour. Avec le reste de l'armée, il passa le pont. Lorsque le Rāy[5] de Kāmrūp apprit le passage des musulmans, il envoya des officiers de confiance à Bakhtiyār pour le mettre en garde contre une invasion du Tibet et pour lui assurer qu'il ferait mieux de retourner sur ses pas et de préparer plus convenablement [une nouvelle expédition]. Il ajouta également que lui, le Rāy de Kāmrūp, était décidé à réunir ses troupes l'année suivante et à marcher devant l'armée musulmane pour s'assurer du pays. Muḥammad Bakhtiyār ne prêta aucune attention à ces représentations et se mit en marche vers les montagnes du Tibet.

Une nuit de l'année 642 = 1243 de notre ère, il fit halte dans un endroit (p. 311) situé entre Deo-kot et Bangāwan, où il fut l'hôte de Mu'atamad ad-dawla qui avait été autrefois écuyer de Muḥammad Bakhtiyār et avait vécu dans la ville de Laknawtī. Cet homme lui apprit que, après avoir traversé le pont, la route passe, pendant quinze étapes, à travers des défilés et des passes de montagnes et que, à la seizième étape, on atteint le plateau. L'ensemble

1. Var. *Bardhan*, *Dardhan*. Stewart a *Burdehun* ou *Murdehun*. Dowson.
2. Le texte a fautivement *Kamrū l* pour *Kāmrūp* [< skr. *Kāmarūpa*]. Dowson.
3. Le Brahmapoutre. Il est ainsi appelé dans une partie de son cours. Dowson.
4. *Samundar* < skr. *samudra*, l'océan.
5. *Rāy* ou *Rāya* < skr. *rāja*.

du pays était très peuplé et les villages florissants. Le premier village auquel on arriva était défendu par un fort. Lorsque l'armée musulmane l'attaqua, les gens qui se trouvaient dans le fort et dans les endroits environnants firent résistance et une bataille s'ensuivit. Un combat acharné se prolongea du matin jusqu'à la prière de l'après-midi ; un grand nombre de musulmans furent tués et blessés. Les ennemis étaient uniquement armés de lances en bambou. Leurs cuirasses, boucliers et casques étaient uniquement en [pièces d'étoffe de] soie écrue solidement liées et cousues ensemble. Ils portaient tous de longs arcs et flèches. Lorsque vint la nuit, les prisonniers qu'on avait faits furent amenés à comparaître et questionnés. On eut ainsi l'assurance que, à cinq parasanges de là, se trouvait une ville appelée Karambatan[1] où se trouvaient environ trois cent cinquante mille braves Turks armés de l'arc. Au moment où les cavaliers musulmans approchèrent, des estafettes vinrent donner connaissance de leur approche ; ces estafettes devaient arriver à destination le matin suivant. Lorsque l'auteur était à Laknawtī, il prit des informations sur cet endroit et il apprit que c'était une assez grande ville. Les remparts en sont en pierre. Ses habitants sont brahmanes et nūnī[2] et la ville est sous l'autorité du chef de ces gens. Ils professent le buddhisme[3]. Au marché de cette ville, on vend chaque matin environ quinze cents chevaux. Toutes les selles pour chevaux qui sont apportées sur (p. 312) le territoire de Laknawtī, proviennent de ce pays. Leurs routes passent à travers les ravins des montagnes, ce qui est l'habitude dans cette partie du pays. Entre Kāmrūp et le Tibet, il y a trente-cinq passes de montagnes par lesquelles les chevaux sont amenés à Laknawtī.

[L'armée de Muḥammad Bakhtiyār avait été battue dans le premier engagement avec les indigènes ; les troupes étaient exténuées après la première étape ; il tint conseil avec ses officiers et on résolut de battre en retraite. Le corps expéditionnaire revint

1. Var. *Karam-bain*, *Laram-bain*. Stewart a *Kūrmputtun*. Dowson.

2. *Nūnīyān*, var. *tūnīyān*. Dowson.

3. « *Dīn-i Tarsāy* which according to the dictionaries, means Christianity, or Fire-worship. It is not likely that either can be intended here, though Stewart in his *Hist. of Bengal* says : their prince was a Christian. The term is probably applied to any established religion other than Muhammadanism (Dowson) ».

au pont de pierre dont il a été question : il avait été détruit par les Hindous de Kāmrūp]. Dans le voisinage de cet endroit, on apercevait un temple élevé et solide, d'une merveilleuse architecture. Il contenait de nombreuses idoles en or et en argent et une très grande idole en or dont le poids dépassait deux ou trois mille mithḳāl. Muḥammad Bakhtiyār et les restes de son armée s'y réfugièrent.....

NAṢĪR AD-DĪN AṬ-ṬŪSĪ (mort en 1261).

« Hoc tempore[1], dit Grégoire Abu'l-Faradj cité par John Grave, clarissimus Naṣīr ad-dinus aṭ-Ṭūseus Philosophus, author cælestium observationum in Civitate Marāgha [, è præcipuis civitatibus Adzarbaydjān, inquit Ibn Ḥawḳal,] diem obiit. Vir sapiens, et excellens in universis scientiis. Ab eo accersiti sunt præcipui Mathematici ad cælestes observationes faciendas ; eique subjecta sunt singula Collegia per universas ditiones imperii Al-Mogul. Multa opera scripsit in Logicâ, et Naturali Philosophiâ, et Theoriâ Planetarum, et Geometriâ, et Astronomiâ. Author etiam libri Moralis Philosophiæ, in linguâ Persicâ, quam maximè laudati. Sententias antiquorum confirmavit, et neotericorum dubia solvit, easque disceptationes, quæ etiamnum in eorum scriptis usurpantur[2]. »

L'ouvrage persan auquel sont empruntées les positions suivantes, est intitulé : زیج خواجه نصیر الطوسی وهو جدول اطوال بلدان از جزایر خالدات وعروض از خط استوا, Table du seigneur Naṣīr [ad-dīn] aṭ-Ṭusī, c'est-à-dire table des longitudes des pays [d'après le méridien] des îles Fortunées, et des latitudes [à compter] de l'équateur[3].

	Longitude	Latitude	Climat
	—	—	—
Yémen : Aden	76° 0	11° 0	0[4]
'Omān : Ṣuḥār, capitale de l''Oman.	84° 0	14° 20	1
Baṣra	84° 0	30° 0	3
Fārs : Sīraf	88° 0	29° 0	3

1. *Vide supra* p. 353 et note 1.
2. Apud *Binae Tabulae Geographicae una Nassir Eddini Persae, altera Vlug Beigi Tatari, operâ et studio* Johannis Gravii *nunc primum publicatae et commentariis ex Abulfeda aliisque Arabum geographis illustratae.* Londres, 1648, p. IV.
3. *Ibid.*, p. 4 et suiv.
4. Le climat zéro est la partie du monde située au sud de l'équateur.

	Longitude	Latitude	Climat
[Pays] des Turks : Khān-bāligh[1] . .	124° 0	46° 0	6
— Manzī[2]	100° 0[3]	30° 0	3
Makrān : Tīz, capitale du Makrān. .	98° 0	26° 55′	2
Daybul[4].	102° 0[5]	25° 10′	2
Sind : Manṣūra, capitale du Sind[6].	105° 0	27° 40	3
Inde : Tāna, sur la côte de la mer de l'Inde	102° 0	19° 20′	1
Nahalwāra[7]	102° 30′	22° 0	2
Sūmanāt[8]	106° 0	17° 0	1
Mūltān	107° 35′	29° 40′	3
Lahore[9]	109° 20′	31° 50′	3
Ḳanawdj[10], résidence du roi de l'Inde.	115° 50′	26° 35′	2
Bénares[11]	117° 20′	26° 15′	2
Sirandīb	130° 0	10° 0	0
Turk-Hind : Tibet.	110° 0	40° 0	5
Kašmīr[12].	105° 0[13]	35° 0	4
Chine : Pandjū[14], résidence du roi de la Chine	130° 0	24° 15	2

1. خان بالغ.
2. منزى.
3. D'après la table de Ulug Beg contenue dans l'ouvrage précité, Manzı est par 140° de longitude.
4. Le texte a fautivement دبيل Dabīl pour ديبل. *Vide supra* p. 48 et note 7
5. D'après Ulug Beg, par 102° 0′.
6. Naṣır ad-dın indique Manṣūra comme capitale du Sind, mais la situe inexac tement dans l'Inde propre.
7. نهلواره.
8. سومنات.
9. لهاور litt. *Lahawr*.
10. قنوج.
11. بانارسي litt. *Bānarası* < skr. *Varanası*.
12. كشمير.
13. 103°, d'après Ulug Beg.
14. ينجو.

WAṢṢĀF (fin du XIIIe siècle).

'Abdu'llah bin Faḍlu'llah de Sīrāz, plus connu sous le nom de Waṣṣāf-i-Ḥaḍrat, le panégyriste de Sa Majesté, vivait sous le règne de Ghāzān Khān (1295-1304), sultan du Khawārizm. « Il doit être compté au nombre des plus grands historiens qui ont écrit en persan[1]. »

Le passage suivant est extrait de : *Geschichte Wassaf's*, persisch herausgegeben und deutsch übersetzt von HAMMER-PURGSTALL, t. I, in-4°, Vienne, 1856.

PRISE DE L'ILE DE MŪL ČĀWA

P. 44. Parmi les conquêtes faites de son temps [sous le règne de Kublaï Khān], est celle de l'île de Mūl Cāwa[2] en l'année 691 = 1292.

Lorsque les navires abordèrent au rivage désiré, ils prirent possession par la peur du glaive de quelle île ! — d'une île qui a vingt parasanges de long et cent-vingt parasanges de large. Le Gouverneur, Srī Rāmah[3], s'empressa de faire sa soumission à Sa Majesté [l'Empereur de Chine, en offrant, en même temps] des objets rares et de grand prix. Sa Majesté ne permit point que la mort certaine exerçat là sa puissance et Elle mit le fils [du Gouverneur] sur les marches du trône élevé. Elle [lui] accorda un vêtement d'honneur pour la parade, [le] combla de grâces et laissa l'île entre les mains [du fils de Srī Rāmah] contre payement d'un tribut et d'impôts [payables] en perles et en or. En fait, cet endroit est entouré par les flots de la mer, plein de biens mobiliers et immobiliers, comblé de trésors, où il pleut des perles, avec des sommes considérables en espèces et de très riches marchandises.

1. Edward G. Browne, *A literary history of Persia from Firdauwsī to Sa'dī*, Londres, 1906, in-8, p. 443.
2. مول چاوه.
3. سری رامه.

La puissance de création du Tout-Puissant a embaumé cet endroit et ses environs avec le parfum de l'aloès et du girofle. Dans les maisons et les villages, les perroquets crient en arabe[1] : « Je suis un jardin dont la gloire et les joies font envie aux paradis. Par jalousie pour ma splendeur, les rivages de l''Omān versent des pleurs qui ressemblent aux perles. [L'aloès du Khmèr[2] brûle dans le brûle-parfum de ma concurrence (*sic*) comme le bois sur le feu[3]..... »

1. Sur la connaissance des langues par les perroquets, *vide supra*, p. 56-57.
2. القُمَارى *al-ḳumārī*.
3. كالعود على النار.

RAŠĪD AD-DĪN (1310).

« Faḍl-Allah bin Abī-'l-Khayr Rasid ad-dīn, l'historien persan des Mongols, dit M. Cl. Huart, né à Hamadzān en 1247, exécuté à Tebriz en 1318 sur l'accusation d'avoir empoisonné le sultan Euldjaytu, était un médecin d'origine israélite. Il fut médecin d'Abaḳa, puis ministre de Ghāzan et de son frère Euldjaytu »[1].

Djami'u-t-tawarikh of Rasidu-d-din in H. M. Elliot, *History of India as told by its own historians*, vol. I. Londres, 1867, in-8.

P. 70-71. L'île de Lāmūrī qui est située au delà de Ceylan, est très grande. Elle a son roi à elle.

Au delà de [l'île précédente], se trouve le pays de Sūmūtra[2]; et au delà [de ce dernier], Darband Nias[3] qui est une dépendance de Djāwa[4]. Dans les montagnes de Djāwa poussent des arbres odoriférants. Il y a, dans ces îles, plusieurs villes dont les principales sont Arū[5], Barlak[6], Dalmyan[7], Djāwa[8] et Barkudoz. Les montagnes de Djāwa sont très hautes. C'est l'habitude de ces gens de piquer avec des aiguilles leurs mains et le corps entier et de frictionner ensuite [la partie piquée à l'aiguille] avec une substance noire pour la colorer[9].

En face de l'île de Lāmūrī, se trouve l'île de Lākawāram[10] qui produit beaucoup d'ambre rouge. Hommes et femmes vont nus,

1. *Littérature arabe*, p. 333.
2. Il s'agit du territoire de Sūmūtra, dans le nord de l'île de Sumatra.
3. L'île de Nias.
4. L'île de Sumatra.
5. Ancien port de la côte nord-est de Sumatra.
6. Sans doute le *Perlaḳ* de la côte nord-est de Sumatra, sur le territoire de l'ancien royaume d'Atchin; en Atchinais *Peureulak*.
7. Peut-être pour *Ṭamiañ*, nom de la rivière qui débouche à la mer près de la frontière sud-est de l'ancien royaume d'Atchin.
8. *Vide supra apud* Ibn Sa'īd, p. 343.
9. C'est-à-dire de se tatouer.
10. Les Nicobar. *Lākawāram* est une variante du *Nakkavaram*, les pays des [hommes] nus, de la grande inscription de Tanjore de 1050. Cf. *The Andaman and Nicobar islands, Local gazetteer*. Calcutta, 1908, in-8, p. 57.

mais ces dernières couvrent les parties sexuelles avec des feuilles de cocotier. Ils sont tous sujets de l'empereur de Chine.

De là on arrive à un continent appelé Čampa [1], qui est également soumis à l'empereur de Chine. Les indigènes y sont rouges et blancs.

1. La traduction anglaise à *Jamma* = *Djampa*, en graphie arabe جنفى avec ج en fonction de palatale sourde = *Čanf* < skr. *Campā*.

DIMAŠḲĪ (vers 1325).

« Šams ad-dīn Abū 'Abdallah Ṣūfī ad-Dimaškī était imām du petit village de Rabwé près de Damas dont Ibn Baṭūṭa a dit que « c'est un des plus jolis points de vue du monde et un des plus « beaux lieux de plaisance ; on y trouve des palais élevés, de nobles édifices et des jardins admirables » ; c'était un lieu de pèlerinage, à cause d'une petite grotte en face de laquelle se trouvait le prétendu oratoire de Khiḍr, assimilé au prophète Elie. Une grande partie de ses champs cultivés, de ses vergers et de ses maisons y étaient constitués en legs pieux dont les revenus servaient à l'entretien de l'imām, du muezzin et des pèlerins. C'est là que Šams ad-dīn écrivit sa cosmographie..... Cependant Šams ad-dīn qui était un mystique, se retira plus tard à Safed en Palestine, et y mourut en 1327 à l'âge de soixante-treize ans. Il cultiva aussi la poésie, et l'on cite de lui des vers que lui avaient inspirés les beaux sites des environs de Damas. Au dire de Reinaud, sa cosmographie laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la critique, mais elle a été très utile pour la connaissance de la géographie du moyen âge, parce qu'elle contient l'indication de faits que l'on ne rencontre pas ailleurs[1]. »

L'ouvrage de Dimaškī est intitulé : *Nukhbat ad-dhar fī adjāïb al-barr wa al-baḥr*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps, en fait de merveilles de la terre et de la mer. Mehren en a publié le texte sous le titre de : *Cosmographie de* Chems-ed-din Abou Abdallah Mohammed ed-Dimichqi (Saint-Pétersbourg, 1866, in-4) et la traduction française sous celui de : *Manuel de la cosmographie du moyen âge* (Paris, 1874, in-8).

DE L'ÉQUATEUR ET DES RÉGIONS SITUÉES AU DELA VERS LE SUD ET VERS LE NORD.

P. 9..... Nous trouvons la partie de la terre qui s'est élevée de l'eau, divisée par cette ligne, qu'on appelle Equateur, en deux par-

1. *Littérature arabe*, p. 336.

ties, l'une septentrionale qui est habitée, l'autre méridionale, non habitée[1]. Cette ligne purement fictive, a son point de départ aux îles Fortunées et Eternelles, situées dans la mer occidentale ou mer Verte, et se continue vers l'est, au nord des montagnes de la Lune et de la région appelée Sofāla, de la terre des Zandjs et des côtes des îles situées aux environs; passe les îles Dībadjāt[2], entre les côtes méridionales de l'île de Sirandīb[3] et l'île de Sribuza[4]; après l'île de Djāwaga[5], elle touche la côte méridionale de la Chine et aboutit à l'extrême frontière de l'Orient, où sont situées les îles de Silā[6] et la terre Uṣṭukūn[7]. Ainsi [cette ligne] sépare la terre habitée de la partie plongée dans la mer Ténébreuse.....

P. 12..... L'hémisphère méridional [,disent quelques-uns,] est désert, et l'on n'y trouve aucune plante, la partie habitable ne s'étendant au-delà de l'équateur qu'à 11° 3/4, d'après l'opinion de Ptolémée; d'après une autre [opinion] des géographes anciens, à 13° ou 16°. D'ailleurs la partie méridionale de la grande île de Ḳomor[8], ainsi que les îles de Wāḳwāḳ[9] et Ḳasmīn[10], s'étendent

1. Deux pages plus loin, p. 11, Dimaṣḳī dit, au contraire : « Au delà de l'Equateur se trouvaient, au temps de Ptolémée, huit villes considérables dont voici les noms : Ḳomor (le texte a القمر *al-Ḳ.M.R.*), l'île de Madagascar ou la région de la montagne d'où sourd le Nil; Aghna اغنا, nom d'une ville de l'île de Ceylan; Loḳmarana (le texte a لقمرانه *L.Ḳ.M.RāNa*), probablement la même ville que ليرانه *Layrāna* de Ibn Sa'īd (*vide supra*, p. 326 et note 3), sur la côte orientale d'Afrique; Dahnā, le texte a دهنى var. دمهى *Damhā*, peut-être pour رهمى *Rahmā*, le Pégou (*Vide supra apud* Ibn Sa'īd, p. 327); Lamlama لملمه (cf. les لملم *Lamlam* de Abūlfidā in *Géographie*, t. II, p. 220, et les Lamlam et Damdam دمدم de Edrīsī *in* Dozy et de Goeje, *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrīsī*, Leyde, 1866, in-8, *sub verbis* لملم et دمدم) de l'Afrique occidentale; Daghūṭa دغوطه, sur la côte orientale d'Afrique (*vide supra apud* Ibn Sa'īd, p. 327); Safaḳis? (le texte a سفاقس *S.Fā.Ḳ.S*), et Kugha كوغه (cf. Dozy et De Goeje, *op. laud.*, *sub verbo* p. ٣, ١٠, ١١ et ١٣١).

2. الديبجات.

3. Le texte a سرنديب que Mehren a transcrit *Sérendip*.

4. Le texte a la leçon fautive habituelle سريرة *Sarīra* pour سرُبُزة.

5. Le manuscrit a la leçon fautive الزنج *az-Zanag* que Mehren a corrigé en الزابج *az-Zābag* < *Djāwaga*.

6. سلا, la Corée.

7. أصطيقون, var. أصطيفون *Uṣṭifūn*; pron. anc. *Uṣṭiḳūn*.

8. Le texte a القمر *al-Ḳ.M.R.*

9. الواق واق.

10. القسمين ?

vers le sud, plongées dans la mer, comme aussi une partie de Daghūṭa, située dans le pays des Zandjs sur les bords de la mer Pacifique [1], tout près de l'île de Ḳomor. L'accès y étant possible, nous pourrions communiquer avec les habitants. Ceux de l'île de de Ḳomor, de l'île de Loḳmarāna [2] et de Dahna [3] sont doués d'un teint plus pur, de cheveux plus longs et d'un esprit plus facile que les nègres de Ḳaldjūr et de Kūkū [4]. ....

P. 15. Premier climat. [Il comprend, en allant de l'est à l'ouest], la partie orientale de la Chine avec les îles de Silā et le pays de Uṣṭīḳūn situé au bord de la mer, la partie intérieure de la Chine vers l'est jusqu'aux ports de Khānfū [5], de Khālfūr [6], de Khumdān et de Cīniyya [7], sur le détroit dit *Portes de la Chine* [8]; les îles de Campa [9], de Sribuza [10], de Barakāt [11], de Ṣubḥ [12], de Khmèr [13], de Laṅgabālūs [14], de Fanćūr [15], de Sirandīb; la partie supérieure de l'île de Ḳomor [16], les îles de Čundur-būlāt [17] et de Dāmiyāt [18]; les îles des

1. البحر الجامد.
2. *Vide supra*, p. 364, note 1.
3. *Vide supra*, p. 364, note 1.
4. Sur ces nègres, cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 221 et 225
5. Le texte a خانقوا *Khānḳū* pour خانفوا.
6. خالفور.
7. صينيّة pron. mod. *Ṣiniyya*.
8. ابواب الصين.
9. الصنق litt. pron. anc. *al-Ćanf*, pron. mod. *aṣ-Ṣanf*.
10. *Vide supra*, p. 364 et note 4.
11. البركات.
12. صبح.
13. Le texte a قمار litt. *Ḳ MāR*, que Mehren a lu *Ḳomār*.
14. لنجبالوس avec ج en fonction de gutturale sonore; pron. mod. *Landjabālūs*.
15. فنصور.
16. القمر.
17. Le texte a la leçon fautive صندا بولات *Ćundā-būlāt* pour صُنْدُرْ بولات, pron. mod. *Ṣundur-būlāt*, ou صُنْدُلْ بولات *Ćundul-būlāt*, pron. mod. *Ṣundul-būlāt*.
18. الداميات, graphie fautive très vraisemblablement pour اندامان *Andāmān*.

Zandjs[1], la partie septentrionale de la coupole de Uzayn[2], la mer du Yémen, de Barbarā, l'île de Socotora, le pays de Zayla'[3], une partie du Yémen.... La partie septentrionale de la chaîne des montagnes de la Lune[4], les deux lacs d'où sortent le Nil et le lac du confluent.... sont dans ce climat.

P. 16. Le Deuxième climat, compris entre 20° et 27° de latitude septentrionale, comprend la partie orientale de la Chine avec les pays de Tibrā[5] et de Tādjā[6], les montagnes du Ballahrā, le Kāmarūpa[7], Kanūdj[8], Bārāmnī[9], Udjayn[10]; le royaume du Maharādja situé dans la mer du même nom[11], le grand pays de Ma'abar (côte de Coromandel); une partie du pays de Hind, savoir Tāna, Ṣaymūr, Sindān; les îles de Sīlān[12], Karmūh[13], Djāwa[14], une partie du Sind, ... le golfe Persique.....

P. 21.... Selon Abū'l-Faradj bin Ḳodāma[15], le nombre total des

1. جزائر الزنج.

2. Le texte a أزين *Azīn* qui est à vocaliser أُزَيْن < skr. *Ujjayinī*, le Ὀζήνη de Ptolémée, dans la province du Malwa de l'Inde centrale, par 75° 51′ 45″ de longitude orientale (méridien de Greenwich) et 23° 11′ 10″ de latitude septentrionale. Sur le méridien de Uzayn, inexactement appelé Arīn اريين, que les Arabes empruntèrent aux Indiens, cf. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. ccxxxv et suiv., et p. ٣٧٦ du texte arabe, éd. Reinaud et de Slane. Paris, 1840, in-4.

3. Sur la côte d'Afrique, en face d'Aden.

4. L'Unyamwezi, dans la région comprise entre la rive méridionale du lac Victoria et le 5e degré de latitude sud. Pour cette localisation, cf. G. Ferrand, *Les îles Rāmny, Lāmery, Wāḳwāḳ, Ḳomor des géographes arabes et Madagascar* in *Journ. Asiat.*, novembre-décembre 1907, p. 526-528.

5. Le texte a les leçons fautives تترا *Titrā* et بترا *Bitrā* pour تبرا *Tibrā* = Tipperah, près de Chittagong, au fond du golfe du Bengale.

6. تاجه.

7. Le texte a la leçon fautive habituelle قامرون *Ḳāmarūn* pour قامروب *Ḳāmarūb*, forme arabisée du skr. *Kāmarūpa*, l'Assam.

8. كنوج, Canoge.

9. بارامنى, var. بان امنى *Bānāmnī*, *Bārāmnā* ou *Banāmnā* ?

10. أوجَيْن litt. *Awdjayn*. Vide supra note 2.

11. Le texte a وبحر المهراج وجزائره, et la mer du Maharadja et ses îles.

12. سيلان.

13. كرموه, var. كرمه *Karmah* ou *Karma*. Lire كَرِمَدة *Karimada* = *Karimata*, au sud-ouest de Bornéo.

14. جاوه.

15. « Surnommé le Secrétaire de Bagdad, mort en 922, a laissé un livre de l'impôt foncier [dont De Goeje a publié et traduit des extraits in *Bibliotheca geo-*

fleuves d'un cours rapide et navigable aux vaisseaux, s'élève à 228, parmi lesquels..... (p. 22)..... 36 sont au-delà de l'Equateur. Parmi ceux-ci, nous en trouvons, sur l'île de Ḳomor, quatre appelés *aghbāb*[1]; dix descendent des montagnes de la Lune; Rāhūn[2] sur l'île de Sirandib; Djubb[3], le grand et le petit, dans le pays de Mogadišo[4]; deux dans le pays Daghūṭa, trois dans le pays de Uṣṭiḳūn, trois sur l'île de Uñgūdya[5], le fleuve de Safāḳis, le fleuve de Tamīm, le fleuve de Alhū au-delà des montagnes de la Lune, le fleuve de Loḳmarāna, le fleuve de Dahmā[6] et les deux fleuves de l'île de Sribuza.

P. 52..... Entre ces trois divisions [des corps en végétaux, minéraux et animaux], il y en a d'intermédiaires, doués de deux natures : savoir de la nature minérale et de la nature végétale, tels que les coraux; de la nature animale et de la nature minérale, tels que les limaçons, les mollusques à coquilles et les (p. 53) œufs des oiseaux; de la nature animale et végétale, tels que les Wāḳwāḳ[7], les palmiers, les cocotiers et autres semblables.

P. 124.... Le fleuve de Tipperah dans la partie la plus éloignée de la Chine appelée Sīn et Mašīn[8], sort du lac de Tipperah le Grand, d'où viennent aussi les deux fleuves de Khumdān, le grand et le petit. La longueur de ce fleuve, depuis le lac jusqu'à son embouchure dans la mer de Campa, est de cent soixante parasanges[9].....

graphorum arabicorum, t. VI, Leyde, 1899, p. ١٨٤-١٢٢ et 144-208] qui, avant de passer à l'examen des questions concernant l'établissement et le rendement de l'impôt, donne un exposé de l'organisation du service des postes et un résumé de la géographie de l'empire arabe et des contrées avoisinantes. Mais Ḳodama n'était géographe que d'occasion; il était littérateur de profession; il a écrit un ouvrage intitulé *Critique de la poésie*, qui traite de l'art poétique chez les Arabes, et un de ses élèves a rédigé d'après ses leçons un ouvrage sur la rhétorique que possède l'Escurial (Huart, *Littérature arabe*, p. 297-298). »

1. *Vide supra*, p. 68, n. 1.

2. Lire : [de la montagne] de Rāhūn < skr. *Rohaṇa*, dans l'île de Ceylan. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 88 et t. II, 2e part., p 131.

3. ابجبّ.

4. مقدشو. *Vide supra*, p. 174 et n. 4.

5. *Vide supra*, p. 174 et note 4 *in fine*.

6. Le texte a دهمى *Dahmā* pour رهمى. *Vide supra*, p. 364 et n. 1.

7. الواق واق.

8. شين وماشين.

9. Il s'agit ici d'un lac imaginaire où prendraient leur source le Brahmapoutre, le Hoang-ho ou Fleuve Jaune qui passe au nord de Si-ngan fou =

P. 125. Le fleuve de Khumdān le Petit, sortant du lac de Tipperah, est une rivière rapide et navigable : il traverse les contrées de Čin al-Čīn et les parties inférieures des montagnes de Ballahrā, jusqu'à son arrivée aux Portes de la Chine. Coulant du nord au sud, il traverse le pays de Tādja et le lac du même nom ; après en en être sorti, il débouche, après un cours de trois parasanges (*sic*) dans la mer du Maharādja, qui est une partie de la mer de Chine [1].

P. 127..... D'après la relation de Aḥmad, le libraire, l'Egyptien, le camphre est la résine d'un arbre qui croît sur les bords de la mer [2] ; il atteint un très grand développement et peut abriter sous son ombre une centaine d'hommes. Il y en a dans les contrées de la Chine et des Indes. D'après l'opinion des navigateurs [3], il y a diverses espèces de camphre dans un seul arbre, et l'on sépare ces espèces. Parmi les lieux où l'on trouve le camphre est Fanṣūr. [Le camphre de Fanṣūr] est d'une qualité supérieure à cause de son excellence [4], sa blancheur, sa finesse, sa douceur et la suavité de son odeur. L'île de Fanṣūr, dont nous parlerons ci-après, est située dans la mer de Chine. D'autres lieux tels que les îles de Aršīr [5] et de Ribāḥ [6], ne produisent que des qualités inférieures. Abū'l-Ḳāsim de Sīrāf nous donne cette description de la récolte du camphre : à une certaine époque de l'année, on se rend auprès d'un arbre qu'on

Khumdān et le Fleuve Rouge qui se jette dans le golfe du Tonkin ou mer de Čampa. Cette croyance semble être la version arabe de la légende chinoise d'après laquelle le Hoang-ho prendrait sa source à un lac situé sur le mont Kouen-lun. Il est également possible que le lac en question désigne le Tengri Nor du Tibet d'où sourd un affluent de gauche du Brahmapoutre, et qu'on aurait cru donner naissance au Hoang-ho et au Fleuve Rouge.

Les deux fleuves de Khumdān désignent sans doute le Hoang-ho et un de ses affluents, à moins qu'il ne s'agisse du Hoang-ho et du Yang-tse.

1. Ces indications, inexactes dans le détail, pourraient s'appliquer au Yang-tse, en lisant : de l'ouest à l'est, au lieu de : du nord au sud. Dans cette hypothèse le Hoang-ho ou Fleuve Jaune serait le « fleuve de Khumdān le Grand », et le Yang-tse, « le fleuve de Khumdān le Petit ».

2. شجرة بحرية litt. un arbre marin. Mehren a traduit inexactement : un arbre aquatique qui croît sur les bords des rivières.

3. Le texte dit : D'après l'opinion des commerçants de Baṣra.

4. محسن جوهره.

5. ارشير var. ازشير *Azšīr*?

6. رباح. C'est évidemment le même nom que le رياح *Riyāḥ* de Ibn al-Bayṭār et Serapion (*vide supra* p. 289 et 112). Je ne sais laquelle des deux leçons, *Riyāḥ* ou *Ribāḥ*, est la bonne.

entoure d'une fosse, où l'on pose un grand réservoir; puis, un homme voilé et les narines (p. 128) bouchées, s'approche, une hache tranchante à la main. Après avoir mis le réservoir tout près de la racine, il entaille l'arbre avec la hache, afin que la sève du camphre en coule; puis, jetant la hache, il s'éloigne en grande hâte, de peur que le camphre coulant ne jaillisse sur sa figure et le tue. Lorsque la sève recueillie est refroidie, on en remplit des vases, puis on abat l'arbre dont on a enlevé la sève, et on le laisse sécher. Après l'avoir coupé et fendu en morceaux, on extrait ce qui reste de résine entre l'écorce et le bois. D'après d'autres [personnes], le camphre se trouve renfermé dans l'intérieur de l'arbre [1], comme du sel [2]. Cet arbre est creux comme le bois du Brésil. D'après d'autres encore, le camphre est le produit d'une espèce d'arbres qui poussent dans les marais, aux environs de contrées montagneuses, à quelques journées de distance de la mer. Ces lieux, peuplés de serpents, sont inabordables pour les hommes, et personne n'ose y pénétrer pour recueillir le camphre. Cependant, pendant un mois, à une certaine époque de l'année, au temps de l'accouplement, les serpents mâles et femelles cherchent la mer pour s'y désaltérer et apaiser leur ardeur. Alors, les ramasseurs de camphre profitent de leur absence [pour le recueillir]. S'il n'en était ainsi, le camphre serait très rare.

Le meilleur camphre est le *ribāḥī* [3] et le *fančūrī* [4], qu'on ne trouve que dans les cimes de l'arbre et dans les branches; sa couleur est d'un rouge luisant. Le premier est appelé ainsi d'un roi du nom de Ribāḥ [5] qui découvrit cette espèce. Parmi les autres sortes, le *mahinšār* [6] est blanc, luisant, friable et d'une odeur suave. Le *murdjānī* [7] a des grains plus gros que le *mahinšār*; sa couleur tourne un peu au noir et il est aussi facile à réduire en poudre.

1. Le texte a فى قلب العود litt. dans le cœur du bois, à l'Intérieur de l'arbre. العود signifie ici *bois*, et non *aloès* comme a traduit Mehren. Cf. dans la phrase suivante عود البقم le bois du Brésil.

2. C'est-à-dire : ayant l'aspect du sel.

3. الرباحىّ.

4. الفنصورىّ.

5. رباح.

6. المهنشار.

7. المرجانىّ.

Le *buṭnān*[1] est friable, tournant au rouge. Le *mahbābar*[2] est rouge à l'extérieur, blanc à l'intérieur et très pur. Le *kundardj*[3] est de la couleur de la sciure de bois de teck; il est mou et gras; en le brisant [on constate que] l'intérieur est noir; mais, broyé, il devient blanc. De toutes ces espèces, le *ribāḥī* est la seule qu'on exporte du pays de Fančūr et qu'on emploie comme remède[4].

DESCRIPTION DU GOLFE FORMÉ PAR LA MER PACIFIQUE OU MER DE POIX OU MER DES TÉNÈBRES[5].

P. 169. Ce golfe est situé à l'extrémité orientale de la Chine. D'après l'assertion des savants, les bords de la mer Orientale ou mer de Poix qui porte ce nom à cause de ses ténèbres et de sa noirceur, sont situés vers la partie la plus reculée de l'orient; au delà, on ne connaît rien. Là, commence un grand golfe, dépassant la frontière la plus reculée du côté du sud, qui s'étend de la terre de Tipperah, du grand lac d'eau douce et des montagnes du Ballahrā, jusqu'à ce qu'il se combine avec la mer Méridionale de l'Inde et celle de la Chine qui portent divers noms d'après les terres baignées par leurs eaux. La dimension de ce golfe s'étend au-delà de l'Équateur, vers le sud, jusqu'au 13e degré — un degré égale 56 milles et 2/3. C'est là, en deçà de l'Équateur, qu'est l'extrémité du pays de Khumdān et de Cīn al-Cīn avec l'embouchure du fleuve de Khumdān le Grand qui, large de 28 milles, se jette dans l'Océan Environnant. Le courant de ses eaux se conserve, après son embouchure, jusqu'à une distance de deux journées, et elles ne se mêlent pas avec les eaux salées de la mer à cause de leur impétuosité. On ne trouve pas dans ce fleuve le flux et le reflux correspondant à celui de la mer, comme dans d'autres fleuves. La longueur de ce golfe s'étend du nord au sud. Sur ses bords sont dix montagnes, sillonnées de dix cours d'eau douce et salée, qui portent le nom de Estuaires de la Chine[6]. Ces montagnes sont appelées aussi *Chaîne d'ammoniaque*[7], parce

1. بوطنان.
2. المهبابر.
3. الكندرج, pron. anc. *kundarg* ou *kundrag*.
4. *Vide supra* p. 289 et 112.
5. البحر الجامد المسمّى البحر الزفتىّ وبحر الظلمات.
6. اخوار الصين. Ce sont les Portes de la Chine.
7. جبال النشادى.

qu'on y trouve ce minerai en quantité, comme aussi du soufre rouge. Sur ces montagnes poussent en abondance l'arbre à camphre, le bois du Brésil et l'ébène..... (p. 170). Les navires de la Chine n'entrent dans la mer de Poix qu'après avoir traversé ces estuaires, et il n'y a pas de navigation plus périlleuse à cause de la quantité des détroits et de la violence des vents. La longueur des côtes de ce golfe depuis le lac de Tipperah jusqu'à l'extrémité méridionale, est de 750 parasanges. D'après Ptolémée et d'autres, il y a dans cette mer six îles, nommées îles de Sīlā[1], parce qu'elles contiennent des gisements riches en diverses espèces de corindons et de pierres précieuses[2]. Elles sont bien peuplées et ceux qui y abordent, souhaitent d'y rester à cause de la température agréable, de la douceur de l'eau, de la beauté des femmes et de l'abondance de tous les biens. On trouve sur les bords de cette mer, vers le nord, trois statues en pierre, taillées dans le rocher, à la figure effrayante. La main étendue vers la mer, elles indiquent par leur air menaçant, qu'il n'y a pas de passage au delà. Il y a également à Cadix et sur les îles Fortunées, à l'entrée de la mer Lablāba[3] des statues semblables qui avertissent le navigateur de ne pas se hasarder plus loin[4] dans la mer Verte[5]. Après avoir traversé ce golfe, dont les côtes s'étendent vers le nord jusqu'aux montagnes du Ballahrā, le navigateur arrive aux rivages du pays des Kirgiz[6], à l'extrémité du nord-est de la terre.....

1. السيلى, la Corée.

2. الياقوت والجوهر que Mehren a inexactement rendu par *hyacinthe et joyaux*.

3. اللبلابه. D'après les *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun* (trad. de Slane, 1re part., p. 91), « on la désigne aussi (la mer Environnante) par le mot البلاية *al-balāya*, dont le second *l* se prononce d'une manière emphatique ». « Pour البلاية, dit en note de Slane, il faut lire avec les manuscrits et l'édition de Boulac, لبلايه *Lablāya*. Ce mot est peut-être une altération de πέλαγος, ou bien il représente لتلانت *Latlānt*, l'Atlantique. Ce dernier mot étant changé en لتلانة *Latlāna* [par modification graphique du ت final en ة], puis ponctué d'une manière inexacte, aura produit le mot *Lablāya*. El-Bekri (1040-1094), dans sa *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 249, donne au mont Atlas le nom de اذلنت *Adzlant* : le nom d'*Atlas* était donc connu des Arabes. » Ce اللبلابه de Dimašḳī serait donc à corriger en الاتلانت *al-Atlānt*.

4. *Vide supra* p. 347 et 141.

5. المحيط الاخضر المغربى litt. [la mer] Environnante Verte de l'ouest, c'est-à-dire l'Atlantique.

6. القرقز litt. *al-Ḳirḳiz*.

P. 171. Les savants disent qu'il y a dans la mer Orientale ou mer de Poix, derrière la Chaîne d'ammoniaque et les Estuaires de la Chine, près du rivage, six grandes îles nommées îles de Sīlā[1], parce qu'on y trouve le corindon et des pierres précieuses[2] dans les mines, les cavernes et le lit des fleuves. Des Alides y ont été jetés en fuyant les Oméyyades; ils y élurent domicile, en prirent possession et y moururent. Il n'y a guère d'habitant de l'Occident qui, après avoir abordé dans ces îles, souhaite d'en sortir, quand bien même il y serait assujetti à une vie dure. Elles sont situées du côté du nord, dans cette mer [de Poix].

P. 172..... Au delà de cette île [du Château luisant], à une distance de cent milles, est située l'île de Ṣubḥ[3], connue sous le nom d'île Alide. On y trouve des mines de corindon comme nulle part ailleurs. Vingt milles au-delà se trouve le pays de Uṣṭīḳūn[4]; il est peuplé par une race d'hommes d'origine chinoise; ce sont des païens qui adorent le soleil. Les mines d'or et de corindon y sont nombreuses, et cette terre est contiguë à la chaîne de Uṣṭīḳūn qui sépare ce golfe de l'Océan, vers le sud-est, de la mer des Ténèbres. Cette terre produit les mêmes espèces d'arbres que la Chine et les Indes. C'est l'extrémité de la terre en longitude, depuis la frontière la plus reculée vers l'ouest jusqu'à la frontière la plus orientale[5]. Le sommet de cet arc se trouve au milieu, là où la longitude est de 90 degrés; c'est là qu'est située la coupole d'Uzayn[6].... D'après l'opinion des savants, il y a parmi les îles de Sīlā[7], trois îles appelées Silā[8], parce que quiconque y aborde, est enchanté par le séjour et oublie tous les autres pays[9].

1. السيلى. Mehren a lu inexactement *Sayli*; la Corée.

2. *Vide supra*, p. 371.

3. صبح.

4. Le texte a اصطيفون *Uṣṭīfūn*, mais deux mss. ont la leçon اصطيقون *Uṣṭīḳūn*.

5. Litt. : « C'est l'extrémité de l'arc [dans le sens] de la longitude, [arc qui s'étend] de l'extrême-occident à l'extrême-orient ».

6. Le texte a la leçon fautive ارين *Arīn* pour أُزَين.

7. *Vide supra*, note 1.

8. سلا.

9. Rapprochement populaire entre سيلى *Sīlā*, nom de la Corée, et l'arabe سلا, oublier. Mehren.

LA MER MÉRIDIONALE

P. 197. D'après les géographes, la mer Méridionale, avec le grand golfe qui en dérive, appelé mer Pacifique ou mer Ténébreuse ou mer d'Uṣṭīḳūn, est la plus grande des trois mers du monde[1], et la plus dangereuse pour les navigateurs qui y entrent. Ses bords sont inconnus, excepté ceux qui baignent les extrémités de la partie habitée de la terre[2]. Parmi ses bords orientaux, nous nommons la côte de Cīn al-Cīn[3], où est l'embouchure du fleuve Khumdān[4] sur le 174e degré de longitude et le 13e degré de latitude au delà de l'Équateur[5]; vers le sud, nous connaissons la côte de l'île de Ḳomor la Grande[6]. La longueur de cette île est de quatre mois [de marche], mais la partie méridionale est inhabitée, comme aussi la partie de la terre située au delà. Il n'y a qu'une seule entrée dans cette mer, savoir par le détroit formé par les montagnes de Uṣṭīḳūn. Ces montagnes sont une chaîne continue, s'étendant dans la mer jusqu'à une distance de deux cent milles; elle comprend des montagnes (p. 198) très élevées et s'étend de l'est jusqu'au commencement de la chaîne de Ḳomor et du pays de Daghūṭa[7], traversant le milieu de la terre où est la coupole de Uzayn[8]. On dit que Khiḍr[9] entra dans cette chaîne avec l'armée de [Alexandre] le Bicornu. Dans le détroit, entre ces montagnes, il y a un courant véhément, produit par le mouvement de la mer, par le flux et le reflux et par l'impétuosité des eaux continuelle-

1. Le texte a : « Les savants disent que la mer Environnante méridionale et le grand golfe appelé Mer Pacifique ou mer Ténébreuse ou mer de Uṣṭīḳūn, est la plus grande des trois mers du monde..... ».

2. Le texte a : « Ses rivages sont inconnus, à l'exception de [la partie qui est située] à la limite extrême du monde habité ».

3. صين الصين.

4. Le texte a la leçon fautive خَمْدان *Khamdān* pour خُمْدان.

5. Le texte a : « ..., et le 13e degré de latitude méridionale, derrière l'équateur », وراء خطّ الآستواء.

6. جزيرة القمر الكبرى.

7. دغوطة.

8. *Vide supra*, p. 366 et note 2.

9. Elie.

ment agitées du sud au nord, de telle sorte que le passage est impossible à toute espèce de navire, soit grand, soit petit; sa largeur est de cent milles, et le flux est si fort, que les eaux couvrent les hauteurs jusqu'à une élévation de six toises et se répandent sur les plaines jusqu'à une journée de [distance]. Cela se renouvelle quatre fois, le jour et la nuit. Après avoir traversé ce détroit, les eaux se répandent en pleine mer jusqu'à la chaîne de Ḳomor et de Daghūṭa, où est formé le golfe de Daghūṭa; la mer donne naissance à deux grands canaux, sur le côté occidental et oriental de l'île de Ḳomor, et à un troisième qui sépare les îles de Uñgūdya[1] et de Sribuza[2] de l'île de Ḳomor. Ces trois canaux débouchent dans la mer des Indes[3], qui porte divers noms, d'après les côtes qu'elle baigne. Au delà de l'Equateur[4] sont situées l'île de l'Antéchrist[5], l'île (*sic*) de Ḳaśmīr, les îles des Nuages, des Tempêtes et des Pluies[6], enfin les îles du Wāḳwāḳ[7] au-delà de la chaîne d'Uṣṭīḳūn[8]. L'île de Ḳāmrūn[9], près de l'île de Sribuza, est ainsi appelée d'après le nom du roi, comme on appelle..... le roi du Campa, Maharādja (*sic*).....

(P. 199.....) Sur L'ÎLE DE ḲOMOR, il y a quatre grandes rivières appelées *aghbāb*[10], et à peu près vingt villes y sont situées. La plus grande s'appelle Dahmā[11]; Loḳmarāna[12] est la résidence du roi, et la ville principale porte le nom de Aghnā[13].

SRIBUZA[14], d'une circonférence de douze cents milles, contient

1. *Vide supra*, p. 174 et note 4 *in fine*.
2. Le texte a سريرة *Sarīra* pour سربُزة.
3. Litt. : « dans la mer de Hind ».
4. Litt. : « Derrière l'équateur.... ».
5. Litt. : « L'île du Dadjdjāl ».
6. جزائر السحاب والبرق والمطر.
7. الواقواق.
8. Litt. « .... qui sont derrière la montagne de Uṣṭīḳūn ».
9. Le texte a قامرون.
10. Pluriel de غبّ *ghobb*. Vide supra, p. 68.
11. دهمى, lire رهمى *Rahmā*, le Pégou. *Vide supra*, p. 364, n. 1.
12. لقمرانة. *Vide supra*, p. 364, n. 1.
13. أغنى, dans l'île de Ceylan.
14. *Vide supra*, note 2.

beaucoup de villes, parmi lesquelles Sribuza est la plus célèbre ; on y trouve la meilleure espèce de camphre.

L'île de Uṅgūdya[1], d'une forme oblongue et d'une circonférence de 2.000 milles, contient des terrains incultes et des déserts ; ses habitants occupent une montagne vers la partie septentrionale, d'où l'on peut voir les deux côtes opposées de la mer.

Les îles du Wāḳwāḳ sont situées dans l'Océan Environnant, au delà de la chaîne d'Uṣṭīḳūn, tout près de la côte ; on y arrive par la mer de Chine. Elles portent ce nom d'après un arbre chinois qui ressemble au noyer ou au *khiyār šanbar*[2] et porte des fruits pareils à la tête de l'homme. Quand un fruit se détache de l'arbre on entend le son : wāḳ, wāḳ, répété plusieurs fois, puis il tombe. Les habitants de ces îles et ceux de la Chine en tirent des présages.

Quant à l'île de l'Antéchrist, les porteurs de traditions prétendent que l'Antéchrist y est emprisonné. On dit que Tamīm ad-Dārī, enlevé par les génies y serait venu et aurait demandé à l'Antéchrist des éclaircissements sur le jour du jugement et sur sa venue.

Quant aux trois îles, [île des Nuages, île des Tempêtes et île des Pluies], elles sont peuplées, d'après la relation des habitants de Ḳaśmīr, d'une race turque, qui, après une défaite, s'y est réfugiée, [en venant] sur la mer et y a pris domicile ; dès lors elles ont été (p. 200) connues. L'une est enveloppée d'une pluie continuelle ; l'autre, située vers le sud, est couverte de nuages et de ténèbres ; la troisième, située tout près, est toujours illuminée d'éclairs, bien qu'on n'y observe ni pluie, ni nuages. A l'extrémité de la chaîne d'Uṣṭīḳūn, tout près du détroit qui dérive de l'Océan, est situé un grand volcan, nommé *lampe des ténèbres*[3], qui lance des feux à plusieurs parasanges vers le ciel, visibles à une distance de plusieurs journées.

1. L'île de Zanzibar. *Vide supra*, p. 174 et note 4 *in fine*.

2. Le texte a والواق شجر صينىّ شبيه بشجر الجوز وخيار الشنبر « et le *wāḳ* (sic) est un arbre chinois semblable au noyer et au *khiyār šanbar* (*Cassia fistula*; cf. Ibn al-Baytār, *Traité des simples*, t. II, p. 64 n° 836, *sub verbo*) ».

3. Plus exactement : la lampe de la mer des Ténèbres.

Quand la mer a passé l'île de Ḳomor, elle s'élargit et porte des noms divers, d'après les côtes et les contrées qu'elle baigne; mais toutes ces diverses mers n'en forment qu'une seule, dont la plus grande longueur s'étend de l'ouest depuis Mogadiso, Sofāla du Zandj et le pays] de Barbar du Sūdān, jusqu'aux rivages de Cin al-Cin, au pays[1] de Campa, aux côtes [du pays] du Maharādja et au point le plus reculé vers l'est qui a la plus grande longitude, et qui est situé, au sud de Cin al-Cin, à l'embouchure du fleuve de Khumdān le Grand. La dimension de cet espace est de 104 degrés, depuis le 76e jusqu'au 180e, sur lequel est situé le pays de Khumdān et de Cin al-Cin, baigné par la mer au delà de l'équateur..... Dans notre description des côtes, nous commençons au point le plus méridional, puis nous arrivons à l'équateur[2], traversant la partie inférieure de l'île de Ḳāmrūn[3] et la partie supérieure de l'île de Sirandīb avec la montagne de Rāhūn[4] et le pays de Uzayn, où est la coupole de Uzayn[5]. Puis la mer baigne les côtes de Daghūṭa, (p. 201) et celles du pays des Zandjs..... [L'auteur cite ensuite, dans l'ordre suivant : des villes de la côte orientale d'Afrique, des deux côtes de la mer Rouge, de l'Arabie méridionale, de l''Omān, du golfe Persique (p. 202)... Puis la mer continue sa course....., longeant la ville de Sīrāf, le Mand[6], le Sind, [les bouches du] Mihrān (l'Indus), la côte du Malabar[7], Kanbāya, Ṣūmanāt[8], Ma'bar[9], Sindān, Cundur-būlāt[10], Cūliyān[11],

1. Litt. : à la ville de Campa.

2. Le texte a فيمرّ به من فوق خطّ الآستواء litt. on passe au-dessus de l'équateur, c'est-à-dire par le sud de l'equateur. Pour فوق au-dessus = au sud, *vide infra*.

3. القامرون.

4. *Vide supra*, p. 347, n. 3.

5. *Vide supra*, p. 366, n. 2.

6. المند.

7. Le texte a la leçon fautive المنيبار *al-Manībar* pour المَلَيَبار *al-Malayabār* < skr. *Malayavāra*, le pays de Malaya.

8. صومنات.

9. المعبر, le Coromandel.

10. Le texte a la leçon fautive صندابولات que Mehren a lu *Çindapoulāt*, pour صندربولات pron. anc. *Cundur-būlāt*, pron. mod. *Ṣundur-būlāt*, Poulo Condore.

11. الصوليان pron. mod. *Ṣūliyān*, pron. anc. *Cūliyān* < skr. *Coḷa* in *Coḷamaṇḍala*, la côte de Coromandel.

Balūc[1] (p. 203) et le Guzerate[2], puis elle arrive aux Portes de la Chine, baignant le pays de Tādja[3], de Khānfū[4] et de Khalfur[5], où elle tourne vers le pays de Campa, qui est situé vis-à-vis du pays de Cīn al-Cīn et du fleuve de Khumdān, où nous avons commencé notre description[6].

Les anciens navigateurs ont divisé cette mer [Méridionale] en diverses parties, appelées d'après les côtes qu'elles baignent, pour faciliter la connaissance de son étendue :

1° La partie qui longe la Chine[7], porte le nom de mer de Harkand[8] ou mer de Ghayḍ[9] ou mer de Campa d'après la ville [de Campa], située sur la côte de la Chine. C'est une mer agitée par des vagues violentes et très périlleuse;

2° La mer Čankhay[10], contiguë à cette partie, comprend le royaume du Maharādja. Les bâtiments y entrent par six passages entre les sept montagnes du Camphre, ainsi nommées parce qu'elles produisent une grande quantité de camphre[11]. Les vaisseaux sont obligés de traverser ces détroits, bien qu'ils soient extrêmement périlleux. Čankhay est une ville située sur l'île qui donne le même nom à la mer adjacente ;

1. بلوص pron. mod. *Balūṣ*, pron. anc. *Balūč*, le Beluchistan.

2. الجزرات pron. mod. *al-Djuzrāt*, pron. anc. *al-Guzrāt*.

3. تاجه.

4. Le texte a la leçon fautive خانقو *Khānḳū*, lue par Mehren *Khānika*, pour خانفو.

5. خالفور.

6. Dimaśḳī qui prétend adopter, dans son énumération, l'ordre géographique, fait montre, au contraire, d'une connaissance très imparfaite de la situation des villes et pays cités. Traduite en toponomastique moderne, la dernière partie donne les résultats suivants : le Sind, les bouches de l'Indus, la côte de Malabar; les villes de Cambaye et de Somnath dans le Kathiawar qui sont mises à l'est du Malabar; le Coromandel ; Sindān, sur la côte occidentale de l'Inde; Poulo Condore ; le Coromandel sous son nom sanskrit arabisé de Čuliyan ; le Belouchistan, le Guzerate, des ports de la Chine et enfin le Campa en Indo-Chine qui est situé en face de l'embouchure du Hoang-ho, le fleuve Jaune !

7. Deux mss. sur quatre ont : la partie qui longe l'Inde.

8. الهركند.

9. بحر الغيض.

10. Le texte a الصنجيّ qui est à lire الصَّنْخَى pron. anc. *al-Čankhay*, pron. mod. *aṣ-Ṣankhay* qui toujours a été lu inexactement *aṣ-Ṣandjī*. *Vide supra*, p. 7 et 9.

11. Le texte dit seulement : parce qu'il y a beaucoup d'arbres à camphre.

3° Vient ensuite la mer de Kalah[1], appelée ainsi d'après l'île de Kalah avec une ville du même nom, la plus grande des quatre villes qui y sont situées;

4° La quatrième, appelée mer de Čundur-būlāt[2] — Čundur-būlāt est la première des îles de l'Inde[3] —, est extrêmement profonde;

5° La cinquième, la mer de Hind [de l'Inde], est la moins dangereuse de toutes ces mers;

6° La sixième, appelée mer Lārwī[4];

7° La septième[5], la mer de Djāwaga[6], située à côté, avec les îles de Djāwaga ainsi appelées d'après le cocotier qui y croît[7];

8° La huitième s'appelle mer de Ma'bar[8] ou de Sīlān[9]. Sīlān est le nom d'une ville située sur cette île[10];

9° Au sud de la mer de l'Inde[11], nous avons la mer de (p. 204) Sarandīb[12] ou mer de Rāhūn[13] appelée d'après la montagne de Rāhun, où est tombé Adam, chassé du paradis. Sur cette île, sont situées les villes de Aghnā et de Baldjarā[14];

1. كله.

2. *Vide supra* p. 376 et note 10.

3. Deux mss. sur quatre, ont : et Čundur-būlāt est au commencement de la mer de Chine. Dans le premier cas, il faut lire : est la première des îles de l'Inde orientale ; et dans le second : au commencement de la mer de Chine occidentale.

4. لاروىّ ou mer de Lār.

5. Un ms. a : située au nord de la précédente ; les autres : située au sud de la précédente.

6. Le texte a la leçon fautive الرانج *ar-Rāndj* pour الزابج *ar-Zābadj*, pron. anc. *az-Zābag*.

7. Cette étymologie s'applique à la leçon fautive *ar-Rāndj* الرانج qui signifie, en effet, *coco* (*Vide supra apud* Ibn al-Baytar, p. 274, n° 1022), et n'a, par conséquent, rien à voir avec la leçon correcte الزابج *az-Zābag*.

8. المعبر, le Coromandel.

9. سيلان, Ceylan.

10. Le texte a : Sīlān est une ville maritime connue de cette [île].

11. Le texte a : tout près de la mer précédente (litt. de la partie précédente [de la mer Méridionale), au sud, se trouve la mer Indienne appelée mer de Sirandīb.

12. Autre nom de Ceylan. *Vide supra* p. 25, note 1.

13. الراهون. *Vide supra* p. 347, n. 3.

14. بلجرا qu'on peut lire également *Baladjarā*, *Balagarā*, *Balgarā*.

10° Vers l'est, est la mer de Ḳomor[1] ou mer de Ḳomār[2] ou mer de Loḳmarāna[3];

11° Au nord, nous avons la mer de Kanbāya[4], appelée d'après la ville du même nom qui est située sur le rivage septentrional;

12° Vient ensuite la mer du Malayabār[5] avec les côtes du Bambou et du Poivre, vers le nord;

13° Suit vers le nord, la mer du Sind ou mer de Sind-mand[6], ou mer de Mand[7];

14° Puis, la mer de Fārs (de la Perse), qui communique, d'un côté avec l'Océan, mais des trois autres côtés, est entourée de divers pays;

15° Puis la mer du Yémen, qui dérive du promontoire de Djumdjuma[8] dans le pays de Mahra, jusqu'à Aden;

16° Vers le sud, nous arrivons à la mer de Zandj ou de Barbarā, dont les côtes s'appellent Zandj-bār[9].

Toutes ces mers n'en font qu'une seule, mais elles se distinguent par la variété des vents, des climats, de la profondeur, des animaux qu'on y trouve et des îles. On dit que le nombre des îles connues qui y sont situées, monte à quatre mille.

SUR LES ILES PRINCIPALES SITUÉES DANS LA MER DE LA CHINE ET SUR LES CHOSES REMARQUABLES QU'ON Y TROUVE

L'ÎLE DE SRIBUZA[10] d'une circonférence de 1.200 milles, contient beaucoup de villes, dont la plus considérable porte le même nom; on en tire la meilleure espèce de camphre.

1. Le texte a القمر *al-K.M.R.*
2. Le texte a القمار *al-K.MāR*, le Khmèr.
3. لقمرانه.
4. كنباية, Cambaye.
5. Le texte a la leçon fautive المنيبار *al-Manibār* pour المَلَيْبَار, le pays de Malaya, le Malabar.
6. السند مند.
7. مند.
8. Le texte a la leçon fautive رأس الجُمّحة. *Vide supra*, p. 49, n. 3.
9. الزنجبار pron. anc. *az-Zang-bār*.
10. *Vide supra* p. 374, note 2.

L'île de Ungūdya[1], d'une circonférence de 2.200 milles, n'est (p. 205) pas entièrement habitée; dans sa partie méridionale on trouve des déserts et des terrains incultes.

L'île de Campa, d'une longueur de 1.600 milles sur à peu près la même largeur. On y trouve la meilleure espèce d'aloès et diverses épices; le cassier, le cocotier, le cannellier y croissent aussi; les fruits du cassier ressemblent à ceux du palmier, mais l'arbre n'a pas la même durée que celui-ci. Quand il fleurit, on coupe les fleurs, avant qu'elles s'épanouissent, et on les met dans l'huile, jusqu'à ce qu'elle en prenne l'odeur; c'est cette huile qu'on appelle l'huile de casse. Si les fleurs sont épanouies, elles sèchent et tombent, et l'odeur s'en va. L'odeur de casse n'a pas sa pareille et l'huile a la propriété de rafraîchir et de calmer le sang, quand il est agité. La liqueur de casse est aussi très répandue.

L'île de Salāhaṭ[2], d'une circonférence de 300 milles, est couverte de montagnes et de forêts. Elle produit des cocotiers en abondance. On y trouve une espèce d'animaux qui ressemblent à l'homme, parlant une langue inconnue. Leurs corps sont velus et le poil couvre les parties sexuelles. Ils habitent sur des arbres comme les oiseaux et se nourrissent de fruits; leur longueur varie de trois à quatre empans. Leur poil est rouge, et leurs pattes ressemblent à celles d'un oiseau; en apercevant des hommes, ils s'enfuient et s'élèvent sur les sommets des arbres. De pareils animaux se trouvent sur les autres îles de la mer de la Chine.

L'île de Rāmni[3], d'une circonférence de 500 milles, produit surtout le bois du Brésil; cet arbre ressemble au caroubier syrien, portant des fruits semblables, mais très amers. On y trouve aussi l'arbre à camphre, le poivrier, le giroflier et le cannellier. Il y a aussi sur cette île une quantité de perroquets rouges, verts, blancs et gris. Le perroquet vit dans les Indes, dans l'Abyssinie, (p. 206) la Nubie, le Ghāna et la Chine; il y en a dont la couleur est grise, ressemblant à celle d'un pigeon à collet, noire ou jaune ou blanche; il a une huppe, couleur vert de mer, sur la tête; le bec

1. *Vide supra* p. 174 et note *in fine*.
2. Le texte a سلامط *Salāmaṭ* pour سلاهط.
3. رامنى.

et les pieds sont noirs ; il prend sa nourriture à la main comme un homme ; il a de l'intelligence, imite la voix humaine et est très docile. Avec son bec recourbé, il casse et perce toute espèce d'objets durs. Il est abstinent en nourriture, boisson et en amour, semblable à une personne noble et douée d'un esprit fin[1]. Cette île est aussi habitée par un animal ressemblant au buffle, de couleur grise, d'un fort volume, sans queue.

L'île de Čankhay[2] appartient au royaume du Maharādja, qui comprend une quantité d'îles contiguës, grandes et petites ; on y trouve plusieurs espèces d'épices et d'aromates, l'arbre à camphre et le cocotier d'une grandeur extrême. Cet arbre ressemble au palmier, mais son tronc est plus fort, et il produit plus de fleurs et de fruits que le palmier. Il porte continuellement et en tout temps, des fruits. Le coco contient d'abord une eau douce et rafraîchissante, qui devient une liqueur laiteuse et douce, puis un lait pur et blanc d'un goût agréable, mais enivrant, quand on en boit ; il n'est pas acide comme le lait coagulé. La noix est grasse et savoureuse ; on en tire de l'huile, du moût, du vin et du vinaigre, tous d'une qualité supérieure. Sur ces îles croissent diverses espèces de muscadiers, le giroflier, le cannellier et le *Šah-čīnī*, dont les feuilles sont connues sous le nom de bétel, et dont la résine donne du stirax benjoin[3]. On y trouve aussi du bois d'aloès et de sandal. Le navigateur qui entre parmi ces îles, n'en peut faire le tour en une année.

L'île du Maharādja est la plus considérable[4] ; sa longueur est de douze journées [de marche] sur une largeur de cinq ; à son extrémité est (p. 207) situé un grand volcan qui lance des étincelles

1. Lire : Il fait un usage modéré de la nourriture, la boisson et de la copulation, comme une personne intelligente et noble.

2. *Vide supra*, p. 377, note 10.

3. Le texte a : il y a sur ces îles البسباسة le macis (*vide supra apud* Ibn al-Bayṭār, n° 281, p. 244), وجوزبوا la muscade (n° 526 de Ibn al Bayṭār), وجوز الطيب (autre nom de la muscade d'après Ibn al-Bayṭar, *supra* n° 526, p. 256), وكباش القرنفل clou de girofle, والدار صينى le cinnamome (n° 841 de Ibn al-Bayṭār, *supra* p. 260), والشاه صينى le *šāh-čīnī* (n° 1265 de Ibn al-Bayṭār, *supra* p. 279) dont les feuilles sont connues sous le nom de *tanbul* (bétel) et sa résine, sous celui de *lubān al-Djāwī* (litt. l'encens de Sumatra, le benjoin).

4. Le texte a : L'île du Maharādja est la mère des îles maharādjiennes (appartenant au Maharādja).

comme des pierres, avec un bruit de tonnerre et des éclairs ; à cause du feu, il n'y a ni lieu d'habitation, ni passage jusqu'à une distance d'une parasange. Ce volcan est le plus grand du monde, et il n'y en a pas de pareil ; la place qu'il occupe, s'appelle île du Volcan [1], et, comparée avec le reste de l'île, elle ressemble au pied en proportion de la jambe. Quand les vaisseaux abordent dans cette île, au commencement d'une tempête, de petits personnages noirs, longs de cinq empans ou moins, et ressemblant à des nègres [2], apparaissent et y grimpent sans faire de mal à personne. Quand les navigateurs les observent, ils sont convaincus qu'ils périront, ou qu'ils feront naufrage ; mais si Dieu veut les sauver et donner du secours dans ce péril, il leur montre au sommet du mât un oiseau blanc et lumineux, dont ils s'annoncent l'arrivée avec une joie mutuelle. Le danger passé, l'oiseau s'envole sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

L'île de Khmèr [3], d'après laquelle l'aloès *ḳmārī* [4] porte son nom, a une circonférence d'un mois [de marche] ; elle contient beaucoup de villes, peuplées de dévots de la Chine et de l'Inde, et de savants. Un roi, nommé Ḳāmrūn [5] y règne. On y trouve une quantité de Buddha et d'idoles comme nulle part ailleurs ; les peintres distinguent parmi les représentations des Buddha, le Buddha à regard miséricordieux, ou louchant, ou pleurant, ou riant, ou escamotant [6]..... On y trouve une mine d'or, de l'ébène et des paons. L'éléphant y est importé (*sic*) et le rhinocéros y vit aussi.

L'île de Laṅgabālūs [7], grande et étendue, peuplée d'une race dont la couleur tourne au blanc, est située (p. 208) près de l'Équateur. On y trouve une mine de fer, ressemblant en couleur à l'argent, et l'arbre à camphre, dont le tronc est mince et succulent [8]. Quand on en perce la partie supérieure, l'*eau de camphre* en coule,

1. جزيرة البركان.
2. Le texte a : ils sont comme des enfants d'Abyssins.
3. Le texte a قمار *K.MāR.*
4. القمارىّ.
5. Le texte a وبها الملك المسمّى قامرون.
6. Dans le sens de : enlevant en un clin d'œil المختلس.
7. Le texte a la leçon fautive لنكاوس *Lankāws* pour لنكبالوس avec ك en fonction de gutturale sonore. Confusion avec l'île de Bālūs.
8. Au lieu de *succulent*, lire *plein de sève*.

qui est recueillie dans des cruches; puis en perçant le milieu et la partie inférieure de l'arbre, la liqueur coule en parties coagulées[1]; après quoi, l'arbre sèche et meurt comme le bananier dont on a coupé les racines.

Sur la côte orientale du Khmèr est le CHÂTEAU ROYAL, traversé par un fleuve, sur lequel est un vaisseau enchanté, construit avec des pierres précieuses et attaché par une corde devant le château. Un homme mordu par un serpent ou attaqué par une maladie subite, est-il transporté à bord et laissé sur le vaisseau; si le vaisseau traverse le château avec le malade et sort de l'autre côté, le malade guérit; dans le cas contraire, il mourra, ou il ne guérira jamais de sa maladie.

L'ÎLE DE ZĀYLĀ[2] et les îles environnantes sont, d'après l'assertion générale, au nombre de neuf cents, grandes et petites y comprises. Zāylā est la principale de ces îles, contenant une mine d'or très riche, bien que le Trésor public, malgré la quantité d'or [produite], soit rempli de cauris. L'or n'a chez eux que la valeur du fer [dans un autre pays].

L'ÎLE DE KALAH[3], d'après laquelle la mer qui la baigne est ainsi nommée, est très périlleuse à aborder; sa longueur est de huit cent milles sur une largeur de trois cent cinquante. Elle contient les villes de Fanūr, Djāwa[4], Malāyur[5], Lāwrī[6] et Kalā[7]. Il y a des éléphants, introduits du continent, qu'on élève et dresse pour les rois du pays.....

P. 210. L'ÎLE DE BALDJARĀ[8], située à une distance de quarante parasanges derrière l'île de Sirandīb, a une longueur de soixante parasanges sur à peu près la même largeur; elle contient diverses espèces de corindons très précieux. Là se trouve la [marque du]

1. Le texte dit litt. : il en coule des morceaux de camphre; c'est-à-dire, il en sort du camphre en morceaux, après l'écoulement de *l'eau de camphre.*
2. زايلى.
3. كله.
4. الجاوه.
5. Le texte a هلابر *H.LāB.R* à corriger en مَلَايُر *Malāyur.* Vide supra p. 343.
6. Le texte a لاوزى *Lāwzī* à corriger en لاورى.
7. كلا litt. *K.Lā.*
8. بلجرا, ou *Balaḍjarā*, pron. anc. *Balgarā*, *Balaqarā*; var. بلغرام *Balgharām*, *Balagharām.* Vide supra, p. 378, note 14.

pied d'Adam, trace qu'il y laissa [lorsqu'il y atterrit], après avoir été chassé du paradis. Les voyageurs racontent que sa longueur est de douze empans, sur une largeur de trois et une profondeur d'un empan; et qu'elle est ointe de diverses espèces d'huile odoriférante et remplie de pierres précieuses, dont les visiteurs lui ont fait présent.

L'île de Malāy[1], à l'est de l'île de Ḳomor, est d'une circonférence de sept cents milles; elle est peuplée de pirates qui exercent leur métier sur la mer et se sont révoltés contre leur roi; à présent ils se nomment Bahāriyya[2]. Sur cette île croît l'arbre de teck, qui devient grand et fort. En le creusant, on en construit des (p. 211) vaisseaux formés d'une seule planche de bois; la longueur de cette planche est de quarante coudées sur une largeur de sept.

SUR LES ILES DE LA MER DES INDES CONTIGUË A LA MER DE LA CHINE; SUR LES MERVEILLES QU'ON Y TROUVE.

L'île de Aṣrār[3], située vers le sud au-delà de l'Équateur, est d'une circonférence de mille milles; une ville y est située, d'après laquelle l'île est nommée. Sur une extrémité de cette île est située une haute montagne, donnant sur la mer et peuplée d'une espèce de grands singes de la taille d'une vache ou d'un âne. Ils sont doués d'une chevelure, qui pend de la nuque jusqu'aux épaules, longue, molle et ressemblant à une crinière; elle est chatoyante de diverses couleurs, comme la queue du paon. Ils n'ont pas de queue; leur derrière est d'un rouge foncé avec des testicules bleus; ils ne font pas de mal quand on les saisit et ils nagent comme l'homme, quand ils font la chasse aux poissons.

Sur cette île est la vallée de la Terreur, contenant une mine de corindon rouge[4] très précieuse. On y trouve un animal, dont le corps ressemble à l'homme, mais il a la tête d'une bête féroce. On voit ces animaux à distance, mais quand on s'en approche, ils ont disparu; ils ne font point de mal et n'empêchent pas d'entrer dans la mine; on croit que ce sont des djinns.

1. ملاى.
2. بهاريّة.
3. اصرار.
4. Le corindon rouge est le rubis.

Dans cette mer, se trouve l'oiseau de lumière, vivant dans la mer; quelquefois il s'approche des vaisseaux et s'y repose.

Sur cette île et d'autres encore, on trouve deux oiseaux, dont l'un précède toujours, comme le maître, l'autre qui suit, comme le domestique. Celui qui suit, s'appelle *karkar*[1]; l'autre qui précède, *kharšana*[2]; celui-là n'a d'autre nourriture que (p. 212) les excréments que le premier laisse tomber en volant.

Dans cette mer, sur les côtes de Sirandīb, de Lokmarāna et au sud de cette île, vit un monstre amphibie ailé, à quatre têtes sur un cou, et à dents recourbées; il s'appelle *monstre de ruine*, le nom correspondant à son existence[3]. Il se nourrit de ce qu'il trouve d'animaux aquatiques et terrestres, et il dévore avec la même tête avec laquelle il déchire.

Dans cette mer, se trouve aussi le poisson appelé *laṭam*[4], à tête de pourceau; il a le corps d'un homme, les parties sexuelles d'une femme, et son corps est couvert de poils. Les Indiens et les Chinois prétendent que, quand on oint un corps de sa graisse, l'eau le porte comme du bois. Cet animal nage toujours à la surface de l'eau.

L'auteur du *Tuḥfat al-gharāïb*, Le présent des merveilles, dit que, vers le sud de la mer de l'Inde et de la Chine, on pêche un poisson appelé *šīlān*[5]; il vit six ou sept jours, étendu sur la terre sans mourir. Quand on le met tout frais dans une chaudière pour le faire cuire, il faut la tenir couverte, de peur que les parties dépecées ne s'en échappent; sinon, les morceaux sortent de la chaudière. D'après les navigateurs, sa chair est bonne et a d'utiles propriétés.

Cette mer contient une espèce d'écrevisses d'un empan de long ou même davantage. Elles sortent très vite de la mer et, arrivées sur la terre ferme, elles se pétrifient et cessent d'être des animaux. Elles sont bien connues sous le nom d'*écrevisses de mer*[6], et on les emploie pour la confection des collyres.

1. كركر.
2. خرشنة.
3. Lire : Il s'appelle d'un nom dont le sens est *bête de la perdition*.
4. اللطم.
5. شيلان.
6. *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭār p. 276, n° 1172.

Toutes ces merveilles se trouvent dans la mer de Chine et dans la mer qui lui est contiguë. La mer de l'Inde est tantôt agitée, tantôt calme ; elle est agitée depuis l'entrée du soleil dans les Poissons [mois de février] jusqu'à son entrée dans la Vierge [mois d'août], et ne cesse d'être turbulente et troublée pendant ce temps. Elle est le plus tranquille, quand le soleil est entré dans le signe du Sagittaire [mois de novembre].

P. 213. Parmi les îles qui y sont situées est L'ÎLE DE BARṬĀYĪL[1] voisine de l'île de Djāwaga[2] ; elle est peuplée d'une race de gens ressemblant aux Turks, à cheveux longs comme les crins de queue de cheval. Là est située une montagne, où la nuit on entend le son du tambour, des instruments à cordes, des cymbales et des cris effroyables. Les navigateurs prétendent que ce tapage est produit par l'Antéchrist ou, d'après d'autres, par un démon maudit. On dit que l'Antéchrist sort d'une île pour se rendre à cette montagne et retourne [ensuite dans l'île].

L'ÎLE DU CHÂTEAU[3] où se trouve un château en cristal de roche, qui apparaît à distance sur la mer, comme une étoile. Elle s'appelle aussi ÎLE DU CHÂTEAU DU SOMMEIL[4] et est peuplée de brahmanes de l'Inde. Les navigateurs racontent que tout étranger qui s'y abrite, est accablé de sommeil, qu'il ne se réveille jamais, ce qui n'arrive pas aux habitants de l'île. On dit que ce château est occupé par un démon, chargé de garder, contre toute espèce de dangers, la population qui s'y est réfugiée ; c'est pourquoi quiconque en approche, tombe dans un sommeil profond, et il est livré à la merci des habitants.

L'ÎLE DE KANDŪLĀY[5], d'une longueur de six parasanges sur une largeur de quatre, a un volcan vomissant du feu avec un grand bruit. On y trouve une quantité d'épices et d'aromates. Elle est peuplée d'une race qui adore le feu. La mer jette beaucoup d'ambre gris sur ses rivages.

1. برطائيل.
2. *Vide supra* p. 378 et note 6.
3. جزيرة القصر.
4. قصر النوم.
5. كندولاى.

L'ÎLE DE SĪLĀN[1], d'une longueur de six cents milles sur une largeur de deux cents, contient des mines d'hyacinthe[2], d'hyacinthe rouge ponceau[3], de rubis balais[4], outre plusieurs autres espèces de pierres précieuses comme le grenat[5]; elle produit aussi le bois d'aloès qui prend son nom de l'île [et est appelé] *sīlānī*[6].

L'ÎLE DE MALAYA[7] porte ce nom d'après une ville située sur le rivage; elle produit une quantité de poivre, d'épices et d'aromates dont on charge les vaisseaux, qui y abordent seulement pour un jour.

P. 214. L'ÎLE DE KARIMADA[8], d'une circonférence de trois cents milles, contient trois grandes villes. On y trouve du sucre qui tombe sur un arbre très grand appelé *'ošar*[9]. Les fleurs de cet arbre produisent une espèce de soie luisante qu'on emploie en tricotages ou tissus pour divers vêtements.

L'ILE DE CUNDUR-BŪLĀT[10], d'une longueur de trois cents milles, produit principalement l'arbre à teck et le manguier. Les fruits de ce dernier sont gros, avec des noyaux, d'un goût doux-acide, et ont une forme triangulaire; ils ont trois noyaux. L'arbre res-

1. سيلان.

2. بنفش *banafaš*, *hyacinthe* ou *zircon*. Cf. Clément-Mullet, *Essai sur la minéralogie arabe* in *Journal Asiatique*, 1868, p. 89 et 94 du tirage à part.

3. ماذنبى *mādzanabī*. Cf. Clément-Mullet, *ibid.*, p. 90.

4. بلخش *balakhš*, *spinelle*, *rubis balais* ou *spinelle rubis*, *rubinus spinellus* des minéralogistes modernes. « Le nom distinctif de *balais*, dit Clément-Mullet (*op. laud.*, p. 83), est une altération du nom du lieu qui les fournissait بدخشان *Badakhšān* ». « Le rubis balais, dit un texte arabe cité par Clément-Mullet (*ibid.*, p. 88), ou *balakhš* بلخش vient de بلخشان *Balakhšān*; les étrangers prononcent بذخشان *Badzakhšān* par un ذ *dzāl* [Edrīsī a la leçon بدخشان *Badakhšān*, trad. Jaubert, t. I, p. 456, 474 et 478]. C'est à ce pays que se rattache la dénomination de la pierre. C'est une des villes principales des Turks dans le voisinage des frontières de la Chine. Il y a là une grande contrée où se trouvent des gisements de cette pierre. Sur le Badzakhšān, cf. également *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 198, 206-208, 212 et 229.

5. بجادى *badjādī*. Cf. Clément-Mullet, *op. laud.*, p. 92 et 95.

6. السيلانىّ.

7. ملى qui est à lire مَلَى, le Malabar.

8. Le texte a كرموه litt. *Karmūh*. Vide supra p. 337 et note 4.

9. العُشر, asclépiade. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 448, n° 1544.

10. *Vide supra* p. 376 et note 10.

semble au cèdre par sa hauteur, mais il est d'une autre couleur. Le *fawfal*[1] [l'arbre à noix d'arec], ressemblant au palmier ou au bananier, s'y trouve en grand nombre; on en tire le fruit du *fawfal* qui ne se trouve que dans l'Inde. De ses branches les plus minces, on fait des sarbacanes avec lesquelles, chargées de petites boules de la grosseur d'un pois, les habitants chassent les moineaux. Sur cette île, se trouve l'oiseau appelé *ḳāwand*[2].

Les îles Andāmyān[3], contiguës l'une à l'autre, sont au nombre de sept cents, petites et grandes. Elles sont peuplées de gens de l'Inde et du Zandj (*sic*), d'une figure affreuse et de corps chétif. Ils n'ont pas de navires; ils dévorent les naufragés jetés sur le rivage.

L'île de Mand[4], d'une circonférence de sept cents milles, contient trois villes; on en tire des produits excellents.

L'île du dragon[5], bien peuplée et étendue, contient des montagnes riches en minéraux, arbres fruitiers, aromates et épices. On y trouve la civette, comme en Abyssinie, mais [le musc produit par] la civette d'Abyssinie est meilleur [que celui produit par la civette] indienne. Sur cette île sont situés plusieurs châteaux et une ville appelée [Ville du] dragon. D'après l'assertion de la population, on dit qu'Alexandre la bâtit et lui donna ce nom à cause d'un grand dragon. Pour prévenir ses dévastations, Alexandre (p. 215) fit remplir de chaux vive et de soufre des peaux sanglantes d'agneaux et de chèvres et les fit placer pendant la nuit sur le chemin suivi par le dragon, dans les pâturages du bétail. Le dragon s'approcha le lendemain selon sa coutume, en dévora une partie; après quoi, son ventre était brûlant. Pour apaiser sa soif,

1. *Vide supra apud* Ibn al-Baytār, p. 286, n° 1711. On a imprimé par erreur *n° 174* au lieu de *n° 1711*.

2. القاوند. « Le *ḳāwand* est un oiseau qui vit sur le bord de la mer, qui pond dans le sable et couve ses œufs sept jours, au bout desquels ses petits éclosent. Il les abecque ensuite durant sept jours. On dit que Dieu n'empêche la mer, quand elle est furieuse, de se répandre sur le rivage qu'en considération de cet oiseau, car l'on dit qu'il professe pour ses père et mère une grande piété filiale (*Al-Mostaṭraf*, trad. Rat. Paris, 1902, in-8, t. II, p. 296). »

3. انداميان, lire : les îles Andāmān.

4. المند.

5. جزيرة التنّين. Mehren a traduit inexactement *tinnīn* par *baleine*.

il descendit dans l'eau ; mais la chaux faisant explosion anéantit ses intestins et son corps. La ville fut bâtie pour conserver le souvenir de l'anéantissement de ce monstre.

Les Laquedives et les Maldives [litt. : les Dībā (*sic*)] forment un groupe cohérent, peuplé d'Arabes. La plus grande, appelée Dībā ou Diyāb[1], a 400 milles de circonférence; on y trouve le bananier, la canne à sucre, le cocotier et le cassier. Elle est un lieu d'étape pour les navires allant à Kīš, Hormuz (*sic*), dans l'Inde, au Yémen, à Mogadišo du Zandj et en Abyssinie.

L'île de Sirandīb, dans la partie méridionale de cette mer, d'une circonférence de 1.100 milles, est traversée par la montagne de Rāhūn, où est tombé Adam, chassé du paradis — que la paix soit avec lui ! — Elle est contiguë[2], dans la mer, à l'île de Baldjarām [ou Baldjarā], dans les vallées de laquelle on trouve du corindon, du diamant et de l'émeri...

L'ILE DE ḲOMOR ET SES MERVEILLES

P. 216. L'île de Ḳomor, appelée aussi l'île de Malāy[3], d'une longueur de quatre mois de marche sur une largeur d'un mois, est située vis-à-vis et au sud de l'île de Sīrandīb, tandis que celle-ci est au nord [de l'île de Ḳomor]. Elle comprend plusieurs villes, parmi lesquelles Loḳmarāna, Malāy, Dahmā, Khāfūr, Balīḳ, Daghlā, Ḳomoriyya[4] sont les plus connues. D'après la dernière, une espèce de pigeon porte le nom de *ḳomrī*[5]. Cette île est très riche en forêts qui produisent un bois dur et sec; la longueur d'un tel arbre atteint jusqu'à deux cents coudées et la circonfé-

1. الديبى والدياب. Pour الدياب, *vide supra* p. 338 et note 6. La leçon الدبيى *ad-Dībā* permet de rétablir les deux noms de la page 339, note 1 et 2, دنمى et ذمى qui sont à lire ديبى *Dībā*, ainsi que l'indique ce passage de Dimašḳī

2. متّصل فى البحر.

3. فأمّا جزيرة القمر فتسمّى جزيرة ملاى. Le texte a non pas *Ḳomor* mais *K.M.R.*

4. لقمرانة, ملاى, دهما pour رهما *Rahma*, le Pégou; خافور; بليق; دغلى pour اغنى *Aghnā*, ville de l'île de Ceylan; قمرية litt. *K.M.R.YYa*. *Vide supra apud* Ibn-Sa'īd p. 327-331.

5. القمرىّ litt. *al-K.M.Rī*.

rence du tronc est de cent vingt coudées. Les côtes méridionales, vers la mer des Ténèbres, sont couvertes de déserts et (p. 217) de terres incultes, peuplées d'une race de nègres [1] qui vont nus, seulement vêtus d'une espèce de feuilles d'arbre, appelées *feuilles à écrire*. Ces feuilles ressemblent à celles du bananier, mais elles sont plus larges, épaisses, douces, molles et durables ; on en fait un cahier pour y écrire ses recettes et ses dépenses, comme dans un livre de compte. Lorsque cette île devient trop étroite pour sa population, on bâtit sur le rivage des maisons au pied d'une montagne, qui porte leur nom [des Ḳomor] et s'étend jusqu'à la partie la plus éloignée du pays des Nègres et aux sources du Nil. Cette île contient, aux environs des montagnes des Zandjs, des mines d'or et de corindon. Les éléphants blancs et gris y vivent aussi, et sur les côtes de l'Océan Environnant, il y a une quantité de bêtes sauvages cornues, qu'on ne peut dompter à cause de leur impétuosité. Il y a de même des bêtes à figure ronde, ressemblant à la figure humaine, les oreilles minces et longues, la peau rayée en bandes rouges et blanches, semblable au tissu appelé *'utābī* [2] ; elles sont aussi indomptables.

On dit aussi que l'oiseau Rokh y vit. Il apparaît volant très haut, et on trouve sur la partie orientale de l'île des pennes qu'il a perdues, et qu'on emploie pour y garder de l'eau. La largeur du tuyau est d'un empan et demi, sa longueur dépasse une toise. Il est de couleur noire et d'une épaisseur de plusieurs doigts. On exporte ces pennes jusqu'à Aden où les marchands les appellent *pennes de Rokh*. D'après l'assertion de voyageurs qui y sont venus [dans l'île de Ḳomor], on trouve des œufs de cet oiseau semblables à une coupole. Quelques navigateurs dignes de foi racontent qu'ayant abordé dans cette île pour y prendre de l'eau, ils y trouvèrent une coupole dont ils s'approchèrent. Alors un des marchands leur dit : « C'est l'œuf de l'oiseau Rokh » ; après quoi ils le percèrent et l'ouvrirent comme une coupole édifiée. Après avoir satisfait leur faim et leur soif du contenu de cet œuf, ils le laissèrent et prirent la fuite sur le navire. Peu de temps après, le Rokh arriva. Ayant trouvé son œuf cassé, il enleva un très grand rocher et chercha le navire ; il vola au-dessus de leur tête, puis il lança la pierre qu'il portait dans

1. وبها طوائف من السودان زنوج الزنج litt. : et il y a dans cette île, des peuplades de nègres Zandjs [du pays de] Zandj....
2. العتابى.

ses griffes, vers le vaisseau. Les navigateurs faisant (p. 218) force de rames et aidés par le vent, évitèrent le rocher; mais les vagues agitées faillirent renverser le bâtiment, et l'oiseau continua ses persécutions jusqu'à ce que la nuit tombée les sauva.

P. 225... De la côte de Ma'bar (ou du Coromandel), on fait le trajet jusqu'aux îles du Wakwāk[1] dont la population estime le fer, comme les autres peuples l'or; ainsi les colliers des chiens et les chaînes des bestiaux sont faits de ce [dernier] métal à cause de son abondance et du manque de fer.....

P. 227. A la frontière la plus reculée vers l'Orient est le pays de Čīn al-Čīn, situé au-delà de l'Équateur, au bord de la mer. Là est située Čīniyya[2], ville principale et fortifiée sur les bords de la mer de Čampa et de l'Océan Environnant; c'est la résidence du roi de Khumdān..... Sur le rivage de Čīniyya, se trouve une pêcherie de perles. Par cette ville passe quiconque veut aller dans l'Océan Environnant, lequel va de la mer des îles de Sīlā[3] qui sont au delà de la terre de Usṭūkūn, jusqu'aux îles de Wākwāk, perdues au delà de l'Océan des Ténèbres[4].

P. 228. Au nord (de Čīniyya) est situé le pays de Čampa, avec la ville principale du même nom, située au bord de la mer; elle est peuplée de musulmans, de chrétiens et d'idolâtres. La religion musulmane y est venue au temps de 'Othmān[5] — que Dieu lui soit propice! — et les Alides, expulsés par les Oméyyades et par Ḥadjdjādj, s'y sont réfugiés, après avoir traversé la mer de Poix et séjourné sur l'île à laquelle ils ont laissé leur nom, l'île de Ṣubḥ et l'île de la Forteresse[6]. Parmi les villes du Čampa, sont

1. الوقواق.
2. صينيّة.
3. السيلى, la Corée.
4. C'est la traduction littérale de ce passage que Mehren n'a pas exactement rendu.
5. Le troisième khalife qui régna de 23 à 35 de l'hégire = 643-645 de notre ère.
6. جزيرة صبح وجزيرة القلعة.

Khalbā[1], Thubā[2], Karwā[3], Saḥūtā[4], Samaṭār[5] et Khalīfāt[6]; ces régions produisent une quantité de parfums[7] et d'aromates.

Au nord est situé le pays de Khālfūr[8], qui est le plus grand des pays, appartenant à la Chine. Il s'étend en longueur depuis la mer de Campa jusqu'aux sources du fleuve de Khumdān et vers les montagnes d'ammoniaque, dans la partie la plus reculée de la Chine.....

Au nord de ce pays, est situé le pays de Khānfū[9] (p. 229) qui s'étend depuis les côtes de la mer du Maharādja et du Campa jusqu'aux bords occidentaux du fleuve de Khumdān.... La ville de Khānfū est située sur la rive occidentale du fleuve de Khumdān...

Au nord-ouest de ce pays est situé celui de Tipperah[10] peuplé d'une race ressemblant aux Khiṭā[11], aux Turks et aux Chinois par la taille et le naturel; ils sont doués de force, de courage et d'habileté artistique, mais idolâtres et ignorants. Ils possèdent quatre grandes villes : Ḳarmazā[12], Ḥarmazā[13], Tabarmā[14] et 'Alfūrā[15]. L'extrémité de la chaîne [du pays] du Ballahrā forme la frontière vers le nord et l'Océan oriental, vers l'est. Ce pays est le dernier du premier climat.

Vers l'ouest, nous arrivons au dernier pays de Čīn al-Čīn, appelé en persan Šīn et Māšīn[16]. Sa ville principale se nomme Tādja; elle est traversée par le fleuve de Tādja, résidence du roi du pays de Šīn et Māšīn et lieu de réunion des marchands musulmans.

Parmi les villes situées sur les bords de la mer du Maharādja et vers le nord, nous en citerons quatre : Kalah, Lāwrī, Maharādja

1. خلبا, var. خليا *Khaliya* ou *Khalyā*.
2. ثوبا, var. تريا *Tariyā* ou *Taryā*.
3. كروى, *Karawa*, *Karwi* ou *Karawī*, var. كورى *Kūrī*, *Kura*, *Kawarī* ou *Kawara*.
4. سحوتا.
5. سمطار, litt. *S.M.ṬāR*, qui pourrait être lu **Sumuṭāra* = Sumatra.
6. خليفات.
7. Mehren a traduit inexactement الأفاويه par *opium*.
8. خالفور.
9. Le texte a خانقو *Khānḳu* que Mehren a lu *Khaniqou*, pour خانفو.
10. تبرى litt. *Tibrā*.
11. الخطا *al-Khiṭā*, les gens du Cathay.
12. قرمزا litt. *Ḳ.R.M.Zā*.
13. حرمزا litt. *Ḥ.R.M.Zā*.
14. تبرما litt. *T.B.R.Mā*.
15. علفورا litt. *'.L.FūRā*.
16. شين وماشين.

et Balhūr[1]. Ce pays est combiné avec les (p. 230) Portes [continentales] de la Chine, chaîne de montagnes très escarpée et presque infranchissable, si ce n'est pour un homme seul. Il y a un passage fermé par une porte et gardé par des huissiers qui se relèvent comme cela a lieu maintenant à la Porte de fer entre les Tartares et le pays de Barka[2]. Ce pays est voisin du Guzerate[3] de l'Inde et est le dernier pays de la Chine; il confine au pays du Ballahrā, situé sur la même longitude vers le nord.

Le pays du Guzerate de l'Inde, vers l'ouest, est baigné par les mers du Ma'bar [du Coromandel] et du Maharādja.

1. لاروى ; *Lārwī*, lire لاورى ; مهراج, بلهور. Ce dernier nom est sans doute pour بلّهرا *Ballahrā*, d'après une très vraisemblable conjecture de Mehren.

2. بركة. Au Caucase. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 283.

3. الجزرات, *al-Guzrāt*, pron. mod. *al-Djuzrāt*.

NUWAYRĪ (mort en 1332).

« Abū'l-'Abbās Aḥmad an-Nuwayrī, dit M. Cl. Huart, était né en Égypte, dans la bourgade de Nuwayra ; il fut célèbre comme historien et jurisconsulte ; sa calligraphie était estimée à ce point que chacune des huit copies qu'il fit du *Ṣaḥīḥ* de Bokhārī lui fut payée mille dirhams. Il mourut à cinquante ans, en juin 1332. Son encyclopédie, *Nihāyet al-èrèb*, l'Extrême besoin, est une revue générale des connaissances humaines en cinq grandes divisions : le ciel et la terre, l'homme, les animaux, les plantes, l'histoire[1]. »

La mer[2] de l'Inde et ses îles commencent à l'orient de la Chine au dessus (= au sud) de l'équateur et elle se dirige du côté de l'ouest en passant au pays de Wāḳ[3], au Sofāla des Zandjs, puis au pays des Zandjs, jusqu'à ce qu'elle parvienne au pays de Barbarā[4] où il y a un détroit. La mer Orientale commence à Lūḳīn[5] qui est la première des échelles de la Chine. Ensuite, on passe à Khānfū qui est le plus grand port de la Chine, à Samandar[6] du pays de l'Inde, à Khārtīn[7], Fandarīna[8], Tāna, Sindābūr, Barōc[9] qu'on appelle aussi Barōdj[10] d'où est originaire l'étoffe appelée *barōdjī* ; puis à Ṣaymūr, Sindān, Subāra[11], Kanbāya d'où est ori-

1. *Littérature arabe*, p. 335.

2. Le texte arabe de cet extrait est emprunté au ms. de Leyde n° 273, p. 57 et suiv. Il a été publié dans le *Livre des Merveilles de l'Inde*, texte arabe par Van der Lith, trad. franç. par M. Devic. Leide, 1883-1886. in-4, p. 281.

3. الواق sic.

4. بَرْبَرا, sur la côte septentrionale du pays des Çomalis.

5. لوقين.

6. سمندر.

7. خارتين.

8. Le texte a la leçon fautive قندرينه *Ḳandarīna* ou *Ḳandarayna* pour فندرينة *Fandarīna* ou *Fandarayna*. Cf. *Voyages en Asie de Odoric de Pordenone*, éd. Cordier. Paris, 1891, in-8, p. 106.

9. بروص, le Broach des cartes anglaises. *Vide supra* p. 9.

10. بروج, litt. *Barōdj* avec ج en fonction de palatale sourde.

11. سُوبارة. *Vide supra* p. 95, 96 et 103.

ginaire l'étoffe appelée *kanbāyatī* ; à Daybul qui est la première des échelles du Sind ; puis à Surūn [1], à Tīz dans le Makrān qui est l'une des deux extrémités du golfe Persique — l'autre est appelée *Rās al-djumdjuma* [2], c'est une montagne sortant de la mer. A partir de cet endroit, on l'appelle la mer Orientale] mer du Yémen ; puis elle s'étend sur [la côte où sont Ẓafār, Ṣiḥr qui est la côte du pays de Mahra : puis Ṣarma et Las'ā qui forment toutes deux le rivage du pays de Ḥaḍramawt ; puis Abīn, Aden, Al-Maḥnak, Al-Ghāra ; elle s'étend ensuite jusqu'au détroit] de Bāb al-mandeb et de là sort le golfe de Ḳulzum (Suez) [3].

« Plus loin, ajoute Van der Lith, Nuwayrī raconte que l'océan est divisé en six mers :

« 1° La mer de Cankhay [4] dans laquelle se trouvent les îles de Sribuza [5], Cankhay et Uṅgūyda [6] ;

« 2° La mer de Campa où se trouvent le Djāwaga [7], l'île au volcan [8], le Khmèr [9], les îles de Rāmnī [10], les îles de Laṅgabālūs [11] ;

« 3° La mer Lāwrī [12] qui se divise en plusieurs autres mers : mer de Kalah [13], mer de Djāwa [14], mer de Fancūr ; avec l'île de Mānid [15], la plus proche de l'Inde, contenant trois grandes villes ; l'île de

1. سُرون.

2. *Vide supra* p. 49 n° 3. Sur la côte de l''Omān qui fait face au Makrān.

3. Pour ces toponymes, cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. I, chap. I, Arabie, p. 99-138.

4. صنجى qui est à lire صَنْخَى.

5. Le texte a شريرة *Sarīra* pour شربُزة.

6. Le texte a انْفُوجه *Anfūdja* pour اُنْقُوجة litt. *Unḳūdja*.

7. Le texte a الرانج *ar-Rānag* pour الزابج *az-Zābag*.

8. جزيرة البركان.

9. قمار litt. *Ḳ.MāR*.

10. Le texte a الراقى *ar-Rāḳī* pour الرامنى.

11. Le texte a [lire لنكبالوس] ويقال لنكالوس [lire لنجبالوس] لنجالوس. Van der Lith. Il faut entendre : « Langabālūs écrit soit avec un ك, soit avec un ج », ces deux lettres étant en fonction de gutturale sonore. *Vide supra* p. 181.

12. Le texte a لاروى *Lārwī* pour لاورى.

13. كله.

14. الجاوه.

15. الماند.

Karimada[1], l'île de Balā[2] ainsi nommée d'après le port où les marchands viennent chercher le poivre ; les îles Diyāb[3] dont la plus grande nommée Dibā[4], est habitée par des Arabes ; l'île de Sīlān[5] qui produit l'aloès appelé *sīli* ; l'île de Kalah avec les villes de Fancūr, Malāyur[6], Lāwrī[7] et Kalah ; l'île de Cundul-būlāt[8] avec une ville du même nom ; les îles Andāmān[9] ;

« 4° La mer de Harkand dans laquelle est située l'île de Sirandīb dont la capitale est Aghnā. Cette mer reçoit quatre fleuves qu'on appelle *aghbāb*[10] ;

« 5° La mer du Yémen ;

« 6° La mer du Zandj avec l'île de Ḳomr[11] qu'on appelle également l'île de Malāy[12].

A l'est de la Chine[13] et tout près de ce pays, on trouve six îles

1. Le texte a كرمُوَه *Karmuwa*. Van der Lith ajoute : lire تيومه *Tiyūma* (l'île de Tioman sur la côte sud-orientale de la péninsule malaise) ; mais cette identification n'est pas à retenir. *Vide supra* p. 337 et n. 4.

2. Le texte a دلى que Van der Lith a lu بلى *Balī* ou *Balā* ; mais il faut sans doute corriger en مَلَى *Malaya* pour كولم مَلَى Kūlam du Malaya où l'on venait chercher du poivre. *Vide supra* p. 204.

3. الديباب. *Vide supra*, p. 338 et note 6. Il s'agit des Laquedives et des Maldives, ainsi que l'a conjecturé Van der Lith.

4. Le texte a دبى que Van der Lith a restitué en دينى *Dīnā* qui est à corriger en ديبى. *Vide supra* p. 339 et 389 note 1.

5. السِّيْلان, Ceylan.

6. ملاير qui est à lire ملايُر.

7. لاروى pour لاورى.

8. Le texte a صيدا بولات *Čīdā-būlāt* que Van der Lith a restitué en صندل فولات *Čundul-fūlāt* (mais qu'il lit inexactement صَنْدَل *Čandal*), d'après la leçon du *Livre des merveilles de l'Inde*.

9. اندامان.

10. *Vide supra* p. 68 n. 1.

11. القُمْر.

12. ملاى.

13. Le passage suivant est extrait du ms. de Leyde n° 273, p. 56. De Goeje l'a publié en traduction seulement et il a été reproduit dans le *Livre des merveilles de l'Inde*, p. 206.

qu'on appelle Sīlā, dont les habitants sont, à ce qu'on prétend, des descendants de 'Alī, qui se seraient réfugiés dans ces contrées pour se soustraire aux persécutions des Oméyyades. On raconte que les étrangers qui se sont établis dans ce pays n'ont jamais pu se décider à le quitter, alors même qu'ils devaient se résigner à y vivre dans un état voisin de la pauvreté, tant l'air y est pur et l'eau limpide[1].

1. Il s'agit de la Corée. *Vide supra*, p. 372.

ABŪLFIDĀ (1273-1331).

« Abūlfidā[1] Isma'īl bin 'Alī, dit M. Cl. Huart, appartenait à la famille des Eyyoubites, que la fortune de Saladin avait portée sur différents trônes. Ses ancêtres avaient régné à Ḥamāt; son père al-Malik al-Afdal, frère du prince al-Malik al-Manṣūr, avait dû s'enfuir avec sa famille devant les Mongols et était descendu à Damas dans la maison de Ibn az-Zandjabilī; c'est là que Abūlfidā naquit en 1273. Il reçut une éducation de guerrier et de lettré; à peine âgé de douze ans il accompagna son père au siège de la forteresse de Markab, enlevée aux Hospitaliers en 1285; il se trouva à la prise de Tripoli et au siège de Saint-Jean d'Acre, où il commandait un peloton de dix hommes. Les services qu'il rendit au sultan d'Égypte Malik-Nāṣir lui firent confier en 1310 la principauté de Ḥamāt, après qu'elle avait été confisquée parce que son cousin était mort sans enfants. Le titre honorifique de Malik-Ṣāliḥ, puis celui de Malik-Muayyad récompensèrent le soin qu'il prit chaque année de se rendre au Caire pour y renouveler les liens de vassalité qui l'attachaient au sultan. En 1313, il aida les troupes égyptiennes à rétablir à la Mekke le chérif Abū'l-Gheyth. Il mourut à soixante ans, de la fièvre intermittente, en octobre 1331[2]. »

L'ouvrage géographique d'Abūlfidā est intitulé : *Taḳwīm al-buldān*, Cadastre des pays. Le texte arabe publié par Reinaud et Mac-Guckin de Slane (Paris, 1840, in-4), a été traduit en français par Reinaud et Stanislas Guyard (*Géographie d'Aboulféda*, t. I, introduction générale à la géographie des orientaux et t. II, 1re part., trad. de la première moitié du texte arabe par Reinaud. Paris, 1848, in-4); t. II, 2e part., fin de la traduction du texte arabe par Stanislas Guyard. Paris, 1883, in-4).

1. Ou *Aboulféda*, comme l'ont écrit les éditeurs et traducteurs de la *Géographie*, pour *Abū'l-fidā*. J'ai conservé l'orthographe traditionnelle légèrement modifiée.

2. *Littérature arabe*, p. 333-334.

TOME II, PREMIÈRE PARTIE

P. 25... Mer de Chine. Le caractère et les limites de la mer de Chine nous sont inconnus, et il ne nous est parvenu à ce sujet aucune description détaillée ni authentique. La seule chose qui résulte des relations écrites, c'est que (p. 26) les frontières de la Chine, du côté du sud-est, touchent à l'équateur, là où il n'existe pas de latitude. C'est en cet endroit que commence la mer de Chine, se dirigeant vers l'occident.

Cette mer renferme des îles où se trouvent des villes nombreuses; les unes sont situées sous l'équateur, et les autres au midi de ce cercle. La mer de Chine, dans sa direction vers l'ouest, passe devant les montagnes du Ḳāmrūn[1], qui occupent une position intermédiaire entre la Chine et l'Inde. Ces montagnes, qui sont une pépinière d'aloès, se trouvent, sous le 125e degré de longitude et le 10e degré de latitude [méridionale]. J'ai lu dans le *Kitāb al-masālik wa al-mamālik* (Livre des routes et des royaumes), autrement appelé *al-'Azīzī*, du nom de Khalife fatimite d'Égypte 'Azīz[2] auquel l'auteur Ḥasan, fils de Aḥmad al-Muhallabī, le dédia, que les navires qui mettent à la voile de l'île de Sribuza[3], en se dirigeant vers l'est, du côté de la Chine, rencontrent au milieu de la mer des montagnes qui s'avancent dans l'eau à une distance de dix journées. Ces montagnes présentent des portes et des ouvertures à travers lesquelles passent les navires, et chacune de ces portes conduit à une province particulière de la Chine. C'est la route que prennent les personnes qui marchent directement à l'est, et qui se détournent à gauche, en évitant la haute mer[4]. Celles au contraire qui ne craignent pas la haute mer passent au midi de ces montagnes, en les laissant à quelque distance.

1. Le texte a قامرون.
2. Qui régna de 978 de notre ère à 996.
3. Le texte a la leçon fautive *Sarīra*.
4. Il s'agit de la route à suivre pour aller de Sribuza-Palembań, dans le sud-est de Sumatra, en suivant les côtes de l'île même, de la péninsule malaise, du Cambodge, de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonquin. La direction générale de la route étant à l'est, *gauche* équivaut ici à *babord*, la gauche de la personne qui fait face à l'avant d'un navire allant d'ouest en est, et géographiquement, à *nord*; la route suivie est donc au nord-est.

P. 27. La mer Verte est la mer de l'Inde. Elle a à l'orient, la mer de Chine; au nord, les régions de l'Inde; à l'occident, les pays du Yémen. Quant au côté du midi, on ne le connaît pas; car cette mer s'étend vers le midi jusqu'au delà de la ligne équinoxiale; c'est là que se trouve l'île de Sirandīb.

On rapporte que les mers de l'Inde et de la Chine renferment mille sept cents îles habitées, sans compter celles qui ne le sont pas...

TOME II, DEUXIÈME PARTIE

Chapitre IX. Inde.

P. 121. Montagnes du Ḳāmrūn[1].

D'après le *Ḳānūn*[2] et l'*Aṭwāl*[3], 125° de longitude et 10° de latitude. Au sud du premier climat. Ces montagnes sont classées par le *Ḳānūn* parmi les îles.

Les montagnes du Kāmarūpa[4] forment une barrière entre l'Inde et la Chine. C'est là que croît l'aloès. Muhallabī énumère parmi les villes du Kāmarūpa, Dawkrā[4] et Lakṣmīpura[5], capitale du roi

1. جبال قامرون. Quatre lignes plus loin قامرون est pour قامروب et il s'agit alors de l'Assam.

2. « Le mot *ḳānūn*, dit Reinaud (*Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. xlvii-xlviii), qui sert de titre à un grand nombre de traités arabes de divers genres, est la reproduction du grec κάνων, qui signifie une *règle* en général, et qui se dit d'une corde servant à établir un niveau. Les Persans, quand ils commencèrent, sous les Sassanides, à traduire les livres grecs dans leur langue, se servirent du mot زيج *zīdj*, qui en est l'équivalent. Ce mot *zīdj* fut employé par les astronomes arabes, concurremment avec celui de *ḳānūn*. L'un et l'autre terme indique, comme chez les Grecs, que les ouvrages ainsi dénommés avaient été composé avec mesure et régularité ».

Le *ḳānūn* auquel Abulfidā a emprunté une partie de ses longitudes et latitudes, est celui de Bīrūnī (cf. t. II, 1re part., de la *Géographie*, p. 97, et *vide supra apud* Bīrūnī p. 162).

3. Le titre complet est : *Kitāb al-aṭwāl wa al-'urūḍ*, Livre des longitudes et des latitudes, que Abūlfidā attribue à Al-Faris et qui a été composé au xe siècle (cf. t. I de la *Géographie*, p. lxxxix).

4. Le texte a دوكرا, var. دكروا *DZ.K.Rū* ou *DZ.K.R.Wā*; peut-être pour دِبرُكَر *Dibrukar* = Dibrugarh, dans l'Assam oriental.

5. Le texte a اكشميبون que Guyard a lu *Akšamībūn* qui est à rectifier en لَكْشْمِيبور *Lakšmībūr* < skr. *Lakṣmīpura*, la ville de la déesse Lakṣmī, le Lakhimpur des cartes modernes. *Vide supra* p. 45 et note 1.

du Kāmarūpa. Lakṣmīpura, ajoute-t-il, est sur un fleuve grand comme le Nil d'Égypte[1]. Mirās[2] est un district situé sur l'extrême limite du Kāmarūpa et à l'entrée de la Chine.

Ibn Sa'īd nomme le Ḳāmrūn *les îles du Ḳāmrūn*, et dit que la capitale du royaume se trouve dans la partie orientale de ces îles. Il indique la longitude et la latitude données plus haut[3].

Chapitre X. Chine.

P. 124. Sīlā[4]. D'après le *Ḳānūn*, 170° de longitude et 5° de latitude. Au sud du premier climat. Extrémité de la Chine orientale.

Sīlā est situé au plus haut [= au sud] de la Chine, à l'est[5]. C'est une des îles de la mer Orientale qui font pendant, par leur situation, aux îles Éternelles et Fortunées de la mer Occidentale[6]; seulement celles-ci sont cultivées et remplies de tous les biens, contrairement à celles-là[7].

P. 126. Chapitre XI. Iles de la mer orientale.

... On lit chez Ibn Sa'īd : Les îles du Djāwaga[8] sont célèbres par les récits des marchands et des voyageurs La plus grande est l'île de Sribuza[9], qui a quatre cents milles de longueur du nord au sud

1. Le Brahmapoutre.

2. Le texte a مراس *M.RāS*, var. وركس *W.R.K.S.*

3. *Vide supra* p. 344.

4. السيلى « qu'on appelle aussi, dit le texte, سيلا *Sīlā* (var. سلا *Silā*) ». La Corée.

5. وهى فى اعالى الصين من الشرق.

6. « Voici, dit Reinaud (*Géographie d'Aboulféda*, t. II, 1re part., p. 263, note 1), comment s'exprime Bekri à l'égard des îles Fortunées : « Vis-à-vis de Tanger et du mont Atlas sont les îles Fortunées, ainsi nommées parce que les buissons et les forêts y sont uniquement composées d'arbres qui produisent des fruits magnifiques et excellents, sans avoir besoin d'être plantés ni cultivés ; la terre y fournit des céréales au lieu d'herbe, et, au lieu de chardons, des plantes odoriférantes de toute espèce. Ces îles, situées à l'occident du pays des Berbères, sont disséminées dans l'Océan, à peu de distance les unes des autres ». — « Dans la pensée de Ibn Fāṭima, dit Reinaud au commencement de la note, les îles Fortunées ont dû embrasser les îles du Cap Vert, les Canaries et les Açores. Quelques auteurs arabes, tels que Ibn Iyās, y comprennent même l'Irlande et l'Angleterre. »

7. *Celles-là* désigne les îles de la mer Orientale et non Sīlā = la Corée qui passait, au contraire, pour un pays merveilleux qu'on ne pouvait plus quitter après y avoir demeuré. Lire *celles-ci* au lieu de *celles-là* et réciproquement.

8. Le texte a الرانج *al-Rānag* (et non *ar-Ranidj* comme a transcrit Guyard) pour الزابج *az-Zābag* < *Djāwaga*. *Vide supra* p. 338.

9. Le texte a سريرة *Sarīra* pour سرِبُزة.

et environ cent soixante milles de largeur sur toute son étendue. Des bras de mer y pénètrent. Sa capitale Sribuza est située en son milieu sur un estuaire et sur un fleuve. Sa longitude est 108° 30′ et sa latitude 3° 40′.

(P. 127). Le même auteur rapporte que parmi les îles de la mer de l'Inde, il faut citer celle de Djāwa[1], grande île célèbre par l'abondance de ses drogues. La côte occidentale de cette île a pour longitude 145° et pour latitude 5°. Au sud de l'île de Djāwa on remarque la ville de Fančūr, d'où le camphre *fančūrī* tire son nom. La longitude de Fančūr est de 145° et sa latitude 1° 1/2.

Ibn Sa'īd continue : Une des presqu'îles de la Chine est Čampa[2]. Elle est bien connue par les traités de géographie. C'est de là qu'on exporte le meilleur aloès. Elle a environ deux cent milles de longueur, de l'est à l'ouest, et un peu moins de largeur. La capitale du Čampa a pour longitude 162° et pour latitude 6°.

A l'ouest de l'île de Čampa se trouve l'île de Khmèr[3], qui donne son nom à l'aloès *ḳmārī*[4], lequel est inférieur en qualité à celui du Čampa. Entre ces deux îles, la mer a moins[5] d'un *madjrā*[6] de largeur. Le Khmèr a presque les mêmes dimensions que le Čampa. La capitale du Khmèr est située par 166° de longitude et 2° de latitude. A l'est de ces contrées se trouvent les petites îles de la Chine, qui sont très nombreuses et qui s'étendent du Nord à l'extrême Sud habitable[7].

TABLE DES ILES DE LA MER ORIENTALE

P. 130... Ile de Djāwaga[8]. D'après l'*Aṭwāl*, 115° de longitude. Au sud du premier climat. Dans la mer Verte.

On lit dans l'*Aṭwāl* : Il y a dans les îles du Djāwaga des serpents capables d'engloutir un homme et même un buffle, et des mon-

1. الجاوة, Sumatra. *Vide supra* p. 343.
2. صنف pron. an. *Čanf*, pron. mod. *Ṣanf*. *Vide supra* p. 345.
3. Le texte a قمار *Ḳ.MāR*. *Vide supra* p. 345.
4. القمارى.
5. « Le ms. de Paris, dit en note Guyard, porte *plus*. »
6. مجرى, une journée de mer.
7. Guyard a traduit جزيرة par *presqu'île*, en ce qui concerne le Khmèr et le Čampa; mais j'ai conservé la traduction habituelle de *île* qui est le sens littéral de *djazīra*. On sait que les Arabes désignaient sous ce nom les îles et les presqu'îles.
8. *Vide supra* note 8 p. 401.

tagnes en ignition perpétuelle. Les feux de ces montagnes se voient sur la mer à la distance de plusieurs jours.

Ile de Sirandib.....

Ile de Lāmurī[1]. D'après l'*Aṭwāl*, 126° de longitude et 9° de latitude; d'après le *Ḳānūn*, 127° de longitude.

Au sud du premier climat. Dans la mer de l'Inde. Cette île est le principal lieu de production du bois du Brésil et du bambou.

Ile de Kala[2]. D'après le *Ḳānūn* et l'*Aṭwāl*, 130° de longitude et 8° de latitude.

Au sud du premier climat. Dans la mer de l'Inde.

Cette île est le port de toutes les régions situées entre l'Omān et la Chine. On en exporte de l'étain[3] qui porte son nom. Muhallabī dit dans son *'Azīzī* : L'île de Kala est dans la mer de l'Inde. Il s'y trouve une ville prospère (p. 132) habitée par des Musulmans, des Hindous et des Persans. On y remarque des mines d'étain[4], des plantations de bambous et des camphriers. Vingt *marḥalā*[5] la séparent des îles du Maharādja.

Ile du Maharādja ou de Sribuza[6]. D'après le *Ḳānūn*, 140° de longitude et 1° de latitude. Au sud du premier climat. Grande île de la mer Verte.

On lit chez Ibn Sa'īd : Les îles du Maharādja sont de nombreuses îles. Leur souverain est un des plus riches rois de l'Inde et celui qui possède le plus d'or et d'éléphants. La plus grande de ces îles est le siège de sa royauté[7].

1. لامرى.
2. كلة *sic*.
3. Le texte a *ar-raṣāṣ*, du plomb, pour *ar-raṣāṣ al-ḳala'ī*, litt. du plomb *ḳala'ī*, c'est-à-dire de l'étain.
4. Voir la note précédente.
5. Vingt journées de mer.
6. Le texte a [lire سرِبُزة] جزيرة المهراج وهى جزيرة سريرة [lire سرِبُزة] litt. l'île du Maharādja c'est l'île de Sribuza, c'est-à-dire l'île du Maharadja et l'île de Sribuza sont les deux noms d'une même île.

Le texte a, en plus, cette phrase que Guyard n'a pas traduite : وقال فى كتاب الاطوال جزيرة سريرة [lire سرِبُزة] وهى جزيرة المهراج d'après le *Kitāb al-aṭwāl*, le Livre des longitudes, l'île de Sribuza c'est l'île du Maharadja. Ce passage est important parce qu'il reporte au xe siècle (*vide supra* p. 400 et note 3) l'identification de l'île du Maharādja avec celle de Sribuza.

7. *Vide supra* p. 342.

Muhallabī dit que l'île de Sribuza est une des dépendances de la Chine. Il ajoute qu'elle est prospère et peuplée, et que lorsque un vaisseau en part pour se rendre en Chine il trouve en face de lui, dans la mer, des montagnes étendues et qui pénètrent dans la mer, cela pendant dix jours. Quand les voyageurs s'approchent de ces montagnes, ils y trouvent des passages et des chenaux qui aboutissent chacun à une contrée quelconque de la Chine[1].

1. « C'est là, dit en note Guyard, ce que les géographes musulmans nomment les Portes de la Chine. »

ḤAMDULLAH MUSTAWFĪ (1339).

« Ḥamdullah[1], surnommé *al-ḳazwīnī*, parce qu'il était né à Ḳazwīn, en Perse, dit Reinaud, était appelé encore *Mustawfī* ou Président des finances, apparemment parce qu'un de ses ancêtres avait été revêtu de ce titre. Ḥamdullah écrivait vers l'an 740 = 1339 de notre ère[2], et il mourut en 750 = 1349. Outre une chronique intitulée *Tārīkh-i-guzīdeh* ou Chronique choisie, ouvrage estimé, il a composé un traité de géographie intitulé *Nuzhèt al-ḳulūb* ou Réjouissance des cœurs[3]. »

L'extrait suivant du *Nuzhèt al-ḳulūb* a été publié par M. C. Huart en texte et traduction, sous le titre de *Documents persans sur l'Afrique*, dans le *Recueil de mémoires orientaux publiés par les professeurs de l'École des Langues orientales vivantes de Paris* (Paris, in-8, 1905).

P. 94... [A] Sofāla du Zandj[4] est une caverne qui a près de cinq (p. 95) cents parasanges de largeur dans tous les sens. A cause de la masse de sables mouvants que l'on trouve dans ce pays, de la chaleur et de la sécheresse, il n'est pas très peuplé. Certains récits appellent cette caverne *Maghārat al-'ālidj*[5]...

Un passage du *Djāmi' al-ḥikāyāt*[6] nous apprend que sur un

1. Extrait ajouté pendant l'impression de ce travail.

2. Reinaud donne comme date 730 = 1330, mais je suis la date indiquée par Barbier de Meynard (*Dictionnaire de la Perse*, p. XIX) et M. Huart dans ses *Documents persans sur l'Afrique*.

3. *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CLV.

4. سفالة الزنج.

5. مغارة العالج. « *'Alidj* est proprement le nom d'un désert de sable dans l'Arabie. » Huart.

6. جامع الحكايات. « Cet ouvrage, dit en note M. Huart, n'est pas cité dans la préface du *Nuzhèt* parmi les sources ; cf. Ḥadjī Khalfa, t. II, p. 510, n° 3899, qui donne le même titre qu'ici ; mais celui-ci est plutôt جوامع الحكايات *Djawāmi' al-ḥikāyāt*. Il a été écrit en persan par Djémal-ouddin Muḥammad 'Awfī pour le vizir Nizhām-ul-Molk (comp. la préface de G. Edw. Browne, p. 11, de son édition du *Lobāb oul-Albāb* du même auteur) et a été traduit en turk par Ibn-'Arabšāh, alors précepteur de Murād II, par Nédjati et le molla Ṣaliḥ bin Djélāl. »

côté de cette caverne est un désert de sable mouvant qui n'offre qu'un seul chemin, et cette route même ne donne passage aux voyageurs qu'un seul jour dans la semaine, le samedi. Au milieu de ce désert de sable s'élève une ville qui n'est habitée que par des femmes. Si un homme va s'y établir (p. 96) il perd, par suite de l'effet du climat, toutes ses qualités viriles et meurt au bout de peu de temps. La propagation de la race est assurée au moyen d'une source où les femmes vont se baigner, ce qui les rend enceintes, et elles mettent au monde des filles; s'il survient un garçon de temps en temps, il meurt toujours en bas âge. Lorsque ces femmes sont purifiées de leurs menstrues, celles-ci réapparaissent le second jour après qu'elles ont été se baigner dans cette source, et il coule tant de sang qu'elles sont en danger de mort[1].

Par un effet de la toute puissance de Dieu très Haut, ces femmes n'ont point de passions; c'est à un tel degré que si une d'elles arrive à cette province [le Maghrib], quand un homme a commerce avec elle, elle devient gravement malade; mais quand elle y est restée longtemps et s'est habituée à ce climat, le désir de la passion la prend aussi.

Ces femmes appartiennent à la religion musulmane et ont même atteint un rang élevé dans la pratique de l'obédience et de la dévotion. Les œuvres qui dans l'organisation du monde appartiennent aux hommes, telles que l'agriculture, l'industrie, etc., ce sont des femmes qui les accomplissent. Elles sont associées entre elles pour le partage des produits; il n'y a point entre elles de différence entre petits et grands, ni de dispute pour le profit ou le dommage[2].

1. Un extrait du *Djawāmi' al-ḥikāyāt* publié également par M. Huart dans l'article précité, contient une légende identique : « On rapporte, dans le *Siyèr ul-Molūk*, qu'il y a, dans les déserts du Maghrib, un peuple qui descend d'Adam — Que le salut soit sur lui ! — et qui ne se compose que de femmes : il n'y a aucun homme parmi elles. Si un homme pénètre dans cette province, il meurt immédiatement. La race est perpétuée au moyen d'une rivière qui coule dans leur territoire ; toute femme qui plonge dans cette rivière en devient enceinte, mais n'a que des filles. On raconte que Tubba' a pénétré jusqu'à cette rivière, au moment où il se dirigeait vers la Mer Ténébreuse, par le même chemin que [Alexandre] le Bicornu avait suivi (*op. laud.*, p. 103) ».

2. « Ce récit sur le royaume des femmes, dit en note M. Huart, qui a été inséré en grande partie par Medjdi dans le *Zīnet-ul-Mādjālis* fol. 266 recto, doit être rapproché de ce qu'on raconte des fabricantes de lances chez les Bedjā, femmes qui vivent dans un endroit écarté, n'ayant commerce qu'avec ceux qui viennent leur acheter des armes. Lorsqu'une d'entre elles met au monde une fille, elle

Il est interdit, d'après leurs croyances, de chercher à augmenter son avoir, de songer aux (p. 97) délices de la vie, de courir après les ornements, d'emporter à la maison les mets du repas. Réellement, leur rite et leur conduite sont bons, et de telles femmes sont bien préférables à beaucoup d'hommes. — Que Dieu nous fasse désirer leur situation !

la laisse vivre ; mais si c'est un fils, elle le tue, parce qu'elles prétendent que les hommes ne sont propres qu'à faire naître le trouble et la guerre. Makrizi, cité par Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 140. »

IBN AL-WARDĪ (vers 1340).

« Zayn ad-dīn Abū Ḥafs 'Omar ibn al-Wardī, dit M. Cl. Huart, naquit en 1290 à Ma'arrat an-No'mān dans la haute Syrie, étudia le droit à Ḥamāt et fut nommé suppléant du *ḳaḍi* Ibn an-Naḳīb à Alep. Il abandonna cette place à la suite d'un songe, se livra entièrement à la composition littéraire, et mourut dans cette même ville d'Alep, de la peste, en mars 1349... On lui a attribué, probablement à tort, le *Kharīdat al-'adjāïb* qui traite de la géographie et de l'histoire naturelle, avec toutes sortes de récits fantastiques et merveilleux; ce n'est d'ailleurs qu'une transcription pure et simple, presque mot pour mot, *du Djami' al-funun* (Encyclopédie), composé par Nadjm ad-dīn Aḥmad al-Ḥarrānī, savant hanbalite qui se trouvait en Égypte en 1332[1]. »

Le titre complet de l'ouvrage d'Ibn al-Wardī est : *Kitāb kharīdat al-'adjāïb wa farīdat al-ghara'ib*, Livre de la perle des merveilles et du joyau des choses extraordinaires. J'ai utilisé l'édition du Caire de 1280 = 1863.

C. J. Tornberg a publié une partie de l'ouvrage d'Ibn al-Wardī, en texte arabe et traduction latine, sous le titre de : *Fragmentum libri* Margarita mirabilium *auctore* IBN EL-VARDI, *prooemium, caput secundum, tertium, quartum et quintum continens*, 2 vol. in-8. Upsal, 1835-1839.

Tornberg a établi son texte d'après un manuscrit d'Upsal et un second manuscrit que lui avait communiqué le comte van Suchtelen. Ces deux manuscrits m'ont fourni mes variantes et quelques bonnes leçons qui seront indiquées en notes suivies du nom de Tornberg.

P. ١٠٣, l. 12... La première mer, en venant de ce golfe oriental [qui dérive de l'Océan Environnant], est la mer de Chine, du Tibet (*sic*), de l'Inde et du Sind, ainsi appelée parce qu'elle baigne d'abord la Chine, puis le Tibet, l'Inde et le Sind, et enfin la partie méridionale du Yémen et jusqu'au détroit de Bāb al-mandeb.

1. *Littérature arabe*, p. 338. Cf. également Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, t. XI, p. 279-280.

LA MER DE CHINE

P. ١٠٩, l. 5, du bas. La mer de Chine, ses îles et les choses merveilleuses et extraordinaires qu'elle contient.

Cette mer est désignée sous plusieurs noms : mer de Chine, mer de l'Inde et mer Čankhay[1]. Du côté de l'est, elle se réunit à l'Océan Environnant. A l'exception de l'Océan Environnant, il n'y a pas sur la terre de mer plus grande qu'elle. Elle est très agitée et ses vagues s'entre-choquent fortement. Elle est profonde. Le flux et le reflux s'y manifestent comme dans le golfe Persique. La tempête est indiquée un jour à l'avance par (p. ١١٠) des poissons qui nagent à la surface. Les œufs d'un oiseau connu qui pond à la surface de l'eau, sur un nid formé de fétus de paille, annoncent le calme. Cet oiseau n'est jamais sur la terre et ne connaît que la haute mer. Dans cette mer on pêche des perles inestimables. Il y a dans cette mer, des îles dont Dieu peut seul connaître le nombre. Quelques-unes, cependant, où les hommes sont venus, sont connues. On y compte douze mille trois cents îles cultivées et habitées où règnent de nombreux rois. Dans certaines de ces îles, l'or pousse comme une plante; une année, il est abondant; l'autre, il y en a peu, comme il arrive pour les plantes.

Parmi les îles [de cette mer] est l'île de Djāwaga[2] qui comprend de nombreuses îles cultivées et fertiles, situées aux confins extrêmes de la Chine et des régions les plus éloignées de l'Inde. On n'y voit pas de ruines; on peut y voyager sans [emporter] ni eau ni provisions en raison de la fertilité [du pays]. Elle a environ cent parasanges.

Muḥammad bin Zakariyā [ar-Rāzī] dit que le roi de cette île s'appelle le Maharādja. Il perçoit chaque jour un tribut de trois cents mann d'or — le mann est de six cents dirham —. Son produit net quotidien est de plus de cent vingt-cinq mille mithḳāl qu'on [fond et qu'on] transforme en briques et qu'on jette [ensuite] dans la mer qui [sert ainsi] de Trésor.

1. Tornberg : mer de *Čampa* (le texte a صف *Čuf* pour صنف *Čanf*), mer de Harkand et mer Čankhay. (Tous les mss. ont la leçon fautive صقجى *Čakgay*, pron. mod. *Ṣaḳdjay*, pour صنخى qui est à lire صَنْخَى.)

2. Le texte a la leçon fautive habituelle زانج *Zānag* pour زابج *Zābag* < *Djāwaga*.

Ibn al-Faḳīh dit : Dans cette île habitent des [êtres] qui ressemblent aux hommes, mais ils ont le caractère des bêtes sauvages et parlent un langage incompréhensible. [Dans cette île,] se trouvent des arbres et ses habitants sautent[1] d'un arbre à l'autre. Il y a aussi une espèce de chat sauvage [de couleur] rouge, tacheté de blanc, qui a une queue comme celle des lézards. Une autre espèce de chat est pourvue d'aile comme la chauve-souris. Il y a également des bœufs sauvages rouges, tachetés de blanc ; leur chair est acide ; des civettes qui sont une espèce de chat et des rats musqués. Sur une montagne connue de l'île appelée Naṣān[2], se trouvent des serpents d'une telle grandeur qu'ils peuvent avaler un éléphant ; des singes de la taille d'un buffle et de grands béliers. Parmi les singes, les uns sont blancs comme du papier ; d'autres ont le dos blanc et le ventre noir ; d'autres, au contraire, ont le dos noir et le ventre blanc ; d'autres, enfin, sont noirs comme les rats (*sic*). Il y a (p. ١١١) des perroquets en grand nombre, blancs, rouges, jaunes, verts qui parlent toutes les langues qu'ils entendent. Il y a des créatures à forme humaine, blanches, noires, rousses, vertes, qui mangent, boivent et parlent un langage incompréhensible. Elles ont des ailes avec lesquelles elles volent.

Ibn as-Sīrāfī[3] dit : Je fus dans une des îles du Djāwaga et je vis des roses en grand nombre, rouges, blanches, bleues, jaunes et multicolores. Je pris un manteau et j'y mis des roses bleues. Lorsque les roses furent [dans le manteau,] je vis du feu, dans le manteau, qui brûla toutes [les roses] qu'il contenait sans que le manteau fût brûlé.

J'ai questionné des gens à ce sujet qui m'ont répondu que ces roses sont très utiles, mais que jamais personne n'a pu les sortir de cette roseraie.

On trouve dans cette île, l'arbre à camphre qui est si extraordinairement grand qu'un seul camphrier peut couvrir de son ombre cent hommes ou même davantage. Il y a dans cette île une population connue sous le nom de *perforés*[4] parce qu'ils ont le nez percé. Dans le trou est passé un anneau relié à des chaînes. Quand

1. Litt. : volent.
2. النصان.
3. Il s'agit sans doute de Māhān bin Baḥr as-Sīrāfī, de Sīrāf. *Vide supra apud* Ḳazwīnī, p. 298.
4. المخرمين qui a le même sens que المخزمين de la note suivante.

viennent les ennemis pour faire la guerre [aux habitants de l'île], on met au premier rang [les perforés] en armes. Il y a pour chacun d'eux quelqu'un qui prend le bout de la chaîne et empêche l'homme à l'anneau de se lancer sur l'ennemi [tant qu'il n'en a pas reçu l'ordre]. Si la paix est faite entre les ennemis et les gens de l'île, on n'enlève pas leurs chaînes [aux perforés]. Si on ne fait pas la paix, la chaîne [qui retient les perforés,] est enroulée autour de leur cou et on les lâche. Ils bondissent sur l'ennemi et ils dévorent tous ceux qu'ils voient. Personne ne peut résister à leur impétuosité[1].

L'ÎLE DE RĀMNĪ[2] est grande, longue et large ; la terre y est excellente et le climat tempéré. Elle contient des forteresses, des villes et des bourgs ; elle a sept cents parasanges de long.

Ibn al-Faḳīh dit : Il y a dans cette île de nombreuses merveilles parmi lesquelles sont des gens, hommes et femmes, entièrement nus, pieds et corps. Leur ventre est couvert de poils qui cachent les parties sexuelles. Ils se nourrissent de fruits ; ils vivent à l'écart des hommes et se sauvent dans des marais [à la vue] des étrangers. Leur taille est de quatre empans ; leurs cheveux sont [une espèce] de duvet roux. Il est impossible de les attraper [à la course] tant ils courent vite. (p. ١١٦) Sur le rivage de cette île, se

1. Ce passage est manifestement emprunté à la relation de Abū Zayd (*vide supra* p. 82, in *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le IXe siècle de l'ère chrétienne*, éd. Langlès et trad. Reinaud, p. 137-138 de la traduction et ١٣١-١٣٢ du texte) qui s'exprime ainsi : « Les Zandjs (de la côte orientale d'Afrique) ont plusieurs rois en guerre les uns avec les autres; les rois ont à leur service des hommes connus sous le de المخرمين (ceux qui ont la narine percée), parce qu'on leur a percé le nez. Un anneau a été passé dans leurs narines, et à l'anneau sont attachées des chaînes. En temps de guerre, ces hommes marchent à la tête des combattants ; il y a pour chacun d'eux quelqu'un qui prend le bout de la chaîne et qui la tire, en empêchant l'homme d'aller en avant. Des négociateurs s'entremettent auprès des deux parties ; si l'on s'accorde pour un arrangement, on se retire ; sinon, la chaîne est roulée autour du cou du guerrier ; le guerrier est laissé à lui-même ; personne ne quitte sa place (litt. aucun d'eux ne lève la jambe), tous se font tuer à leur poste ». Ibn al-Wardī a pu mettre au compte du Zabag qu'il orthographie زانج *Zānag*, pron. mod. *Zānadj*, qu'on peut lire *Zāndj*, un fait constaté chez les Zandjs زنج, par suite de la confusion habituelle entre ces deux pays, Java et la côte orientale d'Afrique, qui, de plus, étaient voisins d'après sa conception de l'Océan Indien.

2. Le texte a رامى *Rāmī* pour *Ramnī* رامنى que donnent les mss. de Tornberg.

trouvent des gens qui atteignent à la nage les navires, tandis qu'ils vont à toute allure. Ils échangent de l'ambre contre du fer qu'ils rapportent [en le tenant] à la bouche, en retournant à la nage vers l'île. On ignore ce qu'ils font avec [le fer].

Al-Djayhānī[1] rapporte qu'on trouve le rhinocéros dans cette île. Cet animal ressemble à l'âne, mais il a de plus sur la tête, une corne recourbée qui sert à de nombreux usages. On l'utilise, par exemple, pour en faire des manches de couteaux pour les rois, qu'on met sur la table; si les mets qu'on lui présente [au roi] sont empoisonnés, [les manches de couteaux] deviennent humides et s'agitent. On en fait également des ornements pour ceintures. Une ceinture ornée d'une corne de rhinocéros peut valoir jusqu'à quatre mille mithḳāl d'or. La plupart de ces ceintures sont fabriquées en Chine. Sur le cou de l'animal, il y a des sinuosités semblables à celles du cou du chameau ou d'autres bêtes.

Il y a dans cette île des buffles sans queue, l'arbre à camphre, le bois du Brésil et le bambou. Les racines de ce dernier guérissent la morsure des serpents et des vipères. On y trouve également des parfums odorants et beaucoup de mines.

L'île du Rokh. Le rokh qui a donné son nom à l'île, est un oiseau immense, extraordinaire, d'un aspect effrayant, au point qu'on dit que la longueur d'une aile est d'environ dix mille brasses.

Dans son livre intitulé *Kitāb al-ḥayawān*, Livre des animaux, Al-Ḥāfiẓ Ibn al-Djawzī — que Dieu lui fasse miséricorde! — rapporte ce qui suit : Il rencontra un homme originaire du Maghrib qui faisait les voyages de la Chine et des îles voisines et y avait longtemps séjourné. Celui-ci en rapporta de grandes richesses et un tuyau de plume provenant du petit d'un rokh encore dans l'œuf et qui n'en étant pas encore sorti. Le tuyau de plume du petit rokh, était [de taille] à pouvoir contenir neuf outres d'eau. Les gens [qui le virent] en étaient dans l'admiration. Cet homme était surnommé le Chinois, en raison des nombreux séjours qu'il avait fait [en Chine] ; mais son [vrai] nom est 'Abd ar-Raḥman le Maghribin. Entre autres choses extraordinaires qu'il y avait [vues], il raconta celle-ci. Voyageant, un jour, dans la mer de Chine, le vent le jeta sur une île immense et vaste. Les matelots se rendirent à terre

1. الجيهانى dont l'ouvrage aujourd'hui perdu, a été écrit entre 892 et 907.

pour y faire de l'eau et du bois. Ils avaient pris avec eux des haches, des cordes et des outres. (p. ١١٣) Le narrateur était avec eux. Ils virent dans l'île un dôme immense, blanc, étincelant et d'une hauteur de plus de cent coudées. Ils se dirigèrent vers [ce dôme] et virent, en approchant, que c'était un œuf de rokh. A coups de haches, de pierres et de gourdins, ils le brisèrent. Après l'avoir brisé, apparut le petit de cet oiseau, semblable à une montagne élevée. Ils s'accrochèrent aux plumes des ailes et les tirèrent à eux; et celle [dont il a été parlé] qui n'était pas arrivée à son entier développement, fut extraite de la racine de l'aile. Le petit [rokh] fut ensuite tué. Ils emportèrent de sa chair autant qu'ils purent; la penne fut coupée à son extrémité; puis ils s'en allèrent. Certains de ceux qui étaient allés dans l'île, firent cuire une partie de la chair [du rokh] et la mangèrent. Ceux qui étaient des vieillards à barbe blanche, eurent le lendemain la barbe noire; aucun de ceux qui avaient mangé de la chair [du rokh] ne blanchit plus dans la suite. Ils dirent que le [morceau de] bois avec lequel ils avaient remué la chair [du petit rokh] mise dans la marmite, provenait de l'arbre de jouvence. Mais Dieu seul sait la vérité.

Au lever du soleil, continue le narrateur, les gens du navire avaient mis à la voile; le rokh apparut s'avançant comme un immense nuage, tenant entre ses serres un quartier de rocher pareil à une grande maison et plus grand que le navire. Lorsqu'il fut juste au-dessus du navire, du haut des airs il laissa tomber ce rocher sur le navire et ceux qui étaient à bord. Mais le navire filant à grande allure, le rocher tomba derrière lui, dans la mer, et y causa un immense bouillonnement [de l'eau]; mais Dieu nous avait prédestinés à sortir sains et saufs de ce danger[1].

L'île des singes[2] est grande; on y trouve des forêts et des singes en grand nombre. Les singes ont un roi auquel ils obéissent; ils le portent sur leurs épaules et leur cou. [Le singe-roi] les gouverne de façon à empêcher que l'un d'eux soit injuste envers un autre. Si des marins abordent [dans leur île,] ils les mordent, les égratignent, leur lancent des pierres [pour les chasser]. Les gens des deux

1. Sur le rokh, *Vide supra apud* Dimašḳī, p. 390.
2. Dans l'Océan Indien occidental.

îles Khartān et Martān[1] capturent [ces singes] par surprise et les vendent à un prix élevé. Les gens du Yémen recherchent [ces singes] et les prennent pour garder leurs boutiques, comme de véritables esclaves, car ils sont remarquablement intelligents.

L'île de Niyān[2] est fertile et prospère; elle contient une grande ville. Ses habitants sont remarquables par leur énergie et leur courage. Lorsque l'un d'eux veut prendre femme, (p. ١١٤) la coutume exige que, avant de l'épouser, il s'éloigne, puis qu'il revienne en rapportant une tête [humaine] coupée. On lui donne alors une femme sans qu'il ait à fournir ni dot ni douaire. S'il apporte deux têtes, il épousera deux femmes; s'il en apporte trois, il épousera trois femmes; s'il apporte dix têtes, il épousera dix femmes. Il sera alors considéré et honoré par les siens.

Cette île produit le bois du Brésil, le bambou, la canne à sucre en quantité indescriptible. On y trouve également des eaux courantes, des fleuves [dont l'eau] est agréable au goût et des fruits variés.

L'île de Wāḳwāḳ[3] est une grande île où l'or est si abondant qu'on en fabrique des chaînes pour les chiens et les bêtes de somme. Les chefs [de l'île] font faire avec de l'or des briques avec lesquelles on construit ensuite, avec art et solidité, des forteresses et des maisons.

Parmi les îles [du Waḳwāḳ], se trouve l'île de Niyān[4], dont les habitants sont nus, ont la peau blanche et sont bien faits. Ils se retirent sur le sommet des arbres; ils chassent les hommes, puis les mangent. Au delà de cette île, se trouvent deux grandes îles où vivent des géants, beaux de visages, noirs de peau, à cheveux crépus, ayant des pieds de plus d'une coudée. Ils ont un caractère

1. خرتان ومرتان. Edrīsī (trad. Jaubert, t. I, p. 45 et 48) donne la même leçon inexacte. Ces deux îles n'en font en réalité qu'une seule qui est située dans le pays de Siḥr, sur la côte méridionale de l'Arabie, entre le Ḥaḍramawt et l''Omān, l'île de Kurian-Murian de la géographie moderne, dans la baie du même nom. خرتان *Khartān* et مرتان *Martān* sont donc à rectifier en خُريان مُريان *Khuriyān-Muriyān*.

2. Le texte a la leçon fautive البينمان *al-Bīnamān* pour النيان, l'île de Nias, sur la côte occidentale de Sumatra. Cf. *supra apud* Sulaymān, p. 36, le même trait de mœurs attribué aux gens de l'île de Niyān.

3. جزيرة واق واق.

4. Le texte a la leçon fautive البنان *al-Banān* pour النيان.

indomptable et hostile [à l'étranger]. Cette île [de Niyān ou de Wāḳwāḳ] est contiguë au Djāwaga[1] et on y parvient [au Wāḳwāḳ] en se guidant sur les étoiles.

Ces [îles] sont au nombre de dix-sept cents îles cultivées et peuplées et on y trouve beaucoup d'or. Le roi de ces îles est une femme appelée Damhara[2]. Elle porte un vêtement tissé d'or et des chaussures en or. Personne autre qu'elle ne porte de chaussure dans ces îles, sous peine d'avoir les pieds coupés. Entourée de ses esclaves et de son armée [quand elle sort], elle est montée sur un éléphant et accompagnée d'étendards, [de joueurs] de cymbales, de tambours, de trompettes et de jeunes filles très belles. Elle réside dans une île appelée Abanūba[3], dont les habitants sont d'une telle habileté qu'ils tissent d'une seule pièce une tunique avec manches[4]; ils construisent de grands navires avec de petits [morceaux de] bois[5] et des maisons avec du bois qui flottent sur l'eau. C'est ce que rapporte Al-Djawaliḳī[6].

'Isā bin al-Mubārak de Sīraf raconte ceci : « J'ai eu accès auprès de cette reine. Je l'ai vue (p. ١١٤) assise, toute nue, sur un trône d'or, la tête ornée d'une couronne en or. Devant elle, se tenaient quatre mille belles suivantes vierges. Elles professent la religion des Mages. Les vierges avaient la tête nue et, dans les cheveux, des peignes d'ivoire cerclés de nacre. Les unes avaient

1. *Vide supra* p. 311 et note 2.
2. دمهرة, litt. *D.M.H.Ra*. *Vide supra*, p. 177.
3. ابنوبة. *Vide supra*, p. 177 et note 3.
4. « Ces îles [qui forment la séparation des deux mers Lārwī et Harkand, c'est-à-dire les Laquedives et les Maldives], dit Sulaymān (*Relation*, t. I. p. 4-5), qui sont gouvernées par une femme, sont plantées de cocotiers..... La monnaie y consiste en cauris ; la reine amasse ces cauris dans ces magasins. On dit qu'il n'existe pas de peuple plus adroit que les habitants de ces îles. Ils fabriquent des tuniques tissues d'une seule pièce, avec leurs manches, leurs parements et leur bordure ».
5. Par opposition aux pirogues faites d'un seul arbre creusé.
6. « Abū Manṣūr Mawhūb ibn al-Djawaliḳī ou al-Djawanīḳī, né en 1073, mort à Bagdād en 1145, dit M. Huart (*Littérature arabe*, p. 162), est connu par un livre sur les mots étrangers introduits en arabe, qui a été publié par M. Sachau, et par le *Takmila*, complément de la *Perle du plongeur* de Hariri, édité par M. H. Derenbourg sous le titre de *Livre des locutions vicieuses*. Un ouvrage sur les noms des chevaux arabes et de leurs cavaliers se trouve en manuscrit à l'Escurial et à Munich. Sa calligraphie était renommée, et l'on se disputait les pièces écrites de sa main..... » Cf. également *Ad-Damīrī's Ḥayāt al-ḥayawān*, trad. Jayakar. Londres, 1906, in-8, t. I, p. 224-225.

deux peignes ; d'autres, trois ; d'autres, quatre, jusqu'à vingt. Cette reine perçoit de gros impôts qu'elle distribue en aumônes aux mendiants de son pays. [Les gens de l'île] se parent de coquillages qu'ils mettent en réserve chez eux et dans leur trésor ».

Dans cette île, croît un arbre qui porte des fruits semblables à des femmes par la forme, le corps, les yeux, les mains, les pieds, les cheveux, les seins et dont les parties sexuelles sont identiques à celles des femmes. Leur visage est beau. Elles sont pendues à l'arbre par les cheveux. Elles sortent d'une gaine semblable à un grand sac de cuir. Lorsqu'elles sont exposées à l'air et au soleil, elles crient : wāḳ wāḳ, jusqu'à ce qu'on leur coupe les cheveux. Les cheveux coupés, elles meurent. Les gens de l'île connaissent ce cri et en tirent de fâcheux présages.

Dans le livre [intitulé] *al-Ḥawāla*[1], il est écrit : Celui qui viendra [dans ces parages,] trouvera des femmes provenant de ces arbres ; elles sont plus grandes que les femmes ordinaires, leurs cheveux sont plus longs, leurs formes plus parfaites, leurs parties sexuelles et leurs fesses plus belles et leur haleine est extrêmement parfumée. Quand on coupe leurs cheveux, elles tombent de l'arbre et elles vivent ensuite pendant un ou plusieurs jours. Ceux qui coupent les cheveux ou qui sont présents quand on les coupe et ont des relations avec elles, éprouvent des voluptés intenses qu'on n'éprouve jamais avec des femmes [ordinaires]. Le pays qu'elles habitent est le plus délicieux de tous les pays, le plus parfumé et le meilleur. Il y a des fleuves à l'eau plus douce que le miel ou le sucre fondu. On ne trouve dans cette île ni hommes, ni habitants [d'autre espèce.] à l'exception des éléphants. Les éléphants de cette île atteignent fréquemment une taille de onze coudées. Il y a également de nombreux oiseaux. Dieu, le Tout-Puissant sait seul ce qui se trouve au-delà de cette île.

De l'une de ces îles, sort un grand torrent dont le flot est semblable à de la poix. Il se jette à la mer et brûle les poissons de la mer qui viennent alors à la surface.

Dans l'ÎLE DE BĀLŪS[2], vivent des hommes sauvages qui sont nus et anthropophages. Ils n'ont ni roi ni religion. Ils se nourrissent de banane, de coco (p. ١١٦) et de canne à sucre. Il y a dans

1. الحوالة.

2. بالوس. Le texte du Caire et Tornberg ont les leçons fautives جالوس *Djālūs* et خالوس *Khālūs*.

cette île une montagne dont le sol est en argent sous la forme d'une poudre [argentifère] douce au toucher.

L'île de Mūdja[1] est grande et on y compte beaucoup de rois. Ses habitants sont de couleur blanche tirant sur le roux et ont les oreilles percées comme les Chinois (*sic*). Il y a dans leur pays des chevaux marins qu'ils utilisent comme monture, des animaux à musc et des civettes. Les femmes de ce pays sont les plus belles de toutes les femmes, les plus parfaites au moral et au physique. Leur utérus[2] est semblable à un anneau qui se contracte[3]. Lorsqu'une grande femme [de cette île] se tient debout et marche, ses cheveux [sont si longs] qu'ils traînent par terre derrière elle. Ces femmes sont celles qui ont le plus gros derrière et la taille la plus fine[4]. Elles ont des visages superbes; elles portent les cheveux flottants et ne se voilent devant personne.

L'île des Nuages[5] est grande et est ainsi appelée parce que des nuages blancs planent au-dessus et flottent sur les navires dans la mer. Il en sort, avec un vent violent, une langue longue et mince; elle vient en contact avec la mer, qui bouillonne alors comme une marmite en ébullition et est agitée comme par un ouragan furieux. Si cette langue atteint les navires, elle les absorbe. Il y a dans cette île, des collines qui, si on y met le feu, se liquéfient et il en coule de l'argent pur.

L'île de Halāthī[6] est grande. C'est une des îles les plus grandes, les plus vastes de ces régions et ayant le plus de parties cultivées,

1. الموجة.
2. ارحامهم, lire *vagin*.
3. Par la contraction spasmodique d'un des anneaux musculaires qui entourent le vagin, probablement des faisceaux pubiens du releveur, certaines femmes peuvent, pendant les rapports sexuels, empêcher la sortie du membre viril. C'est le phénomène physiologique connue sous le nom de *penis captivus* « Hildebrandt, dit Testut (*Traité d'anatomie humaine*, 3e éd., t. III. Paris, 1895, in-8, p. 641 *in fine*), rapporte (*Archiv für Gynäkologie* de 1872) l'histoire d'un mari qui « juste au moment où il croyait terminer un coït régulier, sentit tout à coup sa verge ou, pour mieux dire son gland retenu fortement au fond du vagin et comme emprisonné dans un anneau (*sic*)..... ». Cf. *Livre des merveilles de l'Inde*, p. 5 et p. 199 au glossaire sur *verbo* شفر et les auteurs cités.
4. Ce sont, chez les Arabes, deux des caractéristiques principales de la beauté féminine.
5. جزيرة السحاب.
6. جزيرة هلاثى, ou *Halāthā*.

habitées et fertiles. Elle s'étend en largeur de l'est à l'ouest. Ses insulaires habitent des châteaux et des maisons qu'ils construisent en bois et qui flottent sur l'eau. Il y a également des moulins à vent [posés sur des radeaux et flottant] sur l'eau. Il s'y trouve des parfums et des aromates excellents, la banane, le riz, le coco et la canne à sucre. Il y a des mines d'or, des éléphants blancs et des rhinocéros. Le roi [qui la gouverne] est grand et redouté; il possède de nombreuses armées et beaucoup de soldats, des navires, les plus beaux chevaux et des éléphants admirables.

L'île de Khmèr[1] est une île longue et large; sa longueur, en partant de l'orient, est de quatre mois [de marche]. Il s'y trouve une ville appelée Lān[2] où réside le roi. Elle est fertile. Elle contient des arbres, [des arbres] à fruits, des fleuves, des forêts. On y trouve le coco et la canne à sucre. Dans cette île, on tisse de merveilleux vêtements de fibres végétales dont on ne voit pas les pareils au monde. (p. ١٧) Les vêtements en soie ou en [étoffe] teinte comparés à ceux-ci, sont sans beauté. On confectionne dans cette île, des nattes de roseau rayées et coloriées qui attirent les regards et ravissent les esprits par leur admirable éclat. Les rois les étendent par dessus les nattes de soie. On construit [dans cette île], des navires d'un seul morceau et d'un seul arbre. La longueur de chaque navire est de soixante coudées[3] *rašāšī*, et ils peuvent porter cent soldats. On appelle [ces bâtiments] des *safiyyāt*[4]. Un marchand a raconté qu'il avait vu dans ce pays, une table ronde, faite d'un seul morceau de bois, sur laquelle cent cinquante hommes mangeaient. Le roi de cette ville ne prend pour son service que des *Khašniyūn*[5] revêtus de vêtements de grand prix et qui se parent comme des femmes. On les appelle [dans la langue du pays], *Natbāba*[6]. [Les indigènes] épousent des hommes comme [, dans les autres pays, on épouse] des femmes. [Ces mignons] servent le roi pendant le jour et rejoignent leurs [propres] maris pendant la nuit sans qu'ils se cachent pour cela.

1. القمر litt. *al-K.M.R.* C'est l'île de Komor de Edrīsī, *supra* p. 178-179.
2. لان.
3. بالرشاشى, coudée de trois empans.
4. السفيات. *Vide supra* p. 180.
5. الخشنيون.
6. النتبابة. *Vide supra* p. 179 et 71.

L'ÎLE DE SA'ĀLA[1] est une grande île. Il s'y trouve des individus d'aspect repoussant et de forme horrible. On ne sait pas ce qu'ils sont. Certains pensent que ce sont des diables issus de relations des hommes avec les djinns[2]. Ils mangent tous les hommes qui viennent chez eux.

L'ÎLE DU CROCODILE. Il y a dans cette île des gens qui ont une queue comme celle des chiens; le reste du corps est semblable à un corps humain. L'un d'eux est leur roi.

L'ÎLE DE AṬAWARĀN[3] est grande. Il s'y trouve des espèces de singes aussi gros que des ânes et beaucoup de rhinocéros. On raconte que les navires d'Alexandre y firent escale ainsi que dans une autre île où les gens ont un corps ressemblant à un corps humain; mais leur visage et leur tête ressemblent à ceux des lions. Quand on s'approcha [de ces gens], ils disparurent sans qu'on pût s'expliquer comment.

L'ÎLE DES FEMMES est grande. Il n'y a, dit-on, jamais eu d'hommes. On raconte que ces femmes conçoivent par le vent. Devenues enceintes, elles enfantent des [femmes] semblables à elles. Certains prétendent qu'il y a dans cette île, une espèce d'arbre dont [les femmes] conçoivent en en mangeant [les fruits]. L'or [pousse] dans ce pays; ses racines sont semblables à celles du bambou. La terre contient aussi de l'or [minéral], mais les femmes [qui habitent cette île] n'en ont cure.

On raconte qu'un homme fut jeté par Dieu dans cette île. Les femmes voulaient le tuer, mais l'une d'entre elles en eut pitié, le mit (p. ١١٨) sur une embarcation et l'abandonna sur la mer. Il devint le jouet des flots qui le portèrent dans une île de la Chine. Il raconta au roi [de cette île] ce qu'il avait vu dans l'île des Femmes, en ce qui concerne ses habitantes et l'abondance de l'or. Le roi envoya des navires et des gens avec [l'individu en question]. Ils naviguèrent pendant longtemps sur la mer, à la recherche de l'île [des Femmes], mais ils n'en trouvèrent pas trace.

1. السعالة.

2. Le nom de l'île السعالة *as-sa'āla* pourrait être une erreur de graphie pour السِعْلَاة *as-si'lā*, l'ogresse, la goule, la pire espèce de génies malfaisants (cf. *Ad-Damīrī's Ḥayāt al-ḥayawān*, trad. Jayakar, t. II, 1re part. Londres, 1908, in-8, p. 47 *sub verbo*).

3. اطوران ou *Aṭūrān*.

L'île de Ceylan.....

Parmi les merveilles de cette mer [de la Chine] est la suivante. Lorsque la mer commence à s'agiter, apparaissent des individus noirs dont la taille est de quatre empans; ils ressemblent à de petits Abyssins. Ils viennent à bord des navires et n'y font de mal [à personne]. Leur présence est signe qu'un vent destructeur appelé *al-khabā*[1], va se lever.

On raconte que, dans cette mer, se trouve un oiseau qui vole. Comme il est fait de lumière, personne ne peut le regarder. S'il se pose [, pendant la tempête,] en tête des mâts, le vent cesse, les vagues se calment et c'est une marque de salut. Si on le cherche, [il est déjà parti] et personne ne sait où il s'est enfui.

L'oiseau *kharšana*[2]. D'après le *Tuḥfat al-gharāïb* (p. ١١٩), le *karkar*[3] le suit..... (*Vide supra*, p. 385).

Un animal marin porte-musc[4].....

Dans les îles, il y a une bête à plusieurs têtes et différents visages appelée *malkān*[5]. Elle a deux ailes et se nourrit d'animaux marins.

Près de l'île de Wāḳwāḳ[6], se trouve un poisson de plus de cinq cents coudées de long.

Des tortues de quarante coudées de tour, pondant mille œufs.

Le poisson *silān*[7] dont les morceaux sortent de la marmite pendant la cuisson.

Le poisson *al-aṭam*[8] à tête de porc, organes génitaux de femme, avec des poils au lieu d'écailles.

L'écrevisse qui, à terre, se change en pierre.

(P. ١٢٠). Des serpents de mer qui engloutissent des éléphants.

Le poisson *hubayr*[9] à plusieurs yeux, corps de serpent de trente coudées de long et de nombreux pieds. On l'appelle aussi *ḳarš*[10].

1. الخبا. *Vide supra* p. 59 et 100.
2. خرشنة.
3. كركر. *Vide supra* p. 385 et cf. p. 59.
4. دابة المسك.
5. ملكان.
6. جزيرة واق واق.
7. سيلان.
8. الاطم.
9. هبير, litt. *H.B.Y.R.* ou *H.BīR.*
10. القرش, litt. *al-K.R.Š.* Les quinze lignes précédentes ne sont qu'un résumé du texte.

(P. ١٢١). La mer de l'Inde est la plus grande des mers, la plus vaste et celle qui contient le plus d'excellentes choses. Personne ne sait comment elle communique avec l'Océan Environnant.....

Parmi les îles [de la mer de l'Inde] est l'île de Kalah[1]. C'est une grande île; elle contient des arbres, des fleuves, [des arbres] à fruits. Un roi descendant de Djāba l'Indien[2], y habite. Il y a des mines d'étain[3], des arbres à camphre semblables au saule, qui peuvent abriter cent hommes et plus sous leur ombre. On y trouve le bambou. Il y a tant de choses merveilleuses dans cette île, que celui qui les rapporterait se ferait certainement traiter de menteur.

L'île de Djāba[4] est (p. ١٢٢) grande. On y trouve la banane, le coco, le riz, d'excellentes cannes à sucre et l'aloès. Elle est habitée par des gens dont le visage est roux; ils ont des poils sur la poitrine; leur corps est semblable à celui des hommes. Il y a [dans cette île], une grande montagne. La nuit, il en sort un grand feu visible à quinze parasanges; et le jour, de la fumée. Il est impossible de s'approcher de la montagne [même] à cinq parasanges, sans en mourir [tant la chaleur est intense].

Le roi de cette ville (*sic*) [de Djāba] s'appelle [aussi] Djāba. Il est revêtu de vêtements en or et [coiffé] d'une couronne en or, ornée de perles, de corindons et de pierres précieuses de grand prix. Ses dirhams et ses dīnārs sont frappés à son effigie. Il adore les idoles. Le culte des gens de cette île consiste en chants et mélodies [accompagnés] de battements de mains. Les jeunes filles les plus jolies se réunissent et dansent en variant les mouvements du corps et en balançant le corps devant l'idole. Dans le temple où se trouve l'idole, il y a de belles jeunes filles qui dansent en faisant de nombreuses inclinaisons du corps. Lorsqu'une femme met au monde une belle fille et que cette dernière est devenue adulte, sa mère la revêt de vêtements splendides [, la pare] de bijoux et, accompagnée de ses parents, hommes et femmes, conduit sa fille à l'idole et la lui offre en hommage. Ensuite, les serviteurs [de l'idole] remettent [la jeune fille] à des maîtres qui ensei-

1. كله.
2. ملك بنى جابة الهندى.
3. معدان القصدير.
4. جابة.

gnent à danser et à faire des mouvements de corps harmonieux[1].

A ce roi [Djāba] appartiennent beaucoup d'îles dont les îles de Harbadj[2], de Salāhaṭ[3] et de Māyṭ[4]. Dans l'île de Harbadj, se trouve un abîme immense, d'environ vingt milles de circonférence. Personne n'en connaît la profondeur et personne n'a pu arriver au fond. Ce gouffre fait partie des merveilles du monde.

On exporte de l'île de Salāhaṭ, le sandal, le nard et le camphre.

Les voyageurs racontent que, dans les ÎLES A CAMPHRE, se trouve un peuple d'anthropophages. Ils prennent les crânes [de ceux qu'ils ont mangés] et les remplissent de camphre et d'aromates. Ils les suspendent ensuite dans leur maison et les adorent. Lorsqu'ils ont l'intention d'entreprendre quelque chose ou quelque affaire, ils se prosternent devant ces crânes, leur demandent conseil et avis, et ils en reçoivent une réponse qui leur dit si [l'entreprise projetée] réussira ou non[5].

Il y a, dans cette île [de Salāhaṭ] une source dont l'eau bouillonne (p. ١٢٣) et coule ensuite par un canal dans la terre. Des gouttelettes jaillissent. Toutes les gouttelettes qui tombent sur le

1. Le texte répète les mots التخلع والتكسر qui expriment très bien les attitudes spéciales des danseuses d'Extrême-Orient. Cf. cet extrait de la relation de Abū Zayd (*Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, t. I, p. 134-135) : « Il y a, dans l'Inde, des courtisanes qu'on nomme *les courtisanes de Buddha*. Quand une femme a fait un vœu et qu'il lui naît une jolie fille, elle la conduit au Buddha, nom de l'idole qui est adoré dans le pays, et elle lui voue sa fille. Ensuite, elle loue, pour sa fille, une maison dans le marché ; elle suspend à la maison un voile, et elle fait asseoir sa fille sur un siège, de manière à ce qu'elle se trouve sur le passage, soit des indigènes, soit des étrangers, dont la religion ne condamne pas ces sortes d'actions. Tout homme, pour une somme déterminée, a pouvoir sur cette femme ; mais, à mesure que celle-ci a amassé quelque argent, elle le remet aux ministres de l'idole pour être employé aux frais d'entretien du temple ». Abū Zayd qui était, sans doute, un pieux et vertueux musulman, ajoute : « Remercions Dieu, et louons-le de ce qu'il nous a élevés au-dessus des infidèles et nous a préservés de leurs vices ». Cf. également un passage d'Edrīsī (*supra* p. 185) dont se rapproche davantage le texte de Ibn al-Wardī.

2. هربج.

3. سلاهط.

4. مايط.

5. *Vide supra* p. 157.

sol sont transformées en pierre noire pendant la nuit, en pierre blanche pendant le jour.

A l'extrémité de cette île, se trouve un autre gouffre dont la circonférence qui a environ un mille semble être tracée au compas[1]. Pendant la nuit, il y brûle un feu dont [la flamme] s'élève à près de cent coudées [de hauteur]; pendant le jour, [il en sort] de la fumée.

L'île de Bartāyīl[2] est voisine des îles du Djāwaga. Elle est habitée par des gens dont le visage ressemble à un bouclier et dont les cheveux sont comme des crins de queue de cheval. On y trouve le girofle en quantité et le rhinocéros. Les marchands qui y abordent, déposent leurs marchandises en tas, sur le rivage, puis retournent à bord des navires. Le lendemain, ils reviennent [à l'endroit où ont été déposées] leurs marchandises et, auprès de chaque tas, trouvent du girofle. Si le propriétaire des marchandises est satisfait [de l'échange proposé], il prend [le girofle] et s'en va. Mais s'il n'est pas satisfait, il laisse [sur place] sa marchandise et le girofle. Il revient le jour suivant, trouve un peu plus de girofle [que la veille], et, si [la quantité offerte] lui suffit, il accepte [l'échange]; sinon il laisse encore [marchandise et girofle] et revient le jour après. Il procède ainsi jusqu'à ce qu'il soit satisfait [de la quantité de girofle offerte en échange de sa marchandise[3]].

Un marchand rapporte qu'il pénétra secrètement dans [l'intérieur] de cette île et qu'il y vit des hommes au visage jaune, semblable à celui des Turks, aux oreilles perforées[4] et avec des cheveux comme des cheveux de femme. Mais dès qu'il vit les indigènes, ceux-ci [s'en aperçurent et] ils disparurent immédiatement. Par la suite, les marchands qui vinrent trafiquer dans l'île avec leurs marchandises, ne purent plus de longtemps se procurer de girofle [comme par le passé]. Ils surent que [cette interruption des échanges] provenait de ce fait que l'un d'eux avait réussi à voir [les indigènes qui voulaient rester cachés aux étrangers]. Des

1. البيكارية.
2. برطاييل, ou *Braṭāyīl*.
3. Pour ce commerce secret. *Vide supra* p. 146, 166 et 304.
4. C'est-à-dire portant des boucles d'oreille.

années passèrent avant qu'ils pussent reprendre les échanges de girofle[1].

Si on mange le girofle à l'état frais, il a la propriété d'empêcher de blanchir et d'être atteint par la décrépitude, fût-on centenaire. Les indigènes [de cette île] se servent, en guise de vêtements, de feuilles d'un arbre appelé *lūf*[2]; ils en mangent les fruits et se nourrissent également de poisson et de coco[3]. Il y a dans cette île, des montagnes où, pendant toute la nuit, on entend le bruit des tambours, des cymbales, des tambours de basque et des flûtes, des cris effrayants et un tumulte extraordinaire. Certains prétendent que l'Antéchrist y habite; d'autres, qu'il réside (p. ١٢٤) dans un autre endroit.

L'île du Château (*Vide supra* p. 306 et 148).

L'île des Roses. Le ḳāḍī 'Ayāḍ — Que Dieu, le Tout-Puissant, lui fasse miséricorde! — dit dans le *Livre du remède* qui traite de la noblesse du Prophète — Que Dieu le bénisse et lui donne le salut! — que, dans cette île, il y a des roses rouges sur lesquelles est écrit en blanc : Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et Muḥammad est le prophète d'Allah. Et cette inscription existe par la puissance divine.

Les Trois Iles..... (*Vide supra*, p. 306).

(P. ١٢٥). Il y a, dans cette mer [de l'Inde], une île habitée par des gens dont le corps est un corps d'homme, et la tête, une tête de bête fauve. Ils plongent dans la mer et en retirent des animaux marins qu'ils mangent ensuite.

L'île de Ṣaydūn le magicien.....[4]

[On trouve également dans cette mer :] le poisson de l'île de Salāhaṭ qui grimpe sur les arbres,... les poissons *karmaha*[5], *bāba*[6] qui a cent coudées de long et vingt de large, *'amada*[7].

1. *Vide supra* p. 305.
2. لوف, arum. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. III, n° 2047.
3. *Vide supra* p. 305.
4. Cf. *L'abrégé des merveilles*, trad. Carra de Vœux, p. 49.
5. كرماهى sans doute pour persan كاو ماهى, la vache-poisson.
6. البابه, Torn. البانه *al-bāna*.
7. العمدة.

(P: ١٢٦). La mer de Perse, ses îles et ses merveilles.

..... Parmi les îles de cette mer est celle de LAŃGABĀLŪS [par un ك][1] ou[2] Laňgabālūs [par un ج][3]. C'est une grande île, habitée par de nombreuses gens de couleur blanche, le corps nu, tant les hommes que les femmes. Les femmes, parfois, se couvrent de feuilles d'arbre. Ils se nourrissent de poisson frais, de coco et de banane. Le fer est leur richesse; ils s'en servent pour les échanges comme, chez d'autres hommes, on se sert de l'or et de l'argent. Ils portent [des bijoux de fer comme d'autres peuples portent des bijoux] d'or. Les marchands fréquentent chez eux et échangent l'ambre des indigènes contre du fer.

(P. ٦٦). LE PAYS DES ZANDJS..... LE WĀḲWĀḲ[4] est un vaste pays; les villes y sont prospères et chacune d'elles est située sur un estuaire. Il y a beaucoup d'or; la [terre] est fertile et [il y a] des merveilles. On n'y connaît pas du tout le froid ni la pluie. Il en est ainsi dans la plus grande partie du pays des Nègres. [Les indigènes du Wāḳwāḳ] n'ont pas de navires; mais les navires de l''Omān viennent chez eux; les marchands achètent leurs enfants [comme esclaves] (p. ٦٧) en échange de dattes et les vendent à l'étranger.

1. Le texte a la leçon fautive كيكاوس *Kaykaws*, pour لنكبالوس litt. *Lankabālūs* = *Laňgabālūs*.
2. Le texte a fautivement *et*.
3 Le texte a فتحاليوس *Fataḥalyūs* (Tornberg), كنجاليوس *Kanyalyūs*, leçons fautives pour لنجبالوس *Lanyabalūs*, avec ج en fonction de gutturale sonore; les îles Nicobar.
4. الواق واق.

IBN BAṬŪṬĀ (en 1355).

Abū 'Abdallah Muḥammad, le Berbère, plus connu sous le nom de Ibn Baṭuṭa, naquit à Tanger vers 1300[1]. « Il quitta sa ville natale à l'âge de vingt-deux ans, dans le but de faire le pèlerinage de la Mekke ; mais possédé à un haut degré de la passion des voyages, il ne se borna pas à visiter les pays situés sur sa route, ce qui n'aurait pas été cependant une petite entreprise, car il avait à traverser, avant d'arriver à Médine et à la Mekke, le Maroc, l'Algérie, la Tripolitaine, l'Égypte et le golfe Arabique, ou bien l'Arabie Pétrée. Il fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mekke, explora les diverses provinces de l'Arabie, la Syrie, la Perse, l''Irāḳ arabe, la Mésopotamie, le Zanguebar, l'Asie Mineure, la Russie méridionale, alors possédée par des princes issus du fils aîné de Djenguiz Khān ; il fit une excursion à Constantinople, traversa la grande Boukharie, l'Afghanistan et entra dans la vallée de l'Indus. Il se rendit ensuite à Dehli, qui était alors la capitale de l'empire musulman dans l'Inde, et où il exerça pendant deux ans les fonctions de *ḳāḍī* (juge) ; après quoi il fut chargé, par le sultan Muḥammad ibn Toghluk d'une mission près de l'empereur de la Chine, et gagna la côte de Malabar et le port de Calicut, qui était le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec les régions occidentales et orientales de l'Asie. Mais le navire chinois à bord duquel étaient embarqués ses bagages et ses esclaves mit à la voile sans lui, et le voyageur passa dans les îles Maldives, où il demeura un an et demi, et remplit de nouveau les fonctions de juge. Au bout de ce temps, il reprit ses courses, visita Ceylan, l'archipel indien et une partie de la Chine. Enfin, après vingt-quatre ans de voyages, de 1325 à 1349, il regagna sa patrie ; mais à peine y était-il rentré qu'il la quitta de nouveau pour visiter le royaume de Grenade, où régnait encore un prince musulman. Un dernier voyage de Ibn Baṭūṭa ne devait pas être le moins long ni le moins curieux : en l'année 1351, il partit de Fez pour explorer le Soudan ou pays des noirs. Il ne fut de retour dans cette ville qu'au mois de janvier 1354, après

1. En 1304 d'après Leclerc (*Histoire de la médecine arabe*, t. II, 1876, in-8, p. 282).

avoir vu les deux capitales du Soudan, Melli et Tombouctou[1]. » Il mourut à Fez en 1377.

« Nous savons, ajoutent les éditeurs, par l'aveu de Ibn Djuzay, rédacteur de la relation de Ibn Baṭūṭa, que ce voyageur n'a pas mis lui-même par écrit l'ouvrage qui porte son nom; mais qu'il se contenta de « dicter à un copiste la description des villes qu'il « avait visitées, les anecdotes et les histoires qu'il pouvait se rap- « peler, etc.[2] »

La relation du voyage de Sumatra en Chine[3] est étrange. Ibn Baṭūṭa quitte Sumuṭra, dans le nord-est de la grande île indonésienne, « voyage tout le long de ce pays pendant vingt et une nuits » et arrive à Mul Djāwa. Le voyage se continue par des escales à Ḳāḳula; trente-sept jours après, dans le pays de Ṭawālisī, à Kaylūkarī, où règne la princesse Urdudjā qui parle turk; et dix-sept jours après, à Zītūn[4], le *Tseu-t'ong* des Chinois, dans le Foukien[5]. De Zītūn, Ibn Baṭūṭa se rend à Canton « en voyageant sur le fleuve pendant vingt-sept journées (p. 272) ». Revenu à Zītūn, le voyageur se remet en route « sur le fleuve » (p. 279), et, après un trajet de dix jours, arrive à Ḳindjanfū; toujours par le fleuve, le voyage se poursuit *viâ* Khansā = Hang-tcheou-fou, dix-sept jours de route (p. 283); la frontière du Khiṭā, la Chine septentrionale, et enfin Khān-bāliḳ = Pékin, qui est à soixante-quatre jours de route, par le fleuve, de Khansā (p. 294). Au retour, Ibn Baṭūṭa suit la même route, en sens inverse, et descend le fleuve de Pékin à Zītūn, *viâ* Khansā et Ḳindjanfū (p. 304). A Zītūn, il s'embarque sur une jonque du roi de Djāwa = Sumatra. Dix jours après le départ, dans les environs de Ṭawālisī, le ciel devint noir, la

1. P. v-vi de la préface des *Voyages d'Ibn Batoutah*.
2. *Ibid.*, p. ix.
3. T. IV de l'éd. Defrémery et Sanguinetti.
4. Pour la lecture *Zītūn* au lieu de la transcription habituelle *Zaytun*, vide supra p. 11.
5. *Zītūn* est la forme arabisée du chinois *Tseu-t'ong*. Celui-là a été identifié géographiquement à Ts'iuan-tcheou; mais l'identification date du XIVe siècle. Abūlfidā dit : « Un certain voyageur qui est arrivé chez nous de Chine..... m'a dit aussi que شنجو *Šanǵū* [< *Ts'iuan-tcheou*; S. Guyard a lu inexactement *Šindjū* = *Sinǵū*] s'appelle à notre époque *Zītūn* زيتون [< *Tseu-t'ong*] (*Géographie*, t. II, 2e part. p. 122 et ٣٦٣ du texte arabe) ». Pour *Tseu-t'ong*, cf. Marco Polo, éd. Yule-Cordier, p. 237 et note. D'après le Dr Douglas, le véritable nom de cette ville serait *Tseu-t'ong-tch'eng*, la ville de *Tseu-t'ong*, ce qui n'infirme en aucune façon l'équivalence *Zītūn* < *Tseu-t'ong*.

pluie tomba en abondance, on fut dix jours sans voir le soleil; puis on entra dans une mer inconnue (p. 305). Quarante-deux jours après, on rencontre le *rokh*, et deux mois après ce jour, le navire arriva à Sumuṭra; au total : 10 + 10 + 42 + 60 = 112 jours. Le voyage de Zītūn à Sumuṭra dura ainsi près de quatre mois. Le voyage d'aller avait duré, non compris le crochet de Zītūn à Canton et retour : 21 nuits + 37 jours + 17 = 75 jours de Sumuṭra à Zītūn et 10 + 17 + 64 = 91 jours de Zītūn à Pékin.

L'itinéraire en Chine, tel qu'il nous est rapporté, est impossible : aucune rivière ne met en communication Zīṭūn avec Canton. Zīṭūn n'est pas davantage en communication par voie fluviale avec Ḳindjanfū, Khansā = Hang-tcheou-fou et Pékin[1]. Le toponyme que je lis *Ḳindjanfū* est écrit قنجنفو, variante du *Zafer-nameh* كنجانفو *Kindjānfū*[2]; la gutturale initiale nous est ainsi attestée par deux textes différents. *Ḳindjanfū* est sans doute le *Kenjanfu* de Marco Polo = King tchao = Si-ngan-fou, l'ancienne Tch'ang-ngan, la *Khumdān* des géographes arabes[3]. Dulaurier a, au contraire, identifié le *Ḳindjanfū* de Ibn Baṭūṭa avec la *Quengianfu* de l'édition française de Marco Polo, la *Chinghianfu* de l'édition anglaise, située au point de jonction du Grand Canal et du Yang-tse, au nord du 32e parallèle[4]. Le nom chinois de cette ville est *Tchen-kiang-fou*[5], qui aurait vraisemblablement été transcrit en arabe par صنجنفو* *Ċinganfū* avec ج en fonction de gutturale, et ص en fonction de dentable palatale, ou صنقنفو* *Ċinḳanfū*, ou encore جنقنفو* *Ċinḳanfu* avec ج en fonction de palatale; mais, dans aucun cas, par *Ḳindjanfū* ou *Kindjānfū*. Il n'y a pas d'exemple que la palatale sourde chinoise *tch* = *č* ait jamais été rendue par la gutturale arabe sourde, *k*, ou emphatique, *ḳ*. La leçon de Ibn Baṭūṭa, *Ḳindjanfū*, reproduit très exactement le *Kenjanfu* de Marco Polo; c'est cette identification qui s'impose. خنسا, transcription homo-

1. Pour la dernière partie du voyage, l'erreur est explicable : c'est le Grand Canal qui est inexactement indiqué comme un fleuve.

2. Cf. *Notices et extraits*, t. XIV, p. 500. « كنجانفو est une des villes du Khatay, située à 40 journées de Khānbāliḳ [= Pékin]. »

3. Cf. *Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 24-29.

4. *Description de l'archipel d'Asie par Ibn-Bathoutha*, 1847, p. 84, note 33 du tirage à part du *Journal Asiatique*.

5. *Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 176-178.

graphe du nom de la célèbre poétesse arabe خنساء *Khansā*[1] doit être prononcé *Khansā*, d'après l'indication de Ibn Baṭūṭa. Mais je croirais volontiers que la graphie خنسا n'a été adoptée que par analogie avec le nom de la poétesse; l'orthographe initiale devait être خنسى qui, en l'absence de voyelles, est homophone du précédent, mais qui doit en réalité se prononcer خِنْسَى *Khinsay* = *King-che*, l'ancien nom de la ville actuelle de *Hang-tcheou-fou*, au sud-ouest de Chang-hai[2]. L'identification de *Khansā* ou *Khinsay* à Hang-tcheou-fou, est, en tout cas, certaine. De sorte que, traduit en toponomastique moderne, l'itinéraire de Ibn Baṭūṭa revient à ceci : le voyage, par rivière, de Zītūn, dans le Fou-kien, à Pékin s'effectue *viâ* Ḳindjanfu = Si-ngan-fou et Khansā = Hang-tcheou-fou! Le trajet ne serait pas moins invraisemblable si Ḳindjanfū désignait la ville de Tchen-kiang-fou. Celle-ci est à quelque 120 milles au nord de Khansā que Ibn Baṭūṭa est censé avoir traversée ensuite. De quelque façon qu'on l'interprète, l'itinéraire est absurde ou irréalisable.

La partie maritime du voyage n'est pas moins stupéfiante. Ibn Baṭūṭa doit se rendre de l'État de Sumuṭra à Pékin. L'itinéraire par mer est bien connu et tout indiqué. Kia Tan, Ibn Khordādzbeh, Sulaymān, Ibn al-Faḳīh le donnent en détail du détroit de Malaka à Canton. Toutes les escales nous en sont familières : Tiyūma, à la sortie du détroit, le Khmèr, Kundrang, Pāṇḍuraṅga, le Campa, Lūḳīn, Canton, Zītūn; c'est la route classique pour aller en Chine en venant du détroit.

Van der Lith a reconstitué un tout autre itinéraire. Ibn Baṭūṭa aurait doublé la pointe d'Atchin, suivi la côte occidentale de Sumatra, touchant à Ḳāḳula qui, d'après l'orientaliste hollandais, serait le Aṅkola, prononcé *Akkola*, du pays Batak, par environ 1° de latitude nord; et continué son voyage par le détroit de la Sonde, les mers de Java, de Flores et de Banda, et les Moluques[3]. Van der Lith me paraît avoir oublié en restituant cet itinéraire, que Ibn Baṭūṭa se rendait d'abord à Zītūn. «... Après notre trajet en mer, dit celui-ci, la première ville chinoise où nous débar-

1. La *Géographie d'Aboulféda*, p. ٢٦٤ du texte arabe, p. 124, t. II, 2e part de la trad., a خنساء pour le nom de la ville chinoise.
2. Cf. *Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, p. t. II, p. 185 et suiv.
3. *Le Livre des merveilles de l'Inde*, p. 243 et suiv.

quâmes, ce fut celle de Zītūn[1] ». Or Zītūn est à une quinzaine de milles à l'est du 116e méridien et à quelques milles au sud du 25e degré de latitude; et le détroit des Moluques, par environ 124° de longitude et 2° de latitude septentrionale, c'est-à-dire près de 500 milles à l'est du méridien et 1.400 milles au sud du parallèle de Zītūn. La traversée se serait donc continuée en longeant la côte orientale des Philippines et de Luçon, et la côte occidentale de Formose jusqu'à un point du détroit de Fou-kien en face de Zītūn. Rien n'est moins vraisemblable qu'un pareil trajet; il suffit de regarder une carte pour s'en convaincre. En ligne droite, l'itinéraire de la pointe nord de Sumatra à Zītūn, *viâ* Singapour, Tiyūma, le cap Camau et la côte indochinoise jusqu'à Tourane, la côte méridionale de Hainan et Canton, est d'environ 2.000 milles. Celui de la pointe de Sumatra à Zītūn par la côte occidentale de l'île, les mers de Java, Flores et Banda, les Moluques, la côte orientale des Philippines et de Luçon, Formose et le détroit de Fou-kien, est approximativement de 3.400 milles, c'est-à-dire près du double du précédent. Au point de vue de la navigation, le trajet par le détroit de Malaka, les côtes de l'Indo-Chine et Canton, s'effectue dans des mers connues et fréquentées depuis des siècles; les mers de Banda, Flores et des Moluques sont, au contraire, si peu utilisées, que pas un géographe arabe ou chinois antérieur au XIVe siècle ne nous a conservé un itinéraire qui ait sûrement emprunté cette voie. Une relation chinoise fournit à cet égard des indications précises qui sont en désaccord avec la conjecture de Van der Lith. « Dans son *Ling wai tai ta*, qui date de 1178, dit M. Pelliot, Tcheou K'iu-fei dit que pour venir en Chine, « les gens du *Chö-p'o* = Java et autres pays du côté de l'est, ceux des *Ta-che* (Arabes), *Kou-lin* (Coilam) et autres pays du côté de l'ouest, ont tous à passer par les régions qui dépendent du *San-fo-ts'i* = Palembaṅ [c'est-à-dire par le détroit de la Sonde et la côte orientale de Sumatra]. » En un autre passage du même ouvrage, on trouve de nouvelles indications sur les routes que suivaient les navires pour se rendre en Chine. « Quand on vient du *San-fo-ts'i* = Palembaṅ on navigue droit au nord, on traverse les *Chang-hia-tchou* et la mer du Kiao (golfe du Tonkin), et on arrive à la frontière de la Chine... Quand on vient du *Chö-p'o* = Java, on navigue un peu au nord-ouest, on passe les *Pierres*

1. *Voyages*, t. IV, 268-269.

dès douze fils, et on rejoint au pied des Ilots de Tchou la route maritime du *San-fo-ts'i*[1]... »

L'itinéraire du détroit de Malaka en Chine n'est pas envisagé; mais il résulte de ce passage que les navires venant de l'ouest et de *l'est* du détroit de la Sonde, empruntaient également pour se rendre en Chine, la route par les détroits de Baṅka, de Gaspar ou de Karimata, la côte indochinoise et le golfe du Tonkin. L'hypothèse de Van der Lith me semble ainsi infirmée de façon décisive.

Le point de départ de l'itinéraire qu'il fait suivre à Ibn Baṭūṭa me paraît être l'identification de Ḳāḳula à Aṅkola, prononcé *Akkola*, du pays Batak. Ce rapprochement ne s'impose pas avec évidence. *Akkola* serait peut-être rendu en arabe par أقّلة ou أقّولة *Aḳḳula* ou *Aḳḳūla*; plus vraisemblablement encore par أكّلة ou أكّولة, *Akkula* ou *Akkūla*. Rien ne permet de supposer que par une improbable métathèse, *Akkola* a pu aboutir à قاقلة *Ḳaḳula*. On verra plus loin que ce dernier toponyme répond très exactement au sanskrit *kakkola*.

Au cours de son voyage maritime, Ibn Baṭūṭa fait escale à Kaylūkarī, dans le pays de Ṭawālisī, « mot qui est le nom du roi de cette contrée ». La ville de Kaylūkarī est administrée par la fille du roi, la princesse Urdudjā qui parlait turk et « savait bien écrire l'arabe (p. 251-252) ». « Urdudjā [qui est une intrépide guerrière] compte dans son armée des femmes libres, des filles esclaves et des captives, qui combattent comme les hommes; elle sort avec des troupes composées d'hommes et de femmes, elle fait des invasions dans les terres de ses ennemis, elle assiste au combat, elle lutte contre les braves... (p. 253) ». Elle n'épousera que celui qui combattra contre elle et la vaincra (p. 254). Le nom royal *Ṭawālisī* et le toponyme *Kaylūkarī* me sont également inconnus dans la région à l'est de Sumatra[2]. Les habitants de ce pays « rendent un

1. *Deux itinéraires*, p. 319.

2. Le texte a كَيْلوكرى. Écrit sans voyelle, كيلوكرى, on pourrait lire *Kīlūkaray* qui ressemble etrangement au nom d'un port maritime de l'Inde sud-orientale, Kilakarai, par 9° 14' de latitude septentrionale et 78° 48' de longitude orientale de Greenwich, dans le golfe de Manaar, à dix milles au sud de la ville de Rāmnād.

Le *Ayn-i-Akbari* fait également mention d'une ville de même nom située dans le *ṣūbah* de Delhi. « Mu'izz ad-din Kay Ḳubād (1286-9) founded another city on

culte aux idoles » (p. 249). Ils ne sont, par conséquent, pas musulmans; cependant, la princesse Urdudjā parlait turk et écrivait bien l'arabe. Ce dernier détail est d'une particulière invraisemblance et je m'étonne que Dulaurier et Van der Lith n'en aient pas été frappés.

Dans le tome II des *Voyages d'Ibn Batoutah*, il est question, p. 383, de la *khātūn* اردجى, la princesse Urdudjā, l'une des femmes du sultan Uzbeg Khān. P. 395 du même volume, il en est question encore et le nom est vocalisé : « Son nom est أُرْدُجا Urdudjā (*sic*); *urdu*, ajoute l'auteur, signifie *le camp* dans la langue [des Turks], et cette princesse fut ainsi nommée parce qu'elle naquit dans un camp ». L'identité de nom d'une des femmes « du sultan illustre Muḥammad Uzbeg Khān »[1] et de la princesse de Kaylūkarī est aussi remarquable qu'inattendue. Peut-être le souvenir infidèle du voyageur maghribin a-t-il transporté dans l'Océan Indien un fait observé à la cour de Uzbeg Khān.

Enfin, les détails que donne Ibn Baṭūṭa sur la réception de la princesse Urdudjā, son entourage de conseillères, le mobilier luxueux de la salle d'audience (p. 251); d'autre part, le caractère guerrier et les troupes féminines de la princesse, en font une reine des amazones vaillante et redoutée, qui paraît appartenir beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire. Il semble bien que, en dehors de la nudité de la reine et de ses filles d'honneur, il y ait quelque parenté entre la princesse Urdudjā et la reine Damhara des îles Dībadjāt, d'après Edrīsī[2]; du Wāḳwāḳ, d'après Ibn al-Wardī[3].

Des constatations qui précèdent, on peut, je crois, conclure que Ibn Baṭūṭa n'est jamais allé en Indo-Chine et en Chine et a in-

the banks of the Jumna called كيلوكهري (*sic*) Kaylūkharī (c'est exactement l'orthographe de Ibn Baṭūṭa à l'*h* près]. Amīr Khosraw in his poem the *Ḳirānu's-Sa'adayn*, eulogises this city and its palace. It is now the last resting-place of Humayūn where a new and splendid monument has been erected (*The Aïn i Akbari by Abul Fazl Allāmi*, trad. Jarrett, vol. II, Calcutta, 1891, in-8, p. 279; texte persan, éd. Blochmann. Calcutta, 1877, in-4, vol. II, p. ٥١٢). » Cf. également von Mzik, *Die Reise des Arabers Ibn Baṭūṭa durch Indien und China*. Hambourg, 1911, in-8, p. 411 note 17.

1. *Voyages d'Ibn Batoutah*, t. II. Paris, 1877, in-8, p. 381.
2. *Vide supra*, p. 177.
3. *Vide supra*, p. 415.

venté ce voyage de toutes pièces; ou que soit Ibn Djuzay, soit les copistes des manuscrits de la relation, en ont modifié le texte au point qu'il est actuellement dénué de toute exactitude. Après nous avoir prévenus qu'il « va mentionner ce qu'il a vu par lui-même, ce qu'il a examiné de ses propres yeux et ce qu'il a vérifié attentivement (p. 240) », Ibn Baṭūṭa nous apprend que « les arbres qui donnent le camphre, ce sont des roseaux semblables à ceux de nos contrées [de l'Afrique du Nord]; la seule différence est que, dans le camphrier, la partie comprise entre deux nœuds est plus longue et plus épaisse (p. 241) ». Rien ne montre mieux le cas qu'il faut faire des informations ayant trait à l'Indonésie et à l'Extrême-Orient rapportées par ce voyageur.

Le titre arabe de la relation de Ibn Baṭūṭa est : *Tuḥfat an-nuẓẓār fī gharāïb al-amṣār wa 'adjāïb al-asfār*, Présent fait aux observateurs traitant des curiosités offertes par les villes et des merveilles rencontrées dans les voyages.

*Voyages d'*Ibn Batoutah, texte arabe et trad. par C. Defrémery et le Dr B. R. Sanguinetti, t. IV. Paris, 1879, in-8. Dulaurier avait précédemment publié, traduit et annoté les extraits qui suivent, sous le titre de *Description de l'archipel d'Asie par* Ibn-Bathoutha in *Journal Asiatique* de février et mars 1847. Le travail de Dulaurier est, à tous les points de vue, préférable à la traduction de Defrémery et Sanguinetti. Il est même inexplicable que ceux-ci n'aient pas mieux utilisé la traduction et les très intéressantes notes de leur devancier. D'une façon générale, la traduction des *Voyages d'Ibn Batoutah* doit être vérifiée sur le texte.

Au moment d'envoyer mon manuscrit à l'impression, j'ai eu connaissance de la récente publication de M. von Mžik : *Die Reise des Arabers Ibn Baṭūṭa durch Indien und China* (Hambourg, 1911, in-8). C'est une bonne édition destinée au grand public, du voyage de Ibn Baṭūṭa en Inde et en Chine. D'intéressantes notes ont été jointes à cette traduction allemande, faite sur le texte édité par Defrémery et Sanguinetti.

Tome IV. P. 88..... Nous allâmes ensuite de Fandarīnā[1]... à la

1. فندرينا. *Vide supra*, p. 394 et note 8. Fandaraynā ou Fandarīnā est à environ 6 milles anglais de la côte, par 11° 30′ de latitude et 75° 32′ de longitude (cf. Mžik, *Reise*, p. 301, note 85). Cf. également *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Pandarāni*.

ville de Ḳālikūṭ[1], un (p. 89) des grands ports du pays de Malayabār[2]. Les gens de la Chine, de Djāwa[3], de Sīlān[4], des Maldives[5], du Yémen et du Fārs[6] s'y rendent, et les trafiquants des diverses régions s'y réunissent. Son port est au nombre des plus grands de l'univers.

P. 166..... On trouve aussi dans cette île (de Ceylan) beaucoup de bois du Brésil, ainsi (p. 167) que l'aloès indien appelé *kalakhī*[7], mais qui ne ressemble pas à [l'aloès] *ḳmūrī*[8], ni au *ḳāḳulī*[9].

P. 215... A mon entrée à Sadgāwān[10], je ne visitai pas le sultan

1. قالقوط, Calicut, sur la côte sud-occidentale de l'Inde.
2. Litt. le pays de Malaya, le Malabar.
3. الجاوة = Sumatra et non Java comme l'indiquent les traducteurs.
4. سيلان, Ceylan.
5. المهل *al-Mahal*.
6. De la Perse.
7. الكلخى.
8. القمارى.
9. القاقلى.
10. سدكاوان. Il s'agit de Sātgāon, l'ancien port de la rive droite de l'Hūglī, près de l'embouchure du fleuve, que M. Chavannes assimile au 耽摩立底 *Tan-mo-li-ti* de Yi-Tsing = *Tāmraliptī*, la moderne Tamluk (*Religieux éminents*, op. laud., p. 100). Yule et Burnell (*Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *Chittagong* et *Porto piqueno*) l'identifient, au contraire, à Chittagong. M. von Mżik croit cette dernière identification plus probable (*Reise*, p. 383, note 19). Mais le passage suivant de l'*Ayn-i-Akbari* de Abū'l-Fazl justifie l'identification de M. Chavannes : « Dans le *sarkār* de Sātgāon ساتكانو [litt. *Sātgānū* = *Sadgāwān* de Ibn Baṭūṭa] [du *ṣūbah* du Bengale], il y a deux ports à un demi-*kos* de distance l'un de l'autre : l'un est Sātgāon; l'autre, هوگلي Hūglī. Celui-ci est le plus important. Tous deux sont au pouvoir des Européens (trad. Jarret, vol. II, p. 125. Calcutta, 1891, in-8; texte édition Blochmann, t. II. Calcutta, in-4, 1877, p. ٣٩١) ». Quelques lignes plus haut, aux mêmes pages du texte et de la traduction, il est question de چاتگانو, litt. *Ćāṭgānū*, pron. *Ćāṭgāon*, c'est-à-dire Chittagong « grande ville située près de la mer au milieu de forêts. Elle est considérée comme un excellent port. C'est le rendez-vous des chrétiens et autres marchands ».

Au sujet de Sātgāon, le colonel Jarret dit en note (p. 125 de la trad., note 2) : « C'est la capitale commerciale du Bengale depuis l'époque puranique jusqu'à la fondation de la ville de Hūglī par les Portugais. Sa décadence commença dans la dernière partie du XVIe siècle, par suite de l'embourbement du canal de la Saraswati. En 1632, Hūglī devint port royal; tous les bureaux furent reti-

de cette ville et n'eus pas d'entrevue avec lui, parce qu'il était révolté contre l'empereur de l'Inde, et que je craignais les suites qu'aurait pu avoir une différente manière d'agir. Je partis de Sadgāwān pour les montagnes de Kāmarūpa[1], qui en sont à un mois de marche. Ce sont des (p. 216) montagnes étendues, qui confinent à la Chine et aussi au pays du Tibet[2], où l'on trouve des gazelles qui produisent le musc. Les habitants de ces montagnes ressemblent aux Turks, et ce sont de vigoureux travailleurs; aussi un esclave d'entre eux vaut-il plusieurs fois autant qu'un esclave d'une autre nation. Ils sont connus comme s'adonnant beaucoup à la magie. Mon but, en me dirigeant vers le pays montagneux du Kāmarūpa, était de voir un saint personnage qui y demeure, c'est-à-dire, le šaykh Djalāl ad-dīn de Tabrīz... (p. 222) Quand j'eus fait mes adieux au šaykh Djalāl ad-dīn, je me mis en route vers la ville de Ḥabanḳ[3], qui est au nombre des places les plus grandes et les plus belles. Elle est traversée par un fleuve qui descend des montagnes du Kāmarūpa, que l'on appelle le *Fleuve bleu*[4] et par lequel on se rend au Bengale[5] et dans le pays de Laknawtī[6]. Il y a près de ce fleuve des roues hydrauliques, des (p. 223) jardins et des bourgs, tant à droite qu'à gauche, comme on en voit près du Nil, en Égypte. Les habitants de ces bourgs sont des idolâtres soumis aux musulmans; on perçoit d'eux la moitié de leurs récoltes, et, en outre, des contributions. Nous voyageâmes sur cette rivière pendant quinze jours, entre des bourgs et des jardins, comme si nous eussions traversé un marché. On y trouve des navires en quantité innombrable, et à bord de chacun desquels il y a un

rés de Sātgāon qui bientôt tomba en ruine (*Statistical account of Bengal*, t. III, p. 307-310) ».

1. Le texte a كامرو *Kāmarū* pour كامروب *Kāmārūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam. Ibn Baṭūṭa est le seul écrivain arabe, à ma connaissance, qui écrive ce nom avec ك *k*, au lieu d'un ق *ḳ*. Il ne faut pas à mon avis, voir dans *Kāmarū* une variante du nom de l'Assam, mais une simple erreur de graphie.

2. Le texte a la leçon fautive الثَّبَت *ath-Thabat*, pour التُّبَّت *at-Tubbat*.

3. حَبَنْق?

4. D'après les indications qui suivent, il s'agit ici de la Meghna du Bengale oriental.

5. بنجالة litt. *Bangāla* avec ج en fonction de gutturale sonore; pron. mod. *Bandjāla*.

6. اللكنوتى. Le pays situé entre le Gange et le Brahmapoutre (Mžik, *Reise*, p. 102, note 37).

tambour. Quand deux navires se rencontrent, l'équipage de chacun bat du tambour et les mariniers se saluent... Au bout de quinze jours de navigation sur ce fleuve, comme nous venons de le dire, nous parvînmes à la ville de Sonorgāwān[1]... (p. 224). A notre arrivée en cette place, nous y trouvâmes une jonque qui voulait se rendre dans la contrée de Djāwa[2], qui en est éloignée de quarante jours. Nous nous embarquâmes sur cette jonque et parvînmes au bout de quinze jours, au pays de Barahnagār[3] dont les habitants ont des bouches semblables à la gueule d'un chien. Ces gens-là sont des brutes [litt. des sots], ne professant ni la religion des Hindous, ni aucune autre. Leurs demeures sont des maisons de roseaux, recouvertes d'une toiture d'herbes sèches, et situées sur le bord de la mer. Ils ont beaucoup de bananiers, d'aréquiers et de bétels.

Les hommes de ce pays nous ressemblent au physique, si ce n'est que leurs bouches sont pareilles à des gueules de chien. Mais il n'en est pas de même de leurs femmes, qui sont d'une remarquable beauté[4]. Les hommes vont nus et ne revêtent pas d'habit; seulement quelques-uns placent leur membre viril et leurs testicules dans un étui de roseau peint et suspendu à leur ventre. Les femmes se couvrent de feuilles d'arbres[5]. Ces (p. 225) gens-là ont

1. سُنُرْكاوان, le Sonorgaon des cartes modernes, sur la rive droite de la Meghna, en amont du confluent de ce fleuve et du Brahmapoutre. Cf. Mžik, *Reise*, p. 385 note 23.

2. اجاوة. *Vide supra* p. 434 et note 3.

3. البَرَهْنكار, litt. Barahnakār. Ainsi que l'a suggéré Dulaurier (*Description de l'archipel d'Asie par Ibn-Bathoutha* in *Journ. Asiat*, fasc. 3 de 1847, p. 24, note 1 du tirage à part), Barahnagār est vraisemblablement un port des îles Andaman. Sur les habitants à tête de chien, cf. Marco Polo, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 309.

4. « Cette difformité, dit justement Dulaurier (*op. laud.*, p. 26), était sans doute le résultat de quelques-unes de ces mutilations que pratiquent, comme un ornement, un grand nombre de peuples sauvages, et surtout ceux de la mer du sud. Ce qui prouve que c'est une difformité artificielle, particulière aux hommes seuls, à Barahnagār, c'est que, d'après Ibn Baṭūṭa, les femmes y étaient d'une grande beauté ».

5. « Left to themselves, dit le *Local gazetteer, the Andaman and Nicobar islands* (Calcutta, 1908, in-8, p. 40), the Andamanese go stark naked and with head uncovered, except that the women wear, as clothing and not ornament, one or more leaves in front and a bunch of leaves tied round the waist behind, or a tassel of leaves all round. Jarawas (nom d'une tribu des Andaman), however, of both sexes have been seen entirely naked. »

parmi eux un certain nombre de musulmans, originaires du Bengale et de Djāwa[1], qui habitent un quartier séparé. Ceux-ci nous informèrent que les indigènes s'accouplent comme les bêtes, et ne se cachent pas pour cela; que chaque homme a trente femmes, plus ou moins; mais que ces individus ne commettent pas l'adultère. Si l'un d'eux se rend coupable de ce crime, son châtiment consiste à être mis en croix jusqu'à ce que mort s'ensuive, à moins que son camarade ou son esclave ne se présente et ne soit crucifié à sa place, auquel cas il est remis en liberté. La peine encourue par la femme, sa complice, est celle-ci : le sultan ordonne à tous ses serviteurs d'avoir commerce avec elle, l'un après l'autre, en sa présence, jusqu'à ce qu'elle en meure, puis on la jette à la mer. C'est pour ce motif que les indigènes ne permettent à aucun navigateur de loger chez eux, à moins que ce ne soit quelqu'un qui ait élu domicile parmi eux. Ils ne trafiquent avec les étrangers que sur le rivage, et leur portent de l'eau avec des éléphants, parce que [l'eau] est éloignée de la côte; et ils ne permettent pas qu'on aille en puiser, tant ils craignent pour leurs femmes, parce qu'elles recherchent les beaux hommes. Les éléphants sont nombreux chez eux, mais personne, si ce n'est leur sultan, ne peut en disposer; on les lui achète en échange d'étoffes. Ces gens ont une langue extraordinaire, que comprennent seulement ceux qui ont habité avec eux et qui les ont fréquemment visités. Lorsque nous arrivâmes sur le rivage, ils vinrent à nous dans de petites barques, dont chacune était creusée dans un tronc d'arbre, et ils nous apportèrent des bananes, du riz, du bétel, des noix d'arec et du poisson.

DU SULTAN DE BARAHNAGĀR

Le sultan de ce peuple vint nous trouver, monté sur un éléphant qui portait une espèce de housse faite avec des peaux. Le vêtement du prince se composait de peaux de chèvres, dont le poil était tourné en dehors. Sur sa tête, il y avait trois (p. 227) fichus de soie de diverses couleurs, et il tenait à la main une javeline de roseau. Il était accompagné d'environ vingt de ses proches, montés sur des éléphants. Nous lui envoyâmes un présent composé

1. *Vide supra* p. 434 et note 3.

de poivre, de gingembre, de cannelle[1], de ce poisson[2] qu'on trouve aux îles Maldives[3], et, enfin, d'étoffes du Bengale. Ces gens-là n'en revêtent point; mais ils en recouvrent les éléphants dans leurs jours de fête. Le sultan a le droit de prélever, sur chaque navire qui relâche dans ses États, un esclave de chaque sexe, des étoffes destinées à recouvrir un éléphant, des bijoux d'or que la reine place à sa ceinture et à ses doigts de pied. Si quelqu'un ne paye pas ce tribut, on prépare contre lui un enchantement par lequel la mer est agitée, et il périt ou peu s'en faut[4].

P. 228. Nous quittâmes ce peuple [de Barahnagār], et après un trajet de vingt-cinq jours, nous arrivâmes à l'île de Djāwa[5], qui donne son nom à l'encens [appelé] *djāwī*[6]. A la distance d'une demi-journée de chemin, nous l'aperçûmes déjà; elle est ver-

1. Le texte a القرفة *al-ḳirfa,* litt. l'écorce, qui est ici pour قرفة القرنفل *ḳirfat al-ḳaranful*, litt. écorce de girofle. C'est la cannelle giroflée. *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭār p. 260, n° 841.

2. « Ibn Baṭūṭa, dit Dulaurier (*op. laud.*, p. 27 note 11), entend ici, par le poisson que l'on trouve aux Maldives, le petit coquillage appelé par les Arabes ودع et connu généralement sous le nom de *cauri* ou *cyprea moneta*, L. ».

3. Le texte a جزائر ذيبة المهل *les îles Dzībat al-Mahal.* ذيبة est à rectifier en ديبة pluriel de ديب < skr. *dvīpa*, île. L'expression arabe signifie donc litt. *les îles îles Mahal,* ce qui montre que les écrivains arabes avaient oublié le sens du terme géographique arabico-sanskrit *dība. Vide supra,* p. 338 et note 6, et 389 note 1.

4. Yule et Burnell (*Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Cape Negrais*, p. 622, 2e col. *in fine*) identifient *Barahnagār* avec la région du cap Negrais, appelée *Barra de Negrais* par Balbi en 1583, Fitch en 1586 et Antonio Bocarro en 1613. La rencontre est curieuse et il semble bien que le *Barra de Negrais* des relations européennes soit une déformation du *Barahnagār* de Ibn Baṭūṭa. A l'appui de cette identification, M. von Mzik fait justement observer (*Reise*, p. 391, note) que l'existence de « nombreux éléphants » dans le pays et la présence d'une colonie de musulmans de Sumatra et du Bengale indiquent très vraisemblablement qu'il s'agit d'un port du continent et non d'une des îles Andaman. D'autre part, les indications fournies par Ibn Baṭūṭa sur les indigènes et leurs mœurs sauvages concordent trop exactement avec ce que nous savons des Andamanais, notamment par le récit de Marco Polo, que la thèse contraire, c'est-à-dire l'identification de *Barahnagār* avec un port des Andaman, n'est pas moins soutenable. En réalité, le texte de Ibn Baṭūṭa réunit des informations qui ont trait à deux pays différents. C'est un des cas où l'inexactitude de la relation peut être due soit à l'imprécision des souvenirs du voyageur, soit à de fâcheux remaniements du rédacteur ou des copistes.

5. Sumatra.

6. *Lubān al-Djāwī*, le benjoin.

doyante, belle, et la plus grande partie de ses arbres ce sont des cocotiers, des aréquiers, des girofliers, des aloès indiens, le *śakī*[1], le jacquier[2], le manguier[3], le djambou[4] (p. 229), l'oranger aux doux fruits et le roseau à camphre[5]. La vente et l'achat, chez cette population, se font au moyen de morceaux d'étain et de l'or chinois natif, et non fondu. La plupart des espèces odorantes ou des parfums qui se trouvent dans cette île sont dans la partie occupée par les infidèles. Chez les musulmans, l'on en rencontre bien moins.

Quand nous fûmes arrivés en rade, les habitants de l'île montés sur de petites embarcations, vinrent nous trouver. Ils portaient des noix de cocos, des bananes, des mangues et des poissons. C'est leur habitude d'en faire cadeau aux marchands, et chacun de ceux-ci les récompense suivant ses moyens. Le lieutenant du capitaine du port[6] se rendit aussi à bord de notre navire; il examina les marchandises qui étaient avec nous, et nous permit de prendre terre. Nous descendîmes donc vers le port, qui est un gros bourg sur le rivage de la mer, et où se trouvent des maisons; on l'appelle Sarḥā[7], et il est à quatre milles de la ville [de Sumuṭra]. Bohrūz[8], le lieutenant du capitaine du port, écrivit au sultan, et l'informa de

1 الشكى. Sur ce fruit et le suivant, cf. *Voyages d'Ibn Batoutah*, t. III, p. 126 et 127. Cf. également Edrīsī, trad. Jaubert, t. I, p. 85.

2. البرى, *al-barkī*. Voir la note précédente.

3. العَنْبة *al-'anba* que Jaubert (*Géographie d'Edrisi*, t. I, p. 85) a lu inexactement *'inba* (Dulaurier). Sur ce fruit, cf. Ibn Baṭūṭa, t. III, p. 125 et 126, et Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 471, n° 1588, *sub verbo* عنبا *'anbā*.

4. الجمون *al ǵumūn*. Dulaurier a الجوز *al-djūz* qu'il a traduit inexactement par *bananier*.

5. قصب الكافور.

6. Le texte a نآئب صاحب البحر litt. : le remplaçant ou le lieutenant du maître de la mer, c'est-à-dire le lieutenant du capitaine du port. « Cet officier (le capitaine de port), dit Dulaurier (*op. laud.*, p. 33, note 22), porte, chez les Malais, le titre persan de *Śāh-bandar*. » « Dans les pays malais, dit Favre (*Dictionnaire malais-français*, sub verbis شاه, شاهبندر), cet officier est préposé à la police du port, à la recette des droits et, dans quelques endroits, aux transactions de commerce pour le roi; c'est aussi lui, qui souvent, est chargé d'introduire les étrangers auprès des princes. » Les traducteurs de Ibn Baṭūṭa ont rendu inexactement ce titre par *vice-amiral*.

7. السَّرْحَى? La leçon est certainement fautive car le ح n'existe pas en malais.

8. بُهْرُوز. Dulaurier a فهروز qu'il a lu *Fihrūz*.

mon arrivée (p. 230). Alors celui-ci donna l'ordre à l'émir Dawlasa[1] de s'avancer à ma rencontre, accompagné du noble ḳāḍī, Emīr Sayyid de Šīrāz, de Tādj ad-dīn d'Ispahān, et d'autres jurisconsultes. Ils sortirent, en effet, et amenèrent pour moi un cheval d'entre les propres montures du sultan, ainsi que d'autres chevaux. Je montai à cheval, et mes compagnons en firent autant. Nous fîmes ainsi notre entrée dans la capitale, c'est-à-dire dans la ville de Sumuṭra[2]. Elle est belle et grande, pourvue d'une enceinte de bois et de tours également en bois.

DU SULTAN DE DJĀWA

C'est le sultan Malik aẓ-Ẓāhir, un des rois les plus illustres et les plus généreux. Il professe la doctrine [de Muḥammad bin Idrīs] aš-Šāfi'ī[3], il affectionne les légistes qui se rendent à ses audiences pour lire le Ḳorān et tenir une conférence. Il fait souvent la guerre, surtout aux infidèles; il est très humble et se rend à pied à la prière du vendredi. Ses sujets suivent (p. 231) aussi le rite šāfi'ite; ils aiment à combattre les païens[4], et marchent de bon gré avec leur souverain. Ils ont remporté la victoire sur les infidèles qui les avoisinent, et ceux-ci leur payent le tribut pour avoir la paix.

DE NOTRE ENTRÉE DANS LE PALAIS DU SULTAN ET DE SES BIENFAITS ENVERS NOUS.

Lorsque nous nous dirigeâmes vers le pays du sultan, nous vîmes, dans son voisinage, des lances fichées en terre des deux côtés du chemin; et c'est là le signe qu'on doit descendre de cheval. Personne ne devant aller plus loin sur sa monture, nous mîmes donc pied à terre en cet endroit. Nous entrâmes dans la

1. دَوْلَسَه.

2. سُمُطْرَة. Le ms. 670 qu'a utilisé Dulaurier a la leçon شُمُطْرَة *Šumuṭra.*

3. Né en 757 de notre ère à Gaza et mort au Caire en 820. « Les chafi'ites, dit M. Doutté (*L'islām algérien en l'an 1900.* Alger, 1900, in-8, p. 26), sont surtout répandus en Égypte, dans l'Inde, aux Indes hollandaises, en Arabie, sur la côte orientale d'Afrique et au Cap. Il n'y en a pas dans l'Afrique du Nord. »

4. Litt. ils aiment la guerre sainte [contre les infidèles].

salle d'audience, où nous vîmes le lieutenant du souverain, et il est appelé *'Umdat al-Mulk*[1]. Il se leva à notre approche, et il nous salua; or le salut, chez ce peuple, consiste à toucher la main. Nous nous assîmes avec lui; il écrivit un billet au sultan pour l'informer de notre présence, le cacheta et le remit à un jeune garçon. La réponse lui parvint tracée sur le dos de son billet. Après cela un jeune garçon (p. 232) arriva, portant une *buḳša*[2], c'est-à-dire une enveloppe ou un paquet de hardes, que le lieutenant [du sultan] prit avec sa main. Puis il me saisit par la main, et me fit entrer dans un petit logement, que ces gens nomment *ferdkhaneh*[3], mot qui ressemble, dans la forme, à *zerdkhāneh*[4], si ce n'est que la première lettre de celui-là est un ف *f* et non un ز *z*. Ce *ferdkhāneh* [litt. demeure isolée] était la place où le lieutenant [du sultan] se reposait pendant le jour; car il est d'usage que le lieutenant du sultan se rende dans la salle d'audience après l'aurore, et qu'il ne la quitte pas, si ce n'est à nuit close. Il en est de même des ministres et des principaux commandants.

Le lieutenant du souverain tira du paquet : 1° trois pagnes, dont l'un était de pure soie, l'autre soie et coton, le troisième soie et lin; 2° trois vêtements, appelés *habits de dessous*[5], des espèces de pagnes[6]; 3° trois vêtements de différentes sortes, nommés *habits du milieu*[7]; 4° trois espèces de manteaux de laine, dont l'un était blanc, et 5° trois turbans. Je revêtis un de ces pagnes, en place de culottes, suivant l'habitude de ces peuples, et un vête-

1. عُمْدة المُلك, litt. la colonne de l'empire.

2. بُقْشة. « Le mot بُقْشُش (*sic*), dit Dulaurier (*op. laud.*, p. 39, note 30), est le turk بوغْجَه ou بوقچه que Meninski définit « une enveloppe en cuir ou en toile, le plus souvent carrée, dans laquelle on met les vêtements et le linge ».

3. فرد خانة. « Voici, dit Dulaurier (*op. laud.*, p. 40, note 31), comment le *Borhān ḳāṭi'* (dictionnaire persan) définit ce mot [persan] : « Le mot *ferdkhāneh*, formé sur le modèle de *serd-khāneh*, est un lieu où un étranger, arrivant de voyage, est séquestré; on l'appelle aussi *khalwet*, cabinet. C'est encore un endroit que l'on construit dans les monastères, c'est-à-dire, un *čeleh-i-khāneh*, maison de quarante jours de solitude. Cet endroit est un réduit où l'on passe, dans l'isolement, une période de quarante jours. »

4. زردخانة.

5. التحانيّات.

6. Espèces de pagnes qui se portaient sous les autres vêtements.

7. الوسطانيّات, les vêtements qui se portaient entre les vêtements du dessous et ceux du dessus.

ment de chaque genre. Mes compagnons prirent pour eux tout le reste. On apporta ensuite des aliments, dont la plupart consistaient en riz; puis, une sorte de bière, enfin le bétel, ce qui indique que le moment est arrivé de se retirer. Nous prîmes ce masticatoire, nous nous levâmes, et le lieutenant [du sultan] nous imita.

Nous sortîmes de l'endroit des audiences, nous montâmes à cheval, et le lieutenant du sultan vint avec nous. On nous conduisit dans un jardin entouré d'une enceinte de bois; au milieu il y avait une maison, aussi en bois, et dont le plancher était recouvert de ces tapis de coton velus et à franges découpées appelés *mukhmalāt*[1]; les uns étaient teints, les autres ne l'étaient pas. On voyait dans cette demeure des lits en bambous recouverts de courtes-pointes piquées de soie, de couvertures légères et de coussins nommés *bawālišt*[2]. Nous nous assîmes dans cette maison avec le lieutenant [du sultan]. L'émir Dawlasa (p. 234) arriva, conduisant en présent quatre esclaves, deux femmes et deux hommes. Il me dit : « Le sultan te fait observer que ce présent est dans les proportions de ses moyens, et non de ceux du sultan Muḥammad [de Dehli[3]] ». Alors le lieutenant sortit, et l'émīr Dawlasa resta en ma compagnie.

Cet émīr et moi nous nous connaissions, car il s'était rendu comme envoyé chez le sultan de Dehli. Or je lui dis : « Quand verrai-je le souverain? » Il me répondit : « C'est l'usage chez nous que celui qui arrive ne salue le sultan qu'après trois jours, afin que la fatigue de son voyage ait disparu et que son esprit soit revenu à l'état naturel ». Nous restâmes ainsi trois jours, recevant la nourriture trois fois dans la journée; les fruits et les pâtisseries soir et matin. Au quatrième jour, qui était un vendredi, l'émīr Dawlasa vint me trouver et me dit : « Tu pourras saluer le sultan aujourd'hui après la prière, dans la tribune grillée de la mosquée cathédrale ». Je me rendis à la mosquée et j'y fis la prière avec le chambellan du souverain nommé Ḳayrān. (p. 235) Ensuite j'entrai chez le sultan, et trouvai à sa droite et à sa gauche le juge Emīr Sayyid et les hommes de science. Le prince me toucha la main, et je le saluai; il me fit asseoir à sa gauche, m'adressa des questions

1. المُخْمَلات.
2. البوالشت plur. de بالشت *bālišt*.
3. Muḥammad Šāh, sultan de l'Inde et du Sind, fils de Ghiyath ad-dīn Toguḳ Šāh, qui régna de 1324 à 1351.

sur le sultan Muḥammad [de Dehli], sur mes voyages et je lui répondis. Alors il reprit la conférence [qu'il avait interrompue] sur la jurisprudence, d'après le rite šafi'ite, et la continua jusqu'au moment de la prière de l'après-midi. Celle-ci étant accomplie, il entra dans un appartement, et ôta les habits qu'il portait. C'étaient des vêtements [comme ceux que portent] les légistes, avec lesquels il se rend à pied à la mosquée, le jour du vendredi. Il endossa les vêtements royaux, c'est-à-dire des tuniques de soie et de coton.

DU RETOUR DU SULTAN A SON PALAIS ET DE L'ORDRE QU'ON Y OBSERVE DANS LA CÉRÉMONIE DU SALUT

Lorsqu'il fut sorti de la mosquée, il trouva à la porte les éléphants et les chevaux. C'est l'habitude chez ces peuples (p. 236), quand le souverain monte sur un éléphant, que sa suite prenne des chevaux, et quand il enfourche un cheval qu'elle monte sur des éléphants. Les savants se tiennent à la droite du sultan. Ce jour-là, il prit pour monture un éléphant, et nous montâmes des chevaux. Nous nous dirigeâmes avec lui vers le lieu des audiences, et mîmes pied à terre dans l'endroit accoutumé; le sultan entra à cheval[1]. Il y avait déjà dans la salle d'audience, les ministres, les commandants, les secrétaires, les grands de l'État, et les chefs de l'armée, rangés sur plusieurs files. Les ministres, qui sont au nombre de quatre, et les secrétaires, tenaient le premier rang; ils saluèrent le sultan, et se retirèrent à la place qui leur était assignée. Vint après cela le rang des commandants[2], lesquels saluèrent et se rendirent dans le lieu désigné, à l'instar de chaque classe de gens. Puis ce fut le tour des *šorfa*[3] et des jurisconsultes; successivement, des favoris du souverain, des savants et des poètes; des chefs de l'armée, des jeunes garçons[4] et des *mamālīk*[5].

1. La traduction est inexacte. Il faut lire : « Nous mîmes pied à terre à l'endroit accoutumé, mais le sultan entra sur sa monture (il est sur un éléphant) ». C'est ainsi qu'a traduit Dulaurier (*op. laud.*, p. 21).

2. Les émīrs.

3. الشرفآء *aš-šorafā* ou *aš-šorfā*, plur. de شريف *šarīf*, litt. noble, illustre. C'est le titre des descendants du prophète Muḥammad.

4. Lire : Des pages.

5. المماليك plur. de مملوك *mamlūk*, litt. esclaves. C'est de ce nom arabe que nous avons fait *mameluk*.

Le sultan se tint sur son éléphant, en face de la coupole (p. 237) des séances[1]. On éleva au-dessus de sa tête un parasol incrusté d'or et de pierreries ; on plaça à sa droite cinquante éléphants parés, et autant à sa gauche ; on rangea aussi à son côté droit cent chevaux et cent autres à son côté gauche ; tous étaient des chevaux de relais[2]. Devant le souverain se trouvaient ses chambellans les plus intimes. Les musiciens arrivèrent et ils chantèrent en présence du sultan. On amena des chevaux caparaçonnés de soie, portant des anneaux d'or aux jambes et des licous faits de brocart d'or. Ils dansèrent devant le souverain et j'en fus émerveillé ; j'avais déjà vu chose pareille devant le roi de l'Inde. Vers le soir, le sultan entra dans son palais, et les assistants se retirèrent dans leurs demeures.

DE LA RÉVOLTE D'UN FILS DU FRÈRE DU SULTAN ET DE LA CAUSE DE CETTE RÉBELLION.

Le sultan avait un neveu, fils de son frère, qui était marié avec sa fille, et auquel il donna à gouverner une des provinces. Ce jeune homme se prit d'amour pour la fille (p. 238) d'un certain émīr et désira l'épouser. Or l'usage de ce pays est que lorsqu'un homme, soit émīr, soit marchand ou autre, a une fille qui a atteint l'âge nubile, il est obligé de prendre les ordres du souverain à ce sujet. Le prince envoie une femme qui examine la jeune fille ; si la description qu'elle lui fait de celle-ci lui plaît, il l'épouse ; sinon, il permet que les parents de la jeune fille la donnent en mariage à celui qu'ils veulent. Les habitants de ces contrées souhaitent fort que le sultan épouse leurs filles, à cause de la dignité[3] et de la noblesse qu'ils obtiennent par ce moyen.

Quand le père de la jeune fille aimée par le fils du frère du sultan consulta le souverain, celui-ci envoya une personne pour voir la jeune fille, et l'épousa. La passion du jeune homme devint violente, et il ne trouva aucun moyen d'obtenir celle qu'il aimait. Plus tard, le sultan partit pour guerroyer contre les infidèles, qui

1. Plus exactement : en face de la tente où se trouvaient les spectateurs assis (Dulaurier, p. 22).

2. Le texte a خيل النوبة. Dulaurier (*op. laud.*, p. 22) traduit *des chevaux de Nubie* ; mais c'est l'autre interprétation qui me paraît exacte.

3. اجاه, *dignité* dans le sens de *honneurs*.

étaient à la distance d'un mois de marche. Le fils de son frère se révolta alors, il entra à Sumuṭra sans résistance, car cette ville n'avait pas (p. 239) encore d'enceinte; il s'empara du pouvoir, et reçut le serment de fidélité d'une partie des sujets; les autres le refusèrent. Son oncle, ayant été informé de ces événements, rebroussa chemin et revint [à Sumuṭra]. Le rebelle prit ce qu'il put, en fait de biens et de trésors; il enleva la femme qu'il aimait, et se dirigea vers la contrée des infidèles, à Mul Djāwa[1]. Ce fut à la suite de cela que son oncle construisit le mur [en bois] autour de Sumuṭra.

Je restai avec ce souverain à Sumuṭra pendant quinze jours; après ce temps, je lui demandai la permission de continuer mon voyage, le moment étant arrivé[2]. En effet, on ne peut se rendre en Chine, en toutes saisons[3]. Le souverain nous fit préparer une jonque; il nous donna des provisions, nous combla de bienfaits, de bontés — Que Dieu l'en récompense! — et il envoya avec nous un de ses compagnons pour nous régaler du repas d'hospitalité sur la jonque. Nous voyageâmes tout le long de son pays pendant vingt et une nuits, puis nous arrivâmes à Mul Djāwa. C'est la contrée des infidèles, (p. 240) et sa longueur est de deux mois de marche; elle produit les espèces aromatiques[4], l'excellent aloès [appelé] *ḳāḳulī*[5] et *ḳamārī*[6] : Kāḳula[7] et Ḳamāra[8] font partie de son

1. مُلْ جاوة.

2. C'est-à-dire, la mousson favorable pour se rendre à Mul Djāwa et en Chine. Dulaurier (*op. laud.*, p. 44 note 48) conjecture avec juste raison que le départ de Ibn Baṭūṭa a dû avoir lieu en avril, au commencement de la mousson de sud-ouest.

3. Cette indication est précieuse; elle précise le fait que Ibn Baṭūṭa qui se trouvait dans le nord de Sumatra, se rendait en Chine par la voie habituelle, normale en mousson de sud-ouest. Il ne devait, par conséquent, faire escale que dans les ports facilement accessibles pendant cette époque de l'année. *Vide infra* l'excursus sur Mul Djāwa.

4. Lire avec Dulaurier (p. 61) : les parfums les plus suaves.

5. القاقلىّ, l'aloès de Ḳāḳula.

6. القَمارىّ *sic*, l'aloès du Khmèr.

7. قاقلة.

8. القَمارىّ *al-ḳamāri* (sic), pour القمارى *al-Ḳmāri*, le Khmèr. Cf. la leçon suivante قمارة.

territoire[1]. Dans le pays du sultan Aẓ-Ẓāhir, à Djāwa[2], il n'y a que de l'encens[3], du camphre, quelque peu de girofle, et un peu d'aloès indien; mais la plupart de ces choses se retrouvent à Mul Djāwa. Nous allons mentionner ce que nous avons vu par nous-même, ce que nous avons examiné de nos propres yeux, et ce que nous avons vérifié attentivement.

DE L'ENCENS[4]

L'arbre de l'encens est petit, c'est tout au plus s'il atteint la hauteur de la taille d'un homme. Ses rameaux ressemblent à ceux de l'artichaut[5]; ses feuilles sont petites, minces; quelquefois elles tombent, et laissent l'arbre dépouillé de feuillage. L'encens est une substance résineuse qui se trouve dans les rameaux de l'arbre. Il y en a plus dans le pays des musulmans [de Sumuṭra] que dans celui des infidèles[6]. (p. 241)

1. وقاقلة وقمارة *sic* من بعض بلادها, c'est-à-dire Ḳaḳula et Ḳmāra font partie du territoire, se trouvent sur le territoire de Mul Djāwa. La traduction de M. von Mžik : ..... *Ḳāḳula und Ḳumāra* (sic), *Distrikten dieses Landes* [Mul Djāwa], force un peu le sens du texte (*Reise*, p. 400).

2. اجاوة, Sumatra.

3. Lire : benjoin.

4. Voir la note précédente.

5. Le texte a fautivement خرشف *kharšaf* pour حرشف *ḥaršaf*. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. I, p. 431, n° 658.

6. « [Le *lubān* de Djāwa ou *lubān Djāwī*], dit Dulaurier (*op. laud.*, p. 77, note 3), c'est le benjoin, *styrax benzoin*, L., appelé par les Malais كمنين *kaminñan*. L'arbre qui le donne est rangé par Linnée (*Spec.* p. 530) dans la famille des lauriers. Le benjoin vient presque entièrement comme le camphre dans la partie nord-ouest de Sumatra, occupée par les Bataks, au nord de l'équateur. Dans plusieurs localités et surtout sur les bords de la mer, il en existe de grandes plantations, et l'on prétend que les indigènes, jaloux du profit que donne au pays la culture de cet arbre, obligent par une loi les propriétaires de ces plantations à les maintenir de génération en génération. On trouve aussi le benjoin, mais rarement et d'une qualité inférieure, dans la partie de Sumatra qui est au sud de l'équateur. Lorsque l'arbre qui le produit a atteint l'âge de sept ans et six à sept pouces de diamètre, on pratique dans l'écorce des incisions d'où il découle sous la forme d'une résine qui est de couleur blanche tirant sur le jaune, lorsqu'elle est de première qualité, et d'une odeur agréable et pénétrante. Le meilleur benjoin passe en Europe, l'autre s'exporte en Arabie, dans la Perse et dans quelques contrées de l'Inde, où on le brûle comme parfum dans les mosquées et les maisons particulières. Chez les Malais, la cérémonie de la prestation du serment a lieu accompagnée d'une fumigation de benjoin. Le benjoin est en Europe d'un grand usage dans la médecine, et il

DU CAMPHRE

Quant aux arbres qui donnent le camphre, ce sont des roseaux[1] (*sic*) semblables à ceux de nos contrées ; la seule différence est que, dans le camphrier, la partie comprise entre deux nœuds est plus longue et plus épaisse. Le camphre se trouve à l'intérieur de chacune de ces parties comprises entre deux nœuds. Lorsqu'on rompt le roseau, on trouve à l'intérieur de la partie comprise entre deux nœuds, un cylindre de camphre de forme identique à son enveloppe. Le secret étonnant en cela, c'est que le camphre ne se forme dans ces roseaux qu'après que l'on a immolé à leur pied quelque animal. Le meilleur, appelé dans le pays *ḥardāla*[2], celui qui a atteint le plus haut degré de froid, et qui tue un homme à la dose d'une drachme, en congelant la respiration, est le camphre près du roseau duquel on a sacrifié un être humain. On peut remplacer la créature humaine par de jeunes éléphants[3].

DE L'ALOÈS INDIEN

L'aloès[4] de l'Inde est un arbre qui ressemble au chêne, si (p. 242) ce n'est que son écorce est mince ; ses feuilles sont exactement comme celles du chêne, et il ne produit point de fruits. Son tronc n'atteint pas un grand développement, ses racines sont longues, étendues au loin, et c'est dans celles-ci que se trouve l'odeur ou le principe aromatique. Les rameaux et les feuilles de l'arbre n'ont pas d'arome. Dans le pays des musulmans, tous les arbres d'aloès sont considérés comme une propriété particulière ; mais dans le pays des infidèles, la plupart sont abandonnés. Ceux qui sont re-

entre avec le storax et l'oliban dans la composition du parfum que l'on emploie dans les églises catholiques sous le nom d'*encens* ». Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *benjamin*, et Mžik, *Reise*, p. 402, note 7.

1. قصب.

2. الحردالة. Comme le ح n'existe dans aucune langue de l'Indonésie, la leçon est sûrement fautive.

3. Sur le camphre, *vide supra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 288, n. 1868. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *camphor*, et Mžik, *Reise*, p. 402, note 8.

4. *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 284, n. 1603. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbis *aloes*, *eagle-wood*, *calambac*, et Mžik, *Reise*, p. 403, note 9.

gardés chez eux comme une propriété particulière, ce sont les aloès qui croissent à Ḳāḳula, et qui donne la meilleure qualité de bois d'aloès. Il en est ainsi pour [l'espèce] du Khmèr[1] qui est également un aloès de qualité supérieure ; on le vend aux habitants de Djāwa[2] pour des étoffes[3]. Il y a aussi une espèce d'aloès du Khmèr qui reçoit des empreintes, à la manière de la cire. Quant à la variété nommée *'aṭās*[4], l'on en coupe la racine, et on la cache sous terre plusieurs mois ; elle conserve toutes ses qualités, et c'est une des meilleures sortes d'aloès. (p. 243)

DU GIROFLE

Les girofliers[5] sont des arbres séculaires très gros ; il y en a en plus grand nombre dans la contrée des infidèles que dans celle des musulmans ; ils ne sont pas regardés comme propriété particulière, à cause de leur grande quantité[6]. Ce que l'on en importe dans nos pays, ce sont les bois[7]. Ce que les habitants de nos contrées appellent *la fleur de girofle*, ce sont les parties des fleurs qui tombent, et qui ressemblent à celles de l'oranger. Le fruit du giroflier est la noix muscade, connue chez nous sous le nom de *noix parfumée*[8]. Sa fleur est le macis[9]. Voilà ce que j'ai vu de mes propres yeux[10].

1. القمارىّ. *Vide supra* p. 445 et note 8.
2. الجاوة.
3. Sans doute pour parfumer les étoffes.
4. العَطاس.
5. Sur le girofle, cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. III, p. 64, n. 1748; *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *clove*; Mžik, *Reise*, p. 404 note 10 et *supra* p. 164 note 8.
6. Je crois qu'il faut entendre : les girofliers existent en si grand nombre qu'ils sont, comme les arbres des forêts, exploitables par tout le monde.
7. « Une note marginale, dit Dulaurier (*op. laud.*, p. 79, note 11), qui se trouve sur un des manuscrits de la rédaction abrégée de Ibn Baṭūṭa, sur laquelle M. Lee a fait sa traduction, porte : « Je dis que c'est peut-être ce que les médecins appellent *ḳirfat al-ḳaranful*, l'écorce du giroflier ». C'était une sorte de cannelle ». *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 260, n° 841.
8. *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 256, n° 526.
9. « Le macis (بسباسة *basbāsa*), dit Dulaurier (*loc. cit.*, p. 79 note 13), est la seconde des trois écorces qui enveloppent la noix muscade. La première, qui est épaisse d'environ un doigt, et d'un goût acerbe, s'ouvre d'elle-même à l'époque de sa maturité. L'enveloppe ou membrane qui est sous ce brou est

Nous arrivâmes au port de Ḳāḳula et y trouvâmes un certain nombre de jonques préparées pour la piraterie, et aussi pour résister à ceux qui se révolteraient contre les habitants, dans les jonques. En effet, ceux-ci s'arrogent le droit à un certain payement ou tribut imposé à chaque jonque[1]. Puis nous quittâmes le vaisseau et entrâmes dans la ville de (p. 244) Ḳāḳula, qui est belle, et dont le mur, en pierre de taille, est assez large pour permettre que trois éléphants y marchent de front. La première chose que je remarquai à l'extérieur de la ville, ce furent des éléphants chargés de bois d'aloès indien; les habitants le brûlent dans leurs maisons, car il vaut le même prix que le bois de chauffage chez nous, et même moins. Cela n'a lieu, à la vérité, que lorsqu'ils se le vendent entre eux; mais quand ils le vendent aux marchands étrangers, ils exigent un vêtement de coton pour une charge de bois d'aloès. Les étoffes de coton sont, chez ces gens, plus chères que celles de soie. Il y a dans Ḳāḳula beaucoup d'éléphants; ils servent à porter les hommes ainsi que les marchandises. Tout le monde attache ses éléphants à sa porte; chaque boutiquier attache près de lui son éléphant, qu'il monte pour se rendre à sa demeure, et tous portent les fardeaux. Il en est ainsi chez les Chinois et chez les habitants du Khiṭā[2], exactement de cette manière. (p. 245)

réticulaire, c'est-à-dire partagée en plusieurs lanières; elle est d'une substance visqueuse, huileuse, mince et comme cartilagineuse; d'une odeur aromatique très agréable, d'une saveur balsamique très pénétrante et d'une conleur rouge jaunâtre. C'est ce que les Malais appellent *būna pāla*, *fleur de giroflier*, dénomination qu'a évidemment eue en vue Ibn Baṭūṭa, lorsqu'il dit que le macis est la fleur de cet arbre, et qui est passée dans le commerce, où l'on nomme le macis *fleur de muscade* ». *Vide supra apud* Ibn al-Bayṭār, p. 244, n° 281.

10. Comme on vient de le voir par les notes précédentes, ce que Ibn Baṭūṭa « a vu de ses propres yeux » n'est en rien conforme à la réalité.

1. Lire : Nous arrivâmes dans le port de Ḳāḳula où nous trouvâmes un certain nombre de jonques armées pour la piraterie. Elles sont prêtes [le cas échéant], à se mesurer [et à réduire par la force] les jonques [étrangères dont les marins] ne voudraient pas se conformer [litt. voudraient résister (aux coutumes du pays]; car les gens du pays prélèvent un impôt sur chaque jonque [étrangère].

2. الخطا, le Cathay de Marco Polo, désigne la Chine septentrionale. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Cathay*.

DU SULTAN DE MUL DJĀWA

C'est un infidèle, et je l'ai vu en dehors de son château, assis sur le sol, près d'un pavillon, sans aucun tapis sous lui. Il était avec les grands de l'État, et les troupes défilaient devant lui à pied; personne n'a de chevaux dans ce pays, excepté le sultan. Le peuple monte les éléphants, et combat sur ces animaux. Le souverain, ayant été informé de ma présence, me fit appeler; je m'avançai et je dis : « Que le salut soit sur quiconque suit la vraie religion! ». Tous les assistants ne comprirent que le mot *salām*, salut; le sultan me souhaita la bienvenue, et ordonna d'étendre par terre une étoffe pour que je pusse m'asseoir dessus. Alors je dis au drogman : « Comment m'assoirais-je sur l'étoffe, tandis que le sultan est assis sur le sol? ». Il me répondit : « Telle est son habitude, il s'assied sur la terre par humilité; mais tu es un hôte et tu viens de chez un monarque illustre; c'est donc un devoir de t'honorer ». Je m'assis; le prince m'interrogea sur le sultan [de l'Inde], et il fut concis dans ses questions. Il (p. 246) me dit : « Tu resteras près de nous en qualité d'hôte pendant trois jours, puis tu partiras ».

D'UN FAIT ÉTONNANT DONT J'AI ÉTÉ TÉMOIN DANS L'AUDIENCE DE CE PRINCE

J'ai vu, pendant l'audience de ce sultan, un homme qui tenait dans sa main un couteau semblable à celui d'un grappilleur[1]. Il le plaça sur son propre cou, et se mit à parler longtemps dans une langue que je ne compris point. Après cela il saisit le couteau avec ses deux mains à la fois, et se coupa la gorge. Sa tête tomba par terre à cause du tranchant acéré de l'arme et de la force avec laquelle il la tenait. Je restai tout stupéfait de son action; mais le sultan me dit : « Est-ce que chez vous quelqu'un agit de la sorte? » Je lui répondis : « Jamais je n'ai vu pareille chose ». Il sourit et reprit : « Ces gens-ci sont nos esclaves, et ils se tuent par amour pour nous ». Puis il donna des ordres afin que l'on emportât l'individu qui s'était suicidé, et qu'on le brûlât. Les lieutenants du sultan, les grands de l'État, les troupes et les sujets assistèrent à

1. Sorte de serpette.

la crémation. (p. 247) Le souverain assigna une riche pension aux enfants du mort, à sa femme, à ses frères ; et ils furent très honorés de son action.

Une personne présente à la séance où le fait que j'ai raconté s'est passé, m'a dit que le discours prononcé par l'indigène qui s'est sacrifié exprimait son attachement pour le souverain. Il disait donc qu'il voulait s'immoler par affection pour le sultan, comme son père l'avait fait par affection pour le père du prince, et de même que son aïeul l'avait pratiqué par amour pour le grand-père du même prince.

Quand j'eus quitté la séance, le sultan m'envoya les vivres de l'hospitalité pour trois jours, au bout desquels nous partîmes, et voyageâmes de nouveau sur mer. Après trente-quatre jours, nous arrivâmes à la mer Lente ou Pacifique[1], qui offre une teinte rougeâtre. On pense que cette couleur est due à la terre d'un pays qui l'avoisine. Il n'y a point de vent dans cette mer, ni de vagues, ni de mouvement d'aucune sorte, malgré sa grande étendue. C'est à cause de cela que chaque jonque chinoise est accompagnée par trois bâtiments, comme nous l'avons déjà dit. Ils servent à la faire avancer en ramant (p. 248) et à la remorquer. En outre, il y a dans la jonque environ vingt rames fort grosses, à la manière des mâts de navire; trente hommes, plus ou moins, se réunissent autour d'une de ces rames; ils se tiennent debout sur deux rangs, l'un faisant face à l'autre. La rame est pourvue de deux forts câbles [gros comme] des massues; une des deux files d'hommes tire sur un câble, puis le lâche, et alors l'autre tire sur le second câble. Ces rameurs, en travaillant, chantent avec de belles voix, et ils disent ordinairement : *la'lā, la'lā.*

Nous passâmes sur cette mer trente-sept jours, et les marins furent surpris de la facilité avec laquelle s'accomplit le trajet. D'ordinaire, ils y emploient de quarante à cinquante jours, et regardent même la traversée comme très heureuse. Puis nous arrivâmes au pays de Ṭawālisī[2], mot qui est le nom du roi de cette contrée. Elle est très vaste, et son souverain égale celui de la Chine; il possède de nombreuses jonques, avec (p. 249) lesquelles il fait la guerre aux Chinois, jusqu'à ce qu'ils lui demandent la paix, en lui accordant quelques avantages. Les habitants de ce

1. البحر الكاهل وهو الراكد.
2. طَوَالسى.

pays sont idolâtres; ils ont de belles figures, et qui ressemblent on ne peut plus à celles des Turks. Ils ont en général le teint cuivré, et ils sont braves et courageux. Leurs femmes montent à cheval, lancent fort bien les flèches [ou les javelines], et combattent absolument comme les hommes. Nous jetâmes l'ancre dans un de leurs ports, dans la ville de Kaylūkarī[1], une des plus belles et des plus grandes parmi leurs cités. Le fils de leur roi y demeurait auparavant; mais quand nous fûmes entrés dans le port, des soldats vinrent à nous, et le capitaine débarqua pour leur parler. Il portait avec lui un présent pour le fils du roi, et leur demanda des nouvelles de ce prince. Alors ils l'informèrent que son père lui avait donné à gouverner une autre province, et qu'il avait proposé au gouvernement de cette ville, sa fille, appelée Urdudjā[2]. (p. 250)

DÉTAILS SUR CETTE PRINCESSE

Le second jour après notre arrivée au port de Kaylūkarī, cette princesse invita le *nākhōdza* ou capitaine du navire, le *karānī*[3] ou secrétaire, les marchands, les chefs, le *tāndīl* ou chef des matelots[4], le *sipāh sālār*[5] ou chef des archers. C'était à l'occasion du repas d'hospitalité que Urdudjā leur offrait, suivant son habitude. Le capitaine du navire me pria d'y aller aussi en leur compagnie; mais je refusai, puisque ces peuples sont infidèles, et qu'il n'est pas permis de manger de leurs aliments. Quand les invités furent arrivés chez la princesse, elle leur dit : « Y a-t-il quelqu'un des vôtres qui ne se soit pas rendu ici? ». Le capitaine du navire lui répondit : « Il n'y a d'absent qu'un seul homme, le *bakšī*[6], mot qui signifie *le juge* dans leur langue, lequel ne mange pas de vos mets ». Urdudjā reprit : « Faites-le venir dans ce lieu ». Ses gardes

1. كَيْلوكرى. *Vide supra* p. 431 et note 2.
2. أُرْدُجا. *Vide supra* p. 432 et note 2.
3. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *cranny*.
4. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *tindal*.
5. Expression persane signifiant litt. : chef des soldats.
6. بَخْشى. Le manuscrit n° 670 utilisé par Dulaurier (*loc. cit.*, p. 55 et 82, note 25) traduit *bakhšī* par *al-faḳīh*, le jurisconsulte. D'après Quatremère (*ibid.*, p. 82 note 25), « le mot *bakhšī* est mongol d'origine, et a la signification de *lama, lettré, docteur* ». Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *buxee*.

vinrent me trouver, et avec eux les compagnons du *nakhodza*, qui me dirent : « Obéis à la princesse ».

Je me rendis près de celle-ci, et la trouvai assise sur son (p. 251) grand siège[1] ; devant elle, des femmes tenaient à la main des registres[2] qu'elles lui présentaient. Autour d'elle il y avait des femmes âgées, qui sont ses conseillères[3] ; elles étaient assises au-dessous du trône, sur des fauteuils de bois de sandal. Devant la princesse, étaient aussi placés les hommes. Le trône était tendu de soie, surmonté de rideaux de soie, et fait en bois de sandal incrusté de lames d'or. Dans la salle d'audience l'on voyait des estrades de bois sculpté, sur lesquelles étaient beaucoup de vases d'or, grands et petits, tels qu'amphores, cruches et bocaux. Le capitaine du navire m'a dit qu'ils étaient remplis d'une boisson préparée avec du sucre mêlé d'aromates ; que ces gens la prennent après le repas ; que son odeur est aromatique, sa saveur douce ; qu'elle porte à la gaieté, rend l'haleine agréable, active la digestion et excite au plaisir de l'amour.

Lorsque j'eus salué la princesse, elle me dit en langue turque : « *Khoš mīsen yakhšī mīsen* » ce qui signifie : « Es-tu bien ? Comment te portes-tu ? ». Elle me fit asseoir près (p. 252) d'elle. Cette princesse savait bien écrire l'arabe, et elle dit à un de ses domestiques : « *Dawāt we bitik gētūr* », paroles dont le sens est : « [Apporte] l'encrier et le papier ». Il les apporta, et la princesse écrivit : « بسم الله الرحمن الرحيم [*bismillah ar-raḥman ar-raḥīm*, au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux] » ; puis elle me dit : « Qu'est-ce ceci ? » Je lui répondis : « *Tangrī nām* », c'est-à-dire : « C'est le nom de Dieu ». Elle reprit : « *khōš* », qui signifie : « C'est bien ». Après cela elle me demanda de quel pays j'arrivai, et je lui dis que je venais de l'Inde. La princesse dit alors : « Du pays du poivre (le Malabar) ? » et je répondis par l'affirmative. Elle m'interrogea beaucoup sur ce pays, sur ses vissicitudes[4], et je satisfis à ses demandes. La princesse ajouta : « Il faut absolument que je fasse la guerre à cette contrée, et que je m'en empare pour moi, car l'abondance de ses richesses et de ses troupes me plaît ». Je

1. Plutôt : sur un siège élevé.
2. الازمّة.
3. Litt. : ses vizirs.
4. اخبارها sur son histoire.

lui dis : « Faites cela ». Cette princesse me fit donner des vêtements, la charge de deux éléphants en riz, deux buffles femelles, dix brebis, quatre livres de *djulāb*[1], (p. 253) quatre *marṭabānāt*[2] ou grands vases de porcelaine, remplis de gingembre, de poivre, citron et mangue; le tout étant salé, et de ces choses qu'on prépare pour servir aux voyages sur mer.

Le capitaine du navire m'a raconté que Urdudjā compte dans son armée des femmes libres, des filles esclaves et des captives, qui combattent comme les hommes; qu'elle sort avec les troupes, composées d'hommes et de femmes, qu'elle fait des invasions dans les terres de ses ennemis, qu'elle assiste aux combats, et qu'elle lutte contre les braves. Il m'a dit aussi qu'une fois une bataille opiniâtre eut lieu entre cette princesse et ses ennemis; qu'un grand nombre des soldats d'Urdudjā furent tués, et que toutes ses troupes étaient sur le point de prendre la fuite; qu'alors la princesse se lança en avant, qu'elle traversa les rangs des guerriers, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au roi qu'elle combattait; qu'elle le perça d'un coup mortel, qu'il en mourut et que ses troupes s'enfuirent; que Urdudjā revint avec la tête de son ennemi sur une lance, et que les parents de celui-ci rachetèrent d'Urdudjā cette tête, au moyen de riches trésors; (p. 254) enfin que, lorsque la princesse retourna vers son père, il lui donna cette ville [de Kaylūkarī,] que son frère gouvernait avant elle. Je tiens encore du même patron de navire, que les fils des rois demandent à se marier avec Urdudjā, et qu'elle répond : « Je n'épouserai que celui qui combattra contre moi et me vaincra » ; mais qu'ils évitent de lutter contre elle, par crainte du tort que cela leur ferait si elle l'emportait sur eux.

Nous quittâmes le pays de Ṭawālisī et après dix-sept jours de trajet, pendant lesquels le vent fut toujours favorable, et notre marche accélérée et heureuse, nous arrivâmes en Chine à [Zītūn[3], dans la province de Fou-kien]. C'est une vaste contrée, abondante en toutes sortes de biens, en fruits, céréales, or et argent; aucun

1. « Mot persan arabisé, dit Dulaurier (*loc. cit.*, p. 83 note 30), litt. *gul*, rose et *āb*, eau, qui désigne une boisson faite d'eau et de sirop ».

2. مرطبانات plur. de مرطبانة *marṭabāna*. Grands vases de porcelaine originaires de Martaban, d'où le nom qui leur a été donné. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *martaban*, p. 559, 2e col.

3. Zītūn est toujours appelé *Zaitūn* ou *Zaytūn*. *Vide infra* pour cette lecture nouvelle.

autre pays du monde ne peut rivaliser avec la Chine sous ce rapport. Elle est traversée par le fleuve nommé *āb-i-ḥayāt*[1] mots qui signifient [en persan] *l'eau de la vie*. On l'appelle aussi le fleuve Sarū[2], du même nom que celui qui se trouve dans l'Inde. Sa source est sur des montagnes situées auprès de la ville de Khānbāliḳ[3], et connues sous le nom de *koh-i-buzīneh*[4], ce qui veut dire [en persan] *montagne des singes*. Ce fleuve parcourt, au milieu de la Chine, l'espace de six mois de marche, jusqu'à ce qu'il arrive à [la ville de] Cīn al-Cīn[5].

[Ibn Baṭūṭa débarque à Zītūn, dans la province de Fou-kien (p. 268-269), puis se rend par le fleuve à Cīn al-Cīn ou Cīn-kalān = Canton (p. 271-272). Le voyage dura vingt-sept jours (p. 272). Il revient à Zītūn (p. 278), se remet en route, arrive dix jours après à Ḳindjanfū (p. 279), continue par Baywam-ḳuṭlū (p. 283), et arrive dix-sept jours après à Khinsā = Hang-tcheou-fou (p. 284). Il entre dans le Khiṭā = Cathay de Marco Polo, au départ de cette ville (p. 294) et, après soixante-quatre jours de voyage, arrive enfin à Khānbāliḳ = Pékin (p. 294). Mais une révolte éclate, et on conseille à Ibn Baṭūṭa de quitter Pékin et de retourner dans le sud. Le voyageur arabe suit ce conseil et retourne à Zītūn, en descendant le fleuve, par le même chemin parcouru à l'aller, *viâ* Khinsā et Ḳindjanfū (p. 304).]

DE MON RETOUR EN CHINE ET DANS L'INDE

P. 304... Arrivé à cette dernière ville [Zītūn[6]], je trouvai des jonques prêtes à voguer vers l'Inde ; parmi celles-ci, il y en avait

1. آب حياة.

2. Le texte a السَّبْر *as-sabr* que les éditeurs ont rectifié en السرو, identifié par eux avec le fleuve Jaune.

3. خان بالق, Pékin ; en turk *la ville du Khān*.

4. كوه بُوزنه.

5. Ou صين كلان *Cīn-kelān*, Canton. Cf. p. 271 et 272 du même volume des *Voyages d'Ibn Batoutah*. Litt. la grande Chine ; *kelān* en persan, *grand* = skr. *Mahācīna*.

6. زيتون < chinois *Tseu-t'ong*. La forme arabisée a toujours été lue inexactement *Zaytūn* par assimilation avec son homographe arabe زيتون *zaytūn* qui signifie *olive* ; mais la lecture *Zītūn* s'impose. En effet, la première syllabe de la forme arabisée, زي, répond à la première syllabe du toponyme chinois *tseu*, historiquement **tsi*. Les Arabes ont rendu le *ts* chinois par la spirante sonore *z* et la voyelle *i* de l'ancien *tsi*, par ى *ī* en fonction de voyelle longue. Cette

une appartenant au roi Aẓ-Ẓāhir, souverain de Djāwa[1], dont l'équipage était composé de musulmans. L'administrateur du navire me reconnut, et il se réjouit de mon arrivée. Nous eûmes bon vent pendant dix jours; mais en approchant du pays de Ṭawālisī, il changea, (p. 305) le ciel devint noir, et la pluie tomba en abondance. Durant dix jours, nous fûmes sans voir le soleil; puis nous entrâmes dans une mer inconnue. Les marins eurent peur et voulurent retourner en Chine, mais ils ne le purent point. Nous passâmes ainsi quarante-deux jours, sans savoir dans quelle mer nous étions.

DU ROKH

Au quarante-troisième jour, nous vîmes, après l'aurore, une montagne dans la mer, à environ vingt milles de distance, et le vent nous portait tout droit contre elle. Les marins furent surpris et dirent : « Nous ne sommes pas dans le voisinage de la terre ferme, et l'on ne connaît point de montagne dans cette mer. Si le vent nous force à heurter celle-ci, nous sommes perdus ». Alors tout le monde eut recours aux humiliations, au repentir, au renouvellement de la résipiscence. Nous nous adressâmes tous à Dieu par la prière, et cherchâmes un intermédiaire dans son prophète [Muḥammad]. Les marchands promirent de nombreuses aumônes, (p. 306) que j'inscrivis pour eux de ma propre main sur un registre. Le vent se calma un peu; nous vîmes, au lever du soleil, ce mont, qui était très haut dans les airs, et nous distinguâmes le jour qui brillait entre lui et la mer. Nous fûmes étonnés de cela; j'aperçus les marins qui pleuraient, se disant mutuellement adieu, et je dis : « Qu'avez-vous donc? » Ils me répondirent : « Certes, ce que nous avions pris pour une montagne, c'est le rokh; s'il nous voit, il nous fera périr ». Il était à ce moment-là à moins de dix milles de la jonque. Ensuite Dieu, le Très-Haut, nous fit la grâce de nous envoyer un bon vent, qui nous détourna de

transcription très correcte a été ensuite lue *Zaytūn* pour la raison que viens de dire; mais il n'y a pas lieu de maintenir cette fausse lecture. Dans un cas identique, *Man-tseu* a été arabisé en منزى qu'on interprète correctement *Manzi* et non **Manzay*. La phonétique comparée exige donc que زيتون soit rendu par *Zītūn* et il est à désirer que cette transcription soit dorénavant usitée au lieu de *Zaytūn*. *Vide supra* p. 427 et note 5.

1. Sumatra.

la direction du rokh; nous ne le vîmes donc pas, et ne connûmes pas sa véritable forme.

Deux mois après ce jour, nous arrivâmes à Djāwa et descendîmes dans [la ville de] Sumuṭra[1]. Nous trouvâmes que son sultan, le roi aẓ-Ẓāhir, venait d'arriver d'une de ses expéditions guerrières; il avait ramené beaucoup de captifs, d'entre lesquels il m'envoya deux jeunes filles et deux garçons. Il me logea, comme à l'ordinaire, et je fus témoin de la noce (p. 307) de son fils, qui se mariait avec sa cousine.

DESCRIPTION DES NOCES DU FILS DU ROI AẒ-ẒĀHIR

J'assistai à la cérémonie du mariage; je vis que l'on avait dressé au milieu de l'endroit des audiences une grande tribune tendue d'étoffes de soie. La nouvelle mariée arriva, sortant à pied de l'intérieur du château, et ayant la figure découverte. Elle était accompagnée d'environ quarante dames d'honneur, toutes femmes du sultan, de ses émirs et de ses vizirs, lesquelles tenaient les pans de sa robe, et avaient aussi la face découverte. L'assistance entière pouvait les voir, le noble comme le plébéien. Cependant, leur habitude n'est pas de paraître ainsi sans voile devant le public; elles ne font jamais cela que dans les cérémonies nuptiales. L'épouse monta sur une estrade, ayant devant elle les musiciens, hommes et femmes, qui jouaient des instruments et qui chantaient. Ensuite vint l'époux, placé sur (p. 308) un éléphant paré, qui portait sur son dos une sorte de trône surmonté d'une coupole semblable à un parasol. Le marié portait la couronne sur la tête; l'on voyait, à sa droite et à sa gauche, près de cent jeunes gens, fils de rois et d'émīrs, vêtus de blanc, montés sur des chevaux [richement caparaçonnés, et portant sur leur tête des calottes ornées d'or et de pierreries. Ils étaient du même âge que l'époux, et aucun d'eux n'avait de barbe au menton.

L'on jeta parmi le public des dīnār et des dirham[2], lors de l'entrée du marié. Le sultan s'assit dans un endroit élevé d'où il pouvait voir toutes ces choses. Son fils descendit de l'éléphant, il alla

1. Les traducteurs ont rendu ce passage par : nous arrivâmes à Sumatra et descendîmes dans la ville de ce nom. Cette interprétation ne suit pas suffisamment le texte.

2. Des pièces d'or et d'argent.

baiser le pied de son père, puis il monta sur l'estrade vers la mariée. Celle-ci se leva, lui baisa la main; il s'assit à son côté, et les dames d'honneur éventaient [la princesse]. On apporta la noix d'arec et le bétel; l'époux les prenant dans sa main, en mit dans la bouche de sa femme, qui en prit à son tour, et en mit dans la bouche de son mari. Alors ce dernier plaça dans sa bouche une feuille de bétel, et la mit ensuite dans la bouche de son épouse et réciproquement[1] (p. 309). Tout cela se faisait en présence du public. On recouvrit la mariée d'un voile; l'on transporta la tribune dans l'intérieur du château, les mariés se trouvant [dans la tribune]; les assistants mangèrent, puis s'en allèrent. Le lendemain, le sultan convoqua le public, il nomma son fils son successeur au trône, et on lui prêta serment d'obéissance. Le futur souverain distribua, ce jour-là, de nombreux cadeaux en vêtements et en or.

Je passai deux mois dans cette île, puis m'embarquai sur une jonque. Le sultan me donna beaucoup d'aloès, de camphre, de girofle, de bois de sandal, et il me congédia. Je partis, et quarante jours après, j'arrivai à Kūlam[2].

1. « Cette coutume, dit Dulaurier (*loc. cit.*, p. 85 note 38), qui est une marque du dernier degré d'intimité entre un homme et une femme, a existé de tout temps chez les Malais et elle est rappelée fréquemment dans leurs romans. On lit dans l'histoire de Sri Rama (fragment cité par Marsden dans son *Malayan dictionary*, au mot سڠڠه) : « Ton amant te supplie de partager avec lui le bétel, afin d'apaiser l'ardeur qui l'enflamme; la princesse, en souriant, lui présenta sa bouchée de bétel, et Deva Indra la prit, en même temps que leurs lèvres se rencontrèrent, puis il baisa ses joues ». Dans le roman intitulé *Nāya Kusūma* (fol. 149 v° et 150 r°) : « Il s'assit et appuya sa femme sur ses genoux; et, prenant une bouchée de bétel, il la lui tendit, tandis que leurs lèvres se rencontrèrent »

2. كَوْلَم *Kawlam*, sic, généralement appelé *Kūlam*.

IBN KHALDŪN (vers 1375).

Ibn Khaldūn naquit à Tunis le 27 mai 1332 et mourut au Caire le 20 mars 1406. « C'est, dit M. Cl. Huart, l'un des plus grands historiens de la littérature arabe, parce qu'il a formulé, dans ses célèbres Prolégomènes, tout une philosophie de l'histoire musulmane, telle que pourrait la concevoir un magistrat et un homme d'État de la fin du XIVe siècle. Il y pose également de bons principes de la manière d'écrire l'histoire; il est dommage, comme l'a fait remarquer Wüstenfeld, qu'il ne les ait pas suivis, car ses annales sont une compilation parfois trop concise pour être bien comprise, et où les sources ne sont pas toujours exactement indiquées. Son style n'est pas classique; néanmoins on le donne comme modèle, à cause de la façon claire dont il a traité la philosophie de l'histoire[1]. »

Le texte arabe des *Prolégomènes de Ibn Khaldūn* a été publié par Quatremère dans les *Notices et Extraits* de 1858, et traduit par de Slane, dans la même publication, en 1863 (1re partie), 1865 (2e part.) et 1868 (3e part.).

T. I, p. 91. La partie de la terre que l'eau a laissée à découvert occupe la moitié de la surface du globe. Cette partie, qui est d'une forme circulaire, est entourée de tous les côtés par l'élément humide, c'est-à-dire par un océan que l'on nomme *al-muḥīṭ*, *l'Environnant*. On le désigne aussi par le mot *al-balāya*[2], dont le second *l* se prononce d'une manière emphatique. On l'appelle aussi Oḳiyānūs[3], qui est un mot étranger, ainsi que le précédent. Enfin on le nomme mer Verte, ou mer Noire.

P. 94. Selon les mêmes auteurs (Ptolémée et Edrīsī), une vaste mer (l'Océan Indien) se détache de l'Océan Environnant, du côté de l'orient, à 13° au nord de l'équateur, et s'incline un peu vers le sud, jusqu'à ce qu'elle atteigne le premier climat. Elle y pénètre en se dirigeant vers l'occident, jusqu'à la cinquième partie de ce

1. *Littérature arabe*, p. 345. Cf. l'introduction de la traduction.
2. البلاية. *Vide supra* p. 371 et note 3.
3. Ὠκεανός.

climat; elle baigne (p. 95) l'Abyssinie, le pays des Zandjs, et s'arrête à Bāb al-mandeb, localité de cette dernière contrée, et située à quatre mille cinq cents parasanges de l'endroit où cette mer commence. On la désigne par les noms de mer de Chine, mer de l'Inde, mer d'Abyssinie. Sur ses bords, du côté du midi[1], sont les contrées des Zandjs et des Berbera [du golfe d'Aden]... Ensuite cette mer passe successivement auprès de la ville de Mogadišo[2], du pays de Sofāla, de la contrée des Wāḳwāḳ[3] et d'autres peuples, au delà desquels il n'existe que des déserts et de vastes solitudes. Sur cette mer, près de son origine, est la Chine, puis l'Inde, puis le Sind, puis le littoral du Yémen où se trouvent les collines de sable, Zabīd et autres lieux; ensuite vient le pays des Zandjs, placé à l'extrémité de cette mer,.....

T. I, p. 119... Sur le rivage occidental de cette mer [de l'Inde qui commence du côté de la Chine], on rencontre le pays de Zayla'[4]... ... Au sud[5] du territoire de Zayla', sur le rivage occidental de cette mer, s'étendent les villages de Berbera, qui se succèdent l'un à l'autre et qui, en suivant la côte méridionale de la mer[6], forment une courbe qui se prolonge jusqu'à la fin de la sixième section du [premier climat]. Dans leur voisinage, du côté de l'orient[7], se trouve le pays des Zandjs; ensuite vient la ville de Mogadišo, située sur la mer Indienne, du côté du midi[8]... Plus à l'est, se trouve le pays de Sofāla, qui borde (p. 120) la rive méridionale de cette mer[9], dans la septième section du même climat. Ensuite, à l'orient de Sofāla, sur le même rivage méridional, on rencontre le pays de Wāḳwāḳ[10], qui s'étend sans interruption, jusqu'à la fin de la dixième section du climat, à l'endroit où la mer Indienne sort de l'Océan Environnant.

1. وعليه من جهة الجنوب.
2. مقدشو qui est à lire مُقَدِشو, forme arabisée du nom indigène *Mogadišo*, le Magadoxo de nos cartes.
3. الواق واق.
4. Le texte a زالع *Zāla'* pour زيلع, sur la côte africaine du golfe d'Aden.
5. وفى جهة الجنوب, lire : au sud-est.
6. وتنعطف مع جنوبيه.
7. من جهة شرقها.
8. على ساحل البحر الهندى من جنوبيه.
9. ثم يليها شرقا بلاد سفالة على ساحله الجنوبى.
10. وفى شرقى بلاد سفالة من ساحله الجنوبى بلاد الواق واق.

Les îles de la mer Indienne sont très nombreuses. La plus grande est celle de Sirandīb, qui a une forme arrondie et renferme une montagne célèbre, la plus haute, dit-on, qui soit au monde. Cette île est placée vis-à-vis de Sofāla. Ensuite vient l'île de Ḳomr[1], qui a une forme allongée et qui commence vis-à-vis de Sofāla, en se dirigeant vers l'est, avec une forte inclinaison vers le nord. Elle s'approche, de cette manière, jusqu'aux côtes supérieures [c'est-à-dire méridionales] de la Chine. Au sud, elle a les îles Wāḳwāḳ; à l'est, les îles de Sīlā[2]. D'autres îles, en très grand nombre, se trouvent dans cette mer et produisent des parfums, des aromates, et même, dit-on, de l'or et des émeraudes. Ses habitants sont, presque tous, des idolâtres; ils obéissent à des rois dont le nombre est très grand dans cette région. Sous le rapport de la civilisation, ces îles offrent des singularités que les géographes nous ont fait connaître.

P. 121... Dans la neuvième section [du premier climat] se trouve encore une petite portion de terre restée à découvert, et, dans la dixième, une portion bien plus considérable. C'est là que sont les rivages supérieurs [= méridionaux] de la Chine. On y voit, entre autres villes célèbres, celle de Khānfū[3], vis-à-vis de laquelle vers l'orient, sont les îles de Sīlā, dont il a été fait mention. Ici se termine la description du premier climat.

P. 124... La première des provinces indiennes qui se trouvent ensuite sur la mer de ce nom, et directement à l'est (*sic*) du Sind, est celle du Ballahrā. Au dessous [= au nord] est la ville de Multān, qui renferme l'idole pour laquelle les Indiens ont tant de vénération; ensuite, au-dessous [= au nord] de l'Inde, vient la partie supérieure [= méridionale] du pays de Sidjistān.

Dans la huitième section, du côté de l'occident, on trouve le reste du pays du Ballahrā qui fait partie de l'Inde. Immédiatement à l'est, s'étend le territoire de Ḳandahār, puis le pays du Malayabār, (p. 125) qui se trouve dans la partie supérieure [= méridionale] de cette section et qui borde la mer Indienne. Plus bas du côté du nord, est la contrée de Kābul. A l'est est le pays de Ḳanūdj qui se prolonge jusqu'à l'Océan Environnant.

1. Le texte a القمر *al-K.M.R.*
2. السيلا.
3. Le texte a خانكو *Khānkū*, sans doute pour خانقو *Khānḳū*, erreur de graphie pour خانفو *Khānfū*.

BĀKUWĪ (au commencement du xve siècle).

L'ouvrage de Bākuwī est intitulé *Kitāb talkhīṣ al-āthār wa 'adjāïb al-malik al-ḳahhār*, Livre de l'examen des monuments et des merveilles du roi tout-puissant. Son auteur, 'Abd ar-Rašīd bin Salaḥ bin Nūrī, est plus connu sous le nom de Bākuwī qui indique qu'il était originaire de la ville de Bakou, sur la mer Caspienne. Bākuwī vivait en l'an 806 de l'hégire = 1403-1404 de notre ère : son livre paraît avoir été composé dans les premières années du xve siècle. Ainsi que l'a fait remarquer le traducteur, de Guignes, Bākuwī a beaucoup emprunté à Ḳazwīnī ; son travail reproduit même la division par climats et la disposition alphabétique des noms de pays et de villes du *Āthār al-bilād* de son prédécesseur.

La traduction de de Guignes a été publiée dans le tome II des *Notices et Extraits* parus en 1789.

PREMIER CLIMAT

P. 397. N° 11. Djāwa[1]. Pays sur le bord de la mer de Chine, du côté de l'Inde ; les marchands en tirent le bois d'aloès nommé *djāwi*, le camphre, le nard, le girofle, le macis et des vases de la Chine dont on fait commerce.

N° 13. L'île de Rāmnī[2]. Ile située dans la mer de Chine ; les habitants y sont nus, et on n'entend point leur langue. Il y a dans ce (p. 398) pays des rhinocéros, des buffles sans queue, beaucoup de perles et d'aromates.

N° 14. L'île de Djāwaga[3]. Cette île qui est grande, est située snr les frontières de la Chine, du côté de l'Inde. Ses productions sont étonnantes ; c'est un royaume fort étendu, on y trouve le camphre qui est un arbre si grand que cent hommes peuvent y

1. جاوه.
2. الرامنى.
3. الزانج *az-Zānag* pour الزابج *az-Zābag*.

être à l'ombre, et qui rend beaucoup de liqueur; on fait une ouverture au tronc et on en tire des morceaux de camphre qui est une sorte de gomme. Il y a dans ce pays une espèce de chat qui a des ailes comme celles de la chauve-souris, qui s'étendent d'une oreille à l'autre (*sic*); des chèvres qui ressemblent à des bœufs de montagne, elles sont rouges marquées de blanc; la civette; dans une montagne appelée Naṣbān, de grands serpents qui attaquent les bœufs et les buffles; des singes; des perroquets, les uns blancs, d'autres rouges ou jaunes, qui parlent très bien, et de beaux paons.

N° 16. L'île du château[1]. Elle est dans la mer de Chine; les hommes y sont très petits.

N° 17. L'île des femmes. Ile dans le voisinage de la Chine; elle n'est habitée que (p. 399) par des femmes. On dit qu'elles deviennent enceintes par le vent, ou en mangeant du fruit d'un certain arbre qui est dans le pays.

N° 18. L'île (*ic*) de Wāḳwāḳ. Elles sont situées dans la mer de la Chine, dans le voisinage des îles du Djāwaga. On dit qu'elles sont au nombre de seize cents; et pour s'y rendre, on se dirige en observant les étoiles; on y trouve un arbre extraordinaire, auprès duquel on entend une voix qui semble dire *wāḳ wāḳ*. Il y a dans le pays une si grande quantité d'or, que les habitants en font des chaînes pour leurs chiens, et des colliers pour leurs singes.

P. 402. N° 30. Śilā[2]. Ville à l'extrémité de la Chine, située dans un endroit si sain que ses habitants n'ont point de maladies.

P. 405. N° 40. Kalah[3]. Ville de l'Inde, à la moitié du chemin entre 'Omān et la Chine; elle est située dans le continent, sous l'équateur; tous les vaisseaux s'y rendent. On y trouve le bambou.

SECOND CLIMAT

P. 210. N° 6. Tubat ou Tunbat[4]. Ce pays qui confine d'un côté à la Chine, et de l'autre à l'Inde, a d'étendue un mois de marche,

1. جزيرة القصر.
2. شيلا.
3. كله.
4. تبت ou تنبت, le Tibet.

et est rempli de villes et de villages; le sang y est vif, et le peuple débauché et livré au plaisir. On y trouve des mines de soufre rouge, l'animal qui produit le musc — il ressemble à la gazelle, mais il a deux dents comme celles du cochon — c'est le meilleur musc.

P. 410. N° 7. Djādjalā[1]. Ville de l'Inde très fortifiée, située sur une haute montagne dont une partie est dans la mer, et l'autre en terre. Il y a un observatoire où l'on observe les étoiles. Les habitants respectent l'étoile appelée *Cœur du Lion*. On y trouve le cinnamome; cette ville est libre et n'a pas de roi.

N° 8. L'île de Barṭāyīl[2]. C'est une des îles voisines de celle du Djāwaga. Ses habitants ont une face qui a la forme d'un bouclier, et des cheveux qui ressemblent à des queues de cheval. Il y a des rhinocéros et du girofle que l'on porte dans les autres pays.

N° 9. L'île de Djāba[3]. Ile de l'Inde dont les habitants sont roux. On y voit une haute montagne qui pendant la nuit jette du feu, et de la fumée dans le jour. Il y a du bois d'aloès, des cocos, des bananiers et des cannes à sucre.

P. 411. N° 11. L'île de Salāhaṭ[4]. Cette île d'où l'on tire le sandal, le nard et le camphre, est située dans la mer de l'Inde. On voit dans cette mer un poisson qui, lorsqu'il rencontre un camphrier, monte dessus, le lèche, et il découle de là une espèce de sucre que l'on recueille.

P. 415. N° 24. Fančūr[5]. Pays de l'Inde d'où l'on tire le camphre surnommé *fančūrī*, qui est le plus estimé. On dit que le camphre produit davantage dans les années où il y a beaucoup de tonnerres, d'éclairs et de tremblements de terre.

N° 27. Ḳomār[6]. Ville célèbre de l'Inde; on n'y permet ni la débauche ni le vice, et le roi punit les ivrognes. On en tire le bois d'aloès appelé *ḳomārī*, qui est très estimé.

1. جاجلي.
2. برطاييل.
3. جابه.
4. Le texte a سلامط *Salāmaṭ*, que de Guignes a lu *Salāmīṭ*, pour سلاهط.
5. فنصور.
6. Le texte a قمار litt. *K.MāR*.

N° 28. Kalbā[1]. Grande ville de l'Inde, située sur un lieu élevé et d'un accès difficile; il y a beaucoup de jardins, et c'est là où (p. 416) les brahmanes, qui sont les sages du pays, s'assemblent. On y voit un château[2] où l'on fabrique des sabres que l'on appelle *ḳala'ī*[3] et indiens; c'est le seul endroit où on en fait de cette espèce.

P. 419. N° 37. Mandal[4]. Ville de l'Inde d'où l'on tire l'aloès appelé *mandalī*; on l'y apporte des îles qui sont au delà de la Ligne [équinoxiale], où personne ne va.

1. كلبا.
2. قلعة.
3. قلعى.
4. مندل.

MAḲRĪZĪ (1365-1442).

« Taḳī ad-dīn Abū'l-'Abbās Aḥmad al-Maḳrīzī tenait le surnom sous lequel il est connu, d'un faubourg de Baalbek en Syrie, où son grand-père, traditionniste hanéfite, avait habité avant d'émigrer à Damas; puis son père 'Alā ad-dīn, fils du précédent, s'était établi au Caire, où naquit Maḳrīzī en 1365. L'enseignement de la doctrine chaféïte fit une profonde impression sur lui, et il devint l'adversaire des hanéfites. Après son retour du pèlerinage de la Mekke en 1385, il fut comme son père *ḳāḍī* suppléant et employé de l'administration, remplit en 1399 les fonctions de maître de police et fut ensuite successivement prédicateur de mosquée et professeur de science des traditions. En 1408 il se transporta à Damas, où il fut chargé d'administrer les *vakoufs* de la Ḳalānisiyya et de l'hôpital Nūriyya et de professer dans les médressés; mais il refusa d'être *ḳāḍī*. De retour au Caire, il s'adonna à la composition littéraire, et devint l'historien de l'Égypte musulmane. En 1431, il entreprit avec sa famille le pèlerinage sacré, et fut attaqué par les Bédouins, ainsi que toute la caravane, pendant la route; il revint en Égypte en 1435 et mourut en 1442, à la suite d'une longue maladie. Le *Mawā'iẓ wa'l-'itibār*, Exhortations et considérations, plus connu sous le nom de *Khiṭaṭ*, le Cadastre, est une histoire et une géographie de l'Égypte qui traite surtout de la topographie du Caire, et où il s'est approprié les ouvrages de ses devanciers, sans les citer[1]. »

El-mawā'iẓ wa'l-'itibār fī dhikr el-khiṭaṭ wa'l-āthār, éd. Gaston Wiet in *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. XXX. Le Caire, 1911.

Les quarante-six premiers chapitres du *Al-mawā'iẓ* ont été traduits en français par Bouriant, sous le titre de : Maqrizi, *Description topographique et historique de l'Egypte* in t. XVII des *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française du Caire*, 1895. La traduction des deux passages qui suivent a été faite sur le texte arabe édité par M. Wiet. La pagination indiquée est celle du t. XXX des *Mémoires*.

1. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 355-356.

CHAPITRE XV

Les sources du Nil.

P. 219. Sachez que l'Océan Environnant, dans le monde habité, quand en sort la mer de l'Inde, se divise en plusieurs parties ainsi qu'il a été dit plus haut. Une partie s'appelle la mer des Zandjs : elle touche au Yémen et à la mer de Berbéra[1]. Dans cette partie [de la mer], on trouve un certain nombre d'îles, parmi lesquelles l'île de Ḳomr[2], qu'on appelle aussi Malāy[3]. Sa longueur est de quatre mois de marche, sur une largeur de vingt jours et même moins dans certaines parties. Cette île est en face l'île de Sirandīb. On y trouve un grand nombre de villes, parmi lesquelles Ḳomriyya[4] qui donne son nom à l'oiseau [appelé] *ḳomrī*[5]. On dit que dans cette île se trouve un arbre[6] dans un morceau duquel on peut creuser un bâtiment de soixante coudées de long qui, porté à dos d'hommes, exigerait cent soixante porteurs[7]. Cette île est trop petite pour sa population. Alors, ses habitants construisent des habitations sur le rivage, au pied d'une montagne à laquelle ils ont donné leur nom et qui s'appelle montagne de Ḳomr.

P. 223, l. 12. Dans l'île de Ḳomr, il y a trois fleuves. L'un d'eux se trouve dans l'est de l'île, partant de Ḳanṭūrā[8] et Ma'alā[9]. Le second, dans l'ouest de l'île descend de la montagne du Pied d'Adam[10], passe près de la ville de Sabayā[11], arrose ensuite la ville

1. بربرا *Barbarā*.
2. القُمْر. La vocalisation est indiquée dans le texte.
3. ملاى.
4. قمريّة.
5. القمرىّ.
6. خشبا, litt. un bois.
7. A la note 10 de la p. 219 du texte arabe, on a imprimé par erreur *120* au lieu de 160.
8. قنطورا, var. قيطور.
9. معلا.
10. قدم آدم. Sur le pied d'Adam, dans l'île de Ceylan, cf. *Voyages d'Ibn Batoutah*, t. IV, p. 179 et suivantes.
11. سبايا.

de Fazadarā[1], et forme un lac au sud duquel est la ville de Kīmāmā[2], à l'endroit où habitent les nègres anthropophages. Le troisième fleuve se trouve également dans l'ouest de l'île. Il sort d'une montagne qui ressemble à un ب dont on aurait retranché la queue [بـ]. Le fleuve entoure la ville de Dahmā[3], en sorte que la ville de Dahmā est située entre lui [le fleuve] et la mer Indienne, dans une île située entre les deux [le fleuve et la mer]. Car lui [le fleuve] entoure [la ville] à l'est, au sud et à l'ouest et en fait ainsi une île, et le nord de l'île touche à la mer Indienne. La ville de Fūrāna[4] est située à l'ouest du fleuve, à l'endroit où il se jette dans la mer Indienne.

1. فزدرا.
2. كيماما.
3. دهمى.
4. فورانة, var. قورانه *Ḳūrāna.*

ABŠĪHĪ (1388-1446).

Šihāb ad-dīn Muḥammad bin Aḥmad al-Abšīhī, né vers 1388 dans un village de Fayyum, est mort vers 1446. Il ne nous est guère connu que par l'ouvrage suivant dont on trouvera plus loin un extrait :

Al-Mostaṭraf (qui apporte du nouveau), *recueil de morceaux choisis çà et là dans toutes les branches des connaissances réputées attrayantes*, trad. G. Rat. Paris, 1902, in-8, 2 vol.

J'ai consulté pour l'orthographe des noms géographiques le texte arabe édité au Caire en 1275 de l'hégire = 1858-1859 de notre ère, et une édition postérieure publiée à Būlāḳ en 1302 = 1884-1885.

T. I, p. 485..... [Ibn Khordādzbeh] L'auteur du livre [intitulé] *Les routes et les royaumes*, a dit : « Les rois de l'Inde, en général, regardent la prostitution comme chose licite, à l'exception du roi de Khmèr[1] ».

Zamakhšarī[2] — Que Dieu lui fasse miséricorde! — a dit : « Je vécus au Khmèr[3], plusieurs années et je n'ai pas vu de roi plus sévère que celui de cette ville. Il punissait de mort la prostitution et ceux qui buvaient du vin ». C'est de cette ville que le bois d'aloès [appelé] *ḳmārī*[4] tire son nom, de même que [le bois d'aloès appelé *mandalī*] tire son nom [de la ville] de Mandal[5].

Miskīn ad-Dārimī a dit : « Ce n'est pas un tort pour le bois d'aloès *ḳmārī*[6] si, quand on le brûle, le parfum qu'il répand trahit sa présence ».

T. II, p. 333. Sachez que, dans la mer des Ténèbres, le soleil et la lune ne pénètrent point; que la mer de l'Inde, la mer de Lao-

1. Le texte a قمار *Ḳ.Mār.*
2. Abū'l-Ḳāsim Mahmud az-Zamakhšarī est né à Zamakhšar, dans l'actuel khanat de Khiva, en 1074 et mourut en 1143 à Djurdjaniyya, l'ancienne capitale du pays. Cf. Huart, *Littérature arabe*, p. 166-168.
3. *Ibid.*
4. القمارى.
5. مندل.
6. *Vide supra* note 4.

dicée, la mer de Chine, la mer Méditerranée et le golfe Persique, sont des bras de cette mer et que toutes les mers que je viens de citer sont des ramifications de cette mer Ténébreuse à laquelle on donne aussi le nom d'Océan Environnant.

T. II, p. 339 *in fine*. Au nombre des îles de la mer, on compte l'île de la Lune[1]. On dit que sur cette île, se trouve un arbre dont la hauteur est de (p. 340) deux cents coudées et dont la circonférence du tronc est de cent vingt coudées ; cette île est habitée par des peuplades de noirs qui ont le corps nu et se servent, pour se couvrir, de feuilles d'arbres ressemblant à des feuilles de bananier, à l'exception qu'elles sont plus épaisses, plus larges et plus moelleuses. On dit que cette île se trouve dans le voisinage du Nil d'Égypte et que la peuplade qui l'habite professe la doctrine de l'Imām aš-Šāfi'ī — Que Dieu lui soit propice ! — ; ce sont des gens qui possèdent au suprême degré le don de prescrire le bien et de défendre le mal. Dans[2] leur voisinage existent des mines d'or et de pierres précieuses. On trouve chez eux des éléphants blancs et des animaux féroces et autres, de formes diverses. Dans cette île on trouve encore le bois d'aloès [appelé] *ḳmāri*[3], le bois d'ébène et des paons. On y rencontre encore une foule de villes. C'est là que se trouve encore l'île de Wāḳ[4], située derrière une montagne appelée Iṣṭafīūn[5], dans l'intérieur de la mer Méridionale. On dit que cette île avait pour souveraine une femme et qu'un certain navigateur avait abordé dans cette île, était descendu à terre et avait vu cette reine assise sur son trône, portant sur sa tête une couronne d'or, et entourée de quatre cents demoiselles toutes vierges. Parmi les choses curieuses de cette île, on cite un arbre qui ressemble au noyer et au cassier et qui porte un fruit ayant l'aspect d'un homme. Lorsque ce fruit est entièrement formé, il

1. Les deux éditions précitées ont, celle du Caire, t. II, p. ١٧٦, l. 4, et celle de Būlāḳ, t. II, p. ١٥٦, l. 5 : جزيرة القمر que Rat a lu inexactement جزيرة القَمَر *djazīrat al-ḳamar*, île de la Lune, et qu'il faut lire جزيرة القُمر *djazīrat al-Ḳomr*, l'île de Ḳomr = Madagascar. L'auteur, ainsi qu'on le verra à l'excursus, a réuni sous ce même toponyme des renseignements ayant trait à Madagascar et au Khmèr.

2. Ce qui suit a trait au Khmèr.

3. *Vide supra* p. 469 note 4.

4. الواق.

5. اصطفيون à rectifier en أُصطيقون *Uṣṭīḳūn*.

produit un son dans lequel on entend distinctement les mots : wāḳ, wāḳ; puis, il tombe. On trouve dans cette île beaucoup d'or, à tel point que l'on dit que chez les habitants les mors des chevaux, les chaînes et les colliers des chiens sont faits de ce métal.

Il y a encore une île de la Chine où se trouvent, dit-on, trois cents et quelques villes, sans compter les bourgs et les banlieues. Pour arriver à cette île, il faut traverser douze détroits, formés par des montagnes, qui se trouvent dans la mer, entre chacune desquelles il y a un passage. Les navires longent ces montagnes durant un parcours de sept jours et, après avoir franchi ces détroits, ils naviguent dans l'eau douce jusqu'à ce qu'ils arrivent dans l'endroit où ils veulent se rendre[1]. Dans cette île se trouve, en fait de vallées, d'arbres et de cours d'eau, ce qui défie toute description.

1. Il s'agit ici des *Portes de la Chine*.

DĪWĀN AL-INSĀ (vers le milieu du xve siècle).

« كتاب ديوان الانشاء *Kitab dīwān al-inša*. Traité[1], dit de Slane dans son *Catalogues des manuscrits arabes* de la Bibliothèque Nationale de Paris où ce manuscrit est inscrit sous le n° 4439, traité sur le fonctionnement de la chancellerie égyptienne et sur les connaissances qu'un écrivain rédacteur doit posséder... L'importance des matières renfermées dans cet ouvrage est bien connue. On y trouve, distribuées en treize sections, toutes les connaissances dont pouvaient avoir besoin les commis de la chancellerie, sous le règne de Barasbāï, sultan mamluk circassien, qui mourut l'an 841 de l'hégire = 1438 de notre ère. La date de la composition de cette encyclopédie [anonyme] est parfaitement indiquée par deux passages; folio 57 recto et folio 266 recto ligne 13. »

Le passage suivant m'a été aimablement communiqué par M. Gaudefroy-Demombynes.

Folio 81 recto... La seconde mer sort de l'Océan Environnant oriental en s'en allant vers l'ouest. Elle sort [de l'Océan Environnant] à l'endroit le plus éloigné du pays de la Chine sud-orientale, à l'endroit qui touche à l'équateur. Elle s'étend au nord-ouest, le long des rivages de la Chine méridionale; elle passe ensuite le long des déserts qui sont entre les Montagnes de la Chine[2] et les Montagnes du Ḳamrūn[3] qui séparent la Chine de l'Inde. Elle se prolonge le long des rivages de l'Inde.

1. Extrait ajouté pendant l'impression de ce travail.

2. جبال الصين. Ce sont les montagnes généralement appelées *Portes de la Chine*.

3. جبال قامرون. *Vide supra apud* Abulfidā, p. 400, qui rapporte, d'après le *Ḳānūn*, que les « montagnes du Ḳamrūn sont classées parmi les îles ». Il s'agit, en effet ici, des îles du Ḳāmrūn. *Vide infra* l'excursus sur le Ḳāmrūn.

'ABD AR-RAZZĀḲ (1413-1482).

'Abd ar-Razzāḳ[1] as-Samarkandī, ainsi appelé parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Samarcande, naquit à Herāt en 816 = 1413 de notre ère et mourut dans cette ville en 887 = 1482. « 'Abd ar-Razzāḳ, dit Quatremère, mérite d'occuper parmi les écrivains de l'Orient une place très distinguée. Sa grande histoire [en persan] porte pour titre [arabe] *Maṭla' as-sa'adayn wa madjma' al-baḥrayn*, Le lever des deux astres favorables et la réunion des deux mers.

Le passage suivant est emprunté à la *Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre* : MATLA-ASSAADEÏN OU-MADJMA-ALBAHREÏN, *et qui contient l'histoire des deux sultans Schah-rokh et Abou-Saïd*, par M. QUATREMÈRE et qui a été publié dans les *Notices et Extraits* (t. XIV, 1re partie, p. 1-514)[2].

P. 429. Hormūz[3] que l'on appelle ~~aussi~~ Djarūn[4], est un port placé au milieu de la mer, et qui n'a pas son pareil sur la surface du globe. Les marchands des sept climats[5], de l'Égypte, de la Syrie, du pays de Rūm, de l'Adzarbaydjān, de l''Irāḳ arabe et de l''Irāḳ persan, des provinces de Fārs, du Khorāsān, de la Transoxiane, du Turkestān, du royaume de Dašt-i-Kapčāḳ[6], des contrées habitées par les Ḳalmāḳ[7], de la totalité des royaumes de Čīn et de Māčīn[8], de la ville de Khān-bālīḳ[9], se dirigent vers ce port ; les habitants du rivage de l'Océan y arrivent des pays de Čīn[10], Djāwa[11],

1. Extrait ajouté pendant l'impression de ce travail.
2. Voir l'article précité pour les renseignements biographiques sur 'Abd ar-Razzāḳ, p. 1 et suiv.
3. هرموز.
4. جرون.
5. C'est-à-dire du monde entier.
6. دشت قپچاق, appelé également *Dašt-i-Kipčāḳ*. Cf. *The geographical works of Sādik Isfahāni*. Londres, 1832, in-8, p. 5 *sub verbo* Urūs.
7. قلماق.
8. بلاد چين وماچين.
9. خان بالق, Pékin.
10. چين.
11. جاوه.

du Bengale[1], de Sīlān[2], des villes de Zīr-i-bād[3], de Tenasserim[4], de Socotora[5], de Sahr-i-naw[6], des îles Dīwah Maḥal[7], des contrées de Malabar[8], de l'Abyssinie, de Zanguebar[9], des ports de Bidjānagar[10], de Kalbargah[11], du Guzerate[12], de Kanbāyat[13], des rivages de la contrée des Arabes qui s'étendent jusqu'à Aden, Djidda, Yanbo; ils y apportent des objets précieux et rares que le soleil, la lune et les pluies contribuent à embellir, et qui peuvent se transporter par mer. Les voyageurs y affluent de tous les pays, et, en remplacement des denrées qu'ils y amènent, ils (p. 430) peuvent, sans efforts et sans de longues recherches, s'y procurer tout ce qu'ils désirent. Les marchés se font ou en argent, ou par échange.

Pour tous les objets, à l'exception de l'or et de l'argent, on paye à la douane le dixième de leur valeur.

Des individus de toutes les religions, et même des idolâtres, se trouvent en grand nombre dans cette ville, et on ne s'y permet envers personne aucune mesure injuste. Aussi cette ville est-elle surnommée *le séjour de la sûreté*. Ses habitants réunissent au caractère flatteur des peuples de l''Irāḳ la ruse profonde des Indiens.

P. 436. Kālīkūt[14] est un port parfaitement sûr, qui, comme celui de Hormūz, réunit des marchands de toutes les villes, de toutes les contrées; où l'on trouve en abondance des objets précieux, que l'on apporte des pays maritimes, principalement de l'Abyssinie, de Zīr-i-bād, du Zanguebar;...

1. بنگاله *Bangālah.*
2. سيلان.
3. زيرباد litt. *sous le vent*, des villes situées sous le vent. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *zirbad.*
4. طناصرى *Tanāčarī*, pron. mod. *Tanāṣarī.*
5. سقوطره *sic.*
6. شهرنو litt. *la ville nouvelle.* Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *sarnau*, p. 795.
7. ديوه محل.
8. Le texte a بلينار *Balīnār* que Quatremère a corrigé en مليبا.
9. زنگبار.
10. بيجانكر.
11. كلبركه.
12. كجرات litt. *Gudjarāt.*
13. كنبايت.
14. كاليكوت.

IBN IYĀS (1516).

« Abū'l-Barakāt Muḥammad ibn Iyās, hanbalite d'origine circassienne, né le 9 juin 1448, mort vers 1524, dit M. Cl. Huart, s'est occupé de l'histoire générale du monde, de celle de l'Égypte jusqu'en 1522, rangée d'après les années et les mois; on lui doit aussi un livre de cosmographie qui traite spécialement de l'Égypte, *Našaḳ al-azhār*, achevé en 1516[1]. »

Le titre complet de ce dernier ouvrage est : *Kitāb našaḳ al-azhār fī 'adjāïb al-aḳṭār*, Livre de l'odeur des parfums dans les merveilles des pays. Le chapitre de cet ouvrage relatif à l'Inde, dont on trouvera la traduction ci dessous, a été édité par Arnold dans sa *Chrestomathia arabica*. Paris, 1853, in-8, p. 66-73.

INFORMATIONS SUR L'INDE

P. 66. L'Inde est un des États du troisième climat. C'est un pays immense qui contient de nombreuses merveilles. Son étendue est de trois mois de marche en longitude et de deux mois en latitude. Elle contient un grand nombre de montagnes et de fleuves. On en exporte des marchandises excellentes dans le monde entier[2]. La plupart de ses habitants sont des infidèles idolâtres [qui suivent] la doctrine des Brahmanes. Il y a parmi eux, une secte qui adore les idoles, une autre qui adore le soleil et la lune, une autre encore qui adore le feu. Le royaume de l'Inde est voisin immédiat du royaume du Djāwaga[3], la résidence du Maharādja, qui est situé entre l'Inde et la Chine. Parmi les coutumes des gens de l'Inde est celle de ne pas appeler un roi au trône avant qu'il ait atteint l'âge de quarante ans. Leur roi ne manque pas de se montrer en public à tout moment. Chez eux, la royauté est réservée à la race de leurs rois, à l'exclusion de tout autre famille,

1. *Littérature arabe*, p. 368.
2. Litt. : dans tous les climats.
3. Le texte a بملك الزنج *bi-mulki az-Zindji* du royaume du Zang, pour بملك الزابج *bi-mulki az-Zābagi* < *Djāwaga*.

même si l'unique [héritière du trône] est une femme. Parmi les merveilles de ce pays, sont des moutons dont la queue a six coudées [de long]. Il y existe des oiseaux avec la moitié du bec desquels on fait un navire, lorsqu'ils sont morts. Il y a dans l'Inde, un grand temple contenant mille chapelles et, dans chacune de ces chapelles, une idole. Il y a une pierre précieuse suspendue au-dessus de la tête de chaque idole, qui éclaire cette chapelle. L'idole est assise (p. 67) sur un trône d'or et quiconque entre [dans le temple,] se prosterne devant elle.

Aux confins du pays de l'Inde, il y a une vallée dont le fond sablonneux contient des mines d'or. Dans cette vallée, se trouvent des fourmis[1] dont chacune est de la taille d'un grand chameau *bukhtī*[2] de Khorāsān. Quand elles marchent vite, les chiens les plus rapides ne peuvent pas les atteindre. Cette vallée est très chaude. Quand le soleil est très élevé [au-dessus de l'horizon], les fourmis se réfugient dans des fourmilières souterraines. Une bande de gens de l'Inde viennent alors [dans la vallée], lorsque les fourmis se sont cachées, et ils emportent de la mine qui se trouve dans cette vallée, la quantité d'or qu'ils peuvent emporter. Ensuite, ils s'empressent de sortir de la vallée de crainte que les fourmis ne les attrapent et ne les dévorent jusqu'au dernier. Il y a également parmi les merveilles de cette terre, des pierres qu'on trouve pendant la nuit et qui sont cachées pendant le jour. Parmi les propriétés de ces pierres est celle de casser toutes les pierres dures, comme, par exemple, les barres à mine en fer.

Dans cette terre pousse une plante vénéneuse appelée *bīš*[3] qu'on ne rencontre que là. On en tire un poison mortel. On y trouve des choses extraordinaires qui ne se trouvent que là.

Dans les environs de l'Inde, se trouve [une ville]. Lorsqu'un étranger y pénètre, il lui est physiquement impossible d'avoir des rapports avec une femme, même s'il y reste pendant longtemps. Quand il quitte [la ville], cette impuissance cesse. Il s'y trouve un lac de dix parasanges carrées de superficie où apparaissent des animaux qui ressemblent aux hommes. Lorsque la nuit vient, ils

1. نمل. *Vide supra* p. 117 et note 5 où on propose de lire نمر *panthère*, au lieu de نمل *fourmi*.

2. De Bactriane; c'est-à-dire un grand chameau bactrianien du Khorāsān. C'est le *camelus bactrianus* à deux bosses.

3. *Vide supra apud* Ibn al-Baytar, p. 246, n° 394. C'est l'aconit. Cf. le sanskrit *biṣa*, poison. P. 248 note 2, lire *biṣa*, *viṣa* au lieu de *biça*, *viça*.

sortent de ce lac en grand nombre et jouent sur la rive, sautent, battent des mains. Il y a parmi eux des filles belles de visage, aux longs cheveux et aux yeux noirs. Elles ne restent jamais à terre pendant le jour.

MĀNKĪR[1] compte parmi les plus grands royaumes de l'Inde. Elle est baignée par la mer de Lār[2] jusqu'à la mer du Sind. Cette dernière est la première des mers de l'Inde (p. 68) occidentale. Ce royaume est le pays de l'Inde le plus proche du pays de l'Islām. C'est là que le sultan Maḥmūd bin Subuktekīn[3] fit de nombreuses expéditions qui eurent pour résultat la conquête d'une grande partie du pays.

La ville de LAHORE[4] est une grande ville de l'Inde. Ses habitants sont extrêmement riches. Elle est située sur les deux rives d'un fleuve comme la ville de Baghdād.

La ville de ḲINNAWDJ[5] est l'un des royaumes de l'Inde. Il s'y trouve des montagnes élevées. Elle est éloignée de la mer Indienne. C'est un grand et vaste royaume. Chacun de ses rois s'appelle Barūza[6] de même que [chaque] roi de Perse s'appelle Kisrā[7] et [chaque] roi des Romains Ḳayṣar[8]. Les gens de cette ville adorent les idoles au lieu d'adorer Allah, le Très-Haut. Ces idoles, ils se les transmettent par héritage de génération en génération. Ils prétendent qu'elles datent d'environ mille ans ou même davantage.

La ville de HŪRABDAS[9] est une grande ville parmi les villes de l'Inde. Ses habitants sont immensément riches. Elle est entourée

1. المانكير. *Vide supra*, p. 94 et note 3.

2. اللار. Le texte a la leçon fautive اللان *al-Lān*.

3. Le sultan ghaznévide qui envahit l'Inde au commencement du XIe siècle, auprès duquel vécut Bīrūnī.

4. Le texte a fautivement لَهَاوَز *Lāhāwaz* pour لهاور *Lahāwr*.

5. القِنَّوج, Canoge.

6. Le texte a نوده *nūda*, leçon fautive pour بروزة *barūza*. *Vide supra*, p. 94 n. 7 et 102 n. 2.

7. كِسْرَى, Chosroès.

8. قيصر, César.

9. هُورَبْدَس. C'est là موريدس *Mūrīdas* d'Edrīsī (trad. Jaubert, t. I, p. 182). La finale *das* = skr. *deça*, pays; mais je ne sais quelle leçon est la bonne de *Hūra* ou *Mūrī*. Cf. à ce sujet Marquart, *Ērānšahr*, p. 266.

de hautes montagnes, difficiles à gravir. On tire de ce pays des roseaux et du bambou.

La ville de Ḳandahār[1] est une des villes de l'Inde dans la montagne précitée. Les gens de cette ville ont de si longues barbes qu'elles descendent jusqu'au genou. Ils mangent les animaux qui sont morts dans les montagnes, tels que les éléphants, les bêtes sauvages et d'autres encore.

La ville de Khmèr[2] est une des villes de l'Inde; elle a donné son nom à l'aloès appelé *ḳumārī*[3]. Elle compte parmi les plus grands royaumes de l'Inde. Elle est baignée par la mer Indienne. Les gens de cette ville prescrivent l'interdiction du libertinage, contrairement à toutes les autres populations de l'Inde. Mas'ūdī rapporte que celui qui gouverne cette ville s'appelle *Zahm*[4], parmi les rois de l'Inde.

La ville de Naharāwara[5] est comptée parmi les plus grands royaumes de l'Inde et les plus vastes en superficie. On y trouve de la viande de bêtes sauvages (p. 69) et d'oiseaux en quantité, des variétés de parfums. Parmi les coutumes des gens de cette ville est celle d'honorer la vache et de ne pas manger sa chair qui leur est tabou. Si une vache devient infirme, on l'isole dans un endroit où elle reste; on lui donne à manger, à boire et on la dispense de travailler jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle meurt, on l'enterre. Voici une autre coutume des habitants de cette ville : lorsque meurt quelqu'un qui leur est cher, ils le font brûler; ils pensent ainsi rapprocher [le mort] de Dieu, le Très-Haut. On ne pleure jamais un mort; on n'en est pas affligé. Le libertinage leur est permis. Dans cette ville, se trouve un grand roi qui est coiffé d'une couronne en or. Il monte à éléphant. Il a de grandes armées. Lorsqu'il monte [à éléphant], il est précédé par cent jeunes filles tenant des encensoirs d'or et d'argent et brûlant de l'encens. Elles sont [parées] de toute espèce d'ornements. Ce roi aime la justice pour

1. القندهار. Cf. Marquart, *Ērānšahr*, p. 267.

2. Le texte a قُمَارى litt. *Ḳumārā*.

3. القُمَارى litt. *al-ḳumārī*, du Khmèr.

4. زَهم? Cette indication ne figure dans aucun des ouvrages de Mas'ūdī qui nous sont parvenus.

5. Le texte a la leçon fautive هراوه *Harāwa* pour نهروارة. Cf. Marquart, *Ērānšahr*, p. 268. *Vide supra*, p. 347 et 358.

ses sujets. Lorsque se présentent devant lui le malfaiteur et sa victime, il a l'habitude de saisir le malfaiteur et de l'entourer d'un cercle tracé de son doigt sur le sol. Le malfaiteur n'en sort pas avant d'avoir donné satisfaction à sa victime, dût-il rester dans ce cercle une année entière. C'est un usage du peuple de cette ville, quand meurt le roi, de le revêtir de ses plus magnifiques vêtements, de le parer de bijoux splendides, de le placer sur un char en or que traînent ses esclaves et ses serviteurs, et de lui faire faire le tour de toute la ville. La tête du roi reste découverte [sans couronne] pour que tout le monde la voie. Un crieur dit, dans leur langue, quelque chose qui signifie ceci : « Peuple, celui-ci est votre roi, un tel fils d'un tel, qui a vécu sur le trône tant et tant d'années de sa vie. Le voilà maintenant qui est mort. Il a découvert sa tête, étendu ses deux mains et il dit : « Je n'ai réussi à rien « garder de ce monde, ni à éloigner de moi la mort. Peuple, réflé- « chissez à ce vers quoi vous allez ». (p. 70) Quand on a fini de faire faire [au cadavre du roi] le tour de la ville, on le sort à l'extérieur de la ville, on ramasse du bois et on le brûle. Les gens regardent pendant que le feu fait son œuvre sur le cadavre [royal][1].

Tāna[2] est une grande ville, riche et prospère. Sur son territoire se trouvent des montagnes où poussent le bambou et le roseau. On y produit le *ṭabāšīr*[3] que l'on tire des tiges de cannes. On traite [le *ṭabāšīr*] avec des ossements d'éléphants brûlés [pour le raffiner].

La ville de Fandarīna[3] est grande, prospère et florissante. On y trouve l'aloès [appelé] *ḳāḳulī*[4]. Ses habitants sont immensément riches. Elle est située sur le rivage de la mer Indienne et fréquentée par de grands navires.

La ville de Ḥaras[5] est grande, prospère et florissante, située

1. Tout ce passage figure à peu près textuellement dans la *Géographie d'Edrisi* (trad. Jaubert, t. I, p. 177-178), à la description de la ville de Naharawāra, ce qui confirme la correction précédente.

2. Le texte a la leçon fautive يانه *Yāna* pour تانة.

3. *Vide supra* p. 281.

3. Le texte a la leçon fautive قَنْدَرِيَّة *Ḳandariyya* pour فندرينة. *Vide supra*, p. 394 et note 8.

4. Le texte a القاقِلى *al-ḳāḳilī* pour القاقُلى.

5. حرس?

sur le bord de la mer. On y trouve le poivrier et le giroflier. Ses habitants sont immensément riches.

La ville de Ṣaymūr[1] est une grande ville dans une plaine. Il y pousse beaucoup d'aromates qu'on exporte dans le monde entier. Son roi s'appelle Fallahrā[2]. Il a beaucoup de soldats. Sa capitale est la ville de Barōč[3], ville magnifique et belle par ses édifices. Ses habitants ont un caractère élevé; leurs richesses sont si considérables qu'on les porte sur des chariots traînés par des vaches; on les appelle *ḥaṣarāt*[4].

Parmi les villes connues, voisines de la précédente, est celle de Ṭukhāristān[5].

La ville de Kābul[6] est une grande et belle ville à climat tempéré. Elle contient une forteresse imprenable. On en exporte le *kābulī*[7], le coco, l'aloès au parfum délicat; [il y a] des mines de fer. Dans ses environs, la neige tombe à l'exclusion du reste de l'Inde. La plupart de ses habitants sont musulmans; certains d'entre eux sont des infidèles. On exporte [de Kābul] les chamelles [appelées] *bakhāṭī*[8]. Un roi de l'Inde n'est complètement reconnu [comme souverain] qu'autant qu'il a reçu le serment d'allégeance dans cette ville.

Šīṭa et Zawīla[9] sont deux villes du côté du désert qui est entre

1. Le texte a ضيمور *Ḍaymūr* pour صيمور, pron. anc. *Ċaymūr*.

2. فَلَهْرَا, plus généralement appelé بلهرا *Ballahrā*.

3. بَرُوج litt. *Barūdj* avec ج en fonction de palatale sourde.

4. حَصَرَات, pron. anc. *ḥačarāt*?

5. Le texte a لَطْخَاوَرَستان *Laṭkhāwarastān*, leçon fautive pour الطخارستان *aṭ-Ṭukhāristān*. Cf. Edrisī (*Géographie*, t. I, p. 182) qui dit que Ṭukhāristān est une ville indienne, grande et bien bâtie, voisine de Kābul. *Ṭukhāristān* est la forme arabisée de l'iranien Tokhāristān, le pays des Tokhāriens. Cf. également la *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 206-208.

6. كابل.

7. Espèce de raisin auquel la ville de Kābul a donné son nom.

8. بخاطى, plur. de بخطى *bukhṭī*, également écrit بُختى; les chamelles de Bactriane. *Vide supra*, p. 476 et note 2.

9. شيطة وزَوِيلَة. Cf. *Géographie d'Edrisi* (trad. Jaubert, t. I, p. 183-184) : « كلبطة ورومة Kalbaṭa et Rūmala sont sur la limite du désert qui sépare le Multān du Sidjistān. Ce sont deux pays de moyenne grandeur, habités par des gens du Sind et, en petit nombre, du Sidjistān. Ils produisent du blé, du riz et

le Multān et (p. 71) le Sidjistān. On y voit des communautés d'indigènes de l'Inde et du Sind. Il s'y trouve des fleuves d'eau courante, de frais jardins, des fruits variés, des lieux de plaisir charmants. On y fabrique des étoffes de coton qui sont admirablement fabriqués; on les exporte dans toutes les parties de l'Inde.

La ville de Benares[1] touche à la région voisine de la Chine. C'est un royaume long et large, avec des sources, des jardins et des fruits.

La ville de Orissa[2] est située au milieu du rivage de la mer de Sel[3]. Il s'y trouve beaucoup de montagnes et d'arbres. Dans cette ville, les éléphants mettent bas et se reproduisent en grand nombre. On dit que l'éléphant atteint là une taille de onze coudées et sa défense, [un poids de vingt *ḳinṭār*[4]. On trouve dans les montagnes de ce pays, la rhubarbe et le fer. Ses habitants s'empoisonnent les uns les autres. Leur roi est respecté des Indiens.

La ville de Lūḳīn[5] est belle. C'est la première des échelles de la Chine. On y fabrique des broderies de satin multicolore et les magnifiques vases chinois qu'on exporte dans le monde entier.

La ville de Ḳāḳulā[6] est grande et belle; elle est située sur une petite rivière qui se jette dans un large fleuve de ce pays. Dans le fleuve, se trouve une grande île. Cette ville a donné son nom aux vêtements appelés *ḳaḳu ī*[6], à l'aloès *ḳāḳulī* et à d'autres nombreuses choses encore parmi les vêtements et les minéraux.

La ville de Aṭrāghā[7] est grande et située sur un fleuve. Son roi

des fruits en petite quantité. On y boit de l'eau de source et de puits, et on y fabrique des étoffes de coton qui se débitent dans le voisinage... De Rūmala à Kalbaṭa, 3 journées ». Ce sont, sans aucun doute, les mêmes villes que Ibn Iyās appelle Šīta et Zawīla; mais je ne sais quelle est la bonne leçon. Cf. Marquart, *Ērānšahr*, p. 262-263.

1. Le texte a la leçon fautive نيارس *Niyāras* pour بَنَارَس *Banāras* = Benares.
2. أُورِشِين *Ōrišīn*.
3. بحر الملح.
4. 2.000 livres.
5. لوقين.
6. Le texte a les leçons fautives قَاقِلَا *Ḳāḳilā*, et *infra* قَاقِلِى *ḳāḳilī*.
7. أَطْرَاغا.

a de nombreuses armées. Ses habitants font de rudes guerres aux Tatars. Ils ont des armes et sont extrêmement valeureux. Il y a dans cette ville, un fleuve dans lequel, prétend-on, le roi Djalahkin[1] plongea et il leur réapparaît [seulement à certaines époques.

La ville de Djāwaga[2] est grande; elle est située sur une île aux confins de la Chine, du côté de l'Inde. Elle contient des merveilles. Il y pousse (p. 72) l'arbre à camphre. Cet arbre est si grand qu'un seul [camphrier] peut couvrir cent hommes de son ombre. Le camphre coule du sommet de l'arbre [après l'avoir incisé] et on le met dans des jarres pour y être desséché et solidifié. C'est une résine de cet arbre qui ne se trouve qu'à l'intérieur [de l'arbre]. Il y a dans cette [ville] des chats ailés comme les chauves-souris. Il y a aussi une espèce de démon[3] qui ressemble à une vache de montagne; il est de couleur rouge, tacheté de blanc, ses chairs sont amères (*s c*). Il y a également un félin à musc, semblable au chat, dont le musc se trouve sous l'aisselle. Il y a une montagne appelée Naṣbān[4] où se trouvent de grands serpents qui avalent éléphant, vache, veau et buffle. Il y a des singes blancs semblables aux buffles et aux grands béliers. Il y a des oiseaux blancs, rouges, jaunes qui parlent toutes les langues : on les appelle des perroquets. Il y a des paons au plumage tacheté de blanc et de noir, verts, aussi grands que les grandes autruches.

Kalah[5] est une petite ville[6] de l'Inde entre l'Omān et la Chine; elle est située au milieu de l'équateur. A midi, il n'y a pas la moindre ombre. C'est le point terminus des navires marchands. Le bambou y pousse. C'est un pays bien connu.

La ville de Irām[7] est une ville bien connue de la terre de l'Inde. Il y a un temple qui contient une idole couchée sur le côté. De temps en temps, on en entend un sifflement et quand elle fait cela, c'est signe de bonne récolte pour cette année-là et de prospérité.

1. جلهكين.
2. Le texte a la leçon fautive زانج *Zānag* pour زابج *Zābag*.
3. الغول.
4. النصبان.
5. Le texte a كلة *Kalha* pour كله *Kalah*.
6. بليدة.
7. إرام.

Baḥrayn est une petite ville entre l''Omān et Baṣra...

(P. 73) Djādjilā[1] est une ville de l'Inde, située au sommet d'une montagne dont la moitié est dans la mer et la moitié sur la terre ferme. Ses habitants ont une connaissance parfaite de l'observation des étoiles et du comput astronomique. Dans cette [ville,] pousse la cannelle et on l'en exporte dans le monde entier.

« Ibn Iyās, dit De Goeje, a publié l'extrait suivant du livre *Ikhtirāḳ al-afāḳ* : « Cette île est (ces îles sont) appelées Wāḳwāḳ, parce « qu'il y a là une île isolée où l'on trouve un arbre qui porte un « fruit ressemblant à la tête d'une femme pendue par les cheveux. « Quand un de ces fruits est mûr, il pousse avec force le cri : « wāḳ wāḳ, loué soit Allah le Créateur ! ; puis il tombe et se sèche « immédiatement. Les indigènes s'en emparent aussitôt car il a « des propriétés très utiles[2]. »

1. جاجلى, pron. anc. *Gāgilā*.
2. In *Merveilles de l'Inde*, p. 302.

SĪDĪ 'ALĪ ČELEBĪ (1554).

« On était alors, dit Reinaud, en l'année 1553 de l'ère chrétienne. La flotte ottomane [envoyée par l'empereur Soliman pour donner la chasse aux Portugais,] se trouva exposée à d'horribles tempêtes, et fut jetée par les vents sur les côtes de l'Inde; une partie de l'équipage seulement atteignit la terre, notamment l'amiral qui se nommait Sīdī 'Alī Čelebī. Sīdī 'Alī, avant d'avoir reçu ce commandement, était surtout connu comme poète et littérateur. Mais il était doué d'un caractère énergique et il cherchait l'instruction partout où elle se trouvait. Débarqué dans la presqu'île de l'Inde, il parcourut les villes principales, se mettant en rapport avec les hommes instruits, et recueillant tous les livres arabes, persans et turks qui traitaient de l'art de la navigation. Il revint ensuite à Constantinople, à travers le nord de l'Inde, le Badakhšān, la Transoxiane, le Khawarizm et la Perse.

« Sīdī 'Alī a rédigé en turk une relation de l'expédition dont il avait eu le commandement, et cette relation qui porte le titre de *Mirāt al-mamālik, Miroir des royaumes*, a été traduite en allemand et en français[1]. Mais de plus, il rédigea, également en turk, un traité de la navigation des mers orientales, ouvrage de la plus haute importance. Il se trouvait alors à Aḥmadābād, dans le Guzerate : c'était en l'année 962 = 1554. Le traité intitulé *Muḥīṭ, l'Océan*, n'existe pas à Paris; mais le célèbre M. de Hammer, qui en possède un exemplaire, en a publié des fragments, en anglais, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*[2]. J'en ai trouvé d'autres fragments textuels dans le grand traité géographique de Ḥadjī Khalfa, intitulé *Djihan-numa*[3]. L'auteur fait usage des relations publiées dès cette époque par des Européens; de plus, et c'est

1. La traduction française a été publiée dans le *Journal Asiatique*, t. IX, 1826. A. Vambéry en a récemment publié une traduction anglaise sous le titre de : *The travels and adventures of the Turkish admiral Sidi Ali Reïs in India, Afghanistan, Central Asia and Persia, during the years* 1553-1566. Londres, 1899, in-8.

2. T. III, 1834; t. V, 1836; t. VI, 1837; t. VII et VIII, 1838.

3. P. 59 et suiv. de l'édition imprimée.

la partie qui nous intéresse davantage, il a mis à contribution divers traités arabes qui ne nous sont point parvenus. De ces traités, au nombre de dix, trois étaient anciens et sept modernes[1]. »

Les auteurs des trois traités anciens sont Layth bin Kahlān, Muḥammad bin Sādān et Sahl bin Abān sur lesquels on ne possède aucun renseignement. L'un des sept traités modernes est attribué à un certain Aḥmad bin Mādjid de Djulfār en 'Omān; les six autres dont les noms suivent, ont pour auteur Sulaymān bin Aḥmad de Šiḥr : *Fawāid*, *Tuḥfat al-fuḥūl*, *Ḥāwiya*, *Minhādj*, *Ḳilādat aš-šumūs* et *'Umda*[2].

Sur la biographie et les voyages de Sīdī 'Alī Čelebī, également appelé *Kātib-i-Rūmī* (l'écrivain, le poète byzantin), cf. le chap. I de *Die topographischen Capitel des Indischen Seespiegels* Moḥīṭ (*vide infra*) et les belles cartes jointes à cette publication.

La traduction anglaise de Hammer sur laquelle a été faite la présente version française est intitulée : *Extracts from the* Moḥīṭ, *that is the Ocean, a Turkish work on Navigation in the Indian Seas.*

CHAPITRE VIII

P. 549. Les[3] moussons sont de deux sortes : les moussons occidentales appelées par les marins *rīḥ kus*[4] et les moussons orientales appelées *rīḥ adzīb* ou *ṣabā*[5]. Les moussons orientales se subdivisent en deux sortes : pendant la première, les mers de l'Inde sont fermées; on les appelle cependant *mousson*.

1. *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CLXV-CLXVI. L'ouvrage de 'Alī Čelebī a été étudié par Alfred Maury qui a fourni à son sujet à Reinaud une note insérée dans le volume précité p. CDXXXVI-CDXXXIX et CDXL-CDXLIV.

2. En recherchant des textes arabes relatifs à l'Océan Indien, M. Gaudefroy-Demombynes et moi, nous avons récemment retrouvé les sources arabes du *Muḥīṭ* de Sīdī 'Alī dans les manuscrits 2292 et 2559 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris. Le *Muḥīṭ* de l'amiral turk n'est en somme qu'une traduction, parfois médiocre, des deux ouvrages précédents. Comme nous préparons l'édition et la traduction des deux manuscrits précités, je n'y insisterai pas davantage dans le présent travail. Cf. *Journal Asiatique*, 10e série, t. XX, 1912, p. 547-550.

3. *Journ. Asiat. Soc. of Bengal*, 1834, t. III, p. 545-353.

4. ريح كوس litt. *vent opposé*, c'est-à-dire, le vent d'ouest opposé au vent d'est.

5. صبا, ريح اذيب. « On le nommait aussi, dit Reinaud (*loc. cit.*, p. CDXXXV), ريح قبول *vent de face* ».

Ire subdivision de la 1re sorte appelée *ras ar-rīḥ* (tête du vent) ou *mawsim Zitūnī*[1]. [2]... P. 550.....Les moussons sous le vent, c'est-à-dire des parties de l'Inde situées sous le vent[3], sont les suivantes :

La mousson du Guzerate pour aller à Malaka[4], Sumutura, Tanassari[5], au Bengale et tous les pays situés sous le vent, commence vers le 16 mars[6] et dure jusqu'au 24 avril. La mousson est à son maximum vers le 15 avril.

La mousson du Konkona[7] pour aller à Malaka, Somotora, Tanassari, Martaban et Fāygū[8] et tous les pays situés sous le vent, commence le 16 mars et dure jusqu'au 4 mai. La période où elle est la plus forte est du 4 au 14 avril.

La mousson du Malabar pour aller à Malaka, Somotora, Tanassari, Martaban, au Bengale et dans tous les ports situés sous le vent, commence vers le 14 avril.

1. موسم زيتونى. La traduction porte : *mousson des olives*, ce qui est un contre-sens. زيتونى n'est pas ici un adjectif dérivé de زيتون *zaytūn*, olive, mais l'ethnique de زيتون *Zītūn* (vide supra p. 455 n. 6), forme arabisée du nom ancien de la ville du Fou-kien, Tseu-t'ong, appelée actuellement Ts'iuan-tcheou. « La mousson de l'ouest, dit Reinaud (*op. laud*, p. CDXXXV), était partagée en deux périodes : la première qui commençait au 16 mars et qu'on surnommait la *tête du vent*, était appelée *mawsin Zaytūnī* [lire *Zītūnī*] ou mousson de Zaytūn [lire *Zītūn*] ; sans doute c'est celle qu'on adoptait pour les voyages en Chine, qui, par leur longueur, exigeaient le cours de la mousson entière. »

2. Pour ce passage, cf. *Al-'Umda* in ms. 2559 folio 38 recto.

3. « L'auteur du *Muḥīṭ*, dit Reinaud (*op. laud.*, p. CDXXXV), divise les îles et les presqu'îles des mers orientales en deux classes : les îles sous le vent et les îles au-dessus du vent. Les îles sous le vent sont Malaka, Sumatra, Tenasserim, le Bengale, etc. Les îles au-dessus du vent comprenaient les pays situés au delà du détroit de Malaka. La même division a été rapportée par Barros, dans son *Asia Portugueza* (1777, décade II, liv. VI, chap. I, p. 4). Les écrivains malais présentent un système opposé. Suivant eux, les pays au-dessous du vent sont le royaume de Siam, le Cambodge, la Chine et les îles voisines ; Tenasserim, le Bengale, etc., composent les pays placés au-dessus du vent (cf. *Journ. Asiat.*, juillet 1839, p. 71) ». Sur les pays au vent et sous le vent, *vide infra* la note au commencement des autres extraits du *Muḥīṭ*.

4. Un certain nombre de noms n'ont été donnés qu'en transcription par le traducteur.

5. Tenasserim.

6. Les dates sont indiquées dans le texte en années persane et julienne, et ont été réduites en années grégoriennes par le traducteur.

7. Le Konkan.

8. Le Pégou.

La mousson de Dibā[1] pour aller à Malaka, Śomotora, Tanassari, Martaban, au Bengale et dans tous les ports situés sous le vent, commence le 14 avril.

La mousson de Ṣi'ḥr[2] pour aller à Malaka, Śomotora, Tanassari, Martaban, au Bengale et dans tous les ports situés sous le vent, commence le[3].....

La mousson de Mascate pour aller à Malaka, Śomotora, au continent du Siam, au Bengale et dans tous les ports sous le vent, commence vers le 16 mars[4].

P. 551..... IIe subdivision de la Ire sorte de mousson, qui est la fin de *kus*, appelé par certains *tīrmāh*[5] par d'autres *Dāmanī*[6].

..... Du 4 au 14 mai, la navigation est ouverte pour l'Inde entière. Les moussons sous le vent qui soufflent à cette époque de l'Arabie continentale et maritime et d'autres pays sous le vent, sont :

La[7] mousson pour aller d'Aden à Malaka, Śomotora, Tanassari, Martaban, au Bengale et dans les ports sous le vent, commence vers le 12 août.

..... La mousson du Guzerate pour aller à Śomotora, Tanassari, au Bengale et dans les ports sous le vent, commence le 2 septembre.

P. 552... La mousson pour aller du Malabar à Malaka, Śomotora, Tanassari et dans tous les ports sous le vent, commence vers le 21 septembre.

La mousson pour aller de Dibī à Malaka, Śomotora, Tanassari, Martaban, au Bengale, commence vers le 21 septembre.

..... 2e sorte de moussons, c'est-à-dire des moussons orientales appelées *adzīb* ou *ṣabā*.

1. Les Maldives. Hammer. Ms. 2559 الديبي.

2. Sur la côte méridionale de l'Arabie.

3. La non-concordance des dates persane et julienne ne permet pas de les ramener à une date grégorienne.

4. Pour le passage précédent, cf. ms. 2559 folio 38 verso l. 4 et suiv.

5. Mousson du mois de *tīrmāh*, mois du calendrier persan, du 21 juin au 20 juillet. Cf. Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, t. I. p. 327.

6. « La deuxième période, dit Reinaud (*op. laud.*, p. CDXXXV-CDXXXVI), qu'on surnommait *mawsim Dāmānī* ou mousson de Dāman, commençait le 12 août : c'est celle que pouvaient prendre les navires qui n'allaient pas au delà du golfe de Cambaye. La fin de cette mousson portait le nom de *fin des vents* ; on l'appelait aussi, comme au temps de Mas'ūdī, *tīrmāh* ». Cf. ms. 2559 folio 39 recto, l. 9.

7. Cf. ms. 2559 folio 39 verso l. 7 et suiv.

P. 553... La mousson pour aller de Malaka à Djidda, Aden, Hormūz souffle du 25 décembre au 13 février.

La mousson de Tanassari et Martaban pour aller à Djidda, Aden et Hormūz, souffle comme celle du Bengale et de Malaka.

La mousson pour aller de Śomotora au Bengale souffle du 13 février au 4 avril.

La mousson de Tanassari est la même que celle du Bengale.

..... La mousson de Malindi[1] aux îles de la Lune[2] souffle du 24 janvier environ au 13 février.

CHAPITRE IX

27e voyage. De Diu à Malaka.

P. 463[3]..... En quittant Diu, vous allez d'abord au sud-sud-est, jusqu'à ce que le *gāh* = α de la Petite Ourse ou Étoile polaire, soit à cinq degrés; côtoyez la terre, jusqu'à ce que la distance entre la terre et le navire soit de six *zām*[4]. De là, gouvernez au sud-sud-est parce que, dans les environs de Ceylan, la mer est grosse; elle est d'autant plus calme que vous en passez plus loin. Vous ne devez pas ranger [Ceylan] d'un coup, mais peu à peu; d'abord jusqu'à ce que β et γ de la Petite Ourse soient par 8 degrés moins 1/4; puis, de là, [vous gouvernez] au sud-est jusqu'à ce que β et γ de la Petite Ourse soit par 7 degrés et 1/4; de ce dernier point, [vous gouvernez] franc est [et vous naviguez pendant] 18 *zām* approximativement; ensuite, vous avez passé Ceylan. L'approche de Ceylan est indiquée par des éclairs ininterrompus, qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas. Aussi les éclairs de Ceylan sont-ils devenus proverbiaux pour désigner un menteur. Après avoir dépassé Ceylan, vous gouvernez est-nord-est et est-1/4-nord, jusqu'à ce que le *gāh* soit par deux degrés; de là, [vous gouvernez] franc est jusqu'à l'île de Sargal[5], l'une des îles Nāgabārā[6]. Après l'avoir laissé derrière,

1. Malindi, sur la côte orientale d'Afrique, par environ 3° de latitude méridionale.

2. *Djazrul ḳamr* (sic), Madagascar. Hammer.

3. *Journ. Asiat. Soc. of Bengal*, t. V, 1836. Cf. ms. 2559 folio 55 verso l. 7.

4. Le *zām* est la huitième partie de 24 heures.

5. سرجل.

6. ناجباري ou ناج باري, pron. anc. *Nāgabārā* = *Nakkavaram* de l'inscription de Tanjore de 1050 = *Lo-jen-kouo* du pèlerin chinois Yi-tsing, le pays des hommes nus, les Nicobar.

vous gouvernez est-1/4-sud jusqu'à ce que la terre soit en vue; vous longez [ensuite la terre] jusqu'aux îles Pūlo Sanbīlan[1] [ainsi appelées en malais] parce qu'elles sont neuf; et de là (p. 466) jusqu'au pôle sud. A votre droite, quelques îles sont en vue à une certaine distance; vous allez ainsi dans la direction du sud jusqu'à ce que vous arriviez aux îles [appelées] Pūlo Gumrah[2] qui apparaissent dans le voisinage; de là, [vous allez] dans l'est-sud-est, là où il y a plus de dix brasses d'eau; s'il y en a onze ou douze, ça ne fait rien, parce que après douze brasses, c'est la mer profonde et vous êtes [alors] hors du banc de Ḳafāṣī. Vous allez jusqu'à ce que la montagne de Pūlo Pāsalār[3] soit en face de [vous], dans le nord-est, jusqu'à ce que la sonde donne 24 brasses, parce qu'il y a là un banc incurvé qui s'allonge dans la mer et dont il faut prendre garde — c'est pour cette raison qu'il faut toujours naviguer par 24 brasses jusqu'à ce que vous voyiez la montagne de Pūlo Pāsalār au nord-nord-est —. Vous gouvernez ensuite dans la direction de la terre et vous naviguez à l'est-nord-est, jusqu'à Malaka. Les habitants du Coromandel[4] vont des Pūlo Sanbīlan au pôle sud pendant deux *zām*[5].

1. فلو سنبيلن, litt. *fulū sanbīlan*, du malais *Pūlo sembīlan*, les 9 îles. Elles sont situées au large de l'embouchure de la rivière de Perak, dans le détroit de Malaka, sur le 4e degré de latitude.

2. فلو جمره, les îles Aroa, environ 65 milles au sud des précédentes, au milieu du détroit.

3. فلو پاسلار. Cette transcription est curieuse : le *p* de *pūlo* est rendu par ف et celui de *Pāsalār* par پ.

4. طايفه شوليان, les Coḷa du Coromandel.

5. « Dans les divers itinéraires que donne le *Muḥīṭ*, dit Alfred Maury (apud *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CDXXXVI-CDXXXVII), pour se rendre de la côte est et sud-est de l'Arabie aux Échelles de l'Inde, on ne trouve nulle part mentionnés les divers points de la côte indienne comme placés sur la route qui conduit de Ceylan à Sumatra. Cette circonstance confirme déjà, à notre avis, le fait que nous avions avancé (*Bull. Soc. géogr. de Paris*, avril 1846), à savoir que les bâtiments partis de Sīrāf [sur la côte orientale du golfe Persique] doublaient la pointe de Galle et se rendaient directement sur la côte de Malaka et à Sumatra en suivant la ligne qui coupe les sixième et septième parallèles. Le 27e voyage, de Diu à Malaka, donne positivement cette route comme celle qu'on suivait à l'époque à laquelle ont été composés les ouvrages hydrographiques qui ont servi à la rédaction du *Muḥīṭ*. Il y est prescrit de gouverner sur l'est-nord-est, après avoir quitté Ceylan, puis de s'élever davantage dans le nord, pour redescendre ensuite en plein est et aborder à Sargal qu'on désigne comme une des îles Nicobar. Après avoir laissé derrière soi cette île, qui est sans doute la grande Nicobar, on gouverne sur l'est-sud, et l'on arrive en vue des Pūlo Sēm-

28e voyage. De Diu à Sāṭīgām[1], c'est-à-dire au Bengale.

En partant de Diu, votre route jusqu'à ce que vous ayez laissé Ceylan derrière vous, est la même que la précédente. Ensuite, vous gouvernez au nord-est, Ceylan restant à l'ouest de votre route]; puis, au nord-est 1/4-nord jusqu'à ce que vous arriviez en face de Rakang[2], où le *gāh* est à 9 degrés moins 1/4, et les *Deux Ânes* (γ ♋ du Cancer) à peine par 6 degrés. Si, au cours de cette route, vous voyez la terre, c'est bien; si non, gouvernez est-nord-est jusqu'à ce que le *gāh* soit par 9 degrés 1/2 et vous arrivez ainsi à l'île Dārdīv[3]. Si vous la voyez à ce moment, c'est bien; si non, gouvernez franc est jusqu'à ce que vous voyiez la terre, mais prenez garde à l'attol Hayūmiyūn[4], qui est un rocher désert, autour duquel il y a 20 brasses d'eau; faites attention aussi à [l'île] Dārdīv où il n'y a que 5 brasses d'eau. Si Rakang est en vue, gouvernez nord-nord-ouest avec 25 brasses d'eau. Hayūmiyūn reste alors à votre droite; vous devez y faire grande attention. Après l'avoir dépassé, vous vous approchez de la terre jusqu'à ce que votre sonde indique 16 brasses d'eau; avec cette route, vous arrivez à Dārdīv. Après

bilan, où les neuf îles de la côte malaise, latitude 4° 5′, à l'embouchure de la rivière Perak. Horsburgh recommande, en effet, de s'approcher de Junkseylon, où des îles qui sont près de la côte de la presqu'île malaise, où l'on trouvera des brises de terre qui permettront de faire route au sud-est, le long de cette côte. Ainsi, il est clair, d'après le *Muḥīṭ*, que les bâtiments suivaient le trajet direct de Ceylan à la côte de Malaka. Seulement, d'après cet itinéraire, on voit que, craignant la difficulté qu'il y a de doubler les îles qui sont en dehors d'Atchin, ils s'en éloignaient en remontant plus au nord des Pūlo Sĕmbīlan. Les bâtiments, toujours d'après l'itinéraire indiqué dans le *Muḥīṭ*, prolongeaient la presqu'île de Malaka, en se tenant à quelques milles de terre. Ils allaient reconnaître les îles Aroa, appelées dans le *Muḥīṭ* Pūlo Gumrah, puis venaient en vue du mont Parcelar, le Pulo Pāsalār du *Muḥīṭ*. Alors on gouvernait à l'est-nord-est pour arriver à Malaka. C'est encore la route que les bâtiments suivent aujourd'hui [en 1848]. Les navires préfèrent prolonger la côte malaise que la côte de Sumatra ».

1. شاطی‌جام, pron. mod. *Sāṭīdjām*, le Chittagong des cartes modernes, au fond du golfe du Bengale. Pour ce voyage, cf. la carte XX de Tomaschek *in Die topographischen Capitel*. Cf. ms. 2559 folio 56 verso l. 6.

2. رکنج, pron. mod. *Rakandj*, Arakan.

3. داردیو, c'est-à-dire l'île (*dīv* < skr. *dvīpa*) *Dār*.

4. فشت هیومیون.

avoir laissé [cette île] derrière vous, vous gouvernez nord-nord-ouest par 12 brasses d'eau et là, vous arrivez à un grand estuaire appelé Bākāl[1] et ensuite à cinq caps qui sont pris pour des îles par ceux qui ne les connaissent pas. On arrive ensuite à un *ghubb*, c'est-à-dire à un golfe, plein de hauts fonds, d'écueils et de brisants. Cet endroit s'appelle Kūkar Dīwā[2]; on arrive ensuite à l'île Zangiliyā[3] qui est en face de vous (p. 467); votre route est au nord-nord-ouest. Lorsque vous approchez de cette île, restez du côté de la mer, parce que son cap méridional est *riḳḳ*, c'est-à-dire un haut fond et la couleur de l'eau devient blanche; en attendant, du côté de la mer, [l'eau] paraît verte. Maintenez-vous dans cette direction, et vous trouverez progressivement de meilleurs sondages jusqu'à ce que vous arriviez à 17 et 18 brasses. En arrivant à cet endroit, vous trouvez encore l'eau blanchâtre; ces hauts fonds sont sur la côte méridionale de l'attol Gūriyan qui est un endroit désert. Là, la mer est bruyante. Ne prenez ni trop près ni trop loin de l'île de Zangiliyā, mais gouvernez entre les deux. Si la sonde indique 18 brasses ou près de 18 brasses, vous avez dépassé Zangiliyā. Faites route ensuite dans la direction du pôle nord et continuez à sonder jusqu'à ce que vous trouviez 7 brasses. De là, gouvernez dans la direction du pôle nord et de l'endroit du lever de β et γ de la Petite Ourse, jusqu'à ce que votre sonde indique six brasses, mais pas moins. Vous arrivez ainsi au cap de l'estuaire où est situé Sāṭīgām. Là, vous stoppez jusqu'à la marée avec laquelle vous entrez dans le port.

Au Bengale, on trouve en abondance l'ivoire et l'ébène. Les plus beaux turbans de mousseline, les meilleurs *djūtār*[4] et les étoffes indiennes les plus précieuses en proviennent. Les ceintures de mousseline les plus belles sont appelées *malmal*[5] et les plus précieuses d'entre elles, *malmal-šāhī*[6] [ce dernier nom a été par confusion, oblitéré en *marmar-šāhī*[7]]. Il y a également des vaches

1. باكال.
2. كوكر ديوا, l'île Kūkar. Tomaschek (*Die topographischen Capitel*, carte XX) a *Kōkor*.
3. زنجليا pron. mod. *Zandjiliyā*.
4. جوتار. « *Ćutar*, dit le traducteur anglais, est une belle étoffe ainsi appelée parce qu'elle a quatre [skr. *catur*] fils. »
5. ململ.
6. ململ شاهى, *malmal* royal.
7. Marbre royal.

marines[1]; on trouve les meilleures entre le Bengale et Delhi, dans le lac intérieur. On les appelle vaches marines quoiqu'elles ne vivent pas dans la mer, mais dans les lacs de l'intérieur des terres. Les marchands les appellent ainsi. Dans les lacs de l'intérieur, dans le nord, dans les montagnes de l'Afghanistan, on trouve également le rhinocéros[2] (le nom est identique au Κερατότας de Ctesias), mais leurs cornes n'ont que six pouces de longueur. On rapporte que les rhinocéros d'Abyssinie ont de plus longues cornes. On trouve des girafes en Abyssinie, mais jamais dans l'Inde[3].

29e voyage. De Malaka à Aden.

En partant[4] de Malaka, on longe la côte jusqu'à la montagne de Pūlo Pasalār. Là, faites attention au banc précité. On voit cette montagne dans la direction de l'est-1/4-sud, et, à quelque distance, Pūlo Gomar[5]. Après l'avoir laissé derrière vous, votre direction est celle du pôle nord jusqu'à ce que vous arriviez aux îles Pūlo Sanbīlan; de là, vous gouvernez pendant quelque temps au nord-nord-ouest, jusqu'à ce que vous arriviez aux îles de Perak[6] et de Yaflūbotof[7]. De là, [vous gouvernez] à l'ouest-1/4-nord jusqu'à l'île Nāgabārā[8]; de ce dernier point, ouest-1/4-sud jusqu'à ce que β et (p. 468) γ de la Petite Ourse soient par 8 degrés moins un quart ; de là, franc ouest, Ceylan étant en vue à droite. Si vous ne voyez pas [Ceylan], continuez cependant votre route à l'ouest, jusqu'aux Maldives, et de là, [gouvernez] à l'ouest-nord-ouest, en restant un peu au nord ouest-1/4 ouest, jusqu'à ce qu'on arrive en

1. كاو قطاس.
2. كركدان *karkadān*.
3. « On voit, dit Alfred Maury (*loc. cit.*, p. CDXXXVII-CDXXXVIII), par le vingt-huitième voyage, pour aller de Diu à Chittagong, que l'on ne passait pas par le détroit de Palk, mais qu'on laissait l'île de Ceylan à l'ouest ; ce qui ne pouvait arriver qu'autant qu'ayant doublé la pointe de Galle, on s'élevait le long de la côte orientale de Ceylan, et ce qui exclut complètement l'idée du passage du détroit. »
4. Cf. ms. 2559 folio 57 verso l. 6
5. فلو جمر ou *pūlo Gamar* ; pron. mod. *Djomar*, *Djamar*.
6. فيرك, l'île au nord-ouest de Pūlo Pinang.
7. يافلوبتف. Lire فلو بتن Pulo Buton.
8. Le texte a ناجبان erreur de graphie pour ناجباري *Nāgabārā*, les îles Nicobar.

face de Gardafūn[1] et que le *gāh* soit par 4 degrés et un huitième. De là, [gouvernez] franc ouest jusqu'à ce qu'on atteigne la terre[2].

30e voyage. De Šāṭīgām, c'est-à-dire du Bengale, à la côte Arabique de la mer Rouge.

Appareillez[3] à la fin du flot, c'est-à-dire pendant le dernier quart de la marée montante, et faites route, avec le jusant, à l'ouest-1/4-sud, pendant deux *zām*; la sonde indiquant 6, 7 et 8 brasses d'eau. Levez l'ancre aussitôt que le flot est étale et allez au vent, qu'il soit faible ou fort, jusqu'à ce que le jusant recommence, pendant un *zām* à l'ouest-sud-ouest, puis deux *zām* au nord-ouest. L'eau devient ensuite noire et vous vous dirigez vers le sud-sud-ouest jusqu'à ce que β et γ de la Petite Ourse soient par 8 degrés moins 1/4; ensuite, franc ouest, Ceylan étant en vue sur la droite; on continue franc ouest jusqu'aux Maldives, et de là à Gardafūn par la route indiquée ci-dessus [voyage 29].

CHAPITRE X

P. 806. Des[4] accidents contre lesquels il faut se prémunir, et des cyclones.

Les capitaines des mers indiennes comptent dix choses dont il faut se garer ;

..... 6. Si vous voulez atteindre Malaka, gardez-vous de voir

1. Cap Guardafui.

2. « Le vingt-neuvième voyage, dit Alfred Maury (*op. laud.*, p. CDXXXVII), indique l'itinéraire de retour de Malaka à Aden ; il énumère les mêmes lieux en sens inverse [que l'itinéraire 27] ; mais il indique de plus entre les Sĕmbīlan et les Nicobar, Pūlo Pinang et Pūlo Buton : ce qui montre qu'au retour les bâtiments prolongeaient davantage la côte de la presqu'île, et que, pour se rendre à Nicobar, ils suivaient une ligne moins oblique. Il est également dit dans cet itinéraire, que l'on se rendait directement de Nicobar à Ceylan, en mettant le cap à l'ouest-sud, c'est-à-dire précisément vers la pointe Dondra, extrémité de l'île de Ceylan ».

3. Cf. ms. 2559 folio 58 recto l. 4.

4. *Journ. of the Asiatic Soc. of Bengal*, vol. VI, 2e part. 1837, p. 805-807. Cf. ms. 2559 folio 58 recto, l. 2 *infra* et suiv.

Gāmis falah[1], parce que les montagnes [appelées] Montagnes de Lāmurī[2] avancent dans la mer, et le flot est là extrêmement fort.

Les extraits du *Muḥīṭ* qui suivent, sont empruntés à la belle *Festschrift* publiée par la Société de géographie de Vienne à l'occasion du 4e centenaire du voyage de Vasco de Gama, intitulée *Die topographischen Capitel des Indischen Seespiegels Moḥīṭ*, trad. Maximilian Bittner, avec une très intéressante introduction de M. Wilhelm Tomaschek et 30 cartes établies en partie par ce dernier savant, d'après les indications du texte turk (Vienne, 1897, in-folio). M. Luigi Bonelli avait antérieurement fait paraître dans les *Rendiconti della Reale Academia dei Lincei* (*Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 5e série, vol. III, 1894, p. 751-777), le texte du chapitre IV du *Muḥīṭ*. C'est cette dernière publication qui m'a fourni les toponymes en caractères arabes qu'on trouvera en note. M. Bonelli a établi son texte d'après les mss. de Naples et de Vienne, les seuls exemplaires connus du *Muḥīṭ* de Sīdī 'Alī.

D'après des calculs auquel je renvoie (p. 15 et suiv.), M. Tomaschek est arrivé à fixer approximativement la valeur de l'*iṣba'* à 1° 42′ 50″. D'autre part, les hauteurs en *iṣba'* de la Grande Ourse, la Petite Ourse et l'étoile polaire correspondent aux latitudes suivantes :

6 1/4	*iṣba'*	de la Petite Ourse	= 3° Nord;
8	—	— ou	
1	—	de l'étoile polaire	= 6° Nord;
2 3/4	—	—	= 9° Nord;
4 1/2	—	—	= 12° Nord;
6 1/4	—	—	= 15° Nord;
8	—	—	= 18° Nord;
9 3/4	—	—	= 21° Nord;
11 1/2	—	—	= 24° Nord;

1. « L'éditeur, dit Yule (*Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, t. II, p. 307), n'a pas compris le caractère géographique de ce passage qui signifie évidemment : n'allez pas assez près de la Tête d'Atchin, pour pouvoir voir les îles qui sont devant ce cap ».

جامس فله. *Gāmis-fula*, que Hammer a lu inexactement *Djamas falah*, est la *Gauenispola* de l'éd. française de Marco Polo. C'est une petite île, voisine de la Tête d'Atchin.

2. جبال لامرى.

2 3/4	*iṣba'* de la Petite Ourse	=	3° Sud;
1	— —	ou	
13	— de la Grande Ourse	=	6° Sud;
11 1/4	— —	=	9° Sud;
9 1/2	— —	=	12° Sud;
7 3/4	— —	=	15° Sud;
6	— —	=	18° Sud;
4 1/4	— —	=	21° Sud;
2 1/2	— —	=	24° Sud;
3/4	— —	=	27° Sud.

D'après d'autres calculs (p. 21-22), M. Tomaschek est arrivé aux correspondances suivantes en ce qui concerne la valeur du *zām* :

10 *zām*	=	1 1/4 *iṣba'*	=	2° 8' degrés;				
14 *zām*	=	7 [illegible]	=	3 degrés	=	200 milles	=	68 para ang.
42	=	5 1/4	=	9	=	600	=	204
46,6	=	5,83	=	10	=	666,6	=	226,6
56	=	7	=	12	=	800	=	272
70	=	35/4	=	15	=	1.000	=	340
80	=	10	=	17° 8' 34"	=	1.143		
88	=	11	=	18° 51' 26"	=	1.257		
420	=	105/2[1]	=	90 degrés	=	6.000	=	2.040
1.680	=	210[2]	=	360	=	24.000	=	8.160

Il s'ensuit donc que :

1 *zām* = 4.857 142 parasanges,
4,77 lieues portugaises nouvelles,
13,72 milles de Venise,
14,82 milles anglais,
12,858 milles marins,
23,851 kilomètres.

1. D'après les anciens pilotes, c'est-à-dire les pilotes antérieurs au xve siècle, 56 *iṣba'*. Tomaschek.
2. D'après les anciens pilotes, 224 *iṣba'*. Tomaschek.

ROUTES MARITIMES[1] SOUS LE VENT[2]

ROUTES MARITIMES[3] AU PAYS DE ČOLA, DE NĀT, DE WARĪSĀ ET DE BUNG.

P. 59. Les[4] routes maritimes à destination du pays de Čola[5], de

1. Le texte a ديرٮ. « Della *Deyrah* (ديرة, plur. ديَر) nel senso di *bussola*, dit M. Bonelli (*Rendiconti*, p. 754), discorse A. d'Abbadie in *Journ. As.*, 1841 p. 585, e sgg. e tale significato trovasi registrato nel *Suppl. aux Dict. ar.* del Dozy; però qui il vocabolo va preso nel senso di *rotta o direzione di una nave*; Sīdī 'Alī infatti lo spiega per طريق *via, cammino.* » M. Bittner a traduit par *Schiffswege*, ديرٮ que j'ai rendu par *routes maritimes*.

2. « Le denominazioni di *paesi sopra vento* e *paesi sotto vento*, dit M. Bonelli (*Rendiconti*, p 754), designano respettivamente le contrade ad occidente e ad oriente del Capo Comorino, e ciò evidentemente in relazione al Monsone di S.-O., corrispondono pertanto alle denominazioni malesi : دياتس اغين [plus exactement داتس اغن *di ātas āñin*, litt. : au-dessus du vent, au vent] e دباوه اغين [دباوه اغن *di bāwah āñin*, litt. : au-dessous du vent, sous le vent] (cf. Dulaurier, in *Journ. As.*, 1839, juillet, p. 71) falsamente interpretato dal Barros (*Asia Portugueza*. Lisbona 1778, t. IV, p. 4 [décade II, livre VI, chap. I]) e dietro da lui dal Reinaud (Introd., p. CDXXXV). » La remarque de M. Bonelli en ce qui concerne Barros et Reinaud est exacte, mais il se trompe en indiquant le cap Comorin comme point de séparation entre les pays au vent et les pays sous le vent. D'après Favre (*Dictionnaire malais-français*, sub verbo اغن), les pays au vent sont les pays situés à l'ouest de la pointe septentrionale de Sumatra, en réalité à l'ouest de Sumatra; et les pays sous le vent, ceux qui sont à l'est du détroit de Malaka. Sīdī 'Alī a, il est vrai, adopté la division qu'indique M. Bonelli, car il comprend la côte de Coromandel parmi les pays sous le vent; mais cette opinion n'est pas défendable. Les expressions *pays au vent* et *sous le vent* sont, dans le cas présent, d'origine malaise; c'est donc par rapport au pays malais et non au cap Comorin, que tel pays est au vent et tel autre sous le vent.

3. Le texte a en arabe ديرٮ بر شوليان *diyar barr Šūliyān*, litt. : *routes à la terre ferme de Čola*, c'est-à-dire au pays de Coromandel. M. Bittner a traduit par *Schiffswege an der küste der Šōlī* ce que je rends par *routes maritimes au pays de Čola*. بر ne signifie pas *côte*, mais *terre ferme*, *continent*, par opposition à *île*.

4. Cf. ms. 2559 folio 20 verso l. 2 *infra*.

5. Le texte a شوليان *Šūliyān* < skr. *Coḷa*. La forme *Šūliyān* paraît être obtenue au moyen de **Šūlī*, ethnique dérivé de **Šūla*, + le suffixe persan *ān*. La représentation de la palatale sourde sanskrite *c*, par la chuintante arabe ش *š* est peu fréquente. On attendait plutôt صوليان *Čuliyān*, avec ص en fonction de palatale sourde, qui est la leçon de plusieurs géographes arabes. *Vide supra* p. 9, 11, 348 et 376.

Nāt[1], de Warīsā[2] et de Bung[3] empruntent l'itinéraire suivant. De Kumharī[4] à Firandala[5] où l'étoile polaire est à 2 degrés[6] de hauteur, [on fait route] à l'est-nord-est[7]; de Firandala à Bālī-Nūgam[8], où l'étoile polaire est à 2 1/2 degrés de hauteur, au nord-est[9];

1. نات.

2. وَرِيسا, Orissa. La forme habituelle arabe de ce toponyme indien est اورشين *Awršīn*. *Vide supra* p. 24, 73 et 198.

3. بُنج avec ج en fonction de gutturale sonore. M. Bittner a toujours lu ج = *dj*, c'est-à-dire en donnant à ce phonème sa valeur de palatale sonore moderne. Dans la plupart des cas, cette dernière lecture est incorrecte. D'après une note de Gladwin (*Ayeen Akbery*, 1800, t. II, p. 4) reproduite par M. Bonelli (*Rendiconti*, p. 759, note 1), « Bungaleh originally was called Bung » = skr. *Banga*.

4. كمهرى, le cap Comorin < skr. *Kumārī*. Sur ce nom, cf. Wilson *apud Hobson-Jobson*, 2e éd., *sub verbo* Comorin : « A name of the goddes Durgā, to whom a temple dedicated at the extremity of the peninsula [of India] has long given to the adjacent cape and coast the name of Kumārī, corrupted to Comorin... » L'itinéraire suit la côte orientale de l'Inde du sud au nord. Pour la localisation des ports dont il s'agit, cf. les cartes XVII et suivantes *in Die topographischen Capitel des Indischen Seespiegels Moḥīṭ*.

5. فرندله.

6. Le mot que j'ai rendu par *degré* est, dans le texte, اصبع *iṣba'* litt. *doigt*. « En ce qui concerne la latitude des lieux, dit Maury dans une note utilisée par Reinaud (*Géographie d'Aboulféda*, t. I, *introduction générale à la géographie des orientaux*, p. CDXLI), les navigateurs mesuraient la distance du pôle, ou du moins des étoiles qui l'avoisinent, à l'horizon. L'arc qui servait à mesurer cette hauteur portait le nom de ترفه *tarfa* ou *iṣba'*, c'est-à-dire *doigt*. Le mot *iṣba'* répondait à notre mot *degré*. L'*iṣba'* était, à proprement parler, une division du cercle, et si ce nom s'appliquait à l'arc qui mesure l'élévation du pôle au-dessus de l'horizon, c'était dans le même sens que les expressions *degré de latitude*, *degré de longitude* signifient non un *degré*, mais simplement la distance à l'équateur ou au méridien. L'*iṣba'* se subdivisait en 8 *zām*. Ces *zām* étaient donc des minutes *octavales* du degré usité chez les navigateurs ».

7. Le texte a مطلع سماك le lever des Poissons, que M. Bittner a interprété par *gegen ONO. Simāk*, les Poissons, = α de la Vierge. D'après les *Tables astronomiques* du šaykh Ḥusayn Zayd, sa position dans les signes du Zodiaque est du 20e degré de la Balance au 2e degré du Scorpion. Cf. *Les mansions lunaires des Arabes* de Muḥammad al-Muḳrī, texte arabe et trad. par A. de C. Motylinski, Alger, 1899, in-8, p. 86. Les indications suivantes de même nature sont également empruntées à ce travail qui sera indiqué par abréviation sous le nom de *Mansions*.

8. بالى نوكم avec ك en fonction de gutturale sonore, ou *Bālī-Nōgām*.

9. Le texte a مطلع نعش, le lever de *Na'š*. *Na'š*, la Civière = βγζη formant le trapèze de la Petite Ourse (*Mansions*, p. 91).

de Bālī Nūgam à [l'île de] Šullam[1], à l'est-1/4-nord[2]; de [l'île de] Šullam à Anbalā (p. 60) Kūrī[3], où l'étoile polaire est à 3[4] degrés de hauteur, au nord-est-1/4-nord; de Anbalā Kūrī à Mutubalī[5], où l'étoile polaire est à 6 degrés de hauteur, au nord[6] — on doit connaître cette circonstance que l'étoile polaire se meut avec le mouvement des apogées —; de Mutibalī à Godawārī[7], d'après les uns, au nord-est-1/4-est[8] — c'est la route exacte —, d'après les autres au nord-est; de Godawārī à Fisās[9], au nord-est[10]; de Fisās à Fawfalam[11], au nord; de Fawfalam à Kanfār[12], à l'est-nord-est; de Kanfār jusqu'aux deux îles Sun-dīb[13] et Fāradīb[14] situées à l'embouchure de l'estuaire [de la rivière] de Sātīgām[15], à l'est-nord-est, d'après les uns — c'est l'opinion de la plupart des Cola, Arabes et Indiens —, à l'est-1/4-nord[16], d'après d'autres. C'est également ce que prétendent quelques pilotes Cola, ce qui s'accorde avec les déclarations des anciens.

1. شلم.
2. Le texte a مطلع ثريا, le lever des Pléiades, 6 étoiles du Bélier (*Mansions*, p. 86).
3. انبلا كورى, ou *Anbalā-kōrī*.
4. Var. 5 degrés (Bittner). Le ms. 2559 a *trois*.
5. متبلى, le Motupalli des cartes anglaises, au sud-ouest de l'embouchure de la Kistna.
6. Le texte a قطب جاه *ḳuṭb-i-gāh*, le pôle nord = α de la Petite Ourse.
7. جدوارى. « Il Godaveri di cui qui si parla, dit M. Bonelli (*Rendiconti*, p. 759, note 2), viene menzionato per la prima volta in D. João de Castro (1538) sotto il nome di *Guo lavam* : la seconda menzione que occorra nella letteratura geographica credo sia la presente di Sīdī 'Alī. » Le ms. 2292 de la Bibl. Nat. de Paris est de la seconde moitié du xve siècle, donc antérieur à Castro.
8. مطلع واقع, le lever de *Wāḳa'*, l'Aigle tombant = Véga (*Mansions*, p. 94-95).
9. فشاش.
10. مطلع عيوق le lever de *'Ayyūḳ*. *'Ayyūḳ* = α du Cocher ou Capella (*Mansions*, p. 95).
11. فوفلم. Cf. la ville de فوفل *Fawfal*, la noix d'arec, *apud* Ibn Sa'īd p. 348.
12. كنفار.
13. سنديب; *dīb* < skr. *dvīpa*, île.
14. فارديب.
15. شاتى جام. « L'estuario di Chittagong, dit M. Bonelli (*Rendiconti*, p. 760, note), la Sudkāwān di ibn Baṭūṭa e la Chatigam di De Barros (1552). » *Vide supra* p. 434 et note 10, contre l'identification de Chittagong au Sadgāwān de Ibn Baṭūṭa.
16. مطلع ثريا, le lever des Pléiades, 6 étoiles du Bélier.

ROUTES MARITIMES VERS LE SIAM

P. 60. Les routes[1] à destination de la côte de Siam[2], empruntent l'itinéraire suivant. D'abord, des [îles] Sun-dīb et Fara-dīb à Sātīgām [en faisant route] à l'est-sud-est[3]; de Sātīgām à l'île Zangiliyā[4], au sud[5]; de Zangiliyā à Nāgirāsī[6], au sud-sud-est[7]; de Nāgirasī à Marṭabān[8], à l'est-sud-est; de Marṭabān à Tawāhī[9], au sud-sud-est; encore de Marṭabān à l'île Folī[10], au sud[11]; de Folī aux îles Buttam[12], au sud[13]; des îles Buttam aux îles Fulo Sanbīlan[14] de la côte de Malāḳa[15], au sud-sud-est: des îles Fulo Sanbīlan aux îles Fulo Gumar[16], au sud; au large des îles Fulo Gumar, se trouve la montagne de Fulo Pāsalār[17] au sud-est-1/4-est[18] ou, comme l'ont affirmé quelques-uns, à l'est-sud-est; de Fulo Pāsalār à Malāḳa, on navigue au sud-est[19]; de Malāḳa à Singāfūr[20] à l'extrémité [méridionale] du Siam où la Petite Ourse[21] est à 5 degrés

1. Cf. ms. 2559 folio 21 recto l. 3 *infra*.
2. سيام *Siyām*.
3. مطلع تير, le lever de *Tīr*, α du Chien, σείριος; الطائر *aṭ-Ṭāir* = α de l'Aigle des *Mansions*, p. 95.
4. زنجليا, pron. mod. *Zandjiliyā*.
5. قطب سهيل, litt. le pôle de Suhayl, de Canope ou α du Navire.
6. ناجراشى, le cap Negrais.
7. مطلع سهيل, le lever de Canope.
8. مرطبان.
9. تواهى, Tavoy. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., *sub verbo*.
10. فلى ou *Falī* (cf. carte XXIII *op. laud.*)
11. *Vide supra* note 5.
12. بُتّم.
13. *Vide supra* note 5.
14. فلو سنبيلن. *Fulo* < malais *pūlaw* ou *pūlo*, île; *sanbīlan* = mal. *sembīlan*, neuf; les neuf îles. Sidi 'Alī qui ignorait le sens de *fulo*, appelle cet archipel جزر فلو سنبيلن, les îles Fulo Sanbilan, c'est-à-dire litt. : les îles neuf îles.
15. ملاق. Ms. 2559 ملاقه.
16. فلو جمر, ou *Fulo Gamar*.
17. جبل فلو پاسلار, litt. : la montagne de l'île Pāsalār.
18. مطلع اكليل, le lever de *Iklīl*. *Iklīl* = β δ π du Scorpion (*Mansions*, p. 86).
19. مطلع عقرب, le lever du Scorpion.
20. سنجافور, Singapour < skr. *simhapura*, la ville du Lion.
21. فرقدان, *Farḳadān*, les deux Veaux = β γ de la Petite Ourse ou les Gardes (*Mansions*, p. 91).

de hauteur, d'après les uns, à l'est-sud-est, ou d'après les autres, au sud-est. Que là-bas la Petite Ourse soit par 5 degrés de hauteur, cela ne vaut que pour notre temps; car elle se déplace, comme on l'a déjà mentionné, avec les apogées.

ROUTES MARITIMES A LA COTE DE ČĪN ET MĀČĪN

Les routes maritimes à la côte de Čīn et Māčīn[1] empruntent l'itinéraire suivant. D'abord de Singāfūr à Banagh[2] où l'étoile polaire est à quatre degrés de hauteur, au nord-1/4-ouest[3]; de Banagh à Čūrā[4], où l'étoile polaire est à 4 1/4 degrés de hauteur, au nord-nord-ouest[5]; [près] de Čūrā se trouve le golfe de Kwī[6], où l'étoile polaire est à 4 1/2 degrés de hauteur, [on s'y rend en faisant route] au (p. 61) nord-ouest-1/4-ouest[7]; de Čūrā on va à Sahr-i-naw[8] où l'étoile polaire est à 5 1/2 degrés de hauteur, [en faisant route] au nord[9]; de Šahr-i-naw au cap Kanbūšā[10], où l'étoile polaire est à 5 degrés de hauteur, au sud-est-1/4-est; de Kambūšā à Šambā[11] où l'étoile polaire est à 7 degrés de hauteur, au nord-nord-est[12]; de Šambā au golfe de Kawčī[13], où l'étoile polaire est à 10 degrés de hauteur, au nord-

1. چين وماچين. Cf. les cartes XXVIII et suivantes. Cf. ms. 2559 folio 21 verso l. 7 qui a *sic* الصين وما الصين.

2. Le texte a (*Rendiconti*, p. 760) بُنْغ *Bungh*. Pour ce passage, voir la carte XXVIII.

3. مغيب فرقدين, litt. le coucher des deux Veaux: *Vide supra* p. 499 n. 21.

4. صورا pron. mod. *Ṣūrā*.

5. مغيب نعش, le coucher de *Na'š*. *Vide supra* p. 497, note 9.

6. Le texte a (*Rendiconti*, p. 760) غبه كول, le golfe de Kūl. C'est aussi la leçon du ms. 2559.

7. مغيب واقع. *Vide supra* p. 8 note 498.

8. شهرنو. « Secondo Yule [éd. Yule-Cordier, t. II, p. 279], dit M. Bonelli (*Rendiconti*, p. 761, note 1), in *Šahr-i-naw* dovrebbesi vedere la moderna Lophaburi, città del Siam, anticamente capitale, e il cui nome significava in origine *città nuova* ».

9. قطب جاه.

10. كنبوسا *Kanbūsā*, pour كنبوشا *Kanbūšā*. Le ms. 2559 a la leçon avec *s*.

11. شنبا < skr. *Campā*.

12. مطلع نعش, le lever de *Na'š*. Vide supra p. 497 note 9.

13. كوجى litt. *Kawdjī* avec ج en fonction de palatale sourde = *Kawčī* < chinois *Kiao-tche*, le Tonkin. Le ms. 2559 a كو شى.

nord-ouest, et encore de Šambā au port de Aynam[1] où l'étoile polaire est à 12 1/4 degrés de hauteur, au nord-nord-est; de Aynam jusqu'à la Porte de la Chine[2] où l'étoile polaire est à 17 1/2 degrés de hauteur, au nord-est[3] — les hauteurs données de l'étoile polaire valent seulement pour notre temps, car l'étoile polaire se déplace, comme on l'a déjà mentionné, avec le huitième ciel, de façon qu'elle change ses positions pendant la succession des jours —; de la Porte de la Chine, la côte se dirige dans la direction du sud, au sud-est-1/4-est[4]. Qu'on sache que là se trouve le chanvre chinois, la rhubarbe et le cinnamome[5] — le mot *dār* signifie [en persan] *arbre*; *dār-i-čīnī* signifie donc *arbre chinois* —. La meilleure des sortes de porcelaine appelée *pāytakhtī-i čīnī*[6], se trouve à Sahr-i-naw et à Faghfūr[7]. Les marchandises les plus chères sont appelées *pāytakhtī*[8] et *faghfūrī*[9]. [Les coupes vernies] dites de Marṭabān[10], qui parviennent dans le territoire de Rūm avec des fruits confits, proviennent du port de Marṭabān en Chine (*sic*), d'où leur nom.

ROUTES MARITIMES DES ILES

Routes maritimes de l'île de Ḳomr.

Les routes maritimes de l'île de Ḳomr[11] sont les suivantes. Il faut d'abord mentionner qu'elle est une très grande île et qu'elle s'étend le long des côtes des Zandjs et de Sofāla. Elle commence au nord, par le cap appelé Rās-i-Milḥ[12], qui se trouve à l'endroit où

1. بندر اینم. Le ms. 2559 a ایم *sic*.
2. باب ساحل چین litt. : la porte du rivage de Čīn.
3. مطلع عیوق, le lever de *'Ayyūḳ*. *Vide supra* p. 498 n. 10.
4. *Vide supra* p. 499 note 18.
5. دارچینی, *dār-i-čīnī*. Vide supra p. 260.
6. پای تختی, ethnique signifiant *provenant de la capitale*, *hauptstädtisches*.
7. فغفور < persan *Baghpūr*, fils de Dieu. C'est le nom donné par les Persans et à leur suite par les Arabes, à l'empereur de Chine. Sīdī 'Alī ou les sources de l'écrivain turk, l'emploient par erreur comme nom de ville.
8. Marchandises de la capitale.
9. Marchandises impériales.
10. *Vide supra* p. 454, note 2.
11. جزیرة قمر, Madagascar. Cf. ms. 2559 folio 22 recto.
12. راس ملح, le cap du sel. C'est le cap d'Ambre de nos cartes.

la Grande Ourse est à 11 degrés de hauteur. Sa partie méridionale s'appelle Hūfā[1]. Celle-ci se trouve là où la Grande Ourse est à 3 degrés de hauteur, d'après les uns: à 1 degré d'après d'autres, ce qui est exact. En ce qui concerne les routes maritimes de cette île, il n'y avait pas accord (on différait d'avis), parce qu'elle est inhabitée. La route maritime sur le côté extérieur (litt. : le dos) qui fait face à la [haute] mer [=côte orientale], est, d'après les uns, au sud-ouest-1/4-ouest; d'après d'autres, au sud-ouest; à l'avis des Anciens, du commencement à la fin, à l'ouest-sud-ouest; (p. 62) l'auteur pense, [au contraire,] que d'après toutes les probabilités, la route est à l'ouest-sud-ouest, [puis] au sud-ouest-1/4-ouest et [enfin] au sud-ouest[2]. Il y a, en outre, deux remarques à faire. L'une est que l'île est extrêmement grande, la côte n'en finit pas et la route maritime est également sans fin. L'autre remarque est qu'on ignorait quelles étaient réellement les routes maritimes parce que peu de gens sont allés par là et parce que ceux qui y sont allés n'avaient pas grande connaissance de l'art nautique. Les pilotes des Zandjs ont dit : la route maritime sur la côte extérieure [= orientale] de l'île va de Rās-i-Milḥ jusqu'à l'endroit où la Grande Ourse est à 8 degrés de hauteur, au sud; et de là, jusqu'à la fin, au sud-1/4-ouest; la route sur la côte intérieure [litt. : le ventre = côte occidentale] de l'île va de Rās-i-Milḥ jusqu'à l'endroit où la Grande Ourse est à 8 degrés de hauteur, au sud-ouest-1/4-sud, et de là jusqu'à l'extrémité de l'île, au sud-1/4-ouest. La côte intérieure [= occidentale], de Rās-i-Milḥ jusqu'à l'endroit où la Grande Ourse est à 6 degrés de hauteur, est entièrement *naḍīf*, c'est-à-dire que là les côtes sont saines. Au contraire, de là à l'endroit où la Grande Ourse est à 6 degrés de hauteur, jusqu'à 2 *zām* ou un peu plus de l'extrémité [de la côte occidentale], [la côte] est *riḳḳ* [ou *ruḳḳ*], c'est-à-dire qu'il n'y a pas de fond. Du côté du continent [africain], entre la côte du continent et celle [de l'île de Ḳomr], se trouvent quatre grandes îles; elles sont habitées et proches l'une de l'autre. Les Zandjs s'y rendent. Le nom de la pre-

1. هوفا. Hūfā ne correspond à aucun toponyme ou nom de tribu connu du sud de Madagascar. Est-ce la forme arabisée du nom des Huva, ainsi que l'a conjecturé M Tomaschek, dont l'habitat aurait été inexactement reporté au sud de l'île?

2. Il semble, d'après le texte turk, que c'est l'opinion personnelle de Sīdī 'Alī; mais cette phrase figure textuellement dans le ms. 2559 que Sīdī 'Alī n'a fait que traduire.

mière île est Aňgazīdya[1]; elle est à l'endroit où la Grande Ourse est à 11 degrés 1/4 de hauteur. Elle est à 16 *zām* [= 48 heures de route] du continent. La seconde île, celle de Mulālī[2], est située à l'endroit où la Grande Ourse est à 11 degrés de hauteur. La troisième, celle de Dumūnī[3], est à l'est de Mulālī, là où la Grande Ourse est également à 11 degrés de hauteur. La quatrième, celle de Mawūtū[4], est là où la Grande Ourse est à 10 degrés 1/2 de hauteur. Les hauteurs ci-dessus de la Grande Ourse ne valent que pour notre temps, car elle se meut, comme on l'a déjà indiqué, avec les apogées. A l'est des îles précitées, se trouve un banc important situé en pleine mer, à environ 4 *zām* [de la côte occidentale de Madagascar], qu'on appelle *'ayn al-baḥr*[5]. Les ports de la côte intérieure [= occidentale de l'île de Ḳomr] sont : Langānī[6], Sa'da[7] et Manzalāgī[8]. Ceux de la côte extérieure [= orientale] sont : le port des Banī Isma'īl[9] et Bimārūh[10]. Ils sont tous dangereux pour les navires, à l'exception de Langānī. Qu'on sache que le Rās-i-Milḥ est à 50 *zām* [= 150 heures de route] de la côte des Zandjs; qu'en outre, à environ 20 *zām* à l'est de Rās-i-Milḥ, se trouve une île habitée, appelée Munawwarā[11]; et que dans le sud-est de l'île de

1. Le texte a انجزيجه, litt. pron. anc. *Aňgazīya*, pron. mod. *Andjazīdja*. Ni l'une ni l'autre de ces lectures ne correspond au nom indigène moderne de la Grande Comore *Aňgazīdya*, généralement écrit غَزِج ou غَزِيج.

2. ملالى, le Mohéli de nos cartes.

3. دمونى qui est à lire *Dumūnī* ou *Domōni* et non *Damūnī*. Port de la côte orientale de l'île d'Anjouan par 12°15'. Dumūnī est pris ici pour le nom de l'île entière.

4. موتو, l'île de Mayotte. Ms. 2559 موتوا.

5. L'œil ou la source de la mer.

6. لنجانى, dans la baie de Mahadzamba, sur la côte nord-ouest de Madagascar.

7. سعده. C'est la Çada, Sada, Assada des relations anciennes, au nord du port précédent.

8. منزلاجى. C'est le Massalagem, Magelage, Mathaledg, Masalanga, Mathelage, etc., des anciennes cartes (Cf. A. Grandidier, *Histoire de la géographie de Madagascar*. Paris, 1892, in-4°, 2e tirage, p. 123, note 7). D'après les indications de Sidi 'Alī, Manzalāgī correspondrait à la baie de Majunga (*Vide* carte IV).

9. بندر بنى اسمعيل.

10. بندر بيماروه, le Bemaro des cartes et des relations anciennes.

11. مُنوّرا.

Ḳomr, se trouvent de nombreuses îles appelées Tīr-i-Rakhā[1], distantes de 12 *zām* de l'île de Ḳomr[2].

Routes maritimes des îles Andaman et Nicobar.

P. 68. Les[3] routes maritimes aux îles Andaman[4] et Nicobar[5] sont les suivantes. Qu'on sache que la Grande Andaman[6] commence, au nord, là où l'étoile polaire est à 5 1/2 degrés de hauteur, et se termine, dans le sud, là où l'étoile polaire est à 4 1/2 degrés de hauteur. Elle est habitée par des anthropophages. Vient ensuite la Petite Andaman[7] au cap septentrional de laquelle l'étoile polaire n'est pas tout à fait à 4 1/2 degrés de hauteur — un tiers environ en moins — et au cap méridional de laquelle l'étoile polaire est à 3 1/2 degrés de hauteur. Entre la pointe sud de la Grande Andaman et la pointe nord de la Petite Andaman, se trouve un *bārī*, c'est-à-dire un passage[8] qu'on appelle Bīrūn-šīrū[9]. En face, à l'est, il y a un attol nu appelé Kanākil[10], qui est à 4 *zām* du détroit. La Petite Andaman est appelée Šitta Andamān[11] par les pilotes et Darawān-i-ṣaghīr[12] par les habitants du Guzerate; ceux-ci appellent la Grande [Andaman] Andarawān-i-kabīr[13]. Dans la langue des habitants du Coromandel[14], la Grande Andaman, s'appelle Feriyā Andamān[15] et la petite, Šitta Andamān. A l'endroit où l'étoile polaire est à 3 1/4 degrés de hauteur se trouvent 15 îles appelées

1. تير رخا.
2. Les indications qui précèdent permettent d'identifier de façon décisive, l'île de Ḳomr à Madagascar.
3. Cf. ms. 2559 folio 25 verso l. 2 *infra*.
4. اندمان. Cf. carte XXI, *op. laud.*
5. ناج بارى litt. *Nāgabārī* ou *Nāgabārā*.
6. اندمان كبير.
7. اندمان صغير.
8. Le texte a طريق litt. : un chemin, une route.
9. بيرون شيرو.
10. كناكل.
11. Le texte a شَتَ اندمان *Šatta Andamān*.
12. Le texte a اندروان *Andarawān*, la petite Andarawān ou Andrawān.
13. La grande Andarawān.
14. ولغت شوليانده.
15. Le texte a فريا اندمان pour فريا اندمان.

Wīgī Andarāwī[1]. Au milieu [de cet archipel], il y a un passage avec trois brasses d'eau aux endroits les moins profonds. Là où l'étoile polaire est à 3 degrés de hauteur, il y a un important *bārī*, c'est-à-dire un passage appelé Furun Šīr[2]. Là où l'étoile polaire est à 2 3/4 degrés de hauteur se trouve une île appelée Karī-Nāgabārī[3]. Environ 3 *zām* à l'est de ces îles, se trouve une île appelée Kašafolā-Andarawī[4]; et là où l'étoile polaire est à deux degrés de hauteur, se trouve [une île appelée] Mangal-fūla[5]. Vient ensuite une île appelée Sargal[6], au côté septentrional de laquelle l'étoile polaire est à 1 3/4 degré de hauteur; elle se termine dans le sud, là où l'étoile polaire est à 1 1/2 degré de hauteur. (p. 69) A l'endroit où l'étoile polaire est à 1 1/4 degré de hauteur se trouve un passage; et là où l'étoile polaire est à 1 degré de hauteur, se trouve une île appelée Gāmis-fula[7].

Qu'on sache que à l'est de la grande Andaman, à un endroit où l'étoile polaire est à 5 1/2 degrés de hauteur, se trouve une île appelée Andaramandā[8]. Ces îles sont toutes sur la [même] ligne[9] que l'attol de Kanākil. Au cap septentrional de la grande Andaman, se trouve une île appelée Ḳōfī Andarāwī[10] à l'endroit où l'étoile polaire est à 5 1/2 degrés de hauteur. Veut-on [se rendre] du cap de la grande Andaman à Nāgirāšī[11], on fait route au nord-est[12]. Sur cette route se trouvent deux îles, l'une [appelée] Narakī[13]; l'autre, Farāšī[14] qui [sont situées à l'endroit où] l'étoile polaire est à 6 degrés de hauteur. Sur la même route se trouve une île

1. Ou *Wigī Andrāwī*.
2. فرن شير.
3. كرى ناك بارى avec ك en fonction de gutturale sonore; Car Nicobar.
4. كشفلا اندراوى ou *Kašfolā Andrāwī*.
5. مَنجَل فول. Ms. 2559 منجل فوله = منحل.
6. سَرجل.
7. جامس فله.
8. اندرمندا ou *Andramandā*.
9. Sur le même méridien.
10. قَوفى اندراوى *Ḳawfī Andarāwī* ou *Andrawī*. Ms. 2559 قوقي *Ḳūḳī*.
11. ناجراشى, le cap Negrais.
12. مطلع عيوق.
13. Le texte a la leçon probablement fautive تركى *Tarakī*.
14. فراسو *Farāsū*; ms. 2559 فرسوا.

appelée Far-Farāšī[1] ou île de Giz[2], à l'endroit où l'étoile polaire est à 6 1/2 degrés de hauteur. En ce qui concerne la route maritime vers Fāl-Andamān[3] et les îles Nāgabārī[4] méridionales — celles-ci situées au-dessous de celles-là —, on va d'abord de la partie du cap septentrional de la grande Andaman où l'étoile polaire est à 5 1/2 degrés de hauteur, d'après les uns, au sud[5], et ensuite jusqu'à l'endroit où l'étoile polaire est à 5 degrés de hauteur, et de là jusqu'à Gāmis-fula au sud-sud-est[6], ou, d'après d'autres, au sud jusqu'à l'endroit où l'étoile polaire est à 4 degrés de hauteur — l'étoile polaire tourne, avec le mouvement des apogées, autour du pôle du zodiaque, comme on l'a noté déjà — et des endroits précités jusqu'à Gāmis-fula, au sud-sud-est[7]. Certains ont dit encore que cette route va tout à fait au sud-sud-est[8]. En effet, la plupart des Arabes et des gens de Hormuz la suivent; mais d'après l'opinion de l'auteur, la première est meilleure[9].

Routes maritimes des îles de la mer du Siam[10].

La route maritime des îles appelées Tākwā[11] de la côte du Siam, de l'endroit où l'étoile polaire est à 5 degrés de hauteur jusqu'à celui où elle est à 2 degrés de hauteur, et autres particularités [concernant les navigateurs] est la suivante : Qu'on sache que la première île, appelée Falī[12], est une île importante, au cap septentrional de laquelle l'étoile polaire est à 5 degrés de hauteur, et au cap méridional de laquelle elle est à 4 3/4 degrés. Plus loin dans le sud, se trouve, dans cette série d'îles, une île appelée Falī-karā[13], au

1. Var. *Fay-Farasaw*. Le texte a فى فرسو *Fay-Farasū*.
2. جز. Ms. 2559 جزيره الجن l'île du *djinn*.
3. فال اندمان.
4. ناك بارى.
5. قطب سهيل, le pôle de Suhayl.
6. مطلع سهيل, le lever de Suhayl.
7. Voir la note précédente.
8. *Ibid.*
9. La phrase est dans le ms. 2559.
10. دير جزر بحريات بر سيام, litt. : routes aux îles au large de la terre ferme du Siam. Cf. les cartes XXIII et suiv., *op. laud.* Cf. ms. 2559 folio 26 verso l. 10.
11. تاكوا *Tākawā*.
12. فلى.
13. فلى كرا.

cap septentrional de laquelle l'étoile polaire est à 4 1/2 degrés de hauteur. En face, à l'est, se trouve une île appelée Lawāmand[1] et l'estuaire [de la rivière] de Maragī[2]; (p. 70) à son extrémité méridionale se trouve une île, près de la précédente, appelée Awzārmanda[3] — ainsi appelée parce qu'elle est *semblable à une voile*[4] —; là, l'étoile polaire est à 4 1/4 degrés de hauteur. Sur la même ligne, viennent ensuite quatre grandes îles appelées Buttam Bāškalā[5], à l'endroit où l'étoile polaire est à 4 degrés de hauteur; toujours sur la même ligne, se trouve une île appelée Šayān[6], à l'endroit où l'étoile polaire est à 3 3/4 degrés de hauteur. Vient ensuite une île appelée Lambī[7], située à l'endroit où l'étoile polaire est à 3 degrés de hauteur. Vient encore une île, et une île importante, appelée Tanakōlam[8], dont le cap septentrional est à l'endroit où l'étoile polaire est à 3 3/4 degrés de hauteur, et le cap méridional à l'endroit où l'étoile polaire est à 3 degrés de hauteur. Il y a encore une île appelée Fulo Lantā[9] qui est habitée, dont les habitants sont établis à demeure[10], où se trouvent différentes [espèces] de fruits, [et qui est située à l'endroit où] l'étoile polaire est à 2 3/4 degrés de hauteur. Il y a encore une île appelée Fulo Kalārī[11], là où l'étoile polaire est à 2 1/2 degrés de hauteur; en face, au nord-ouest, se trouve une île appelée Fulo Sanbīlan, sur la côte du Siam. Après Fulo Kalarī, vient une petite île appelée Fulo Aym[12] à l'endroit où l'étoile polaire est à 2 1/4 degrés de hauteur. Qu'on sache aussi qu'il y a une île appelée Udjoñ Sālan[13], une importante et longue île, à l'est de celles-là, dont le cap septentrional est à l'endroit où l'étoile polaire est à 2 3/4 degrés de hauteur; le cap est, en effet,

1. لوامند.
2. Le texte a خور مزجى *khūr Mazagī*, l'estuaire du Mazagī.
3. اوزارمنده.
4. Ms. 2559 شبه الشراع الكبير semblable à une grande voile.
5. بُتّم باشكلا, *Buttam Baškalār* d'après la carte XXIII.
6. شيان.
7. Le texte a لينى *Laynī*.
8. تنكولم.
9. فلو لنتا.
10. Sans doute pour exprimer qu'ils ne sont pas nomades ou qu'ils n'y viennent pas pour la durée d'une saison seulement.
11. فلو كلارى.
12. فلو ايم.
13. = Udjoñ Salañ.

en face de Fulo Lantā, à environ 2 *zām* de distance; au cap méridional [de cette île], l'étoile polaire est à 2 degrés de hauteur et ce cap méridional est, en effet, en face de Fulo Sanbīlan, à 4 *zām* de distance. De la fin de Udjoṅ Sālan, on va au sud-est[1]; sur la route, se trouve une île appelée Fulo Fang[2], située là où l'étoile polaire est à 1 1/2 degré de hauteur. En dehors de celle-ci, il y a encore une dernière île appelée Butang[3], là où l'étoile polaire est à 1 degré de hauteur. Les routes maritimes aux îles précitées passent à gauche de Ḳūšik Marṭabān[4] jusqu'à l'île Falī au sud[5], [puis continuent] de Falī jusqu'à la fin de Udjoṅ Sālan au sud-sud-est[6]; de la fin de cette dernière île jusqu'à l'île Butang, où l'étoile polaire est à 1 1/2 degré de hauteur, au sud-est[7]; de Butang jusqu'à Fulo Pāsalār, au sud-sud-est[8]. Qu'on sache qu'il est établi que de Falī on ne voit pas le bord de la terre ferme; on ne le voit pour la première fois que lorsqu'on a Fulo Butang derrière soi. On rapporte qu'il est établi que du côté des îles Bāškalā[9], qui fait face à la [haute] mer, se trouve une série d'îles qui se suivent, dans la direction du sud, jusqu'à l'endroit où l'étoile polaire est à près de 3 degrés de hauteur. Entre ces îles et les îles Buttam-Bāšḳalā, la mer a près de 60 à 70 brasses de profondeur. On a déjà indiqué que le mouvement de l'étoile polaire est [identique] à celui des étoiles fixes. En considération de cela, la hauteur de l'étoile polaire doit être précisée.

Routes maritimes de l'île de Šumuṭra.

Les routes maritimes de l'île de Šumuṭra[10] sont les suivantes. Qu'on sache d'abord que là il y a du *zabād*, c'est-à-dire du musc pour *ghāliya*[11], en quantité innombrable. L'île commence, au nord,

1. مطلع عقرب, le lever du Scorpion.
2. فلو فنج.
3. Le texte a بُنج *Bung* pour بُتَنج.
4. قوسك مرطبان *ḳūsik Martabān*, pour قوشك *ḳūšik*, le petit Marṭabān.
5. قطب سهيل, litt. le pôle de Canope.
6. مطلع سهيل.
7. مطلع عقرب, le lever du Scorpion.
8. مطلع سهيل, le lever de Suhayl = Canope.
9. باشكلا, var. *Bāškalār*.
10. شُمُطره. Voir les cartes XXV et suiv., *op. laud.* Cf. ms. 2559 folio 27 verso l. 6 qui a la leçon شمطري *Sumuṭrā*.
11. زباد يعنى غاليه مشك. Sur le parfum appelé *ghaliya*, vide supra p. 286.

avec [la montagne] appelée montagne de Lāmurī[1], là où la Petite Ourse est à 7 7/8 degrés, d'après d'autres, à 7 3/4 degrés de hauteur; et elle finit, au sud, avec le [pays ou le cap] appelé Nīkū Tarmid[2]. En ce qui concerne la hauteur [de la Petite Ourse] en cet endroit, on n'était pas d'accord. Il y a trois opinions : la Petite Ourse y serait, d'après les Indiens, à 4 degrés de hauteur; d'après les Arabes, pas tout à fait à 4 degrés, et d'après quelques autres, à 3 1/2 degrés[3]. Certains ont été jusqu'à dire qu'au sud de l'île de Šumuṭra, [la hauteur de l'étoile polaire] n'est que de 3 degrés. A mon avis, tout cela est exact, car, comme on l'a indiqué déjà, les étoiles fixes se déplacent avec le huitième ciel. Cela se démontre ainsi : pour la détermination des hauteurs en degrés [de la Petite Ourse] à cet endroit là, les Indiens trouvèrent que la Petite Ourse était à 4 degrés de hauteur à notre époque; alors que, avant eux, les Arabes avaient trouvé 3 3/4 degrés de hauteur et que quelques-uns disaient qu'elle était seulement à 3 1/2 degrés et que d'autres encore trouvèrent seulement 3 degrés pour l'extrémité de l'île. Mais il est certain que la fixation des hauteurs est toujours discutable; il est donc évident que le mouvement de la Petite Ourse est identique à celui du huitième ciel. On devait donc, au moyen de l'astrolabe et du *Quart de cercle répondant*[4], fixer et noter la latitude géographique de chaque point et, en tenant compte de la latitude géographique, établir une carte qui met à leur véritable place toutes les hauteurs, îles et régions du monde, et s'orienter d'après cette [carte].

Qu'on sache qu'à l'ouest, du côté extérieur [= occidental] de l'île de Šumuṭra, se trouvent une quantité d'îles appelées Mīkāmārūs[5]; elles sont habitées par des anthropophages. La Petite Ourse est là à 7 1/2 degrés de hauteur. Viennent ensuite deux îles qui sont d'importantes montagnes, appelées Andar-Sābūr[6], qui sont à 8 *zām* de distance du côté extérieur de Šumuṭra. Vient ensuite, au sud, une île appelée Manṭāwī[7], où la Petite Ourse est à 7 1/4 de-

1. جبل لامرى.
2. نيكو ترمد. Ms. 2559 تيكو ترمد *Tīkū Tarmid.*
3. D'après les Šūliyān dit le ms. 2559.
4. ربع مجيب *rub' mudjīb.*
5. ميقاماروس.
6. اندر سابور.
7. Le texte a la leçon fautive متهارى *Matahārī* pour منطاوى.

grés de hauteur. Il y a encore plus loin dans le sud, beaucoup d'îles appelées Mīḳāmārūs, où la Petite Ourse est à 7 degrés de hauteur. Là où la Petite Ourse est à 6 1/2 degrés de hauteur, se trouvent encore deux îles, montagnes importantes, au nord desquelles sont de petites îles; à l'est, la mer est peu profonde et il y a des bancs [de rochers] qui émergent de l'eau; on appelle [ces deux îles] Fulo Bānīḳ[1]. Les Indiens les appellent Talāgīh[2] parce qu'elles ressemblent aux Talāgīh du Guzerate (p. 72). A cet endroit, on doit faire grande attention. Quand on vient de Gāmis-fula, on ne peut se sauver que sur la côte, c'est-à-dire sur le côté extérieur de l'île de Śumuṭra, lorsqu'on arrive dans le port de Fančūr[3]. Sur le côté intérieur [= côte orientale] de Śumuṭra, [la mer] est partout très peu profonde, particulièrement autour du port de 'Arūh[4]. La route maritime sur la côte extérieure [= occidentale] de l'île de Śumuṭra, de Gāmis-fola à Mākūfāng[5] est d'après les uns au sud-est[6]; d'après les autres, au sud-sud-est — à l'avis de l'auteur, elle est vraiment au sud-sud-est[7] —; de Mākūfāng, une montagne dans la partie occidentale du côté extérieur [= occidental] de Śumuṭra, où l'étoile polaire est à 7 1/2 degrés de hauteur ou 7 1/4 degrés, comme l'ont dit quelques-uns, jusqu'à Fančūr, [la route] est au sud-est, d'après les uns, au sud-est-1/4 sud[8], d'après d'autres — la première route est la vraie[9] —; de Fančūr jusqu'à l'extrémité de Śumuṭra, [la route est], d'après une assertion, à l'est-sud-est[10]; d'après une autre, au sud-est-1/4-est[11] et d'après une troisième, au sud-est. Les première et seconde indications sont fournies par les Cola; la troisième par les Arabes, les gens de Hormuz et les Indiens. La route maritime sur le côté intérieur [= oriental] de Śumuṭra, de Gāmis fula à Lāmurī est au sud-est; de Lāmurī au port de Śumuṭra, d'après les uns, à l'est-1/4-sud[12]; d'après les

1. فلو بانيق.
2. تلاجيه.
3. فنصور.
4. عروه, var. du ms. 2559 عاروه.
5. ماكوفانج. Ms. 2559 ماكوفنج *Mākūfang*.
6. مطلع عقرب, le lever du Scorpion.
7. C'est ce que dit le ms. 2559.
8. مطلع جارين, le lever des deux Anes = γ δ du Cancer.
9. C'est ce que dit le ms. 2559.
10. مطلع تير.
11. مطلع اكليل, le lever de Iklīl.
12. مطلع جوزا, le lever des Gémeaux.

autres, à l'est-sud-est; du port de Śumuṭra à l'extrémité de l'île, au sud-est. Les ports les plus connus de [l'île de] Śumuṭra sont : le port de Śumuṭra sur le côté intérieur [= oriental], à l'est, là où la Petite Ourse est à 7 1/2 degrés de hauteur; le port de Mandara[1] dans les environs de Lāmurī, également à l'est, un port nouveau et habité dont le gouverneur est connu pour sa justice; le port de Fančūr sur le côté extérieur [= occidental] de Śumuṭra, à l'ouest, là où la Petite Ourse est à 6 degrés de hauteur; le port de Manakābūh[2], également sur le côté extérieur, à l'ouest, où la Petite Ourse est à 5 degrés de hauteur et le port de Fulo Bang[3], sur le côté intérieur = [oriental] au sud-est, où la Petite Ourse est à 3 3/4 degrés de hauteur. Les détails sur la hauteur de la Petite Ourse ont été déjà donnés. Qu'on sache qu'il est avéré que sur les [îles] Mīḳāmārūs, il y a des gens qui sont semblables aux bêtes sauvages et qui sont anthropophages. Il y a également sur le côté extérieur [= occidental] de l'île de Śumuṭra des anthropophages appelés Baṭang[4], dont on doit bien prendre garde.

Routes maritimes de l'île de Djāwa.

Les[5] routes maritimes de l'île de Djāwa[6] sont les suivantes. D'abord, qu'on sache que là se trouve le *ḥaṣā-i-lubān*[7] (p. 73) appelé *lubān-i-djāwī*[8] [litt. l'encens de Djāwa, le benjoin] — le mot *ḥaṣā* signifie en arabe *petites pierres, sable*; il signifie également *sable* (grains) *d'encens*. L'île de Djāwa commence, au nord, [à la montagne] appelée montagne de Sunda[9]. En ce qui concerne la hauteur [de la Petite Ourse] à cet endroit, on n'est pas d'accord; il y a trois opinions. D'après une opinion, la Petite Ourse est là à 3 degrés de hauteur; d'après une autre, à 2 degrés; et d'après une troisième, à 2 1/2 degrés. D'après le sentiment de l'auteur, la dernière est la meilleure et la plus exacte et pour deux raisons : 1° elle

1. مندر. Ms. 2559 مندره.
2. منقابوه, = Minaṅkabaw.
3. فلو بنج, l'île Baṅka en face de Palembaṅ.
4. بطنج. Il s'agit sans doute ici des Bataks.
5. Cf. ms. 2559 folio 28 verso l. 5 *infra*.
6. جاوه = Java. Cf. les cartes XXVIII et suiv., *op. laud.*
7. حصا لبان.
8. لبان جاوى. *Vide supra* p. 446 note 6.
9. سنده.

tient le milieu entre les deux autres; 2° la plupart des spécialistes ont rapporté dans leurs ouvrages que, dans le détroit de Sunda, au nord de la montagne de Sunda, la Petite Ourse est à 3 degrés de hauteur. Autant qu'il me paraît, le chiffre de 3 est ici également exact et, pour notre temps, la première opinion est exacte. Mais les marins ne se sont pas préoccupés de ce fait que les distances avec le mouvement du huitième ciel changent, les chiffres de hauteur ci-dessus étant considérés comme invariables. Les détails à ce sujet ont été déjà mentionnés à différentes reprises. C'est la base de l'objection. L'île se termine au sud, à Šāndī[1], où la Grande Ourse est à 10 degrés ou, d'après quelques-uns, à 11 degrés de hauteur. Qu'on sache que la partie occidentale du côté extérieur [= méridional[2]] de Djāwa n'est pas habité, mais en état de dévastation[3], c'est-à-dire qu'il n'y a là aucun port connu; les ports sont tous du côté de l'est[4]. Les routes maritimes sur les côtés extérieurs et intérieurs [de l'île] sont au sud-est[5]; il y a là des îles, des écueils et des déserts, des étendues désertes et sans aucun port. Les ports les plus connus sont : Garšīk[6], un port connu, où la Petite Ourse est à 1 1/2 degré de hauteur, alors que dans le port de Djāwa[7] elle est à 1 degré de hauteur. Dans le port de Yortān[8], la Grande Ourse est à 12 degrés de hauteur; dans celui de Lāšam[9], la Petite Ourse est à 2 degrés de hauteur; d'après quelques-uns, à un peu moins. En ce qui concerne la détermination des hauteurs des étoiles fixes, les détails à leur sujet ont été déjà plusieurs fois donnés. Ceci posé, de telles indications ne vont pas sans objection et la base [de l'objection] est claire.

Qu'on sache aussi que, au sud de l'île de Djāwa, se trouvent de nombreuses îles, appelées îles de Tīmūr[10], et que, à l'est de celles-

1. شاندى.
2. L'île de Java est orientée inexactement du nord au sud, comme celle de Sumatra.
3. خراب, pays dépeuplé et en ruines.
4. Lire : sur la côte septentrionale.
5. Lire : au nord-est.
6. جرشيك = Gĕrsik, dans la province de Surabaya.
7. Le ms. 2559 ajoute : duquel l'île tire son nom.
8. Le texte a غربانه *Ghorbāna*, à corriger en غرتانة *Ghortāna* ou قرتانة *Ḳortāna*, le *Ho-lo-tan* des Chinois. *Vide infra* l'excursus sur l'île de Java.
9. Le texte a لاسم *Lāsam* = Lasĕm, dans la province de Rĕmbaṅ.
10. تيمور, les îles de Timor.

ci, sont des îles appelées îles de Bāndan[1] également en grand nombre. Celles-ci sont le pays du bois du Brésil[2], du sandal, du bois d'aloès, du macis qui est l'écorce de la noix muscade. Les îles appelées îles du Girofle sont à l'est de Djāwa; on les appelle Molūkū[3]. Certains rapportent ce qui suit : (p. 74) Comme l'endroit où l'on trouve le girofle est difficilement accessible, on ne s'y rend pas. Lorsque [les clous de girofle] ont mûri et sont tombés par terre, au moment de la saison des pluies, ils sont emportés par les torrents et sont alors recueillis par les gens.

Au sud de ces îles, se trouve, prétend-on, une île appelée Wāḳwāḳ[4]. Ce nom a l'origine suivante : Comme on le raconte, une sorte d'arbre y pousse dont le fruit est en forme de crâne humain. Aussitôt que le fruit est complètement mûr, s'est détaché de l'arbre et est tombé, de chaque crâne [sort] une voix qui crie : wāḳ wāḳ; et [le crâne] se fend en pièces. La puissance de Dieu n'a pas de limite; Dieu, le Seigneur, est tout puissant!

Routes maritimes des îles du sud-est.

Les[5] routes maritimes aux îles du sud-est[6] sont les suivantes. D'abord, qu'on sache que la plus grande de ces îles est l'île de Djilolo[7], dont la longueur est, d'après le rapport de quelques-uns, égale à [une distance] de deux mois de route. Elle est située à l'est de Djāwa, mais loin, et au sud de Čīn. Vient ensuite une île appelée Fariyūḳ[8], une grande île habitée, au sud-est des ports de Čīn. Ensuite une île encore appelée Ghūr[9], également importante et habitée, située en face et au sud de Čīn. Son sultan fait la guerre aux habitants de Čīn. C'est de là que provient le fer de Ghūr. Plus loin sont encore les îles Molūkū, Maḳāṣar[10], Bāndan et Tīmūr. Les

1. باندن, les îles de Banda.
2. بقم.
3. ملوكو, les îles Moluques.
4. واق واق.
5. Cf. ms. 2559 folio 29 recto l. 4 *infra*.
6. دير جزر جنوبيات شرقيات.
7. جلولو, l'île de Djilolo ou Halmahera.
8. فريوق.
9 غور.
10. مقاصر. Le nom exact est *Maṅkasara*, dans la partie sud-ouest des Célèbes.

îles Tīmūr-Lawt[1] et Tīmūr-Kidul[2] sont entièrement habitées, par suite de ce qui a été précédemment mentionné. Qu'on sache que les îles de Tīmūr sont situées de façon précise au sud de Djāwa, au sud-sud-est; tandis que les îles de Bāndan sont à l'est-sud est[3] et les Molūkū, à l'est. Comme on le rapporte, les îles de Tīmūr commencent au nord là où la Grande Ourse est à 10 degrés de hauteur, et finissent au sud, là où elle est à 6 degrés de hauteur en face du port de Sofāla[4]. Aux îles de Bāndan, la Grande Ourse est à 7 degrés de hauteur; aux Molūkū, la Petite Ourse est à 3 degrés; aux îles Maḳāṣar, la Petite Ourse est, au nord, à 6 degrés; aux îles Bornay[5], l'étoile polaire est, au nord, à 5 degrés et, au sud, la Petite Ourse est à 6 degrés. Là se trouve l'électuaire Bornwī[6]. Ce qu'il y a à noter sur la détermination des hauteurs d'étoiles fixes a déjà été mentionné plusieurs fois.

DÉTERMINATION DE LA HAUTEUR EN DEGRÉS [DE CERTAINES ÉTOILES FIXES] SUR LES CÔTES LES PLUS CONNUES

I. — Objection contre la détermination de la hauteur en degrés de l'étoile polaire.

P. 77. Qu'on sache qu'il y a quelque différence pour la détermination de la hauteur en degrés de l'étoile polaire entre [les estimations] des gens [qui habitent] au-dessus du vent et ceux [qui habitent] sous le vent. [Qu'on sache également] que pour ces déterminations de hauteurs les plus anciennes, les Indiens et les Arabes ne sont pas d'accord. Les données [de l'ouvrage appelé] *'Umda*[7] sont conformes aux dires des Ḍola, tandis que le

1. Le texte a la leçon fautive تيمور لور *Tīmūr-Lawr* à corriger en تيمور لوت *Tīmūr-lawt.*
2. تيمور كيدل.
3. مطلع تير.
4. Le texte a سغاله *Sofāla* qui est la bonne lecture. C'est également la leçon du ms. 2559. D'après sa transcription, M. Bittner a lu inexactement سغاله *Saghāla*; mais c'est du Sofāla de la côte orientale d'Afrique qu'il s'agit.
5. برنى, Bornéo.
6. معجون برنوى, l'électuaire de Bornéo.
7. عمدة, le soutien, l'appui. Cf. ms. 2559 folio 11 recto à 59 recto.

livre [appelé] *Minhādj*[1] donne la préférence pour toutes les côtes, aux données des anciens. Cela est basé sur le fait que, comme on le rapportait, il en était ainsi pour certains points discutables, comme Midwar et Djaked, en ce qui concerne la hauteur en degré de l'étoile polaire, comme les anciens l'avaient dit. Il est pour moi évident qu'une telle évaluation ne peut effectivement jamais être à l'abri d'une objection; car, comme on l'a déjà dit, l'étoile polaire se déplace avec le mouvement des apogées. Ceci posé, il est clair que le chiffre des hauteurs doit varier au cours des jours. Qu'on sache que l'émunération suivante commence à l'endroit où l'étoile polaire est à 11 degrés de hauteur et que sont successivement indiquées tous les ports où elle [l'étoile polaire] est à 1/4 degré plus bas [que sur le port précédent] — à Čīn, [on n'a noté que les ports distants l'un de l'autre] de 1 degré [au lieu de 1/4 de degré dans les autres pays].

Nous commençons toujours par la côte orientale et nous finissons à la côte des Barbares[2].

II. — Hauteur en degrés de l'étoile polaire.

Ports[3] et caps où l'étoile polaire est à la hauteur de :

11 degrés :

P. 78. En Čīn, le port de Kawšī[4], c'est le port du *Maître du pays*[5]; puis le port de Šātīgām[6], c'est-à-dire le Bengale oriental; le cap Kanfār[7] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale], Kanbāya[8], le cap Djaked[9], le Rās al-ḥadd[10], le cap Ḳaḥḥāz[11] sur la côte du

1. Cf. ms. 2559 folio 59 verso à 93 recto.

2. La côte orientale d'Afrique. Ce qui suit n'a été publié qu'en traduction allemande.

3. Ce passage est traduit du كتاب المنهاج الفاخر في علم البحر الزاخر Livre de la voie excellente dans la science de la mer en fureur *in* ms. 2559 folio 64 verso et suiv. auquel sont empruntées les leçons en caractères arabes.

4. كوشي *Vide supra* p. 500, note 13.

5. « Der Hafen des Landesherrn ». Ms. 2559 وهو بندر السلطان c'est le port du sultan.

6. شاتي‌جام.

7. راس الكنفار.

8. كنبايه.

9. زجد litt. *Zaged* < *Djaked*.

10. راس الحد cap au sud-est de l'Omān.

11. الفحاز *sic*.

Ḥidjāz et un écueil situé au large [1], appelé Būm; enfin le cap Dawāyr[2] sur la côte des Barbares.

10 3/4 degrés :

Le cap septentrional de l'attol Kūriyā[3] sur la côte orientale [du golfe du Bengale [4]], le port de Čādgām[5] sur la côte occidentale [du même golfe]; le port de Ḳandahār [6], Masiyā [7], Fūrmiyān[8] dans le Guzerate; le cap Khabba[9] sur la côte arabique; le cap Noir sur la côte du Ḥidjāz; le récif appelé Musmārī qui se trouve au-dessus du cap précédent[10]; enfin, le cap Umm 'Īsā[11] sur la côte des Barbares.

10 1/2 degrés :

L'île Zangiliyā — ce n'est plus aujourd'hui une île, mais un attol baigné par la mer[12]—, sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; de là [la ligne de 10 1/2 degrés] se dirige vers la mer [et passe] au cap méridional de l'attol de Kūriyā[13], puis à l'attol de Gamāl-dandī[14] et, sur la côte orientale du continent [de l'Inde],

1. بحريه شعب البوم.
2. راس دواير.
3. جاهي فشت كوريا.
4. Pour les auteurs du *Kitāb al-minhādj* et du *Muḥīṭ*, le golfe du Bengale s'étend à l'est jusqu'à Singapour, à l'ouest, jusqu'au cap Comorin. Sa côte orientale = côte de la Birmanie et côte occidentale de la péninsule malaise; sa côte occidentale = côte orientale de l'Inde.
5. صادجام Le *Sadgāwān* de Ibn Baṭūṭa. *Vide supra* p. 434 et note 10.
6. جندهار *Gandahār*. D'après la transcription de M. Bittner, le ms. turk doit avoir قندهار.
7. ماسيا.
8. فورميانى *Furmiyānī* ou *Fūrmiyānā*.
9. راس الخبه *rās al-khabba*.
10. وفوقه قطع المسماري litt. : et au-dessus de lui (du cap précédent), le récif [appelé] Musmārī.
11. ام عيسى, litt. : la mère de Jésus.
12. جزيرة زنجليا وزنجليا لم تكون جزيرة في هذا الوقت بل فشت يكسر عليه الموج, l'île de Zangiliyā. Zangiliyā n'est plus aujourd'hui [au commencement du XVIe siècle] une île, mais un attol sur lequel se brisent les vagues.
13. وبحريها جنوبي فشت كوريا, et au large du précédent, au sud, l'attol de Kūriyā.
14. فشت جمال دندي.

au village de Fawfalam [1]; puis au port de Barōc [2], au port de Gōga[3] dans le Guzerate, au port de Bhādrī[4] dans le Guzerate; au cap du Voleur[5] sur la côte arabique, à Ḳīdān[6] sur la côte du Ḥidjāz et à l'ancrage de Salaḳ[7] sur la côte des Barbares.

10 1/4 degrés :

La baie de Mawā[8] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Śaś-fiśalam[9] sur la côte occidentale [du même golfe]; le port de Surat[10] dans le Guzerate; le cap Dant[11], Śūrwā[12] dans le Guzerate; le golfe de Ḥanātil[13] sur la côte arabique; Madjrā Dīb[14] sur la côte du Ḥidjāz; l'ancrage de Nuwāy[15] sur la côte des Barbares.

10 degrés :

Le golfe de Kawšī en Cīn; la montagne Rangāmātī[16] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; le cap Fiśāś[17] sur la côte occidentale [du même golfe]; le port de Daman[18] qui forme la pointe sud-est de la baie [sur la côte occidentale de l'Inde]; Midwar[19] qui forme également la pointe d'une baie, à savoir la pointe sud-ouest de la baie de Ḳārī, tous deux dans le Guzerate[20]; le cap Maṣīra[21] sur la

1. ومن الملّ قريه فوفلم من البر الغربى, et, sur la côte, le village de Fawfalam de la terre ferme occidentale [du golfe du Bengale].

2. بروج litt. *Barōdj* avec ج en fonction de palatale sourde transcrivant un *c* sanskrit.

3. جوجه avec ج en fonction de gutturale sonore.

4. بهادري, ou *Bhādrā*.

5. *Rās-i-sāriḳ*.

6. قيدان.

7. مرسي سلق, port, mouillage de Salaḳ.

8. خور موا l'estuaire de Mawa.

9. ششى فشلم.

10. سرت.

11. راس دنت.

12. شوروار *Śūrwār*.

13. غبة حناتل.

14. مجرا ديت, *Madjrā Dīt*.

15. مرسي نواي.

16. جبل رنجاماتي.

17. فشاش. Le ms. 2559 n'a pas *cap*.

18. دمن. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e éd., sub verbo *Daman*.

19. راس مدور le cap Midwar.

20. Le ms. 2559 a : puis le cap Midwar — c'est également le cap de l'estuaire, au sud-ouest — dans le Guzerate.

21. مصيره.

côte arabique; le récif Muḥarram[1] sur la côte du Ḥidjāz et, au large, le récif Ḥumays[2]; enfin, Maḍraṭāt[3] sur la côte des Barbares.

9 3/4 degrés :

Dardīwa[4] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Singaraya-fardā[5] sur la côte occidentale [du même golfe]; Sindān[6] où commence le Konkan; Ḥalmatayn[7] (p. 79) sur la côte arabique; Kharīḳ Sumāra[8] sur la côte du Ḥidjāz; l'île Hunddjudr[9], une île située sur la côte des Barbares; enfin l'ancrage de 'Atā[10] sur la côte des Barbares.

9 1/2 degrés :

Rakkang[11] sur la côte orientale[12] [du golfe du Bengale], Kasigharī[13] sur la côte occidentale [du même golfe]; Dih-i-naw[14] au Konkan; Sarāb[15] sur la côte arabique; Riyāḍa[16] sur la côte du Ḥidjāz et, au large, les îles Ṭahār[17], au nombre de 4; l'île Sayyid-i-'adā[18], une île située sur la côte des Barbares, et enfin Sawākin sur la côte[19] [occidentale de la mer Rouge].

9 1/4 degrés :

Le pays continental de Mōgh[20], sur la côte orientale [du golfe

1. شعب المحدم le récif *al-muḥaddam*.
2. وبحرية حميس.
3. مضرطات.
4. دردیوه.
5. شنجريا فردا *Singa-raya-fardā*.
6. سندان. M. Bittner a lu inexactement *Sandān*.
7. الحلمتين *al-ḥalmatayn*.
8. سمار *sic* خردق *Kharīḳ Sumār*.
9. *sic* جزيرة هندحد l'île *Hundḥud*.
10. مرسي عطا, *'Aṭā*.
11. ركنج graphie fautive pour ركنج.
12. L'Arakan.
13. كشفري *Kašifarī* pour كشغري.
14. دهنوه *Dih-i-nawa*.
15. سراب.
16. الرياضه.
17. وبحرية جزر الظهار et, au large, les îles Ẓahār. Le texte turk a طهار.
18. جزيرة سيد عدا.
19. ومن الحل *sic* سواكن, et sur la côte, Sawākin, le Souakin de nos cartes.
20. Les textes ont موم *Mōm*, mais موغ *Mōgh* est la forme correcte. Cf. Hobson-Jobson, sub verbo *Mugg*. « Le nom de *Rakhaing* ou *Arakan*, dit Th. Pavie (*Tarikh-i Asham*, p. 291), est proprement celui de la capitale du royaume; les Mugh ou Magh sont la tribu principale de la contrée. Quand les Anglais conquirent leur pays en 1825, ils y trouvèrent les Mugh dans la proportion de six sur dix; trois dixièmes de la population étaient mahométans, et le reste

du Bengale ; la partie comprise entre Kašigharī et Kanārkam [1], sur la côte occidentale [du même golfe]; Hadjdjāsī [2] au Konkan; l'île Ḥamrāfūn [3] sur la côte arabique; Djilādjil [4] sur la côte du Ḥidjāz et, au large, les îles Dānaḳ [5] (*danaḳ* est le nom d'une sorte de navire); la grande île Bār-Mūsā [6], une île sur la côte des Barbares, et, sur le rivage, c'est-à-dire, sur la terre ferme, 'Away [7].

9 degrés :

Kawšī en Cīn ; le golfe du pays de Mōgh [8] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Kanārkam sur la côte occidentale [du même golfe]; Mahāyam [9] au Konkan; Madraka [10] sur la côte arabique; Murābiṭ al-khayl [11] sur la côte du Ḥidjāz et, au large, les récifs de Dakhkhākhīn [12]; les petites îles Bār-Mūsā [13] sur la côte des Barbares et, sur le rivage, Khabūnī [14].

8 3/4 degrés :

Le Sitta-Mōgh [15] septentrional sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Mānik-fattan [16] sur la côte occidentale [du même golfe]; le port de Šayūl [17] du Konkan et, au large, Ḳandīl [18]; la montagne Šaḍār [19] sur la côte arabique; Ḳarn Ḥumays [20] ou la corne de

Birmans ». Cf. également *Recherches Asiatiques*, éd. française, t. II, 1805, p. 424, où le même nom est écrit مكه *Magh*.

1. كاركم *Kārkam* sic.
2. هجاسي.
3. حمرافون *sic* جزيرت.
4. جلاجل.
5. وبحريه جزر الدانق.
6. جزيره باري موسي الكبير.
7. و من آلمل ءوي, et, sur la côte, 'Away.
8. Voir la note 20 de la page précédente.
9. مهايم.
10. مدركه.
11. Litt. *Poste-frontière de chevaux*, de cavaliers.
12. وبحريه شعبان الدخاخين.
13. جزر بار موسي الصغير.
14. خابوني, ou *Khābūnā*.
15. Le ms. 2559 a شت موم pour شت موغ.
16. مانك فتن.
17. بندر شيول الكنكن.
18. وبحريها جزيره قنديل, et, au large du précédent, l'île de Ḳandīl.
19. جبل شضار.
20. قرن جيس.

Ḥumays sur la côte du Ḥidjāz et, au large de Farā [1], les îles Dzū Šadjīḥ; l'île Tamaršaḥ [2], une des îles de la côte des Barbares près de la côte du cap Ḥāwī [3].

8 1/2 degrés :

Le Sitta-Mōgh méridional sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; la montagne Falūr [4] sur la côte occidentale [du même golfe]; Dandā-Raśfūr [5] au Konkan; le golfe de l'Herbe [6] sur la côte arabique; Ḥalī bin Ya'ḳūb [7] dans la partie méridionale du Ḥidjāz; la montagne Ṣabāyā [8] et, au large, l'île Riḳāḳ [9]; l'île Musāmara [10] parmi les îles de la côte des Barbares; à l'est de là, l'île Dzū'l-ḳufla [11]; à l'ouest encore, Dzu'l-aṯala [12] et, à l'ouest encore, sur la côte, Turnibū [13].

P. 80. 8 1/4 degrés :

Le territoire entre Sitta-Mōgh et Satuwāhi [14] sur la côte orientale [du golfe de Bengale]; Sonāfaram [15] sur la côte occidentale [du même golfe]; Anzalnā [16] du Konkan; Ruḳḳ wa'l-djāzir [17] sur la côte arabique; Tīsīn [18] au commencement de la côte plate du Yémen et, au large, les îles Fuṣayliyyāt [19]; les îles Taḥtiyyāt [20] sur la côte des

1. Le ms. 2559 a : وبحرية جزيره فرا وهي راس المطرد من الجنوب وبحري شجيح [ذو=]ذو فرا جزر et, au large, l'île de Farā — c'est un long cap (je lis مُطَرَّد) dans la direction du sud; — au large de Farā, les îles Dzū Šadjīḥ.
2. جزيرة التمرشح.
3. ومن الملل راس الهاوي, et, sur la côte, *Rās al-hāwī*.
4. جبل فلور.
5. دندا راس فود *Dandā-Rāsfūd*.
6. غبة الحشيش *Vide supra apud* Ibn Sa'īd, p. 336.
7. حلي بن يعقوب.
8. جبل الصبايا.
9. وبحريه جزيرة الرقاق.
10. جزيرة مسامره.
11. وغربيها جزيرة ذو القفله.
12. وغربي ذو القفله ذو الاثله, et, à l'ouest de Dzū'l-ḳufla, Dzū'l-athala.
13. *Sic* وغربي ذو الاثله من الملل ترنبو, et, à l'ouest de Dzū'l-athala, sur la côte, Turnibū.
14. ستواهي, Sandoway.
15. سنافرم.
16. انزلنا.
17. Litt. [la mer] peu profonde et descendante [au jusant].
18. التيسين.
19. الفصيليات.
20. التحتيات.

Barbares et, sur le rivage, [le cap][1] Wa'ī[2] appelé aussi Raf'a.

8 degrés :

Le port de Šamiyā[3] en Čīn; le golfe de Satuwāhī sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; l'attol de Mambāg[4] sur la côte occidentale [du même golfe]; le cap Būriyā[5] au Konkan; le cap Sawḳira[6] sur la côte d'Aden; l'ancrage de Ḥamza[7] sur la côte du Yémen et, au large, l'île Kuddumal[8]; l'île Ẓaḥra-i-'abīt[9] sur la côte des Barbares et, sur le rivage, Mārāt[10].

7 3/4 degrés :

Les îles Nāga-Malay[11] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Fiśāgā-fattan sur la côte occidentale [du même golfe]; le cap Mariyā au Konkan; la montagne Nūs[12] sur la côte arabique; Śaḳīḳ[13] sur la côte du Yémen; Baṭn-i-ḥayyāt[14] sur la côte des Barbares.

7 1/2 degrés :

Ārāmūrī[15] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Abūtāra[16] sur la côte occidentale [du même golfe]; Sāgawān[17] sur la côte de Tuluwān[18]; Muṭawwaḳ[19] sur la côte arabique; Djāzān[20] sur la côte du Yémen; Farsān[21]; les îles Ḥawāṭib[22] de l'archipel des Dahlak.

1. Cf. la carte IX.
2. و من الملل راس وعي ويسمى الرفعه, et, sur la côte, le cap Wa'ī qu'on appelle [aussi] *al-Raf'a*.
3. بندر شميا.
4. فشت منباج.
5. راس بوريا.
6. راس صوفره *Rās Ṣawfira*.
7. مرسي حضه, le mouillage de Ḥamḍa.
8. وبحريه جزيرة كدمل.
9. *Sic* جزيرة ظهرت عسب.
10. ومن الملل مارات, et, sur la côte, Mārāt.
11. جنوبى جزر ناج ملى, au sud, les îles Nāga-Malay.
12. جبل نوس.
13. الشقيق.
14. بطن حيات, litt. *le ventre du serpent*.
15. اراموري.
16. ابوتاره.
17. ساحوان *Sāḥawān*.
18. تلوان.
19. مطوق *sic* حبل, la montagne Muṭawwaḳ.
20. جزان *Djazān*.
21. جزر فرسان المعروفه, les îles Farsān qui sont connues.
22. جزر الحواطب.

7 1/4 degrés :

L'ancienne Lāmurī[1] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Fanā-kūtī[2] sur la côte occidentale [du même golfe]; Sandabīš[3] à Tuluwān [sur la côte occidentale de l'Inde]; Ṭāḳa[4] sur la côte arabique; Šardja[5] sur la côte du Yémen; l'île Muḳammar[6], une des îles de la côte arabique; Tamarḳaṣ[7], une île de la côte des Barbares; Umm an-nās[8] sur la côte des Barbares.

7 degrés :

Šanbā[9] en Čīn; Nāgirāšī [le cap Negrais] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; l'attol Godāwarī[10] sur la côte occidentale [du même golfe]; les îles Dandabāši[11] sur la côte de Tuluwān [occidentale de l'Inde]; la montagne Sādjir[12] sur la côte arabique; Luḥayya[13] sur la côte du Yémen et, au large, l'île de Nūbān[14]; l'île de 'Awkan[15], l'une des îles Dahlak; Muṣawwa'a[16], une île sur le rivage de la côte des Barbares.

6 3/4 degrés :

Ḳalālī[17] sur la côte orientale [du golfe du Bengale] et, au large, l'attol de Rāmankōta[18]; Kanārī[19] sur la côte occidentale [du même golfe]; Bāndā[20] dans le Tuluwān; Saghawāt[21] sur la côte arabique;

1. لامري كهنه *Lāmurī-i-kuhna.*
2. فنا كوتي.
3. سندبيس *Sandabīs.*
4. طاقه.
5. الشرجه.
6. جزيرة المقمر.
7. جزيرة التمرقص.
8. Litt. *la mère des hommes.* Le ms. 2559 a ام النامس *Umm an-nāmas.*
9. شنبا *Šan'ā.*
10. فشت جداوري.
11. جزر دندباشي.
12. جبل ساجر.
13. اللحيه.
14. بحريها جزيره نوبان.
15. جزيرة اوكان l'île de Awkān.
16. مصوّع من جزر مليّات بر العجم, Muṣawwa'a, l'une des îles côtières du continent des Barbares; c'est-à-dire l'une des îles voisines de la côte des Barbares.
17. تلالي *Talālī.*
18. وبحريه فشت رامن كوته.
19. كناري.
20. باندا.
21. شغوات.

l'île de Kamarān[1] sur la côte du Yémen; à l'ouest de celle-ci, les îles de Baḍī'a et de 'Okbān, et, au large de 'Okbān, la montagne de Saybān[2]; l'île Muḳaydaḥ[3] et les îles du groupe méridional de l'archipel des Dahlak; enfin, Sārūh[4], une île du rivage sur la côte des Barbares.

6 1/2 degrés :

Le golfe de Asiya[5] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; l'île de Farsawā[6], l'une des îles au large [de la côte] du Siam; Angādiya[7], sur la côte occidentale [du même golfe]; Gowa qu'on appelle aussi Sindāpūr[8], dans le Tuluwān; le cap Fartak sur la côte arabique; le cap Kathīb[9] sur la côte du Yémen; les îles Ab'ila[10]; Anfīla[11] sur la côte des Barbares.

6 1/4 degrés :

Le sud du golfe de Āsiyā[12], c'est-à-dire l'estuaire de Dakhūn, sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Fūtāfolī[13] sur la côte occidentale [du même golfe]; Sayūra[14] au commencement du Malabar[15];

1. كمران.

2. وبحري [lire عكبان] مع عكمان [lire البضيع] وغربيها جزيرة المصع عكبان جبل سبيان à l'ouest de la précédente, l'île de Baḍī' et celle de 'Okbān, et au large de 'Okbān, la montagne de Sabayān (*sic*).

3. جزيره مقيدح. Le ms. 2559 a : l'île Muḳaydaḥ, l'une des îles méridionales de l'archipel des Dahlak.

4. ساروه من جزر مليات بر العجم, Sārūh, l'une des îles côtières du continent des Barbares.

5. غبة اسيه.

6. جزيرة فرسوا من جزر بحريّات السيام. La traduction allemande du texte turk a : die Insel Farsawā, eine an der Küste von Siām gelegene Insel. Je l'ai rectifiée d'après le ms. 2559.

7. انكاديه.

8. جوه سندابور. Gowa Sindābūr. *Vide supra*, p. 32, note 2, et cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Goa*.

9. راس الكثيب.

10. جزر الابعله.

11. Le ms. 2559 a فيلك *Fīluk*.

12. اخر غبه اسيا من الجنوب وهو خور دخون, la fin du golfe de Asiyā, du côté du sud, qui est l'estuaire de Dakhūn (le ms. 2559 a *Daḥūn*).

13. *Sic* فتاقلى *Futaḳolī*.

14. سيوره.

15. Le texte doit avoir la leçon fautive منيبار d'après la transcription *Monaibār* de M. Bittner. Il faut corriger en مليبار qui est à lire *Malayabār* (*vide supra* p. 38) = Malabar. Le ms. 2559 a منيبارات *Manibārāt* pour مَلَيَبارات *Malayabārāt*.

Ḥayrīdj[1] sur la côte arabique; Ḥodayda sur la côte du Yémen; Farandolī[2] sur la côte des Barbares.

6 degrés :

Laghūr[3] en Čīn; Marṭabān sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; les îles de Narakī et de Farašū [4]; Motubalī[5] sur la côte occidentale [du même golfe]; l'île Azādīwa[6] au commencement du Malabar; le cap Khulub[7] sur la côte du Yémen; le cap Šarma[8] sur la côte arabique; le cap Ḳiṣāra[9] sur la côte des Barbares.

5 3/4 degrés :

Kāradīwa[10] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Ḳaraïr[11] sur la côte occidentale [du même golfe]; Bād-i-ḳala[12] au Malabar appelé aussi [en persan] Šahr-i-Zanān[13]; Burūm[14] sur la côte arabique; Baḳ'a sur la côte du Yémen[15]; la montagne Zuḳar[16], et les îles Kurdūmiyyāt[17] sur la côte des Barbares.

5 1/2 degrés :

La baie de Balīkh[18] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; le cap septentrional des Andaman[19] avec lequel commencent, au

1. حيريج, ou *Ḥīrīdj*.
2. فرندلى.
3. لجهور من الصين.
4. فرسوا [lire و تاركي] تاركي [lire جزاير] ثم جزير.
5. متبلى. M. Bittner a lu *Mutibalī* qui est à corriger en *Motubalī*. *Vide supra*, p. 498 et note 5.
6. ازاديو.
7. راس الخلب.
8. راس شرمه. Ce cap doit être placé avant le précédent ainsi que l'indique l'ordre géographique d'est en ouest. C'est ainsi que le place le ms. 2559
9. راس قصار, le cap Ḳiṣār.
10. كارديو.
11. قرير, ou *Ḳarīr*.
12. باد قله.
13. La ville des épouses.
14. بروم.
15. البقعه من اليمن, Baḳ'a du Yémen.
16. جبل الزقر.
17. جزر الكردميات.
18. Les cartes XXI et XXIII ont *Balung*, ce qui représente les deux leçons بلنج et بليخ.
19. جاهي جزيرة اندمان الكبير وهي اوّل فال اندمند الشمال, le nord de l'île Andaman la Grande, c'est-à-dire le commencement de Fal Andamand (*sic*) au nord.

nord, les Fāl-i-Andamān; Utitūr[1] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale]; Fakanūr[2] au Malabar; le golfe de 'Ayn[3]; Muwaššadj sur la côte du Yémen; les îles 'Adalī[4] situées au sud de Zuḳar; le cap 'Īd-i-birr sur la côte des Barbares.

5 1/4 degrés :

P. 82. L'île Muk[5] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; la Grande Andaman[6]; Kalī-turiya[7] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale]; Karamalay[8] au Malabar; Rās-i-Šo'ab à Socotora[9]; Aḥwar[10] sur la côte arabique; Rās ath-thawr[11] sur la côte du Yémen; le cap Tūma[12] sur la côte des Barbares.

5 degrés :

Le cap Kanbūša[13] en Čīn; la baie de Tawahī sur la côte orientale [du golfe du Bengale] et, au large, l'île de Falī[14]; la Grande Andaman[15]; Akra-kūrī[16] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale] que quelques-uns appellent Falīkāt; Mangarūr[17] au Malabar; là est l'attol Balī-Fanīn avec le Rās al-Fāl[18] au nord[19]; Māmī à Socotora[20]; Aden; la fin de la côte arabique sur la côte du Yémen; [le détroit] de Bāb al-mandeb[21]; l'île de Zamīra[22] sur la côte des Barbares.

1. اوتتور.
2. فاكنور *Fākanūr*, que M. Bittner a lu *Fakinūr*. *Vide supra*, p. 204, note 4.
3. ثم العين بر العرب ثم موشج من اليمن, puis *al-'ayn* du pays arabe; puis Muwaššadj du Yémen.
4. جزر العري les îles *al-'arī* ou *al-'arā*.
5. جزيرة مك.
6. اندمان الكبير ايضا من اندمند.
7. كلي تريه.
8. كرملى.
9. راس الشعب من سقطري.
10. احور.
11. راس الثور, le cap du taureau.
12. راس تومه.
13. راس كنبوسا [lire كنبوشا] من الصين, le cap Kanbūšā en Chine.
14. وبحريه جزيرة فالي.
15. اندمان الكبير من اندمند.
16. اكراكوري من البر الغربي وقيل فليكات.
17. Le Mangalor de nos cartes, sur la côte sud-occidentale de l'Inde.
18. Le cap de Fāl.
19. ثم فشت بالي فنين وهو راس الفال من الشمال, puis, l'attol Bālī-Fanīn — c'est le cap de Fāl, au nord.
20. مامي سقطري Māmī-Soḳoṭrā.
21. Le texte a *Bāb-i-Mandam* qui a le même sens.
22. جزيرة زميره.

4 3/4 degrés :

L'île de Nīlī[1] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; la Grande Andaman; le port de Maylāfūr[2] sur la côte occidentale [du même golfe]; Ḳunbila[3] au Malabar; l'attol Bālī-Fānīn des Fāl; le sud de Socotora; le cap Fīluk sur la côte des Barbares; le cap 'Āra sur la côte arabique; le Rās-i-birr sur la côte des Barbares.

4 1/2 degrés :

La baie de Maragī[4] sur la côte orientale [du golfe du Bengale] et, au large, l'île de Lawāmand[5]; le sud de la Grande Andaman; Čadrā-fattan[6] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale]; Mangīšaram[7] au Malabar; l'attol Bālī-Fanīn; les îles Samḥā, Darzā et 'Abdīkūrī[8]; le Bandar-i-Mūsā[9] qu'on appelle aussi maintenant Port d'Ibrāhīm[10], sur la côte des Barbares; la montagne Dabbāghāt et le golfe de Tadjidda[11].

4 1/4 degrés :

Awzār-mandā[12] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; la Petite Andaman, c'est-à-dire son cap septentrional; Bulandakāl[13] sur la côte occidentale [du même golfe]; le cap Hīlī[14] au Malabar; l'île de Šitta-Lākam[15] sur la ligne médiane des Fāl et, au large, Šariyā-Fanīn[16], c'est-à-dire l'attol du petit Fāl qui est situé sur la ligne de la mer[17] des Fāl; Gardafūn ou le cap Rouge[18] sur le côté

1. جزيرة نيلي.
2. ميلافور, Meliapour.
3. قنبله.
4. خور مرجي, l'estuaire de Maragī.
5. وبحريه جزيرة لوامند.
6. صدرافتن.
7. منجيشرم.
8. جزر سمحا ودرزا وعبد الكوري.
9. Le port de Moïse.
10. Le port d'Abraham.
11. جبال الدّباغات ثم غبّه تجره, les montagnes Dabbāghāt; puis, le golfe de Tadjura. C'est cette dernière leçon qui est correcte.
12. اورار مندا pour اوزار مندا.
13. بلندكال.
14. راس هيلي, ou *Haylī*.
15. شتلاكم.
16. شيريا فنين *Šīriya-Fanīn*.
17. Du côté de la haute mer.
18. *Rās-i-aḥmar*.

septentrional du golfe de Bannā [1]; Mayṭ, Zayla'[2] qui sont tous sur la côte des Barbares.

4 degrés :

Banagh[3] en Ćīn; la baie de Malagī qui forme le port de Tanāsarī [4], sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; au large, les îles Buttam Bāśkalār; la Petite Andaman [5]; Kadalūr[6] sur (p. 83) la côte occidentale [du même golfe]; Bud-fattan[7] au Malabar et, au large, l'île de Kākā-dīwa; l'île de Kallatī[8] sur la ligne côtière des Fāl; Gangā-mangalā[9] sur la ligne médiane des Fāl; un point entre les deux attols, c'est-à-dire entre l'attol Battirā et l'attol Farmūla[10] sur la ligne de mer des Fāl; le golfe de Bannā; Anf-i-khanzīre[11], Maskan[12], sur la côte des Barbares.

3 3/4 degrés :

L'île de Śayān des îles Tākwā[13] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; la Petite Andaman; Faśi-faram[14] sur la côte occidentale [du même golfe]; Ḳābukāt au Malabar[15]; l'île de Andarū[16] et l'île de Kiltan[17] sur la ligne côtière des Fāl; l'île de Amīnī[18] sur la ligne médiane des Fāl; l'attol Farmūla[19] sur la ligne de mer des Fāl; le cap Ḥāfūn; l'île de Barbara c'est-à-dire la baie de Sa'īd; Ḳariyat-Śaykh[20] sur la côte des Barbares.

1. غبه بنه.
2. زيلع, ميط.
3. بنغ من ماه صين, Banagh en Māhaćīn < skr. *Mahāćīna*.
4. خور ملكي وهو تناصرى. *Tanāčarī* = Tenasserim.
5. وبحريه جزر بتم باشكلا *sic* ثم جزيره اندمان الصغير من اند منند.
6. كلور *Kaćūr*.
7. وبحريّه جزيره كاكاديو [lire المَلَيَبار] ثم بد فتن من منيبار.
8. جزيرة كلتى.
9. جزيره كنجمنجلا, litt. *Kangamangalā*.
10. Corrigé en *Farūlā* par Tomaschek; الفرولا du ms. 2559.
11. Litt., *le nez du porc*.
12. المسكن.
13. جزيرة شيان من جزر تاكوا.
14. فشى فرم.
15. ملَيَبار pour قاب كات من منيبار.
16. Lire *Andarūwa* d'après Tomaschek.
17. Le ms. 2559 a ثم بين اندرو وكلتى, puis, [un point] entre Andarū et Kiltay.
18. جزيرة امينى.
19. *Vide supra* note 10.
20. Le Village du Śaykh.

3 1/2 degrés :

Fūlo Lambī[1] des îles Tākwā[2]; la pointe méridionale de la Petite Andaman; Tirmalā-Wāṣil[3] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale]; Sāliyāt[4] au Malabar; l'île de Andarū[5]; sur la ligne de côte[6] des Fāl; l'île de Kūra-dīwa[7] sur la ligne médiane des Fāl; l'île de Akkatī et l'île de Bangāram[8] sur la ligne de mer des Fāl; le golfe de Hālūla[9] sur la côte des Barbares.

3 1/4 degrés :

L'île de Kūšik-Lambī[10], l'une des îles Tākwā, sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; les îles Wīgī-Andarāwī qui font partie de l'archipel des Nicobar[11]; Nāga-fattan[12] sur la côte occidentale [du même golfe]; Fanānī[13] au Malabar; un point entre l'île de Andarūwa et l'île de Kaffīnī[14] sur la ligne côtière des Fāl; un point entre l'île de Kūra-dīwa et l'île de Suhaylī[15] sur la ligne médiane des Fāl; un point entre l'île de Bangāram et l'île de Tūrī-Kharāb[16] sur la ligne de mer; le port de Gūš[17] sur la côte des Barbares.

3 degrés :

Sangōr[18] sur la côte de Čīn[19]; le port de Ḳarā[20] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; au large, les îles de Tanakōlam[21] qui font

1. لبني *Laynī.*
2. فلو لبنى من جزر تاكوا.
3. ترملا واصل.
4. شاليات.
5. *Vide supra*, p. 527, note 16. Ms. 2559 اندروا.
6. Var. sur la ligne de la mer.
7. كرديو *Kura-dīwa.*
8. اكتى وبنجارم.
9. غبة هالوله.
10. كوشك لبتي *Kušik Labatī* (sic). La petite Lambī.
11. جزر ويجي اندراوي من ناج باري.
12. ناك‌فتن, Negapatam sur la côte sud-orientale de l'Inde.
13. فنانى.
14. ثم بين اندروا وكفينى.
15. ثم بين كورديو وجزيرة سهيلى.
16. توري خراب.
17. بندر كوس, le port de Kaws.
18. سنجور, sur la côte orientale de la péninsule malaise.
19. سنجور من ماه مين Sangūr en Māhačīn.
20. بندر قراه Kĕrah ou Krah sur la côte occidentale de la péninsule, qui a donné son nom à l'isthme de Krah.
21. وبحريه جزر تنكولم من تاكوا.

partie des îles de Tākwā; le détroit de Fūrušīr des îles Nicobar [1]; Morāśī[2] sur l'île de Sīlān; Adalā-fattan[3] sur la côte occidentale [du même golfe]; le port de Kōčī[4] au Malabar; l'île de Kaffīnī sur la ligne du rivage des Fāl; l'île de Suhaylī sur la (p. 84) ligne médiane des Fāl; l'île de Tūrī-Kharāb sur la ligne de mer des Fāl; Murr-i-kabīr[5] sur la côte des Barbares.

2 3/4 degrés :

L'île de Fūlo Lantā[6] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; l'île de Karī[7] et le côté extérieur [= oriental] de l'île de Sīlān; un endroit dont le nom ancien est inconnu, qui est appelé Śullam [8]; l'île de Nām sur la côte occidentale [du même golfe]; le golfe de Kātakūrī[9] au Malabar; le *bārī*, c'est-à-dire le détroit entre l'île de Mulakī[10] et la fin de la ligne des Fāl; Murr-i-ṣaghir[11].

2 1/2 degrés :

L'île de Kalārī de l'archipel des Tākwā[12] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; les îles Fattik-Malay des Nicobar[13]; Morgalī[14] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Sīlān; Manār dans l'ouest

1. باري فرو شير من جزر ناج باري.
2. مراشي من سيلان.
3. ادلا فتن.
4. بندر كشى, le port de Košī = Cochin. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Cochin*.
5. مر الكبير.
6. فلو لنتا.
7. *Karī Nāgabārī*, d'après Tomaschek = Car Nicobar. C'est la leçon du ms. 2559 : كري ناج باري.
8. Le ms. 2559 a : و من ظهر سيلان لم احقق له اسما من الشلم, et sur le côté extérieur [litt. : le dos = côte orientale] de Ceylan, je n'y ai constaté l'existence d'aucun nom [de port; et] sur [la côte occidentale de Ceylan, se trouve] Šullam. M. Bittner a traduit le texte turk : Und die Aussenseite der Insel Sailān, dann eine Stelle, deren Namen sonst unbekannt ist, nämlich Šullam. Les manuscrits sont ici fautifs. Il faut lire (cf. la carte XVII de Tomaschek) : et sur la côte orientale de Sīlān = Ceylan, on ne connaît aucun nom de port; [sur la côte occidentale de la même île, l'île de] Šullam; ensuite, l'île de Nām [le ms. 2559 a الزام *az-Zām*], sur la côte occidentale [du golfe du Bengale = côte orientale de l'Inde].
9. غبة الكات كوري.
10. ملكي.
11. Le petit Murr.
12. جزيرة كلاري من تاكوا.
13. جزر فتك ملى من ناج باري.
14. مرجلي = مرحلي.

de l'île de Sīlān [1]; Bālī-Nūgam [2] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale]; Kāyn-Kūlam [3] au Malabar; l'île de Mulakī qui est l'île la plus méridionale des Fāl; le cap Kana'ī [4] sur la côte des Barbares.

2 1/4 degrés :

Fulō Aym [5] de l'archipel des Tākwā sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; le *bārī* ou détroit des Nicobar [6]; Tirkonā-Malay [7] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Sīlān; Kudira-Malay [8] sur le côté occidental de l'île de Sīlān; Ḳāyl [9] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale]; le port de Kūlam au Malabar; le commencement septentrional des îles Dība; Djarāda [10] et le cap Kathabān [11] sur la côte des Barbares.

2 degrés :

Lung-sakā [12] à l'extrémité de la côte de Čīn; le port de Tarang sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; les îles Fūlo Sanbīlan sur la côte du Siam; l'île de Mangal Fūla [13] des Nicobar et Falāwī [14] sur le côté oriental de l'île de Sīlān; Salāwāt [15] sur le côté occidental de l'île de Sīlān; Firandala [16] sur la côte occidentale [du golfe du Bengale]; Bulungum [17] à la pointe du Malabar; la pre-

1. من مغيبها *sic* مناد.
2. بالي نوكم.
3. كاين كولم.
4. راس الكناعي.
5. Ou *Em*, d'après Tomaschek. Ms. 2559 فلو ادم *sic*.
6. ثم باري ناج باري. M. Bittner a traduit : dann die Küstenseite der Nāgabārī. Le texte turk est donc fautif. Cf. la carte XXI de Tomaschek où le détroit est par 2 1/4 degrés.
7. تركنا ملى.
8. كدلي ملى *Kudilā-Malay*.
9. قايل. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Cael*.
10. جراده.
11. Le ms. 2559 a ثم جراده وهي راس الكثبان, puis, Djarāda qui est le cap *Al-Kathbān*.
12. لنج شكا *Lung-šakā*. La carte XXIII a *Lung-šak*.
13. منجل فول.
14. فلاوي.
15. شلاوم *Šalāwam*. *Šalāwānī* d'après Tomaschek.
16. فرندله.
17. بلنجم.

mière des îles Dība au nord-est [1], appelée Kān Tirāgam [2]; Rās al-hirr [3] sur la côte des Barbares.

1 3/4 degré :

Les îles méridionales [de l'archipel] des Lantā sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; l'île de Sargal au nord des Nicobar [4]; Mātiḳalam [5] sur le côté oriental de l'île de Sīlān; le port de Colombo [6] sur le côté occidental de l'île de Sīlān; le cap Comorin [7] à l'extrême sud de l'Inde [8]; les îles Dība; l'ancrage de Mālik composé de couches de sable [9], sur la côte des Barbares.

1 1/2 degré :

P. 85. L'île de Butang [10] à la fin des îles de Tākwā du côté du sud, sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Karam [11] à la partie méridionale de l'île de Sargal; Fānawanī [12] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Sīlān; Kalīturiya [13] sur le côté occidental de l'île de Sīlān; l'île de Kilāy [14] de l'archipel des Dība; l'attol Kūsā [15] sur la côte des Barbares.

1 1/4 degré :

[L'île de] Langkāwī [16] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; le grand *bārī* (détroit), c'est-à-dire la partie entre la fin des Nicobar et l'île de Gāmis Fula; Rāmana-kūtā [17] sur le côté extérieur [= orien-

1. Le ms. 2559 a : au nord-ouest; c'est la bonne leçon. Cf. carte XVI.
2. كانتراكم.
3. Le cap du chat mâle.
4. ثم جاهي جزيره سرجل من ناج باري, puis, au nord, l'île de Sargal [de l'archipel] des Nicobar. L'île en question est, au contraire, au sud de l'archipel; cf. carte XXI. Dans le cas présent et d'autres encore, le texte turk et le ms. arabe 2559 ont les mêmes leçons fautives.
5. مات فلم *sic.*
6. كلنبو *Kulunbū.*
7. كمهري *Kumhārī.*
8. وهو آخر بر الهند.
9. ثم مرسي مالك وهو الطبقات اي طبقات الرمل.
10. جزيره بتنج.
11. ثم كرم وهو آخر جزيره سرجل من الجنوب, puis, Karam, à l'extrémité méridionale de l'île de Sargal.
12. فانوني.
13. كلي تريه.
14. كلاي.
15. فشت كوسا.
16. لكاوي *Lakawī* (sic).
17. رامن كوتا.

tal] de l'île de Sīlān; Barawalī[1] sur le côté occidental de l'île de Sīlān; l'île de Finūk[2] de l'archipel des Dība; Khiṭṭat ad-damiyūn[3] sur la côte des Barbares.

III. Sur la hauteur en degrés de la Petite Ourse depuis le moment ou l'étoile polaire est a 1 degré de hauteur jusqu'a la fin de cette échelle de hauteur.

P. 86. A[4] ce moment (c'est-à-dire lorsque l'étoile polaire est à un degré de hauteur), la Petite Ourse est à 8 degrés. Les endroits où ce cas se présente, sont : d'abord Kalāndan[5] sur la côte de Čīn[6]; puis Kīdā[7] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; l'île de Fīrak[8], les îles Mās-fula et Gāmis-fula avec le cap nord-ouest de l'île de Sumuṭra; Ayṭam[9] sur le côté oriental de Sīlān et Ṭūṭāgām[10] dans l'ouest de Sīlān; l'île de Kandīkal[11]; l'une des îles Dība; et le commencement de Sayf aṭ-ṭawīl[12] sur la côte des Barbares.

7 3/4 degrés :

Le port de Karā avec l'île de Fūlo Finang[13]; le port de Fīdūr à Sumuṭra[14]; Dannūr[15] à Sīlān; l'île Gubatī[16], l'une des îles Dība; Tarakiya[17] sur la côte des Barbares.

1. برولي.
2. جزيرة فيوك, lire فنوك.
3. خطة الدميون.
4. Cf. ms 2559 folio 70 recto l. 6 et suiv.
5. كلاندن, Kĕlantan sur la côte orientale de la péninsule malaise.
6. من ماه صين, de Māhačīn.
7. كيدا, Kĕdah sur la côte occidentale de la péninsule.
8. فيرك.
9. ايطم.
10. طوطاجام *Ṭūṭāgām.*
11. جزيرة كنديكل.
12. سيف الطويل, le long rivage.
13. *Sic* كرا مع جزيرة فلوسح; Kĕra et Pūlo Pinaṅ sur la côte occidentale de la péninsule malaise. Le Kĕra en question qu'il ne faut pas confondre avec Kĕra ou Kra qui a donné son nom à l'isthme, est sans doute la petite île située entre la pointe sud-est de l'île de Pūlo Pinang et la côte occidentale de la péninsule.
14. بندر فيدور من شمطره, Pedir
15. دنور, pointe méridionale de Sīlān.
16. جزيرة حبنى *sic.*
17. تركيه.

7 1/2 degrés :

P. 87. Les îles Ding-Ding avec l'île de Fūlo Tambūrak[1] ; le port de Śumuṭra[2]; Mākū-Fāng[3] sur le côté occidental de Śumuṭra; deux îles appelées Andar-Śābūr[4], à l'ouest de Mākū-Fāng; l'île de Kāridū[5], l'une des îles Dība; Hīrāb[6] sur la côte des Barbares.

7 1/4 degrés :

Fūlo Sanbīlan sur la côte de Malaḳa[7]; l'île de Dja'far[8], l'une des îles Dība; le sud de Hīrāb.

7 degrés :

Kalang[9] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; Madīnā[10] sur le côté intérieur [= oriental] de l'île de Śumuṭra; le port de Śūśū[11] sur le côté occidental de Śumuṭra; les îles de Mīḳāmārūs[12] à l'ouest de Śumuṭra; Maḥall[13], l'une des îles Dība, où le sultan de Dība réside; l'attol Muḳbil[14].

6 3/4 degrés :

Le golfe de Ḳafāṣī[15] sur la côte orientale [du golfe du Bengale]; l'île Gumar[16] sur le côté intérieur [= oriental] de Śumuṭra; Ḥabkala qui est l'ancrage de Khīras[17], sur la côte des Barbares.

6 1/2 degrés :

Fūlo Pāsalār; le port de 'Arūh[18] sur le côté intérieur [= oriental] de Śumuṭra; le port de Śinkel[19] sur le côté occidental de Śu-

1. *Sic* جزر دنج *sic* مع جزيرة فلو تمورك.
2. بندر شمطره.
3. ماكوفانج.
4. اندشابور *sic*.
5. جزيرة كاردوا.
6. هيراب.
7. فلو سنبيلن ملاقه Fulo Sanbīlan de Malāḳa.
8. جزيرة جعفر.
9. Kalbagh, d'après Tomaschek.
10. مدينا.
11. بندر شوشو.
12. جزر ميقاماروس.
13. محل; Magall, d'après Tomaschek.
14. فشت مقبل.
15. غبة قفاصي, pron. anc. *Ḳafāčī*.
16. جزيرة جمر.
17. دم حبكله وهو مرسي خيرس.
18. فلو باسلار ثم بندر عاوه, litt. *Fulo Bāsalār*.
19. بندر شنكل.

muṭra; les îles Fūlo Lunbū, Fūlo Lū et Talāgīh [1], toutes à l'ouest de Śumuṭra; le commencement du second Ḥīrāb, lequel est différent du premier; il est situé plus haut [= plus au sud] que le premier [2].

6 1/4 degrés :

Sīnā Awsang [3] sur la côte orientale [du détroit de Malaḳa]; le milieu du second Hīrāb.

6 degrés :

Malāḳa; le port de Rakan [4] sur le côté intérieur [= oriental] de Śumuṭra; le port de Fančūr; l'île de Mārūs appelée aussi Fūlo Bābik [5], à l'ouest de Śumuṭra; l'île de Molūk [6], l'une des îles Dība; Murutī [7] sur la côte des Barbares.

5 3/4 degrés :

L'île de Karīman [8] sur la côte orientale [du détroit de Malaka]; Djardjīr ou Gargīr où setrouvent quelques hauteurs qu'on appelle Umm aṣ-ṣanāfī [9], sur la côte des Barbares.

5 1/2 degrés :

Lāgandjī [10] sur la côte orientale [du détroit de Malaka], Mogadišo [11] sur la côte des Barbares.

5 1/4 degrés :

P. 88. Kāling [12] sur la côte orientale [du détroit de Malaka]; Marka [13] sur la côte des Barbares.

5 degrés :

Singāfūr à l'extrémité méridionale du Siam (*sic*) [14]; Indragīrī [15]

1. جزر فلو لنبوا وفلو لو و تلاجيه.
2. ثم اوّل الهيرات *sic* الثاني وهو غير الهمرات *sic* الاول لان هذا علا من الاوّل.
3. *Sic* سينا اوسنج.
4. بندر ركن.
5. جزيره ماروس وقيل يسمي فلو بابيك; Bānīḳ, d'après Tomaschek.
6. جزيره ملوك.
7. مروني *Murūnī.*
8. جزيره كريمن.
9. *Sic* ثم جرجير وهناك اكداف ام الصناني.
10. لاكنجى.
11. مقدشوه lu inexactement *Maḳdašōh.*
12. كالنج.
13. مركه.
14. سنجافورا وهي آخر بر السيام من الجنوب, Singāfūrā < skr. *Siṁhapura*, la ville du Lion, Singapour.
15. اندرجيري Indragiri, la montagne de Indra.

sur le côté intérieur [= oriental] de Śumuṭra; Firiyāman[1] sur le côté occidental de Śumuṭra; l'île de Tawramanwarī[2]; l'île de Hadumatī[3], l'une des îles Dība; Barāwa[4] sur la côte des Barbares.

4 degrés:

Fulo Bang[5] sur le côté intérieur [= oriental] de Śumuṭra; Andrafūr[6] sur le côté occidental de Śumuṭra; les îles Addū[7] de l'archipel des Dība, qui forment la fin des îles habitées; les îles Malawān[8] sur la côte des Barbares.

3 degrés :

Le détroit de la Sonde[9]; Kitāwa[10] sur la côte des Barbares.

2 1/2 degrés :

Le cap septentrional de Djāwa, c'est-à-dire là où est la montagne de Sunda[11]; Milandī[12] sur la côte des Barbares.

2 degrés :

Le port de Lāšam[13] sur le côté oriental [= septentrional] de Djāwa; Šuwān[14] sur le côté occidental [= méridional] de Djāwa; les îles Zarrīn[15]; Mombasa[16] qui fait partie des Sawāḥīl[17], sur la côte des Barbares[18].

1 degré :

Tūban[19] sur le côté intérieur [= septentrional] de Djāwa; l'île de

1. فريامن, Priaman.
2. جزيرة تورمنوري.
3. هدمتي *sic* حزر.
4. براوة, Brawa.
5. *Sic* فلو بنج, l'île de Baṅka.
6. اندر فور, lire *Indrafūr* = *Indrapura*, la ville de Indra.
7. جزر ادوا من الديب وهي آخر الجزر المعمورة منها من الجنوب.
8. جزر ملوان.
9. سندباري.
10. كتاوة.
11. راس جاوة من الشمال وهناك بندر سندة, le cap septentrional de Djāwa où se trouve le port de Sunda. L'île de Java est orientée du nord au sud au lieu de l'ouest à l'est.
12. ملندي, lire *Malindi*.
13. لاشم, Lasĕm à Java.
14. Le ms. 2559 a شوند *Šuwand*.
15. جزر زرين.
16. منبسه litt. *Monbasa*.
17. Pluriel de *sāḥil*, bord, rivage.
18. منبسه من السواحل وهو بر العجم, Monbasa des Sawāḥil, c'est-à-dire du pays des Barbares.
19. توبن.

Bāli à l'ouest (*sic*) de Djāwa [1]; l'île Khaḍra[2] sur la côte des Zandjs. Qu'on sache qu'aux hauteurs précitées [de la Petite Ourse], s'applique ce qui a été dit pour l'étoile polaire.

IV. Sur les hauteurs en degrés de la Grande Ourse pour les îles du sud, l'île de Ḳomr et la côte des Zandjs.

Là [3] où la hauteur de la Grande Ourse est de :

12 degrés :

[Se trouvent] le port de Surabāya[4] sur le côté intérieur [= septentrional] de Djāwa; Šūmbaba-Čandal[5] dans l'ouest [lire : est] de Djāwa; [l'île de] Monfiya[6] sur la côte des Zandjs.

11 degrés :

Le sud de l'île de Djāwa [= Java] qu'on appelle Šāndan [7]; la fin des îles Dība dans le sud; d'après quelques-uns, l'île Munawwarā [8]; Rās-i-Milḥ[9]; l'île de Dumūnī [= île d'Anjouan], l'une des îles Ḳomr[10]; l'île de Mulālī, l'une des îles Ḳomr et l'île de Wa-mīzī[11]; et d'après quelques-uns, Kilwa sur la côte des Zandjs[12].

10 degrés :

P. 89. Les îles de Tīmūr; le port de Ismā'īl[13] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; Lūlangānī[14] sur le côté intérieur [= oc-

1. [جاوة] جزيره بالي من مغيبها.
2. L'île verte.
3. Cf. ms 2559 folio 71 verso l. 1.
4. بندر سربايه.
5. Le ms. 2559 a شونبنه صندل pour شونبية صندل. Il s'agit évidemment de l'île de Šumbaba = Sumbawa au nom de laquelle a été ajouté celui de *čandal*, le bois de sandal.
6. منفيه, ou Mafia, au sud de l'île de Zanzibar.
7. آخر جزيره جاوه من الجنوب المسمي شاندى, *Šānday*.
8. جزيرة منورا.
9. راس الملح, le cap du sel = le cap d'Ambre au nord de Madagascar.
10. Madagascar et les îles Comores sont désignées sous le nom collectif de *îles Ḳomr*.
11. Sur la côte orientale d'Afrique, au sud de Kilwa. Cf. carte III, *op. laud.*
12. ثم جزيره دمونى من جزر القمر ثم جزيره ملالي من جزر القمر ايضا ومبيزي وقيل كلوه من بر الزنج
13. جزر تيمور ثم بندر اسماعيل.
14. Le ms. 2559 a, comme le texte turk, la leçon fautive لولوجان *Lūlūgān*. = Langānī. *Vide supra*, p. 503, note 6.

cidental] de l'île de Ḳomr; le cap Samūk[1] sur la côte des Zandjs.

9 degrés :

Encore les îles de Tīmūr; Bīmārūh[2] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; Anāmil sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr; Sindjādjī[3] sur la côte des Zandjs, appelé par quelques-uns Bandar Darwīš[4].

8 degrés :

Encore les îles de Tīmūr; l'île de l'Ambre[5] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; le port de Nūb[6] sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr; Mul-Bayūnī[7] sur la côte des Zandjs, appelé aussi Musanbīdjī[8].

7 degrés :

Encore les îles de Tīmūr; Nosīm[9] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; Malawīn[10] sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr; la baie de Kuwāma qui doit être la dernière baie au sud[11].

6 degrés :

Les dernières îles de Tīmūr dans le sud [= est]; Manakāra[12] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; Bandar-i-šu'bān[13] sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr; le port de Sofāla sur la côte des Zandjs[14].

5 degrés :

Les îles de Wāghila[15] au sud-est [de l'île de Ḳomr] qui sont inha-

1. راس سموك.
2. بيماروه.
3. سجاجي من الهل اي الزنج وقيل بندر درويش.
4. Le port du derviche.
5. جزيرة العنبر.
6. بندر النوب.
7. مسنبيجي وقيل من الزنج مُلْبَيونى = ملنبوني.
8. Mozambique.
9. نشيم *Nošīm*. *Nūši*, *nūsi*, signifient *île* en malgache.
10. ملوين.
11. ثم خور كوامه وقيل آخر الاخوار من الجنوب, puis, l'estuaire du Kuwāma; on dit que c'est le dernier des estuaires dans le sud.
12. منكار, litt. *Manakār*.
13. بندر شعبان, le port des bancs.
14. بندر سفاله من الهل.
15. النعش خمسه علي جزر واغله في الجنوب والشرق والناس مختلفين في قياسهم واسمايهم لبعدهم عن العماره.

bitées — on n'est d'accord ni sur la latitude ni sur le nom de ces îles —; le port de Hadūda[1] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; le port de Kūrī[2] sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr; Kilwānī sur la côte des Zandjs[3].

4 degrés :

L'île de Nīlā, la dernière île habitée dans le sud[4]; le port de Kūrī[5] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; le port de Ḳāsim[6] sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr; Funbāza[7] sur la côte des Zandjs.

3 degrés :

Les îles de Wāghila, au sud-est, où la civilisation cesse[8]; Wābaya sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; le port de Hayt[9] sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr.

2 degrés :

Le port de Hadūda[10] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; (sur le côté intérieur = occidental) on ne relève aucun nom connu[11]; Waān[12] sur la côte des Zandjs.

P. 20. 1 degré :

Le port de Kaws[13] sur le côté extérieur [= oriental] de l'île de Ḳomr; la baie de Kūrī[14] sur le côté intérieur [= occidental] de l'île de Ḳomr; le port de Sadjara sur la côte des Zandjs[15]. Chez les anciens, il est indiqué comme l'extrême sud de la côte des

1. بندر هدوده.
2. بندر كوري.
3. كلواني من الملل.
4. النعش اربعه علي جزيره نيلا وهي آخر الجزر المعمورات في الجنوب.
5. بندر كوري. Cf. trois lignes plus haut, un port du même nom sur la côte occidentale de la même île.
6. بندر قاسم.
7. فنبازه من الملل.
8. النعش ثلثه انقطعت العماره من الجزر الواغله في الجنوب والشرق
9. بندر هيت.
10. بندر هدوده.
11. ومن بطنها لم يشتهر له اسم.
12. ثم وان من الملل.
13. بندر كوس.
14. غبه كوري.
15. بندر الشجره من الملل.

Zandjs[1]. Le peuple des Afrang[2], c'est-à-dire le peuple de Portugal croit que la côte s'étend jusqu'à l'endroit où la Grande Ourse est à 7 degrés ou plus bas encore sous l'horizon[3]. Qu'on sache que les hauteurs précitées de la Grande Ourse sont également données d'après la méthode indiquée déjà.

V. Distances entre quelques points ou l'étoile polaire est de 11 a 1 degré de hauteur.

11 degrés[4] :

Entre la côte des Arabes et des Indiens, nommément entre Rās al-Ḥadd et Rās al-Djaked[5], 42 *zām*.

10 degrés :

Entre le derrière de Maṣīra et Midwar, c'est-à-dire Diu, 58 *zām*; et entre Midwar et Daman, 8 *zām*.

9 degrés :

Entre Madraka et Mahāyim, 78 *zam*.

8 degrés :

Entre Sawḳira et le cap Būriyā[6], 90 *zām*.

7 degrés :

Entre Sādjar et les îles Dandabāšī[7], 106 *zām*.

6 1/2 degrés :

Entre Fartak et Gowa-Sindābūr[8], 114 *zām*.

6 degrés :

Entre le cap Śarma[9] et Azādīwa, 125 *zām*; et entre Rās aś-Śu'ab et Aḥwar[10], où l'étoile polaire est à 5 1/4 degrés de hauteur, 30 *zām*.

1. فعند القدما هذا آخر جزر بر الزنج من الجنوب, et chez les anciens, celui-ci est donné comme la dernière des îles du pays des Zandjs, dans le sud.

2. أفرنج pron. mod. *Afrandj*, plur. de فرنج *Frang*, pron. mod. *Frandj*; litt. les Francs.

3. وقالت الافرنج ان البر ممتد الي نعش سبعه في الما والله اعلم, et les Francs disent que la côte se prolonge jusqu'à l'endroit où la Grande Ourse est à 7 degrés, dans l'eau; mais Dieu est le plus savant!

4. Pour ce passage, cf. ms. 2559 folio 80 recto, l. 10 et suivantes.

5. *Sic* راس زجد.

6. صوفره *Ṣufara* ou *Ṣawfara*; راس بوريا.

7. ساجر وجزر دندباشي.

8. Goa.

9. راس شرمه وازاديو.

10. راس الشعب واحور.

5 degrés :

Entre les deux Sams (soleil) [1], c'est-à-dire entre la montagne d'Aden et Māmī de Socotora, d'un côté et Rās-al-Fāl, de l'autre côté, 88 *zām*; entre Rās-al-Fāl et Mangalor, sur la côte du Malabar, 20 *zām*. Entre Aden et Mangalor, sur la côte de Malabar, 147 *zām* en tout.

4 degrés :

Entre le golfe de Banna et le côté extérieur des Fāl, 100 *zām*; entre le côté extérieur des Fāl et Kādādīwa, 24 *zām*.

3 degrés :

P. 91. Entre Murr al-kabīr et le côté extérieur des Fāl, 102 *zām*; et entre celui-ci et Kōči, 29 *zām*.

2 degrés :

Entre Rās al-hir et le côté extérieur des Fāl, 110 *zām*; entre le côté extérieur des Fāl et Bilingam, 29 *zam*.

1 degré :

Entre Sayf aṭ-ṭawīl et le côté extérieur des Fāl, 118 *zām* — la largeur des trois séries d'îles Dība est de 8 *zām* —; entre Kandīkal qui forme le côté intérieur des îles Dība, et Ṭūṭāgām sur l'île de Sīlān, 25 *zām*. La distance totale entre Sayf aṭ-ṭawīl et Ṭūṭāgām est ainsi de 151 *zām*. En ce qui concerne la détermination du nombre indiqué de degrés de hauteur de l'étoile polaire pour les points précités, on s'en est déjà plusieurs fois expliqué. Mais les distances indiquées sont exactes.

VI. Distances entre quelques [autres] endroits.

On [2] a déjà indiqué que la distance entre Rās al-Fāl et Mangalor sur la côte de Malabar, est de 20 *zām*. La distance entre l'île de Kiltan [3] et Kākādīwa est de 13 1/2 *zām*; entre l'île de Śitta-Lākam et le cap Hīlī, de 17 *zām*; entre le port de Śumuṭra et les îles Ding-

1. ...شمسان ومامي سقطري, entre [la montagne de] Śamsān [ce qui signifie *les deux soleils*, c'est le nom de la montagne d'Aden] et Mamī-Soḳoṭorā... Le ms. 2559 évalue ainsi les distances : De Śāmsān à Māmī-Soḳoṭora, 39 *zām*; de Mamī-Soḳoṭorā à Ras al-Fāl, 88 *zām*; de Rās al-Fāl à Mangalor, 20 *zām*; au total, de Śamsan à Mangalor, 147 *zām*. Le texte turk est ici fautif; il y manque l'indication de la distance entre le Śamsān et Māmī-Soḳoṭorā.

2. Cf. ms. 2559 folio 82 recto, l. 2 et suiv.

3. كلتى *Kilatī*.

Ding [1], de 13 *zām* — ces distances sont comptées pour la route directe —; de même a été fixée à 20 *zām* la distance entre les îles Dība et Tayzam-Tūrī.

[Le sol de] l'île de Tayzam-Tūrī est connue comme terrain aurifère, comme il ne peut pas y en avoir un second au monde. On raconte qu'une fois, un commerçant indien était allé pour affaires, du port de Surat de la province du Guzerate, dans les districts du Bengale. Comme il revenait du Bengale à Surat avec des marchandises, sa route le fit passer devant l'île de Tayzam-Tūrī. Le marchand jeta l'ancre, vint sur l'île et s'empressa de faire cuire son repas. La chaleur du feu fit entrer l'or en fusion [2] et il coula de tous les côtés. Lorsque celui-ci vit cela, il jeta par dessus bord toutes les marchandises qui se trouvaient sur le navire et le chargea avec de la terre de cette île. Lorsque, avec l'aide de Dieu, il fut de retour dans le port de Surat, il donna au Padišāh du Guzerate une partie [de la terre rapportée] et fit construire dans le port de Surat un *talāv* profond, c'est-à-dire un gigantesque bassin tout en pierre pour lequel il avait dépensé sur la part qui lui restait, un *kulūr*, c'est-à-dire 100 *lack* [3]. (p. 92) On n'avait jamais vu encore dans le monde entier une construction semblable.

La distance entre Rās al-Milḥ et Barr al-Mul [4] est de 60 *zam*, d'après quelques-uns de 50 *zām* seulement; entre les Fāl et l'île de Sitta-Lākam et la côte, de 16 *zām*; entre Kiltan [5] et la côte, de 12 *zām*. Cette route est approximative mais celles qui ont été indiquées plus haut, sont les plus connues car elles correspondent à des routes maritimes en haute mer bien connues [6].

1. جزيره *sic* دنج دنج.
2. C'est une île à terre aurifère.
3. Un *lack* = 100.000 unités.
4. بر الملح le pays côtier, c'est-à-dire la ligne de côte. *Rās al-Milḥ* = le cap d'Ambre et Barr al-Mul = la côte orientale d'Afrique.
5. كلتى *Kilaty*.
6. هذا علي طريق التقريب فاشهر الحقيقه ما تقدم لانه مدلّ مطالق مشهوره.

ABŪ'L-FAZL (1595).

Le Šaykh Abū'l-Fazl-i 'Allāmī naquit à Agra le 6 Muḥarram 958 = 14 janvier 1551, sous le règne du sultan Islām Šāh. Ministre et ami de l'empereur Akbar, il embrassa officiellement la religion nouvelle fondée par celui-ci, mais il serait resté musulman de cœur. On raconte, en effet, que le prince Salīm se présentant chez Abū'l-Fazl sans avoir fait annoncer sa visite, y trouva quarante scribes occupés à copier des commentaires du Ḳorān. Le fait fut rapporté à Akbar qui en manifesta son mécontentement à Abū'l-Fazl, mais cette disgrâce fut de courte durée. Nommé successivement *dūhazārī* ou commandant de deux mille cavaliers, puis commandant de deux mille cinq cents et, enfin, de quatre mille cavaliers, Abū'l-Fazl fut appelé au service actif en 1598 et chargé de ramener l'ordre et la paix dans le Dekkan. Au cours des opérations qui durèrent plusieurs années, Abū'l-Fazl, appelé par Akbar, se mit en route pour Agra avec une suite de quelques personnes seulement. Attaqué entre Udjain et Narwar, il fut abandonné par son escorte et tué à coups de lance le 12 août 1602, après s'être courageusement défendu.

Le *Ayn-i-Akbari* ou *Institutes d'Akbar*, dont on trouvera plus loin quelques extraits, est le troisième volume de l'œuvre appelée *Akbarnāmeh*, le *Livre d'Akbar*. Le texte persan et le premier volume de la traduction anglaise ont été publiés par M. H. Blochmann sous le titre de *The Aīn i Akbarī by Abul Fazl 'Allami* (le texte, deux vol. in-4, Calcutta, 1872 et 1877; le premier volume de la traduction, Calcutta, 1873, in-8). Les renseignements qui précèdent sont empruntés à la biographie de Abū'l-Fazl que M. Blochmann a mis en tête de sa traduction (p. I-XXXI).

Le second et troisième volumes de la traduction sont dus au colonel H. S. Jarrett et ont été publiés également à Calcutta, celui-là en 1891, celui-ci en 1894.

TOME I

LIVRE I. — CHAPITRE XXX.

De la préparation de certains parfums.

P. 77. Certains disent que l'ambre[1] croît au fond de la mer et qu'il est la nourriture reconstituée après l'avoir mangée, de différents animaux vivant dans la mer. D'autres disent que les poissons le mangent et en meurent et qu'on le tire de leurs intestins. D'après quelques-uns, c'est la bouse de la vache de mer appelée *sārā*[2], ou l'écume de la mer. D'autres disent qu'il tombe goutte à goutte des (p. 78) montagnes de [certaines] îles. Beaucoup le regardent comme une gomme marine; d'autres, dont j'adopte l'opinion, le tiennent pour de la cire. On dit que sur certaines montagnes, on trouve une grande quantité de miel, une telle quantité, en fait, qu'il coule dans la mer. La cire monte à la surface et la chaleur du soleil la transforme en matière solide. Comme les abeilles tirent le miel de fleurs odoriférantes, l'ambre est naturellement parfumé. On trouve de temps en temps des abeilles dans l'ambre. Abū Sīnā pense qu'il y a une fontaine au fond de la mer d'où l'ambre coule; il est ensuite porté par les vagues jusqu'au rivage. Lorsque l'ambre est nouveau, il est humide; la chaleur solaire le rend sec. Il est de différentes couleurs : le blanc est le meilleur et le noir est le plus mauvais; celui qui est de qualité moyenne est vert-pistache ou jaune. La meilleure sorte s'appelle *ašhab*[3]. Il paraît gras et est constitué par des couches [superposées]. Si vous le brisez, il a l'air d'un blanc jaunâtre. Il est d'autant meilleur qu'il est plus blanc, plus léger et plus flexible. Celui qui vient après en qualité, est l'ambre couleur de pistache; le suivant, en qualité, est l'espèce jaune appelée *khaškhāšī*[4]. L'espèce noire est mauvaise; elle est inflammable. Les avides marchands du marché le mélangent avec de la cire, du *mandal*[5], du *lādan*[6], etc.; mais tous n'ont pas recours à de telles pratiques. *Mandal* est

1. *Vide supra* p. 50-51 et 282-284.
2. سارا.
3. اشهب.
4. خشخاشي.
5. مندل.
6. لادن.

la sorte d'ambre provenant de l'intestin des poissons morts; il n'a pas beaucoup d'odeur.

Lādan est souvent appelé *'anbar* (ambre). Il provient d'un arbre qui croît à Chypre et à Chio...

Le camphrier est un grand arbre qui croît dans les régions montagneuses et maritimes de l'Inde et en Chine. Cent cavaliers et même davantage peuvent se mettre à l'ombre sous un seul arbre. Le camphre est tiré du tronc et des branches. Certains disent que, pendant l'été, de très nombreux serpents s'enroulent autour de l'arbre en raison de sa fraîcheur; les gens marquent ces arbres en décochant une flèche dans le tronc, et en recueillent le camphre pendant l'hiver. D'autres disent que les camphriers sont fréquemment visités par les léopards qui aiment le camphre au point qu'ils ne s'éloignent jamais des arbres. Le camphre qui est à l'intérieur de l'arbre ressemble à de petits morceaux de sel; celui qui est à l'extérieur de l'arbre est comme de la résine. Il coule souvent de l'arbre sur le sol, et, après quelque temps, se solidifie. S'il y a des tremblements de terre dans l'année ou quelque autre secousse sismique, la production du camphre sera très considérable.

Parmi les différentes espèces de camphre[1], le meilleur est le *ribāḥī*[2] ou *fančūrī*[3]. Quoique le nom soit différent, il s'agit de la même espèce. On dit (p. 79) que le camphre a été découvert pour la première fois par un roi du nom de Ribāḥ[4], près de Fančūr[5], qui est un endroit voisin de l'île de Sirāndıb[6]. D'après certains ouvrages, le camphre est blanc comme la neige : cela est exact parce que j'en ai retiré moi-même de l'arbre. Cependant, Ibn Bayṭār dit qu'il est initialement rouge et brillant et qu'il ne devient blanc que par la sublimation. Quoi qu'il en soit, il existe certainement une espèce de camphre qui est blanc à l'état naturel. Et parmi toutes les espèces, c'est le meilleur, le plus blanc, celui qui est en couches les plus minces, le plus pur et [celui qui est] en plus grands [morceaux]. Vient ensuite, au point de vue de la qualité,

1. *Vide supra*, p. 112-113 et 288-289.
2. رباحى, var. رياحى *riyāḥī*, رماجى *ramādjī*.
3. Le texte a la leçon fautive habituelle قيصورى *ḳīṣūrī* pour فنصورى.
4. رباح.
5. فنصور.
6. سرانديب.

l'espèce appelée *ḳarḳuwī*[1] qui est noirâtre et sale ; puis l'espèce légèrement brune appelée *kawkab*[2]. La pire espèce est mélangée de morceaux de bois ; on l'appelle *bālūs*[3]. Chaque espèce devient pure et blanche par la sublimation. Dans certains livres, le camphre naturel est appelé *djūdāna*[4] ou *bhīmsīnī*[5]. Conservé avec quelques grains d'orge, de poivre ou de *surkh dāneh*[6], il s'évapore moins. Le camphre fabriqué avec du *zurunbād*[7] mélangé à d'autres ingrédients, est appelé *čīnī*[8] ou *camphre de Mayyit*[9]. Le *zurūnbād* blanc est pilé fin et mélangé avec de la crème aigre de lait de vache ou de bufflesse; le quatrième jour, on y ajoute de la crème fraîche et on bat le mélange avec la main jusqu'à ce qu'apparaisse de l'écume, qu'on enlève. On ajoute à cela du camphre ; on l'enferme dans une boîte qu'on met pendant quelque temps dans de la bale de grains. Ou bien on réduit en poudre fine une pierre blanche ; on la mélange avec de la cire dans la proportion de dix dirham de poudre pour deux dirham de cire et un demi-dirham d'huile de violette ou de *surkh gul*[10]. La cire fond d'abord, et se mélange ensuite avec la poudre de façon à former une pâte, qu'on met entre deux pierres pour la rendre mince et plate. Lorsqu'elle est refroidie, elle ressemble à du camphre dont on a mélangé des morceaux avec la pâte. Les gens sans principes profitent ainsi des pertes causées aux autres.

Le musc, *zabād*[11], est aussi appelé *šākh*. C'est une substance humide secrétée pendant la saison du rut par un animal qui ressemble au chat, mais ayant cependant une tête et une bouche plus grandes. Le musc provient du port de Sāmatrā[12], situé sur le territoire de Āčīn[13]. On l'appelle *musc de Sāmatrā* et il est de beau-

1. قرقوى. *Vide supra* p. 113 فرقون et p. 289 فرفون.
2. كوكب. *Vide supra* p. 113 et 289 كوكسب.
3. بالوس. *Vide supra* p. 113 باكوس.
4. جودانه.
5. بهيم سينى.
6. Graine médicinale rouge.
7. زرنباد, *curcuma zérumbet*. *Vide apud* Ibn al-Bayṭār, t. II, n° 1097, p. 200.
8. چينى, chinois.
9. كافور ميت.
10. Rose rouge.
11. *Vide supra*, p. 275.
12. بندرِ سامترای.
13. آچين.

coup le meilleur. Cette substance humide est d'un blanc jaunâtre. L'animal [qui la produit] a sous sa queue une poche, de la dimension d'une petite noisette, dans laquelle il y a de cinq à six trous. La poche doit être vidée chaque semaine ou quinzaine et on en retire le poids d'un demi *tolah* à huit *māšah*. Certaines civettes s'apprivoisent au point de se tenir tranquilles lorsque on est en train de vider la poche. Dans la plupart des cas, il faut attraper l'animal par la queue, le sortir de sa cage, lorsqu'on enlève le musc avec une coquille ou en pressant doucement sur la poche. Le prix d'une civette varie de 300 à 500 roupies. Le musc du mâle est plus apprécié que celui de la femelle parce que le vagin de celle-ci est juste au-dessus de la poche. Après l'avoir recueilli, le musc est lavé et (p. 80) devient ensuite un des parfums les plus exquis. L'odeur en reste longtemps dans les vêtements et même sur la peau.....

P. 80. Le *'ūd* ou bois d'aloès[1], appelé dans l'Inde *agar*, est la racine d'un arbre. On l'ébranche et on l'enterre; la partie qui ne vaut rien, pourrit; le reste est du pur aloès. Certains disent qu'on fait cela avec l'arbre tout entier. L'information qu'on trouve à l'occasion dans des livres anciens que l'habitat de cet arbre est dans l'Inde centrale, est une absurdité d'écrivains fantaisistes. Il y en a plusieurs espèces : la meilleure est appelée *mandalī*[2]; la seconde, pour la quantité, est la *djabalī* ou *hindī*[3]. L'odeur du bois, surtout celle du bois de la première espèce, éloigne les puces; mais certains pensent que les deux espèces précitées jouissent de la même propriété. Parmi les autres bonnes espèces, je mentionnerai le *samandūrī*[4], le *ḳumārī*[5] qui est inférieur au précédent, le *ḳāḳulī*[6] qui vient ensuite, le *barrī*[7], le *ḳiṭa'ī*[8]; le *čīnī*[9] appelé aussi *ḳismūrī*[10], qui est humide et odorant. De qualité inférieure aux

1. *Vide supra* p. 284-286.
2. مندلى.
3. Aloès de montagne ou aloès indien.
4. سمندورى.
5. قمارى, litt. *ḳmārī*, du Khmèr.
6. قاقلى.
7. برّى, aloès sauvage.
8. قطعى, aloès du Ḳiṭā', le Cathay de Marco Polo, la Chine septentrionale.
9. چيني, le chinois.
10. قسمورى. Pour tous ces noms d'aloès, *vide supra* p. 284.

précédents sont le *djalālī*[1], le *māyaṭāḳī*[2], le *lawāḳī*[3], le *rīṭālī*[4]. De toutes les espèces, le *mandalī* est le meilleur. Le *samandūrī* est gris, gras, épais, dur, juteux, sans la moindre tache blanchâtre; il est long à brûler. Le meilleur de tous est le noir et pesant; [mis] dans l'eau, il reste au fond ; il n'est pas fibreux et peut être facilement pilé. Le bois qui surnage est considéré comme mauvais. Les rois précédents ont fait planter cet arbre dans le Guzerate et actuellement, il croît à Tchānpānīr. On l'apporte généralement (p. 81) de Ačīn et de Dahnāsarī[5]. On ne sait rien de l'habitat [de cet arbre] mentionné dans les livres anciens. Le bois d'aloès entre fréquemment dans la composition des parfums; lorsqu'on en mange, on devient joyeux. On l'emploie généralement comme encens. Sous forme de poudre, ses meilleures qualités sont souvent utilisées pour frotter la peau et [saupoudrer] les vêtements.

Le bois de sandal est appelé dans l'Inde *čandan*[6]. L'arbre croît en Chine. Sous le règne actuel, on l'a planté avec succès dans l'Inde. Il y en a trois espèces : le blanc, le jaune, le rouge. Les uns considèrent le rouge comme plus rafraîchissant que le blanc; les autres préfèrent le blanc. Celui-ci est certainement plus rafraîchissant que le rouge, et le rouge plus que le jaune. Le meilleur est celui qui est jaune et huileux ; on l'appelle *makāṣarī*[7]. Le bois de sandal est pilé et employé en frictions sur la peau. Mais il sert aussi à d'autres usages.

Le *kalanbak* [la meilleure espèce de bois d'aloès] est le bois d'un arbre apporté des [pays de] *Zir-i-bad*[8]. Il est lourd et plein de veines. Certains croient que c'est le bois d'aloès brut. Lorsqu'on le pile, il paraît gris. On s'en sert dans la composition des parfums. On en fait aussi des chapelets.

P. 82... L'encens (*lubān*) est la gomme odorante d'un arbre

1. جلالى. *Vide supra* p. 285.
2. مايطاقى. *Ibid.*
3. لواقى. *Ibid.*
4 ريطالى, var. ريطاقى *rīṭāḳī*; الطاقى *aṭ-ṭāḳī*. *Ibid.*
5. دهنا سرى, Tenasserim.
6. چندن = skr. *candana*. *Vide supra* p. 279-280.
7. مقاصرى.
8. Litt. : au-dessous du vent. C'est la traduction persane du malais *di bāwah aïin* qui désigne les pays situés à l'est de la pointe nord de Sumatra. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e édit., sub verbo *zirbad* et *supra* p. 496 note 2.

qu'on trouve à Djāwa[1]... Lorsqu'on l'expose au feu, il s'évapore [en fumée] comme le camphre.

LIVRE II. — CHAPITRE XXVI.

L'Amirauté.

P. 280... Le nombre des marins qui forment l'équipage d'un navire varie avec les dimensions du bâtiment. Dans les grands bâtiments, il y a douze classes.

I. Le *Nākhudā*[2] ou propriétaire du navire. Ce mot est évidemment la forme abrégée de *Nāvkhudā*[3].

II. Le *Mu'allim*[4] ou capitaine. Il doit être informé des endroits profonds et peu profonds de l'océan et doit connaître l'astronomie. C'est lui qui guide le navire vers sa destination et l'écarte des dangers.

III. Le *Tandīl*[5] ou chef des *khallāṣī* ou marins. Les marins, dans le langage des gens de mer, sont appelés *khallāṣī*[6] ou *khārwah*[7].

IV. Le *Nākhudā-khašab*[8]. Il fournit aux passagers le bois à feu et la paille ; il aide au chargement et au déchargement de la cargaison.

V. Le *Sarhang*[9] ou lieutenant s'occupe du mouillage du navire et remplace souvent le *Mu'allim*.

VI. Le *Bhandārī*[10] est chargé des provisions.

VII. Le *Karrānī*[11] est l'écrivain qui tient les comptes du navire et fournit l'eau aux passagers.

1. جاوه = Sumatra et non Java comme l'a cru Blochmann. Il s'agit ici du *lubān djāwī*, c'est-à-dire du benjoin de Sumatra.

2. ناخدا.

3. ناوخدا, litt. : le maître du navire. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *nacoda*.

4. معلّم. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *malum*.

5. تنديل. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *tindal*.

6. خلّاصي. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *classy*,

7. خاروه.

8. ناخدا خشب, litt. le *nākhudā* du bois.

9. سرهنگ. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *serang*.

10. بهنداري. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *bandāree*.

11. كرّانى. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *cranny*.

VIII. Le *Sukkāngīr*[1] ou timonier. Il dirige le bâtiment d'après les ordres du *Mu'allim*. Il y a des navires qui ont plusieurs timoniers, mais ils n'en ont jamais plus de vingt.

IX. Le *Pandjarī*[2] est en vigie au haut du mât et informe de ce qu'il voit : terre, navire, tempête qui menace, etc.

X. Le *Gunmtī*[3] appartient à la catégorie des *khallāṣī*. Il vide l'eau qui a pénétré dans le navire par une voie d'eau.

XI. Le *Topāndāz*[4] ou canonnier dont on utilise les services dans les combats navals. Le nombre des canonniers dépend des dimensions du navire.

XII. Le *Khārwah* ou matelot. Ils hissent et carguent les voiles. Certains d'entre eux ont d'autres attributions, telles que d'aveugler les voies d'eau ou de dégager l'ancre lorsqu'elle est engagée.

Le montant de leurs gages varie et dépend du voyage ou *kuš*[5], ainsi que l'appellent les marins. Dans le port de Sātgāon[6], un *nākhudā* est payé 400 roupies. (p. 281) On lui alloue en outre, quatre *malīkh*[7] ou cabines qu'il remplit de marchandises pour son propre compte. Chaque navire est divisé en plusieurs parties destinées aux passagers et à l'arrimage des marchandises. Chacune de ces parties s'appelle *malīkh*. Le *mu'allim* est payé 200 roupies et a deux *malīkh* à sa disposition ; le *tandīl*, 120 roupies ; le *karrānī*, 50 roupies et un *malīkh* ; le *nākhudā-khašab*, 30 roupies ; le *sarhang*, 25 roupies; le *sukkāngīr*, le *pandjarī* et le *bhandārī*, 15 roupies chacun ; le *khārwah* ou matelot, 40 roupies et sa nourriture journalière en plus; le *dēgāndāz*[8] ou canonnier, 12 roupies.

A Cambaye[9], le *nākhudā* est payé 800 roupies; et le reste de l'équipage à proportion.

A Lāharī[10], le *nākhudā* est payé 300 roupies, et le reste de l'équipage à proportion.

1. سكّان‌گير, de *sukkān*, gouvernail. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *seacunny*.
2. پنجري.
3. گنمتي.
4. توپ‌انداز. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *topaz*.
5. كوش.
6. ساتگانو, litt. *Sātgānū*; *vide supra* p. 434 note 10.
7. مليخ.
8. ديگ‌انداز.
9. كنبهايت *Kanbhāyat*.
10. لاهري.

A Āćīn[1], [le *nakhudā*] est payé la moitié plus que dans les ports du sud ; en Portugal deux fois et demie plus ; à Malāḳa[2], deux fois plus. Au Pégou[3] et à Tenasserim[4], il reçoit la moitié plus qu'à Cambaye. Tous ces gages varient suivant l'endroit et la longueur du voyage.

TOME II

P. 115. Le *ṣūbah* [division administrative] du Bengale[5] est situé dans le second climat. Sa longueur, de (p. 116) Chittagong[6] à Garhī, est de 400 *kōs* (environ 800 milles anglais). Sa largeur, de la chaîne de montagnes septentrionale à la frontière méridionale du *sarkar* (division du *ṣūbah*) de Madāran, est de 200 *kōs* ; et lorsque le pays de Orissa fut ajouté au *ṣubah*, la longueur de celui-ci s'augmenta de 43 *kōs*, et sa largeur de 23. Il est borné à l'est par la mer ; au nord et au sud, par des montagnes, et à l'ouest, par le *ṣūbah* de Bihār[7]. La partie orientale appelée Bhāti[8], est (p. 117) considérée comme faisant partie de cette province. Elle est gouvernée par Īsā Afghān ; la *khoṭba* est lue et la monnaie frappée au nom du souverain actuel [de l'Inde]. Dans ce pays, le manguier croît à la hauteur d'un homme, ou moins encore, et produit des fruits en abondance. Contigu [à Bhātī], se trouve un pays habité par des tribus Tipperah[9]. Le nom de leur chef est Bidjay Mānik. Quiconque obtient la souveraineté, ajoute le titre de *Mānik* à son nom ; les nobles ajoutent au leur le titre de *Narāyn*[10]. [Ce chef] a une armée composée de deux cent mille fantassins et mille éléphants. Les chevaux sont rares. Au nord, se trouve un pays appelé

1. آچي *Āćī* < *Aćeh*, qui a été européanisé en *Achem*, *Achin*, *Atchin*.
2. ملاغه *sic*.
3. پيگو *Paygū*.
4. دهنا سري, litt. *Dahnāsarī*.
5. بنگاله *Bangāla*.
6. چاتگانو litt. : *Cātgānū*.
7. بهار.
8. بهاتي Située entre 20° 30′ et 22° 30′ de latitude nord et 88° et 91° 14′ de longitude orientale (Jarrett).
9. تپره.
10. نراين.

Kūč[1]. Son chef commande à mille cavaliers et à cent mille fantassins. Kāmrūp[2], vulgairement appelé Kāoṇrū[3] et Kāmtā[4], lui est soumis. Ses habitants sont une race de gens de bonne apparence; ils sont adonnés à la pratique de la magie. On raconte d'étranges histoires à leur sujet. On dit qu'ils construisent des maisons dont les piliers, les murs et les toits sont faits avec des corps humains. Certaines [de ces victimes] y sont contraintes par le pouvoir de la sorcellerie; on use également à cet effet, des criminels méritant la mort. Quiconque s'offre volontairement dans ce but évite la contrainte pendant un an. On lui réserve de nouveaux plaisirs [pendant ce temps][5]. Au moment voulu, des hommes armés d'épées les tuent [ces volontaires]; et, par les mouvements, l'immobilité ou d'autres aspects [des cadavres], ils savent si le roi vivra peu ou longtemps et s'ils battront les ennemis. Ils ouvrent également le ventre d'une femme enceinte arrivée au terme de ses mois de grossesse, et prenant l'enfant, ils devinent l'avenir. Là pousse un arbre merveilleux dont les branches, une fois coupées, laissent couler un liquide doux qui étanche la soif de ceux qui sont altérés. Ils ont également un manguier[6] sans tronc; il s'enroule, comme une vigne grimpante, sur un arbre et produit des fruits. Il y a là également (p. 118) une fleur qui, deux mois après avoir été cueillie, ne se flétrit pas et ne perd ni sa couleur ni son parfum. On en fait des colliers. Limitrophes de ce pays, sont les États du rādja de Aśām, dont la grande splendeur et la situation sont réputées partout. Lorsqu'il meurt, les principales personnes de sa suite, hommes et femmes, s'enterrent volontairement vivants dans sa tombe. Dans le voisinage, se trouve le bas Tibet et, à sa gauche, Khitā[7]. Ce dernier est également appelé

1. كوچ.
2. كامروپ < skr. *Kāmarūpa*.
3 كانورو litt. *Kānūrū*.
4. كامتا. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbis *Comotay* et *Cooch Behar*.
5. La traduction anglaise : *Whoever....., escapes retribution for a year. Various conveniences are reserved for him*, ne rend pas le sens du texte. Il faut entendre qu'à ceux qui s'offrent volontairement pour victimes, on ne réclame pas l'exécution de leur engagement pendant un an, et pendant cette période, on les comble de biens et on leur rend cette dernière année de vie aussi agréable que possible.
6. *Willughbeia edulis* (Jarrett).
7. ختا.

Mahāčīn[1], que le vulgaire prononce Māčīn[2]. De Khānbāligh[3], sa capitale, à l'océan, soit une distance de quarante jours de voyage, ils ont creusé un canal avec digue en pierre et mortier des deux côtés (p. 119). Alexandre de Grèce pénétra dans ce pays par cette route. On mentionne également une autre route qui peut être parcourue en quatre jours et quatre nuits.

Dans le sud-est du Bengale, il y a un grand pays appelé Arakan[4] auquel appartient le port de Chittagong. Les éléphants y abondent; mais les chevaux y sont rares et de petite taille. Les chameaux y sont très chers. Il n'y a ni vaches ni buffles; mais il y existe un animal qui a quelques caractéristiques de l'un et l'autre, de robe pie, dont les habitants boivent le lait. On dit que leur religion est différente de celles des Hindous et des musulmans. Les sœurs peuvent épouser leurs propres frères jumeaux; seuls les mariages entre fils et mère sont interdits. Les ascètes qui sont les dépositaires de l'enseignement, sont appelés *walī*[5]; on suit aveuglément leur enseignement. C'est l'habitude que lorsque les chefs donnent une réception, les épouses des militaires y prennent part; les hommes eux-mêmes ne sont [, au contraire,] pas présents pour rendre leurs devoirs. Le teint de ces gens est noir; ils ont peu ou n'ont pas de barbe.

Près de cette tribu, est le Pégou[6] qui est également appelé Cīn[7]. Dans certaines anciennes relations, il est indiqué comme la capitale de Cīn. Il y a là une importante armée d'éléphants et d'infanterie. On y trouve des éléphants blancs (p. 120). D'un côté [du Pégou] est Arakan. Il y a des mines de corindons[8], de diamant, d'or, d'argent, de cuivre, de naphte et de soufre. Il y a au sujet de ces mines, de continuelles querelles entre ce pays et les Magh[9], ainsi qu'avec les tribus de Tipperah[10].

1. مهاچين.
2. ماچين.
3. خان بالغ.
4. ارخنگ litt. *Arakhang*.
5. ولى.
6. پيگو.
7. چين, la Chine.
8. ياقوت que le colonel Jarrett a traduit inexactement par *rubis*.
9. مگه.
10. تپره.

Le nom initial du Bengale était Bang[1].

TOME III

P. 7. L'Hindoustan est décrit comme entouré par l'océan à l'est, à l'ouest et au sud; mais Sirāndīp[2], Āćīn[3], les Moluques[4], Malāḳa[5] et un nombre considérable d'îles sont dans son étendue [c'est-à-dire : sont considérés comme en faisant partie].

P. 46. Tables pour la détermination des longitudes et des latitudes des endroits situés dans le quart habité du globe depuis la latitude de l'équateur, d'après les savants, et spécialement des endroits situés au-delà des limites des sept climats jusqu'au 60e degré de latitude.

PAYS SITUÉS EN DEHORS DES CLIMATS, VOISINS DE L'ÉQUATEUR[6]

	Longitude	Latitude
L'équateur	12° 00	
Ile de Ḳunbula[7]	21° 00	8° 00

PAYS SITUÉS AU SUD DE L'ÉQUATEUR[8]

Sofāla du Zandj	52° 00	2° 30
Milieu du lac de Kūrā[9]	68° 00	4° 00
Djīmī[10], sur le Nil	63° 15′	9° 11′

1. بنگ.
2. سراندیپ.
3. آچین.
4. مُلُوک, *Mulūk.*
5. ملاغه, litt. *Malāgha.*
6. بلاد خارج از اقالیم قریب بخطّ استوا.
7. قنبله.
8. در جنوب خطّ استوا.
9. وسط بحیرهٔ کوری.
10. جیمی. Ce nom et quelques autres étrangers à ce travail, ont été mentionnés pour donner une idée de la configuration du monde oriental, telle que le concevait Abū 'l-Fazl.

Zayla'	71° 00	8° 00
Mogadiso	72° 00	2° 00
Aden	76° 00	11° 00
Barābar[1] du pays des Zandjs	78° 00	6° 30′
Mirbāṭ, entre le Ḥaḍramawt et l'Omān	82° 00	12° 00
L'île de Sirāndīp[2] dans l'Inde	130° 00	12° 00
Les montagnes du Ḳāmrūn[3] qui produisent le bois d'aloès	130° 00	10° 00
L'île de Lāmurī[4], dans l'Inde, qui produit le bois du Brésil	130° 00	9° 00
L'île de Kalah, dans l'Inde	140° 00	8° 00
L'île du Maharādja, dans l'Inde	150° 00	1° 00
Djamkūt, en Chine	176° 00	5° 00
Sīlā, en Chine	180° 00	8° 05′
Gangdiz, sur le rivage de la mer Orientale, en Chine	180° 00	0° 00

PREMIER CLIMAT

L'île de Sawākin	58° 30′	17° 00
L'île de Djāwaga[5]	104° 00	15° 00
Tānah, sur le rivage de la mer de l'Inde	102° 00	19° 20′
Ma'bar[6], dans l'Inde	102° 00	17° 20′
Kūlam, pays de l'Inde où on trouve le poivre et le bois du Brésil en grande abondance	102° 00	18° 30′
Zītūn, sur la frontière de Chine	154° 00	17° 06′
Sūfāra[7], en Chine (*sic*)	104° 55′	19° 20′
Sindān, en Chine[8] (*sic*)	114° 20′	19° 50′
Khānfū[9], en Chine	150° 00	14° 00

1. برابر plur. de بربر; le pays de Berbéra.
2. Le texte a سَرانْديپ *Sarāndīp*.
3. قامرون.
4. لامري.
5. Le texte a la leçon fautive habituelle رانج que le colonel Jarrett a lu *Rānidj*, pour زابج *Zābag* < *Djāwaga*.
6. Le Coromandel.
7. سوفاره. C'est le *Sofāla de l'Inde* des autres auteurs orientaux.
8. Lire : en Inde.
9. Le texte a خانقو pour خانفو.

Khānčū[1] en Chine	162° 00	14° 00

DEUXIÈME CLIMAT

Daybul	102° 31′	24° 20′
Tīz, ville sur la côte du Makrān	83° 00	24° 05′
Udjayn	110° 50′	28° 30′
Bahrōč[2]	116° 53′	27° 00′
Kannawdj[3]	116° 50′	26° 35′
Sonārgāon[4]	101° 50′	22° 02
Yančū[5], capitale de la Chine	125° 00	22° 00
Mānčū[6], en Chine	127° 00	39° 00

TROISIÈME CLIMAT

Baṣra	84° 00	33° 00
Mūltān[7]	106° 25′	29° 40′
Khansā[8], en Chine	174° 45′	23° 30′

QUATRIÈME CLIMAT

Kašmīr[9]	93° 40′	36° 15′

1. خانجو avec ج en fonction de palatale sourde. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 123.

2. بهروج.

3. قنّوج.

4. سنارگانو litt. *Sonārgānū*.

5. ينجو. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 2e part., p. 123 = Yang-tcheou.

6. مانجو.

7. مولتان.

8. خَنسا.

9. كشمير.

MĪRZĀ MUḤAMMAD KĀẒIM (1663).

L'extrait suivant[1] emprunté à l'*Alemgīr nāmèh* ou *Histoire de Awrengzeb*, a été publié d'abord par H. Vansittart dans le premier volume de l'*Asiatic Miscellany*[2] sous le titre de احوال فتح آشام انتخاب از عالمگیرنامه Histoire de la conquête de l'Assam extraite de l'*Alemgīr nāmèh* par Mīrzā Muḥammad Kāẓim ; réimprimé dans les *Asiatic Researches* et traduit en français sur le texte persan par Langlès pour l'édition française des *Recherches Asiatiques*[3].

L'abrégé ci-dessus est sans doute le même ouvrage que le *Tarikh-i-Āšām*, Histoire de l'Assam, de Walī Aḥmad Šihāb ad-dīn Tāliš, traduite en hindoustani par Sayyida Bahadur 'Alī Ḥusayni en 1805 et en français par Théodore Pavie, sur la version hindoustanie, en 1845[4]. Le texte persan original a été terminé le 20 du mois de *šawwāl* 1073 = 28 mai 1663[5].

P. 217. Le pays d'Assam[6] s'étend du nord à l'est du Bengale, et est divisé en deux portions par la rivière Brahmapoutre, qui vient du Khiṭā[7]. La portion située sur la rive septentrionale du fleuve s'appelle Awter-gōl[8]; et la portion bâtie sur la rive méridionale, Deken-gōl[9]. (p. 218) Awter-gōl commence à Gawāhtī[10], qui est la limite des possessions territoriales de Sa Majesté, et se termine à un canton montagneux habité par une tribu nommée Mīrī Mećmī[11]. Deken-gōl s'étend depuis le village de Sadyah[12] jusqu'aux montagnes

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail.
2. Calcutta, 1785, in-4.
3. T. II, Paris, 1805, in-4, p. 217-233.
4. *Tarikh-i Asham*. Paris, 1845, in-8, p. XXIV-XXV et 300.
5. *Ibid.*, p. 275.
6. آشام litt. : *Āšām*.
7. خطا.
8. اوتر كول, litt. : *côte septentrionale « uttara kūla »*.
9. دكن كول, litt. : *côte méridionale dakṣiṇa kula*.
10. كواهتي.
11. ميري مچمي.
12. سدية.

de Srī-Nagar[1]. Les montagnes les plus fameuses sont celles de Dūleh et de Lāndah[2], au nord de Awter-gōl, et celles de Namrūp[3] au midi de Deken-gōl; ces dernières sont à quatre journées de Gergong[4]; et c'est là que s'est réfugié le rādja..... Le pays d'Assam est d'une forme oblongue, et a environ deux cents *koss*[5] de long; et sa largeur, prise des montagnes septentrionales aux montagnes méridionales, est d'environ huit journées. On compte soixante et quinze *koss* de Gawāhtī à Gergong, et quinze journées de Gergong à Khoten[6]..... qui se (p. 219) nomme maintenant Ava[7], et qui est la capitale du rādja du Pégou..... En partant des montagnes de Nāmrūp, on fait cinq journées à travers des landes et des collines escarpées et d'un passage difficile. Vous vous dirigez ensuite à l'est, et une route parfaitement unie vous conduit jusqu'à Ava. Au nord est la plaine de Khitāy[8], d'où j'ai dit que venait la rivière de Bramahpoutre; en poursuivant son cours, elle en reçoit plusieurs autres, qui ont leur source dans les montagnes situées au sud de l'Assam. La principale est la Dhonīk[9],...; elle se joint au Brahmapoutre, près du village de Lūkehūgereh[10].

P. 221..... Les montagnes habitées par la tribu de Nāng[11] pro-

1. سري نكر.
2. Le texte a دوله دلانده que Langlès a rectifié en دوله ولانده.
3. Le texte a تامروپ *Tāmrūp*, pour نامروپ « Le pays de *Nāmrūp*, dit Th. Pavie (*Tarikh-i Asham*, p. 302), a été souvent confondu avec celui de *Kāmrūp* : Buchanan et le docteur Wade n'ont pas partagé cette erreur; le premier parle positivement de Nāmrūp; le second mentionne le district de Narua, voisin de celui de Manipur, où l'on exilait jadis, les coupables... On peut conjecturer que ces deux divisions réunies forment l'ancien pays de Nāmrūp ».
4. كركانو litt. *Gargānū*, capitale de l'Assam.
5. Cf. *Hobson-Jobson*, 2e édit., sub verbo *coss*.
6. ختن.
7. آوه litt. *Āvah*.
8. *sic* دشت ختاي.
9. دهنيك.
10. لكهوكره.
11. نانك. « Les Nāg ou Nāng, dit Th. Pavie (*Tarikh-i Asham*, p. 302), sont une peuplade assez peu connue encore, qui habite les passages entre l'Assam et Ava. Il sont répandus à l'est du Gange, depuis le nord-ouest de Katchar jusqu'à Chittagong; comme les Chinois, ils ont une répugnance excessive pour le lait. »

« Les Nāng, dit le *Tarikh-i Asham* (p. 105-106), sont une tribu qui habite au sud du royaume d'Assam; la couleur de ces peuples est assez blanche; leur

duisent en abondance d'excellent bois d'aloès qu'une association d'habitants importe chaque année en Assam et échange contre du sel et des grains..... Les montagnes de Nāmrūp, de Sadyah[1] et de Lükehūgereh, fournissent une belle espèce d'aloès qui enfonce dans l'eau; sur la plupart des montagnes on trouve des civettes[2].

corps est bien tourné et agréable à voir, à l'exception du ventre qui est mal fait. Ils surpassent en nombre toutes les familles de Gog et de Magog; il serait plus juste de les comparer à une armée de fourmis noires.... Ce sont de véritables bêtes sauvages; à la manière des vaches et des bœufs, ils errent sans crainte, tous nus, au gré de leurs désirs. Ils placent leurs femmes à la vue des passants grands et petits, dans le premier endroit venu, et dorment avec elles, sans pudeur, devant tout le monde. Chez eux les femmes ont assez peu de honte pour montrer leur corps à nu, à l'exception des seins; elles paraissent, dans l'état du premier âge aux yeux de tous. Certes il serait convenable qu'elles couvrissent leur nudité, mais c'est leur gorge qu'elles ont particulièrement besoin de cacher aux regards, car cette partie de leur personne devient très grasse avec l'âge. »

1. Langlès a transcrit inexactement *Séïdah*.

2. « Le royaume d'Assam, dit le *Tarikh-i Asham*, p. 75, est un pays effrayant à voir, triste à habiter, dont l'aspect inspire le dégoût.... (p. 84) Les provinces de Kāmrūp, de Sadyā et les montagnes de Lakhokar [le *Lükehūgereh* de Mīrzā Muḥammad Kāẓim] produisent en fait de bois odorants et remarquables par leur couleur, *l'azafar* et l'aloès noir. »

ṢĀDIḲ IṢFAHĀNĪ, mort vers 1680.

Mīrzā Muḥammad Ṣādiḳ plus connu sous le nom de Ṣādiḳ Isfahānī ou Ṣādiḳ d'Iṣpahān, était fils de Mīrzā Muḥammad Ṣāliḥ Zubayrī Iṣfahānī Azādānī. Ce dernier était ainsi nommé d'un des villages de Iṣpahān appelé Azādān. Il visita l'Inde et y mourut à la date ci-dessus.

Les deux ouvrages de Ṣadiḳ Iṣfahānī dont on trouvera plus loin des extraits, ont été traduits en anglais pour le *Oriental translation fund of Great Britain and Ireland* sous le titre de *The geographical works of* SĀDIK ISFAHĀNI *translated by J. C. from original persian mss. in the collection of Sir William Ouseley, the editor.* Londres, 1832, in-8°.

I

TAḤḲĪḲ AL-I'RĀB[1]

P. 2. Āčīn[2] — nom équivalent par la rime et le mètre à Māčīn[3] — est une île bien connue de la mer de Chine, près de l'équateur.

P. 4. ARKHANG[4] est une région située dans l'est du Bengale. Cette province est également appelée RAKHANG[5].

P. 13. BORNÉO[6], une île dans l'est.

P. 14. PATĀNĪ[7], port maritime dans l'est.

P. 24. KHIṬĀ[8]. Les Arabes écrivent ce nom avec un ط *ṭ*; les Persans, avec un ت *t*. C'est une vaste région dans l'est, dont la capi-

1. تحقيق الاعراب.
2. آچين.
3. ماچين.
4. ارخنك, l'Arakan.
5. رخنك.
6. برنيو litt. *Burniyū*.
7. پتاني sur la péninsule malaise.
8. خطا.

tale est actuellement Khānbālīgh[1]. La dernière ville de cette région dans la direction de la Transoxiane est Saḳāwal[2]. De Samarcande à Saḳāwal la distance est de cent une étapes, dans l'ordre suivant : de Samarcande à Kāšghar, vingt-cinq étapes; de Kāšghar à Khotan, quinze étapes: de Khotan à Ḳarākhwādja[3], trente-cinq étapes; et de Ḳarākhwādja à Saḳāwal, trente et une.

P. 33. Šahrnāw[4], nom signifiant *la ville du navire*. C'est un endroit en Chine.

P. 37. Ghalāṭīfūn[5], océan situé à l'extrême limite du nord. Ses îles s'appellent *Ẓulmāt*[6].

P. 38. Fāygū[7], transcription arabe de Paygū[8], pays maritime de la Chine.

P. 40. Kāmtā[9], territoire au nord du Bengale. Sa ville principale est Bihār[10].

Kāmarūpa[11] est un territoire limitrophe de Kāmtā. Les deux constituent le pays appelé Kūč Bihār[12].

P. 42. Kuč[13] est un pays situé au nord du Bengale comprenant les villes (*sic*) de Kāmarūpa et de Kāmtā.

P. 45. Māčīn[14] est une région étendue située près de Čīn. Le nom dérive de celui de Māčīn, fils de Japhet fils de Noé — sur lequel soit le salut! — La principale ville de Māčīn est appelée Tanktāš[15]; cette contrée est située dans le premier et le second climat. Dans l'ouvrage intitulé *Djāmi' Rašidī*[16], on affirme que le nom *Māčīn* était (p. 46) initialement *Mahā-Čīn*[17]. [Dans ce complexe, on re-

1. خان باليغ, *vide infra*.
2. سقاول.
3. قراخواجه *sic*.
4. شهرناو, *Šahr-i-naw*, interprété généralement par la *nouvelle ville*.
5. غلاطيفون.
6. ظلمات, litt. *les ténèbres*.
7. فايجو, le Pégou.
8. پيكو.
9. كامتا.
10. بهار.
11. كامروپ.
12. كوچ بهار.
13. كوچ.
14. ماچين.
15. تنكتاش.
16. جامع رشيدي.
17. مها چين.

trouve] le mot indien [sanskrit] *mahā* qui signifie *grand*, et *Čīn* qui est le même [toponyme] que Khiṭā, le pays ainsi appelé et mentionné déjà à sa place [alphabétique].

II

TAḲWĪM AL-BULDĀN[1]

P. 60. Āvah[2], port sur la côte de la mer de Chine, par 135° 0′ de longitude et 55° 0′ de latitude[3].

P. 64. Aśām[4], territoire au nord du Bengale, par 132° 0′ de longitude et 35° 0′ de latitude.

P. 76. Bihār[5], au nord du Bengale, dans l'Inde, par 122° 30′ de longitude et 34° 0′ de latitude.

P. 80. Paygu[6], ville sur la côte de la mer de Chine, par 134° 0′ de longitude et 21° 0′ de latitude.

Pīpalī[7], port [de l'Inde], par 121° 0′ de longitude et 21° 0′ de latitude

P. 88. Čātigām[8], ville des frontières les plus éloignées du Bengale, sur les confins de Rakhang, par 127° 0′ de longitude et 32° 30′ de latitude.

P. 92. Khānbālīgh[9], nom signifiant *la ville du Khān*. C'est un endroit du Khiṭā, l'un des monuments mémorables de Ḳubilā Ḳāān. Elle est par 124° 0′ de longitude et 48° 0′ de latitude.

P. 100. Rakhang[10] — équivalent à Palang — est situé dans le second climat, sur le côté oriental du Bengale, par 130° 0′ de longitude et 21° 0′ de latitude.

1. تقويم البُلدان.
2. آوه.
3. Les degrés de longitude sont comptés à partir des îles Fortunées et les degrés de latitude à partir de l'équateur. (*Note du traducteur.*)
4. اشام, l'Assam.
5. بهار.
6. پَيكو, le Pégou.
7. پيپلي.
8. چاتكام.
9. خان باليغ.
10. رَخنگ sic, *Rakhanga*.

P. 102. SĀTGĀM[1], port maritime du Bengale, dans l'Inde, par 120° 0′ de longitude et 38° 0′ de latitude.

P. 104. SILHAT[2], sur les frontières du Bengale, dans l'Inde, par 126° 0′ de longitude et 34° 30′ de latitude.

1. ساتكام.
2. سِلهت, Silhet.

BORHĀN ḲĀṬI'

Dictionnaire persan dont le titre arabe برهان قاطع signifie l'*argument péremptoire*.

« Nous lisons dans l'ouvrage persan *Borhān ḳāṭi'*, dit De Goeje, qu'il y a beaucoup de singes dans le pays de Wāḳwāḳ; ils sont dressés à balayer les maisons, à aller chercher du bois dans les forêts et à d'autres travaux [1]. »

« D'après le dictionnaire persan *Borhān ḳāṭi'*, dit encore De Goeje, Wāḳwāḳ ou Wōḳwōḳ est le nom d'une île dans l'Océan ou, selon quelques-uns, celui d'une montagne où pousse un arbre qui porte des fruits ressemblant à des hommes et même à des animaux. Ces fruits produisent des sons étranges; ils parlent et répondent, mais cela cesse quand ils tombent de l'arbre ou lorsqu'on les a cueillis. On appelle ces arbres Wāḳwāḳ. Une autre personne a dit que c'est le nom d'un arbre de l'Hindoustan qui produit chaque jour des feuilles et des fleurs nouvelles qui tombent et se flétrissent le soir [2]. »

1. Apud *Le livre des merveilles de l'Inde*, p. 301.
2. *Ibid.*, p. 302.

TEXTES NON DATÉS

Les extraits qui suivent sont empruntés à trois ouvrages : les *Mille et une nuits*, les *Cent et une nuits* et le *Livre des merveilles de l'Inde*. Les deux premiers sont anonymes et non datés. Je considère le récit des voyages de Sindbād comme très ancien, parce qu'il n'y est pas question de la Chine. Les auteurs arabes en donnent généralement des descriptions enthousiastes; ils en vantent l'étendue, les villes nombreuses, la richesse des habitants et la beauté des édifices; si Sindbād n'y a pas été conduit, c'est très vraisemblablement que la Chine était inconnue ou peu connue à l'époque où fut rédigée la première version de ses aventures.

D'après les conclusions de la note que j'ai consacrée aux *Cent et une nuits*[1], cet ouvrage, dans sa forme actuelle, n'a pas pu être redigé antérieurement à la seconde moitié du XIVe siècle; mais les manuscrits qui ont été utilisés par le traducteur, M. Gaudefroy-Demombynes, sont certainement moins anciens, sans qu'il soit possible de préciser davantage.

Van der Lith, l'éditeur du texte arabe du *Livre des merveilles de l'Inde*, date cet ouvrage du Xe siècle et le manuscrit de Constantinople — la copie la plus ancienne que nous possédions de l'original perdu ou non encore découvert — de 644 de l'hégire = 1247 de notre ère. Les arguments fournis en faveur de ces deux dates ne me paraissent pas décisifs. En ce qui concerne le manuscrit de Constantinople, la date de 644 a été déchiffrée par De Goeje et confirmée par M. Karabacek; mais si on en juge par le facsimilé reproduit dans la préface du *Livre des merveilles*[2], cette lecture n'apparaît pas aussi évidente que l'affirme le savant orientaliste viennois. On lit bien اربع اربعين = 44; quant à l'interprétation de la ligne brisée qui fait suite à اربعين, par ستمائة = 600, elle est très discutable ; on pourrait tout aussi bien, au point de vue paléogra-

1. Note sur le *Livre des 101 nuits* in *Journ. Asiat.*, t. XVII, 1911, p. 309-318.
2. P. VIII.

phique, restituer سبعمائة = 700 ou تسعمائة = 900[1]. En réalité, la paléographie seule est insuffisante pour résoudre le problème.

« Quand l'auteur, dit Van der Lith, raconte des aventures en mentionnant les dates, et qu'il affirme les avoir recueillies de la bouche de marins qui y ont joué un rôle, il se borne à la période 288-342 de l'hégire = 901-954 de notre ère[2]. » Mais il y a une histoire qui est datée nettement, en toutes lettres, de 390 = 1000[3]. Van der Lith reconnaît que c'est « une date impossible[4] », et il corrige 390 en 309 = 922. La date n'est impossible que parce qu'elle est en désaccord avec la théorie de Van der Lith et la correction n'est jugée nécessaire que pour pouvoir dater l'ouvrage de l'an 1000. « Nous pouvons admettre, conclut Van der Lith, que l'œuvre ait été écrite dans la dernière année [précitée, 342 = 954 de notre ère] ou à peu près. L'auteur avait alors déjà atteint un âge assez avancé, puisqu'il a noté des faits qu'il avait entendus de marins ayant navigué soixante ans plus tôt; ce qui du reste n'est pas du tout impossible[5]. » Sans doute; mais le contraire est également possible, car nous ne savons absolument rien sur le compte du capitaine Bozorg bin Sahriyār de Rāmhormoz, le signataire du *Livre des merveilles de l'Inde*.

Je croirais plutôt que le capitaine Bozorg est l'auteur initial d'un ouvrage auquel une autre ou d'autres personnes ont ajouté, après lui, de nouvelles histoires de marins. Ainsi s'expliquerait la présence de dates réparties sur le xe siècle tout entier, de la première à la dernière année. Cette conjecture me semble préférable à celle de Van der Lith, car elle n'exige aucune correction du texte et tient compte de toutes les indications chronologiques qui y sont mentionnées. En somme, ni l'ouvrage ni la copie de Constantinople ne sont datés avec certitude ; j'ai donc fait figurer les extraits du *Livre des merveilles* avec ceux des autres textes dont la date de composition nous est inconnue.

1. « M. Houtsma serait enclin à lire 904, si l'âge du manuscrit le permettait (p. VIII) .»
2. P. IX.
3. P. 67.
4. P. IX, note 1.
5. P. IX.

MILLE ET UNE NUITS

Le[1] premier voyage de Sindbād le conduit dans l'île du Maharādja.

P. 474... « Nous nous embarquâmes sur la mer Orientale [l'Océan Indien]... elle renferme beaucoup de montagnes; ses limites sont le Zandj et Ḳulzum [d'un côté]. C'est la grande mer orientale. Sa longueur se mesure de Ḳulzum jusqu'au Wāḳ[2], et se trouve être de 4.500 parasanges. »

P. 475... « J'errai, raconte Sindbād, entre les arbres, de place en place, jusqu'à ce que je me fusse éloigné de ces arbres : tout à coup j'aperçus de loin quelque chose de semblable à un animal. Je me dirigeai vers cet objet, je m'en approchai : c'était un cheval attaché. Tandis que j'étais arrêté, un homme se mit à crier après moi de dessous terre, en sortit ensuite, et se tournant vers moi, me dit : « Qui es-tu? » — « Seigneur, lui répondis-je, je suis un naufragé ». Il me prit par la main, et m'introduisit dans un souterrain, où il me présenta des aliments. Je mangeai et me trouvai mieux; mes forces me revinrent. J'aperçus là un grand nombre d'hommes; je leur demandai ce qu'ils y faisaient, et ils me répondirent : « Nous sommes les palefreniers du roi [appelé] le Maha-« rādja, à qui cette île appartient. Nous amenons ici au commence-« ment de chaque saison de l'année, les juments du roi, et nous « les y attachons : il sort de la mer un étalon qui les couvre; mais « comme ensuite il veut les tuer, nous le contraignons, à force de « cris, de retourner dans la mer. Après cela nous ramenons les « juments dont nous prenons soin jusqu'à ce qu'elles aient mis bas; « le poulain qui naît d'elles est un cheval marin, appartenant au « roi. C'est aujourd'hui le dernier jour de notre (p. 476) station; « et si tu n'étais point arrivé présentement, tu aurais péri en ce « lieu, qui est à une grande distance des habitations. »

1. Texte et trad. de Langlès *in* Savary, *Grammaire de la langue arabe*. Paris, 1813, in-4.
2. الواق.

« Tandis que nous discourions, l'étalon sortit de la mer, monta sur les juments et voulut les tuer ensuite; mais les hommes poussèrent de si grands cris, qu'il s'enfuit et plongea dans la mer.

« Dès qu'il eut disparu, les gens, montés chacun sur une jument, formèrent une troupe nombreuse, et partirent, en m'amenant de compagnie, pour la ville du roi [appelé] le Maharādja, où nous arrivâmes tous ensemble. Ils m'introduisirent vers ce roi, et me présentèrent devant lui. Il me demanda qui j'étais, et je lui racontai tout ce qui m'étais arrivé.

« ..... Je vis dans ces contrées une île nommée Kāsil[1], dans laquelle on entend toutes les nuits battre les tambours. Elle est, au dire des marins, habitée par l'Antéchrist. Je vis encore dans cette île un poisson de cent à deux cents coudées de long : les navigateurs qui le craignent, frappent sur quelque pièce de bois, et il fuit dans la mer. Enfin je vis d'autres poissons d'une coudée qui ont une figure semblable à celle du hibou. »

Au cours de son second voyage, Sindbād est abandonné dans l'île où se trouvent le rokh et la vallée des diamants.

P. 482. « Le lendemain, à notre lever, dit-il, nous allâmes par de hautes montagnes jusqu'à l'île de Rihā[2], remplie d'arbres à camphre, dont chacun couvrait de son ombre plus de cent personnes. On fait des incisions au haut, et l'on remplit une quantité de (p. 483) cruches de l'eau qui en découle. Le camphre commence à découler par gouttes; elles sont comme de la gomme. Après cela, le camphre cesse de couler, et l'arbre se dessèche. Il y a aussi dans cette presqu'île une bête sauvage, nommée *karkand*[3] : il ressemble au bœuf, est moins gros que l'éléphant, et plus grand que le buffle. Les herbes de la terre lui servent de nourriture; et il a au milieu de la tête une seule corne, d'une coudée de long sur une poignée de tour. Elle est couverte de figures d'un bout à l'autre ; et l'on voit aussi dans l'intérieur, en la fendant, des figures noires sur un fond blanc, qui ressemblent assez à l'image d'un homme et de quelques animaux. Enfin, cette corne sert, dit-on, à faire des ceintures, qui coûtent jusqu'à mille dīnār pièce. C'est cet animal, le rhinocéros, qui perce l'éléphant de sa corne, et l'enlève sur sa

1. كاسل.
2. الرها.
3. كركند *sic*, le rhinocéros.

tête; mais la graisse de celui-ci lui coule dans les deux yeux, l'aveugle, et il demeure étendu sur la terre : puis vient un oiseau qui est le rokh; il les prend tous deux dans ses serres, les enlève dans l'espace et les porte à manger à ses petits. »

Pendant son troisième voyage, Sindbād alla « d'île en île jusqu'à celle de Salāhaṭ[1], où l'on trouve du bois de sandal en abondance (p. 488) ».

P. 499. « Quatrième voyage... Nous ne discontinuâmes pas de courir d'île en île, de contrée en contrée, vendant, achetant, échangeant, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés dans l'île de Nāḳūs[2], d'où nous allâmes en six jours à celle de Kalā[3]; alors nous pénétrâmes dans le royaume de Kalā. C'est un grand empire limitrophe de l'Inde, dans lequel il y a des mines d'étain, (p. 500) des plantations de bambous, et où l'on trouve du camphre excellent. Son roi est un monarque puissant; il gouverne aussi l'île de Nāḳūs, dans laquelle est une ville appelée également Nāḳūs, et qui a deux journées d'étendue ».

P. 504. « Cinquième voyage... Nous fîmes voile jusqu'à l'île du Poivre et à l'île de Khmèr[4] dans laquelle se trouve le bois d'aloès nommé *čan/ī*[5], et dont les habitants ont (p. 505) horreur de l'adultère et du vin. Après avoir trafiqué là, nous nous rendîmes aux lieux de la pêche aux perles (Hormūz) ».

« Dans le conte très connu des *Mille et une nuits* où Ḥasan de Baṣra va faire un voyage aux îles du Wāḳwāḳ pour y chercher sa femme et ses enfants, dit De Goeje, on trouve le récit d'une femme du pays. « Le long de cette rivière, dit-elle, il y a une autre mon- « tagne, différente de celle que nous avons côtoyée et qu'on ap- « pelle la montagne du Wāḳwāḳ. Wāḳwāḳ est le nom d'un arbre qui

1. السلاهط.
2. الناقوس, crécelle dont les chrétiens en Orient se servaient en guise de cloche, pour appeler à la prière. Kazimirski.
3. كلا.
4. Le texte porte جزيرة القمارى *djazīrat al-Ḳmārā* que Langlès a traduit inexactement par *la presqu'île de Comorin.*
5. Aloès du Čampa.

« porte des fruits ressemblent à une tête d'homme. Au point du « jour, ces têtes s'écrient : « Wāḳ wāḳ; loué soit Dieu le Créa- « teur. » Et lorsque nous entendons ce cri nous savons que le « soleil est levé; le soir, elles le poussent encore, et nous « savons que le soleil est alors couché [1]. »

1. Apud *Livre des merveilles de l'Inde*, p. 302.

CENT ET UNE NUITS

L'ILE DU CAMPHRE[1]

[Un vieillard qui, tout tremblant, était pareil à un mur qui croule sous le poids du temps, si nombreuses étaient les aventures qui lui étaient advenues sur terre et sur mer, se présente à la cour du roi de Perse, Kisrā Anūsirvān, et raconte ce qui suit.]

P. 69. *Huitième nuit.* Le roi lui demanda d'où il venait et quel était son pays : « Du pays de Sind et de l'Inde et de la terre de Chine. Je m'appelle Sā'da bin Amalek le jeune, et j'ai trois cents ans : il n'est point sur la mer une île où je n'aie abordé; il n'est pas sur la terre un pays que je n'aie parcouru; je vais sans cesse de contrée en contrée, d'île en île, et c'est ainsi que je parvins en Chine. J'arrivai tout d'abord dans une ville que l'on appelle Barḳa[2] et qui est la première ville de la Chine. En nous apercevant, le peuple vint à notre rencontre avec des massues et des lances, et nous entendions dans la ville une immense clameur. Nous approchâmes de la ville, dont la grandeur nous émerveillait, et l'on nous conduisit au palais du roi qui s'appelait Ḥamdān[3]. Nous marchâmes longtemps dans cet édifice dont la splendeur défie toute description, et les gardes nous amenèrent enfin à une porte qui donnait dans l'enceinte réservée du palais, qu'entouraient de hautes murailles et d'immenses bâtiments. A l'intérieur du château, on ne trouvait plus qu'arbres, fleurs, ruisseaux et eaux courantes, et dans un jardin délicieux, que parterres d'œillets et de safrans, et bosquets de bambous. En face du palais s'élevait un pavillon de marbre aux pignons d'or, et sur chacun d'eux se dressait une statue enchantée (talisman) en or, portant aux oreilles des boucles d'oreilles en or; le pavillon était dominé par

1. *Les Cent et une Nuits*, trad. de l'arabe par M. Gaudefroy-Demombynes, Paris, 1911, in-8.

2. La brillante.

3. Le texte a la leçon fautive جدان pour خُمدان *Khumdān.* Lire : et l'on nous conduisit au palais du roi [qui est situé dans la capitale de la Chine appelée] Khumdān = Si-ngan-fou.

un paon d'or, dont les yeux étaient de rubis rutilant et les pattes de verte émeraude; ses ailes étaient ornées de perles et de pierres précieuses. (P. 70) Le chambellan nous laissa seuls un instant et alla demander au roi l'autorisation de nous introduire : l'ayant obtenue, il nous fit entrer. Le souverain assis sur son trône, avait l'aspect le plus imposant; quarante jeunes femmes, rangées à sa gauche et à sa droite, agitaient des éventails de soie légère; le roi portait une couronne d'or rehaussée de perles, de pierres précieuses et de rubis; ses épaules étaient couvertes d'une robe brochée d'or; devant lui ses esclaves étaient rangés, semblables à des gazelles. (Suit le compte-rendu de l'audience royale et de la conversation avec le roi [p. 71]). Quand le roi connut mes paroles [que venait de traduire le chambellan,] il les approuva fort, et il ordonna que l'on me donnât une hospitalité magnifique. Le chambellan me conduisit aussitôt dans un palais qui allait être ma demeure et où je passai un mois entier sous l'hospitalité royale. Au bout d'un mois, je voulus prendre congé; le roi me fit remettre des cadeaux magnifiques, et chargea son chambellan de me demander si j'avais quelque avis à lui donner.

« Qu'Allah conserve le prince, répondis-je : il m'est tombé sous la main un livre très ancien, écrit en caractères amalécites, où il est dit qu'une île voisine de cet empire et nommée l'île du Camphre, renferme les trésors du grand Amaleḳ, ses joyaux, tous ses biens et ceux des grands personnages de son empire. Transmets au roi cet avis : il en peut profiter en m'aidant à parvenir dans cette île ».

P. 72. « Aussitôt le roi fit équiper un navire et le pourvut de tout le nécessaire, équipage, armes, provisions : son chambellan reçut l'ordre de m'accompagner. Nous mîmes à la voile par une mer calme, sous un vent favorable, et nous aperçûmes bientôt un immense château au milieu de la mer. Nous nous orientâmes vers lui, et nous vîmes alors qu'il s'élevait sur une île d'une étincelante blancheur; nous en atteignîmes aisément le rivage et nous débarquâmes. Dès nos premiers pas, nous trouvâmes partout une végétation splendide et des eaux abondantes. Au centre de l'île, je découvris une pierre où se lisaient ces mots : « Ici est l'île du Camphre, habitée jadis par Amaleḳ le Grand; tous ses biens, tous ses trésors sont sous cette pierre; mais elle est enchantée, et nul ne pénétrera ici qu'un descendant d'Amaleḳ le jeune ».

« Je m'approchai de la pierre et j'essayai de la soulever; mais elle était trop lourde, et je dus y renoncer, bien que je possède

dans mon cœur une science des trésors que les sept fleuves ne sauraient effacer. Je me suis aussitôt rembarqué, et j'ai fait voile vers toi, Seigneur, pour te supplier de m'aider à soulever cette pierre et à m'emparer du trésor qu'elle recouvre. »

Le roi exigea du vieillard qu'il affirmât qu'il disait bien la vérité, et lui promit de lui donner ce qu'il demandait. Il ordonna qu'on réunît tous les outils nécessaires : pioches, cordes, torches et provisions; y ajouta une grosse somme d'argent et désigna deux cents hommes d'élite pour accompagner le šaykh Sā'da, descendant d'Amalek le jeune. Ils s'embarquèrent, déployèrent les (p. 73) voiles et gagnèrent la haute mer, où ils naviguèrent durant dix jours. Mais l'eau étant venue à manquer, le vieillard aborda dans une île afin de renouveler la provision de l'équipage. On y trouva en abondance les fruits et les fleurs exquises de l'Inde : des ruisseaux leur fournirent l'eau à profusion. Cependant le vieillard contait à ses compagnons qu'il y avait dans les parages de cette île une population d'anthropophages, qui après avoir mangé leurs victimes, embaument leurs têtes avec du camphre et des plantes odoriférantes, les suspendent dans leurs maisons et les adorent, car ils ne connaissent point Allah, le vrai Dieu. Quand ils ont une résolution à prendre, ils se prosternent devant ces têtes, et les interrogent; celles-ci alors se mettent à parler et répondent à leurs questions par la voix des démons qui les habitent[1].

Neuvième nuit. — Ils écoutaient avec curiosité les paroles du vieillard, quand un énorme oiseau apparut, saisit l'un d'eux dans ses serres et l'emporta, sans faire attention aux cris du vieillard et de ses compagnons.

Cependant, ceux-ci se tournèrent vers leur chef et l'accusèrent d'avoir prémédité leur perte : « Chacun de nous tombe à son heure, dit le vieillard, comme il vit de sa nourriture quotidienne ». La journée s'écoula ainsi; à la tombée de la nuit, un bruit épouvantable s'éleva de la mer; et comme, frappés de stupeur, ils restaient immobiles, ils virent monter du sein des vagues une troupe de jeunes femmes qui semblaient de gracieuses gazelles et dont le visage avait l'éclat de la lune pleine; leurs chevelures (p. 74) soyeuses descendaient jusqu'à leur ceinture, raconta plus tard le šaykh. « En nous apercevant, elles nous firent signe qu'elles montaient avec nous dans le navire; chacune d'elles passa avec

1. *Vide supra apud* Ibn al-Wardī p. 422 et *Abrégé des Merveilles* p. 157.

l'un de nous cette nuit-là, qui fut pour nous pleine de charmes et de joie, jusqu'au lever de l'aurore. Alors elles s'appelèrent les unes les autres et disparurent dans la mer sans que nous ayions réussi à en retenir une seule. Nous mîmes à la voile, et un vent favorable nous amena bientôt sur les côtes de l'île du Camphre, dont le sol est blanc comme de l'argent fondu. Nous jetâmes l'ancre, et nous mîmes à terre tous les instruments qui devaient nous servir à soulever la pierre enchantée; les ouvriers commencèrent par creuser un fossé tout autour, pour faciliter le travail; puis ils l'entourèrent d'un réseau de cordes, et d'un commun effort la soulevèrent. Une plaque de marbre blanc qui se trouvait au-dessous fut enlevée, et ils se virent à l'entrée d'une caverne, où tous descendirent après s'être munis de cires et de torches. » (Le vieillard et ses compagnons retrouvent le tombeau et les trésors de Amalek le jeune [p. 75-76]). Le vieillard..... appela ses compagnons qui l'aidèrent à enlever les objets les plus précieux et les moins pesants, pour les transporter dans leur navire; (p. 77) puis ils refermèrent toutes les portes et retournèrent vers le rivage, laissant toute chose comme ils l'avaient trouvée; mais personne n'avait pu mettre la main sur la tablette enchantée. — Ils allaient s'embarquer, quand des cris épouvantables leur firent tourner la tête, et ils aperçurent derrière eux des hommes étranges, de couleur fauve, et ayant une queue. Épouvantés, ils s'embarquèrent en toute hâte, levèrent l'ancre et déployèrent les voiles; mais les monstres se jetèrent à l'eau pour les poursuivre; le vieillard eut alors la pensée de faire sonner les trompettes; à ce bruit inconnu, les monstres s'enfuirent sur le rivage, et le navire continua paisiblement sa route, emportant son butin.

Dixième nuit. En approchant de la capitale, le vieillard fit annoncer au roi [de la Chine] son heureux retour et le succès de son expédition. Le roi vint à leur rencontre, au milieu d'un grand concours de peuple, et il les accueillit avec la plus grande distinction et les marques de la joie la plus vive. Quand le roi vit les trésors, que le vieillard avait fait transporter au palais, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Que n'ai-je été avec vous! J'aurais vu ce que vous avez vu! J'aurais entendu ce que vous avez entendu! ». — Il attacha le vieillard à sa personne, le prit pour conseiller, enfin le nomma patrice; et le garda à sa cour, menant des jours heureux, jusqu'à l'heure où vint pour lui l'inévitable.

Louange à Allah, maître des mondes!

LIVRE DES MERVEILLES DE L'INDE[1]

P. 5. [Abū 'Abdallah Muḥammad, fils de Bābišād, fils de Ḥarām, fils de Ḥammaweyh, originaire de Sīrāf, lequel fut en son temps un des notables capitaines de navire qui vont au pays de l'or,....] (p. 6) m'a conté aussi que Mardaweyh, fils de Zarābakht, un des marins de la Chine et des pays de l'or, racontait que naviguant un jour dans les parages de l'île Djāwaga[2], il passa entre deux pointes élevées au-dessus de la mer, (p. 7) qu'il prit pour les sommets de deux montagnes sous-marines. Et quand il les eut dépassées, elles plongèrent dans l'eau et Mardaweyh jugea que c'était les deux pinces d'une écrevisse.

Un autre marin des pays de l'or, Ismā'īl, fils d'Ibrāhīm, fils de Mirdās, généralement connu sous le nom de Isma'īlaweyh, gendre de Aškanīn, me disait que durant un de ses voyages aux pays de l'or, un accident arrivé au navire l'obligea à se rapprocher de terre dans le voisinage de Lāmurī[3]. Voulant faire halte, il fit jeter la grande ancre; mais le navire, sans qu'on sût pourquoi, continua sa marche. Le capitaine dit au plongeur : « Descends le long du câble de l'ancre et vois ce qui se passe. » Et le plongeur s'apprêtant à descendre (p. 8) regarda sous l'eau; et voici que l'ancre était entre les pinces d'une écrevisse qui jouait avec l'instrument et entraînait le navire. Les matelots poussèrent des cris, lancèrent des pierres à l'eau. On retira l'ancre pour la jeter en un autre endroit. Or son poids s'élevait à six cents livres et plus.

P. 19..... Voici ce qui m'a été conté relativement à l'île des femmes par le capitaine Abū'z-Zahr al-Barkhatī, un des personnages importants de Sīrāf, qui tenait cela d'une femme de ces îles..... (p. 20). Un homme, me dit-il, était parti dans un grand

1. *Kitāb 'adjāīb al-Hind*, *Livre des merveilles de l'Inde* par le capitaine Bozorg bin Šahriyār de Ramhormoz, trad. par Marcel Devic, texte arabe et notes par P. A. van der Lith. Leyde, 1883-1886, in-4. Devic en avait publié une première traduction en 1878, dans la collection Jeannet-Picard.

2. الزابج *az-Zābag*.

3. لامرى.

navire à lui appartenant, emmenant une foule de commerçants de tout pays. Parvenus dans la mer de Malānū[1], ils approchaient des parages de la Chine et en distinguaient déjà quelque sommet de montagne, quand tout à coup un vent terrible s'éleva, soufflant à l'opposé de la direction du navire, avec une telle violence qu'il n'était pas possible de lui résister, et l'agitation des flots leur ôta tout moyen de gouverner. Ce vent les entraîna dans la direction de Canope. Or quiconque est poussé dans cette mer à tel point que Canope se trouve à son zénith, celui-là doit perdre tout espoir de retour. Il est rejeté dans une masse d'eau qui coule vers le midi ; à mesure que le navire s'avance, les flots s'élèvent derrière lui, de notre côté, et devant lui, du côté opposé, l'onde s'abaisse. Alors, quel que soit le vent, violent ou paisible, tout retour lui est fermé; le courant l'entraîne dans l'immensité de l'Océan. (Suit la description de la tempête et du désespoir des passagers parmi lesquels se trouvaient des gens de la Chine, de l'Inde, de la Perse et des Iles. Vers le milieu de la troisième nuit, l'horizon s'illumine d'un feu extraordinaire. Un passager espagnol intervient et dit au capitaine [p. 26) : « Rassure-toi. Avec la grâce de Dieu vous allez être sauvés. Ce que vous apercevez est une île bordée et entourée de montagnes sur lesquelles se brisent les flots de l'Océan; et, durant la nuit, cela produit l'effet d'un feu prodigieux, qui effraye l'ignorant. Au lever du soleil cette vision disparaît, et s'en va en eau. Ce feu s'aperçoit du pays d'Espagne; j'y suis passé une fois et voici la seconde ».

Aux paroles de l'étranger, la joie se répandit dans le navire, les inquiétudes se calmèrent et la mer devint calme; et ils approchèrent de l'île avec le lever du soleil. Le ciel s'étant éclairci, ils aperçurent la terre et firent choix d'un bon mouillage. Le navire aborde, tout le monde veut débarquer, ils se jettent sur le sable, se roulent passionnément sur cette terre bien-aimée, et pas une âme ne reste sur le navire.

P. 27. Pendant ces transports, tout à coup de l'intérieur de l'île arrive une cohue de femmes dont Dieu seul pourrait compter le nombre. Elles tombent sur les hommes, mille femmes ou plus pour chaque homme. Elles les entraînent vers les montagnes et les forcent à devenir les instruments de leurs plaisirs. C'est entre elles

1. Le texte a la leçon fautive ملاتو *Malātū* pour ملانو la mer de *Malānū*, c'est-à-dire la mer qui baigne le Serawak anglais de Bornéo. *Vide infra* à ce sujet.

une lutte sans cesse renouvelée, et l'homme appartient à la plus forte. Les hommes mouraient d'épuisement l'un après l'autre ; et chaque fois qu'il en mourait un, elles tombaient encore sur lui sans s'inquiéter de l'odeur empestée du cadavre. Un seul survécut, ce fut l'Espagnol, qu'une femme seule avait emporté. Elle le visitait la nuit, et à l'aube le cachait dans le voisinage de la mer, et lui portait à manger. Enfin le vent tourna et commença à souffler dans la direction du pays de l'Inde d'où le navire était parti. L'homme prit le canot appelé *falū*[1] et le munit pendant la nuit d'eau et de provisions. La femme, voyant son dessein, le conduisit en un endroit où, ayant écarté la terre, elle mit à découvert une mine de poudre d'or. Elle et lui en (p. 28) chargèrent le canot, autant qu'il put en recevoir. Puis ils s'embarquèrent tous deux, et après dix jours de navigation parvinrent au port d'où venait le navire. Là, il fit le récit de son aventure.

La femme demeura avec l'Espagnol, apprit sa langue, se fit musulmane et lui donna plusieurs enfants. Questionnée sur ces îles et ces femmes qui y vivaient hors de la société des hommes, elle parla ainsi : « Nous venons d'un pays plein de grandes villes qui entourent l'île et dont les plus rapprochées en sont à trois jours et trois nuits de navigation. Les habitants de ce pays, nomment l'île Maison du Soleil, parce que cet astre se lève à son extrémité orientale et se couche à son côté occidental ; et suivant leur croyance, il passe la nuit dans cette île. Le matin à l'aurore, le feu nocturne s'éteint, s'évanouit, et aussitôt le soleil se lève : Le voilà ! disent-ils, et ils l'adorent, se prosternent de tous côtés et lui adressent leurs prières. Ils agissent de même quand le soleil se couche et que le feu paraît.

« Il faut savoir que, par la volonté de Dieu, les femmes de ce pays accouchent la première fois d'un garçon, la seconde fois de deux filles, et continuent de même en alternant, le reste de leur vie. Il arriva donc que dans nos pays les hommes furent rares, et les femmes devenues plus nombreuses voulurent les dominer. Alors les hommes équipèrent des navires, y embarquèrent des milliers

1. الفلو. « D'après le son du mot, dit Van der Lith auquel M. Kern a suggéré cette étymologie (voir au glossaire, p. 201, *sub verbo* فلو), on pourrait songer au *plawa* indien, barque, canot, avec le diminutif *plawaka* ». J'y verrais plutôt la forme arabisée du malais ڤراهو *pērāhu* dont l'*h* est à peine perceptible, et je lirais فَلَو *falaw*.

de femmes et les allèrent jeter sur cette île, disant à leur dieu, le Soleil : « C'est à toi qu'appartient de droit ce que tu as créé; « pour nous, nous n'avons plus sur elles aucun pouvoir. »

« Les femmes furent ainsi laissées dans l'île, où elles meurent, les unes après les autres. Aucun homme n'était passé parmi nous avant votre arrivée. Jamais on n'y avait abordé. Car notre île est située dans la vaste mer, sous Canope; et nul voyageur ne peut s'y rendre et repartir; nul n'ose abandonner le rivage et la terre ferme, de peur d'être englouti par l'Océan. Ainsi l'a voulu le Tout-Puissant. »

P. 29. Le capitaine Abū'z-Zahr al-Barkhatī, m'a fait le récit suivant qu'il tenait de son oncle maternel Ibn Ansartū. Le père de cet oncle disait : « (p. 30) Je partis sur un grand navire à moi, nous dirigeant vers l'île de Fancūr[1]. Le vent nous poussa vers une baie où nous demeurâmes trente-trois jours dans un calme plat, sans un souffle de vent, tranquilles sur la face de la mer; et nos sondes ne trouvaient pas de fond à mille brasses de profondeur. Mais un courant nous entraînait sans que nous nous en doutions, jusqu'au moment où il nous amena parmi des îles. Nous gouvernâmes sur une de ces îles. Le long du rivage des femmes nageaient, plongeaient, jouaient. Nous leur faisons des signes d'amitié, en nous dirigeant vers elles. Mais à notre approche, elles se sauvent dans l'île. Bientôt vinrent à nous des insulaires, hommes et femmes, qui paraissaient fort intelligents, mais dont la langue nous était inconnue. Nous nous exprimons par signes et ils nous répondent de même. Nous les comprenons et ils nous comprennent : « Avez-vous des aliments à nous vendre? — Oui ». Et ils nous apportent en abondance du riz, des poules, des brebis, du miel, du beurre, des fruits et autres comestibles. Nous les payons avec du fer, du cuivre, du *kohol*, des verroteries, des vêtements. Nous leur fîmes encore signe : « Avez-vous quelque objet de commerce? — Nous (p. 31) n'avons que des esclaves. — Fort bien. Amenez-les ». Et ils nous présentèrent les plus beaux esclaves que nous eussions vus de notre vie, et les plus gais; ils chantaient, jouaient, folâtraient, plaisantaient entre eux. Leur corps était dodu, et doux au toucher comme de la crème; si légers, si vifs qu'ils semblaient à chaque instant tout prêts à s'envoler. Seulement leur tête était petite, et sous leurs flancs on voyait des espèces d'ailes ou nageoires comme en a la

1. فنصور. Le manuscrit a la leçon fautive habituelle قيصور *Ḳīṣūr*.

tortue. « Qu'est-ce là ? dîmes-nous aux insulaires. — Ne vous en inquiétez pas, répliquèrent-ils en riant. Les gens de l'île sont tous ainsi faits ». Et ils montraient le ciel pour dire : « C'est Dieu qui nous a créés avec cette conformation ». Sans nous en préoccuper davantage, nous dîmes : « Bonne affaire ! ». Et jugeant que ces esclaves étaient de bonne prise, nous en achetâmes chacun suivant nos facultés. Le navire fut vidé de marchandises et rempli d'esclaves et de provisions. A peine en avions-nous acheté quelques-uns qu'ils nous en amenaient d'autres plus beaux encore; si bien que le bâtiment se trouva plein de créatures telles que les yeux n'ont jamais rien admiré de plus beau ni de plus gracieux. Et si l'affaire était venue à bien, il y avait là de quoi nous enrichir, nous et nos arrière-neveux.

P. 32. Le temps du départ arriva, le vent souffla des îles vers notre pays[1]. Les insulaires nous accompagnèrent et nous dirent : « Vous nous reviendrez plus tard, s'il plaît à Dieu ! ». C'était bien notre désir. Et notre capitaine aussi désirait revenir, mais seul avec son navire libre de marchands. Et il passa la nuit avec ses hommes à étudier les étoiles, à reconnaître la place des constellations, à s'orienter pour fixer dans sa mémoire le chemin de l'aller et du retour.

Nous étions tous ravis, pénétrés de la plus vive joie. On mit à la voile au point du jour, on s'éloigna de l'île par un vent favorable Quand l'île eût disparu à nos yeux, voilà que plusieurs de nos esclaves commencèrent à se lamenter, et leurs lamentations nous ennuyaient. Mais d'autres esclaves allant à eux : « Pourquoi gémir, dirent-ils. Allons ! Amusons-nous, dansons, chantons ». Et toute la troupe se mit à danser, à chanter en riant. Cela nous fit plaisir. « Voilà, dîmes-nous, qui vaut mieux que des gémissements ». Puis, sans songer à eux davantage, nous nous occupâmes chacun de nos affaires. Profitant de notre inattention, les esclaves choisirent le moment propice, et d'un bond s'élancèrent par dessus bord comme un vol de sauterelles. Et le (p. 33) navire, poussé par une forte brise courait avec la rapidité de l'éclair sur des flots pareils à des montagnes[2] ; les fuyards étaient dans la mer, éloignés de nous d'une parasange, avant que nous nous fussions rendu compte de

1. La mousson de nord-est était établie. *Vide supra* p. 488. Elle souffle, d'après 'Alī Ćelebī, du 25 décembre au 13 février.

2. Ce qui implique que la mousson était dans son plein.

leur escapade; et nous les entendions qui riaient, chantaient, battaient des mains. Nous comprîmes qu'ils se sentaient fort en état de lutter contre la houle de la mer, et ne pouvant retourner en arrière nous perdîmes tout espoir de les reprendre.

De toute la cargaison il ne resta qu'une jeune esclave appartenant à mon père, alors enfermée dans une grande cabine. Mon père descendant à la cabine trouva la jeune fille qui cherchait à se frayer une issue pour se jeter à la mer. Il la saisit et l'attacha.

Le voyage achevé, de retour dans l'Inde, nous vendîmes les approvisionnements qui nous étaient restés; et après le partage, chacun se trouva réduit au dixième de son capital. Le bruit de nos aventures nous amena un homme très âgé originaire de ces îles. Il avait été pris jeune, et était depuis demeuré dans l'Inde. Ce vieillard nous dit : « Les îles où le hasard vous a jetés se nomment les îles du Poisson. C'est mon pays. Chez nous les hommes se sont jadis accouplés avec les femelles des animaux marins, et les femmes se sont (p. 34) livrées aux mâles[1]. De ces unions naquirent des êtres participant de la nature de leur père et de leur mère. Ces êtres se sont croisés entre eux. Il y a longtemps que les choses sont ainsi; et nous sommes devenus capables de séjourner longuement tant sur terre que dans la mer, tenant de l'homme et du poisson.....[2] »

P. 43 [Le capitaine 'Allāma raconte, qu'ayant été assailli par une tempête, il s'était vu obligé de couper le mât, et de jeter toute la cargaison à la mer, de sorte qu'il ne resta à bord] que l'équipage. Les vents l'ayant jeté dans une baie d'une île du pays de Bakham[3], il descendit à terre avec ses gens et s'avança dans un fourré marécageux où gisaient des troncs d'arbres séculaires renversés, entassés les uns sur les autres..... (Ces troncs d'arbres étaient des serpents).

1. Pour des faits identiques, cf. p. 39-40 du même ouvrage.

2. La fin de l'histoire que je ne reproduis pas est identique à celle que rapporte l'*Abrégé des merveilles* (*supra* p. 139) : la femme marine amenée dans l'Inde, reste attachée dans la maison de son mari. Après la mort de celui-ci, ses fils ont pitié d'elle et la détachent; elle s'enfuit vers la plage, plonge dans la mer et disparaît.

3. Le texte a اللحم *al-Laḥam* que Van der Lith a rectifié en البخم? Cette correction a été suggérée par De Goeje (index géographique, p. 210 *sub verbo* بلاد البخم) d'après cette citation de Vullers : « بَخَم et بَخْم, nomen regionis e qua optimus moschus affertur ».

P. 47. Un vieux marin m'a rapporté que les habitants d'une grande bourgade du Campa furent contraints d'émigrer à cause d'un serpent qui était dans leur voisinage, qui dévorait le bétail et les gens eux-mêmes. A bout de ressources contre ce fléau, ils abandonnèrent la ville, et, depuis, personne n'y est retourné.

P. 50. Suivant ce qui m'a conté Muḥammad fils de Bābišād, il y a dans les parages du Wāḳwāḳ[1] des scorpions qui volent comme des moineaux; lorsqu'ils piquent un homme, son corps se gonfle, il tombe malade, sa peau s'en va en lambeaux, et il meurt.

P. 61. Al-Ḥasan, fils de 'Amr, et d'autres, d'après ce qu'ils tenaient de maints personnages de l'Inde, m'ont rapporté des choses bien extraordinaires, au sujet (p. 62) des oiseaux de ce pays, du Djāwaga, du Khmèr[2], du Čampa et autres régions des parages de l'Inde. Ce que j'ai vu de plus grand, en fait de plumes d'oiseau, c'est un tuyau que me montra Abū'l-'Abbās de Sīrāf. Il était long de deux aunes environ, capable, semblait-il, de contenir une outre d'eau.

P. 65. Muḥammad, fils de Bābišād m'a dit, d'après ce qu'il avait appris de gens qui avaient abordé au pays des Waḳwāḳ[3], qu'on y trouve un grand (p. 66) arbre aux feuilles rondes et quelquefois oblongues, qui porte un fruit analogue à la courge, mais plus grand et offrant quelque apparence d'une figure humaine. Quand le vent l'agite, il en sort une voix. L'intérieur est gonflé d'air comme le fruit de l'*'ošar*[4]. Si on le détache de l'arbre, il s'en échappe aussitôt du vent; et ce n'est plus qu'une peau. Un matelot voyant un de ces fruits, dont la forme lui plaisait, en coupa un pour l'emporter; mais il se dégonfla à l'instant, et ce qui resta entre les mains de l'homme était flasque comme un corbeau crevé.

J'ai questionné Muḥammad fils de Bābišād sur les singes et ce qu'on en rapporte et il m'a raconté bien des choses à ce sujet. Entre autres, il m'a dit que du côté de Ṣanfīn[5], dans la vallée de Lāmurī[6] et dans celle de Ḳāḳula[7], habitent des singes d'une taille

1. الواقواق.
2. القمار litt. *al-Ḳmār*.
3. الوقواق.
4. Asclépiade, *asclepias procera*. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 448, n° 1544.
5. صنفين, pron. anc. *Čanfīn*.
6. لامرى.
7. قاقلة.

extraordinaire, partagés en troupe dont chacune a son chef qui est le plus grand de la troupe. De temps en temps, ils sortent des bois, viennent sur les chemins et lieux de passage, frappent les voyageurs et ne leur permettent de continuer leur route qu'en abandonnant quelque pièce de bétail, brebis, vache ou autres aliments.

P. 67. Le même [Muḥammad fils de Bābiśad] m'a raconté qu'un matelot d'un navire à lui appartenant lui avait fait le récit suivant. Il s'était embarqué en l'année 309[1] sur le bâtiment de je ne sais quel patron, allant à Ḳāḳula. Parvenus heureusement au but de leur course, ils débarquèrent leurs marchandises et en transportèrent une partie vers un pays distant de la côte de sept jours de marche environ. Tirant leur navire à sec dans une petite baie à trois ou quatre parasanges de Ḳāḳula, ils le mirent à l'abri de la mer, l'entourèrent de pièces de bois et l'étayèrent. (Le matelot en question ayant eu des relations avec une grande guenon venue à bord du navire, celle-ci lui fit comprendre qu'elle était grosse de ses œuvres). (p. 69) J'en éprouvai un chagrin extrême [continua le matelot,] en songeant quelle serait ma honte lorsque reviendraient nos gens et qu'ils verraient l'affaire. Cette crainte me porta à prendre la fuite. Prenant le canot du navire, j'y plaçai un mât, des voiles, une ancre ; j'y mis des outres d'eau, des provisions, mes vêtements et tout ce qui m'appartenait. Puis, saisissant l'heure où la guenon était absente, je m'embarquai et pris la mer à tous risques, abandonnant le navire à sa solitude. Une navigation pénible de vingt et quelques *zām*[2], durant lesquels je faillis périr, m'amena sur la côte d'une des îles Andamān[3]. J'y séjournai quelque temps pour me réconforter, prendre du repos et faire provision d'eau douce, de fruits, de bananes. Je n'y vis personne, sauf des pêcheurs dans des canots qui descendaient parmi les arbres. Embarqué de nouveau, je naviguai sans direction, sans savoir où j'allais, pendant soixante-dix *zām*[4] environ, et je tombai sur une île nommée Badfārkalah[5] où je m'arrêtai. De là je pus gagner Kalah, d'où je m'en retournai.....

1. Le manuscrit porte, en toutes lettres, 390. *Vide supra* p. 565, pour cette rectification.
2. Environ 70 heures ; un *zām* = 3 heures.
3. اندمان, le ms. a ارمنان *Armanān*.
4. 210 heures environ.
5. بدفا كله.

P. 85. Voici ce que rapporte le capitaine Šahriyārī, un des marins des mers de la Chine : « J'allais, dit-il, de Sīrāf à la Chine. Parvenu entre le Čampa et la côte chinoise, (p. 86) dans le voisinage de Čundul-fūlāt[1], île située à l'entrée de la mer de Čankhay[2], qui est la mer de Chine, le vent tomba tout à fait et nous eûmes calme plat.....

P. 90. Muḥammad fils de Bābišād m'a raconté que faisant la traversée de Fančūr à 'Omān dans un navire à lui, ils avaient traversé la mer de Harkand et pénétré dans la mer des Indes avec l'intention de gagner les pays occidentaux.....

P. 92. Un marin m'a appris qu'entre Khānfū[3], capitale de la Petite Chine, et Khumdān, capitale de la Grande Chine, qui est la plus considérable des deux Chines et où réside l'empereur[4], on trouve un fleuve d'eau douce puissant, plus large que le Tigre à Baṣra.....

P. 102. Parmi les merveilles des choses de la mer est un oiseau qu'on trouve dans les parages de Māyṭ[5], île voisine du Čampa et de Sribuza[6]..... (p. 103)..... Cette île fournit de l'or, du coton et du miel.

P. 105..... Les habitants de Sribuza[6] prétendent posséder un talisman contre les crocodiles.

P. 111..... Le Juif, indigné se hâta de rassembler tout ce qu'il possédait, fréta un navire et repartit [de 'Omān] pour la Chine sans laisser un dirham à 'Omān. A Sribuza[6] le gouverneur lui demanda une aubaine de vingt mille dīnār comme droit de passage, pour lui laisser poursuivre son voyage vers la Chine.....

P. 124. A Sribuza[6], m'a dit Muḥammad fils de Bābišād, j'ai vu une femme qui avait une bête à figure humaine, sauf que le visage était noir comme celui des Zandjs, et que les pieds et les mains étaient plus longs que ceux de l'homme. Cet animal avait une longue queue et du poil comme les singes. Il était assis sur les genoux de

1. صندل فولات *sic*.
2. صنجى qui est à lire صَنْجَى, pron. mod. *Ṣandjay*.
3. خانفوا.
4. Ms. يقبون corrigé en بَغْبُوو *baghbūr*.
5. مايط.
6. Le texte a سريرة *Sarīra* qui est à corriger en سرِبُزة.

la femme et se tenait serré contre elle. Je lui demandai : « Qu'est-ce que cela? ». Elle me dit : « Un habitant des fourrés et des bois ». Il poussait de petits cris inintelligibles. Bien qu'il fût voisin du singe, sa figure et sa conformation étaient celles d'un être humain.

P. 125. Le même [Muḥammad fils de Bābišād] m'a appris que, dans l'île de Lāmurī, il y a des *zarāfa*[1] d'une grandeur indescriptible. On rapporte que des naufragés, forcés d'aller des parages de Fancūr vers Lāmurī s'abstenaient de marcher la nuit par crainte des *zarāfa*. Car ces bêtes ne se montrent pas le jour. A l'approche de la nuit, ils se réfugiaient sur un grand arbre; et, la nuit venue, ils entendaient rôder autour d'eux; et le jour ils reconnaissaient les traces de leur passage sur le sable. Il y a aussi dans ces îles une multitude effroyable de fourmis, particulièrement dans l'île de Lāmurī où elles sont énormes.

Le même m'a conté qu'il avait entendu dire par un marin qu'à Lūlūbīlank[2], qui est une baie de la mer, il y a un peuple mangeur d'hommes. Ces anthropophages ont des queues. Ils demeurent entre la terre de Fančūr et la terre de Lāmurī.

P. 126. Je tiens de Muḥammad fils de Bābišād, que dans l'île de Niyān[3], qui est une île de la mer Extérieure, à cent parasanges de Fančūr, il y a aussi des anthropophages. Ils font collection de crânes et se font gloire du nombre qu'ils en ont pu rassembler. Ils achètent des lingots de cuivre jaune à un prix très élevé, et les gardent au lieu d'or; car ce métal est aussi durable chez eux que l'or chez nous. Quant à l'or, ils le regardent comme sans valeur, et n'en font pas plus de cas que nous du cuivre.

Au delà de l'île de Niyān, on trouve trois îles nommées Barāwa[4]

1. *Zarāfa* signifie *girafe*; mais il s'agit ici de la transcription, par calembour avec le nom arabe de la girafe, du sanskrit *çarabha*, animal fabuleux à huit pattes. Cf. *Alberuni's India*, trad. Sachau, t. I, p. 203 : « It has four feet, but also on the back it has something like four feet directed upwards. It has a small proboscis, but two big horns with which it attacks the elephant and cleaves it in two. It has the shape of a buffalo, but is larger than a *gaṇḍa* (rhinoceros) ». Bīrūnī écrit شَرَوَ *šarawa*. C'est évidemment la légende du *çarabha* indien transportée à Ceylan qui a fait croire à l'existence de la girafe dans cette île. Cf. Dimašḳī, p. 215 de la traduction.

2. لولوبيلنك.

3. النيان, Nias.

4. براوه.

dont les habitants sont aussi mangeurs d'hommes; ils gardent les crânes et ce sont pour eux des articles de valeur qu'ils emploient dans le commerce.

Tous les peuples qui habitent Fančūr, Lāmurī, Kalah[1], Ḳāḳula, Ṣanfīn et autres terres voisines sont anthropophages; mais ils ne mangent que leurs ennemis, par esprit de vengeance et non par besoin de manger. Ils coupent la (p. 127) chair humaine en lanières qu'ils font sécher et préparent de diverses manières, puis ils la servent comme dessert, pour manger avec le vin.

Le même m'a dit que les insulaires des îles Laṅgabālūs[2], groupe nombreux qui s'étend sur une longueur de quatre-vingts parasanges, rejoignent les navires et y font des achats de la main à la main. Si on leur lâche un objet avant de tenir l'échange, ils se sauvent et on ne peut le ravoir.

Lorsqu'un navire fait naufrage sur leurs côtes, et qu'un homme ou une femme tombe sur leur rivage, si le naufragé a sauvé quelque chose et qu'il le tienne à la main, ils ne lui prennent absolument rien, car ils n'enlèvent jamais un objet de la main d'une personne tombée chez eux. Ils accueillent l'étranger dans leur logis, ils le font asseoir, lui donnent à manger de ce qu'ils mangent, et ne mangent eux-mêmes qu'après que leur hôte est rassasié. Ils continuent à le traiter ainsi jusqu'à l'arrivée d'un navire. Alors ils le conduisent à bord et réclament en échange un salaire, que le capitaine du navire ne peut refuser de donner, (p. 128) s'il veut emmener l'étranger. Parfois celui que le sort a ainsi jeté chez eux est un homme ingénieux qui trouve moyen de leur rendre service en tressant des cordes en bourre de cocos; il les leur cède en échange d'ambre gris, dont il fait provision jusqu'au moment du passage d'un navire. De cette façon, le séjour qu'il a fait chez eux lui apporte quelque profit.

P. 134. A Andamān-la-Grande[3] est un temple d'or qui renferme un tombeau, objet de vénération pour les habitants; c'est leur grand respect pour ce tombeau qui les a portés à élever au-dessus ce temple d'or. Les habitants des deux îles y viennent en pèlerinage, et ils disent que c'est le tombeau de Salomon, fils de David, — que Dieu les bénisse l'un et l'autre! Ils ajoutent que ce monarque avait prié

1. كله.
2. Le texte a la leçon fautive بجبالوس *Lagabālūs* pour لنجبالوس.
3. اندمان الكبير.

Dieu de placer son tombeau en un lieu où les hommes de ce temps-là ne pussent aller, et que Dieu lui accordant cette faveur, avait fait choix de leur île pour l'y mettre. En effet, personne jusqu'ici n'avait abordé à Andamān ; personne du moins des nôtres n'en était revenu. Mais un compagnon qui a fait le voyage des pays de l'or, m'a dit avoir vu à Ṣanfīn un homme qui disait avoir pris terre à Andamān avec l'équipage d'un navire. Tous furent mangés ; lui seul échappa ; et c'est par lui qu'on a su ce que nous rapportons.

P. 137. Yūnus, fils de Mahrān, de Sīrāf, le marchand, qui a été au Djāwaga, m'a dit : « Dans la ville où réside le Maharādjā[1], roi du Djāwaga, j'ai vu une quantité innombrable de rues marchandes. Dans [la rue] des Changeurs, j'ai compté jusqu'à huit cents changeurs, outre ceux qui sont établis çà et là dans les autres rues ». Il ajoutait bien d'autres choses sur cette île de Djāwaga, ses campagnes cultivées, la multitude de ses villes et de ses villages, qui passent toute description.

P. 150. Un personnage nommé Abū Ṭāhir, de Baghdād, contait qu'il avait fait le voyage du Djāwaga, et visité une des villes de l'île du Djāwaga appelée Maraḳāwand[2] où l'ambre [gris] abonde. Mais quiconque s'en va du pays avec une provision de cet ambre dans son navire s'y voit bientôt ramené. Les indigènes font de leur mieux pour en vendre aux étrangers, et ceux qui ignorent cette particularité de l'ambre en achètent beaucoup à vil prix. Et cet Abū Ṭāhir en avait emporté une certaine quantité dans le navire, à l'insu du patron ; mais le vent devint contraire et les ramena dans l'île.

P. 154. C'était autrefois la coutume chez les rois du Djāwaga et des pays de l'or que personne, indigène, étranger ou musulman, ne pût s'asseoir devant eux, autrement que les jambes croisées, dans la posture nommée *bĕrsīlā*[3]. Quiconque se permettait d'allonger les jambes ou de s'asseoir de toute autre manière, était condamné à une forte amende, calculée d'après sa fortune. Or, il

1. مهراجا *sic.*

2. مرقاوند que Van der Lith a corrigé en مزفاويد, lu *Mozofāwid.* Vide infra l'excursus sur le Djāwaga.

3. البرسيلا. C'est le malais *bĕrsīla*, javanais *sila* < skr. *cil*, méditer dans la posture qu'on donne au Buddha. Devic.

arriva qu'un marin nommé Djahwad Kūtāh, homme fort considéré, eut audience d'un de ces rois appelé Sri Nātā Kala [?][1]. Ce marin était un vieillard fort avancé en âge.....

P. 158-160. [Un magicien indien rend inoffensifs les crocodiles de la baie de Sribuza.] Quand le roi [de Sribuza] reconnut que l'enchantement [des crocodiles par le magicien indien] s'étendait à la baie tout entière, il fit à son esclave le signal convenu, et sur le champ l'esclave coupa le cou de l'enchanteur. Depuis cela, les crocodiles dans la baie de Sribuza sont absolument inoffensifs.

P. 163. J'ai déjà rapporté des choses intéressantes touchant les Dībadjāt ad-dum[2]. C'est un groupe d'îles dont la première est voisine des Dībadjāt al-kastadj[3], et la dernière proche des îles du Waḳwāḳ[4]. Ces Dībadjāt sont, dit-on, au nombre de trente mille, dont douze mille habitées, au dire des marchands. Leur longueur varie d'une demi-parasange à dix parasanges ; elles sont distantes l'une de l'autre d'une parasange. Toutes sont sablonneuses.

P. 171. Dans la mer de Čampa est une île, où les écrevisses qui y tombent deviennent pierres. C'est cette pierre qu'on porte dans l''Irāḳ et partout, qui entre dans la composition du collyre pour les taies des yeux. Les pharmaciens les nomment écrevisses de rivière.

P. 172. Le même [Muḥammad al-'Omānī] m'a conté que dans une des îles du Waḳwāḳ il y a un oiseau dont le plumage a du rouge, du blanc, du vert et du bleu comme le pivert. Il a la taille d'un

1. *Vide infra* à l'excursus sur le Djāwaga, une lecture différente de ce nom.

2. ديبجات الدم litt. : les îles Dum. Ce sont les mêmes îles que Bīrūnī appelle *les îles Ramm* الرمّ. Il s'agit, avec les îles suivantes, des Laquedives et des Maldives.

3. ديبجات الكستج. Bīrūnī (*Alberuni's India*, t. I, p. 210) appelle ces îles *dība kanbār*, les îles [où on fabrique] des cordes en fibre de cocotier. *Dībadjāt al-kastadj* a le même sens. Cf. les notes de Van der Lith (p. 216-217 *sub verbis* جزاير الديبجات) et Devic (*Les merveilles de l'Inde*, Paris, 1878, p. 202, note 113 *bis*). Trompé par son identification inexacte du Waḳwāḳ de ce passage avec le Japon, Van der Lith a situé les *dībadjāt ad-dum* à l'est de Sumatra (voir la carte du *Livre des merveilles de l'Inde*, à la fin du volume) ; mais c'est Devic qui a raison : il s'agit bien ici des Laquedives et des Maldives.

4. الوقواق.

gros pigeon. On le nomme *samandal*[1]. Il peut entrer dans le feu sans se brûler, demeurer longtemps sans manger autre chose que de la terre. Pendant qu'il couve ses œufs, il ne boit pas jusqu'à leur éclosion. Lorsque les petits sont nés, il les abandonne quelque temps et n'en approche point; mouches et moucherons tournent autour des petits; quand leurs plumes ont poussé et qu'ils commencent à marcher, alors il leur donne la becquée.

P. 173. Il m'a aussi conté que dans ces îles du Waḳwāḳ[2], il y a un animal semblable au lièvre, qui change de sexe, est tantôt mâle tantôt femelle. C'est du moins ce que disent les gens de Sirandīb, d'après ce que m'en a rapporté mon narrateur qui le tenait d'un Indien; et je ne sais qu'en dire. Ils prétendent que le lièvre change aussi de sexe. Mais à mon sens, c'est une rêverie sans fondement. Dieu seul connaît la vérité.

P. 174. Quelques personnes m'ont dit avoir vu un homme qui avait pénétré et trafiqué chez les Waḳwāḳ[2], et qui décrivait l'ampleur de leurs villes, et de leurs îles. Par cette expression, ampleur, je n'entends pas dire que leurs villes soient vastes, mais les habitants nombreux. Ils ont de la ressemblance avec les Turks. Dans leurs arts, ce sont les plus industrieux des hommes; dans le pays entier on prend grand soin de développer cette aptitude. Du reste, ils sont traîtres, rusés, menteurs; très vifs et très experts en tout ce qu'ils entreprennent.

[Dja'far fils de Rāšid, navigateur renommé des pays de l'or, connu sous le nom de] Ibn Lākīs m'a rapporté au sujet [des Waḳwāḳ] des choses extraordinaires dont (p. 175) il avait été témoin. En l'année 334 = 945 de notre ère, ils allèrent avec un millier de barques pousser une vigoureuse attaque contre la ville de Ḳanbaloh[3]. Mais ils ne purent s'en emparer, parce que la ville est solidement fortifiée et entourée par un bras de mer, au milieu

1. سَمَنْدَل. « *Samandal* ou *samandul*, dit Devic (*op. laud.*, p. 204, note 119), est le nom arabe et persan de la salamandre, animal fantastique sur la nature duquel les Orientaux ne s'accordent guère; les uns en font un quadrupède, d'autres un oiseau, d'autres enfin un reptile; tous lui attribuent la faculté de vivre dans le feu sans se brûler. Marco Polo désigne par ce nom l'amiante. »

2. الوقواق.

3. Le texte a قبيلة *Ḳabīla* pour قنبلة *Ḳanbalu*, que Van der Lith a, je ne sais pourquoi, rectifié en قنبله qu'il a lu *Ḳanbaloh*. Dans l'Océan Indien occidental.

duquel Ḳanbaloh s'élève comme un château fort. Des gens du pays qui s'étaient mis en rapport avec eux leur ayant demandé pourquoi ils étaient venus chez eux plutôt qu'en tout tout autre lieu, ils répondirent que c'était parce que cette contrée possède des marchandises qui conviennent à leur pays et à la Chine, telles que l'ivoire, l'écaille de tortue, les peaux de panthère et l'ambre, et parce qu'ils voulaient se procurer des Zandjs, qui sont des hommes vigoureux et propres à supporter les travaux pénibles. Leur voyage, disaient-ils, avait duré un an. Ils avaient pillé quelques îles à six journées de distance de Ḳanbaloh, et ensuite maintes villes et bourgades du Sofāla des Zandjs, sans compter ce que nous ne savons pas. Si ces gens-là disaient vrai en parlant d'un voyage d'une année, cela prouve que Ibn Lākīs a raison quand il prétend que les îles des Waḳwāḳ sont situées en face de la Chine. Dieu seul sait la vérité.

P. 176. J'ai déjà parlé de Sribuza qui est située à l'extrémité de l'île de Lāmurī, à cent vingt *zām*[1] de Kalah. Dieu seul connaît la vérité! La baie de Sribuza pénètre, dit-on, de cinquante parasanges dans l'île. C'est un fleuve beaucoup plus large que le Tigre à Baṣra, ses eaux sont douces comme celles du Tigre. Il n'y a point de baie plus longue dans toute l'île. Le flux s'y fait sentir de douze en douze heures. On y trouve des crocodiles; mais ceux qui sont dans la partie qui avoisine les habitations, ne font aucun mal, ayant été enchantés, comme nous l'avons dit[2], tandis que les parties situées en dehors des constructions sont inabordables, à cause de ces animaux. Quelques maisons sont bâties sur terre: mais la plupart flottent sur l'eau, soutenues sur des pièces de bois reliées ensemble, en forme de radeaux, et d'une durée infinie[3]. Ils font cela par crainte du feu; car leurs habitations, construites en bois, sont fort sujettes à l'incendie; que le feu prenne quelque part, tout brûle. Placées sur l'eau, les maisons sont mieux protégées; si le feu se déclare en un point, chaque propriétaire peut couper ses amarres, déloger et s'aller fixer ailleurs, loin de l'incendie. Lorsqu'il se déplaît quelque (p. 177) part, il peut de même changer de quartier. Ces habitations dans la baie sont rangées de manière à former comme des rues. L'eau, entre les habitations, coule avec abondance. C'est de l'eau

1. 360 heures de route.
2. *Vide supra* p. 586.
3. Pour ces maisons flottantes, *vide supra*, p. 415 et 418.

douce qui arrive du haut pays pour pénétrer dans l'estuaire et se jeter dans la mer, de la même manière que le Tigre.

P. 190. Un marin m'a rapporté qu'il avait fait la traversée de Sribuza à la Chine dans un *sanbūḳ*[1]. « Nous avions parcouru, dit-il, un espace de cinquante *zām*[2], lorsqu'une tempête fondit sur notre embarcation. On sacrifia une partie du chargement. La tempête dura plusieurs jours, et le vent devint si terrible qu'il n'y eut plus moyen de gouverner. Voyant notre perte imminente, nous voulûmes nous jeter à la mer et nous sauver dans une île voisine. Les ancres mouillées, nous nous croyions perdus, quand la tempête s'apaisa. Bientôt nous aperçûmes dans l'île une troupe de gens, et nous attendions que quelqu'un d'entre eux vînt à nous. Mais aucun ne bougea. Nous leur fîmes des signes qu'ils ne comprirent pas. Nous ne savions où nous étions, persuadés d'ailleurs que, si nous descendions à terre, ils nous feraient un mauvais accueil, et qu'il y avait (p. 191) plus loin une autre troupe qui tomberait sur nous, sans que nous puissions leur résister. Nous passâmes ainsi quatre jours, sans oser débarquer et sans qu'aucun indigène vînt à nous. Le cinquième jour, nous nous décidâmes pourtant, parce qu'il fallait renouveler notre provision d'eau et savoir où nous étions. Trente des nôtres allèrent à terre avec des armes, dans la chaloupe et le canot. A notre approche les gens prirent la fuite; un seul resta sur le rivage. Il nous adressa la parole dans une langue étrangère. Un des nôtres put le comprendre. « Cette île, dit-il, fait partie du Waḳwāḳ[3]. » L'indigène interrogé au sujet des deux îles nous apprit qu'elles appartenaient au Waḳwāḳ[3], qu'elles sont situées à trois cents parasanges de toute autre terre, qu'il n'y a pas d'autres habitants qu'eux, et qu'ils y sont au nombre de quarante. Interrogé sur la route à suivre pour gagner le Čampa, il nous donna les indications nécessaires. Ayant fait de l'eau, nous remîmes à la voile vers le Čampa, suivant ses intructions, et nous y abordâmes sains et saufs, après un voyage de quinze *zām*[4].

1. Voilier de l'Océan Indien.
2. 150 heures de route.
3. الوقواق.
4. 45 heures de route.

KHUWĀRIZMĪ (vers 833)
IBN YŪNUS, mort en 1008-1009.

« Les[1] renseignements qui nous sont parvenus sur la vie de Abu Dja'far Muḥammad bin Mūsā al-Khuwārizmī, dit M. Nallino, sont extrêmement restreints. L'auteur du *Kitāb al-Fihrist*[2] et Al-Ḳifṭī[3] certifient qu'il était originaire de Khuwārizm, le *Huwārizĕm* de l'Avestā, le *Uwārazmi* des inscriptions cunéiformes perses, c'est-à-dire du territoire qui constitua plus tard le khānat de Khiva; mais peut-être sa famille était-elle déjà établie en Mésopotamie à l'époque de sa naissance. Le surnom de Al-Ḳuṭrubbulī que lui donne Ṭabarī[4] indiquerait plutôt qu'il naquit à Ḳuṭrubbul, une bourgade située sur l'Euphrate non loin de Al-Anbār, et qui produisait un vin renommé. L'autre titre de Al-Madjūsī que lui donne aussi Ṭabarī, indique vraisemblablement que sa famille anciennement et lui-même peut-être dans sa jeunesse, étaient de religion zoroastrienne[5]. »

Les noms géographiques qui suivent et leurs latitude et longitude sont empruntés à l'excellente étude de M. Nallino de l'unique manuscrit de Strasbourg qui est intitulé : ..... كتاب صورة الارض *Livre de l'aspect extérieur de la terre en ce qui concerne les villes, montagnes, mers, îles, fleuves. Il a été tiré par Abū Dja'far Muḥammad bin Mūsā al-Khuwārizmī du Livre de Géographie composé par Ptolémée de la famille des Claude.* C'est l'ouvrage que cite fréquemment Abūlfidā sous les noms de *Rasm ar-rub' al-ma'mūr*, Description du quart habité [de la terre] (p. ٢٢ et ٧٤ du texte arabe);

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail.
2. *Kitāb al-Fihrist*, p. 274. Sur cet ouvrage, *vide supra*, p. 118.
3. *Tarīkh al-ḥukumā*, Bibl. de Monaco, cod. arab. 440, folio 108 verso.
4. *Annales quos scripsit Abu Djafar Mohammed ibn Djarir at-Tabari*, cum aliis edidit M. J. De Goeje, Leide, 1879-1890, ser. III, t. II, p. 1363.
5. C. A. Nallino, *Al-Khuwārizmī e il suo rifacimento della Geographia di Tolomeo* in *Atti della R. Academia dei Lincei*, serie V, *classe di scienze morali, storiche e filologiche*, vol. II, part. 1ª, *Memorie*, p. 7 et 9 n. 3, Rome, 1896.

Rasm al-ma'mūr, Description de [la terre] habitée (p. ٣٨, ٤٣, ٤٤, ٥٠ trois fois, ٥٣, ٦٢ et ٢١٥); *Rasm al-arḍ*, Description de la terre (p. ٤٤, ٥٩, ٦٨, ٧١); ou simplement *Ar-Rasm* (p. ٦٩-٧٢ et dans les tables des longitudes et latitudes)[1]. A côté des longitudes et latitudes indiquées par Khuwārizmī, il m'a paru utile de reproduire celles de Ptolémée et de Ibn Yūnus l'Égyptien. Ces dernières ont été empruntées à l'atlas de la *Géographie du moyen-âge* de Joachim Lelewel (Bruxelles, 1850, p. 3-4).

Khuwārizmī fait mention de 537 localités ainsi réparties :
8 au sud de l'équateur;
64 dans le Ier climat = 0° à 16° 27′ nord;
54 dans le IIe climat = 16° 27′ à 24° nord;
59 dans le IIIe climat = 24° à 30° 22′ nord;
146 dans le IVe climat = 30° 22′ à 36° nord;
78 dans le Ve climat = 36° à 41° nord;
63 dans le VIe climat = 41° à 45° nord;
25 dans le VIIe climat = 45° à 48° nord;
40 du VIIe climat à « la limite extrême de la terre habitée » = 48° à 63° nord.

Il mentionne également 10 montagnes au sud de l'équateur; 19, dans le Ier climat; 27, dans le IIe; 33, dans le IIIe; 23, dans le IVe; 28, dans le Ve; 24, dans le VIe; 7, dans le VIIe; et 38, au-delà du VIIe climat[2].

Parmi les mers, est mentionné l'Océan Indien ou Grande Mer qui comprend : la mer de Ḳulzum, la mer Verte, la mer du Sind, la mer de Hind, la mer de Ćīn, et la mer de Baṣra[3].

En Afrique orientale, le *Kitāb ṣūrat al-arḍ* mentionne :

Ptolémée : Ῥαπτά	71° 0′	7° 0′ Sud;
Khūwārizmī : Rafāṭā[4]	65° 0′	7° 0′ Sud;

1. *Ibid.*, p. 12.
2. *Ibid.*, 15-16.
3. *Ibid.*, p. 16.
4. *Ibid.*, p. 28. افطا, var. راقاطا = راقاطا. D'après Ibn Sa'īd (*supra*, p. 335), par 64° 30′ de longitude.

« Machen wir nun einmal, dit M. Joseph Marquart (*Die Benin-Sammlung des Reichsmuseums für Völkerkunde in Leiden beschrieben und mit ausführlichen Prolegomena zur Geschichte der Handelswege und Völkerbewegungen in Nordafrika*, Leide, 1913, in-4°, p. cc), eine Probe an der abessinischen Küste! Hier fällt uns

Ptolémée : Πανῶν κώρη.	82° 0′	5° 0′ Nord;
Khuwārizmī : Fanānā[1]	72° 30′	4° 45′ Nord;

zunächst die Stadt اقنت (*Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrīsī*, texte arabe et trad. par R. Dozy et M. J. De Goeje, Leyde, 1866, in-8°, p. ٢٤, l. 5; p. ٢٥, l. 15) auf. Es heisst von ihr, sie sei nicht gross und nicht sehr bevölkert und liege grösstenteils in *Ruinen*. Ihre Einwohner seien wenige..... In der Tat steht اقنت *Aḳant* einfach für اقنّة *Aḳanna* und entspricht dem Ἀκάναι ἐμπόριον (82°, 7°) Ptol. IV 7, 3 p. 763, 2. Ebenso ist منقوبة (*Description*, p. ٢٤ l. 5, p. ٢٥ l. 10, 12. Cod. D immer منقونه *Manḳūna*) = Κοβὴ ἐμπόριον (80°, 8°) *ibid.* 762, 3. Die Seestadt بقطى *B.ḳ.ṭā* dagegen (*Description*, p. ٢٤ l. 5; p. ٢٥, l. 19; p. ٢٨, l. 11. Cod. A D immer نقطى *N.ḳ.ṭā*), die 8 Tagreisen von der oberhalb des Aequators an der Grenze der οἰκουμένη gelegenen festländischen Stadt بطا *Baṭā* angesetzt wird, ist keine andere als die Ῥάπτα μητρόπολις τῆς Βαρβαρίας μικρὸν ἀπό θαλάσσης Ptol. IV 7, 4 p. 767, 5. I 9, 1. 3 p. 22, 18. 23. 23, 14. 17. 21. c. 14, 2. 3 p. 37, 5. 16 c. 17, 5 p. 46, 7. 11. 47, 11. 48, 3, die bei al-Khuwārizmī افاطا *Afāṭā*, راقاطا *Rā.āṭā* geschrieben wird. Ihre Lage ist bei Ptol. 71°, 7° Süd, bei al-Khuwārizmī 65°, 7° Süd. Es ist also bei Edrīsī ڧافطى aus رافطى *Rāfṭā* verschrieben. Die Entstellung von را in ڧا hat in اطراقانا *Aṭraḳānā* (Edrīsī, trad. Jaubert, t. II, p. 214 et 215) für Ὀττοροκόρρα, bei al-Khuwārizmī اطراقارا *Aṭraḳārā* ihr genaues Gegenstück. Auch sonst erscheint das ر bei Edrīsī öfters mit dem folgenden Konsonanten verbunden, z. B. in نبصة oder بنصة, der angeblichen Hauptstadt Deutschlands (trad. Jaubert, t. II, p. 367, 368 et 370), worin برصة = *Wirzi-burg*, Würzburg steckt. Die festländische Stadt بطا *Baṭā* hat schwerlich etwas mit der Insel *Patta* an der Küste von Tanaland nö. von Lamu zu tun, sondern stammt offenbar gleichfalls aus Ptol. und ist vermutlich nur eine andere Umschreibung von Ῥάπτα, also aus ربطا *Rabṭā* verdorben. So erklärt sich die Bemerkung (*Description*, p. ٢٦ l. 4): « An die Stadt Baṭā grenzen die Dörfer von Barbara [= Βαρβαρία], deren erstes جُوَّة *Djuwa* [pron. anc. *Guwa*] (var. بوة *Buwa*) ist, welches in der Nähe von Baṭā liegt. »

Les corrections proposées par M. Marquart sont graphiquement acceptables mais certaines identifications sont géographiquement impossibles. Edrīsī (*Description*, p. 30-31 de la traduction) et Ibn Sa'īd (*supra* p. 335) distinguent nettement بطا de باقطى — celui-là les situe à 8 jours de distance l'une de l'autre; celui-ci, à 100 milles —; l'une et l'autre ne peuvent donc pas représenter en même temps l'ancienne Rhapta. Si la بطا de Ibn Sa'īd que ce géographe situe par 64° 30′ de longitude — c'est à 30′ près la longitude indiquée par Khuwārizmī —, « célèbre dans les pays des Abyssins », est sans doute la Ῥάπτα μητρόπολις; celle-ci ne peut pas être identifiée à باقطى qui, d'après Edrīsī, « est une très petite ville ou plutôt un gros bourg non entouré de murs (*Description*, p. 30 de la trad.) ». En dernière analyse, بطا est à corriger en ربطا = راقاطا = Ῥάπτα de Khuwārizmī et Ptolémée; mais باقطى reste encore à identifier pour les raisons qui viennent d'être dites.

1. قنانا, var. فنانا et فتانا, pour فانانا.

Ptolémée : Ἀρώματα ἐμπόριον	83° 0′	6° 0′ Nord;
Khuwārizmī : Madīnat aṭ-ṭīb[1] . . .	72° 0′	5° 30′ Nord;
Ibn Yūnus[2] : Madīnat aṭ-ṭīb	72° 0′	15° 30′
Ptolémée : Σελήνης ὄρος[3]	47° 0′	12° 30′ Sud;
	67° 0′	12° 30′ Sud;
Khuwārizmī : Montagne de la Lune[4].	46° 30′	11° 30′ Sud;
	61° 50′	11° 30′ Sud;
Khuwārizmī : Baṣra[5]	74° 0′	31° 0′
— Sīrāf	79° 30′	29° 30′
— Tīz[6]	82° 40′	29° 0′
Ptolémée : Ἁρμουζα	94° 30′	22° 0′
Khuwārizmī : Armuza	90° 30′	22° 0′
Ptolémée : Bouche orientale de l'Indus[7]	110° 20′	19° 50′
Khuwārizmī : Bouche orientale de l'Indus	104° 15′	20° 0′
Khuwārizmī : Daybul[8]	92° 0′	24° 20′
— Nīrūn[9]	92° 20′	23° 30′

1. Litt. : la ville du parfum.

2. D'après le ms. de Leyde : *Kitāb az-zīdj al-kabīr al-ḥākimī*. Ms. or. 143 (Catal. III, p. 88, n. 1057), qu'a utilisé Lelewel.

3. *Ibid.*, p. 29.

4. جبل القمر *djabal al-ḳamar*. « De la montagne de la Lune aux longitudes de 48°, 49°, 50°, 51° et 52°, prennent naissance cinq fleuves qui aboutissent à un unique lac circulaire de 5 degrés de diamètre dont le centre est par 50° 0′ de longitude et 7° 0′ de latitude méridionale. Des mêmes montagnes de la Lune, aux longitudes 55° 20′, 56° 20′, 57° 30′, 58° 20′ et 59° 20′, prennent également naissance cinq autres fleuves qui aboutissent à un second lac circulaire de 5 degrés de diamètre, dont le centre est par 57° 0′ de longitude et 7° 0′ de latitude méridionale. De chacun de ces deux lacs sortent quatre fleuves qui débouchent tous dans un troisième lac — le Kūrā des géographes postérieurs [*vide supra* p. 321 et 323] — situé par 2° 0′ sud et duquel sort un fleuve unique : le Nil (*Ibid.*, p. 30). »

5. *Ibid.*, p. 34.

6. Ibn Yūnus donne la même position pour Baṣra et situe Sīrāf par 79°0′.

7. *Ibid.*, p. 37.

8. Ibn Yūnus : 92°, 24° 30′.

9. نيرون, fréquemment écrit بيرون *Bīrūn* (*vide supra* p. 351). C'est la première leçon qui est correcte. Mêmes chiffres chez Ibn Yūnus qui a *Bīrūn*.

Ile de Ceylan[1] :

Ptolémée : 120° 30′-132° 30′	12° 30′ N.-2° 30′ Sud[2] ;	
Khuwārizmī : 116° 20′-125° 10′. . .	12° 30′ N.-4° 50′ Sud[3] ;	
Ibn Yūnus : 125° 0′	0° 0′	
Khuwārizmī : Aghnā, ville maritime[4]	122° 0′	3° 0′ Sud ;
Ptolémée : Καττίγαρα[5]	177° 0′	8° 30′ Sud ;
Khuwārizmī : Ḳaṭīghōrā.	161° 30′	6° 0′ Sud ;
Ptolémée : Ἀσπίθρα	175° 0′	16° 0′ Nord ;
Khuwārīzmi : Asfītrā.	164° 15′	18° 0′ Nord ;
Khuwārizmī : Sūsah	168° 45′	4° 45′
Ibn Yūnus : Sūsah.	168° 35′	4° 45′

En Asie orientale, Khuwārizmī cite une grande île appelée Maydz ou Kūl[6] dont le centre est par 107° 0′ de longitude et 12° 0′ de latitude. Elle est arrosée par un fleuve et contient trois villes dont une est par 107° 0′[7]. Il cite encore dans la mer au sud et au sud-est de Sirandīb[8] :

L'ÎLE DES SCORPIONS dont les limites extrêmes sont par 112° 50′ et 121° 20′ de longitude, et par 7° 50′ et 11° 0′ de latitude méridionale.

L'ÎLE DES NUS[9] de forme quadrangulaire, dont le centre est par 137° 30′ et 13° 0′ ; elle a 4 degrés de long et 3 de large ; elle est arrosée par un fleuve.

L'ÎLE DES ZANDJS anthropophages, longue et large de 4 degrés et dont le centre est par 138° 0′ et 3° 0′ ; elle est arrosée par un fleuve.

L'ÎLE DE L'ARGENT[10], au sud de l'équateur, dont les limites ex-

1. *Ibid.*, p. 39.
2. C'est-à-dire : 12° de long et 15° de large.
3. 8° 50′ de long et 17° 20′ de large.
4. *Ibid.*, p. 40.
5. *Ibid.*, p. 43.
6. ميذ ou كول. Le ms. a كرك *Kark*. *Vide supra*, p. 337 *apud* Ibn Sa'īd qui a *Mand* مند et *Kank* كنك. Battani (éd. Nallino, t. II, p. 51 n° 239) a ميد *Mayd*.
7. *Ibid.*, p. 39.
8. *Ibid.*, p. 41.
9. *Vide supra* p. 109, 341 et 488 n. 6.
10. Khuwārizmī mentionne une seconde île de l'argent dans la Mer Ténébreuse, par environ 168°-172° et 7° 0′ de latitude méridionale. Cf. *supra apud* Ibn Sa'īd, p. 347.

trêmes sont par 151° 0′ et 159° 30′ de longitude et 4° 20′ et 9° 0′ de latitude méridionale; elle est traversée par un fleuve qui se jette à la mer par trois embouchures.

L'ÎLE DU CHÂTEAU BRILLANT[1], dans la Mer Ténébreuse, par environ 176° de longitude et 22° de latitude.

L'ÎLE DES PIERRES PRÉCIEUSES appelée également l'ÎLE DU CORINDON[2] par environ 173° de longitude et 2° de latitude septentrionale, également dans la Mer Ténébreuse.

1. *Vide supra* p. 372.
2. *Vide supra* p. 115 et *apud* Ibn Sa'îd, p. 347.

BĪRŪNĪ vers 1030.

Après[1] la ligne 2 de la page 163, ajouter le passage suivant :

P. ٩٨... En partant de Kanūdj et en se dirigeant vers l'est, [les distances sont les suivantes] : jusqu'à Bārī[2], 10 parasanges; [de là] à Dūgum[3], 45 parasanges; [de là] au royaume de Silhat[4], 10 parasanges; [de là] au pays de Bhot[5], 12 parasanges. Le pays à droite est appelé Tilūt[6]; ses habitants, Tarū[7]; ils sont très noirs et ont le nez épaté comme les Turks[8]. On arrive [ensuite] aux montagnes de Ḳāmru[9] qui se prolongent jusqu'à la mer. En face de Tilūt, le pays situé à gauche est le Népal[10].

1. *Vide supra*, p. 162.

2. Ce passage se trouve à la p. 201, t. I, de la trad. anglaise de E. Sachau. Il figure également dans les *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde* de Reinaud (le texte p. 84, la traduction p. 105 du tirage à part) et dans le t. I, p. 56-57, de *History of India as told by its own historians* de Elliot. Sachau et Reinaud ont باری; Elliot, *Mālī Bārī*.

3. Sachau et Reinaud ont دوكم avec ك en fonction de gutturale sonore, que Elliot a lu *Dūkam*.

4. Sachau et Reinaud ont شلهت que celui-là a lu *Śilahat*. C'est sans doute le Silhet de l'Assam.

5. Reinaud a بهت qu'il identifie avec le Bhutan; Sachau a بِهَت *Bihat* et Elliot, *Bhut*.

6. Reinaud et Sachau ont تلوت que celui-ci a lu *Tilwat* = *Tirhut*. Elliot lit également *Tilūt*.

7. Sachau et Reinaud ont ترو, mais celui-ci l'a laissé en blanc dans sa traduction. Le passage manque dans Elliot.

8. قُطْسٌ على صورة الترك.

9. Reinaud et Sachau ont قامرو *Ḳāmrū*; Elliot, كامرو *Kāmrū*, pour قامروب, كامروب *Ḳāmrūb*, *Kāmrūb* < skr. *Kāmarūpa*, l'Assam.

10. نيپال *Nīpāl* ou *Naypāl*.

ḲĀNŪN AL-MAS'ŪDĪ vers 1040.

Le passage suivant du *Ḳānūn al-Mas'ūdī*[1] a été publié en traduction allemande par MM. J. Hell et Eilhard Wiedemann, d'après le manuscrit de Berlin du grand ouvrage astronomique de Bīrūnī[2]. Il a été partiellement reproduit par Abūlfidā dans sa *Géographie*, p. ١١ du texte arabe et p. 13 de la traduction de Reinaud.

« Le poids des ouvrages de Bīrūnī, dit Elliot, dépassait, disait-on, celui d'une charge de chameau ; si bien que les pieux musulmans supposaient qu'il était aidé par Dieu pour ses compositions. Ceux qui sont les plus célèbres sont ses tables astronomiques, un traité sur les pierres précieuses, un autre sur la *Materia medica*, une introduction à l'astrologie, un traité sur la chronologie et le fameux *Ḳānūn al-Mas'ūdi* [ainsi appelé parce qu'il fut dédié au sultan Mas'ūd le Ghaznévide, fils du célèbre Maḥmūd bin Subuktekin], ouvrage astronomique et géographique fréquemment cité par Abūlfidā, spécialement dans ses tables de latitude et de longitude. Pour ce dernier ouvrage, Bīrūnī reçut du sultan Mas'ūd une charge d'éléphant d'argent. Mais il renvoya ce présent à la trésorerie royale, « ce qui est un acte contraire à la nature humaine », d'après le témoignage de Śahrazūrī[3] ».

Chapitre IX. Description de la terre habitée en général et indications des limites des climats d'après la latitude et la longitude.

P. 121..... Fait partie des mers, la Plus grande Mer[4], qui est située dans le sud du monde habité et qui communique avec la partie orientale de l'Océan Environnant. Elle est dénommée d'après les royaumes qui bordent ses côtes ou d'après les îles qu'on y trouve.

1. Pour *Ḳānūn*, *vide supra*, p. 400, note 2.

2. *Geographisches aus dem* Mas'udischen Kanon *von Al Bērūnī* in *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*, *Sonderabdruck aus den Sitzungsberichten der physikalisch-medizinischen Sozietät in Erlangen*, Band 44, 1912, *Beitrag* XXIX.

3. *History of India as told by its own historians*, éd. Dowson, t. II, Londres, 1869, p. 3.

4. البحر الاعظم.

Elle commence à la Chine et se dirige vers l'Inde et le Zandj. Sa côte septentrionale à l'est de la Chine, est inhabitée. Sa côte méridionale est inconnue parce qu'aucun de ceux qui naviguent sur cette mer, n'y est parvenu, et les habitants de ses îles ne nous ont fourni aucun renseignement sur [cette côte méridionale][1].

Dans sa partie orientale, cette mer forme des golfes, des baies et des détroits[2] qui sont bien connus. Le plus grand est le golfe Persique dont l'extrémité [sud-]orientale est le Mukrān et l'extrémité [sud-]occidentale, l'Omān. Vient ensuite le golfe de Ḳulzum [la Mer rouge] à l'extrémité [sud-]orientale duquel se trouvent le Yémen, Aden et Abiyan[3]; et à l'extrémité [sud-]occidentale duquel se trouvent l'Abyssinie et le cap de Berbéra[4]. [A ce golfe de Ḳulzum] s'ajoute encore (p. 122) le golfe de Berbéra[5]. Par suite de son étendue, chacun de ces golfes est également appelé *mer*.

La partie extrême-occidentale que visitent ceux qui naviguent sur la Plus grande Mer est Sofāla du Zandj *qui se trouve à côté de l'Égypte*[6]. On ne va pas plus loin. La cause de cela est que cette mer, du côté du nord-est, s'avance dans la terre; elle y pénètre en plusieurs endroits. A ces endroits, il y a de nombreuses îles *telles*[7] *que Djāwaga*[8], *les Dībadjāt, le Khmèr*[9], *le Wāḳwāḳ et le Zandj*[10]. Au contraire, du côté du sud-ouest, et par forme de compensation, le continent s'avance dans la mer. Là habitent les Nègres de l'ouest

1. Le texte de ce passage est, d'après Abūlfidā (p. ١٢, l. 14) : وساحله من جانب الشمال ليس بمعمور ومن جانب الجنوب غير معلوم لم يقف عليه احد من ركابه ولم يخبر بشيء منه سكّان الجزائر. Cette phrase éclaire le passage obscur de Ibn Rosteh, p. 68 et note 7, et p. 69 et note 1.

2. غبّ (*vide supra*, p. 68, note 1), لسان *lisān*, litt. *langue*; خليج *khalīdj*, les deux rives d'un fleuve, détroit.

3. ابين. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, t. II, p. 126 et 127.

4. Abūlfidā : راس بربرة.

5. Abūlfidā : الخليج البربرىّ, le détroit de Berbéra.

6. La phrase en italique ne se trouve pas dans Abūlfidā.

7. *Ibid.*

8. الزابج. Yāḳūt (*Mu'djam al-buldān*, éd. Wüstenfeld, t. I, p. ٥١, l. 10 et suivantes) reproduit presque intégralement ce passage (Hell-Wiedemann, p. 122, note 3), mais a la leçon fautive habituelle الرانج.

9. D'après la transcription de MM. Hell et Wiedemann, le texte du *Ḳānūn al-Mas'ūdī* a, comme Yāḳūt, قُمَيْر qui est à corriger en قَمَيْر. *Vide supra*, p. 163, note 5 et 171, note 6.

10. Yāḳūt ne mentionne pas le Wāḳwāḳ et a جزاير الزنج les îles du Zandj.

et leur habitat s'étend jusqu'aux montagnes de Ḳomr[1] où le Nil d'Égypte prend sa source. Là, la mer s'avance à travers des montagnes et des vallées à travers lesquelles elle monte et descend; l'eau y est continuellement mise en mouvement par le flux et le reflux et elle déferle violemment. Par suite, les navires sont mis en pièces et toute navigation y est impossible. Malgré cela, cette mer communique avec l'Oḳiyānūs[2] [l'Océan Environnant] à travers ces étroits passages et, dans le sud, derrière ces montagnes. En fait, on a trouvé des indices[3] de cette communication [de la Plus grande Mer avec l'Océan Environnant], bien qu'il n'y en ait pas de témoignage absolu. Ainsi le monde habité se trouve au milieu de l'eau qui l'entoure de tous côtés[4].

1. Le *Ḳānūn* a, d'après la traduction allemande, جبال القمر les montagnes de la Lune; Abūlfidā a, au contraire, جبال القُمر les montagnes de Ḳomr. La leçon a peu d'importance, car il s'agit de la même région de l'Afrique orientale qui est désignée sous ces deux noms. *Vide supra*, p. 330, note 2.

2. اوقيانوس = Ὠκεανός. Le texte d'Abūlfidā a ومع هذا فليس يمنعه عن الاتصال ببحر اوقيانوس من تلك المضايق ومن جهة الجنوب وراء تلك الجبال. Reinaud a traduit : « Cela n'empêche pas la mer du Midi de communiquer avec l'océan (Atlantique) à travers ces passages étroits et par l'espace qui se trouve derrière ces montagnes du côté du sud ». Cette interprétation que n'ont pas adoptée MM. Hell et Wiedemann, n'est pas à retenir. A l'époque où écrivait Bīrūnī, au XIe siècle, les Arabes n'avaient certainement pas connaissance du passage par le cap de Bonne-Espérance.

3. Abūlfidā a علامات.

4. M. Eilhard Wiedemann m'a obligeamment communiqué une photographie du ms. de Berlin dont le texte est à très peu de chose près, identique au passage du *Ḳānūn* reproduit par Abūlfidā. Je tiens en outre à remercier ici le savant physicien de Erlangen qui, en me faisant parvenir un tirage à part de ses articles, m'a permis de les utiliser dans ce travail.

KITĀB AT-TAFHĪM

Le titre complet de cet ouvrage de Bīrūnī, est *Kitāb at-tafhīm li awāïl sanā'at at-tandjīm*, Livre de l'instruction sur les principes de l'astrologie. « C'est, dit M. E. Wiedemann, une sorte d'encyclopédie dans laquelle sont successivement expliqués les termes techniques de la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et l'astrologie. Dans la troisième partie qui traite de l'astronomie, se trouvent de nombreux passages qui touchent aux problèmes géographiques[1]. »

P. 5..... L'autre golfe [dont il est question après celui de Ḳulzum = Mer Rouge] est connu sous le nom de mer des Barbar. Ensuite, la Grande mer s'étend jusqu'à Sofāla du Zandj. Les navires ne vont pas au-delà à cause de ce que nous avons dit des graves dangers qu'il y aurait à le faire. A cette mer se termine l'Océan occidental. Dans l'est de cette mer, se trouvent l'île de Djāwaga, les îles Dībadjāt, le Khmèr[2] et les îles du Zandj. Parmi ses grandes îles, on compte (p. 6) celle qui est connue sous le nom de Sirandīb, que les Indiens appellent Singaldīb[3]. On en exporte et on y apporte les sortes de corindons. Plus loin, sont l'île de Kalah d'où on exporte l'étain et l'île de Sribuza[4] d'où on exporte le camphre.....

P. 7. M. Wiedemann a reproduit une carte du manuscrit de Bīrūnī où sont disposées, de l'est à l'ouest : l'île de Djāwaga, les îles Dībadjāt, les îles du Zandj, Sofāla du Zandj; et au nord de ce dernier point : le cap des Barbar et Aden.

P. 16. Des pays qui se trouvent dans les climats..... Nous disons que l'équateur commence dans la mer au sud de la Chine; passe

1. *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*, XXVII, p. 3. Sur cet ouvrage, cf. également *Beiträge*, XVII, p. 8.

2. M. Wiedemann transcrit *Qumair* = *Ḳumayr*. *Vide supra* p. 163 note 5.

3. D'après la transcription, le texte doit avoir سنكلديب qui est à lire سِنْگَلَدِيبَ *Singaladība* avec ك en fonction de gutturale sonore < skr. *siṃhaladvīpa*. Cf. Wiedemann, *op. laud.*, p. 6 note 1, et *supra* p. 202 et note 6.

4. M. Wiedemann a lu inexactement *Sarboza*.

à l'île de Djāwaga qui renferme de l'or, entre les îles de Kalah et de Sribuza[1], au sud de l'île de Ceylan, sur les îles Dībadjāt ; au nord des Zandjs, sur les îles et le rivage de la mer, à Sofāla ; au nord des montagnes de la Lune, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'Océan occidental.

Premier climat. Il commence dans l'est du pays de la Chine, passe aux villes telles que Khāndjū[2] et Khānfū qui sont ses Portes[3] : celles-ci sont des fleuves que remontent les navires venant de la mer. Dans ce climat se trouve l'île de Ceylan...

Deuxième climat. Il commence au pays de la Chine, passe au pays de l'Inde, au nord des montagnes de Kāmarūpa[4], à Ḳānūdj (*sic*)[5], Bārānasī[6], Ujjayinī et sur quelques villes de la côte telles que Tāna, Ṣaymūr, Sindān[7] ; au Sind, aux villes de Manṣūra et Daybul ; il arrive ensuite à l'Omān...

Quatrième climat. Il commence au pays de la Chine, au Tibet, au Ḳitāy[8]...

P. 19-21. M. Wiedemann indique un certain nombre de passages du *Mu'djam al-buldān* de Yāḳūt (*vide supra*, p. 201-202) qui ont été empruntés à Bīrūnī. Je reproduis le suivant qui se trouve au t. IV du *Mu'djam*, p. ١٦٢ *sub verbo* القَلْعَةُ, ligne 14 :

Abū Rīḥān [al-Bīrūnī] rapporte qu'on tire l'étain (litt. : le plomb *ḳal'ī*) de Sirandīb, une île de la mer de l'Inde.

P. 21. Yāḳūt (*Mu'djam*, t. I, p. ٢٧) reproduit une information

1. *Vide* p. 600 note 4.

2. « Khāndjū خانجو. D'après l'*Aṭwāl*, dit Abūlfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 123), 162° de longitude et 14° de latitude ; d'après le *Ḳānūn* [de Bīrūnī], 162° de longitude et 13° de latitude. Premier climat. En Chine, sur le fleuve.

« Khāndjū est également une des Portes de la Chine et est située sur le fleuve, comme dit le *Ḳānūn*. On lit chez Ibn Sa'īd : La principale Porte de la Chine est une construction reliée à la grande montagne. [On voit, dit en note Stanislas Guyard, que Ibn Sa'īd a pris à la lettre l'expression de *Porte de la Chine*. Peut-être fait-il allusion à la grande muraille]. Elle a pour longitude 160° et sa latitude est dans le quatrième climat (*sic*). La ville de Tadja [*vide supra* p. 351-352] est à l'est par rapport à elle ».

3. Les *Portes de la Chine*. *Vide infra* l'excursus à ce sujet.

4. Le texte a *Ḳāmrūb* قامروب.

5. قانوج.

6. *Bārānasī* = *Vārāṇasī* = *Vāṇarasī* = Benares. Wiedemann.

7. M. Wiedemann a lu *Sandān*.

8. M. Wiedemann a transcrit *Qatāj* = قتاى qui est a lire *Ḳitāy*, plus généralement écrit خطا *Khiṭā* et quelquefois خطاى *Khiṭāy*.

de Bīrūnī sur la division de la terre, d'après les Persans. Entre les pages ٢٦ et ٢٧ du *Mu'djam*, un tableau reproduit ces sept divisions qui sont figurées par six circonférences en entourant une septième. Voici la traduction des légendes inscrites dans la première et la septième de ces circonférences :

La première : l'Inde. Sa limite orientale est le Sind et la mer jusqu'à Daybul du pays du Sind et aux îles qui en font partie telles que les Dībadjāt, le Djāwaga, le Zandj (*sic*)[1]. Son extrême frontière est le Mukrān jusqu'aux frontières de Baṣra, entre l'Inde et le Yémen.

La septième : la Chine. Sa frontière occidentale est Yagog et Magog; à l'orient, l'Océan Environnant; du côté de l'Inde, Ḳaśmīr[2]; du côté du Khorāsān, le fleuve de Balkh[3]. Dans cette [septième division se trouvent] la Chine, le Tibet, Khotan[4], les pays de la Transoxiane et les Turks belliqueux.

1. والزنج *sic* والوانج.
2. قشمير.
3. L'Oxus.
4. والتبت والختن.

ABŪ'L-FAḌL DJA'FAR (1175).

L'extrait suivant est emprunté au *Kitāb al-išāra ilā maḥāsin at-tidjāra wa ma'rifa al-djayyid al-a'rāḍ [wa radīhā wa ghušuš al-mudallisīn fīhā*, Livre de l'indication de l'excellence du commerce et de la connaissance des marchandises bonnes et mauvaises et des contrefaçons des falsificateurs, par le šaykh Abū'l-Faḍl Dja'far ibn Alī ad-Dimašḳī.

« Un des manuscrits utilisés par l'éditeur du texte arabe], qui se trouve dans la bibliothèque du Khédive, rapporte que l'ouvrage fut achevé le 26 ramaḍān 570 = 20 avril 1175. Il est donc antérieur aux travaux de Ibn al-Bayṭār mort en 1248, de Tīfāšī mort en 1253, de Akfānī mort en 1348; mais postérieurs à ceux de Kindī mort vers 876 et de Bīrūnī mort en 1048[1].

LES PARFUMS

P. 38. Parmi les drogues[2], le musc est celle qui est le plus falsifiée et contrefaite. Est-il en bouteille, on doit vérifier le sceau [de fermeture] et examiner attentivement si la marque est celle d'un homme dont on sache qu'il agit en toute loyauté et confiance. On ouvre ensuite le récipient et on examine si la couleur est d'un rouge clair, l'odeur forte mais agréable et le goût d'une certaine amertume qui n'apparaît cependant pas comme excessive en mangeant le musc. La vessie de musc, on en examine d'abord l'extérieur et on l'ouvre ensuite.

1. *Apud* Eilhard Wiedemann, *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*. XXX, *Zur Mineralogie im Islam*, *Sitzungsberichte der physikalisch-medizinischen Sozietät in Erlangen*, vol. 44, 1912, p. 229-230.

2. L'extrait suivant ajouté en cours d'impression du présent travail, est traduit de la version allemande du texte arabe en question *in* E. Wiedemann, *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*, *XXXII* : *Aus der Arabischen Handels- und Warenlehre von* Abūl-Faḍl Ga'far ibn 'Alī al-Dimaschqī, *Sitzungsberichte*, vol. 45, 1913.

Fréquemment, on y met du plomb et du fer, ou bien on (p. 39) en extrait le musc et on le mélange avec *aš-šadruwān*[1], c'est-à-dire avec la résine de la noix[2]; [ce mélange] lui donne une mauvaise odeur. On le vend par 10 1/2 *mithkāl* [= 47,25 grammes]; c'est par cette quantité que sont faites les offres. L'eau et la lumière sont nuisibles au musc; c'est pour cela qu'on l'enferme soigneusement dans des récipients qu'on enveloppe d'une étoffe enduite de cire[3].

La meilleure sorte d'ambre provient de Šiḥr en 'Omān. Ses principales propriétés sont la légèreté, la couleur blanche, l'onctuosité; sa couleur tend également un peu vers le vert ou le jaune. Vient ensuite l'ambre maghribin, s'il a également les précieuses propriétés ci-dessus. La meilleure sorte est le *mand*[4] dont la couleur tire vers le noir, puis le granuleux[5], le sec et celui dont le poids est élevé. Il faut surtout le préserver du feu.

Le meilleur camphre[6] est celui dont le goût est agréable, qui est léger, dont l'odeur est agréable et ne rappelle pas celle du naphte. On l'appelle maintenant le nouveau (le frais). Pour le conserver, on l'apporte dans un récipient lisse à l'intérieur, en verre ou en porcelaine; on le mélange avec le *šīšm*[7] et on le recouvre avec une feuille d'étain; on l'enferme bien, on lie solidement le récipient en verre et on l'enveloppe. On le préserve de la chaleur [naturelle] et de la chaleur du feu et [on évite] surtout que des corps chauds ne l'influencent.

Le meilleur aloès[8] est l'aloès indien. Sa principale qualité est la lourdeur. Ses autres [propriétés sont que sa couleur tire vers le noir; que son odeur, lorsqu'il est mis sur le feu, a quelque chose de celle du nénuphar et que à la fin [de la combustion], il est aussi

1. D'après Nuwayrī, c'est un corps noir qui se dépose sur les racines du noyer. Wiedemann.

2. Les noyers ne produisent aucune résine qui suinterait des racines. Ils produisent, au contraire, une substance qui noircit au contact du fer. Note de Späth.

3. Pour le musc, *vide supra* p. 50 et 292.

4. Peut-être pour *mandalī* (Wiedemann). A l'appui de cette vraisemblable conjecture, *vide supra* p. 282 et note 4 et p. 50-51.

5. مرمّل.

6. *Vide supra* p. 288.

7. Grains de *Cassia absus*. Wiedemann.

8. *Vide supra* p. 51-52 et 284-286.

odorant qu'au commencement. Vient ensuite celui du Čampa[1]. Les propriétés qui en sont appréciées sont les mêmes que les précédentes; les fibres [litt : les cheveux] de celui-ci sont seulement différentes de (p. 40) celles de celui-là. Mis au feu, son odeur ressemble à celle de la rose; il est aussi odorant à la fin qu'au commencement [de la combustion]. [Son odeur] s'attache aux vêtements. Le bois d'aloès frais est plus demandé pour les médicaments que pour la parfumerie. Les caractéristiques de [l'aloès du Čampa] sont d'être mou et d'avoir un goût piquant qui brûle la langue à un tel point que la brûlure occasionne des phlyctènes. Séché, on l'appelle le *rāmik*[2] frais. Son prix est alors diminué et est moindre que celui [de l'aloès] du Čampa[3]. La meilleure sorte d'aloès est le *aśbah* (?). Elle est caractérisée par ce fait que, à la fin de la combustion, elle est [encore] odorante après que la fumée [s'est évaporée].

La meilleure sorte de girofle[4] est le *kībāš* qui n'a ni moisissure ni humidité, dont la poussière a été enlevée au crible et qui a une odeur forte. Il en est de même de la noix [muscade][5].

Le nard[6] et le *idzkhir*[7]. La meilleure sorte est le [*sunbul*] *al-'aṣāfīr* (ou *nard des passereaux*[8]); elle s'appelle [aussi] *'aṣāfīr al-idzkhir*[9]; elle est en petits morceaux, passés au crible pour en enlever la poussière et sans mauvaise odeur.

Il y a deux sortes de bois de sandal[10] : le blanc et le rouge. Le rouge est employé pour les médicaments; le blanc, pour les médicaments et la parfumerie. Le meilleur est le *maḳāṣīrī* (sandal

1. Le texte a صيفى *čīfī* que M. Wiedemann a corrigé en صينى *čīnī*, chinois, mais qu'il faut, au contraire, lire صنفى *čanfī*, l'aloès du Čampa.
2. Parfum. Wiedemann.
3. Je corrige صين Čīn, Chine, en صنف Čanf = Čampa. Le sens du texte est que l'aloès séché se vend à plus bas prix que l'aloès frais du Čampa.
4. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. III, p. 64 et *supra* p. 164 note 8.
5. *Vide supra* p. 256 n° 526.
6. *Vide supra* p. 277.
7. Ou *Idkhir*. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. I, p. 34 *sub verbo* اذخر Schoenanthe, Σχοῖνος.
8. *Vide supra* p. 277.
9. Il faut sans doute lire *Idzkhir al-'aṣāfīr*.
10. *Vide supra* p. 279-280.

jaune) ; on le reconnaît à son odeur et à sa couleur ; le plus mauvais est le *ḥawwarī* (couleur de bois de peuplier).

LES GRANDES ÉPICES

P. 42..... Le bois de campêche[1]. Le meilleur est compact, frais, à jolie couleur; il est soit très rouge — tel l'escarboucle appelée *bahramānī* —, soit d'un jaune d'or pur. On reconnaît qu'il est frais à la beauté éclatante de la couleur et à son goût doux. Il est d'autant meilleur que son enveloppe — c'est-à-dire l'écorce blanche extérieure — est mince, qu'il est lisse et a peu de nœuds. Avec le temps, il change. Sa couleur et son effet vont en diminuant.

P. 43..... Le cinnamome comestible[2] est une écorce[3]. La meilleure sorte est en gros morceaux dont le goût et l'odeur sont piquants. C'est une de ces désagréables marchandises qui s'altèrent rapidement, dont le goût et l'odeur deviennent amers. Il en est de même du tamarin. On se sert davantage de cannelle enroulée pour les médicaments que comme denrée alimentaire.

L'écorce du giroflier s'appelle *dār čīnī aṭ-ṭīb*, litt. : *cinnamome parfumé*.

1. البقّم *al-baḳḳam*, le bois du Brésil. *Vide supra* p. 246.
2. *Dār čīnī aṭ-ṭa'am*. *Vide supra* p. 260.
3. قرفة. Voir la note précédente.

ḲAZWĪNĪ (1203-1283).

Ajouter à la page 315, l'extrait suivant :

P. ٣٠٨. La ville des femmes. C'est une grande ville située dans une île de la mer du Maghrib. Ṭurṭūšī dit que sa population se compose de femmes, sur qui les hommes n'ont aucun pouvoir. Elles montent à cheval et font elles-mêmes la guerre; elles sont pleines d'ardeur à l'attaque. Elles ont des esclaves mâles; chacun d'eux vient, à tour de rôle, passer la nuit avec sa maîtresse. Il reste auprès d'elle toute la nuit, et se lève au point du jour, pour sortir sans être vu, avant le lever de l'aurore. Quand l'une d'elles met au monde un enfant mâle, elle le tue à l'instant; mais si c'est une fille, on la laisse vivre. Et Ṭurṭūšī ajoute : la ville des femmes existe certainement; il n'y a aucun doute à avoir là-dessus[1].

1. Gaudefroy-Demombynes, *Les cent et une nuits*, *op. laud*, p. 40-41.

DJAWBARĪ (vers 1225).

Zayn ad-dīn 'Abd ar-Raḥīm bin 'Omar al-Djawbarī ad-Dimaškī, ainsi surnommé parce qu'il était originaire du village de Djawbar, près de Damas, se trouvait en 1216 à Hawrān en Mésopotamie, en 1219 à Konia en Asie Mineure. Quelques années après, il écrivait pour l'Ortokide Mas'ūd, prince de Āmid (Diarbekir) et de Ḥiṣn-Kayfā, le *Kitāb al-mukhtār fī kafš al-asrār wa hatk al-astār*, Livre choisi pour la révélation des secrets et le déchirement des voiles.

L'extrait suivant[1] a été traduit sur la version allemande de M. Eilhard Wiedemann qui a utilisé les manuscrits de Gotha, Leyde et Berlin[2].

DIVULGATION DES SECRETS DES MARCHANDS D'ÉPICES ET DE PARFUMS

P. 313. Pour[3] fabriquer du myrobolan[4], on prend d'abord un peu de [vrai] myrobolan qu'on met de côté. On prend ensuite une part de noix de galle, de myrrhe[5], de gomme qu'on coupe en très petits morceaux et qu'on mélange. On prend ensuite du fiel de chèvre qu'on malaxe soigneusement et avec art, avec le mélange ci-dessus. On fait ensuite des moules dans un plateau en bois, semblables à ceux pour les pastilles de citron. Dans les moules, on met le mélange en question et on y place un grain de myrobolan ; on procède ainsi jusqu'à ce que les plateaux de bois soient pleins. On met au-dessus un autre plateau de bois — naturelle-

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail.

2. E. Wiedemann, *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*, XXVI, 1911, p. 206-207.

3. *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*, XXIII, 1910.

4. *Ihlīlidj*. Sur le myrobolan, cf. Ibn al-Baytār, *Traité des simples*, t. III, p. 393, *sub verbo* هليلج *Helīledj*.

5. Au lieu de *myrrhe*, d'autres manuscrits ont *ṣibar as-sukutrī* (sic), aloès de Socotora, ou simplement *ṣibar*, aloès. Wiedemann. Pour l'aloès صبر *ṣabr*, que M. Wiedemann lit *ṣibar*, cf. Ibn al-Baytār, *Traité des simples*, t. II, p. 361, *sub verbo*.

ment, les plateaux servant de moule ont un dessus et un (p. 314) dessous — on les retourne et on les laisse ainsi pendant un jour et une nuit. On fait sécher à l'ombre et [cette composition] devient le meilleur myrobolan possible. Je connais dix procédés différents [pour en fabriquer].

Pour fabriquer du gingembre[1], on prend une feuille sèche de roquette[2] et on la plonge dans de l'eau de cresson alénois[3]. On la traite avec [le poids de] deux dirham de gingembre. On fait cuire ce [mélange] jusqu'à ce qu'un quart s'en soit évaporé. On l'enlève ensuite du feu et on laisse reposer jusqu'à ce que toute l'eau se soit évaporée. Le produit [ainsi obtenu] est plus chaud et plus piquant que le gingembre lui-même. Je connais trois excellents procédés [pour le fabriquer].

Pour fabriquer de l'aloès[4], on prend du bois d'olivier qu'on fait macérer pendant sept jours dans du jus de raisin distillé[5]; on le met ensuite sur le feu et on l'arrose avec de l'eau de rose. On prend ensuite des copeaux [de bois] d'aloès qu'on met dans de l'eau de rose. On fait cuire à petit feu jusqu'à ce qu'un quart de l'eau se soit évaporé; on le retire alors du feu. On laisse ensuite reposer jusqu'à ce que toute l'eau ait été absorbée et on l'abrite contre la poussière et la lumière. On fait sécher à l'ombre et on met dans un récipient dont on ferme l'orifice par un lien et qu'on met à l'abri de la poussière et de la lumière. On obtient ainsi un aloès sans pareil, même en parfum. Celui que cette composition ne satisfait pas, emploie au lieu du bois d'olivier, du bois de *nuwār* (?).

Pour fabriquer du musc[6], on prend de jeunes pigeons d'âge inconnu (c'est-à-dire : très jeunes) et on les nourrit avec des clous de girofle et de l'eau de rose brassés et pétris avec du *prunus mahaleb*[7] et du nard. On fait cela pendant sept jours. On prend en-

1. زنجبيل *zandjabīl*. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 217, *sub verbo*.
2. جرجير *djardjīr*. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. I, p. 348, *sub verbo*.
3 رشاد *rašād*. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 174, *sub verbo*, et t. I, p. 427, *sub verbo* حُرف *ḥurf*.
4. *Vide supra*, p. 51-52 et 284-286.
5. مستقطر.
6. *Vide supra*, p. 50 et 292-295.
7. محلب *maḥlab*. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. III, p. 293, *sub verbo*.

suite une coupe en verre qu'on remplit d'huile de ben[1]. On prend ensuite ces jeunes [pigeons] et on fait couler leur sang dans la coupe; on met [ce mélange] à l'abri de la poussière. Quand il est séché, on l'enlève de la coupe en grattant. On y ajoute [le poids] de cinq dirham de musc pur et on malaxe le tout. Ensuite, (p. 315) on prend une vessie vide d'animal à musc et on la remplit avec cette substance. On bouche la vessie avec de la gomme et on gomme également les poils [qui recouvrent extérieurement] la vessie. Le musc est ainsi aussi parfait que possible; ensuite, on le vend. Je connais vingt-six [différents] procédés [pour le fabriquer].

Pour fabriquer de l'ambre[2], on prend un grain de safran qu'on fait macérer jour et nuit avec de l'eau de rose pour enlever la peau et le noyau. Le matin suivant, on l'écrase avec la main; on détache l'enveloppe et la pulpe reste seule. On jette l'enveloppe. Le contenu est mis sur une meule où se trouve déjà de l'ambre, et on broye [le tout] avec l'eau de rose qui a été précédemment utilisée pour la macération. On broye jusqu'à ce que la glu soit séparée[3]. On traite ensuite cela avec de l'huile de ben pure. On y ajoute ensuite un peu d'eau de noix verte; on y met ensuite de l'ambre brut dans la proportion de un quart de la préparation précédente, et on mélange bien. On laisse ensuite le tout pendant quarante jours, dans un endroit humide, puis on le retire de là : [le composé] s'est couvert d'herbe et il est devenu noirâtre. L'ambre est ainsi aussi parfait que possible. Je connais trente manières [différentes d'en faire].

Pour la préparation du *tutiyā*[4], il faut un four[5] carré de trois empans au milieu duquel on met un chambranle; on fait ensuite au-dessus un couvercle très solide; on fait ensuite de minces baguettes[6] [avec des baguettes qu'on recouvre] d'argile et on les

1. بان *bān*, Guilandina Moringa L. Βαλανὸς μυρεψική. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. I, p. 190 *Vide infra* p. 615 note 1.

2. *Vide supra*, p. 50-51 et 282.

3. Man zerreibt so lange, bis der Vogelleim (*dabūḳa*) losgelöst ist.

4. *Vide supra*, p. 252.

5. تنّور *tannūr*.

6. قضيب *ḳaḍīb*, branche longue et mince dépouillée de feuilles, verge. Kazimirski.

fait cuire. Quand elles sont cuites comme les poteries, on prend de la terre jaune et on la malaxe soigneusement avec de l'eau de chicorée[1] et on en recouvre les baguettes. On prend ensuite un grand tesson de poterie blanche, on le pulvérise et on roule [dans cette poudre] les baguettes qu'on a recouvertes d'argile. On met ensuite les baguettes dans le four, sur le chambranle, et on laisse un espace libre afin que la fumée puisse pénétrer entre eux. On remet le couvercle sur le four et on allume au-dessous du bois de tamarisc[2] vert; aucun autre bois n'est aussi convenable. Quand les baguettes sont devenues rouges, on les enlève et on les plonge (litt. : on les éteint) dans l'eau de chicorée. On fait cela trois fois et après la troisième fois, on roule la baguette dans [la poudre] de tesson de poterie. On la met ensuite dans le four comme précédemment. On la chauffe davantage jusqu'à ce qu'elle se fonde (?). Ensuite, on arrête la cuisson et on laisse refroidir. On retire ensuite la baguette et on la martèle légèrement. Ensuite s'en détachent des feuilles de *tuiyā*[3] d'une qualité à nulle autre pareille. Je connaissais sept procédés pour cette opération; comprends ceci.

1. هندبا *hindabā*, Σέρις, CHICORÉE. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. III, p. 397, *sub verbo*.

2. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 404, n° 1455, *sub verbo* طرفا *Ṭarfā*, TAMARISC, Μυρίκη.

3. Faute d'impression pour *tūtiyā*.

ŠĪRĀZĪ, mort en 1311.

Ḳuṭb[1] ad-dīn aš-Šīrāzī[2] dans son *Nihāyat al-idrāk fī dirāyat al-aflāk*, La plus parfaite compréhension de la connaissance des sphères, contient un important passage où il est question de Java. M. Eilhard Wiedemann a utilisé un ancien manuscrit de Leyde, le 1106, qui contient des additions marginales et un manuscrit de plus basse époque, le 5682 de Berlin[3].

P. 34. L'équateur commence à l'est de la Chine et passe par une île que les Indiens appellent Djamkūt[4]; puis par les parties méridionales de la Chine; puis par Dizkank[5] — par l'île de Zāwa[6], nom qui signifie le *Pays de l'or*; ensuite par le sud de l'île de Sirandīb, entre les îles de Kalah et de Sribuza, au milieu des îles Dīwa, au nord des îles des Zandjs et au nord de la plupart de leurs

1. Extrait ajouté pendant l'impression de ce travail.

2. La date de sa mort est indiquée par M. Nallino (*Al-Battānī opus astronomicum*, t. I, p. LXXVIII) : au mois de ramaḍān 710 = janvier-février 1311.

3. L'extrait suivant est emprunté à la traduction allemande de M. Eilhard Wiedemann in *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*, XXVII, tirage à part des *Sitzungsberichte der physikalisch-medizinischen Sozietät in Erlangen*, t. 44, 1912.

4. « جمكوت Djamkūt [probablement du skr. *Yamakoṭi*, dit en note S. Guyard]. D'après *l'Aṭwāl* et le *Ḳānūn*, dit Abūlfidā (*Géographie*, t. II, 2e part., p. 124-125), 190° de longitude (le ms. n° 578 porte 160°) et 0° de latitude. Au sud du premier climat. C'est l'extrême terre orientale habitée.

« Djamkūt est à l'extrême limite de l'est, comme on raconte que [par contre] les îles Eternelles sont à l'extrême limite de l'ouest. Au delà de Djamkūt, à l'est, on ne rencontre plus aucune terre habitable. Les Persans nomment ce pays جماكود Djamakūd. Cette contrée se trouve sur l'équateur même et n'a pas de latitude ».

5. « Le mot, dit en note M. Wiedemann, n'est pas nettement lisible; c'est bien à Kankdiz que correspond Dizkank ». P. 39 du même tirage à part, M. Wiedemann cite cet extrait du *Mafātīḥ al-'ulūm* : « Kankdiz est la ville la plus éloignée dans l'est; elle est située dans les parages les plus reculés de la Chine et des Wāḳwāḳ ». Sur *Kankdiz*, cf. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CCXX et suiv.

6. Le texte a donc زاوة qui est une forme très intéressante et que j'utiliserai dans l'excursus sur le Djāwaga.

pays. Après avoir franchi les frontières des Zandjs, [l'équateur] passe à travers les déserts et les steppes des Nègres, au nord des monts de la Lune, au sud des Nègres du Maghrib [et se prolonge] jusqu'à ce qu'il parvienne à l'Océan Environnant [occidental] qui s'appelle Oḳiyānūs[1].

P. 28, *in fine*[2]... Le golfe Vert [l'un des quatre de la Mer Méridionale[3]] s'appelle golfe de Hind parce qu'il est situé dans le pays de Hind et, en réalité, comme on dit, à son extrémité. Dans sa partie septentrionale, il a 500 parasanges de long.

Dans cette [mer] — note marginale du ms. : c'est-à-dire dans la mer de Čīn et de Hind — il y a 1.370 îles habitées et inhabitées. Parmi ces [îles], il en est une très grande située à l'extrémité de cette mer, en face du pays de Hind, (p. 29) du côté de l'est et près du pays de Čīn. C'est[4], dit-on, l'île de Sirandīb dont la circonférence est de 100 parasanges. Il s'y trouve de grandes montagnes et de nombreux fleuves. On en exporte des corindons rouges et couleur du ciel[5]. Autour de cette île, se trouvent 19 îles habitées avec de nombreux villes et villages. Parmi ces îles [de la mer de Čīn et de Hind], il en est une autre d'où l'on exporte l'étain et une autre encore d'où l'on exporte le camphre[6].

1. Ces neuf dernières lignes, depuis : par l'île de Zāwa, sont la traduction d'une addition marginale du manuscrit de Leyde. Wiedemann.
2. Extrait de la même publication que le passage précédent.
3. Les trois autres sont le golfe de Berbéra, la mer Rouge et le golfe Persique.
4. Le ms. de Leyde a : ce n'est pas (Wiedemann). C'est la leçon du ms. de Berlin qui est la bonne.
5. C'est-à-dire des rubis et des saphirs.
6. Cf. des indications identiques *apud* Kharaḳī, *supra* p. 170-171.

NUWAYRĪ, mort en 1332.

CONFECTION DU GHĀLIYA ET DU NADD

P. 420. D'après[1] Zahrāwī[2], trois choses interviennent dans la confection du *ghāliya*[3] : 1° le moment où on le fait ; 2° les instruments utilisés à cet effet ; 3° la manière de le faire.

1° Le temps convenable est le grand matin, avant le lever du soleil, parce que l'air est alors le moins variable. Le printemps est l'époque la plus opportune, mais le temps doit être aussi calme ;

2° Les instruments. On broie le musc dans un mortier en or ou sur une *ṣilāya*[4] en verre avec un broyeur[5] en verre. On fait fondre l'ambre dans une coupe[5] en pierre ou dans un pot à onguent[6] en pierre noire ou en verre ;

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail. Pour Nuwayrī, *vide supra*, p. 394.

L'extrait suivant a été publié, en traduction allemande, par M. Eilhard Wiedemann dans *Archiv für die Geschichte der Naturwissenschaften und der Technik*, t. 6, Leipzig, 1913, sous le titre de *Aus Nuwairī's Enzyklopädie, Ueber Parfüm's*. M. Wiedemann a eu l'extrême obligeance de me communiquer les photographies du texte arabe de ce passage dont l'original est le précieux ms. 273 de la Bibliothèque Royale de Leyde. Le texte commence à la page 798 l. 7 du ms.

2. Originaire de Zahrā près de Cordoue ; décédé en 1106. Cf. Wüstenfeld, *Aerzte*, n° 147. Wiedemann.

3. Les *ghāliya* sont initialement des parfums composés de musc et d'ambre, et les *nadd*, des parfums composés d'ambre, de musc et d'aloès. Wiedemann. Pour le *ghāliya*, *vide supra* p. 286.

4. Dans le n° XXIV de ses *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften* (*Sitzungsberichte der physik.-medizin. Soc. in Erlangen*, t. 43, 1911, p. 80), M. Wiedemann donne, d'après Ṭughrāy, la description suivante de la *ṣilāya* الصلاية et de son broyeur, *al-fihr* الفهر : « La *ṣilāya* est très dure ; elle a une aune de long et trois aunes de large ; elle a un bord de forme ronde (c'est-à-dire : elle n'est pas carrée). Qu'elle soit plus grande ou plus petite, cela n'a aucune importance. Le *fihr* ou broyeur est noir, lisse, de forme ronde ou autre. Sur la *ṣilāya*, on broie les drogues sèches à sublimer et les drogues humides (Auf der *Ṣilāya* werden die trockenen zu sublimierenden Drogen und die feuchten zerrieben). Les deux [objets ci-dessus] servent au broiement des drogues après qu'on les a coupées à petits morceaux ».

5. المحارة *al-maḥāra*.

6. المُدْهُن *al-mudhun*.

3° Manière de confectionner le *ghāliya* et ingrédients nécessaires. On broie doucement une once de bon musc pour qu'il ne s'enflamme pas sous de forts coups de broyeur, et on le passe à travers un tamis dont les trous sont de la taille d'un gros cheveu. Il vaut mieux encore quand on peut le tamiser sans broyage préalable. On fait fondre ensuite dans un pot à onguent, une demi-once de bon ambre, sur un feu aussi doux que possible. Est-il près de fondre, on y ajoute en versant goutte à goutte un peu de bonne huile de ben[1]. Après la fusion, on le retire du feu (p. 421) et on l'éprouve avec le bout de ses doigts. Y trouve-t-on du sable, on l'enlève. Ensuite, on le met sur le musc qui est sur la *ṣilāya*. Prenez garde que l'ambre ne soit pas chaud, parce que sa chaleur endommagerait le musc. Ensuite, on les broie ensemble doucement sur la *ṣilāya*, jusqu'à ce qu'ils se soient mélangés. Ensuite, on râcle [le mélange] avec une mince plaque d'or — non en cuivre ni en fer, parce que ces deux derniers métaux endommageraient les deux substances —. On relève le *ghāliya* avec la quantité voulue de ben proportionnée à sa consistance. On peut employer autant de musc que d'ambre ou une moindre quantité de l'un que de l'autre. Voilà ce que dit Zahrāwī sur le *ghāliya*.

1. « بان *Bān* ou *Ben*, Guilandina Moringa L. Βάλανος μυρεψική.

« Abū Ḥanīfa. Le *bān* est un arbre qui croît et s'allonge à l'instar du tamarin oriental أثل. Ses feuilles sont ténues, comme celles du tamarin. Son bois est mou, spongieux et léger. Ses rameaux sont flexibles et verts. Ses feuilles poussent sur les rameaux, sont longues et d'une verdeur prononcée. Le fruit ressemble aux siliques du haricot, sinon qu'il est d'un vert éclatant; il contient des graines qui, lors de la maturité et de la déhiscence du fruit, sont d'un blanc cendré et ressemblent à une pistache. C'est de ce fruit que l'on retire l'huile de ben. On donne encore à son fruit le nom de شوع *šū'a*. Il a la forme d'un carré allongé. Quand on veut en extraire l'huile, on le concasse sur une pierre, on le tamise de manière à le débarrasser de son écorce, puis on le soumet à la pression. Il donne une huile abondante.

« Dioscorides, IV, 157. Le fruit du ben est le produit d'un arbre qui ressemble au tamarin. Ce fruit ressemble à une noisette. On soumet à la pression le noyau qu'il renferme, tout comme on le fait pour les amandes amères, et l'on en retire une liqueur que l'on emploie dans les parfums précieux en guise d'huile. Cet arbre se trouve en Éthiopie, en Égypte, en Arabie et dans cet endroit de la Palestine que l'on appelle Bathra. Le meilleur est celui qui est récent, plein, blanc et facile à dépouiller de son écorce.

« Galien, livre VI. Ce médicament nous vient du pays arabe. Les parfumeurs emploient son suc, qui est fourni par sa pulpe (Ibn al-Baytar, *Traité des simples*, t. I, p. 190-191, *sub verbo* بان ».

Muḥammad ibn Aḥmad at-Tamīmī[1] traite dans son *Djayb al-'arūs* [*wa rayḥān an-nufus*[2]] de diverses sortes de *ghāliya*. Nous nous occuperons seulement de ceux qui ont été preparés pour les khalifes, les rois et les grands personnages.

Les *ghāliya* des khalifes d'après Aḥmad ibn Abū Ya'ḳūb [ibn Wāḍiḥ al-Ya'ḳūbi]. On broie 100 mithḳāl de précieux musc du Tibet après l'avoir épuré [des impuretés provenant] de la vessie [qui le contient] et [avoir enlevé] les poils [de ladite vessie qui y adhéraient]. On le passe ensuite à travers une épaisse étoffe en soie de Chine. On recommence à le broyer et le tamiser jusqu'à ce qu'il soit en poussière. On prend dans un verre[3] de la Mekke ou dans un récipient de Chine[4] de l'excellent ben en quantité suffisante; on y ajoute 50 mithḳāl d'ambre bleu gras de Śiḥr[5] coupé en morceaux. Le récipient et son contenu sont ensuite mis sur un feu doux de charbon de bois ne donnant ni fumée ni odeur, car la composition en serait endommagée; on remue avec une cuiller en or ou en argent jusqu'à ce que l'ambre soit fondu; on la retire ensuite du feu. Lorsque la préparation est devenue tiède, on y verse le musc et on la bat bien avec la main pour en faire un tout homogène. On la met ensuite dans un récipient en or ou en argent à goulot étroit de façon à ce qu'on puisse le fermer, ou dans une marmite en verre propre. On ferme le col avec une couverture en soie de Chine bourrée de coton pour que l'odeur ne vienne pas dans le haut [du récipient]. Celui-ci est le meilleur de tous les *ghāliya*. — On peut aussi utiliser une quantité d'ambre égale à celle du musc. [Une préparation] de ce genre fut faite pour Ḥamīd at-Tūsī[6]; elle plut beaucoup [au khalife abbasside] Mamūn (813-833) et fut exécutée pour Umm Dja'far[7]. On ajoutait seulement au ben un quart de sa quantité d'huile de jasmin cou-

1. Muḥammad ibn Aḥmad ibn al-Khalīl ibn Sa'īd at-Tamīmī al-Muḳaddasī (le hiérosolymite) vivait à la fin du xᵉ siècle. Certaines de ses informations, telle la présente, sont empruntées à Aḥmad ibn Abū Ya'ḳūb ibn Wāḍiḥ al-Ya'ḳūbī avec lequel son grand-père Sa'īd avait voyagé (Wiedemann). *Vide supra*, p. 47, 50-52.
2. Le sein de la fiancée et le parfum des âmes. *Vide supra*, p. 51, note 6.
3. التور المكي.
4. الزبدية *az-zabdiya*.
5. Sur les différentes sortes d'ambre, *vide supra*, p. 50-51.
6. Ṭabarī cite un poète du nom de Ḥamīd aṭ-Ṭūsī. Index, p. 153. Wiedemann.
7. Litt. : la mère de Dja'far, l'une des femmes du khalife Mamūn.

leur de plomb de Nīsābūr[1]. On faisait le même *ghāliya* pour Muḥammad ibn Sulaymān[2]; mais on employait en plus du ben et du jasmin, un peu d'huile de *balsān*[3] pure. — On fit encore également pour Umm Dja'far un *ghāliya* qu'on appelait *ghāliya de l'ambre*; on y mit trois parties de musc pour dix parties d'ambre.

Le *ghāliya* de Ḥadjdjādj[4] s'appelle également *ghāliya sāhiriyya*[5]. [Pour sa préparation], on prend 10 mithḳāl de musc du Tibet (p. 422), 10 mithḳāl d'ambre, 1 mithḳāl d'aloès indien trituré et 1 mithḳāl de safran. On fait dissoudre l'ambre [par la cuisson] dans de bonne huile de ben de Kūfa et de l'huile de jasmin de Nīsābūr. Lorsque l'ambre est dissout, on le retire du feu et on attend qu'il devienne tiède; on y verse alors le musc broyé et passé au tamis, l'aloès et le safran. On travaille ensuite ce mélange avec grand soin. Quelquefois on y ajoute un peu de camphre. On le place dans un vase[6] dont on obture le col comme précédemment.

Ghāliya du [khalife omméyade] Hišām ibn 'Abd al-Malik (724-743). Celui-ci est un *ghāliya* jaune. On prend en poids 4 dirham du meilleur nard[7]; 3 dirham de bois de sandal jaune[8], 2 onces

1. دهن الزنبق الرصاصى النيسابورى. « *Duhn az-zanbaḳ*, Huile de jasmin. « Sulaymān ibn Ḥasan. On fait macérer des fleurs de jasmin blanc dans de l'huile de sésame, on exprime, et l'huile ainsi obtenue porte le nom de *huile de zanbaḳ* (Ibn al-Bayṭar, *Traité des simples*, t. II, p. 111, n° 916) ». M. Wiedemann fait remarquer en note que *zanbaḳ* désigne très souvent une sorte de lis ou d'iris. Cf. entr'autres Schweinfurth, *Pflanzennamen*, Berlin, 1912.

2. Cf. plus loin un Dja'far ibn Sulaymān. Ṭabarī parle à plusieurs reprises de deux frères de ce nom (t. III, p. 304). Ils prirent part aux combats de Manṣūr contre l'imām Ibrahīm; cf. Ṭabarī, t. III, p. xii et A. Müller, *Der Islam*, t. I, p. 454 et 458 (Wiedemann).

3. بلسن ou بلسان, *Amyris gileadensis*, Βάλσαμον, Baume de Judée. Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. I, p. 255-257.

4. Le tristement célèbre gouverneur qui fut appelé « le pire tyran de son temps ». Il mourut en 731 de notre ère. Cf. Muir, *The caliphate, its rise, decline and fall*, 3e éd., p. 347 et 361 note 2.

5. Freytag traduit الساهريّة *sāhiriyya* par *ein gewisses Aroma*. *Sāhir* désigne la lune dans une de ses phases. Wiedemann.

6. ظرف.

7. السنبل العصافير, litt. le nard des passereaux. *Vide supra*, p. 277, *sub* Nard.

8. الصندل المقاصيرى, litt. le sandal *maḳāṣīrī*. A la page 796 l. 29 du même manuscrit, Nuwayrī dit à propos de cette sorte de sandal : ويسمى المقاصيرى واختلف فى سبب تسميته بهذا الاسم ونسبته اليه فقال قوم هى نسبة الى بلد مقاصير, et on l'appelle maḳaṣīrī; on n'est pas d'accord sur l'origine

d'aloès indien de choix; on pile le tout et on passe à travers une étoffe de soie. Après le tamisage, on le pile [de nouveau] et on y ajoute 1 once de safran moulu de Ḳumm[1] et on passe à travers une étoffe de soie. On mélange le tout ensemble. On prend ensuite des raisins secs de Ṭāïf, de la marjolaine[2] fraîche et du thym[3] frais. On met ces trois ingrédients dans l'eau pendant une nuit jusqu'à ce qu'ils soient devenus mous; on les laisse macérer et s'épurer. Ou bien on y triture le mélange; ou bien on le triture soigneusement dans du bon jus de raisin ancien, et on le met dans une cruche[4]. On le fumige pendant trois jours, avec du *nadd* et, après chaque sept fumigations, on le retourne. Ensuite, on broie soigneusement 15 mithḳāl de *sukk* au tiers ou à la moitié[5]; on prend la moitié [de ces 15 mithḳāl de *sukk*] et on la pétrit avec le mélange ci-dessus à l'état humide. Ensuite on passe au rouleau et on met à l'ombre pendant trois jours, sans que le soleil y atteigne. Quand le mélange est sec, on le broie sur la *ṣilāya* et on le passe à travers une étoffe de soie. Ensuite, on fait fondre 1 once d'ambre bleu avec d'excellent ben de *ghāliya*; on verse dessus le reste du *sukk* ainsi que le premier mélange et on le travaille. On verse là-dessus une once et demie de musc du Tibet, broyé et passé à travers une étoffe de soie, et on travaille le tout avec les doigts jusqu'à ce qu'un mélange s'ensuive. On le met ensuite dans un récipient et on le bouche comme il a été dit ci-dessus.

Ghāliya d'après l'ouvrage de Muḥammad ibn 'Abbās. On met dans une coupe[6] 10 dirham d'excellent aloès indien, moulu et

de ce nom. Certains disent qu'on l'appelle ainsi parce qu'il provient du pays de Maḳāṣir.

1. Ville de la province du Djibal, l'ancienne Médie. Kumm est située au sud de Teheran et était connue par son safran. Wiedemann.

2. مرزنجوش *marzanǧūš*. Cf. Ibn al-Bayṭar, *Traité des simples*, t. III, p. 375 *sub verbo*.

3. نمّام *nammām*. Cf. Ibn al-Bayṭar, *Traité des simples*, t. III, p. 298 *sub verbo*.

4. في باطية.

5. السُك المثلثا والمنصفا.

Pour faire du *sukk* au tiers, à la moitié ou à une proportion moindre encore, on ajoute à 10 mithḳal de *sukk* proprement dit : 5 mitḳhal de musc pour le *sukk* au tiers; 10 mithḳal de musc pour le *sukk* à la moitie; et 3 mithḳal de musc pour le *sukk* à proportion moindre que le *sukk* au tiers (Wiedemann, *Aus Nuwairī's Enzyclopädie. Ueber Parfüm's*, *ibid.*, p. 426) ».

6. قدح.

passé au tamis; on verse dessus de l'eau de rose trois fois. On prend ensuite 15 dirham de *sukk* de musc qu'on broie, passe au tamis et verse sur l'aloès dissout dans l'eau de rose; et on broie jusqu'à ce que l'eau de rose ait été absorbée. On fait l'opération trois fois jusqu'à ce que [le mélange] soit réduit en grains de poussière[1]. On dissout de l'ambre dans de l'huile de ben et on y ajoute l'aloès et le *sukk*, après avoir retiré du feu. On agite [le mélange] avec un morceau de bois, mais non avec une branche de palmier vert ou avec l'ongle[2]. Après que le mélange s'est fait, on broie le tout sur la *ṣilāya* jusqu'à ce qu'on obtienne une sorte de mastic; enfin, on saupoudre en outre avec autant de musc broyé que le bénéficiaire du *ghāliya* le désirera.

P. 423. *Ghāliya* moyens. La recette provient, d'après Tamīmī, de l'ouvrage de Al-Ḥasan al-Baṣrī. On prend 3 mithḳāl de musc, 1 mithḳāl d'ambre bleu, 2 mithḳāl d'excellent *sukk* de musc, 2 mithḳāl[3] d'aloès indien et 3 onces de *bān al-ghāliya*[4]. On fait dissoudre l'ambre dans le *bān* sur feu doux; on broie très fin l'aloès, le musc et le *sukk*; on mélange; on verse sur l'ambre broyé et dissout à l'état tiède. On le travaille énergiquement jusqu'à ce que [le mélange] soit homogène.

Le *ghāliya as-sāhiriyya* est celui par lequel Tamīmī termine son chapitre sur les *ghāliya*. Si on veut dissoudre [le *ghāliya*] avec du ben, ce sera du *ghāliya* parfait. Quand on le parfume étant à sec avec de l'eau de rose, il devient le meilleur des onguents.

Confection de ce *ghāliya*. On broie isolément 1 mithḳāl de musc du Tibet, 2 mithḳāl de *sukk* au tiers; 3 mithḳāl d'aloès indien, 1 mithḳāl d'ambre de Šiḥr; et, l'ambre excepté, on passe à travers une étoffe de soie. L'ambre, on en fait des gâteaux qu'on met dans une coupe en pierre[5] ou dans une *zabdiya* de Chine; on verse ensuite dessus l'aloès et le *sukk*, et on mélange bien. On le met ensuite sur la *ṣilāya*. Quand ils sont devenus froids et solides, on les broie et on les passe à travers une étoffe de soie. Avec cela, on mélange le musc broyé. On broie tout cela ensemble. Ensuite,

1. كالهبا.
2. ظفر; c'est-à-dire avec le bout du doigt.
3. P. 799 du texte.
4. ومن بان الغالية ثلاثة اواق.
5. تور من حجارة.

on l'enlève. Celui qui veut l'employer comme *ghāliya*, en fait dissoudre 1 mithḳāl dans un mithḳāl de *bān*; celui qui veut l'employer comme onguent, le fait dissoudre dans de l'eau de rose.

Préparation du *nadd*.

Tamīmī en mentionne différentes sortes telles que le *nadd al-musta'īnī* qui fut préparé pour [le khalife abbasside] Musta'īn billah al-'abbāsī (862-866). On prend 50 mithḳāl d'aloès indien, autant de musc tibétain, 150 mithḳāl d'ambre bleu de Siḥr, 3 mithḳāl de camphre *riyāḥī*[1]. Aloès, musc et camphre sont broyés fin isolément et on passe le musc à travers une étoffe de soie. On dissout l'ambre dans une *'abbāsiyya* de Chine ou dans un vase[2]. Après les avoir retirés du feu, on verse dessus les ingrédients broyés et on les pétrit bien. On les étend ensuite sur une plaque de marbre[3] et on coupe [ce mélange] en barres[4]; on les met sur un tamis jusqu'à ce qu'elles soient sèches, puis on les enlève. Pour la préparation du *nadd* généralement utilisé par tout le monde, on prend 50 mithḳāl d'aloès supérieur, autant de musc tibétain, 100 mithḳāl d'ambre de Siḥr, 3 mithḳāl [de camphre], et on pétrit le tout. Avec ce dernier *nadd*, on fait également des barres[4]; on fait sécher et on enlève.

Nadd qui, d'après Tamīmī, fut préparé pour Abū Sa'īd Yānus al-Fārsī. C'est le meilleur. — On broie séparément 10 mithḳāl d'aloès indien *ḳamarūnī* ou *ḳmārī*[5], 20 mithḳāl de musc tibétain

1. الكافور الرياحى.
2. برام.
3. الرخامة.
4. شوابير *šawābīr*.
5. العود الهندي القامرُوْني او العُود القمارى.

Au chapitre consacré à l'aloès, Nuwayrī dit, p. 795 l. 5 « فافضل ذلك القامُرُونى *sic* هو ما جلب من القامرون والقامِرُوْن *sic* مكان مرتفع من الهند وقيل بَل هو منسوب الي نوع من شجر العود يسمّى القامرون mais la meilleure [sorte d'aloès est celle qui est appelée] *ḳāmarūnī* que l'on importe du pays appelé Ḳāmrūn (le texte a *Ḳāmirūn* ou *Ḳāmurūn*), qui est un endroit élevé de l'Inde. D'autres disent que ce nom lui vient d'une espèce d'arbre d'aloès appelé *ḳāmrūn* ». Le texte n'est pas assez précis pour identifier ce pays avec certitude. Si on entend مكان مرتفع par *endroit d'une certaine altitude*, c'est du Kāmarūpa = Assam qu'il s'agit et il faut alors corriger قامرون et قامروني en قامروب, قامروبي *Ḳāmarūb*, *ḳāmarūbī*, forme arabisée du nom

épuré de ses impuretés et des poils [de la vessie], qu'on passe à travers une étoffe de soie de Chine. On les rassemble sur la *ṣilāya* et on y joint 1 mithḳāl de camphre *fančūrī*[1]. On fait ensuite fondre soigneusement sur un feu doux, 30 mithḳāl d'ambre bleu de Šiḥr dans une coupe en pierre[2] ou dans une *'abbāsiyya* de Chine, après qu'on a préalablement coupé l'ambre en petits morceaux pour accélérer la liquéfaction. Comme l'ambre reste moins longtemps sur le feu, on met la coupe sur le feu avant d'y verser l'ambre. Lorsque l'ambre est dissout, on l'enlève du feu et on y ajoute musc, aloès et camphre bien broyés. On travaille ensuite le tout avec une cuiller d'argent ou de fer, jusqu'à ce que le tout soit devenu homogène. Ensuite on mouille un couteau et on enlève ce qui se trouve sur la cuiller. On le met sur une plaque de marbre qui a été préalablement lavée avec de l'eau. La main qui a pris la pâte est également lavée avec de l'eau. On l'étend avec un rouleau sur le marbre en lui donnant une égale épaisseur et on le coupe en barres[3] de la grandeur voulue avec un couteau mouillé. Pour empêcher que la pâte ne se refroidisse et ne devienne dure, on met sur des cendres chaudes, le vase dans lequel elle se trouve.

Nadd que prépara pour [le khalife abbasside] Wāthik billah (842-847) la pharmacienne Bunān. On broie séparément 100 mithḳāl d'aloès indien, 50 mithḳāl de *sukk*, 30 mithḳāl de musc tibétain, 9 mithḳāl de camphre *riyāḥī*; on les réunit sur la *ṣilāya* et on les broie de nouveau jusqu'à ce qu'ils soient mélangés. On prend ensuite 200 mithḳāl d'ambre indien ou *šiḥrī*[4] qu'on fait fondre dans un vase de Burām[5] ou dans de la porcelaine de Chine. Quand il est fondu on l'enlève du feu et on y met les ingrédients. On les mé-

sanskrit de l'Assam, *Kāmarūpa*. Si, au contraire, on interprète مكان مرتفع au sens *cartographique* arabe de l'expression, *élevé* = méridional — sur les cartes arabes le sud est en haut de la carte, à l'inverse des nôtres —; il s'agit alors du Ḳāmrūn (*vide* l'excursus sur ce pays) que baigne la mer de Chine. L'aloès *ḳmārī* = aloès du Khmèr.

1. Le texte a fautivement الكافور القنصورى *al-kāfūr al-ḳančūrī* pour الفنصورى *al-fančūrī*, le camphre de Fančūr.

2. *Vide supra* p. 619 note 5.

3. *Vide supra* p. 620 note 4.

4. Ambre de l'Inde ou de Šiḥr.

5. تور بُرام.

lange, les broie, les pétrit; on en fait des gâteaux ou des barres[1] qui pèsent chacun 1 mithḳāl, et on les fait sécher.

P. 424. Préparation d'un *nadd* qui fut fait pour [le khalife abbasside] Dja'far al-Mutawakkil 'alā Allah (847-861). On broie isolément 20 mithḳāl d'aloès indien *ḳāmarūnī*[2], 25 mithḳāl de *sukk* au tiers, 6 mithḳāl de musc tibétain, 1 mithḳāl de *sukk* à feuilles jaunes, 1 mithḳāl de safran de Rūdzrāwar[3] broyé. Ensuite, on les broie ensemble sur la *ṣilāya*. On prend ensuite 50 mithḳal d'ambre indien bleu coupé à morceaux qu'on fait fondre dans un vase[4] de la Mekke et qu'on mélange avec les ingrédients comme ci-dessus. On coupe ensuite le mélange en bâtons.

Nadd que prépara la mère du khalife [abbasside] Muḳtadir billah (908-932). On en parfumait[5] chaque vendredi la Ka'ba [de la Mekke] et le rocher[6] [sacré du Temple] de Jérusalem. On prend 100 mithḳāl de musc tibétain épuré, broyé et passé au tamis. On fait fondre de l'ambre de Ṣiḥr; on l'enlève du feu, et, lorsqu'il est devenu tiède, on y verse seulement du musc, mais pas d'aloès; et on les travaille fortement. On l'étend [le mélange] sur le marbre, on le coupe en bâtons et on parfume avec cela. Tamīmī dit : « Le chef des serviteurs [du Temple] de Jérusalem donnait de ce *nadd* à mon père. Mon père le fit dissoudre avec du ben et il obtint un *ghāliya* extrêmement parfumé ».

Un *nadd* que prépara la mère de son père Dja'far ibn Sulay-

1. *Vide supra* p. 620 note 4.

2. العُود الهندي القامرونى, c'est-à-dire de l'aloès du Ḳāmrūn, pays qui fait partie de l'Inde.

3. Ce safran provient de la petite ville de Rūdzrāwar, située dans les environs de Nahāwend. « Ses jardins, dit Yaḳūt (t. II, p. 832), sont plantés de safran », et « on y récolte une quantité considérable de safran qui est exporté à l'étranger ». Wiedemann.

4. في تور مكى.

5. Le texte a (*sic*) تمخر به. M. Wiedemann qui traduit : « Mit ihr [dem *Nadd*] parfümierte sie an jedem Freitag die *Ka'ba* », a donc lu وتُبَخِّرُ بِهِ, ce qui ne donne pas un sens satisfaisant. Je lis, au contraire, وتُبَخَّرُ بِهِ.

6. الصخرة. Le rocher sacré sur lequel fut élevé le Temple, généralement connu sous le nom de mosquée d'Omar. Cf. Hughes, *A dictionary of Islam*, sub verbo *ṣakhrah*.

mān[1]. On l'appelle *le mélangé, l'illustre*[2]. D'après Tamīmī, c'est le *nadd* le plus utile. On pile 1 once d'aloès indien *ḳāmarūnī*[3], on le tamise et on le broie sur la *ṣilāya*. On prend 1/2 once de *sukk* au tiers, 1/2 once de musc tibétain épuré, broyé et tamisé. On broie le tout ensemble sur la *ṣilāya*. Ensuite, on coupe à petits morceaux 2 onces d'ambre indien bleu et on les fait fondre à petit feu dans un vase comme il a été dit ci-dessus. On y ajoute ensuite l'aloès, le *sukk*, le musc ; on pétrit le tout et on l'étend sur une *ṣilāya* ; on en fait des *ṣawabīr*[4] ; on les fait sécher puis on les enlève. D'après Tamīmī, les savants sont unanimes sur ce fait que pour la bonne odeur et la préparation du parfum[5], le *sukk* au tiers donne une valeur supérieure au *nadd* et qu'il lui donne une couleur rouge[6]. Le parfum dans la composition duquel il entre, on s'en sert pour les vêtements, particulièrement en Égypte et dans les pays connus par leur puanteur. Il dit : « Pour le parfum, la bonne qualité de l'ambre, du musc, de l'aloès et du camphre est capitale. [Est également de première importance] le feu avec lequel on fait les fumigations ; le charbon ne doit pas avoir de mauvaise odeur, car le parfum en serait perdu ».

P. 425[7]... Préparation actuelle du *nadd*, ses parties constituantes et la quantité proportionnelle employée de chacune d'elles. Maintenant, on appelle le *nadd*, *'anbar*[8]. L'ambre brut est appelé techniquement *al-'anbar al-aṣl*, l'ambre originel.

1. Le texte a : ند اخر عن ام ابيها جعفر بن سليمان. Cette recette est attribuée à la mère du Khalife Muḳtadir ; cela doit provenir de l'expression « de la mère de son père Dja'far ibn Sulaymān ». Mais il ne paraît pas y avoir concordance [avec ce que nous savons d'autre part], car la mère de Muḳtadir était une princesse grecque, d'après les uns, une esclave turque d'après d'autres. Dans le ms. de Vienne, on a, devant Dja'far, ajouté encore le mot *fille*, ce qui donne : de la mère de son père, la fille de Dja'far ibn Sulaymān. Wiedemann.

2. اللفيف الشريف.

3. *Vide supra* p. 622 note 2.

4. En forme de barres.

5. العطر واعمال الطيب.

6. في الند معنى جيد وحمره.

7. = p. 800, l. 5 du manuscrit.

8. والند في وقتنا هذا يسمى العنبر. A l'époque où écrivait Nuwayrī, c'est-à-dire dans le premier tiers du XIVe siècle, on appelait le *nadd*, ambre.

Actuellement les trois sortes de *nadd* les plus employées sont les suivantes :

1. Le triple *nadd*. C'est le meilleur et le plus odorant. On prend en égale quantité, de l'ambre de Śiḥr, de l'aloès indien excellent et du musc tibétain. On coupe l'aloès en petits morceaux et on le fait cuire à petit feu; puis on le moud soigneusement. On broie le musc après l'avoir épuré; on coupe l'ambre à petits morceaux. On fait chauffer sur un feu doux de charbon, un bon chaudron de Burām qui a la forme d'un cimier de casque[1]; on y met l'ambre brut et on agite en tournant avec une cuiller de cuivre dont l'extrémité est entourée de corde pour tenir lieu de manche[2]. A l'ambre liquéfié, on ajoute petit à petit l'aloès moulu, et on agite en tournant jusqu'à ce que le mélange soit homogène. Avec l'ambre et l'aloès, on fait des [sortes de] cordes tressées[3]; on fractionne le musc [en un nombre de morceaux] correspondant à celui des cordes tressées et on les pétrit soigneusement ensemble sur une pierre spécialement préparée à cet effet. On coupe et on fait des boules de grosseur appropriée qu'on enlève [ensuite]. Celui-ci est le meilleur *nadd* du moment, mais il n'est pas mou. On s'en sert seulement pour les vêtements et les fumigations; on s'en parfume et on en met dans les vêtements.

2. Le *nadd* égal et bien proportionné[4]. On prend 10 mithḳāl d'ambre, 10 mithḳāl d'excellent *nadd* ancien, 20 mithḳāl d'aloès moulu, du musc à discrétion et on procède comme ci-dessus.

3. Le *sūḳī*[5]. On prend pour chaque 10 mithḳāl d'ambre ancien, 30 mithḳāl d'aloès moulu et de musc. On met un bon chaudron de Burām sur un feu doux de charbon et, lorsqu'il est chaud, on y met de l'ambre coupé en morceaux. On le pile[6] avec une cuiller de cuivre appropriée. Lorsqu'il est pilé, on le sort du chaudron et on le met dans un autre récipient propre; puis on essuie le chaudron. On coupe en petits morceaux l'ambre brut et on le met dans un chaudron sur un feu plus vif et on l'agite avec une cuiller jusqu'à ce

1. شبه راس الخوذة.
2. Je pense : pour que l'opérateur ne se brûle pas.
3. Cordes tressées comme la pâte que les marchands de berlingots travaillent dans les rues de France.
4. المعتدل.
5. السوقى, le *nadd* du marché, qu'on vend au marché.
6. هَرسَه.

qu'il soit fondu. On enlève ensuite le chaudron du feu et on ajoute à l'ambre, petit à petit, de l'aloès moulu, jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement mélangés l'un avec l'autre et que le mélange soit devenu homogène. On en fait autant avec l'ambre ancien. On verse dessus de l'eau de rose en quantité convenable et on tâte avec le pouce et l'index. Si ça vient en corde[1] [sous les doigts], on en prend petit à petit et on en fait des cordes sur la pierre yéménite préparée à cet effet. Quand le tout est mis en cordes — ce qui est la première mise en cordes —, on met un chaudron sur le feu et on y met une partie des cordes; on verse de l'eau de rose en quantité convenable et on pétrit bien. Ensuite, on les remet [les cordes] sur la pierre et on les pile avec du musc jusqu'à ce que cela se mélange. On ne met jamais le musc sur le feu. Quand le musc y est mêlé, on fait des cordes avec le tout; puis, on coupe en morceaux égaux de la dimension qu'on veut. Ensuite, on serre entre le pouce, l'index et le médius, jusqu'à ce que le musc pénètre dans la pâte; on le roule sur la paume de la main, jusqu'à ce que ça devienne ferme et compact. Enfin, on les perce délicatement avec une aiguille, on les orne de dessins avec un burin spécial. Quand on n'y met pas d'ornements, on le roule sur le marbre. Telle est la façon de le faire. S'il manque quelque chose, on ne peut pas le vendre.

1. C'est-à-dire si la pâte en est au point où en en prenant entre les doigts, elle est jugée assez consistante pour être divisée en morceaux longs et peu épais que Nuwayrī appelle des *cordes* à cause de leur forme. C'est ainsi que je comprends le texte qui a : فان قبل [lire فتل] الفتل اخذ منه شيا بَعد شى و فتله فمايل *sic* على الحجر اليمنى.

TEXTES CHINOIS, JAPONAIS, TAMOUL, KAWI & MALAIS

VOYAGE DE GUṆAVARMAN (en 423).

« Fa-hien[1], dit M. E. Chavannes, aborda dans le pays de 耶婆提 *Ye-p'o-t'i* [Yavadvīpa] et y passa cinq mois, vraisemblablement de la fin de l'année 412 jusqu'au seizième jour du quatrième mois de l'année 413; il dit que les brahmanes hérétiques y sont fort nombreux, mais que la religion buddhique n'y a pas assez d'importance pour qu'il vaille la peine d'en parler[2]. Une dizaine d'années plus tard, Guṇavarman arriva à 闍婆 *Chö-p'o* [= Java], et, grâce à l'ascendant qu'il prit sur la reine-mère, puis sur le roi lui-même, il réussit à convertir tout le royaume ; c'est donc vers l'an 423 que le pays de *Chö-p'o* adopta la religion buddhique[3]. »

Les passages suivants sont extraits de l'article précité. La notice traduite par M. Chavannes est celle qui figure dans le *Kao seng tchouan* (chap. III; *Tripiṭaka* de Tōkyō, XXXV, 2, p. 15 recto-16 verso), ouvrage composé en 519 par le religieux Houei-kiao.

P. 194. *K'ieou-na-pa-mo*, Guṇavarman, dont le nom signifie *armure du mérite*, était de la caste des kṣatriyas; ses ancêtres avaient été héréditairement rois et gouvernaient le royaume de *Ki-pin*, le Cachemire... [son grand-père fut banni à cause de sa rigueur ; son père vécut retiré dans les montagnes et les marais].

P. 195... Quand Guṇavarman eut trente ans, le roi de *Ki-pin* mourut sans laisser aucun héritier. Tous [les ministres] délibérèrent entre eux, disant : « Guṇavarman est un descendant de la maison impériale ; (p. 196) ses capacités sont éclatantes et sa vertu est grande; il faut l'inviter à revenir au monde pour prendre la

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail. Les textes qui suivent sont à peu près inconnus des géographes. Quelques-uns, l'inscription de Tanjore et le *Nāgarakrētāgama*, par exemple, ont été publiés dans des revues spéciales que possèdent seuls un nombre restreint de travailleurs. En raison du grand intérêt qu'ils présentent, il m'a paru utile de les joindre aux extraits des auteurs musulmans.

2. Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 271 et 275.

3. *Guṇavarman, 367-431 p. C.* in *T'oung-Pao*, 2e série, vol. 5, 1904, p. 193-194.

succession au trône ». Les ministres, au nombre de plusieurs centaines, vinrent le prier instamment à deux et à trois reprises, mais Guṇavarman n'accepta pas. Il prit alors congé de ses maîtres et s'éloigna de la multitude; il se reposait dans les forêts et se désaltérait dans les torrents; il marchait solitaire dans les montagnes sauvages et cachait ses traces aux hommes.

Il arriva ensuite dans le royaume du Fils du Lion (Ceylan)... Il arriva ensuite dans le royaume de *Chö-p'o*[1]. Un jour avant son arrivée, la mère du roi de *Chö-p'o* rêva pendant la nuit qu'un religieux, monté sur un bateau volant, entrait dans son royaume; le lendemain matin, Guṇavarman arriva en effet. La mère du roi l'honora avec les égards dus à un saint et reçut de lui les cinq défenses[2]; elle exhorta alors le roi... Le roi, cédant aux instances de sa mère, se conforma à ses ordres et reçut les défenses; au bout de quelque temps, quand il se fut graduellement pénétré [des enseignements de la religion], sa perfection unique devint excellente...

[Le roi voulait abdiquer pour entrer en religion. Sur les instances de ses ministres, il consentit à rester sur le trône à condition que sur tout le territoire on obéît à Guṇavarman, qu'on s'abstînt absolument de tuer des êtres vivants (p. 198) et qu'on fît aumône aux pauvres de tout ce qu'on possédait en superflu.] Tous les ministres furent heureux et unanimement donnèrent leur consentement avec respect. A la suite de cela, le royaume entier reçut [de Guṇavarman] les cinq défenses. Ensuite, le roi fit un monastère pour Guṇavarman.

[La renommée de Guṇavarman parvint jusqu'en Chine où l'empereur le pria de se rendre. Les religieux chinois qui avaient reçu l'ordre de l'aller chercher] apportaient aussi des lettres [impériales] à Guṇavarman ainsi qu'au roi de *Chö-p'o*, 婆多加[3] *P'o-to-kia*[4], pour exprimer le vif désir qu'on avait de voir [Guṇavar-

1. M. Chavannes écrit : « *Chö-p'o* (Java?) »; mais l'identification de *Chö-p'o* à Java n'est plus discutable depuis que M. Pelliot l'a établie de façon décisive (*Deux itinéraires*, p. 265 et suiv.).

2. Défense de tuer, de forniquer, de voler, de mentir et de calomnier.

3. Dans la leçon du *Tcheng yuan sin ting che kiao lou* (*Tripiṭaka* de Tōkyō, XXXVIII, *b*, p. 40 verso), le troisième caractère est 伽 *k'ie*. [anc. **ga*]. Pelliot.

4. D'après un autre texte : « A ce moment Guṇavarman s'embarqua ou s'était embarqué pour aller au *Lin-yi* = Čampa sur le navire du marchand Tchou Nan-t'i, l'Hindou Nandin (Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 275) ».

man] venir sur le territoire des Song et y répandre l'enseignement religieux. Guṇavarman, considérant qu'il importait de développer la sainte transformation, n'avait pas craint (p. 199) de voyager; déjà avant [que les envoyés impériaux fussent venus], il s'était embarqué sur le bateau d'un marchand, l'Hindou *Nan-t'i*, Nandi, avec l'intention de se rendre dans un petit royaume ; mais il trouva alors un vent favorable et arriva ainsi à Canton...

YI-TSING (671-695).

Le pèlerin chinois Yi-tsing, de son nom profane Tchang Wen-ming, naquit en 634 à Fan-yang, près de Pékin. Il accomplit un premier voyage dans l'Inde en 671-673, *viâ* Canton, *Che-li-fo-che*, *Mo-lo-yu*, Kĕdah, les Nicobar, et débarqua à Tāmraliptī où probablement s'éleva plus tard Satgaon, sur l'Hoogly[1]. En 685, Yi-tsing, suivant le même itinéraire en sens inverse, repartit pour Canton où il arriva en 689, après avoir séjourné pendant quatre ans à *Che-li-foche*[2].

Les extraits qui suivent sont empruntés à deux ouvrages de Yi-tsing. Le premier, intitulé *Ta-t'ang-si-yu-k'ieou-fa-kao-seng-tchouan* a été traduit par M. Édouard Chavannes (*Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang sur les religieux éminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident*, Paris, 1894, in-8°); le second, intitulé *Nan-hai-ki-kouei-nei-fa-tchouan*, *Mémoire sur la loi intérieure envoyé des mers du Sud*, a été traduit par M. J. Takakusu (*A record of the Buddhist religion as practised in India and the Malay archipelago*, Oxford, in-4°, 1896).

I

P. 36.... Deux hommes du *Sin-lo* (en coréen *Sin-ra*[3], la Corée), dont on ne sait pas les noms, partirent de *Tch'ang-ngan*[4] (capitale de la Chine) et, après une longue route, arrivèrent dans les mers du sud. Ils se rendirent en bateau dans l'État de 婆魯師

1. *Vide supra*, p. 434 et note 10.
2. Cf. l'introduction du mémoire de Yi-tsing traduit par M. Chavannes. Yi-tsing mourut en Chine, en 713, âgé de soixante-dix-neuf ans.
3. Le *Sīlā* des géographes arabes.
4. Si-ngan-fou.

P'o-lou-che[1], (p. 37) à l'ouest du pays de 室利佛逝 *Che-li-fo-che*[2]. Ils tombèrent malades et moururent tous deux.

P. 42.... Comme ses désirs étaient satisfaits, il (Tch'ang-min) se rendit aussitôt au bord de la mer et profita du départ d'un bateau pour se diriger vers le sud. Il alla dans l'État de 訶陵 *Ho-ling* (Java). De là il s'embarqua pour l'État de 末羅瑜 *Mo-lo-yu*. De ce pays, il désirait se rendre dans l'Inde du centre.

P. 116. C'était alors la seconde année *hien-heng* (= 671 de notre ère)..... Pendant la première lune de l'automne, je [Yi-tsing] fis inopinément la connaissance d'un envoyé impérial.... et nous nous rendîmes au chef lieu de *Kouang* (Canton) afin de fixer, avec le patron d'un bateau persan[3], la date d'un rendez-vous pour partir dans la direction du sud.... (p. 117) Quand la onzième lune fut arrivée,..... je m'éloignai de (p. 118) *P'an-jong*[4] (nom littéraire de Canton)..... En ce temps, le vent commençait à souffler dans le vaste espace (c'était le commencement de la mousson de nord-est); nous nous tournâmes du côté du sud..... (p. 119) Avant que vingt jours se fussent écoulés, nous arrivâmes au pays de 佛逝 *Fo-che*; je m'y arrêtai pendant six mois; j'y étudiai par degrés la science des sons. Le roi me donna des secours grâce auxquels je parvins au pays de 末羅瑜 *Mo-lo-yu*; j'y retournai derechef pendant deux mois. Je changeai de direction pour aller dans le pays de 羯茶 *Kie-tch'a*. Lorsque arriva la douzième lune (672 de notre ère), on hissa la voile; je remontai sur un bateau du roi et je me dirigeai petit à petit vers l'Inde (p. 120) orientale. En allant vers le nord, à partir de *Kie-tch'a*, on arrive au bout de plus de dix jours au pays des Hommes nus[5]. Si on se tourne vers l'est pour regarder le rivage escarpé, on ne voit sur une étendue d'un ou

1. Baros, sur la côte occidentale de Sumatra; le Balûs des géographes arabes.
2. Le Sribuza des Arabes = Palembaṅ, dans le sud-est de Sumatra.
3. Litt. un bateau du *Po-sse*, de la Perse. « Le mot qui signifie *bateau*, dit M. Chavannes (p. 42, note 1; c'est le même caractère qui est employé p. 116), est ici 舶 *po*. Ce terme s'appliquait à des bateaux de 200 pieds qui pouvaient porter de six à sept cents personnes (*Yi-tsie-king-yin-yi*, chap. 1) ».
4. Lire *P'an-yu*.
5. 裸人國 *Lo-jen-kouo*.

deux *li*[1], que des cocotiers et des forêts d'aréquiers; cette végétation luxuriante est bien faite pour plaire. Dès que les indigènes voient venir un bateau, ils montent à l'envi sur de petites embarcations qui arrivent au nombre de plus de cent; ils apportent tous des noix de cocos, des bananes et des objets en rotang ou en bambou; ils viennent demander à faire des échanges; ce qu'ils désirent, c'est uniquement du fer. Pour un morceau de fer grand comme deux doigts, on reçoit de cinq à dix noix de cocos. Les hommes sont tous entièrement nus; les femmes cachent leur sexe avec des feuilles. Si les marchands leur offrent, par plaisanterie, leurs vêtements, ils font aussitôt signe de la main qu'ils ne s'en servent pas. On dit que ce pays constitue la limite sud-ouest (p. 121) de la province de *Chou*[2]. Il ne produit pas de fer; l'or et l'argent y sont rares. Les indigènes se nourrissent uniquement de cocos et de racines d'ignames. On n'y trouve pas beaucoup de riz ni de céréales. Ainsi le *lou-a*[3] est, à leurs yeux, ce qu'il y a de plus précieux et de plus cher. Ces hommes ne sont pas de couleur noire; leur taille est moyenne; ils excellent à fabriquer des caisses en rotang tressé; aucun autre pays ne peut les égaler. Si on refuse de faire des échanges avec eux, ils lancent aussitôt des flèches empoisonnées; celui qui en est atteint ne peut plus s'en remettre.

A partir de ce lieu je repris une route pendant encore plus d'une demi-lunaison dans la direction du nord-ouest et j'arrivai au pays de Tāmraliptī, qui constitue la frontière sud de l'Inde orientale.

P. 144. Il [Ou-hing] prit Tche-hong pour compagnon, et au temps du vent de l'est, ils s'embarquèrent; en un mois ils arrivèrent au pays de *Che-li-fo-che*. Le roi de ce pays les honora fort et les distingua du vulgaire. Il leur distribua des fleurs d'or; il répandit pour eux du millet d'or[4]. Il leur fournit les quatre choses

1. Environ 400 à 800 mètres.

2. « La province de *Chou*, appelée ici *Chou-tch'oan*, dit en note M. Chavannes, correspondait à la partie occidentale du *Se-tch'oan* actuel. Yi-tsing rapporte un on-dit dont il est facile de voir l'inexactitude ».

3. C'est le sanskrit *loha*, fer. Chavannes.

4. « Les fleurs d'or et le millet d'or, dit en note M. Chavannes, avaient une signification symbolique dans la religion buddhique. Ainsi l'expression *l'ombre du millet d'or*, signifie l'ombre du Buddha (St. Julien, *Hiuan-tsang*, t. II, p. xv). D'après un renseignement oral qui m'a été donné par un lettré chinois, on appellerait millet d'or les graines du cannellier. »

nécessaires à l'entretien;... Puis Ou-hing s'embarqua sur un bateau du roi ; au bout de quinze jours il aborda dans l'île de *Mo-lo-yu* ; au bout de quinze autres jours il arriva au pays de *Kie-tch'a*. Lorsque le dernier mois d'hiver fut venu, il changea de route dans sa navigation et se dirigea vers l'ouest.

P. 179... Puis, le premier jour de la onzième lune de cette année (689 de notre ère), nous nous embarquâmes sur un bateau marchand et nous nous éloignâmes de *P'an-jong*[1] (Canton). Nous nous dirigeâmes vers le *Tchan-po* (Campā) en hissant nos voiles; nous nous proposions d'arriver dans le pays de *Fo-che* par une longue course... (p. 181). Il (Tcheng-kou) fut mon excellent compagnon; nous arrivâmes ensemble à *l'Ile d'or*.

P. 186... Alors il (Tao-hong) ne songea plus qu'aux mers du sud, au voyage que nous ferions ensemble à *l'Ile d'or*... (p. 187). Lorsqu'il arriva au pays de *Fo-che*, il s'appliqua de tout son cœur au recueil et à la discipline.

II

P. 48... Ensuite [, après le repas des prêtres], on distribue des noix d'arec et des noix muscades, mélangées avec des clous de girofle et du camphre de Baros...

P. 68... Dans le pays des Hommes nus, on ne porte aucun vêtement; hommes et femmes sont tous également nus.

P. 129... Le camphre de Baros se trouve en petite quantité (*sic*) dans les îles de la mer du Sud ; les trois espèces de cardamome, à Dvāravatī (Siam) ; deux sortes de girofle croissent à 堀倫 *Kiue-louen*[2].

Les trois sortes de cardamome sont, d'après un commentateur, ajoute en note M. Takakusu : le cardamome *herbe* qui existe en abondance dans le Ling-nan (Kouang-toung et Kouang-si) ; le cardamome *blanc* qu'on trouve dans le pays de « *Ka-ko-la* », appelé également *beaucoup d'os*; et le cardamome *chair* qui croît à

1. *Vide supra*, p. 633, note 4.
2. M. Takakusu identifie à *Poulo Condore* le chinois *Kiue-louen*. Contre cette identification, *vide infra* l'excursus sur Čundur-fūlāt et sur le Ḳāmrūn.

« *Su-li* » (à l'ouest de Kachgar) et qui est appelé *Ka-kū-lok*; ce dernier ne se trouve pas en Chine[1].

P. 145. Dans le pays de *Kiue-louen* de la mer du Sud, on se sert [,en guise de clepsydre] d'un grand vase en cuivre rempli d'eau. Au fond, il est percé (p. 146) d'un trou par lequel l'eau s'écoule. Chaque fois que le vase se vide, on bat le tambour une fois; et lorsqu'on a battu quatre coups, il est midi. On fait de même jusqu'au coucher du soleil. Il y a ainsi huit heures de nuit et huit heures de jours, ce qui fait en tout seize heures. Cette clepsydre est un cadeau du roi du pays.

P. 169. Note de Yi-tsing. Même dans l'île de *Kiue-louen* [,dans le sud], et dans le pays de Su-li [,dans le nord,] on glorifie les sūtras sanskrits...

1. Pour ce passage, cf. un compte-rendu de M. Pelliot in *T'oung-pao*, t. XIII, 1912, 454-455 et *vide infra* l'excursus sur Ḳaḳula ; ne pas tenir compte du nom de « beaucoup d'os ».

VOYAGE DE VAJRABODHI (vers 717).

L'extrait suivant[1] est emprunté à l'article de M. Sylvain Lévi : *Les missions de Wang Hiuen-ts'e dans l'Inde*, publié dans le *Journal Asiatique* (IXe série, t. XV, 1900). Cette relation de voyage nous a été conservée par le *Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou* qui a été compilé par Yuan-tchao au début du IXe siècle.

«. P. 420... Le départ [de l'Inde du Sud] s'accomplit en grande pompe. Vajrabodhi invoqua vers l'est Mañjuçri, vers l'ouest Avalokiteçvara. La mission prit la mer, saluée au (p. 421) départ par le roi, les ministres et la multitude, et fit d'abord escale à Ceylan, où elle parvint en vingt-quatre heures, dans le port de 勃支利 *Po-tchi-li*[2]. Trente-cinq bateaux de Perse s'y trouvaient déjà, venus pour y faire l'échange des pierreries. Dès que les marchands persans virent Vajrabodhi, ils le suivirent d'un mouvement unanime. Le roi de Ceylan Çrī-Çīla[3], apprenant le retour du maître, l'invita à demeurer dans son palais. Après un mois de séjour, Vajrabodhi obtint le congé du roi et partit, suivi encore des fidèles marchands persans. Un mois de navigation les conduisit à 佛逝 *Fo-che* [= *Che-li-fo-che* = Palembaṅ]. Le roi vint au-devant de la mission et lui présenta un parasol d'or et un lit d'or. La fin du voyage fut désastreuse. Tous les bateaux des marchands furent dispersés par la tempête; seule l'embarcation qui portait Vajrabodhi toucha au port, après une très longue suite de traverses. Il prit terre à Canton et s'achemina de là vers la capitale orientale [de la Chine], où il arriva en 720 ».

D'après un autre texte chinois, le *Song kao seng tchouan*, Vajrabodhi dans son voyage de Ceylan en Chine, « traversa vers l'est plus de 20 royaumes, dont ceux de 佛誓 *Fo-che* et des 裸人 *Lo-jen* Hommes nus[4] ».

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail.

2. [Une variante graphique du même nom, 刼波利 Kie-po-li, se rencontre dans la biographie de Guṇavarman au *Kao seng tchouan*; cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 274.]

3. En transcription chinoise *Chi-li chi-lo*.

4. Paul Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 336.

KANSHIN (742-754).

Le prêtre chinois Kien-tchen, en japonais Kanshin, né à Yang-tcheou dans la vallée du Yang-tseu-kiang, a effectué un voyage de Chine au Japon dont la relation a été écrite par son contemporain et disciple Aomi no matto Genkai.

L'extrait suivant est emprunté au résumé de cette relation de voyage fait par M. J. Takakasu et qui a été inséré dans le compte-rendu analytique des séances du *Premier congrès international des études d'Extrême-Orient* tenu à Hanoï en 1902.

P. 57... En 744, Kanshin envoya son disciple Fa-tsin et deux laïques à Fou-tcheou au Fou-kien, pour acheter un bateau marchand. Lui-même partit en secret, avec une trentaine de disciples, pour Wen-tcheou ; son plan était de s'embarquer dans un port du Sud, Wen-tcheou ou Fou-tcheou, pour échapper aux difficultés que lui suscitaient les fonctionnaires de sa province natale. Mais son élève Ling-yu, qui ne voulait pas le laisser partir, informa les autorités locales de son projet, et quand il arriva au T'ien-tai-chan, il fut arrêté et renvoyé à Yang-tcheou.

En 748, 10e mois, 16e jour, d'accord avec Kanshin, les deux Japonais Yei-yei et Fushō firent bâtir un bateau et réunirent, comme dans leur seconde tentative, tous les objets nécessaires. Les passagers étaient au nombre de 35 (prêtres chinois et japonais), l'équipage comprenait 18 matelots. Ils quittèrent la côte le 16e jour du 10e mois.

P. 58. Les deux premiers jours, ils eurent de l'orage; le 3e, ils traversèrent la Mer des serpents, qui étaient longs de 5 à 10 pieds; le 4e, la Mer des poissons, qui étaient blancs et longs d'un pied ; le 5e, la Mer des oiseaux, qui étaient grands comme des hommes et venaient se poser sur le bateau en si grand nombre qu'ils risquaient de le faire sombrer sous leur poids. Le 6e et le 7e jours furent orageux : tous furent malades, sauf le Japonais Fushō qui se montra très actif et soigna les autres; mais on n'avait plus d'eau douce. Quatre gros poissons passèrent près du bateau : peut-être était-il

alors près d'une des îles Ryū-kyū [1]. Le 8e jour fut beau : le matin, les voyageurs aperçurent une montagne. Le 11e et le 12e jours, ils eurent la pluie. Le 13e, ils atteignirent une terre : ils purent puiser de l'eau fraîche dans une mare. Le lendemain ils ne purent retrouver cette mare ; mais ils trouvèrent à la place des arbres en floraison, d'autres qui portaient des fruits, et aussi de jeunes pousses de bambou. Cette vue les surprit, parce qu'on était déjà en hiver (11e mois). Ils trouvèrent aussi quatre hommes, apparemment des Chinois, qui leur servirent de pilotes et conduisirent le bateau dans un endroit sûr : mais ces hommes dirent à Kanshin que le pays était habité par une tribu cannibale et qu'il ferait bien de le quitter aussi tôt que possible. Vers le soir, les voyageurs virent en effet un sauvage chevelu et armé d'une épée, qui leur inspira une vive crainte. Ils lui donnèrent quelque nourriture, et il les quitta pacifiquement. Ils partirent le soir même. Le lieu où ils avaient abordé était peut-être un îlot près de Hainan ou une partie de Hainan.

Le 18e jour, ils atteignirent 江口 *Kiang-hao*, qui est peut-être le *Hoi-hao* d'aujourd'hui. Bien accueilli par les autorités, Kanshin vécut dans le temple Tai-yun-sse pendant une année. Il se rendit à *Wan-ngan-tcheou*, au sud de l'île. Le chef de la province, nommé P'ing Jak-fang, était un pirate, qui avait coutume de piller deux ou trois navires de commerce persans chaque année. Il s'appropriait tous les articles de valeur, mais ne tuait jamais personne : il accordait au contraire un domaine à ceux qui étaient tombés sous sa main. Le village persan était si vaste qu'il fallait trois jours pour le parcourir du nord au sud, et cinq pour le parcourir de l'est à l'ouest. Il n'y a pas, semble-t-il, d'autre description de Hainan à cette époque. Si l'on y trouvait alors tant de Persans, il doit en subsister quelques traces et la question mériterait d'être étudiée. La description de Hainan contient beaucoup de détails sur lesquels il y aura lieu de revenir. On fait par an deux récoltes de riz, huit récoltes de vers à soie; on récolte le millet le 1er mois, on travaille aux rizières le 10e. Un grand nombre de fruits sont mentionnés, mais il est difficile de les identifier.

Après avoir passé un an dans l'île, Kanshin traversa le détroit et aborda à 雷州 *Lei tcheou*, puis il se rendit à Kouei-tcheou-fou

1. Les îles Lieou-kieou.

et à Canton. La description de Canton est aussi intéressante. Il séjourna dans le temple de Tai-yun-sse qui doit être le Kong-han-tsi d'aujourd'hui, d'après la mention d'un arbre *harītaka*. Il y avait trois temples brahmaniques, où vivaient des brahmanes indiens. Dans la rivière de Canton, il y avait d'innombrables vaisseaux appartenant aux brahmanes, aux Persans, aux gens de 崑崙 *K'ouen-louen*[1]. (p. 59) On y trouvait toutes sortes de marchands blancs et rouges, de 洲子國 (*sic*) Ceylan[2], 大石國 [*Ta-che kouo*, le pays des Arabes] des Tadjik, de 骨唐 *Kou-tang*, qui est peut-être une partie de l'Asie centrale. Le Japonais Yei-yei mourut près de Canton. Kanshin y séjourna un printemps. Il atteignit *Yang-fou* en 750...

En 753, 10e mois, 6e jour, une ambassade japonaise arriva en Chine avec quatre bons navires. Kibi no Mabi..., Abe no Nakamaro..., Kiyokawa et Komaro apportèrent à Kanshin une invitation de l'empereur Shōmu. Il accepta aussitôt. Les mêmes préparatifs furent faits que pour les premières expéditions. Parmi les passagers, il y avait 14 prêtres chinois, 3 nonnes, 2 hommes du pays de *Hou* dans l'Asie centrale, nommés Pao-tsai et Jou-pao; 1 de K'ouen-louen, nommé 軍法力 Koun-fa-lik[3]; 1 du Lin-yi = Čampa, 善聽 *Chan-ting*[4], de qui Kanshin apprit sans doute la « danse du Lin-yi », dont on lui attribue l'enseignement [il s'appelait 佛哲 *Fo-tchö*, pron. anc. *But-tchăt*, en japonais *But-tetsu*]. Les quatre bateaux quittèrent *Ning-po* le 16e jour du 10e mois de l'année 753.

Au bout de 6 jours, ils parvinrent à 阿兒那波 *A-ko-na-wa* dans les Ryū-kyū. Au départ, le 1er bateau heurta un rocher caché, mais réussit à se dégager, et fit voile dans la direction des îles Amami. Mais il fut entraîné peu à peu sur la côte d'Annam, en un point généralement désigné sous le nom de *Houi-an* (peut-être Huê, ou plus au nord, dans le voisinage de Haiphong). A bord se trouvait Abe no Nakamaro (Tchao-heng), qui se rendit la

1. « Tribu malaise », dit M. Takakusu.

2. Litt. : *tcheou-tseu kouo*. *Kouo* signifie *royaume*, *pays*. *Tcheou-tseu* est une graphie fautive pour le nom de Ceylan; le premier caractère *tcheou* = skr. *dvīpa*.

3. Prononciation ancienne **Kiun-fap-lik*.

4. Prononciation ancienne **Jan-t'ing*.

même année à la cour de Chine et fut nommé gouverneur de l'Annam, comme on le voit dans la *Nouvelle histoire des T'ang* et dans les annales japonaises : il ne revint jamais au Japon...[1]

1. Les notations en caractères chinois qui ne figurent pas dans le compte-rendu du *Premier congrès international des études d'Extrême-Orient*, m'ont été aimablement fournies par M. Takakusu. C'est toujours à l'obligeance de M. Pelliot que je dois les prononciations anciennes des caractères chinois indiquées dans ce travail.

KIA TAN (785-805).

Kia Tan, le plus célèbre cartographe de l'époque des T'ang, vécut de 730 à 805 de notre ère[1]. « Son grand traité : *Che tao tche, Description des dix régions,* dit M. Pelliot, ne nous est guère connu que par les citations qu'en fait à la fin du xe siècle le *T'ai p'ing houan yu ki,* publié en 976-983 par Yo Che... C'est donc une heureuse chance que le *Sin T'ang chou* ou *Nouvelle histoire des T'ang* nous ait conservé, sous une forme peut-être abrégée, un court mémoire géographique compilé par Kia Tan dans la période *tcheng-yuan* (785-805) et qui est du plus haut intérêt pour la géographie historique de l'Asie tout entière[2]. » Le mémoire en question a été traduit et commenté par M. Pelliot dans un article intitulé : *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle* in *Bull. de l'École française d'Extrême-Orient,* t. IV, 1904, p. 131-413.

I. — ITINÉRAIRE PAR VOIE DE TERRE

P. 372... Puis, après un jour de route, on arrive à la ville intérieure. On appelle aussi (ce royaume) 陵眞臘 *Lou Tchen-la* (Tchen-la de terre = Cambodge de terre). Au sud, est le 水眞臘 *Chouei Tchen-la* (Tchen-la d'eau = Cambodge d'eau). Plus au sud encore, on arrive à une petite mer. Au sud (de cette mer), c'est le royaume de 羅越 *Lo-yue* [pron. anc. **Lo-vat*]. Plus au sud encore, on arrive à l'Océan.

II. — ITINÉRAIRE PAR VOIE DE MER

De Kouang-tcheou (Canton) vers le sud-est, en allant par mer pendant deux cents *li*, on arrive au mont T'ouen-men (au nord de Hongkong). Puis, par un bon vent, en allant vers l'ouest pendant

1. Cf. Ed. Chavannes, *Les deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise* in *Bull. Ecole Franç. d'Extrême-Orient,* t. III, 1903, p. 244.
2. *Deux itinéraires,* p. 131-132.

deux jours, on arrive aux rochers de Kieou-tcheou (à l'angle nord-est de Hainan). Puis, vers le sud, après deux jours, on arrive au rocher de l'Éléphant (vers l'île Tinhosa). Puis, vers le sud-ouest, au bout de trois jours on arrive au mont 占不勞 *Tchan-pou-lao* (Culao Cham); cette montagne se trouve dans la mer à deux cents *li* à l'est du royaume de 環王 *Houan-wang* (= Campa). Puis, vers le sud, après deux jours de route, on arrive au mont Ling (vers le cap Sa-hoi). Puis après un jour de route, on arrive au royaume de Men-tou (du côté de Quinhon); puis, après un jour de route, on arrive au royaume de 古笪 *Kou-tan* (vraisemblablement Kauṭhāra = Nha-trang). Puis, après un jour de route, on arrive au territoire de 奔陀浪 (*Pen-t'o-lang* = Pāṇḍuraṅga, l'actuel Phanrang). Puis, après deux jours de route, on arrive au mont 軍突弄 *Kiun-t'ou-long*[1] [= *Kundrang*[2] des géographes arabes, vers le cap Saint-Jacques]. Puis, après cinq jours de route, on arrive à un détroit que les barbares nomment 質 *Tche*. Du nord au sud, il a cent *li*. Sur la côte (p. 373) septentrionale, c'est le royaume de 羅越 *Lo-yue* [pron. an. **Lo-vat*]; sur la côte méridionale, c'est le royaume de 佛逝 *Fo-che*.

A[3] l'est du royaume de *Fo-che*, en allant par eau pendant quatre ou cinq jours, on arrive au royaume de 訶陵 *Ho-ling* (= Java); c'est la plus grande des îles du sud. Puis, vers l'ouest, en sortant du détroit, après trois jours, on arrive au royaume de 葛葛僧祇 *Ko-ko-seng-tche*, qui se trouve sur une île séparée à l'angle nord-ouest du *Fo-che*. Les hommes de ce royaume sont pillards et cruels; les navigateurs les craignent.

1. M. Pelliot a lu ce nom *Kiun-t'ou-nong*. Isolant le troisième caractère, il a considéré les deux premiers *Kiun-t'ou*, pron. anc. **Kiun-thut*, comme une transcription de Condore; mais cette identification n'est pas à retenir. *Vide supra*, p. 15-16.

2. J'ai indiqué mes rectifications et additions entre crochets; les indications entre parenthèses sont empruntées à l'article de M. Pelliot.

3. Cette coupure n'existe pas dans la traduction de M. Pelliot; mais elle me semble nécessaire, car il s'agit ici d'indications qui ne font pas partie intégrante de l'itinéraire.

Sur[1] la côte septentrionale du détroit (de Malaka), c'est le royaume de 箇羅 *Ko-lo*. A l'ouest du *Ko-lo*, c'est le royaume de 哥谷羅 *Ko-kou-lo*.

Puis, du *Ko-ko-seng-tche*, après quatre ou cinq jours de route, on arrive à l'île de 勝鄧 *Cheng-teng*. Puis, vers l'ouest, après cinq jours de route, on arrive au royaume de 婆露 *P'o-lou*. Puis, après six jours de route, on arrive à l'île de 伽藍 *Kia-lan* (les Nicobar) du royaume de 婆 *P'o*. Puis, vers le nord, après quatre jours de route, on arrive au royaume du Lion (Ceylan). La côte septentrionale est à cent *li* de la côte méridionale de l'Inde du sud. Puis, vers l'ouest, après quatre jours de route, on traverse le pays de 沒來 *Mo-lai* (= Malaya, le Malabar), qui est l'extrême frontière méridionale de l'Inde du sud...

1. Cette phrase intercalée entre la précédente et la suivante, montre que l'itinéraire de Kia Tan a été écourté et remanié par un compilateur peu au courant de la géographie de l'Insulinde.

L'INSCRIPTION DE TANJORE (1050).

L'inscription tamoule[1] de Tanjore est trop connue pour y insister. L'extrait suivant est traduit de la version anglaise publiée dans l'*Archæological Survey of India, South-Indian inscriptions : Tamil inscriptions of Rajaraja, Rajendra-Chola, and others in the Rajarajesvara temple at Tanjavur* edited and translated by E. Hultzsch (vol. II, part. I, Madras, 1891, in-4°).

Quelques corrections et annotations à la traduction du passage suivant ont été publiées par le même auteur dans *Epigraphia Indica* (vol. IX, part. V, janvier 1908 : N° 31. *Tirumalai rock inscriptions of Rajendra-Chola I*, p. 230-231).

Kanakasabhai a publié dans le fascicule d'août 1902 de la *Madras Review*, un important article intitulé : *The conquest of Bengal and Burma by the Tamils*, dans lequel est donnée en texte et traduction, une inscription datée de la 13e année du règne de Ko-Parakesarivarman, qui rappelle également les conquêtes de ce souverain. Les variantes et identifications de cet article seront indiquées en note d'après *The Tamilian Antiquary* (n° 8, Trichinopoly, 1911) où il a été reproduit.

« Il résulte de ses inscriptions, dit Kanakasabhai, qu'il [Ko-Parakesarivarman] était le fils et successeur de Rājarāja Coḷa (984-1013 de notre ère) et qu'il régna au moins 31 ans, c'est-à-dire de 1031 à 1044. Dans des inscriptions datées de la douzième année de son règne = 1025, on rapporte qu'il conquit l'Orissa, le Guzerate, le Bihar et le Bengale et qu'il atteignit les bords du Gange. Une inscription de la dix-neuvième année de son règne = 1032 mentionne que de son palais de Gaṅgai-koṇḍa-coḷa-puram, il envoya un ordre attribuant une allocation annuelle de *paddy* au prêtre de Rājarājesvara à Tanjore[2]. Ceci nous atteste qu'après la conquête des royaumes situés jusqu'aux bords du Gange, il prit le titre de *Gaṅgaikoṇḍa-coḷa*, le Coḷa qui s'est emparé du Gange; et pour

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail.
2. *South Indian Inscriptions*, vol. II, part. I, p. 105.

perpétuer le souvenir de ses grandes victoires, il fonda la ville de Gaṅgaikoṇḍacoḷapuram entre 1025 et 1032 et fit construire le temple de Gaṅgaikoṇḍacoḷiçvaram[1] ».

P. 108. Le deux cent quarante-deuxième jour de la dix-neuvième année [du règne] de Ko-Parakesarivarman, *alias* le Seigneur Çrī-Rājendra-Çoṛadeva, qui..... conquit avec sa grande et belliqueuse armée..... Īṛa-maṇḍalam[2] en entier [situé] sur la mer transparente;..... Oḍḍa-viṣayam[3] qu'il était difficile d'approcher.....; le bon Kāçalai-nāḍu[4], où les Brāhmaṇas s'assemblaient; Taṇḍabutti [c'est-à-dire Daṇḍa-bhukti], dans les jardins duquel abondent les abeilles[5];..... Vaṅgāḷa-deçam[6] où il ne cesse de pleuvoir.....; la Gaṅgā[7].....; et [qui], ayant envoyé de nombreux navires au milieu de la mer ondulante et s'étant emparé de Saṁgrāmavijayottuṅga-varman, le roi de Kaḍāram[8].... [prit] une immense quantité de trésors; [qui conquit] Vijayam de grand renom[9]; Pannai[10], arrosé par le fleuve; l'ancien Malaiyūr[11] [avec] un fort situé sur une colline;

1. *Op. laud*, p. 27-28.
2. Nom tamoul de Ceylan (Hultzsch). Cf. p. 48 et 72 du même volume : « Iṛamaṇḍalam [qui était le pays] des Çiṅgaḷas ».
3. Province d'Orissa. Hultzsch.
4. Probablement le Kosala méridional. Hultzsch.
5. Inconnu par ailleurs. Hultzsch.
6. Le Bengale. Hultzsch.
7. Le Gange.
8. « [qui vainquit] Saṅgrama Vijayottuṅga Varman, le roi de Kaḍāram dont il s'empara en envoyant [son armée dans] de nombreux navires à travers la mer pleine d'orages..... [ainsi que d'] une immense quantité de trésors (Kanakasabhai, p. 29-30). » Ce savant identifie Kaḍāram à Çrīkṣetra, le nom sanskrit de Prome altéré par les Birmans en Sarekhettarā, pron. Thayekhettayā (cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 174); le rapprochement est tout à fait heureux. M. Hultzsch qui situait Kaḍaram dans le district de Madura, a abandonné cette identification (*Epigraphia Indica*, vol. IX, janvier 1908, part. V, p. 231) qui est, en effet, en désaccord avec le fait d'une conquête par expédition maritime. La prétendue conquête de Kaḍāram par le roi Coḷa ne nous est connue, autant que je sache, que par l'inscription de Tanjore. Le nom du roi vaincu, Saṁgramavijayottuṅga-varman, ne figure pas sur la liste des souverains de Çrīkṣetra et de Pagan mentionnés par Phayre dans son *History of Burma*.
9. Lire plutôt : le prospère Çrīviṣaya. Hultzsch.
10. Sans doute l'une des bouches de l'Irawadi. Cf. Kanakasabhai, p. 31 note 12.
11. Malaiyūr ou Malliyūr est le moderne Gudimallur près d'Arcot. Hultzsch. « Malaiyur, dit l'inscription de l'an 13 du règne, qui se dresse fortifié sur une haute colline (Kanakasabhai, p. 30). »

Māyirudiñgam, entouré par la mer profonde [comme] un fossé plein d'eau entoure un château-fort; Ilañgāçogam[1] [c'est-à-dire Lañkāçoka], intrépide [dans] les terribles batailles; le grand Pappāḷam[2], défendu par d'abondantes eaux profondes; Mevilimbañgam, entouré d'excellents murs pour se défense[3]; Vaḷaippandūru, possédant [également] une partie(?) cultivée et une partie en forêt[4]; Talaittakkolam[5], loué par les grands hommes [versés dans] les sciences; Mādamāliñgam[6], inébranlable dans les grandes et terribles batailles; Ilāmuri-deçam[7], dont la terrible force fut vaincue par une impétueuse [attaque][8]; le grand Nakkavāram[9], dont les jardins de fleurs [ressemblaient] à la ceinture [de la nymphe] de la région méridionale[10]; et Kaḍāram, de terrible force, qui était protégé par la mer voisine[11]; — ayant daigné faire des dons.... , le

1. C'est le *Ling-ya-sseu-kia* du *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua (cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 345 et note 2; *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 62) et le *Lēñka-suka* du *Nāgarakrētāgama* (*vide infra*).

2. Lecture rectifiée. Hultzsch. C'est le Fawfal de Ibn Sa'id, *supra*, p. 348-349, sur la côte nord-orientale de l'Inde, et non un port birman comme l'indique M. Hultzsch (*Epigraphia India*, vol. IX, janvier 1908, p. 231).

3. « Qui est protégé par des murs de pierre (Kanakasabhai, p. 30) ».

4. « Valappanduru qui possède de nombreux vergers chargés de fruits (*ibid.*) »

5. Probablement le Τάκωλα ἐμπόριον de Ptolémée (Hultzsch). « Taikula, dit Kanakasabhai, p. 32 note 14, now known as Ayethema, south of the town of Bilin [à l'est de l'embouchure du Sittang]. *Indian Antiquary*, vol. XXI, p. 383. Though the sea shore is now about twelve miles to the west, this place was still an important seaport in the 16th and 17th Centuries. Cables, ropes, and other vestiges of sea-going vessels are still frequently dug up about Taikula. — This is the ancient *Takola* of Ptolemy and the *Kalah* of Arabian Geographers. Mc Crindle's *Ancient India described by Ptolemy*, p. 12-16 and 198-199. »

Talaittakkolam signifie litt. en tamoul : *tête de Takkolam*.

6. Martaban (Kanakasabhai, p. 32 note 15). *Hobson-Jobson*, 2e éd., *sub verbo*, donne *Mūt-ta-mun* comme nom talaing de cette ville; mais le *Slapat rādjāwan datow smim roñ* (trad. P. W. Schmidt, *Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wissens. in Wien, philos.-histor. Klasse*, t. CLI) a passim *Mattma*.

7. Litt. le pays de Lāmuri. Cf. le Lāmuri des géographes arabes et l'*excursus* sur ce port du nord de Sumatra.

8. « [Dont les habitants] sont féroces et crient en parlant (Kanakasabhai, p. 30 ».

9. Lecture rectifiée (Hultzsch). Litt. : le pays des nus.

10. « Dont les bois abondent en abeilles (Kanakasabhai, p. 30) ».

11. « Kaḍāram qu'il est difficile d'attaquer parce qu'il est défendu par la mer (Kanakasabhai, p. 30) ». *Vide supra* p. 646 note 8.

Seigneur Çrī-Rājendra-Çoṛadeva a daigné donner l'ordre de... etc.[1].

1. « Il apparaît, dit Kanakasabhai, que des relations continues ont existé entre les Birmans et les peuples de la côte de Coromandel depuis les temps les plus reculés. Dans un poème tamoul composé au premier siècle de l'ère chrétienne, il est dit que des navires de Kalakan — l'ancien nom de Kadaram (*sic*) — apportaient des marchandises à Kavirippūm-paḍḍinam, le grand emporium à l'embouchure du Kaveri (poème tamoul *Paddinappalai*, I, 191). La basse Birmanie ou Pégou fut conquise par les émigrants des royaumes Telugu des bords de la baie du Bengale et c'est ainsi que les Pégouans ont été depuis longtemps connus des Birmans et de tous les étrangers sous le nom de Talaing [cf. *Hobson-Jobson* sub verbis *Teloogoo*, (1) *Telinga*, *Kling*, *Talaing*]. « La première dynastie de rois du Pégou s'étend seulement jusqu'à 781 de notre ère, lorsque prit fin le règne du roi Tissa ou Titha. De cette époque jusqu'à la conquête du Pégou par Anvarahta [= Anuruddha], c'est-à-dire pendant environ 269 ans, aucun événement n'est mentionné dans les annales Talaing (Phayre, *History of Burna*, p. 18 et 31). » Cette page blanche dans l'histoire des Talaing est la conséquence de la récente invasion du pays par les émigrants de la côte de Coromandel qui fondèrent la seconde dynastie des rois du Pégou dont la capitale était à Kaḍāram [= Prome]. Les noms de trois de ces rois figurent dans les inscriptions tamoules de Rājarāja Coḷa et de son fils Rājendra Coḷa. Cūḍāmaṇivarman, roi de Kaḍāram, fit construire un *vihāra* buddhique à Nagapaddina = Negapatam dans le royaume coḷa. Son fils, Çrī Māravijayottuṅgavarman, obtint de Rajarāja Coḷa la concession du village de Anaimaṅgalam à ce *vihāra*..... Aucune œuvre littéraire en tamoul ayant survécu jusqu'à nos jours, ne semble avoir été composée sous le règne de Rājendra Coḷa. Les mentions de ce roi dans des poèmes postérieurs sont très maigres. On y fait allusion, sans le nommer, comme au grand conquérant dont l'armée atteignit le Gange et s'empara de Kaḍāram. Il est fait ainsi allusion à ces événements dans le *Kaliṅgāttuparaṇi* (chant VIII, stance 15) : « Les éléphants de guerre des Coḷa ont bu l'eau du Gange à Manni ; et Kaḍāram où les hurlantes vagues de cristal lavaient le sable mêlé d'or rouge, fut annexé (au royaume Coḷa) (*op. laud.*, p. 33 et 35. » Je suis loin de croire que Rajendra-Coṛadeva a conquis tous les pays énumérés dans l'inscription qu'on vient de lire ; nous n'en avons pas historiquement l'assurance et l'affirmation d'un roi d'Orient, même gravée sur pierre, ne saurait en tenir lieu. Elle n'a été reproduite ici que pour l'intérêt géographique qu'elle présente.

TCHEOU K'IU-FEI (1178).

Le passage suivant est extrait du *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei paru en 1178. Il a été presque entièrement reproduit dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua. J'ai utilisé les traductions de M. Pelliot et de MM. Hirth et Rockhill; celle-là figure dans *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle*, p. 301-302; celle-ci, dans *Chau Ju-kua : His work on the Chinese and Arab trade in the twelfth and thirteenth centuries, entitled Chu-fan-chï*, p. 150-152.

CHA-HOUA-KONG

P. 301. Dans la mer du sud-est[1], il y a le royaume de 沙華公 *Cha-houa-kong*. Les habitants vont souvent sur l'océan pour se livrer à la piraterie. Quand ils capturent des gens, ils les lient et les vendent au *Chö-p'o* [= Java]. Plus au sud-est et près du 佛逝國 pays de *Fo-che*[2] se trouvent beaucoup d'îles sauvages. Des barbares voleurs les habitent; ils sont appelés [gens de] 麻囉奴 *Ma-lo-nou* [= Malano, dans le Sarawak de Bornéo][3]. Quand le vent chasse un navire marchand dans ce pays, ils se saisissent des gens, les rôtissent en les fixant à un gros bambou et les mangent. Les chefs de ces barbares se percent les dents et les garnissent d'or. Ils font des bols à manger avec des crânes d'hommes[4]. Plus les îles sont lointaines plus ces brigands sont nombreux[5].

1. Dans le *Tchou fan tche*, ce passage figure dans la section des *Pays dans la mer* qui comprend les Andaman, le *K'ouen-louen ts'eng-k'i* (*vide supra*, p. 320, note 1), le *Cha-houa-kong*, l'île des Femmes, *Po-sseu*, *Tch'a-pi-cha*, la Sicile et *Mo-kia-la*. MM. Hirth et Rockhill identifient les *Cha-houa-kong* aux *Malay men of the sea = Oran lāut*.

2. Le texte du *Ling wai tai ta* a 近佛國 *kin Fo kouo* qui est à rectifier en *Fo-che kouo* = Çrīboja = Palembaṅ. Pour cette correction, cf. Hirth et Rockhill, *Chau Ju-kua*, p. 150, note du bas de la page, et Paul Pelliot, compte-rendu de l'ouvrage précédent in *T'oung-pao*, t. XIII, 1912, p. 475 *infra*.

3. Vide infra apud *Nāgarakrētāgama*.

4. « The fashion of putting gold or brass studs in the front teeth and of covering them with gold plates is still adhered to among certain tribes in Borneo and Sumatra. See W. H. Furness, *Home life of Borneo head-hunters*, p. 157, and Marsden, *History of Sumatra*, p. 47 (Hirth-Rockhill, *Chau Ju-kua*, trad., p. 151, note en haut de la page). »

5. MM. Hirth et Rockhill traduisent p. 150 : « The farther one penetrates among these islands, the worse the robbers are ».

L'ILE DES FEMMES

Plus au sud-est, il y a le royaume des Femmes. L'eau coule sans cesse vers l'est et déborde une fois en plusieurs années. Sur l'eau flottent des graines de lotus de plus d'un pied de long et des noyaux de pêche de deux pieds de long. Quand les habitantes[1] en prennent, elles les offrent à la reine. Jadis il y eut un navire de commerce qui fut jeté dans ce royaume. Les femmes se saisirent (p. 302) (des marins) et les emmenèrent. Au bout de quelques jours, il n'y en eut pas un qui ne mourût. Seul, un (d'eux plus) avisé s'empara pendant la nuit d'une barque et au risque de sa vie parvint à s'échapper. Ensuite il raconta l'affaire. Les femmes de ce pays; quand souffle le vent du sud, se dévêtent et conçoivent par le vent, toutes mettent au monde des filles[2].

1. Il faut lire *habitantes* puisqu'il s'agit de l'île des Femmes.

2. MM. Hirth et Rockhill (*Chau Ju-kua*, p. 151, note 1) ont mis à ce passage l'intéressante note suivante : « The earliest reference in Chinese works to this fabulous country dates from the sixth century; the bonze Hui-shön is credited with it in the *Liang shu*, 54, 28. He said the women went into the water in the second and third moons of the year and thereby conceived. See on the various countries of women, G. Schlegel, *T'oung Pao*, III and IV, and Hervey Saint-Denis, *Ethnographie*, I, 402-404. Pigafetta, *First voyage round the world*, 154 (Hakluyt Soc. edit.), says : « Our old pilot (taken on board at the island of Mallua) told us that in the island called Ocoloro, below Java Major, there are only women who become pregnant with the wind, and when they bring forth, if the child is a male, they kill it, and if a female, they bring it up; and if any man visit their island, whenever they are able to kill him they do so ». Marsden, *History of Sumatra*, p. 262 [lire : 264], note, remarks : « Till within a few years, the Lampoon [lire *Lampoñ*] people (of the island of Samanka [lire : *Sëmañka* ou *Sëmañkō*], in the Straits of Sunda) believed the inhabitants of the island Engano [lire : *Eñganō* ou *Talandjañ*, dans le sud-ouest de Sumatra] to be all females, who were impregnated by the wind; like the mares in Virgil's Georgics. The styled them, in the Malay language, *Ana Saytan* [انق شيطان *anaḳ Šayṭān*, enfants de Satan, du malais *Anaḳ* et de l'arabe *Šayṭān*] or imps of the devil ». Col. Kenneth Mackay, *Across Papua*, p. 70, says that the natives of the Trobriand Islands off the east coast of New Guinea, have a curious creation myth, according to which the first human beings were three maidens who conceived by the rain falling on them ».

NĀGARAKRĔTĀGAMA (1365).

Le Nāgarakrĕtāgama[1] est un poème kawi composé par un poète de cour javanais du nom de Prapañca, en l'honneur du roi de Madjapahit Hayam Wuruk, également connu sous les noms protocolaires de Radjasanagara et Saṅ Hyaṅ Wĕkasiṅ Sukha.

Le texte kawi de ce poème a été édité par Brandes dans les *Verhandelingen* de la *Société des Arts et Sciences* de Batavia (t. LIV, fascicule I, 1902). L'année suivante, M. Kern publia un résumé du poème dans *Indische Gids* (1903, I, p. 341-360), et, en texte et traduction avec notes, les chants suivants dans les *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlansch-Indië* : chant I *in* t. 61, p. 395-408; chants V-XII et XV-XVII *in* t. 63, p. 337-367; chants XVIII-XXII *in* t. 66, p. 337-347; chants XXIII-XXXII *in* t. 67, p. 189-202; chants XXXIII-XXXVI *in* t. 67, p. 367-373; chant XXXVII *in* t. 65, p. 128-131; chants XXXVIII-XXXIX *in* t. 67 p. 373-375; chants XLI-XLIX *in* t. 63, p. 1-32; chants L-LI *in* t. 67, p. 375-382; chants LII-LXXIV *in* t. 68, p. 382-421; chants LXXV-LXXXIII *in* t. 69, p. 33-51; chants LXXXIV-XCI *in* t. 69, p. 297-313 et dans le t. 58, p. 357-363, un article intitulé *Quelques passages du* Nāgarakrĕtāgama *ayant trait à Hayam Wuruk.* Dans l'*Encyclopœdie van Nederlandsch-Indië* (t. IV, p. 384-385), M. G. P. Rouffaer a résumé les renseignements géographiques contenus dans le poème kawi. Enfin, en 1909, dans le t. 53 du *Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, p. 145-153, sous le titre de *Notes on Malay History*, M. C. Otto Blagden a spécialement étudié les indications fournies par le *Nagarakrĕtāgama* sur la péninsule malaise.

« Ce qu'il y a pour nous d'important, dit M. Rouffaer dans l'article de l'*Encyclopœdie* précité, dans le poème de Prapañca en date de 1287 çaka = 1365 de notre ère, c'est qu'il nous dévoile ce que les Javanais avaient découvert à cette époque de l'Indonésie. »

1. *Nāgarakĕrtāgama* dans *Encyclopædie van Nederlandsch-Indie*, t. IV, p. 384-385. Ce sont deux transcriptions différentes du kawi *Nāgarakṛtāgama.*

TANAH RI MALAYU = ÎLE DE SUMATRA

« Les principales îles[1], dit le poème, qui sont sous la souveraineté du pays de Malayu sont les suivantes : Djambi, Palembaṅ[2], Tĕba[3] et Dharmmāçraya[4], Kaṇḍis, Kahwas[5], Manaṅkabwa[6], Siyak, Rĕkān, Kāmpar[7] et Pane[8], Kāmpe, Harwa[9], Mandahiliṅ[10], Tumihaṅ[11], Parlāk[12] et Barat, Lwas[13] et Samudra et Lamuri[14], Batan, Lāmpuṅ[15] et Barus[16]. Telles sont les principales [îles] du pays de Malayu tout entier; tous ces pays dépendent [de Madjapahit]. »

ÎLE DE JAVA

Le nom de l'île de Java est écrit tantôt *Jawa* = *Djawa* (chants 1, 16, 78, 81, 82), tantôt *Yawa* (chants 6, 9, 15, 17, 41, 42, 45, 79, 83, 84). Il figure également avec cette dernière orthographe dans le paragraphe 5 d'une inscription du roi Er-Laṅga, datée de 963 çaka = 1041 de notre ère[17]. Les formes *Yawa* et *Jawa* se retrouvent dans des strophes d'un même chant : *Yawa*, strophe 1 et *Jawa*, strophes 3 et 5 du chant 68 ; *Jawa*, strophe 5 et *Yawa*, strophe 2 du chant 83. A la ligne 2, strophe 2 du chant 83, on a *Jambudwīpa*

1. Pour ce passage, cf. *Encyclopœdie*, t. IV, p. 200 note 3 et p. 384.
2. Djambi et Palembaṅ dans le sud-est de Sumatra.
3. Ou *Tĕbo*, dans le haut Djambi. Cf. une communication de M. Rouffaer dans les *Notulen... van het Bataviaasch Genootschap van K. en W*, t. XLVII, 1909, p. 117.
4. Ou Darmāçraya, entre Tĕbo et Mĕnaṅkabau (*Ibid*).
5. Kaṇḍis et Kahwas dans le centre de Sumatra (*Ibid.*, p. 118).
6. Mĕnaṅkabau.
7. Siak, Rĕkan ou Rokan, Kampar, dans l'est de Sumatra.
8. Ou Panei, dans l'ouest de Sumatra.
9. Haru ou Aru, dans l'est de Sumatra.
10. Mandailiṅ ou Mandeliṅ, dans l'ouest de Sumatra.
11. Tamiaṅ, *ibid.*
12. Pĕrlak ou Pŏrŏlak, dans l'ancien royaume de Atchin.
13. Lawas, dans l'ouest de Sumatra.
14. Anciens ports dans le nord-est de Sumatra.
15. Dans le sud de Sumatra.
16. Port célèbre de la côte occidentale.
17. H. Kern, *Een Oud-Javaansche Steen-inscriptie van Koning Er-Langga* in *Bijdragen*, t. 67, 1913, p. 611 et 614, § 5.

et *Yawa*, alors qu'on attendait : *Jambudwīpa* et **Jawa*, ou **Yambudwīpa* et *Yawa*.

L'ancien royaume de Madjapahit, Madjhapahit dans le *Nāgarakrĕtāgama* (chants 18, 45), est également désigné dans le poème kawi sous les noms de : *Tiktawiluwa* (chants 12, 18, 48, 73, 88), *Wilwatikta* (chants 1, 5, 6, 10, 17), *Tikta-çrīphala* (chant 12) et *Tiktamālura* (chant 49). *Madjapahit* signifie littéralement : *madja*, le fruit de l'*aegle marmelos* ; *pahit*, amer. Les autres noms ne sont que les traductions sanskrites de *Madjapahit* (Kern)[1].

Abhaya, 78[2].
Agĕlan, 78.
Ampu, 78.
Amṛtasabhā, 77.
Amṛtāwarddhanī, 76.
Andĕl, 78.
Andoh-wawaṅ, 35.
Antahpura = Ḍalĕm, 47.
Api-tahĕn, 77.
Asahiṅ, 77.
Āryya, 34[3].
Atrap, 78.
Babĕg, 73.
Bačĕk, 23.
Badjra-lakṣmi, 62.
Badjrapura, 78.
Badjrāsana, 77.
Bakulapura, 42.
Bala masin, 77.
Balerah, 21.
Balitar, 61, 73.
Banasara, 59.
Baṅbaṅ, 77.
Banir, 55.
Baṅor, 34[4].

1. *Bijdragen*, t. 63, p. 28 et 355 note 5.

La liste suivante de toponymes de l'île de Java est extraite des chants du *Nāgarakrĕtāgama* transcrits et traduits par M. Kern. Elle pourra être utilisée en attendant que l'œuvre de Prapañca soit publiée en entier. On trouvera également d'importantes indications géographiques sur l'île de Java dans le *Paraton* ou *Livre des rois de Tumapĕl et de Madjapahit* publié en texte et traduction avec notes par J. Brandes dans les *Verhandelingen* de la *Société des Arts et Sciences* de Batavia. Ces toponymes ont été transcrits d'après la méthode usitée dans ce travail. On a conservé seulement les *ṣ* et *ç* du kawi.

2. Les chiffres qui suivent les noms indiquent le ou les chants dans lesquels ces noms figurent. Pour les volumes des *Bijdragen* où ont été publiés les chants, *vide supra*, p. 651.

3. « La situation de Āryya, dit M. Kern (*Bijdragen*, t. 67, p. 369), m'est inconnue. Comme Gĕṇḍiṅ (*vide infra*) se trouve à l'est de Panaraga, Āryya Blitar ne peut pas être cherché dans l'État de Kediri. Cf. Verbeek, *Oudheden van Java*, blz. 267 ».

4. « Je n'ai pu identifier aucun des toponymes mentionnés dans la strophe 4 du chant 34, dit M. Kern, avec les documents dont je dispose. Leur situation doit être recherchée entre Gĕṇḍiṅ et Pasaruhan (*Bijdragen*, t. 67, p. 369). »

Bañu-haňĕt, 55.
Bañu-hniň, 31.
Bañwan, 78.
Barat, 78.
Barĕmi, 21, 34[1].
Baru, 78.
Baru bare, 21.
Batań, 18.
Batata, 76.
Batu, 78.
Batu putih, 76.
Batwan, 78.
Bĕkĕl, 62.
Bĕlah, 78.
Bĕru, 77.
Bhaṇarāgina, 55.
Bhayalańö, 19, 69, 74[2].
Binor, 31.
Blitar, 17[3].
Bodhimūla, 77.
Borań, 34[4].
Bubat, 48, 86, 87.
Buddhādhiṣṭhāna, 82.
Buḍur, 77.
Bukul, 73.
Buňatan, 29.
Burĕň, 35, 37, 38.
Butun, 78.
Buwun, 17.

Čampĕn, 76.
Čaṇḍi Djago = Djadjagu.
Čaṇḍi Puňkal, 76.
Čĕčań, 23.
Čĕloň, 55.
Čĕṇṭiň, 78.
Čūňgrań, 58.

Çilā-bhańo, 23.
Çilāhrit, 73.
Çilā Pĕṭak, 48.
Çobha, 78.
Çrīphalatikta, 17.
Çrī-Raňgapura, 74.
Çuci, 78.
Çurabana, 82.
Çūrabhāṇa, 62.

Dada, 55.
Daha = Kaḍiri, 5, 12, 17, 18, 48, 59, 68.
Dakulut, 78.
Ḍalĕm = Antahpura, 48.
Damalań, 76.
Ḍampar, 22.
Dāna hañar, 78.
Ḍawöhan, 21.
Dayamuka, 76.
Dhoni-bĕṇṭeň, 23.
Ḍompo, 72.
Ḍukun, 23.

Djadjagu = Čaṇḍi Djago, 37, 41, 73.
Djadjawar, 55.
Djaga, 73.

1. *Bijdragen*, t. 67, p. 369. Voir note 4 p. 653.

2. « Bhayalańö, dit M. Kern, est un synonyme de Bhayalāli qui doit être un autre endroit que l'actuelle Bodjolali, dans le centre de Java (*Bijdragen*, t. 68, p. 414). »

3. Blitar, Surabaya et Polaman qui figurent dans la strophe 5 du chant 17, sont situées dans la Résidence de Surabaya. Kern, *Bijdragen*, t. 63, p. 363.

4. *Vide supra*, p. 653 note 4.

Djagaddhita, 78.
Djālādhipa, 21.
Djalagiri, 78.
Djaṅgala, 9, 17, 18, 41[1].
Djapan, 17, 58.
Djarak, 76.
Djati-gumlar, 23.
Djaya, 78.
Djayakṛta, 22.
Djaya manalu, 76.
Djimbe, 61.
Djimur, 17.
Djīwa, 78.
Djīwana = Kahuripan, 5, 18, 48, 49, 59, 80, 84[2].
Djoyānabadjra, 62.
Djukuṅ, 62.
Djumput, 78.
Djuṅul, 77.
Djuru siddha, 78.

Galagah, 22.
Galuh, 78.
Gaṅan asĕm, 18.
Gandha, 78.
Gatawaṅ, 78.
Gĕbaṅ, 31.
Gĕḍe, 32.
Gĕṇḍiṅ, 34.
Gĕnĕṅ, 78.
Guhā, 78.
Guntur, 22.
Gurun, 42[3].
Guruṅ-guruṅ, 62.

Habĕt, 22.
Halalaṅ-dewa, 29.
Halĕsĕs, 31.
Hambal, 35.
Handiwahandiwa, 65.
Hantĕn, 76, 78.
Haraçālan, 78.
Haribhawana, 76.
Heriṅ, 17.
Hulun hyaṅ, 78.

Īçānabadjra, 20, 77[4].
Īçwaragṛha, 76.

Kabalan, 7.
Kačapaṅan, 78.
Kaḍiri = Kĕḍiri = Daha, 9, 17, 18, 41, 44, 47, 84.
Kadjaha, 76.
Kādjar, 78.
Kagĕnĕṅan, 36, 37, 49, 73[5].
Kahuripan = Djīwana, 1, 77.
Kakadaṅ hadjyan, 78.
Kalaṅ-brat, 73.
Kalayu, 31.

1. C'est encore aujourd'hui le nom d'un district de la Résidence de Surabaya. Kern, *Bijdragen*, t. 61, p. 406.

2. Cf. *Bijdragen*, t. 63, p. 21.

3. L'actuelle Goroṅ. *Bijdragen*, t. 63, p. 7.

4. « Īçānabadjra, dit M. Kern (*Bijdragen*, t. 66, p. 344), est un surnom du roi Mpu Sindok qui nous est connu comme un buddhiste zélé. Peut-être est-il employé ici elliptiquement comme nom de lieu et faut-il entendre : (le monastère) fondé à Īçānabadjra ».

5. Cf. *Bijdragen*, t. 65 : H. Kern, *Beschrijving van den graftempel te Kajĕnĕngan, volgens Nāgarakrĕtāgama*, *Zang XXXVII*, p. 128-134.

Kamal, 68.
Kamal-paṇḍak, 67[1].
Kamaṅsyan, 78.
Kambaṅ-rawi, 31.
Kamirahan, 21[2].
Kañči, 76.
Kanigara, 76.
Kāpāñaṅan, 35.
Kapayĕman, 21.
Kapuluṅan, 17, 18, 76, 82.
Kapuyuran, 76.
Kasaduran, 21.
Katan, 19.
Kawinayan, 76.
Kawiri, 78.
Kĕbwan-agĕṅ, 31.
Kĕḍiri = Kaḍiri.
Kĕḍuṅ-pĕluk, 35.
Kĕlut, 78.
Kĕṭa, 29, 30, 31, 49.
Ketakī, 77.
Kiḍal, 37, 73.
Kinawöṅ, 76.
Kiyal, 78.
Krat, 77.
Kṛpigĕlam, 31.
Kukap, 73.
Kulampayan, 78.
Kulanandana, 76.
Kulur, 18, 76.
Kumitir, 41.
Kumuda, 77.
Kunir Basini, 22.
Kupaṅ, 78.
Kuṭa Baček, 22.
Kuṭarādja = Siṅhasāri, 41[3].
Kuti, 19.
Kuṭi hadji, 76.
Kutugan, 31.
Kuwarāha, 55.
Kuwu nātha, 76.

Laguṇḍi, 76.
Lamadjaṅ = Lumadjaṅ, 17, 48.
Lampĕs, 19.
Lasĕm, 5, 12, 17, 18, 59, 84[4].
Lĕmah-baṅ, 29[5].
Lĕmah surat, 76.
Lĕmah tulis, 77.
Lĕmbah, 77.
Lesan, 31.
Locanapura, 82[6].

1. « *Kamal-paṇḍak*, litt. : tamarin nain, dit M. Kern, ne peut pas être autre chose pour moi qu'un nom de lieu (*Bijdragen*, t. 68, p. 409) ».

2. On parvint, dit le texte, à Kamirahan sur le bord de la mer.

3. Kuṭarādja, dit le texte, qui fut de plus en plus embelli, prit le nom de Siṅhasārinagara. Cf. *Bijdragen*, t. 63, p. 3. *Kuṭarādja* signifie *la forteresse du roi.*

4. « La situation de Padjaṅ, Lasĕm, Loḍaya, dit M. Kern, est suffisamment connue. Pour Tĕtö et Siḍĕman, on peut seulement dire qu'ils ne doivent pas être cherchés loin de Loḍaya (*Bijdragen*, t. 63, p. 364). »

5. « Lĕmah-baṅ, dit M. Kern, ne peut pas être autre chose que le pays du même nom dans la Résidence de Samaraṅ dont il est question dans les *Oudheden van Java*, blz. 89, de Verbeek (*Bijdragen*, t. 67, p. 196). »

6. « *Ločanapura*, dit M. Kern, est certainement une graphie fautive pour Ločanāpura, c'est-à-dire la ville de Ločanā, car Ločanā est une déesse buddhique connue, la *çakti* du Dhyānibuddha Akṣobhya ou de Wairočana (*Bijdragen*, t. 69, p. 47) ».

Loḍaya, 17, 61[1].
Loh-gaway, 34[2].
Lo paṇḍak, 21.
Lumadjaṅ = Lamadjaṅ.
Lumbaṅ, 73.
Luṅga, 78.
Luwan, 78.
Lwa kali, 78.

Magĕnĕṅ, 77.
Makalaran, 78.
Makĕduk, 78.
Manaṅguṅ, 77.
Markaman, 35.
Matahun, 6, 12, 58, 65.
Mataṅdjuṅ, 18.
Mataram, 6.
Mĕḍaṅ, 78.
Mireṅ, 46.
Mukuh, 77.

Nadī, 77, 78.
Nairaṅdjanā, 77[3].
Nandināgara, 77.
Nyū danta, 76.

Orṇon, 21.

Pabayĕman, 20.
Pačaran, 29.
Pačĕkan, 76.
Pačira bulwan, 78.
Paḍali, 21.
Padamayan, 58.
Padaṅan, 23.
Padar, 78.
Padjambayan, 77.
Padjaṅ, 5, 6, 17, 18, 59, 82, 84[4].
Padjarakan, 32[5].
Paduruṅan, 76.
Pagagan, 76.
Paguhan, 6, 58, 65, 84.
Pahyaṅan, 59.
Pakāmbaṅan, 23.
Pakis-hadji, 23.
Pakuwukan, 78.
Palabdhi, 76, 77.
Palah, 61, 78.
Palumbwan, 22.
Paluṅan, 68.
Pamaṇikan, 76.
Pamuluṅ, 76.
Pamuntaran, 78.
Paṅadwan, 77.
Paṅawan, 78.
Pañčaçāra, 17.
Paṇḍakan, 21.

1. *Vide supra* p. 656 note 4.
2. *Vide supra* p. 653 note 4.
3. « *Nairaṅdjanā*, dit M. Kern, initialement le nom d'une rivière du Magadha qui est fameuse dans l'histoire du Buddha, est également le nom d'un lieu saint de Java. Cet endroit fut concédé à un buddhiste de marque avec le titre de *Mpuku i Nerañdjana*, c'est-à-dire *Monseigneur de Nerañdjana*, par Mpu Siṇḍok, par lettre de donation en date de çaka 861 = 939 de notre ère..... (*Bijdragen*, t. 69, p. 37) ».
4. *Vide supra* p. 656 note 4.
5. « Padjarakan, dit M. Kern, est mentionnée dans *Oudheden van Java* de Verbeek, p. 311 (*Bijdragen*, t. 67, p. 200). »

Pañhpwan, 76.
Pañikĕtan, 76.
Pañiriñ, 59.
Pañlaraň, 18.
Panumbañan, 77.
Paraḍah, 78.
Paruñ, 78
Pasadjyan, 78.
Pasaruwan, 76.
Pasuruhan, 18, 35, 82.
Patĕmwan, 76.
Patukañan, 25, 28.
Patuñdjuñan, 22, 31.
Patĕntĕnan, 31.
Pawitra, 78.
Pawwanawwan, 6.
Payaman, 21.
Pigit, 76.
Pikatan, 73.
Pilan, 78.
Pilañgu, 77.
Piṇḍātuha, 76.
Pohadji, 77,
Pogara, 19, 76.
Polaman, 17[1].
Poyahan, 77.
Pučañan, 78[2].
Pugĕr, 73.
Puruhan, 23.

Rabut, 55, 59.
Rame, 19.
Rañu akuniñ, 21.
Ratna, 77.
Ratnapañkadja, 77.
Rawi, 82.
Rĕmbaň, 21[3].
Rĕmbut, 76.
Rĕňĕs, 22.
Roma, 76.

Saḍeň, 22, 49, 70.
Sagadā, 82.
Samalantĕn, 77.
Sāmbaň, 77.
Samīčī, 77.
Sampora, 31.
Samudrawelā, 76.
Sañkan, 59.
Sapaň, 21.
Sawuñan, 78.
Sibok, 76.
Siddhāhadjöňg, 78.
Siddhayātra, 78.
Siḍĕman, 17[4].
Sīma, 17[5].
Simapura, 77.
Simpiň, 47, 61, 70, 74.
Siňhasāri = Kuṭarādja, 36, 37, 41, 49, 82.
Siňhasāri-pura, 35.
Siriňan, 78.
Sŏmpur, 61.
Sraňan, 76, 78.

1. *Vide supra* p. 654 note 3.

2. « Pučañan, dit M. Kern, est le fameux monastère fondé par le roi Er-Lañga (*Bijdragen*, t. 69, p. 38). »

3. « On arriva à Rĕmbaň, dit le texte, et on parvint [ensuite] à Kamirahan, sur le bord de la mer ». *Vide supra* p. 656 note 2.

4. *Vide supra* p. 656 note 4.

5. Dans les environs de Madjapahit (*Bijdragen*, t. 63, p. 362).

Sukalila, 76.
Sukawidjaya, 76.
Sumaṇḍiṅ, 34[1].
Sumpud rupit, 78.
Surabaya, 17[2].
Surabha, 76.
Surayaça, 76.

Tadjuṅ, 76, 77.
Tāla, 78.
Talaga djambala, 77[3].
Talapika, 21.
Tal-tuṅgal, 29.
Tambak laleyan, 77.
Tampahiṅ, 22.
Tāmpak ḍuri, 77.
Taṅgulyan, 78.
Taṅkil, 76, 77.
Tarapas, 29.
Tarib, 31.
Taruṇa, 76.
Tĕlaṅ, 76.
Tĕlpak, 21.
Tĕpasana, 21.
Tĕpas djita, 76.
Tĕtö, 17[4].
Tiga-waṅi, 82.
Timĕs, 19.
Tira, 17.
Tirib, 61.
Tiyaṅ, 78.
Toya-ruṅun, 29.
Tuban, 73.
Tuga, 59.
Tumapĕl, 65, 73.
Tumbul, 22
Tuṅgilis, 20.
Tuṅkal, 78.
Turas, 78.
Turayan, 24[5].
Twas Wasiṣṭha, 78.

Usāna, 56.

Wadarī, 76.
Waduri, 78.
Waharu, 77.
Walaṇḍini, 29.
Waleri, 41, 73.
Wanāçrama djĕnar, 76.
Wanagriya, 22.
Waṇḍira, 78.
Waṅdjaṅ, 78.
Wanora, 78.
Waru, 17.
Watsari, 82.
Watu Kiken, 18.
Watu kura, 77.
Wawaru, 31.
Wĕḍi, 22.
Wĕḍwawĕḍwan, 55, 73.
Wĕkas, 78.

1. *Vide supra* p. 653 note 4.
2. *Vide supra* p. 654 note 3.
3. « *Djambala* in *Talaga djambala*, dit M. Kern, doit être une graphie fautive pour *djambāla*, *Talaga djambāla* signifiant littéralement *mer de limon* (*Bijdragen*, t. 69, p. 37). »
4. *Vide supra* p. 656 note 4.
5. « *Turayan*, dit M. Kern, est, je suppose, l'endroit appelé *Turen* dans le *Pararaton*, p. 57 (*Bijdragen*, t. 67, p. 191). »

Wĕñkĕr, 12, 59, 65, 76, 82, 88.
Weñtal, 76.
Wĕtiwĕtih, 76.
Wewe, 76.
Widjayawaktra, 77.
Wipularāma, 76.
Wirabhūmi, 6.
Wirun, 77.
Wiṣṇuwala, 77.
Wuluhĕn, 76.
Wuñañdjaya, 77.
Wuñkal, 77.
Wuñkulur, 77.
Wwatan, 76.

Yanatrayarādjadhāmya, 76.

ÎLE DE BORNÉO

Baritu[1].
Buruneñ[2].

1. Cf. *Encyclœpedie*, p. 384. Les identifications suivantes ont été indiquées par M. G. P. Rouffaer.

2. La plus ancienne mention de Bornéo dans les textes chinois est celle du *Man chou* qui date de la seconde moitié du IXe siècle et où il figure sous la forme 勃泥 *P'o-ni*. Il est ensuite mentionné dans l'*Histoire des Song* (960-1278) avec les mêmes caractères; mais cette histoire, compilée au XIVe siècle, reproduit très probablement un passage identique du *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua (Cf. éd. et trad. Hirth-Rockhill, p. 155-159 où *P'o-ni* est écrit 渤尼 et 佛泥). « *P'o-ni*, dit M. Pelliot désigne incontestablement Bornéo, ou une partie de Bornéo. La restitution *Brunei* est séduisante; elle serait à peu près sûre si on avait des mentions anciennes de ce nom (*Deux itinéraires*, p. 287 note 2, 296 et note 2) ». En face de *Buruneñ* du *Nāgarakrĕtāgama*, M. Rouffaer met *Brunei*, d'après le chinois *P'o-ni*, *Boun-lai* — [cette dernière forme d'après le *Tong si yang k'ao* qui est de 1618 (Groeneveldt, *Notes on the Malay archipelago and Malacca* in *Miscellaneous papers relating to Indo-China and the Indian archipelago*, 2e série, t. I, p. 223)] —; mais *Boun-lai* est hors de cause au XIVe siècle.

La plus ancienne mention de Bornéo dans un texte arabe est, autant que je sache, celle du ms. 2292 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris (*vide supra* p. 485, note 2). Ce manuscrit, copie unique à ma connaissance d'un original inconnu, est daté du 14 juillet 1576. Il contient différents ouvrages nautiques dont le premier est de 895 de l'hégire = 1490; le second, de 866 = 1461-1462; le troisième, de 890 = 1485; les quatrième et cinquième ne sont pas datés; le sixième est de 900 = 1494-1495; les suivants ne sont pas datés. L'auteur, Šihāb ad-dīn Aḥmad ibn Mādjid, un capitaine de navire, nous est absolument inconnu par ailleurs. Le premier de ses ouvrages est intitulé : كتاب الفوايد فى اصول علم البحر و القواعد *Livre des renseignements utiles sur les bases et les principes de la science nautique*. Au folio 54 recto de ce traité de navigation, Ibn Madjid dit : وكذلك عن جاوي *sic* للمشارق جزر كبار ..... مثل مُلُوكُو وجزر برني .....et également à l'est de Djāwā (l'île de Java) se trouvent de grandes îles telles que les Moluques, les îles برني.....

Kadañdañan[1].
Kalkasaluduñ[2].
Kapuas[3].
Katiñan[4].
Kuta Liñga[5].
Kuta Wariñin[6].
Landak[7].
Lawai[8].

Le ms. 2559 du même fonds arabe, copie également unique d'un original inconnu, est daté de 961 = 1554. L'auteur, un capitaine de navire appelé Sulayman ibn Aḥmad al-Mahrī, nous est aussi inconnu par ailleurs. Le premier traité nautique que contient le ms. 2559, est intitulé العمدة, *al-'umda* le soutien ; il a été écrit en 917 = 1511-1512. A la *Section de la connaissance des îles sud-orientales*, Sulayman dit, folio 29 verso, l. 8 : .....وجزر ملوكو فراقد ثلثه وجزر مقاصر اوّلها من الشمال فراقد سته وآخرها من الجنوب اصبع وجزر برني اولها من الشمال جاه خمسه وآخرها من الجنوب فراقد سته .....les îles Moluques [sont situées là où] les *Farāḳid* (litt. : les Veaux = β et γ de la Petite Ourse) sont à trois [degrés de hauteur] ; les îles Maḳāṣar commencent, au nord, [là où] les *Farāḳid* sont à six [degrés de hauteur] et se terminent, au sud, [là où] les *Farāḳid* sont à [un] degré [litt. : un doigt] ; les îles برني commencent, au nord, [là où] le *gāh* (l'étoile polaire, α de la Petite Ourse) est à cinq [degrés de hauteur] et se terminent, au sud, [là où] les *Farāḳid* sont à six [degrés de hauteur].

Sidī 'Alī Čelebī (*vide supra* p. 514) a traduit littéralement le passage précédent du ms. 2559 : .... وجزر برنى كه اولى شماله‌در جاه بش اصبع‌در واخرى فراقد [lire فراقد] كه جنوبه‌در التى اصبع‌در, et ajoute ceci qui ne figure dans aucun des deux mss. arabes : ومعجون برنوي انده اولور et l'électuaire برنوى se trouve là. M. Bittner, le traducteur du texte turk, lit برنى *Bornay* et برنوى *Bornwī*. Les textes arabes n'étant pas vocalisés, on peut également lire بُرنى *Burnay* ou *Burnī*, بِرُنى *Brunay* ou *Brunī*. D'après les leçons de Tchao Jou-koua qui, en cantonais, se prononcent *Put-ni* (*Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 158 note 1), les traducteurs restituent *Bṛni* ; mais c'est plutôt *Burnī* qu'il faut lire en utilisant les leçons chinoises et arabes. Le *Buruneñ* du *Nāgarakṛtāgama* est inattendu en ce qui concerne la nasale vélaire finale ; mais il confirme la vocalisation *u* de la consonne initiale.

1. M. Rouffaer restitue hypothétiquement *Kĕndawañan*.

2. La baie de Maludu à la pointe nord de Bornéo. Sur la carte de Lindschoten de 1595, se trouve une ville de Marudo à la pointe septentrionale de l'île. Rouffaer.

3. A l'embouchure de la rivière de ce nom dans le sud-ouest de l'île, au voisinage de l'équateur.

4. Au sud de Bornéo.

5. Au confluent des rivières Liñga et Batañ Lupar, dans l'ouest de Sarawak. Rouffaer.

6. Au sud-ouest de l'île ; Kutawriñin ou Kotariñin. Rouffaer.

7. Pays diamantifère dans l'ouest de l'île, au nord de l'équateur, sur le cours supérieur des rivières Landak et Sĕkayam ou Sĕkayan. Rouffaer.

8. Labai, l'ancienne Lave, dans la région diamantifère du cours moyen de la rivière Kapuas. Rouffaer.

Malano[1].
Pasir[2].
Sambas[3].
Samĕdaṅ.
Sampit[4].
Sawaku[5].
Sedu[6].
Solot[7].
Tabaluṅ.
Tañdjuṅkute[8].
Tañdjuṅnagara[9].
Tirĕm[10].

PÉNINSULE MALAISE

Djére[11].
Duṅun[12].
Hudjuṅ Medini[13].
Kalantĕn = Kĕlantan.
Kañdjapiniran.
Kĕḍa = Kĕdah.

1. Mentionné par Lindschoten sous ce nom, l'actuelle Balinean dans le Sarawak anglais (Rouffaer). *Malano* figure également dans l'*Atlas portatif composé de CCLXXXV cartes* publié à Amsterdam en 1734 chez Henri du Sauzet (carte des *Isles de l'Inde Orientale*). C'est plus exactement, je crois, le nom d'un groupe de Dayaks actuellement appelés *Milanau* qui habitent une large bande de côte du Sarawak anglais entre Brunei et la baie de Datu et dont Malano était peut-être le principal village (sur les Milanau, *vide* H. Ling Roth, *The natives of Sarawak and British North Borneo*, Londres, 1896, in-4°, t. I, p. 12). Cf. le *Malānū* du *Livre des Merveilles de l'Inde* (*supra*, p. 575) et le *Ma-lo-nou* du *Ling wai tai ta*, *supra*, p. 649.

2. Au sud-est de Bornéo.

3. Au nord-ouest.

4. Au sud.

5. L'actuelle île Sĕbuku, au sud-est de Bornéo.

6. Sadoṅ, dans le Sarawak anglais. Rouffaer.

7. Solok ou Sulu, l'archipel au sud-est de Mindanao. Rouffaer.

8. Kutai, l'actuelle Lotus-Koṭi, la pointe du lotus, dans l'est de Bornéo. Rouffaer.

9. Appelée également *Tandjuṅpura*, dans la région diamantifère de la rivière Pawan qui débouche à la mer dans l'est de Bornéo, un peu au nord du 2e degré de latitude. Rouffaer. Cf. également *Encyclopaedie*, p. 376, col. 1 note. C'est le *Tan-jong-wou-lo* et *Tan-tchong-pou-lo* de Tchao Jou-koua (Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 224, note 4).

10. Pĕniraman, sur le Kapuas Kĕčil, au nord de l'embouchure septentrionale de la rivière de Pontianak, sur la route aboutissant à Mĕmpawah. Rouffaer.

11. Vraisemblablement Djĕriṅ dans l'État de Patani. Peut-être aussi est-ce pour Gunoṅ Djĕrai. Pour la péninsule malaise, j'adopte la lecture et les identifications de M. Blagden p. 147 et suiv. du *Journal of the Straits Branch of the R. A. Soc.*, n° 53.

12. Duṅun est un nom de rivière de l'État de Trĕṅganu.

13. Extrémité méridionale de la péninsule. L'expression *Hudjuṅ Medini* semble avoir le même sens que *Hūdjuṅ tānah*, litt. : pointe, extrémité de la terre, du pays.

Kĕlaṅ[1].
Lĕṅkasuka[2].
Muwar[3].
Naçor[4].
Pahaṅ.
Paka[5].
Sai[6].
Saṅ Hyaṅ Hudjuṅ[7].
Triṅgano = Trĕṅganu.
Tumasik[8].

« Voici, dit la première strophe du chant 15 (*Bijdragen*, t. LXIII, p. 356), les autres pays que Java qui étaient sous la protection[9] de Sa Majesté le Grand Roi : le Siam[10] où est située Ayodhyā[11], ainsi que Dharmanagarī[12], Marutma[13], Rādjapura[14] et Siṅhana-

1. La graphie actuelle moins exacte, est *Klaṅ*.
2. *Vide supra*, p. 647 note 1.
3. Embouchure de la rivière de ce nom dans l'état de Djohore, sur la côte occidentale.
4. M. Kern a lu *Nagor* qui reste à identifier.
5. Rivière de la côte orientale entre Kĕmaman et Duṅun, dans l'État de Trĕṅganu. Blagden.
Peut-être aussi *Pekan*, sur la rive droite et près de l'embouchure de Pahaṅ.
6. Au nord-ouest de Kĕlantan.
7. C'est le *Saṅ-yaṅ Hudjoṅ* du *Sĕdjarah Malayu* (écrit *Saṅaṅ Udjuṅ* dans les *Malay Annals* de Leyden, Londres, 1821, in-8°, p. 88). « Le nom moderne, dit M. Blagden (*op. laud.*, p. 151), Suṅai Udjoṅ est évidemment une corruption — par l'intermédiaire de la forme *San-yaṅ Hudjoṅ*, du XVIIe siècle — de l'ancien *Saṅ Hyaṅ Hudjuṅ*, qui a à peu près le sens de l'expression anglaise *Holyhead* ».
8. L'île de Singapour.
9. Litt. : se trouvant sous son ombre protectrice. Kern.
10. *Syaṅ*.
11. L'ancienne capitale du Siam détruite vers 1767 par les Birmans. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Judea*.
12. « La situation de Dharmanagarī, dit M. Kern, m'est inconnue. » M. Gerini (*The Nāgarakrĕtāgama list of countries on the Indo-chinese mainland* in *Journal of the R. Asiatic Soc.*, 1905, p. 487) identifie Dharmanagarī à Çrī Dharma-raja Nagara, *vulgo* Lakhoṇ, le Ligor des Malais. « Ligor ou Lakhon, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 234, note 1), sont des altérations de *nagara*, ville. Le nom officiel de Ligor, attesté par les inscriptions, est Muoṅ Nakhon Si Thamarat = Çrī Dharmaraja. Cf. Aymonier, *Le Cambodge*, t. II, p. 76; *Mission Pavie*, *Etudes diverses*, t. II, p. 195. »
13. *Marutma* est à rapprocher de *Martaman*, forme ancienne du toponyme moderne *Martaban*, en talaing *Mūttaman*. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Martaban*. Kern.
14. Capitale du Kaliṅga (Kern). M. Gerini (*op. laud.*, p. 488) y voit *sans aucun doute* (sic) un équivalent de Radja-puri = *Rādj-burī* dans le sud-est du Siam, mentionné dans l'inscription de Sukhōthai.

garī[1], Čampā, Kambodja et de plus Yawana[2], qui sont ses alliés de longue date. »

Les Célèbes sont représentées par : Makasar[3], Bantaeñ[4], Salayar[5]; Luwu, dépendance de Bantaeñ; Buton[6] et Bañgaai[7].

Sont ensuite nommés : Galiyao[8], Bali[9] avec Badahulu[10], Lombok Mirah[11], Saksak[12].

Sur l'île de Sumbawa, en allant de l'ouest à l'est : Taliwañ, Ḍompo, Bima, Sapi; ensuite le volcan Sañ Hyañ Api[13]; puis : Sumba[14], Solot[15], Timor[16], Muar[17], Wwanin[18], Wandan[19], Gurun[20], Seran[21], Ambon[22], Hutan Kadali[23], Maloko[24].

1. Singapour. Kern.

2. *Nahan lwir niñ deçāntara kacaya de Çrī-narapati* |
tuhun tañ Syañ . . . . . |
ri Cāmpā Kāmbojānyat i Yawana mitreka satata ||

Pour l'identification de Yawana, voir le t. III. Cette première strophe du chant 15 dit nettement que Yawana, cité avec Martaban, le Siam, le Čampa et le Cambodge, était compté parmi « les autres pays [que Java] qui étaient sous la protection » du roi de Madjapahit. Je reviendrai sur cette précieuse indication.

3. Plus exactement *Mañkasar*.

4. Dans le sud-est de Makasar, à la pointe sud-occidentale des Célèbes.

5. Ou Saleier, petite île longue, orientée nord-sud, au sud-est de Bantaeñ.

6. Pūlo Buton, l'une des îles au sud de la péninsule orientale des Célèbes.

7. Ile de l'archipel de ce nom, au sud de l'équateur, à l'est des Célèbes.

8. L'île actuelle de Kañean, à l'est de l'île de Madura. Galiyao figure sur la carte de Lindschoten de 1595, sous le nom de *Gicaliam*. Rouffaer.

9. L'île bien connue à l'est de Java.

10. *Bědulu* ou *Bedahulu*, dans la principauté de Gyañčr ou Gianar qui resta indépendante jusqu'en 1883. Cf. *Encyclopaedie*, t. IV, p. 385 et sub verbo *Gianjar*.

11. Partie occidentale de l'île de Lombok.

12. Partie orientale de la même île.

13. Petite île volcanique au nord-est de l'île de Sumbawa.

14. L'île de ce nom, au sud-est de Sumbawa.

15. L'île de Solor à l'est de l'île de Flores.

16. L'île de ce nom.

17. L'actuelle île de Evar ou Kei, au sud-ouest de la Nouvelle-Guinée.

18. L'actuel Onin, le golfe de Mac-Cluer dans le nord-ouest de la Nouvelle-Guinée.

19. L'île de Banda.

20. L'île de Goroñ ou Goram, dans le sud-est de l'île de Ceram.

21. L'île de Ceram.

22. L'île d'Amboine.

23. Litt. : le bois, la forêt de Kadali, peut-être les îles Kanari, au nord de l'île de Ceram, à l'ouest de Pūlo Misool.

24. L'île de Ternate, à l'est des Célèbes.

« Restent à identifier, dit M. Rouffaer, ... Lwā-gadjah à Bali ; Udamakatraya ainsi que Kunir, dans le groupe des îles... ».

J'ai relevé encore les indications suivantes : dans le chant 16, strophe 3 : les autres pays à l'ouest de Java : Gurun[1], Bali, etc;
Madhura = Madura[2] *in* chants 15, 28, 42;
Sunda[3] ; *in* chant 42.

1. *Vide supra*, p. 664 note 20.
2. L'île de Madura, à l'est de Java.
3. Partie occidentale de l'île de Java.

HISTOIRE DES ROIS DE PĀSÈ

Sous[1] le titre de *Liste des pays qui relevaient de l'empire javanais de Madjapahit à l'époque de sa destruction en 1475*, Dulaurier a publié dans le *Journal Asiatique* (4e série, t. VII, 1846, p. 544), un extrait du texte malais حكايت راجا قاسي *Ḥikāyat rādja rādja Pāsè*, Histoire des rois de Pāsè[2]. On y relate les conquêtes faites par le souverain de Madjapahit pendant les années qui précèdèrent immédiatement la prise du royaume javanais par les musulmans. D'après le texte malais précité, les pays suivants furent conquis (ou reconnurent la souveraineté de Madjapahit) au cours de trois expéditions[3].

Première expédition des flottes de Madjapahit dirigées contre les îles, à l'ouest :

نڠري قاسي le royaume[4] de Pāsè[5] dont le souverain était [autrefois] Aḥmad.

نڠري تمبالن le royaume de Tambālan = les îles Tambĕlan à l'est de Bornéo.

نڠري سياتن le royaume de Siātan, lire : Siantan, l'une des îles Anamba.

نڠري جماج le royaume de Djĕmādja, l'une des îles Anamba.

نڠري بغران le royaume de Buñurān, la Grande Natuna.

نڠري سراسن le royaume de Sĕrāsan, au sud de la précédente.

1. Extrait ajouté pendant l'impression de ce travail.

2. Le manuscrit utilisé par Dulaurier fait partie de la collection Raffles et est vraisemblablement du XVIIIe siècle.

3. Cf. également du même auteur, *Addition au mémoire intitulé : Liste des pays qui relevaient de l'empire javanais de Madjapahit* in *Journ. Asiat.*, 4e série, t. XIII, p. 523-537; *Pararaton*, éd. et trad. J. Brandes, p. 128 et notes 5 et 6.

4. *Nagarī* = skr. *nagarī*, ville, cité. Il a ici le sens de *royaume*, *pays*. Au début de cette énumération de pays soumis à l'empire javanais, celui-ci est appelé نڠري مجاڤاهيت *Nagarī Madjāpāhīt.*

5. Litt. *Pāsey.*

نڭرى سوبى le royaume de Sūbī, l'une des îles méridionales de l'archipel des Natuna.

نڭرى ڤولو لاوت[1] le royaume de Pūlo Lāwt, île au nord de l'archipel des Natuna.

نڭرى تيومن le royaume de Tiyōman ou Tioman, l'île de Tiyāma des géographes arabes, à l'ouest des Anamba, près de la côte orientale de la péninsule malaise.

نڭرى ڤولو تڠڭى le royaume de l'île Tiñgī, au sud de la précédente.

نڭرى ڤمڠڭيلن كريمات le royaume de Pemañgīlan [et] de Karīmata.

نڭرى بليتڠ le royaume de Bēlituñ, l'île appelée communément Biliton qui est la terre orientale du détroit de Gaspar.

نڭرى بڠكا le royaume de Bañkā, île voisine de la côte sud-est de Sumatra.

نڭرى ليڠڭا le royaume de Līñgā, île au nord de la précédente dont la partie septentrionale touche à l'équateur.

نڭرى ريو le royaume de Riyū, île appelée *Riouw* sur les cartes hollandaises, au nord de la précédente.

نڭرى بنتن le royaume de Bintan où île de Bintañ, au sud-ouest de Singapour.

نڭرى بولڠ le royaume de Būlañ, île de Būlañ ou Būlan dans l'archipel des Riouw.

Deuxième expédition dirigée vers le nord, contre Bornéo.

نڭرى سمبس le royaume de Sambas, dans la partie occidentale de Bornéo entre le 1er et le 2e degré de latitude septentrionale.

نڭرى ممڤاوه le royaume de Mempāwah, au sud du précédent.

نڭرى سوكادانا le royaume de Sūkādāna, sur la même côte, au nord du 2e degré de latitude méridionale.

نڭرى كوت واريڠن[2] le royaume de Kota Wārīñin, au sud-est du précédent.

1. Variante لاوة. ة et ت ont, en malais, la même valeur phonétique, *t*. Cf. arabe حكاية *ḥikāya* devenu en malais حكايت *ḥikāyat*.

2. Var. كوتا ريڠن Kōta Rīñin.

نڭرى بنجرماسن le royaume de Bañdjar Masin[1], sur la même côte méridionale, à l'est du précédent.

نڭرى ڤاسير le royaume de Pāsīr, au nord-est du précédent, sur la côte orientale.

نڭرى كوتى le royaume de Kūtè, litt. : Kūtey, au nord du précédent.

نڭرى برومك le royaume de Bĕrumak, plus exactement Bĕraw ou Bĕrau, au nord du précédent.

« Ces royaumes de Bornéo, ajoute Dulaurier (*Journal Asiatique*, 4e série, t. XIII, p. 534), sont appelés نڭرى تانه دارت *pays de terre ferme*, par l'auteur de l'histoire de Pāsè, parce que les Malais considèrent cette île, la plus vaste qu'il y ait au monde après la Nouvelle-Hollande, comme un continent. Il en est de même, à ce qu'il paraît, d'une île aussi très étendue, Sumatra, puisque la liste donnée à la fin de notre manuscrit, mentionne parmi les conquêtes de la flotte de Madjapahit, faites en *terre ferme*, en les ajoutant aux positions occupées à Bornéo, les suivantes :

نڭرى جمبى le royaume de Djambī, dans le sud-est de Sumatra.

نڭرى ڤلمبڠ le royaume de Palembañ, au sud du précédent.

نڭرى هوجڠ تانه le royaume de Hūdjoñ Tānah, litt. : l'extrémité de la terre, l'extrémité de la péninsule malaise, l'actuel Djohore.

Troisième expédition dirigée contre les îles de l'est.

نڭرى بندان le royaume de Bandān = l'une des îles de l'archipel de Banda.

نڭرى سيران le royaume de Sērān = l'île de Seran ou Ceram.

نڭرى لرنتوك le royaume de Larantūka, dans l'est de l'île de Flores.

Retour a Java.

نڭرى بيم le royaume de Bīma, dans l'est de l'ile de Sumbāwa.

نڭرى سمباو[2] le royaume de Sumbāwa = l'île du même nom.

1. Sur Bañdjar Masin, cf. F.S.A. De Clercq, *De vroegste geschiedenis van Bandjarmasin* in *Tijdschrift voor Indische taal- land- en volkenkunde*, t. 24, p. 238-267.

2. Var. سمباوا.

نگری سلمڤارڠ le royaume de Selampārañ, plus exactement l'île de Silĕparañ ou Selaparañ qui est un autre nom de l'île de Lombok.

نگری بالی le royaume de Bālī, c'est-à-dire l'île de ce nom.

نگری بلمباڠن le royaume de Balambāñan, à la pointe sud-orientale de Java, dans le district actuel de Bañuwañi, province de Bĕsuki.

Le premier article de Dulaurier (*Journal Asiatique*, 4e série, t. VII) cite de plus les pays suivants :

نگری سوربی (var. سوربای) le royaume de Sūrabāya, province de Java à l'ouest de l'île de Madura.

نگری گورنتول le royaume de Gorontōlo ou de Gorontalo, sur la côte sud de la partie septentrionale des Célèbes, au nord de l'équateur.

POSSESSIONS DE ATCHIN en 1612.

Le *Journal of the Straits branch of the Royal Asiatic Society* (n° 31, p. 123-130) a reproduit une intéressante lettre du sultan d'Atchin, Iskandar Mūda, à Jacques Ier d'Angleterre, dans laquelle celui-là prétend à la souveraineté sur les pays suivants[1].

CÔTE ORIENTALE D'ATCHIN

لوبق Lūboḳ.
فيدير Pēdīr[2].
سمرلاڠ Samarlāṅ[3].
فساڠن Pasāñan[4].
فاسى Pāsè[5].
فرلق Perlaḳ[6].
بسيتڠ Basītaṅ[7].
تميڠ Tĕmiaṅ[8].

1. Ajouté pendant l'impression de ce travail. Cette liste a été reproduite par M. Gerini dans ses *Researches on Ptolemy's geography*, p. 705-706. C'est à ce dernier travail que je l'ai empruntée, n'ayant pas pu me procurer la publication originale.

2. En atchinais *Pidiĕ*, par environ 6° 35. La forme atchinaise des noms géographiques est indiquée d'après la belle étude de M. Snouck Hurgronje, *The Achehnese*, trad. Wilkinson, 2 vol., in-8, Leyde, 1906 et la *Lijst van de voornaamste aardrijkskundige namen in den Nederlandsch-indischen archipel*, Batavia, in-4, 1906.

3. Peut-être l'actuel Samalaña, au sud-est du précédent.

4. Ou *Pŏsañan*, la rivière à l'est du précédent.

5. = Pāsey.

6. En atchinais *Pŏrŏla*, au sud du 5e degré. « Lorsque l'armée [navale chinoise] arriva [en vue de] Ćampa, dit le *Yuan che* (Groeneveldt, *Notes on the Malay archipelago* in *Miscellaneous papers relating to Indo-china*, 2e série, t. I, p. 155), ils envoyèrent d'abord des ambassadeurs pour réclamer la soumission de 南巫里 *Nan-wou-li* = Lāmurī, 速木都剌 *Sou-mou-tou-la* = état de Sumutra, 不魯不都 *Pou-lou-pou-tou* = Pūlo Buton? 八剌剌 *Pa-la-la* = le *Pŏrŏla* des Atchinais, le *Perlaḳ* des Malais.

7. Bĕsitaṅ, immédiatement au sud de la frontière méridionale de l'Atchin actuel.

8. Dans la même division administrative que le précédent.

دلى (*sic*) Dĕlī[1].
اساهن Asāhan[2].
تنجغ Tandjoṅ[3].
ڤانى Pānè[4].
ركن (*sic*) Rĕkan[5].
باتو ساور Bātu Sāwar et dépendances.
ڤيرق Pōraḳ[6].
ڤاهغ Pāhaṅ[7],
اندرڭيري Indragīrī[8].

CÔTE OCCIDENTALE D'ATCHIN

چلع Čalaṅ[9].
دايا Dāyā[10].
بارس Bāros[11].
ڤسمن Pasaman[12].
تيكو Tīkū[13].
ڤريامن Pariāman[14].
سليدا Salīdā[15].
اندرڤور Indrapūra[16].
بڠكولو Baṅkūlu[17].
سليبر Sĕlōbar[18].
ڤلمبغ Palembaṅ[19].
جمبى Djambī[20].

1. Au sud du précédent.
2. Rivière de la côte orientale de Sumatra au sud de Dĕli.
3. *Tandjoṅ* signifie *cap*.
4. Paney ou Panè, dans la circonscription de Baros, sur la côte occidentale de l'île.
5. Rokan ou Rĕkan, rivière de la côte orientale dont l'estuaire est à peu près à la latitude de la ville de Malaka.
6. Sur la côte occidentale de la péninsule malaise.
7. Sur la côte orientale de la péninsule malaise.
8. Rivière qui débouche dans la baie d'Amphitrite, en face de l'île de Liṅga.
9. Vers le 5e degré de latitude.
10. Au nord du 5e degré.
11. Le pays du camphre, le *Bālūs* des géographes arabes.
12. Un peu au nord de l'équateur, dans l'intérieur.
13. Au sud-ouest du précédent.
14. Communément appelé *Priaman*, sur la côte occidentale, au sud de l'équateur.
15. Exactement *Salidŏ*, au sud du précédent et un peu au nord de Painan.
16. Au sud de Painan, exactement *Indrŏpurŏ*.
17. Exactement *Bĕṅkulu*, communément appelé *Bĕṅkulen* ou *Benkulen*, par environ 4° de latitude méridionale.
18. Dans les environs du précédent.
19. Dans le sud-est de Sumatra.
20. Au nord du précédent, dans l'est de Sumatra.

ADDITIONS ET CORRECTIONS[1]

P. 1, l. 1 et suivantes, lire : Les textes orientaux musulmans que j'ai pu me procurer sont au nombre de cinquante-huit : quarante-six textes arabes, onze textes persans, un texte turk, auxquels j'ai ajouté les traductions de cinq textes chinois, un texte japonais, un texte tamoul, un texte kawi et deux textes malais. Deux seulement des textes orientaux musulmans sont d'authentiques relations de voyage...

P. 2. Après la l. 5 *infra*, ajouter : Cf. également persan صين كلان *Čīn kelān* = skr. *Mahācīna*, la Grande Chine, qui, chez Ibn Baṭūṭa (*supra* p. 455), désigne Canton. Cf. à ce sujet les passages suivants des *Voyages d'Ibn Batoutah*, t. IV : « p. 92 ولا تصنع هذه المراكب الّا بمدينة الزيتون من الصين او بصين كلان وهي صين الصين : on ne construit ces navires que dans la ville de Zītūn en Chine ou à Čīn kelān, c'est-à-dire à Čīn al-Čīn ». Même indication p. 272. Čīn kelān figure sur l'atlas catalan de 1375 ; mais les éditeurs de ce document l'ont inexactement identifié au Siam (*Notice d'un atlas en langue catalane, manuscrit de l'an 1375, conservé parmi les manuscrits de la Bibl. Royale sous le n° 6816, fonds ancien, in-folio maximo* par J. A. C. Buchon et J. Tastu in *Notices et Extraits*, t. XIV, 2e part., 1841, p. 142).

Sur Čīn kelān, Rašīd ad-dīn (*Djami et-tévarikh*, éd. Blochet, t. II, Londres, 1911, in-8°, p. ٤٩٣) dit : « Le 9e *Šēng* (شينك = chinois *cheng*, province) est celui de كويلكى *Gūilgī* (?) que les Tazī appellent چين كلان *Čīn kelān*. C'est une ville très grande située sur le bord de la mer, au-dessous de Zītūn, et un port important... » M. Blochet ajoute en note (p. ٤٩٤ note *a*) : « Les leçons des mss. B et L*a* sont également possibles, l'une indique que la capitale de ce *cheng* était située sur la côte, au-dessous de Zītūn, l'autre qu'elle se trouvait sur la même côte que Zītūn ».

P. 3, l. 16-22. M. W. Barthold exprime la même opinion dans un compte-rendu de la traduction anglaise du *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua par MM. Hirth et Rockhill (*Mémoires de la Société Impériale Russe d'archéologie*, t. XXI), qu'il a bien voulu me faire parvenir. Je suis heureux d'être en parfait accord sur cette importante question avec l'éminent orientaliste russe.

P. 9, l. 2 et suivantes. Au sujet de la restitution ص = ancien **č* > *ṣ*, M. Marcel Cohen, professeur à l'École des Langues Orientales, a l'obligeance de me faire

1. *Vide supra*, les additions et corrections déjà indiquées p. XI-XII du premier volume.

observer que « l'accord de toutes les langues sémitiques montre que le ص arabe a toujours été une sifflante dentale sourde emphatique. Il n'est donc pas possible d'admettre qu'« il ait jamais été prononcé *č ». Mais ceci ne modifie ma conclusion que pour la forme, car il reste acquis que dans la plupart des cas où la transcription arabe des toponymes et mots étrangers a un ص, cette sifflante emphatique représente un č initial étranger, ainsi que l'indiquent très nettement les douze exemples de la p. 9. Pourquoi les Arabes ont-ils rendu la palatale sourde étrangère č par la sifflante dentale sourde emphatique ص ṣ, au lieu d'utiliser soit la palatale sonore ج *dj* qui eût été une transcription approchée très suffisante, soit la sifflante palatale ش *š* ou la sifflante dentale س *s*? C'est la question qu'on se pose et qui mérite d être traitée à fond ; j'y reviendrai ultérieurement.

P. 9, l. 8 *infra*. Au lieu de : *sifflante cérébrale*, lire : *sifflante emphatique*.

P. 11, ajouter après la l. 6 :

Le grec rend également par ζ la palatale sourde du sanskrit dans l'exemple suivant :

Βαρύγαζα < skr. *Bharukaccha*, le *Broach* des cartes anglaises.

P. 11 l. 10. Au lieu de : *Tseu-toung*, lire : *Tseu-t'ong*. « زيتون, dit M. Blochet (*Djami el-tévarikh, Histoire générale du monde par Fadl Allah Rashid ed-din*, t. II, Londres, 1911, in-8°, p. 48, seconde note à la p. ٤٩٠), est la transcription très régulière de 刺桐 *Thseu-thoung*, avec l'équivalence *ths* = ز, et la chute du *g* final de *thoung* ». *Thseu-thoung*, dans notre transcription *Tseu-t'ong*, = phonétiquement *Tsö-t'oň*. L'entrave du second caractère est un *ň* vélaire qui ne se décompose pas en nasale dentale + gutturale sonore. Ces deux phonèmes n'apparaissent dans les graphies européennes que comme des transcriptions courantes très approximatives ; il n'y a donc pas lieu de parler de chute d'un *g* inexistant. Dans le cas présent, à l'*ň* vélaire chinois, l'arabe répond par la nasale dentale : *Tseu-t'ong* > arabe *Zītūn*.

P. 23, l. 5 de la note 1. Au lieu de *la cérébrale* ط, lire *l'emphatique* ط.

P. 30, ajouter à la fin de la note 1 : « Il est bien connu que les princes de Java et de Bali avaient l'habitude de mettre leurs trésors à l'abri sur une *Pulo Gědoň* — une île du Trésor (een Schatkamer Eiland), construction en maçonnerie entourée d'eau — (Rouffaer in *Encyclopædie van Nederlandsch-Indië*, t. IV, p. 385, 2e col., fin de la note 2) ».

P. 31, l. 3. Ma rectification : *ils portent des tuniques brochées d'or*, est inexacte. Le texte, que j'avais mal lu, a p. ٦٩, l. 14 : ويأتون بالقمص المنسوجة بالذهب للبيع, et De Goeje a correctement traduit par : « ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or ». Supprimer les deux premières phrases de la note 1, p. 31.

P. 35, l. 6 *infra*. Pour la mer Lārwī, cf. *Hobson-Jobson* sub verbis *Lar* et *Larry Bunder*.

P. 37, note 4. Ajouter : M. I. Goldziher m'écrit : « On peut rapprocher de *Khōšnāmī* le nom de lieu arabe طيّبة اسم qui a le même sens ».

P. 44, l. 1. Sur les cauris, cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *cowry*.

P. 44, l. 5. Le rhinocéros est appelé بشان *bušān* par Sulaymān; نشان par Mas'ūdī (*supra* p. 105, l. 11), que les éditeurs des *Prairies d'or* ont lu *nišān* et qui est à corriger en بُشان *bušān*; موشان *mūšān* pour بوشان *būšān*, dans l'*Abrégé des merveilles* (*supra* p. 160 note). La lecture *bušān*, *būšān* est ainsi nettement attestée. « Le marchand Sulaymān, dit Reinaud (*Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CCCXCII note 4), parlant du rhinocéros [*supra* p. 44], dit qu'en Chine on faisait, avec sa corne, des ceintures dont le prix s'élevait jusqu'à deux ou trois mille pièces d'or. Sulaymān et Mas'ūdī donnent à cet animal outre le nom de *karkadan*, qui est bien connu, celui de *bušān*, qui m'avait paru être un terme indigène, mais dont je n'avais pu déterminer l'origine. On lit, dans le deuxième volume du *Kitāb al-fihrist*, volume qui a été récemment acquis par la Bibliothèque Nationale (folio 228) que le mot *bušān* s'appliquait non pas à l'animal, mais à sa corne [*vide supra* p. 130, l. 2-5]. D'après cela, *bušān* est le sanskrit *vichanam* [lire : *viṣāṇa*, corne], qui, en langage fan, se prononce *pichana* (Voyez les *Mélanges Asiatiques* d'Abel-Rémusat, t. II, p. 262). L'auteur du *Kitāb al-fihrist* affirme avoir entendu dire au moine chrétien de Nadjrān qui visita la Chine vers l'an 980, ...que le prince qui régnait alors en Chine avait banni de sa cour l'usage des ceintures de corne de rhinocéros [*vide supra* p. 130, l. 6-10] ». *Bušān*, corne de rhinocéros, est, en effet, la forme arabisée du skr. *viṣāṇa*, corne, — le passage du skr. *vi* à l'arabe *bu* ou *bū* n'a rien d'inattendu — qui, par synecdoque, a désigné ensuite le rhinocéros lui-même. « *Viṣāṇa*, m'écrit M. Pelliot, a été transcrit en chinois *p'i-cha-na* et interprété également par *corne de rhinocéros*. C'est même l'un des premiers mots sanskrits qui aient été reconnus sous leur transcription chinoise, dès 1811, par Abel-Rémusat et Chézy, dans l'article de Rémusat : *De l'étude des langues étrangères chez les Chinois* ».

D'après une citation de Djayhānī (vers 900) par Ibn al Wardī (*supra* p. 412), la corne de rhinocéros utilisée comme manche de couteau de table, devient humide et s'agite si les mets servis sont empoisonnés. « En ce qui concerne la propriété antitoxique attribuée à la corne de rhinocéros, je me demande, écrit encore M. Pelliot, s'il ne faut pas y voir une étymologie populaire qui rattachait *viṣāṇa*, corne, à *viṣa*, poison ». La remarque est intéressante et l'hypothèse très vraisemblable.

كركدن *karkadan* ou كركدان *karkadān*, le nom que donnent au rhinocéros les Arabes, n'est autre chose que la forme arabisée du skr. *khaḍgadanta*, litt. : dent [en forme] de sabre.

P. 48, l. 7 et note 8. *Narbudda* est la transcription anglaise du skr. *Narmadā*, prononciation moderne *Narbadā*. On pourrait donc aussi rectifier الفارط en النارمط litt. *an-Nārmaṭ*, si la correction de M. Houtsma doit être maintenue. Cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Nerbudda*.

P. 49, l. 13 de la note 2. Lire : *Al-Khuwārizmī*.

P. 68, l. 11 et suiv. Ce passage a été déjà traduit par le Père Amand Kyas sous le titre : *Uebersetzung ausgewählter Kapitel aus dem arabischen Geographen Ibn Rusta* dans le *Jahresbericht des öffentlichen Stifts-Obergymnasiums der Benedik-*

tiner zu Braunau in Böhmen am Schlusse des Schuljahres 1905. Comme le Père A. Kyas a été aidé pour sa traduction des conseils de De Goeje lui-même (p. 7 *in fine*), il me paraît utile de reproduire ici son interprétation : « P. 37 *in fine*. Was nun den Indischen Ozean anbelangt, so ist für den Seefahrer, sobald er das Meer längs der Bucht von Aden durchschnitten hat, das erste Land, zu dem er kommt, eine Halbinsel namens Berber; die ist bewohnt und es gibt auf ihr eine Abart von Zandjleuten, die mit den Gebieten der Neger (*bilād as-sūdān*) zusammenhängen. In derselben Richtung (liegen) auch die Landschaften von Zandj (écrit avec *g* accentué = *dj*) und Zabidj [*sic*]. Doch so wohl alle die, welche wir bereits erwähnt haben, als auch alle anderen in jener westlichen Richtung (leben) auf Inseln. Und so gibt es unter ihnen kein Geschoepf, das einen Kontinent betreten hätten, um zu zeigen, dass sie einen Zusammenhang mit den Kontinenten haben; ebensowenig kann uns dieses Volk die Nord- und Südgrenze jener beiden Meere angeben, noch wer in denselben beiden Richtungen wohnt. — Wer nun nach den den Gebieten von Zandj [*vide supra* p. 69 note 2] wünscht, der muss den Osten des Indischen Oceans durchqueren und ihn rings umfahren, bis er an seiner Westküste zu dem gewünschten Orte von Zandj gelangt. Wer aber nach Zābidj will, der muss nach dem Osten des Meeres soweit einbiegen, bis er nach Kalah kommt, und so gelangt er in die Landschaften von Zābidj. Nur geraten aber diejenigen, welche diesen Weg einschlagen, wenn sie (noch) nach Zandj wollen, nachdem sie die Gebiete von Zābidj (ganz) durchquert haben, in eine solche Finsternis, dass sich ihnen das Sonnenlicht nur in einem Masse vou sechs Stunden täglich zeigt. Und deswegen halten sie die oestliche Richtung des Indischen Ozeans (nur) bis Kalah ein; hierauf geraten sie in dem westlichen Kurs desselben Meeres, bis sie die Gebiete von Zandj erreichen ».

Le Père A. Kyas rapproche inexactement *Kalah* du malais *kwala*, embouchure de rivière, et, dans un précédent passage (p. 37 note 2), قمار, lu *Ḳamār*, du cap Comorin.

Pour la véritable interprétation de ce passage, cf. p. 598, l. 1-5, le *Ḳānūn al-Mas'ūdī* de Bīrūnī.

P. 71, l. 5-6; cf. également, p. 179 et 418. A propos de la sodomie au Cambodge, la *Brève et véridique relation des événements du Cambodge* de Gabriel Quiroga de San Antonio (nouvelle édit. du texte espagnol avec trad. et notes par Antoine Cabaton. Paris, 1914, in-8°, p. 99), dit : « ... car ils (les bonzes) sont sodomistes, passifs quand ils sont enfants et actifs quand ils sont grands ». M. Cabaton qui ne connaissait pas les informations arabes à cet égard, proteste : « Pure calomnie, au témoignage de tous les observateurs impartiaux ». Cette pratique ne peut cependant pas être niée devant la concordance de rapports de source différente dont le plus ancien, en ce qui concerne les Arabes, celui de Ibn Rosteh, date des premières années du xe siècle. Mais il y a mieux encore. Tcheou Ta-kouan qui passa trois années au Cambodge de 1295 à 1297, s'exprime dans le même sens que Ibn Rosteh (903), Edrisī (1154), Ibn al Wardī (vers 1340) et la *Brève et véridique relation des événements du Cambodge* dont la première édition est de 1604. « Dans ce pays, raconte le voyageur chinois, il y a de nombreux mignons qui tous les jours errent par groupes de plus de dix sur la place du marché. Constamment ils cherchent à attirer des Chinois, contre

de riches cadeaux. C'est hideux, c'est indigne (*Mémoires sur les coutumes du Cambodge par Tcheou Ta-kouan*, trad. et annotés par Paul Pelliot in *Bull. de l'Ecole Franç. d'Extrême-Orient*, t. II, 1902, p. 30 du tirage à part). » M. Pelliot ajoute en note au passage précédent : « L'habitude ne s'en est pas plus perdue en Chine qu'au Cambodge. Les voyageurs arabes au IXe siècle avaient déjà noté que « les Chinois commettent le péché de Loth avec des garçons qui font métier de cela (Reinaud, *Relation des voyages*, t. I, p. 54) ». Les mêmes habitudes sévissaient chez les Chinois émigrés aux Philippines à la fin du XVIe siècle (De Morga, *The Philippine islands*, Londres, 1868, p. 304). »

P. 79 *infra* ; ajouter à la note 6 : A propos des ordalies du pays de Fančūr, cf. des informations identiques rapportées par le *Nan ts'i chou* ou *Histoire des Ts'i méridionaux* (479-501) : « En cas de contestation, ils [les gens du *Fou-nan*] jettent dans l'eau bouillante des bagues en or et des œufs; il faut les en retirer. Ou bien ils chauffent au rouge une chaîne que l'on doit porter sur les mains pendant sept pas. Les mains du coupable sont complètement écorchées; l'innocent n'est pas blessé. Ou encore on les fait plonger dans l'eau. Celui qui a raison, entre dans l'eau, mais n'enfonce pas; celui qui a tort enfonce (Paul Pelliot, *Documents chinois sur l'Indo-Chine*, II. *Le Fou-nan* in *Bull. École Franç. d'Extrême-Orient*, t. III, 261-262) ».

P. 94, l. 14 et note 4. Lire : الراى *ar-Rāy*. C'est la forme moderne du skr. *rāja*.

P. 96, dernière ligne. Pour *Sūbāra*, *vide supra*, p. 95 note 8 et p. 103, et remarquer que le *p* du nom sanskrit est rendu, dans le même ouvrage, tantôt par *f*, tantôt par *b*.

P. 103, l. 16 et 17. M. Jules Bloch me signale une correction possible qui me semble très ingénieuse. Au lieu de كيرية, au masculin كيرى *kīrī*, et كره *Karah* ou كرة *Kara*, lire : كنرى *Kanarī* et كنرة *Kanara* ou كنّرة *Kannara*, qui seraient la transcription du skr. *Kannaḍa*, sur la côte occidentale de l'Inde (cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Canara*).

P. 117, première ligne de la note 1. Au lieu de غربيّة, lire : غربيّه.

P. 120, l. 2 de la note 1. Lire : *Tīfāšī*, au lieu de *Tayfāšī*.

P. 124, note 1. La leçon *Būdāsaf* n'a pas à être rectifiée. « Les textes d'Asie Centrale, m'écrit M. Pelliot, nous ont attesté cette forme et elle est à la base de *Yudasaf* de la légende de Barlaam et *Joasaph* ».

P. 130. Ajouter à la note 4 : Cf. le لنچون *lančūn* de Rašīd ad-dīn (*Djami el-tévarikh*, éd. Blochet, p. ٤٧١).

P. 137. Pour la traduction de l'*Abrégé des merveilles*, M. Carra de Vaux a utilisé le ms. 1471 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Ayant eu occasion de le parcourir, j'y ai relevé les leçons suivantes qui sont quelquefois préférables à celles qu'a adoptées M. Carra de Vaux :

P. 138, l. 1-5 *infra*. Au folio 12 recto l. 4, le ms. 1471 a : وهى حمل شجر

عظام لشعورها..... فان قطعت احداهن سقطت ميته لا تنطق et [ces Waḳwaḳ] sont le produit de grands arbres [auxquels ils sont suspendus] par leurs cheveux... Si l'une de [ces femmes] est détachée [de l'arbre], elle tombe morte et ne parle plus.

P. 147. Ajouter à la note 2 : Cf. *Traité des simples* de Ibn al-Bayṭār, t. III, p. 248, nº 2047 لوف *lūf*, ARUM.

P. 152, l. 9 *infra*. Au folio 24 recto, l. 10, le ms. 1471 a سلاهيط *Salāhīṭ* ainsi que le ms. 1470, ancien 201, cité par Van der Lith (*Merveilles de l'Inde*, p. 278-279).

P. 153 note 2. Les mss. 1470 et 1471 ont, en effet, قمار.
P. 153, l. 11. Les deux mss. ont جزيرة الصندل.
P. 153, l. 15. Les deux mss. ont وبلاد الواق.
P. 153, l. 18. Le ms. 1471 a au folio 24 verso l. 5-6 : ويعملون القمص المنسوجة بالذهب ذات التماثيل العجيبة : « et ils fabriquent des chemises brochées d'or avec des figures merveilleuses. »

P. 155, l. 1. Au lieu de : صنخى, le ms. 1471 a folio 25 verso l. 3 : منجى *Mandjī*.

P. 156, l. 8 *infra*. Le ms. 1471 a au folio 26 recto l. 4 *infra* : واجهاز اليها فى هدا الوقت من عمان. Je lis le premier mot اجهاز qui est passé en swahili sous la forme *dyahāzi*, voilier de la mer des Indes, boutre (cf. Ch. Sacleux, *Dictionnaire français-swahili* sub verbo *boutre*, *bateau*; et *Notices et Extraits*, t. XIV, 1re partie, p. 507 où Quatremere lit جهاز *djihāz*, plur. جهازات *djihāzāt*, et cite de nombreux exemples d'emploi de ce mot avec le sens ci-dessus). Il faut donc traduire : « Les navires qui s'y rendent actuellement [à Kalah] proviennent de 'Omān. »

P. 158, l. 1. Le ms. 1471, folio 29 verso, l. 2, a : وحملته على خشبة وسيّبته فى البحر elle mit [l'homme] sur une embarcation et l'abandonna sur la mer. خشبة ne signifie pas ici *poutre*, mais *embarcation*, *navire à voile*. Cf. *supra*, p. 419, l. 7 *infra*, où Ibn al-Wardī s'exprime exactement dans les mêmes termes.

P. 164, l. 5 : *sawḥaṭ*. « Le *nab'a*, *chadara tenax*, dit Barbier de Meynard (*Les colliers d'or*, *allocutions morales de Zamakhschari*, texte arabe et trad., Paris, 1876, in-8º, p. 52 note 6), selon Forskal, est un arbrisseau qui croît au sommet des montagnes dans les anfractuosités des rochers. Il servait à faire des arcs, comme le prouve cet hémistiche de Sammakh : « شرائح النبع براها القوّاس : de longues tiges de *nab'a* que l'archer a taillées ». Ses branches d'un jaune clair, fournissaient des flèches nommées pour cette raison صفراء jaunes... Cf. *Hamasa*, p. 358; *Chrestomathie arabe*, t. III, p. 239, et *Nawabigh*, nº 127. — ... Les lexicographes ajoutent que le *nab'a* prend le nom de شَوْحَط *sawḥaṭ* lorsqu'il pousse au pied d'une montagne. On trouve les deux noms réunis dans le vers suivant cité par Zamakhšari, *Kasschaf*, t. II, p. 297, et aussi dans le *Tanzil el-Ayat*, p. 163 :

« قد يجعل الوسمى ينبت بيننا ,, وبين بنى روبان نبعًا وشَوْحَطا

la pluie printanière commence à faire croître entre notre territoire et celui de Benou Rawmān le *nab'a* et le *šawḥaṭ* ». Dans un autre passage de son Commentaire, à propos du verset 48, chap. XXIV, notre auteur rapporte une tradition où il est dit que le Prophète frappa les 360 idoles de la Ka'ba avec une branche de *nab'a* : فجعل يطعنها بعود نبعة.

P. 172, l. 1, lire : *Cl. Huart.*

P. 180, note 3. Au lieu de : غزونيه?, lire : غَزَوانيّة *ghazawāniyya*. Cf. p. 344, note 1.

P. 187 note 1. الاسكرناج ou الاسكرباج que je ne trouve nulle part, est peut-être une graphie fautive de السنبادج *as-sunbādadj*, *Emeri*, Smyris (Cf. Ibn al-Bayṭār, *Traité des simples*, t. II, p. 299; et Julius Ruska, *Das Steinbuch aus der Kosmographie des Zakariyā ibn Muḥammad ibn Maḥmūd al-Ḳazwīnī* in *Beilage zum Jahresbericht* 1895/96 *der prov. Oberrealschule Heidelberg*, p. 26 *infra*. Cf. également *supra apud* Ibn Khordādzbeh, p. 31 dernière ligne.

P. 204. A la fin de la note 1, ajouter : Cf. *Hobson-Jobson*, sub verbo *Broach*.

P. 211. Supprimer la note 3.

Au sujet de la note 9, M. Pelliot me suggère la correction de الحبق en الختو *al-khutū*, considéré parfois comme un bœuf, mais qui répond en réalité au morse et au narval en tant que producteur d'ivoire. Cf. au sujet du *khutū*, *Arabic and Chinese trade in Walrus and Narwhal ivory* by Berthold Laufer *with addenda* by Paul Pelliot in *T'oung-Pao*, t. XIV, 1913, p. 315-370, et les auteurs cités dans cet article.

Le *khutū* ou *khutww* est le *ḥutū* des Turks et le *kou-tou-si* des Chinois. L'expression dont se sert Yāḳūt حَبَق حَبوة est à corriger en خَتوة الخُتُو ou mieux encore en خَتُوت الخُتُو *khatūt al-khutū*, variante ou erreur de graphie pour خَرتُوت الخُتُو *khartūt al-khutū*, litt. : la corne de *khutū*. La phrase est donc à traduire : « Il y a chez eux de la corne de *khutū* lequel est une vache là-bas ».

« *Al-khartūt* (corne d'un animal). On l'appelle aussi, dit M. Wiedemann dans son important article *Zur Mineralogie im Islam* (*Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*, XXX : *Uebersetzung des Werkes von* Ibn al-Akfānī *über Mineralogie*, p. 228, n° 14), on l'appelle aussi *khutww*. Abū'l-Rayḥan al-Biruni dit : Il provient d'un animal. On dit qu'il provient du front d'un animal de la région des Turks, dans le pays des Kirgiz. D'autres (que Birūni) disent également qu'il provient du front d'un grand oiseau qui tombe sur quelques-unes de ces îles. Il est recherché chez les Turks; et les Chinois rapportent qu'il transpire lorsque des mets empoisonnés l'approchent. Les *Akhawayn ar-raziyān* disent que la meilleure sorte est le recourbé, dont la couleur va du jaune au rouge; puis celui qui est couleur d'abricot (*mišmišī*), puis celui dont la couleur va du gris (*das Staubfarbige*, celui qui est couleur de poussière) au noir. Autrefois, il y en avait des morceaux dont le prix s'élevait de 100 à 150 dīnār ». « Le Docteur Meyerhof du Caire, ajoute en note Wiedemann, m'informe que *khartūt* est encore aujourd'hui le nom de la corne du rhinocéros africain. D'après le professeur J. J. Hess, les Bédouins l'appellent également *khartūt*. En Egypte aussi, on se sert de cette corne pour reconnaître et neutraliser les poisons. Le Docteur

Meyerhof m'écrit encore qu'un marchand lui a apporté trois objets en *khartīt* : 1° un verre à boire avec pied ; 2° une coupe presque complètement claire, noire seulement dans le fond ; 3° une bouteille, large au bas et étroite dans le haut, presque complètement noire ; cette forme opère contre les poisons les plus violents et est, en conséquence, très chère. Le dessin de ces trois objets n'est pas entremêlé, mais radiaire ; la couleur de la coupe claire est brun-jaune tirant légèrement sur le verdâtre. Le diamètre de la coupe est de 13 centimètres ; elle provient d'un superbe rhinocéros. Elle doit avoir été tournée verticalement de la base de la corne, car le dessin en est absolument symétrique, comme pour les deux autres récipients. J. L. Burckhardt (*Reisen in Nubien und Arabien*, Iena, 1820) rapporte p. 192 à propos du commerce de Senaar, que les cornes de rhinocéros s'appellent *kartit* en arabe d'Égypte. On le travaille au Caire pour en orner les gardes de sabre et de poignards comme celles des armes des Mameluks. Elles sont très chères. Pour les cornes de rhinocéros, cf. le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua, trad. Hirth-Rockhill, p. 233 et *alibi*. » Sur le *khutww*, cf. également, E. Wiedemann, *Ueber den Wert von Edelsteinen bei den Muslimen* in *Der Islam*, t. II, fasc. 4, p. 357, et Julius Ruska, *Noch einmal al-Chutww* in *Der Islam*, t. IV, p. 163.

P. 213 l. 17-18. Sur la pierre qui fait pleuvoir, *vide infra* l'addition à la page 240, sur le bézoard.

P. 222 dern. ligne. Lire : *Ḳimārayan*.

P. 223, note 2. Au lieu de البيجاذق *al-baydjādzaḳ*, lire البيجاذق *al-bī-djādzaḳ*, du persan بيجاده *bēdjādeh*. Cf. Ruska, *Das Steinbuch*, *op. laud.*, p. 11 *sub verbo* ; Bretschneider, *Medieval researches from Eastern Asiatic sources* 2e éd., Londres. 1910, in-8°, t. I, p. 174, *sub verbo* « *Bi-dje-da*. The stones which are of a deep red colour and thin are the most valuable » ; et E. Wiedemann, *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften*. XXX, *Zur Mineralogie im Islam* : *Uebersetzung des werkes von* Ibn al-Akfānī *über Mineralogie*, p. 217, n° 3 *al-bidjādī*.

P. 229, l. 8 *infra*. Au lieu de *Ḳhatlān*, lire : *Khatlān*.

P. 235. Ajouter à la note 2 : Cf. *Hobson-Jobson*, sub verbis *Sissoo*, *Shisham*, p. 842.

P. 240. Bézoard. « Il est bien vrai, dit M. Pelliot (*T'oung-pao*, t. XIII, 1912, *Bulletin critique*, p. 437-438), qu'il y a une pierre appelée *yada* en turk, *djada* en mongol, et dont les sorciers se servent pour faire tomber la pluie ; Quatremère lui a consacré une très longue note dans son *Histoire des Mongols*, p. 428-440. Seulement cette pierre n'est pas le jade, et Quatremère, philologue prudent, n'a jamais dit qu'elle le fût. A Kachgar, où on dit bien *yada* ou *yadatāš* pour la pierre, et *yadačī* pour le sorcier qui s'en sert, on considère le *yada* comme un bézoar de cheval. A Koutchar, l'influence mongole a laissé des traces plus sensibles qu'à l'ouest et au sud ; le nom vulgaire de la pierre y a gardé la prononciation mongole, *djada* ; là aussi, on m'a affirmé que c'était un bézoar. C'est aussi comme un bézoar que le *djada* est donné dans le dictionnaire mongol de Kovaleskiï (p. 2275-2276). La même explication a été adoptée

par M. Denison Ross (*The Tarikh-i-Rashidi*, p. 32-33). Un mot *yadéi*, magicien, dont la valeur rituelle reste incertaine, s'est retrouvé dans les documents ouïgours du Turkestan chinois (F. W. K. Müller, *Uigurica*, II, 84). Le *yada* ou *djada* est venu à la connaissance des Chinois. Plusieurs textes sont indiqués dans le *K'in ting houang yu si yu t'ou tche* (ch. 43, ff. 6-7), dans le commentaire de Li Wen-t'ien au chap. 5 du *Yuan tch'ao pi che* et dans le ch. 6 du *Houan tou tchai tsa chou* (inédit) de Song Po-lou. On y voit qu'à la fin du XIVe siècle, le nom de la pierre est écrit 鮓答 *tcha-ta* dans le *Tcho keng lou*, œuvre bien connue de T'ao Tsong-yi. Au début du XVe siècle, le *Pei tcheng lou* de Kin Yeou-tseu appelle la pierre 札達 *tcha ta*. Tout au début des Ts'ing, et à propos d'un bézoar de cheval trouvé en 1644, le *Yun lang pi ki* de Song Lo dit que c'est là la pierre 祚答 *tcha-ta*, qu'elle est souveraine contre les maladies, et qu'on la trouve surtout dans le ventre des bœufs et des chevaux. Il est question de pierre 查達 *tch'a-ta*, dans le *Tong houa lou*, sous l'année 1717. Au XVIIIe siècle, Fang Kouan-tch'eng parle du 楂達 *tch'a-ta* dans son *Song mo ts'ao che tchou*. Il n'est pas douteux que ce *yada* ou *djada*, ainsi connu à travers toute l'Asie, soit un bézoar; il n'a rien à voir ni avec le jade lui-même, ni avec le nom que nous lui donnons. Tout au plus, a-t-il pu être confondu parfois avec la légendaire « pierre de lune », *candrakāntamaṇi* [*vide supra*, p. 126 et note 3] (cf. Sarat Chandra Das, *Tibetan-engl. Dict.*, p. 1242). Ce terme de *yada* ou *djada* n'apparaît toutefois en Extrême-Orient qu'avec les Mongols; mais les Chinois ont connu le nom de bézoar et la chose beaucoup plus tôt. Sous les Song, il est question de pierres 摩娑 *mo-so*, pour le nom desquelles on a signalé dans un ouvrage tardif, le *P'en ts'ao kang mou* du XVIe siècle, la variante 婆娑 *p'o-so*. En réalité, la forme *p'o-so* est la plus ancienne; c'est celle qui a été employée sous les T'ang, comme on peut le voir par la notice du *Pen ts'ao yen yi* de 1116, édition du *Che wan kiuan leou ts'ong chou*, ch. 4, f° 4 verso. Dans le *Pei hou lou*, écrit vers 875, on rencontre même (ch. I, f° 2 recto) la forme 婆薩 *p'o-sa* (**ba-sat* ou *sar*). Ces pierres sont données comme ayant la propriété de déceler les poisons et de protéger contre eux. M. Hirth a donc certainement eu raison de retrouver dans *mo-so* ou *p'o-so* le nom original du bézoar, le persan *pāzahr*, qui signifie mot à mot « antidote » (Hirth, *Die Laender des Islams*, p. 45; Hirth et Rockhill, *Chau Ju-kua*, p. 140). Il faut noter cependant qu'aucune de ces sources des Song ne parle de ces pierres *mo-so* comme de bézoars, au sens que le mot a pour nous. La transcription *mo-so* est anormale; c'est là un des cas où, sur une équivalence phonétique, il s'est greffé une valeur sémantique, au détriment de toutes deux. *Mo-so* a été interprété au sens de « frotter », et il y a des passages où la « pierre *mo-so* » est certainement entendue comme une « pierre qu'on frotte ». Quant aux bézoars véritables, les Chinois les ont connus à peu près de tout temps. Ils rencontraient surtout des béozars de bœuf, d'où le nom chinois de *nieou-houang* « jaune de bœuf », mais ils mentionnaient aussi le *lo-t'o-houang* « bézoar de chameaux », etc. (cf. par exemple le *Pen ts'ao yen yi*, ch. 16, f° 2) ». Cf. éga-

lement E. Wiedemann, *Zur Mineralogie im Islam*, *Beiträge*, XXX, p. 227 *infra*, et Julius Ruska, *Das Steinbuch aus der Kosmographie des Zakarijā ibn Muḥammad ibn Maḥmūd al-Ḳazwīnī*, p. 29.

P. 248, l. 2 de la note 2. Au lieu de skr. *biça*, var. *viça*, lire : *biṣa*, *viṣa*.

L'ère d'extension de skr. *biṣa*, poison, est considérable; elle s'étend du monde arabe occidental jusqu'aux Philippines où on le retrouve sous les formes *bísa* en tagal, *bisá* en tirurai, avec le même sens de *venin*, *poison* (cf. Carlos Everett Conant, *Notes on the Phonology of the Tirurai Language* in *Journal of the American oriental Society*, New-Haven (Connecticut), t. XXXIII, 2e part., 1913, p. 152).

P. 286, l. 15. Au lieu de : N° 174, lire : N° 1711.

P. 297. M. Julius Ruska m'a récemment fait savoir que le texte arabe publié par Wüstenfeld et attribué par l'éditeur à Ḳazwīnī, n'est en aucune façon l'œuvre de cet écrivain. Cf. les *Ḳazwīnīstudien* de M. Ruska parues dans *Der Islam*, 4e année, fasc. 1, p. 14-66, et fasc. 3, p. 236-262.

P. 312, dernière ligne. Ajouter la traduction de ce passage de Ḳazwīnī :

« L'île de Sīlān. C'est une grande île située entre la Chine et l'Inde, de 800 parasanges de tour. Sirandib est dans l'intérieur de l'île. Elle contient de nombreux bourgs et villes. Une quantité de rois y règne, indépendants les uns des autres. La mer qui la baigne s'appelle [mer de] Šalāhaṭ شلاهط (var. سلاط *Salāṭ*). On en tire des choses merveilleuses. On y trouve le sandal, le nard, le cinnamome, le girofle, le bois du Brésil et toutes les sortes de plantes aromatiques. On y trouve des plantes aromatiques qu'on ne trouve nulle part ailleurs. On dit qu'il y a dans cette île des mines de pierres précieuses. C'est une île pleine de choses excellentes. »

P. 325. Ajouter à la note 1 : Cf. *Hobson-Jobson*, sub verbo *Oojyne*.

P. 341, note 3. Ajouter : جزيرة العراه.

P. 344, l. 13. Voici le texte de cet important passage :

Folio 29 recto l. 5 ويتلقى (ms. بملقى) المشرف على البنتن (البمن)
جزاير قامرون والكبرى منها مدينة الملك في شرقي جزاير الجاوة واسم
المدينة قامرون وهي سمة الملك المتوارثة وقد تقدم (بقدم) نسبهم (بسبهم)
في جزيرة القمر وهذه الجزيرة حيث (حيث الطول ماية وثمانية وخمسون
درجة والعرض ست درجات وله جزاير صغار كثيرة (كبيره) في غربيّه وطول
الكبرا نحو اربع ماية ميل وعرضها داير على ماية ميل وفي غربي جزائره
الصغار جزاير مضافة للجاوة فيها العقاقير الهنديّة والرصاص القلعي ومنها
جزيرة البركان كالّتي تقدمت (بقدمت) قبل ومنها جزيرة المهوك (ou
المهوبى pour المهونى, المهوبى, المهوتى?) لايدرى (بدرى) قعره وبعد جزاير
قامرون الشماليّة جبال الكافور.....

P. 348. Ajouter à la note 3 : « *Laknaoti*, dit Yule (*Cathay and the way thither*, éd. de la *Hakluyt Soc.*, Londres, 1866, in-8°, t. II, p. 459 note 2), is the same as Gaur, long the capital of the Mahomedan governors and sultans in Bengal, the remains of which are scattered over an extensive site near Malda. Firišta distinguishes the three provinces into which Bengal was divided at this time as Laknaoti, Sunarganu [le *Sonargāwān* de Ibn Baṭūṭa, *supra*, p. 436], and Čatganu = Chittagong] (*Briggs*, I, 423). It would seem that by *Bengal* Ibn Baṭūṭa means only the two latter ».

P. 348, note 7. Lire *Laknawtī*. Au lieu de : *Vide supra*, p. 351, l. 29, lire : *Vide supra*, l. 5.

P. 358 note 11. Lire : *Vārāṇasī*.

P. 375, l. 15. Cf. René Basset, *Les aventures merveilleuses de Temim ed-Dâri* in *Journal de la Soc. Asiatique Italienne*, vol. 5, 1891, p. 3-26.

P. 411. Ajouter à la note 1 : « مخزوم *makhzūm* [et مُخَزَّم *mukhazzam*] se disent du chameau qui a les narines percées pour recevoir le خزامة *khizāma*, c'est-à-dire l'anneau ou la boucle de crin à laquelle la bride vient s'adapter de façon à maîtriser les mouvements de l'animal. De là aussi le خازم « anneau de cuivre ou d'argent que les femmes des *fellahs* en Egpte se passent à travers le nez. Lane, *Modern Egyptians*, t. II, p. 323 (Barbier de Ménard, *Les colliers d'or, allocutions morales de Zamakhschari*, Paris, 1876, in-8°, p. 73 note 1) ». D'après l'éd. en un volume des *Manners and customs of the modern Egyptians* publiée en 1895, l'anneau de nez en question est indiqué, p. 571, comme s'appelant خِزام *khizām*, communément خُزام *khuzām*.

P. 428, l. 7 *infra*. Supprimer *dentable*.

P. 432. Ajouter à la note 3 : La graphie arabe du nom de la reine Urdudjā, أُرْدُجا, peut, par une très légère modification, être rectifiée en أُروجا **Urūdjā*. Sous cette dernière forme, elle rappellerait l'ancêtre mythique des rois du Campa. « Il convient de remarquer, dit M. Maspero (*Le royaume de Champa*, in *T'oung-pao*, t. XI, juillet 1910, p. 58 du tirage à part), que ce sont surtout les usurpateurs... qui, ne pouvant légitimer leur accession au trône par une descendance directe et réelle des rois précédents, se targuent de leur filiation lointaine avec Uroja [pron. *Urodja*], le premier des rois Čams. Mais le nom même, *Uroja* « sein », et le synonyme *Uraḥprabhū* [litt. : né de Uras], sous lequel il est désigné une fois montre assez l'allure mythique de cette tradition et son absence de valeur historique. » Cf. également Finot, *Notes d'épigraphie* in *Bull. de l'Ecole Franç. d'Extrême-Orient*, t. IV, 1904, p. 96.

P. 433 note 1, l. 3. Lire : *Reise*, au lieu de *Reiṣe*.

P. 435, l. 15. « Habang [le *Ḥabanḳ* de Ibn Baṭūṭa], dit Yule (*Cathay*, t. II, p. 516), is the name of a small Tillah — *tīla* is the word commonly applied in Eastern Bengal to low and often isolated hills starting up from the plain — in the Pergunnah of Dinarpore south of Hubbigunge in this Zillah, running along the eastern or left bank of the Barak or Kosiara River. In tradition it is noted

for its *Pīrs* [Holy Men], under the name of *Habangia Tillah*, or, as pronounced in the neighbourhood *Hāpaniya Tillah.* »

En ce qui concerne le Šaykh Djalal ad-dīn mentionné à la ligne précédente, cf. également Yule, *Cathay, ibid.*

P. 436 note 3. M. Jules Bloch me signale une étymologie sanskrite possible de *Barahnagār* : *Varāhanagara*, la ville du ou des sangliers.

P. 441, l. 5 *infra*. Au lieu de *dessous*, lire : *dessous*.

P. 453, l. 19-20. Ainsi que l'a remarqué Yule (*Cathay*, t. II, p. 475 note), Ibn Baṭūṭa rapporte précédemment ces mêmes formules de salutations (t. III, p. 33), mais traduit *yakhšī mīsen* par « tu es un homme excellent ».

P. 491, l. 3-1 *infra*. Pour *malmal*, cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *mulmull*.

P. 500, l. 3-2 *infra*, 501, l. 1 et 525, l. 12. Au lieu de : *Kambūšā*, *Kanbūša*, *Sambā*, lire : *Kanbūšā*, *Šanbā*.

P. 505, l. 7. Lire : *Andarāwī*.

P. 507, l. 5 *infra*. Lire : *Fulo Kalārī*.

P. 518. Ajouter à la note 20. « The Arakanese are called Māghs by the natives of India; the Burmans of Pegu call them Rakhaing-tha. i. e, sons of Rakhaing = Arakan (*Linguistic Survey of India*, vol. III, part. III, Calcutta, 1904, p. 379) ».

P. 522. l. 11. Lire : *Dandabāšī*; l. 14, au lieu de : *Muṣawwa'a*, lire : *Maṣawwa'*, le *Massaouah* de nos cartes, dans l'Erythrée italienne, sur la côte occidentale de la mer Rouge.

P. 525. l. 14. Lire : *Akrā-kūrī*. — Ajouter à la note 16 : Pour *Falīkāt*, cf. *Hobson-Jobson* sub verbo *Pulicat*.

P. 527, l. 6 *infra*. Lire : *Fašī-faram*.

P. 534, l. 2. Lire : *Hīrāb*, au lieu de : *Ḥīrāb*.

P. 612. Ajouter à la note 4 : *Yamakoṭī* est, d'après les astronomes hindous, le nom du point situé à 90° à l'est du méridien de Laṅkā. Cf. *Viṣnupurāna*, etc.; *Alberuni's India*, trad. Sachau, t. I, p. 267, 268, 272 et 303.

P. 633. Ajouter à la note 3 : *Vide supra*, p. 155-156 où il est question de navires chinois « pouvant porter quatre cents marchands et cinq cents combattants ».

P. 646, l. 6 et 648, l. 1. Au lieu de : *Çoṛadeva*, lire : *Coṛadeva*.

P. 648. Ajouter à la note : Le *Descriptive Dictionary of British Malaya* de N. B. Dennys (Londres, 1894, in-8°, p. 163, sub verbo *Inscription*) rapporte ce qui suit au sujet de l'inscription lapidaire de Singapour datant probablement du XIIIe siècle et qui se trouvait à l'endroit occupé en 1894, par les bureaux du capitaine de port. « L'inscription dont je possède un fragment, dit le colonel Low (*Journal of the Indian Archipelago*, t. I, p. 89), n'était que partiellement

lisible; l'alphabet employé est un alphabet de la péninsule de l'Inde. On peut à peu près en tirer ceci pour les annales malaises : « Rajah (*sic*) Suran de Amdan Nagara, après avoir conquis l'État de Djohore avec ses troupes Kling (*Kling* est le nom donné aux gens de la côte du Coromandel), se rend à Tamsak [le *Tumasik* du *Nāgarakrētāgama*, *vide supra*, p. 663]. Lorsqu'il retourna dans son pays de Kling ou Bedjanigar [*sic*, Vijayanagara, le *Bīdjānagar* de 'Abd ar-Razzak, *supra*, p. 474], il laissa un monument commémoratif de ses victoires, sur lequel a été gravée une inscription en langue de l'Inde : Tamsak est appelée également Singhapura ». « Ceci, ajoute le colonel Low, se passait vers 1201 de notre ère. »

P. 658, 2e colonne, l. 8. « Il faut comparer aussi, dit Bergaigne (*Inscriptions sanscrites de Campā*, p. 205, note), les inscriptions trouvées dans l'ouest de l'île de Java, qui célèbrent le roi Pūrṇavarman, particulièrement celle de la rivière de Tjaroentoen [= Čaruntun], près de Tjampea [= Čampea], publiées par M. Cohen Stuart (*Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, 3e série, t. X, 1875, p. 163-170). M. Kern attribue celle-ci ainsi que les inscriptions de Bĕkasih et de Djambu (même recueil, 4e série, t. X, [*Een sanskritopschrift te Bekasih*, p. 522-528]), à la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve. Le roi Pūrṇavarman est donné comme le souverain d'une ville dont le nom a été lu *Nārūma* ou *Nāruma-sagara* (*Ibid.*). Ce nom, selon M. Kern, n'appartient pas plus aux langues de la Sonde qu'à celles de l'Inde. Or on trouve sur une inscription čam (n° 392 de la Bibliothèque Nationale, cf. aussi le n° 383) le nom de *Ruma-nagara*. (Voir *Journal Asiatique*, janvier 1888. A. Bergaigne, *L'ancien royaume de Campā, dans l'Indo-Chine, d'après les inscriptions*, p. 92). Le nom de *Nāruma* serait-il composé de deux mots dont l'un serait identique au *Ruma* čam? Précisément le lieu près duquel a été trouvée l'inscription de Čaruntun s'appelle Campea, c'est-à-dire apparemment Campā. Enfin ce Purṇavarman, comparé à Vishṇu, et qualifié de *vikrānta* sur un rocher voisin de la Campa javanaise, où est restée gravée l'empreinte de ses pieds, ne serait-il pas un conquérant venu de la Campa indo-chinoise? » Le texte du *Nāgarakrētāgama* ne permet pas d'affirmer que la *Roma* du chant 76 est identique à la *Nāruma* des inscriptions précitées; mais il est intéressant de signaler l'identité de nom de deux villes situées au Čampa et dans la grande île javanaise. *Roma* du *Nāgarakrētāgama* figure dans la première strophe du chant 76 où il est dit ceci : « Les principales fondations çivaïtes dotées de franchise sont les suivantes : des ermitages et des salles d'audience (*balay*) à Kañči et Kapuluñan, à Roma et Wwatan... ».

P. 663, dernier mot. Ce *Siñhanagarī* nommé immédiatement avant le Čampa pourrait bien être une des villes de cet ancien royaume indochinois. « Cette ville, dit M. Georges Maspero à propos de la *Siñhapura* ou *Siñhāpura* čam, « devait se trouver sur le Sông Thu-bồ'n, puisqu'il est question du fleuve de Siñhapura: il faut peut-être en chercher l'emplacement aux ruines de Tra-Kiêu (Finot, *Notes d'épigraphie* in *Bull. E. F. d'Extrême-Orient*, t. V, 915) ». Cf. également *Mĩ-So'n*..... Dans les environs de cette ville se trouvait le domaine (*bhandāra*) de Bhadreçvara (Çrīçanabhadreçvara-Īçanabhadreçvara) où s'élevaient les temples que nous désignons aujourd'hui sous le nom de groupe de

Mĩ-So'n..... Dans les environs s'étendait la forêt de Lāk..... C'est probablement le *Ta-tchen-hai-k'eou*, « grand port des Čams » des textes chinois ; et la rivière de Siñhapura leur *Lin-yi p'ou*, l'estuaire du Lin-yi. Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 199 (*Le royaume de Champa* in *T'oung-pao*, t. XI, mai 1910, p. 31 du tirage à part). »

P. 670. Addition à la note 1. J'ai trouvé à la bibliothèque de l'Institut de France le fascicule 31 du *Journal of the Straits branch of the Royal Asiatic Society* de 1898. La lettre du roi d'Atchin à Jacques Ier d'Angleterre a été publiée en texte malais et traduction anglaise par le Rév. W. G. Shellabear dans un article intitulé : *An account of some oldest Malay Mss now extant*, p. 107-151. Le sultan d'Atchin qualifie le roi Jacques de : « *radja Ya'ḳūb yaṅ mĕñampukan nĕgri Britani dan nĕgri Fransi dan nĕgri Irlandi*, le roi Jacques qui gouverne le royaume de Bretagne, le royaume de France et le royaume d'Irlande ». Après l'énumération des pays qu'il prétend soumis à son autorité, le sultan ajoute : « Now it is stated therein that the king [of England] requets that the English people may trade in Tīkū and Pariāman, and that they may settle there to trade, as in the time of His Highness the late Sayyidu'l-Mukammal سيد المكمّل. Now it is my decree that the English people cannot, as desired by the king, receive my permission to trade in Tīkū and Pariāman, and cannot settle there to trade, for those countries are wild and moreover are distant from us. If the people of Tīkū and Pariāman should molest them, we should certainly get an infamous report with King James. By the grace of the Lord of the universe, if the English people who are servants of the king desire to trade, let them trade in Acheen [آچه litt. *Āčeh*] ; and if they desire to send their factors to trade, let them send them to Acheen, so that whoever shall molest them we may quickly make inquiry and punish with a just punishment, since they are the servants of the king who is in correspondance with us..... ».

Une précédente lettre en malais publiée dans le même article, est intitulée : « جاوي *Djāwī yaṅ di-pĕrsembahkan Kapitan Inġris itu*, The Malay [version] presented by the English Captain ». L'expression *djāwī* = *malais*, dans ce document officiel, est à retenir. Le sultan y est désigné sous le double titre de « roi du royaume de اچه Ačeh (*sic*) et du royaume de سَمُدَرَ Sammudara (*sic*) ».

Dans ses *Researches on Ptolemy's geography*, p. 705-706, M. Gerini date de 1612 la lettre du sultan d'Atchin à Jacques Ier. Mais ce document est daté en toutes lettres de l'année « 1024 de l'Islām ». Il faut donc lire : 1615 de notre ère, au lieu de 1612.

INDEX[1]

A

ABANŪBA (île de —), 415.
'ABBADĀN, 65.
'abbāsiyya, 620, 621.
'ABD AL-KŪRĪ (île de —), 526 n.
'Abdallah bin 'Amr bin al-'Āṣ, 55, 64.
'Abd al-Laṭīf, 330 n., 331 n.
'Abd al-Malik ibn Zuhr, 278.
'Abd ar-Raḥman le Maghribin le Chinois, 412.
'Abd ar-Razzāḳ as-Samarkandī, **473-474**.
'Abd er-Rezzaḳ l'Algérien, **236** n.
'Abdī, 71. Voir 'Ābidī
'ABDIKURĪ (île de —), 526.
Abe no Nakamaro, 640.
ABHAYA, 653.
'Ābidī, 29 n. Voir *Ābdī*.
AB'ILA (îles —), 523.
ABĪN, 395. Voir ABIYAN.
ABIYAN. Voir ABĪN. 598.
Aboulféda. Voir *Abūlfidā*.
'ABPÁNA, 177 n.
abrandj, 243, 334.
Abrégé des merveilles (l' —), 74 n., **137-160**, 211 n., 306 n., 572 n., 579 n., **677-678**.
Abšīhī, 1, **469-471**.
Abū 'Abdallah Muḥammad bin Isḥāḳ, 69.
Abū Dulaf Mis'ar bin al-Muhalhil, I, 1, **89**, 122, 123, 132, **208-229**, 232, 313, 314.
Abū Ḥanīfa, **246**, 248, 274, 286, 295, 615 n.
Abū'l-'Abbās aṣ-Ṣufrī, 230.
Abū'l-'Abbās de Sīrāf, 580.
Abū'l-Faḍl Dja'far, **603-606**.
Abū'l-Faradj (Grégoire —), 357.
Abū'l-Faradj bin Ḳodama, **366**.
Abū'l-Faradj Muḥammad bin Isḥāḳ, 1, **118-136**.
Abu'l-Fazl, 1, 121 n., **542-555**.
Abūlfidā, 1, 2, 3, 32 n., 48 n., 49 n., 67 n., 75 n., 95 n., 96 n., 132 n., 187 n., 203 n., 204 n., 222 n., 315 n., 316 n., 322 n., 324 n., 330 n., 335, 364, 387 n., 393 n., 395 n., **398-404**, 400 n., 401 n., 405 n., 427 n., 480 n., 485 n., 489 n., 497 n., 555 n., 590, 597, 598 n., 599 n., 601 n., 612 n.
Abū'l-Ḥasan Sa'd al-Khayr l'Espagnol, 208.
Abū'l-Ḳasim az-Zadjādjī, 207.
Abū'l-Ḳasim de Sīrāf, 368.
ABŪNA, 177.

1. Il n'a pas paru utile d'y faire figurer les noms de personnages cités accidentellement.

On a imprimé les noms géographiques en capitales; les mots et les titres d'ouvrages orientaux, en italique. Les chiffres en caractères gras indiquent qu'à la page dont il s'agit, il est question en détail du personnage, de la ville, de l'île, etc., auxquels ils se rapportent.

Abū 'Omar Minhādj ad-dīn, **353-356**.
Abū Sa'd, 208.
Abū Sīnā, 543.
Abū Ṭāhir de Baghdād, 585.
ABŪTARA, 521.
Abū Zayd Ḥasan de Sīrāf, 1, **82-88**, 93, 411 n., 422 n.
Abū'z-Zahr al-Barkhatī, 574, 577.
ABYSSINIE, 170, 176, 235, 321, 335, 380, 388, 389, 460, 474, 492, 598.
ACIN, ACIN. Voir ATCHIN.
aconit napel, **248**.
aconitum ferox, **246-248**, 476.
ADALĀ-FATTAN, 529.
'ADALĪ (îles —), 525.
ADAM (pic d' —), 307, 378, 384, 389.
ADDŪ (îles —), 535.
ADEN, 50, 51, 56, 68, 117, 195, 203 n., 335, 336, 339, 340, 350, 357, 379, 395, 460, 467, 474, 487, 488, 492, 493 n., 521, 525, 540 et n., 554, 598, 600.
Adityabhakta (les —), 125.
'ADJRAD (montagne), 324.
adoration des vieillards valides, 213.
ADZARBAYDJĀN, 473.
AFGHANISTAN, 492.
Afkānī, 603.
AFRIQUE (côte orientale d' —) 3, 317, 318, 319.
agalloche. Voir *aloès*.
agar, aloès, 546.
AGELAN, 653.
AGHNA, 328, 364 n., 374, 378, 389 n., 396, 594.
Aḥmad bin al-'Adzrī, 173.
Aḥmad bin Mādjid, 485.
Aḥmad ibn Abī Khālid, 263.
Aḥmad ibn Yūsuf, 242.
Aḥmad le libraire, l'Égyptien, **368**.
Aḥmad Šihāb ad-dīn Tāliš (Walī —), 556.
Ahrūn al-Ḳass, le prêtre, **247**.
AḤWAR, 525, 539.
aimant, 120, 226, 324.
Aīn-i-Akbari. Voir *Ayn-i-Akbari*.
'AKÁNAI 'EMΠÓPION, 592 n.
AḲANNA, 592 n.
AḲANT, 592 n.
Akbar (empereur —), 542.
AKKATĪ (île de —), 528.
A-KO-NA-WA, 640.
AKRA-KURĪ, 525.
Alemgīr nāmèh, 556.
Alexandre de Tralles, 244.
Alexandre le Grand, le Bicornu, 148, 149, 301, 306, 314, 373, 388, 419, 552.
ALEXANDRIE, 207.
'ALFŪRĀ, 392.
ALHŪ, 367.
'Alī Čelebī. Voir *Sīdī 'Alī Čelebī*.
ALIDE (île —). Voir ṢUBḤ (île de —)
'Alī, dieu des Arabes, 212.
'Alī ibn Muḥammad, 281.
'Allāma (capitaine —), 579.
aloès, 24, 83, 144, 153, 154, 156, 186, 187, 191, 226, 230, **284-286**, 343, 360, 381, 400, 458, 480, **546-547**, 554, 558, **604-605**, **609**, 619, 620, 621, 623, 624, 625.
— *ašbah*, 605.
— *'aṭās*, 448.
— *barrī*, 284, 546.
— de Banda, 513.
— de Čampa, 30, 40, 42, 52, 153, 187, 206, 223, 227, 232, 284, 308, 313, 345, 402, 568, 605.
— de Chine, 31, 546.
— de Djāba, 307, 421, 464.
— de Djāwa, 208, 309, 343, 447, 462.
— de Ḳāḳula, 51, 52, 284, 434, 445, 448, 479, 481, 546.
— de Kalāh, 230.
— de Kāmarūpa, 88, 197, 222, 226, 229.

aloès de Ḳāmrūn, 308, 315, 620 et n., 622, 623.
— de Khmèr, 30, 51, 52, 85, 92, 93, 103, 153, 187, 222, 227, 229, 284, 308, 345, 360, 382, 402, 434, 445, 448, 464, 469, 470, 478, 546 620.
— de Ḳiṭa', 52, 284, 546.
— de Lawāḳ, 52, 285, 547.
— de Lūḳīn, 52.
— de Rahmā, 44, 105.
— de Ṣaymūr, 223.
— de Sīlān, 341, 396.
— de Socotora, 272, 608 n.
— *djabalī*, 546.
— *djalālī*, 284, 547.
djallay, 52.
— du pays du Maharadja, 99, 110, 191.
— indien, 29, 30, 31, 123, 186, 439, 546, 604, 617, 618, 619, 620, 624.
— indien *kalakhī*, 434.
— *kaṣmūrī*, 284.
— *kašūr*, 52.
— *ḳismūrī*, 546.
— *mandalī*, 227, 284, 285, 315, 465, 469, 546, 547.
— *manṭāḳī*, 285.
— *manṭawī*, 52.
— *mariyaṭānī*, 285.
— noir, 558 n.
— *rīṭālī*, 547.
— *samandūrī*, 284, 546, 547.
— *sīlānī*, 387.
'amada (poisson), 424.
Amaleḳ le Grand, 571.
— le Jeune, 571, 572, 573.
AMAMI (îles —), 640.
AMBOINE (île d' —), 664 n.
AMBON = AMBOINE, 664.
ambre, 25, 36, 39, 50, 51, 58, 64, 79, 98, 143, 151, 181, 182, **282-284**, 299, 302, 310, 312, 386, 412, **543-544**, 584, 588, **604**, **610**, 615, 617, 619, 623, 624, 625.
AMBRE (île de l' —), 537.
ambre *ašhab*, 543.
— bleu, 619.
— de Ḳāḳula, 51.
— de Salāhaṭ, 51.
— de Šihr, 50 51, 604, 616, 619, 620, 621, 622, 624.
— du Zandj, 50.
— indien, 51, 621, 622, 623.
— *khaškhāšī*, 543.
— *karkbālūs*, 51.
— *lādan*, 543, 544.
— maghribin, 51, 604.
— magique, 585.
— *mandalī*, 282 n., 543, 604 et n.
— rouge, 361.
amiante, 587 n.
Amīn ad-dawla, **277**.
AMĪNĪ (île de —), 527.
amirauté, **548-550**.
ammoniaque (minerai d' —), 371.
AMMONIAQUE (montagnes d' —), 370, 372, 392.
AMPU, 653.
'Amrānī (Al-), 207.
AMṚTASABHÀ, 653.
AMṚTĀWARDDHANĪ, 653.
'Āmūr fils de Japhet, 111, 317 n., 329 et n.
ĀNAIMAÑGALAM, 648 n.
ANAMBA (îles —), 666.
ANĀMIL, 537.
Anašaniyya (les —), 127.
ANBALĀ KŪRĪ, 498.
ANBARIYA (île de —), 177 n., 178.
ANČŪ, 159.
ANDALOUSIE, 132.
ANDAMAN (îles —), 37, 98, 341, 388, 396, 436 n., 438 n., 504, 524, 581, 649 n.
— (GRANDE —), 504, 505, 506, 524 n., 525, 526, 584, 585.
— (PETITE —), 504, 526, 527, 528.

ANDAMAND, 525 n.
— (FĀL —), 524 n., 525.
ANDARAMANDA (île —), 505.
ANDARAWĀN-I-KABĪR = GRANDE ANDARAWĀN, 504.
ANDARAWĀN-I-ṢAGHĪR = PETITE ANDARAWĀN, 504 et n.
ANDAR-SĀBUR (îles —), 509, 533.
ANDARŪ (île de —), 527, 528.
ANDARŪWA (île de —), 527 n., 528.
ANDĒL, 653.
ANDJABA (île de —), 174.
ANDOH-WAWAṄ, 653.
ANDRAFŪR. Voir INDRAPURA.
ANF-I-KHANZĪRE, 527.
ANFĪLA, 523.
ANFRANDJA. Voir AṄGAZĪDYA.
ANFŪDJA. Voir UṄGŪDYA.
ANGĀDIYA, 523.
AṄGAZĪDYA (île de —), 176, 503.
animaux anthropomorphes, 476-477.
ANJOUAN (île d' —), 536.
AṄKOLA du pays Batak, 429, 431.
ANKUWA, ville de Corée, 194.
ANMŪ, 329 n.
Annales historiques de Mas'ūdī, 92, 107.
ANNAM, 640, 641.
ANTAHPURA, 653, 654.
Antéchrist, 30, 100, 110, 144, 153, 167, 304, 375, 386, 424, 567.
ANTÉCHRIST (île de l' —), 334, 335, 374, 375.
anthropophages, 25, 36, 37, 41, 98, 151, 152, 154, 157, 166, 182, 301, 302, 341, 411, 416, 419, 468, 504, 583, 584, 639, 649.
anthropophages à queue, 583.
antilopes, 298.
Anuruddha, 648 n.
ANZALNĀ, 520.
Aomi no matto Genkai, 638.
API-TAHĒN, 653.
'ARA (cap —), 526.
Arabes (les —), 2, 3, 42, 43, 63 et n., 70, 74, 102, 119, 122, 165 n., 212, 218, 330 n., 389, 396, 417 n., 498, 506, 509, 514, 559, 640.
ARABIE, 3, 70, 83, 85, 156, 240, 284, 474, 487, 489 n., 521, 522, 523, 524, 525, 526, 539, 615 n.
ARAKAN, 490, 518, 552, 559 n., 561.
ĀRAMŪRĪ, 521.
'Āraṭī, 72.
arbre gigantesque, 467, 470.
arec (noix d' —), 99, 286, **323**, 388, 439, 458, 634, 635.
AREC (golfe de la noix d' —), 204, 348.
argent, 37, 43, 44, 95, 99, 104, 105, 119, 131, 216, 350, 454, 474, 552, 634.
— magique, 37.
ARGYRA, ARGYRÊ, 347 n.
ARĪN. Voir UZAYN.
ARKHANG. Voir ARAKAN.
Aristote, 169, 223 n., 241, 242 n.
armāk ou *armāl*, **239-240**.
ARMAN, 71.
ARMANAN, 581 n.
ARMĀYĪL, 132.
ARMUZA, 593.
aromates, 65, 66, 99, 107, 110, 154, 156, 174, 250.
'APΩMATA 'EMΠÓPION, 593.
AROMATES (île des —), 28.
ARŠĪR (île de —), 368.
ARŪ, 361, 652 n.
'ARŪH, 510, 533.
arum, 678.
arum colocassia, 237.
ĀRYYA, 653 et n.
ĀRYYA BLITAR, 653 n.
ASĀHAN, 671.
ASAHIṄ, 653.
ĀŠĀM, AŠĀM = ASSAM, 551, 561.

ascètes, 120, 122, 552.
ASFĪTRĀ, 594.
ASIE CENTRALE, 640.
ASIYA (golfe de —), 523.
Aškanīn, 574.
ASNĀND, 198.
'ΑΣΗΙΘΡΑ, 594.
AṢRĀR (île de —), 384.
— (ville de —), 384.
ASSAM. Voir KĀMARŪPA, 556, 557, 558.
'ĀŠŪRĀ (île de —), 188.
'ATA, 'AṬĀ, 518.
atam (*al* —), poisson, 303, 420.
AṬAWARĀN (île de —), 301, 419.
ATCHIN, 361 n., 490 n., 494 n., 545, 547, 550, 553, 559, **670-671**, 686.
Āthār al-bāḳiya (*Al* —), 162.
ATLANTIQUE (l' —), 371 et n.
AṬRĀGHĀ. Voir ṬARĀGHĀ, 351, 481.
AṬRAḲĀNĀ, 592 n.
ATRAP, 653.
Aṭwāl (*Al* —), 32 n., 48 n., 67 n., 75 n., 95 n., 96 n., 203 n., **400** et n., 402, 403, 612 n.
AVA, 557, 561.
Avalokiteçvara, 637.
Averroès, 295.
Avicenne, **161**, 165, 236, 240, 243, 244, 248, 256, 263, 264, 266, 276, 280, 281, 282, 283, 284, 285 n., 286, 288, 290, 291, 294.
'AWAY, 519.
'AWKAN, AWKĀN (île de —), 522 et n.
AWTER-GŌL, 556.
AWZĀRMANDA (île de —), 507.
AWZĀR-MANDĀ, 526.
'Ayāḍ (le ḳāḍī —), 424.
AYĀM (île de Al —), 191.
AYETHEMA, 647 n.
'AYN (golfe de —) 525.
'AYN AL-BAḤR, 503.
AYNAM, 501.
Ayn-i-Akbari, 285 n., 431 n., 434 n., 497 n., **542-555**.
AYODHYĀ, 663.
AYṬAM, 532.
AZĀDĪWA (île de —), 524, 539.
azafar (bois odorant), 558.
'*Azīzī* (*Al* —), 32 n., 399, 403.

B

bāba (poisson), 424.
BĀB AL-MANDEB, 395, 408, 460, 525.
BABĒG, 653.
BACANORE. Voir FĀKANŪR.
baccaris, 307.
BAČĒK, 653.
BACTRIANE, 120, 121 n.
BADAHULU, 664.
BADFĀRKALAH, 581.
BAḌĪ', BAḌĪ'A (île de —), 523.
Badīghōras, **249**.
BAD-I-ḲALA, 524.
Badjā (les —), 210.
Badjnāk. Voir *Petchenègues*.
BADJRA-LAKṢMI, 653.
BADJRAPURA, 653.
BADJRASANA, 653.
BADZAKHŠĀN, 387 n.
BAGDĀD, 84, 122, 477.
BAGHĀNĪN. Voir BAGHNĪN.
Baghar, 207.
Baghbūr, 2, 130, 131, 132, 159, 350, 351, 582 n.
BAGHDĀD. Voir BAGDĀD.
BAGHNĪN, 187 n., 229.
Baghrāč (les —), 212, 213.
BAGRĀN, 131. Voir BAGHRĀZ.
BAGHRĀZ, 130.
Bahādūn (ange —), 128 n.
Bahādūniyya (les —), 128.
BAHAL (roi de —), 170.
BAHANAK, 199.
BAḤARAYN. Voir BAḤRAYN.

Bahariyya (les —), 384.
bahramānī (escarboucle —), 606.
BAḤRAYN, 96, 483.
BAHROČ. Voir BROACH.
BAḲ'A, 524.
BAKAL, 491.
Bakaranatiniyya (les —), 127.
BAḲAṬÎ, 335, 336.
BAKHAM (pays de —), 579 et n.
BAKULAPURA, 653.
Bākuwī, 1, **462-465**.
BALA (île de —), 396.
BALA MASIN, 653.
BALAMBAÑAN, 669.
BALANḲ, 328, 339.
BALDJARĀ, 387 et n.
— (île de —), 383, 389.
baleine, 155.
BALERAH, 653,
Balharā. Voir *Ballahrā*.
BALHŪR, 393.
BALI (île de —), 536, 664, 665, 669, 674.
BALI-FANĪN (atoll —), 525, 526.
BALIḲ, 389.
BALĪKH, 524.
BALINEAN, 662 n.
BALĪ-NŪGAM, 497, 498, 530.
BALITAR, 653.
BALKH, 602.
Ballahrā, 22, 28, 42, 43, 47, 63 n., 73, 74 n., 75, 94, 96, 102, 103, 104, 107, 117, 119, 159, 196, 204 n., 348, 366, 393, 461, 480 n.
BALLAHRA (montagnes du —), 348, 351, 368, 370, 392.
BALŪČ, 377.
BALUNG, 524 n.
BALŪS = BAROS, 27, 152, 182, 184, 382 n., 416, 633 n., 635, 652, 671.
bambou, 25, 27, 32 et n., 36, 50, 56, 65, 98, 141, 152, 154, 225, 300, 309, 312, 403, 412, 414, 463, 478, 479, 482, 568, 634, 639.
bambou (côte du —), 379.
BAMIYAN, **120 n.**, 122, 279.
bān. Voir *ben*.
BANAGH, 500, 527.
bananes, bananier, 26, 27, 28, 39, 41, 78, 151, 152, 154, 182, 186, 187, 188, 189, 305, 307, 323, 332, 389, 416, 418, 421, 439, 464, 581, 634.
— du Zandj, **174-175**
BĀNAS, 174.
BANASARA, 653.
BAÑBAÑ, 653.
Band (les —), 158.
BĀNDĀ, 522.
BANDA, 2, 429, 430, 513 n., 664 n., 668.
BĀNDAN, BANDĀN (îles de —), 513, 514, 668.
BANDAR DARWĪŠ, 537.
BANDAR-I-MŪSĀ, 526.
BANDAR-I-ŠU'BAN, 537.
BAÑDJAR MĀSIN, 668.
BANG = BENGALE, 553. Voir *Bengale*.
BAÑGAAI, 664.
BANGĀRAM (île de —), 528.
BANGĀWAN, 354.
BANGAMATĪ, 354.
BANĪ ISMA'ĪL (port des —), 503.
BANIR, 653.
Bāniyā, brahmane, 96.
BAÑKA (île de —), 431, 511 n., 535 n., 667.
BAÑKŪLU, 671.
BANNA (golfe de —), 527, 540.
BAÑOR, 653.
BANTAEÑ, 664.
BAÑU-HAÑET, 654.
BAÑU-HNIÑ, 654.
BAÑUWAÑI, 669.
BAÑWAN, 654.
BARĀBAR, Voir BERBERA.

BARABARĀ. Voir BERBÉRA.
BARAHNAGĀR, 436, 437, 438 et n., **684**.
BARAKĀT (île de —), 365.
BĀRĀMNĪ, 366.
BĀRĀNASĪ. Voir BENARES.
BARAND, 155.
barandj = coco, 243.
BARAT, 652, 654.
BARAWA. Voir BRAWA.
BARĀWA (îles de —), 583.
BARAWALĪ, 532.
BARBAR. Voir BERBÉRA.
BARBARES (côte des —), 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535.
BARĒMI, 654.
BARĪ, 596.
BARITU, 660.
BARKA, 393.
BARḲA, 570. Voir BARRĀḲA.
BARḲALĀ, 341, 348.
BARKUDOZ, 361.
BARLAK, 361.
BARMA, 322.
BĀR-MŪSA (Grande —), 519.
— (Petites —), 519.
BARŌČ. Voir BROACH.
BARŌDJ. Voir BROACH.
BAROS. Voir BĀLŪS.
BARRĀḲA (al —), 149.
BARR AL-MUL, 541.
BARṬĀYĪL (île de —), 29, 100, 110, 144, 153, 167, 304, 312, 386, 423, 424, 464.
BARU, 654.
BARU BARE, 654.
Barūza, 94, 95, 102, 477.
BARŪZA, ville, 73, 102.
BASĪTAŃ, 670.
BĀŠKALĀ, BĀŠKALĀR (îles de —), 508.
BAṢRA, 48 n., 51, 65, 84, 95, 96, 101, 250, 357, 368 n., 483, 555, 582, 588, 593, 602.
Baṣrī (Al —), **240**, 290, 296.
BAṬĀ, 335, 592 n.
Bataks de Sumatra (les —), 511 n.
BATAN, 652.
Baṭaṅ (les —), 511.
BATAŃ, 654.
BATAŃ LUPAR (riv. —), 661 n.
BATATA, 654.
BATHRA, en Palestine, 615 n.
BATĪNA, 324, 325.
BAṬN-I-ḤAYYĀT, 521.
Bāttānī, 6, 32 n., 48 n., 49 n., 594 n., 612.
BATTIRĀ (attol —), 527.
BATU, 654.
BATU PUTIH, 654.
BĀTU SĀWAR, 671.
BATWAN, 654.
Bawūrah. Voir *Barūza*.
Bayhaḳī (Al —), 338.
BAYWAM-ḲUṬLŪ, 455.
balsān, 617 et n.
baume de Judée, 617 n.
bdellium, 323.
BEDAHULU, 664 n.
BĒDULU, 664 n.
BĒKĒL, 654.
BĒLAH, 654.
béliers, 410.
BĒLITUŃ. Voir BILITON.
ben, 610 et n., **615** et n., 616, 617, 618, 619, 620.
BENARES, 358, 481, 601 et n.
BENGALE, 435, 437, 438, 474, 486, 487, 488, 490, 491, 492, 493, 496, 497 et n., 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 541, 550, 552, 553, 556, 559, 560, 561, 562, 645, 646 n., 648 n.

benjoin, 381, 438, **446** et n., 511, 548 n.
BĔŃKULU, 671 n.
BEŃKULEN ou BENKULEN, 671 n.
BERAU, 668.
BĔRAW, 668.
BERBÉRA, 55, 68, 321, 322, 323, 394, 460, 527, 554.
— (cap de —), 598, 600.
BERBÈRES (pays des —), 203.
bĕrsīlā, 585 et n.
BĔRU, 654.
BĔRUMAK, 668.
BĔSITAŃ, 670 n.
BĔSUKI, 669.
bête à figure humaine, 582-583.
bétel, 179, 230, **248-250**, 332, 381, 442, 458.
beurre, 577.
bézoard, 211, 217, **240-242**, 247, **680-682**.
BHĀDRĪ, 517.
BHAṆARĀGINA, 654.
bhandāri, 548, 549.
BHATĪ, 550.
BHAYALĀLI, 654 n.
BHAYALAŃÖ, 654 et n.
BHOT, 596.
BĪDJANAGAR, 474.
Bidjay Mānik, 550.
bīdjādzaḳ (pierre —), 223 n., 680.
bi-dje-da (pierre —), 680.
BIHAR, 550, 560, 561, 645.
BILIN, 647 n.
BILINGAM, 540.
BILITON (île de —), 667.
BIMA, 664, 668.
BĪMĀRŪH (port), 503, 537.
BINOR, 654.
BINTAN = ILE DE BINTAŃ, 343, 344, 667.
BIRMANIE, 197 n., 319, 320, 516, 643, 648 n.
BĪRŪN, 48 n., 351, 593 n.
Bīrūnī, 1, 29 n., 68 n., 95 n., 96 n., **162-167**, 203 n., 205, 242 n., 400 n., 477 n., 583 n., 586 n., **596-602**, 603.
BĪRŪN ŠĪRŪ (détroit), 504.
bīš. Voir *aconitum ferox*.
bīš mūš bīšā. Voir *aconit napel*.
BIYYARDAWAL, 204 n.
blé, 61 n., 188, 194, 197, 480 n.
BLITAR, 654 et n.
BODHIMŪLA, 654.
Bodhisattva, 124 n., 677.
BODJOLALI, 654 n.
bœufs, 30, 153, 187, 298, 332, 463.
— sauvages, 144, 410.
bois du Brésil, 25, 32, 36, 56, 64, 83-98, 151, 156, 181, 225, **246**, 300, 307, 310, 340, 369, 371, 380, 403, 412, 414, 434, 513, 554, 606.
bois *kalahī*, 350.
BOKHĀRA, 220.
BORAŃ, 654.
Borhān kāṭi' (dictionnaire persan), 563.
BORNAY (îles de —), 514.
BORNEO, 176 n., 337 n., 514 n., 559, 575 n., 649, **660-662**, 666, 667, 668.
BOST, 187 n., 229.
BOUN-LAI, 660 n.
Bozorg (Capitaine —), I, 1, 565.
Brahmagupta, 164.
Brahman (roi), 158.
brahmane, brahme, 96, 148, 306, 313, 386, 465, 475, 629, 640, 646.
— (forteresses des —), 351.
brahmanisme, 117, 475.
BRAHMAPOUTRE (le —), 24 n., 354 n., 367 n., 368 n., 401 n., 435 n., 436 n., 556, 557.
BRAWA, 535.
brésillet, 197.
BROACH, 204, 394, 480, 517, 555, 674.
BRUNEI, 660 n.
BUBAT, 654.
Būdāsaf. Voir *Bodhisattva*.

budd = temple, 185, 345.
Buddha, 77, 422 n.
— (idole), 28, 62 n., 119, 122, 123, 124, 159, 185, 186, 187, 219, 228, 332, 339, 382.
— (jeunes filles attachées au service du —), 186, 421, 422 et n.
BUDDHĀDHIṢṬHĀNA, 654.
Buddhisme, 117, 355 et n., 629.
BUD-FATTAN, 527.
BUḌUR, 654.
buffles, 24, 26, 30, 153, **255**, 298, 304, 454, 463, 482.
— sans queue, 25, 151, 181, 187, 300, 309, 381, 412, 462.
BUKUĒ, 654.
BULAŃ ou BULAN, 667.
BULANDAKĀL, 526.
BULLIN, 26.
BULUNGUM, 530.
BŪM (écueil —), 516
Bunān (pharmacienne —), 621.
BUŃATAN, 654.
BUNG. Voir BENGALE.
BUŃURĀN (île de —), 666.
BURĀM, 621, 624.
BUREŃ, 654.
BURIYA (cap —), 521, 539.
burindj, **243-244**.
BURŪM, 524.
BURUNEŃ, 660 et n.
BUTANG (île de —), 508, 531.
BUTON (île de —), 664.
BUTTAM (îles de —), 499.
BUTTAM BASKALĀ. — BASKALAR (îles de —), 507, 508, 527.
But-tchăt, 640.
But-tetsu, 640.
BUTUN, 654.
BUWUN, 654.

C. Č. Ć. Ç.

CACHEMIRE. Voir ḲAŚMÍR.
Cadastre des pays, **398**.
ČĀDGĀM, 516.
ČADRĀ-FATTAN, 526.
ČALAŃ, 671.
Calukya de l'Inde, 74 et n.
ćamara, 44, 105.
CAMAU (cap —), 430.
CAMBAYE Voir KANBĀYA.
CAMBODGE. Voir KHMĒR. 486 n.
CAMPA (pays ou île de —), 14, 15, 16, 52, 92, 96, 187, 188, 192, 193, 198, 206, 227, 232, 313, 319, 345, 346, 362, 365, 374, 377, 380, 391, 402, 429, 580, 582, 589, 635, 643, 664.
— (ville de —), 30, 40, 58, 123, 188, 223, 308, 345, 376, 377, 391, 402, 432.
— (montagne de —), 52, 56.
CAMPEA de Java, 685.
campêche (bois de —). Voir *bois du Brésil*.
CAMPEŃ, 654.
camphre, camphrier, 26, 27, 30, 31, 36, 50, 56, 65, 79, 83, 97, 99, 110, 112, 113, 144, 145, 152, 154, 156, 171, 174, 181, 184, 186, 190, 191, 202, 208, 226, 227, 274, 275, **288-291**, 299, 300, 301, 305, 308, 309, 310, 312, 313, 343, 345, 368, 369, 371, 375, 377, 379, 380, 381, 382, 410, 412, 421, 422, 433, 439, 447, 458 462, 463, 464, 482, **544-545**, 548, 567, 568, 600, 604, 613, 623, 635.
camphre *asfarak*, 288.
— *azad*, 288.
— *azrak*, 288.
— *bākūs*, 113.
— *bālkūs*, 113.
— *bālūs*, 289, 545, 635.

camphre *bhīmsīnī*, 545.
— *būtnān*, 370.
— *čīnī*. 545.
— *djūdāna*, 545.
— *fanćūrī*, 112, 288, 369, 402, 464, 544, 621.
— *farfūn*, 289.
— *firkūn*, 113.
— *ḥardāla*, 447.
— *karkuwī*, 545.
— *karsab*, 113 n.
— *kawkab*, 545.
— *kūksab*, *kūkasb*, 113, 289.
— *kundurdj*, 370
— *mahbabar*, 370.
— *mahinšār*, 369.
— de Mayyit, 545.
— *murdjānī*, 369.
— nouveau, 604.
— *ribāḥī*, 369, 370. 541.
— *riyāḥī*, 112, 113, 288, 289, 620, 621.
— (eau de —), 26, 31, 65, 99, 152, **291**, 299, 310, 369, 382, 463, 567.
CAMPHRE (îles du —), 157, 422, 570-573.
— (montagnes du —), 308, 343, 344, 377.
— (terre du —), 152.
— (versant du —), 222.
camphriers gigantesques, 26, 152, 368, 410, 462, 482, 544, 567.
canard de cuivre, 64, 312, 313.
ČAṆḌI DJAGO, 654.
ČAṆḌI PUŃKAL, 654.
Čandrabhakta (les —), 126.
Čandrakanta, 126.
ČANG, 59 et n.
ČANKHAY, 7, 17, 59, 154.
— (île de —), 194, 346, 377, 381, 395.
— (ville de —), 377
canne, 32 n., 141, 479.
canne à sucre, 27, 28, 39, 41, 152, 174, 176, 179, 182, 187, 189, 194, 307, 323, 332, 339, 389, 414, 416, 418, 421, 464.
cannelle, cannellier, 193, 239, 240, 380, 381, 438, 483, 606, 634 n.
cannelle giroflée, 260, 261.
CANOGE. Voir ḲANŪDJ,
Canon de la médecine, 161.
Canope, 211, 231, 327, 575, 577.
CANTON, 3, 427, 428, 429, 430, 455, 631, 632, 633, 637, 640, 642.
cap... Voir *Rās*...
CAP D'AMBRE, 501 n.
CAP ḤĀFŪN, 527.
CAP ROUGE = GUARDAFUI, 526.
CAR NICOBAR. Voir KARĪ-NAGABĀRĪ.
çarabha, 583 n.
cardamome, 31, 99, 110, 144, 154, 191, **259-260**, 287, 635.
cassier, 380, 389.
CATHAY. Voir KHIṬĀ.
ČĀTIGĀM, 561.
cauris (monnaie), 44, 105, 176, 178, 383, 416, 438, 675.
ČĀWA (île de Mūl —). Voir DJĀWA (MUL —).
ČĔČAŃ, 654.
CĔLĔBES (îles —), 513 n. 664, 669.
ČĔLOŃ, 654.
Cent et une nuits, 1, 564, **570-573**, 607 n.
ČĔṆṬIŃ, 654.
CERAM (île de —), 664 n., 668. Voir SERAN.
CEYLAN (Voir ĪṚA-MAṆḌALAM, SĪLĀN, SIRANDĪB, LAŃKĀ), 3, 56, 70, 107, 154, 164, 165, 167, 288, 315 n., 331 n., 361, 434, 488. 489, 490, 492, 493 et n., 583 n., 540, 601, 630, 637, 640, 644.
Cha-houa-kong, 649.
CHAINE DE MONTAGNES d'AMMONIAQUE. Voir AMMONIAQUE.

Chaîne des chroniques. Voir *Sulaymān, marchand*, et *Abū Zayd Ḥasan de Sīrāf*.
chameau *bukhtī*, de Bactriane, 476, 480.
chameaux, 104, 106, 211, 214, 325, 476, 480, 552.
chanvre chinois, 501.
chasse aux têtes, 36, 182 414.
chat, **278-279** 410, 463.
CHÂTEAU (île du —), 148, 306, 313. 386, 424, 463.
— (île du — LUISANT), 372, 595.
— (île du — DU SOMMEIL), 386.
château blanc marchant sur la mer, 144.
château royal merveilleux, 383.
chats ailés, 57, 298, 482.
Chau Ju-kua. Voir *Tchao Jou-koua*.
chauve-souris, **257-258**.
CHE-LI-FO-CHE, 15, 632, 633, 634, 637.
CHENG-TENG (île de —), 644.
Chérif (le —). Voir Edrīsī.
Che tao tche, 642.
chevaux, 24, 42, 62, 104, 106, 190, 355, 443, 457, 550, 552.
— marins, 30, 153, 417, 566, 567.
— vénérés, 214.
Chevreau du Zodiaque (le —), 211.
chèvres, 106, 213, 214, 463, 608.
— à musc, 292, 293.
chicorée, 611 et n.
chiens, 31, 153, 300.
CHINE, 2, 3, 26, 29, 30, 31, 33, 41, 42, 44, 45, 46, 48, 49, 52, 55, 56, 59, 60, 62 et n., 63 et n., 65, 67, 68, 69, 82, 83, 88, 91, 92, 96, 101, 102, 105, 107, 109, 111, 115, 116, 117, 129, 130, 132, 133, 134, 141, 144, 145, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 163, 170, 171, 175, 179, 188, 189, 191, 192, 193, 194, 196, 198, 203 n., 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 214, 218, 219, 221, 222, 224, 225, 226, 228, 230, 231, 232, 241, 243, 246, 252, 256, 260, 267, 268, 269, 273, 277, 279 et n., 288, 292, 296, 297, 301, 307, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 317. 329 n., 333. 334, 344. 345, 346, 349, 350, 351, 352, 354, 358, 359, 362, 364, 365, 366, 367. 368, 370, 371, 372, 375, 377, 380. 382, 387. 392, 393, 394, 396, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 408, 409. 412, 419. 428. 429, 430. 431. 432, 433, 434, 435, 445, 451, 454. 455, 456, 460, 461, 462. 463, 471, 472, 473, 475, 481, 482, 486 n., 501, 513, 515, 517, 519, 521, 522, 524, 525, 527, 528, 530, 532, 344, 547. 554, 555, 560, 561, 564, 570, 573, 574, 575, 582, 588, 589. 598, 600. 601, 602, 612 et n., 613, 616, 620, 630, 636, 637, 638, 640, 641.
— (argile de la —), 226.
— (échelles de la —), 30, 50, 188.
— (estuaires de la —). Voir (Portes de la —).
— (Grande —), 582.
— (les deux —), 582.
— (montagne de la —), 349. 352.
— (Petite —), 112, 289, 582.
— (porcelaines de —), 31, 501. 621.
— (Porte de la —), 351.
— (Porte du rivage de la —), 501 et n.
— (Portes continentales de la —), 393.
— (Portes de la —). 41, 59, 65, 144. 146, 150 n., 154, 156, 192, 365, 368, 370 et n., 371, 372, 377, 399, 404, 471, 472, 601 et n.
— (vases de —), 226, 309, 462, 481.
CHINGHIANFU. Voir TCHEN-KIANG-FOU.
Chinois (les —), 29, 42, 44, 45, 60 et

n., 61 et n., 62 et n., 63 et n., 106, 107, 123 n., 131, 132, 133, 136, 155, 159, 164 n., 190, 191, 192, 193, 208, 221, 222, 223, 292, 317, 318, 319, 321, 329 et n., 330, 332, 344, 346, 350, 372, 385, 392, 417, 449, 451, 639.
— (écriture -), 135.
CHITTAGONG, 434 n., 490, 491, 492 n., 493, 498 et n., 499, 515, 550, 552, 557 n.
CHÖ-P'O, 165, 319, 430, 629, 630 et n., 649.
Chrétiens (les —), 129, 211, 213, 218, 223.
Chronologie des peuples orientaux, 162, 167.
Čikil (les —), 211.
ÇILA-BHAÑO, 654.
ÇILAHRIT, 654.
ÇILĀ PĒṬAK, 654.
ČĪN, nom de la Chine, 206.
Čīn, nom d'homme, 207.
ČĪN = KHIṬA, 561.
ČĪN = PÉGOU, 552.
ČĪN. Voir *Chine*.
ČĪN AL-ČĪN, 269, 352, 368, 370, 373, 376, 377, 391, 392, 455 et n.
— (montagne de —), 352.
ČĪN et MĀČĪN, 269, 473, 500.
ČĪNIYYA, 207, 352, 365, 391.
— DES BOUTIQUES, 207.
ČĪN KELAN = CANTON, XI, 455 et n., 673.
cinnamome, 2, 31, 153, 165, 240, **260-264**, 307, 314, 381 n, 464, 501, 606.
cire, 230, 333.
citadelle d'argent, 141.
citron, 454.
Çiva, 125 n.
Çivaïtes (les —), 125 n.
civette, 190, 206, 275, 298, 388, 410, 417, 463, 482, 545, 546, 558.
civette (musc de —), 190, 206, **275**, 298, 417.
clepsydre, 636.
CLYSMA. Voir ḲULZUM.
ÇOBHA, 654.
COCHIN. Voir KŌČĪ.
coco, cocotier, 2, 26, 27, 28, 31, 35, 36, 39, 41, 56, 58, 97, 98, 101, 152, 154, 176, 179, 182, 186, 187, 189, 190, 192, 194, 197, 243, 257, 274, **295-296**, 305, 307, 323, 332, 380, 381, 389, 416, 418, 421, 424, 439, 464, 480, 634.
COCO (île du —), 339, 378.
Cœur du Lion (constellation), 223, 314, 464.
Coḷa. Voir *Čuliyān*.
collier de cuivre, 191.
— de fer, 191.
— d'or, 191.
COLOMBO, 531.
colonnes en vertèbres de poisson, 226.
commerce secret, 146, 166, 304, 423.
COMORES (îles —), 330 n., **502-503**, 536 n.
COMORIN (cap —), 497 et n., 516 n., 531.
CONSTANTINOPLE, 129 n.
Continent de Razès (le —), 240 n., 259, 276, 282, 290.
coqs (combat de —), 30, 78.
coquillages servant de monnaie. Voir *cauris*.
CORAIL (île du —), 147.
cordes en bourre de cocos, 584.
corindon, 31, 50, 65, 120, 122, 123, 171, 202, 342, 347, 371, 372, 383, 384, 389, 390, 421, 552, 613.
COROMANDEL. Voir ČŪLIYĀN.
costus, 32 n., 151.
coton, 582.
crabe, **276-277**.
crânes convertis en bols, 649.

crânes embaumés et adorés, 157, 422, 572.
— (collections de —), 583, 584.
cresson alénois, 609.
Çrī-Çila, 637.
ÇRĪKṢETRA = PROME, 646 n.
ÇRĪPHALATIKTA, 654.
ÇRĪ-RAÑGAPURA, 654.
CROCODILE (île du —), 419.
crocodiles, 107, **250-251**, 582, 588.
— enchantés, 586.
cubèbe, 31, 79, 99, 110, 154, 191.
ÇUCI, 654.
Cūḍāmaṇivarman, 648 n.
cuivre, 119, 227, 228, 552, 577.
— jaune, 119, 583.
CULAO CHAM, 643.
ĆULIYAN, 348, 376, 489, 496, 498, 504, 510, 514, 554 n., 648 n.
— (fleuve du —), 204 n., 348.
ČUNDUL-BŪLĀT. Voir ČUNDUR-FŪLĀT. 396.
— (ville de —), 396.
ČUNDUL-FŪLĀT. Voir ČUNDUR-FŪLĀT. 582.
ČUNDUR-BŪLĀT. Voir ČUNDUR-FŪLĀT. 376, 378, 387.
ČUNDUR-FŪLĀT (île de —), 2, 40, 41, 58, 65, 188, 192, 345, 346, 365, 635 n.
ČŪÑGRAÑ, 654.
ĆŪRA, 500.
ÇURABANA, 654.
ÇŪRABHĀṆA, 654.
cyclones, 38, 59, 191, 195, 417, 493.

D. Ḍ.

DABBĀGHĀT (montagne —), 526.
DADA, 654.
dādī, *dādzī*, 32, **264-265**.
Dadjdjāl (*ad* —). Voir *Antéchrist*.
DAGHDAGHA, 184.
DAGHLĀ, 389.
DĀGHŪṬA, 183, 327, 364 n., 365, 367, 373, 374, 376.
DAHA, 654, 655.
DAHLAK (îles de —), 521, 522, 523.
DAHMĀ, 327, 364 n., 367, 374, 389, 468.
DAHNĀ, 364 n., 365.
DAHNĀSARĪ. Voir TENASSERIM.
DAKHKHAKHĪN (récifs —), 519.
DAKHŪN (estuaire de —), 523.
DAKULUT, 654.
ḌALEM, 653, 654.
DALMYAN, 361.
dam, 212.
Damādam (les —), 321.
DAMALAÑ, 654.
DAMAN, 32 n., 517, 539.
DAMDAMA, 321, 364 n.
Damhara (reine), 177, 415, 432.
Damīrī, 57 n., 415 n., 419 n.
DĀMIYAT (île de —), 365.
ḌAMPAR, 654.
DANA HAÑAR, 654.
DANAḲ (îles —), 519.
danaḳ, sorte de navire, 519.
DANDABĀŠĪ (îles de —), 522, 539.
DAṆḌA-BHUKTI, 646.
DANDĀ-RĀSFŪR, 520.
DANNŪR, 532.
DANT (cap —), 517.
DĀRDĪV (île de —), 490.
DARDĪWA, 518.
DARŪ, 184.
DARZĀ (île de —), 526.
DAŠT-I-KAPČĀḲ ou KIPČĀḲ, 473.
dattes, 48 n., 65, 222, 425.
DAWĀNDJID. Voir *mer de Dawāndjīd*.
DAWĀYR (cap —), 516.
DAWKRĀ, 400.
ḌAWÖHAN, 654.
DĀYĀ, 671.
Dayaks (les —), 662 n.

DAYAMUKA, 654.
DAYBUL, **48**, 55, 95, 203, 229, 347, 358, 395, 555, 593, 601, 602.
dēgāndāz, 549.
DEKEN-GŌL, 556, 557.
DELHI, 492.
DELĪ, 351.
DĔLĪ, à Sumatra, 671.
DEO-KOT, 354.
DHARMANAGARĪ, 663.
DHARMA-RĀJA (Çrī —), 663 n.
DHARMMĀÇRAYA, 652.
DHONI-BĔṆṬEṆ, 654.
DHONĪK (rivière —), 557.
diamant, 31, 65, 213, 389, 552, 567.
DĪBA (les îles —), 389, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 540, 541.
DĪBĀ (île de —), 396 et n., 487.
DĪBADJĀT (îles —), 2, 35, 97, 163, 171, 177, 178, 179, 202, 205, 338, 364, 396, 432, 598, 600, 601, 602.
— AD-DUM, 586,
— AL-KASTADJ, 586.
— AR-RAM, 586 n.
DIBRUGARH, 400 n.
DIH-I-NAW, 518.
DIH-I-NAWA, 518 n.
DĪMALĀ, 329.
Dimašḳī, 29 n., 256, **363-393**, 583 n.
Dioscorides, **235**, 237, 244, 252, 261, 265, 277, 284, 615 n.
dirham *ṭāṭarī*, 29, 42, 74, 103, 189.
DIU, 488, 489 n., 490, 492 n., 539.
DĪWA (îles —), 612.
DĪWAH MAḤAL = MALDIVES, 474.
Dīwān al-inšā, **472**.
DIYĀB (îles —), Voir DĪBADJĀT.
DIZKANK, 612. Voir KANKDIZ.
DJABA (île de —), 27, 28, 29, 152, 185, 186, 307, 312, 421, 464.
— (le roi de), 22, 186, 196, 421, 422.
Djāba l'Indien (roi), 27, 184, 185, 421.
DJABASṬA, 183.
DJADJAGU, 654.
DJĀDJALĀ, 314, 464.
DJADJAWAR, 654.
DJĀDJILĀ, 483.
DJĀDJULLĀ, 223.
DJĀDŪR (mont. de —), 308.
Dja'far fils de Rāšid, 587.
DJA'FAR (île de —), 533.
Dja'far (Umm —), 616.
DJĀFŪNĀ, 322 n. Voir ḤĀFŪNĀ.
DJAGA, 654.
DJAGADDHITA, 655.
Djāḥiẓ (Al —), 102.
Djahwad Kūtāh, 586.
DJAKED, 515.
— (cap —), 539.
DJĀLĀDHIPA, 655.
DJALAGIRI, 655
Djalāl ad-dīn (le Šaykh —), 435.
DJAMĀKŪD, 612 n.
DJAMBI, 652, 668, 671.
djambou (arbre), 439.
Djāmi' al-ḥikāyāt, 405.
Djāmi' mufradat, 234.
Djāmi' Rašīdī, 560.
Djāmi'u-t-tawārīkh, 361.
DJAMKŪT, 554, **612** et n.
DJAMPA. Voir ĊAMPA.
Djānākh bin Khāḳan al-Kaymākī, 173.
DJANBŪN, 130.
DJANDJŪN, 130.
DJAÑGALA, 655.
DJAPAN, 655.
DJARĀDA, 530.
DJARAK, 655.
DJARDJIR, 534.
djarši (oiseau), 59. Voir *kharšana*.
DJARŪN = HORMŪZ, 473.
DJATI-GUMLAR, 655.
DJĀWA, 204, 208, 309, 333, 344, 366, 462, 473.
DJĀWA (île de — = Java), **511-513**, 514, 535, 536, **652-660**, **668-669**.

DJĀWA (cap de —), 535.
DJĀWA (île de — = Sumatra), 342, 361, 402, 427, 429, 430, 431, 434, 436, 437, 438, 440, 446, 448, 456, 457, 489, 490 n., **508-511**, 532, 533, 534, 535, 548 et n., **652**.
DJAWA (MUL, MŪL —), 359, 427, 445, 446 n., 450.
DJĀWA (ville de —), 343, 383.
DJĀWAGA, 23, 26, 29, 39, 41, 56, 57, 58, 63 n., 64, 65, 68, 69, 78, 82, 83, 85, 92, 93, 95, 96, 100, 107, 110, 112, 117, 156, 163, 167, 171, 173, 174, 175, 176, 177, 196, 202, 205, 231, 288, 297, 298, 299, 304, 308, 309, 310, 311, 338, 364, 386, 395, 401, 402, 409, 462, 463, 464, 475, 482, 554, 574, 580, 585, 598, 600, 601, 602.
Djawaliḳī (Al —), **415** et n.
Djawāmi' al-ḥikāyāt, 405 n., 406 n.
Djawbarī (Zayn ad-dīn 'Abd ar-Raḥīm bin 'Omar al-), **608-611**.
DJAYA, 655.
DJAYAKṚTA, 655.
DJAYA MANALU, 655.
Djayb al-'arūs. Voir *Tamīmī*.
Djayhānī, 22, 164, 170, 173, 412.
DJĀZĀN, 521.
DJĔMĀDJA (île de —), 666.
DJĔRAI (Gunoñ —), 662 n.
DJĔRE, 662.
DJĔRIÑ, 662 n.
DJIDDA, 474, 488.
Djihan-numa, 484.
DJĪḤŪN. Voir OXUS.
Djīkī, chinois, 131.
DJILĀDJIL, 519.
DJILOLO. Voir GILOLO.
DJĪMĪ, 553.
DJĪWA, 655.
DJĪWANA, 655.
DJOHORE, 663 n., 668.
DJOYĀNABADJRA, 655.
DJUBB (fleuve —), 367.
DJUKUÑ, 655.
DJUMPUT, 655.
DJUÑUL, 655.
DJURU SIDDHA, 655.
DJUWA, 592 n.
djuwānkarak (oiseau), 59. Voir *karkar*.
Djuzra. Voir *Gudjra*.
DJUZRAT. Voir GUZERATE.
ḌOMPO à Java, 654.
ḌOMPO à Sumbawa, 664.
DONDRA (pointe —), 493 n.
DRAGON (île du —), 149, 307, 388.
— (ville du —), 388.
dualistes (les —), 131.
DŪGUM, 596.
DŪKAM, 596 n.
ḌUKUN, 654.
DŪLEH (mont —), 557.
DUMŪNĪ (île de —), 503, 536.
DUÑUN, 662, 663 n.
DVĀRAVATĪ = SIAM, 635.
dyahāzi (voilier), 678.
DZĀT AL-ḤUMĀM, 55, 140.
DZŪ'L-AṬALA (île de —), 520.
DZŪ'L-ḲUFLA (île de —), 520.
DZŪ ŠADJĪH (îles de —), 520.

E, Ĕ

EAU DE VIE (fleuve de l' — en Chine), 455.
ébène (bois d' —), 31, 83, 153, 156, 163, 194, **235-237**, 301, 371, 382, 470, 491.
écaille de tortue, 60, 178, 588.
ÉCLAIRS (île des —), 306.
écorces de Kūlam, 226.
écrevisse géante, 374.
écrevisse pétrifiée. Voir *crabe*, 41, 101, 146, 277, 303, 385, 420, 586.

Edrīsī, 1, 3, 17, 28 n., 67 n., 76 n., 97 n., **172-199**, 203 n., 249, 250, 251, 257, 275, 276, 278, 279, 281, 364, 387 n., 414 n., 418 n., 422 n., 432, 439 n., 459, 477 n., 479 n., 480 n., 592 n.
ÉGYPTE, 51, 55, 140, 323, 473, 598, 615 n.
électuaire de Bornéo, 514.
ÉLÉPHANT (rocher de l' —), 643.
éléphants, 24, 28, 29, 31, 36, 42, 43, 44, 56, 72, 73, 94, 98, 102, 103, 104, 105, 106, 119, 143, 159, 177, 189, 193, 196, 298, 299, 304, 341, 342, 350, 382, 383, 390, 403, 416, 437, 438, 443, 444, 449, 450, 457, 478, 479, 481, 482, 550, 552, 567, 648 n.
— blancs, 390, 418, 470, 552.
émeraude, 141, 342, 461.
émeri, 31, 389, 679.
encens, **547-548**.
ENGANO (île de —), 650 n.
eunuques, 45, 106, 133 n., 220.
Entretien de la santé de Ibn Buṭlān, 291.
épices, 83, 99, 152, 193, 606.
équateur, 205, 363, 367, 373, 374, 553, 600, 612-613.
Eresios d'Antioche, 173.
Er-Laṅga (roi —), 652, 658 n.
erreurs de graphie et de lecture, 11.
étain, 27, 32, 83, 152, 156, 171, 184, 202, 222, 225, 228, 233, 343, 344, 403, 421, 439, 568, 600, 601, 604, 613.
ETHIOPIE, 615 n.
étoffes de coton, 43, 481 et n.
— — veloutées, 29, 31.
— indiennes, 491.
— très fines, 43.
— végétales, 31, 179, 418.
étoile polaire, 488, 536, 539.
EVAR ou KEI (île de —), 664 n.
Extrême besoin (*l'* —, encyclopédie de Nuwayrī), 394.

F

Faghfūr = empereur. Voir *Baghbūr*.
FAGHFŪR (ville), 501 et n.
Fa-hien, 629.
faisan, **250**.
FĀKANŪR, 204, 340, 525.
FAL, 340, 341, 526, 527, 528, 529, 530, 540, 541.
— (attol du petit —), 526.
FĀL-ANDAMAN, 506.
FALĀWĪ, 530.
FALĪ (île de —), 506, 508, 525.
FALĪ-KARĀ (île de —), 506.
FALĪKAT, 525, 684.
Fallahrā, 480.
falū (canot), 576 et n.
FALŪR (mont —), 520.
FAMŪṢĀ (île de —), 192.
FANĀ-KŪTĪ, 522.
FANANA, 592.
FANĀNĪ, 528.
FANAWANĪ, 531.
FANČŪR, 35, 36, 65, 79, 97, 112, 288, 289, 291, 308, 313, 343, 365, 368, 370, 383, 396, 402, 464, 510, 511, 534, 544, 577, 582, 583, 584, 621 n.
FANDARAYNA. Voir FANDARĪNA.
FANDARĪNA, 394, 433 et n., 479.
Fandjab. Voir *Pañan*.
FARĀ, 520.
FĀRA-DĪB, 498, 499.
FARANDOLĪ, 524.
FARĀŠĪ (île de —), 505.
FARAŠŪ, FARASŪ, 524 et n.
FAR-FARĀŠĪ (île de —), 506.
FARFŪNA, 322.
Faris (Al —), **400** n.
FARIYŪḲ (île de —), 513.

FARMŪLA (attol —), 527.
FĀRS, 125, 180, 357, 434, 473. Voir PERSE.
FARŠ (île de —), 157.
FARSĀN (îles de —), 521.
FARSAWA (île de —), 523.
FARTAK (cap —), 523, 539.
FARŪLĀ (attol —), 527 n.
FAŠĪ-FARAM, 527, 684.
Fa-tsin, 638.
FATTIK-MALAY, 529.
faucons blancs, 46, 57, 301.
— gris, 301.
Fawāïd, 485.
FAWFAL (ville de —), 348, 349, 647 n.
FAWFALAM, 498, 517.
FAYGŪ. Voir PÉGOU.
FAZADARĀ, 468.
FEMMES (île, pays ou ville des —), 138, 157, 311, 406, 419, 463, 470, **574-577**, **607**, 649 n., **650**.
femmes-poissons, **577-579**.
fer, 25, 26, 36, 39, 58, 98, 119, 151, 177, 182, 299, 302, 307, 310, 324, 325, 382, 391, 411, 425, 480, 481, 513, 577, 604, 634.
— chinois, 224.
FERIYĀ ANDAMĀN = GRANDE ANDAMAN, 504.
feuille *ḳomārī*, 230, 250.
feu Saint-Elme, 59, 101, 155, 196, 302, 382, 385, 420.
fèves, 213.
FĪDŪR. Voir PEDIR. 532.
figues, 210.
Fihrist (*Al* —), **118**, 590.
FĪLUK (cap —), 526.
FINŪK (île de —), 532.
FIRANDALA, 497, 530.
FIRANDJ (pays de —), 106.
FIRIYĀMAN. Voir PRIAMAN.
FIŠĀGĀ-FATTAN, 521.
FISĀS, 498, 517.
FLEUVE BLEU, 435.
FLEUVE DU SABLE, 132.
FLEUVE JAUNE, 367 n., 368 n., 455 n.
FLEUVE ROUGE, 368 n.
FLORES, 429, 430, 664 n., 668.
FO-CHE = CHE-LI-FO-CHE, 3, 633, 635, 637, 643.
FOLĪ (île de —), 499.
FORMOSE (île —), 430.
FORTUNÉES (îles —), 111, 364, 371, **401** et n.
Fo-tchö, 640.
FOU-KIEN (le —), 349 n., 427, 429, 430, 454, 455, 638.
FOU-NAN (le —), 318, 319.
fourmis énormes, 117, 476, 583.
fourrures de martre, 31.
FOU-TCHEOU, 638.
Francs (les —), 539 n.
fruit qui rend jeune, 157.
froment, 24, 60, 197, 210, 213, 214, 216, 222, 223, 224.
FŪLO..... Voir PŪLO.....
FUNBĀZA, 538.
FŪRĀNA (ville), 468.
FŪRMIYĀN, 516.
FURUN ŠĪR (détroit), 505.
FŪRUŠĪR, lire FURŪŠĪR, 529.
FUṢAYLIYYAT (îles —), 520.
Fushō, 638.
fūṭa. Voir *pagne*.
FŪTĀFOLĪ, 523.

G

gāh, 488.
GALAGAH, 655.
galanga, 31, **258-259**.
Galien, 135, 168, 169, **235**, 237, 239, 257, 262, 263, 264, 267, 268, 270, 277, 284, 615 n.
GALIYAO, 664.
GĀLIYŪR. Voir GWALIOR.

GALLE (pointe de —), 489 n., 492 n.
GALUH, 655.
GAMĀL-DANDĪ (attol —), 516.
GAMIS FALAH, — FULA, 494 et n., 506, 510, 531, 532.
GĀNA. Voir GHANA.
GAÑAN ASEM, 655.
GANDHA, 655.
GAÑGAI-KOṆḌA-COḶA, 645.
GAÑGAIKOṆḌACOḶAPURAM, 645, 646.
Gaṅgaikoṇḍacoḷišvaram, 646.
GANGĀ-MANGALĀ, 527.
Gangāyātra (les —), 128.
GAÑGDIZ, 554.
GANGE (le —), 119, 128, 348, 354, 435 n., 645, 646, 648 n.
GARDAFUN = cap GARDAFUI, 493, 526.
GARGĪR, 534.
GARHĪ, 550.
GARŠĪK, 512.
GASPAR (détroit de —), 431.
GATAWAÑ, 655.
GAWAHTĪ, 556, 557.
gazelles, 106, 213.
GĔBAÑ, 655.
GĔḌE, 655.
Gémeaux (les —), 211.
gemmes, 119, 126, 141
GEÑḌIÑ, 653 n., 655.
GĔNĔÑ, 655.
Géographie d'Aboulféda. Voir *Abulfidā.*
GERGONG, 557.
Gerini (M. —), VII-IX.
GERSIK, 512 n.
Ghāba (roi —), 23, 29, 196 et n.
Ghāfiḳī (Al —), 211 n., **249**, 274, 278, 286, 287.
GHALAṬĪFŪN, 560.
ghāliya, 51, **286**, 508, **614-620**.
GHAMIS (île de —), 150.
GHĀNA ou GĀNAH, 147 n., 160, 380.
GHARA (Al —), 395.
ghazawāniyya, 180, **344**, 679.
GHAZNA, 121 n., 187 n., 229, 351.
GHAZNĪN. Voir GHAZNA.
GHŪR (île de —), 513.
Ghuzz (les —), 213.
GIAÑAR ou GYAÑĔR, 664 n.
GILOLO (île de —), 165, 513.
gingembre, 438, 454, **609**.
girafe, 492, 583 n.
girofle, giroflier, 28, 31, 65, 99, 110, 144, 146, 152, 154, **164-166**, 186, 191, 193, 208, 304, 305, 307, 309, 360, 380, 381, 423, 424, 439, 448, 458, 462, 464, 480, 513, 605, 606, 609, 635.
GIROFLE (îles du —), 513.
GIZ (île de —), 506.
GOA, 32 n.
GODAVARI, Godawārī, 24, 498.
GODĀWARĪ (attol —), 522.
GOGA, 517.
GOG et MAGOG, 55, 109, 116, 140, 189, 558 n. 602.
GOLFE DE LA LUNE, 336.
GOLFE DE L'HERBE, 336, 520.
gomme, 608, 610.
GOROÑ, 655 n.
GOROÑ (île de —), 664 n.
GORONTALO, 669.
GORONTŌLO, 669.
gouttes d'eau pétrifiées, 422.
GOWA, 523.
GOWA-SINDĀBŪR, 539.
grenat, 387.
GUBATĪ (île de —), 532.
Gudjra (le roi —), V, 13, 23, 29, 42, 43, 74, 104, 186, 196.
guenon engrossée par un matelot, 581.
GUHĀ, 655.
Guṇavarman, **629-631**, 637 n.
gunmtī, 549.

GUNTUR, 655.
GŪRIYAN (attol —), 491.
Guršasp Šāh, 354.
GURUN, 664, 665.
GURUN à Java, 655.
GURUŃ-GURUŃ, 655.
GŪŠ (port de —), 528.
GUZERATE, 32 n., 96 n., 203 n., 339, 347, 377, 393, 474, 486, 487, 504, 516, 517, 541, 547, 645.
GWALIOR, 348 et n.

H. Ḥ.

ḤABANḲ, 435, 683.
HABĚT, 655.
ḤABKALA, 533.
HADJDJĀSĪ, 519.
ḤAḌRAMAWT, 395, 554.
HADŪDA, 538.
HADUMATĪ (île de —), 535.
ḤĀFŪN (RĀS —), 322 n.
ḤĀFŪNĀ, 322.
HAINAN (île de —), 430, 639, 643.
HAIPHONG, 640.
Ḥakīm ibn Ḥunayn, **294**.
HALĀHIL (pays de —), 246.
HALALAŃ-DEWA, 655.
HALĀTHĪ (île de —), 417.
HALĚSĚS, 655.
Ḥalī bin Ya'ḳūb, 520.
HALMAHERA, 513 n.
ḤALMATAYN, 518.
HĀLŪLA (golfe de —), 528.
HAMBAL, 655.
ḤAMḌA (mouillage de —), 521 n.
ḤAMDĀN. Voir KHUMDĀN.
HANDIWAHANDIWA, 655.
Ḥamdullah Mustawfī, **405-407**.
Ḥamīd at-Tūsī, 616 et n.
ḤAMRĀFŪN (île de —), 519.
ḤAMZA (mouillage de —), 521.
ḤANABA, 349.
ḤANĀTIL (golfe de —), 517.
HANG-TCHEOU-FOU, 427, 428, 429, 455.
HANTĚN, 655.
HARAÇĀLAN, 655.
HARANDJ, HARANG (île de —), 112, 186, 288.
— (précipice de —), 186.
ḤARAS, 479.
HARĀWA, 478 n.
HARBADJ. Voir HARANDJ. 422.
— (précipice de —), 422.
HARIBHAWANA, 655.
HARĪDJ. Voir HARANDJ. 185.
harītaka (arbre —), 640.
HARLADJ. Voir HARANDJ. 27, 28 n., 79, 110, 185.
ḤARMAZĀ, 392.
HARWA, 652.
Ḥasan al-Baṣrī (Al —), 619.
Hasan de Baṣra, **568-569**.
Ḥasan fils de 'Amr, 580.
ḥaṣarāt, 480.
Ḥawāla (livre intitulé *al* —), 416.
ḥawārī (oiseau), 298, 311.
ḤAWĀṬIB (îles —), 521.
Ḥāwī (*Al* —), 81, 238.
ḤĀWĪ (cap —), 520.
HAWĪ (RĀS Al —), 520 n.
Ḥāwiya (*al* —), 485.
Hāwiya (les —), 322.
Hayam Wuruk, 651.
Ḥayāt al-ḥayawān. Voir *Damīrī*.
HAYLĪ, 281, 526 n.
ḤAYRĪDJ, 524.
HAYT (port de —), 538.
HAYŪMIYŪN (attol —), 490.
Ḥayy bin Yaḳẓān, **200**.
Ḥazmī (Al —), 207.
HÉRAT, 121 n.
HERIŃ, 655.
HERMAPHRODITES (île des —), 148.
ḤIDJĀZ, 55, 516, 517, 518, 519, 520.

HĪLĪ (cap —), 526, 540.
himyarites (caractères —), 218.
HIND = INDE PROPRE, 64, 140, 158, 366, 613. Voir INDE.
Hind fils de Kūš, 158.
Hindous (les —). Voir *Indiens*.
HIRAB, 533, 534.
Histoire moyenne de Mas'ūdī, 107.
HOANG-HO = FLEUVE JAUNE, 367 n., 368 n.
ḤODAYDA, 524.
HOI-HAO, 639.
HO-LING = JAVA, 633, 643.
HO-LO-TAN, 512 n.
hommes à queue, 573.
hommes-poissons, **577-579**.
HONGKONG, 642.
HORMUZ, HORMUZ, 389, 473, 474, 488, 506, 510, 568.
HOU (pays de —), 640.
HOUAN-WANG = ĆAMPA, 643.
Houei-lin, 319.
HOUI-AN, 640.
hubayr (poisson fantastique), 420.
Ḥubayš, **243**.
HŪDJOŃ TĀNAH, 668.
HUDJUŃ MEDINI, 662.
HUÊ, 640.
HŪFA, 502.
HŪGLĪ (l' —), 434 n.
HULUŃ HYAŃ, 655.
Ḥumayd al-Ćīnī, 208.
ḤUMAYS (récif —), 518.
— (corne de —), 519, 520.
Ḥunayn bin Isḥāḳ, 34, **239**, 277.
HUNDDJUDR (île de —), 518.
HŪRABDAS, 477.
HUTAN KADALI, 664.
Huva (les —), 502 n.
hyacinthe. Voir *corindon*.
hyacinthe ou zircon, 387 et n.
hyacinthe rouge, 387.

I

IABADIOU, 347 n.
Ibn Ald al-Ḥakam l'Égyptien, 139 et n.
Ibn al-Bayṭār, 1, 26 n., 31 n., 32 n., 41 n., 97 n., 165, 211 n., 226 n., 227 n., **234-296**, 250, 259, 277, 375 n., 381 n., 385 n., 387 n., 388 n., 438 n., 447 n., 448 n., 476 n., 544, 545 n., 580 n., 603, 605 n., 608 n., 609 n., 610 n., 611 n., 615 n., 617 n., 618 n.
Ibn al-Djawzī, 412.
Ibn al-Faḳīh, 1, 3, 5, 6, 14, 15, 16, 22, **54-66**, 222 n., 298, 300, 302, 304, 310, 313, 410, 411, 429.
Ibn al-Kalbī, 206.
Ibn al-Wardī, 1, **408-425**, 432, 572 n.
Ibn Anšartū, 577.
IBN AS-SI'LAT (île de —), 158.
Ibn as-Sīrāfī, 410. Voir *Māhān bin Baḥr de Sīrāf*.
Ibn Baṭūṭa, 1, 6, 49 n., 70 n., 363, **426-458**, 467 n., 498 n., 516, 683.
Ibn Buṭlān, **291**.
Ibn Djamī, **242**, **267-274**.
Ibn Djubayr, 6.
Ibn Djuzay, 427, 433.
Ibn Durayd, 207 et n.
Ibn Fāṭima, 3, 316, 323, 326, 337, 341.
Ibn Harma, **229**.
Ibn Ḥasan, 246, 282.
Ibn Ḥawḳal, 22, 48 n., 67 n., 75 n., 124 n., 173, 227 n., 357.
Ibn Iyās, 1, **475-483**.
Ibn Khaldūn, 1, 224 n., 331 n., **459-461**.
Ibn Khordādzbeh, 1, 2, 6, **21-33**, 173, 196, 214 n., 220 n., 222 n., 429, 469.
Ibn Lakīs, 587, 588.
Ibn Mādjid, 660.
Ibn Māsah, **236**, 238, 256, 279, 293.

Ibn Māsawīh, **34**, 238, 239, 244, 259, 262, 291.
Ibn Muṭarraf, 330 n.
Ibn Riḍwān. Voir *Ibn Ruḍwān*.
Ibn Roḍwān. Voir *Ibn Ruḍwān*.
Ibn Rosteh, 1, 6, **67-80**, 598 n., **675-676**.
Ibn Ruḍwān, **168**, 246, 279, 283, 286, 295.
Ibn Sa'īd, 1, 3, 48 n., 203 n., 204 n., **316-352**, 364 n., 389, 401, 402, 403, 592 n., 594 n., 601 n., 647 n.
Ibn Samdjūn, **244**, 246.
Ibn Serapion, **112**, 242 n.
Ibn Sinā. Voir *Avicenne*.
Ibn Ṭufayl, 1, **200**.
Ibn Wāfid, **169**, 252, 288, 292.
Ibn Yūnus, **590-595**.
Ibn Zuhr, **250**, 251, 258.
ÎÇÂNABADJRA, 655 et n.
IÇWARAGḤA, 655.
'ÎD-I-BIRR (cap —), 525.
idkhir. Voir *idzkhir*.
idole, 126, 185, 187, 210, 218, 219, Voir *Buddha* (*idole*).
— couchée, 482.
— de fer, 120.
— qui barre la route. Voir *Statues qu'on ne peut dépasser*.
idoles anciennes, 477.
— d'Abraha, 140, 141.
idzkhir, 605 et n.
ignames, 634.
Ikhtirāḳ al-afāḳ, 483.
Ikhwān aṣ-ṣafā, 114.
ILĀMURI-DEÇAM, 647
ILAÑGĀÇOGAM, 647.
Ile..... Voir Pūlo.....
ILE DE LA FORTERESSE, 391.
— DE L'ARGENT, 347 et n., 594 et n.
— DES GÉANTS, 414.
— DES GENS NUS, 109, 341, 488 n. 594, 635, 637.
— DES MONSTRES, 424.
— DES PIERRES PRÉCIEUSES, 595.
— DU CORINDON, 115, 347, 595.
— MOBILE, 149.
ILES (les trois —), 306, 424.
Imru'l-ḳays, 321.
inceste, 183, 211, 216.
INDE, 3, 28, 31, 39, 40, 42, 43, 44, 51, 55, 58, 60, 61, 62 et n., 63 et n., 64, 68, 69, 70, 72, 73, 75, 78, 80, 82, 88, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 102, 103, 106, 107, 111, 115, 116, 117, 118, 119, 122, 123, 130, 146, 151, 157, 163, 170, 171, 173, 175, 177, 179, 180, 190, 191, 196, 199, 200, 203 n., 204, 205, 206, 208, 213, 220, 221, 223, 225, 226, 228, 229, 230, 231, 232, 235, 241, 243, 246, 256, 259, 276, 277, 278, 284, 287, 288, 296, 297, 306, 307, 308, 310, 312, 313, 314, 315, 317, 320, 323, 329 n., 331 n., 336, 337, 339, 340, 341, 342, 347, 348, 353, 358, 368, 372, 378, 380, 382, 386, 388, 389, 393, 394, 395, 399, 400, 408, 409, 422 n., 433, 453, 460, 462, 463, 464, 465, 469, 472, 475, 476, 477, 478, 480, 481, 482, 483, 485, 487, 489 n., 492, 497 n., 516, 517, 522, 539, 544, 546, 547, 550, 553, 554, 559, 561, 562, 563, 568, 570, 575, 576, 579, 580, 598, 601, 602, 620, 632, 633, 634, 637, 644, 647 n.
— (neige dans —), 480.
Indiens (les —), 28, 42, 61 et n., 62 et n., 63 et n., 64, 68, 75, 76, 92, 117, 120, 121, 123 et n., 124, 126, 128, 152, 163, 166, 186, 207, 213, 229, 238, 249, 281, 313, 332, 340, 350, 355, 385, 403, 436, 461, 474, 481, 498, 509, 510, 514, 552, 600, 612.
— (vases —), 226.
indigo rouge, 218.

INDO-CHINE, 3, 318, 319, 430, 431, 432.
INDONÉSIE, 317, 318, 319, 320, 433.
INDRAGĪRĪ, 534, 671.
INDRAPURA, 535 n., 671.
INDROPURO, 671 n.
INDUS, 48 n., 67 n., 75, 95, 102, 109, 251, 351, 376, 593.
INHAMBANE, 184.
INSULINDE. Voir INDONÉSIE.
'IRAḲ, 55, 60, 85, 101, 140, 180, 273, 292, 332, 473, 474.
IRĀM, 482.
ĪRA-MAṆḌALAM = CEYLAN, 646 et n.
IRAOUADDY (l' —), 318, 646 n.
'Īsā Afghān, 550.
'Īsā ibn 'Alī, **247**.
'Īsā bin al-Mubārak de Sīrāf, 415.
iṣba', 494, 495, **497** n.
Isḥāḳ bin al-Ḥasan l'astronome, 173.
Isḥaḳ ou Isḥāḳ bin 'Imrān, **53**, 243, 244, 256, 259 n., 260, 278, 279, 281, 286, 288, 294.
Isḥāḳ bin Sulaymān, 239.
Ismā'īl fils d'Ibrāhīm, 574.
Isma'īlaweyh, 574.
IṢPAHĀN, 167.
Isrāïlī (Al —), **263**.
IṢṬAFĪŪN, 470. Voir UṢṬĪḲŪN.
I-tsie-kin-yin-yi, 633 n.
ivoire, 83, 119, 156, 191, 341, 491, 588.

J

jacquier (arbre), 439.
JAPON, 115 n., 638.
jasmin, 616, 617 et n.
JAVA, 429, 430, 629, 630 n., **652-660**, 674.
JAWA, 652, 653.
Jou-pao, 640.
Juifs (les —), 213, 218, 223.
JUNKSEYLON, 490 n.

K. Ḳ.

KABALAN, 655.
ḲĀBUKĀT, 527.
KABUL, 68, 224, 225, 227, 272, 351, 461, 480.
KĀÇALAI-NĀḌU, 646.
KAČAPAÑAN, 655.
KADALŪR, 527.
KADAÑDAÑAN, 661.
KAḌĀRAM, 646 et n., 647 et n., 648 n.
KAḌIRI, 653 n., 655.
KADJAHA, 655.
KĀDJAR, 655.
KADRANDJ. Voir KUNDRANG.
ḲAF (montagne —), 65.
ḲAFĀṢĪ, 489, 533.
KAFFĪNĪ (île de —), 528, 529.
KAGĒNĒÑAN, 655.
ḲAḤḤĀZ (cap —), 515.
KAHURIPAN, 655.
KAHWAS, 652.
KAKADAÑ HADJYAN, 655.
KĀKĀ-DĪWA (île de —), 527, 540.
KA-KO-LA, 635.
ḲĀḲULA, ḲĀḲULLA, 199, 308, 349, 427, 429, 431, 445, 446 n., 449, 481, 581, 584, 636 n.
— (montagnes de —), 349.
— (vallée de —), 580.
KALA, 232, 403.
ḲALĀ, KALĀ, 288, 383, 568.
ḲAL'A, 232.
KALAH, 27, 41, 57, 58, 69, 83, 93, 95, 99, 107, 152, 154, 156, 171, 183, 184, 205, 221, 222, 223, 226, 230, 312, 313, 314, 343, 378, 383, 392, 396, 421, 463, 554, 581, 584, 588, 600, 601, 612, 647 n.
— (ville de —), 396, 482.

KALAH, 39, 40, 65, 97, 98, 109, 112, 230, 232.
ḳala'ī (sabres —), 465.
KALAKAN = KAḌARAM, 648 n.
ḲALĀLĪ, 522.
KALAÑ-BRAT, 655.
kalanbak, 547.
KALANDAN = KĒLANTAN, 532.
KALANG, 533.
KALANTĒN, 662.
ḳalansuwa (coiffure), 61, 193.
KALĀRĪ (île de —), 529.
KALAYU, 655.
KALBĀ, 313, 465.
KALBAṬA, 480 n.
KALBARGAH, 474.
ḲALHĀT, 336.
KALIKŪT, 434, 474.
Ḳālīn ibn aš-Šakhīr, roi de la Chine, 209.
KĀLING, 534.
Kaliṅgāttuparaṇi, 648 n.
KALĪ-TURIYA, 525, 531.
KALKASALUDUN, 661.
KALKĀYĀN, 197, 198.
KALLATĪ (île de —), 527.
Ḳalmāḳ (les —), 473.
KAMAL, 656.
KAMAL-PAṆḌAK, 656.
KĀMAN (al —), 106. Voir LAKṢMĪPURA.
KAMAÑSYAN, 656.
ḲAMĀR, 68, 78, 92.
ḲAMĀRA, ḲAMĀRĀ, 445, 446 n.
ḲAMAR-ḲIMĀR, 63, 70, 71, 229, 232.
KAMARĀN (île de —), 523.
KĀMARŪPA = ASSAM, 13, 23, 24, 29, 196, 222, 226, 366, 400, 401, 435, 560, 596 n., 601, 620 n. Voir KĀMARŪ, ḲAMRŪ, KĀMRŪP.
KĀMARŪPA (province de —), 558 n.
KĀMARŪ, KĀMRŪ, 435. Voir KĀMARŪPA, ḲAMRŪ,
ḲĀMARŪB, ḲĀMRŪB. Voir KAMARŪPA.
KAMBAÑ-RAWI, 656.
KAMBODJA, 664.
KAMBŪSA. Fautif pour KANBŪŠĀ.
KAMIRAHAN, 656, 658 n.
KĀMPAR, 652.
KĀMPE, 652.
ḲAMRŪ, KĀMRŪ, 596 et n. Voir KAMARŪ.
ḳāmrūn (arbre), 620 n.
ḲAMRŪN (île ou îles du —), 319, 320 n., 344, 374, 376, 401, 554, 620 n., 622 n., 635 n., **682**.
— (montagnes du —), 399, 400, 472.
— (roi du —), 190, 192, 317, 318, 319, 330, 344, 382.
— (ville du —), 308, 344.
KĀMRŪP, 354, 356, 551, 558 n. Voir KĀMARŪPA.
KĀMTĀ, 551, 560.
Ḳāmūs (*Al* —), 331 n.
KANA'Ī (cap —), 530.
KANĀKIL (attol —), 504, 505.
KANĀM, 64, 312, 313.
KANARA, 677.
KANĀRĪ, 522.
KANARI (îles —), 664 n.
KANARKAM, 519.
KANAWDJ. Voir ḲANŪDJ.
ḲANBALA (ville de —), 587 n.
ḲANBALOH (ville de —), 587.
ḲANBALŪ (île de —), 320 n., 336.
KANBĀYA, KANBĀYAT, KANBHĀYAT, **48**, 95, 97 et n., 203, 347, 376, 379, 394, 474, 515, 549, 550.
KANBŪŠĀ (cap —), 500, 525.
KANBUŠĀ, 500.
KAÑĆI, 656.
ḲĀNĆŪ, 31, 346.
ḲANDĀBIL, 347.
ḲANDAHĀR, 95, 116, 122, 351, 461, 478.

ḲANDAHĀR, (port de —), 516.
KANDĪKAL (île de —), 532, 540.
ḲANDĪL (île de —), 519.
KAṆḌIS, 652.
KANDJA, 24, 197.
ḲANDJAB, 107.
KAÑDJAPINIRAN, 662.
KANDŪLAY (île de —), 386.
KAÑEAN, 664 n.
KANFAR, 498, 515.
KANIGARA, 656.
KANK (ville de —), 337, 594 n.
KANKDIZ, **612 n.**
KANNAḌA, 677.
Kanshin, **638-641.**
KĀN TIRĀGAM, 531.
ḲANṬŪRA (ville), 467.
KANŪDJ, ḲANŪDJ, ḲĀNŪDJ = CANOGE, 94, 95, 102, 116, 197, 351, 358, 366, 461, 477, 555, 596, 601.
Ḳānūn (*Al* —), 32 n., 48 n., 67 n., 75 n., 95 n., 96 n., 162, 203 n., 315 n., 400 et n., 401, 403, 601, 612 n.
Ḳānūn al-Mas'ūdī de Bīrūnī, **597-599.**
Ḳānūn fī ṭibb (*Al* —), 161.
KĀOṆRŪ, 551.
Kao seng tchouan, 629.
KĀPAÑAÑAN, 656.
KAPAYĒMAN, 656.
KAPUAS (riv. —), 661 n.
— KEĆIL (riv. —), 662 n.
KAPULUÑAN, 656.
KAPUYURAN, 656.
ḲARĀ = KĒRAH, 528.
KARA, 532.
KARĀĆĪ, 48 n. Voir DAYBUL.
KĀRADĪWA, 524.
KARAH, 103.
ḲARAÏR, 524.
ḲARĀKHWĀDJA, 560.
KARAM, 531.
KARAMALAY, 525.
KARAMBATAN, 355.
ḲĀRAN, 197, 198.
KARDANDJ. Voir KUNDRANG.
ḲĀRĪ (baie de —), 517.
KARĪ (île de —), 529.
KARIDŪ (île de —), 533.
KARIMADA (îles de —), 176, 337, 366 et n., 387, 396.
KARĪMAN (île de —), 534.
KARIMATA, 431, 667.
KĀRĪ-NĀGABĀRĪ, 505, 529 n.
ḲARIYAT-ŠAYKH, 527.
Kark (les —), 158.
karkadān (rhinocéros), 675.
karkar (oiseau), 385, 420. Voir *djuwān-karak*.
ḲARḲŪNA, 322 n.
karmahā (poisson), 424.
ḲARMAZĀ, 392.
KARMŪH. Voir KARIMADA.
KARMŪT (pays de —), 197.
KARṆASUVARṆA, 127 n.
karrānī, 548, 549.
ḳarš (poisson fantastique), 420.
KARWĀ, 392.
KASADURAN, 656.
KAŠAFOLĀ-ANDARĀWĪ (île de —), 505.
KAŠGHAR ou KACHGAR 560, 636.
KAŠGHARĀ, 198.
KAŠGHARĪ, 198 n.
KAŠIBĪN (al —). Voir LAKṢMĪPURA.
KAŠIGHARĪ, 518, 519.
KĀSIL (île de —), 567.
ḲĀSIM (port de —), 538.
ḲASMĪN (île de —), 364
ḲAŠMĪR = CACHEMIRE, 94, 95, 102, 117, 197, 198, 199, 224, 358, 375, 555, 602.
— (île de —), 374.
KAṢṢ (al —), 203.
KĀTA-KŪRĪ (golfe de —), 529.
KATAÑ, 656.

KATIÑAN, 661.
KATHABÂN (cap —), 530.
KATHBAN (cap —), 530 n.
KATHÎB (cap —), 523.
KAṬIGHORA, 198, 334, 594.
KAṬÎGHURA. Voir le précédent.
KATTÎFAPA, 594.
KAUṬHARA, 643.
KAVERI, 648 n.
KAVIRIPPUM-PAḌḌINAM, 648 n.
ḳawand (oiseau), 388.
KAWĊÎ, 500 et n. Voir KAWŠÎ.
KAWINAYAN, 656.
KAWIRI, 656.
KAWS (port de —), 528 n., 538.
KAWŠÎ, 515, 517, 519. Voir KAWĊÎ.
Ḳaydā, 29 n., 107.
ḲAYL, 530.
KAYLAKÂN, 24, 197 n.
KAYLUKARÎ, 427, 431, 432, 452, 454.
Kaymak (les —) 213.
KAYN-KULAM, 530.
Ḳazwīnī, 1, 3, 29 n., 31 n., 89, 90, 122 n., 209 n., 210 n., 212 n., 213 n., 214 n., 215 n., 216 n., 217 n., 218 n., 219 n., 223 n., 225 n., 242 n., **297-315**, 462, **607**, **682**.
KĔBWAN-AGĔÑ, 656.
KĔḌA = KĔDAH, 662.
KEDAH, 532 n., 632. Voir KALA, ḲALÂ, ḲAL'A, KALAH, KALÂH, KĔḌA, KĬDÂ, KIE-TCH'A, KILAH.
KĔḌIRI. Voir KAḌIRI.
KEDRENDJ. Voir KUNDRANG.
KĔDUÑ-PĔLUK, 656.
KEI ou EVAR (île de —), 664 n.
KĔLAÑ, 663.
KELANTAN, 532 n., 562, 663 n. Voir KALANTÊN, KALÂNDAN.
KELUT, 656.
KEMAMAN, 663.
KENDAWAÑAN, 661 n.
KENJANFU. Voir ḲINDJANFŪ.
KĔRAH ou KRAH. Voir ḲARA. 528 n.
KERDRENDJ. Voir KUNDRANG.
KĔṬA, 656.
KETAKÎ, 656.
khabb (*al-*), vent, 59. Voir *khibb*.
KHABBA (cap —), 516.
KHABŪNÎ, 519.
KHAḌRA (l'île —), 536.
KHÂFŪR, 389.
KHÂFŪRÂ, 328, 329, 331, 333.
KHALBÂ, 392.
KHALDJÂN (île de —), 154.
KHÂLFŪR, 365, 377, 392.
KHALÎFÂT, 392.
khallāṣī, 548, 549.
KHAN-BÂLIGH, KHAN-BÂLIḲ, 358, 427, 428, 429, 455, 473, 552, 560, 561.
KHÂNĊŪ, 555.
KHÂNDJŪ, 601 et n.
KHÂNFŪ, 50, 59, 95, 96, 132, 154, 156, 159, 188, 192, 349, 365, 377, 392, 394, 461, 554, 582, 601.
KHÂNKŪ, KHANḲŪ, 461 n., 554 n.
KHÂNḲŪN, 130.
KHANSÂ, 427, 428, 555.
— poêtesse arabe, 429.
Kharaḳi, 1, **170**.
KHARANÎ, 324.
KHARÎḲ SUMÂRA, 518.
KHARKAH, 210.
Kharlok (les —), 215, 216.
kharšana (oiseau), 385, 420. Voir *djarší*.
KHARTÂN ET MARTÂN (îles de — 414.
KHARTÎN, 394.
khartūt, **679-680**.
khārwah, 548, 549.
Khašniyūn (les —), 418.
Khatiyan (les —), 217.
KHATLÂN, 229.
Khazar (les —), 55.
khibb, grosse mer, 100. Voir *khabb*.

Khiḍr, le prophète Elie, 151, 373.
KHINSA. Voir KHANSĀ. 455.
KHINSAY. Voir KHANSĀ. 429.
KHĪRAS (mouillage de —). 533.
Khirkhīz (les —). Voir *Kirgiz*.
KHIṬĀ (le —). 350, 392, 427, 449, 455, 551, 556, 559, 561.
Khiṭaṭ (*al* —) de Maḳrīzī, 466.
KHITAY (le —). 428 n., 557. Voir KHIṬĀ.
KHIṬṬAT AD-DAMIYŪN, 532.
KHIVA (khānat de —), 590.
khiyār šanbar (arbre), 375.
KHMÈR (le ou les —) 14, 28, 30, 48, 63, 64, 68, 69, 70, 71, 78, 85, 86, 87, 88, 92, 93, 107, 123, 153, 163, 171, 180, 187, 230, 250, 317, 318, 319, 331 n., 345, 346, 365, 382, 383, 395, 402, 418, 429, 469, 470 n., 568, 580, 598, 600. Voir ḲAMĀR, ḲAMĀRA, ḲAMĀR-ḲIMĀR, ḲIMĀR, ḲIMĀRAYĀN, KO-MAO, ḲOMĀR, ḲUMAYR.
— (capitale du —), 69, 308, 313, 345, 402.
KHORĀSĀN, 65, 92, 102, 132, 209, 210, 220, 229, 241, 250, 275, 473, 476, 602.
KHOTAN, 560, 602.
KHOTEN, 557.
KHULUB (cap —), 524.
KHUMDAN (fleuve de), 333, 346, 349, 352, 373, 377, 392.
— (fleuve de — le Grand), 367, 368 n., 370, 376.
— (fleuve de — le Petit), 367, 368 et n.
KHUMDĀN (ville de —), 132, 333, 334, 346, 365, 370, 376, 391, 428, 429, 570 n., 582, 632.
KHUŠNAMĪ (pic), 2, 37, 674.
Khuṭlukh (les —), 216.
khutū (*al* —), **679-680**.
KHUWĀRIZM, 590.
Khuwārizmī, 32 n., 48 n., 49 n., **590-595**.
Khūz (Al- —), **237** et n., 266, 281.
KIA-LAN (île de — = NICOBAR), 644.
KIANG-HAO, 639.
KIAO-TCHE = TONKIN, 8, 430. Voir KAWČĪ, KAWŠĪ.
Kia Tan, 15, 16, 429, **642-644**.
kībāš (sorte de girofle), 605.
Kibi no Mabi, 640.
KĪDĀ = KĚDAH, 532.
KIḌĀL, 656.
ḲIḌAN, 517.
Kien-tchen = Kanshin, 638.
K'ieou-na-pa-mo = Guṇavarman.
Kieou t'ang chou, 319.
KIEOU-TCHEOU, 643.
KIE-PO-LI, 637 n.
KIE-TCH'A = KĚDAH, 633, 635.
Kifāyat aṭ-ṭabīb, 168.
Ḳilādat aš-šumūs, 485.
KILAH, KILLAH. Voir KALAH. 27, 32, 96.
KILAKARAI, 431 n.
KILATĪ (île de —), 540 n., 541 n.
KILAY (île de —), 531.
KILTAN (île de —), 527, 540, 541.
KILTAY (île de —), 527 n.
KILWA, 336, 337, 338, 536.
KILWĀNĪ, 538.
KĪMĀMĀ, 468.
ḲIMĀR. Voir KHMÈR. 28, 30, 64, 153.
ḲIMĀRAYĀN, 222, 227.
KINAWŌN, 656.
KINDĀNIYYIN (royaume des —), 159.
Kindī (Ya'ḳūb bin Isḥāḳ al —), 118, 123, **265**, 603.
ḲINDJANFŪ, KINDJĀNFŪ, 427, 428, 429, 455.
KING-CHE, ancien nom de HANG-TCHEOU-FOU, 429.

KING-TCHAO, 428.
ḲINNAWDJ. Voir KANUDJ.
KI-PIN = CACHEMIRE, 629.
Ḳīrandj, 45.
Kirgiz (les —), 214, 215, 371.
kīrī (langue —), 103.
KĪŠ (île de —), 68 n., 389.
ḲIṢÀRA, ḲIṢÀR (cap —), 524.
Kisrā Anūširvān, 570.
Kitāb 'adjāïb al-Hind. Voir *Livre des merveilles de l'Inde*.
Kitāb 'adjāïb al-makhlūḳāt, **297-309**.
Kitāb al-'alak an-nafīsa. Voir *Ibn Rosteh*.
Kitāb al-Fihrist. Voir *Fihrist*.
Kitāb al-ḥayawān de Damīrī. Voir *Damīrī*.
Kitāb al-ḥayawān de Ibn al-Djawzī, 412.
Kitāb al-išāra....., **603-606**.
Kitāb al-masālik wa al-mamālik, **22**, 399, 469.
Kitāb al-mukhtār fī kafš al-asrār, **608-611**.
Kitāb at-tafhīm de Bīrūnī, **600-602**.
Kitāb āthār al-bilād, 297, **309-315**, 305 n., 309, **607**.
Kitāb az-zīdj..., 593 n.
Kitāb kharīdat al-'adjāïb de Ibn al-Wardī, **408-425**.
Kitāb našaḳ al-azhār fī 'adjāïb al-aḳṭar, **475**.
Kitāb nuzhat al-muštak fī ikhtiraḳ al-afāḳ, **172-199**.
Kitāb ṣūrat al-arḍ. Voir *Khuwārizmī*.
Kitāb talkhīṣ al-āthār wa 'adjāïb al-malik al-ḳahhār de Bākuwī, **462-465**.
KITÀWA, 535.
ḲITÀY, 601. Voir KHIṬÀ.
KIUE-LOUEN, 635, 636.
KIUN-T'OU-LONG, 15, 16, 643.
KIYAL, 656.
Kiyokawa, 640.
KLAÑ, 663 n.
KOBÌ 'EMΠÓPION, 592 n.
KÕĆĪ = COCHIN, 529, 540.
Ḳodāma bin Dja'far, 22.
Ḳodāma de Baṣra, 173.
ḲÕFĪ ANDARÀWĪ (île de —), 505.
koḥol, 577.
KO-KO-SENG-TCHE, 643.
KO-KOU-LO, 644.
Kolhomān (Al-), **293**.
KO-LO, 644.
ḲOLZUM. Voir ḲULZUM.
KO-MAO = KHMÈR, 319.
ḲOMAR. Voir KHMÈR. 69. 464.
Komaro, 640.
ḲOMOR (île de —), 177, 178, 179, 183, 318, 364, 365, 367, 373, 374, 376, 384, 389, 390, 418 n. Voir ḲOMR (île de —).
ḲOMOR (montagne de —), 373, 374, 390.
ḲOMOR (ville de —), 364 n.
ḲOMORIYYA (ville de —), 317, 318, 319, 329, 330, 331 n., 332, 389, 467.
ḲOMR (île de —), 230, 232, 317, 318, 319, 321, 326, 327, 328, 329, 330 n., 344, 396, 461, 467, 470 n., 501, 502, 504, 536, 537, 538. Voir ḲOMOR (île de —).
ḲOMR (les —), 317, 318, 319, 324, 326, 329.
ḲOMR (canal de —), 325, 327.
ḲOMR (montagne de ou des —), 317, 318, 321, 323, 325, 327, 331 n., 467, 599.
ḲOMRIYYA. Voir ḲOMORIYYA.
Kong-hang-tsi, 640.
KONKAN (le —), 29, 42, 47, 73, 104, 196, 486, 518, 519, 520, 521.
Ko-Parakesarivarman, 645, 646.
KOSALA, 646 n.
KOTARIÑIN, 661 n., 667 n.

KŌTA WĀRĪṄIN, 667.
KOUEI-TCHEOU-FOU, 639.
K'OUEN-LOUEN, 318, 319, 640.
K'OUEN-LUN (mont —), 368 n.
K'OUEN-LOUEN TS'ENG-KI, 320 n., 649 n.
KOU-LIN = KŪLAM, 430.
kou-long, 319.
Koun-fa-lik, 640.
KOU-TAN, 643.
KOU-TANG, 640.
KRAT, 656.
KṚPIGELAM, 656.
ḲUBILA ḲAAN, 561.
KUĊ = KUĊ BIHĀR, 353, 354, 551, 560.
KUĊ BIHĀR, 560.
KUDDUMAL (île de —), 521.
KUDILA-MALAY, 530 n.
KUDIRA-MALAY, 530.
KŪFA, 207.
KŪGHĀ, 364 n.
KUKAP, 656.
KŪKAR DĪWĀ, 491.
KŪL (île de —), 594.
KŪLAM DU MALAYA, 38, 39, 40, 57, 204 n., 205, 225, 226, 227, 340, 458, 530, 554.
— (poterie de —), 226.
KULAMPAYAN, 656.
KULANANDANA, 656.
ḲULAYBU, 218.
KULUR, 656.
ḲULZUM, 32, 55, 566.
ḲUMAYR. Voir KHMÈR. 163, 171, 202.
KUMHARĪ. Voir COMORIN (cap —).
KUMITIR, 656.
KUMUDA, 656.
ḲUNBILA, 526.
ḲUNBULA (île de —), 553.
KUNDRANG, 14-17, 40, 58, 429, 643.
KUNIR, 665.
KUNIR BASINI, 656.
KUPAṄ, 656.
KURA (lac de —), 321, 323, 553, 593 n.
KURĀ-DĪWA (île de —), 528.
KURDŪMIYYĀT (îles —), 524.
KŪRĪ (baie de —), 538.
KŪRĪ (port de —), 538.
KURIAN-MURIAN (île de —), 414 n.
KŪRIYĀ (attol —), 516.
KURRACHEE, 48 n.
kūš = voyage, 549.
KŪSĀ (attol —), 531.
KUṬA BAČEK, 656.
KUTA LIṄGA, 661.
KUṬARADJA, 656.
KUTA WARIṄIN, 661. Voir KOTARIṄIN, KŌTA WĀRĪṄIN.
KŪTÈ, KŪTEY, 668.
KUTI, 656.
KUṬI HADJI, 656.
ḲUṬRUBIYYA (île —), 337.
KUTUGAN, 656.
KUWĀMA (baie de —), 537 et n.
KUWARĀHA, 656.
KUWU NĀTHA, 656.
KWĪ (golfe de —), 500.

L. Ḷ.

LABAI, 661 n.
LAGANDJI, 534.
LAGHŪR, 524.
Lāgīn, roi du Čampa, 123.
LAGUṆḌI, 656.
LĀHARĪ, 549.
LAHĀWR. Voir LAHORE.
LAHORE, 358, 477.
LĀKAWĀRAM (île de —), 361.
LAKHON, 663 n.
LAKNAWTĪ, 348, 353, 355, 435, 683.
LAKŠMĪBŪR. Voir LAKṢMĪPURA.
LAKṢMĪPURA, 14, 45, 106, 400, 401.

LAMADJAṄ, 656.
LAMBĪ (île de —), 507.
— (île de KŪŠIK —), 528.
Lamlama, 364 n.
LAMPĒS, 656.
LAMPOṄ, 650 n.
LĀMPUṄ, 652.
LAMRĪ. Voir LĀMURĪ.
LĀMURĪ, LAMURĪ (île de —), 343, 361, 403, 494, 554, 574, 583, 584, 588, 647 n., 652, 670 n.
— (ancienne —), 522.
— (montagne de —), 509.
— (port de —), 510, 511.
— (vallée de —), 580.
LAN (ville), 418.
lānčūn, *lančūn*, 130, 677.
LĀNDAH (montagne), 557.
LANDAK, 661.
— (riv. —), 661 n.
lāndjūn, 130. Voir *lānčūn*.
LAṄGA (pays de —), 166.
LAṄGABĀLŪS (îles de —), 25 n., 26, 27, 36, 39, 57, 65, 98, 166, 181 n., 183, 184, 307, 341, 365, 382, 395, 425, 584.
LANGĀNĪ (port), 503, 536 n.
LANGKĀWĪ (île —), 531.
LAṄKA (île de —), 164, 166.
LAṄKĀÇOKA, 647.
LANTA (îles de —), 531.
laque, 340.
LAQUEDIVES. Voir DĪBADJAT, 389, 396 n., 415 n., 586 n.
LĀR (pays de —), 96 n., 203 n., 339, 340.
LARANTŪKA, 668.
lārī (langue —), 103.
LARMAN (pays de —), 342.
LAS'Ā, 395.
LAŠAM, 512, 535. Voir le suivant.
LASĒM, 512 n., 535 n., 656.
LĀSMA (île de —), 192.
laṭam (poisson), 385.
lavande, 152.
LAVE, 661 n.
LAWĀ, 24, 197 n.
LAWAI, 661.
LAWĀMAND (île de —), 507, 526.
LAWAS, 652 n.
LĀWRĪ (ville de —), 383, 392, 396.
LAYRĀNA, 326, 328.
Layth bin Kahlān, 485.
légumes, 210, 213, 217, 222.
LEI-TCHEOU, 639.
LĒMAH-BAṄ, 656.
LĒMAH SURAT, 656.
LĒMAH TULIS, 656.
LĒMBAH, 656.
LĒṄKA-SUKA, 647 n., 663. Voir LAṄKĀÇOKA, LING-YA-SSEU-KIA.
lentilles, 210, 215.
léopards, 544.
LESAN, 656.
LIEOU-KIEOU (îles —), 639, 640.
lièvre qui change de sexe, 587.
LIGOR, 663 n.
LING (mont —), 643.
LĪṄGĀ (île de —), 667, 671 n.
LIṄGA (rivière —), 661 n.
Ling wai tai ta, 430, **649-650**.
LING-YA-SSEU-KIA, 647 n.
Ling-yu, 638.
LIN-YI = ĆAMPA, 630 n., 640.
Livre de la correction des aliments de Razès, 239.
Livre de la création et de l'histoire, **116**.
Livre de l'avertissement et de la révision de Mas'ūdī, 1, 91, **109-111**.
Livre des aliments de Galien, 237.
Livre des électuaires de Galien, 267.
Livre des expériences, 239, 245, 256, 259, 278, 279, 283, 290, 294.
Livre des merveilles, 198.
Livre des merveilles de l'Inde, 29 n.,

32 n., 394 n., 396 n., 483 n., 563 n., 564, 565, 569 n., **574-589**.
Livre des merveilles de Mas'ūdī, 172.
Livre des merveilles des pays de Abū Dulaf Mis'ar bin al-Muhalhil, 89.
Livre des minéraux et des pierres précieuses, 242 n.
Livre des poisons de Al-Kindī, 265.
Livre des propriétés de Ibn Zuhr, 250, 258.
Livre des routes de Djayhānī, 164.
Livre des routes et des royaumes de Ibn Khordādzbeh, **21**, 22, 399, 469.
Livre des succédanés de Razès, 263, 274.
Livre du régime de la santé de Galien, 263.
Livre du remède, 424.
Livre du Trésor, 139.
Lobāb (*Al-*), 48 n., 49 n., 68 n
LOČANAPURA, 656 et n.
LOḌAYA, 656 n., 657.
LOH-GAWAY, 657.
LO-JEN-KOUO, 488 n., 633 et n., 637.
LOḲMARANA, 364 n., 365, 374, 385, 389.
LOMBOK, 664, 669.
LO PANḌAK, 657.
LOPHABURĪ, 500 n.
LOTUS-KOṬI, 662 n.
LOU-WOU, 285 n., XII.
LO-VAT, 642, 643.
LOVĖK, 285 n.
LO-YUE, 642, 643.
LŪBOḲ, 670.
LUÇON, 430.
lūf, 237. Voir le suivant.
lūffa (arbre), 147, 237, 304, 424.
LUḤAYYA, 522.
luḥm (poisson), 146.
LÜKEHUGEREH, 557, 558 n.
lukham (poisson), 38.
LŪḲĪN (pays de —), 30, 349.
— (roi de —), 123.
— (ville de —), 188, 198, 199, 394, 429, 481.
LŪLANGANĪ. Voir LANGĀNĪ. 536.
LŪLŪ, 197.
LŪLŪBĪLANK, 583.
LUNE (île de la —), 470, 488.
LUNE (montagnes de la —), 205, 317, 330 et n., 364, 366, 367, 593 et n., 601, 613.
LUMADJAÑ. Voir LAMADJAÑ.
LUMBAÑ, 657.
LUÑGA, 657.
LUNG-ŠAK, 530 n.
LUNG-SAKA, LUNG-ŠAKĀ, 530 et n.
LŪNIYA (montagne de —), 198.
LUWAN, 657.
LUWU, 664.
LWĀ-GADJAH, 665.
LWA KALI, 657.
LWAS, 652.

M

MA'ABAR. Voir MA'BAR.
MA'ALĀ, 467.
MABAD, 45.
MA'BAR = COROMANDEL, 204, 348, 366, 376, 391, 554.
MAČĪN, 551, 559, 560. Voir MAHĀČĪN.
— fils de Japhet, 560.
macis, 56, 144, 154, 191, 208, **244-245**, 257, 309, **448 et n.**, 462, 513.
Maçoudi. Voir *Mas'ūdī*.
MADAGASCAR, 318, 319, 320, 330 n., 470 n., 488 n , 501 n., 504 n., 536 n.
MĀDAMĀLIÑGAM, 647.
MADĀRAN, 550.
MADHURA = MADURA, 665.
MADĪNA, 533.
MADĪNAT AṬ-ṬĪB, 593.
Madīnī (Al —), 228.

MADJAPAHIT, MADJHAPAHIT, 653, 658 n., **666-669**.
Madjkwī (les —), 302.
MADJRĀ DĪB, 517.
Madjūsī (Al —), **264**, 276.
MADRAKA, 519, 539.
MAḌRAṬAṬ, 518.
MADURA, 664 n., 665, 669.
Mafātīḥ al-'ulūm, 612 n.
MAFIA, 536 n.
MAGADOXO. Voir MOGADIŠO.
MAGĔNĔŃ, 657.
Mages (les —). Voir *Mazdéens*.
MAGH (les —), 552, 684.
MAGHRIB (le —), 55, 56, 102, 166, 208, 327, 409, 613.
MAGOG, 55.
MAHĀČĪN, 552, 560-561. Voir MĀČĪN.
Mahākāla = Çiva, 125.
MAHAL, MAḤAL (les îles —). Voir MALDIVES. 438 n., 533.
Māhān bin Baḥr de Sirāf, 298, 310, 410 n.
MAḤNAḲ (Al —), 395.
MAHRA, 379, 395.
Maharādja, 24, 29, 30, 64, 66, 78, 79, 82, 83, 85, 86, 87, 88, 92, 93, 95, 99, 107, 109, 144, 153, 159, 183, 191, 297, 310, 342, 366, 374, 376, 377, 380, 409, 475, 566, 567, 585.
MAHARADJA (îles du —), 83, 85, 92, 93, 107, 110, 156, 342, 343, 381, 403, 554, 566.
— (Trésor du —), 30, 89, 93, 100, 298, 342, 414, **674**.
MAHARĀDJA (ville du —), 392, 475.
MAHĀYAM, 519.
MAHĀYIM, 539.
MAHŪK (île de —), 344.
Maison d'or (la —), 122, 129.
maisons flottantes, 194, 415, 418, 588.
MAKALARAN, 657.
MAKASAR, 513, 514, 547, 661 n., 664.
MAḲAṢAR (île de —). Voir MAKASAR.
MAḲĀṢĪR, 273, 617 n.
maḳāṣīrī (sandal), 605, 617 n.
MAKĔDUK, 657.
MAKIYAN, 164 n.
MAKRĀN. Voir MUKRAN.
Maḳrīzī, 33 n., 55 n., 324 n., 330 n., 407 n., **466-468**.
MĀḲŪFANG, 510, 533.
MAḲRŪS. Voir MAḲŪRS.
MAḲŪRS (montagne —), 335.
MALABAR, 32 n., 38 n., 204, 222 n., 340, 376, 434, 461, 474, 486, 487, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 540 644.
malabathrum, 226 n.
MALAGĪ (baie de —), 527.
Malāḥim (*Al* —), 167.
Malāhin (*Al* —), 207. Lire *Malāḥin*.
MALAISE (péninsule —), 318, 319, 516 n., 559 n. **662-663**.
MALAIYŪR, 646 et n.
MALAK, MALAKA (pays de —), 208, 490 n., 499, 533, 553.
MALAKA (détroit de —), 429, 430, 431, 534, 644.
MALAKA (port de —), 486, 487, 488, 489, 492, 493, 499, 534, 550, 671.
MALANO, 649, 662.
MALAWĀN (îles —), 535.
MALAWĪN, 537.
MALĀY (île de —), 189, 193, 384, 389, 396, 467.
MALĀY (ville de —), 178, 326, 389.
MALAYA (le —), 32, 64, 340 n., 644.
— (île de —), 387.
MALAYABAR, MALAYABĀR. Voir MALABAR.
MALAYU, 652.
MALĀYUR, 343, 383, 396.
MALDIVES (les —). Voir DĪBADJĀT. 70 n., 389, 396 n., 415 n., 434, 438, 492, 493, 586 n.

MALḤAN (île de —), 25 n., 41.
MALIK (mouillage de —), 531.
malīkh = cabine de navire, 549.
MALINDI, 323, 324, 488, 535.
MALKĀN (île de —), 106, 107.
malkān (animal fantastique), 420.
malmal (étoffes indiennes), 491, 684.
malaml šāhī (étoffes indiennes), 491, 684.
MALOKO, 664.
MA-LO-NOU, 649.
MALUDU (baie de —), 661 n.
MAMBĀG. Voir MANBĀG.
MAMĪ, 525.
MĀMĪ-SOḲOṬORĀ, 540 et n.
MANAḲABŪH, 511.
MANAKĀR, 537 n.
MANAKĀRA, 537.
MANAṄGUṄ, 657.
MANAṄKABWA, 652.
MANAR, 529.
MANBĀG (attol de —), 521.
Man-chou, 660 n.
MANČŪ, 555.
MĀND (pays de —), 106, 107, 376.
— (île de —), 388, 594 n.
— (îles de —), 336.
— (ville de —), 337.
MANDAHILIṄ, 652.
MANDAILIṄ, 652 n.
MANDAL, 315, 465, 469.
MANDALA, 230.
MANDAR (île de —), 155.
MANDARA (port de —), 511.
MANDARĪ, 315 n.
MANDŪRAFATAN. Voir MANDŪRAPATAN.
MANDŪRAPATAN, 29 n., 107, 225, 227, 228.
MANGAL-FŪLA (île de —), 505, 530.
MANGALOR, MANGALORE, 204, 340, 525, 540 et n.
MANGARŪR. Voir MANGALORE.
MANGĪŠARAM, 526.
manguier, mangue, 387, 439, 454, 550, 551.
MĀNID (île de —), 395.
mānik, 550.
MĀNIK FATTAN, 519.
Mañjuçri, 637.
MĀNKĪR, 94, 96, 102, 103, 119, 477.
MANḲŪBA, 592 n.
MANḲŪBA (montagne de —), 335.
manne, 228.
MANNI, 648 n.
MANŠAK, 55, 140.
Mansions lunaires des Arabes (*les* —), 497 n.
MANṢŪRA, 32 n., 48 n., 68 n., 75, 95, 228, 229, 358, 601.
Manṣūrī (*Al-*), traité de médecine de Razès, 81, 279, 280, 294, 296.
MANṬĀWĪ (île de —), 509.
MAN-TSEU, 11, 456 n.
MANYAKHEṬA, 94 n.
MANZALĀGĪ, 503.
MANZĪ, 11, 352, 358, 456 n.
MARAGĪ (estuaire de —), 507, 526 et n.
MARAḲĀWAND, 585.
Marāṣid al-iṭṭilā' (*Al-*), 201, 202, **231-232**.
MĀRĀT, 521.
Māravijayottuṅgavarman (Çrī-), 648 n.
Marco Polo, 166 n., 216 n., 285 n., 332 n., 427 n., 428 et n., 436, 449 n., 455, 494 n., 500 n., 587 n.
Mardaweyh fils de Zarābakht, 574.
MARDHAN-KOT, 354.
mariages entre frère et sœur, 552.
MARIYA (cap —), 521.
marjolaine, 618.
MARKA, 322, 323, 534.
MARKAMAN, 657.
Mars (planète —), 215.
MARṬABĀN, 486, 487, 488, 499, 501, 524, 647 n., 663 n.

— (KŪŠIK —), 508.
— (vases de —), 454, 501.
MĀRŪS, (île de —), 534.
MARUTMA, 663.
MĀŠAḲ, 55, 140.
MASALĀ, 198.
Māsardjwīh, **238**, 244, 249, 264, 281, 290, 291.
MAṢAWWA', (île de —), 522, **684**.
mašī'āt (navires), 180.
MASCATE, 38, 57, 487.
MĀS-FULA, 532.
Masīḥ, **238**, 243, 245, 290, 296.
Masīḥ ad-Dimašḳī, 281.
Masīḥ ibn al-Ḥakam, **263**.
MAṢĪRA (cap —), 517, 539.
MASĪYĀ, 516.
MASKAN, 527.
Mas'ūdī, 1, 2, 6, 14, 15, 16, 21, 29 n., **91-111**, 187 n., 193, 200, 249, 288, 292, 322 n., 325, 329 n., 334, 478, 487 n.
MATAHUN, 657.
MATAÑDJUÑ, 657.
MATARAM, 657.
MĀTIḲALAM, 531.
Maṭla' as-sa'adayn wa madjma' al-baḥrayn, **473**.
Mawā'iẓ wa'l-'itibār (*al* —) de Maḳrīzī, **466**.
MĀ-WARĀ'N-NAHR. Voir TRANSOXIANE.
MAWŪTŪ (île de —), 503.
MAYD, 594 n.
MĀYD (pays de —), 48.
— (île de —), 189, 191, 194, 333.
MAYDZ (île de —), 594.
MĀYIRUDIÑGAM, 647.
MAYLĀFŪR. Voir MELIAPOUR.
MAYOTTE (île de —). Voir MAWŪTŪ.
MĀYṬ (île de —), 28, 30, 186, 422, 582.
MAYṬ, 527.
Mazdéens (les —), 61 n., 62, 211, 213, 218, 229, 415.
MĒḌAÑ, 657.
Médicaments selon les lieux de Galien (les —), 264.
MÉDINE, 140.
MEGHNA (la —), 435 n., 436 n.
MEKKE (la —), 55, 140, 203, 213, 228, 335.
MÉKONG (le —), 14, 15, 318.
MELIAPUR, 526 et n.
melons, 228.
MĒMPĀWAH, 662 n., 667.
MÉNAM (le —), 318.
MĒNAÑKABAU, 652 n. Voir MANAḲĀBŪH, MANAÑKABWA.
MEN-TOU, 643.
mercure, 216.
MERS :
Mer (grande —), 55, 591, 597, 598, 599, 600.
— d'Abyssinie, 95, 101, 102, 109, 329 n., 460.
— d'Andalousie, 51.
— d'Andaman, 37.
— Dārlādrī, 195.
— Dārlarwī, 190.
— Dārlāwrī, 183 n., 190 n., 195.
— Dārlāzwī, 183.
— Dawāndjid, 143.
— de Baṣra, 591.
— de Berbéra, 366, 379, 467, 598, 600, 613 n.
— de Čampa, 97, 99, 100, 144, 145, 189, 191, 194, 367, 368 n., 377, 391, 392, 395, 586.
— de Čankhay, 7, 17, 41, 50, 65, 97, 100, 101, 189, 377, 395, 409, 582.
— de Canope, 327.
— de Chine, 50, 65, 95, 97, 99, 100, 101, 107, 108, 110, 141, 145, 157, 170, 183, 189, 194, 195, 205, 297, 299, 302, 309, 311, 329 n., 333, 349,

368, 370, 375, 379, 380, 384, 385, 386, 399, 400, 408, 409, 412, 420, 460, 462, 463, 470, 559, 582, 591, 613, 620 n.
— de Čundur-būlāt, 378
— de Djāwa, 395.
— de Djāwaga, 95, 378.
— de Fančūr, 395.
— de Fārs ou de Perse = golfe Persique, 49, 68 n., 95, 96, 141, 159, 203, 337, 366, 379, 395, 409, 425, 470, 598, 613.
— de Ghayḍ, 377.
— de Harkand, 35, 36, 38, 39, 40, 49, 56, 57, 97, 98, 142, 144, 176, 178, 195, 205, 230, 232, 377, 396, 415 n., 582.
— de Hind ou de l'Inde, 41, 67, 68, 69, 95, 117, 146, 163, 183, 204, 205, 378, 402, 403, 408, 424, 459, 460, 461, 464, 467, 468, 469, 587 n., 591, 601, 613.
— de Ḳāḳula, 51.
— de Kalah, 50, 95, 97, 98, 378, 395.
— de Kanbāya ou de Cambaye, 379.
— de Kanglī, 50.
— de Ḳomār ou de Ḳomor, 379.
— de Ḳulzum ou Mer Rouge, 95, 203, 395, 518, 591, 598, 600, 613.
— de Kundrang, 50, 97, 99.
— de Lār ou Lārwī, 35, 49, 96, 97, 103, 378, 415 n., 477, 674.
— de la Ruine, 327.
— de l'Inde, 41, 67, 68, 69, 95, 116, 153, 170, 189, 195, 202, 203, 204, 205, 304, 312, 323, 325, 333, 334, 335, 343, 346, 348, 349, 370, 374, 384, 385, 386, 394, 400, 409, 421, 432, 477, 478, 479, 485, 554, 582.
— de Loḳmarāna, 379.
— de l''Omān, 96, 157, 176, 195.
— de Malanū, 575.
— de Ma'bar ou du Coromandel, 378, 393.
— de Mand, 379.
— de Perse. Voir *Mer de Fārs*.
— de Poix, 189, 370, 371, 372, 391.
— de Rāhūn, 378.
— de Salāhiṭ ou Salāhaṭ, 36, 50, 56, 205, 206, 231, 232, 307.
— de Sel, 481.
— de Sīlān, 378.
— de Sirandīb, 144, 378 n.
— des Oiseaux énormes, 638.
— des Poissons blancs, 638.
— des Serpents, 190, 638.
— des Ténèbres, 69, 140, 148, 188, 189, 364, 370, 372, 375 n., 390, 391, 469, 470, 594 n., 595
— des Zandjs, 230, 231.
— du Maghrib, 202, 607.
— du Maharādja, 366, 368, 392, 393.
— du Malayabār, 379.
— du Sind, 95, 379, 408, 477, 591.
— du Sind-mand, 379.
— d'Uṣṭīḳūn, 373.
— du Sud, 635, 636.
— du Sud-Est, 649.
— du Tibet, 408.
— du Yémen, 95, 157, 366, 379, 395, 396.
— du Zandj, 95, 108, 230, 231, 379, 396, 467.
— Environnante Méridionale, 373.
— Extérieure, 110, 141, 147, 583.
— Lārwī. Voir *Mer de Lār*.
— Lāwrī (voir *mer Dārlāwrī*), 395.
— Lente, 451.
— Méditerranée, 101.
— Méridionale, 329, 370, 373, 377, 470, 613.
— Noire, 140, 459.
— Noire de Poix, 141.
— Orientale, 31, 65, 370, 371, 392, 394, 395, 401, 554, 566.

— Pacifique, 365, 370, 371, 451.
— Ténébreuse. Voir *Mer des Ténèbres*.
— Verte, 32 n., 110, 147, 203 n., 205, 346, 364, 371, 400, 402, 403, 459, 591, 613.
— Verte de l'Ouest = Atlantique, 371 et n.
MEVILIMBAŃGAM, 647.
mfalme (nom du roi des Zandjs), 108.
MĪČ, 353, 354.
MIDWAR, 515, 517, 539.
miel, 333, 577, 582.
MIHRĀN. Voir INDUS.
MIHRAN D'OR (le —), 95.
MĪḲĀMĀRŪS (îles —), 509, 510, 511, 533.
Milanau (Dayaks —), 662 n.
MILANDĪ. Voir MALINDI.
Mille et une nuits (les —), 1, 564, **566-569**.
millet, 210, 211, 214, 215, 639.
MINAŃKABAW, 511 n. Voir MANAḲĀBŪH, MANAŃKABWA.
MINDANAO, 662 n.
minéraux, 180.
Minhādj, 485, 515, 516 n.
MIRAH, 664,
MIRĀS, 401.
Mirāt al-mamālik, 484.
MIRBĀṬ, 554.
MIREŃ, 657.
Mīrī Mečmī, 556.
Mīrzā Muḥammad Kāẓim, **556-558**.
Mis'ar bin Muhalhil. Voir *Abū Dulaf Mis'ar bin al-Muhalhil*.
Miskīn ad-Dārimī, 469.
MOGADIŠO, 322, 323, 326, 336, 367, 376, 389, 460, 534, 554.
— (Nil de —), 321, 322, 323.
MŌGH, 518 et n., 519.
MO-KIA-LA, 649 n.
MO-LAI = MALAYA, 644.
MO-LO-YU, 632, 633, 635.
MOLŪK (île de —), 534.
MOLUQUES (îles —), 164 n., 165, 429, 430, 513, 514, 553, 660 n., 661 n.
MOMBASA, 324, 535.
MONBASA, 535 n. Voir MOMBASA.
MONFIYA (île de —), 536.
monnaie, 222.
monnaie à l'effigie du souverain, 185.
montagne à camphre, 190.
MONTAGNE AL-GHAŠAM, 348.
montagne argentifère, 26, 37, 152, 184, 192, 417.
— aux deux cornes, 336
MONTAGNE BATTUE, 325.
— de la Bifurcation, 323.
— de la Victoire, 334.
— des Nuages, 334.
— des Sources, 328,
— du Bambou, 347.
— du Repentir, 326, 327.
MORĀŠĪ, 529.
MORGALĪ, 529.
Mostaṭraf (*Al* —), 206 n., 388 n., **469-471**.
MOTUBALĪ. Voir MUTUBALĪ.
moulins à vent, 194.
moulins à vent flottants, 418.
mousseline, 204 n., 491.
moussons, 190, 485, 486, 487, 488.
— au vent et sous le vent, 486 et n.
moutons, 211, 213, 214, 454, 577.
— à grosse queue, 476.
MOZAMBIQUE, 537 n.
MOZOFĀWID, 585 n.
mu'allim, **548**, 549.
MUAR, 664.
MŪDJA (pays de —), 45, 106.
MUDJA (île de —), 189, 190, 191, 192, 333, 417.
Mu'djam al-buldān, **201-231**, 202, 601.
MUDJARRAD (montagne al —), 324 n. Voir 'ADJRAD.

Mufadjdja' (Al —), 207.
Mughnī' (*Al* —), 234.
Muhallabī, 399, 400, 403, 404.
Muḥammad Bakhtiyār, 353, 354, 355, 356.
Muḥammad al-Muḳrī, 497 n.
Muḥammad al-'Omānī, 586.
Muḥammad bin Šādān, 485.
Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī, **81**, 135, 165, 239, 240 n., 241, 247, 250, 255, 257, 259, 263, 274, 276, 279, 280, 281, 282, 290, 291, 293, 296, 297, 299, 300, 309, 310, 311, 312, 409.
Muḥammad fils de Bābišād, 574, 580, 581, 582, 583, 584.
Muḥammad ibn 'Abbās, 618.
Muḥammad ibn Isḥāḳ, 119.
MUḤARRAM (récif —), 518.
Muḥīṭ (*al* —, l'Océan), 484, 516 n.
MUK (île de —), 525.
Muḳaddisī, 1, **114**.
MUḲAMMAR (île de —), 522.
MUḲAYDAḤ (île de —), 523.
MUḲBIL (attol —), 533.
MUKUH, 657.
MUKRĀN, **67**, 117, 122, 358, 395, 555, 598, 602.
MULAKĪ (île de —), 529, 530.
MULALĪ (île de —), 503, 536.
mulamma' (arbre), 164.
MUL-BAYŪNĪ, 537.
MUL ČĀWA (île de —). Voir ČĀWA (île de Mūl —).
MUL DJĀWA. Voir DJĀWA (Mul —).
MULTĀN, MŪLTĀN, 56, **75**, 77, 78, 95, 102, 103, 126, 228, 347, 358, 461, 480 n., 481, 555.
— (idole du —), 75 et n., 88, **120 et n.**, 124 n., 125, 461.
MUNAWWARĀ (île de —), 503, 536.
Munkidz (*Al* —), 207.
MURĀBIṬ AL-KHAYL, 519.
MURR-I-KABĪR, 529, 540.
MURR-I-ṢAGHĪR, 529.
Muršid de Tamīmī (*Al* —), 274, 277.
MURŪTĪ, 534.
MŪŠA (pays de —), 48.
Mūsā bin al-Mubārak de Sīrāf, 300, 311.
Mūsā bin Ḳāsim al-Ḳardī, 173.
MUSĀMARA (île de —), 520.
mūšān, 160 n. Fautif pour *būšān*.
MUSANBĪDJĪ, 537. Voir MOZAMBIQUE.
MUṢAWWA'A. Voir MAṢAWWA' (île de —).
musc, 213, 217, 230, 247, **292-295**, 417, **545-546**, **603-604**, **609-610**, 615, 617, 618 n., 619, 622, 623, 624, 625.
— (animal porte —), 190.
— Chinois, 31, 50.
— de Bakham, 579 n.
— de Djāwaga, 482.
— de Khānfū, 50.
— de l''Irāḳ, 269.
— de Mūdja, 45, 106, 417.
— de Sāmatrā, 545.
— des Kirgiz, 215.
— de Sogdiane, 50.
— de Sumatra, 508.
— du Sind, 57.
— du Tibet, 50, 292, 293, 435, 464, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624.
muscade (noix —), 2, 31, 65, 99, 110, 191, 194, 244, 245, **256-257**, 381, 448, 513, 605, 635.
MUSMĀRĪ (récif —), 516.
Muštarik (*Al-*), 201, **232-233**, 330 n., 331 n.
Musulmans (les —), 31, 33, 50, 67, 96, 203 n., 210, 213, 218, 221, 223, 228, 339, 403, 439, 446, 447, 456, 552.
Muṭahhar bin Ṭāhir al-Maḳdisī, **116**.
MUṬAWWAK, 521.

MUTUBALĪ, 498 et n., 524.
MUWAR, 663.
MUWAŠŠADJ, 525.
myrobolan, 224, 227, 272, **609-610**.
myrrhe, 608.
Mžik (M. von —), 433.

N, Ṅ, Ñ, Ṇ.

NABHANA, 184.
NAÇOR, 663.
nacre, 190, 193.
nadd, 614 et n., 618, **620-625**.
NADĪ, 657.
NADJ (pays de —), 68.
Nadjāba, 74, 75.
NADJRĀN, 123, 129.
NĀFŪN (île de —), 115 n.
NĀGABĀRĀ, NĀGABĀRĪ (îles de —) = NICOBAR, 488, 492, 504 n., 506. Voir LAÑGABĀLŪS.
NĀGA-FATTAN, 528,
NĀGA-MALAY (îles de —), 521.
NĀGAPADDINA = NEGAPATAM, 648 n.
Nāgarakrītāgama, 647 n., **651-664**.
NĀGIRĀŠĪ, 499, 505, 522.
NAGOR, 663 n.
NAHALWĀRA = NAHARWALĀ, 358.
NAHARĀWARA, 478.
NAHARWĀLĀ = NAHALWĀRA, 347.
NAIRAÑDJANA, 657 et n.
NAKAWARA (île de —), 341 n.
NAKHON SI THAMARAT (Muoṅ —), 663 n.
nākhudā, 548, 549, 550.
nākhudā-khašab, 548, 549.
NAKKAVARAM, 361 n., 488 n., 647.
NĀḲŪS (île de —), 115 n., 568 et n.
NĀḲŪS (ville de —), 568.
NAKWĀRA (île de —), 341.
NAM (île de —), 529.
NAMRŪP, 557, 558.
Nandi, Nandin (l'indien —), 630 n., 631.
NANDINĀGARA, 657.
Nang (tribu de —), 557 et n.
Nan-hai-ki-kouei-nei-fa-tchouan. Voir *Yi-tsing*.
NAN-WOU-LI, 670 n.
naphte, 552.
NARAKĪ (île de —), 505, 524.
narāyn, 550.
NARBADĀ, 675.
NĀRBAṬA, 48 n.
NARBUDDA, 48.
nard, 28, 186, 193, 208, **277-278**, 305, 307, 309, 312, 422, 462, 464, **605**, 609, 617 et n.
— indien, 277.
— syriaque, 277.
Narhīn (les —), 176.
NARMADĀ, 675.
NĀRUMA, 685.
NĀṢĀN (montagne de —), 410. Voir NAṢBAN.
NAṢBĀN (montagne de —), 298, 463, 482.
Naṣīr ad-dīn aṭ-Ṭūsī, **357-358**.
Nasnās (*an-*), 147.
Naṣr bin Aḥmad le Sāmānide, 209, 220, 221.
NAT (pays de —), 496, 497.
natbāba, 418,
nations préadamites, 137.
nattes blanches peintes, 180.
nattes de roseau coloriées, 418.
NATUNA (îles —), 666, 667.
navires chinois, 155-156, 191, 195, 633 et n., 684.
nāvkhudā, 548.
néfliers noirs, 210.
NEGAPATAM, 528 n., 648 n. Voir NĀGA-FATTAN, NĀGAPPADINA.
NEGRAIS (cap —). Voir NĀGIRĀŠĪ. 438 n., 499 n., 522.

neige, 229.
Nègres (les —), 613.
NÉPAL, 596.
NHA-TRANG, 15, 643.
NIAS (île de —), 36, 182, 183, 301, 361, 414, 583.
NIAS, (île de — du Wāḳwāḳ), 414, 415.
NICOBAR (îles —). Voir LAṄGABALŪS. 166 n., 488 n., 489 n., 493 n., 504, 528, 529, 530, 531, 632, 644.
Nihāyat al-idrāk fī dirāyat al-aflāk, **612-613**.
Nihāyet al-ärèb (encyclopédie de Nuwayrī), **50-52**, 394, **614-625**.
NĪKŪ TARMID, 509.
NĪL. Voir MOGADIŠO (Nīl de —).
NIL D'ÉGYPTE, 102, 250, 251, 323, 336, 390, 401, 467, 470, 553, 593 n., 599.
NĪLĀ (île de —), 538.
NĪLĪ (île de —), 525.
NING-PO, 640.
NĪRŪN, 593.
NĪSĀBŪR, 617.
nišān, 105. Voir *bušān*.
Nisnās, 206. Voir *Nasnās*.
NIYĀN. Voir NIAS.
NOIR (cap —), 516.
noix, 610.
noix de galle, 608.
noix indienne = coco.
noix muscade. Voir *muscade*.
NOŠĪM, NOŠĪM, 537.
NUAGES (îles des —), 178, 192, 334, 374, 375, 417.
NŪB (port de —), 537.
NŪBAN (île de —), 522.
NUBIE, 321, 380.
Nūda, 477 n.
Nūḥ ibn Naṣr, 220, 221.
Nukhbat ad-dhar fī 'adjāïb al-barr wa al-baḥr, **363-393**.
NUS (île des gens —). Voir ILE DES GENS NUS.
Nūs (montagne —), 521.
nuwār (bois de —), 609.
NUWAY, 517.
Nuwayrī, 1, **50-52**, **394-397**, **614-625**.
Nuzhèt al-ḳulūb, **405-407**.
NYŪ DANTA, 657.

O. Ö.

OBOLLA, 96.
observatoire, 224., 229.
OCÉAN ENVIRONNANT, 102, 189, 202, 327, 333, 334, 346, 370, 375, 390, 391, 408, 409, 421, 459, 460, 461, 467, 470, 472, 597, 599, 602, 613.
OCÉAN INDIEN. Voir MER DE L'INDE.
OCÉAN NOIR ENVIRONNANT, 346.
OCÉAN OCCIDENTAL, 600, 601.
OḌḌA-VIṢAYAM = ORISSA, 646.
œufs, 223, 225.
oies, 126.
oiseau (œufs d' — de mer qui annoncent le calme), 409.
— gigantesque, 476.
oiseau *ḳomrī*, 407.
'OKBĀN (île de —), 523 et n.
olivier, 609.
'OMAN, 51, 55, 56, 65, 83, 96, 101, 107, 110, 156, 195, 205, 226, 230, 248, 292, 312, 336, 357, 360, 403, 463, 482, 483, 515 n., 554, 582, 598, 601, 604.
ondines (les —), 139, 173, 572-573,
ONIN, 664 n.
onyx, **256**.
or, 29. 30, 31, 33, 36, 43, 44, 47, 55, 56, 63, 66, 67, 74, 78, 84, 93, 95, 97, 98, 99, 104, 105, 108, 116, 119, 122, 123, 131, 132, 153, 160, 167, 181, 183, 185, 194, 205, 213, 229, 300, 301, 307, 311, 312, 325, 342, 350, 359, 372, 382, 383, 390, 391, 403,

409, 414, 415, 418, 419, 425, 454, 461, 463, 470, 471, 474, 476, 541, 552, 582, 583, 584, 601, 634, 637.
— (étang des briques d' —), 84 et n., 93-94.
— (fleurs d' —), 634 et n.
— (île de l' —), 163, 167, 635.
— (millet d' —), 634 et n.
— (pays de l' —), 574, 585, 587, 612,
— (poudre d' —), 194, 576.
— chinois, 439.
— végétal, 66, 117, 141, 157, 419.
oranger, 439.
Oraṅ lāut, 649 n.
ordalies, 79-80, 677.
orge, 210, 211, 212, 213, 216, 545.
Oribase, 266.
ORISSA, 24, 73, 198, 481, 496, 497, 550, 645.
ORṆON, 657.
oryza, 152.
'ošar, 387, 580.
Oṣul fī'ṭ-ṭīb, 168.
'Oṭārid ibn Muḥammad al-Ḥāsib, **242**.
'OTTOPOKÓPPA, 592 n.
Ou-hing, 634, 635.
Ourse (grande —), 38, 211 n., 536, 539.
— (petite —), 164, 211 n., 488, 532, 536.
OXUS, 102, 602 n.

P.

PABAYĔMAN, 657.
PAČARAN, 657.
PAČĔKAN, 657.
PAČIRA BULWAN, 657.
PAḌALI, 647.
PADAMAYAN, 657.
PADAÑAN, 657.
PADAR, 657.
Paddinapalai (poème tamoul), 648 n.
PADJAMBAYAN, 657.
PADJAÑ, 656 n., 657.
PADJARAKAN, 657.
PADURUÑAN, 657.
PAGAGAN, 657.
PAGAN, 646 n.
pagne, 40, 58, 187, 188, 192, 194.
PAGUHAN, 657.
PAHAÑ, 663, 671.
PAHYAÑAN, 657.
pains (galettes de —), 222.
PAINAN, 671 n.
PAKA, 663.
PAKĀMBAÑAN, 657.
PAKIS-HADJI, 657.
PAKUWUKAN, 657.
PALABDHI, 657.
PALAH, 657.
PA-LA-LA, 670 n.
PALANG, 561.
PALEMBAÑ (voir SRIBUZA), 3, 511 n., 637, 652, 668, 671.
PALK (détroit de —), 492 n.
PALKOLE, 341 n.
palmier, 60 n., 62 et n., 217.
PALUMBWAN, 657.
PALUÑAN, 657.
PAMAṆIKAN, 657.
PAMULUÑ, 657.
PAMUNTARAN, 657.
PAÑADWAN, 657.
Paṅan (les —), 99, 191.
PANARAGA, 653 n.
PAÑAWAN, 657.
PAÑČAÇĀRA, 657.
PAṆḌAKAN, 657.
PANDJAB. Voir ḲANDJAB. 107.
pandjarī, 549.
PANDJŪ, 358.
PĀṆḌURAÑGA, 15, 16, 429, 643.
PANE, PANEI, 652 et n.
PĀNĒ, 671. Voir le précédent.
PAÑHPWAN, 658.

PAÑIKĔTAN, 658.
PAÑIRIÑ, 658.
P'AN-JONG. Voir P'AN-YU. 633, 635.
PAÑLARAÑ, 658.
PANNAI, 646.
PANŌN KŌPH, 592.
panthères (peaux de —), 588.
PANUMBAÑAN, 658.
P'AN-YU = CANTON, 633.
paons, 56, 65, 382, 463, 470, 482.
— d'or, 571.
Pao-tsai, 640.
PAPPĀḶAM, 647.
PARAḌAH, 658.
Pararaton, 653 n., 659 n., 666 n.
PARFUM (île du —), 152.
PARFUM (ville du —), 593 et n.
parfums, 65, 107, 110, 174, 180, 181, 191, 193, 230, **543-548**, **603-606**.
PARFUMS (fleuve des —), 198.
PARIĀMAN, 671.
PARLĀK, 652. Voir PERLĀḲ.
PARUÑ, 658.
PASADJYAN, 658.
PASAMAN, 671.
PASĀÑAN, 670.
PASARUHAN, 653 n.
Pāsè (*Histoire des rois de* —), **666-669**.
PĀSÈ, 666, 670.
PASEY. Voir PĀSÈ.
PASIR, 662, 668.
PASURUHAN, 658.
PATĀNĪ, 559, 662 n.
PATĒMWAN, 658.
PATĒNTĒNAN, 658.
PATUKAÑAN, 658.
PATUÑDJUÑAN, 658.
Paul d'Egine, **266**.
PAWITRA, 658.
PAWWANAWWAN, 658.
PAYAMAN, 658.
PAYGŪ. Voir PĒGOU.
pays au vent, 496 n.
pays sous le vent, 496 n.
pāytakhtī-i-čīnī, 501.
PEDIR, 532 n., 670.
PĒGOU. Voir RAHMĀ. 486, 550, 552, 557, 560, 561, 648 n.
peignes de femme, 178, 193.
PEKAN, 663 n.
PĒKIN. Voir KHĀN-BĀLIḲ et KHĀN-BĀLIGH.
Pelliot (Paul —), VI-VII.
PĒMAÑGĪLAN, 667.
PĒNIRAMAN, 662 n.
penis captivus, 417 et n.
PEN-T'O-LANG, 16, 643.
PĒRAḲ, 671.
— (îles de —), 492.
— (rivière de —), 490 n.
Perforés (les —), 410, 411 et n., 683.
PERLAḲ, 361 n., 652 n., 670. Voir PARLĀK.
perles, 31, 49, 120, 122, 123, 144, 174, 181, 185, 186, 342, 359, 391, 409, 421, 462.
perroquets, 56, 65, 298, 311, 360, 380, 410, 463, 482.
Persans (les —), 2, 3, 42, 165 n., 400 n., 403, 559, 602, 612 n., 637, 639, 640, 673.
— (termes —), XI, 2.
PERSE, 3, 49, 56, 96, 179, 226, 240, 269, 274, 275, 292, 293, 306, 314, 575, 633 n., 637.
Petchenègues (les —), 211.
PHANRANG, 16, 643.
PHILIPPINES (îles —), 430.
PIDIĒ = PEDIR, 670 n.
pierre (grande — vénérée), 216.
— blanche, 214.
— indienne, 257.
— lumineuse, 215.
— merveilleuse, 475.
— précieuses, 50, 122, 144, 185, 470, 637.

pierre qui arrête la fièvre, 217.
— qui arrête le sang, 214.
— qui attire la pluie, 213.
— rouge contre la maladie de la rate, 218.
— verte, 214.
— verte qui guérit la chassie, 218.
pigeons, 609, 610.
— *ḳomrī*, 389.
PIGIT, 658.
PIKATAN, 658.
PILAN, 658.
PILAÑGU, 658.
PIMA (pays de —), 217.
— (roi —), 218.
PIṆḌĀTUHA, 658.
P'ing Jak-fang, 639.
PĪPALĪ, 561.
plagiats, 3.
plantes médicinales, 208.
plante soporifique, 213.
Pléiades (les —), 224, **274**.
plomb, 99, 604, 617.
PLUIES (île des —), 306, 374, 375.
plume d'oiseau (gigantesque —), 580.
po, bateau, 633 n.
P'O (royaume de —), 644.
POGARA, 658.
POHADJI, 658.
pois chiches, 210, 211, 213, 215, 217.
POISSON (îles du —). 579.
poisson, 26, 41, 154, 182, 184, 188, 213, 224, 225, 305, 307, 424, 439.
— étrange, 142, 143, 145, 303.
— gigantesque, 38, 49, 141, 142, 143, 195, 303, 420, 567.
— grimpant aux arbres, 41, 305, 424, 464.
— porte-musc, 420.
— qui annonce la tempête, 409.
— qui se pétrifie, 309.
poivre, poivrier, 32, 45, 64, 106, 204, 380, 387, 438, 454, 480, 545, 554.
POIVRE (côte du —), 379.
— (île du —), 568.
— (pays du —), 222, 227, 340, 453.
— (versant du —).
POLAMAN, 654 n., 658.
P'O-LOU, 644.
P'O-LOU-CHE = BAROS, 633.
P'O-NI, 660 n.
PONTIANAK, 662 n.
PÖRÖLA*, 652 n., 670 n.
porreau, 211.
PORT D'IBRĀHĪM, 526.
PORT D'ISMĀ'ĪL, 536.
PORTE (station de la —), 218.
PORTUGAL, 539, 550.
PÖSAÑAN, 670 n.
PO-SSE = PERSE, 3, 633.
— (produits de —), 3.
PO-SSEU, 649 n.
PO-TCHI-LI, 637.
P'o-to-kia, P'o-to-k'ie, 630 et n.
poules, 65, 577.
POU-LOU-POU-TOU, 670 n.
POYAHAN, 658.
pradakṣiṇa, 76 n.
Prairies d'or (les —), 1, 71 n., 75 n., 91, **92-108**, 94 n., 109, 292.
Prapañca, 651.
PRIAMAN, 535 n., 671 n.
produits tabous qu'on ne peut pas emporter, 37, 299.
Prolégomènes de Ibn Khaldūn, **459-461**.
PROME, 646 n., 648 n.
Propriétés des médicaments simples de Galien (les —), 267.
prunus mahaleb, 609 et n.
Ptolémée, 110, 151, 153, 168, 173, 304, 316, 330 n., 333, 336, 341, 347, 350, 364, 371, 459, 590, 591, 592, 593, 594.
PUĆAÑAN, 658.
PUGĔR, 658.

PŪLO AYM, 507, 530.
PŪLO BĀBIK, 534.
PŪLO BANG, 511, 535.
PŪLO BĀNIḲ, 510.
PŪLO BUTON, 492 n., 493 n., 670 n.
PŪLO DING-DING, 533, 540, 541.
PŪLO FANG, 508.
PŪLO FINANG = PŪLO PINANG, 532 et n.
PŪLO FĪRAK = PERAK, 532.
PŪLO GĔḌOṄ, 674.
PŪLO GOMAR ou GUMAR, 492, 499, 533.
PŪLO GUMRAH, 489 et n., 490 n.
PŪLO KALĀRĪ, 507.
PŪLO LAMBĪ, 528.
PŪLO LANTĀ, 507, 508, 529.
PŪLO LĀWT, 667.
PŪLO LŪ, 534.
PŪLO LUNBŪ, 534.
PŪLO PĀSALĀR, 489, 490 n., 492, 499, 508, 533.
PŪLO PINANG, 492 n., 493 n., 532 n.
PŪLO SANBĪLAN, 489 et n., 490 n., 492, 493 n., 499, 507, 508, 530, 533,
PŪLO TALĀGĪH, 534.
PŪLO TAMBŪRAK, 533.
Puṅgawa, 23, 197.
Purṇavarman, 685.
PURUHAN, 658.
PYRAMIDE (île à la —), 147.
— de pierre noire brillante (île de la —), 147.

Q.

Quadripartîtum de Ptolémée, 168.
QUENGIANFU. Voir TCHEN-KIANG-FOU.
QUINHON, 643.
Quintus, 264.

R. Ṛ.

Rābīh, 73.
RABUT, 658.
RAČANŪ, 132.
Rādja... (les —), 128.
RĀDJAPURA, 663.
Radjasanagara, 651.
RĀDJ-BURĪ, 663 n.
RAF'A (cap —), 521.
RĀFĀṬĀ, 591.
RAHMĀ = PÉGOU, 23, 29, 43, 44, 47, 64, 104, 105, 106, 159, 196, 367, 389 n.
RĀHŪN (mont de —), 328, 347, 367, 376, 378, 389.
raisins, 210, 213, 217, 480 n., 618.
— (jus de —), 609.
Rājarāja Coḷa, 645, 648 n.
Rajendra-Coṛadeva (Çrī —), 646, 648 et n.
RAKAN, 534. Voir RĔKAN.
RAKANG, RAKHANG. Voir ARAKAN.
RĀMAN (AR —), 341.
RAMANA-KŪTĀ, 531.
RĀMANKŌTĀ (attol —), 522.
Rāmāyana, 166.
RAME, 658.
RĀMĪ (île de —), 25, 83, 156, 180, 181, 182, 205, 231. Voir RĀMNĪ.
rāmik, 605.
RĀMĪN (île de —), 97, 167, 288. Voir RĀMNĪ.
RAMM (îles —), 163.
RĀMNĪ, RĀMINĪ (île de —), 36, 56, 100, 151, 299, 300, 309, 341 n., 380, 395, 411, 462. Voir RĀMĪ, RĀMĪN.
randj (voir *coco*), 97.
RANGĀMATĪ (montagne —), 517.
Ranīd (roi), 187.
RAṄU AKUNIṄ, 658.
ŘAHTĀ, 591, 592 n. Voir RĀFĀṬĀ.

Rasad (roi), 192.
RĀS AL-DJUMDJUMA, 49, 336, 379, 395.
RĀS AL-FĀL, 525, 540 et n.
RĀS AL-ḤADD, 515, 539.
RĀS AL-HIRR, 531, 540.
RĀS AŠ-ŠU'AB, 539.
RĀS ATH-THAWR, 525.
RĀS-I-BIRR, 526.
Rašīd ad-dīn, 1, **361-363**.
RĀS-I-MILḤ = cap du sel, 501, 502, 503, 536 et n., 541.
RAS-I-ŠO'AB, 525.
RASNĀND, 198.
rat musqué, 71, 206, 298, 410.
Ratbīl, 187 n.
Ratīlā, 71.
RATNA, 658.
RATNAPAŃKADJA, 658.
RAWI, 658.
Razès. Voir *Muḥammad bin Zakariyā ar-Rāzī*.
RĚKAN, 652, 671. Voir RAKAN, ROKAN.
RĚMBAŃ, 658.
RĚMBUT, 658.
RĚŃĚS, 658.
résines de Kūlam, 226.
rhinocéros, 25, 29, 44, 56, 65, 105, 151, 160 n., 180, 193, 300, 301, 304, 309, 341, 382, 412, 418, 423, 462, 464, 492, 567, **675**.
— (corne de —), 29, 44, 105, 130, 160, 181, 412, 492, 567, **675**.
rhubarbe, 226, 228, **265-274**, 350, 481, 501.
— ancienne, 267.
— de Chine, 267, 268, 273.
— de Syrie, 267, 270, 273.
— des Persans, 267, 268.
— des Turks, 267, 268, 270.
— du Zandj, 267, 268, 273.
— nouvelle, 267.
RIBĀḤ (île de —), 368.
Ribāḥ (roi —), 369, 544.
RIHĀ (île de —), 567.
rīḥān al-kāfūr, 274.
RIḲĀḲ (île —), 520.
RIOUW. Voir RIYŪ.
RIYĀḌA, 518.
Riyāḥ (roi —), 112. Voir *Ribāḥ* (roi —).
RIYŪ (îles —), 667.
riz, 24, 27, 60, 61 et n., 78, 175, 186, 187, 188, 192, 194, 197, 214, **237-239**, 350, 418, 442, 454, 480 n., 577, 634, 639.
robe yéménite, 223.
ROKAN ou RĚKAN, 652 et n., 671 n. Voir RĚKAN.
rokh (oiseau —), 332, 390, 412, 413, 428, **456-457**, 567, 568, 572.
— (pennes de —), 390, 412, 413.
ROKH (île du —), 412.
ROKHKHADJ (le —), 187 n.
ROMA, 658, 685.
roquette, 609.
rose (eau de —), 609, 610, 619, 620, 625.
roseau, 50, 119, 225, 478, 479.
roses magiques, 299, 410, 424.
ROSES (île des —), 424.
rotang. Voir *rotin*.
Rotbīl, 187 n.
rotin, 32, 182, 184, 634.
rubis, 171, 613 n.
rubis balais, 387.
RŪD (île des —), 150.
RŪDZRĀWAR, 622 et n.
RUḲḲ WA'L-DJĀZIR, 520.
RŪM (pays de —), 473, 501.
RŪMALA, 480 n.
RYŪ-KYŪ = LIEOU-KIEOU (îles —), 639, 640.

S. Š. Ṣ.

SA'ADA (port), 503.
SA'ĀLA (île de —), 419.
ṢABĀYĀ (mont —), 520.
SABĀYĀ (ville), 467.
SABAYĀN (montagne de —), 523 n.
sabres *ḳala'ī*, 233.
Sa'da bin Amaleḳ, 570, 572.
Sa'd al-Khayr l'Espagnol, 207.
ŠAḌAR (mont —), 519.
SAḌEŃ, 658.
SADGĀWĀN, 434 et n., 435, 516 n.
Ṣadiḳ Iṣfahānī, 1, 473 n., **559-562**.
SĀDJAR, 539.
ŠADJARA (port de —), 538.
SADJIR (montagne —), 522.
SADOŃ, 662 n.
šadruwān, 604 et n.
SADYAH, 556, 558.
SAFĀKIS, 364 n., 367.
Šafi'ī (Muḥammad bin Idrīs aš —), **440**, 470.
safiyyāt (navires), 418.
safran, 617, 618 et n., 622.
SAGADA, 658.
SAGAWĀN, 521.
ŠAGHAWĀT, 522.
SAH (île de —), 140.
ŠAHARDĀWAR, 229.
šāh čīnī, **279**, 381.
Sahl bin Abān, 485.
SA-HOI (cap —), 643.
Šahrastānī, 128 n., 129 n.
Šahrazūrī, 597.
ŠAHR-I-NAW, 474, 500 et n., 501, 560.
Šahriyārī (capitaine —), 582.
ŠAHR-I-ZANAN, 524.
ŠAHRNAW. Voir ŠAHR-I-NAW.
Šahrzūrī, 114.
SAḤŪTĀ, 392.
SAI, 663.
SA'ĪD (baie de —), 527.
SAINT-JACQUES (cap —), 16, 643.
SAḲĀWAL, 560.
šakh (musc), 545.
šakī (fruit), 439.
ŠAḲĪḲ, 521.
SAKSAK, 664.
SALĀHAṬ, ŠALĀHAṬ (île de —), 79, 110, 185, 186, 282, 305, 308, 312, 380, 422, 424, 464, 568. Voir SALĀHIṬ.
— (ville de —), 152.
SALĀHĪṬ, SALĀHIṬ, ŠALĀHIṬ, ŠALĀHIṬA (île de —), 27, 28, 56, 64, 678. Voir SALĀHAṬ.
SALAḲ, 517.
salamandre, 248 n., 587 n.
ŠALĀWAM, 530 n.
ŠALĀWANĪ, 530 n.
SALĀWĀT, 530.
SALAYAR, 664.
SALEIER (île de —), 664 n.
SALĪDĀ, 671.
SALIDO, 671 n.
Salomon (tombeau de —), 584.
SALOUEN (le —), 318.
SALŪḲ, 74 n.
salūḳiyya (chiens —), 74.
ŠAMAL (île de —), 188.
SAMALAŃA, 670 n.
SAMALANTĒN, 658.
samandal (la salamandre), 587 et n.
SAMANDAR, 24, 197, 394.
Samanéens (les —), 131, 135.
Samar, 188 et n.
SAMARAŃ, 656 n.
SAMARCANDE, 560.
SAMARLAŃ, 670.
SAMAṬĀR (ville), 392.
SAMATRĀ (port de —), 545.
ŠAMBA. Fautif pour ŠANBĀ.

SAMBAṄ, 658.
SAMBAS, 662, 667.
SAMĔDAṄ, 662.
Saṁgrāmavijayottuṅgavarman, 646 et n.
SAMḤĀ (île de —), 526.
SAMĪĊĪ, 658.
ŠAMIYA (port de —), 521.
Sāṃkhyakārikā, 127 n.
SAMPIT, 662.
SAMPORA, 658.
ŠAMS (les deux —), 540.
ŠAMSAṄ, 540 n.
SAMUDRA, 652.
SAMUDRAWELĀ, 658.
SAMUK (cap —), 537.
SAMUNDAR, 354.
ŠANBA = CAMPA, 500, 501, 522.
sanbūḳ (sorte de navire), 589.
SANDĀBIL, 219, 221, 224.
SANDABĪS, 522.
sandal, 28, 31, 56, 65, 74, 83, 99, 110, 144, 152, 153, 156, 186, 187, 225, 273, **279-280**, 305, 307, 312, 381, 422, 458, 464, 513, 536 n., 547, 568, **605-606**, 617.
SANDAL (île du —), 153.
ŠĀNDAN, 536.
sandaraque, 225, 226.
ŠĀNDAY, 536 n.
ŠANDĪ, 512.
ṢANDJĪ. Voir ĊANKHAY.
SANDOWAY, 520 n.
ṢANF. Voir ĊAMPA.
ṢANFĪN, 580, 584, 585.
SAN-FO-TS'I = PALEMBAṄ, 430, 431.
SANGŌR, 528.
SAṄ HYAṄ API (volcan —), 664.
SAṄ HYAṄ HUDJUṄ, 663.
Saṅ Hyaṅ Wĕkasiṅ Sukha, 651.
SAṄKAN, 658.
SAPAṄ, 658.
SAPI, 664.
saphir, 171, 613 n.
sārā, vache marine, 543.
SARĀB, 518.
SARANDĪB. Voir SIRANDĪB.
šarawa, 583 n.
SARAWAK, 649, 661 n., 662 n.
SARBUZA. Voir SRIBUZA.
ŠARDJA, 522.
SAREKHETTARĀ = ÇRĪKṢETRA, 646 n.
SARGAL (île de —), 488, 489 n., 505, 531.
SARḤA (port de —), 439.
sarhang, 548, 549.
SARIYĀ-FANĪN, 526.
ŠARMA, 395.
— (cap —), 524, 539.
SARŪ (fleuve), 455.
SĀRŪH (île de —), 523.
ŠAŚ-FISALAM, 517.
SĀTGĀM, 562.
SĀTGĀON, 434 n., 549, 632.
ŠĀṬĪGĀM. Voir CHITTAGONG.
satin (broderies de —), 481.
Saturne, 211, 215.
SATŪWĀHĪ, 520, 521.
sauterelle d'eau (poisson), 41.
SAWĀḤIL (les —), 535 et n.
SAWĀKIN. Voir SOUAKIN.
SAWAKU, 662.
šawḥaṭ (arbre), 164, **678-679**.
SAWḲIRA (cap —), 521, 539.
SAWUṄAN, 658.
ŠAYĀN (île de —), 507, 527.
SAYBĀN (montagne de —), 523.
SAYF AṬ-ṬAWĪL, 532, 540.
ṢAYLAMĀN (pays de —), 48, 72.
ṢAYMŪR, 96, 103, 223, 340, 366, 394, 480, 661.
ŠAYŪL, 519.
ṢAYŪNA, 325, 326, 327.
SAYŪRA, 523.
SAYYID-I-'ADA (île de —), 518.

SCORPIONS (île des —), 594.
scorpions volants, 580.
SĔBUKU (île de —), 662 n.
SEDU, 662.
SĔKAYAM ou SĔKAYAN (riv. —), 661 n.
SELAMPĀRAŃ (île de —), 669.
SELAPARAŃ (île de —), 669.
SĔLĔBAR, 671.
selles chinoises, 31.
SĔMAŃKA ou SEMAŃKO (île de —), 650 n.
SERAN, 664, 668. Voir CERAM.
SĔRASAN (île de —), 666.
SERAWAK, 575 n. Voir SARAWAK.
serpents, 217, 369, 544, 580.
serpents de mer énormes, 50, 420.
serpents énormes, 26, 50, 65, 143, 298, 299, 303, 402, 410, 463, 482, 579.
sésame, 48 n., 617 n.
Shōmu, empereur du Japon, 640.
SIAK ou SIYAK, 652 et n.
SIAM, 486 n., 487, 499, 506, 523, 530, 534, 635, 663 n.
SIANTAN (île de —), 666.
SIBOK, 658.
SĪBŪN, 130.
SIDDHĀHADJÖŃG, 658.
SIDDHAYĀTRA, 658.
SIḌĔMAN, 656 n., 658.
Sīdī 'Alī Čelebī, 1, 341 n., **484-541**, 578 n.
SIDJISTĀN, 122, 187 n., 229, 461, 480 n., 481.
ŠIḤR, 395, 414 n., 604.
SILĀ, SĪLĀ, ŠĪLĀ = Corée, 31, 33, 46, 67, 101, 102, 108, 109, 111, 116, 132, 194, 301, 312, 346, 347, 364, 365, 372, 391, 397, 401, 461, 463, 554, 632 n.
SĪLĀN (île de —) = CEYLAN, 204, 205, 206, 231, 232, 307, 312, 340, 341 et n., 366, 371, 378, 387, 396, 434, 474, 529, 530, 531, 532, 540. Voir CEYLAN.
— (ville de —), 378.
sīlān. Voir *šīlān*.
ṣīlān (poisson), 303, 385, 420.
ṣilāya, **614 et n.**, 615, 618, 619, 621, 622, 623.
ṣīlbandj, 31.
SILĔPARAŃ (île de —), 669.
SILHAT, ŠILHAT, SILHET, 562, 596.
SĪMA, 658.
SIMAPURA, 658.
SIMPIŃ, 658.
ŠĪN, 269. Voir CHINE.
SĪNĀ AWSANG, 534.
ṢĪN AṢ-ṢĪN. Voir ČĪN AL-ČĪN.
SINCU = TS'IUAN-TCHEOU, 427 n.
SIND, 32, 48 n., 56, 57, 64, 65, 75, 92, 94, 95, 97, 102, 103, 106, 111, 115, 117, 140, 158, 228, 243, 246 n., 336, 337, 339, 347, 358, 366, 376, 395, 408, 460, 461, 481, 570, 601, 602.
SINDĀBŪR, SINDĀPŪR, 32 n., 281, 340, 394, 523.
SINDĀN, 31, 64, 95, 97, 116, 226, 366, 376, 394, 518, 554, 601.
Sindbād le marin, 564, **566-568**.
Sindhašār, **238**.
SINDJĀDJĪ, 537.
Siṇḍok (Mpu —), 655 n.
ŠĪN et MĀŠĪN, 367, 392. Voir ČĪN et MĀČĪN.
SINGĀDĪB, 202.
SINGAFŪR. Voir SINGAPOUR.
SINGALDĪB, 600.
SI-NGAN-FOU. Voir KHUMDĀN.
SINGAPOUR, 343 n., 430, 499, 500, 516 n., 534, 663 n., 664 n.
SINGA-RAYA-FARDĀ, 518.
singes, 31, 107, 298, 300, 337, 410, 463, 563.
—(grands —), 30, 57, 298, 301, 384, 410.
SINGES (île des —), 176, 337, 413.

SINGES (montagne des —), 455.
singes (tribus de grands —), 580-581.
— blancs, 482.
SIŃHANAGARĪ, 663, 658.
SIŃHAPURA du Čampa, 685-686.
SIŃHASĀRI, 658.
SIŃHASĀRINAGARA, 656 n.
SIŃHASĀRI-PURA, 658.
ŚINKEL, 533.
SIN-LO = CORÉE, 632.
SIN-RA = CORÉE, 632.
Sin t'ang chou, 15, 319, 641, 642.
SĪRĀF, **49**, 56, 96, 101, 107, 110. 357, 376, 489 n., 574, 582, 585, 593.
SIRANDIB, SIRĀNDĪP = CEYLAN, 25, 26, 28, 35, 36, 41, 48, 49, 65, 93, 97, 107, 115, 116, 141, 151, 171, 176, 180, 183, 197, 202, 205, 230, 231, 232, 328, 339, 358, 364, 365, 367, 376, 383, 385, 389, 396, 400, 461, 467, 544, 553, 554, 594, 601, 612, 613. Voir CEYLAN.
— (montagne de —), 307, 347, 461. Voir RĀHŪN (mont de —).
Sīrāzī (Kuṭb ad-dīn aš —), **612-613**.
S,RIŃAN, 658.
Sirius, 211.
ŚIRIYĀ-FANĪN, 526 n.
Sirkī (Aš —), 206.
sīsāmā, 235.
šišm, 604.
ŠĪṬA, 480.
ŠITTA ANDAMĀN. Voir ANDAMAN (Petite —). 504.
ŠITTA-LĀKAM, 526, 540, 541.
SITTA MOGH DU NORD, 519.
— SUD, 520.
SITTANG (riv. —), 647 n.
SIYAK, 652. Voir SIAK.
Siyèr ul-Molūk, 406 n.
Slaves (les —), 211.
SOCOTORA (île de —), 176, 205, 272, 366, 474, 525, 526, 540.
sodomie en Chine, 61 et n., 676-677.
— au Khmèr, 71, 179, 418, 676-677.
SOFĀLA, 259, 288.
SOFĀLA DE L'INDE, **95**, 96, 103, 112, 394, 554.
— DU ZANDJ, 95 n. 108, 177, 183, 203 n., 324, 325, 327, 364, 376, 394, 405, 460, 461, 501, 514 et n., 537, 553, 588, 598, 600, 601.
soie, 387, 616.
— blanche, 31.
— damassée, 31.
— de couleur, 31, 222.
SOLEIL (île du —), 333.
— (Maison du —), 576.
soleil couchant adoré, 214.
SOLOK, 662 n.
SOLOR, 664 n.
SOLOT, 664.
SOLOT à Bornéo, 662.
ŠOMOTORA. Voir SUMUTRA.
SŌMPUR, 658.
SONĀFARAM, 520.
SONĀRGĀON, 555.
SONDE (détroit de la —), 429, 430, 431, 512, 535, 650 n.
Song chou, 319, 660 n.
Song kao seng tchouan, 637 et n.
SONORGĀWĀN, 436.
sorgho, 174.
SOUAKIN, 518 et n., 554.
soufre, 552.
soufre jaune, 227.
soufre rouge, 370, 464.
SOU-MOU-TOU-LA, 670 n.
SRAŃAN, 658.
SRIBUZA = PALEMBAŃ, 15, 95, 338, 375 379, 402, 582, 586, 588, 589, 633 n.
— (île de —), 83, 100, 109, 156, 171, 202, 205, 206, 231, 338, 364, 365, 367, 374, 379, 399, 401, 403, 404 600, 601, 612.

ŠRIBUZA (île de —), 174, 395.
SRĪ-NAGAR, 557.
Sri Nātā Kala, 586.
Sri Rāmah, 359.
STATION (Vallée de la —), 219.
statues enchantées, 570.
statues merveilleuses, 153.
statues qu'on ne peut dépasser, 141, 194, 347, 371.
SŪBĀRA. Voir SOFĀLA DE L'INDE.
ṢUBIḤ (île de —), 365, 372, 391.
SŪBĪ (île de —), 667.
sucre, 152, 186, 188, 387.
Sud (régions du —), 32.
Sūdān fils de Kana'ān, 158.
SUDKĀWĀN, 498 n. Voir SADGĀWĀN.
SUEZ, 55.
SŪFĀRA. Voir SOFĀLA DE L'INDE.
Sufiyān l'Espagnol, **237** n., 262, 266.
ṢUḤAR, 357.
SUHAYLĪ (île de —), 528, 529.
suicide en l'honneur du souverain, 450-451.
SŪKĀDĀNA, 667.
SUKALILA, 659.
SUKAWIDJAYA, 659.
SUKHŌTHAI, 663 n.
sukh, **618** et n., 619, 622, 623.
sukkāngīr, 549.
Sulaymān, marchand, 1, 3, 4, 15, 16, **35-46**, 60 n., 61 n., 62 n., 63 n., 133 n., 429.
Sulaymān bin Aḥmad, 485.
Sulaymān ibn Aḥmad al-Mahrī, 661 n.
Sulaymān ibn Ḥasan, 617 n.
SU-LI, 636.
ŠULLAM (île de —), 498, 529 et n.
SULU, 662 n.
SŪMA (île de —), 189, 190, 191.
ŠŪMA, 187 n.
SŪMANĀT, ṢŪMANĀT, **203**, 339, 347, 358, 376.
SUMAṆḌIṄ, 659.
SUMATRA. Voir DJĀWA = SUMATRA.
SUMBA, 664.
ŠUMBABA-ČANDAL, 536.
SUMBAWA (île de —), 536 n., 664, 668.
SUMPUD RUPIT, 659.
ŠUMṬARA. Voir DJĀWA = SUMATRA.
ŠUMUṬRA. Voir DJĀWA = SUMATRA.
SŪMŪTRA, SUMUTRA, ŠUMUṬRA (Etat ou ville de —), 361, 427, 428, 429, 439, 440, 445, 446, 457, 486, 487, 488, 533, 540, 670 n. Voir SOU-MOU-TOU-LA.
SUṄAI UDJOṄ, 663 n.
SUṆḌA, 665.
SUNDA (détroit de —), 512. Voir SONDE (détroit de la —).
SUNDA (montagne de —), 511, 512, 535.
SUN-DĪB, 498, 499.
ṢUNDUR-FŪLĀT. Voir ČUNDUR-FŪLĀT.
SURABAYA, 512 n., 536, 654 n., 655 n., 659, 669.
SURABHA, 659.
SURAT, 517, 541.
SURAYAÇA, 659.
surkh dāneh, 545.
surkh gul, 545.
SURŪN, 395.
ŠŪRWĀ, ŠŪRWĀR, 517.
SŪSAH, 594.
SŪSIYYA (ville de —), 346.
ŠŪSU, 533.
ŠUWĀN, 535.
ŠŪWAND, 535 n.
SYAṄ = SIAM, 663 n.
SYRIE, 55, 140, 232, 277, 473.

T. Ṭ

Ṭabaḳāt-i-Nāṣirī, 353.
TABALUṄ, 662.
ṬĀBĀN, 224.

Ṭabarī, 211 n., 240, 294, 590.
TABARMA, 392.
ṭabāšīr, 225, **281-282**, 479.
table gigantesque, 180, 418.
TA-CHE = ARABIE, ARABES, 2, 165, 430.
TĀDJA, 350, 351, 352, 366, 368, 377, 392, 601 n.
— (fleuve de —), 392.
TADJIDDA (golfe de —), 526.
Tadjik (les —), 640.
TADJUŃ, 659.
TADJURA (golfe de —), 526 n.
ṬĀDJŪYA, 129.
ṬAHAR (îles de —), 518.
ṬAHIREH = SIRAF, 49 n.
TAḤTIYYĀT (îles —), 520.
ṬĀḲA, 522.
Taḥḳīḳ al-i'rāb, **559-561**.
Tai p'ing houan yu ki, 642.
Tai-yun-sse (temple de —), 639, 640.
Ṭakkakh (les —), 210.
TAKKOLA, 647 n.
TÁKΩΛA, 647 n.
TĀKWA (îles de —), 506, 527, 528, 529, 530, 531.
Taḳwīm al-buldān en arabe, **398**.
Taḳwīm al-buldān en persan, **561-562**.
TĀLA, 659.
TALAGA DJAMBALA, 659.
TALĀGĪH DE SUMATRA, 510.
— DU GUZERATE, 510.
Talaing, 648 n.
TALAITTAKKOLAM, 647.
TALĀLĪ, 522 n.
TALAPIKA, 659.
TALIWAŃ, 664.
TAL-TUŃGAL, 659.
tamarin, 615 n.
tamarisc, 611.
TAMARḲAṢ (île de —), 522.
TAMARŠAḤ (île de —), 520.
TAMBAK LALEYAN, 659.
TAMBĚLAN (îles —), 666.
TAMIAŃ, 361 n., 652 n.
TAMĪM, 367.
Tamīm ad-Darī, 375, 683.
Tamīmī, 51, 52, **255**, 274, 277, 283, 616 et n., 619, 620, 622, 623.
TAMLUK. Voir TĀMRALIPTĪ.
Tamouls (les —), 645.
TAMPAHIŃ, 659.
TĀMPAK ḌURI, 659.
TĀMRALIPTĪ, 434 n., 632, 634.
TAMSAK, 685. Voir TUMASIK.
TĀNA, 32 n., **96**, 103, 339, 358, 366, 394, 479, 534, 601.
TAŃKOLAM (îles de —), 507, 528.
TĀNAŠĪ, 97 n.
TANḌABUTTI, 646.
tandīl, 548, 549.
TANDJOŃ, 671 et n.
TAŃDJUŃKUTE, 662.
TAŃDJUŃNAGARA, 662.
TANDJUŃPURA, 662 n.
T'ang (*histoire des* —), 15, 16.
— (*nouvelle histoire des* —). Voir *Sin t'ang chou*.
— (*ancienne histoire des* —). Voir *Kieou t'ang chou*.
TAŃGULYAN, 659.
TA'NĪN, 229.
TAN-JONG-WOU-LO, 662 n.
Tanjore (inscription de —), **645-648**.
TAŃKIL, 659.
TANKTĀŠ, 560.
TAN-MO-LI-TI. Voir TAMRALIPTĪ.
TAN-TCHONG-POU-LO, 662 n.
Tao-hong, 635.
TAPROBANE, 171, 347 n.
ṬARĀGHĀ, 349, Voir AṬRAGHA.
TARAKIYA, 532.
TARANG (port de —), 530.
TARAPAS, 659.
ṬARAṢŪL (pays de —), 48.
TARIB, 659.

Tarīkh al-Hind, 162.
Tarīkh al-ḥukumā, 590 n.
Tarikh-i Asham, 518 n., 556, 557 n., 558 n.
ṬARKHĪNA (port de —), 348.
Tartares (les —), 393.
Tartīb (*At* —) de Ibn Muṭarraf, 330 n.
Tarū (les —), 596.
TARUNA, 659.
Ta-t'ang-si-yu-k'ieou-fa-kao-seng-tchouan. Voir *Yi-tsing*.
Tatars (les —), 321, 482. Voir *Tartares* (les —).
TAVOY. Voir TAWĀHĪ. 499 n.
TAWĀHĪ, 499, 525.
ṬAWALISĪ, 427, 431, 451, 454.
ṬAWARĀN (île de —), 79.
TAWRAMANWARĪ (île de —), 535.
ṬAWRĀN (île de —), 157.
TAYZAM-TŪRĪ (île de —), 541.
TCHANG-HAI, 7, 17.
TCH'ANG-NGAN. Voir KHUMDĀN.
TCHĀNPANĪR = ČĀNPANĪR, 547.
TCHAN-POU-LAO = CULAO CHAM, 643.
Tchao-heng, 640.
Tchao-Jou-koua, 165, 166, 257 n., 285 n., 287 n., 319, 320 n., 647 n., 649, 650 n., 660 n.
TCH'A-PI-CHA, 649 n.
TCHE (détroit —), 643.
Tche-hong, 634.
Tcheng-kou, 635.
Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou, 3, 637.
TCHEN-KIANG-FOU, 428, 429.
TCHEN-LA = CAMBOGE (LOU —), 642.
— (CHOUEI —), 642.
Tcheou K'iu-fei, 430, **649-650**.
Tchou fan tche, 647 n., 649 et n., 650 n., 660 n.
TĚBA ou TĚBO, 652 et n., 659.
teck, 29, 47, 49 n., 73, 101, 119, 196, 210 n., 225, **276**, 384, 387.
ṬEKIN (pays de —), **23**, 29, 43, 47, 73, 75, 94, 95, 104, 196.
TĚLAŃ, 659.
TĚLPAK, 659.
Telugu (les —), 648 n.
TĚMIAŃ, 670. Voir TAMIAŃ.
TEMPÊTES (île des —), 306, 374, 375.
temple aux mille chapelles, 476.
— du feu, 223.
TENASSERIM, 318, 474, 486, 487, 488, 527 et n., 547, 550.
TENGRI NOR, 368 n.
TĚPASANA, 659.
TĚPAS DJITA, 659.
TERNATE (île de —), 164 n., 664 n.
terre argentifère, 26, 37, 352.
TERREUR (vallée de la —), 384.
TĚTŌ, 656 n., 659.
THAYEKHETTAYĀ = ÇRĪKṢETRA, 646 n.
Théodocus, **245**, 264.
THŪBĀ, 392.
thym, 618.
ṬĪB (île de AṬ —), 152.
TIBET, 32, 67, 68, 92, 109, 116, 132, 134, 292, 293, 318, 320, 329 n., 353, 354, 358, 368 n., 408, 435, 463, 551, 601, 602.
TIBRA. Voir TIPPERAH.
T'IEN-TAI-CHAN, 638.
T'ien-tseu, 2.
Tīrāsī, 120 n., 603.
TIGA-WAŃI, 659.
TIGRE (le —), 75, 84, 85, 582, 588, 589.
Tihāru, 353.
TIKTA-ÇRIPHALA, 653.
TIKTAMALŪRA, 653.
TIKTAWILWA, 653.
TĪKŪ, 671.
TĪKŪ TARMID, 509 n.
TILŪT, 596.

TIMĔS, 659.
TIMOR, 664.
TĪMŪR (îles de —), 512, 513, 514, 536, 537.
TĪMŪR KĪDUL (île de —), 514.
TĪMŪR-LAWT (île de —), 514.
TIŃGĪ (île —), 667.
TINHOSA (île de —), 643.
TIOMAN (île de —). Voir TIYŪMA.
TIPPERAH, 366, 367, 370, 371, 392, 550, 552.
TIRA, 659.
TIRĔM, 662.
TIRIB, 659.
TĪR-I-RAKHĀ (îles de —), 504.
TIRKONĀ-MALAY, 530.
TIRMALĀ-WĀṢIL, 528.
TĪSĪN, 520.
Tiyādūḳ. Voir *Théodocus*.
TIYAŃ, 659.
TIYŪMA, (île de —) 14, 16, 30, 40, 58, 153, 186, 187, 429, 430, 667.
TĪZ, **67**, 203, 358, 395, 555, 593.
Toguzoguz (les —), 132, 134, 214.
Tong si kang k'ao, 660 n.
TONKIN. Voir KIAO-TCHE, 431.
tōpāndāz, 549.
torrent de poix, 416.
tortues, 178, 184, 303, 420.
T'OUEN-MEN (mont —), 642.
TOUEN-SIUN, 318.
TOURANE, 430.
tourbillon, 141.
TOYA-RUŃUN, 659.
Traité de la nature des médicaments simples de Sérapion, 112.
Traité des antidotes de Galien, 267, 270.
Traité des correctifs des aliments de Razès, 259, 263, 296.
Traité des médicaments cordiaux d'Avicenne, 280, 282, 283, 291.
Traité des simples d'Ibn al-Bayṭār, **234-296**.
Traité sur la rhubarbe, 242 n., **267-274**.
transcriptions, 6-13.
TRANSOXIANE, 210, 473, 560, 602.
TRĔŃGANU, 662 n., 663. Voir le suivant.
TRÉSOR (île du —), 674.
TRIŃGANO, 663.
trombes marines, 38, 98, 192.
TSEU-T'ONG, 11, 427 et n., 455 n., 486 n., 674.
TSEU-TOUNG. Fautif pour TSEU-T'ONG.
TS'IUAN-TCHEOU, 427 n., 486 n.
TUBAN, 535, 659.
TŪBĀT, 212, 213.
Tubba', 218.
TUGA, 659.
Ṭughrāy, 614 n.
Tuḥfat al-fuḥūl, 485.
Tuḥfat al-gharāïb, 303, 305, 306, 308, 313, 385, 420.
ṬUKHĀRISTĀN (le —), 480 et n.
TULUWĀN, 521, 522, 523.
TŪMA (cap —), 525.
TUMAPĔL, 653 n., 659.
TUMASIK, 663, 685. Voir TAMSAK.
TUMBUL, 659.
TUMIHAŃ, 652. Voir TAMIAŃ.
TUŃGILIS, 659.
TUŃKAL, 659.
TURAS, 659.
TURAYAN, 659.
Turcs. Voir *Turks*.
TUREN, 659 n.
TŪRĪ-KHARĀB (île de —), 528, 529.
TURKESTĀN, 269, 353.
Turks (les —), 102, 116, 132, 163, 180, 206, 207, 208, 210, 211, 220, 223, 269, 346, 350, 353, 355, 358, 387 n., 392, 587, 596, 602.
— (tribus —) de l'Asie centrale, **210-220**.

TURNIBŪ, 520.
Ṭurṭūšī, 607.
TUṬAGAM, 532, 540.
tutie. Voir *tūtiyā*.
tūtiyā, 225, 228, **252-255**, **610-611**.
tuwāḳ, 295, 381.
TWAS WASIṢṬHA, 659.

U.

ŪČ, 351.
UDAMAKATRAYA, 665.
UDJAYN. Voir UZAYN.
UDJOŃ SALAŃ, — SĀLAN, 507 et n.
Uigours (les —), 214 n.
UJJAYINĪ. Voir UZAYN.
'*Umda* (*Al* —), 485, 486 n., 514.
UMM AN-NĀMAS, 522 n.
UMM AN-NĀS, 522.
UMM AṢ-ṢANĀFĪ, 534.
UMM 'ISA (cap —), 516.
UŃGŪDYA = ZANZIBAR, 174, 338, 367, 374, 375, 380, 395.
UNYAMWEZI (l' —), 331 n., 366 n.
Urdudjā (princesse —), 427, 431, 432, 452, 454, 683.
USĀNA, 659.
UṢṬĪḲŪN, 364, 365, 367, 372, 391.
— (chaîne de —), 372, 373, 374, 375, 470. Voir IṢṬAFĪŪN.
UTITŪR, 525.
UZAYN, 325, 338, 366, 372, 373, 376, 555, 601.

V.

vache honorée et tabou, 80, 187, 478.
vache marine, 543.
vaches, 80, 210, 211, 213, 214, 482, 491, 492.
Vajrabodhi, 3, **637**.
VAḶAIPPANDŪRU, 647.
VAŃGĀLA-DEÇAM = BENGALE, 646.
Vénus, 215.
verroteries, 577.
vers à soie, 639.
VERTE (l'île —), 536 n.
vêtements de coton, 214.
— de feutre, 212.
— de fourrures, 214.
— de Ḳāḳulā, 481.
— de laine, 215.
— de lin, 214.
— de soie à ramages, 216.
viandes, 210, 211, 213, 214, 216, 217, 223.
— salée, 215.
victimes volontaires, 551.
Vidyāmātrasiddhi, 127 n.
VIJAYAM, 646 et n.
ville anti-aphrodisiaque, 476.
vin, 28, 63, 70, 85.
— de palmier, 39, 58, 381.
— riz, 60.
volcan, 99, 386.
— (île du —), 337, 344, 382, 395.
— appelé *Lampe de la mer des Ténèbres*, 375.
— de Djāba, 25, 152, 186, 307, 421, 464.
— de Djāwaga, 41, 59, 108, 109, 110, 155, 175, 403.
— de l'île du Maharādja, 381.
— de Salāhaṭ, 423.
— du Waḳ, 145.
— sous-marin, 38 n.
VOLEUR (cap du —), 517.

W.

WAAN, 538.
WABAYA, 538.
WABRA, 175.
WADARĪ, 659.
WĀDĪ'L-KURĀ, 55.
WADURI, 659.
WĀGHILA (îles de —), 537, 538.

WAHARU, 659.
WA'Ī (cap —), 521.
WAḲ, WĀḲ (pays ou île de —), 140, 144, 145, 324, 470-471, 566.
waḳwāḳ (arbre), 117, 200, 300, 334, 367, 375, 416, 463, 470, 513, 563, 568 569.
WAḲWĀḲ, WĀḲWĀḲ (pays ou île de —), 140, 194, 303, 364, 374, 420, 470-471, 483, 563, 568, 580, 586, 587, 598, 612.
— OCCIDENTAL, 49 et n., 55, 108, 183, 184, 425, 460.
— ORIENTAL, 30, 31, 32, 49 n., 55, 153, 163, 164, 190, 192, 193, 231, 232, 300, 311, 334, 375, 391, 414, 432, 461, 463, 513, 587, 588, 589.
WAḲWAḲ (montagne du —), 568.
Wāḳwāḳ (race des —), 138.
WALAṆḌINI, 659.
WALERI, 659.
walī (ascètes), 552.
WA-MĪZĪ (île de —), 536.
WANĀÇRAMA DJĒNAR, 659.
WANAGRIYA, 659.
WANDAN, 664
WANḌIRA, 659.
WAÑDJAÑ, 659.
Wang Hiuen-ts'e, 637.
WAN-NGAN-TCHEOU, 639.
WANORA, 659.
WARĪSĀ = ORISSA, 496, 497.
WARU, 659.
Wāṣif-Sāh (Ibrāhīm bin —), 1, **137**.
WĀSIṬ, 207.
Waṣṣāf, 1, **359-360**.
WATSARI, 659.
WATU KIKEN, 659.
WATU KURA, 659.
WAWARU, 659.
WĒḌI, 659.
WĒḌWAWĒḌWAN, 659.
WĒKAS, 659.
WĒÑKĒR, 660.
WĒÑTAL, 660.
WEN-TCHEOU, 638.
WĒTIWĒTIH, 660.
WEWE, 660.
WIDJAYAWAKTRA, 660.
WĪGĪ ANDARĀWĪ, 505, 528.
WILWATIKTA, 653.
WIPULARĀMA, 660.
WIRABHŪMI, 660.
WIRUN, 660.
WIṢṆUWALA, 660.
WULUHĒN, 660.
WUÑAÑDJAYA, 660.
WUÑKAL, 660.
WUÑKULUR, 660.
WÜRZBURG, 592 n.
WWANIN, 664.
WWATAN, 660.

Y

YAFLŪ BOTOF. Voir PŪLO BUTON.
YĀFŪN, 351.
YAGOG. Voir GOG.
Yaḥyā bin Khālid le Barmékide, 118, **119**.
Ya'ḳūbī (Ibn Wāḍiḥ), 1, 17, **47-52**, 173, 616.
Yāḳūt, 1, 56, 89, 90, **201-233**, 288 n., 330 n., 331 n., 332 n., 598 n., **601-602**, 622 n.
YĀḲŪT (île de al-), 115. Voir ILE DU CORINDON.
YAMAKOṬA, 612 n.
YAMAKOṬĪ, 684.
YAMĀMA (le —), 56.
YANATRAYARĀDJADHĀMYA, 660.
YANBO, 474.
YANČŪ, 132, 555.
YANG-FOU, 640.
YANG-TCHEOU, 638.
YANG-TSE, 368 n.

YANG-TSEU-KIANG, 638.
YAVADVĪPA, 629.
YAWA, 652, 653.
YAWANA, 664.
Yei-yei, 638, 640.
YÉMEN, 117, 140, 180, 195, 218, 240, 256, 287, 332, 357, 366, 389, 400, 408, 414, 434, 460, 467, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 598, 602.
YE-P'O-T'I, 629.
Yi-tsing, 3, 434 n., **632-636**.
YORTAN, 512.
Yuan che, 670 n.
Yuan-tchao, 637.
Yūḥannā ibn Masawīh. Voir *Ibn Māsawīh*.
Yūnus, fils de Mahrān, 585.

Z. Ẓ.

ZĀBAG. Voir DJĀWAGA. v, 13.
zabdiya, 616 n., 619.
ZĀBEDJ. Voir ZĀBAG.
ZABĪD, 460.
ZĀBIDJ. Voir ZĀBAG.
ZAFĀR. 395.
Ẓafer-nameh, 428.
ZAHĀR (îles de —), 518 n.
Ẓāhir (sultan Malik az — de Sumuṭra), 440, 446, 456, 457.
Zahm, roi du Khmèr, 478.
Zahrāwī, **614 et n.**, 615.
Zakariyā bin Yaḥyā bin Khāḳān, 298, 311.
zām (valeur du —), 495.
ZĀM (île de —), 529 n.
Zamakhšarī, **469 et n.**, 678-679.
ZAMĪN-I-DĀWAR, 187 n.
ZAMĪRA (île de —), 525.
Zanhīl, 187 n.
ZANDJ ou ZANDJS (pays du ou des —) 2, 50, 51, 68, 69, 92, 117, 173, 174, 193, 203, 205, 206, 233, 251, 323, 324, 364, 365, 376, 388, 389, 390 n., 394, 425, 460, 501, 503, 536, 537, 538, 539, 554, 566, 598, 602, 613.
ZANDJ DE L'OR, 205.
— (île du ou des —), 153, 163, 202, 330, 366, 600, 612.
— (montagne du ou des —), 390.
ZANDJBAR, ZANGUEBAR, 173, 174, 246, 379, 474.
Zandjs (les —), 49 et n., 108, 117, 143, 158, 164, 173, 231, 302, 324, 325, 337, 338, 390 n., 411 n., 502, 588, 601.
— (île des — anthropophages), 594.
— (petits — qui viennent à bord des navires), 59, 100, 155, 195, 302, 382, 420.
ZANGILIYĀ (île de —), 491, 499, 516.
ZANZIBAR. Voir UNGŪDYA. 11, 536.
ẒAḤRA-I-'ABIT (île de —), 521.
zarāfa, 583.
ZARRĪN (îles de —), 535.
zaw, navire chinois, 350.
ZĀWA (île de —) = DJĀWA = JAVA, 612, 613 n.
ZAWĪLA, 480.
ZAYLA', 335, 366, 460, 527, 554
ZĀYLĀ (île de —), 383.
ZAYTŪN, 11. Voir ZĪTŪN.
Zīnet-ul-Medjālis, 406 n.
ZIR-I-BAD, 474, 547.
ZĪTŪN < TSEU-T'ONG, 11, 349, 427, 428, 429, 430, 454, 455 et n., 486 n., 554, 674.
Zoroastre, 229.
ZUBAYD, 335.
ZUḲĀḲ = détroit de Gibraltar, 202.
ZUḲAR (montagne —), 524, 525.
ZULMĀT (îles de —), 560.
zurunbād, 545 et n.

TABLE DES MATIÈRES DES TOMES I ET II

Pages

Préface 1
Introduction 1
Plagiats 3
Méthode de transcription 6
Transcription arabe des noms étrangers 7
Erreurs de graphie et de lecture 13

Traduction des textes arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient 19

KHUWARIZMĪ, vers 833 590

IBN KHORDADZBEH, 844-848 21

IBN MĀSAWĪH, 777-857 34

SULAYMĀN, 851 35

YA'ḲŪBĪ, vers 875 ou 880 47

ISḤAḲ BIN 'IMRĀN, mort vers 907 53

IBN AL-FAḲĪH, 902 54

IBN ROSTEH, vers 903 67

MUḤAMMAD BIN ZAKARIYA AR-RAZĪ 81

ABŪ ZAYD 82

ABŪ DULAF MIS'AR BIN AL-MUHALHIL 89

MAS'ŪDĪ 91

Les prairies d'or, 943 92

Le livre de l'avertissement et de la révision, 955 109

IBN SERAPION, vers 950 112

MUḲADDISĪ, vers le milieu du xe siècle 114

MUṬAHHAR BIN ṬAHIR AL-MAḲDISĪ, 966 116

ABŪ'L-FARADJ MUḤAMMAD BIN ISḤĀḲ 118

Kitāb al-Fihrist, 988 118

IBRĀHĪM BIN WĀṢIF-ŠĀH 137

L'Abrégé des merveilles, vers l'an 1000 137

IBN YUNUS, mort en 1008-1009 590

AVICENNE, 980-1037 161

Pages
BĪRŪNĪ, 973-1048 . . . . . 162 et 597
Chronologie des peuples anciens, 1000 167
Histoire de l'Inde, vers 1030. . . . . 162 et 596
Ḳānūn al-Mas'ūdī, vers 1040 597
Kitāb at-tafhīm. 600
IBN RIḌWĀN ou RUḌWĀN, mort en 1061 ou en 1068. 168
IBN WĀFID, 998-1074. 169
KHARAḲĪ, vers 1132 170
EDRĪSĪ, 1154. 172
ABŪ 'L-FAḌL DJA'FAR, 1175 603
IBN ṬUFAYL, mort en 1185. 200
YĀḲŪT, 1179-1229. 201
Mu'djam al-buldān, 1224. 202
Marāṣid at-iṭṭilā' 231
Al-muštarik 232
IBN AL-BAYṬĀR, 1197?-1248 234
DJAWBARĪ, vers 1225. 608
ḲAZWĪNĪ, 1203-1283 297
Kitāb 'adjāib al-makhlūḳāt 297
Kitāb āthār al-bilād . . . . . 309 et 607
IBN SA'ĪD, 1208 ou 1214-1274 ou 1286 316
ABŪ 'OMAR MINHĀDJ AD-DĪN, vers 1250 353
NAṢĪR AD-DĪN AṬ-ṬŪSĪ, mort en 1261 357
WAṢṢĀF, fin du XIIIe siècle. 359
ŠĪRĀZĪ, mort en 1311. 612
RAŠĪD AD-DĪN, 1310 361
DIMAŠḲĪ, vers 1325 363
NUWAYRĪ, mort en 1332 . . . . . 50, 394 et 614
ABŪLFIDĀ, 1273-1331. 398
ḤAMDULLAH MUSTAWFĪ, 1339 405
IBN AL-WARDĪ, vers 1340 408
IBN BAṬŪṬA, vers 1355 426
IBN KHALDŪN, vers 1375 459
BAKUWĪ, au commencement du XVe siècle. 462
MAḲRĪZĪ, 1365-1442 466
ABŠĪHĪ, 1388-1446. 469
DĪWĀN AL-INŠĀ, vers le commencement du XVe siècle 472
'ABD AR-RAZZAḲ, 1413-1482 473

Pages

IBN IYĀS, 1516 475
Kitāb nušaḳ al-azhār fī 'adjāïb al-aḳṭār 475
Kitāb ikhtirāḳ al-afāḳ 483
SĪDĪ 'ALĪ ČELEBĪ, 1554 484
ABŪ'L-FAZL, 1595 542
MĪRZĀ MUHAMMAD KĀZIM, 1663 556
SĀDIḲ IṢFAHĀNĪ, mort vers 1680 559
Taḥḳīḳ al-'Irāḳ 559
Taḳwīm al-buldān 561
BORHĀN KĀṬI', dictionnaire persan. 563
Textes non datés 564
MILLE ET UNE NUITS 566
CENT ET UNE NUITS 570
LIVRE DES MERVEILLES DE L'INDE 574
Traductions de textes chinois, japonais, tamoul, kawi et malais. . . . 627
VOYAGE DE GUṆAVARMAN, en 423 629
YI-TSING, 671-695 : 632
Ta-t'ang-si.yu-k'ieou-fa-kao-seng-tchouan 632
Nan-hai-ki-kouei-nei-fa-tchouan. 635
VOYAGE DE VAJRABODHI, vers 717 637
KANSHIN, 742-754. 638
KIA TAN, 785-805 642
INSCRIPTION DE TANJORE, 1050 645
TCHEOU K'IU-FEI, 1178 649
NĀGARAKRĔTĀGAMA, 1365 651
HISTOIRE DES ROIS DE PĀSÈ vers 1470 666
POSSESSIONS DE ATCHIN en 1612 670
Additions et corrections 673
Index 687
Table des matières 741

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

DEC 15 1980

87 284
284

DS
505
F47

Ferrand, Gabriel (ed.)
Relations de voyages et
textes géographiques Arabes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY